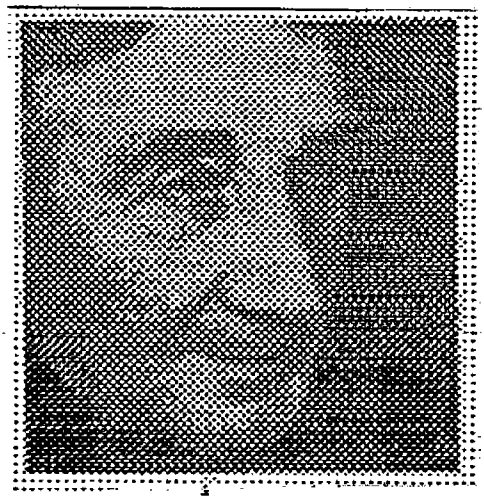

Alain
Propos

I

PRÉFACE D'ANDRÉ MAUROIS
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
ÉDITION PRÉSENTÉE, ÉTABLIE
ET ANNOTÉE PAR MAURICE SAVIN

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

BIBLIOTHÈQUE

DE LA PLÉIADE

ALAIN

Propos

I

TEXTE ÉTABLI ET PRÉSENTÉ
PAR MAURICE SAVIN
Préface d'André Maurois

GALLIMARD

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

© Éditions Gallimard, 1956.

PRÉFACE

Voici, à mon jugement, l'un des plus beaux livres du monde. Je le mets au rang de Montaigne et de Montesquieu. L'étonnant est qu'il ne fut pas conçu comme un ouvrage composé. On y trouve, recueillis dans l'ordre où ils parurent, des propos écrits pendant trente ans de la vie d'Alain. Point de classement artificiel. Le livre suit le cours du temps et les mouvements de la pensée. Il revient sur lui-même, flâne parmi les philosophes et les poètes, passe et repasse devant les mêmes paysages. Il tient son unité de celle d'un esprit et d'une nature.

Le propos, genre littéraire, fut inventé par Alain. Poème en prose de deux pages, écrit quotidiennement, « génie ou pas génie », eût dit Stendhal. Le génie était ce qui manquait le moins. « Sans l'obstination à écrire à jour fixe, ces sommaires poèmes n'auraient jamais été écrits. » Chaque auteur, comme chaque coureur-a sa longueur. Tel champion des cent mètres s'essoufflerait sur une distance plus longue. Alain déployait avec aise sa foulée dans le propos. Il s'imposait de remplir exactement ses deux pages, certain que cette contrainte le soutiendrait, comme la strophe porte le poète.

Autre règle : ne pas retoucher. Tout mot formé de sa forte et large écriture devait rester. A la phrase de s'accommoder de ce qui précédait. L'œuvre devenait modèle pour l'œuvre. Elle s'acheminait d'un train sûr vers la ligne d'arrivée et refoulait toutes les idées qui l'eussent retardée. Celles-ci venaient alors gonfler un trait ou une métaphore. « De là, dit Alain, une sorte de poésie et de forme. Les musiciens qui composent une fugue sont ainsi quelquefois soulevés par la strette *qui est le moment où tout se rassemble jusqu'à passer dans un anneau. Tout arrive comme en foule, et il faut serrer, et il faut passer, et faire vite. Tel est mon tour d'acrobate, autant que j'en puisse juger ; au reste je ne l'ai pas réussi une fois sur cent. »*

Cette course au galop, qui se terminait chaque jour par le saut d'un obstacle, celui du trait final, se poursuivit jusqu'à la guerre de 1914 dans un journal quotidien, La Dépêche de Rouen. *Nul n'avait jamais osé journalisme de cette qualité ; je ne crois pas qu'on puisse revoir son pareil. Les lecteurs admiraient. Beaucoup lisaient les propos d'Alain avant les nouvelles. Plus d'un découpait et conservait. Après la guerre, qu'Alain fit comme canonnier, le ton changea. L'homme de troupe en avait gros sur le cœur et sur l'esprit. Publiés en cahiers, les propos s'allongèrent. Cependant l'acrobate restait fidèle à son tour, le philosophe à ses thèmes. Et à son style. Car là était le tout du tout.* « *Notre ambition fut de changer la philosophie en littérature et, au rebours, la littérature en philosophie.* » *Objectifs tous deux atteints.*

Alain conserva toujours une particulière tendresse pour les propos des premières années. Dans une dédicace, il me disait : « *Cette belle édition me ramène au meilleur temps des* propos. *Ceux-ci sont métaphoriques. Le lecteur a beaucoup à deviner. Je retrouve dans ces pages une naïveté qui n'est plus en moi.* » *Et sur un recueil plus tardif :* « *Je vois ici une diminution de poésie et plus de sérieux apparent. Cela s'appelle vieillir et c'est tant pis.* » *En quoi il était injuste. Dans le présent recueil, les dernières pages me plaisent autant que les premières. Elles sont plus sombres ; les temps l'étaient aussi.*

Il me semble même que l'une des beautés des propos est qu'ils ondulent avec les années et les âges. On y voit monter et descendre le bouclier d'Orion. Les saisons y mènent leur ronde. Les fêtes défilent en leur ordre. Pâques, la Pentecôte, la Fête-Dieu, la Toussaint, Noël sont chaque fois prétexte à des méditations toujours neuves. On entrevoit, à l'arrière-plan, des saisons à une autre échelle que commande la précession des équinoxes, et le Grand Froid qui ramènera le centre des civilisations à Babylone et à Tyr.

Un lecteur blasé pour avoir trop cherché « *ce qui au monde vieillit le plus vite : la nouveauté* », *a besoin d'une cure de belles œuvres. Il lui faut revenir aux livres éprouvés qui délivrent de choisir et nous laissent penser.* « *Gymnastique contre la vraie guerre qui est en nous, dit Alain.* L'Iliade *aussi bien.* » *J'ajoute :* « Les Propos *aussi bien.* » *Car ceci doit devenir, si les hommes n'ont perdu tout sens des valeurs et tout jugement, ce que je ne puis croire, ni même concevoir, l'un des grands livres de l'humanité. Cela ne se fera pas tout de suite. Alain est difficile, par une puissante naïveté qui surprend, et d'abord écarte les esprits*

de surface. Il irrite aussi les fanatiques, et de quelque bord qu'ils soient. Tôt ou tard, les meilleurs lui viendront. Il sera leur maître à penser, leur poète et leur moraliste.

I

Alain a ses thèmes favoris. Il s'intéresse à toutes choses et parle du dressage des chevaux aussi bien que des passions de l'amour, des ruses politiques, de l'art du peintre, de la guerre et de Dieu. Mais il étaie chaque sujet de quelques idées centrales qui sont comme l'armature de sa pensée et auxquelles il revient sans cesse pour un coup de marteau mieux dirigé. Il se répète ? Bien sûr, il se répète. « On dit que je me répète, écrivait Voltaire, eh ! bien, je me répéterai jusqu'à ce qu'on se corrige. » Alain, lui, se répète pour se corriger, pour dire avec plus de force ou plus de poésie ce qu'il tient pour essentiel.

Toujours en s'appuyant sur le monde réel. Un oiseau, un arbre, un homme au travail, le soleil plus grand à l'horizon, un beau monstre rencontré dans Retz ou Saint-Simon, voilà les supports de sa pensée. L'univers des choses ne peut exister sans l'esprit. Mais inversement le monde réel est le seul régulateur de nos pensées. Le dialecticien voudrait vivre dans un monde séparé, celui des idées, mais il n'y a qu'un monde et nous sommes, comme dit Platon, fils de la terre, attachés aux arbres et aux roches. Aucun penseur, hors Platon, n'est aussi solidement installé que celui-ci parmi les travaux et les arts.

Il aime à expliquer les pensées par le corps. Il sait que l'impatience d'un homme vient quelquefois de ce qu'il est resté trop longtemps debout. « Ne raisonnez point contre son humeur et offrez-lui un siège. » Il note que les hommes à lunettes mènent le monde, car on ne peut prendre leur regard. « On se trompe aux reflets du verre. Cela donne temps. » Il fut ravi quand je lui dis que Disraëli, qui ne fumait pas, accepta de Bismarck un cigare afin de ne pas laisser à l'autre l'avantage des pauses du fumeur. Il pensait que la poésie ne suit jamais quand la pensée marche la première.

Les corps expriment des natures. Regardant un mouflon ou un bouc, Alain se disait que, comme le mouflon sera toujours mouflon, et le bouc toujours bouc, l'avare sera toujours avare et le courtisan toujours courtisan. Gobseck n'a pas besoin de la vertu de Popinot, et d'ailleurs en est incapable. Mais Gobseck est capable de la particulière vertu de Gobseck. Justement parce que les natures sont immuables, on peut se fier aux

natures. Alain excelle, comme Balzac, à montrer que le métier façonne l'homme, et comme Montesquieu, à démonter le mécanisme qui transmet aux peuples les caractères des terres qu'ils habitent. Les profonds estuaires anglais comparés aux lagunes de Venise annoncent de meilleurs voiliers et des marins plus hardis. « Ainsi le continent pousse ses troupeaux d'idées nébuleuses vers les îles de toutes parts baignées ; et c'est Darwin le marin qui les tond. »

Comme la mer le corps humain a ses marées sur lesquelles il faut bien que la pensée s'élève et redescende. Après la colère vient un reflux qui est la fatigue. C'est ainsi et nul ne peut faire que l'homme n'ait point de passions. Cela ne signifie pas qu'il ne puisse se gouverner par de petits mouvements suffisants. La barque à voile, si le marin sait naviguer, se sert des vents et des marées pour arriver au point choisi. Le politique chevronné connaît la force aveugle des foules ; il se garde de les heurter de front, mais tire des bordées et se rapproche des plages. « Il faut se tenir ferme entre deux folies, l'une de croire que l'on peut tout, et l'autre de croire qu'on ne peut rien. »

« Tous ces propos sont à la fois de volonté et sur la volonté. » De volonté *par le ferme dessein de recommencer chaque matin et de ne plus toucher à ce qui a été fait.* Sur la volonté *par les exemples de la puissance de l'homme sur les choses et sur lui-même. Cet immense univers autour de nous n'est ni hostile ni favorable. Tout homme y peut agir si seulement il sait vouloir. Et il n'y a qu'un moyen d'agir, qui est d'agir. Vouloir c'est commencer et continuer. « Je ferai », ce n'est rien. « Je fais », voilà une décision. La seule. Le bon paysan ne gémit pas sur les chardons ; il les coupe. Une œuvre commencée parle bien plus haut que les motifs et les désirs. « Heureux qui voit dans le travail de la veille les marques de sa propre volonté. »*

On a tiré naguère de la masse des propos un traité du bonheur. Ce ne fut pas une faute. Les Propos sur le bonheur *ont sauvé bien des lecteurs de désespoirs que nuls maux réels ne justifiaient. Mais, isolés, ces propos sur la conduite de la vie prenaient un air de recettes. Ils sont plus beaux réintégrés dans un vaste paysage d'idées. Baignés dans les mythes antiques, imprégnés de christianisme, ils s'épanouissent. Nous voyons mieux, par tant de remarques sur les apparences, comment l'imagination nous trompe et comment, par exemple, il est faux de dire que nous pensons avec crainte à notre mort, car cette pensée serait sans objet : nous ne pouvons nous penser nous-mêmes que vivants. Que l'accident imaginé soit presque*

toujours dire que les souffrances causées par l'accident réel, que le malade souffre autrement que l'homme bien portant, et de manière que celui-ci ne peut concevoir, autant de clous qu'il faut enfoncer profondément, car ils supportent la paix de l'esprit.

Un trait remarquable des Propos, *c'est qu'Alain, si attentif à dénoncer les apparences, s'attache aussi à montrer ce qu'elles contiennent de vérité. Les religions, et singulièrement le christianisme, sont ici décrites par un esprit sans peur mais non sans foi. Les cérémonies du culte, y a-t-il plus puissant remède aux folies de l'imagination ? « Le catéchisme est le premier essai de l'école universelle. Et quoiqu'elle parlât par figures, la doctrine était émouvante et persuasive par l'idée qui y était cachée, qui n'est autre que l'idée de l'esprit humain. Nos mœurs sont encore, et heureusement, pénétrées et vivifiées de ce puissant système auquel nous devons la dignité de la femme, l'esprit chevaleresque, et l'idée d'un pouvoir spirituel au-dessus des rois et des nations. »*

II

Mais attention ! Ce penseur qui accepte et loue les cérémonies, tient avant tout à conserver intacte la liberté d'opinion. Beaucoup des propos sont politiques. Alain avait là-dessus des idées fermes. Ses passions eussent fait de lui un Julien Sorel, exaspéré par les Importants. Son bon sens l'amenait à reconnaître les nécessités du pouvoir, non à les adorer. Tout gouvernement à ses yeux n'était que l'agent aux voitures. Il faut qu'une société soit gouvernée. Celle qui ne l'est pas périt. Il faut commencer par obéir. Toute désobéissance, fût-elle pour la justice, fait durer les abus. « Aimez-vous ce métier de gendarme ? » est-il demandé dans l'Otage. *« Non pas, répond le préfet, mais il faut faire ce que l'on fait ». Alain, qui admire Napoléon, constate qu'il épluchait les comptes et se défiait des voleurs, mais s'en servait. Le fait est que l'Ogre de Corse avait des coups de botte pour tout le monde : maréchaux, évêques, ministres, femmes parées et que l'homme de troupe apercevait en cela une sorte de justice.*

La politique de Turelure, et de Napoléon, est un métier comme le dressage des chevaux. La politique de l'esprit, elle, sauve la liberté du jugement et, tout en accordant l'obéissance, refuse le respect. Révolutionnaire ? On ne pouvait dire qu'Alain le fût. Il pensait qu'après un bouleversement, les pouvoirs reparaissent inchangés et que tout Important, si on lui lâche

la bride, tend à devenir un tyran. A quoi le remède ne peut être que la vigilance des citoyens et de leurs mandataires. Même l'exécutif doit être le représentant du citoyen contre les puissantes administrations qui ruineraient l'État si on les laissait faire. Alain redoute quiconque dépense l'argent des autres. Un de ses héros favoris, dans les Propos, *est Castor, l'homme d'affaires prudent, un peu avare, qui fait tout lui-même. Il y avait du Castor en Napoléon qui comptait les obus dans les caissons et se méfiait de la Marine.*

Un gérant ou un intendant, dit Castor, vous ruinera toujours. Il vendra mal parce qu'il est d'accord avec l'acheteur ; il achètera mal parce qu'il reçoit une prime pour les mauvais marchés qu'il fait. « Vous serez ruiné ; vous l'êtes ; votre bien s'effrite. Ou bien il faut revenir à la méthode de l'avare qui voit tout par lui-même. Et un gérant n'est encore rien. Que dire d'un peuple de gérants formant une administration bien payée et mal surveillée ? » La sévère loi selon laquelle le propriétaire oisif est ruiné par son intendant agit alors sous la majestueuse apparence de l'État. « Un beau jour, votre gérant aux mille visages vous annonce que vous avez perdu les quatre cinquièmes de votre bien et que lui, gérant, sera payé cinq fois plus, comme il est juste. »

Tel était Alain économiste, observateur à la Balzac et comprenant fort bien pourquoi le général de Montcornet est grugé par ses paysans tandis que Grandet s'enrichit. De Marx, il tenait l'idée que le politique est commandé par l'économique. « La pensée d'un homme en place, c'est son traitement. » Alain parle souvent de bourgeois et de prolétaires, mais ne donne pas à ces mots le même sens qu'un marxiste. Pour lui, le bourgeois est quiconque vit de plaire et de persuader, comme le marchand, l'avocat ; le prolétaire, celui qui vit de faire, comme le maçon, le tisserand. L'ordonnateur des Pompes funèbres, ministre des signes, est le bourgeois par excellence. Il y a, au contraire, une habileté manuelle qui dispense tout à fait des signes. « Assurément, ce n'est pas par des regards impérieux que l'on peut fermer un robinet ou faire marcher une montre. » Ni diriger une usine. Un ingénieur devient moins bourgeois à mesure qu'il sait mieux son métier. Ni Louis Renault, ni Boucicaut ne furent jamais tout à fait bourgeois.

Très jeune, voyant un vieil homme, que d'ailleurs il aimait bien, saluer aux plats compliments de quelques renards d'administration, Alain avait dit à Alain : « Jeune homme, écoute-moi bien ; tu ne salueras jamais comme cela. Il faut faire mainte-

nant un grand serment. » La plupart saluent un chapeau sur un bâton comme dans Guillaume Tell, et encore avec effusion et fierté. Alain n'a jamais salué le chapeau de Gessler. Telle était son irréligion. J'ai déjà dit comment il était religieux. Le « grand serment » est un de ses traits. « Il faut jurer », disait-il. Si l'idée change avec l'événement, la pensée n'est plus qu'une fille.

Ce mélange d'obéissance et d'irrespect fut difficile à sauver quand le philosophe se fit canonnier. Il le sauva pourtant. Soldat volontaire, discipliné, qui jugeait ses chefs et ne flattait point, il apprit à haïr la guerre, non pas tant pour ses dangers (il était courageux par nature et doctrine), que pour l'esclavage où elle rejette les citoyens qui s'étaient crus libres. Il en vint à penser que la guerre et sa préparation sont les plus grands maux de nos sociétés. En temps de guerre les tyrans sont au-dessus de tout contrôle. Et même en temps de paix, qui décide des armements ? Qui des effectifs ? Qui des alliances ? Un petit cercle d'hommes que l'on dit compétents et qui mettent des lieux communs en discours. Des millions d'autres, sur lecture d'une affiche, graisseront leurs bottes.

Les propos d'après guerre sont colorés par une grande et juste colère. Il fallait à tout prix contrôler le danger de guerre, faute de quoi tout autre contrôle serait vain. « L'argent nous tient ; le riche nous tient ? Oui, bien sûr. Mais il faut voir la différence. On peut changer de maître ; on peut se moquer du maître ; on peut discuter... Les syndicats sont puissants ; ce qui fait voir que le pouvoir capitaliste n'est nullement comparable au pouvoir militaire. Ce qui reste d'esclavage en notre temps tient à la guerre et aux menaces de guerre. C'est là que doit se porter l'effort des hommes libres, seulement là. »

Les hommes libres ne surent pas comprendre cet impératif catégorique. Les peuples libres se querellèrent sottement entre eux et permirent la renaissance de l'éternel tyran. Alain n'avait cessé, semaine après semaine, de défendre la paix et la République « trois fois reniée, trois fois maudite, trois fois trahie chaque jour, et par ses meilleurs amis, avant que le coq ait chanté. Soit. Mais que le chant du coq alors nous avertisse ». Il souhaitait des négociateurs qui ne fussent pas des acteurs tragiques cherchant l'applaudissement et demandait que l'opinion déshonorât ceux qui étaient prêts, si bravement, à se battre par procuration. « Les héros savent bien que Messieurs les fifres et mirlitons ne les accompagneront que jusqu'au dernier gendarme. Ils savent bien que les plus grands crieurs reculeront jusqu'à Bordeaux. »

Le sage ne fut pas écouté. Bordeaux revit les grands crieurs. Que le chant de ces coqs nous avertisse.

III

Des propos comme œuvres d'art le lecteur jugera et je ne doute pas de son jugement. Le beau plaît en soi et par soi. Ce livre n'est pas comme un édifice qu'il faut embrasser d'un regard ; le lire d'un trait serait une erreur. Mieux vaut le replacer dans le cours du temps. Deux ou trois propos par jour. Livre de chevet, vite indispensable, vite aimé et qui deviendra le compagnon de toute une vie.

Il y aura des résistances. Alain en rencontre toujours. Comment non ? Il attaque des puissances redoutables ; il prend l'époque à contre-poil ; son bon sens offense quiconque vit de folies cultivées en soi-même et chez les autres. Ceux qui en sont dignes reconnaîtront un puissant esprit qui va droit à chaque problème comme si celui-ci était neuf. Alain nous rend meilleurs, plus contents de nous-mêmes, plus heureux et nous réconcilie avec l'espèce. « Tout ce qui est misanthropique est faux », dit-il. S'il admire le style de La Rochefoucauld, il trouve bien courte sa science des passions. Il n'est pas vrai que l'amour-propre soit le seul ressort de nos actions. Ce n'était pas vrai de La Rochefoucauld lui-même. L'homme est un animal noble. « Les intérêts transigent toujours ; les passions jamais. »

Le style d'Alain, que j'admire, étonne ceux qui craignent le rugueux et qui goûtent la phrase balancée, se terminant en accord parfait. Cet auteur-ci tient que la prose, toute différente des vers, doit au contraire rompre l'harmonie et réveiller par chocs, cahots et dissonances. Ses maîtres sont: Platon, Descartes, Saint-Simon, Retz, Stendhal, Balzac, mais il n'imite aucun d'eux et cherche à mettre sur ce qu'il écrit la griffe de son tempérament. Il y réussit.

Il aurait pu, s'il l'avait voulu, être un Swift français. Le Prince-Trop-Fort, *le* Gobe-Mouche, *le* Roi-Pot, *Les* Balais-de-crin, *ces propos rappellent Gulliver et aussi l'un des aspects de Dickens. D'autres brèves fictions comme* Lion Premier *ou* Don Juan *sont d'une poésie tout originale. Les caractères qui reparaissent tout au long du livre (Castor, le Révérend Père Philéas) font voir qu'Alain était aussi romancier, à sa manière. Mais il ne faut rien regretter. Il est tout entier dans ce livre, le poète par le monde concret toujours pré-*

sent, par les mythes qui peuplent les étages de l'homme ; le moraliste par des analyses inégalées ; le critique par une connaissance intime des grands auteurs, au milieu desquels il prend place, tout naturellement et de plein droit.

L'une des belles étoiles d'une illustre pléiade.

André MAUROIS,
de l'Académie française.

AVERTISSEMENT

L'HONNEUR *de la présente édition revenait de droit à Michel Alexandre. Il y eût apporté des soins, dont j'avoue que je ne suis point capable. Animateur incomparable, admirateur lucide et passionné, il connaissait mieux que personne les quelque cinq mille* Propos, *qui lui étaient un monde où il vivait, où il se dirigeait sans erreur, disant aussitôt la date, l'occasion, les variantes, les recueils successifs où tel* Propos, *comme une toile de Maître, avait fait halte. Il aurait eu des raisons de ses choix, de vraies raisons. Toutes ces richesses sont irrémédiablement perdues, puisque nous l'avons perdu. Je pouvais accepter d'occuper sa place mais non point me flatter de le remplacer.*

Ayant donc à faire un choix, j'ai sollicité des avis, mais enfin j'ai tranché selon mon humeur ; je puis la parer de raisons, mais je préfère mon humeur sans tant de raisons. Tirer au concours six cents Propos *ou un peu davantage, c'était y perdre ma tête. J'ai répudié toutes règles ; sinon celle que j'aimais à peu près tout, qu'il fallait donner de tout, ne pas oublier un de ces Alain qui sont Alain. Ni le jeune, qui est déjà l'admirable, vif, agressif, pensif, le feutre sur l'oreille, le cœur à tout, ni l'autre, dans la lumière de la plus belle lumière, comme il n'y avait pas eu de lumière depuis Platon. Ni les livres préférés, ni les oiseaux, ni les astres, ni les boutades et presque les manies, dont il souriait, cet entêtement qui ne faisait qu'un avec son génie. Je songeais aussi à ces préférences particulières, de tel lecteur pour tel* Propos. *Henri Mondor, c'était l'*Odeur, de Réfectoire, *Gaston Gallimard* La Jetée de Dieppe. *Et la petite fille au bord de la mer, je savais bien qu'elle s'appelait Gabrielle pour toujours. Je confesse que j'inclinais à cet Alain que j'avais suivi sur les sentiers de la Bretagne et des dieux, les rumeurs de la foule n'étant plus que des rumeurs amorties, nulles si le rossignol chantait ou le rouge-gorge.*

Rien, je crois, ne perd sa chaleur plus vite que l'occasion politique. Les cadets risquent de ne plus sentir tout le détail de ces combats au jour le jour, qui sont de vrais combats, à la vie et à la mort (la guerre est toujours au bout). Il ne reste plus que des noms, qui ne sont même plus des noms, sur la pierre levée d'un monument aux morts. Tant de sérieux serait donc frivole, et l'écrit politique aussi corruptible et fragile que la pâte grise de nos journaux ? Ou, pour expliquer aux cadets, notes sur notes, une conférence ininterrompue... Alain s'est toujours mêlé à tous combats. Cela devait le mener à faire campagne tout de bon après campagnes électorales. Il n'a jamais regretté ni renié, ni tout le diamant de ses flèches ni l'or loyal de ses raisons. Il a dit cent fois que sans la fièvre de la passion politique jamais il n'aurait découvert Alain. Celui qui écrira le comment et le pourquoi du combat quotidien, il ne perdra pas son temps. Travail d'historien ; et moi j'avais à garder Alain de l'histoire. Le philosophe dominait, dès le début dominait. J'ai achevé Messieurs les Ministres, si évidemment mortels ; mais ils sont déjà bien morts, et la Politique du Philosophe brille d'une lueur aveuglante et fixe, au-dessus des morts pêle-mêle.

Que je sache, on ne pourra pas me reprocher d'escamoter guerre et paix. Par endroits, ce n'est presque que le journal d'un homme qui revient de la guerre. Je n'ai pas éludé, je n'ai pas adouci. J'ai sauvé de l'oubli des pages terribles, parce qu'elles étaient terribles. Mais j'ai laissé tomber la poussière de la dispute, et toute poussière à la poussière. A regret toujours, car il y avait de l'éternel partout mêlé. Mais alors il faudrait publier tout ! On pourrait. Les cadets de nos cadets liront tout, s'ils lisent, se moquant des notes, inutilement agréables, comme sont les notes.

Ne craignez rien. Passion jusqu'au bout, rire, indignation généreuse, enthousiasme, Alain moins journaliste, ou, s'il vous plaît, ce journaliste de l'éternel, c'était toujours Alain. De haut. Celui qui, jeune, expliquait le moulin, l'écluse, la mouette, les astres ; et c'est ainsi qu'il se voulait expliquer la guerre quand il l'eut faite. Il y avait de cette musique-là dès le début. J'espère que mon oreille ne m'aura pas trompé. Et c'est vrai que dès le début c'est beau, mais, de mes dunes, j'ai couru au plus que beau, qui fut contesté, que nul ne pouvait prévoir, et qui sera le plus beau de la prose de notre temps.

On dira... qu'il fallait ménager, préparer, que cela tombe de toutes parts, que c'est une rude épreuve pour le lecteur, trop de pensées, trop de tout. Ce livre fut composé pour le

lecteur qui n'a pas trop de tout. Qu'il ouvre au hasard, il sera comblé. A certaines années (1921, d'autres), j'ai choisi comme au hasard, honteux de choisir.

C'est tant mieux si mon choix n'apparaît qu'un choix. Le lecteur peut-être se dira qu'il y a la masse — quelque cinq mille Propos; *et qu'il y a les œuvres par-delà (les chefs-d'œuvre) qui sont œuvres par le lien d'un chapitre à l'autre, et par l'ensemble. Si le lecteur demandait:* « *Qui est Alain ?* » *j'aurais gagné.*

J'avais à présenter l'homme, la vie, la carrière, aussi. Mais comment, sans écrire un livre plus épais que celui-ci ?

Ou bien... se résoudre à être bien plat, du plat d'une notice, comme il est d'usage ? Le regard bleu de mon maître m'eût arrêté.

Gabrielle Landormy (Gabrielle), sa veuve, vint amicalement à mon secours. Nous avons de nouveau compulsé des liasses familières. Alain y parlait d'Alain, librement, de cette manière à lui, simple et directe. Nous avions les dédicaces à Mme Morre-Lambelin (Examens, *comme dit Corneille, plus que dédicaces), de la correspondance intime, des esquisses de biographie, où d'aventure il s'amusait à se dire, comme un autre ne pouvait pas. Peut-être suffisait-il d'établir une chronologie, l'homme et son œuvre ensemble ?*

De précieux cahiers apportaient un témoignage, humainement le moins contestable. Si, par exemple, les dates des Propos d'un Normand *sont celles de* la Dépêche, *après* 1921 *nous étions à même, dans la plupart des cas, d'indiquer la date de la composition. Notre travail consistait alors à transcrire le plus au plus exact. Je ne puis apporter les preuves. J'indique où, plus tard, les érudits les trouveront.*

Par ces fragments juxtaposés, tous, ou peu s'en faut, inédits, je voudrais avoir disposé les éléments d'un portrait d'Alain par lui-même, ceux aussi d'un jugement de l'œuvre par l'auteur. Fragments de fragments mais non pas citations tronquées. La place manquait ; que ce soit mon excuse, en attendant.

Merci à tous ceux de mes amis qui m'ont aidé. A Mme Michel Alexandre, d'abord, qui a bien voulu se charger de la Table

Analytique, *indispensable au lecteur et si difficile à établir. À Antoinette Drevet, à Robert Bourgne, André Buffard, Robert Moyse. Il faut bien que je dise aussi que l'idée de ce livre est de Gaston Gallimard, l'un des premiers fidèles des* Propos, *qui fut lecteur d'Alain avant d'être son éditeur. Quant à Mme Émilie Chartier, ma dette envers elle est au-dessus d'un possible remerciement.*

Maurice SAVIN.

ÉLÉMENTS POUR UNE BIOGRAPHIE ET UNE BIBLIOGRAPHIE D'ALAIN

SIGNES ET ABRÉVIATIONS :

* *Choix de propos :*
D.MML. *(Dédicaces à Marie Morre-Lambelin)*
Les dates simples renvoient à la correspondance.

*

1868

3 mars. Naissance à Mortagne-au-Perche.

« L'an mil huit cent soixante-huit, le quatre mars, neuf heures du matin, hôtel de la mairie, devant nous Charles-François Albert Dudouit, adjoint au maire de Mortagne (Orne) faisant les fonctions d'officier de l'état civil par délégation de M. le maire,

« A comparu M. Étienne Chartier, médecin-vétérinaire, âgé de trente-deux ans, demeurant rue de la Comédie, en cette ville;

« Lequel nous a déclaré qu'hier, à trois heures du soir, en son domicile, son épouse, dame Juliette, Clémence Chaline, sans profession, âgée de vingt-trois ans, est accouchée d'un enfant du sexe masculin, qu'il nous a présenté et auquel il a donné les prénoms d'Émile, Auguste. »

« Il était fort gros en naissant et faillit tuer sa mère. » (Biographie de 1946.)

« La mère d'Alain était une belle femme aux grands traits. Au reste Alain à dix-huit ans lui ressemblait de façon incroyable. Le père, le Manceau, était un homme trapu, à forte tête, qui fut célèbre dans le pays par sa parfaite connaissance du cheval, sans compter une lecture immense, qui s'étendait de l'astronomie à la *Vie des Saints* et qui faisait que cet homme assez sauvage eut beaucoup d'amis et fréquenta toujours les nobles de grande race qui abondent dans ce pays. Le jeune Émile fut formé par son père, qu'il accompagnait dans ses courses; c'est de lui qu'il prit l'amour de la lecture

et des connaissances précises en tout genre, sans compter un esprit critique incorruptible et un parfait mépris des grandeurs de société. » *(Idem.)*

1868-1874

« Il avait, dit la légende, un appétit magnifique, et recevait de toutes mains confitures et fruits, enfin toutes les friandises. Ces traits ont de l'importance. » *(Idem.)*

1874

Collège de Mortagne. « Je ne me rappelle pas, au cours de ces études, avoir écouté une seule fois en classe ni m'être intéressé à une question quelconque. Le principal du collège disait : « On ne sait comment il apprend les choses; il sait tout, mais il n'y a pas d'enfant plus paresseux. » (Dictée inédite.)

1881

Lycée d'Alençon. « Il y entra en quatrième et y apprit tout ce qu'il voulut. Il fut le premier de la classe et chargé de prix tous les ans; ses maîtres le formaient pour l'École polytechnique, ce qui plaisait au grand-père et à l'oncle capitaine, mais il sut échapper à cette destinée. » (Biographie de 1946.)

« Études d'abord orientées vers les sciences, puis, à partir de la dix-huitième année, vers les Belles-Lettres et la Philosophie, mais sans que la mécanique et la physique aient jamais été abandonnées. Les auteurs préférés sont Homère, Platon, Descartes, Balzac, Stendhal; le grec lui est plus familier que le latin; les langues vivantes sont mal connues. » (Biographie de 1925.)

1886-1889

Lycée de Vanves : élève de Jules Lagneau. « Parmi ses contemporains, n'a reconnu qu'un maître, Jules Lagneau, philosophe profond mais qui n'a guère écrit. » *(Idem.)*

« J'eus la chance de vivre trois ans dans ce climat favorable. J'eus l'expérience de l'Esprit et de l'Éternité; c'est en ce sens que je fus Spinoziste, et je le suis encore. J'ai horreur de ces courtes idées à la Taine, et c'est même ma preuve de Dieu *par l'imbécile !* » (*Journal,* août 1940.)

« J'ai dû au vrai culte d'avoir évité la plupart des écueils qui se trouvaient sur mon chemin. Car je pouvais me maintenir à Paris, comme tant d'autres, par une facilité étonnante d'écrire et de tout.

Mais je n'y ai seulement pas pensé. Et j'ai toujours manœuvré de façon à anéantir les occasions. (D.MML., 13 août 1925.)

1889-1892

École normale supérieure. « Notre auteur était naturellement destiné à produire un petit nombre d'articles dans des revues spéciales, et peut-être quelque ouvrage du genre sévère, comme cette *Analytique générale,* œuvre de jeunesse qu'il a détruite sans regret... » (Biographie de 1925.)

1892

Agrégé de Philosophie. Professeur à Pontivy. *Premier Dialogue entre Eudoxe et Ariste ;* sous le nom de Criton. *Revue de Métaphysique et de Morale,* novembre 1892. « Lorsque Xavier Léon... fonda la *Revue de Métaphysique et de Morale,* il s'assura, présenté à moi par Élie (Halévy) que j'y collaborerais. Je fus envoyé à Pontivy (1892-1893), et Élie m'y vint voir un jour ou deux. J'avais écrit le premier *Dialogue ;* il le lut; il le retint pour la *Revue.* Cette publication, sous le nom de Criton, fit grand effet. On chercha Criton, on ne le trouva point. Cela ne ressemblait point à ce qu'on pouvait attendre de moi. C'était mon Aristote, et l'on me savait platonicien. » (D.MML., octobre 1933.)

1893

Professeur à Lorient. « Dans cette ville joyeuse, il rencontra des camarades d'Alençon... Il se trouva jeté dans l'existence des troupes coloniales, et aussi dans la politique radicale. C'était le temps de l'Affaire Dreyfus... Il fonda une Université populaire... Il collabora à *la Dépêche de Lorient*... et il arriva à y faire presque tout avec l'amitié de plusieurs officiers de marine. » (Biographie de 1946.)

Du 14 mai au 15 novembre 1900, vingt-quatre articles dans *la Dépêche* (L'âme de Paris; La tête et la main; L'ouvrier porte-lumière; L'aiguilleur; Lettre à un jeune Marsoin, etc...). A la même époque : Polémique à propos de l'existence du Diable.

1894

22 avril. Jules Lagneau meurt, à quarante-trois ans. Mort d'Étienne Chartier, médecin-vétérinaire, à Mortagne.

Dans la *Revue de Métaphysique et de Morale.*

1. Sous le pseudonyme de Criton : *Deuxième Dialogue entre Eudoxe et Ariste,* mars 1894; *Troisième Dialogue,* janvier 1895; *Quatrième Dialogue,* septembre 1896; *Cinquième Dialogue,* mars 1897.

2. Sous la signature É. Chartier : *Fragments de Jules Lagneau,*

d'après ses manuscrits, mars 1898. *Commentaires aux Fragments de Jules Lagneau,* juillet et septembre 1898. *Sur la mémoire :* janvier, mars et septembre 1899; *Matériaux pour une doctrine laïque de la sagesse ; Valeur morale de la joie d'après Spinoza,* novembre 1899.

Les *Cahiers* (trois cahiers inédits). « ... sur lesquels je fixais les images du monde, et en même temps les idées qui s'y trouvaient prises, dans des développements d'une page ou deux, au plus. J'espérais ainsi développer quelques promesses bien différentes de celles que l'on pouvait trouver soit dans mes articles pour la *Revue de Métaphysique,* soit dans mes chroniques de deux colonnes. » (D.MML., Noël 1909.)

1900

Congrès de Philosophie. *L'éducation du Moi.* « Ce qui est imprimé ici ne ressemble point à mon improvisation, car je l'oubliai, et c'est tout ce qu'elle méritait. J'essayai d'arranger quelques idées assez obscures pour qu'il fût possible de trouver quelque rapport entre cet écrit et mes paroles... J'étais fou d'aller aux Congrès. » (D.MML., octobre 1933.)

Professeur à Rouen. « Rouen m'apparaît comme la ville aux fils électriques. C'est dans ce fin réseau, qui court de pignon en cheminée, que j'ai vu d'abord l'activité des hommes et leurs multiples relations. » (*Cahier I,* p. 76.)

Le problème de la perception (É. Chartier), *Revue de Métaphysique et de Morale,* novembre.

1901

Le culte de la Raison comme fondement de la République (*idem.*, janvier); *Sur les perceptions du toucher* (*idem.*, mai); *Spinoza* (Paris, Delaplane). Nouvelle édition augmentée d'une Préface et d'une Conclusion (Paris, Mellottée, 1949).

« Il date d'un temps où j'écrivais comme un professeur. Cette réserve faite, il n'est pas mauvais... En prenant phrase après phrase, je pourrais sur ces exemples écrire une grammaire du style plat. Et comme, au surplus, je ne suis pas Spinoziste... » (D.MML., 1935.)

1902

Au cours de la campagne électorale (printemps 1902), dans *la Démocratie Rouennaise : Le Cabinet noir* (sept chroniques signées le Quart d'œil, où paraît déjà le R. P. Philéas); *Petite Chronique* (deux chroniques signées : Philibert); et huit autres chroniques *(Les amis de la liberté ; Le spectre ; Les droits de l'enfant, etc.).*

L'idée d'objet (É. Chartier), *Revue de Métaphysique et de Morale* (juillet); *Discours* au Lycée Corneille (juillet).

1903

Professeur au Lycée Condorcet, à Paris (janvier). Dans *la Dépêche de Rouen,* après le départ d'Émile Chartier : « Qui ne se souvient des magistrales conférences sur la Raison mère de la République et sur les Devoirs du citoyen, ainsi que de ces discussions contradictoires qu'il présidait et dirigeait avec une clarté d'idées, une ampleur de vue et une impartialité si extraordinaires ? »

« J'ai loué 90, rue de Provence un premier sur la rue à 650 francs, dans une maison de médiocre apparence. » (1er mars 1903.)

Université populaire, d'abord à Montmartre, puis place d'Italie.

Sixième Dialogue, signé Criton, *Revue de Métaphysique et de Morale* (mai).

« Je me demande maintenant si je pensais ainsi. Il me semble que de ces dialogues (j'en voulais écrire sept), il n'y a que le premier qui compte. » (D.MML., octobre 1933.)

9 juillet 1903. Dans *la Dépêche de Rouen,* le premier des *Propos du Dimanche,* chroniques d'une longueur moyenne de quatre mille à quatre mille cinq cents lettres. Vingt-quatre *Propos du Dimanche* en 1903; cinquante-deux en 1904; seize en 1905. A partir du 24 avril 1905, ces chroniques, de même longueur, deviennent *Propos du Lundi.* Trente-six *Propos du Lundi* en 1905; six en 1906. En tout : cent trente-quatre chroniques. Politique *(De la liberté et de l'ordre ; De la Délation; De l'Alsace-Lorraine,* etc...). Économique *(La consommation de luxe ; La tyrannie des riches ; Les occasions...,* etc...). Enseignement. Peu ou point de propos sur les lettres et les arts.

« Notre auteur dit souvent qu'il n'aurait jamais pensé à écrire pour le public s'il n'avait rencontré sur son chemin des journaux radicaux en quête de collaborateurs bénévoles. Des passions politiques assez vives, au service d'opinions en somme modérées, le conduisirent à soutenir par la plume et aussi pendant plus de vingt ans par la parole la politique des gauches. Au cours de ces luttes mémorables, il connut Jaurès, de Pressensé, Ferdinand Buisson, Séailles, Painlevé, toujours en accord avec eux, quoique indiscipliné par nature. » (Biographie de 1925).

Méditations sur la Mécanique. Deux cahiers inédits, contenant quatorze méditations, commencées le 19 août 1903.

« Ce sont mes propres idées que je veux ici décomposer et reconstruire. » (Avis au lecteur.)

1904

Vers le positivisme absolu par l'idéalisme, étude par É. Chartier sur le livre de L. Weber. (*Revue de Métaphysique et de Morale,* janvier.)

Discours, au Lycée Condorcet (juillet). Publié sous le titre : *Les Marchands de Sommeil,* chez Bloch. Achevé d'imprimer le 15 novembre 1919. 535 exemplaires.

« Ce discours fut très critiqué et très loué, et enfin fit du bruit, Barrès m'en fit dire plus d'un mot; mais je restai sourd. Les passions politiques m'ont toujours conduit et je ne pense pas que je change jamais. » (D.MML., Noël 1919.)

Congrès de Philosophie de Genève. « Bergson lut un mémoire sur le *Paralogisme Psycho-physiologique,* mémoire qui fit scandale. Je fus le seul à soutenir Bergson, d'abord par des discours de couloirs et plus tard par un compte rendu. Quant à ma communication personnelle, qui était sur la psychologie (ou plutôt contre) j'eus un quart d'heure... » (D.MML., octobre 1933.)

1905

« Je viens de brûler ce onze décembre 1905 à peu près trois cents pages écrites depuis longtemps, sous le titre d'*Analytique générale...* La philosophie est une mauvaise occupation pour un jeune homme; comme il ne sait pas encore considérer avec attention la nature des choses, il en est réduit à une espèce d'algèbre, pleine de notations équivoques. » (*Cahiers,* p. 437.)

1906

16 février. Début des *Propos d'un Normand,* dans *la Dépêche de Rouen.* Jusqu'au 1er septembre 1914, trois mille quatre-vingt-dix-huit Propos quotidiens.

« Ayant au fond de moi la grande philosophie, je me suis bien gardé de la juger trop belle pour le journalisme, en quoi j'ai inventé un genre de journalisme. » (3 décembre 1938.)

« Alain est réellement un Normand et représente exactement un des types de cette race par la haute taille, la carrure, le visage régulier, les yeux clairs. » (Biographie de 1925.)

« Trébéron (près Morgat). Vacances. Je viens d'écrire sans peine un *Propos* sur le moulin à vent... Vagues. Théorie des vagues, difficile. » (15 août.)

Octobre. Alain professeur au Lycée Michelet, à Vanves, dans la classe de son maître Jules Lagneau. « Treize vétérans, quinze nou-

veaux... Les cours aux nouveaux sont de jolies puérilités faciles. Les cours aux vétérans sont de magnifiques salades de tous légumes. »

1907

« Vu et entendu Quinton, biologiste de la taille de Darwin peut-être, avec une vraie tête d'homme, ce qui ne ressemble pas à une tête de philosophe. » (27 février.)

Août 1907. Dieppe.
Septembre. Genève. Lac du Bourget. Grande-Chartreuse.

Essai sur les Éléments Principaux de la Représentation, par O. Hamelin. Étude de vingt-trois pages dans la *Revue de Métaphysique et de Morale* (novembre).

« Je ne retiens... que l'essai sur Hamelin, qui est bon... La thèse d'Hamelin était attendue... Après une première lecture, j'écrivis d'enthousiasme à Léon une lettre qui fut montrée à Hamelin. Heureusement; car dans le temps que je préparais mon article en relisant l'ouvrage, Hamelin se noya à la mer... Je n'ai pas connu Hamelin. » (D.MML., octobre 1933.)

« J'en avais fini avec la *Revue*... Au sujet d'un court article sur la morale, j'avais senti la touche du pouvoir... et cela ne m'allait point. Dans la suite je rompis à jamais avec une philosophie résolument gouvernementale. » *(Idem.)*

« L'idée de bibliophile qu'a Texcier me plaît. Cent cinquante exemplaires numérotés. (Les cent un premiers souscrits auraient un des *Propos* manuscrit.) » (23 novembre.)

« Et rien n'empêcherait qu'on publie coup sur coup ensuite :

Jupiter, Cent un Propos sur les pouvoirs, rois, bureaux, etc...
Mars, Cent un Propos sur la guerre, les armes, la police, la paix.
Vulcain, Cent un Propos sur le travail, le salaire, l'industrie.
Minerve, Cent un Propos sur la science, la raison, la sagesse.
Neptune, Cent un Propos sur l'eau et les forces naturelles.
Pluton, Cent un Propos sur le feu, la chimie, la vie.
Vénus, Cent un Propos sur les passions.
Plutus, Cent un Propos sur l'or, le luxe, l'oisiveté...

« Cette forme de chapitres coupés m'est naturelle. Et il sera bon d'être limité quant à la longueur et au nombre. » (14 décembre.)

1908

« Je pense au roman intégral qu'il faut écrire en toute sincérité; ce sera naturellement assez cynique et les choses et les gens seront décrits comme ils sont, c'est-à-dire que ce sera une physique et une mécanique aussi. Le tout est d'être naturel et de ne pas imiter. C'est

difficile. La littérature est un poids mort à porter. Exemple du problème : que peut être une déclaration d'amour qui ne soit pas copiée ? Tout cela va par éclairs, comme des tableaux d'orage. » (18 février.)

*Cent un Propos**, Première série, tirée à cent cinquante exemplaires pour *la Dépêche de Rouen et de Normandie,* chez J. Lecerf à Rouen. Achevé d'imprimer le 2 avril 1908.

« ... j'ai à peu près réussi une fois sur six. C'est beaucoup... Mais mon jugement n'importe guère, car ce n'est pas le désir de la gloire qui m'a poussé à écrire, mais plutôt une passion politique très vive, qui ne m'a permis de considérer sans horreur l'état actuel des Lettres vouées à toute richesse et à tout pouvoir. On voudrait avoir du talent et ne pas le vendre au plus offrant. J'essaye de savoir ce qui en est de mon talent, et de cette sorte de vertu que je prétends avoir. » (D.MML., 28 mars 1908.)

1909

*Cent un Propos d'Alain**, deuxième série, Rouen-Paris, Wolf. Tiré à cent exemplaires pour *la Dépêche de Rouen et de Normandie.* Deuxième édition, 1910, Paris, Cornély.

« ... l'Universitaire qui écrit bien... Quand j'écrivais de cette manière-là, je ne voyais pas comment la forme entr'ouvrait le domaine des idées; bien plutôt, je réfléchissais selon une sorte d'algèbre, que je traduisais ensuite en français. Je sentais que ce n'était pas écrire. » (D.MML., Noël 1909.)

Au sujet d'une deuxième édition de cette série : « Si mon pseudonyme était tout à fait découvert, et si j'écrivais devant l'opinion, je n'aurais plus aucune liberté... Moins on parlera d'Alain, plus Alain sera intelligent et libre. » (Mai 1909.)

Alain achète une petite maison de campagne à Paissy, dans l'Aisne. « Je suis ici tout à fait paysan. J'habite une mansarde remise à neuf. Vue splendide sur la vallée, un escalier de pierre extérieur, avec rampe de bois, me descend dans un jardin fleuri de capucines et de roses. » (7 août.)

Lecture : « Je lis *Consuelo* de G. Sand, qui semble de premier ordre. C'est sur la musique et c'est grand comme il faut. » (21 septembre.)

Professeur de Rhétorique supérieure au Lycée Henri-IV, octobre. « Voici mes projets. Nouveaux : Cours sur Kant. Tous : Cours sur la connaissance instinctive (Perception, mémoire, imagination...). »

« Heureuse classe, dans le rire et la joie. Les petits commencent à s'éveiller et à jouer à Kant comme au ballon. » (Novembre.)

De la rue de Provence au 149 de la rue de Rennes. « Cette pouponnière me plaît, quoique de telles choses en elles-mêmes ne renferment seulement pas le plus petit commencement de bonheur. »

1910

26 octobre. Mort de sa mère, à Choisy-le-Roi. « Hors du travail, je ne puis échapper à la mélancolie. La mort est pour les vivants comme une brusque maladie suivie d'une longue convalescence. Ces maux sont inévitables. Je m'applique à ne pas les grossir. » (9 novembre.)

1911

De février à mars. Criton écrit les *Lettres sur la Philosophie Première :* destinées à Borrell, ancien élève. Elles ne devaient paraître qu'en 1955. (P. U. F.).

*Cent un Propos d'Alain**, troisième série. Rouen-Paris, Lecerf. Tiré à deux cents exemplaires pour *la Dépêche de Rouen et de Normandie.* (Achevé d'imprimer le 16 octobre 1911.)

« Je n'ai pas encore assez compris les fêtes, hormis celles de Pâques et de Noël... Si la religion est seulement humaine et si elle a la forme de l'homme, il en résulte que tout est vrai dans la religion. Quand je n'aurais que ce magnifique sujet à parcourir, il serait assez pour occuper toutes mes années... Il y a plus à faire. J'aperçois les Beaux-Arts... » (D.MML., 1er novembre 1911.)

Décembre. Esquisse d'un *Traité de Morale.*

1912

Lectures : Août et septembre, lecture de la *Logique* de Hegel, puis de la *Philosophie de la Nature.* « Je lis Hegel comme un roman. Je le reprends dès que j'ai une minute. C'est plein de belles choses, majestueuses, exactes, pénétrantes. » (14 août.)

A partir d'octobre : Auguste Comte. « Partant d'Auguste Comte, je me suis enfoncé dans Lagrange, avec calcul et fautes de signes... J'ai acheté hier la *Politique Positive* d'Auguste Comte. Je lis par-ci par-là. C'est ingénu et magnifique. Il est touchant sur les choses de l'amour. »

1913

« Je lis le *Mémorial.* C'est entièrement beau. Sans aucune littérature. C'est solide. C'est un objet véritable. »

« Je me passionne pour la politique et contre les « Trois Ans »; un peu trop. J'y reviens et comme c'est difficile et que mon opinion

est de pur instinct, je ne suis pas content. Mais ça m'est égal. » (28 mars.)

« On est comme on est et je ne puis faire que le spectacle du monde présentement ne me ramène pas toujours à des idées extrêmement difficiles et que personne n'ose seulement débrouiller. Si je n'employais pas mon temps à cela, j'aurais alors de la mauvaise humeur réelle et profonde, au lieu de ces mouvements mélangés. Ou alors l'ambition me prendrait comme elle prend les autres; car, dès qu'on pense sans sincérité, on veut des couronnes en or véritable. » (Juillet.)

« Je ne puis sortir de cette question militaire; ce qui tient aux passions vives que cela a éveillées. Je ne pense plus à l'astronomie. »

1914

*Cent un Propos d'Alain**, quatrième série, Wolf, Rouen-Paris. Tiré pour *la Dépêche de Rouen et de Normandie.* (L'Avant-Propos est du 27 mai 1914.)

« De 1911 à 1914, Alain, bravant l'opinion, sut, de loin, prévoir et mesurer et refuser la Grande Chute. Cette masse de textes... forme... une réserve immense et, à bien des égards, incomparable, où l'historien, le polémiste, le lettré pourront puiser à leur guise. » (Michel Alexandre, Note préliminaire à *Politique,* 1952.)

On se contentera ici de rappeler l'admirable et pathétique improvisation du 31 juillet 1914. « Le massacre des meilleurs, j'y insiste... »

« Le peuple après cela, vainqueur ou vaincu, est pauvre de vrai sang noble; pauvre de sauveteurs, d'entreprenants, de généreux; riche de prudents, de calculateurs, de thésauriseurs. Riche de prêteurs et de rusés; riche de natures pauvres. Riche de tyrans et riche d'esclaves. La saignée prend le meilleur sang... Hors du rang, oui, mais pour être aussitôt mitraillés. Beau choix pour le tombeau ! L'injustice lira quelque oraison funèbre; mais ces leçons de toutes ces belles morts, pour qui ? Je crains alors une moisson étonnante d'hypocrisie, un temps de discours pompeux mais de réelle petitesse... Je voudrais que les ombres des héros reviennent, et qu'ils admirent cette paix honorable qu'ils auront achetée de leur vie. » (*Dépêche de Rouen,* 31 juillet 1914.)

2 *août* (Déclaration de guerre). « Je vais m'occuper de prendre du service. »

4 *août.* « Je suis allé au recrutement. »

7 *août.* « Je suis tenu, sans discussion possible, comme en présence d'un incendie, de faire le plus possible. Le plus possible, c'est évidemment (méprisons les sophismes) de prendre les armes. C'est pourquoi j'ai fait une demande d'engagement. J'ai de la force physique; j'ai encore plus de force morale; je mets cela au tas. On

en fera ce qu'on voudra. Mais moi je n'ai pas à offrir moins ni à délibérer. »

23 août. « Ce matin au bastion à six heures. Passé à dix heures. Santé parfaite. Age présumé : vingt-six ans; j'ai dû rectifier. A choisir : cuirassier, artillerie lourde, train. Choisi artillerie lourde. »

27 août. Départ à Joigny, Yonne. 3e régiment artillerie lourde, 5e pièce.

7 octobre. Départ sur la Meuse. « J'écris dans un fourgon de vivres à la queue d'un train militaire qui nous mène nous ne savons trop où. »

13 octobre. Téléphoniste.

22 octobre. Beaumont (Meurthe-et-Moselle).

« Alain a fait la guerre d'octobre 1914 à octobre 1917, comme volontaire, dont deux ans et demi environ comme artilleur dans des batteries de 95, et six mois à des besognes moins rudes. »

Vingt et un Propos à l'usage des non-combattants.* 1915, Paris, L'Émancipatrice (publié sans passer par la censure).

« Ce que j'y lis n'est pas faux, mais le vrai de la chose est bien plus difficile à dire. » (D.MML., novembre 1918.)

(Après Beaumont, La Neuville près Toul, puis Flirey-la-Carrière. Le 23 mai 1916, accident à la cheville; jusqu'au 17 août, hôpital de Tantonville. Du 17 au 27, permission de convalescence. Puis Arc-lès-Gray, Les Échelons, le Bois des Clairs-Chênes, Bois-Bourrus; à la fin de janvier 1917, appelé à Dugny, Service météorologique du Bourget.)

« Ce temps de silence forcé fut pour lui l'occasion d'écrire des œuvres plus suivies, où la doctrine éparse dans les *Propos* se trouve rassemblée et composée. Le premier ouvrage qui fut écrit au bruit du canon fut *Mars,* qui parut le dernier. Les *Quatre-vingt un chapitres* furent pour soulager un peu son attention d'un spectacle monotone; et ce souci est encore plus marqué dans le *Système des Beaux-Arts,* écrit lui aussi dans le fracas militaire, et où l'on retrouve, en même temps que les moyens d'expression propres à l'écrivain exercé, une sorte de solitude et un oubli du lecteur qui ne rappellent guère les *Propos d'un Normand.* » (Biographie de 1925.)

Du 14 janvier 1916 au 17 avril 1916 : Premier manuscrit de *Mars.*

Du 8 avril 1916 au 1er août 1916 : Manuscrit des *Quatre-vingt un chapitres sur l'Esprit et les Passions.* (Le premier titre, du 11 mars, en fut : « *Idée élémentaire des connaissances philosophiques* ».)

Du 2 août 1916 au 17 août 1916 : Vingt et une scènes de comédie.

Du 27 août 1916 au 20 décembre 1916 : le Roi Pot.

Du 8 janvier 1917 au 16 octobre 1917 : Système des Beaux-Arts.

Mars fut repris en 1919, de mai à novembre (76 chapitres), puis en juillet 1920 (15 chapitres). Dans la nouvelle version, publiée en 1921, il ne reste de la première version, écrite au front, qu'un seul chapitre : « Mensonges à soi ».

1917

Démobilisé le 14 octobre 1917. Achète sa petite maison du Vésinet (75, avenue Maurice-Berteaux).

Quatre-vingt un chapitres sur l'Esprit et les Passions, par l'auteur des *Propos d'Alain.* Première édition (sans visa de censure) à l'Émancipatrice.

Nouvelle édition, sans changement, chez Camille Bloch. Sous le titre de *Éléments de Philosophie,* quatorze chapitres nouveaux et de nombreuses notes. Gallimard, 1941.

« Cet ouvrage-ci... fut commencé au printemps de l'année 1916. J'étais alors à Flirey, non loin de Beaumont, en face de Mortmare, et ayant charge des téléphones d'une division... Cet essai de manuel, car c'est bien ce que j'ai voulu écrire, est simplifié et aéré par le vent de la guerre. J'y trouve une sorte de désolation, mais peut-être imaginaire. Je ne pensais guère à l'opinion quand je méditais un chapitre après l'autre, au son du canon... Le tout fut écrit par morceaux, aussitôt expédiés et publiés ensuite sans retouches... Je compose avec bonheur mais je relis avec humeur. » (D.MML., 11 novembre 1920.)

1918

11 novembre. « L'Armistice... Je prévois qu'il y aura une immense paresse et que les buveurs de sang feront la paix comme ils l'entendent. » (D.MML., 11 novembre 1918.)

1920

Système des Beaux-Arts, rédigé pour les artistes, en vue d'abréger leurs réflexions préliminaires. Éditions de la Nouvelle Revue française. (Achevé d'imprimer le 20 février 1920.) Nouvelle édition avec notes, 1926.

« Il faut bien entendre que c'est un ouvrage de *Critique,* au sens où les philosophes l'entendent, et non point de *Critique d'art.* C'est une réflexion sur ce qui est reconnu beau et nullement une recherche de belles œuvres parmi les médiocres. » (D.MML., 21 juin 1920.)

*Les Propos d'Alain**, en deux volumes. N. R. F. 1er volume : 177 *Propos.* Achevé d'imprimer : 28 février 1920; 2e volume : 178 *Propos.* Achevé d'imprimer : 25 juin 1920.

« Michel Arnaud (Marcel Drouin) qui a fait ce choix pour la N. R. F. n'a pas pensé seulement à choisir les meilleurs; il a donné une place aussi à ceux qui, remuant aussi de très vieilles idées, s'y prennent assez maladroitement... J'ai plus d'un livre à écrire; présentement je fais lever la pâte. » (D.MML., Pâques 1920.)

1921

Libres Propos. Journal d'Alain. Nîmes, La Laborieuse, puis Paris, N. R. F.

« Après la guerre, notre auteur reprit son métier; et en même temps les vicissitudes de la politique le poussaient plus que jamais à écrire de nouveau pour tous. Mais les portes du journalisme ne s'ouvrirent point, partie parce que l'auteur ne pouvait plus ou ne voulait plus mettre un peu d'air dans ses analyses, ni renoncer à une forme trop serrée peut-être et parfois énigmatique, faite pour décourager le lecteur pressé. D'où ce *Journal d'Alain*, soutenu par l'ancien groupe des lecteurs fidèles... » (Biographie de 1925.)

1re année : 27 mars 1921-1er avril 1922, numéro hebdomadaire, 364 *Propos.*

2e année : 13 avril 1922-1er mars 1923, bimensuel, 182 *Propos.*

3e année : 21 avril 1923-5 avril 1924, bimensuel, 182 *Propos.*

4e année : 15 mais 1924-15 octobre 1924, bimensuel, 60 *Propos.*

Du 24 mai 1924 au 20 février 1927 *:* 101 *Propos* inédits dans *l'Émancipation* (mensuelle, Nîmes).

Libres Propos, nouvelle série, publication mensuelle.

1re année : 20 mars 1927-février 1928 : 96 *Propos.*

2e année : 20 mars 1928-décembre 1928 : 83 *Propos.*

3e année : 20 janvier 1929-décembre 1929 : 95 *Propos.*

4e année : 20 janvier 1930-décembre 1930 : 96 *Propos.*

5e année : 20 janvier 1931-décembre 1931 : 96 *Propos* (numérotage repris à 1).

6e année : 20 janvier 1932-décembre 1932 : 94 *Propos.*

7e année : 20 janvier 1933-décembre 1933 : 92 *Propos.*

8e année : 20 janvier 1934-décembre 1934 : 99 *Propos.*

9e année : 20 janvier 1935-décembre 1935 : 98 *Propos.* (Sous le titre de *Feuilles libres,* Journal d'Alain, à partir de décembre 1935.)

10e année : 15 février 1936-15 décembre 1936.

(A partir de cette date les *Feuilles libres de la quinzaine* rééditent des *Propos* déjà parus. Dernier numéro : 31 janvier 1939.)

Mars, ou la guerre jugée. N. R. F. (Achevé d'imprimer le 8 juillet 1921.) Édition augmentée de 21 *Propos* (tirés des *Libres Propos*), 1936.

« Je revenais de la guerre, et, comme diraient sans doute ces Messieurs, on est très mal placé pour juger de la guerre quand on l'a faite. » (D.MML., octobre 1933.)

1923

*Propos sur l'Esthétique**, chez Stock. Nouvelle édition : P. U. F., 1949.

1924

Lettres au Docteur Henri Mondor sur le sujet du cœur et de l'esprit. N. R. F. (Achevé d'imprimer le 8 février 1924.)

Édition hors commerce tirée à cinquante-trois exemplaires.

Texte reproduit dans *Alain*, par Henri Mondor, N. R. F., 1953.

« Ici il est certain que j'ai voulu, en mes phrases, imiter le lecteur auquel je pensais... chaque phrase recouvre l'idée, en sorte qu'on dépasse toujours et qu'on recommence toujours. » (D.MML., 7 mars 1924.)

*Propos sur le Christianisme**, chez Rieder. (Achevé d'imprimer : juin 1924.) Cinquante et un *Propos*, presque tous repris dans *Propos sur la Religion.*

« Je ne ferai jamais un livre comme il est convenu qu'on doit faire un livre, en résumant d'abord ceux qui ont précédé, et en montrant en quoi ils se sont trompés... Le lecteur pour lequel j'écris n'est jamais un critique. » (D.MML., 15 août 1924.)

1925

*Propos sur le Bonheur**. Édition des Cahiers du Capricorne, Jo Fabre, Nîmes. (Achevé d'imprimer : 2 avril 1925.) Cinq cent soixante exemplaires, tous numérotés. Soixante *Propos*. Nouvelle édition, N. R. F., 1928 : quatre-vingt-treize *Propos*. Buenos Aires. Hachette, 1944. Montréal. Éd. Variétés, 1944.

« La doctrine me paraît sans reproche, quoique le problème soit divisé en petits morceaux. Dans le fait le bonheur est divisé en petits morceaux... Une telle suite d'humeurs fait le malheur, je dis en ceux qui n'ont pas de graves raisons d'être malheureux, car c'est ceux-là qui sont malheureux par leur faute. Les vrais malheurs, je n'en ai rien écrit; et pourtant je crois qu'on y ajoute encore par l'humeur...

« Le bonheur dépend des petites choses, quoiqu'il dépende aussi des grandes. Et cela je l'aurais dit et expliqué si j'avais écrit un *Traité du bonheur.* » (D.MML., 1er mai 1925.)

Souvenirs concernant Jules Lagneau. N. R. F. Achevé d'imprimer le 6 juillet 1925.

« J'ai toujours aimé l'aventure et la brasserie, mais sans les estimer. Et pour n'y pas tomber j'ai usé de ruse. C'est-à-dire que j'ai pris très au sérieux mon difficile métier; cela je peux l'offrir à la mémoire de Jules Lagneau... Ce livre est bon par le mouvement. Je me souviens que je l'écrivis en chemin de fer entre Paris et Le Vésinet. » (D.MML., 15 août 1925.)

*Éléments d'une Doctrine Radicale**. N. R. F., 1925. « Les Documents bleus. » Achevé d'imprimer le 30 septembre 1925.

Ce recueil contient des Propos de *la Dépêche* et d'autres parus dans les *Libres Propos*. De ces cent soixante-cinq *Propos*, réunis par J. et M. Alexandre, une trentaine ont été reproduits dans *Politique*.

« Le pouvoir bureaucratique est une notion cuirassée. L'outil n'y entre point. Comment ai-je deviné ces hommes impénétrables ? C'est que je les ai connus dans mon métier. J'ai vu comment un homme se donne des titres et une majesté seulement à savoir plusieurs langues et à réciter des tables des matières. J'ai compris comment ces Compétences se célèbrent les unes les autres et que les prétendues discussions consistent en des compliments. » (D.MML., 11 novembre 1925.)

*Jeanne d'Arc**. Chez Jo Fabre, à Nîmes, édition limitée à deux cent soixante-treize exemplaires. Sept *Propos* (six d'avant 1914).

« Il faudra bien mordre aussi le pacifiste combattant, dont Jeanne d'Arc est la patronne. Car si l'on prend les armes il faut chef et ravitaillement, discipline et administration... Je conseille donc qu'on fasse un autre usage de la foi et que l'humanité en soit l'objet. » (D.MML., mai 1926.)

1926

*Le citoyen contre les pouvoirs**. Kra. Achevé d'imprimer le 19 mars 1926. (Quatre-vingts *Propos*.) Introduction de Jean Prévost.

« Jean Prévost a fait ce choix... Jean Prévost a le jugement vif et il est dévoué rustiquement et familièrement. Nos entretiens furent toujours rudes et même brutaux ; lui, tout en gardant sa place d'élève, se défendait avec toutes ses forces. On sent cette violence partout dans ce recueil. » (D.MML., 1er avril 1926.)

*Sentiments, Passions et Signes**. Chez Marcelle Lesage. Achevé d'imprimer le 7 juillet 1926. Préface manuscrite de l'auteur au n° 1. Un *Propos* manuscrit aux nos 2, 3, 4, 5. Soixante *Propos*. Nouvelle édition, augmentée, Gallimard, 1936.

« Ce ne sont que des morceaux. Mais peut-on faire un système complet des passions ? Je crois plutôt que le désordre et la variété des prises sont de méthode dans un seul sujet, où tout est balancé sans cesse depuis l'animal jusqu'au héros. » (D.MML., 15 août 1926.

1927

Étude sur Descartes, précédant le *Discours de la Méthode*. (Achevé d'imprimer le 31 août.) Les Arts et le Livre. Georges-Célestin Crès. Collection « L'Intelligence ». 1.120 exemplaires. Nouvelle édition augmentée. Hartmann, 1928. Ensuite dans *Idées* (Hartmann).

« J'interprète la méthode de Descartes comme la recherche, en tous sujets, de séries pleines, j'entends où il ne manque aucun

terme. Cette logique si nouvelle est bien loin d'être toute connue. » (D.MML., 31 août 1927.)

Les idées et les âges. N. R. F. Deux volumes. Achevé d'imprimer le 10 septembre 1927. Nouvelle édition sans changement en un volume. Gallimard, 1948.

« Quel sujet ? La nature pensante autant qu'on peut joindre ces deux termes. Je ne sais si j'écrirai le livre de l'Entendement, mais j'étais fait pour écrire le livre de l'Imagination disciplinée... On pourrait dire autrement : Comment l'inspiration soutient l'entendement. » (D.MML., automne 1927.)

Les Sentiments familiaux. Cahiers de la Quinzaine. Huitième cahier de la dix-huitième série. Achevé d'imprimer le 23 septembre.

« Un exemple de leçons bien faites, dans le genre du Collège Sévigné; car au Lycée Henri-IV, les mêmes choses auraient été dites en quelques parenthèses. » (D.MML., 24 décembre 1927.)

Esquisses de l'homme.* Éd. d'art Édouard Pelletan, Helleu et Sergent. Collection : « Philosophes et Moralistes ». Avec ornements gravés sur bois par Alfred Latour. 1.250 exemplaires. Soixante-six *Propos.* Deuxième édition. Chez Gallimard, 1938. Quatre-vingt-quinze *Propos.*

« Il se peut que les petites pages donnent du corps à mes courts chapitres. Toujours est-il que je les trouve denses et résistants selon mon goût. Un exemple n'attend pas l'autre. A réfléchir, je suis d'avis que l'ensemble est un peu trop sérieux. Je ne vois que la *Ligue des Droits du chien* et *Les Singes* qui enseignent par idée renversée. Mais il est vrai aussi qu'on ne peut vivre la tête en bas. » (D.MML., Noël 1927.)

La Visite au Musicien. Avec un portrait de l'auteur par J. Texcier, gravé sur bois par G. Aubert. N. R. F. Collection « Une œuvre, un portrait » (parue en 1922 dans la *Revue Musicale*).

« L'idée de ce travail vient de Herr qui, lorsque parut le *Système des Beaux-Arts,* trouva que la musique n'y était pas prise d'assez près... J'ai choisi ces Sonates parce qu'elles ne sont pas très nombreuses et que je les connais très bien. » (D.MML., Solstice d'hiver, 1927.)

1928

Onze chapitres sur Platon. Hartmann. Achevé d'imprimer le 25 juillet. Ensuite dans *Idées.* Hartmann.

« Je me vois marchant dans le purgatoire de Platon depuis des milliers d'années ; car combien de fois ai-je recommencé ? Et combien de fois ai-je recommencé mes recommencements ? Tous les âges de l'homme sont dans une vie, et des milliers de vies dans une

vie. Cette poésie, quand on la retrouve, est bien autre chose que l'amour. Et l'amour lui-même est bien autre chose que l'amour. » (D.MML., 15 août 1928.)

Étude d'Alain, en tête d'une édition du *Traité des Passions* de Descartes. Les Arts et le Livre, chez Henri Jonquières et Cie. Collection « Intelligence ». 1.120 exemplaires. Ensuite dans *Idées*. Hartmann.

« Ce qui compte dans les passions, et les redouble, c'est l'esprit humilié. » (D.MML., décembre 1928.)

*Cent un Propos**, cinquième série. Chez Marcelle Lesage. 1.100 exemplaires. Achevé d'imprimer : Noël 1928.

« Les temps ont changé. Les *Propos* ont changé. Un genre littéraire est déterminé par les conditions de l'écriture, de l'édition, du public. J'étais journaliste, je ne le suis plus. » (D.MML., 1er janvier 1929.)

1929

Charmes, poèmes de Paul Valéry commentés par Alain. Achevé d'imprimer le 30 novembre, 1.180 exemplaires. Gallimard.

« Je crois que de temps en temps il faut faire entendre un applaudissement public. » (D.MML., Noël 1929.)

1931

Entretiens au bord de la mer. N. R. F. Achevé d'imprimer le 10 janvier. 2.705 exemplaires. Nouvelle édition : 1949.

« On ne trouvera jamais un nombre premier entre 13 et 17, ni un espace limité, ni deux temps simultanés, ni un temps plus rapide qu'un autre... » (D.MML., 3 mars 1931.)

Vingt leçons sur les Beaux-Arts. N. R. F. Achevé d'imprimer le 6 juin.

« La révision et la critique n'ont rien changé à ce que j'avais inventé dans la boue militaire. » (D.MML., Solstice d'été, 1931.)

1932

Idées (Platon, Descartes, Hegel). Hartmann. Achevé d'imprimer : 25 janvier. Édition augmentée. Hartmann, 1939 (Platon, Descartes, Hegel, Comte, Les sentiments familiaux).

« Ce volume n'a de neuf que le Hegel... Un Hégélien n'est pas l'homme qui expliquera le mieux la doctrine, et enfin de toute doctrine il se faut tirer et retirer. Voilà Descartes. Ayant choisi Descartes, je ne puis être Hégélien. Mais je puis saisir par Hegel des idées prodigieusement fécondes. » (D.MML., 3 mars 1932.)

*Propos sur l'Éducation**. Rieder, quatre-vingt-sept *Propos*. Achevé d'imprimer en septembre. Nouvelle édition : P. U. F., 1948.

1933

*Propos de Littérature**. Quatre-vingt-quatre *Propos*. Hartmann. Achevé d'imprimer le 23 décembre.

« Admirer les grands et laisser les autres. » (D.MML., 1er janvier 1934.)

1934

Les Dieux. N. R. F. 5.885 exemplaires. Achevé d'imprimer le 20 avril.

« Toute la clef des religions, c'est ce vide effrayant qui se trouve derrière les métaphores... L'invisible, considéré physiologiquement, est le dieu des dieux, et ce n'est rien. » (D.MML., 22 mai 1934.)

*Propos de Politique**. Rieder, quatre-vingt-quatre *Propos*.

« On apprend à reconnaître, comme par un toucher aveugle, qu'aujourd'hui on va tuer l'Important par un bon coup de raillerie ; alors on sait qu'il ne faut pas attendre; on écrit aussi vite que la plume peut aller. Ces heureux moments sont l'inspiration politique même. » (D.MML., janvier 1935.)

1935

En lisant Balzac. Aux Éditions des Laboratoires Martinet. (Achevé d'imprimer le 15 mars.) Puis, sous le titre *Avec Balzac*, à la N. R. F. Édition augmentée en 1937.

« Je devais conserver la première empreinte de Balzac n'importe comment gravée sur le lecteur. D'où ce style brusqué et martelé, et une hésitation, partout visible, à retoucher ou à étendre. » (D.MML., 3 avril 1935.)

Stendhal. Rieder. Quarante hors-texte. Collection « Les Maîtres de la littérature ». Nouvelle édition. P. U. F., 1948.

« Je trouvais plus de sérénité en Balzac, et je finis par le mettre au premier rang. Mais Stendhal, je l'aime. » (D.MML., 22 mai 1935.)

*Propos d'Économique**. N. R. F. Quatre-vingt-dix *Propos*. Achevé d'imprimer le 16 mai.

« L'Économique est opaque pour moi. Je me suis efforcé pendant ces trente ans de réduire les grands problèmes à de tout petits. » (D.MML., 1935.)

1936

La Jeune Parque, poème de Valéry commenté par Alain. N. R. F. Achevé d'imprimer : 30 janvier. 1.180 exemplaires. Nouvelle édition, 1953.

« Quand j'étais étudiant, on me reprochait de commenter philosophiquement les auteurs... Je savais bien ce que je voulais ; c'était faire honte aux purs littéraires de leur sottise orgueilleuse. » (D.MML., mercredi des cendres, 1936.)

Histoire de mes pensées. N. R. F. Achevé d'imprimer : 3 juin.

« Dans des Mémoires ou Confessions, on ne dit jamais tout, et ainsi l'on trompe; au lieu qu'en promettant moins, comme j'ai fait, je choisis mieux les confidences. » (D.MML., Solstice d'été, 1936.)

1937

Souvenirs de guerre. Hartmann. Achevé d'imprimer : mai 1937.

« Cet ouvrage est le plus confidentiel des miens... Ce brigadier qui raconte, c'est tellement bien moi ! « (D.MML., janvier 1938.)

Entretiens chez le Sculpteur. Hartmann. Achevé d'imprimer : octobre 1937.

« Il arriva que le sculpteur Navarre désira faire mon buste... Je crus pouvoir me fier à un artisan de médailles, pour qui le style est de métier. Et voilà comment je m'assis sur la chaise du modèle dans l'atelier de la rue Blanche. » (D.MML., 1937.)

Les Saisons de l'Esprit.* N. R. F. (91 *Propos.*) Achevé d'imprimer : novembre 1937.

« C'est la poésie qui est ici célébrée directement, par une imitation systématique de ses puissants procédés, qui communique à la prose un mouvement de navire. » (Dédicace à M. S., 28 novembre 1937.)

1938

Propos sur la Religion.* Rieder. Nouvelle édition. P. U. F., 1951.

« Ce recueil est véritablement la préface des *Dieux.* L'esprit des *Dieux* y est expliqué dans toutes les pages, c'est-à-dire l'usage qu'un homme doit faire de la religion dans laquelle il est né. » (D.MML., 21 novembre 1938.)

1939

Minerve ou de la sagesse.* Hartmann. (Achevé d'imprimer en mars.)

« J'aimerais signer Ulysse ou bien Télémaque ; je n'ose ni l'un ni l'autre. Le premier me paraît trop important. Et je n'ai pas la

naïveté puissante du second, qui fait de lui le parfait exécutant de Minerve. Je garde mon être entre deux âges et mon hésitation essentielle entre le profond savoir et la toute-puissante ignorance. » (D.MML., 23 mars 1939.)

Suite à Mars. N. R. F. *Convulsions de la Force**. (Achevé d'imprimer le 15 mars.) Deux volumes (350 *Propos*).

« Je considère ces *Propos* comme une suite à mes *Souvenirs de guerre* plutôt que comme une *Suite à Mars.* Ils ne blâment pas, ils racontent et les guerriers trouveront que c'est bien pire. » (D.MML., 31 mai 1939.)

II. *Échec à la Force**. (Achevé d'imprimer le 18 avril.)

« Il est presque sûr que ceux qui jugent après avoir parcouru négligemment se tromperont ici et m'accuseront d'avoir mal prédit. Si au contraire on compare l'époque avec mon discours, on trouve deux développements parallèles, c'est-à-dire assez d'histoire, autant que j'en étais capable. Mon bagage s'est enrichi chemin faisant d'une notion, c'est la notion même d'histoire. Est histoire la part de confusion qui reste dans un développement. Est histoire la liberté. » (D.MML., 31 mai 1939.)

Préliminaires à l'Esthétique. N. R. F. Achevé d'imprimer le 29 décembre. (101 *Propos.*)

« Nous finirons par savoir ce que c'est que la prose. » (Dédicace à M. S., 6 octobre 1940.)

1942

Les Vigiles de l'Esprit. N. R. F. Cent *Propos* de 1921 à 1933. En préface : « *Les Marchands de Sommeil* ».

Préliminaires à la Mythologie. Hartmann. Achevé d'imprimer : 17 septembre 1943. Deux développements suivis (Les Sources de la Mythologie enfantine; La Mythologie humaine), écrits en 1933 pour *l'École Libératrice,* avant *les Dieux*, écrits en Bretagne au Pouldu, pendant l'été de 1933.

Abrégés pour les aveugles. Hartmann. (Écrits en 1917, pour les aveugles, et d'abord publié en braille.)

1945

Les aventures du cœur. Hartmann. (Achevé d'imprimer le 5 juillet.)

« [...] le traité systématique des passions, qui s'est produit au moins une fois dans mon enseignement, mais qui n'a pas encore trouvé sa forme... Le titre auquel j'avais pensé *(Les aventures du cœur)*... » (D.MML., 1er décembre 1935.)

« Le Vésinet, cette campagne où je vis avec les fleurs et les oiseaux... Mon monastère du Vésinet. »

En lisant Dickens. N. R. F.

1946

*Humanités**. Éditions du Méridien. (Contient les études sur Saint-Simon, Victor Hugo, Gobineau, Fielding, et le Déjeuner chez Lapérouse, écrit en 1949 en l'honneur d'Henri Mondor.)

Lettres à Sergio Solmi sur la Philosophie de Kant. Hartmann.

1950

Juillet-septembre. Dernier séjour en Bretagne, à Morgat. « Quand j'ai vu disparaître la petite maison, nommée Corn-ar-hoat (au coin du bois), j'avoue que je n'ai pu retenir mes larmes... Et j'ai dit à Gabrielle (Gabrielle Landormy, Mme Émile Chartier) : « Sais-tu comment s'appelle ce pays ? Pour moi, il s'appelle : Bonheur. » (*Journal,* 8 septembre 1950.)

1951

10 mai. Alain reçoit chez lui le Grand Prix National de Littérature, en présence d'André Maurois.

2 juin. Après une courte maladie, veillé par sa femme et par quelques intimes, Alain meurt dans sa maison du Vésinet, un moment avant minuit.

6 juin. Enterrement d'Alain au Père-Lachaise.

Œuvres publiées depuis la mort d'Alain : *Politique**, P. U. F. 1952, par les soins de Michel Alexandre; *Définitions*, N. R. F., 1953; *Vingt et une Scènes de Comédie,* Hartmann, 1955.

Alain a collaboré régulièrement : à *la Dépêche de Lorient,* à *la Dépêche de Rouen,* à *l'Émancipation,* à *la Lumière,* à la *Nouvelle Revue Française,* à *l'École Libératrice,* à *la Psychologie et la Vie,* à *Marianne,* au *Mercure de France ;* par occasion à *Europe,* à la *Table Ronde.*

COMPLÉMENT A UN PORTRAIT D'ALAIN

Ceux qui disent pour commencer qu'Alain n'est pas un philosophe disent une chose fausse. Cela est évident pour les élèves d'Alain, mais on peut le dire d'autre manière encore. Au fait Alain fut et est encore un technicien de la philosophie. Les élèves de Sévigné et d'Henri-IV peuvent en témoigner. Mais qui discutera ? Il suffit d'entrer dans sa bibliothèque et de chercher quels sont les livres fatigués et marqués par le lecteur. On trouvera Auguste Comte entièrement dévoré. Chose plus rare, on trouvera Aristote divisé et souligné au crayon bleu.

Il peut être intéressant, au lieu de s'arrêter à contredire, de comprendre que les célèbres *Propos* sont nés de la philosophie, j'entends du métier de professeur de philosophie. Où commence la philosophie ? Les étudiants le savent très bien. Elle commence quand le professeur fait lire quelques pages de Hegel et les commente *d'après cette idée qu'elles sont vraies*. Un philosophe croit à la philosophie et aux philosophes. Jamais Alain n'aurait formé les idées qu'il a exposées dans ses articles s'il n'avait été nourri de Platon, d'Aristote, de Hegel. Un philosophe continue une tradition.

Je prendrai comme exemple la tradition Cartésienne. Alain sait très bien ce que signifient les Méditations de Descartes sur le sujet de Dieu. Il n'y a pas longtemps il se plaisait à donner à un disciple un sommaire de Métaphysique cartésienne. Le lecteur, s'il a quelques notions de philosophie, songera aussitôt au fameux « Je pense, donc je suis ». C'est là le centre de l'entretien avec soi et avec Dieu.

Je pense. Le contenu de cette proposition a été déve-

loppé par Kant; et il en résulte qu'on ne pense point n'importe comment. Une unité se saisit de l'expérience et la rend homogène. Par exemple un changement est expliqué par un mouvement. C'est dire qu'*a priori* je pense les lois de la nature, et voilà qui prouve que penser c'est être en rapport avec Dieu. Cette preuve est extrêmement forte pour celui qui enseigne, et qui sent vivement et presque violemment que tout homme est son semblable et participe à l'esprit. Si Alain est fanatique, il l'est ainsi, par un amour de Dieu tout Spinoziste.

Je ne crois pas que l'on considérera cette sorte de foi comme n'important guère. Et c'est déformer gravement le portrait d'Alain que n'en point tenir compte. C'est là connaître Dieu par la nécessité ; et cela implique fraternité et égalité; et voilà de quoi expliquer une politique.

Ce n'est pourtant encore que le seuil d'une philosophie selon la tradition de Descartes. Car il y a mieux à trouver que la nécessité. Celui qui a pesé le célèbre Malin Génie, supposé résolu de nous tromper et pourvu de tous moyens pour cette fin, comprend tout le poids du conseil Cartésien c'est que nous échappons au Malin Génie en usant de notre pouvoir de suspendre notre jugement. On sait que cette intime liberté est, selon Descartes, l'image en nous de Dieu. Une théologie s'ouvre donc, toute de liberté et de grâce, et qui certes a de l'avenir, car elle multiplie encore l'égalité déjà nommée et elle nous mets plus près de l'Esprit universel, donc plus près de l'homme. Il ne s'agit pas seulement de bonne volonté; le lecteur aperçoit qu'il y a des démarches de réflexion qui nous approchent de ce point d'humanité. Philosophie, incontestablement, et traditionnelle et de métier. Les lecteurs d'Alain retrouveront aisément le feu et le mouvement de cette grande idée.

Ils seront alors mieux du monde et mieux au monde; car ils communiquent avec le grand secret de ce spectacle étrange, où l'on voit que la Providence aime mieux laisser faire que forcer. Dieu libre est mal connu, mais peut être senti et aimé. Si l'on trouve que ces pensées sont étrangères à l'homme, que l'on veuille bien penser à Spinoza qui n'a pas dédaigné de fonder la République sur la liberté intime de l'esprit.

ALAIN.

(Papiers inédits — Date probable : 1939.)

PROPOS D'ALAIN

L'HOMME

« J'ai un terrible ennemi, me dit-il. Regarde. Partout il se montre, aussi puissant, aussi attentif, aussi vif que moi. Que me vienne la pensée qu'il me guette, et que je me dresse, je le vois debout. J'en suis à ne plus dormir; mais lui non plus ne dort pas. Tranquille et résolu autant que moi. J'attends qu'il attaque; mais je ne puis attendre; je ne puis lui laisser cette avance; je lève le bras; regarde; il était temps; lui lève aussi le bras. Toutes mes pensées, je croirais qu'elles naissent en lui en même temps qu'en moi. Il me craint, je le vois bien, et, comme je sais ce que c'est que craindre, je sais qu'il me hait. Tous les projets que je forme pour me défendre, il les forme; et comme je me veux étendre, ce qui est un moyen de me garder, lui le veut aussi. Il est mon semblable, je le savais; je le sais encore mieux depuis que nous sommes en querelle. Peut-on aimer son semblable ? Bien plutôt n'est-il pas sage de le craindre ? Ce qui est désirable à moi ne l'est-il pas à lui ? On m'a dit autrefois que c'était paix entre ceux qui pensent les mêmes choses. Mais si nos pensées sont nos désirs, et au fond nos besoins, n'est-ce pas guerre, au contraire, si l'on pense les mêmes choses ? O mon frère ennemi, tu m'as appris d'amères vérités ! Encore maintenant tu me les confirmes. Par cette allure, par cette attitude, par ce geste désespéré que tu viens de faire, désespéré et en même temps menaçant, je le vois bien. Adieu, fraternité ! »

Ainsi parlait l'homme en me montrant l'homme.

« Mais, lui dis-je, c'est ton ombre. »

Mai 1927.

LION PREMIER

Lion Ier, empereur et roi, planta sa lance sur le plateau, et dit : « Là sera une ville, et elle sera appelée Lionville. » Alors vinrent des terrassiers et des maçons. L'on traça des rues et de larges places, et l'on commença à bâtir le palais du gouvernement.

Le première pierre fut scellée par la reine avec une mignonne truelle d'or. On fit des prières aux dieux. Sur une estrade, ornée de velours rouge à franges d'or, décoration qui était nouvelle en ce temps-là, des académiciens lurent des discours ennuyeux, qui ont été imités bien des fois depuis. Mais comme ces discours célébraient les vertus de Lion Ier, Lion Ier ne s'ennuyait point.

Cependant beaucoup d'ouvriers et de marchands, venus à leur suite, commencèrent à bâtir des maisons pour leur propre usage. L'un d'eux, ayant creusé un puits un peu plus loin, hors de l'enceinte tracée par les architectes, trouva une eau saine et agréable à boire. D'autres creusèrent autour de sa maison après avoir sondé; la nappe souterraine s'écartait de la ville; bâtisses et jardins suivirent l'eau; et une foule de petites maisons blanches et rouges dessinèrent sur la verdure la nappe d'eau autrefois invisible. En vain l'autre ville allongeait ses rues autour des fondations du palais : les maisons n'y poussaient point.

Alors le roi Lion Ier reprit sa lance, et vint la planter au milieu des maisons blanches et rouges, montrant ainsi qu'il était un sage et puissant roi. Et ce simple acte

était bien mieux cette fois qu'une prière aux dieux : c'était un hommage à la Nature.

Car les villes ne poussent point selon la volonté des conquérants. Elles suivent l'eau, comme fait la mousse des arbres.

8 juillet 1906.

LA FÊTE NATIONALE

Le jour de la fête nationale, j'ai vu un vigoureux cheval qui avait deux petits drapeaux aux oreilles ; il piaffait en rongeant son mors, et cela lui donnait un air triomphant, comme s'il avait, lui aussi, un peu pris la Bastille.

Ce n'était pourtant là qu'une pauvre bête affolée. Seulement, sa folie avait un air de raison parce qu'il se trouvait pris entre deux douleurs, mal au dos s'il n'avançait pas, mal aux dents s'il avançait trop vite. Et comme il ne comprenait pas que le mal au dos venait de coups de fouet, et que le mal aux dents venait de coups de mors; comme il croyait que le mal au dos résultait naturellement de sa paresse, et le mal aux dents de sa précipitation, cela faisait en somme un bon et brave cheval.

Il avait bien le souvenir d'une enfance libre et heureuse, où il se couchait, se levait, galopait à sa fantaisie; mais, sans doute, il était dans l'ordre que cela prît fin; on ne peut pas être toujours enfant. Sa mère le lui avait bien dit qu'il ne gambaderait pas toujours dans les prés; qu'il serait plus tard un sage et utile cheval, et qu'il reconnaîtrait cette nouvelle dignité à deux douleurs, une qui le pousserait, une qui l'arrêterait.

Depuis, à l'écurie et au marché, il avait entendu bien des discours de chevaux. Tous, riches et pauvres, tous disaient la même chose : qu'ils vivaient et marchaient entre deux douleurs depuis leur âge de raison; que cela devait être naturel, puisque cela était commun à tous; que le puissant cheval, auteur de toutes choses, avait donné à tous les chevaux cette faculté de souffrir, pour leur bien. Qu'avec leurs pauvres idées d'herbe parfumée, d'air pur, de bon soleil, d'eau fraîche et murmurante,

ils n'auraient su que manger, dormir, hennir, galoper, secouer leur crinière au vent; qu'heureusement ce mal au dos et ce mal aux dents leur montraient clairement que tout n'est pas permis et qu'il y a un bien et un mal, et que c'est par là que les chevaux sont supérieurs aux autres animaux, lesquels sont des brutes sans conscience.

Tous les chevaux approuvaient ces discours. A peine s'était-il trouvé un jour une espèce d'âne rouge qui avait secoué les oreilles pour dire non. D'où l'on a tiré : méchant comme un âne rouge.

19 juillet 1906.

LES VOYAGEURS

En ce temps de vacances, le monde est plein de gens qui courent d'un spectacle à l'autre, évidemment avec le désir de voir beaucoup de choses en peu de temps. Si c'est pour en parler, rien de mieux; car il vaut mieux avoir plusieurs noms de lieux à citer; cela remplit le temps.

Mais si c'est pour eux, et pour réellement voir, je ne les comprends pas bien. Quand on voit des choses en courant, elles se ressemblent beaucoup. Un torrent, c'est toujours un torrent. Ainsi celui qui parcourt le monde à toute vitesse n'est guère plus riche de souvenirs à la fin qu'au commencement.

La vraie richesse des spectacles est dans le détail. Voir, c'est parcourir les détails, s'arrêter un peu à chacun, et, de nouveau, saisir l'ensemble d'un coup d'œil. Je ne sais si les autres peuvent faire cela vite, et courir à autre chose, et recommencer. Pour moi, je ne le saurais. Heureux ceux de Rouen qui, chaque jour, peuvent donner un regard à une belle chose, et profiter de Saint-Ouen, par exemple, comme d'un tableau que l'on a chez soi.

Tandis que, si l'on passe dans un musée une seule fois, ou dans un pays à touristes, il est presque inévitable que les souvenirs se brouillent et forment enfin une espèce d'image grise aux lignes brouillées.

Pour mon goût, voyager c'est faire à la fois un mètre ou deux, s'arrêter, et regarder de nouveau un nouvel

aspect des mêmes choses. Souvent, aller s'asseoir un peu à droite ou à gauche, cela change tout, et bien mieux que si je fais cent kilomètres.

Si je vais de torrent en torrent, je trouve toujours le même torrent. Mais si je vais de rocher en rocher, le même torrent devient autre à chaque pas. Et si je reviens à une chose déjà vue, en vérité elle me saisit plus que si elle était nouvelle, et réellement, elle est nouvelle. Il ne s'agit que de choisir un spectacle varié et riche, afin de ne pas s'endormir dans la coutume. Encore faut-il dire qu'à mesure que l'on sait mieux voir, un spectacle quelconque enferme des joies inépuisables. Et puis, de partout, on peut voir le ciel étoilé; voilà un beau précipice.

29 août 1906.

SOLLICITUDE

Tout le monde connaît la fameuse scène où tous, à force de dire à Basile « Vous êtes pâle à faire peur », finissent par lui faire croire qu'il est malade. Cette scène me revient à l'esprit toutes les fois que je me trouve au milieu d'une famille étroitement unie, où chacun surveille la santé des autres. Malheur à celui qui est un peu pâle ou un peu rouge ; toute la famille l'interroge avec un commencement d'anxiété : « Tu as bien dormi ? », « Qu'as-tu mangé hier ? », « Tu travailles trop », et autres propos réconfortants. Viennent ensuite des récits de maladies « qui n'ont pas été prises assez tôt ».

Je plains l'homme sensible et un peu poltron qui est aimé, choyé, couvé, soigné de cette manière-là. Les petites misères de chaque jour, coliques, toux, éternuements, baillements, névralgies, seront bientôt pour lui d'effroyables symptômes, dont il suivra le progrès, avec l'aide de sa famille, et sous l'œil indifférent du médecin, qui ne va pas, vous pensez bien, s'obstiner à rassurer tous ces gens-là au risque de passer pour un âne.

Dès que l'on a un souci on perd le sommeil. Voilà donc notre malade imaginaire qui passe des nuits à écouter sa respiration, et ses journées à raconter ses nuits. Bientôt son mal est classé et connu de tous; les

conversations mourantes en reçoivent une vie nouvelle; la santé de ce malheureux a une cote, comme des valeurs en bourse; tantôt il est en hausse, tantôt il est en baisse, et il le sait ou le devine. Voilà un neurasthénique de plus.

Le remède? Fuir sa famille. Aller vivre au milieu d'indifférents, qui vous demanderont d'un air distrait : « Comment vous portez-vous? », mais s'enfuiront si vous répondez sérieusement; de gens qui n'écouteront pas vos plaintes et ne poseront pas sur vous ce regard chargé de tendre sollicitude qui vous étranglait l'estomac. Dans ces conditions, si vous ne tombez pas tout de suite dans le désespoir, vous guérirez. Morale : ne dites jamais à quelqu'un qu'il a mauvaise mine.

30 mai 1907.

EN FAMILLE

Il y a deux espèces d'hommes, ceux qui s'habituent au bruit et ceux qui essaient de faire taire les autres. J'en ai connu beaucoup qui, lorsqu'ils travaillent ou lorsqu'ils attendent le sommeil, entrent en fureur pour une voix qui murmure ou pour une chaise un peu vivement remuée; j'en ai connu d'autres qui s'interdisent absolument de régler les actions d'autrui; ils aimeraient mieux perdre une précieuse idée ou deux heures de sommeil que d'arrêter les conversations, les rires et les chants du voisin.

Ces deux espèces de gens fuient leurs contraires et cherchent leurs semblables par le monde. C'est pourquoi on rencontre des familles qui diffèrent beaucoup les unes des autres par les règles et les maximes de la vie en commun.

Il y a des familles où il est tacitement convenu que ce qui déplaît à l'un est interdit à tous les autres. L'un est gêné par le parfum des fleurs, l'autre par les éclats des voix; l'un exige le silence du soir et l'autre le silence du matin. Celui-ci ne veut pas qu'on touche à la religion; celui-là grince des dents dès que l'on parle politique. Tous se reconnaissent les uns aux autres un droit de

« veto »; tous exercent ce droit avec majesté. L'un dit : « J'aurai la migraine toute la journée, à cause de ces fleurs », et l'autre : « Je n'ai pas fermé l'œil cette nuit, à cause de cette porte qui a été poussée un peu trop vivement vers onze heures. » C'est à l'heure du repas, comme à une sorte de Parlement, que chacun fait ses doléances. Tous connaissent bientôt cette charte compliquée, et l'éducation n'a pas d'autre objet que de l'apprendre aux enfants. Finalement, tous sont immobiles, et se regardent, et disent des pauvretés. Cela fait une paix morne et un bonheur ennuyé. Seulement comme, tout compte fait, chacun est plus gêné par tous les autres qu'il ne les gêne, tous se croient généreux et répètent avec conviction : « Il ne faut pas vivre pour soi; il faut penser aux autres. »

Il y a aussi d'autres familles où la fantaisie de chacun est une chose sacrée, chose aimée, et où nul ne songe jamais que sa joie puisse être importune aux autres. Mais ne parlons point de ceux-là; ce sont des égoïstes.

12 juillet 1907.

DON JUAN

Don Juan était devenu à peu près fou de l'amour qu'il témoignait pour la belle Elvire. C'était une femme d'une grande beauté, et comparable, pour la sagesse, à Minerve elle-même. Ce n'était point toutefois une de ces natures de marbre, suffisantes à elles-mêmes, et déjà statues. Au contraire, en ces traits puissants, en ce sang riche, en ces yeux pleins de feu brillait la passion en espoir; mais tout signifiait en même temps que les fausses grandeurs étaient jugées, et que tous ces trésors ne seraient à personne. Don Juan s'accordait le droit de mépriser beaucoup, mais ici il ne put. Il s'étonna, il se prit à des signes ambigus, se fit serment à lui-même, enragea d'espérer, se meurtrit d'attendre, et finit par penser que cette femme était la seule dont le jugement eût quelque importance au monde. Enfin il se montra aussi sot qu'un bachelier. Ce qu'Elvire en pensa, nul ne le sut, et c'était bien là le pire.

Donc, pendant qu'il lui racontait ses douleurs, à faire pleurer les murs, et qu'ainsi il arrivait peu à peu à les éprouver, elle, en des discours sensés, rappelait des vérités trop connues, analysait les causes et les effets des passions, se transportait dans le temps à venir, expliquait d'avance l'ingratitude et l'injustice des amants, les tristesses qui suivent les joies, comme aussi les sévères jugements du monde, et terminait par un magnifique éloge de la sérénité, de l'amitié, de la paix et de la raison.

« Quoi, disait-il, ne verrai-je jamais que la curiosité, l'amitié, la prudence, dans ces yeux si beaux ? Ou bien si j'y devine quelque chaleur d'enthousiasme, ce sera comme une réponse au courage, comme un serment d'imiter la ferme volonté des héros. Ou bien une tendre pitié, toujours éclairée de sagesse. Je suis un spectacle pour elle. Ainsi, mon pouvoir se termine là. » Tel était le texte de ses rêveries, terminées par de violents projets. Mais que peut faire la force, dès qu'on cherche consentement ? Il n'avançait point, et l'humiliation le mordait au cœur.

Lorsque Don Juan fut bien convaincu qu'Elvire était sincère, et que rien ne pouvait troubler ce bel ordre des idées, ni cette belle santé, alors il se sentit tomber jusqu'aux derniers gouffres de l'enfer, comme un démon désormais sans puissance, et, ne pouvant supporter cette flamme qu'il avait lui-même allumée, il s'enfuit chez lui, accrocha une bonne corde au plafond, et venait de passer la tête dans le nœud coulant, lorsque, de la position élevée qu'il occupait, il aperçut par sa fenêtre une femme inconnue et très belle qui lui envoyait des baisers. Il laisse là le nœud coulant, refait sa cravate, se met en campagne, et, d'escalade en effraction, parvient jusqu'à son inconnue. Il tombe à ses genoux et lui chante l'éternelle chanson; elle lui répond des folies, lui fait mille éloges, y mêle la terre, la mer, les étoiles et les puissances invisibles; et enfin, elle se donne à lui, en gémissant de bonheur. Elvire était bien oubliée.

Mais, le premier désir passé, Don Juan observe ces enivrants transports; et il s'aperçoit bientôt, à n'en pas douter, que cette femme est véritablement une folle, que sa famille tient enfermée parce qu'elle pense et agit tout le long du jour comme elle vient de faire tout à l'heure. Alors, Don Juan, comme dans un éclair, com-

prit et jugea toute sa vie. Il rentra chez lui, vit le nœud coulant tout préparé, y passa vivement la tête, et cette fois se pendit tout à fait.

28 juillet 1907.

LA JETÉE DE DIEPPE

Sur la jetée de Dieppe, je vis un pêcheur de mouettes. Il laissait flotter sur l'eau verte une longue corde, avec un hameçon garni d'un appât. Ses yeux clairs suivaient le vol des mouettes. Elles nageaient dans l'air, avec un lent mouvement des ailes; on distinguait leur œil rond et leur grosse tête sans cou; de temps en temps l'une d'elles piquait dans l'eau, comme une pierre, et remontait en tournoyant. L'heure était belle. Les pavillons claquaient au vent; l'écume bondissait; le bateau d'Angleterre s'éloignait, laissant derrière lui une espèce de chemin blanc sur la mer. Il y avait là les gens qui y sont toujours, et qu'on y retrouve toujours, des Parisiens qui tenaient leur chapeau; et des Parisiennes qui tenaient leurs jupes; un grand Anglais au visage de brique; un petit Anglais vêtu d'un étrange drap vert qu'on ne voit point chez nous. Votre mémoire évoque sans peine ce tableau mouvant, ces fraîches couleurs, ces impressions vivifiantes; car vous vous êtes sans doute plus d'une fois abrité au pied de la tour de fer; vous avez respiré cette odeur de vase et de goudron qui donne aux plus tranquilles l'envie soudaine de parcourir le monde.

Justement une des mouettes, après avoir mollement flotté dans l'air, venait d'entrer comme une flèche dans la vague, et remontait, d'un vol plus lourd. Je revins au pêcheur d'oiseaux, et je le vis qui enroulait sa ficelle vivement, mais d'un mouvement régulier, pendant que les spectateurs, autour de lui, s'agitaient; mes yeux suivirent le fil jusqu'à l'eau et jusqu'à l'oiseau. La mouette était prise. Elle volait encore, elle tournoyait encore parmi les autres, et même d'un vol plus vif; mais je voyais son bec ouvert, et ce fil que le pêcheur tirait à lui, d'un mouvement régulier.

L'oiseau donnait maintenant toutes ses forces; ces

furieux coups d'ailes l'auraient emporté jusqu'au fond du ciel; mais cette petite chose à peine visible était plus lourde que la lourde proie, et plus forte que le vent. Quelques pieds de chanvre avaient mûri au soleil; un artisan avait séparé, peigné, tressé les fibres de la plante, pendant que l'oiseau essayait ses ailes et jouait avec la tempête. Après mille détours, la corde et l'oiseau s'étaient rencontrés dans le même creux de la vague; il fallait que cela fût. Le destin était facile à lire maintenant, mais non encore pour l'oiseau. Après avoir volé il nageait, le corps raidi; mais les forces naturelles n'agissaient plus, le monde n'était plus qu'un songe absurde. Encore un vol tournoyant; encore une explosion de révolte sauvage, enragée et inutile. L'instant d'après, elle était prise par les ailes, et ses yeux seuls vivaient. L'homme n'avait pensé, en tout cela, qu'à enrouler proprement la ficelle.

20 août 1907.

L'ART DE VENDRE

Il y a un art de vendre, et mille procédés pour vendre, qui consistent toujours à éveiller un mouvement passionné chez celui qui délibère et hésite. Une émotion, un étonnement, ou seulement un changement, secouent l'homme perplexe, et font tomber la décision comme un fruit.

Vous connaissez ces petites voitures, chargées de fleurs ou de fruits, et que les agents pourchassent. Elles sont condamnées à s'en aller toujours; mais cela n'est point si mauvais; le départ de l'objet convoité arrête la délibération, et provoque un mouvement instinctif de poursuite; et voilà qui fait passer du désir à la volonté; ce qu'on poursuit, on le veut, parce qu'on le poursuit; ainsi est bâtie la mécanique.

J'ai connu un vendeur de journaux qui venait après les autres, et vendait beaucoup plus qu'eux. Comment? C'est bien simple; il courait toujours, comme si des acheteurs l'avaient appelé, à droite, à gauche; c'est à peine si on le voyait, c'est à peine si on entendait son cri, le cri de l'homme qui crie par habitude, ou par

condescendance, et qui a sa journée faite. Ce mouvement enragé donnait l'idée de poursuivre et d'arrêter; ainsi on avait le journal dans les mains avant d'avoir voulu l'acheter.

Je viens de voir, sur la place du Marché, un homme qui vendait des coupons; il avait dressé un grand parapluie rouge, et s'était coiffé d'un chapeau rouge. Très habile cela; on sait que le rouge éveille les passions. Son genre était de mesurer les coupons en criant : un ! deux ! trois ! quatre ! sans regarder personne; puis de chiffonner le tout et de le jeter à l'acheteur; un autre recevait l'argent. Ces gestes violents attiraient l'attention; chacune des bonnes femmes qui étaient là s'apprêtait malgré elle à recevoir le paquet; et ce geste était déjà un consentement.

J'ai vu mieux. Un homme vendait par lots des porcelaines manquées, mais utilisables. Il mettait chaque lot aux enchères; si personne n'enchérissait, il baissait son prix jusqu'à une limite. Alors, un, deux, trois, froidement il brisait le lot. On devine les clameurs, là autour, et ce qui en résultait. Mais cela, ce n'est plus du talent; c'est du génie.

4 septembre 1907.

L'ÉCLUSE

Le déluge s'est inscrit dans la mémoire des hommes parce que c'est le cataclysme le plus facile à imaginer. La puissance de l'eau est partout visible. La Seine est un fleuve tranquille, mais qui pourrait songer à lui barrer la route ? Nous savons bien que l'eau s'élèverait plus haut que les digues. Il suffit d'une forte pluie d'orage pour que les ruisseaux de nos rues nous fassent penser au déluge universel. La forme même des rues, la pente des toits, tout cela témoigne que nous luttons sans cesse contre la puissance de l'eau.

Une écluse est un des plus beaux spectacles qu'on puisse voir. On admire ces portes gigantesques, et la pression de l'eau est sensible par cette eau jaillissante qui les traverse malgré tout; mais le plus beau est de voir un bateau chargé de pierres, son équipage, sa petite mai-

son fleurie et pleine d'enfants, tout cela soulevé par la puissance de l'eau. C'est là qu'on voit bien en quel sens l'homme a dompté le monstre, et que le monstre est bien plus puissant que l'homme.

Il m'est arrivé, étant enfant, de lancer des bateaux sur un ruisseau alimenté par le déversoir d'un moulin. L'eau y coulait paisiblement, avec un murmure de source; mais à certaines heures le bruit lointain du réservoir m'arrivait grossi à travers les saules, et en même temps l'eau s'élevait, devenait noire, et bientôt mugissait sous mes pieds. C'est là que pour la première fois j'ai éprouvé une espèce de terreur religieuse; car je n'avais pas vu le meunier manœuvrer ses vannes.

Plus tard, quand j'ai vu la mer, pourtant au delà des côtes plates de Langrune et de Courseulles, lorsque j'ai vu au loin cet horizon d'eau et le mouvement des moutons d'écume, j'ai retrouvé la même émotion, parce que j'ai reconnu la même force. Et cette fois je savais bien qu'il n'y avait pas de meunier ni de vannes, et que nul ne pouvait empêcher la vague de marée de se soulever à son heure.

Depuis, j'ai vu des torrents et des glaciers, et l'un m'a fait comprendre l'autre. En considérant ce bloc de glace grand comme cent cathédrales, qui éventrait la terre et poussait devant lui, en rochers accumulés, de quoi bâtir cent villes, je suis arrivé à comprendre réellement le changement de toutes choses et ce que c'est que la Nécessité. Leçon importante, qui est bien dans les livres, mais à peu près comme Dieu est dans les églises.

3 octobre 1907.

L'ODEUR DE RÉFECTOIRE

Il y a une odeur de réfectoire, que l'on retrouve la même dans tous les réfectoires. Que ce soient des Chartreux qui y mangent, ou des séminaristes, ou des lycéens, ou de tendres jeunes filles, un réfectoire a toujours son odeur de réfectoire. Cela ne peut se décrire. Eau grasse? Pain moisi? Je ne sais. Si vous n'avez jamais senti cette odeur, je ne puis vous en donner l'idée;

on ne peut parler de lumière aux aveugles. Pour moi cette odeur se distingue autant des autres que le bleu se distingue du rouge.

Si vous ne la connaissez pas, je vous estime heureux. Cela prouve que vous n'avez jamais été enfermé dans quelque collège. Cela prouve que vous n'avez pas été prisonnier de l'ordre et ennemi des lois dès vos premières années. Depuis, vous vous êtes montré bon citoyen, bon contribuable, bon époux, bon père; vous avez appris peu à peu à subir l'action des forces sociales; jusque dans le gendarme, vous avez reconnu un ami; car la vie de famille vous a appris à faire de nécessité plaisir.

Mais ceux qui ont connu l'odeur de réfectoire, vous n'en ferez rien. Ils ont passé leur enfance à tirer sur la corde; un beau jour enfin ils l'ont cassée; et voilà comment ils sont entrés dans la vie, comme ces chiens suspects qui traînent un bout de corde. Toujours ils se hérisseront, même devant la plus appétissante pâtée. Jamais ils n'aimeront ce qui est ordre et règle; ils auront trop craint pour pouvoir jamais respecter. Vous les verrez toujours enragés contre les lois et règlements, contre la politesse, contre la morale, contre les classiques, contre la pédagogie et contre les palmes académiques; car tout cela sent le réfectoire. Et cette maladie de l'odorat passera tous les ans par une crise, justement à l'époque où le ciel passe du bleu au gris, et où les libraires étalent des livres classiques et des sacs d'écolier.

11 octobre 1907.

LES PHONOGRAPHES

Les jeunes gens, presque toujours, sont savants comme ils sont polis. On leur a appris qu'il y a des expressions inconvenantes, et des choses qu'il ne faut pas dire; ils savent résoudre un problème à peu près comme ils savent manger un œuf à la coque. Ils ne piqueront pas une poire dans une coupe avec leur couteau; ils ne diront pas qu'un kilo de plume pèse moins qu'un kilo de plomb; ils ne diront pas que le frottement entre deux

surfaces solides dépend de la vitesse; mais ce sont là pour eux des règles du beau langage; aussi, quand, par inadvertance, ils lâchent quelque sottise, vous les voyez rougir comme s'ils avaient, d'une main trop lourde, écrasé leur œuf à la coque.

Il y a des caractères plus dociles que d'autres; il y a aussi des mémoires qui retiennent mieux; de même, parmi les phonographes, il y en a qui reproduisent en grinçant et en nasillant, d'autres qui, au contraire, imitent merveilleusement les voix. Un bon phonographe, je veux dire un jeune homme disposé naturellement à l'obéissance, formé dès le jeune âge à ne dire que ce qui se dit, doué avec cela d'une collection suffisante de rouleaux vierges, un tel jeune homme est promis aux plus hautes destinées. Toujours il chante l'air qu'on lui demande, et il le chante comme il faut; c'est un recueil de bonnes réponses. Aussi, à toutes les expositions, notre phonographe obtient les plus hautes récompenses; et, si seulement personne n'a chanté faux devant son pavillon, le voilà admis à l'École polytechnique, qui est un magasin de phonographes réglés et estampillés par l'État.

Cependant, il y a par le monde des phonographes rebelles, qui reproduisent mal, et ajoutent toujours à ce qu'ils chantent quelque chose d'eux-mêmes, des grincements, des sifflements, des bruits non classés qui se produisent avec peine, et mettent au supplice les oreilles bien élevées. L'un vous dit que si on double le côté d'un carré, la surface est aussi doublée; un autre demande pourquoi une horloge à poids ne se remonte pas elle-même, par l'effet de son mouvement; un autre voudrait que l'on monte une dynamo sur l'essieu d'une locomotive, afin d'avoir de l'électricité sans qu'il en coûte rien. Pensées confuses, mal conçues, surtout mal exprimées; pénible travail d'accouchement.

Pourtant l'invention et le progrès sont là en germe, et cette fumée est le signe d'un feu. Je hais les jeunes gens qui ne disent pas de sottises.

22 octobre 1907.

CRIS CHANTÉS

Au matin vous entendez dans la rue des cris chantés, qui vous indiquent l'heure qu'il est, comme « du mouron pour les p'tits oiseaux », ou « harengs d'anuit », ou « merlans à frire, à frire », ou « qui veut des toiles, voilà des toiles, voilà des toiles à laver ». Si vous observez bien les sons qui vous arrivent, vous constaterez que vous n'entendez pas des mots, mais seulement une certaine chanson, que vous reconnaissez.

On peut faire la même remarque au sujet des commandements militaires. Deux choses y sont importantes : la voix qui monte ou descend, et aussi un certain rythme. Il y a même des cas où un silence mesuré est l'essentiel d'un bon commandement, comme lorsque l'officier dit : « En joue... feu ! » Là est certainement l'origine de la musique. Celui qui sait diriger, sans surprise et sans ambiguïté, les actions d'une troupe d'hommes, est nécessairement bon chanteur, et chante en mesure.

Le langage à distance est naturellement musical; il emprunte sa mélodie à l'accent du langage ordinaire; mais il la purifie et la simplifie afin d'être mieux compris, et de plus loin. Toutefois, supposer qu'un homme a inventé ainsi la mélodie, c'est encore faire trop de part à l'inspiration.

A la chasse, il est nécessaire que les chasseurs s'avertissent de loin; ils ont commencé sans doute par crier en arrondissant leurs mains autour de leur bouche; puis ils ont fait des porte-voix en écorce et en métal; et là-dedans ils mugissaient en ne gardant de la voix ordinaire que l'aigu et le grave, joints à un rythme. C'est alors que la physique a réglé et comme filtré ces cris-là; car un tuyau ne renforce pas également tous les sons, mais seulement ceux qu'on appelle harmoniques; et, comme ceux-là s'entendaient mieux que les autres, on a appelé bons crieurs et maîtres dans l'art de crier ceux qui poussaient ces sons-là; c'est ainsi que le porte-voix est devenu peu à peu trompette, cor de chasse, clairon, en même temps que l'art de crier devenait l'art de chanter; toute notre musique est bâtie sur les notes que donne un clairon ou un cor de chasse. C'est dans ce qui nous entoure,

dans la nature même qu'il faut chercher l'origine des institutions, et non dans les vieux papiers.

L'inspiration, si on tient ferme à la psychologie, consiste plutôt en une résonance de nos propres actions. Un chanteur découvre ainsi sa propre puissance et les marches de sa grandeur. Au reste, le parler tout ordinaire, si on arrive à l'entendre sans le comprendre, forme une sorte de mélodie qui monte, descend, s'élance et finit.

26 octobre 1907.

SOUS LA PLUIE

Il y a pourtant assez de maux réels; cela n'empêche pas que les gens y ajoutent, par une sorte d'entraînement de l'imagination. Vous rencontrez tous les jours un homme au moins qui se plaindra du métier qu'il fait, et ses discours vous paraîtront toujours assez forts, car il y a à dire sur tout, et rien n'est parfait.

Vous, professeur, vous avez, dites-vous, à instruire de jeunes brutes qui ne savent rien et qui ne s'intéressent à rien; vous, ingénieur, vous êtes plongé dans un océan de paperasses; vous, avocat, vous plaidez devant des juges qui digèrent en somnolant au lieu de vous écouter. Ce que vous dites est sans doute vrai; et je le prends pour tel; ces choses-là sont toujours assez vraies pour qu'on puisse les dire. Si avec cela vous avez un mauvais estomac, ou des chaussures qui prennent l'eau, je vous comprends très bien; voilà de quoi maudire la vie, les hommes, et même Dieu, si vous croyez qu'il existe.

Cependant, remarquez une chose, c'est que cela est sans fin, et que tristesse engendre tristesse. Car, à vous plaindre ainsi de la destinée, vous augmentez vos maux, vous vous enlevez d'avance tout espoir de rire, et votre estomac lui-même s'en trouve encore plus mal. Si vous aviez un ami, et s'il se plaignait amèrement de toutes choses, vous essaieriez sans doute de le calmer et de lui faire voir le monde sous un autre aspect. Pourquoi ne seriez-vous pas un précieux ami pour vous-même ? Mais oui, sérieusement, je dis qu'il faut s'aimer un peu et être bon avec soi. Car tout dépend souvent d'une pre-

mière attitude que l'on prend. Un auteur ancien a dit que tout événement a deux anses, et qu'il n'eſt pas sage de choisir pour le porter celle qui blesse la main. Le commun langage a toujours nommé philosophes ceux qui choisissent en toute occasion le meilleur discours et le plus tonique; c'eſt viser au centre. Il s'agit donc de plaider pour soi, non contre soi. Nous sommes tous si bons plaideurs, et si entraînants, que nous saurons bien trouver des raisons d'être contents, si nous prenons ce chemin-là. J'ai souvent observé que c'eſt par inadvertance, et un peu aussi par politesse, que les hommes se plaignent de leur métier. Si on les incline à parler de ce qu'ils font et de ce qu'ils inventent, non de ce qu'ils subissent, les voilà poètes, et joyeux poètes.

Voici une petite pluie; vous êtes dans la rue, vous ouvrez votre parapluie; c'eſt assez. A quoi bon dire : « Encore cette sale pluie ! »; cela ne leur fait rien du tout aux gouttes d'eau, ni au nuage, ni au vent. Pourquoi ne dites-vous pas aussi bien : « Oh ! la bonne petite pluie ! » Je vous entends, cela ne fera rien du tout aux gouttes d'eau; c'eſt vrai; mais cela vous sera bon à vous; tout votre corps se secouera et véritablement s'échauffera, car tel eſt l'effet du plus petit mouvement de joie; et vous voilà comme il faut être pour recevoir la pluie sans prendre un rhume.

Et prenez aussi les hommes comme la pluie. Cela n'eſt pas facile, dites-vous. Mais si; c'eſt bien plus facile que pour la pluie. Car votre sourire ne fait rien à la pluie, mais il fait beaucoup aux hommes, et, simplement par imitation, il les rend déjà moins triſtes et moins ennuyeux. Sans compter que vous leur trouverez aisément des excuses, si vous regardez en vous. Marc-Aurèle disait tous les matins : « Je vais rencontrer aujourd'hui un vaniteux, un menteur, un injuſte, un ennuyeux bavard; ils sont ainsi à cause de leur ignorance. »

4 novembre 1907.

LE CULTE DES MORTS

Le culte des morts est une belle coutume; et la fête des morts est placée comme il faut, au moment où il devient visible, par des signes assez clairs, que le soleil nous abandonne. Ces fleurs séchées, ces feuilles jaunes et rouges sur lesquelles on marche, les nuits longues, et les jours paresseux qui semblent des soirs, tout cela fait penser à la fatigue, au repos, au sommeil, au passé. La fin d'une année est comme la fin d'une journée et comme la fin d'une vie; comme l'avenir n'offre alors que nuit et sommeil, naturellement la pensée revient sur ce qui a été fait et devient historienne. Il y a ainsi harmonie entre les coutumes, le temps qu'il fait et le cours de nos pensées. Aussi plus d'un homme, en cette saison, va évoquer les ombres et leur parler.

Mais comment les évoquer? Comment leur plaire? Ulysse leur donnait à manger; nous leur portons des fleurs; mais toutes les offrandes ne sont que pour tourner nos pensées vers eux et mettre la conversation en train. Il est assez clair que c'est la pensée des morts que l'on veut évoquer et non leur corps; et il est clair que c'est en nous-mêmes que leur pensée dort. Cela n'empêche point que les fleurs, les couronnes et les tombes fleuries aient un sens. Comme nous ne pensons pas comme nous voulons, et que le cours de nos pensées dépend principalement de ce que nous voyons, entendons et touchons, il est très raisonnable de se donner certains spectacles, afin de se donner en même temps les rêveries qui y sont comme attachées. Voilà en quoi les rites religieux ont une valeur. Mais ils ne sont que moyen; ils ne sont pas fin; il ne faut donc pas aller faire visite aux morts comme d'autres entendent la messe ou disent leur chapelet.

Les morts ne sont pas morts, c'est assez clair puisque nous vivons. Les morts pensent, parlent et agissent; ils peuvent conseiller, vouloir, approuver, blâmer; tout cela est vrai; mais il faut l'entendre. Tout cela est en nous; tout cela est bien vivant en nous.

Alors, direz-vous, nous ne pouvons oublier les morts; et il est inutile de penser à eux; penser à soi, c'est penser

à eux. Oui, mais il est assez ordinaire que l'on ne pense guère à soi, vraiment à soi, sérieusement à soi. Nous sommes trop faibles et trop inconstants à nos propres yeux; nous sommes trop près de nous; il n'est pas facile de trouver une bonne perspective de soi, qui laisse tout en vraie proportion. Quel est donc l'ami de la justice qui pense continuellement à la justice qu'il veut? Au contraire nous voyons les morts selon leur vérité, par cette piété qui oublie les petites choses; et leur puissance de conseiller, qui est le plus grand fait humain peut-être, vient de ce qu'ils n'existent plus; car exister c'est répondre aux chocs du monde environnant; c'est, plus d'une fois par jour, et plus d'une fois par heure, oublier ce qu'on a juré d'être. Aussi cela est plein de sens de se demander ce que les morts veulent. Et regardez bien, écoutez bien; les morts veulent vivre; ils veulent vivre en vous; ils veulent que notre vie développe richement ce qu'ils ont voulu. Ainsi les tombeaux nous renvoient la vie. Ainsi notre pensée bondit joyeusement par-dessus le prochain hiver, jusqu'au prochain printemps et jusqu'aux premières feuilles. J'ai regardé hier une tige de lilas dont les feuilles allaient tomber, et j'y ai vu des bourgeons.

8 novembre 1907.

LES ÉLOGES

Sterne, dans son *Voyage sentimental,* raconte qu'il voulut, une soirée, essayer jusqu'où on pouvait louer quelqu'un sans cesser de lui plaire. Il fit l'épreuve sur trois personnes qui n'étaient pas sans mérite; il commença par les écouter, ce qui est une flatterie très agréable; ensuite il en redemanda; et enfin il les reconnut supérieurs comme ils voulaient l'être, sans restriction, disant par exemple au diplomate : « J'ai entendu souvent parler de politique extérieure; mais je ne soupçonnais même pas cette solidité de doctrine, cette profondeur de vues, cette connaissance des hommes que vous venez de me montrer. » Naturellement ces éloges furent savourés; il essaya de les forcer; mais plus il exagérait, plus l'autre y trouvait de plaisir. Le flatteur reçut

en échange quelques compliments qu'il n'attendait point, qu'il s'efforça de mépriser, mais qui trouvèrent tout de même asile au plus profond de son cœur. Bref, pour avoir été trois fois flatteur dans cette soirée, et impudemment flatteur, il se fit trois amis, trois vrais et fidèles amis, qui ne l'oublièrent jamais et lui rendirent mille services sans qu'il le demandât. Voilà de ces terribles histoires, dont le sel est bien anglais; cette froide plaisanterie glace comme une douche, et laisse une trace brûlante. Leurs clowns grands et petits sont comme leurs épices; quand on en a goûté, tout le reste paraît fade.

C'est vrai pourtant que tout le monde aime les éloges, et que la critique blesse toujours. On dit bien qu'il y a un art de louer; c'est vrai, mais il tient en cette règle simple : louez toujours sans restriction. Vous pouvez toujours dire à une petite femme : « Vous n'êtes pas petite »; car sans doute elle sait bien qu'elle est petite, mais cette pensée lui est désagréable. Nous ressemblons tous à ce prodige qui sait bien qu'il est ruiné, et qui ne veut pas faire de comptes, afin de l'ignorer. Si l'on inventait un miroir qui rende jeune et beau, tout le monde voudrait s'en servir. Il n'y a qu'une chose qu'on veuille avoir réellement, et non pas seulement en apparence, c'est un bon jugement; seulement chacun croit qu'il a le jugement bon.

Au reste, vous trouverez ici et là quelque sombre philosophe qui n'aime pas les éloges. Mais qu'est-ce que cela prouve ? Qu'il n'aime pas les critiques, et que, tout compte fait, il préfère ignorer l'opinion qu'on a de lui. Il aime mieux se passer d'un plaisir que s'exposer à une douleur. On peut être sobre par gourmandise.

15 novembre 1907.

KIPLING

L'on a donné un prix Nobel au romancier anglais Kipling. Voilà un choix que j'approuve tout à fait. Justement, ces jours, je lisais quelques récits de cet auteur, et je prenais en pitié nos petits romanciers de

quatre sous, couronnés par l'Académie française. Pourquoi ? Parce que ce sont des sots. Et à quoi peut-on reconnaître un sot ? A ceci, qu'il n'explique pas quand il faudrait et qu'il explique quand il ne faudrait pas.

Il y a des effets dans la nature qui se présentent toujours les mêmes, ou à peu près, dans les mêmes conditions. Par exemple, de l'air chaud sur une mer froide, si ces conditions se rencontrent, cela fera une brume. Ce n'est pas encore aussi clair que le mouvement d'un tournebroche; mais si l'on a soin de commencer par le tournebroche, on peut voir clair dans bien des choses, et comprendre par exemple pourquoi, quand le soleil d'été rôtit les pavés devant Saint-Ouen, celui qui se met dans l'ombre de l'édifice sent un vent frais qui va de haut en bas. Ces choses-là, dans Kipling, s'emboîtent comme les rouages d'une montre; en trois mots, le paysage est démonté et remonté, et, si un caillou roule, vous savez pourquoi et comment.

Notre petit romancier ne sait rien dans ce genre-là, et il s'en vante; les choses qu'il décrit sont des décors en carton. Mais, dès que l'événement est obscur, alors le romancier est clair. Ce que pense, ce que sent, ce que veut le héros, cela il le sait, et il nous l'explique. Il ne sait seulement pas comment une roue pousse l'autre dans le tournebroche, mais il sait comment le désir, le regret et la colère s'arrangent dans le discours intérieur. Il n'a point lu dans le tournebroche; il n'a pas remarqué si les fumées de Saint-Sever montent ou descendent, ni par quel vent; mais il a lu *Andromaque,* et il est capable d'étaler sur son bureau de psychologue les rouages d'un homme. Il démonte et remonte. Il vous compose un caractère, d'où il fait sortir, hélas, des pensées, des projets, des actes. C'est faux comme une confidence, et même bien plus; car dans une confidence, il y a vraiment des yeux qui regardent.

Dans Kipling, au contraire, je retrouve l'homme tel que je le vois, tournebroche fait de tournebroches, à ne jamais savoir comment ces damnées mécaniques vont grincer ou mordre; et, quand ils parlent, on sent bien que leurs mots ne sont que les pauvres signes d'une grande et terrible chose, comme seraient les mouvements d'un baromètre dans un cyclone.

25 décembre 1907.

AMITIÉ

Il y a de merveilleuses joies dans l'amitié. On le comprend sans peine si l'on remarque que la joie est contagieuse. Il suffit que ma présence procure à mon ami un peu de vraie joie pour que le spectacle de cette joie me fasse éprouver à mon tour une joie; ainsi la joie que chacun donne lui est rendue; en même temps des trésors de joie sont mis en liberté, et tous deux se disent : « J'avais en moi du bonheur dont je ne faisais rien. »

La source de la joie est au-dedans, j'en conviens; et rien n'est plus attristant que de voir des gens mécontents d'eux et de tout, qui se chatouillent les uns les autres pour se faire rire. Mais il faut dire aussi que l'homme content, s'il est seul, oublie bientôt qu'il est content; toute sa joie est bientôt endormie; il en arrive à une espèce de stupidité et presque d'insensibilité. Le sentiment intérieur a besoin de mouvements extérieurs. Si quelque tyran m'emprisonnait pour m'apprendre à respecter les puissances, j'aurais comme règle de santé de rire tout seul tous les jours; je donnerais de l'exercice à ma joie comme j'en donnerais à mes jambes.

Voici un paquet de branches sèches. Elles sont inertes en apparence comme la terre; si vous les laissez là, elles deviendront terre. Pourtant elles enferment une ardeur cachée qu'elles ont prise au soleil. Approchez d'elles la plus petite flamme, et bientôt vous aurez un brasier crépitant. Il fallait seulement secouer la porte et réveiller le prisonnier.

C'est ainsi qu'il faut une espèce de mise en train pour éveiller la joie. Lorsque le petit enfant rit pour la première fois, son rire n'exprime rien du tout; il ne rit pas parce qu'il est heureux; je dirais plutôt qu'il est heureux parce qu'il rit; il a du plaisir à rire, comme il en a à manger; mais il faut d'abord qu'il mange. Cela n'est pas vrai seulement pour le rire; on a besoin aussi de paroles pour savoir ce que l'on pense. Tant qu'on est seul on ne peut être soi. Les nigauds de moralistes disent qu'aimer c'est s'oublier; vue trop simple; plus on sort de soi-même et plus on est soi-même; mieux aussi on se sent vivre. Ne laisse pas pourrir ton bois dans ta cave.

27 décembre 1907.

LES PRIÈRES

UNE naïve jeune fille, qui s'était égarée avec ses compagnes sur les propriétés d'autrui, s'écria en voyant au loin un homme qui venait : « Prions Dieu pour que ce ne soit pas le garde champêtre. » L'absurdité d'une telle prière est assez visible, parce que, quand nous voyons un homme au loin, notre ignorance n'empêche pas qu'il soit dès maintenant ce qu'il est, ou bien Pierre, ou bien Paul. Et, parce que nous hésitons entre deux affirmations, « c'est Pierre » et « c'est Paul », nous n'allons pas croire qu'il hésite, lui, entre deux natures, et qu'il soit tantôt Pierre et tantôt Paul, selon le jeu de notre imagination.

Beaucoup de gens, pourtant, parmi ceux qui se moqueraient de la naïve jeune fille, font souvent la même prière qu'elle, non pas au sujet du garde champêtre, mais au sujet de la pluie ou du froid. Les uns feront des prières pour que ce nuage neigeux ne verse pas ses flocons sur la ville; d'autres, sans penser à quelque Dieu maître des nuages, se diront à eux-mêmes : « Je donnerais bien quelque chose pour qu'il ne neige pas demain. » Combien de gens accusent la pluie et le vent; combien disent : « Si pourtant les choses avaient tourné autrement ! » De telles pensées, avant et après l'événement, nourrissent les passions, ravivent les blessures, chassent le sommeil, et, en bref, font souvent plus de mal que l'événement lui-même. Et je crois bien que l'essentiel de l'esprit religieux consiste à croire qu'il y a une espèce de liberté dans les choses, et que quelque Josué, en priant et en espérant comme il faut, a pu arrêter le soleil.

Si nous comprenions bien que toutes les choses sont liées, même quand nous ne savons pas bien comment, nous serions amenés à considérer que l'avenir vient à nous comme cet homme que les jeunes filles voyaient au loin, et qu'il est dès maintenant garde champêtre ou promeneur, Pierre ou Paul. Mais les plus sages d'entre nous sont encore loin de cette sagesse et confondent le désordre de leurs rêves avec l'ordre du monde. Ainsi la prière aura duré plus longtemps que les Dieux.

5 janvier 1908.

L'INTELLIGENCE

PENSER n'est pas croire. Peu de gens comprennent cela. Presque tous, et ceux-là mêmes qui semblent débarrassés de toute religion, cherchent dans les sciences quelque chose qu'ils puissent croire. Ils s'accrochent aux idées avec une espèce de fureur; et, si quelqu'un veut les leur enlever, ils sont prêts à mordre. Ils disent qu'ils ont une « curiosité passionnée »; et, au lieu de dire problème, ils disent énigme. Ils parlent de soulever le voile d'Isis, comme si c'était défendu, et comme s'ils devaient y trouver des jouissances miraculeuses. Aussi, dans les discussions, vous ne les voyez point sourire; ils sont tendus comme des Titans soulevant la montagne.

Je me ferais une tout autre idée de l'Intelligence. Je la vois plus libre que cela, plus souriante aussi. Je la vois jeune; l'intelligence c'est ce qui, dans un homme, reste toujours jeune. Je la vois en mouvement, légère comme un papillon; se posant sur les choses les plus frêles sans seulement les faire plier. Je la vois comme une main exercée et fine qui palpe l'objet, non comme une lourde main qui ne sait pas saisir sans déformer. Lorsque l'on croit, l'estomac s'en mêle et tout le corps est raidi; le croyant est comme le lierre sur l'arbre. Penser, c'est tout à fait autre chose. On pourrait dire : penser, c'est inventer sans croire.

Imaginez un noble physicien, qui a observé longtemps les corps gazeux, les a chauffés, refroidis, comprimés, raréfiés. Il en vient à concevoir que les gaz sont faits de milliers de projectiles très petits qui sont lancés vivement dans toutes les directions et viennent bombarder les parois du récipient. Là-dessus le voilà qui définit, qui calcule; le voilà qui démonte et remonte son « gaz parfait », comme un horloger ferait pour une montre. Eh bien, je ne crois pas du tout que cet homme ressemble à un chasseur qui guette une proie. Je le vois souriant, et jouant avec sa théorie; je le vois travaillant sans fièvre et recevant les objections comme des amies; tout prêt à changer ses définitions si l'expérience ne les vérifie pas, et cela très simplement, sans gestes de mélodrame. Si vous lui demandez : « Croyez-vous que les gaz soient

ainsi ? » il répondra : « Je ne crois pas qu'ils soient ainsi; je pense qu'ils sont ainsi. » Cette liberté d'esprit est presque toujours mal comprise, et passe pour scepticisme. L'esclave affranchi garde encore longtemps l'allure d'un esclave; le souvenir de la chaîne fait qu'il traîne encore la jambe; et, quoiqu'il ait envoyé Dieu à tous les diables, il ne sait pas encore réfléchir sans que le feu de l'enfer colore ses joues.

15 janvier 1908.

LE ROI S'ENNUIE

Il est bon d'avoir un peu de mal à vivre et de ne pas suivre une route tout unie. Je plains les rois s'ils n'ont qu'à désirer; et les dieux, s'il y en a quelque part, doivent être un peu neurasthéniques. On dit que dans les temps passés ils prenaient forme de voyageurs et venaient frapper aux portes; sans doute ils trouvaient un peu de bonheur à éprouver la faim, la soif et les passions de l'amour. Seulement, dès qu'ils pensaient un peu à leur puissance, ils se disaient que tout cela n'était qu'un jeu, et qu'ils pouvaient tuer leurs désirs s'ils le voulaient, en supprimant le temps et la distance. Tout compte fait ils s'ennuyaient; ils ont dû se pendre ou se noyer, depuis ce temps-là; ou bien ils dorment comme la belle au bois dormait. Le bonheur suppose sans doute toujours quelque inquiétude, quelque passion, une pointe de douleur qui nous éveille à nous-même.

Il est ordinaire que l'on ait plus de bonheur par l'imagination que par les biens réels. Cela vient de ce que, lorsque l'on a les biens réels, on croit que tout est dit, et l'on s'assied au lieu de courir. Il y a deux richesses; celle qui laisse assis ennuie; celle qui plaît est celle qui veut des projets encore et des travaux, comme est pour le paysan un champ qu'il convoitait, et dont il est enfin le maître; car c'est la puissance qui plaît, non point la puissance au repos, mais la puissance en action. L'homme qui ne fait rien n'aime rien. Apportez-lui des bonheurs tout faits, il détourne la tête comme un malade. Au reste, qui n'aime mieux faire la musique que l'entendre ? Le difficile est ce qui plaît. Aussi toutes les fois qu'il y a

quelque obstacle sur la route, cela fouette le sang et ravive le feu. Qui voudrait d'une couronne olympique si on la gagnait sans peine ? Personne n'en voudrait. Qui voudrait jouer aux cartes sans risquer jamais de perdre ? Voici un vieux roi qui joue avec des courtisans; quand il perd, il se met en colère, et les courtisans le savent bien; depuis que les courtisans ont bien appris à jouer, le roi ne perd jamais. Aussi voyez comme il repousse les cartes. Il se lève, il monte à cheval; il part pour la chasse; mais c'est une chasse de roi, le gibier lui vient dans les jambes; les chevreuils aussi sont courtisans.

J'ai connu plus d'un roi. C'étaient de petits rois, d'un petit royaume; rois dans leur famille, trop aimés, trop flattés, trop choyés, trop bien servis. Ils n'avaient point le temps de désirer. Des yeux attentifs lisaient dans leur pensée. Eh bien, ces petits Jupiters voulaient malgré tout lancer la foudre; ils inventaient des obstacles; ils se forgeaient des désirs capricieux, changeaient comme un soleil de janvier, voulaient à tout prix vouloir, et tombaient de l'ennui dans l'extravagance. Que les dieux, s'ils ne sont pas morts d'ennui, ne vous donnent pas à gouverner de ces plats royaumes; qu'ils vous conduisent par des chemins de montagnes; qu'ils vous donnent pour compagne quelque bonne mule d'Andalousie, qui ait les yeux comme des puits, le front comme une enclume, et qui s'arrête tout à coup parce qu'elle voit sur la route l'ombre de ses oreilles.

22 janvier 1908.

NEURASTHÉNIE

Par ces temps de giboulées, l'humeur des hommes, et celle des femmes aussi, change comme le ciel. Un ami, fort instruit et assez raisonnable, me disait hier : « Je ne suis pas content de moi; dès que je ne suis plus occupé à mes affaires ou au bridge, je tourne dans ma tête mille petits motifs qui me font passer de joie à tristesse et de tristesse à joie, par mille nuances, plus vite que ne change la gorge des pigeons. Ces motifs, comme une lettre à écrire, ou un tramway manqué, ou un pardessus trop lourd, prennent une importance

extraordinaire, comme pourraient faire des malheurs réels. En vain je raisonne et je me prouve que tout cela doit m'être indifférent; mes raisons ne sonnent pas plus en moi que des tambours mouillés. Et, en un mot, je me sens neurasthénique un peu. »

Laissez, lui dis-je, les grands mots et essayez de comprendre les choses. Votre état est celui de tout le monde; seulement vous avez le malheur d'être intelligent, de trop penser à vous, et de vouloir comprendre pourquoi vous êtes tantôt joyeux, tantôt triste. Et vous vous irritez contre vous-même, parce que votre joie et votre tristesse s'expliquent mal par les motifs que vous connaissez.

En réalité, les motifs qu'on a d'être heureux ou malheureux sont sans poids; tout dépend de notre corps et de ses fonctions, et l'organisme le plus robuste passe chaque jour de la tension à la dépression, de la dépression à la tension, et bien des fois, selon les repas, les marches, les efforts d'attention, la lecture et le temps qu'il fait; votre humeur monte et descend là-dessus, comme le bateau sur les vagues. Ce ne sont pour l'ordinaire que des nuances dans le gris; tant que l'on est occupé, on n'y pense point; mais dès qu'on a le temps d'y penser, et que l'on y pense avec application, les petites raisons viennent en foule, et vous croyez qu'elles sont causes alors qu'elles sont effets. Un esprit subtil trouve toujours assez de raisons d'être triste s'il est triste, assez de raisons d'être gai s'il est gai; la même raison souvent sert à deux fins. Pascal, qui souffrait dans son corps, était effrayé par la multitude des étoiles; et le frisson auguste qu'il éprouvait en les regardant venait sans doute de ce qu'il prenait froid à sa fenêtre, sans s'en apercevoir. Un autre poète, s'il est bien portant, parlera aux étoiles comme à des amies. Et tous deux diront de fort belles choses sur le ciel étoilé; de fort belles choses à côté de la question.

Spinoza dit qu'il ne se peut pas que l'homme n'ait pas de passions, mais que le sage forme en son âme une telle étendue de pensées heureuses que ses passions sont toutes petites à côté. Sans le suivre en ses chemins difficiles, on peut pourtant, à son image, se faire un grand volume de bonheurs voulus, comme musique, peinture, conversations, qui feront, par comparaison, toutes petites nos mélancolies. L'homme de société oublie son

foie à de petits devoirs; nous devrions rougir de ne point tirer un meilleur parti encore de notre sérieux et utile métier, ni de nos livres, ni de nos amis. Mais peut-être est-ce une erreur commune, et de grande conséquence, de ne point s'intéresser selon une règle aux choses qui ont une valeur. Nous comptons sur elles. C'est un grand art quelquefois de vouloir ce que l'on est assuré de désirer.

22 février 1908.

L'ÉCOLE DES POLITIQUES

Notre République, depuis qu'elle a atteint l'âge mûr, adore les petits jeunes gens ; c'est dans l'ordre. Ce sont comme de hardis petits pages, toujours courant pour le service de la dame. L'un ramasse les dossiers, quand elle les perd, ce qui arrive assez souvent; l'autre s'empare du maroquin, et le porte avec religion, ce qui l'autorise à prendre un auto-taxi et à fumer un gros cigare; le troisième ne porte rien, comme dans la chanson, mais il est gentil ! Toute cette jeunesse a le baccalauréat en poche, et court après quelque licence en droit, non sans passer par les coulisses et par les cabinets de toilette; car il n'est pas de bonne politique sans bruits de cuvette, et nos ministres ne se croiraient pas ministres s'ils n'essuyaient pas les plâtres du Conservatoire national; il faut bien que vieillesse se passe.

Les attachés, comme d'insolents moineaux, picorent les miettes, miettes de secrets, miettes de femmes. Avec les jeunes ils jouent Figaro, et avec les vieilles ils jouent Chérubin. Les minces imitent Le Bargy, et les gros imitent Guitry; tous, depuis l'Entente cordiale, grasseyent à l'anglaise. Quand ils auront leurs vingt-cinq ans, ils iront montrer à quelque sous-préfecture comment l'aristocratie républicaine noue ses cravates. Au reste, un peu trop polis toujours, et sans autorité, comme tous les valets de cœur.

Quoiqu'ils soient là pour apprendre la politique, ils l'apprennent fort mal. Ils sont Parisiens trop tôt, rient trop de tout, et parlent trop. Ils jugent trop facilement des intérêts d'après ce que l'on entend dans les boudoirs

d'actrices. Ils ont quitté trop tôt la province; ils se donnent l'air de la mépriser; en réalité, ils l'ignorent; ils ignorent tout. Aussi, quand ils y reviendront, on se moquera d'eux, pendant qu'ils croiront, avec des finesses de vaudeville, duper tout le monde. C'est pourquoi ils se dessécheront au lieu de mûrir, et finiront en enfants chauves, conduits au nez par leur femme, et ayant, pour tout art de vivre, appris le bridge.

La politique, à ce que je crois, se forme hors de la grande politique, dans la pratique des affaires privées et publiques. On trouverait peu de Parisiens parmi ceux qui ont un peu gouverné; et cela se comprend. Ce n'est qu'en province, et sous l'œil observateur de ceux pour qui la journée est longue, que l'on apprend à s'observer soi-même, à se surveiller, à ramasser son jugement au-dedans de soi, et à ne dire que la moitié de ce que l'on peut dire. Eux ne savent que taper aux vitres, comme de grosses mouches bourdonnantes, se jeter en étourneaux dans les conversations et se rouler sur tous les tapis, comme de petits chiens préférés. Ce qui fait qu'ils attrapent parfois des coups de pied, et encore trop rarement pour que cela leur apprenne à vivre.

11 mars 1908.

AIMER CE QUI EXISTE

Il y a des choses qu'il faut bien accepter sans les comprendre; en ce sens, nul ne vit sans religion. L'Univers est un fait; il faut ici que la raison s'incline; il faut qu'elle se résigne à dormir avant d'avoir compté les étoiles. L'enfant s'irrite contre un morceau de bois ou contre une pierre; beaucoup d'hommes blâment la pluie, la neige, la grêle, les vents, le soleil; cela vient de ce qu'ils n'ont pas bien compris la liaison de toutes choses; ils croient que tous ces faits dépendent de décrets arbitraires, et qu'il y a au monde un capricieux jardinier qui peut arroser ici ou là; c'est pourquoi ils prient. La prière est l'acte irréligieux par excellence.

Mais celui qui a un peu compris la Nécessité, celui-là ne demande plus de compte à l'Univers. Il ne dit pas :

pourquoi cette pluie ? pourquoi cette peste ? pourquoi cette mort ? Car il sait qu'il n'y a point de réponse à ces questions. C'est ainsi, voilà ce que l'on peut dire. Et ce n'est pas peu dire. Exister, c'est quelque chose; cela écrase toutes les raisons.

Eh bien, je croirais assez que le véritable sentiment religieux consiste à aimer ce qui existe. Mais ce qui existe ne mérite pas d'être aimé ? Assurément non. Il faut aimer le monde sans le juger. Il faut s'incliner devant l'existence. Je n'entends pas qu'il faut tuer sa propre raison, et comme se noyer dans le lac; on n'aurait plus rien alors à incliner; la vie n'est pas si simple. Il faut respecter ce qu'on a de Raison, et réaliser la Justice autant qu'on le peut. Mais il faut savoir aussi méditer sur cet axiome : aucune raison ne peut donner l'existence, aucune existence ne peut donner ses raisons. Une femme qui accouche, c'est tout autre chose qu'un Archimède qui invente.

Vous qui allez vers la Forêt Verte pour saisir autour des branches mouillées les premières vapeurs du printemps, vous trouverez bon que les feuilles s'étalent au nouveau soleil, qu'après cela les graines mûrissent et tombent sur la terre. On pourrait bien dire, si l'on voulait, que chacune de ces graines avait sa destinée, qui était de germer, de pousser, de devenir arbre à son tour, et que cela n'arrive peut-être pas à une, pour un million de graines qui pourrissent. Mais vous n'y pensez pas. Vous ouvrez vos yeux et vos oreilles; le même feu divin se rallume en vous; vous sentez bien que vous êtes fils de la terre aussi; vous adorez ce vieux monde; vous le prenez comme il est; vous lui pardonnez tout. Allez, amis, allez faire votre prière; j'entends déjà les cloches de Pâques.

1er avril 1908.

PRÉDICTIONS

Je connais quelqu'un qui a montré les lignes de sa main à un mage, afin de connaître sa destinée; il l'a fait par jeu, à ce qu'il m'a dit, et sans y croire. Je l'en aurais pourtant détourné, s'il m'avait demandé conseil, car c'est là un jeu dangereux. Il est bien aisé de ne pas

croire, alors que rien n'est encore dit. A ce moment-là, il n'y a rien à croire, et aucun homme peut-être ne croit. L'incrédulité est facile pour commencer, mais devient aussitôt difficile; et les mages le savent bien. « Si vous ne croyez pas, disent-ils, que craignez-vous ? » Ainsi est fait leur piège. Pour moi, je crains de croire; car sais-je ce qu'il me dira ?

Je suppose que le mage croyait en lui-même; car si le mage veut seulement rire, il annoncera des événements ordinaires et prévisibles, en formules ambiguës : « Vous aurez des ennuis et quelques petits échecs, mais vous réussirez à la fin; vous avez des ennemis, mais ils vous rendront justice quelque jour, et en attendant, la constance de vos amis vous consolera. Vous allez bientôt recevoir une lettre, se rapportant à des soucis que vous avez présentement... etc... » On peut continuer longtemps ainsi, et cela ne fait de mal à personne.

Mais si le mage est, à ses propres yeux, un vrai mage, alors il est bien capable de vous annoncer de terribles malheurs; et vous, l'esprit fort, vous rirez. Il n'en est pas moins vrai que ses paroles resteront dans votre mémoire, qu'elles reviendront à l'improviste dans vos rêveries et dans vos rêves, en vous troublant tout juste un peu, jusqu'au jour où les événements auront l'air de vouloir s'y ajuster.

J'ai connu une jeune fille à qui un mage dit un jour, après avoir analysé les lignes de sa main : « Vous vous marierez; vous aurez un enfant; vous le perdrez. » Une telle prédiction est un léger bagage à porter pendant qu'on parcourt les premières étapes. Mais le temps a passé; la jeune fille s'est mariée; elle a eu récemment un enfant; la prédiction est déjà plus lourde à porter. Si le petit vient à être malade, les paroles funestes sonneront comme des cloches aux oreilles de la mère. Peut-être s'est-elle moquée autrefois du mage. Le mage sera bien vengé.

Il arrive toutes sortes d'événements dans ce monde; de là des rencontres qui ébranleront le plus ferme jugement. Vous riez d'une prédiction sinistre et invraisemblable; vous rirez moins si cette prédiction s'accomplit en partie; le plus courageux des hommes attendra alors la suite; et nos craintes, comme on sait, ne nous font pas moins souffrir que les catastrophes elles-mêmes. Il peut

arriver aussi que deux prophètes, sans se connaître, vous annoncent la même chose. Si cet accord ne vous trouble pas plus que votre intelligence ne le permettra, je vous admire.

Pour mon compte, j'aime bien mieux ne pas penser à l'avenir, et ne prévoir que devant mes pieds. Non seulement je n'irai pas montrer au mage le dedans de ma main, mais, bien plus, je n'essaierai pas de lire l'avenir dans la nature des choses; car je ne crois pas que notre regard porte bien loin, si savants que nous puissions être. J'ai remarqué que tout ce qui arrive d'important à n'importe qui était imprévu et imprévisible. Lorsqu'on s'est guéri de la curiosité, il reste sans doute à se guérir aussi de la prudence.

14 avril 1908.

LA DANSE DES POIGNARDS

Chacun connaît la force d'âme des Stoïciens. Ils raisonnaient sur les passions, haine, jalousie, crainte, désespoir, et ils arrivaient ainsi à les tenir en bride, comme un bon cocher tient ses chevaux.

Un de leurs raisonnements qui m'a toujours plu et qui m'a été utile plus qu'une fois, est celui qu'ils font sur le passé et l'avenir. « Nous n'avons, disent-ils, que le présent à supporter. Ni le passé, ni l'avenir ne peuvent nous accabler, puisque l'un n'existe plus et que l'autre n'existe pas encore. »

C'est pourtant vrai. Le passé et l'avenir n'existent que lorsque nous y pensons; ce sont des opinions, non des faits. Nous nous donnons bien du mal pour fabriquer nos regrets et nos craintes. J'ai vu un équilibriste qui ajustait une quantité de poignards les uns sur les autres; cela faisait une espèce d'arbre effrayant qu'il tenait en équilibre sur son front. C'est ainsi que nous ajustons et portons nos regrets et nos craintes en imprudents artistes. Au lieu de porter une minute, nous portons une heure; au lieu de porter une heure, nous portons une journée, dix journées, des mois, des années. L'un, qui a mal à la jambe, pense qu'il souffrait hier, qu'il a souffert déjà autrefois, qu'il souffrira demain; il gémit

sur sa vie tout entière. Il est évident qu'ici la sagesse ne peut pas beaucoup; car on ne peut toujours pas supprimer la douleur présente. Mais s'il s'agit d'une douleur morale, qu'en restera-t-il si l'on se guérit de regretter et de prévoir ?

Cet amoureux maltraité, qui se tortille sur son lit au lieu de dormir, et qui médite des vengeances corses, que resterait-il de son chagrin s'il ne pensait ni au passé, ni à l'avenir ? Cet ambitieux, mordu au cœur par un échec, où va-t-il chercher sa douleur, sinon dans un passé qu'il ressuscite et dans un avenir qu'il invente ? On croit voir le Sisyphe de la légende qui soulève son rocher et renouvelle ainsi son supplice.

Je dirais à tous ceux qui se torturent ainsi : pense au présent; pense à ta vie qui se continue de minute en minute ; chaque minute vient après l'autre; il est donc possible de vivre comme tu vis, puisque tu vis. Mais l'avenir m'effraie, dis-tu. Tu parles de ce que tu ignores. Les événements ne sont jamais ceux que nous attendions; et quant à ta peine présente, justement parce qu'elle est très vive, tu peux être sûr qu'elle diminuera. Tout change, tout passe. Cette maxime nous a attristés assez souvent; c'est bien le moins qu'elle nous console quelquefois.

17 avril 1908.

PUISSANCE DU BATEAU

Ce bateau qui se penche au souffle du vent et file en divisant l'eau, c'est une jolie machine. Le vent agit sur la voile inclinée; la quille résiste, et le bateau glisse dans la direction de la quille, sous la pression du vent. Par cette marche oblique, il gagne un peu contre le vent; bientôt il vire de bord et recommence; ainsi le vent lutte contre le vent; voilà une élégante victoire, due à l'adresse et à la patience. Tirer des bordées, c'est toute la politique de l'homme contre les forces naturelles.

J'en étais là de mon discours, lorsque l'ingénieur me dit : « Vous voyez bien, Alain, que les forces naturelles travaillent quelquefois pour nous sans exiger un gros salaire; car nous ne compterons pas comme un gros tra-

vail ces adroits coups de barre, ces câbles halés ou largués, cette vergue qui passe d'un bord à l'autre. »

« Vous tombez là, dis-je, sur un exemple rare, et cette machine est une des meilleures machines. Toutefois, n'oublions pas tous les travaux qui sont enfermés dans cette quille, dans cette coque frémissante, dans ces agrès qui chantent au vent. Je passe sur les observations et les expériences, qui ont peut-être exigé une centaine de siècles. Tout ce bois a bien mis cent ans à pousser; le bûcheron, en le coupant, a usé un peu de sa cognée; le charpentier a équarri ces poutres, cintré ces flancs, dressé ce mât. Mais considérez aussi cette toile, qui supporte l'effort du vent; que de travaux dans ces fils entre-croisés ! Je crois entendre la navette du tisserand; et ce fil qu'elle entraîne n'a pas été fait sans peine. La charrue ouvre le sol; le semeur va et vient; après cela, c'est la bonne terre qui travaille, et le dieu Soleil, père des forces. Le chanvre pousse. Puis, de nouveau, l'homme travaille. Le chanvre est arraché, mis à l'eau, séché, cuit, écrasé, peigné. Ce n'est encore qu'une légère chevelure, que le vent emporterait. Il faut que la fileuse s'en mêle, avec sa quenouille, son fuseau et sa chanson.

« La puissance du bateau est faite de ces travaux accumulés; c'est une force humaine qui craque dans cette coque et chante, dans cette mâture; qui claque au vent debout, puis s'affermit, résiste, incline le bateau, le pousse à travers la vague, creuse les tourbillons, fait jaillir l'écume salée. Il faut faire le compte des journées et le compte des veillées. Le fuseau de la fileuse, pendant qu'elle chantait, et le fil léger qu'elle tordait entre ses doigts, enchaînaient déjà le vent. »

25 avril 1908.

LES BÛCHERONS

C'EST le temps où les bûcherons jouent de la cognée, dans les petits bois à flanc de coteau. Partout on voit des piles de fagots, et des troncs couchés; et, comme les feuilles font à peine un petit brouillard vert, l'œil rencontre partout des branches mutilées et des arbres manchots.

Le poète me dit : « Ces sauvages ne peuvent pas rester en repos. Cette vallée était pourtant bien belle, quand elle était toute vêtue de feuilles; les bois encadraient les champs; c'était une harmonie merveilleuse pour l'œil. Mais ils ne voient que des fagots à faire; ils n'aiment la nature que comme une vache nourrice; ils ne savent point ouvrir les yeux, se remplir les yeux, aimer la nature pour elle-même et comme elle est. »

« Vous non plus, vous ne le savez pas, dis-je au poète. Ces paysans sont de la nature aussi; leurs besoins et leurs actions sont naturels aussi bien que la pousse des feuilles. Le vent, la pluie, la neige, le ruisseau façonnent les bois, tordent, arrachent, renversent; le bûcheron aussi. Tous, arbres et hommes, sont nés de la même terre. C'est vous, poète, qui êtes ici un intrus; c'est vous qui avez, envers les arbres, des devoirs de politesse, peut-être. Mais eux, non. Quand un arbre mort tombe sous l'effort du vent, il écrase les jeunes pousses; c'est ainsi que s'est fait ce bois qui réjouit vos yeux. Eh bien ! ces coups de cognée sont des faits de nature aussi.

« Sans le travail de l'homme, que serait cette joyeuse vallée ? Quelque marécage, couvert de fourrés impénétrables. C'est le travail des hommes qui, sans le vouloir, a varié les couleurs et percé des fenêtres sur l'horizon. Ce que vous appelez beauté, harmonie, grâce, est dessiné par la charrue, la pioche et la hache. Le ruisseau qui murmure à vos pieds, l'homme l'a délivré des herbes et de la vase. Ces sentiers, ces chemins sont tracés par les hommes. Vous ne méprisez pas, j'en suis sûr, ces toits sombres et cette fumée bleue.

« Ainsi les hommes ont orné cette vallée, sans seulement y penser, comme une paysanne relève ses cheveux. Laissez-les donc faire. Ils parent cette vallée pour l'été, comme ils ont toujours fait; ils trouvent l'harmonie sans la chercher, comme cette pluie qui tombe et sonne si bien sur les branches. Tandis que vous, poète, si vous arrangiez ces bois comme vous arrangez vos cheveux ou vos vers, que feriez-vous ? Quelque jardin anglais. J'aime ces tas de fagots, et le bruit de la cognée. »

27 avril 1908.

UN DISCOURS DE DIEU

UNE petite fille, voyant qu'une promenade, qui lui plaisait assez, allait lui faire manquer son bain, auquel elle tenait beaucoup, dit naïvement : « On pourrait demander à Dieu d'avancer l'heure de la marée. » J'étais en humeur de faire le prophète, et Dieu lui parla par ma bouche.

« Ma fille, lui dit Dieu, ta prière est plus douce que l'encens, car on m'oublie un peu trop, et je n'ai plus guère occasion de refuser quelque chose aux hommes. Faute de mieux, je leur donnais toujours un peu de sagesse; mais ce sont des ingrats. Toi, puisque tu m'écoutes, essaie de me comprendre.

« Il faut que j'aie l'œil à tout; et le monde est grand; et tout tient à tout. Avancer la marée, tu crois que cela peut se faire d'une chiquenaude; non; le monde est bien emboîté; je l'ai ajusté étant jeune, et je sais trop bien ce qui arriverait si je délivrais seulement une roue. Mes prédicateurs comparent le monde à une horloge très compliquée; ils n'ont pas tort. Si tu touches jamais à une horloge, petite fille, tu verras les aiguilles courir comme des folles; tu entendras sonner des heures inconnues, vingt heures, trente heures, cinquante heures, et tu t'enfuiras; mais moi, où veux-tu que je m'enfuie ?

« La marée vient de loin; c'est une grande vague qui traverse les océans, et qui se ralentit à mesure que le fond de la mer remonte, ce qui fait qu'elle arrive plus tôt ou plus tard, selon la forme des côtes et les pentes du fond de la mer; j'ai réglé tout cela; je vois tout cela; toi, tu ne vois que ton bain. Des milliers d'hommes, qui m'ont bien oublié, comptent pourtant sur moi; ils ont mesuré les heures d'avance; ce gros paquebot attend l'heure de Dieu. Tous prient à toute heure, sans le savoir. Ils me supplient de ne rien changer. Si je veux être bon, il faut que je sois sans pitié. Tu n'es pas seule au monde; il m'arrive des flots de pensées respectables qui me rappellent à moi-même. Je ne peux pas te donner ma place; tu es trop jeune; tu ne sais pas assez ce que tu veux.

« Et tu ne comptes pas des milliards d'autres frères, qui cherchent aussi leur pensée, et qui la trouveront,

si je suis un bon roi. La marée suit le soleil et la lune; les océans se déforment comme une goutte d'eau qui tomberait; et, comme la terre tourne, cela fait comme deux renflements ou deux bosses liquides qui tournent; j'ai réglé cela aussi; si j'y change la moindre chose, les planètes seront folles; tous ceux qui pensent retomberont dans les rêves, et je serai assourdi de reproches.

« Les hommes racontent que Phaéton obtint de conduire le char du soleil, et qu'il mit le feu partout. Ce n'est pas vrai; j'ai laissé Phaéton à son rang, quoiqu'il fût mon fils. Et toi aussi, ma fille, tu suivras l'ordre. Je te passerai le sceptre et la puissance quand tu seras assez sage pour n'en rien faire. Mais, avant que tu en sois là, tu pleureras plus d'une fois sur toi-même au coucher du soleil, et plus d'une marée dénouera les algues. »

26 août 1908.

SELON DARWIN

Les barques pontées sur lesquelles les Bretons de l'île de Groix vont à la grande pêche sont des mécaniques merveilleuses. J'ai entendu un ingénieur qui disait que le cuirassé le mieux dessiné est un monstre, comparé à ces gracieuses et solides coques, où la courbure, la pente, l'épaisseur sont partout ce qu'elles doivent être. On admire les travaux des abeilles; mais les travaux humains de ce genre ressemblent beaucoup aux cellules hexagonales de la ruche. Observez l'abeille ou le pêcheur, vous ne trouverez pas trace de raisonnement ni de géométrie; vous y trouverez seulement un attachement stupide à la coutume, qui suffit pourtant à expliquer ce progrès et cette perfection dans les œuvres. Et voici comment.

Tout bateau est copié sur un autre bateau; toute leur science s'arrête là : copier ce qui est, faire ce que l'on a toujours fait. Raisonnons là-dessus à la manière de Darwin. Il est clair qu'un bateau très mal fait s'en ira par le fond après une ou deux campagnes, et ainsi ne sera jamais copié. On copiera justement les vieilles coques qui ont résisté à tout. On comprend très bien

que, le plus souvent, une telle vieille coque est justement la plus parfaite de toutes, j'entends celle qui répond le mieux à l'usage qu'on en fait. Méthode tâtonnante, méthode aveugle, qui conduira pourtant à une perfection toujours plus grande. Car il est possible que, de temps en temps, par des hasards, un médiocre bateau échappe aux coups de vent et offre ainsi un mauvais modèle; mais cela est exceptionnel. Sur un nombre prodigieux d'expériences, il ne se peut pas qu'il y en ait beaucoup de trompeuses. Un bateau bien construit peut donner contre un récif; un sabot peut échapper. Mais, sur cent mille bateaux de toutes façons jetés aux vagues, les vagues ramèneront à peine quelques barques manquées et presque toutes les bonnes; il faudrait un miracle pour que toujours les meilleures aient fait naufrage.

On peut donc dire, en toute rigueur, que c'est la mer elle-même qui façonne les bateaux, choisit ceux qui conviennent et détruit les autres. Les bateaux neufs étant copiés sur ceux qui reviennent, de nouveau l'océan choisit, si l'on peut dire, dans cette élite, encore une élite, et ainsi des milliers de fois. Chaque progrès est imperceptible; l'artisan en est toujours à copier, et à dire qu'il ne faut rien changer à la forme des bateaux; et le progrès résulte justement de cet attachement à la routine. C'est ainsi que l'instinct tortue dépasse la science lièvre.

1er septembre 1908.

DINDON-COLLÈGE

DANS mon dernier voyage en Utopie, j'ai visité Dindon-Collège. Vous pensez bien que c'est là un titre pour rire; l'établissement dont il s'agit s'appelle en réalité : École supérieure des Gouvernants. « Vous avez certainement remarqué, me dit le directeur, qu'un certain nombre d'hommes sont disposés, par nature, à préférer le paraître à l'être, et à s'engraisser de l'opinion d'autrui. Ils tiennent beaucoup de place dans la vie ordinaire, et ne sont bons à rien. Aussi nous les prenons pendant qu'ils sont encore jeunes, et les formons pour leur véritable carrière, qui est le gouvernement des

peuples; car il ne convient pas que les forces de la Nation se dépensent dans des luttes inutiles. Chacun à sa place, telle est notre devise; et nous gonflons la grenouille scientifiquement; cela lui épargne bien des peines. »

Tout en parlant, il me conduisait depuis la grille aux lances dorées jusqu'à l'escalier monumental où les élèves étudient le pas majestueux. Chemin faisant, je vis dans la cour d'honneur un groupe allégorique en bronze qui représentait « la Cour d'honneur recevant les étrangers »; plus loin, dans le vestibule, on voyait un groupe de marbre qui n'était pas moins saisissant : « le Vestibule conduisant le visiteur par la main ». Le long de l'escalier, il me montra une frise à l'antique : « Ce sont, dit-il, les grands corps et les administrations, rangés selon le décret des préséances; voici l'Armée en Mars et l'Université en Minerve; vous reconnaissez plus loin l'Enregistrement, les Hypothèques et les Contributions. »

Mais déjà nous entrions dans un amphithéâtre orné d'allégories en peinture. D'un côté l'on voyait le Travail couronnant la Persévérance, et de l'autre côté la Persévérance couronnant le Travail; au milieu la Méthode haranguait les Sciences. Un homme parlait dans la chaire, sans perdre de l'œil une liasse de feuilles manucrites : « La situation générale, quelle qu'elle soit d'ailleurs, disait-il, ne paraît pas, autant qu'on peut savoir, de nature à légitimer d'autres préoccupations que celles dont les conditions normales de l'Équilibre Européen font un devoir à ceux qui assument la noble charge de conduire ce pays vers des destinées de plus en plus conformes à sa nature. » « Cela dure depuis trente heures, me dit le directeur, aussi presque tous les élèves dorment. Celui qui s'endormira le dernier aura le prix. »

Dans une salle d'études, nous vîmes d'autres élèves qui écrivaient. Je remarquai qu'ils raturaient souvent : « Ils raturent, dit le directeur, tout ce qui pourrait avoir un sens. Ce sont des jeunes et ils raturent beaucoup. Mais nous en avons de très forts. Tenez, sur le sujet suivant : discours après l'explosion d'un canon, un de nos meilleurs a écrit douze pages pour dire qu'il s'interdisait de troubler l'enquête ouverte, mais que les responsables, où qu'ils fussent, seraient impitoyablement frappés. Mais le plus fort est celui qui avait à répondre

(c'était le sujet proposé) à des citoyens qui viennent demander du secours parce que leur maison brûle. Il écrivit vingt pages pour dire que la question allait être mise à l'étude. Ce jeune homme ira loin. »

6 octobre 1908.

CAFÉ SANS SUCRE

Comme j'allais mettre encore un morceau de sucre dans mon café, l'ombre du père Grandet arrêta le mouvement de ma main, et me dit : « Laisse donc; il sera peut-être trop sucré. »

« Oui, lui dis-je, mais il est certainement un peu trop amer. »

Il reprit : « Qu'est-ce qu'un peu d'amertume sur ta langue ? Quand pèseras-tu les plaisirs et les peines qu'ils coûtent ? »

« Père Grandet, lui dis-je, les choses ont changé depuis vous, et le sucre n'est pas cher. »

« Ne compte pas en argent. Compte en douleurs. Il y a des pauvres Flamands, qu'on appelle les camberlots, qui viennent en bande, à l'automne, pour arracher la betterave; qu'il y ait de la rosée ou qu'il pleuve, ils sont mouillés jusqu'à mi-corps, comme s'ils travaillaient dans l'eau. On les loge dans des masures, où ils couchent sur la paille. Va maintenant jusqu'à la sucrerie et jusqu'à la raffinerie, tu verras d'autres hommes, presque nus, cuits par les chaudières, saisis par les courants d'air, qui montent et descendent, toujours courant, et chargés comme des mulets. N'oublie pas les femmes qui mettent les morceaux de sucre en paquets. Joli travail, penses-tu, pour des mains blanches ? Ce joli travail leur dévore les ongles et le bout des doigts jusqu'à l'os. Vas-tu dire maintenant que le sucre n'est pas cher ? Cela veut dire, fais-y bien attention, que tu donnes très peu de ton temps et de ton travail en échange de tous ces travaux de forçat. Belle excuse ! »

Il rêvait. Ses terribles yeux sans pitié éclairaient le monde. « Vois-tu, me dit-il encore, au temps où je comptais mes pièces d'or et où je tenais le sucre sous clef, je

me sentais au-dessus du mépris; mais je ne savais pas pourquoi. Maintenant je fais les comptes des autres, et je sais pourquoi je ne rougissais pas d'être avare. Je me servais moi-même; j'étais heureux lorsque je remplaçais, à coups de marteau, quelque planche pourrie. Avec un peu d'or, j'aurais eu cent menuisiers à mes ordres; mais je n'ai point voulu d'esclaves. Tout cet or représentait un droit que j'avais sur le travail d'autrui; ce droit, je ne l'exerçais pas. Ainsi, toutes les fois que j'enfermais dans mon coffre un rouleau d'or, je délivrais un esclave. J'avoue que je n'en savais rien; j'aimais la couleur de l'or; et il faut sans doute que la vertu prenne un air de vice pour être aimée. Mais toi, puisque tu veux penser quelquefois au bonheur des autres, imagine qu'une pièce d'or représente une puissance royale pour toi et la servitude pour les autres; tu comprendras pourquoi l'or est beau à garder. » Il disparut. Je bus mon café sans sucre, et je le trouvai bon.

20 octobre 1908.

LA TEMPÊTE

Je suis tombé hier sur un mot de Shakespeare, que l'on cite souvent : « Nous sommes faits de la même étoffe que les songes. » Cela est dit dans *La Tempête,* espèce de féerie où l'esprit Ariel déchaîne les vents et la mer selon sa fantaisie. Il y a plus d'une idée dans ce conte de nourrice. On y voit deux amoureux qui sont comme hors du monde et perdus dans leur rêve; leur ivresse gagne jusqu'aux spectateurs; et les choses se passent dans la pièce justement comme les amoureux les imaginent; tout doit finir bien; l'esprit est roi du monde. Le hideux Caliban, qui représente les forces sauvages, se traîne à plat ventre. C'est ainsi que l'on voit les choses, quand on aime; et tous ceux qui sont nés d'une femme sont fils de cette illusion-là. Lorsque Caliban reprend des forces, lorsque son odeur de poisson gâté vient troubler la féerie, l'enfant est fait; il est fait de l'étoffe des songes; il en fera un autre décor de féerie, à son tour, et d'autres enfants; c'est ainsi. Ariel, le pur esprit, mène les noces merveilleuses, et se réunit ensuite

aux éléments. Toute la Théologie est là en raccourci. Ce n'est pas peu de chose.

Si j'avais à chasser les Dieux, je commencerais par chasser les songes, et je dirais, au rebours du poète : « Nos songes sont faits de la même étoffe que les choses. » Il m'est arrivé, comme j'étais couché dans une chambre d'hôtel, d'avoir un terrible rêve. On se battait. Des soldats tiraient des coups de feu; une lueur rouge sortait des fusils et des blessures; une maison flambait. Je me réveille et j'entends des coups de feu; c'étaient des soldats qui faisaient du tir réduit dans le polygone, non loin de là. Mon lit était en face de la fenêtre; un rideau rouge était éclairé par le soleil et illuminait la chambre. Telle était la trame de mon rêve. Je croyais que j'avais rêvé; en réalité j'avais perçu les choses, mais assez mal. J'avais entendu des coups de feu; j'avais vu cette clarté rouge à travers mes paupières; j'avais essayé, comme nous faisons toujours, de reconstruire les choses d'après cela; je l'avais fait d'abord très mal, mais j'étais enfin arrivé aux vraies causes; et c'est cela même que l'on appelle le réveil.

A ce compte, nous faisons une foule de petits rêves à toute heure du jour. Je vois le dos d'un monsieur, je m'avance pour lui parler; je m'aperçois que ce n'est pas mon ami. Court rêve, suivi de réveil. Je me trompe de tramway; court rêve, suivi de réveil. Nos rêves nous viennent du monde, non des Dieux. C'est notre paresse qui les fait. De là les faux esprits. Ariel est fils de Caliban. Le vrai esprit est celui qui perçoit le vrai monde. La Justice rêvée est humaine. C'est la Justice perçue qui est divine.

7 novembre 1908.

LE FACTEUR DES POSTES

J'AI souvent dit qu'un homme raisonnable devait aimer la loi, le gendarme, et même le percepteur, et qu'une société seulement passable était la plus utile de toutes les inventions humaines. Je viens d'en avoir encore une preuve.

Ce matin, le facteur des postes est venu sonner à ma

porte. Je l'ai reçu amicalement. Le facteur est le bienvenu partout; on aime à voir son képi et sa boîte de cuir s'arrêter aux portes; c'est comme s'il tendait d'un lieu à l'autre mille liens d'intérêt et d'amitié. Tous les amis qui sont loin m'envoient le facteur en ambassade. Bonjour, facteur. Bonjour, boîte de cuir.

Mon facteur m'apportait ses souhaits et un calendrier; un calendrier, c'est-à-dire un avenir divisé en cases, où je vais pouvoir distribuer mes projets et mes espérances. En échange, je lui ai donné cent sous et une poignée de main. Ce n'étaient que des politesses, mais nous en pensions bien plus. Voici le discours qu'il m'aurait fait, si un facteur des postes avait le temps de faire des discours.

« Citoyen, je suis membre du gouvernement provisoire. Vous n'ignorez pas que, depuis un certain nombre d'années, des représentants du peuple se sont réunis pour organiser la vie en commun. Ils ont beaucoup à faire, et cela n'avance pas vite. Présentement ils discutent sur les canons, les obus et les bateaux. A peine ont-ils trouvé le temps de fixer à un taux convenable leur propre salaire. Le reste est en projets et en contre-projets. Or il faut vivre en attendant. Moi facteur, membre du gouvernement provisoire, et chargé du service des postes, j'ai fidèlement distribué les lettres que vous m'avez confiées et celles qui vous étaient adressées. Vous n'ignorez pas que, dans la période de transition où nous sommes, les deux sous que vous payez pour chaque lettre sont employés un peu à tout, excepté à l'entretien de mes chaussures, qui s'usent pourtant à votre service. C'est pourquoi je viens, ainsi qu'il a été convenu entre nous, sans loi et sans décret, recevoir votre contribution annuelle, fixée par vous-même d'après vos ressources et d'après les services qui vous sont rendus. »

Et voici ce que j'aurais répondu au facteur : « Membre du gouvernement provisoire, magistrat de la société naturelle, gardien des lois non écrites, je te donne cent sous, et je te remercie. Si je devais payer un messager pour chaque lettre, mes ressources n'y suffiraient pas. Et que de lettres jetées au ruisseau ! Heureusement j'ai fait société avec toi, et je vis tranquille, car ton amitié me fait crédit; nos promesses mutuelles valent mieux

qu'une loi. Je n'ai pas douté du facteur, et le facteur n'a pas douté de moi. Renouvelons aujourd'hui ce précieux contrat, pour l'année qui vient, et pour les autres. » Voilà ce que nous nous sommes dit, d'une poignée de main et d'un regard. Cela va plus vite qu'une discussion au Parlement.

17 décembre 1908.

LES FEUILLES DE LIERRE

Comme je lisais de merveilleux récits sur le développement des embryons, je fus ramené à mes études biologiques personnelles, qui se firent sans microscope et le long des chemins. Vous aurez certainement l'occasion d'observer quelque pied de lierre qui tapisse un mur bas et se termine en arbuste. Si vous considérez les feuilles, depuis la terre jusqu'aux branches supérieures, vous remarquerez que les feuilles les plus basses sont très largement échancrées, et ressemblent à des mains qui auraient une toute petite paume, et des doigts longs et minces. Les feuilles les plus hautes, tout au contraire, ne sont pas découpées du tout, et s'allongent à peu près comme des feuilles de lilas. Si vous redescendez maintenant jusqu'à terre, de haut en bas, vous trouverez des feuilles de plus en plus larges et de plus en plus échancrées, et vous pourrez former une collection de feuilles qui établiront entre la feuille aux longs doigts et la feuille sans lobe une transition insensible.

Donnez-vous le spectacle de ces feuilles si différentes, qui sont toutes filles du même arbuste, cela vous jettera dans des réflexions sans fin. Car nous sommes portés à croire qu'un vivant, homme, insecte ou feuille, se développe selon un plan qu'il porte en lui, comme si, selon le mot connu de Claude Bernard, « un architecte invisible » mettait chaque élément à sa place. Cette supposition, remarquez-le, n'explique rien du tout; elle est, en effet, par elle-même, aussi obscure que l'on voudra. Cela revient à dire que l'embryon ou le bourgeon, si petit et si simple qu'on le suppose, « sait » d'avance ce qu'il deviendra, et ordonne d'après cette « idée directrice » le prodigieux travail de la nutrition et de l'élimi-

nation, la bataille des cellules amies et des cellules ennemies, enfin tout un monde en travail, dont un chantier de maçons ne peut donner qu'une faible idée. Autrement dit, il faut admettre que l'œuf ou le bourgeon est traditionaliste; qu'il se souvient, et qu'il bâtit ses organes en imitant ses ancêtres, à peu près comme un sculpteur sur bois, fabrique aujourd'hui une bibliothèque de style gothique.

Or, autant que je puis deviner, mon lierre ne se bâtit pas sur un plan bien déterminé. Chaque feuille se construit suivant le lieu qu'elle occupe. Lorsque la feuille, fille du lierre, se trouve près de terre, c'est-à-dire assez loin du vent et de la lumière nourrice, elle s'étale en doigts minces, comme si elle cherchait les minces rais de lumière qui passent à travers le réseau des feuilles supérieures. Au sommet des branches, la feuille montre une structure bien plus simple, probablement parce que l'air et la lumière la baignent de toutes parts. La feuille de lierre est opportuniste; elle se développe comme elle peut. Plus simplement, elle vit comme elle peut vivre; elle pense moins aux ancêtres, et aux traditions du lierre, qu'aux conditions du milieu où elle vit. Elle est plutôt géographe qu'historienne. Elle subit au lieu de vouloir.

Cet exemple est bon à considérer. Je me demande si nous ne supposons pas trop facilement un souvenir directeur et une tradition agissante, alors que le milieu, composé d'un organisme déjà existant et de mille choses autour, est peut-être le seul architecte. L'historien dit : nous avons des toits pointus parce que nos ancêtres en avaient; mais le géographe dit : nous avons des toits pointus parce qu'il pleut beaucoup en Normandie. Fermons notre livre d'histoire, et allons voir des feuilles de lierre.

26 janvier 1909.

L'ENNUI

Quand un homme n'a plus rien à construire ou à détruire, il est très malheureux. Les femmes, j'entends celles qui sont occupées à chiffonner et à pouponner, ne comprendront sans doute jamais bien pour-

quoi les hommes vont au café et jouent aux cartes. Vivre avec soi et méditer sur soi, cela ne vaut rien.

Dans l'admirable *Wilhelm Meister* de Gœthe, il y a une « Société de Renoncement », dont les membres ne doivent jamais penser ni à l'avenir ni au passé. Cette règle, autant qu'on peut la suivre, est très bonne. Mais pour qu'on puisse la suivre, il faut que les mains et les yeux soient occupés. Percevoir et agir, voilà les vrais remèdes. Au contraire, si l'on tourne ses pouces, on tombera bientôt dans la crainte et dans le regret. La pensée est une espèce de jeu qui n'est pas toujours très sain. Communément on tourne sans avancer. C'est pourquoi le grand Jean-Jacques a écrit : « L'homme qui médite est un animal dépravé. »

La nécessité nous tire de là, presque toujours. Nous avons presque tous un métier à faire, et c'est très bon. Ce qui nous manque, ce sont de petits métiers qui nous reposent de l'autre. J'ai souvent envié les femmes, parce qu'elles font du tricot ou de la broderie. Leurs yeux ont quelque chose de réel à suivre; cela fait que les images du passé et de l'avenir n'apparaissent vivement que par éclairs. Mais, dans ces réunions où l'on use le temps, les hommes n'ont rien à faire, et bourdonnent comme des mouches dans une bouteille.

Les heures d'insomnie, lorsque l'on n'est pas malade, ne sont si redoutées, je crois, que parce que l'imagination est alors trop libre et n'a point d'objets réels à considérer. Un homme se couche à dix heures et, jusqu'à minuit, il saute comme une carpe en invoquant le dieu du sommeil. Le même homme, à la même heure, s'il était au théâtre, oublierait tout à fait sa propre existence.

Ces réflexions aident à comprendre les occupations variées qui remplissent la vie des riches. Ils se donnent mille devoirs et mille travaux et y courent comme au feu. Ils font dix visites par jour et vont du concert au théâtre. Ceux qui ont un sang plus vif se jettent dans la chasse, la guerre ou les voyages périlleux. D'autres roulent en auto et attendent impatiemment l'occasion de se rompre les os en aéroplane. Il leur faut des actions nouvelles et des perceptions nouvelles. Ils veulent vivre dans le monde, et non en eux-mêmes. Comme les grands mastodontes broutaient des forêts, ils broutent le monde par les yeux. Les plus simples jouent à recevoir de grands

coups de poing dans le nez et dans l'estomac; cela les ramène aux choses présentes, et ils sont très heureux. Les guerres sont peut-être premièrement un remède à l'ennui; on expliquerait ainsi que ceux qui sont les plus disposés à accepter la guerre, sinon à la vouloir, sont souvent ceux qui ont le plus à perdre. La crainte de mourir est une pensée d'oisif, aussitôt effacée par une action pressante, si dangereuse qu'elle soit. Une bataille est sans doute une des circonstances où l'on pense le moins à la mort. D'où ce paradoxe : mieux on remplit sa vie, moins on craint de la perdre.

29 janvier 1909.

FÊTE DE LA LUMIÈRE

Cette fin d'hiver, c'est la fête de la lumière. Le soleil éclaire les bois jusqu'au fond. Les troncs jettent des ombres crues; le ruisseau étincelle; le bleu du ciel paraît violent dans la fourche des arbres. Les masses, au loin, se perdent dans un brouillard doré. Le soleil brûle. La brise mord. On sent une puissance sans douceur. Ce n'est pas encore le printemps.

Nous étions assis dans un creux; mais il fallut déloger; le vent froid coulait comme de l'eau, le long des pentes. Alors quelqu'un dit : « Le soleil d'hiver est menteur; plus il brille, plus on sent le froid. J'aime, en hiver, la lumière crépusculaire, et les nuages bas, qui sont comme les manteaux de la terre. Alors on se recroqueville; on fait la marmotte. Mais ce soleil menteur nous tire hors de la maison. Je hais la lumière sans chaleur. »

« Le soleil, dit le sage, n'est point menteur. Il chauffe tant qu'il peut. Mais les causes s'entrelacent. J'ai souvent remarqué, au fort de l'hiver, que le moment le plus froid de la journée est aux environs de midi. Cela est naturel. Le soleil chauffe la terre; la terre chauffe l'air; l'air chaud s'élève, et l'air froid vient prendre sa place; le premier effet du soleil est donc de nous jeter un manteau d'air glacé sur les épaules; et cet effet devient sensible vers le milieu du jour. Ce qui est vrai pour la journée est vrai pour l'année. A mesure que le soleil s'élève sur l'horizon, les vents du pôle nous arrivent; de là ces

vagues de froid qui suivent les beaux printemps. Vous voyez que le soleil n'y peut rien; il nous chauffe honnêtement; c'est un dieu juste et raisonnable. »

« Juste et raisonnable, dit un autre, comme les roues de ma montre; car chacune d'elles fait sa fonction imperturbablement; c'est ce qui fait que ma montre est une bonne montre. »

« Mais, dit le premier, si quelque grain de poussière se met dans les rouages et arrête tout, ce grain de poussière est juste et raisonnable aussi; comme cette bise froide est juste et raisonnable, car la fonction de l'air froid est de couler vers les parties de la terre les plus échauffées. Et ce rhume aussi est juste et raisonnable, ajouta-t-il en éternuant. Mais non. Rien n'est juste ni raisonnable. Toutes ces forces sont d'aveugles brutes, c'est tout ce qu'on en peut dire. »

« Je ne sais, dit le sage. Si mes prières pouvaient quelque chose, j'aurais peur de mes prières. Si je constatais quelque caprice des dieux, comment pourrais-je vivre après cela ? Ce qui me rassure, c'est cet ajustage parfait, cet emboîtement de toutes choses, ces chaînes entrelacées des biens et des maux.

« Juste et parfaite est la roue, sans s'écarter d'un cheveu », dit un vieux Lama dans Kipling. A mesure que je comprends mieux cela, je me sens moins perdu dans cet Univers; et j'y reconnais la vraie figure humaine, bien mieux que si je voyais quelque satyre ivre de soleil sortir d'un arbre et bondir dans cette clairière. »

2 mars 1909.

LA GRÈVE

Le citadin frappa la terre avec sa canne, et dit : « Oui, nous allons vers l'esclavage universel. » De la terrasse où nous étions assis, on voyait toute la vallée qui buvait le soleil. Les petits champs, sarclés, bêchés, dessinés comme des carrés de jardin, étalaient sous nos yeux les riches couleurs de la terre, le brun, l'ocre rouge, le jaune, le gris bleu, avec des morceaux d'un vert éclatant, çà et là. Parfois on entendait un cri, ou le cliquetis d'un

attelage, le bruit suraigu d'un outil qui frappe sur une pierre. Mais le citadin en était toujours à la grève des postiers.

« Oui, dit-il, nous en viendrons à dépendre tellement les uns des autres qu'il n'y aura plus ni liberté ni amitié parmi les hommes. Chacun de nos besoins sera l'esclave d'un système distributeur ou nettoyeur, comme sont déjà les postes, la lumière et le tout-à-l'égout. Nous serons nourris par compagnie ou syndicat, comme nous sommes maintenant transportés. Une menace de grève sera une menace de mort. Il est à prévoir que la défense sera du même genre que l'attaque, il faudra de terribles châtiments; tout refus collectif de travail sera un acte de guerre qui exigera une riposte de guerre. Et, comme chacun dépendra de chacun, nous vivrons dans la terreur et l'esclavage. »

« On ne vit pas longtemps, lui dis-je, dans la terreur et l'esclavage. On s'arrange. Voyez les toits de ce village, et ces hommes qui remuent la terre. Ce sont de redoutables animaux, en ce sens que chacun d'eux, avec sa pioche ou sa bêche, peut me tuer dans la minute, si l'idée lui en vient et s'il n'est pas retenu par la crainte. Vous avez le même pouvoir, car vous êtes vigoureux et vous tenez une canne ferrée. Néanmoins je vis en paix avec vous et avec eux. Je compte sur votre bon sens, sur leur bon sens. Je crois qu'ils aiment la sécurité autant que je l'aime. L'Humanité civilisée est un fait comme les propriétés de l'eau. Si toute l'eau du monde cessait d'être potable, nous n'en parlerions pas longtemps. Si les hommes devenaient tous fous, il n'y aurait plus de question. J'avoue que je compte sur l'Humanité. Que les hommes qui travaillent prétendent élever les salaires, et s'unir pour cela, je ne m'en effraie point, je ne m'en étonne point. C'est la Raison qui pousse, comme poussent les seigles et les blés. De même, quand les postiers affirment tous ensemble qu'ils ne supporteront pas l'injustice, cela, à bien regarder, me paraît tout à fait consolant. J'aime à constater que la tyrannie n'est plus possible parmi nous. Mais si vous supposez que la plupart des hommes vont se concerter afin de rendre la vie impossible aux autres et à eux-mêmes, cela me paraît aussi raisonnable que si je supposais que tous ces hommes qui bêchent et qui piochent vont soudain se frapper les uns les autres avec

leurs bêches et leurs pioches. Les hommes veulent la paix. C'est ce qu'ils ont écrit là-bas, en carrés verts, bruns et rouges, avec leurs pelles et leurs pioches. »

18 avril 1909.

MOUFLONS

Je rencontrai le vieux Sage au moment où je considérais une troupe de mouflons aux cornes massives qui se battaient pour une croûte de pain. Il m'emmena vers les singes et vers les crocodiles. Chemin faisant, nous vîmes des vautours chauves drapés dans leurs ailes, des perroquets, des grues, des lions, des ours. Le long d'un grillage, on voyait l'ancêtre du cheval de fiacre, chargé de muscles, et la tête basse; puis le zèbre trop paré, et l'indomptable âne rouge, que les savants appellent l'hémione. Au moment où nous considérions l'allure du chameau, sa toison inculte, son air étranger et ses yeux sans fond, le ciel prit une couleur d'orage, un vent soudain courba les branches, et de grosses gouttes de pluie roulèrent dans la poussière. Il y eut une déroute de nourrices et l'odeur de la pluie se mêla à l'odeur des fauves. Il fallut s'enfuir jusqu'au cèdre. C'est là que le vieux Sage me fit le discours que j'attendais.

« J'étais venu, dit-il, en curieux, comme vous-même, afin de me nourrir les yeux de formes et de couleurs nouvelles. Mais le hasard, qui nous a présenté en même temps que la force des bêtes la force de l'orage, a donné un sens à ces cornes d'antilope et à ces croupes d'âne sauvage. Vous avez remarqué combien tous ces êtres sont puissants, définis et fermés. Bien loin de donner l'idée de quelque chose d'imparfait et d'esquissé, et comme d'une humanité manquée, tout au contraire ils affirment leur type, et s'y reposent. Chacun d'eux se borne à lui-même, et n'annonce aucune autre volonté que la volonté de durer tels qu'ils sont et de se reproduire tels qu'ils sont. Les petits des mouflons ont déjà leur vie faite. Aucun doute ne leur viendra jamais. Ce sont des dogmes, toutes ces bêtes-là. »

Il réfléchit un moment, et dit encore ceci : « Platon

enseignait que les bêtes nous ont été données par les dieux, afin de nous faire comprendre la puissance de nos vices et de nos passions. Je ne crois guère qu'il y ait d'autres dieux en tout cela que les mouflons eux-mêmes, et les chameaux et les singes et les vautours. La leçon qu'ils nous donnent n'en est pas moins utile. Il y a une pensée animale, et un animal contentement de soi dont les bêtes sont comme les statues vivantes. Et toutes les bêtes ne sont pas en cage. Combien de mouflons barbus à figure humaine, et combien d'obstinés chevaux et chameaux parmi nous, un peu gracieux et poètes dans leur première jeunesse, mais bientôt pétrifiés, définis pour eux-mêmes, et les yeux fixés désormais sur leur pâture, et remâchant toujours le même refrain; sûrs d'eux-mêmes, sourds aux autres, et suivant leur route, toute leur pensée ramassée sur leurs joies et leurs douleurs. Toutes ces bêtes m'ont rappelé ma vraie devise d'homme : me penser moi-même le moins possible, et penser toutes choses. »

25 avril 1909.

LES ORMEAUX

« Les feuilles poussent. Bientôt, la galéruque, qui est une petite chenille verte, s'installera sur les feuilles de l'ormeau et les dévorera. L'arbre sera comme privé de ses poumons. Vous le verrez, pour résister à l'asphyxie, pousser de nouvelles feuilles et vivre une seconde fois le printemps. Mais ces efforts l'épuiseront. Une année ou l'autre, vous verrez qu'il n'arrivera point à déplier ses nouvelles feuilles, et il mourra. »

Ainsi gémissait un ami des arbres, comme nous nous promenions dans son parc. Il me montrait des ormeaux centenaires et m'annonçait leur fin prochaine. Je lui dis : « Il faut lutter. Cette petite chenille est sans force. Si l'on en peut tuer une, on en peut tuer cent et mille. »

« Qu'est-ce qu'un millier de chenilles ? répondit-il. Il y en a des millions. J'aime mieux n'y pas penser. »

« Mais, lui dis-je, vous avez de l'argent. Avec de l'argent on achète des journées de travail. Dix ouvriers travaillant dix jours tueront plus d'un millier de che-

nilles. Ne sacrifieriez-vous pas quelques centaines de francs pour conserver ces beaux arbres ? »

« J'en ai trop, dit-il ; et j'ai trop peu d'ouvriers. Comment atteindront-ils les hautes branches ? Il faudrait des émondeurs. Je n'en connais que deux dans le pays. »

« Deux, lui dis-je, c'est déjà quelque chose. Ils s'occuperont des hautes branches. D'autres, moins habiles, se serviront d'échelles. Et si vous ne sauvez pas tous vos arbres, vous en sauverez du moins deux ou trois. »

« Le courage me manque, dit-il enfin. Je sais ce que je ferai. Je m'en irai pendant quelque temps, pour ne pas voir cette invasion de chenilles. »

« O puissance de l'imagination, lui répondis-je. Vous voilà en déroute avant d'avoir combattu. Ne regardez pas au delà de vos mains. On n'agirait jamais, si l'on considérait le poids immense des choses et la faiblesse de l'homme. C'est pourquoi, il faut agir et penser son action. Voyez ce maçon; il tourne tranquillement sa manivelle; c'est à peine si la grosse pierre remue. Pourtant la maison sera achevée, et des enfants gambaderont dans les escaliers. J'ai admiré une fois un ouvrier qui s'installait avec son vilebrequin, pour percer une muraille d'acier qui avait bien quinze centimètres d'épaisseur. Il tournait son outil en sifflant; les fins copeaux d'acier tombaient comme une neige. L'audace de cet homme me saisit. Il y a dix ans de cela. Soyez sûr qu'il a percé ce trou-là et bien d'autres. Les chenilles elles-mêmes vous font la leçon. Qu'est-ce qu'une chenille auprès d'un ormeau ? Mais tous ces menus coups de dent dévoreront une forêt. Il faut avoir foi dans les petits efforts et lutter en insecte contre l'insecte. Mille causes travaillent pour vous, sans quoi il n'y aurait point d'ormeau. La destinée est instable; une chiquenaude crée un monde nouveau. Le plus petit effort entraîne des suites sans fin. Celui qui a planté ces ormes n'a pas délibéré sur la brièveté de la vie. Jetez-vous comme lui dans l'action sans regarder plus loin que vos pieds, et vous sauverez vos ormeaux. »

5 mai 1909.

J'AIME LA PLUIE...

J'AIME la pluie. L'air est lavé et la terre m'offre ses odeurs. J'aime la grande pluie qui tambourine, les nuages qui s'effilochent, la douce lumière qui change d'instant en instant, et la délicate ligne rose au-dessus de l'horizon.

Comme j'expliquais à l'homme cultivé ces plaisirs de Normand, il me dit : « Vous voulez faire un paradoxe. La pluie est bonne pour l'agriculture, je ne dis pas non. Mais la pluie est sale et triste. Je viens de rencontrer un lourd camion dont les chevaux pataugeaient, et je suis crotté jusqu'aux oreilles. Le ciel est gris; mes idées sont grises. J'ai froid aux yeux, et j'ai froid au cœur comme s'il pleuvait dans mon estomac. Non, voyez-vous, le ciel bleu, et la pleine lumière, voilà les sources de vie. Comme je comprends les Grecs, et les grandes clartés de l'Iliade, et la douce Iphigénie qui dit adieu à la lumière ! »

Il y a beaucoup de littérature là-dedans. La boue est bien plus propre que la poussière; on voit la boue, on peut l'enlever; on ne la respire pas. J'ai lu Homère; ses héros sont de redoutables brutes, et les tragédies grecques sont assez ennuyeuses. La forme en est belle, mais la couleur manque. Cela est naturel, car le soleil mange les couleurs. A la vive lumière, remarquez-le, toutes les couleurs pâlissent. Le Midi saisit un homme du Nord par quelque chose de sec, de net, de rude dans les lignes. Ce sont des montagnes pelées, des terrasses pierreuses, des oliviers plutôt gris que verts, des cyprès sans grâce, et qui semblent noirs. Il faut des yeux noirs comme des puits pour noyer toute cette lumière-là.

Il nous faut une lumière plus douce, et des ombres moins heurtées. Quand un carré de ciel bleu lavé de pluie se montre entre les nuages, c'est alors que les chênes, les hêtres, les ormeaux, les marronniers, les acacias étalent devant nos yeux les nuances innombrables du vert, plus pur et plus riche que les couleurs vierges sur la palette. Un vent frais secoue les feuilles; une buée flotte le long du sentier; la terre est molle et élastique sous le pied; les toits brillent. L'œil saisit toutes les choses selon leur distance. Ce qui est tout près est riche et vigoureux; ce

qui est loin est comme un rêve. C'est alors que votre pensée se promène autour de vous, faisant mille tours comme un chien fidèle. Tandis que dans ces paysages de terre cuite, la pensée court perpétuellement sur l'horizon, ce qui fait sans doute qu'ils sont passionnés et discoureurs, car leur pensée n'a ni détail ni premier plan; ils sont juristes; philosophes; et, au surplus, noirs comme des taupes, tout cela faute de pluie. S'il avait plu sur le Forum, César aurait eu la tête plus fraîche, et nous n'aurions pas connu le catholicisme.

3 juin 1909.

ÉVARISTE GALOIS

Il y a à peu près deux mois, on inaugurait, à Bourg-la-Reine, une plaque de marbre à la mémoire d'Évariste Galois. Cet homme, qui est mort à vingt ans, a laissé, sur la Mathématique pure, des mémoires qui ont été publiés depuis, et qui ont éclairé une des routes les plus difficiles que l'on ait tracées à travers les idées pures. C'est à peu près tout ce que je puis dire là-dessus. Mais je livre sa biographie aux moralistes et aux fabricants d'images édifiantes.

A quinze ans, il dévore la *Géométrie* de Legendre. Il rejette les traités élémentaires d'algèbre, qui l'ennuient, et apprend l'algèbre dans Lagrange; à seize ans il commence à inventer. Il envoie mémoires sur mémoires à l'Académie des sciences. Les académiciens n'y voient goutte. Il se présente deux fois à l'École polytechnique, et est refusé deux fois. Il en conclut que les savants officiels sont des crétins ou des paresseux.

Il entre pourtant à l'École normale. Il y était en 1830, et fut tenu sous clef pendant les trois journées de Juillet par un directeur prudent. Comme il aimait ardemment la République, en bon idéaliste qu'il était, il entra dans une belle fureur lorsqu'il connut les événements, et la gloire qu'on lui avait volée. Pour ses discours vifs, il fut mis à la porte.

Pour d'autres discours encore plus vifs qui visaient bel et bien le roi, il fut mis en prison l'année suivante, avec de terribles compagnons. Comme il contemplait

de profondes vérités, les autres se crurent méprisés, et lui offrirent à boire, avec des injures. On raconte qu'il but un jour un litre d'eau-de-vie, pour avoir la paix. Essayez de penser à ce roi ivre. Shakespeare n'a pas été jusque-là.

Il sort de prison, et devient amoureux. Ce fut sans doute comme un orage sans pluie. Après quelques semaines il écrivait (je prends cette citation dans le discours officiel) : « Comment se consoler d'avoir épuisé en un mois la plus belle source de bonheur qui soit dans l'homme, de l'avoir épuisée sans bonheur, sans espoir, sûr qu'on est de l'avoir mise à sec pour la vie ? » Cet amour lui valut un duel, et il y fut tué. Il n'avait pas vingt ans.

Il passa le jour et la nuit, avant ce duel, à revoir son grand mémoire sur les équations. Il paraît qu'il avait affaire à un spadassin; il fallait donc mourir. Quels paysages d'idées contempla-t-il, pendant ces heures-là ? Mais la plume n'allait pas assez vite. Ce ne fut qu'une fusée sur la mer. Cet éclair fait voir pourtant plus d'une barque, et plus d'un naufrage. Car il n'est pas vraisemblable qu'il ne naisse qu'un homme de temps en temps. Je croirais plutôt que tous les hommes pensent et veulent une fois ce que celui-là a pensé et voulu ; mais ils n'ont pas seulement le temps de prendre la plume. Prison, alcool, femmes, cela ne manque jamais à personne. Douce prison, souvent, prison d'opinions et d'habitudes. Alcool dilué. Flatteries, fiançailles, succès, intrigues, traitements, décorations, conversations. L'injustice et l'opinion sont lourdes; et il y a plus d'une manière de mourir à vingt ans. Que d'ombres dans les antichambres ! Que de fusées sur la mer !

10 août 1909.

LES ASTRES MODÈLES

Hier soir la Grande Ourse s'allongeait sur le bord de l'horizon. Cassiopée élevait ses fanaux en zigzag de l'autre côté de la Polaire. Véga, l'étoile bleue, brillait au sommet du ciel. Vers l'occident, Arcturus descendait; entre les deux, on voyait la Couronne et sa

Perle. Au levant s'étendait la longue Andromède, d'où tombaient, plus au nord, les étoiles de Persée, comme un collier rompu. Ces noms sont anciens; mais ces parures du ciel sont plus anciennes que les noms. Les bergers chaldéens les voyaient comme nous les voyons. En cette saison, à cette même heure, la première de la nuit, Virgile pouvait les voir sortir de la mer ou s'y plonger, comme les avait vues le pilote d'Énée.

Quand on ramène les yeux sur la terre, où tout a changé, où tout change si vite d'instant en instant, il est impossible qu'un si grand contraste ne secoue pas la pensée jusque dans son fond. Le torrent se déchire sur le roc; le roc lui-même s'en va en sable; à peine les pics granitiques montrent-ils, par leur forme, qu'ils résistent à la neige et aux pluies; mais ces talus calcaires, ventrus, rayés d'argile, on les verrait couler presque comme de l'eau, si l'on vivait seulement un peu plus lentement et si dix siècles valaient une seconde. Nos passions changent comme des reflets sur l'eau, et nos désirs dévorent le temps à venir. Mais, si nous regardons de nouveau les étoiles, les temps sont soudain abolis, nous voyons l'ordre et l'éternité.

Platon en fut tellement saisi qu'il enseigna que les dieux nous avaient donné les étoiles pour modèles, afin que nous missions, malgré les choses qui s'écoulent, l'ordre et le repos dans nos idées. S'il parlait en poète, et s'il croyait au fond que c'est nous-mêmes qui sommes des dieux d'un instant, c'est ce qu'on ne peut pas savoir, car il avait l'art de sourire pour les nourrices et les petits enfants pendant qu'il parlait à des hommes. Toujours est-il qu'il exprimait là une grande et profonde idée; car ce sont certainement les mouvements du ciel qui donnèrent aux hommes la première notion d'un ordre à chercher dans les choses, d'où toute leur puissance et toute leur justice est sortie, tombant ainsi réellement du ciel, mais tout autrement que les prêtres ne le disent.

C'est pourquoi, aujourd'hui encore, c'est au vrai ciel des étoiles qu'il faut suspendre une vie humaine; sans quoi les caprices des hommes et les cris des enfants nous étourdiraient. Là est le modèle de toute science humaine, et de toute machine humaine, et de toute sagesse humaine. Là regarde le législateur des cités, et le législateur de lui-même, et le poète, et la vieille bonne femme aussi; tous

cherchent la même chose; les uns quelque Dieu arbitre, les autres quelque Loi, tous le sceptre humain et la couronne humaine, chacun comme il la voudrait. Les uns regardant les images, et les autres lisant.

15 septembre 1909.

DE LA PITIÉ

Il y a une bonté qui assombrit la vie, une bonté qui est tristesse, que l'on appelle communément pitié, et qui est un des fléaux humains. Il faut voir comment une femme sensible parle à un homme amaigri et qui passe pour tuberculeux. Le regard mouillé, le son de la voix, les choses qu'on lui dit, tout condamne clairement ce pauvre homme. Mais il ne s'irrite point; il supporte la pitié d'autrui comme il supporte sa maladie. Ce fut toujours ainsi. Chacun vient lui verser encore un peu de tristesse; chacun vient lui chanter le même refrain : « Cela me crève le cœur, de vous voir dans un état pareil. »

Il y a des gens un peu plus raisonnables, et qui retiennent mieux leurs paroles. Ce sont alors des discours toniques : « Ayez bon courage; le beau temps vous remettra sur pied. » Mais l'air ne va guère avec les paroles. C'est toujours une complainte à faire pleurer. Quand ce ne serait qu'une nuance, le malade la saisira bien; un regard surpris lui en dira bien plus que toutes les paroles.

Comment donc faire? Voici. Il faudrait n'être pas triste; il faudrait espérer; on ne donne aux gens que l'espoir que l'on a. Il faudrait compter sur la nature, voir l'avenir en beau, et croire que la vie triomphera. C'est plus facile qu'on ne croit, parce que c'est naturel. Tout vivant croit que la vie triomphera, sans cela il mourrait tout de suite. Cette force de vie vous fera bientôt oublier le pauvre homme; eh bien, c'est cette force de vie qu'il faudrait lui donner. Réellement, il faudrait n'avoir point trop pitié de lui. Non pas être dur et insensible. Mais faire voir une amitié joyeuse. Nul n'aime inspirer la pitié; et si un malade voit qu'il n'éteint pas la joie d'un homme bon, le voilà soulevé et réconforté. La confiance est un élixir merveilleux.

Nous sommes empoisonnés de religion. Nous sommes habitués à voir des curés qui sont à guetter la faiblesse et la souffrance humaines, afin d'achever les mourants d'un coup de sermon qui fera réfléchir les autres. Je hais cette éloquence de croque-mort. Il faut prêcher sur la vie, non sur la mort; répandre l'espoir, non la crainte; et cultiver en commun la joie, vrai trésor humain. C'est le secret des grands sages, et ce sera la lumière de demain. Les passions sont tristes. La haine est triste. La joie tuera les passions et la haine. Mais commençons par nous dire que la tristesse n'est jamais ni noble, ni belle, ni utile.

5 octobre 1909.

LES MARMOTTES

Quand la terre et le ciel se mêlent, quand, vers le milieu du jour, chaque brin d'herbe a sa goutte d'eau sans qu'on sache d'où elle est tombée, alors, c'est bien l'automne. L'eau ne monte plus, alors, des racines aux feuilles. Le nuage qui traîne sur la terre endort les plantes. Quand on peut voir une ou deux étoiles, on s'étonne que le temps ait passé si vite. Car le ciel n'est plus le même qu'aux beaux jours. Les corps célestes, qui font un tour complet tous les jours, avancent en même temps un peu d'un jour à l'autre. Véga, l'étoile bleue, apparaissait presque au zénith, à l'heure où l'on va se coucher; maintenant elle tombe déjà vers le couchant. D'autres étoiles se montrent, les brillantes Pléiades, serrées comme un essaim d'abeilles, et, au-dessous, le beau triangle des Hyades, avec Aldébaran, l'étoile rouge; Orion, et les Trois Rois ne sont pas loin; c'est donc le soir de l'année.

Il est très vrai qu'on s'endormirait maintenant avec toutes choses, si l'on se laissait aller. A mesure que les feuilles jaunissent, le sommeil tombe sur les yeux. Un peu de nuit traîne sous les arbres jusqu'au milieu du jour, et le soir ne s'en va jamais tout à fait. L'on pense « bonsoir » par ces temps-là. On devient historien; on pense aux choses faites. Aujourd'hui penche vers hier, non vers demain. Le soir est l'heure du souvenir.

Selon l'histoire des langues, hier est parent du soir, et demain se dit comme matin. Cela étonne dès qu'on y pense; mais on le comprend bien vite. Ce n'est pas au milieu de la journée que l'on pense au temps; on est tout à l'action; on dévore le temps sans le compter. C'est le matin et le soir que l'on pense au temps. Le soir, on considère les sillons achevés; et le matin, on imagine les sillons à faire. Le repos et la fatigue s'accordent bien avec ces pensées-là. Le soir, on constate; le matin, on invente. C'est pourquoi les images du soir sont liées à l'idée du passé, et les images du matin à l'idée de l'avenir. La même couleur se remarque dans les saïsons, et une année est comme une journée.

L'homme résiste à tout cela. Il allume sa lampe; il lit; il pense. Il risque de trop penser, de ne pas assez dormir, et de mépriser les conseils de l'automne; tout le progrès tient pourtant à cette révolte-là. Nous refusons d'être marmottes. C'est pourquoi il est beau que, justement dans ces temps-ci, les petits garçons traînent leur sac de livres, et que les écoles s'allument. Il n'est plus temps de louer les abeilles; quand elles s'endorment, c'est alors que nous nous éveillons par volonté. L'école du soir est une chose humaine.

6 octobre 1909.

BONNE HUMEUR

Si j'avais, par aventure, à écrire un traité de morale, je mettrais la bonne humeur au premier rang des devoirs. Je ne sais quelle féroce religion nous a enseigné que la tristesse est grande et belle, et que le sage doit méditer sur la mort en creusant sa propre tombe. Comme j'avais dix ans, je visitai la Grande Trappe; je vis ces tombes qu'ils creusaient un peu tous les jours, et la chapelle mortuaire où les morts restaient une bonne semaine, pour l'édification des vivants. Ces images lugubres et cette odeur cadavérique me poursuivirent longtemps; mais ils avaient voulu trop prouver. Je ne puis dire au juste, parce que je l'ai oublié, à quel moment et pour quelles raisons je sortis du catholicisme. Mais dès ce moment-là je me dis : « Il n'est pas possible que ce soit là

le vrai secret de la vie. » Tout mon être se révoltait contre ces moines pleurards. Et je me délivrai de leur religion comme d'une maladie.

J'ai tout de même l'empreinte. Nous l'avons tous. Nous geignons trop aisément et pour de trop petites causes. Et même, quand les circonstances nous apportent une vraie peine, nous croyons devoir la manifester. Il court à ce sujet de faux jugements qui sentent le sacristain. On pardonnerait tout à un homme qui sait bien pleurer. Aussi il faut voir quelles tragédies sont jouées sur les tombes. L'orateur est comme brisé, et les mots sont pris dans sa gorge. Un ancien aurait pitié de nous. Il se dirait : « Comment ? Ce n'est donc point un consolateur qui parle. Ce n'est donc point un guide pour la vie. Ce n'est qu'un acteur tragique; un maître de tristesse et de mort. » Et que penserait-il du sauvage *Dies iræ ?* Je crois qu'il renverrait cet hymne à la tragédie. « Car, dirait-il, c'est quand je suis hors de peine que je puis me donner le spectacle des passions déprimantes. C'est alors une bonne leçon pour moi. Mais dès qu'une vraie peine tombe sur moi, je n'ai d'autre devoir alors que de me montrer homme et de serrer fortement la vie; et de réunir ma volonté et ma vie contre le malheur, comme un guerrier qui fait face à l'ennemi; et de parler des morts avec amitié et joie, autant que je le pourrai. Mais eux, avec leur désespoir, ils feraient rougir les morts, si les morts les voyaient. »

Oui, il nous reste, après avoir écarté les mensonges des prêtres, à prendre la vie noblement, et à ne point nous déchirer nous-mêmes, et les autres par contagion, par des déclamations tragiques. Et encore bien mieux, car tout se tient, contre les petits maux de la vie, ne point les raconter, les étaler ni les grossir. Être bon avec les autres et avec soi. Les aider à vivre, s'aider soi-même à vivre, voilà la vraie charité. La bonté est joie. L'amour est joie.

10 octobre 1909.

UNE HISTOIRE DE LUNETTE

On ne parle que de la planète Mars. Dans les lunettes ordinaires, ce n'est qu'un gros pois très brillant, sur lequel on distingue avec peine une sorte de tache à peu près triangulaire. Mais ceux qui disposent des télescopes les plus puissants y voient des merveilles : continents, amas de glaces, canaux, et, du reste, discutent sans fin sur tout cela. Chacun peut voir Mars, à ce temps-ci, par les nuits claires; c'est un astre rougeâtre qui suit à peu près la route du soleil et se trouve au sommet de sa course à dix heures du soir.

Non loin de Mars, à une heure vers l'est à peu près, et un peu plus au nord (une heure, c'est le douzième de la coupole céleste au-dessus de nos têtes), donc un peu en retard sur Mars, en cet automne de 1909, une espèce d'étoile bleuâtre, d'un éclat médiocre, qui n'appartient pas aux constellations, et qui est tout à fait humble à côté du glorieux Mars. Si vous avez une lunette de nuit un peu forte, comme celles où l'on regarde quelquefois pour dix sous, braquez-la sur l'étoile bleuâtre. Et je vous jure que cela vous saisira autant qu'un Blériot volant.

C'est Saturne. C'est le bijou du ciel. Vous le voyez flotter dans un noir sans fond, et vous montrant autour de son globe son brillant anneau, assez incliné vers vous pour que vous aperceviez, à droite et à gauche, deux petits creux d'ombre qui le détachent du globe, et font voir qu'il trace en ce pays-là un pas lumineux d'un côté du ciel à l'autre, quelque chose comme la trajectoire solidifiée de plusieurs centaines de lunes. Astre et anneau étincellent par le feu du soleil caché. On regarde de nouveau avec ses yeux; c'est toujours la petite étoile bleuâtre; on revient à la lunette; on se prouve, non sans peine, que ce bijou existe; on prend pied dans le ciel. J'ai entendu dire qu'un homme, illustre depuis, devint astronome du jour où il vit Saturne et son anneau. Comment s'en étonner ?

Mais je veux vous conter une histoire de lunette. Il y avait un château; au-dessus du château il y avait le ciel; dans le château il y avait des gens fort cultivés; il y avait aussi un trépied dans un coin et une grande boîte sous le billard. On disait : « Il y a dans cette boîte une lunette

qui vient d'un oncle »; et l'on racontait l'histoire de l'oncle. Historiens grands et petits, on n'entend que cela. Saturne faisait ses tours au ciel; mais ils ne s'en souciaient point, parce qu'ils avaient appris au collège tout ce qu'un homme cultivé doit savoir là-dessus.

Il fallut qu'il vînt un grand jeune homme à raquette, qui n'avait guère écouté ses maîtres, et qui flânait par le monde, grâce à l'argent qu'il avait. Cet ignorant savait qu'il y a un vrai ciel, et des lunettes pour les choses du ciel. Il tombe sur la boîte, l'ouvre, montre la lunette, tâtonne d'étoile en étoile, et dit finalement : « Il est là. » Sa voix tremblait un peu. Tous y coururent et ce jour comptera dans leur vie. Car l'habitude nous cache les choses; mais, quand on a vu cet anneau penché autour d'un globe, il faut qu'on revienne aux merveilles qui sont autour de nous, à nos pieds. Comment ne pas penser à cette vieille terre qui flotte, elle aussi, enveloppée de nuages, tout humide de ses océans ? Et comment n'y pas aller, je veux dire comment ne pas s'éveiller aux choses terrestres ? Quand on découvre Saturne au bout d'une lunette, c'est tout l'Univers qu'on découvre.

25 octobre 1909.

DES IVROGNES

Si je fais le compte de ceux que j'ai connus, et dont l'alcool a fait des brutes, j'en trouve un assez grand nombre. Et ce ne sont pas, il me semble, les plus viles, les plus épaisses, les plus crasseuses natures, qui tombent ainsi au-dessous du mépris. Souvent même j'ai pu reconnaître dans ces caractères, au moment où ils commençaient à glisser sur la berge du fleuve Alcool, sans y tomber encore, j'ai pu reconnaître en eux souvent une espèce de noblesse. Quelquefois il en reste des traces, faites-y attention, dans ces trognes barbues enluminées par le vin.

Oui; il arrive qu'une nature médiocre soit protégée contre ce vice-là par une certaine prudence toujours éveillée, par un esprit de ruse, par une peur de l'opinion, par l'hypocrisie enfin. Car l'ivresse n'est pas hypocrite; elle a le cœur sur la main. Plus d'un mauvais diable

imbibé de fiel a mouillé prudemment son vin, par crainte de se découvrir aux autres et de s'enlever le moyen de les tromper.

En revanche, il arrive souvent que celui qui tombe à l'ivrognerie montrait déjà par caractère une indifférence à l'opinion, une espèce d'effronterie faite d'audace certainement, et de pénétration aussi, qui, conduite autrement, aurait pu tourner en éloquence, en invention, en sagesse, en philosophie. C'est pourtant vrai, songez-y. Il y a un laisser-aller, un art de ne s'étonner de rien et de vivre au jour le jour, qui n'est pas si contraire à la culture de l'intelligence et à la pratique des beaux-arts. Tout est gâté par la faiblesse; mais la faiblesse aurait tourné en douceur peut-être. Il est sûr qu'un verre d'alcool peut changer toute une vie.

Et je dis même qu'il la jettera d'autant plus bas qu'elle aura plus de germes de noblesse. L'homme qui sent qu'il aurait pu vivre réellement et sincèrement comme il faut est plus sujet à désespérer de lui-même, et à se punir lui-même en quelque sorte, en se laissant aller tout à fait. Un cœur sec oublie ses fautes; il n'y voit que des imprudences. Un noble cœur, trop souvent, les aggrave en y pensant trop, de façon que la vie lui devient trop lourde. Et c'est là que l'alcool le guette. Car c'est le remède justement contre les scrupules. L'on peut s'enivrer pour oublier qu'on s'est enivré. Cela tue jusqu'à la pensée de ce qu'on aurait pu être. Et le remords fait souvent l'ivrogne. Ainsi celui qui était fait pour s'élever tombera plus bas qu'un autre, s'il tombe. Et sans remède; car il s'est jugé, il s'est méprisé, il s'est condamné. Que lui fait maintenant l'opinion des autres, à côté de la sienne? Telle est la tragédie du déclassé. C'est le fond de l'enfer; et sans qu'aucun dieu ou diable s'en mêle.

26 octobre 1909.

LA MORALE, C'EST BON POUR LES RICHES

La morale, c'est bon pour les riches. Je le dis sans rire. Une vie pauvre est serrée par les événements; je n'y vois ni arbitraire, ni choix, ni délibération. Certaines vertus sont imposées; d'autres sont impossibles. Aussi

je hais ces bons conseils que le bienfaiteur donne au misérable.

Les plus modérés veulent que les pauvres soient bien lavés, parce que, disent-ils, l'eau ne coûte rien. Erreur; l'eau coûte de la peine, et le savon coûte de l'argent. Il faut du temps aussi pour laver les mioches, et du temps pour laver les blouses et les culottes.

Il faut de l'ordre et de la prévoyance; parbleu oui; qui en doute ? Mais il en est de ces vertus comme des profits; elles ne peuvent se greffer que sur un premier capital. Comment voulez-vous que la sagesse se soutienne quand elle se bat tous les jours avec des soucis qui renaissent comme les têtes de l'hydre ? La prévoyance sans sécurité, comprenez-vous cela ? Concevez-vous ce regard toujours porté vers un avenir noir ? Non; c'est un cercle d'où l'on ne peut sortir; insouciance nourrit misère; misère nourrit insouciance.

Je connais une maîtresse d'école maternelle qui a sincèrement essayé d'enseigner un peu de morale à ses petits; mais les leçons lui rentraient dans la bouche. « Quel plaisir, mes petits amis, d'avoir une maison propre et claire ! » Mais elle rencontrait le regard d'un ou deux mioches qui n'avaient pour fenêtre qu'une tabatière et qu'une mansarde étroite pour trois lits.

« On doit changer son linge de corps une fois par semaine. » Hélas ! Elle savait bien que si l'on lavait la chemise de ce tout petit, elle s'en irait en charpie. Les dangers de l'alcoolisme, autre chanson; mais comme elle allait faire le portrait de l'ivrogne, elle s'apercevait qu'elle pensait au père de ces deux jumeaux, qui commençaient à rougir de honte. Il y a des discours qui vous restent dans les dents.

Comment faire ? Ne point prêcher. Laver ceux qui sont sales, si on peut. Habiller ceux qui sont en guenilles, si on peut. Pratiquer soi-même la justice et la bonté. Ne pas faire rougir les enfants. Ne pas appuyer maladroitement sur leurs maux. Ne pas flatter, sans le vouloir, ceux qui ont la bonne chance d'être proprement vêtus et d'avoir des parents sobres. Non, réellement, il vaut mieux parler d'autre chose, de ce qui est à tout le monde, du soleil, de la lune, des étoiles, des saisons, des nombres, du fleuve, de la montagne, de façon que celui qui n'a point de chaussettes se sente tout de même citoyen; de

façon que la maison d'école soit le temple de la justice, et le seul lieu où les pauvres ne soient pas méprisés.

Gardons nos sermons pour les riches; et d'abord pour nous-mêmes. Dès que l'on a quelque chose au delà du nécessaire, et un peu de loisir, c'est alors qu'on peut diriger sa vie, combattre les maux imaginaires, et préférer la lecture au jeu de cartes, et la citronnade à l'absinthe. Mais devant ces vies harcelées, l'avenir est déjà présent; on ne penserait qu'à l'irréparable; on aime mieux boire, quand on peut, sans penser à rien. Osez donc dire qu'à leur place vous n'en feriez pas autant ?

13 novembre 1909.

UNE PAGE D'HISTOIRE

Voici une page d'histoire que j'invente et qui est vraie tout de même. C'est en Sicile que la chose se passe, ou quelque part par là. Pythagore, après quelque profonde leçon sur les nombres, s'est reposé à de nobles entretiens sur le juste et l'injuste. Je les vois dans quelque jardin parfumé, ou sur quelque promontoire. Dans la foule des disciples, je veux mettre Platon et son âme voyageuse, et peut-être Archimède aussi. L'historien m'arrête là, car dit-il, ces personnages n'ont pas pu se rencontrer. Vais-je expliquer à l'historien inculte qu'il y a plus d'une manière de se rencontrer ? Bah ! je le laisse à ses chronologies.

C'était une nuit d'été, où peut-être, comme hier, la Lune s'était promenée d'une rive à l'autre du ciel, entre Mars et Saturne. Sans doute ils avaient reposé leurs yeux sur les replis de la terre et sur les flots infatigables. Pendant qu'ils tendaient les bras vers leurs destinées humaines, les astres tournaient, et le soleil enfin les surprit. Il me plaît de penser que les cigales et les abeilles firent un beau concert ce matin-là, que quelque pâtre fit sonner sa flûte, et que les chèvres y mêlèrent leurs sonnettes. C'est ainsi que le Penseur, avec ses disciples, s'en revenait d'un pas leste, et tout prêt pour la récompense.

Ut ! Mi ! Sol ! Au détour du chemin, à l'entrée du village, ainsi chantaient les trois marteaux de la forge.

S'il n'y avait pas de ces hasards, nous n'aurions rien inventé peut-être. Ut, Mi, Sol, l'accord des lyres ! Pythagore s'arrête; il pèse les marteaux, constate que ces poids sont entre eux comme des nombres simples, et soudain reconnaît la loi des nombres dans l'harmonie des sons. Ce fut un autre lever de soleil, et une autre lumière sur toutes choses : « Car, dit-il, tout est nombre. » Il n'en dit pas plus; mais ces paroles résonnent encore parmi nous comme la plus belle chanson humaine.

C'était obscur; c'était incertain. Les hommes se taisent encore aujourd'hui, dès qu'ils viennent à penser à cette puissance des nombres. Pourquoi une nouvelle planète, comme les nombres l'exigeaient ? Pourquoi la conservation de l'énergie ? Pourquoi des formules, en toutes choses, et des formules qui prédisent ? Pourquoi ces prodigieuses séries d'hydrocarbures, conformes à des séries numériques et naissant, pour ainsi dire, sous la plume, avant de paraître dans le creuset ? Tout est nombre. Tout est selon les nombres !

Le Penseur qui grattait la terre n'a jamais fait, sans doute, une autre découverte qui valût celle-là. Après plus de deux mille ans, cette belle pensée porte encore des rameaux et des fruits. Les rois n'ont que des statues et des tombeaux. Vainqueurs et vaincus sont pourris, cadavres sur cadavres. Mais l'esprit de Pythagore voyage avec nous. Comme il l'avait dit un autre jour à Platon, les corps périssent, mais les idées bondissent par-dessus les siècles. Voilà notre vraie histoire. Mais l'historien la méprise; il aime mieux imprimer sérieusement les radotages qu'Hérodote a écrits pour s'amuser.

1er décembre 1909.

CALLICLÈS

Il y a un dialogue de Platon qui s'appelle *Gorgias,* et que chacun peut lire. On y trouvera l'essentiel de ce qu'il y a dans Nietzsche, et la réplique du bon sens aussi, telle qu'on pourrait la faire maintenant, si l'on voulait réchauffer ceux que Nietzsche a gelés. Ces gens-là pensaient comme nous et parlaient mieux.

Donc on y voit un Calliclès qui se moque de la justice et qui chante une espèce d'hymne à la force. Car, dit-il, ce sont les poltrons qui ont inventé la justice, afin d'avoir la paix; et ce sont les niais qui adorent cette peur à figure de justice. En réalité, aucune justice ne nous oblige à rien. Il n'y a que lâcheté et faiblesse qui nous obligent : c'est pourquoi celui qui a courage et force a droit aussi par cela seul. Que de Calliclès aujourd'hui nous chantent la même chanson ! — et que l'ouvrier n'a aucun droit tant qu'il n'a pas la force; et que le patron et ses alliés ont tous les droits tant qu'ils ont une force indiscutable; et qu'un état social n'est ainsi ni meilleur ni pire qu'un autre, mais toujours avantageux aux plus forts, qui, pour cela, l'appellent juste, et toujours dur pour les faibles, qui, à cause de cela, l'appellent injuste. Ainsi parlait Calliclès; je change à peine quelques mots.

Quand il eut terminé ce foudroyant discours, tous firent comme vous feriez maintenant, si de semblables entretiens revenaient à la mode. Tous portèrent les yeux sur Socrate, parce que l'on soupçonnait assez qu'il se faisait une tout autre idée de la justice; et aussi, sans doute, parce qu'on l'avait vu faire « non » de la tête à certains endroits. Lui se tut un bon moment, et trouva ceci à dire : « Tu oublies une chose, mon cher, c'est que la géométrie a une grande puissance chez les dieux et chez les hommes. » Et là-dessus je dirai, comme les joueurs d'échecs : « Bravo ! c'est le coup juste. »

Toute la question est là. Dès que l'on a éveillé sa Raison, par la géométrie et autres choses du même genre, on ne peut plus vivre ni penser comme si on ne l'avait pas éveillée. On doit des égards à sa raison, tout comme à son ventre. Et ce n'est pas parce que le ventre exige le pain du voisin, le mange, et dort content, que la raison doit être satisfaite. Même, chose remarquable, quand le ventre a mangé, la Raison ne s'endort point pour cela; tout au contraire, la voilà plus lucide que jamais, pendant que les désirs dorment les uns sur les autres comme une meute fatiguée. La voilà qui s'applique à comprendre ce que c'est qu'un homme et une société d'hommes, des échanges justes ou injustes, et ainsi de suite; et aussi ce que c'est que sagesse et paix avec soi-même, et si cela peut être autre chose qu'une certaine modération des désirs par la raison gouvernante. A la suite de quoi elle

se représente volontiers des échanges convenables et des désirs équilibrés, un idéal enfin, qui n'est autre que le droit et le juste. Par où il est inévitable que la raison des riches vienne à pousser dans le même sens que le désir des pauvres. C'est là le plus grand fait humain peut-être. Quant à ceux qui répliquent là-dessus que la raison vient de l'expérience, comme le reste, et de l'intérêt, comme le reste, ils ne font toujours pas que la raison agisse comme le ventre agit. Car l'œil n'est pas le bras, quoiqu'ils soient tous deux fils de la terre.

29 décembre 1909.

LE GOUVERNEMENT INTÉRIEUR

PLATON a dit des choses merveilleuses sur le gouvernement de soi-même, montrant que ce gouvernement intérieur doit être aristocratique, c'est-à-dire par ce qu'il y a de meilleur sur ce qu'il y a de pire. Par le meilleur il entend ce qui en chacun de nous sait et comprend. Le peuple, en nous-mêmes, ce sont les colères, les désirs et les besoins. Je voudrais qu'on lise la *République* de Platon, non pas pour en parler, c'est-à-dire pour y retrouver ce qu'on en dit communément, mais pour apprendre l'art de se gouverner soi-même, et d'établir la justice à l'intérieur de soi.

Son idée principale, c'est que, dès qu'un homme se gouverne bien lui-même, il se trouve bon et utile aux autres, sans avoir seulement à y penser. C'est l'idée de toute morale; le reste n'est que police de Barbares. Quand vous aurez rendu les hommes pacifiques et secourables les uns aux autres seulement par peur, vous établissez bien, il est vrai, une espèce d'ordre dans l'État; mais en chacun d'eux, ce n'est qu'anarchie; un tyran s'installe à la place d'un autre; la peur tient la convoitise en prison. Tous les maux fermentent au dedans; l'ordre extérieur est instable. Vienne l'émeute, la guerre, ou le tremblement de terre, de même que les prisons vomissent alors les condamnés, ainsi, en chacun de nous, les prisons sont ouvertes et les monstrueux désirs s'emparent de la citadelle.

C'est pourquoi je juge médiocres, pour ne pas dire plus, ces leçons de morale fondées sur le calcul et la prudence. Sois charitable, si tu veux être aimé. Aime tes semblables, afin qu'ils te le rendent. Respecte tes parents, si tu veux que tes enfants te respectent. Ce n'est là que police des rues. Chacun attend toujours la bonne occasion, l'occasion d'être injuste impunément.

Je parlerais tout à fait autrement aux jeunes lionceaux, dès qu'ils commencent à aiguiser leurs griffes sur les manuels de morale, sur les catéchismes, sur toutes coutumes, sur tous barreaux. Je leur dirais : n'ayez peur de rien; faites ce que vous voulez. N'acceptez aucun esclavage, ni chaîne dorée, ni chaîne fleurie. Seulement, mes amis, soyez rois en vous-mêmes. N'abdiquez pas. Soyez maîtres des désirs et de la colère aussi bien que de la peur. Exercez-vous à rappeler la colère, comme un berger rappelle son chien. Soyez rois sur vos désirs. Si vous avez peur, marchez tranquillement à ce qui vous fait peur. Si vous êtes paresseux, donnez-vous une tâche. Si vous êtes indolent, pliez-vous aux jeux athlétiques. Si vous êtes impatient, donnez-vous des pelotons de ficelle à démêler. Si le ragoût est brûlé, donnez-vous le luxe royal de le manger de bon appétit. Si la tristesse vous prend, décrétez la joie en vous-même. Si l'insomnie vous retourne comme une carpe sur l'herbe, exercez-vous à rester immobile, et à dormir au commandement. Après cela, mes bons amis, puisque vous serez rois en vous, agissez royalement, et faites ce qui vous semblera bon.

4 avril 1910.

LES MAUX D'AUTRUI

Le moraliste, c'est La Rochefoucauld, je crois, qui a écrit : « Nous avons toujours assez de force pour supporter les maux d'autrui », a dit assurément quelque chose de vrai. Mais ce n'est qu'à moitié vrai. Ce qui est bien plus beau à remarquer, c'est que nous avons toujours assez de force pour supporter nos propres maux. Et il le faut bien. Quand la nécessité nous met la main sur l'épaule, nous sommes bien tenus. Il faudrait donc

mourir; ou bien, alors, on vit comme on peut; et la plupart des gens s'arrêtent à ce dernier parti. La force de la vie est admirable.

Ainsi les inondés, ils s'adaptaient. Ils ne gémissaient point sur la passerelle; ils y mettaient le pied. Ceux qu'on entassait dans les écoles et dans les autres lieux publics y campaient pour le mieux et mangeaient et dormaient de tout leur cœur. Ceux qui ont été à la guerre en racontent autant; les grandes peines ne sont alors pas parce qu'on est en guerre, mais parce que l'on a froid aux pieds; l'on pense furieusement à faire du feu, et l'on est tout à fait content quand l'on se chauffe.

On pourrait même dire que, plus l'existence est difficile, mieux on supporte les peines et mieux on jouit des plaisirs; car la prévision n'a pas le temps d'aller jusqu'à des maux simplement possibles; elle est tenue en bride par la nécessité. Robinson ne commence à regretter sa patrie que lorsqu'il a bâti sa maison. C'est sans doute pour cette raison qu'un riche se plaît à la chasse; ce sont alors des maux prochains, comme mal au pied, ou des plaisirs prochains, comme bien boire et bien manger; et l'action emporte tout, enchaîne tout. Celui qui met toute son attention sur un acte assez difficile, celui-là est parfaitement heureux. Celui qui pense à son passé ou à son avenir ne peut pas être heureux tout à fait. Tant qu'on porte le poids des choses, il faut être heureux ou périr; mais dès qu'on porte, en inquiétude, le poids de soi, tout chemin est rude. Le passé et l'avenir frottent dur sur la route.

En somme, il ne faudrait point penser à soi. Le plaisant, c'est que ce sont les autres qui me ramènent à moi par leurs discours sur eux-mêmes. Agir ensemble, c'est toujours bon; parler ensemble pour parler, pour geindre, pour récriminer, c'est un des grands fléaux de ce monde. Sans compter que le visage humain est diablement expressif, et arrive à éveiller des tristesses que les choses me faisaient oublier. Nous ne sommes égoïstes qu'en société, par le choc des individus, par la réponse de l'un à l'autre, réponse de la bouche, réponse des yeux, réponse du cœur fraternel. Une plainte déchaîne mille plaintes; une peur déchaîne mille peurs. Tout le troupeau court dans chaque mouton. Voilà pourquoi un cœur sensible est toujours misanthrope un peu. Ce sont des choses aux-

quelles l'amitié doit toujours penser. On nommerait trop vite égoïste l'homme sensible qui cherche la solitude par précaution contre les messages humains; il n'est pas d'un cœur sec de supporter difficilement l'inquiétude, la tristesse, la souffrance, peintes sur un visage ami. Et l'on doute si ceux qui font volontiers société avec le malheur ont plus d'attention à leurs propres maux, ou plus de courage, ou plus d'indifférence. Ce moraliste ne fut que malin. Les maux d'autrui sont lourds à porter.

23 mai 1910.

PRAIRIAL

Le mois de juin donne les plus belles fêtes. J'y fus convié il y a quelques jours par de précieux amis, qui se sont retirés à la campagne. C'est bien Prairial; l'herbe est drue et verte; les bois débordent sur la route; tous les verts s'étalent et respirent au soleil, chacun avec sa nuance propre, et sa transparence, car la feuille est tendre encore. Des coquelicots éclatent ici et là, dans les blés d'un vert gris, et mieux encore dans les sombres fourrages. Des reflets bleus adoucissent et fondent ces couleurs ennemies; le bleu du ciel lie toutes les nuances; aussi les flèches du soleil s'enfoncent dans la terre et ne rebondissent pas encore; et la simple rose, au tournant du chemin, triomphe sans effort, par sa couleur unie et singulière. Vive la rose !

Avec la chaleur du jour s'éleva une brume laiteuse. Le tonnerre se mit à bavarder d'un bout à l'autre du ciel. Puis, sur un appel plus violent, quelques grêlons roulèrent, mais sans trop de mal pour les fleurs. Après quoi un vent frais fit remuer sur la terre les images rondes du soleil, qui riait à travers les branches.

Ce n'était qu'un prélude. Le vrai spectacle était pour le soir. Avant la fin du long crépuscule, qui imitait la clarté lunaire, on entendit des grondements tout autour de l'horizon. Chacun des orages parlait à sa manière, l'un murmurant et l'autre crépitant. Les éclairs aussi avaient leur manière. Au nord, c'étaient des explosions de lumière blanche; à l'ouest, de rouges flammes cou-

rant sur les collines; au midi, des traits sinueux qui partaient de la terre et perçaient le ciel; d'autres montaient en courbe et retombaient. Tout à coup il s'éleva un vent impérieux, et un nuage noir, semblable à une épaisse fumée, vint sur nos têtes. Ce fut un vacarme et un embrasement, toujours sans pluie.

Il était dit que la fête finirait bien. Le vent balaya les nuages. Le tonnerre s'enfuit, lançant encore quelques éclairs paresseux. Nous pûmes voir au ciel le royal Jupiter, déjà déclinant, le rouge Arcturus au-dessus de nos têtes, Antarès au midi, rouge aussi, et Véga l'étoile bleue, l'étoile des beaux jours, haute maintenant dans le ciel. Ce furent de plus douces harmonies. La flûte des crapauds, le cri aigu du grillon, le doux sifflement de la petite chouette de temps en temps. Alors vers la droite, du côté où sont les sources, des rossignols se mirent à chanter, lançant d'abord trois appels virils, puis déroulant leur phrase festonnée et brodée, qu'ils répètent trois fois, dans trois tons voisins. Je ne puis comprendre que ce chant ait jamais paru mélancolique ou tendre ou plaintif. J'y saisis une passion impérieuse et presque brutale, et toute la force de l'oiseau, si sensible dans un coup d'aile, et qui est la plus prodigieuse peut-être des forces vivantes dans ce monde. Ce concert nocturne se mêla aux libres propos de l'amitié. Telle fut la fête de juin; hâtez-vous d'en jouir. Le rossignol écourte déjà souvent sa chanson; la rose églantine est bientôt défleurie; voici Messidor et le triomphe du Soleil.

11 juin 1910.

ENSEIGNEMENT MONARCHIQUE

Il y a un enseignement monarchique, j'entends un enseignement qui a pour objet de séparer ceux qui sauront et gouverneront de ceux qui ignoreront et obéiront. Je revois par l'imagination notre professeur de mathématiques, qui, certes, ne manquait pas de connaissances, je le revois écrasant de son ironie un peu lourde un de nos camarades, qui était aussi myope qu'on peut l'être. Cet enfant ne voyait les choses qu'au bout de son nez.

Aussi promenait-il son nez d'un bout de la ligne à l'autre, afin de s'en donner une perception exacte; quant à voir le triangle tout entier d'un seul regard, il n'y pouvait point songer. Je suppose qu'il aurait fallu l'exercer sur de toutes petites figures, pas plus larges que le bout de son nez; ainsi, découvrant le triangle tout entier, il aurait pu y saisir des rapports, et raisonner après cela aussi bien qu'un autre.

Mais il s'agissait bien de cela. On le pressait. Il courait d'un sommet du triangle à l'autre, parlait pour remplir le temps, disait A pour B, droite pour angle, ce qui faisait des discours parfaitement ridicules, et nous avions des rires d'esclaves. Cet enfant fut ainsi condamné publiquement à n'être qu'un sot, parce qu'il était myope.

Cet écrasement des faibles exprime tout un système politique dans lequel nous sommes encore à moitié empêtrés. Il semble que le professeur ait pour tâche de choisir, dans la foule, une élite, et de décourager et rabattre les autres. Et nous nous croyons bons démocrates, parce que nous choisissons sans avoir égard à la naissance, ni à la richesse. Comptez que toute monarchie et toute tyrannie a toujours procédé ainsi, choisissant un Colbert ou un Racine, et écrasant ainsi le peuple par le meilleur de ses propres forces.

Que faisons-nous maintenant ? Nous choisissons quelques génies et un certain nombre de talents supérieurs; nous les décrassons, nous les estampillons, nous les marions confortablement, et nous faisons d'eux une aristocratie d'esprit qui s'allie à l'autre, et gouverne tyranniquement au nom de l'égalité, admirable égalité, qui donne tout à ceux qui ont déjà beaucoup.

Selon mon idée, il faudrait agir tout à fait autrement. Instruire le peuple tout entier; se plier à la myopie, à la lourdeur d'esprit, aiguillonner la paresse, éveiller à tout prix ceux qui dorment, et montrer plus de joie pour un petit paysan un peu débarbouillé que pour un élégant mathématicien qui s'élève d'un vol sûr jusqu'aux sommets de l'École polytechnique. D'après cela, tout l'effort des Pouvoirs publics devrait s'employer à éclairer les masses par le dessous et par le dedans, au lieu de faire briller quelques pics superbes, quelques rois nés du peuple, et qui donnent un air de justice à l'inégalité. Mais qui pense à ces choses ? Même les socialistes ne

s'en font pas une idée nette; je les vois empoisonnés de tyrannie et réclamant de bons rois. Il n'y a point de bons rois !

1er juillet 1910.

AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES

Le moraliste qui a dit : « Aimez-vous les uns les autres » n'a pas trouvé là un grand secret. J'accorde bien que l'amour est la vraie richesse vitale; c'est un merveilleux mouvement pour sortir de soi, pour se jeter dans l'action, et s'y dépenser, et s'y perdre, sans petits calculs. Je sais aussi que lorsque l'amour manque, comme il arrive dans l'extrême fatigue ou dans l'extrême vieillesse, qui ne sont qu'extrême avarice, il n'y a plus rien à espérer de bon, ni même de mauvais. Mais ce régime de parfaite prudence nous approche de la mort, et il ne dure guère. L'ordinaire de la vie est un furieux amour de n'importe quoi; chez les bêtes aussi. Car le cheval galope pour galoper; et le moment où il va partir, le beau moment où il sent en lui-même la pression de la vie, c'est l'amour, créateur de tout. On ne verrait plus du tout de plaine, si l'on n'avait plus du tout l'envie de galoper. C'est encore plus vrai pour l'homme, parce que, autant qu'on sait, il sent mieux et perçoit mieux. Amour est poésie.

Je veux donc bien que toute règle de justice est vaine si l'on n'aime point; pourquoi mettre une bride à un cheval mort ? Mais suffit-il aussi d'aimer sans règle ? L'homme le plus vivant serait le plus juste à ce compte. Or, ce n'est pas vrai. L'avarice, qui est comme la haine repliée, n'explique ni les batailles ni les supplices, ni les conquêtes d'Alexandre, ni le bûcher de Jeanne. Dans l'histoire, c'est l'amour qui galope. L'amour enlace; l'amour étrangle aussi bien, c'est le même mouvement. L'amour est paix, l'amour est guerre. Le fanatisme, dans son fond, est aussi bien amour que l'enthousiasme; il y a de la générosité dans tout carnage, et dans toute cruauté active. Les amants éprouvent la même chose. Les héros qui se sacrifient le mieux sont ceux aussi qui tuent le mieux.

« Aime ton prochain comme toi-même. » Voilà une

espèce de règle; et ce n'est déjà plus l'amour tout nu. Mais cette règle n'est point bonne. On ne s'aime point soi-même; ou bien ce n'est plus amour, c'est pauvreté, sécheresse, avarice, comme je disais. Le conquérant ne s'aime point tant lui-même; et, ce qui le prouve, c'est qu'il se fait très bien tuer. L'inquisiteur ne s'aime point lui-même; sans quoi il ne serait pas redoutable. L'avare même ne s'aime pas lui-même; il n'aime rien; et il meurt lentement, parce qu'il n'aime rien.

L'amour ne distingue point; celui qui aime et ce qu'il aime, c'est tout un; telle est la marque de l'amour. Si l'on oublie cela, toute vie humaine est impossible à comprendre. L'amant qui tue une maîtresse adorée se tue aussi bien du même coup. Il aime son prochain comme lui-même. Qui est doux aux autres est doux à lui-même; qui est méchant aux autres est méchant à lui-même, du même mouvement. L'amour, comme on dit, est aveugle.

C'est pourquoi nous suivons de préférence les grandes ombres de Platon et de Marc-Aurèle, et de Kant et de tous ceux qui ont cherché quelque règle dans les idées, quelque règle contre l'amour et la guerre, dieux jumeaux.

4 juillet 1910.

LE RIRE

J'ai lu des dissertations sur le rire, trop loin de la chose même. Pour comprendre ce que c'est que rire il faut regarder attentivement un homme qui rit, et comprendre que le mouvement convulsif des épaules y est le principal; les mouvements du nez et de la bouche ne sont que des effets accessoires, résultant de ce que, lorsque l'on rit, la poitrine souffle et aspire tumultueusement. Voilà donc le rire, pris en gros.

Il faut maintenant décomposer ces mouvements. Ils se font en deux temps. Premier temps, les épaules se haussent, la poitrine se dilate et s'emplit d'air; deuxième temps, les épaules s'abaissent, la poitrine se vide. En somme, le rire consiste à hausser beaucoup de fois les épaules. Mais pourquoi hausse-t-on les épaules ? Toutes les fois qu'un homme se prépare à quelque action diffi-

cile, la poitrine se remplit d'air, et les épaules s'élèvent; cela donne un solide appui aux muscles des bras, par la rigidité du torse. Essayez de soulever quelque fardeau, vous verrez que la respiration s'arrête, et que la poitrine est gonflée d'air; de là des soupirs après l'action. D'où l'on tirerait que le soupir signifie que l'on se résigne, et que l'on renonce à agir, après y avoir un peu pensé. Mais revenons au rire.

Il se forme une habitude, en tout homme, de remplir vivement sa poitrine dès qu'il est surpris. C'est une mesure de défense, comme de serrer les poings. Mais si l'objet aperçu n'était que l'ombre d'un loup, si le danger n'était que l'ombre d'un danger, alors ce premier mouvement de défense est corrigé; la poitrine revient au repos; les épaules s'abaissent. Ce double mouvement des épaules signifie ainsi, par sa nature même : « Ce n'était que cela; je suis bien sot de m'émouvoir. » Puis le signe est bientôt voulu et, naturellement simplifié, comme tous les signes; toutefois il change notre humeur plus que nous ne croyons, par une aération, une détente, une souplesse; il nous dispose selon ce qu'il annonce ; ainsi qui l'imite le comprend; mais nul ne le comprend s'il ne l'imite un peu; telle est la vertu des signes. Et celui-là veut dire qu'une chose ou qu'un homme ne vaut pas qu'on s'en occupe, avec cette idée, pourtant, que l'on a été tenté un tout petit moment de s'en occuper.

Nous ne sommes pas encore tout à fait au rire, mais nous en approchons. Dans le rire il y a une surprise, qui tout de suite disparaît, puis revient, et disparaît encore, et ainsi longtemps. Le clown tombe; je ris parce que je suis, en un temps très court, effrayé et rassuré beaucoup de fois. On fait un jeu de mots; je ris parce que j'y entends alternativement deux choses, l'une que j'attendais et l'autre que je n'attendais pas. Il n'y a point de rire si l'on n'hésite pas entre deux choses, l'une très ordinaire, et l'autre absolument inattendue, les deux n'en faisant qu'une.

Ce qui prouve que le rire est bien cela, c'est que, pour faire rire artificiellement, il suffit de multiplier avec le doigt, vers la poitrine de l'autre, une foule de vives menaces qui surprennent sans effrayer. C'est ainsi que l'on fait rire les enfants; mais ce qui fait rire l'homme enferme toujours dans l'apparence cette menace qui

revient et qui n'est rien. On se croit quitte, parce que l'on a compris que ce n'est rien; mais on ne l'est point parce que l'apparence revient aussitôt à nous étonner; il faut la vaincre encore et toujours. Tout dérive de là; il y a toujours dans le rire des éclairs d'effarement. Le célèbre Mark Twain disait : « Nous étions deux frères jumeaux, parfaitement semblables; comme ils prenaient un bain, l'un d'eux se noya dans la baignoire; je ne sais pas si c'est lui ou moi. »

13 août 1910.

LE CHEVAL ET LE CHIEN

IMAGINEZ un bai brun dans toute sa force, bien nourri, bien brossé, luisant au soleil. Il n'existe pas d'image plus saisissante de la puissance. Le large ventre, où les sucs végétaux sont cuits, recuits, concentrés, pour faire du sang et de la chair; la haute poitrine, qui est comme le soufflet de cette forge; les plis magnifiques du cou; les masses musculaires de la croupe, si promptes à l'action qu'une mouche y fait passer comme des vagues; les sabots durs cerclés de fer; toute cette force libre, sans autres harnais qu'une bride, au bord du trottoir, c'était une bête effrayante.

Ce fut bientôt une bête effrayée. Un chien jappait, comme jappent les chiens; tout d'un coup tranquille, et reniflant au ruisseau, puis de nouveau jappant avec furie, comme pour faire penser à lui; mais qui se soucie d'un chien ? Cette fois pourtant, je vis une belle tempête. Les quatre pieds battant le pavé, tout ce paquet de muscles en révolution, le cou arqué, les oreilles folles, les grands yeux noirs pleins d'une terreur sans forme, la bouche tenue par le frein; toute cette force entre une grande peur désordonnée et une douleur inflexible. O petite, trop petite tête, stupide cervelle qui ne sait pas choisir. C'est ainsi que le cheval s'enfuyait autant qu'il pouvait, autour de ses gencives. De là un beau tumulte, des mouvements ramassés et impétueux, des torsions magnifiques, des ombres et des lumières enlacées et dénouées, de quoi ravir un peintre. Le chien tournait à distance, comme autour d'un troupeau. Le palefrenier

ne tournait seulement pas la tête; il parlait des affaires publiques, je suppose, avec un ami à lui; il tirait sur une petite pipe et crachait de temps en temps.

Quel esclavage sur la terre, pour les têtes trop petites, et pour les corps trop bien nourris ! Que de maux elles se font à elles-mêmes, pour ne point décider entre l'action et le repos ! Ou bien un coup de tête; ou bien un coup de pied; ou bien attends; ou bien dors. Qu'est-ce que ce tumulte en toi, qui ne blesse que toi ? Tu te retournes, pauvre amoureux, sur ton lit, comme si ton mal était couché à côté de toi; mais c'est ta propre fuite qui est tout ton mal. Observe bien; tiens-toi en repos; cette minute a passé; les autres passeront; ton lit n'est pas plus dur qu'à l'ordinaire. Essaie d'ouvrir des yeux humains, et de voir les choses à leur distance.

Ainsi je philosophais sur les passions, devant ces yeux noirs, profonds comme des puits. Fenêtres pour moi sur lui, non pour lui sur moi et sur toutes choses. J'en étais à ce point quand le Maître des tempêtes conclut d'une poignée de main et s'en alla d'un pas assuré, le chien devant, le cheval derrière.

24 août 1910.

L'ALMANACH

Les paysans lisent l'almanach. Quoi de plus beau pour eux ? Les jours qui viennent, et les mois, et les saisons, ce sont des jalons sur leurs projets. De l'année qui va suivre, on connaît d'avance certaines choses. D'abord ce qui est comme immuable, c'est-à-dire le départ et le retour des étoiles; tel est le squelette de l'almanach. Une année, c'est un tour complet des étoiles. Je me souviens que j'ai vu l'an passé Orion, ce grand rectangle orné comme d'un baudrier et d'une épée, basculer à l'ouest comme il fait maintenant; et Régulus du Lion juste au-dessus de ma tête. Une année a passé; je le vois, comme je vois sur le cadran de ma pendule qu'une heure vient de passer. Les étoiles marquent les heures aussi; les pilotes de Virgile suivaient les mouvements de la Grande-Ourse autour de l'étoile Polaire; ce mouvement indique à la fois l'heure et la saison; au cours d'une année, le

minuit de la Grande-Ourse fait le tour du cercle; en ce moment, et au commencement de la nuit, la Grande-Ourse est presque au zénith; cette grande aiguille marque la saison, le temps où le merle siffle, où les narcisses sont fleuris. Il en est de même tous les ans. Ce n'est pas un petit travail que d'expliquer la relation entre l'Ourse qui tourne au ciel et l'oiseau qui fait son nid; mais encore faut-il commencer par la remarquer, je dirais même par l'admirer. Je crois que les hommes des champs ont un peu trop oublié ce regard vers les étoiles, qui apprit à l'homme les lois les plus simples. Les anciens savaient qu'Arcturus, qu'on nomme aussi le Bouvier, paraît le soir au temps des labours printaniers, et disparaît quand la saison froide et pluvieuse s'avance. Cette science paysanne s'efface. Le laboureur lit le journal. C'est la ville qui imprime l'almanach; et, à la place des mois qui sont au ciel, elle nous dessine des casiers sans couleur, des semaines et des dimanches selon le commerce et les échéances. Heureusement, la nature célèbre aussi Noël et Pâques; heureusement, la fête des Rameaux est écrite dans les bois. N'empêche que l'almanach des villes est un autre almanach. Dans l'almanach auquel je rêve, on verrait l'année tourner sur ses gonds; c'est ouvrir de grandes portes sur l'avenir, et élargir l'espérance. Les hommes seraient plus près d'être poètes, et plus généreux, s'ils ne cessaient de lier leurs travaux à ce grand Univers.

Joignez au tracé des étoiles la course du soleil, son lever, son coucher, sa hauteur dans le ciel; et aussi les phases de la lune, non pas en chiffres tout secs, mais par descriptions, de façon qu'on ne puisse pas penser à la pleine lune sans imaginer le soleil à l'opposé, de l'autre côté de la terre. Traçons aussi le chemin des planètes, en disant que celle-ci annoncera les premiers froids, et cette autre les premières feuilles.

Je sacrifierais quelque chose de la prévision du temps, toujours incertaine; ou plutôt en annonçant par masses, et selon les saisons, j'aurais toujours raison en gros; pour le détail, je décrirais seulement les possibles, comme sont les giboulées de mars, les orages et la grêle de juin; il est bon de peupler l'année qui vient d'images vives. Aux caprices du ciel je mêlerais le chant des oiseaux, qui est presque aussi régulier que les astres. Il n'est pas besoin de tant se risquer pour être prophète.

Quant aux travaux des champs et du jardin, on en parle assez dans tout almanach, et c'est le plus beau. Si on y mêlait les plus sûrs conseils de la chimie et de la médecine, l'almanach serait un beau livre.

Quoi de plus ? Une bonne géographie de la région, partant de la structure des terres, décrivant les sources, les ruisseaux, les rochers, les grottes. Aussi, une vue des productions agricoles et industrielles, de la circulation et du prix des choses. Enfin des notions précises sur le mouvement de la population, émigrations, immigrations. L'histoire viendrait tout naturellement, pour expliquer ce qui ne s'explique point autrement. Je vois ce livre très lisible, de beau papier, et solide comme étaient les Bibles. Voilà un beau travail à faire pour les amis du peuple qui ont du loisir.

En attendant ce bel almanach, je voudrais qu'on essayât d'en écrire un à l'école, sur de beaux cahiers. Ce serait l'occasion de toutes les leçons possibles, de vocabulaire, d'orthographe, de calcul, d'astronomie, de physique, de chimie, d'histoire naturelle, et même de jugement à proprement parler. Par exemple, en ce temps où l'on change l'heure officielle, et où les tests sont à la mode, je proposerais ce sujet de rédaction : « Les embarras d'un chef de gare dans la nuit du 12 au 13 avril. » Je pense aussi au calcul de Noël et de Pâques pour l'année qui vient; la routine est en déroute ici; il y faut une continuelle réflexion. Si avec cela on marquait la marche des ombres sur le mur, de saison en saison, on verrait la science redevenir une plante rustique, qui ferait une belle ombre à chaque porte.

31. août 1910.

L'ART D'ÊTRE HEUREUX

On devrait bien enseigner aux enfants l'art d'être heureux. Non pas l'art d'être heureux quand le malheur vous tombe sur la tête; je laisse cela aux Stoïciens; mais l'art d'être heureux quand les circonstances sont passables et que toute l'amertume de la vie se réduit à de petits ennuis et à de petits malaises.

La première règle serait de ne jamais parler aux autres

de ses propres malheurs, présents ou passés. On devrait tenir pour une impolitesse de décrire aux autres un mal de tête, une nausée, une aigreur, une colique, quand même ce serait en termes choisis. De même pour les injustices et pour les mécomptes. Il faudrait expliquer aux enfants et aux jeunes gens, aux hommes aussi, quelque chose qu'ils oublient trop, il me semble, c'est que les plaintes sur soi ne peuvent qu'attrister les autres, c'est-à-dire en fin de compte leur déplaire, même s'ils cherchent de telles confidences, même s'ils semblent se plaire à consoler. Car la tristesse est comme un poison; on peut l'aimer, mais non s'en trouver bien; et c'est toujours le plus profond sentiment qui a raison à la fin. Chacun cherche à vivre, et non à mourir; et cherche ceux qui vivent, j'entends ceux qui se disent contents, qui se montrent contents. Quelle chose merveilleuse serait la société des hommes, si chacun mettait de son bois au feu, au lieu de pleurnicher sur des cendres !

Remarquez que ces règles furent celles de la société polie; et il est vrai qu'on s'y ennuyait, faute de parler librement. Notre bourgeoisie a su rendre aux propos de société tout le franc-parler qu'il y faut; et c'est très bien. Ce n'est pourtant pas une raison pour que chacun apporte ses misères au tas; ce ne serait qu'un ennui plus noir. Et c'est une raison pour élargir la société au delà de la famille; car, dans le cercle de famille, souvent, par trop d'abandon, par trop de confiance, on vient à se plaindre de petites choses auxquelles on ne penserait même pas si l'on avait un peu le souci de plaire. Le plaisir d'intriguer autour des puissances vient sans doute de ce que l'on oublie alors, par nécessité, mille petits malheurs dont le récit serait ennuyeux. L'intrigant se donne, comme on dit, de la peine, et cette peine tourne à plaisir, comme celle du musicien, comme celle du peintre; mais l'intrigant est premièrement délivré de toutes les petites peines qu'il n'a point l'occasion ni le temps de raconter. Le principe est celui-ci : si tu ne parles pas de tes peines, j'entends de tes petites peines, tu n'y penseras pas longtemps.

Dans cet art d'être heureux, auquel je pense, je mettrais aussi d'utiles conseils sur le bon usage du mauvais temps. Au moment où j'écris, la pluie tombe; les tuiles sonnent; mille petites rigoles bavardent; l'air est lavé et

comme filtré; les nuées ressemblent à des haillons magnifiques. Il faut apprendre à saisir ces beautés-là. Mais, dit l'un, la pluie gâte les moissons. Et l'autre : la boue salit tout. Et un troisième : il est si bon de s'asseoir dans l'herbe. C'est entendu; on le sait; vos plaintes n'y retranchent rien, et je reçois une pluie de plaintes qui me poursuit dans la maison. Eh bien, c'est surtout en temps de pluie que l'on veut des visages gais. Donc, bonne figure à mauvais temps.

8 septembre 1910.

JE REVOIS UNE TOUTE PETITE VILLE...

Je revois une toute petite ville, au fond de la Bretagne; des pavés pointus; une hôtellerie à vitraux; une halle en charpente, où l'on danse. On croit que le temps s'est arrêté, ou que quelque vieux siècle a tourné sur lui-même. Autour de la ville, des collines dures, couvertes de lande; des vallons coupés de haies et de talus; des sources courantes partout. C'était un dimanche. Les filles allaient en bande sur la route et chantaient. Dans les sentiers, à mi-côte, on voyait ici et là quelque garçon tout noir, avec une baguette dans la main, qui regardait les sources, les champs et la lande.

Je saisis ce contraste comme une chose d'importance. Pourquoi les femmes en société et l'homme seul ? Quoique cela répondît à un sentiment secret, je n'en pus trouver de causes satisfaisantes. J'ai pourtant depuis rencontré des femmes en troupeau et des hommes seuls; et il y a plus d'une manière d'être seul. L'homme est donc plus inquiet ou plus triste ? Mais c'est trop supposer; chacun fuit la tristesse; ces Bretons étaient jeunes et avaient des yeux gais. Peut-être, par leur nature d'homme, étaient-ils plus portés à regarder et moins à parler.

L'homme me semble plus individu que la femme. La femme est un moment de l'espèce, très exactement, puisqu'elle porte les œufs. L'enfant est une partie de la femme, qui se détache et survit : il y a une durée sans fin en elle. L'homme est plus momentané; certaines espèces chassent ou tuent le mâle. D'où peut-être on peut conclure que l'homme a moins de contentement avec lui-même; il

lui faut sans doute quelque contemplation ou quelque projet hors de lui. Je le vois poète, voyageur, inventeur, guerrier. Ses rêveries sont autour de lui. Il ne s'amuse point à sentir; penser est son lot. Ou bien ce n'est plus qu'un triste Argan dans son fauteuil.

Parlez-lui des choses, le voilà hors de lui et content. Ramenez-le à lui, il tombe dans les passions chagrines. Or, qu'est-ce que parler, le plus souvent ? C'est ressasser. C'est redire ce qui est passé ou ce qui recommence. C'est une revue et une définition des gens. Ils me nomment, ils me séparent; ils me font exister pour moi. Les choses ne me séparent point et ne me nomment point. Si étrange que cela paraisse, plus on est seul, moins on pense à soi, surtout si l'imagination est forte et fait le tour des objets. L'isolement en face des choses, c'est comme un voyage, en haut, en bas. Celui pour qui la pensée de soi est un peu lourde fuira cette espèce d'amitié qui lui parle de lui-même. Il cherchera quelque conversation pythagorique, sur les vastes choses; ou les choses mêmes, assez grandes pour qu'il s'y oublie. Dans le fait on a toujours vu les gens qui ne se plaisent pas trop en eux-mêmes rechercher la solitude monastique. La réflexion, le jeu, l'invention, ce sont encore des monastères. Penser, c'est s'oublier. Newton oubliait de déjeuner. S'en aller est plutôt un bonheur masculin; qui parle se répète; mais penser, c'est toujours comme un voyage d'un petit moment. C'est la fuite du grand Tolstoï qui me faisait penser à toutes ces choses.

19 novembre 1910.

L'ÉTERNEL PORTRAIT

Je regardais hier le buste d'un philanthrope; c'était une tête à moitié chauve, une barbe en pointe, et l'air d'un sous-chef à son bureau. Peut-être de son vivant avait-il cet air-là; car les hommes prennent souvent un air déplaisant dès qu'ils pensent qu'on les regarde; et le sculpteur avait copié toutes les rides, ce qui fit dire peut-être, à la famille et aux amis, que c'était bien ressemblant. Tous ces témoins sont morts, et il nous reste un vilain bonhomme de marbre.

Puisque l'on élève des statues, je voudrais une école où l'on enseignerait les règles de cet art, qu'il est facile de retrouver d'après les anciens. La première règle est d'embellir; il faut ramener l'homme à un âge moyen et ne laisser que les rides qui marquent des pensées; et encore sans mouler ni copier; car les rides sont en mouvement dans un visage; le marbre, c'est tout à fait autre chose. Si vous faites un coureur en marche, il sera toujours immobile; ce serait une faute si l'on copiait un moment de la course, il faut exprimer toute la course par une seule attitude. De même, il faut exprimer tous les mouvements d'un visage par des traits immobiles. On y arriverait peut-être, sans le chercher, par d'autres simplifications que je vais dire.

D'abord se délivrer de la mode, qui nous cache l'homme; le faire au saut du lit; donner à ses cheveux le mouvement naturel; et, pour cela, composer une des chevelures humaines. Il y a peut-être dix mouvements naturels des cheveux; il faudrait les étudier, les travailler d'avance, en marbre et en bronze; il y a les cheveux d'Homère, les cheveux de Cicéron, les cheveux de Septime-Sévère.

Autant à dire pour les traits et pour la forme de la tête; il y a un certain nombre de types. Des fillettes disaient, pour s'amuser : « Moi, je suis poire, toi tu es pomme. » Il y a la figure de chèvre, comme celle de Musset; la figure chevaline, longue et osseuse; la figure du bon Satyre, avec le nez relevé et le front en coupole. Quelque naturaliste, qui enseignerait dans cette école de sculpteurs, ferait voir comment les caractères d'une figure humaine répondent les uns aux autres; s'il expliquait pourquoi, en considérant l'attache des mâchoires, le jeu des muscles, et l'équilibre mécanique du sourire, de la parole, de la mastication, cela n'en vaudrait que mieux. On créerait une dizaine de modèles humains; on retrouverait pour chacun le mouvement naturel de la barbe, les surfaces principales et l'attache du cou par derrière qui, lorsqu'elle est juste, donne la vie et le repos à l'ensemble. On exposerait ces immortels sans nom, et chacun y choisirait son portrait.

Ainsi on aurait la vraie ressemblance, et la vraie éternité d'un homme. Que reste-t-il d'un homme ? Une manière d'être humain. De grandes choses, et non pas

de petites misères; un portrait pour l'avenir, non pour les morts. Plus beau que l'homme; plus homme que l'homme. C'est l'expression qui nous trompe; on appelle expression l'air de chacun, qui le fait reconnaître; mais cela c'est plutôt l'impression que l'expression; l'impression est belle chez le vivant; dans le marbre, elle est hideuse. L'expression suppose un langage; quelque chose de commun et d'ordinaire, qui ait pourtant de la beauté et de la puissance; un beau vers dit une chose banale, avec les mots les plus simples; la plus belle musique est une chanson de berger, ou de marin. De quel berger ou de quel marin ? Que nous importe ? Laissons pourrir ce qui est mort. Mais l'histoire gâte tout. Je propose ici un art des portraits éternels. Un bon visage tout simple a son éternité propre; il la perd, par exemple, s'il mêle un mouvement du nez avec un mouvement du menton qui ne s'y accorde pas; chaque homme, disait Gœthe, est éternel à sa place. Je dirais que chaque homme est éternel dans ce qu'il exprime.

21 novembre 1910.

COLONIES D'ANIMAUX

Si quelque accident vous enlève un peu de peau et de chair, ce morceau de vous-même est bientôt mort; mais n'entendez pas par là qu'il participe à une vie indivisible que votre corps retiendrait. Ce petit morceau est une colonie d'animaux; s'ils meurent, c'est parce qu'ils sont jetés hors du milieu liquide qui leur convient, absolument comme un poisson que l'on a tiré de l'eau. De même, si vous conservez ce petit morceau de vous-même dans un milieu semblable au sang qui le baignait, ce petit morceau vivra. On l'a prouvé ces jours-ci, par expérience directe; mais, en vérité, on le savait déjà.

Chacun éprouve en soi l'effet de ces vies animales indépendantes. Essayez d'avaler, sans avoir rien à avaler; votre volonté, comme vous dites, se dépensera vainement. Mais faites couler un morceau de pain mastiqué ou seulement un peu de salive au bon endroit, vers le fond de la bouche, vous ne pourrez pas ne pas avaler. Il y a, très exactement, au fond de votre bouche, un ani-

mal qui attend sa proie, et qui la saisit dès qu'elle le touche. Observez; la chose se fait sans vous. Sans vous l'estomac brasse les aliments; sans vous l'intestin les fait circuler. Sans vous votre cœur bat, au choc du sang qu'il a lui-même lancé. Sans vous votre pupille s'élargit dans l'ombre, et se rétrécit dans la vive lumière. Sans vous les paupières se ferment vivement si quelque chose menace vos yeux. Vos jambes savent marcher; bien mieux, elles tremblent très bien contre votre permission.

Si nous pensions à tout cela, nous aurions naturellement l'idée que nous sommes une colonie d'animaux, attachée à un squelette à peu près comme l'huître ou l'anémone de mer sont attachées au rocher. De là ces colères et ces peurs, qui soudain nous emportent. C'est notre troupeau de monstres marins qui s'agite, qui se réveille et s'excite par ses premiers mouvements, comme des poissons dans un filet. Je dis monstres marins, parce qu'ils baignent tous dans le sang, et que le sang, comme liquide, ressemble assez à l'eau de mer.

Ce qui a détourné les physiologistes, assez longtemps, de ces idées si naturelles, c'est que, suivant l'illusion commune, ils ont cherché quelque principe qui fît mouvoir les parties; non pas assurément une volonté, car ce n'est qu'un mot, mais un organe central qui pût lancer par mille canaux une espèce de fluide vital jusqu'aux extrémités. De là cette idée d'un cerveau qui sent, qui veut, qui pense enfin. Mais ce n'était que de la scolastique solidifiée. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le cerveau est un centre pour les nerfs, par l'intermédiaire duquel les monstres marins s'excitent les uns les autres bien plus subtilement que par des frottements de voisinage, ce qui limite communément les soubresauts de l'un par les soubresauts de tous les autres. Et il ne faut point dire que le cerveau commande, mais seulement que c'est par le cerveau que la partie obéit au tout. Ce n'est pas le cerveau qui agit; c'est le tout qui agit. Ce n'est pas le cerveau qui retient mon poing, ce sont tous mes autres organes qui retiennent mon poing. Je suis une Monarchie en apparence, une République en réalité.

4 décembre 1910.

ÉPICTÈTE

« SUPPRIME l'opinion fausse, tu supprimes le mal. » Ainsi parle Épictète. Le conseil est bon pour celui qui attendait le ruban rouge et qui s'empêche de dormir en pensant qu'il ne l'a point. C'est donner trop de puissance à un bout de ruban; celui qui le penserait comme il est, un peu de soie, un peu de garance, n'en serait pas troublé. Épictète abonde en exemples rudes; cet ami bienfaisant nous prend à l'épaule : « Te voilà triste, dit-il, parce que tu n'as pu occuper au cirque cette place désirée, et que tu crois qui t'est due. Viens donc, le cirque est vide maintenant; viens toucher cette pierre merveilleuse; tu pourras même t'y asseoir. » Le remède est le même, contre toutes les peurs et contre tous les sentiments tyranniques; il faut aller droit à la chose et voir ce que c'est.

Le même Épictète dit au passager : « Tu as peur de cette tempête comme si tu devais avaler toute cette grande mer; mais, mon cher, il ne faut que deux pintes d'eau pour te noyer. » Il est sûr que ce formidable mouvement des vagues représente très mal le danger réel. On dit et on pense : « Mer furieuse; voix de l'abîme; vagues courroucées; menace; assaut. » Cela n'est point vrai; ce sont des balancements selon la pesanteur, la marée et le vent; nul mauvais destin; ce n'est pas tout ce bruit ni tout ce mouvement qui te tuera; nulle fatalité; on peut se sauver d'un naufrage; on peut se noyer dans une eau tranquille; le problème véritable est celui-ci : auras-tu la tête hors de l'eau ? J'ai entendu conter que de bons marins, quand ils approchaient de quelque rocher maudit, se couchaient dans la barque en se couvrant les yeux. Ainsi des paroles entendues autrefois les tuaient. Leurs corps, rejetés sur la même plage, témoignaient pour l'opinion fausse. Celui qui saurait penser simplement à des rochers, à des courants, à des remous, et en somme à des forces liées entre elles et entièrement explicables, se délivrerait de toute la terreur et peut-être de tout le mal. Tant que l'on manœuvre on ne voit qu'un certain danger à la fois. Le duelliste habile n'a point peur, parce qu'il voit clairement ce qu'il fait et ce que fait l'autre; mais s'il se livre au destin, le regard noir qui

le guette le perce avant l'épée; et cette peur est pire que le mal.

Un homme qui a un caillou dans les reins et qui se livre au chirurgien imagine un ventre ouvert et des flots de sang. Mais le chirurgien non. Le chirurgien sait qu'il ne va pas trancher une seule cellule; qu'il va seulement écarter les cellules de cette colonie de cellules, s'y faire un passage; laisser couler peut-être un peu de ce liquide dans lequel elles baignent, moins sans doute que n'en coûterait une coupure à la main mal pansée. Il sait quels sont les vrais ennemis de ces cellules, et contre lesquels elles forment ce tissu serré qui résiste au fer; il sait que cet ennemi, le microbe, est dans la place, par ce caillou qui ferme la route aux excrétions naturelles; il sait que son bistouri apporte la vie, non la mort; il sait que, les ennemis écartés, tout cela va revivre aussitôt, comme on voit qu'une coupure nette et propre se guérit presque aussi vite qu'elle est faite. Si le patient se forme de ces idées-là, s'il supprime l'opinion fausse, il n'est pas pour cela guéri de la pierre; il est du moins guéri de la peur.

10 décembre 1910.

PATIENCE

Quand je vais prendre le train, j'entends toujours des gens qui disent : « Vous n'arrivez qu'à telle heure. Comme ce voyage est long et ennuyeux ! » Le mal est qu'ils le croient; et c'est là que notre Stoïcien aurait dix fois raison quand il dit : « Supprime le jugement, tu supprimes le mal. »

Si l'on regardait les choses autrement, on serait conduit à considérer un voyage en chemin de fer comme un des plaisirs les plus vifs. Si l'on ouvrait quelque panorama où l'on verrait les couleurs du ciel et de la terre et la fuite des choses comme sur une grande roue dont le centre serait au fond de l'horizon, si l'on donnait un tel spectacle, tout le monde voudrait l'avoir vu. Et si l'inventeur réalisait aussi la trépidation du train et tous les bruits du voyage, cela paraîtrait encore plus beau.

Or toutes ces merveilles, dès que vous montez en

chemin de fer, vous les avez gratis; oui, gratis, car vous payez pour être transporté, non pour voir des vallées, des fleuves et des montagnes. La vie est pleine de ces plaisirs vifs, qui ne coûtent rien, et dont on ne jouit pas assez. Il faudrait des écriteaux dans toutes les langues et un peu partout, pour dire : « Ouvrez les yeux, prenez du plaisir. »

A quoi vous répondez : « Je suis voyageur, non spectateur. Une affaire importante veut que je sois ici ou là, le plus tôt que je pourrai. C'est à cela que je pense; je compte les minutes et les tours de roue. Je maudis ces arrêts et ces employés indolents qui poussent les malles sans passion. Moi je pousse les miennes en idée; je pousse le train; je pousse le temps. Vous dites que c'est déraisonnable, et moi je dis que c'est naturel et inévitable, si l'on a un peu de sang dans les veines. »

Assurément il est bon d'avoir du sang dans les veines; mais les animaux qui ont triomphé sur cette terre ne sont pas les plus colériques; ce sont les raisonnables, ceux qui gardent leur passion pour le juste moment. Ainsi le terrible escrimeur, ce n'est pas celui qui frappe du pied la planche et qui part avant de savoir où il ira; c'est ce flegmatique qui attend que le passage soit ouvert et qui y passe soudain comme une hirondelle. De même, vous qui apprenez à agir, ne poussez pas votre wagon, puisqu'il marche sans vous. Ne poussez pas le majestueux et imperturbable temps qui conduit tous les univers ensemble d'un instant à un autre instant. Les choses n'attendent qu'un regard pour vous prendre et vous porter. Il faudrait apprendre à être bon et ami pour soi-même.

11 décembre 1910.

MAUX D'ESPRIT

L'IMAGINATION est pire qu'un bourreau chinois; elle dose la peur; elle nous la fait goûter en gourmets. Une catastrophe réelle ne frappe pas deux fois au même point; le coup écrase la victime; l'instant d'avant elle était comme nous sommes quand nous ne pensons point à la catastrophe. Un promeneur est atteint par une auto-

mobile, lancé à vingt mètres et tué net. Le drame est fini; il n'a point commencé; il n'a point duré; c'est par réflexion que naît la durée.

Aussi, moi qui pense à l'accident, j'en juge très mal. J'en juge comme un homme qui, toujours sur le point d'être écrasé, ne le serait jamais. J'imagine cette auto qui arrive; dans le fait, je me sauverais si je percevais une telle chose; mais je ne me sauve pas, parce que je me mets à la place de celui qui a été écrasé. Je me donne comme une vue cinématographique de mon propre écrasement, mais une vue ralentie, et même arrêtée de temps en temps; et je recommence; je meurs mille fois et tout vivant. Pascal disait que la maladie est insupportable pour celui qui se porte bien, justement parce qu'il se porte bien. Une maladie grave nous accable sans doute assez pour que nous n'en sentions plus enfin que l'action présente. Un fait a cela de bon, si mauvais qu'il soit, qu'il met fin au jeu des possibles, qu'il n'est plus à venir, et qu'il nous montre un avenir nouveau avec des couleurs nouvelles. Un homme qui souffre espère, comme un bonheur merveilleux, un état médiocre qui, la veille, aurait fait son malheur peut-être. Nous sommes plus sages que nous ne croyons.

Les maux réels vont vite, comme le bourreau va chez nous. Il coupe les cheveux, échancre la chemise, lie les bras, pousse l'homme. Cela me paraît long, parce que j'y pense, parce que j'y reviens, parce que j'essaie d'entendre ce bruit des ciseaux, de sentir la main des aides sur mon bras. Dans le fait une impression chasse l'autre, et les pensées réelles du condamné sont des frissons sans doute, comme les tronçons d'un ver; nous voulons que le ver souffre d'être coupé en morceaux; mais dans quel morceau sera la souffrance du ver ?

On souffre de retrouver un vieillard revenu à l'enfance, ou un ivrogne hébété qui nous montre « le tombeau d'un ami ». On souffre parce que l'on veut qu'ils soient en même temps ce qu'ils sont et ce qu'ils ne sont plus. Mais la nature a fait son chemin; ses pas sont heureusement irréparables; chaque état nouveau rendait possible le suivant, toute cette détresse que vous ramassez en un point est égrenée sur la route du temps; c'est le malheur de cet instant qui va porter l'instant suivant. Un homme vieux, ce n'est pas un homme jeune qui souffre de la

vieillesse; un homme qui meurt, ce n'est pas un vivant qui meurt.

C'est pourquoi il n'y a que les vivants qui soient atteints par la mort, que les heureux qui conçoivent le poids de l'infortune; et, pour tout dire, on peut être plus sensible aux maux d'autrui, qu'à ses propres maux, et sans hypocrisie. De là un faux jugement sur la vie, qui empoisonne la vie, si l'on n'y prend garde. Il faut penser le réel présent de toutes ses forces, par science vraie, au lieu de jouer la tragédie.

12 décembre 1910.

ZADIG AMOUREUX

ZADIG, dans Voltaire, devient amoureux de la reine; dans sa détresse il appelle à son secours la philosophie; il en reçoit des lumières, mais sans aucun soulagement. Beaucoup d'hommes en diraient autant, et jetteraient impatiemment le livre. Mais n'est-ce pas attendre trop d'un livre? Les maximes générales sont surtout bonnes contre les peines et les erreurs du voisin. Mais contre une fureur d'amour trompé ou d'ambition, ou d'envie, que pourrait une maxime? Autant vaudrait, contre la fièvre, lire l'ordonnance du médecin.

Savoir de vraie science, c'est percevoir clairement les choses présentes. On raconte qu'un général formé par la guerre, et qui passait pour n'avoir peur de rien, s'enfuit un jour pour avoir rencontré, dans un escalier noir, un fantôme blanc qui levait les bras; ce n'était qu'une statue. Il ne manqua à cet homme, dans cette circonstance, qu'une perception nette de la chose. Les meilleures maximes ne valaient pas le plus petit commencement de connaissance vraie. On a sans doute travesti cette forte doctrine morale des Stoïciens en supposant toujours qu'ils proposaient à la volonté des règles vides au lieu d'objets. Épictète disait : « Au lieu de vouloir que les événements soient comme tu veux, il faut vouloir que les événements soient comme ils sont »; c'est fort bien; mais je n'arrive pas à vouloir sans raisons; et ce n'est pas pour rien que les mêmes auteurs nous répètent : « Considère avec attention la vraie nature et la nécessité de chaque chose. » Par

exemple, si je veux vouloir que les choses soient comme elles sont en effet, il faut que je saisisse comme elles sont arrivées, une cause poussant l'autre; alors, par la perception claire de ce mécanisme-là, de ces causes-là, on arrivera à ne plus vouloir qu'elles soient autrement; c'est la connaissance vraie de l'objet qui nous sauvera.

Je reviens à Zadig et aux passions de l'amour. Toute passion se nourrit de fantômes et de notions confuses; mais quand je me répéterais cela, quand je retrouverais dans ma mémoire tous les conseils de la philosophie et les meilleurs préceptes de la morale, cela ne me dispense toujours pas d'aller au fantôme, et de voir ce que c'est. Aux yeux de Zadig, la reine avait toutes les perfections; c'est là qu'était sans doute l'erreur cachée. Son courage s'exerçait dans le vide au lieu de percevoir exactement la chose avec tous ses ressorts. Il y a des regards qui jettent un pauvre amoureux hors de lui-même; et fort souvent ce n'est qu'un jeu des paupières qui manquent d'eau, ou un mouvement des sourcils contre une lumière plus vive, ou tout simplement des jeux de lumière et d'ombres venant d'une cause extérieure. La largeur de l'iris donne au regard une profondeur d'énigme; mais cette largeur dépend de l'éclairement. Tout le jeu des passions vient sans doute de l'idolâtrie, qui suppose des pensées dans les objets : et les yeux humains en sont un bel exemple. La fatigue, un corset un peu trop neuf, ou des chaussures étroites, peuvent donner aux traits d'une femme une expression de dédain ou de mépris; une coiffure compliquée plus qu'à l'ordinaire occupe la femme la moins coquette, gêne les mouvements de la tête et du cou, et dirige un entretien jusqu'à une froide et majestueuse sagesse dont il faut accuser le coiffeur. Ne dites pas que la perception de ces petites causes rendrait enfin la vie insupportable; car on se laisse toujours assez prendre aux apparences; il n'est pas à craindre qu'on triomphe tout à fait des passions; il ne s'agit que de les modérer, et d'amortir en quelque sorte une imagination qui vibre trop d'une erreur à l'autre. Un chanteur peut briser une coupe de cristal par les vibrations de sa voix; mais, si vous posez le doigt sur le bord de la coupe, non.

19 décembre 1910.

PASSIONS DE VOISINAGE

« Comme on vit mal, dit l'un, avec ceux que l'on connaît trop. On gémit sur soi-même sans retenue, et l'on grossit par là de petites misères; eux de même. On se plaint aisément de leurs actes, de leurs paroles, de leurs sentiments; on laisse éclater les passions; on se permet des colères pour de faibles motifs; on est trop sûr de l'attention, de l'affection et du pardon; on s'est trop bien fait connaître pour se montrer en beau. Cette franchise de tous les instants n'est pas véridique; elle grossit tout; de là une aigreur de ton et une vivacité de gestes qui étonnent dans les familles les plus unies. La politesse et les cérémonies sont plus utiles qu'on ne croit. »

« Comme on vit mal, dit l'autre, avec ceux qu'on ne connaît pas du tout. Il y a des mineurs sous la terre qui piochent pour un rentier. Il y a des confectionneuses en chambre qui s'épuisent pour les coquettes acheteuses d'un grand magasin. Il y a des malheureux en ce moment, qui ajustent et collent des jouets par centaines, et à vil prix, pour le plaisir des enfants riches. Ni les enfants riches, ni les élégantes, ni les rentiers ne pensent à tout cela; or tous ont pitié d'un chien perdu ou d'un cheval fourbu; ils sont polis et bons avec leurs domestiques, et ne supportent pas de leur voir les yeux rouges ou l'air boudeur. On paie très bien un pourboire, et sans hypocrisie, parce qu'on voit la joie du garçon de café, du commissionnaire, du cocher. Le même homme, qui paie largement un porteur de malles, affirme que les cheminots peuvent vivre sans se priver avec ce que la Compagnie leur donne. Chacun, à toute minute, tue le mandarin; et la société est une merveilleuse machine qui permet aux bonnes gens d'être cruels sans le savoir. »

« Comme on vit bien, dit un troisième, avec ceux qu'on ne connaît pas trop. Chacun retient ses paroles et ses gestes, et par cela même ses colères. La bonne humeur est sur les visages et bientôt dans les cœurs. Ce que l'on regrettait d'avoir dit, on ne pense même pas à le dire. On se montre à son avantage devant un homme qui ne vous connaît guère; et cet effort nous rend souvent plus justes pour les autres, et pour nous-mêmes. On n'attend

rien d'un inconnu; on est tout content du peu qu'il donne. J'ai observé que les étrangers sont aimables, parce qu'ils ne savent dire que des politesses, sans pointes; de là vient que quelques-uns se plaisent en pays étranger; ils n'ont point occasion d'y être méchants, et ils y sont plus contents d'eux-mêmes. En dehors même des conversations, quelle amitié, quelle société facile sur ce trottoir ! Un vieillard, un enfant, même un chien y circulent à l'aise; au contraire, dans la rue, les cochers s'injurient; chacun est pressé par des voyageurs qui ne se voient point; le mécanisme n'est pas compliqué, mais il grince déjà. La paix sociale résultera de rapports directs, de mélanges d'intérêts, d'échanges directs, non par organisations, qui sont mécanismes, comme syndicats et corps constitués, mais au contraire par unités de voisinage, ni trop grandes ni trop petites. Le fédéralisme par régions est le vrai. »

27 décembre 1910.

LES MOLLUSQUES

Il y a un roman de Dickens, *La Petite Dorrit,* qui n'est pas parmi les plus connus, et que je préfère à tous les autres. Les romans anglais sont comme des fleuves paresseux : le courant y est à peine sensible, la barque tourne souvent au lieu d'avancer; on prend goût pourtant à ce voyage, et l'on ne débarque pas sans regret.

Dans ce roman-là, vous trouverez des Mollusques de tout âge et de toute grosseur; c'est ainsi que Dickens appelle les bureaucrates, et c'est un nom qui me servira. Il décrit donc toute la tribu des Mollusques et le Ministère des Circonlocutions, qui est leur habitation préférée. Il y a donc de gros et puissants Mollusques, tel lord Decimus Tenace Mollusque, qui représente les Mollusques à la Haute Chambre, et qui les défend quand il faut et comme il faut; il y a de petits Mollusques aux deux Chambres, qui ont charge, par des Oh ! et des Ah ! de figurer l'opinion publique, toujours favorable aux Mollusques. Il y a des Mollusques détachés un peu partout, et enfin un grand banc de Mollusques au Ministère des

Circonlocutions. Les Mollusques sont très bien payés, et ils travaillent tous à être payés encore mieux, à obtenir la création de postes nouveaux où viennent s'incruster leurs parents et alliés; ils marient leurs filles et leurs sœurs à des hommes politiques errants, qui se trouvent ainsi attachés au banc des Mollusques, et font souche de petits Mollusques; et les Mollusques mâles, à leur tour, épousent des filles bien dotées, ce qui attache au banc des Mollusques le riche beau-père, les riches beaux-frères, pour la solidité, l'autorité, la gloire des Mollusques à venir. Ces travaux occupent tout leur temps. Ne parlons pas des papiers innombrables qu'ils font rédiger par des commis, et qui ont pour effet de décourager, de discréditer, de ruiner tous les imprudents qui songent à autre chose qu'à la prospérité des Mollusques et de leurs alliés.

Le même jeu se joue chez nous, et à nos dépens. Mollusques aux Chemins de Fer, aux Postes, à la Marine, aux Travaux Publics, à la Guerre; alliés des Mollusques au Parlement, dans les Grands Journaux, dans les Grandes Affaires; mariages de Mollusques, déjeuners de Mollusques, bals de Mollusques. S'allier, se pousser, se couvrir; s'opposer à toute enquête, à tout contrôle; calomnier les enquêteurs et contrôleurs; faire croire que les députés qui ne sont pas Mollusques sont des ânes bâtés, et que les électeurs sont des ignorants, des ivrognes, des abrutis. Surtout veiller à la conservation de l'esprit Mollusque, en fermant tous les chemins aux jeunes fous qui ne croient point que la tribu Mollusque a sa fin en elle-même. Croire et dire, faire croire et faire dire que la Nation est perdue dès que les prérogatives des Mollusques subissent la plus petite atteinte, voilà leur politique. Ils la font à notre nez, jugeant plus utile de nous décourager que de se cacher, produisant de temps en temps un beau scandale afin de nous prouver que nous n'y pouvons rien, que l'électeur ne peut rien au monde, s'il n'adore le Mollusque. Ils feront de Briand un Dieu, et de Painlevé un brouillon et un écervelé; ils perdront enfin la République si elle refuse d'être leur République. Ce qu'un très grand Mollusque exprimait récemment, en disant, à un déjeuner de Mollusques : « Dans cette décomposition universelle, dans cette corruption, dans cette immoralité, dans ce scepticisme, dans cette incom-

pétence qui s'infiltrent partout, je ne vois que l'administration qui tienne encore, et c'est elle qui nous sauvera. »

2 janvier 1911.

MÉLANCOLIE

Il y a quelque temps, je voyais un ami qui souffrait d'un caillou dans le rein, et qui était d'humeur assez sombre. Chacun sait que ce genre de maladie rend triste; comme je le lui disais, il en tomba d'accord; d'où je conclus enfin : « Puisque vous savez que cette maladie rend triste, vous ne devez point vous étonner d'être triste, ni en prendre de l'humeur. » Ce beau raisonnement le fit rire de bon cœur, ce qui n'était pas un petit résultat. Il n'en est pas moins vrai que, sous cette forme un peu ridicule, je disais une chose d'importance, et trop rarement considérée par ceux qui ont des malheurs.

La profonde tristesse résulte toujours d'un état maladif du corps; tant qu'un chagrin n'est pas maladie, il nous laisse bientôt des instants de paix, et bien plus que nous ne croyons; et la pensée même d'un malheur étonne plutôt qu'elle n'afflige, tant que la fatigue, ou quelque caillou logé quelque part, ne vient pas aggraver nos pensées. La plupart des hommes nient cela, et soutiennent que ce qui les fait souffrir dans le malheur, c'est la pensée même de leur malheur; et j'avoue que, lorsque l'on est malheureux soi-même, il est bien difficile de ne pas croire que certaines images ont comme des griffes et des piquants, et nous torturent par elles-mêmes.

Considérons pourtant les malades que l'on appelle mélancoliques; nous verrons qu'ils savent trouver en n'importe quelle pensée des raisons d'être tristes; toute parole les blesse; si vous les plaignez, ils se sentent humiliés et malheureux sans remède; si vous ne les plaignez pas, ils se disent qu'ils n'ont plus d'amis et qu'ils sont seuls au monde. Ainsi cette agitation des pensées ne sert qu'à rappeler leur attention sur l'état désagréable où la maladie les tient; et, dans le moment où ils argumentent contre eux-mêmes, et sont écrasés par les raisons qu'ils croient avoir d'être tristes, ils ne font que remâcher leur

tristesse en vrais gourmets. Or, les mélancoliques nous offrent une image grossie de tout homme affligé. Ce qui est évident chez eux, que leur tristesse est maladie, doit être vrai chez tous; l'exaspération des peines vient sans doute de tous les raisonnements que nous y mettons, et par lesquels nous nous tâtons, en quelque sorte, à l'endroit sensible.

De cette espèce de folie, qui porte les passions jusqu'à la rage, on peut se délivrer en se disant, justement, que tristesse n'est que maladie, et doit être supportée comme maladie, sans tant de raisonnements et de raisons. Par là on disperse le cortège des discours acides; on prend son chagrin comme un mal de ventre; on arrive à une mélancolie muette, à une espèce de stupeur presque sans conscience; on n'accuse plus; on supporte; cependant on se repose, et ainsi on combat la tristesse justement comme il fallait. C'est à quoi tendait la prière, et ce n'était pas mal trouvé; devant l'immensité de l'objet, devant cette sagesse qui sait tout et qui a tout pesé, devant cette majesté incompréhensible, devant cette justice impénétrable, l'homme pieux renonçait à former des pensées; il n'y a certainement point de prière, faite de bonne volonté, qui n'ait aussitôt obtenu beaucoup; vaincre fureur, c'est beaucoup; mais on arrive aussi, par bon sens, à se donner cette espèce d'opium d'imagination qui nous détourne de compter nos malheurs.

6 février 1911.

GRANDET

Le père Grandet, comme on voit dans Balzac, bégayait exprès quand il traitait une affaire; c'est un bon moyen de cacher sa propre pensée et de faire sortir celle de l'autre, par la furieuse envie qu'il a bientôt de finir les phrases du bègue. Ainsi le bègue est un profond diplomate en ce sens-là, et en cet autre sens qu'il est pris pour un niais par les sots. Au reste nul ne commande l'attention comme le bègue, et même nul ne dispose les autres selon ses paroles comme celui qu'on voudrait toujours aider. Enfin on se défie d'un beau parleur; on

lui ferme la porte, au lieu qu'on ouvre au bègue. Un administrateur devrait donc, s'il avait du génie, se faire bègue de naissance; il n'aurait plus besoin de génie.

J'ai connu, sur les bancs du collège, un garçon qui avait de l'ambition et des moyens; il s'appliquait, il comprenait, il retenait. Avec cela une manière de parler plus ridicule que vous n'imaginerez. Bégaiement, nasillement, déformation puérile des consonnes, qui faisait qu'il chantait à peu près ainsi le refrain de ce temps-là : « n'est Bounange, Bounange, Bounange » c'est Boulange...), et encore en traînant et cahotant; de façon que, la première fois qu'on l'entendait, il était tout de suite aussi ridicule qu'un homme peut l'être. Aussi, nous autres, gentils parleurs, à la langue affilée, nous ne pensions plus à nous moquer de lui; bien plutôt nous le prenions en pitié. C'était déjà un grand avantage pour lui, et même dans les examens; car, quand on avait passé là-dessus, on était ravi de surprendre quelque intelligence dans ces bruits de crécelle; et puis il sut se tourner vers les mathématiques, où c'est un grand point que de ne pas parler trop vite ou de pouvoir rattraper une sottise. Par ce chemin il s'éleva jusqu'à la bureaucratie supérieure; et sans doute il n'inquiéta personne, à cause de ces ridicules évidents; ses chefs l'aimèrent du premier mouvement, parce que sa jeunesse n'avait rien de cette vivacité et facilité qui irrite presque toujours un vieil homme, en lui faisant voir qu'il n'est plus comme il était. Quand le roi est chauve, les courtisans savent bien qu'il faut porter perruque; mais le chauve est plus délicatement flatteur. Las Cases était très petit, et ainsi flattait son maître sans le vouloir. Napoléon lui dit un jour : « Vous êtes donc plus petit que moi. » Mais l'art de parvenir n'est bon qu'à consoler ceux qui n'arrivent à rien. Notre bègue était donc bien parti. Disons aussi qu'il n'était pas beau, et eut la chance de blanchir vite; toutes les fées, comme on voit, avaient entouré son berceau.

Ainsi, s'étant élevé par ces ressorts au-dessus de la frivole graine des Mollusques, qui sont bureaucrates incrustés, il exerça bientôt un peu de pouvoir. Il y fut royal; car, aux audiences, il surprit toujours le secret d'autrui, sans jamais livrer le sien; et en même temps, cette parole en vrille qui grinçait dans les oreilles s'imprimait par là dans les mémoires; qui l'avait entendu ne

pouvait plus l'oublier. On l'imitait aisément; ainsi les plus frivoles gravaient sa pensée en eux comme au burin; ce genre de pouvoir dépasse de fort loin la persuasion. Enfin être ridicule, c'est déjà une espèce de gloire. Mais faire le sphinx avec cela par nécessité, laisser tout à deviner, jeter les autres, par l'impatience, dans d'imprudents discours, et ne pouvoir s'échauffer soi-même sans devenir alors tout à fait inintelligible, c'étaient de tels avantages qu'il s'éleva comme une fusée, et sans retomber; il était déjà au cœur de la puissance quand nous autres, les bavards, nous n'étions rien. C'est un peu l'histoire de Sixte-Quint qui, pour être nommé pape, fit le mourant pendant des années; avec cette différence que notre Mollusque faisait l'imbécile sans le vouloir, quoiqu'il ne le fût point. Ah, folle jeunesse, insolente jeunesse ! C'est à vingt ans qu'il faut porter perruque.

18 février 1911.

FAIRE PLAISIR

Je parlais d'un « art de vivre » qu'il faudrait enseigner. J'y mettrais cette règle : « faire plaisir ». Elle me fut proposée par un homme que j'ai connu assez vif de ton, et qui a réformé son caractère. Une telle règle étonne au premier moment. Faire plaisir, n'est-ce pas être menteur, flatteur, courtisan ? Entendons bien la règle; il s'agit de faire plaisir toutes les fois que cela est possible sans mensonge ni bassesse. Or, presque toujours cela nous est possible. Quand nous disons quelque vérité désagréable, avec une voix aigre et le sang au visage, ce n'est qu'un mouvement d'humeur, ce n'est qu'une courte maladie que nous ne savons pas soigner; en vain nous voulons ensuite y avoir mis du courage; cela est douteux, si nous n'avons risqué beaucoup, et, d'abord, si nous n'avons pas délibéré. D'où je tirerais ce principe de morale : « Ne sois jamais insolent que par volonté délibérée, et seulement à l'égard d'un homme plus puissant que toi. » Mais sans doute vaut-il mieux dire le vrai sans forcer le ton, et même, dans le vrai, choisir ce qui est louable.

Il y a à louer presque dans tout; car les vrais mobiles, nous les ignorons toujours, et il n'en coûte rien de supposer plutôt modération que lâcheté, plutôt amitié que prudence. Surtout avec les jeunes, mettez tout au mieux dans ce qui n'est que supposition, et faites-leur un beau portrait d'eux-mêmes; ils se croiront ainsi; ils seront bientôt ainsi; au lieu que la critique ne sert jamais à rien. Par exemple, si c'est un poète, retenez et citez ses plus beaux vers; si c'est un politique, louez-le pour tout le mal qu'il n'a pas fait.

Il me revient ici un récit d'école maternelle. Un tout petit garnement, qui ne faisait jusque-là que mauvaises farces et gribouillages, un jour fit proprement le tiers d'une page de bâtons. La maîtresse passait dans les bancs et donnait des bons points; comme elle ne remarquait seulement pas ce tiers de page tracé avec tant de peine : « Ah ben m... alors ! » dit le petit garnement; et il dit la chose tout crûment, car cette école n'est pas au faubourg Saint-Germain. Sur quoi la maîtresse revint à lui et lui donna un bon point sans autre commentaire; il s'agissait de bâtons et non de beau langage.

Mais ce sont là des cas difficiles. Il y en a tant d'autres où l'on peut toujours, sans hésitation, sourire et se montrer poli et prévenant. Si l'on vous bouscule un peu dans une foule, ayez comme règle d'en rire; le rire dissout la bousculade, car chacun rougit d'une petite colère qui lui venait. Et vous, vous échappez peut-être à une grande colère, c'est-à-dire à une petite maladie.

C'est ainsi que je concevais la politesse; ce n'est qu'une gymnastique contre les passions. Être poli, c'est dire ou signifier, par tous ses gestes et par toutes ses paroles : « Ne nous irritons pas; ne gâtons pas ce moment de notre vie. » Est-ce donc bonté évangélique ? Non. Je ne pousserais point jusque-là; il arrive que la bonté est indiscrète et humilie. La vraie politesse est plutôt dans une joie contagieuse, qui adoucit tous les frottements. Et cette politesse n'est guère enseignée. Dans ce que l'on appelle la société polie, j'ai vu bien des dos courbés, mais je n'ai jamais vu un homme poli.

8 mars 1911.

LE NATUREL

Un grand ami à moi exprime souvent une idée assez forte, c'est que les hommes ne changent point, et que, depuis leurs vingt ans jusqu'à la dernière vieillesse, ils pensent toujours la même chose, s'ils pensent. Cette affirmation choque au premier moment; mais que chacun l'éprouve en l'appliquant à ses amis ou à lui-même, il comprendra en quel sens c'est vrai.

Il y a des idées communes, et il y a des individus. Dès qu'un individu est doué d'intelligence, il peut tout comprendre; et, en ce sens, s'il travaille, il s'enrichira toute sa vie. Mais chacun a sa manière de saisir une idée commune, et chacun y laisse l'empreinte de ses doigts; ou alors il ne la tient pas bien. Avec cet ami dont je parle, nous nous comprenons à demi-mot; il n'y a pas une idée importante sur laquelle nous ne tombions d'accord en quinze paroles, comme si nous courions tous deux sur la même piste et vers le même but; tantôt c'est lui qui touche le premier, tantôt c'est moi; mais c'est toujours le même poteau, et l'un pose sa main sur la main de l'autre. J'en puis citer un troisième, avec qui j'ai eu une familiarité moins longue, mais que je trouve aussi dans mes chemins. Cela m'a fait voir, par l'expérience, ce que c'est que le sens commun.

Mais avec cela nous faisons trois mousquetaires de la plume aussi différents que l'on voudra, par l'humeur, par les goûts, par le ton, par le style; après vingt ans, je les revois comme ils étaient, seulement un peu plus définis encore; chacun d'eux est lui-même, comme un cheval est un cheval, comme un crocodile est un crocodile.

Aussi faut-il dire que certaines idées ont plus de racines que d'autres, dans un homme, et y poussent mieux. Chaque esprit a ses productions naturelles, comme chaque terrain. Vous semez d'autres idées; vous les faites réussir par culture; mais la plante naturelle profite aussi du jardinage, et n'en pousse que plus dru. Peut-être pourrait-on dire que la culture est plus utile à l'individu, pour son bonheur et son équilibre, mais que les sauvageons qu'il fait pousser sont plus utiles aux autres.

Mais laissons tout ce jardinage. Chacun a des idées qui lui vont, et que sa nature produit plus volontiers; il pourra comprendre les autres, mais il n'exprimera jamais bien que celles-là; avec bonheur, alors, avec force, par l'harmonie de l'humeur, des gestes, et de la chose. Qui fournit l'image juste ? Il faut que ce soit l'instinct complice. Mais aussi on peut avoir un génie en soi et n'en rien faire, souvent par l'excès de la culture. De là des penseurs de carnaval.

Le génie suppose une idée commune portée et nourrie par l'instinct et les humeurs. Si l'idée n'est pas une idée commune, ce n'est que folie ou manie; mais aussi, quand l'idée commune est contre l'instinct et les humeurs, elle rend l'individu raisonnable, sans doute, mais en même temps ennuyeux. Il faut les deux; il faut que les passions s'accordent avec une idée vraie; sans quoi vous n'aurez ni éloquence, ni poésie, ni prise sur les autres. Voilà comment un lieu commun vieux comme les rues sera profond et beau par le naturel.

13 mars 1911.

VICTOIRES

Dès qu'un homme cherche le bonheur, il est condamné à ne pas le trouver, et il n'y a point de mystère là-dedans. Le bonheur n'est pas comme cet objet en vitrine, que vous pouvez choisir, payer, emporter; si vous l'avez bien regardé, il sera bleu ou rouge chez vous comme dans la vitrine. Tandis que le bonheur n'est bonheur que quand vous le tenez; si vous le cherchez dans le monde, hors de vous-même, jamais rien n'aura l'aspect du bonheur. En somme on ne peut ni raisonner ni prévoir au sujet du bonheur; il faut l'avoir maintenant. Quand il paraît être dans l'avenir, songez-y bien, c'est que vous l'avez déjà. Espérer, c'est être heureux.

Les poètes expliquent souvent mal les choses; et je le comprends bien; ils ont tant de mal à ajuster les syllabes et les rimes qu'ils sont condamnés à rester dans les lieux communs. Ils disent que le bonheur resplendit tant qu'il est au loin et dans l'avenir, et que, lorsqu'on le tient, ce n'est plus rien de bon; comme si on voulait

saisir l'arc-en-ciel, ou tenir la source dans le creux de sa main. Mais c'est parler grossièrement. Il est impossible de poursuivre le bonheur, sinon en paroles; et ce qui attriste surtout ceux qui cherchent le bonheur autour d'eux, c'est qu'ils n'arrivent pas du tout à le désirer. Jouer au bridge, cela ne me dit rien, parce que je n'y joue pas. La boxe et l'escrime, de même. La musique, de même, ne peut plaire qu'à celui qui a vaincu d'abord certaines difficultés; la lecture, de même. Il faut du courage pour entrer dans Balzac; on commence par s'y ennuyer. Le geste du lecteur paresseux est bien plaisant; il feuillette, il lit quelques lignes, il jette le livre; le bonheur de lire est tellement imprévisible qu'un lecteur exercé s'en étonne lui-même. La science ne plaît pas en perspective; il faut y entrer. Et il faut une contrainte au commencement et une difficulté toujours. Un travail réglé et des victoires après des victoires, voilà sans doute la formule du bonheur. Et quand l'action est commune, comme dans le jeu de cartes, ou dans la musique, ou dans la guerre, c'est alors que le bonheur est vif.

Mais il y a des bonheurs solitaires qui portent toujours les mêmes marques, action, travail, victoire; ainsi le bonheur de l'avare ou du collectionneur, qui, du reste, se ressemblent beaucoup. D'où vient que l'avarice est prise pour un vice, surtout si l'avare en vient à s'attacher aux vieilles pièces d'or, tandis que l'on admire plutôt celui qui met en vitrine des émaux, ou des ivoires, ou des peintures, ou des livres rares ? On se moque de l'avare qui ne veut pas changer son or pour d'autres plaisirs, alors qu'il y a des collectionneurs de livres qui n'y lisent jamais, de peur de les salir. Dans le vrai, ces bonheurs-là, comme tous les bonheurs, sont impossibles à goûter de loin; c'est le collectionneur qui aime les timbres-poste, et je n'y comprends rien. De même c'est le boxeur qui aime la boxe et le chasseur qui aime la chasse, et le politique qui aime la politique. C'est dans l'action libre qu'on est heureux; c'est par la règle que l'on se donne qu'on est heureux; par la discipline acceptée en un mot, soit au jeu de football, soit à l'étude des sciences. Et ces obligations, vues de loin, ne plaisent pas, mais au contraire déplaisent. Le bonheur est une récompense qui vient à ceux qui ne l'ont pas cherchée.

18 mars 1911.

SAVOIR-VIVRE

Il y a une politesse de courtisan, qui n'est pas belle. Mais aussi ce n'est point de la politesse. Et il me semble que tout ce qui est voulu est hors de la politesse. Par exemple un homme réellement poli pourra traiter durement et jusqu'à la violence un homme méprisable ou méchant; ce n'est point de l'impolitesse. La bienveillance délibérée n'est pas non plus de la politesse; la flatterie calculée n'est pas de la politesse. La politesse se rapporte seulement aux actions que l'on fait sans y penser et qui expriment quelque chose que nous n'avons par l'intention d'exprimer.

Un homme de premier mouvement, qui dit tout ce qui lui vient, qui s'abandonne au premier sentiment, qui marque sans retenue de l'étonnement, du dégoût, du plaisir, avant même de savoir ce qu'il éprouve, est un homme impoli; il aura toujours à s'excuser, parce qu'il aura troublé et inquiété les autres sans intention, contre son intention.

Il est pénible de blesser quelqu'un sans l'avoir voulu, par un récit à l'étourdie; l'homme poli est celui qui sent la gêne avant que le mal soit sans remède, et qui change de route élégamment; mais il y a plus de politesse encore à deviner d'avance ce qu'il faut dire et ce qu'il ne faut pas dire, et, dans le doute, à laisser au maître de la maison la direction des propos. Tout cela pour éviter de nuire sans l'avoir voulu; car, s'il juge nécessaire de piquer un dangereux personnage au bon endroit, libre à lui; son acte relève alors de la morale à proprement parler, et non plus de la politesse.

Impolitesse est toujours maladresse. Il est méchant de faire sentir à quelqu'un l'âge qu'il a; mais si on le fait sans le vouloir, par geste ou physionomie, ou parole trop peu méditée, on est impoli. Marcher sur le pied de quelqu'un est violence si on le fait volontairement; si c'est involontairement, c'est impolitesse. Les impolitesses sont des ricochets imprévus; un homme poli les évite et ne touche qu'où il veut toucher; il n'en touche que mieux. Poli ne veut pas dire flatteur nécessairement.

La politesse est donc une habitude et une aisance.

L'impoli, c'est celui qui fait autre chose que ce qu'il veut faire, comme s'il accroche des vaisselles ou des bibelots; c'est celui qui dit autre chose que ce qu'il veut dire, ou qui signifie, par le ton brusque, par la voix forte inutilement, par l'hésitation, par le bredouillement, autre chose que ce qu'il veut signifier. La politesse peut donc s'apprendre, comme l'escrime. Un fat est un homme qui signifie sans savoir quoi, par extravagance voulue. Un timide est un homme qui voudrait bien ne pas être fat, mais qui ne sait comment faire, parce qu'il aperçoit l'importance des actes et des paroles; aussi le voyez-vous se resserrer et se contracter, afin de s'empêcher d'agir et de parler; effort prodigieux sur lui-même, qui le rend tremblant, suant et rouge, et encore plus maladroit qu'il ne serait au naturel. La grâce, au contraire, est un bonheur d'expression et de mouvement qui n'inquiète et ne blesse personne. Et les qualités de ce genre importent beaucoup pour le bonheur. Un art de vivre ne doit point les négliger.

21 mars 1911.

L'ESPRIT HISTORIEN

Il y a deux familles d'esprits. Il y en a qui, dès qu'ils lisent, tout de suite pensent l'œuvre dans l'histoire, comme venant avant d'autres et après d'autres. Par exemple, un roman de Balzac est pour eux un bibelot de ce temps-là, comme serait une commode ou une armoire. D'autres prennent Balzac comme une nourriture, pour penser maintenant, pour vivre maintenant. J'avoue que je ne puis m'empêcher de penser ainsi hors de l'histoire; et, par exemple, si je trouve chez le bouquiniste une *Astronomie* de Lalande, je la lis avec bonheur, non pas avec l'idée d'y trouver l'état de l'astronomie à cette époque-là, mais bien pour m'instruire; et, justement parce que la science était alors moins avancée, moins surchargée, j'y trouve ce qu'il me faut, et des explications que je rencontrerais rarement dans les livres d'aujourd'hui. Un autre fait l'histoire; mais je cherche plutôt à ressusciter l'histoire en ce qu'elle a de vivant et d'utile encore aujourd'hui. Le reste, ce qui n'est que tâtonnement et

œuvres manquées, ne m'intéresse pas du tout. Je ressemble à une ménagère qui, ayant reçu en héritage une armoire de style, y met son linge sans égards pour le style, et fera très bien changer la serrure, si la serrure est usée.

Il est remarquable que l'esprit historien en use avec le temps présent comme il fait avec le passé; et moi aussi, à ma mode. Lui lit tout; revues, brochures et méchants livres, tout lui est bon; « car, dit-il, je n'y trouve pas assurément beaucoup d'idées qui me rendent plus savant; mais aussi ce n'est point cela que j'y cherche; j'y cherche mon temps; je le prends comme il est; il s'exprime tout autant, à mes yeux, dans un mauvais roman que dans un bon roman. Mieux peut-être; car les œuvres médiocres expriment la manière de penser d'un grand nombre; tandis qu'un grand artiste peut être un solitaire qui retarde de quarante ans ». Il lit, il lit, et dans le fond méprise tout.

Pour moi je n'agis pas autrement avec mon temps qu'avec les siècles passés; je ne lis que sur bonne recommandation, et après que la première curiosité des hommes a passé. J'essaie en somme de deviner ce qui sera oublié, afin de ne pas m'en charger l'esprit. De même pour les sciences; je pense que beaucoup de théories tomberont dans l'oubli, et j'aime à retarder un peu sur les physiciens du jour. En quoi je vis sans doute selon l'histoire plus que l'historien ne pense; car l'histoire avance à travers les ruines, par le mouvement des vivants, et non par la poussière des morts. Mais lui, il double l'histoire qui se fait par l'histoire qu'il fait. Je lui dis qu'il est né vieux, et il me répond que je mourrai enfant.

12 avril 1911.

POURQUOI LE COUTEAU COUPE-T-IL ?

Un petit garçon demandait : « Pourquoi le couteau coupe-t-il la table, et pourquoi mon doigt ne coupe-t-il pas la table ? » On peut hausser les épaules, et dire qu'il y a une manie d'interroger, chez les enfants. Il est hors de doute que cette question est niaise dans la forme. Mais, quand elle serait niaise aussi dans le fond, où prenez-vous que les premières raisons de douter n'enfermeront pas toujours une extrême confusion

d'idées? J'ai enseigné la mécanique à de jeunes enfants, par goût et dans une entière liberté; or j'ai observé souvent que le premier mouvement de réflexion produisait des remarques ridicules. Mais ne trouve-t-on pas aussi dans l'histoire des sciences, des sottises qui étonnent?

Donc je ferai voir à cet enfant que sa question est très mal posée, par cette remarque que mon doigt est moins dur que du fer, et que le couteau ne change point de forme et ne s'écrase point sur du bois, tandis que mon doigt s'écraserait bientôt, si quelque forte pression l'appuyait sur une planche. Il faudrait donc comparer un doigt de fer à un couteau de fer; je crois bien que c'est justement à cela qu'il pensait. Et voilà une question qui n'est plus niaise du tout.

Changeons donc d'objet, et travaillons à soulever quelque objet lourd au moyen d'un coin. Il est clair que l'objet lourd est difficile à séparer du plancher, et que le coin va nous y aider. Il est clair aussi que l'analogie entre le coin et le couteau sera aperçue par l'enfant. Mais qu'est-ce qu'un coin? C'est une pente; quand j'enfonce le coin, l'objet lourd monte le long d'une pente. L'analogie de la pente du coin avec une route en pente est déjà difficile à saisir, parce que la route est immobile, tandis que le coin est en mouvement. Aussi sera-t-il bon que j'aie quelque coin de bois assez long, qui fasse comme une route en pente, et une petite voiture qui puisse y rouler. Si je pousse la voiture, le coin restant fixe, la voiture montera; mais si je pousse le coin, la voiture restant fixe, il est clair que la voiture montera encore; je dis les choses sans art; la voiture n'est pas fixe absolument puisqu'elle monte; mais avec vos deux mains, et sans paroles, vous ferez une expérience très claire, et l'enfant y prendra une importante notion.

Nous voilà arrivés au plan incliné, comme machine à élever les fardeaux. Et je pose le problème suivant. Une voiture, après avoir fait un kilomètre sur une route inclinée, s'est élevée de deux mètres; serait-il aussi facile de l'élever de deux mètres verticalement, en tirant sur un câble? on voit bien tout de suite que non; mais on peut essayer; avec une petite voiture d'une demi-livre la différence sera sensible aux doigts. Nous touchons à de profondes théories, que l'enfant pourra commencer à entrevoir, si l'on fait varier la pente, et ainsi le chemin

parcouru, car tout le monde sait qu'une route qui monte de deux mètres sur une longueur moindre donne plus de peine au cheval, mais qu'il tire alors moins longtemps; il ne s'agit que d'amener ces notions à une plus grande clarté.

Sans le pousser trop loin de ce côté-là, je reviens au coin d'abord, qui est plus ou moins difficile à pousser selon que la pente est plus ou moins rapide; et au couteau, qui n'est plus qu'une espèce de coin, employé pour séparer les parties du bois, et un coin à pente douce. D'où nous viendrons aussi à parler du clou, qui est une espèce de coin aussi, la pointe n'étant qu'une pente de tous les côtés. Cette analogie n'est pas seulement bonne à considérer pour les enfants, et nous touchons ici aux plus funestes erreurs de l'esprit grossier, j'entends qui n'analyse point. Car, quand il a dit en riant que si le clou entre dans le bois c'est qu'il est plus dur que le bois, il se croit très fort; mais il n'en est pourtant qu'à la « vertu dormitive » dont beaucoup se moquent, dont peu se gardent autant qu'il faudrait.

16 avril 1911.

DES PASSIONS

On supporte moins aisément la passion que la maladie; dont la cause est sans doute en ceci, que notre passion nous paraît résulter entièrement de notre caractère et de nos idées, mais porte avec cela les signes d'une nécessité invincible. Quand une blessure physique nous fait souffrir, nous y reconnaissons la marque de la nécessité qui nous entoure; et tout est bien en nous, sauf la souffrance. Lorsqu'un objet présent, par son aspect ou par le bruit qu'il fait, ou par son odeur, provoque en nous de vifs mouvements de peur ou de désir, nous pouvons encore bien accuser les choses et les fuir, afin de nous remettre en équilibre. Mais pour la passion nous n'avons aucune espérance; car si j'aime ou si je hais, il n'est pas nécessaire que l'objet soit devant mes yeux; je l'imagine, et même je le change, par un travail intérieur qui est comme une poésie; tout m'y ramène; mes raisonnements sont sophistiques et me paraissent bons;

et c'est souvent la lucidité de l'intelligence qui me pique au bon endroit. On ne souffre pas autant par les émotions; une belle peur vous jette dans la fuite, et vous ne pensez guère, alors, à vous-même. Mais la honte d'avoir eu peur, si l'on vous fait honte, se tournera en colère ou en discours. Surtout votre honte à vos propres yeux, quand vous êtes seul, et principalement la nuit, dans le repos forcé, voilà qui est insupportable, parce qu'alors vous la goûtez, si l'on peut dire, à loisir, et sans espérance; toutes les flèches sont lancées par vous et reviennent sur vous; c'est vous qui êtes votre ennemi. Quand le passionné s'est assuré qu'il n'est pas malade, et que rien ne l'empêche pour l'instant de vivre bien, il en vient à cette réflexion : « Ma passion, c'est moi; et c'est plus fort que moi. »

Il y a toujours du remords et de l'épouvante dans la passion, et par raison, il me semble car on se dit : « Devrais-je me gouverner si mal ? Devrais-je ressasser ainsi les mêmes choses ? » De là une humiliation. Mais une épouvante aussi, car on se dit : « C'est ma pensée même qui est empoisonnée; mes propres raisonnements sont contre moi; quel est ce pouvoir magique qui conduit ma pensée ? » Magie est ici à sa place. Je crois que c'est la force des passions et l'esclavage intérieur qui ont conduit les hommes à l'idée d'un pouvoir occulte et d'un mauvais sort jeté par un mot ou par un regard. Faute de pouvoir se juger malade, le passionné se juge maudit; et cette idée lui fournit des développements sans fin pour se torturer lui-même. Qui rendra compte de ces vives souffrances qui ne sont nulle part ? Et la perspective d'un supplice sans fin, et qui s'aggrave même de minute en minute, fait qu'ils courent à la mort avec joie.

Beaucoup ont écrit là-dessus; et les Stoïciens nous ont laissé de beaux raisonnements contre la crainte et contre la colère. Mais Descartes est le premier, et il s'en vante, qui ait visé droit au but dans son *Traité des Passions*. Il a fait voir que la passion, quoiqu'elle soit toute dans un état de nos pensées, dépend néanmoins des mouvements qui se font dans notre corps; c'est par le mouvement du sang, et par la course d'on ne sait quel fluide qui voyage dans les nerfs et le cerveau, que les mêmes idées nous reviennent, et si vives, dans le silence de la nuit; cette

agitation physique nous échappe communément; nous n'en voyons que les effets; ou bien encore nous croyons qu'elle résulte de la passion, alors qu'au contraire c'est le mouvement corporel qui nourrit les passions. Si l'on comprenait bien cela, on s'épargnerait tout jugement de réflexion, soit sur les rêves, soit sur les passions qui sont des rêves mieux liés; on y reconnaîtrait la nécessité extérieure à laquelle nous sommes tous soumis, au lieu de s'accuser soi-même et de se maudire soi-même. On se dirait : « Je suis triste; je vois tout noir; mais les événements n'y sont pour rien; mes raisonnements n'y sont pour rien; c'est mon corps qui veut raisonner; ce sont des opinions d'estomac. »

9 mai 1911.

REGARDE AU LOIN

Au mélancolique je n'ai qu'une chose à dire : « Regarde au loin. » Presque toujours le mélancolique est un homme qui lit trop. L'œil humain n'est point fait pour cette distance; c'est aux grands espaces qu'il se repose. Quand vous regardez les étoiles où l'horizon de la mer, votre œil est tout à fait détendu; si l'œil est détendu, la tête est libre, la marche est plus assurée; tout se détend et s'assouplit jusqu'aux viscères. Mais n'essaie point de t'assouplir par volonté; ta volonté en toi, appliquée en toi, tire tout de travers et finira par t'étrangler; ne pense pas à toi; regarde au loin.

Il est vrai que mélancolie est maladie; et le médecin en peut quelquefois deviner la cause et donner le remède; mais ce remède ramène l'attention dans le corps, et le souci que l'on a de suivre un régime en détruit justement l'effet; c'est pourquoi le médecin, s'il est sage, te renvoie au philosophe. Mais, lorsque tu cours au philosophe, que trouves-tu ? Un homme qui lit trop, qui pense en myope, et qui est plus triste que toi.

L'État devrait tenir école de sagesse comme de médecine. Et comment ? Par vraie science, qui est contemplation des choses, et poésie grande comme le monde. Car la mécanique de nos yeux, qui se reposent aux larges horizons, nous enseigne une grande vérité. Il faut que

la pensée délivre le corps et le rende à l'Univers, qui est notre vraie patrie. Il y a une profonde parenté entre notre destinée d'homme et les fonctions de notre corps. L'animal, dès que les choses voisines le laissent en paix, se couche et dort; l'homme pense; si c'est une pensée d'animal, malheur à lui. Le voilà qui double ses maux et ses besoins; le voilà qui se travaille de crainte et d'espérance; ce qui fait que son corps ne cesse point de se tendre, de s'agiter, de se lancer, de se retenir, selon les jeux de l'imagination; toujours soupçonnant, toujours épiant choses et gens autour de lui. Et s'il veut se délivrer, le voilà dans les livres, univers fermé encore, trop près de ses yeux, trop près de ses passions. La pensée se fait une prison et le corps souffre; car dire que la pensée se rétrécit et dire que le corps travaille contre lui-même, c'est dire la même chose. L'ambitieux refait mille fois ses discours, et l'amoureux mille fois ses prières. Il faut que la pensée voyage et contemple, si l'on veut que le corps soit bien.

A quoi la science nous conduira, pourvu qu'elle ne soit ni ambitieuse, ni bavarde, ni impatiente; pourvu qu'elle nous détourne des livres et emporte notre regard à distance d'horizon. Il faut donc que ce soit perception et voyage. Un objet, par les rapports vrais que tu y découvres, te conduit à un autre et à mille autres, et ce tourbillon du fleuve porte ta pensée jusqu'aux vents, jusqu'aux nuages, et jusqu'aux planètes. Le vrai savoir ne revient jamais à quelque petite chose tout près des yeux; car savoir c'est comprendre comment la moindre chose est liée au tout; aucune chose n'a sa raison en elle; et ainsi le mouvement juste nous éloigne de nous-mêmes; cela n'est pas moins sain pour l'esprit que pour les yeux. Par où ta pensée se reposera dans cet univers qui est son domaine, et s'accordera avec la vie de ton corps qui est liée aussi à toutes choses. Quand le chrétien disait : « Le ciel est ma patrie », il ne croyait pas si bien dire. Regarde au loin.

15 mai 1911.

ASTRONOMIE

CHACUN a pu voir, ces jours-ci, la lune à son premier quartier voisiner avec Jupiter, d'abord à droite de cette planète, puis à gauche, et descendant le long du Zodiaque, qui est la route du soleil, des planètes et de la lune. Dans les deux précédentes lunaisons, on a pu observer à peu près la même course, et comment la lune va de son croissant à son plein, en même temps qu'elle dérive de Vénus à Jupiter et au delà. Ces phénomènes si aisément visibles, et naturellement si émouvants, devraient servir de texte aux premières leçons sur la nature. La lune et les étoiles offrent des changements rapides, et évidemment réguliers, justement assez compliqués pour que l'esprit le moins délié puisse en découvrir la loi presque sans secours. Et c'est en regardant là, sans doute, que les hommes ont pris la première idée d'une connaissance positive. Car les choses qui nous entourent et que nous pouvons manier sont par cela même trop comme nous voulons ou comme la volonté des autres les fait; c'est une nécessité flexible; mais, là-haut, c'est une nécessité inflexible. Cette douce lune est hors de nos mains; d'où nous comprenons qu'il y a une autre manière de saisir, qui n'est pas méprisable. Mais qui sait seulement, je dis pour l'avoir vu et non pour l'avoir lu, que la lune dérive vers l'est, quoiqu'elle tourne vers l'ouest avec tout le ciel ? On sait que la terre tourne sur elle-même et autour du soleil; on sait que la lune tourne autour de la terre. Mais c'est un savoir abstrait. La belle lune, ses ombres crues sur les hauteurs, et les blancs lacs de brume dans la vallée sont tout à fait autre chose; le sentiment ne réchauffe point l'idée; l'idée n'éclaire point le sentiment. Ce fut un moment sublime lorsque l'ombre lunaire fit voir une loi.

Nous étions sur une haute terrasse, vers le déclin des rossignols. La lune était comme suspendue, et les jeunes arbres faisaient une ombre nette. Mais je posai mon bâton par terre, juste sur l'ombre, et le mouvement de l'ombre devint sensible aussitôt, jusqu'à me surprendre. Une vieille servante, qui rêvait là sans savoir, en fut émue comme d'un prodige, et ses yeux allèrent bien des

fois de l'ombre tournante à la lune immobile. Virgile était comme un beau lac, où toutes les choses se miraient. Mais nos poètes veulent un croissant de lune en plein minuit, et que Vénus se lève le soir à l'horizon. Ainsi notre cœur n'est que désordre, et notre esprit n'est que calcul.

Un soir, comme j'offrais à des syndiqués mon petit bagage de science, et l'astronomie pour commencer, un de ces hommes sévères me dit : « Nous savons ce que c'est; il y a un canon que le soleil fait partir à midi; c'est de l'astronomie. Mais dites-moi, camarade, lorsqu'on a faim à midi, et qu'on n'a rien à manger, est-ce de l'astronomie ? » Je restai court. Mais, pourtant, ne penser qu'à ce que l'on peut, est-ce pouvoir ?

8 juillet 1911.

HUGO ET STENDHAL

Hugo n'aimait pas Stendhal; il lui refusait le style. Je les aime tous les deux; mais j'avoue que Hugo est trop long pour moi, presque toujours. Je le lis en courant, et même j'en passe. Je vois trop où il va; il développe presque toujours une idée commune, mais émouvante, justice, charité, loyauté, courage, fraternité; il la développe sans l'expliquer; il n'y ajoute jamais rien; seulement il nous remue; il a du mouvement par ses strophes; il va, il va. Il a écrit une pièce où il dit seulement : « J'irai, j'irai, et puis j'irai », sans qu'on sache où; c'est une des belles. Je le suis comme on suit le régiment; mais il m'arrive aussi d'aller l'attendre au bel endroit. Peut-être est-il nécessaire de se le faire lire; car c'est alors que l'imagination s'échappe, sans que le rythme soit brisé; et, si l'on est plusieurs à écouter, cet accord et ces différences produisent de prodigieux effets. C'est un orateur. Je crois que les poètes retrouveraient leur gloire si, au lieu de se faire imprimer, ils se faisaient réciter. Le rythme mesure le temps; cela suppose une vitesse réglée, à laquelle l'œil qui lit ne s'astreint pas. Peut-être dans l'avenir vendra-t-on des phonographes chez Lemerre; les poètes seront invisibles, et parleurs seulement.

L'éloquence avait ses règles, tirées de la nature même

des choses; car, l'auditeur ne revenant jamais en arrière, les répétitions étaient plus utiles, et, en tout cas, moins sensibles; il fallait aussi que tout fût clair; car le temps de la réflexion n'est jamais donné; le discours n'attend personne; il marque lui-même le temps, comme une horloge. Au lieu que l'œil qui lit va et vient, saisit l'ensemble, devine d'abord, analyse ensuite si la chose en vaut la peine; comme un promeneur jette les yeux autour, mais ne regarde pas tout, l'œil qui lit ne s'astreint pas à une certaine vitesse, ni à l'ordre du temps. Cet autre genre de lecture doit définir un autre art bien différent de l'éloquence. Et on ne définirait pas mal Stendhal en disant qu'il est tout à fait étranger à l'éloquence. C'est un auteur qu'il faut relire d'instant en instant; car il ne répète point et ne développe point; c'est comme un paysage lointain; plus l'on s'approche et plus l'on découvre; aussi n'a-t-il point de rythme; il n'entraîne point; il ne veut pas entraîner; cela irait contre son art. D'où je comprends que Hugo l'orateur n'y ait rien compris. Balzac est entre deux; c'est encore de l'éloquence, mais pour l'œil. Il faut le relire aussi d'instant en instant; mais alors il se traduit tout d'un coup par des raccourcis; long à lire, et parfois diffus, il donne au souvenir des tableaux d'une concision admirable. Pour Stendhal c'est le contraire; telle description de *la Chartreuse* ou tel épisode fourmille de détails quand j'y pense; si je relis je trouve une demi-page, et souvent deux lignes. Le lecteur n'est pas façonné pour cet art sans éloquence; il s'est habitué aux prédicateurs; les redondances sont pour lui des politesses; et Stendhal lui semblera non pas tant obscur, comme il est, mais plutôt impertinent. Débat entre l'œil et l'oreille.

26 août 1911.

UNE CURE

Après qu'ils eurent raconté leurs bains, leurs douches et leurs régimes : « Moi, dit l'autre, je fais depuis quinze jours une cure de bonne humeur, et je m'en trouve très bien. Il y a des temps où les pensées deviennent âcres, où l'on critique tout avec fureur, où l'on ne voit

plus rien de beau ou de bien, ni dans les autres, ni dans soi-même. Quand les idées tournent de ce côté-là, cela signifie qu'il faut faire une cure de bonne humeur. Cela consiste à exercer sa bonne humeur contre toute mauvaise fortune et surtout contre les choses de peu, qui vous feraient partir en imprécations, si l'on n'était justement dans la cure de bonne humeur. Alors, ces petits ennuis sont au contraire très utiles, comme les côtes pour vous faire des mollets. »

« Il y a, dit encore l'autre, des gens ennuyeux qui se réunissent pour récriminer et geindre; on les fuit en temps ordinaire; mais dans la cure de bonne humeur, au contraire, on les recherche; ils sont comme ces ressorts pour la gymnastique en chambre. Après avoir tiré sur les plus petits pour commencer, on arrive à tendre les gros. De même, je range mes amis et connaissances par ordre de mauvaise humeur croissante, et je m'exerce aux uns après les autres. Quand ils sont encore plus aigres que d'habitude, plus ingénieux à cracher dans tous les plats, je me dis : « Oh ! la bonne épreuve ! courage, mon cœur; va; soulève encore cette plainte-là. »

« Les choses, dit encore l'autre, sont souvent bonnes aussi. Je veux dire mauvaises, autant qu'il faut pour une cure de bonne humeur. Un ragoût brûlé, du vieux pain, le soleil, la poussière, des comptes à faire, la bourse presque à sec, cela donne lieu à de précieux exercices. On se dit, comme à la boxe ou à l'escrime : « Voilà un maître coup qui m'arrive; il s'agit de le parer ou de l'encaisser proprement. » En temps ordinaire, on se met à crier, comme les enfants, et l'on est si honteux de crier que l'on crie encore plus fort. Mais, en cure de bonne humeur, les choses se passent tout à fait autrement; on reçoit la chose comme une bonne douche; on se secoue; on hausse les épaules en deux temps; et puis on étire ses muscles, on les assouplit; on les jette les uns sur les autres comme des linges mouillés; alors le flot de la vie coule ainsi qu'une source délivrée; l'appétit va; la lessive se fait, la vie sent bon. Mais, dit-il, je vous laisse; vous avez maintenant des figures épanouies; vous n'êtes plus bons à rien pour ma cure de bonne humeur. »

24 septembre 1911.

LES MÉCHANTS

Il faut toujours céder un peu aux méchants. Pensez aux enfants méchants, et au pouvoir qu'ils prennent; toute leur vie ils garderont les mêmes privilèges, pourvu que leur malice ne se fatigue pas, pourvu qu'ils restent capables de bouder ou de récriminer jusqu'à ce qu'on leur donne satisfaction. Il n'y a peut-être point de bonne humeur ni de sagesse qui tienne contre les signes de la fureur ou de la haine. Imiter le monstre, ou l'apaiser, il n'y a point d'autre parti. Mais il faut sans doute une haine cuite et recuite pour soutenir assez la colère par des arguments. Je ne crois pas que l'art puisse jamais surpasser et vaincre le naturel dans cette fonction de tyranniser. La bile gouverne partout. L'homme de jugement se trouvera mieux d'observer ces colères comme il ferait d'un phénomène de la nature, et enfin de mettre le cap au vent, sous petites voiles; et même il y trouvera du plaisir. Le métier de courtisan est sans doute vil, mais il est premièrement très intéressant. Manœuvrer, dans l'ordre des choses, c'est vaincre, mais dans l'ordre humain c'est obéir. Les méchants n'ont donc pas fini de gouverner.

Quand je parle des méchants, je n'entends pas, comme on voit, des espèces de diables rusés qui feraient les hypocrites; j'entends les violents, tous ceux qui s'abandonnent à leurs passions, tous ceux qui jugent ingénument d'après leurs désirs, et qui sans cesse forcent les autres, sans s'en douter, et même en criant de bonne foi que personne n'a d'égards pour eux. La force des méchants, c'est qu'ils se croient bons, et victimes des caprices d'autrui. Aussi parlent-ils toujours de leurs droits, et invoquent-ils perpétuellement la justice; toujours visant le bien à les entendre; toujours pensant aux autres, comme ils disent; toujours étalant leurs vertus, toujours faisant la leçon, et de bonne foi. Ces accents, ces discours passionnés, ces plaidoyers pleins de mouvement et de feu accablent les natures pacifiques et justes. Les braves gens n'ont jamais une conscience si assurée; ils n'ont point ce feu intérieur qui éclaire les mauvaises preuves; ils savent douter et examiner; et, quand ils décident à leur propre avantage, cela les inquiète toujours un peu. Bien

loin de demander avec fureur, ils sont assez contents si on leur laisse ce qu'ils ont; ils accorderaient tout pour avoir la paix, et ils n'ont point la paix. On tire sur leur vertu comme sur une corde. Le méchant leur dit : « Vous qui êtes bon, juste et généreux. » Les braves gens voudraient bien être tout cela; ils trouvent qu'ils n'y arrivent guère. L'éloge leur plaît autant qu'à d'autres; mais le blâme les touche au vif, parce qu'ils sont trop portés à se blâmer eux-mêmes, et à grossir leurs plus petites fautes. Ainsi l'on a deux moyens de les conduire.

Ajoutons aussi qu'ils sont indulgents, qu'ils comprennent les violents, qu'ils les plaignent, qu'ils leur pardonnent; et qu'enfin ils portent en eux un principe de faiblesse et d'esclavage; ils sont heureux. Ils se consolent, ils se résignent. Enfants, ils jouent dans un coin avec un bouchon qu'on leur a laissé. Hommes, ils savent encore se plaire à des biens dont les autres ne veulent pas, ce qui fait qu'ils oublient trop vite le mal qu'on leur a fait. Ce n'est pas une petite ressource que la mauvaise humeur; et c'est sans doute pour cela que les bilieux conviennent pour la politique; ils sont craints, et, chose singulière, ils sont aimés dès qu'il ne font pas tout le mal possible; un sourire de leur part, un compliment, un mouvement de bienveillance sont reçus comme des grâces. On n'est point fier de plaire à un brave homme, au lieu que l'on travaille à faire sourire un enfant maussade. Le plaisant, c'est que le méchant qui lira ces lignes se dira à lui-même qu'il est bon, tandis que le bon se demandera s'il n'est pas en effet bien méchant. Ainsi ce discours, qui vise les méchants, n'atteint que les bons.

15 octobre 1911.

DU DÉSESPOIR

« Un fripon, disait quelqu'un, ne se tue pas pour si peu. » Ce n'est pas la première fois, ni la dernière, qu'un honnête homme se croit déshonoré, se donne la mort, et est pleuré de ceux-là mêmes dont il se croyait méprisé. Je cherche, au sujet de ce drame qui sera longtemps présent à nos mémoires, ce qui fait que l'homme

qui veut être juste et raisonnable semble souvent n'avoir dompté certaines passions que pour être attaqué et vaincu par d'autres; et aussi par quelles pensées il pourrait combattre le désespoir.

Juger d'une situation, poser un problème difficile, en chercher la solution, ne la point trouver, ne savoir à quoi se résoudre, tourner dans les mêmes pensées comme un cheval au manège, cela seul, direz-vous, est un tourment, et l'intelligence a des pointes aussi pour nous piquer. Non, point du tout. Il faut justement commencer par ne point tomber dans cette erreur-là. Il y a beaucoup de problèmes où l'on ne voit rien; et l'on s'en console aisément. Un conseil, un liquidateur, un juge peuvent très bien décider qu'une affaire est sans espérance, ou même ne rien pouvoir décider, sans perdre l'appétit ni le sommeil. Ce qui nous blesse, dans des pensées inextricables, ce ne sont pas les pensées inextricables, c'est plutôt une espèce de lutte et de résistance contre cela même, ou, si vous voulez, un désir que les choses ne soient pas comme elles sont. Dans tout mouvement de passion, je crois qu'il y a une résistance contre l'irréparable. Par exemple, si quelqu'un souffre d'aimer une femme sotte, ou vaniteuse, ou froide, c'est qu'il s'obstine à vouloir qu'elle ne soit pas comme elle est. De même, lorsqu'une ruine est inévitable et qu'on le sait bien, la passion veut espérer, et ordonne en quelque sorte à la pensée de refaire encore une fois la même route, afin de trouver quelque bifurcation qui conduise autre part. Mais le chemin est fait; l'on en est justement où l'on en est; et, dans les chemins du temps, on ne peut ni retourner en arrière, ni refaire deux fois la même route. Aussi je tiens qu'un caractère fort est celui qui se dit à lui-même où il en est, quels sont les faits, quel est au juste l'irréparable, et qui part de là vers l'avenir. Mais ce n'est pas facile, et il faut s'y exercer dans les petites choses; sans quoi la passion sera comme le lion en cage, qui pendant des heures piétine devant la grille, comme s'il espérait toujours, quand il est à un bout, qu'il n'a pas bien regardé à l'autre. Bref, cette tristesse qui naît de la contemplation du passé ne sert à rien et est même très nuisible, parce qu'elle nous fait réfléchir vainement et chercher vainement. Spinoza dit que le repentir est une seconde faute.

« Mais, dit l'homme triste, s'il a lu Spinoza, je ne puis

toujours pas être gai; si je suis triste, cela dépend de mes humeurs, de ma fatigue, de mon âge et du temps qu'il fait. » Bon. Dites-vous cela à vous-même, dites-vous sérieusement cela; renvoyez la tristesse à ses vraies causes; il me semble que vos lourdes pensées seront chassées par là, comme des nuages par le vent. La terre sera chargée de maux, mais le ciel sera clair; c'est toujours autant de gagné; vous aurez renvoyé la tristesse dans le corps; vos pensées en seront comme nettoyées. Ou disons, si vous voulez, que la pensée donne des ailes à la tristesse et en fait un chagrin planant; tandis que par ma réflexion, si elle vise bien, je casse les ailes, et je n'ai plus qu'un chagrin rampant. Il est toujours devant mes pieds, mais il n'est plus devant mes yeux. Seulement, voilà le diable, nous voulons toujours un chagrin qui vole bien haut.

31 octobre 1911.

TRAVAUX

Dans les *Souvenirs de la Maison des morts,* Dostoïewski nous fait voir des forçats au naturel; toutes les hypocrisies de luxe, si l'on peut dire, sont enlevées, et quoiqu'il leur reste encore des hypocrisies de nécessité, le fond de l'être humain apparaît quelquefois.

Les forçats travaillent, et souvent leurs travaux sont assez inutiles; par exemple ils démolissent un vieux bateau pour faire du bois, dans un pays où le bois ne coûte presque rien. Ils le savent bien; aussi, tant qu'ils travaillent tout le long du jour, sans aucune espérance, ils sont paresseux, tristes et maladroits. Mais si on leur donne une tâche pour la journée, tâche lourde et difficile, aussitôt les voilà adroits, ingénieux et joyeux. Ils le sont encore plus dès qu'il s'agit d'un travail réellement utile, comme d'enlever la neige. Mais il faut lire ces pages étonnantes où l'on trouve une description vraie et sans commentaire. On y voit que le travail utile est par lui-même un plaisir; par lui-même, et non par les avantages qu'on en retirera. Par exemple, ils font vivement et gaiement un travail déterminé, après lequel ils se reposeront; cette idée, qu'ils gagneront peut-être une

demi-heure à la fin de la journée, les met en mouvement et tous d'accord pour faire vite; mais une fois ce problème posé, c'est le problème lui-même qui leur plaît; et le plaisir d'inventer, de réaliser, de vouloir et puis de faire, l'emporte de beaucoup sur le plaisir qu'ils se promettent de cette demi-heure, qui ne sera toujours qu'une demi-heure de bagne. Et j'imagine que, si elle est passable, ce sera encore par le souvenir tout chaud de ce travail si vivement mené. Le plus grand plaisir humain est sans doute dans un travail difficile et libre fait en coopération, comme les jeux le font assez voir.

Il y a des pédagogues qui rendraient les enfants paresseux pour toute la vie, simplement parce qu'ils veulent que tout le temps soit occupé; l'enfant s'habitue alors à travailler lentement, c'est-à-dire à travailler mal; le résultat est une espèce de fatigue accablante, continuellement mêlée au travail; au lieu que si vous séparez le travail et la fatigue, tous deux sont agréables. Les travaux languissants ressemblent à ces promenades que l'on fait seulement pour marcher et pour prendre de l'air. On est fatigué tout le temps de la promenade; on ne l'est plus quand on rentre. Tandis que dans le travail le plus pénible, on se sent infatigable et léger; ensuite on jouit d'une détente parfaite et enfin d'un bon sommeil.

6 novembre 1911.

GRIBOUILLE

Ceux qui se livrent aux accès de toux avec une espèce de fureur espèrent bien qu'ils vont se soulager d'un petit chatouillement dans la gorge; par cette belle méthode, ils s'irritent la gorge, ils s'essoufflent, ils s'exténuent. Aussi dans les hôpitaux et autres maisons de santé, on apprend aux malades à ne point tousser; ce qui se fait d'abord en se retenant de tousser autant qu'on peut; mieux encore en avalant sa salive juste au moment où l'on va tousser; car l'un de ces mouvements exclut l'autre; et enfin en ne se laissant point indisposer et courroucer par ce petit chatouillement, qui se calme de lui-même dès que l'on arrive à le mépriser.

Pareillement, il y a des malades qui se grattent et qui se donnent ainsi une espèce de plaisir trouble, mêlé de douleur, qu'ils payent ensuite par des douleurs plus cuisantes. De même que ceux qui toussent de tout leur cœur, ils arrivent à une espèce de fureur contre eux-mêmes. C'est une méthode de Gribouille.

L'insomnie offre des drames du même genre où l'on souffre du mal que l'on se fait à soi-même. Car rien n'empêche que l'on reste quelque temps sans dormir; et l'on n'est pas si mal dans un lit. Mais la tête travaille; on se dit que l'on veut dormir; on s'applique à dormir; on y met toute son attention, et si bien, que l'on reste éveillé par cette volonté et par cette attention même. Ou bien encore on s'irrite; on compte les heures; on juge absurde de ne pas mieux employer le temps précieux du repos; en même temps on saute et on se retourne comme une carpe sur l'herbe. Méthode de Gribouille.

Ou bien encore, et aussi bien le jour que la nuit, si l'on a quelque sujet d'être mécontent, on y revient dès qu'on le peut; on reprend sa propre histoire comme un roman bien noir que l'on a laissé ouvert sur sa table. On se replonge ainsi dans son chagrin; on s'en régale; on revient sur ce que l'on craint d'en oublier; on passe en revue tous les maux possibles que l'on peut prévoir. On gratte son mal enfin. Méthode de Gribouille.

Un amoureux que sa belle a renvoyé ne voudrait pas penser à autre chose; mais il reprend les bonheurs passés et les perfections de l'infidèle, et ses perfidies et ses injustices. Il se fouette lui-même de tout son cœur. Il devrait, s'il ne peut penser à quelque autre chose, considérer son malheur autrement; se dire que c'est une petite sotte qui n'est plus déjà de première fraîcheur; imaginer la vie qu'il aurait eue avec cette femme devenue vieille; peser scrupuleusement les joies passées; faire la part de son propre enthousiasme; faire revivre ces minutes discordantes sur lesquelles on passe quand on est heureux, mais qui, dans la tristesse, servent alors de consolation. Finalement arrêter son attention sur quelque trait physique, œil, nez, bouche, main, pied, son de voix qui ne plaît pas; il y en a toujours; j'avoue que c'est là un remède héroïque. Il est plus aisé de se jeter dans un travail compliqué ou dans une action difficile. Mais de toute façon, il faut s'appliquer à se consoler, au lieu de se jeter au

malheur comme au gouffre. Et ceux qui s'y appliqueront de bonne foi seront bien plus vite consolés qu'ils ne pensent.

31 décembre 1911.

JÉRÉMIADES

Ce que je vous souhaite pour cette année qui recommence, c'est-à-dire pour le temps qu'il faut au soleil pour remonter à son plus haut et redescendre ensuite au plus bas, ce que je vous souhaite, c'est de ne pas dire et aussi de ne pas penser que tout va de mal en pis. « Cette soif de l'or, cette ardeur au plaisir, cet oubli des devoirs, cette insolence de la jeunesse, ces vols et ces crimes inouïs, cette impudence des passions, ces saisons folles enfin, qui nous apportent presque des soirées tièdes au cœur de l'hiver », voilà un refrain vieux comme le monde des hommes; il signifie seulement ceci : « Je n'ai plus l'estomac ni la joie de mes vingt ans. »

Encore si ce n'était qu'une manière de dire ce que l'on éprouve, on supporterait ce discours, comme on supporte la tristesse de ceux qui sont malades. Mais les discours ont par eux-mêmes une puissance démesurée; ils enflent la tristesse, ils la grossissent, ils en recouvrent toutes les choses comme d'un manteau, et ainsi l'effet devient cause, comme on voit qu'un enfant peut bien avoir très peur de son petit camarade qu'il a lui-même déguisé en lion ou en ours.

Il est assez clair que si un homme, par naturelle tristesse, orne sa maison comme un catafalque, il n'en sera que plus triste, toutes choses lui rappelant aigrement son chagrin. Même jeu pour nos idées; si par humeur nous venons à nous peindre les hommes en noir et les affaires publiques en décomposition, ce barbouillage à son tour nous jette dans le désespoir; et l'homme le plus intelligent est souvent celui qui se dupe le mieux lui-même, parce que ses déclamations ont une suite et un air de raison.

Le pire, c'est que cette maladie se gagne; c'est comme un choléra des esprits. Je connais des gens en présence de qui l'on ne peut pas dire que les fonctionnaires sont,

dans l'ensemble, plus honnêtes et plus diligents qu'autrefois. Ceux qui suivent leurs passions ont une éloquence si naturelle, une sincérité si touchante que la galerie est pour eux; et celui qui veut être juste joue alors le rôle d'un niais ou d'un mauvais plaisant. Ainsi la jérémiade s'établit comme un dogme et fait partie bientôt de la politesse.

Hier, un ouvrier tapissier, afin de soutenir une conversation préliminaire, disait tout naïvement : « Les saisons sont perdues. Qui croirait que nous sommes en hiver ? Et c'est comme l'été; on ne sait plus ce que c'est. » Il disait cela après les dures chaleurs de cette année qu'il a pourtant senties comme les autres. Mais le lieu commun est plus fort que les faits. Et méfiez-vous de vous-même, vous qui riez de mon tapissier; car tous les faits ne sont pas aussi clairs ni aussi présents au souvenir que le bel été de dix-neuf cent onze.

Ma conclusion est que la joie est sans autorité, parce qu'elle est jeune et que la tristesse est sur un trône et toujours trop respectée. D'où je tire qu'il faut résister à la tristesse, non pas seulement parce que la joie est bonne, ce qui serait déjà une espèce de raison, mais parce qu'il faut être juste, et que la tristesse, éloquente toujours, impérieuse toujours, ne veut jamais qu'on soit juste.

4 janvier 1912.

NEZ

Il m'est arrivé de regarder le buste d'un grand administrateur, un peu oublié maintenant, mais qui eut de l'autorité. A ses pieds, si l'on peut dire, le sculpteur a mis une femme du peuple et un enfant qui offrent des palmes, en souvenir de ce que le grand administrateur fit pour les écoles primaires. Le chef est représenté avec un nez aquilin, mince, recourbé, menaçant; et cela n'est pas étonnant, puisqu'il avait le nez tourné comme cela. Mais ce qui est frappant, c'est que la femme et l'enfant qui ne sont pas ici comme des portraits, ont des nez ronds, relevés, implorants. Ce statuaire avait sans doute des idées sur les nez gouvernants et les nez gouvernés.

On peut philosopher là-dessus. Tout ce qu'on peut dire des traits de la physionomie est bien incertain; il n'en est pas moins vrai qu'un visage humain a toujours une expression saisissante, que l'on voudrait pouvoir définir.

Le nez en bec d'aigle, et bien coupant, exprime toujours quelque dureté impérieuse; et cela suppose quelque relation vraie entre les traits et le caractère; car cette forme, par elle-même, ne signifie rien; il faut donc qu'elle évoque une attitude, un son de voix, un regard, des paroles et des actions enfin, qui provoquent principalement la crainte ou le respect. Ce genre de physionomie exprime mal la joie libre, l'ingénuité, la naïveté; il exprime bien, au contraire, des sentiments concentrés et retenus, une froideur d'habitude, et des violences décidées. Mille variétés sont possibles à partir de là; je me représente un joueur, un bretteur, un mélancolique, un soupçonneux, un pointilleux, un méchant railleur, tous avec ce nez-là; moins aisément un paresseux, un mendiant, un joyeux ivrogne, avec cette coupe de figure. J'ai formé une opinion au sujet de ceux qui voient leur nez; cela suppose un nez coupant et fort, mais dont la courbure est relevée à la hauteur de l'œil. Ces hommes sont ombrageux et querelleurs; c'est qu'ils sont trop présents à eux-mêmes, et que leur propre être leur bouche la vue. Peut-être aussi, par cet écran entre leurs yeux, sont-ils plus portés à fixer une seule chose qu'à explorer autour. Je n'ai jamais vu de savant considérable qui ait ce nez-là. Après tout, il est bon de considérer que, même sans dispositions bien marquées, un homme est souvent amené à jouer le rôle pour lequel son visage semble fait. Par exemple, le commencement de l'ambition est peut-être de remarquer que l'on exerce un pouvoir de fascination sur les autres. Celui qui regarde fixement est soupçonné d'avoir quelque idée inflexible, quoique souvent il n'ait point d'idée du tout; mais l'idée viendra. C'est ainsi que l'on devient courageux par la victoire. Et, au rebours, si l'on porte devant soi un visage qui déjà pardonne, on sera aisément bon. C'est donc un peu partout comme au théâtre.

Le nez retroussé, peu ou beaucoup, exprime un tout autre caractère, une certaine bonhomie, des sentiments affectueux, le rire facile, la confiance, la douceur. Tous les enfants, au premier âge, ont ce nez-là. Et ceux qui

gardent quelque chose de l'air naïf des enfants ne se font pas aisément craindre. S'ils sont respectés, comme il arrive. c'est sans doute par science réelle plutôt que par majesté d'apparence; et je les croirais plutôt obstinés qu'ambitieux. De là des nuances dans l'autorité, dans la fermeté, dans le courage; un orgueil ingénu, qui les met au-dessus de la raillerie, mais non pas au-dessus de la flatterie peut-être. L'insouciance est leur fond. Et c'est peut-être une raison pour que les nez retroussés aient été gouvernés longtemps par les nez busqués. Almaviva a le nez busqué, et Figaro a le nez retroussé. Et peut-être sommes-nous au temps des rois sans façon. Juste retour, dit le nez droit, qui est juge du camp.

4 février 1912.

LES MARINIERS

Un canal, avec ses beaux tournants ombragés, ses berges gazonnées, ses écluses bavardes, éveille des sentiments vifs et fait naître une poésie en action, sans doute parce que c'est une œuvre humaine revêtue des parures naturelles. Qui ne s'est arrêté à l'écluse pour considérer cette machine étonnante, simple, puissante, qui élève de marche en marche, par-dessus les collines, un lourd bateau, une maison fleurie, de hardis enfants ? Chacun a désiré ces lents voyages où les moindres bruits courent et rebondissent dans le couloir sonore pendant que le navire, comme disait Virgile, coupe en deux l'image renversée des choses. Les fouets claquent; les deux chevaux tirent habilement chacun à leur tour; l'horizon glisse d'heure en heure; les fleurs et les herbes saluent au passage. Heureux mariniers !

Je suivais ces rêveries à l'heure où les fanaux s'allumaient, et comme la lune à demi éclairée était déjà presque au sommet du ciel. J'entrai dans cette auberge qui est à côté de l'écluse. Les étains et les tables brillaient; un chat dormait. Mais bientôt la scène s'anima. La porte battait; les mariniers entraient, jeunes et vieux; il y eut des nuages de fumée, une vapeur d'absinthe, des discours en tumulte, un tourbillon de pensées brillantes

comme des outils. « Moi, dit un vieil homme, c'est au démarrage que je l'attends; ne criez point, ne frappez-point, laissez-le faire; c'est là qu'on juge un cheval. » « Six litres, dit un autre, c'est ce qu'il faut à un cheval qui ne travaille pas ; mes chevaux ont trois fois cinq litres chacun, et autant de foin qu'ils en veulent. » « Moi, dit un troisième, quand j'attaque ma cavalerie, je n'ai pas besoin de deux coups de fouet; ils comprenent tout de suite. »

Il y eut des défis : « Prends mon bateau; je prends le tien; et marche, on verra si tu me suivras comme je t'ai suivi aujourd'hui. » Dans un autre angle : « C'est honteux de laisser des chevaux en pareil état; et blessés encore par leur collier. » Mais l'autre répondait : « Je ne commande point; je fais ce qu'on me dit; je donne ce qu'on me donne; si l'on me dit de frapper, je frappe. Ma foi, les procès sont pour le patron, et c'est juste. » « C'est en Belgique, dit un autre, qu'ils sont sévères; un seul coup de fouet à la tête d'un cheval, et te voilà pris. » « C'est en Prusse, dit un autre, qu'il faut voir cela; les gendarmes m'ont fait attendre trois jours pour un cheval blessé à l'épaule. » Ils convinrent qu'en France la police n'était point faite. « Et d'abord, dit un homme à bec d'aigle et à moustaches terribles, on devrait fixer une quantité d'avoine pour un cheval qui travaille; pas moins de douze litres; et puis les chevaux blessés au repos; et ils ne reprendraient pas sans un papier du vétérinaire. » Ce discours fut approuvé. Personne ne parla des hommes; personne n'y pensait. Quelle puissance dans les spectacles, dans les actions, dans le souvenir ! Ames royales, faites pour gouverner. Il ne fallait que quelques vapeurs d'absinthe, et ces hommes magnifiques délibéraient sur les droits des chevaux.

8 mars 1912.

PARURES

Les femmes ont plus de vanité que les hommes; voilà une opinion que j'entendais hier et qui plaît sans examen. Quoi de plus évident, si l'on considère les colifichets, les dépenses de luxe, le despotisme de la mode,

la crainte et même le respect de l'opinion, enfin le bavardage sans idées, toutes choses que chacun peut observer sans peine dans les coutumes du beau sexe ? Et si la vanité consiste à vouloir paraître, ou, si vous voulez, à estimer nos propres biens d'après le cas que les autres en font, il est clair que les femmes ont beaucoup de vanité.

Mais tout est trompeur ici, parce que, dans les jeux de l'amour et du désir, chacun des sexes se règle sur l'autre, et reçoit souvent les vices de l'autre comme un manteau. C'est ainsi que l'on se trompe si l'on croit qu'il y a beaucoup de femmes corrompues; dans le fait il y en a fort peu; et, jusque dans les plus grands désordres, elles gardent la pureté et la simplicité de la nature. Aussi il suffit souvent d'un changement de condition pour ramener une femme à la vertu; c'est qu'elle ne revient pas de loin. On n'en pourrait dire autant de l'homme, que son imagination enchaîne terriblement. Mais qui ne voit, alors, jusqu'où la femme peut être entraînée pour lui plaire ? Seulement l'apparence est à ce point trompeuse qu'une mère de famille qui veille sur la pureté de ses filles, et non pas seulement par intérêt, ne songe jamais à la pureté de ses garçons, qui est un trésor pourtant bien plus fragile.

Au sujet de la vanité, on risque de tomber dans la même erreur. Il y a chez les femmes une vanité d'apparence qui est réellement de nécessité pour elles. Il faut qu'elles soient considérées, maquillées, parées. Elles ne peuvent exprimer à tout venant leurs pensées de rencontre, et encore moins les émotions passagères dont la nature entière est la véritable cause, et dont un fat se ferait honneur. Elles doivent donc attention à ce qu'elles ont l'air d'être, et même à ce qu'on peut croire qu'elles sont. Mais il est pourtant vraisemblable que les fonctions naturelles, du reste périodiquement réglées, aient en elles un équilibre difficile à troubler, que leur instinct de maternité soit imperturbable et marche à ses fins sans aucune hypocrisie profonde; qu'enfin les passions se développent résolument, hardiment, magnifiquement sur ce riche terrain, ce qui suppose un mépris de l'opinion, des biens extérieurs et de toutes les petites choses. Et nous voyons que les femmes bravent aisément l'opinion lorsque l'amour les entraîne.

Il n'est point d'homme qui soit tout à fait indifférent aux raffinements et aux grâces de la parure chez la femme qui lui tient le bras; signe qu'il est heureux de l'approbation des autres; vanité certainement. Or j'ai fait une remarque qui étonnera les hommes tout à fait jeunes; c'est que la femme, même la plus élégante et la plus attentive aux modes, ne fait jamais attention au vêtement d'un homme qui lui plaît. Il n'y aurait donc point de vanité du tout dans l'amour féminin? C'est trop dire. Mais enfin ne soyez pas dupe de ceci que les femmes sont plus parées et ornées que les hommes, et n'allez pas en conclure que ce sont les femmes qui tiennent aux ornements extérieurs; si cela était, on verrait les hommes en dentelles, en soie, en chapeaux à plume. Et c'est la vanité des hommes qui explique la parure des femmes.

9 mars 1912.

DRAMES

Les réchappés de ce grand naufrage ont des souvenirs terrifiants. Cette muraille de glace qui se montre au hublot, cette hésitation et cette espérance d'un moment; puis le spectacle de ce grand bâtiment illuminé sur cette mer tranquille; puis l'avant qui s'abaisse; les lumières qui s'éteignent soudain; les hurlements, aussitôt, de dix-huit cents personnes; l'arrière du bateau se dressant comme une tour, et les machines tombant vers l'avant avec un bruit de cent tonnerres; enfin ce grand cercueil glissant sous les eaux presque sans remous; la nuit froide régnant sur la solitude; après cela le froid, le désespoir, et enfin le salut. Drame refait bien des fois pendant ces nuits où ils ne dormirent point; où les souvenirs sont maintenant liés; où chaque partie prend sa signification tragique, comme dans une pièce bien composée.

Quand le jour se lève au château, dans *Macbeth,* il y a un portier qui regarde le jour naissant et les hirondelles; tableau plein de fraîcheur et de simplicité et de pureté; mais nous savons que le crime a été commis. L'horreur tragique est ici au comble. De même, dans ces souvenirs du naufrage, chaque moment est éclairé par ce qui va

suivre. Ainsi l'image de ce bâtiment tout éclairé, tranquille, solide sur la mer, était rassurante dans le moment; dans le souvenir, dans les rêves qu'ils en auront, dans l'image que je m'en fais, c'est le moment d'une attente horrible. Le drame se déroule maintenant pour un spectateur qui sait, qui comprend, qui goûte l'agonie minute par minute; mais, dans l'action même, ce spectateur n'existe pas. La réflexion manque; les impressions changent en même temps que le spectacle; et, pour mieux dire, il n'y a point de spectacle, mais seulement des perceptions inattendues, non interprétées, mal liées, et surtout des actions qui submergent les pensées; un naufrage des pensées à chaque instant; chaque image apparaît et meurt. L'événement a tué le drame. Ceux qui sont morts n'ont rien senti.

Sentir, c'est réfléchir, c'est se souvenir. Chacun a pu observer la même chose, dans les petits et grands accidents; la nouveauté, l'inattendu, l'action pressante occupent toute l'attention, sans aucun sentiment; celui qui essaie, en toute sincérité, de reconstruire l'événement lui-même, voudrait dire qu'il vivait comme dans un rêve, sans comprendre, sans prévoir; mais la terreur qu'il éprouve maintenant en y pensant l'entraîne à un récit dramatique. Il en est ainsi dans les grands chagrins, lorsque l'on suit la maladie de quelqu'un jusqu'à sa mort. On est alors comme stupide et tout entier aux actions et aux perceptions de chaque moment. Même si l'on donne aux autres l'image de la terreur et du désespoir, ce n'est pas à ce moment-là que l'on souffre. Et ceux qui ont trop pensé à leurs peines, lorsqu'ils les racontent à faire pleurer les autres, ils trouvent encore à cette action un petit soulagement.

Surtout, quels qu'aient pu être les sentiments de ceux qui sont morts, la mort a tout effacé; avant que nous eussions ouvert notre journal, leur supplice avait pris fin; ils étaient guéris. Idée familière à tous, qui me fait penser que l'on ne croit pas réellement à une vie après la mort. Mais, dans l'imagination des survivants, les morts ne cessent jamais de mourir.

24 avril 1912.

MAGIE DE DARWIN

Comme je relisais Darwin ces jours-ci, j'étais saisi par la beauté de cette ample philosophie. Ce penseur évoque mieux les choses que n'importe quel poète. Pourquoi ? Parce qu'il fait voir des connexions. Le chat est l'ennemi du mulot; le mulot est l'ennemi du bourdon; cela explique que les nids de bourdons soient toujours aux environs de nos maisons. Mais, bien mieux, le bourdon est le seul, parmi les insectes chercheurs de nectar, qui puisse féconder le trèfle rouge, c'est-à-dire transporter le pollen d'une fleur à l'autre; et il faut savoir aussi que la fécondation croisée est favorable aux plantes, sans doute par la compensation des maladies, qui ramène les descendants à l'équilibre. Voilà donc les chats qui sont amis du trèfle rouge. C'est ainsi que les choses s'ajustent et s'engrènent à mesure que vous lisez. Une forêt naît sous vos yeux, avec son fouillis de plantes en lutte, sa prodigalité de semence; des insectes apparaissent pour dévorer les feuilles, les fleurs, les graines, les écorces; et d'autres insectes pour dévorer ceux-là; et des oiseaux insectivores qui poursuivent les uns et les autres; des carnassiers qui font la chasse aux oiseaux. D'où vient cette magie poétique ? De ce que c'est l'inventeur lui-même qui décrit, les yeux toujours fixés sur le détail des choses. Et non sans tâtonnements, sans doutes, sans longueurs; toujours avec cette force inimitable de l'idée à sa naissance. Car elle pousse, elle aussi, dans un fourré d'idées. C'est ainsi qu'un chêne, par ses bras noueux, représente des obstacles, des blessures, des victoires. Je tire de là cette règle importante qu'il faut toujours apprendre une idée de celui-là même qui l'a inventée. Les autres, qui viennent ensuite, et souvent très intelligents, en font des résumés très clairs, trop clairs, des mémentos, des formules abstraites qui ressemblent aux idées comme des bâtons plantés en terre ressemblent à des arbres.

Il ne faut pas croire qu'une idée vraie reste vraie toute seule, sans secours humain. C'est par les doutes, les tâtonnements, les tours et retours de l'observation que l'ont fait vivre une idée. Par le dogmatisme de ceux qui l'enseignent, au contraire, elle perd tout son feuillage.

Un bon esprit doit ressembler à une broussaille plutôt qu'à un herbier.

C'est par ces remarques que l'on peut expliquer la différence entre un pédant et un homme cultivé. Le pédant apprend vite et par résumés; une fois qu'il a appris, il sait. Vingt ans après, il retrouvera les mêmes formules, et les mêmes arguments. Ces habitudes, si puissantes chez les bons écoliers, sont justement ce que le maître devrait redouter le plus. La mobilité et la fécondité des idées supposent une puissance d'oubli sans limites, et une recherche toujours recommencée. Quand Darwin nous dit qu'il a besoin d'un redoublement d'attention pour bien penser à la lutte pour la vie, pour la retrouver dans chacune de ses observations, cela fait rire le pédant; car il connaît cela et le récite comme un *Pater*. Mais aussi il n'en fait rien; il ne saisit rien; il ne pense rien; ce sont des généralités et des abstractions.

Et, par une conséquence naturelle, le pédant écrit mal. Son style est sans images parce que sa pensée est sans objets. On peut citer de ces livres écrits correctement et élégamment, mais sans aucune force et parfaitement ennuyeux. Et c'est presque toujours une nourriture de ce genre que nous donnons aux enfants. D'où il suit qu'ils écrivent platement et sans plaisir, et finalement sans faire attention aux mots, ce qui finit par ruiner l'orthographe et la syntaxe. Au lieu que les belles images feront un style correct, pour la même raison qui fait qu'on ne monte pas un beau diamant sur cuivre.

15 mai 1912.

LE DOUTE

La liberté intellectuelle, ou Sagesse, c'est le doute. Cela n'est pas bien compris, communément. Mais pourquoi ? Parce que nous prenons comme douteurs des gens qui pensent par jeu, sans ténacité, sans suite; des paresseux enfin. Il faut bien se garder de cette confusion. Douter, c'est examiner, c'est démonter et remonter les idées comme des rouages, sans prévention et sans précipitation, contre la puissance de croire qui est formidable en chacun de nous.

On a mal jugé Montaigne; et de là vient sans doute qu'on ne le lit pas assez. Et sur quoi le juge-t-on ? Sur son « que sais-je ? » qui n'est nullement son dernier mot, mais qu'il propose seulement à ceux qui voudraient douter de tout par jeu de sophistique, comme la formule la moins affirmative qui soit. Et puis sur ce que le doute serait un « mol chevet pour une tête bien faite ». Mais ces deux formules représentent très mal un des penseurs les plus vigoureux que l'on puisse lire. Par quoi ? Par une sincérité entière, à ce qu'il semble. C'est un homme qui pense véritablement, non pour les autres, mais pour lui-même, et qui fait l'inventaire de ses pensées, qui les pèse, qui les étire, qui les passe au feu de la critique, sans égards, sans respect. C'est quand on le suit que l'on saisit bien ce qu'il faut de force humaine pour douter. Douter est un travail de force, comme forger.

Renouvier, un penseur fort aussi, mais plus abstrait, moins naturel, moins forgeron dans sa manière, a fait une remarque bien simple mais bien saisissante, c'est qu'un fou ne doute jamais. Un fou, c'est un homme qui croit tout ce qui lui vient à l'esprit. Cet état, qui nous paraît si monstrueux, si loin de nous, nous étonnerait moins si nous pensions à la variété et à l'incohérence de nos rêveries et de nos rêves. Dans le repos, nous croyons tout. Qu'est-ce donc que se réveiller et se reprendre ? C'est rejeter des croyances. C'est dire non. C'est penser contre l'idée qui se présente. C'est douter.

La peur est un mouvement animal bien redoutable. Et qui nous apporte quoi ? Une croyance tout de suite. La peur est tyranniquement affirmative. Je crains le loup, je le vois, je me sauve à toutes jambes; plus je cours, plus je crois; ma fuite vaut preuve. Il y a de ce mouvement dans tout dogmatique. Il affirme, il s'engage, il court. Il se jette sur les idées de tout son poids, comme le chien sur le lièvre. Cette violence fait l'orateur, espèce dangereuse, trop admirée. Être ému, crier, croire, tout cela est animal. Montaigne a osé écrire ceci : « L'obstination et ardeur d'opinion est la plus sûre preuve de bêtise. Est-il rien certain, résolu, dédaigneux, contemplatif, grave, sérieux, comme l'âne ? » Et ne vous trompez pas au sourire; c'est le sourire de l'athlète qui soulève l'haltère.

8 juin 1912.

POLICE ET JUSTICE

Quelle étonnante ambiguïté dans la notion de Justice. Cela vient sans doute principalement de ce que le même mot s'emploie pour désigner la Justice Distributive et la Justice Mutuelle. Or ces deux fonctions se ressemblent si peu, que la première enferme l'inégalité, et la seconde l'égalité.

Je fais un marché avec un autre homme; et avant de conclure, je m'occupe à rechercher s'il n'y a point quelque inégalité entre nous, qui le détermine à faire contrat avec moi. Par exemple, si, au sujet du cheval que je lui vends, il ignore quelque chose que moi je sais, je dois l'instruire avant qu'il signe. Égalité; justice mutuelle.

Je suis membre d'un jury pour les chevaux; j'ai à dire quel est l'éleveur qui mérite la récompense; je la lui donne. Inégalité; justice distributive.

J'enseigne les mathématiques. J'ai en face de moi des enfants que je juge également dignes d'être instruits, quoiqu'ils n'aient pas tous les mêmes aptitudes. Aussi je m'applique à aider justement ceux qui ont besoin de secours. J'emploie toute ma patience, toute ma puissance d'invention, à découvrir le moyen d'intéresser les plus paresseux et d'éclairer les moins ingénieux. Je comprends les erreurs, je les redresse en les expliquant; je travaille à les rendre égaux et je les traite tous comme mes égaux malgré la nature, malgré les antécédents, contre les dures nécessités. Égalité; justice mutuelle.

J'examine des candidats pour l'École polytechnique. J'ai choisi des problèmes difficiles; ce sont mes armes, ce sont mes pièges, et malheur aux vaincus. J'ai de bons postes à donner, mais en petit nombre. Aux plus forts. Et je donne des rangs. Inégalité; justice distributive.

Un juge siège comme arbitre dans un procès au civil. Il ne veut pas savoir si l'un des plaideurs est riche et l'autre pauvre. Si l'un des contractants est évidemment naïf, ignorant, ou pauvre d'esprit, le juge annule ou redresse le contrat. Égalité; justice mutuelle. Ici le pouvoir du juge n'est que pour établir l'égalité.

Le même juge, le lendemain, siège comme gardien de l'ordre et punisseur. Il pèse les actes, la sagesse, l'inten-

tion, la responsabilité de chacun; il pardonne à l'un; il écrase et annule l'autre, selon le démérite. Inégalité; justice distributive.

Les deux fonctions sont nécessaires. Mais il me semble que la Justice Distributive a pour objet l'ordre, et n'est qu'un moyen; tandis que la Justice Mutuelle est par elle-même un idéal, c'est-à-dire une fin pour toute volonté droite. Le vrai nom de la première serait Police; et le beau nom de Justice ne conviendrait qu'à l'autre. Mais je vois que, dans le passé, la première fut adorée et implorée, tandis que l'autre est encore aujourd'hui méconnue. La loterie plaît, parce qu'elle tire l'inégalité de l'égalité; l'assurance déplaît, parce qu'elle fait justement le contraire.

16 juillet 1912.

UN JEU DE SOCIÉTÉ

Voici, pour les temps de pluie, une espèce de jeu de société. Il s'agit de faire constater par chacun qu'il voit double les objets rapprochés lorsqu'il regarde, dans la même direction, des objets plus éloignés. Je croyais que cette remarque était très aisée à faire; mais j'ai pu m'assurer, par hasard, que ces images doubles sont souvent niées de bonne foi, et par raisonnement. « Comment voulez-vous, disait quelqu'un, que je voie deux parapluies puisqu'il n'y en a qu'un ? » Pour moi, il me suffit d'élever mon porte-plume à la hauteur de mes yeux, en regardant au delà, pour voir deux porte-plumes encadrant en quelque sorte la chose que je regarde. Mais je ne le fais pas toujours voir aisément aux autres; et cette résistance vient de ce que, n'ayant pas réfléchi sur la théorie de la vision, ils jugent cette apparence impossible, et la suppriment comme par décret. J'ai lu qu'un ancien philosophe, nommé Timagoras, niait les images doubles, et pour cette même raison.

Il faut un temps et un travail pour atteindre les objets à travers les apparences. L'enfant n'en conserve pas le souvenir; mais les aveugles-nés auxquels on rend la vue nous font témoins de ces recherches, où les explorations de la main donnent un sens aux apparences visuelles.

Mais, chose non moins remarquable, quand on est une fois éduqué, il faut un temps et un travail pour apercevoir les apparences. Par exemple il est commun que ceux qui n'ont pas l'expérience de la peinture nient les couleurs empruntées communiquées à des bois et à des champs éloignés par l'air interposé. « Des sapins, disent-ils, ne sont pas bleus, je le sais bien. » De même pour la perspective. Exerçant un jour au dessin un jeune apprenti de Saint-Hilaire, j'eus bien de la peine à lui faire constater que l'image d'un tableau noir est moins large quand il est placé obliquement; « car, disait-il, le tableau a toujours la même largeur pendant qu'on en fait le tour ».

Il se produit sans doute quelque résistance du même genre chez les libres penseurs, lorsqu'ils se sont convaincus que les objets de la religion n'existent pas; ils nient alors les apparences, et, par exemple, les effets de la prière, parce qu'ils sont assurés qu'aucun Dieu n'écoute la prière. Mais il se peut bien qu'une telle action s'explique sans aucun Dieu, par un jeu de sentiments qui est apparence, il est vrai, et trompeuse, à l'égard de Dieu, mais qui soit très réelle et efficace par la structure de notre propre machine. Et c'est pourquoi je voudrais voir, dans les programmes de leurs congrès, cette question, fondamentale à mon avis : de la vérité des Religions. Car Timagoras, en niant les deux images, en restait au premier moment; il faut comprendre l'apparence aussi.

22 août 1912.

PUISSANCE DE L'OUBLI

Cette méthode de police, qui consiste à guérir un ivrogne par le serment, porte la marque de l'action; un théoricien ne s'y serait point fié; car, à ses yeux, les habitudes et les vices sont solidement définis et établis. Raisonnant d'après les sciences des choses, il veut que tout homme porte en lui ses manières d'agir, comme des propriétés, à la façon du fer ou du soufre. Mais je crois plutôt que les vertus et les vices, fort souvent, ne tiennent pas plus à notre nature qu'il ne tient à la nature

du fer d'être martelé ou laminé, ou à la nature du soufre d'être en poudre ou en canons.

Dans le cas de l'ivrogne, j'en vois bien la raison; c'est l'usage ici qui fait le besoin; car boire ce qu'il boit donne soif et enlève la raison. Mais la première cause de boire est bien faible; un serment peut l'annuler; et à partir de ce petit effort de pensée, voilà notre homme aussi sobre que s'il n'avait bu que de l'eau depuis vingt ans. Le contraire se voit aussi; je suis sobre; mais je deviendrais aussitôt ivrogne et sans effort. J'ai aimé le jeu; les circonstances ayant changé, je n'y ai plus pensé; si je m'y mettais, je l'aimerais encore. Il y a de l'entêtement dans les passions et peut-être surtout une erreur démesurée; nous nous croyons pris. Ceux qui n'aiment pas le fromage n'en veulent point goûter, parce qu'ils croient qu'ils ne l'aimeront point. Souvent un célibataire croit que le mariage lui serait insupportable. Un désespoir porte malheureusement avec lui une certitude, disons une forte affirmation, qui fait que l'on repousse l'adoucissement. Cette illusion, car je crois que c'en est une, est bien naturelle; on juge mal de ce qu'on n'a point. Tant que je bois, je ne puis concevoir la sobriété; je la repousse par mes actes. Dès que je ne bois plus, je repousse par cela seul l'ivrognerie. Il en est de même pour la tristesse, pour le jeu, pour tout.

Aux approches d'un déménagement vous dites adieu à ces murs que vous allez quitter; votre mobilier n'est pas dans la rue que vous aimez déjà l'autre logement; le vieux logement est oublié. Tout est bientôt oublié; le présent a sa force et sa jeunesse, toujours; et l'on s'y accommode d'un mouvement sûr. Chacun a éprouvé cela et personne ne le croit. L'habitude est une sorte d'idole, qui a pouvoir par notre obéissance; et c'est la pensée ici qui nous trompe; car ce qui nous est impossible à penser nous semble aussi impossible à faire. L'imagination mène le monde des hommes, par ceci qu'elle ne peut s'affranchir de coutumes; et il faudrait dire que l'imagination ne sait pas inventer; mais c'est l'action qui invente.

Mon grand-père, vers ses soixante-dix ans, prit le dégoût des aliments solides, et vécut de lait pendant cinq ans au moins. On disait que c'était manie; on disait bien. Je le vis un jour à un déjeuner de famille attaquer

soudainement une cuisse de poulet; et il vécut encore six ou sept ans, mangeant comme vous et moi. Acte de courage certes, mais que bravait-il ? L'opinion ou plutôt l'opinion qu'il avait de l'opinion, et aussi l'opinion qu'il avait de soi. Heureuse nature, dira-t-on. Non pas. Tous sont ainsi, mais ils ne le savent pas; et chacun suit son personnage.

24 août 1912.

RÉVOLUTION ÉCONOMIQUE

Il faut résister aux lieux communs. J'ai dit souvent que la première idée qui se présente est fausse; par exemple que le soleil n'est pas sensiblement plus grand que la lune, comme on pouvait le constater dans l'éclipse de ce printemps. Cet exemple si simple fait bien voir que la première évidence doit être repoussée; et penser, selon mon opinion, c'est toujours dans le premier moment faire non de la tête, et même fermer les yeux à l'évidence, comme on dit, afin de se donner le temps de la réflexion. D'où il suit que les penseurs passent aisément pour des obstinés et des négateurs.

Contrariants aussi, en ce sens qu'ils nient volontiers, et d'abord sans autre raison, ce que les moutons de doctrine se mettent à bêler tous ensemble, avec le souci seulement de se mettre bien d'accord. Mais attention, la bonne pensée n'est pas la même chose que la bonne musique. L'homme naît musicien et devient penseur; de là des bûchers et d'autres supplices, toujours en musique.

Voici, pour exemple, un développement connu, c'est que la révolution qui se fera maintenant sera économique, non politique. Là-dessus on peut voir que tous ou presque tous s'accordent, soit qu'ils craignent, soit qu'ils espèrent. Et pourtant je secoue la tête, comme un âne buté. Je n'arrive pas à donner un sens à ces mots « Révolution économique ». Pourquoi ? Parce que je ne saisis pas cette autre alliance de mots « Puissance économique ». Sous cette expression, je ne puis voir qu'une certaine puissance de production, qui est puissance sur les choses, non sur les hommes. Béni soit celui qui produit beaucoup avec

peu de travail. Béni soit encore celui qui travaille beaucoup, soit par sa force peu commune, soit par une agitation naturelle qui lui fait haïr le repos. Car les produits sont louables, et il n'y en aura jamais trop.

Par exemple, dans une famille, s'il se trouve un adolescent ingénieux qui a la manie de réparer les horloges, les planches d'escalier, les serrures, les balais, les couteaux et toutes choses, c'est un vrai trésor et tout le monde en conviendra. L'injustice vient d'une autre source, il me semble; elle résulte d'un pouvoir d'une personne sur une personne; pouvoir de contraindre ou pouvoir d'empêcher. Or, ce pouvoir est politique par définition, dès qu'il n'est plus la violence individuelle pure et simple. L'origine en est aisée à comprendre. Comme il faut de l'ordre et de l'entente contre le feu, contre l'eau, contre le banditisme, contre les maladies, alors se montre la fonction de police, le pouvoir et la discipline, forces morales qui tendent aussitôt à abuser des services qu'elles rendent pour s'imposer autant qu'elles peuvent; et la résistance à cet effort est proprement politique. Chacun en convient dans le fait. On reconnaît par exemple que les riches tendent à confisquer le pouvoir politique; et en effet à quoi servirait toute la richesse du monde si le peuple était souverain, et si les chefs étaient réellement ses mandataires ? Et ne dit-on pas aussi que les rapports économiques, qui sont comme des lois naturelles, sont faussés par l'intervention de pouvoirs politiques mal équilibrés et mal contrôlés ? D'où l'on conclut pourtant, trop vite, qu'il faut porter le combat sur le terrain économique. C'est faire comme l'animal qui mord l'épieu, au lieu de mordre le chasseur.

19 octobre 1912.

L'AMOUR DE LA PAIX

La plupart des hommes aiment la paix; non pas tant par la peur que par un goût de l'ordre et de l'équilibre; et si ce goût n'était pas bien naturel, la souveraineté de l'homme sur les bêtes et sur les choses serait inexplicable. Ceux qui disent que la guerre est partout,

et qui apportent comme preuve les colères, les violences, les haines, les rivalités, les ruses, argumentent à côté. Car il n'y a pas de plus mauvais animal de guerre qu'un voleur, un jouisseur et, en résumé, un homme qui se voit au centre du monde et tire tout à lui. Un tel homme fera un bon empereur peut-être, mais certainement un mauvais soldat. La guerre est une mystique, une épopée, une jeunesse, une ivresse, une folie, mais nullement une réaction de l'amour de soi; c'est assez clair. Ainsi toutes les passions, même criminelles, contre lesquelles s'exercent la justice et la police, sont étrangères à la guerre. Ce sont les justes, les sages et les poètes qui font le mieux la guerre; enfin les plus beaux attributs humains se retrouvent là. Il n'y a point de guerre dans le monde animal; point de paix non plus. Exceptons les fourmis; mais convenons aussi qu'elles offrent des vertus de coopération, c'est-à-dire des vertus de paix. Paix et guerre se ressemblent; au contraire, il n'y a que des rapports lointains entre la faiblesse et la paix, comme aussi entre la férocité et la guerre.

Donc quand on dit que la plupart des hommes aiment la paix, on est bien loin d'avoir dit qu'ils ont horreur de la guerre. Il est vrai qu'ils ne la veulent point et même qu'ils la repoussent; ils n'en sont pas moins en disposition de la faire si l'événement les y jette. Une guerre ne peut commencer que par l'obéissance, et l'obéissance est une vertu de paix. Une guerre ne peut durer que si les hommes aiment réellement autre chose qu'eux-mêmes; or c'est cette poésie naturelle qui fonde la paix aussi. L'ordre ne tient que par cette disposition à se priver à toute minute d'une foule de choses qu'on aimerait; celui qui n'y parvient pas est voleur et déjà assassin; et du reste mauvais soldat, comme je disais.

Il n'est donc que trop facile de faire voir, chez le plus farouche ennemi de la guerre, encore la guerre, toujours la guerre. Et croire que des mœurs plus douces et des cœurs plus justes nous éloignent naturellement de la guerre, voilà sans doute l'erreur capitale. Plus l'homme est sociable, plus il est guerrier. Pacifiste, tu feras la guerre demain, si l'ambitieux, si le diplomate jouent librement leur détestable jeu. Tout dépend donc ici des pouvoirs publics; et dans le fait, c'est ici qu'on les voit le plus jaloux de leur droit royal; mystérieux, fermés et

secrets. Et c'est là que doit porter tout l'effort des pacifistes; car les vices et les passions des gouvernants ont le terrible pouvoir de lancer au carnage le plus pur et le plus noble des forces humaines. Je citerai encore plus d'une fois la parole lumineuse de Vauvenargues : « Le vice fomente la guerre, la vertu combat. »

8 novembre 1912.

IRRITATION

Quand on avale de travers, il se produit un grand tumulte dans le corps, comme si un danger imminent était annoncé à toutes les parties; chacun des muscles tire à sa manière, le cœur s'en mêle; c'est une espèce de convulsion. Qu'y faire ? Pouvons-nous ne pas suivre et ne pas subir toutes ces réactions ? Voilà ce que dira le philosophe, parce que c'est un homme sans expérience. Mais un professeur de gymnastique ou d'escrime rirait bien si l'élève disait : « C'est plus fort que moi; je ne puis m'empêcher de me raidir et de tirer de tous mes muscles en même temps. » J'ai connu un homme dur qui, après avoir demandé si l'on lui permettait, vous fouettait vivement de son fleuret, afin d'ouvrir les chemins à la raison. C'est un fait assez connu que celui-ci; les muscles suivent naturellement la pensée comme des chiens dociles; je pense à allonger le bras et je l'allonge aussitôt. La cause principale de ces crispations ou séditions auxquelles je pensais tout à l'heure, c'est justement qu'on ne sait point ce qu'il faudrait faire. Et, dans notre exemple, ce qu'il faut faire, c'est justement assouplir tout le corps, et notamment, au lieu d'aspirer avec force, ce qui aggrave le désordre, expulser au contraire la petite parcelle de liquide qui s'est introduite dans la mauvaise voie. Cela revient, en d'autres mots, à chasser la peur, qui, dans ce cas-là comme dans les autres, est entièrement nuisible.

Pour la toux, dans le rhume, il existe une discipline du même genre, trop peu pratiquée. La plupart des gens toussent comme ils se grattent, avec une espèce de fureur dont ils sont les victimes. De là des crises qui fatiguent et irritent. Contre quoi les médecins ont trouvé les pas-

tilles, dont je crois bien que l'action principale est de nous donner à avaler. Avaler est une puissante réaction, moins volontaire encore que la toux, encore plus au-dessus de nos prises. Cette convulsion d'avaler rend impossible cette autre convulsion qui nous fait tousser. C'est toujours retourner le nourrisson. Mais je crois que si l'on arrêtait au premier moment ce qu'il y a de tragédie dans la toux, on se passerait de pastilles. Si, sans opinion aucune, l'on restait souple et imperturbable au commencement, la première irritation serait bientôt passée.

Ce mot irritation, doit faire réfléchir. Par la sagesse du langage, il convient aussi pour désigner la plus violente des passions. Et je ne vois pas beaucoup de différence entre un homme qui s'abandonne à la colère et un homme qui se livre à une quinte de toux. De même la peur est une angoisse du corps contre laquelle on ne sait point toujours lutter par gymnastique. La faute, dans tous ces cas-là, c'est de mettre sa pensée au service des passions, et de se jeter dans la peur ou dans la colère avec une espèce d'enthousiasme farouche. En somme nous aggravons la maladie par les passions; telle est la destinée de ceux qui n'ont pas appris la vraie gymnastique. Et la vraie gymnastique, comme les Grecs l'avaient compris, c'est l'empire de la droite raison sur les mouvements du corps. Non pas sur tous, c'est bien entendu. Mais il s'agit seulement de ne pas gêner les réactions naturelles par des mouvements de fureur. Et, selon mon opinion, voilà ce qu'il faudrait apprendre aux enfants, en leur proposant toujours pour modèle les plus belles statues, objets véritables du culte humain.

5 décembre 1912.

OPTIMISME

« Prions Dieu pour que ce ne soit pas le garde champêtre », disaient des pensionnaires bien naïves égarées dans les cultures, et fort inquiètes à la vue d'un homme qui venait. J'ai considéré plus d'une fois cet exemple, je dirais presque ce modèle de niaiserie, avant de le comprendre humainement. Il est vrai que tout y

est confondu; mais plus sans doute dans les mots que dans les idées, comme il nous arrive à tous, qui avons appris à parler avant d'apprendre à penser.

Cette anecdote me revenait à l'esprit comme quelqu'un d'assez intelligent frappait du pied et résistait en présence « de cet optimisme voulu, de cette espérance aux yeux fermés, de ce mensonge à soi-même ». Et c'était d'Alain qu'il parlait, parce que ce philosophe naïf, et presque sauvage encore, voulait considérer, malgré des preuves assez évidentes, que les hommes sont volontiers honnêtes, modestes, raisonnables et affectueux; que la paix et la justice viennent à nous en se tenant par la main; que les vertus guerrières tueront la guerre; que l'électeur choisira les plus dignes, et autres consolations pieuses, qui ne changent pourtant point les faits. C'est tout à fait comme si un promeneur se disait, sur le seuil de sa porte : « Voilà un gros nuage qui me gâte déjà la promenade; ma foi j'aime mieux croire qu'il ne pleuvra point. » Il vaut mieux voir le nuage plus noir qu'il n'est et prendre un parapluie. C'est ainsi qu'il se moquait, et j'en riais bien; car ce raisonnement qu'il faisait montre une belle apparence, mais ce n'est qu'un décor sans épaisseur, et j'eus bientôt touché de mes mains le mur rustique qui est ma maison.

Il y a l'avenir qui se fait et l'avenir qu'on fait. L'avenir réel se compose des deux. Au sujet de l'avenir qui se fait, comme orage ou éclipse, il ne sert à rien d'espérer, il faut savoir, et observer avec des yeux secs. Comme on essuie les verres de la lunette, ainsi il faut essuyer la buée des passions sur les yeux. J'entends bien. Les choses du ciel, que nous ne modifions jamais, nous ont appris la résignation et l'esprit géomètre qui sont une bonne partie de la sagesse. Mais dans les choses terrestres, que de changements par l'homme industrieux ! Le feu, le blé, le navire, le chien dressé, le cheval dompté, voilà des œuvres que l'homme n'aurait point faites si la science avait tué l'espérance.

Surtout dans l'ordre humain lui-même, où la confiance fait partie des faits, je compte très mal si je ne compte point ma propre confiance. Si je crois que je vais tomber, je tombe; si je crois que je ne puis rien, je ne puis rien. Si je crois que mon espérance me trompe, elle me trompe. Attention là. Je fais le beau temps et l'orage

en moi d'abord; autour de moi aussi, dans le monde des hommes. Car le désespoir, et l'espoir aussi, vont de l'un à l'autre, plus vite que ne changent les nuages. Si j'ai confiance, il est honnête; si je l'accuse d'avance, il me vole. Ils me rendent tous ma monnaie, selon la pièce. Et pensez bien encore à ceci, c'est que l'espérance ne tient que par volonté, étant fondée sur ce qu'on fera si on veut, comme paix et justice; au lieu que le désespoir s'installe et se fortifie de lui-même par la force de ce qui est. Voilà par quelles remarques on sauve ce qui est à sauver dans la religion, et que la religion a perdu, j'entends la belle espérance.

28 janvier 1913.

L'ÉGOÏSTE

Une des erreurs de nos religions occidentales, comme le marque Auguste Comte, c'est d'avoir enseigné que l'homme est égoïste toujours et sans remède, à moins d'un secours divin. Cette idée a tout infecté, et jusqu'au dévouement, en sorte que, parmi les idées les plus populaires, et aussi bien chez les esprits les plus libres, on trouve cette étrange opinion que celui qui se sacrifie cherche encore son plaisir. « L'un aime la guerre; l'autre la justice; moi j'aime le vin. » L'anarchiste même est théologien; la révolte répond à l'humiliation; tout cela est du même tonneau.

Dans le fait, on devrait voir que l'homme aime communément plutôt l'action que le plaisir, comme les jeux de la jeunesse le montrent bien. Car, qu'est-ce qu'une partie de ballon, sinon des bousculades, des coups de poings et des coups de pied, et enfin des marques noires et des compresses ? Mais tout cela est ardemment désiré; tout cela est recueilli par le souvenir; on y pense avec transport; les jambes veulent déjà courir. Et c'est la générosité qui plaît, jusqu'à faire mépriser les coups, la douleur, la fatigue. On devrait aussi considérer la guerre, qui est un jeu admirable, et qui fait voir plus de générosité que de férocité; car ce qui est surtout laid dans la guerre, c'est l'esclavage qui la prépare et l'esclavage qui la suit. Le désordre des guerres, en somme, c'est que les

meilleurs s'y font tuer et que les habiles y trouvent occasion de gouverner contre la justice. Mais le jugement instinctif s'égare encore ici; et les braves gens comme Déroulède trouvent leur plaisir à être dupes.

Tout cela est beau à considérer. L'égoïste se moque vainement, parce qu'il veut soumettre les sentiments généreux au calcul des plaisirs et des peines. « Nigauds que vous êtes, qui aimez la gloire, et encore pour d'autres ! » Et Pascal, le génie catholique, Pascal a écrit cette parole, où il n'y a que l'apparence de la profondeur : « Nous perdons la vie avec joie, pourvu qu'on en parle. » C'est le même homme qui s'est moqué du chasseur qui se donne bien du mal pour prendre un lièvre, dont il ne voudrait point s'il était donné. Il faut que le préjugé théologique soit bien fort pour cacher à des yeux humains que l'homme aime l'action plus que le plaisir, l'action réglée et disciplinée plus que toute autre action, et l'action pour la justice par-dessus tout. D'où résulte un immense plaisir, sans doute; mais l'erreur est de croire que l'action court au plaisir; car le plaisir accompagne l'action. Les plaisirs de l'amour font oublier l'amour du plaisir. Voilà comment il est bâti ce fils de la terre, dieu des chiens et des chevaux.

L'égoïste, au contraire, manque à sa destinée par une erreur de jugement. Il ne veut avancer un doigt que s'il aperçoit un beau plaisir à prendre; mais dans ce calcul les vrais plaisirs sont toujours oubliés, car les vrais plaisirs veulent d'abord peine; c'est pourquoi, dans les calculs de la prudence, les douleurs l'emportent toujours; la crainte est toujours plus forte que l'espérance et l'égoïste finit par considérer la maladie, la vieillesse, la mort inévitable. Et son désespoir me prouve qu'il s'est mal compris lui-même.

5 février 1913.

L'ÉVANGILE NOUVEAU

Les dieux d'Homère me gâtent *l'Iliade*. Car ces hommes naïfs et si bien dessinés seraient entièrement beaux à voir, s'ils n'étaient conduits par les dieux invisibles. Leurs passions mêmes sont réglées au conseil des dieux;

leurs actions sont perpétuellement déviées. S'il faut éveiller ou endormir le courage, la colère, la défiance, un songe est bientôt envoyé. Un bon archer lance sa flèche comme il faut; mais une déesse protectrice détourne la pointe; ou bien l'ennemi est emporté dans un nuage. Deux idées dominent ces hommes et ce poème. Une destinée invincible, qui conduit aussi les dieux et qui règle aussi les courages; et, avec cela, une intervention continuelle des dieux, qui contrarient et retardent le destin, sans pourtant arrêter l'événement principal qui vient comme un nuage orageux. Ainsi est déjà dessinée cette théologie accablante pour l'esprit, d'après laquelle l'homme s'agite et Dieu le mène. Idée que je retrouve encore dans les ingénus disciples de Karl Marx, d'après lesquels le devenir des choses humaines se déroule selon un parfait mécanisme qui nous fait agir, vouloir, craindre et espérer, le tout bien vainement, selon l'époque et le moment. Théologie sans dieu.

Nos légendes sont meilleures que notre philosophie. Jeanne d'Arc change les choses par bonne volonté, par liberté, sous l'idée d'un devoir impérieux. Ses dieux l'inspirent, mais ne l'aident point; ce sont des idées seulement. Aucun Dieu invisible ne marche à côté de la cavalière; aucune flèche n'est détournée. Tout va par ressorts humains, persuasion, contagion, confiance. Péguy, dans son épopée, fait naître d'abord l'Espérance, ouvrière de tout; mais ce bon poète veut encore un Dieu dans les nuages; c'est pourquoi il ne pouvait faire qu'une espèce d'*Iliade* à l'ancienne mode, bonne pour les bibliothèques. Dans le fait Jeanne est seule; l'idée est seule; partout seule. Ses hommes la suivent sans la comprendre. On ne devrait point lire autrement cette épopée; on ne peut s'y tromper. Il y a le bûcher de la fin, qui éclaire assez le commencement. On finit par considérer comme magie noire et diabolique ce miracle de volonté, ce dangereux miracle. Il n'y aurait donc qu'à vouloir pour changer tant de choses ? Prodigieux exemple pour tout l'avenir humain; et tous les hommes de toute espèce de puissance devaient en être scandalisés. Car un vrai miracle, selon l'ordre traditionnel, descend du ciel sur les hommes; au lieu que ce nouveau miracle était seulement dans le cœur. On peut bien dire que ni les rois, ni les évêques, ni les vrais héros ne s'y trompèrent.

Hélas, aucun Dieu ne lui donna seulement du courage contre les flammes, à cette pauvre fille. « J'aimerais mieux être décapitée cent fois... » Où sont les dieux d'Homère ?

Les héros d'Homère ont de belles formes, mais ils n'ont pas assez de générosité. Ils ne mêlent point leur courage à leurs opinions; ils ne voient rien au delà de leur belle vie; rien au delà de l'Immortel. Surtout ils ne reconnaissent pas le semblable dans l'adversaire; ils ne savent pas l'aimer dans le coup d'épée. Peut-être faudrait-il dire qu'ils n'ont point d'âme.

La belle histoire de Jeanne d'Arc, quand on l'aura tout à fait purifiée, sera la nouvelle *Iliade*. Et voici l'Évangile nouveau. « La paix sera si les hommes la font; la justice sera si les hommes la font. Nul destin, ni favorable, ni contraire. Les choses ne veulent rien du tout. Nul Dieu dans les nuages. Le héros seul sur sa petite planète, seul avec les dieux de son cœur, foi, espérance et charité. »

6 mars 1913

LES PSYCHOLOGUES

Notre époque, dans l'histoire des idées, sera celle des psychologues. Et la psychologie, tout manuel le dit et tout le monde le sait, consiste à s'observer soi-même. Nos collégiens s'y exercent dès leurs dix-huit ans; dans le fait cela les ennuie assez, et ils aiment bien mieux les raisonnements assurés, comme ceux que l'on fait sur les mécaniques. Mais les romans les ramènent dans ces sentiers de rêverie, de paresse et de complaisance. Tous les romans sont psychologiques; et les meilleurs sont tristes. Non pas tristes par les événements; mais par ce rabâchage sur soi-même : « Est-ce que j'aime ? Est-ce que je hais ? Suis-je triste ou gai ? » Le Malade Imaginaire se découvre toujours quelque petit mal, qu'il augmente par l'attention. Mais nous avons des Malheureux Imaginaires, qui réussissent encore bien mieux à tomber dans la mélancolie. Pourquoi ? Parce que notre pensée n'est point, et qu'il s'agit de la faire. Si on la laisse aller, ce n'est plus une pensée, c'est fantaisie, c'est folie. Bref, dès qu'on se contemple soi-même, c'est sottise

que l'on contemple, c'est esclavage. Voilà pourquoi rien de notre pensée ne se laisse contempler sans tristesse, même le bonheur.

Je pense et je me regarde pensant, comme je regarderais un objet. Belle méthode pour penser ! Les idées s'enchaînent alors selon l'association, comme on dit : je vais de rêve en rêve; c'est un désordre, un tumulte, une incohérence. Naturellement; car penser, c'est corriger, redresser, ordonner. Même s'il s'agit seulement de voir les choses, je ne m'en tiens jamais à ce qui se présente; ce ne sont point des taches claires et obscures, de toutes couleurs; c'est un chemin et ce sont des arbres. Encore bien mieux s'il s'agit de méditer sur des objets absents, par exemple sur le système planétaire; alors tout se brouille naturellement; par l'association des idées, toute la mythologie se met à danser; des images reviennent, de ces vieilles cartes célestes où l'on voit des bonshommes dans les étoiles. Toute rêverie est par elle-même absurde. Il faut penser; il faut tenir chaque planète sur sa piste, il faut que les souvenirs s'ordonnent selon la vérité des choses; c'est ainsi que se définit la fonction pensée; il ne s'agit jamais d'observer ce qui est dans la pensée, mais d'ordonner la pensée selon ce qui est dans les choses; donc il ne faut jamais prendre les états d'âme comme tels; il faut les faire et les refaire. Ou bien agir, ou bien dormir. Le demi-sommeil est mauvais; voilà le premier article de la morale réelle.

Je prends Hercule comme le meilleur modèle du penseur : ce n'est point forcé; ce n'est point paradoxe. Il faut penser des objets, afin de faire quelque changement utile dans le monde. Celui qui pense son ignorance ou son impuissance pense mal et est proprement puni par la tristesse. Mais penser la coopérative à laquelle on participe, c'est une vraie pensée d'Hercule tueur de monstres. Encore plus clairement pour les passions. Penser la tristesse c'est la redresser; penser la haine c'est la redresser; penser le désir c'est le redresser. Si tu prends ta bêche, il faut bêcher la terre. Si tu prends ta pensée comme un outil, alors redresse-toi toi-même, pense bien. Le psychologue s'exerce à penser mal; c'est un enfant qui grimace devant le miroir.

4 avril 1913.

EFFERVESCENCE

Il en est des guerres comme des passions. Un accès de colère n'est jamais explicable par les causes qu'on en donne pour le justifier, comme des intérêts contraires, des rivalités, des rancunes. Des circonstances favorables peuvent toujours arrêter la tragédie. Souvent les discussions, les rixes, les meurtres résultent d'une rencontre fortuite. Supposons que deux hommes d'un même cercle, entre lesquels une altercation semble inévitable, soient portés par de grands intérêts, et, pour longtemps, dans deux villes assez éloignées; ce fait si simple établit la paix, ce que les raisonnements n'auraient pu faire. Toute passion est fille d'occasion. Si deux personnes se voient tous les jours, comme un locataire et son concierge, alors les premiers effets deviennent causes à leur tour, et les mouvements d'impatience et de colère sont des motifs d'en éprouver de plus vifs, ce qui fait qu'il y a souvent alors une disproportion ridicule entre les premières causes et l'effet final.

Quand un petit enfant pleure ou crie, il se produit un phénomène purement physique que lui-même ne soupçonne pas, mais auquel les parents et les maîtres doivent faire attention. Ses cris lui font mal à lui-même et l'irritent encore plus. Les menaces, les éclats de voix, grossissent encore l'avalanche. C'est la colère même qui entretient la colère. Aussi faut-il alors agir physiquement, par simple massage, ou par changement de perceptions. L'amour maternel fait voir dans ces cas-là sa science presque infaillible, lorsqu'il promène, câline ou berce le poupon. On guérit une crampe par le massage; or une colère d'un poupon et de n'importe qui, c'est toujours un état de contracture des muscles qu'il faut soigner par gymnastique et musique, comme disaient les anciens. Mais, dans l'accès de colère, les meilleurs arguments sont tout à fait inutiles et souvent nuisibles, parce qu'ils rappellent à l'imagination tout ce qui peut exciter la colère.

Ces remarques aident à comprendre comment la guerre est toujours à craindre et peut toujours être évitée. Toujours à craindre par l'effervescence, qui, si elle s'étend, réalisera la guerre, même pour de très faibles

raisons. Toujours évitable, quelles que soient les raisons, si l'effervescence ne s'en mêle point. Or les citoyens doivent considérer ces lois si simples avec attention. Car ils se disent avec accablement : « Que puis-je, moi pauvre, pour pacifier l'Europe ? De nouvelles causes de conflit surgissent à chaque instant. Il s'élève des problèmes insolubles autant qu'il passe de jours; une solution ici fait une crise ailleurs; on ne dénoue qu'en nouant, comme dans la ficelle embrouillée. Laissons aller la nécessité. » Oui; mais la nécessité ne va pas à la guerre, comme mille exemples le font assez voir. Tout s'arrange et se dérange. J'ai vu les côtes de Bretagne fortifiées contre l'Angleterre; on ne s'est pourtant point battu par là, en dépit des mauvais prophètes. Mais le vrai danger, c'est l'effervescence; et ici chacun est roi de soi-même et maître des tempêtes pour sa part. Pouvoir immense, que la masse des citoyens doit apprendre à exercer. Soyez heureux d'abord, comme dit le Sage; car le bonheur n'est pas le fruit de la paix; le bonheur, c'est la paix même.

8 mai 1913.

L'ÉLOQUENCE DES PASSIONS

L'ÉLOQUENCE des passions nous trompe presque toujours; j'entends par là cette fantasmagorie triste ou gaie, brillante ou lugubre, que nous déroule l'imagination selon que notre corps est reposé ou fatigué, excité ou déprimé. Tout naturellement nous accusons alors les choses et nos semblables, au lieu de deviner et de modifier la cause réelle, souvent petite et sans conséquence.

Dans ce temps où les examens commencent à s'élever au-dessus de l'horizon, plus d'un candidat travaille aux lumières, fatigue ses yeux, et ressent un mal de tête diffus; petits maux que l'on guérit bien vite par le repos et le sommeil. Mais le naïf candidat n'y pense point. Il constate d'abord qu'il n'apprend pas vite, que les idées restent dans le brouillard et que la pensée des auteurs reste dans le papier au lieu de venir à lui; alors il s'attriste sur les difficultés de l'examen et sur ses propres aptitudes; puis portant son regard sur le passé, et contemplant tous

ses souvenirs à travers le même brouillard triste, il s'aperçoit ou croit s'apercevoir qu'il n'a pas fait grand'chose d'utile, que tout est à revoir, que rien ne s'éclaire ni ne s'ordonne; regardant maintenant vers l'avenir, il pense que le temps est court et que le travail est bien lent; aussi revient-il à son livre, la tête entre ses deux mains, alors qu'il devrait se coucher et dormir; le mal lui cache le remède; et c'est justement parce qu'il est fatigué qu'il se jette au travail. Il lui faudrait ici la profonde sagesse des Stoïciens, élucidée encore par Descartes et par Spinoza. Toujours défiant devant les preuves d'imagination, il devrait, par réflexion, deviner ici l'éloquence des passions, et refuser d'y croire, ce qui détruirait soudainement le plus clair de son mal; car un peu de mal de tête et de fatigue des yeux, cela est supportable et ne dure guère; mais le désespoir est terrible et aggrave de lui-même ses causes.

Voilà le piège des passions. Un homme qui est bien en colère se joue à lui-même une tragédie bien frappante, vivement éclairée, où il se représente tous les torts de son ennemi, ses ruses, ses préparations, ses mépris, ses projets pour l'avenir; tout est interprété selon la colère, et la colère en est augmentée; on dirait un peintre qui peindrait les Furies et qui se ferait peur à lui-même. Voilà par quel mécanisme une colère finit souvent en tempête, et pour de faibles causes, grossies seulement par l'orage du cœur et des muscles. Il est pourtant clair que le moyen de calmer toute cette agitation n'est pas du tout de penser en historien et de faire la revue des insultes, des griefs et des revendications; car tout cela est faussement éclairé, comme dans un délire. Ici encore il faut, par réflexion, deviner l'éloquence des passions et refuser d'y croire. Au lieu de dire : « Ce faux ami m'a toujours méprisé », dire : « Dans cette agitation je vois mal, je juge mal; je ne suis qu'un acteur tragique qui déclame pour lui-même. » Alors vous verrez le théâtre éteindre ses lumières faute de public; et les brillants décors ne seront plus que des barbouillages. Sagesse réelle; arme réelle contre la poésie de l'injustice. Hélas ! Nous sommes conseillés et menés par des moralistes d'occasion qui ne savent que se mettre en délire et donner leur mal à d'autres.

14 mai 1913.

LE PHARISIEN

Le menteur, l'hypocrite, le vaniteux, le glorieux, le matamore, tous personnages de comédie, sont dépassés de loin par le Pharisien. Le Pharisien est esquissé dans l'Évangile, plus d'une fois. Si par réflexion on réunit ces traits dans un contour plus appuyé, on fait naître un effrayant personnage, essentiellement tragique. Tartufe est bien petit à côté. Le Pharisien est un homme qui croit en Dieu, et qui croit que Dieu est content de lui.

Les fameux bandits, qui ne sont pas près d'être oubliés, ne croyaient à rien du tout; encore pourrait-on dire qu'ils croyaient au courage; aucun d'eux ne se serait pardonné s'il avait hésité devant l'action difficile. Et pourtant, selon les principes qu'ils voulaient affirmer, il n'y a point de courage; il n'y a que des forces; la fuite et la peur sont naturelles dès qu'elles se produisent, comme l'audace et la volonté. Ceux auxquels je pense étaient de vrais anarchistes, hommes en qui la grandeur humaine est aisément reconnue. Ici le jugement populaire n'hésite pas et voilà au fond pourquoi on sera toujours indulgent aux grands conquérants. Le courage fait tout passer. Que le lecteur essaie donc de faire revivre Bonnot et ses compagnons. Je rappelle ici leurs exploits et leurs écrits pour faire voir qu'il est rare qu'on ne croie à rien. Et tout homme qui se compare à un homme idéal, par exemple savant, tempérant, courageux, juste, se trouve aussitôt bien petit.

Mais le Pharisien fait voir cette union incroyable de la religion ingénue et de l'admiration de soi. Il se veut savant et il se croit assez savant; il honore réellement le courage, et il se croit courageux. Il découvre réellement, profondément, sa conscience devant un juge qui, d'après lui, sait tout et devine tout, et il prie ainsi : « Seigneur, n'es-tu pas content de moi ? Ne suis-je pas ton ministre et ton interprète ? Ne suis-je pas l'importance ? Fais donc marcher ton tonnerre, et pulvérise ces gens de rien, car mon importance est la tienne. »

Je ne sais si un tel monstre existe. Quelquefois on est amené à penser qu'il existe au moins par moments; les flatteries, les acclamations ont tant de force! On a souvent

mal compris l'humilité évangélique; ce n'est sans doute au fond que la volonté de n'être jamais ce monstre-là.

Les forces de persécution ne s'expliquent guère par la méchanceté seule. Jésus en prison n'était pas bien redoutable, ni Jeanne d'Arc à la Tour. Des politiques auraient oublié. Mais supposez le Pharisien et son importance, on comprend la croix et le bûcher. Qui offense le Pharisien offense Dieu. « Seigneur, tu es juste; tu connais mon esprit et mon cœur. Tu n'aurais pas éclairé ce pauvre charpentier et cette pauvre bergère. La lumière morale, c'est moi qui l'ai; la lumière politique, c'est moi qui l'ai. Toute perfection agit par moi, par moi et par toute la hiérarchie, et par tous ceux qui la reconnaissent. C'est pourquoi je n'ai pas le droit de pardonner. » Ainsi sera brûlé, jeté au vent, solennellement maudit, effacé de la terre, tout miracle qui n'aura pas suivi la voie hiérarchique. Ainsi l'âme bureaucratique s'est élevée deux fois jusqu'au sublime qui lui est propre; deux fois les Pharisiens ont cru tout à fait en eux-mêmes. Dans le train ordinaire de l'histoire, ils n'ont que des mouvements d'humeur, quelquefois éloquents; mais leur voix tremble; je reconnais mieux l'homme. C'est un beau drame que le drame de l'avare lorsqu'il vient à craindre sa propre générosité. C'est ainsi que le Pharisien a peur du mouvement d'ascension qu'il sent en lui. Bref il est difficile de vivre avec les sentiments religieux. Je suis persuadé que le chapelet, le bréviaire, et toute la mécanique du culte ont pour fin de régler l'allure du mystique, et de lui rendre une sorte de bonhomie qui est ecclésiastique.

5 juin 1913.

LES CONVERSATIONS CHINOISES

Les conversations chinoises, d'après ce que l'on raconte sont réglées jusqu'au détail par la politesse. Ainsi c'est une faute grave d'interroger, même sur les choses les plus futiles. Dans le fait, il arrive qu'une question soit indiscrète et fasse même de la peine, sans qu'on y ait pensé; mais la réflexion ne peut pas toujours prévoir cela; et, quand même on s'attacherait à prévoir tous les effets

d'une parole que l'on va dire, il en résulterait une perpétuelle hésitation dont l'autre chercherait les causes. La règle de politesse agit bien plus sûrement. Il est facile et agréable d'y croire, et d'autant plus que la pratique est plus rigoureuse. Si quelque dieu est supposé l'auteur de la règle, c'est le dieu qui y gagne. Aussi toutes les religions naïves nous présentent les notions dans un ordre qui semble renversé. On croit au dieu parce que l'on suit sa règle.

Les poèmes homériques nous font voir que la coutume de sacrifier des animaux à Jupiter ou à Neptune, ou à Pluton, n'était rien de plus qu'une règle de politesse pour tuer proprement et humainement. Lorsqu'Ulysse déguisé en mendiant vient chez le porcher Eumée, le porcher tue un cochon selon le rite, en l'offrant à Jupiter Hospitalier; ensuite ils le mangent très bien. Jupiter n'en avait donc que la fumée. Et cela fait bien voir qu'ils croyaient d'abord à leur action. Il y avait une manière de bien tuer le cochon, proprement et d'un seul coup, qui était comme sacrée; et c'est parce qu'elle était sacrée que l'on croyait que le dieu l'ordonnait ainsi.

Les belles règles de l'hospitalité antique se soutenaient assez par elles-mêmes; la plus parfaite charité ne trouverait pas mieux; aussi ils en faisaient hommage à Jupiter. Et ce même Jupiter, dont on racontait mille histoires et sans révérence, dès qu'on y pensait autrement, était toujours respecté et vraiment adoré dès qu'un mendiant frappait à la porte. Ainsi, très exactement, le culte honorait le dieu.

Les théologies ont renversé cet ordre, par trop de raffinement. Car elles ont voulu que Dieu existe d'abord, soit d'abord tel ou tel, et puis que la pratique résulte de cette idée. C'était fonder le certain sur l'incertain. La première réflexion qui vint à l'esprit du fidèle fut celle-ci : « Si Dieu est parfait, il est parfaitement heureux. Comment une de mes actions pourrait-elle lui déplaire; il dépendrait donc de moi » ? Si vous rencontrez le fameux dictionnaire de Bayle, vous verrez quel développement peut prendre cette philosophie critique, qui n'est qu'une théologie plus raisonnable. Et Pascal avait déjà aperçu, non sans une espèce d'épouvante, que les preuves théologiques de l'existence de Dieu sont des raisonnements puérils. Aussi disait-il : « Allez à la messe; abêtissez-vous; voilà la vraie preuve. » Mais il n'apercevait pas l'utilité

de la messe en elle-même, quand ce serait seulement par l'immobilité et le silence en commun; surtout il ne voulait pas voir que Dieu est le nom que l'on donne au bien, et qu'il est vrai, alors, strictement vrai, que la pratique est la croyance même. Comme le fait assez voir l'histoire, tant vaut l'homme, tant vaut le dieu.

13 juillet 1913.

LE CHASSEUR ET SON CHIEN

La fonction pensée consiste toujours à surmonter quelque chose. Juger est un beau mot, par son double sens : on juge que deux et deux font quatre; on juge que l'envieux est méprisable. La profonde sagesse populaire qui se montre dans le langage nous conduit ici à une pensée lumineuse, c'est que juger c'est toujours décréter, légiférer, disposer les forces selon l'ordre humain, dresser l'animal, qui doit ici lécher les bottes.

Il y a une grande leçon dans la dureté du chasseur. Chacun sait que le chasseur aime son chien; mais cet amour n'abdique jamais, il est dominateur. « Qui aime bien châtie bien. » Aussi voyez, il y a de la cordialité entre le chien et l'homme; même l'homme reconnaît bien la sagacité de cet instinct supérieur, qui va droit à la perdrix invisible; et tout chasseur citera des traits de son chien. Mais comparez à la petite-maîtresse qui fait des discours à son amour de chien; elle se met à quatre pattes; elle rend au chien un amour de chien. Le chasseur, par un sentiment sûr, reste debout; il gouverne; il frappe; les mouvements de queue n'y font rien, ni l'aplatissement, ni l'attention si flatteuse, ni la fidélité à toute épreuve, ni le courage; cette câlinerie animale ne retarde pas le coup de botte; la bonne intention, le regret, le désespoir, la morne tristesse, toute l'éloquence des passions, tous les trésors du sentiment, tout cela est froidement prié, redressé, annulé par le Juge. Le Juge, c'est le chasseur.

Observez maintenant le chien lorsque, par permission spéciale, il est assis entre les jambes du chasseur au repos. Comme il est fier d'avoir un maître si dur ! Comme il a bien trouvé là sa fin et sa place ! Cette dignité de

chien obéissant il ne la désire point comme il désire la soupe ou la chienne; il aime pourtant son rôle de chien; il aime cette puissance gouvernante pour laquelle il n'est qu'instrument. Ce rapport du chien à l'homme fait voir comment les passions s'attachent à l'ordre supérieur, et se satisfont mieux par cette contrainte que si elles retombaient dans leur nature.

Toutes les pensées naturelles sont comme des chiens. Il y a une manière de les aimer qui entraîne toute la pensée vers le plus bas. Par exemple un poète décadent; il prend tout ce qui s'offre, impressions, images, suites de mots; il regarde fleurir son cher moi; il l'aime mal. Je dirais qu'il l'aime trop peu. Il faut redresser et surmonter toute pensée qui se montre. De cette forme sombre, indistincte, si aisément interprétée par la crainte, de cette forme au tournant du chemin, le soir, j'en fais un arbre, et je passe. Cette colère, je la nie; cette envie, je la réprime à coups de botte. Cette mélancolie, je ne l'entends même pas qui gémit comme le chien à la fente d'une porte; ce désespoir, je lui dis : couche-toi et dors. Besogne de tous les jours, qui est le principal du réveil humain. Le fou, au contraire, est l'homme qui se laisse penser, sentir, rêver. Tous les rêveurs sont tristes. Et la religion, au sens ordinaire, n'est qu'abandon de soi aux jeux de la pensée, pressentiments, accablements, vagues espérances. On ne songe pas assez à ceci que la pensée, par l'attention, est la négation de tout cela; toujours réplique de la volonté à la crainte et à l'espérance. Le bon paysan ne gémit pas sur les chardons; il les coupe.

15 août 1913.

MAGIE ET PAROLE

La Magie vient de la parole; il faut joindre naturellement à la parole les gestes et les mouvements du visage, qui contribuent à la rendre expressive. On pourrait dire aussi que la Magie vient de l'expression. Les discours sur les choses n'ont de valeur que s'ils décrivent bien les choses; mais les discours aux gens et sur les gens font arriver ce qu'ils affirment; ils ne sont pas faux longtemps. Si un homme dit à un autre homme : « Tu

me hais; je sais que tu me hais », la chose, si elle n'est pas encore vraie, le sera bientôt. On peut condamner un homme à n'être qu'un sot, simplement en croyant qu'il l'est, en exprimant qu'il l'est. La moquerie a cela de redoutable qu'elle rend ridicules ceux dont on se moque; oui réellement ridicules, par la crainte du ridicule. On fait peur par l'expression. Il y a des tyrans domestiques, mâles et femelles, qui règnent par l'expression, par la manière d'ordonner, de louer, de blâmer. Il y a un mépris visible, sur certains visages, qui vous rend honteux ou furieux, selon l'occasion et selon votre nature.

Il est connu que la plus grande faute qu'on puisse commettre à l'égard d'un fou, c'est de lui faire voir qu'on le croit fou. Sans doute la plupart des maladies mentales s'aggravent par l'opinion du spectateur. Car le plus grand mal chez un fou, c'est qu'il se croit fou, j'entends isolé, étranger, « aliéné », qui veut dire étranger, différent des autres. On le repousse et il se retire.

Ce n'est qu'un cas plus frappant dans le jeu ordinaire des affections. On devient amoureux parce que l'on se croit aimé; intelligent dès que l'intelligence vous fait signe. Réellement il y a des cercles magiques, bons et mauvais, qui enferment les gens pour toujours.

Kipling, dans une de ses nouvelles, nous décrit un enfant gâté, surnommé Polichinelle-Bébé, et qui, passant de ses parents et de sa nourrice à une tante malveillante, devient réellement méchant par la malédiction. La vengeance est un de ces sentiments joués, qui se développent en chacun selon les discours de l'autre; un serment appelle un serment.

Une fille deviendrait laide, si on lui répétait qu'elle est laide; car la tristesse est laide, et la timidité est gauche; et les plis restent. La plante humaine ne pousse bien qu'au milieu d'opinions favorables. Et c'est pourquoi il faut dire que l'amour maternel est toujours bon; il fait crédit; il aide la beauté, l'intelligence et encore plus la bonté; il dénoue et conduit comme il faut ces tendres pousses. L'œil méchant les flétrit comme une gelée.

La guerre résulte des discours; dans *l'Iliade* et partout ailleurs les injures sont les premiers projectiles. C'est pourquoi un discours guerrier est toujours une mauvaise action. Ce terrible jeu des discours, des menaces, des

défis, se développerait entre la France et l'Allemagne, si les peuples n'étaient pas plus raisonnables que les rois. Je crains les malédictions et les prophéties. Les anciens mages ne se trompaient qu'en ceci qu'ils croyaient agir aussi sur les choses par des discours. Et c'est à nous d'étudier la bonne Magie et les miracles de l'amitié.

19 août 1913.

STOÏCISME

On a peut-être mal pris les fameux Stoïciens, comme s'ils nous apprenaient seulement à résister au tyran et à braver les supplices. Pour moi j'aperçois plus d'un usage de leur sagesse virile, simplement contre la pluie et l'orage. Leur réflexion consistait, comme on sait, dans un mouvement pour se séparer du sentiment pénible et le considérer comme un objet en lui disant : « Tu es des choses; tu n'es pas de moi. » Au contraire ceux qui n'ont point du tout l'art de vivre en rois sur un escabeau laissent entrer l'orage au dedans d'eux-mêmes, disant volontiers : « Je sens l'orage de loin; je suis impatient et accablé à la fois. Tonne donc, ciel ! » C'est proprement vivre en animal, avec la pensée en trop. Car, selon l'apparence, l'animal est modifié tout entier par l'orage qui vient, de même que la plante se courbe au grand soleil et se redresse à l'ombre; mais l'animal n'en sait pas grand'chose, de même que dans le demi-sommeil nous ne savons pas si nous sommes gais ou tristes. Cet état de torpeur est bon aussi pour l'homme et toujours reposant, même dans les plus grandes peines, à condition que le malheureux se relâche tout à fait; je l'entends à la lettre; il faut que tous les membres soient bien appuyés et tous les muscles détendus; il y a un art de les tasser en repos, qui est une espèce de massage par l'intérieur, et qui est l'opposé de la crispation, cause de colère, d'insomnie, d'anxiété. A ceux qui ne peuvent s'endormir, je dis volontiers : « Faites chat crevé. »

Maintenant, si l'on ne peut descendre à cet état animal, qui est le vrai de la vertu épicurienne, alors il faut s'éveiller fortement, et bondir, en quelque sorte, jusqu'à la

vertu stoïcienne; car elles sont bonnes l'une et l'autre, et c'est l'entre-deux qui ne vaut rien. Si l'on ne peut se plonger dans l'état orageux ou pluvieux, il faut alors le repousser, s'en séparer; dire : « C'est pluie et orage, ce n'est pas moi. » Plus difficile, assurément, quand il s'agit d'un reproche injuste, ou d'une déception, ou d'une jalousie; ces mauvaises bêtes se collent sur vous. Mais il faut pourtant s'aviser de dire enfin : « Ce n'est pas miracle si après cette déception je suis triste; c'est naturel comme la pluie et le vent. » Ce conseil irrite les passionnés; ils s'obligent, ils se lient eux-mêmes; ils embrassent leur peine. Je les compare à l'enfant qui crie comme un âne et s'irrite tellement de se voir aussi bête qu'il crie encore plus fort. Il pourrait se délivrer lui-même en disant : « Eh bien, quoi ? Ce n'est qu'un enfant qui crie. » Mais il ne sait pas vivre encore. Et du reste l'art de vivre est trop peu connu. Mais je tiens qu'un des secrets du bonheur, c'est d'être indifférent à sa propre humeur; ainsi méprisée, l'humeur retombe dans la vie animale, comme un chien rentre dans sa niche. Et voilà, selon mon opinion, un des plus importants chapitres de la morale réelle; se séparer de ses fautes, de ses regrets, de toutes les misères de réflexion. Dire : « Cette colère passera quand elle voudra. » Semblable à l'enfant que l'on n'entend point crier, elle passera tout de suite. George Sand, qui avait de la tête, a bien représenté cette âme royale dans *Consuelo,* œuvre forte, trop peu lue.

31 août 1913.

L'ANNEAU DANS LE NEZ

L'ANNEAU dans le nez fut sans doute un signe de servitude, comme il est encore pour les taureaux. Il se peut que les belles captives qui le portaient en aient fait à la longue une espèce de signe de beauté et même de puissance, si bien que les rois l'adoptèrent. Je ne sais qu'en penser sous ce rapport. Mais, à le considérer maintenant, comme un fait de parure, je sais très bien ce que c'est; c'est une voilette.

J'appelle voilette tout objet interposé qui attire le

regard, et nous détourne de mettre nos yeux au point bien exactement sur des formes ou des couleurs du visage. Il faut bien remarquer que la perfection des traits et le grain irréprochable de la peau sont très rares. On se fait un teint par le blanc gras et la poudre; mais on ne peut changer les lignes; on ne peut leur rendre la simplicité et la rondeur de la jeunesse. Une femme est belle à seize ans, mais veut plaire à trente. La voilette est un moyen simple. Tout décor, tout dessin considéré derrière un grillage ou un filet prend du style. Simplement en clignant des yeux, comme savent faire les peintres, vous simplifiez un paysage; vous le nettoyez des détails inutiles, qui brisent la ligne; vous lui ôtez ses rides. La voilette produit le même effet. Pourquoi ? Parce que l'œil s'arrête au dessin ferme et cru de la voilette, surtout à pois, et le visage est comme estompé, lointain, adouci. Observez bien cet effet. On l'emploie aussi au théâtre, pour adoucir un décor brutal, ou bien des poses plastiques dont le détail serait choquant.

Les perles et les diamants produisent un effet du même genre; ce n'est pas seulement vanité, comme vous voulez croire; c'est coquetterie. Ces parures brillantes avivent le teint, parce qu'elles détournent un regard trop curieux, qui verrait trop bien le grain de la peau et les rides. Les pendants d'oreilles, scintillants et mobiles, protègent une partie de la peau qui accuse trop l'âge. Et j'arrive à l'anneau dans le nez.

Objet brillant et mobile; protecteur des lèvres, si rarement bien dessinées, et de ce terrible espace entre le nez et la lèvre, presque toujours trop long ou trop court, sans grâce, sans jeunesse, souvent trop duveté. On n'y pensera point; on sera amené à dire, comme on dit déjà et sans savoir pourquoi, que cela ne sied pas si mal, et donne un air jeune et mutin. Et surtout, quand après l'avoir mis on l'enlèvera, il manquera quelque chose; le petit museau sera trop nu, trop dur, trop marqué. Au reste cela sera hué dans les rues. Mais aucun des détails de la parure aristocratique ne serait supporté par le peuple.

Les grands décolletés n'entreraient point dans un bal de campagne, ni de guinguette. J'ai vu récemment une femme en robe noire assez collante, et un peu ouverte sur la jambe, et qui allait à pied vers quatre heures dans une rue assez encombrée. Ce fut une rumeur de blâme

incroyable; tout le monde s'y mettait. La femme monta en voiture et s'enfuit. Il est bien remarquable que dans le monde des travailleurs, où les sentiments et les plaisirs sont si libres, l'impudeur n'est point du tout reçue. On oublie trop, à la Chambre, et ailleurs, que la partie du peuple la plus difficile à gouverner humilierait par des vertus réelles la plupart des hommes et des femmes qui vont en soirée chez le ministre. Et c'est un étrange prêcheur de grands sentiments, si l'on y pense, qu'un vaudevilliste devenu académicien. Mais cet autre anneau dans le nez est assez ancien; on ne le remarque plus.

2 septembre 1913.

DE LA VIE PRIVÉE

C'est La Bruyère, je crois, qui a dit qu'il y a de bons mariages, mais qu'il n'y en a pas de délicieux. Il faudra que notre humanité se tire de ces marécages des faux moralistes, d'après lesquels on goûterait et on prononcerait sur le bonheur, comme d'un fruit. Mais je dis que, même pour un fruit, on peut l'aider à être bon. Encore bien mieux pour le mariage et pour toute liaison humaine; ces choses ne sont pas pour être goûtées ou subies, mais il faut les faire. Une société n'est pas comme un ombrage où l'on est bien ou mal, selon le temps et les courants d'air. C'est, au contraire, le lieu des miracles, où le sorcier fait la pluie et le beau temps.

Chacun fait beaucoup pour son commerce ou pour sa carrière. Mais, communément, on ne fait rien pour être heureux chez soi. J'ai déjà bien écrit sur la politesse, certainement sans la louer comme il fallait. Et je ne dis point du tout que la politesse est un mensonge, bonne pour l'étranger; je dis que plus les sentiments sont sincères et précieux, plus ils ont besoin de politesse. Un commerçant qui dirait : « Allez au diable » croirait dire ce qu'il pense; mais voilà le piège des passions. Dans notre vie immédiate, tout ce qui se présente est faux. J'ouvre les yeux au réveil, tout ce que je vois est faux; mon travail est de juger, d'estimer, et de renvoyer les choses à leur distance. N'importe quelle première vue

est un songe d'un instant et les songes sont sans doute de courts réveils sans jugement. Eh bien, pourquoi voulez-vous que je juge mieux de mes sentiments immédiats ?

Hegel dit que l'âme immédiate, ou naturelle, est toujours enveloppée de mélancolie et comme accablée. Cela m'a parut d'une belle profondeur. Lorsque la réflexion sur soi ne redresse pas, c'est un mauvais jeu. Et qui s'interroge se répond toujours mal. La pensée qui se contemple seulement n'est qu'ennui, ou tristesse, ou inquiétude, ou impatience. Essayez. Demandez-vous à vous-même : « Que lirais-je bien pour passer le temps ? » Vous bâillez déjà. Il faut s'y mettre. Le désir retombe s'il ne s'achève en volonté. Et ces remarques suffisent pour juger les psychologues, qui voudraient que chacun étudie curieusement ses propres pensées, comme on fait des herbes ou des coquillages. Mais penser c'est vouloir.

Or, ce qui se fait si bien dans la vie publique, commerce, industrie, où chacun se gouverne et se redresse à chaque instant, ne réussit pas de même dans la vie privée. Chacun se couche sur ses affections. Bon pour dormir; mais dans le demi-sommeil de la famille, tout est facilement aigre. Par quoi les meilleurs sont souvent conduits à une hypocrisie effrayante. Chose à remarquer, on emploie une espèce de volonté à cacher des sentiments, au lieu de les changer par volonté, en se mouvant tout comme un gymnaste. Cette idée que la mauvaise humeur, la tristesse, l'ennui, sont des faits comme la pluie ou le vent, est en effet la première idée, et fausse. Et, bref, la vraie politesse consiste à éprouver ce que l'on doit. On s'oblige bien au respect, à la discrétion, à la justice. Ce dernier exemple est bon à considérer; un retour vif à la justice, malgré le premier mouvement des passions, n'est certes pas d'un voleur; mais bien plutôt c'est la probité elle-même, sans aucune hypocrisie. Pourquoi veut-on qu'il n'en soit pas autant de l'amour ? L'amour n'est pas naturel; et le désir lui-même ne l'est pas longtemps. Mais les sentiments vrais sont des œuvres. On ne joue pas aux cartes pour les jeter au premier mouvement d'impatience ou d'ennui; et personne n'a jamais eu l'idée de jouer au hasard sur un piano. La musique est même de tous les exemples le meilleur; car elle ne se

soutient, même dans le chant, que par volonté, et la grâce vient ensuite, comme ont dit quelquefois les théologiens, mais sans bien savoir de quoi ils parlaient.

10 septembre 1913.

L'ESPRIT DES CLOCHES

Il y a une beauté dans les cloches, qui laisse bien loin notre musique. Ces nappes de sons courent d'un bord à l'autre, dans une belle vallée, le long du fleuve, sur un beau lac, et font des vagues. Nul n'y résiste; mais on n'y resterait point; c'est un passage; et cela plaît par souvenir, comme d'un court voyage. Sur quoi les poètes s'égarent en mille rêveries; mais l'idée même de la cloche ressemble bien plus à l'impression naïve.

Il y a deux musiques que la nature règle encore. Le cor et tous les genres de trompette nous apprennent les intervalles justes; car, en soufflant dans un tuyau, on ne produit que les sons harmoniques; dès qu'on fit des trous, la musique fut trop libre; et, surtout maintenant, la musique n'est qu'un jeu presque sans règle. Mais le son des cors et trompettes n'était réglé que par l'intonation; le rythme dépendait de la marche ou de la danse.

Il n'y a point de cloches dans le monde antique, que je sache. Les sauvages tapent sur un gong ou sur des cymbales. Ici l'intonation est mal réglée; et, dans la cloche même, il y a des hasards et des sons étrangers. Mais la cloche suspendue a son rythme propre, qui dépend de la pesanteur; en tirant sur la corde, on ne précipite point les sons; ils mesurent le temps, par la loi physique. L'âge des cloches marque ainsi la découverte d'un rythme étranger à nos passions. Dans la sonnerie à toute volée, chaque cloche se balance suivant sa grandeur, et le battant de même; de là des entrelacements de rythmes que le fondeur n'a pas prévus, et que le sonneur ne peut changer. Tantôt alternés et élargissant leur ronde, tantôt précipités les uns sur les autres, noués et bientôt dénoués, les sons ne reviennent qu'à de longs intervalles aux mêmes groupes. En quoi nous reconnaissons quelque

chose d'humain, mais sans projet, et par l'effet des forces. Si nous tapions sur les cloches comme sur des gongs, nous n'aurions pas de ces saisissements et de ces surprises; mais un délire des passions seulement, et quelque convulsion nègre.

Les cloches sont plus éloquentes lorsque le sonneur les abandonne. Elles reviennent alors tout à fait à la nature, par des battements imprévisibles, presque gauches; toutefois l'oscillation libre s'y fait sentir; on se souvient, on attend, on espère; mais la nécessité nous comble; elle nous surprend et nous satisfait. Ainsi l'esprit des cloches nous apporte toujours l'inaction et l'attention mêlées, état qui ne peut durer. Les sentiments chrétiens sont certainement liés aux cloches; et cette éducation a fait plus, sans doute, que la doctrine et les sermons. Mais, non plus, on n'y pouvait rester. La cloche annonçait un art nouveau qui surmonterait ces rythmes de nature, et les combinerait avec l'ancien rythme des pas, de la danse et du discours. Peut-être faut-il dire que la musique des anciens ignore ce rythme lent, qui ne ressemble à rien d'humain, qui représente plutôt la nature et qui est triste sans tragédie; tel est l'esprit de l'Adagio romantique. Et l'on n'y peut rester. Aussitôt le paganisme revient, par le Scherzando qui est danse, ou par la marche héroïque. Gœthe serait donc classique, puisqu'il haïssait les cloches, le tabac et le christianisme, disait-il. Et comme on dit de lui qu'il aimait la musique et aussi qu'il ne l'aimait pas, je sais quel genre de musique, il aimait; je le sais par les cloches. Ce qu'il y a d'original dans les cloches, c'est la pesanteur et les lois de balancement qui servent alors de rythme et de mesure. Il n'y a point d'autre musique qui se meuve ainsi par le poids; je ne pense point aux carillons qui font entendre une mélodie étrangère, je pense à la mélodie propre des cloches balancées qui est bien plus éloquente; qui ne cherche point à dire une chose, mais qui les dit en masse et presque en cortège. D'où la volée des cloches signifie une sorte d'indifférence non sans apprêt. Rien n'exprime mieux la fête que ce rappel sans fin des harmonies qui importent surtout quand les cloches semblent se fatiguer et languir dans l'oubli de la fête. Les hommes entendent toutes sortes de cloches, et l'*Angelus* est, parmi ces mouvements, le plus remarquable; car on entend

le sonneur et ses trois coups; cela n'est pas naturel. La nature le tire à la volée, nous l'attendons; ce désir nous revient de loin comme une prière écoutée.

13 septembre 1913.

LE JEU

« Je plains, disait quelqu'un, un homme qui vit seul, qui n'a pas de besoins ni d'inquiétudes que ses ressources ne puissent calmer, je le plains dès que l'âge ou la maladie le toucheront un peu; car il pensera trop à lui-même. Un père de famille, toujours soucieux, et qui n'arrive point à se délivrer de ses dettes, est bien plus heureux malgré l'apparence, parce qu'il n'a point le temps de penser à ses digestions. » Voilà une raison de se conserver quelques petites dettes, ou de se consoler si on en a.

Quand on conseille aux hommes de rechercher une vie moyenne, tranquille et assurée, on ne leur dit pas assez qu'il leur faudra aussi beaucoup de sagesse pour la supporter. Le mépris des richesses et des honneurs est facile en somme; ce qui est proprement difficile, c'est, une fois qu'on les méprise bien, de ne pas trop s'ennuyer. L'ambitieux court toujours après quelque chose où il croit qu'il trouvera un bonheur rare; mais son principal bonheur, c'est d'être bien occupé; et même quand il est malheureux de quelque déception, il est encore heureux de son malheur. C'est qu'il y voit remède; et le vrai remède, c'est qu'il y voie remède. La nécessité étalée comme un grand pays, bien au clair, et hors de nous, vaut toujours mieux que cette nécessité repliée que nous sentons au creux de nous.

La passion du jeu fait voir ce besoin d'aventure tout nu, en quelque sorte, sans aucun ornement étranger; car le joueur n'a jamais de sécurité, et je crois que c'est cela même qui l'intéresse. Aussi le vrai joueur n'aime pas trop ces jeux où l'attention, la prudence, le savoir-faire corrigent beaucoup la chance. Au contraire, un jeu comme la roulette, où il ne fait qu'attendre et risquer, le transporte d'autant plus. Ce sont des catastrophes

voulues en un sens; car il se dit à chaque instant : « Le coup prochain me ruinera peut-être, si je le veux bien. » C'est comme un voyage d'exploration très dangereux, mais avec cette condition que, d'un seul consentement de pensée, on se retrouverait en sûreté chez soi. Mais c'est ce qui explique aussi l'attrait des jeux de hasard; car rien n'y force, et l'on ne risque que si l'on veut. Cette puissance plaît.

La guerre a sans doute quelque chose du jeu; c'est l'ennui qui fait la guerre. Et la preuve en est que c'est toujours l'homme qui a le moins de travaux et de soucis qui est le plus guerrier. Si on saisissait bien ces causes, on serait moins touché par les déclamations. L'homme riche et oisif paraît bien fort lorsqu'il dit : « La vie est facile pour moi; si je m'expose à tant de périls, si j'appelle de tout mon cœur ces risques effrayants, il faut donc que j'y voie quelque raison invincible ou quelque nécessité inévitable. » Mais non. Ce n'est qu'un homme qui s'ennuie. Et il s'ennuierait moins s'il travaillait du matin au soir. Ainsi l'inégale répartition des biens a par-dessus tout cet inconvénient qu'elle condamne à l'ennui un grand nombre d'hommes bien nourris; d'où ils arrivent à se donner des craintes et des colères qui les occupent. Et ces sentiments de luxe sont le plus lourd fardeau des pauvres gens.

1er novembre 1913.

LA FOI DU CHARBONNIER

Quelquefois un homme naïf, réfléchissant sur les opinions religieuses des autres, se dit : « Mais comment ne voient-ils pas les difficultés et les absurdités ? » D'autant qu'il arrive souvent qu'un homme qui a la foi du charbonnier, comme on dit, est assez savant en certaines choses. On se figure à tort que les idées les plus évidentes viennent frapper l'esprit comme un rayon de soleil éclaire les choses et frappe les yeux. Or, ce n'est point vrai; il faut chercher les idées, et de tout son cœur; sans quoi on ne les trouve point. Remarquez qu'on peut fermer les yeux et ainsi refuser de voir une chose visible; mais encore faut-il vouloir contre. Au lieu que, dans le

monde des idées, il n'est pas nécessaire de fermer les yeux; il suffit de ne pas prendre la loupe ou le microscope. En somme rien n'est plus simple que de se refuser aux preuves.

J'ai connu un homme qui raisonnait supérieurement quand il voulait, et qui d'ailleurs suivait la messe comme la plus engourdie des vieilles bonnes femmes. Je me suis assuré, autant que la chose était possible, qu'il ne pensait jamais ni pour ni contre la religion. Mais dira-t-on, comment faisait-il ? Question mal posée; il n'y a rien à faire pour ne pas penser, je dis avec attention et par ordre. C'est penser qui est difficile.

On peut ignorer les faits les plus visibles, dès qu'on ne désire pas les connaître. Un homme très cultivé, et qui passait la moitié de son temps à la campagne, disait, comme on parlait devant lui du mouvement des étoiles : « Ce n'est pas vrai, que les étoiles tournent. On dit les étoiles fixes. Et si elles tournaient, on le saurait. » Ainsi pour constater ce fait si bien défini, il faut encore le chercher des yeux, et comparer la perception au souvenir. Il ne faut donc pas croire que l'on se heurte à la vérité comme à un arbre; pour se heurter, il faut marcher; et on ne marche à travers les idées que si on le veut bien; et encore est-il vrai que, dans ce vaste pays des idées, on peut choisir le lieu de ses promenades, et ne point voir ce qui déplaît. Ainsi, pour abattre une opinion en soi-même, il faut le vouloir expressément, et y revenir, et s'obstiner. Et, remarquez-le bien, là où un nigaud discute, souvent un vieux routier change la conversation. Ce qui fait que le plus intelligent échappe mieux aux preuves.

5 novembre 1913.

SAVOIR ÉCOUTER

« Ne suppose jamais aucune pensée dans ton semblable », disait un sage qui aimait le paradoxe. Il voulait dire : « Ne suppose jamais en lui la pensée qui devrait être en toi si tu disais ce qu'il dit. » La passion explique assez les discours les plus insensés, et aussi ceux où l'on découvre une apparence de raison. Comme

la machine de notre corps est capable de trembler, de courir ou de frapper sans permission, dès que l'émotion, si bien nommée, court parmi les muscles, ainsi elle peut crier, et même former des discours selon les plis de la mémoire, et sans aucune intention. Un ivrogne, en ses jurons, ne pense nullement à dieu ni à diable. Dans les propos d'un bavard, presque tout est fait, en quelque sorte, à la machine; et, même dans les discours étudiés, il y a une partie de remplissage, qui fut peut-être méditée autrefois, mais qui ne l'est point maintenant. En somme, discours ne sont souvent que bruit. Comme la charrue fait son bruit de ferraille, comme l'épée fait son cliquetis, le vent son sifflement et la porte son grincement, ainsi un homme agité fait un bruit de discours. Je plains celui qui essaie de comprendre; encore plus celui qui croit comprendre. Il n'y a rien à comprendre.

Attention. Dans un discours humain, animé, coloré, chantant, il y a à comprendre de belles choses souvent. La beauté est un signe qui ne trompe guère, parce qu'elle annonce un corps équilibré et des passions réglées; c'est pourquoi on dit bien qu'un bon chanteur chante juste. C'est pourquoi aussi je fais crédit au poète, ce qui veut dire que je l'interprète toujours pour le mieux, que toujours j'y suppose la pensée la plus belle, la plus humaine, la plus parfaite à mes yeux, qui puisse s'accorder avec les paroles. C'est là ce qu'on appelle écouter. De même quand j'écoute le géomètre, j'attends sa belle preuve d'après l'appât de ses premières preuves, faciles; si je ne la découvre pas, je penserai plutôt que c'est moi qui ne sais pas comprendre, comme s'il parlait chinois. Mais une femme en colère, à quoi bon l'écouter? Je vois bien vite que c'est du chinois absolument; je n'y comprendrai rien de grand, rien de beau, rien d'humain, aucune pensée, enfin, pour tout dire. J'entends, je n'écoute pas.

Je dis une femme en colère; en cela je ne suis pas juste : un homme en colère n'offre pas un texte plus clair. Quand un homme jure après ses bottes, ou après son bouton de col, ce discours ne vaut pas qu'on l'écoute. Ce qui est juste à dire, c'est que la femme en colère a peut-être plus de volubilité; elle est insensée plus ingénument. Peut-être aussi n'a-t-elle pas en réserve cette force explosive qui brise les discours; ils passent donc en longs

morceaux, comme des bois flottants. C'est pourquoi l'auditeur naïf est plus tenté de retenir ce texte intarissable, de le noter, de le traduire en idées. Il est mieux trompé que par un juron. Un charretier accumule les jurons; une femme fait des reproches; ce n'est toujours que du bruit.

Parce qu'un piano est fait pour qu'on y joue de la musique, il serait fou de croire que tous ceux qui y poseront les mains joueront bien. Le langage humain est comme un piano : si vous le faites sonner à coups de poing, il n'en sortira aucune combinaison qui mérite d'être retenue. Réellement, ce que je dis par humeur, dans le premier mouvement, dans l'impatience, dans la surprise, n'a jamais aucun sens pour moi; que ce soit du chinois pour vous, c'est le mieux. Et si vous essayez de comprendre quelque chose, dans ce bruit que je fais au premier moment, vous n'êtes pas bon, vous n'êtes même pas juste. Que l'homme apprenne à écouter l'homme.

6 novembre 1913.

INJURES

Si un phonographe vous couvrait soudainement d'injures, cela vous ferait rire. Si un homme de mauvaise humeur, mais à peu près sans voix, faisait marcher un phonographe à injures pour contenter sa colère, personne ne croirait que telle injure, blessante par hasard, lui était destinée. Mais quand c'est la face humaine qui lance l'injure, chacun veut croire que tout ce qu'elle dit était prémédité, ou tout au moins est pensé dans l'instant même. Ce qui trompe, c'est l'éloquence des passions et l'espèce de sens qu'offrent presque toujours des paroles produites sans pensée par une bouche humaine.

Descartes a écrit le plus beau de ses ouvrages et trop peu lu, c'est le *Traité des Passions,* justement pour expliquer comment notre machine, par sa forme et par le pli de l'habitude, arrive aisément à jouer la pensée. Pour nous-mêmes aussi. Car, lorsque nous sommes bien en

colère, d'abord nous imaginons mille choses qui s'accordent très bien avec notre fureur physique, et qui, par la vivacité, sont autant de preuves; et puis nous produisons en même temps des discours souvent pleins d'accent et de vraisemblance, qui nous touchent nous-mêmes comme ferait le jeu d'un bon acteur. Si quelque autre s'échauffe par imitation et nous donne la réplique, voilà un beau drame, où pourtant il est vrai que les pensées suivent les paroles au lieu de les précéder. La vérité de théâtre est sans doute en ceci que les personnages ne cessent de réfléchir sur ce qu'ils ont dit. Leurs paroles sont comme des oracles, dont ils cherchent le sens.

Dans un bon ménage, les discours improvisés dans le feu de l'impatience atteignent souvent le comble du ridicule. Et il faut savoir rire de ces belles improvisations. Mais la plupart des gens ignorent tout à fait cet automatisme des émotions; ils prennent tout naïvement, comme des héros d'Homère. De là des haines qu'il faut appeler imaginaires. J'admire l'assurance d'un homme qui hait. Un arbitre n'écoute guère un témoin qui s'échauffe jusqu'à la fureur. Mais dès qu'un homme est en cause, il se croit lui-même; il croit tout. Une de nos erreurs les plus étonnantes est d'attendre que la colère laisse sortir une pensée longtemps cachée; cela n'est pas vrai une fois sur mille; il faut qu'un homme se possède s'il veut dire ce qu'il pense. Cela est évident, mais l'entraînement, l'emportement, la précipitation à chercher la réplique vous le feront oublier. Le bon abbé Pirard, dans *Le Rouge et le Noir,* prévoit la chose : « Je suis sujet, dit-il à son ami, à prendre de l'humeur; il se peut que nous cessions de nous parler. » La naïveté ne peut aller plus loin. Quoi ? Si ma colère est un fait de phonographe, j'entends de bile, d'estomac et de gosier, et si je le sais bien, ne puis-je siffler ce mauvais acteur tragique au milieu même de son discours ?

Il est à supposer que les jurons, qui sont des exclamations entièrement dépourvues de sens, ont été inventés comme instinctivement pour donner issue à la colère, sans rien dire de blessant ni d'irréparable. Et nos cochers, dans les encombrements, seraient donc philosophes sans le savoir. Mais il est bien plaisant de voir que parmi ces cartouches à blanc, quelquefois il y en a une qui blesse par hasard. On peut m'injurier en russe, je n'y

entends rien. Mais si par hasard je savais le russe ? Réellement toute injure est charabia. Comprendre bien cela, c'est comprendre qu'il n'y a rien à comprendre.

17 novembre 1913.

A GENOUX

On ne peut pas du tout penser le son *i* en ouvrant la bouche. Essayez, et vous constaterez que votre *i* silencieux, et seulement imaginé, deviendra une espèce d'*a*. Cet exemple fait voir que l'imagination ne va pas loin si les organes moteurs du corps exécutent des mouvements qui la contrarient. Le geste vérifie cette relation par l'épreuve directe, puisqu'il dessine tous les mouvements imaginés; si je suis en colère, il faut que je ferme les poings. Cela est bien connu, mais on n'en tire pas communément une méthode pour régler les passions.

Toute religion enferme une prodigieuse sagesse pratique; par exemple, contre les mouvements de révolte d'un malheureux, qui veut nier le fait, et qui s'use et redouble son malheur par ce travail inutile, le mettre à genoux et la tête dans ses mains, cela vaut mieux qu'un raisonnement; car par cette gymnastique, c'est le mot, vous contrariez l'état violent de l'imagination, et vous suspendez un moment l'effet du désespoir ou de la fureur.

Mais les hommes, dès qu'ils sont livrés aux passions, sont d'une naïveté étonnante. Il croiront difficilement à des remèdes aussi simples. Un homme à qui on a manqué fera mille raisonnements d'abord pour confirmer l'offense; il cherchera des circonstances aggravantes, et il en trouvera; des précédents, et il en trouvera. Voilà, dira-t-il, les causes de ma juste colère; et je ne veux point du tout me désarmer et me délier. Tel est le premier moment. Ensuite viendra la raison, car les hommes sont des philosophes étonnants; et ce qui les étonne le plus, c'est que la raison ne puisse rien contre les passions. « La raison me le dit chaque jour... » Cette remarque est de tous; et il manquerait quelque chose au tragique, si le héros monologuant n'épuisait tout ce qui se plaide. Et

cette situation, mise au net par les sceptiques, est ce qui donne force à l'idée d'une fatalité invincible; car le sceptique n'a rien inventé. La plus ancienne idée de Dieu, comme la plus raffinée, vient toujours de ce que les hommes se sentent jugés et condamnés. Ils ont cru, pendant la longue enfance de l'humanité, que leurs passions venaient des dieux, comme aussi leurs rêves. Et toutes les fois qu'ils se sont trouvés soulagés et comme délivrés, ils ont vu là un miracle de grâce. Un homme bien irrité se met à genoux pour demander la douceur, et naturellement il l'obtient, s'il se met bien à genoux; entendez s'il prend l'attitude qui exclut la colère. Il dit alors qu'il a senti une puissance bienfaisante qui l'a délivré du mal. Et voyez comme la théologie se développe naturellement. S'il n'obtient rien, quelque conseiller lui montrera aisément que c'est parce qu'il n'a pas bien demandé, parce qu'il n'a pas su se mettre à genoux, enfin parce qu'il aimait trop sa colère; ce qui prouve bien, dira le théologien, que les dieux sont justes et qu'ils lisent dans les cœurs. Et le prêtre n'était pas moins naïf que le fidèle. Les hommes ont subi longtemps les passions avant de soupçonner que les mouvements du corps humain en étaient la cause, et qu'ainsi une gymnastique convenable en était le remède. Et comme ils ont remarqué les puissants effets de l'attitude, du rite, disons de la politesse, ces soudains changements d'humeur, que l'on appelle conversions, furent longtemps des miracles. Et la superstition consiste toujours, sans doute, à expliquer des effets véritables par des causes surnaturelles. Et encore maintenant, dans le feu des passions, même les plus instruits ne croient pas aisément ce qu'ils savent le mieux.

24 décembre 1913.

LEÇONS DE CHOSES POUR ADULTES

Il y a des leçons de choses pour les hommes aussi. Par exemple, dans une école où l'on voudrait enseigner réellement l'Économique et la Morale, on pourrait bien vouloir conduire les élèves dans une mine de charbon afin de les instruire mieux que par des paroles. *L'Union*

pour la vérité qui est une estimable association d'hommes libres, nous a proposé des méthodes de ce genre pour une « École de commune Culture »; et, de premier mouvement, chacun approuvera. Mais ce n'est pas si simple.

J'ai assez dit qu'il y a une grande vertu, pour régler les pensées, dans une chose qu'on fait. Pourquoi ? Parce que toute action réelle veut du temps et des essais, de façon que la chose devient familière. Mais le rôle de spectateur est moins avantageux; il y faut plus de patience et l'occasion de voir souvent. Si attentif que l'on soit, il faut voyager souvent sur une ligne de chemin de fer pour connaître les embranchements et raccordements, j'entends connaître les aiguilles et distinguer les voies principales; et c'est encore bien peu de chose. Mais le premier spectacle d'un objet nouveau ne touche que l'imagination; c'est le même étonnement sans fruit que celui que l'on donne souvent aux enfants, lorsqu'on veut les rendre attentifs comme le chien est au lièvre. C'est pourquoi je ne crois pas que les voyages donnent tant d'idées; ou bien alors il faut aller lentement, et renoncer à voir tout.

J'ai vu la lune dans des lunettes; et ce n'était pas désagréable. Pourtant la vue de ces montagnes éclairées par le soleil ne m'a pas instruit. Car il y a un ordre à suivre et je n'en étais point là, mais plutôt à suivre la vagabonde d'étoile en étoile, et à bien marquer son chemin. Et, malgré tant d'observations, qui me rendaient peu à peu vraiment attentif à ce qui importe, la chose ne m'est pas encore familière. Autant à dire des étoiles, du soleil, des planètes; je les veux loin. La curiosité animale me pousserait à les voir grossies ou rapprochées; mais la curiosité humaine veut s'en tenir longtemps encore aux premières apparences, afin que les rapports les plus simples ne soient pas troublés. Le fameux Tycho-Brahé ne voulait point se servir de lunettes; il s'en tenait aux réglettes orientées et aux fils tendus. Si les bergers chaldéens avaient eu nos puissants télescopes, ils n'auraient rien appris de la science maîtresse. Il n'est pas bon que le pouvoir d'observer se développe plus vite que l'art d'interpréter. C'est ce qui arrive pour un téléphoniste, qui, par son métier, observe toutes sortes de faits, et qui n'en comprend vraiment aucun. La pratique industrielle, par des raisons d'utilité, cache profondément ce qui

importe. Et quand on me découvrirait tous les rouages, l'accessoire cachera l'essentiel.

C'est pourquoi il est sage d'étudier plutôt les leviers, les grues, et les horloges, que d'aller tout de suite aux électrons. L'expérience n'est pas une petite chose; graduer l'expérience, c'est l'art d'instruire. Enfin je n'ai pas tant de confiance dans l'expérience d'un technicien; que dire de l'expérience d'un visiteur ? L'esprit se forme à deviner; l'esprit lance des ponts sur des abîmes. Une main d'ouvrier, marquée par le travail, signifie beaucoup; une mine de charbon dit trop à la fois. Un treuil est déjà important à considérer; mais la vraie réflexion, en fin de compte, reviendra toujours à la figure simplifiée, par quoi le treuil apparaît soudain comme un levier, et la poulie de même; au lieu que la machine réelle cache le mécanisme. Et c'est encore plus vrai de la machine économique, dont la magie propre est justement d'empêcher que l'on voie les rouages. Une banque est impénétrable pour qui n'est point banquier. Un problème d'escompte instruit mieux.

21 janvier 1914.

LE SIGNE DE LA CROIX

Voici ce qui me fut conté, par une amie à cheveux blancs qui s'est retirée à la campagne et fait apprendre le catéchisme à des enfants barbouillés. Il est bon de dire que cette femme n'est pas plus croyante que moi; le catéchisme n'est donc que l'occasion d'enseigner la morale commune; enfin de débarbouiller les esprits. Flèche de tout bois, tous les travaux avec un seul outil, c'est la loi de campagne. Je transcris maintenant l'histoire.

Un enfant de vagabonds, fixés pour un temps dans les Creutes, qui sont des grottes de ce pays-là, fait retentir un jour la sonnette. « Que veux-tu, petit homme ? » — « Je veux qu'on m'apprenne ma prière et mon catéchisme. » C'était le jour; il prend place. On lui apprend le signe de la croix. « A quoi que ça sert ? » Discours. « C'est le signe de Jésus mis en croix pour avoir enseigné l'égalité, la justice, l'amour, le pardon des injures. Le signe est pour rappeler ces choses, dans le moment où

l'on va se laisser emporter par la colère, ou la vengeance, ou la haine, ou le mépris. C'est comme si l'esprit du Juste mis en croix venait alors au secours. » Enfin tout ce que peut dire du signe de la croix quelqu'un qui n'en use point.

Une semaine passe. On s'entretient de la colère, toujours à propos du catéchisme. Et l'un des enfants, assez prompt à remarquer les faiblesses d'autrui, de dire : « C'est Michel (ce petit vagabond) qui est coléreux. Hier, il poursuivait André, tenant dans sa main une grosse pierre, et disant : « Je te tiens, tu n'iras pas jusqu'à ta maison. » Mais voilà (se moquant), voilà qu'il s'arrête tout à coup, et, avec sa pierre, fait le signe de la croix, et jette sa pierre, disant à André qu'il n'ait pas peur, et qu'il peut rentrer chez lui. »

J'avais traversé des étendues neigeuses, où l'on ne voyait pas la trace d'une voiture, je chauffais mes pieds au feu, et j'entendais cela. Tolstoï a saisi toutes ces harmonies. Le petit vagabond n'était plus revenu; ainsi l'histoire n'avait pas de suite. Il se fit donc un silence, et tous les dieux passèrent.

Il faut déjà une science profonde pour comprendre que les passions, et leurs preuves si vives, dépendent des mouvements du corps, et que, pour dénouer la colère, il suffit de dénouer les poings. Mais qui croira, au premier moment, qu'il est plus maître de sa main que de sa pensée ? C'est pourtant ainsi. N'essayez point d'abord d'être juste en pensée à l'égard de votre ennemi, mais desserrez vos dents d'abord, ouvrez vos mains, pliez les genoux, inclinez la tête. Car la vie s'étrangle elle-même, avant d'étrangler l'autre. Il s'agit donc, comme Platon voulait, d'être premièrement juste à l'égard de soi-même, et de respecter en soi la forme humaine. Et c'est ainsi, par gymnastique d'abord, que la pensée réduit les passions; alors seulement les idées reprennent leur sens humain. Mais, si l'effet est visible, les causes sont naturellement cachées. De là cette croyance, vieille comme le temps, que des gestes rituels évoquent l'esprit de vérité, et qu'il vient du dehors comme l'ange. Il y a vingt siècles que toute la paix du monde, si difficile à mettre en paroles, s'exprime par l'angélique geste du prêtre, qui joint les mains et les écarte, geste sans défense. Et voilà le miracle, essentiellement; car il est vrai qu'un

geste change tout. Il fallait penser ce geste; telle était la vraie prière pour la paix. Si tu veux concevoir la paix, pose d'abord tes armes.

31 janvier 1914.

INSTRUCTIONS SECRÈTES

Extrait des instructions secrètes du R. Philéas au sujet des femmes du monde que l'on veut empêcher de danser : « D'abord, procès ridicule, impossible à plaider par principe; il ne faut en aucun cas que le droit de l'Église soit soumis aux tribunaux, j'entends le droit de blâmer ou d'excommunier. Se laisser condamner par défaut, si les choses vont jusque-là, et payer par force. Je suis bien d'avis que nous ne devons pas nous laisser arrêter par ces misères. Mais je conseillerais pourtant la prudence et la modération dans ce genre de blâme, pour des raisons plus cachées.

« Je vois de la modestie dans cette obéissance à la mode au lieu qu'il y a toujours un peu d'orgueil dans la résistance. Le Diable est caché dans tous les plaisirs, mais surtout secrets; s'amuser pour faire comme les autres, cela purifie un peu le plaisir, et peut-être si l'on considère l'imperfection humaine. L'obéissance doit toujours nous plaire. C'est pourquoi il y a certainement un peu de jansénisme dans ce jugement moral qui veut rappeler les femmes au sérieux et à la pudeur; c'est presque une invitation à juger par soi-même et à résister au commun usage. Cela mène droit au protestantisme. Tranchons tout net, et sans nuance, la morale n'est pas toujours sans danger pour la discipline. Où n'irait-on pas, par cette remarque que ce qui se fait pourrait bien n'être pas le meilleur ? Je vous rappelle donc ici à la simplicité catholique, qui ne voit point le mal, si ce n'est au tribunal secret, et quand l'intention est avouée. Encore devez-vous bien combattre comme diabolique le scrupule qui cherche le péché; raison de plus pour n'en pas chercher vous-même. Étonner, c'est éveiller, et c'est déjà corrompre.

« Vous condamnez la frivolité, et sans doute avec raison, mais peut-être en appuyant trop. Car c'est ce qui

convient, sans différence, à tout le train de la terre; et rire de toutes choses ici-bas, c'est une espèce d'offrande au ciel, qui convient aux esprits sans portée, c'est-à-dire à presque tous, bien mieux que le sérieux diabolique, qui conduirait à chercher la justice en ce monde. Bienheureux les enfants. Bienheureux ceux qui apprennent sans curiosité, ceux qui répètent ce qu'on dit, ceux qui méprisent leur propre jugement, ceux qui avouent leur propre ignorance hors des petits procédés de leur métier. Bienheureux celui qui abaisse son esprit. En ce sens, ce siècle des sports et de l'industrie, ce siècle de l'entraînement et de la technique est religieux par son fond, car la morale est laissée au confesseur, qui est le technicien de la chose. Et j'aime cette agitation toute physique, cet instinct d'imitation enthousiaste, ce nivellement des esprits par la complication des études; le même génie sportif se fait voir, me dit-on, jusque dans les études supérieures, où il s'agit toujours de tourner sur une piste, de battre un record, et enfin de soutenir pendant un long temps un effort de médiocre qualité. Nous aurons de bons coureurs, qui ne regardent point à droite et à gauche, et encore moins en arrière. Des Constantins et des Clovis; petites têtes et passions fortes; chevaux à dresser. Danser et se battre, c'est livrer sa pensée au directeur. Discipline dans les plaisirs, discipline dans la fureur, c'est toujours discipline. Et c'est quand l'homme s'agite que Dieu le mène. Ne troublons pas la Renaissance. »

5 février 1914.

PROPHÈTES

Il y a des prophètes de ce qu'on sait déjà, de ce que l'on sait trop, de ce que l'on a trop vu. Violence, vengeance, coup pour coup, c'est une morale connue; bien mieux que connue, elle court dans mes veines; elle est chair et sang en chacun. Quel mouvement de haine dans l'homme offensé ! Et ne dites pas que c'est une prudence active, dérivant de l'amour de soi. Depuis des siècles de siècles, l'homme meurt joyeux s'il se venge.

Quand une foule est offensée, alors quelles vagues

de passion d'un homme à l'autre, quel soulèvement de chacun ! Tout est simplifié, tout est pardonné, tout est adoré, si seulement cette haine se contente. Sans remords, car chacun paie de sa vie, et de bonne foi. Ces mouvements s'accordent si bien avec la nature toute spontanée, que, même à distance, même en lisant le récit d'un cortège, ou d'un discours guerrier, ou d'une acclamation, je pars moi-même en guerre, comme si quelque dieu me touchait. Si l'orgueil se joint à la haine, et l'ambition à l'orgueil, ou si seulement de grands devoirs, trop évidents, s'accordent avec cette colère souveraine, qui se retiendra ? Qui se privera du plaisir presque physique d'aimer en menaçant ? Ivresse qui mêle tout, de façon que le meilleur fasse passer le pire, et que l'union merveilleuse se fasse, dans l'individu comme dans la foule, entre le brutal, le tyran et le juste. Les hypocrites, jouant là-dessus, touchent déjà les plus naïfs. Que dire d'un vrai prophète de ces choses qui s'y donne lui-même, qui s'y plaît, qui s'y grandit jusqu'à braver la mort ? Les foules porteront son cercueil. Et moi-même aussi, oui, si je voulais.

Il y a des prophètes de ce que l'on n'a jamais vu, de ce qu'on ne verra jamais peut-être. Des prophètes aux discours de qui tout résiste au contraire; des discours qui éveillent l'idée, la recherche, le doute, le scrupule, tout ce qui divise d'abord. Car ils veulent que l'on résiste aux autres et à soi-même, à la charge aussi bien qu'à la fuite, à l'amour et à la haine tout ensemble. Ils annoncent un ordre nouveau, qui n'est point, qu'on ne voit point; qu'il faut faire par travail obstiné, ingrat, sans succès d'abord et presque sans espérance. Justice, Égalité, Paix, odieuses à toutes les passions; idées qui, chose remarquable et naturelle pourtant, divisent d'abord et irritent. Bien mieux, qui sont méprisées, injuriées, chassées à coups de pierre. Par qui ? Par les esclaves mêmes que l'on veut délivrer. Idées invisibles au corps; vertus calomniées, Égalité, comme humilité, Justice, comme servilité, Paix, comme lâcheté. La honte s'en mêle. Le prophète est poursuivi par les huées et trahi par ses amis d'un instant. Toutes les puissances et toutes les forces sont contre lui; il les mesure; quelquefois il les craint, jusqu'à douter de lui-même. Ses victoires sont lentes à venir et tout de suite oubliées; car il est trop sévère

pour lui-même, et il repousse l'alliance des passions. Je veux suivre ce cortège; il y aura toujours assez de monde à l'autre.

6 février 1914.

SOMNAMBULES

CHACUN aura à raconter, s'il cherche bien, quelque émouvante histoire de somnambule, ou de pressentiment, ou de quelque chose comme cela. Mais je n'aime pas ce genre de récits; il ne me plaît pas de les croire vrais; j'en pourrais même citer, que j'ai constatés, autant qu'on peut constater ces choses, mais que j'ai fini par effacer sinon de ma mémoire, du moins de ma croyance. Oui, j'efface cette science gribouillée, comme j'efface de mon mieux sauvagerie, injustice, guerre. Et, si l'on faisait des miracles quelque part, je n'irais pas y voir.

Je vois ici qu'un esprit religieux bondit contre moi. « Est-ce honorer son esprit ? Quoi ? Si c'est vrai pourtant ? Quel est cet autre fanatisme ? » C'est tout bonnement un fanatisme qui repousse tout fanatisme. L'esprit n'est pas une poubelle à vérités. L'ordre des vérités, et la manière de les connaître, importent beaucoup. Il y a sans doute quelque vérité dans ce vieux préjugé que les fous connaissent l'avenir; mais, quand tout l'avenir devrait m'être dévoilé, je ne voudrais point être fou. « Savoir ignorer », voilà une belle devise.

N'importe quel vivant, par sa structure, est un récepteur admirable de toutes ondes, sons, lumière, chaleur, effluves d'orage. Et s'il reste à écouter son corps, je ne vois point de raison pour qu'il ne devine pas et ne pressente pas mille choses; car tout s'annonce partout. Hier, sur mon seuil de campagne, regardant vers Paris par une trouée entre deux collines, je me disais : « A cette heure, la tour Eiffel envoie ses messages. Si je tendais un long fil de cuivre bien isolé, et si j'en approchais un autre fil mis à la terre, j'aurais peut-être une petite étincelle à chaque onde. » Et notre corps est antenne aussi, qui reçoit à tout instant une pluie d'ondes annonciatrices. Il n'y aurait donc qu'à s'abandonner aux impressions, à les amplifier toutes en réagissant sans choix, en somme

à faire le fou, pour devenir un prophète passable. Car on est toujours servi par des coïncidences tragiques, et surtout par la foi des autres, qui fait arriver ce que l'on prédit. Il y eut des civilisations où cet art tenait lieu de science, ce qui enlevait à tous le moyen et même la permission de distinguer le vrai du faux. De là tyrannie, sauvagerie, règne des passions.

Nous développons tous un autre genre de civilisation, qui exclut complètement celui-là. Et il faut choisir. L'intelligence ne peut voir clair que si elle repousse d'abord ces perceptions innombrables, continuellement modifiées par le cours du sang et des humeurs. Qui veut être savant renonce à être mage. Il fallait choisir; on a choisi; chacun de nous choisit à chaque instant. De là ce parti pris qui étonne, et qui est peut-être le plus beau courage. Démêler, à tout prix. Repousser cette science animale, qui ramènerait le règne des fous et des méchants. Ne pas entendre les sommations de la crainte et de l'espérance. Un croyant est un homme pour qui sa propre humeur vaut preuve. Et contre cette mauvaise science, de Tibère, de Néron, d'Héliogabale, il faut de la volonté seulement; non pas l'examen et la discussion d'abord, mais, avant toute démarche, un parti pris invincible, un refus de croire et de s'émouvoir pour croire. Une impiété délibérée. « A bas les dieux et les prophètes ! » Maintenant jugez d'après les fruits; nous commençons à soupçonner ce que c'est que la Justice.

3 mars 1914.

LE BONHEUR D'ADORER

L'Église enseigne que Satan s'est perdu par l'orgueil. En poussant cette idée on arriverait à dire que, si le diable reste dans son enfer éternellement, c'est parce qu'il ne veut pas entrer au Paradis; il se prive volontairement du bonheur d'adorer, voilà le sacrilège.

J'ai connu un homme libre, qui avait fait beaucoup pour l'École laïque et pour l'enseignement populaire. Vint un ministre plein de bonnes intentions, avec discours, banquet et palmes; c'était le beau moment, le moment de la récompense; mais ce jour-là notre gaillard

était à la pêche, je suppose; on le chercha vainement; il avait oublié le banquet ministériel. Voilà le péché sans rémission. Ce trait est presque méchant; c'est trop mépriser que mépriser par oubli. On peut pardonner toute faute si un éclair de repentir peut seulement être supposé; mais le pire de tout c'est d'être impie et d'être heureux; c'est de ne pas même penser à la gloire. Vous en serez privé, éternellement; il y a de la profondeur dans cette condamnation.

Je revois encore un vieil homme; j'étais bien jeune alors. Il avait servi l'État honnêtement, enseignant les belles-lettres et les bonnes mœurs. Il fut décoré et ne se permit pas d'oublier le banquet qu'on lui offrit. Ses chefs y étaient et firent son éloge; et à chaque fois qu'on le nommait, le vieil homme se levait et saluait non sans grâce. Il entendait la messe tous les matins. Il m'aimait bien; il fut effrayé de voir que je ne croyais pas du tout : « Vous n'êtes pourtant pas méchant » disait-il. N'empêche qu'en le voyant se lever et saluer aux plats compliments de quelques renards d'administration, je me disais : « Jeune homme, écoute-moi bien; tu ne te lèveras jamais comme cela; tu ne salueras jamais comme cela. Il faut faire maintenant un grand serment. » Voilà comment on se prive de toute espèce de décoration et de toute espèce d'éloge académique. Et voilà l'irréligion.

Stendhal fait dire à un philosophe anglais, d'ailleurs enfermé depuis dix ans à la Tour de Londres : « L'idée de Dieu est la plus utile aux tyrans. » J'aimerais dire que le respect des puissances terrestres est l'idée la plus utile à Dieu; elle le fait être. A quatre pattes ou bien à genoux, je n'y vois pas grande différence. C'est toujours faiblesse d'esprit, attention aux signes et présages, accablement. Les sociologues nous décrivent, d'après ce qu'on a observé des sauvages, un régime de Société où les hommes ne craignent au monde que de déplaire; ils n'en pensent pas plus long, ce sont des courtisans de tout; ils se prosternent encore au nom d'un roi, mort depuis vingt ans; ils salueraient un chapeau sur un bâton, comme dans *Guillaume Tell,* et encore avec effusion et remerciement à eux-mêmes. Je vois clairement que notre civilisation prolétarienne méprise tout à fait ces vertus-là.

7 mars 1914.

UNE ÉPINGLE

La prodigalité n'est jamais belle; et il faut surmonter ici les opinions des parasites comme romanciers, vaudevillistes et autres marchands de plaisirs. Imaginez un tyran qui convoque tous les paysans à dix lieues à la ronde pour lui faire une escorte d'honneur, ce serait comme s'il marchait sur du pain. La première injustice c'est de ne pas produire soi-même des objets utiles en échange de ceux que l'on reçoit, mais la pire injustice, peut-être, est de suspendre les travaux utiles autour de soi, afin de montrer sa puissance. C'est ce que fait toujours le prodigue en payant celui qui ne produit rien. Ce qu'on appelle dissiper l'argent, ce n'est pas la même chose que le dépenser; car il y a des dépenses qui ne sont qu'un échange de travail contre travail, et qui enrichissent réellement les deux; dissiper l'argent c'est l'employer à distraire ceux qui travaillent de leur travail; c'est jeter sur le marché des bons payables à vue et qui permettent de consommer sans produire. Par exemple, le prodigue paie un homme vigoureux pour l'attendre à toute heure et lui prendre son pardessus et sa canne; temps perdu. Si j'achète du blé à cet homme, en refusant au contraire de lui payer sa politesse et son air diplomatique, cette dépense ne m'appauvrit pas, puisque j'ai du blé; elle enrichit tout le monde, puisqu'elle renvoie ou maintient à la charrue un homme qui, par la volonté du prodigue, ne faisait rien.

Il faut donc être avare, oui, sous les huées de Messieurs les parasites, qui ont naturellement une morale qui leur est propre. Lorsque j'entends qu'ils louent le luxe et les folles dépenses, je crois entendre quelque laquais galonné qui dirait : « Comment un homme d'honneur pourrait-il se passer des laquais galonnés ? » Et c'est toujours par la vanité qu'ils veulent nous guérir de l'avarice. « On vantait hier votre magnificence », dit Florine; mais Harpagon montre un visage de pierre; et je veux maîtriser ce rire assez vil que l'on m'a enseigné; car dans cette force contre l'opinion, je reconnais une des parties de la vertu.

L'homme qui se baisse pour relever une épingle est

certainement quelque chose de plus qu'un homme qui songe à lui-même; la plupart de ceux que j'ai vus économes, et que j'ai crus avares, étaient aussi indignés de la prodigalité et de la négligence d'autrui. Une épingle trouvée, ce n'est pas seulement une chose utile, et qui ne coûte rien; c'est une chose qui est chargée de travail humain, et qui va être usée en pure perte par frottement, par oxydation, sous les pieds, dans la boue. Songez bien à ceci : celui qui relève l'épingle et la pique proprement au revers de son habit sauve un peu de travail humain; c'est comme s'il fabriquait une épingle gratuitement; tout travail utile d'un homme qui pourrait ne rien faire est ainsi un don à tous ceux qui travaillent. Mais le premier don est de ne point prendre. Et jeter une épingle c'est la dérober à tous. Ainsi, par réflexion et malgré le lâche exemple de ceux qui m'entouraient, j'ai appris à aimer l'ami des épingles. J'aime ce froid bienfaiteur; je crains tous les autres.

11 mars 1914.

LA VRAIE RÉPUBLIQUE

On estime communément celui qui reste fidèle à ses opinions; on méprise communément celui qui change d'opinion pour de faibles causes. Cette espèce de jugement moral est ignorée des moralistes; elle n'en est pas moins un élément de la morale commune. En cela le bon sens est plus clairvoyant que l'esprit vacillant des petits philosophes, selon lesquels la perfection de l'esprit serait de se plier vite et sans résistance à toute épreuve, comme un miroir reflète toutes choses. Car c'est plutôt le poète qui est un miroir, et qui ne résiste point aux images vives; c'est le poète qui, à une messe d'enterrement, ne peut s'empêcher de croire un peu, à cause des tentures sinistres et du *Dies iræ*. Mais l'homme d'entendement ouvre moins facilement sa porte.

Toutes les démarches d'un Descartes, ou d'un fils de Descartes, sont plutôt pour se refuser à croire que pour s'enivrer de croire. Et, comme Montaigne disait déjà, s'il faut croire pour la pratique, comme aux lois, à la politesse, et enfin à des préjugés reçus, ils n'y donnent

que leur action, faisant au besoin ce que chacun fait, mais se gardant de prendre leur action pour preuve, et de penser comme vrai ce qu'ils jugent convenable de faire. De là vient que Montaigne semble un esprit flexible et indulgent à lui-même, mais en réalité n'est rien de tel. Ferme au dedans au contraire, et jugeant à portes fermées, sans témoin que lui-même.

Descartes, à mes yeux, est encore plus beau, sortant de son pays, fuyant toutes les preuves de l'exemple au milieu desquelles il a grandi, s'exilant par volonté. Voyageant et errant par discipline, afin d'effacer une coutume par une autre; et faisant même la guerre sans préférence, pour s'habituer à agir sans croire.

Dans sa pensée même, encore plus exilé : « Je fermerai mes yeux, je boucherai mes oreilles », comme un héros d'Entendement, résolu à ne penser dans son idée que ce qu'il a lui-même défini, au lieu de draguer les idées au râteau, comme fait le poète. Et c'est dans la pure géométrie que l'on voit la puissance d'un parti pris, et d'une espèce de serment fait à soi-même. Car il est bien plus facile d'essayer par l'expérience, comme fait l'arpenteur; et de dire : « Cela réussit, donc cela est vrai. » Mais c'est trahir son propre esprit. Aussi quand le commun des hommes voit qu'un homme instruit se livre ainsi au vent de l'opinion, il le méprise aussitôt, et juge bien.

Si c'est parce que la République existe ou a l'air d'exiter que vous êtes républicain, vous n'êtes pas républicain. La vraie République est un parti pris et une règle posée, à laquelle on pliera l'expérience. Et, si la République est faible, injuste et corrompue dans le fait, c'est le moment de tenir bon pour l'Idée; autrement ce n'est plus un homme pensant, c'est une loque à tous les vents. De là une secrète préférence aussi pour le monarchiste obstiné qui s'en tient à l'idée, sans se régler sur l'expérience. En tout c'est l'opportunisme qui est vil, et le pire de tout est d'adorer l'opportunisme, et d'en faire doctrine.

1er avril 1914.

L'UTILE EST TROP MÉPRISÉ

L'UTILE est trop méprisé; et par un jugement commun qui place l'utile du même côté que le plaisir; mais l'utile est opposé aux plaisirs; c'est la raison même. Un coopérateur trouve de la sécurité dans l'association, mais la sécurité ne plaît qu'à la raison. Et c'est une aberration véritable que de croire que l'on coopère par l'amour de soi bien entendu; mais on ne coopère que par un amour des idées et de l'ordre, c'est-à-dire par raison.

Les anciens n'y voyaient pas malice, et Socrate n'aurait pas fait difficulté de reconnaître que l'utile est le suprême bien. Mais songez que l'on enseigne depuis plus d'un siècle et partout, chez les Jésuites comme à l'école normale d'instituteurs, que la vertu qui veut considérer l'utile en toutes choses est bien méprisable. Les hommes ne sont déjà que trop disposés à croire leurs passions, et à faire le mal avec joie pourvu qu'ils s'y jettent à corps perdu.

Ainsi on veut dire qu'il est noble d'appeler un calomniateur sur le terrain. Mais, en stricte raison, le chevalier fou qui paie de sa poitrine ressemble à cet ivrogne qui se tue à boire. Tous deux méprisent bien leur propre conservation; tous deux suivent follement le plaisir ou la douleur. Ce sont toujours des mouvements convulsifs, de folles gourmandises, une extrême indulgence à soi. Suivre la colère ou suivre le désir, c'est toujours folie d'un moment. Mais ils paient de leur vie ? La belle affaire. L'ivrogne paie aussi bien de sa vie, et le fou de même. Un avare aussi se fera tuer plutôt que de livrer son or. Le vrai est que tout ce qu'on écrit de l'amour de soi et du sacrifice de soi est absolument à refaire; toutes ces notions sont dans un embrouillement effrayant. Et les passions galopent.

Je ne connais presque aucun moraliste qui ne cherche à émouvoir. Ils frappent sur les hommes jeunes comme sur des tambours; ils cherchent le point de sonorité, ou bien le point de chatouillement. L'éloquence n'est qu'une courtisane pour les âmes; mais tous les plaisirs tuent, et sont aimés. L'un meurt pour la gloire, comme l'autre se ruine. On dit que le prodigue s'aime lui-même; pourquoi ne dit-on pas qu'un certain genre de héros s'aime lui-

même ? Mais on parlerait mieux en disant que ni l'un ni l'autre ne s'aime lui-même, car cette expression s'aimer soi-même n'a pas de sens. Aimer c'est aimer autre chose que soi. Et l'amour n'est pas si rare; il coule avec la vie; tout est amour; et la vie est un héroïsme de tout instant. Amour et haine mêlés; on meurt très bien de l'un et de l'autre. L'action la plus naturelle à un homme ordinaire, c'est de se détruire lui-même par quelque gourmandise, d'aliment, de boisson ou d'opinion. Ainsi la guerre est bien facile.

C'est la paix qui est difficile. C'est la raison qui est rare. Et c'est la prudence que je veux honorer, car aucune folie n'est prudente, aucun passion n'est prudente. Et l'on se pique d'héroïsme comme de morphine. Terrassier, mon ami, il faudra que nous donnions la douche à tous ces fous-là.

7 juillet 1914.

POLYTECHNICIENS

Le Polytechnicien m'attire et me repousse. Je ne puis m'empêcher d'observer cet insecte noir; je crois le deviner; mais par d'autres côtés il m'échappe. Ceux que j'ai un peu connus, j'ai toujours surpris dans leur pensée quelque chose de réglé et de discipliné, mais violent; fanatisme et ascétisme mêlés. Ils se connaissent mal; mais par un ascétisme d'esprit. Peut-être iraient-ils trop loin; je sens une colère toute prête dès que l'on essaie de tirer d'eux les idées qu'ils devraient avoir sur l'ordre humain et sur la justice. Comme un roi que son pouvoir même rendrait prudent, sourd et muet. Il faut peut-être lire Descartes avec application pour comprendre assez ces Pythagoriciens tristes. Révolutionnaires au fond tous, absolus et inflexibles dans leurs pensées, et conservateurs dans le fait, et souvent catholiques, mais alors sans aucune théologie. « Suivre la religion dans laquelle Dieu m'a fait la grâce d'être instruit dès mon enfance »; c'est une des règles « provisoires » de Descartes. Cela est assez administratif. Peut-être tous ces Pythagoriciens ont-ils trop peu de peine à obéir. Peut-être, par l'habitude qu'ils ont prise de mépriser dans le

fond la règle qu'ils suivent, sont-ils trop disposés à suivre toute règle. Il ne faut point trop mépriser le fait; ce mépris soumet l'esprit au fait. Il se fait enfin une coupure profonde entre l'esprit juste et la justice. Ainsi l'esprit révolutionnaire du peuple, du peuple où ils ont presque tous leurs racines, l'esprit révolutionnaire est comme fauché et fané; mis en grange après cela, encore parfumé des essences terrestres; mais il ne fermente plus.

La jeunesse juge trop vite; elle jette des ponts sur des abîmes. L'âge mûr y revient, et son plus beau travail est de ne point trop mépriser sa jeunesse d'esprit; c'est la naïveté qui doit mûrir. Mais la discipline mathématique dépasse la jeunesse et l'âge mûr dès son premier mouvement. Simplifier, dépouiller, dénuder l'objet, et former des preuves parfaites, c'est rejeter l'univers. Leur pensée est comme un monastère fermé, sur une haute montagne. Revenus dans le monde, ils ne sont plus que prudence et politesse souvent, non par estime du monde, mais par mépris du monde. On s'étonne de voir qu'un Pascal développe de faibles preuves; c'est par trop d'amour pour les preuves parfaites. L'esprit ne daigne plus, et les forces sociales le prennent. Bref il n'est point bon de mépriser à vingt ans ce qui n'est pas en équation; mépriser trop, c'est accepter. Le corps est trop seul, l'esprit est trop loin des passions, peut-être. Il s'est trop privé de sottise. « Qui veut faire l'ange fait la bête. » Qui sait si Pascal ne l'entendait pas ainsi ? Ce serait le mépris du mépris. Mais quel désert du cœur ! Sans doute nos ingénieurs administrent comme Pascal croyait. Ils gagnent cent mille francs; ils accordent cela à leur femme peut-être; et ils récitent des lieux communs comme des prières, en méditant peut-être sur quelque curieuse probabilité qui ne sert à rien. Et sans même le savoir. Insectes noirs.

12 juillet 1914.

L'ESCLAVAGE MILITAIRE

Ce qui me détermina à préférer pendant trois ans de guerre l'esclavage militaire à l'esclavage civil, ce fut, outre la curiosité, le sentiment que j'eus dès les premiers

jours que les sots allaient reprendre l'avantage. Dès le premier jour du grand malheur, les moines semblaient sortir d'entre les pavés. Ce n'était encore que demi-mal. Quand nous aurions été ramenés par force à la doctrine des moines, on pouvait encore en tirer parti; en cette doctrine, qui fut un moment humain, toute pensée humaine peut se faire une prison convenable. Mais nous devions avoir bien pis. Dès que le bien penser fut réglé et surveillé par la police, le bien penser devait descendre au niveau d'un policier moyen; et comme ce genre subalterne, et d'ailleurs fort utile en tous temps, n'a point coutume de peser les paroles, il ne fut point permis même d'habiller décemment les opinions de circonstance. Les hommes d'État et les gens de lettres se soumirent à cette condition que rien, dans leurs discours, n'eût l'apparence de ce qui demande attention; car, pour un homme de main qui assure l'ordre, attention et soupçon ne font qu'un. Ce qui abaissa les uns, et releva les autres; et c'est ce que j'entends comme le règne des sots. Si cette police des opinions était nécessaire, je ne veux pas maintenant l'examiner. Que la formation de guerre entraîne cette conséquence inhumaine parmi tant d'autres, cela ne doit point étonner. Je m'enfuis aux armées, aimant mieux être esclave de corps qu'esclave d'esprit.

Ce mouvement était juste, et je ne l'ai jamais regretté. L'action violente a toujours cela de bon qu'elle ne permet aucun mensonge, ni même aucune erreur de jugement. Sur cette frontière où la force jouait seule, l'hypocrisie expirait. L'objet était tyran, mais le jugement y trouvait sa liberté; et par un effet naturel, même les pensées de loisir étaient saines. Plus d'un homme ignorant, en ses longues veilles, s'intéressa à la course de la lune, au paysage immobile des étoiles, et même aux promenades des planètes les plus visibles. Les discours, de même, étaient fermes et francs. Si le préjugé s'y montrait, il était de fond et de nature. Je retrouvais la simplicité antique. Diogène revivait, et Thalès.

On sait que la police des civils, accrue et organisée avec le temps, essaya d'étendre le règne des sots jusque sous le feu des canons. Sans grand succès je crois. Le canon faisait mieux cette besogne, détruisant tous ces penseurs à mesure qu'ils s'éveillaient. Toujours est-il que, revenant sans transition dans les régions où la cen-

sure était supportée, je ne sus point m'y faire; et encore aujourd'hui, l'ombre seulement de la censure me jetterait en des pensées de combat, ce qui est esclavage encore. Voilà pourquoi je m'établis, moi, et mes propos quotidiens, en cette solitude.

27 mars 1921.

LA GUERRE EST LA MESSE DE L'HOMME

Il n'est pas utile de dépeindre le choléra sous les plus sombres couleurs; mais il est utile de savoir ce que c'est. De même pour la guerre. Une grande peur ou une grande horreur n'y remédient nullement; une exacte connaissance de la chose est seule utile. Et, en vue de diriger les réflexions de chacun, je rédige le présent sommaire.

La violence n'est nullement la guerre. Un soldat ne ressemble pas du tout à un bandit qui tue pour s'enrichir. L'idée d'acquérir par la guerre est accessoire et de faible importance; elle n'aurait aucune puissance sur des hommes qui n'ont jamais pensé à tuer pour voler, comme sont la plupart des citoyens soldats.

La guerre n'est nullement la violence. La violence y survient comme épisode; mais c'est justement ce qui répugne le plus à ceux qui font la guerre. Et l'ensemble de la guerre est ordonné selon l'obéissance, non selon la violence; sans haine, sans colère, sans esprit de vengeance.

La guerre est de religion, et de cérémonie. C'est la messe de l'homme, ou la célébration de ce qui est propre à l'homme; car les animaux les plus féroces songent d'abord à préserver leur vie. Dès que l'homme doute du courage de l'homme, la guerre est attendue. Elle est même espérée naturellement par les plus faibles et par les plus vieux, qui sont naturellement portés à douter de l'espèce. Ainsi les jeunes et les forts sont mis en demeure de fournir la preuve, qui est bonne pour eux-mêmes aussi.

L'art militaire donne quelque sentiment de la cérémonie véritable par des cérémonies préparatoires, qui font déjà sentir à l'homme, par l'action et le spectacle, qu'il est plus courageux qu'il ne croit.

Si quelque peuple doute de son voisin jusqu'à le mépriser en parole et en action, il doit se prêter à l'épreuve. Plus il est supposé courageux et fort, plus l'épreuve est bonne. L'estime pour l'ennemi est le sel de la guerre.

La victoire termine l'épreuve; mais l'épreuve est bonne aussi pour le vaincu, dès que la guerre a été aussi longue et meurtrière qu'on pouvait l'attendre. Les deux adversaires sont réhabilités.

Par ces raisons tous les hommes dignes du nom d'hommes courent à la guerre au premier appel, quelle que soit leur opinion sur la guerre.

L'art militaire exerce sa contrainte sur tous. Tous la subissent impatiemment, mais viennent toujours à la célébrer comme un bien, lorsqu'ils songent aux vertus étonnantes et aux actions difficiles où la contrainte les a conduits.

L'honneur est ainsi le véritable ressort des guerres; ce qui ne laisse qu'un faible espoir aux amis de la paix. Toutefois, comme les guerres ne se produisent que par la double préparation des politiques et des grands chefs, que l'ambition pousse et que la gloire attire, ce serait un important résultat, et peut-être décisif, si le tribunal d'honneur, qui est composé de l'assemblée des femmes, réservait la louange à ceux qui payent directement de leur personne, et considérait comme avilis et méprisables tous ceux, sans exception, qui ont préparé et conduit une guerre sans se porter de leur propre mouvement au poste le plus pénible et le plus dangereux. Et, puisqu'il est évident qu'un chef d'État et qu'un général doivent être ménagers de leur vie, les ambitieux ni les violents ne voudraient plus de ces métiers-là.

2 avril 1921.

UN MINISTRE DES SIGNES

Observez l'ordonnateur des Pompes Funèbres; c'est un roi des signes; il n'est que cela. Il sait marcher, regarder, baisser les yeux, nommer, selon le cercle humain, selon les parentés et selon les dignités. Il reçoit des signes, il renvoie des signes, sans aucune complai-

sance à sa propre humeur. De choses lourdes ou légères, carrées ou rondes, coupantes, piquantes ou glissantes, il n'a point charge et ne s'en soucie guère; mais des visages et de son propre visage, de l'ordre humain autour de lui et en lui, des signes retenus ou échangés, de ce qui touche par le sens, non par la masse, de l'impondérable enfin. Telle est sa charge. Je dis charge métaphoriquement; et lui agit métaphoriquement; car c'est la signification qu'il surveille et dont il a garde, non pas l'être. Or je crois que ce vêtement de signes est bien attaché sur lui et le tient ferme : cet homme est composé par son métier; il n'improvisera guère. Et comment ses opinions n'iraient-elles pas avec ses gestes ! Car nos pensées sont réglées sur l'expression. Si j'ai la bouche ouverte, je ne puis penser *i*.

Le marchand de robinets s'avance autrement : son costume même est comme un programme; il porte sa boîte d'insolente façon. Parce que son métier n'est point de signes, mais réel; le plomb et le cuivre ne sont point des êtres que l'on persuade. Le geste ici est réglé sur la chose, selon qu'elle est dure ou molle, carrée ou ronde, grosse ou petite. D'avance tous ses gestes se règlent sur la chose, comme si le monde des hommes était sans importance. Ses gestes sont déjà des actions, et des actions sans politesse; tout annonce qu'il se prépare à couper, tordre ou fondre. Et dès que le robinet va comme il faut, il se moque du reste, ce qu'il fait savoir à toute la rue par son air de mirliton. Cet air n'est point tout à fait juste; mais il n'a pas de honte; au contraire il se moque; il se plaît à ne point plaire. Il est clair que chanter juste, c'est déjà politesse. Ainsi d'autres gestes, et en même temps d'autres opinions; ou bien, peut-être, d'autres manières d'exprimer les mêmes opinions; et c'est par la manière surtout que les opinions diffèrent; Proudhon est révolutionnaire en ses opinions les plus modérées. Mais je reviens au marchand de robinets. Il se moque de l'opinion, mais non pas tout à fait; car il doit fixer les prix d'après les visages.

Il y a sans doute une habileté manuelle qui dispense tout à fait de politesse. L'horloger qui fabrique ne parle pas à ses semblables comme l'horloger qui vend. J'ai souvenir d'un sculpteur sur bois, fort habile à copier les vieilles choses, qui buvait un peu trop et qui se

moquait de tout. Il s'en allait en vagabond de ville en ville, sans vertu ni apparence de vertu, assuré de trouver du travail dès qu'il se montrait, car il n'avait pas son pareil pour imiter les ornements des vieux meubles. Quand on en est à un certain degré d'impudence, il est sans doute difficile de former des idées, et surtout certaines idées, comme de sentiment, de politique ou de droit. Mais si on les forme, elles seront autres, et selon les gestes qui font, non pas selon les gestes qui persuadent.

Ces réflexions me venaient comme je considérais un cocher de noce, assez râpé et même marqué de quelque cynisme, mais qui gardait une apparence de bourgeoisie. Son affaire était pourtant de conduire ses chevaux, et non de plaire aux hommes. Et il y avait entre son allure, son visage et son grand chapeau une harmonie non cherchée. J'inventais déjà une biographie et des causes lointaines pendant qu'il se tenait près de ses chevaux; enfin je cherchais dans un passé imaginaire l'origine de ce reste de bourgeoisie que je lui voyais. Je compris qu'il ne fallait pas chercher si loin, quand les chevaux se mirent à se mordre en couchant les oreilles : car lui, attentif aux signes, les regarda vivement, non sans majesté; il eut cet air d'autorité que les sculpteurs donnent aux lions; et les chevaux se disposèrent aussitôt comme des enfants sages. La bourgeoisie n'était point une sorte d'attribut du cocher, mais plutôt une conséquence de la situation de maître et d'esclave dont le cocher tirait tout ce qu'il pouvait; il se formait selon la bourgeoisie, apprenant ainsi le métier de maître et les signes qu'un maître emploie. Assurément ce n'est point par des regards impérieux que l'on peut fermer un robinet ou faire marcher une montre.

9 avril 1921.

LE RÈGNE DES SOTS

Il fut un temps où la Ligue civique faisait afficher sur tous les murs une sorte de maxime juridique. « On ne discute pas avec des bandits; on les juge. » J'ai pensé plus d'une fois à compléter cette affiche par une autre, qui aurait rappelé que « Nul n'est juge en sa propre

cause ». Je ne l'ai point fait, de peur d'être mis en prison. C'était le temps où les sots gouvernaient par la terreur.

C'est bien la sottise qui m'irritait là; sottise en quelque sorte voulue, et par des hommes qui, pour la plupart, auraient pensé de façon correcte en d'autres temps. J'ai supporté difficilement ce régime de guerre, où je voyais que les hommes de bon sens passaient les uns après les autres dans le camp des enragés. Et cela jetterait aisément dans la sottise opposée, qui, comme je dis souvent, est la même sottise, une idée et sa négation formant ensemble une seule et même idée, comme le médaillon en relief et le moule en creux représentant la même figure.

Sottise est chose écrite ou parlée, qui ne dit pas ce qu'elle croit dire. C'est pourquoi il est bon d'en juger en grammairien, en rétablissant les mots dans leur sens ordinaire. Nul ne confond la vengeance, qui est l'acte de la partie lésée, avec le jugement, qui est l'acte de l'arbitre. S'ils avaient écrit sur les murs simplement ceci : « N'oublions pas la vengeance », ils auraient mieux dit ce qu'ils voulaient dire. Et pour moi, qui aime les opinions dès qu'elles ont un sens, j'aurais reconnu dans ce cri la forme humaine, que je prends sans peine comme elle est. Un homme qui part pour se venger, je m'en gare comme d'une pierre lancée. C'est un mal passager. Si vite que la pierre soit lancée, je sais qu'elle retombera. La violence ne va pas loin, parce que le corps humain ne saurait être disposé longtemps de la même manière. L'homme le plus violent finira par dormir, ou par avoir faim. Au pire il tuera ou sera tué. Et si les membres de la Ligue civique étaient bravement partis pour la guerre à la manière des Collignon et des Bayet, que l'âge n'arrêta point, je n'avais qu'à attendre. La guerre, dès qu'on la fait à portée de fusil, calme les passions à ce point que je me crois capable, d'après les discours, de deviner si un homme a fait la guerre ou non.

Une phrase mal faite est autrement redoutable. Car la bonne volonté commune, qui est notre espérance, risque d'en être étourdie et détournée. Les hommes savent bien qu'il n'y a pas de paix sans justice; et ils se dirigent par là, les yeux toujours fixés vers le bien, mais trompés par les ombres interposées. Et si, dans ce mot vénérable de justice, ils croient trouver encore la guerre, s'il leur semble que le droit exige quelque coup de force, alors,

même sans colère, ils reprennent les armes. C'est pourquoi les faiseurs d'ombres et d'opinions fausses sont les plus redoutables des hommes. C'est la pensée qui fait la guerre. Et, après tant de jours passés, cette pauvre maxime, qui n'est plus sur les murs, projette encore son ombre de pensée en beaucoup d'esprits. Et ceux qui n'y croient pas en ont peur; autre manière d'y croire.

12 avril 1921.

L'ORACLE

Les récits d'Hérodote sont presque ridicules. Il n'était pas un peuple de Grèce ou d'Asie Mineure, en ce temps-là, qui, avant de rien entreprendre, ne consultât l'oracle delphien. Dont témoignaient des offrandes innombrables et magnifiques. Et l'historien reconnaît, ce qui est assez clair par son récit, que l'oracle n'était compris de personne et ne se comprenait pas lui-même. Aussi agissaient-ils selon les passions et selon l'occasion. L'oracle les en avertissait, par son inscription préliminaire : « Connais-toi », qui éclaira Socrate et tant d'autres jusqu'à nous. Et cette sagesse s'accorde avec cette folie. Ces histoires ne sont point de sauvages, ni étrangères, mais tout près de nous, et familières; comme d'une enfance à nous, mais déjà éduquée et politique, sans grimace ni contrainte; chaque détail répond à tout le reste, comme en leurs statues. Quelqu'un me disait un jour : « En cette antiquité grecque, tout est composé et complet; le moindre fragment est l'image de l'ensemble; c'est le modèle de toute pensée; et qui dira pourquoi ? » Au sujet des oracles, je comprends à peu près pourquoi.

Un homme qui dort sait tout, dans un sens. Il est au centre des choses et ne perd rien de leurs mouvements. Il les entend toutes et reçoit par des chocs de l'air et par tant d'autres chocs le retentissement de tout ce qui est dit et fait sous la voûte du ciel. Nos observatoires divisent et choisissent, mesurant ici le poids de l'air, ailleurs la vitesse du vent, ailleurs l'eau invisible, ailleurs les secousses de la terre, ailleurs les ondes hertziennes; et cette connaissance, si incomplète qu'elle soit, de ce qui

est, n'est pas de petite importance si l'on veut conjecturer sur ce qui sera. Mais l'homme qui dort reçoit tout ensemble; et le moindre mouvement de son corps exprime tout cet univers, mêlé aux événements du corps humain lui-même. Il est vraisemblable que les songes qui sont comme des perceptions naïves et non choisies, expriment autant les bruits et changements alentour, forts ou faibles, que les mouvements et troubles de la vie. Mais qui peut se souvenir d'un songe tel qu'il fut ? Nous appelons songe ce qui est déjà une traduction du songe. Toutefois, c'est un sentiment juste que le sentiment universel et assuré qu'il y a quelque chose à deviner dans un songe.

Une Pythie, une Sibylle, un Prophète sont des rêveurs aussi, qui rêvent non point pour eux-mêmes, mais pour nous. Ainsi ils ne traduisent pas, mais expriment directement, par la voix, le geste et l'attitude, l'univers indivisible qui retentit dans leur corps; d'abord l'univers proche, et de proche en proche l'univers autour d'eux, au delà de toute limite assignable, comme un physicien le peut comprendre aujourd'hui. Mais quand je dis d'abord, de proche en proche, loin et près, je parle en physicien. En ce corps sensible, tout est ensemble; rien n'est loin ni près, puisque tout est mouvement en lui et réaction en lui. Et puisque l'avenir dépend du présent, il suffit que la Sibylle parle et s'agite sans aucun choix pour que je sois assuré que ce qui m'intéresse et que j'ignore, est enfermé dans ce tumulte prophétique. Mais comment déchiffrer cela ? Ni la Pythie, ni Socrate, ni personne ne le peut; plutôt y deviner d'abord ce qui plaît; y retrouver ensuite la prédiction après l'événement. D'où ces consultations de Mages, et ces ruses à l'égard de l'oracle, qui n'altèrent point le respect. Aller à l'oracle, c'est chercher une raison de décider quand on n'en voit pas. Celui qui décide par instinct se livre en quelque sorte à la nature, et tente de s'accorder avec elle. Mais il perd en cela la direction de ses pensées. Au contraire s'il interroge le rêveur, s'il l'écoute, il peut encore choisir. Du moins il se donne des raisons qui seront des excuses ensuite, s'il s'est trompé; il est surtout commode de rejeter la responsabilité sur un personnage divin. Ces détours et retours, ce mouvement sinueux, cet entrelacement de naïveté et de prudence, d'absurde et de raisonnable, dessine mieux l'homme réel que ne font ces

prédictions des contes, en langage clair, inflexibles, abstraites, sans esprit. Il y a plus de maturité et de vraie sagesse déjà en cette crédulité hellénique, que le doute suit aussitôt et toujours comme son ombre. Et le plus profondément vrai en ces oracles est que nul ne sait les lire, non plus que celui qui les rend. Par quoi l'inscription delphique s'accorde au temple et au trépied. C'est bien le corps d'un homme, et c'en est bien le front.

19 avril 1921.

PÈRE ET FILS

Mon frère de lait était un garçon silencieux, ingénieux et, autant que je puis savoir, affectueux. Je ne me lassais point de sa compagnie; ensemble nous avons construit des bateaux, fabriqué de la poudre et élevé des vers à soie. Je n'ai point souvenir de l'avoir vu jamais injuste avec moi, ni distinguant, dans nos jeux, le sien et le mien. Tant qu'il restait avec moi sous la domination de mes parents, il était oublieux, aventureux et imprudent comme un enfant ordinaire; ni plus ni moins que moi-même; mais obéissant, poli et convenable en présence du pouvoir, comme j'étais.

Quand nous étions dans sa maison, et sous l'autre dynastie, les choses changeaient. Ce n'étaient que scènes violentes et punitions terribles. Je me souviens que son père brisa l'un après l'autre plus de vingt soldats de plomb pour obtenir que l'enfant dît bonjour à sa grand'-mère; et il ne le dit point. J'étais en dehors de cette guerre privée, seulement très choqué de cette scène, à cause des soldats de plomb. Dès que nous étions seuls, nulle trace d'humeur chez le petit bonhomme, et nous reprenions nos jeux. Mais dès que le pouvoir se montrait, même sous de pacifiques apparences, que ce fût grand-père, grand'mère ou père, je dois dire qu'ils étaient mal reçus. L'enfant terrible attaquait aussitôt, selon les règles de la guerre, faisant ouvertement ce qui était défendu, lançant des cailloux dans les fenêtres, et se servant de mots injurieux qu'il n'employait jamais avec moi. On finissait par l'attacher à une fenêtre, exposé aux regards

des passants, avec un bonnet d'âne, ou bien portant au cou un écriteau sur lequel on lisait : menteur, enfant méchant, sans cœur, et autres choses de ce genre.

Comment avait commencé cette guerre, je ne sais; mais je comprends maintenant qu'elle durait par son propre élan. Le père rêvait aux moyens de corriger son fils, et jugeait nécessaire de le qualifier sans faiblesse ; et le fils, soucieux de cette sorte de gloire, ne manquait pas de se montrer désobéissant, menteur et brutal, selon les jugements paternels. Ces drames furent oubliés, et l'enfant terrible devint un homme semblable aux autres hommes.

J'ai souvent constaté depuis, avec les enfants et avec les hommes aussi, que la nature humaine se façonne aisément d'après les jugements d'autrui, comme on donne la réplique au théâtre, mais peut-être encore par cette raison plus profonde, que l'on a une sorte de droit de mentir à celui qui vous croit menteur, de frapper celui qui vous juge brutal, et ainsi du reste. La contre-épreuve réussit souvent; on ne frappe guère celui qui tient les mains dans ses poches, et l'on n'aime point tromper la confiance vraie. Et je tire de là qu'il ne faut point se hâter de juger les caractères, comme si l'on décrète que l'un est sot et l'autre paresseux pour toujours. Si vous marquez un galérien, vous lui donnez une sorte de droit sauvage. Au fond de tous les vices, il y a sans doute quelque condamnation à laquelle on croit; et, dans les relations humaines, cela mène fort loin, le jugement appelant sa preuve, et la preuve fortifiant le jugement. J'essaie de ne jamais juger tout haut, ni même tout bas, car les regards et l'attitude parlent toujours trop; et j'attends le bien après le mal, souvent par les mêmes causes; en cela, je ne me trompe pas beaucoup; tout homme est bien riche.

Avec cela je crois pourtant ferme que chaque individu naît, vit et meurt selon sa nature propre, comme le crocodile est crocodile, et qu'il ne change guère. Mais cette nature appartient à l'ordre de la vie; elle est bien au-dessous de nos jugements. C'est un fond d'humeur et comme un régime de vie, qui n'enferme par lui-même ni le bien ni le mal, ni une vertu ni un vice, mais plutôt une manière inimitable et unique d'être franc ou rusé, cruel ou charitable, avare ou généreux. Remarquez qu'il

y a bien moins de différence entre un homme courageux dans une rencontre, et le même, poltron en une autre, qu'entre deux héros ou deux poltrons.

21 avril 1921.

LE CATÉCHISME

L'Église en son admirable tentative d'universelle réconciliation, se fondait sur cette idée que les hommes si différents qu'ils soient par l'aspect, la force, les aptitudes, et encore divisés par les passions et les intérêts, ont en commun l'esprit, qui est justement ce qu'il y a de plus éminent en chacun d'eux, et qui soutient et porte tout le reste. Cette idée de l'humanité réelle n'était pas inconnue aux grands Anciens; elle est impliquée dans Platon, explicite dans Marc-Aurèle. Mais enfin c'est l'Église qui a tenté pour la première fois sur cette planète d'enseigner la fraternité selon la fraternité même, c'est-à-dire à tous, sans considérer la puissance, la richesse ou les aptitudes. Le catéchisme est le premier essai de l'école universelle. Et quoiqu'elle parlât par figures, la doctrine était émouvante et persuasive par l'idée qui y était cachée, qui n'est autre que l'idée de l'esprit humain. Nos mœurs sont encore, et heureusement, pénétrées et vivifiées de ce puissant système auquel nous devons la dignité de la femme, l'esprit chevaleresque, et l'idée d'un pouvoir spirituel au-dessus des rois et des nations.

Mais, comme dit Auguste Comte, ce système, d'inspiration droite, et qui poussa assez loin l'organisation de l'immense famille humaine, a manqué par le haut. Il est bon de sentir en soi la communauté humaine; mais il faut encore pouvoir l'éprouver par le doute et l'investigation. Faute d'une doctrine démontrable, l'Église était menacée de deux côtés; d'un côté par tous les genres d'inspirés et d'énergumènes, qui devaient proposer et ont proposé en effet des croyances tout aussi arbitraires et tout aussi peu vraisemblables que les détails du dogme, surtout pris à la lettre. Et, d'un autre côté, l'élite même des penseurs, des organisateurs, des instituteurs, dont l'Église ne pouvait se passer, devait frapper, sonder, éprouver la doctrine, d'après ce sentiment de l'universel qui les portait énergiquement à la recherche

des preuves. Ainsi la grande idée de l'Église devait périr faute de contenu.

C'est la science positive qui a institué le contenu et la preuve de l'idée catholique. Car il est vrai que les hommes s'accordent par le dedans, et en quelque sorte en puissance; mais c'est la démonstration qui les accorde réellement, par le double moyen de la théorie et de l'expérience. Et il n'est point nécessaire qu'un homme sache tout et comprenne tout; il suffit qu'il sache et comprenne bien une seule chose pour qu'il se sente en cela le frère et le semblable de tous ceux qui savent et comprennent. Par exemple, pour une éclipse, ils peuvent tous suivre, à l'heure fixée, le passage de la lune sur le soleil; cette prédiction qui s'accomplit, c'est le miracle de l'esprit. Mais, sans pénétrer jusqu'aux détails la théorie de l'éclipse, ils peuvent encore se faire une idée suffisante des raisonnements et calculs qui permettent de prévoir la durée de l'éclipse, l'heure et le lieu où elle sera visible. Qu'ils remarquent seulement le tour de la lune d'ouest en est parmi les étoiles; qu'ils le comparent au tour que fait le soleil dans le même sens, mais en un an; ils comprendront déjà que la lune rattrape et dépasse le soleil, et qu'ainsi l'éclipse commence par l'ouest. Comparant aussi les deux vitesses, qui diffèrent l'une de l'autre en gros comme le mois et l'année, ils calculeront la durée d'une éclipse sans erreur grossière, assez pour éprouver en eux-mêmes et éveiller en eux-mêmes cette puissance de penser qui a déjà effacé de ce monde la terreur, la fureur et les querelles que l'éclipse traînait dans son ombre, et qui effacera bien d'autres terreurs, fureurs et querelles, à mesure que les hommes prendront le goût de penser. Ainsi je suivais l'idée, en marchant sur des ombres en forme de faucilles, pendant que les hommes, les uns à travers un verre noirci, les autres dans le reflet des eaux, regardaient l'image. L'esprit de Platon était avec nous.

Quand la coïncidence des esprits se fait dans un moment tragique, où l'épouvante tremble en chacun, c'est alors que la marque humaine se fait profondément dans l'homme; alors l'homme se sent en autrui, il participe à l'humanité. Ces moments-là sont le vrai baptême.

22 avril 1921.

LES FRUITS DE LA CONFIANCE

La cause principale qui fait que la paix est une œuvre difficile, c'est qu'on n'a jamais vu la bonne foi répondre à la défiance. L'homme est ainsi fait qu'il rend en même monnaie, et se croit assez honnête s'il donne justement ce que l'autre attend. C'est par là que des hommes, à l'ordinaire doux et justes, trouvent naturel de nuire à l'ennemi de toutes les manières, dès que l'état de guerre est déclaré. L'ennemi sait très bien à quoi il peut s'attendre; je ne le trompe point. Pareillement, la double ruse des marchés est compatible avec la probité stricte. Considérez l'acheteur et le vendeur autour d'une vache; le vendeur ne cesse pas de faire croire, par les paroles et l'attitude, qu'il n'est pas pressé de vendre; et l'acheteur, au contraire, fait entendre, par une comédie parfaitement jouée, qu'il n'a point envie d'acheter, et que cette vache ne lui plaît pas du tout. Ce double mensonge est dans les règles du jeu; et remarquez que l'on n'a trouvé rien de mieux pour fixer les justes prix. Aussi le prodigue, qui vend et achète sans dissimuler, montrant au contraire naïvement le fond de son désir, est communément méprisé; ce jugement est humain et sage dans le fond, et certainement inébranlable. Je n'ai jamais observé sans surprise la solennité presque religieuse du marché conclu. Le même homme, qui dissimule si bien, montre soudain son vrai visage lorsque la main de l'autre a frappé dans la sienne. Et le même paysan, qui étale des apparences sans aucune pudeur, rougirait à la seule pensée des dettes et des protêts que le prodigue porte si allégrement. D'où l'on tire, si l'on réfléchit sans précaution, cette idée connue que l'honnête dépend de la coutume; mais ce n'est que le dehors de la chose. L'homme est divers, contraire à soi, souvent incompréhensible en ses actions; mais constant en ses motifs et en ses règles; et il faudrait dire plutôt que l'honnête dépend des conventions, dans le plein sens du mot; ce que traduit le principe juridique : « Le contrat est la loi des parties. »

Vous répétez à l'enfant qu'il est menteur, paresseux, méchant; gardez qu'il ne prenne ces affirmations comme établissant une sorte de contrat entre vous et lui, d'après

lequel vous êtes autorisé à vous défier, à espionner, à punir, mais d'après lequel aussi il est autorisé en quelque manière à vous tromper et à faire ce qui lui plaît, dès qu'il le peut, en tout cas à l'essayer, à ses risques. La menace est comme une permission sous condition. « Si je t'y prends »; et c'est la guerre. Les Anglais, en cette éducation qui forme le gentleman, tirent grand parti, à ce que l'on raconte, de cette confiance entière qu'ils donnent à la parole de l'écolier. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'on ne trompe jamais celui qui jure de croire, car les passions sont fortes, et surtout l'enfance est légère; mais je crois ferme qu'aucun homme n'aime à tromper celui qui a confiance; au lieu qu'à celui qui ne croit jamais et se défie toujours, on ment sans remords, et souvent même avec plaisir.

Ce que j'explique ici n'est pas loin de nos plus pressantes affaires. Je ne trouve pas, dans mon petit bagage d'idées, un moyen assuré de rétablir la bonne foi et le régime humain par-dessus notre frontière orientale. Ce que je sais, ce que je vois clairement, c'est que le soupçon, l'insulte et la menace sont des moyens assurés de développer chez l'autre peuple toute la mauvaise foi possible, jusqu'à corrompre les plus solennelles promesses. Qui se sent forcé attend la force; et, s'il ne peut lutter, il se laisse déplacer comme une masse inerte. Il croit jouer le jeu. Comme dans le travail militaire, dès que le pouvoir ennemi détourne les yeux, les pioches s'arrêtent. Ainsi la force porte des fruits aussi amers qu'elle-même.

25 avril 1921.

ÉPREUVES POUR LE CARACTÈRE

Il y a longtemps que je suis las d'entendre dire que l'un est intelligent et l'autre non.

Je suis effrayé, comme de la pire sottise, de cette légèreté à juger les esprits. Quel est l'homme, aussi médiocre qu'on le juge, qui ne se rendra maître de la géométrie, s'il va par ordre et s'il ne se rebute point ? De la géométrie aux plus hautes recherches et aux plus ardues, le passage est le même que de l'imagination errante à la géométrie; les difficultés sont les mêmes; insurmontables

pour l'impatient, nulles pour qui a patience et n'en considère qu'une à la fois. De l'invention en ces sciences, et de ce qu'on nomme le génie, il me suffit de dire qu'on n'en voit les effets qu'après de longs travaux; et si un homme n'a rien inventé, je ne puis donc savoir si c'est seulement qu'il ne l'a pas voulu.

Ce même homme qui a reculé devant le froid visage de la géométrie, je le retrouve vingt ans après, en un métier qu'il a choisi et suivi, et je le vois assez intelligent en ce qu'il a pratiqué; et d'autres, qui veulent improviser avant un travail suffisant, disent des sottises en cela, quoiqu'ils soient raisonnables et maîtres en d'autres choses. Tous, je les vois sots surabondamment en des questions de bon sens, parce qu'ils ne veulent point regarder avant de prononcer. D'où m'est venue cette idée que chacun est juste aussi intelligent qu'il veut. Le langage aurait pu m'en instruire assez; car imbécile veut exactement dire faible; ainsi l'instinct populaire me montre en quelque sorte du doigt ce qui fait la différence de l'homme de jugement au sot. Volonté, et j'aimerais encore mieux dire travail, voilà ce qui manque.

Aussi ai-je pris l'habitude de considérer les hommes, lorsqu'il me plaît de les mesurer, non point au front, mais au menton. Non point la partie qui combine et calcule, car elle suffit toujours; mais la partie qui happe et ne lâche plus. Ce qui revient à dire avec d'autres mots qu'un bon esprit est un esprit ferme. La langue commune dit bien aussi un faible d'esprit pour désigner l'homme qui juge selon la coutume et l'exemple. Descartes, dont la grande ombre nous précède encore de loin, a mis au commencement de son célèbre *Discours* une parole plus souvent citée que comprise : « Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée. » Mais il a éclairé plus directement cette idée en disant en ses *Méditations* que le Jugement est affaire de volonté et non point d'entendement, venant ainsi à nommer générosité ce que l'on veut communément appeler intelligence.

On n'arrive jamais à trouver des degrés dans l'intelligence. Les problèmes, réduits au simple, comme de faire quatre avec deux et deux, sont si aisés à résoudre que l'esprit le plus obtus s'en tirerait sans peine, s'il n'était pas empêtré de difficultés imaginaires. Je dirais que rien n'est difficile, mais que c'est l'homme qui est

difficile à lui-même. Je veux dire que le sot ressemble à un âne qui secoue les oreilles et refuse d'aller. Par humeur, par colère, par peur, par désespoir; oui, ce sont de telles causes ensemble et tourbillonnant qui font que l'on est sot. Cet animal sensible, orgueilleux, ambitieux, chatouilleux, aimera mieux faire la bête dix ans que travailler pendant cinq minutes en toute simplicité et modestie. Comme celui qui se rebuterait au piano, et, parce qu'il se tromperait trois fois de suite, laisserait tout là. Toutefois, on travaille volontiers à des gammes; mais, à raisonner, on ne veut pas travailler. Peut-être par le sentiment qu'un homme peut se tromper de ses mains, mais qu'il ne lui est pas permis sans grande humiliation, de se tromper de son esprit, qui est son bien propre et intime. Il y a, certes, de la fureur dans les têtes bornées, une sorte de révolte, et comme une damnation volontaire.

On dit quelquefois que c'est la mémoire qui fait la différence, et que la mémoire est un don. Dans le fait, on peut remarquer que tout homme montre assez de mémoire dans les choses auxquelles il s'applique. Et ceux qui s'étonnent qu'un artiste de piano ou de violon puisse jouer de mémoire, font voir simplement qu'ils ignorent l'obstiné travail par quoi on est artiste. Je crois que la mémoire n'est pas la condition du travail, mais en est bien plutôt l'effet. J'admire la mémoire du mathématicien, et même je l'envie; mais c'est que je n'ai point fait mes gammes comme il a fait. Et pourquoi ? C'est que j'ai voulu comprendre tout de suite, et que mon esprit brouillon et rétif s'est jeté dans quelque erreur ridicule dont je n'ai pas su me consoler. Chacun a vite fait de se condamner. L'infatuation est le premier mouvement puni. D'où cette timidité indomptable, qui tombe d'avance à l'obstacle, qui bute exprès, qui refuse secours. Il faudrait savoir se tromper d'abord, et rire. A quoi l'on dira que ceux qui refusent science sont déjà assez frivoles. Oui, mais la frivolité est terriblement sérieuse; c'est comme un serment de ne se donner à rien.

J'en viens à ceci, que les travaux d'écolier sont des épreuves pour le caractère, et non point pour l'intelligence. Que ce soit l'orthographe, version ou calcul, il s'agit de surmonter l'humeur, il s'agit d'apprendre à vouloir.

28 avril 1921.

CHEFS CAVALIERS

DANS le temps où je m'exerçais à me tenir sur un cheval, j'eus plus d'une difficulté avec les pressoirs et avec les poules. Le pressoir, masse sombre qui occupait la moitié de la route, donnait des craintes au cheval, qui donnait à son tour des craintes au cavalier. Le cheval avait peur de cette masse qu'il ne reconnaissait point; et moi j'avais peur de tomber; ces deux craintes mêlées produisaient des effets ridicules. Mais l'action des poules donnait encore une meilleure image des passions. La poule, souffrant d'inquiétude et d'irrésolution, se jetait follement devant notre route, et le saut du cheval retentissait en tous les muscles du cavalier, qui bondissaient chacun pour son compte. Le cheval se trouvait ainsi entre le troupeau des poules et le troupeau des muscles humains; il frémissait de cette double peur, mais encore plus, je crois, de la peur du cavalier, immédiatement sensible par pressions, déplacements, secousses; messages incohérents. On dit que le cheval de troupe reconnaît aussitôt à ces signes un cavalier novice et qu'il se plaît à le désarçonner. Le cheval n'a point tant de malice; il gagne la peur par le contact, comme une maladie d'un moment, et la redouble en l'autre et en lui. Si j'avais suivi ces exercices, je serais arrivé sans doute à ce calme du corps, si visible dans l'attitude, mais bien plus sensible encore au cheval, et qui, aux premiers soubresauts, s'abandonne encore plus et se détend, sans effort, ni signe ni message d'aucune sorte. Et cela même est un message bien clair pour l'aveugle et tremblant compagnon.

Appréciant mieux d'après cela la chute naturelle des jambes et des bras, l'assiette, et enfin le repos du corps sur lui-même dans le cavalier véritable, je compris que l'esprit d'un chef militaire, en ce qu'il a de bon et de mauvais, dépend principalement d'une longue familiarité avec le cheval. Par là je m'étonnai moins de certains jugements cavaliers. On se souvient de ce général qui, en l'année dix-sept, lança contre les plateaux de l'Aisne une attaque gigantesque, que beaucoup jugeaient imprudente et folle, et qui, dans le fait, fut brisée aussitôt. Ce général était un brillant cavalier, à ce qu'on dit. Voilà

qui explique tout. Dans un saut difficile, si le cavalier a la moindre peur, le cheval tombe. D'où cette idée, qui est vraie pour les actions ordinaires d'un cavalier, c'est que la peur de tomber est le plus grand danger, et presque toujours le seul danger. On arrive donc, par cet entraînement, à ne plus se permettre de douter de soi; et c'est ce qui est le mieux pour l'exécution à corps perdu. Mais c'est la source aussi de cet aveuglement militaire, qui dépasse toute vraisemblance et toutes prévisions.

Qui doute, qui avertit, qui se mêle de compter les ponts, les chemins, les obus, les canons, est aussitôt suspect; et le pouvoir absolu établit bientôt le silence. Au premier signe d'inquiétude de l'immense cheval aux mille têtes, le cavalier, par sa vertu éprouvée, assouplit aussitôt son corps et assure sa confiance. De là des erreurs démesurées. L'imagination à proprement parler lui bouche les yeux; car l'imagination consiste en ceci que l'homme juge des choses extérieures, de ce qu'elles sont et de ce qu'elles peuvent, d'après l'état de son propre corps. Ainsi les mitrailleuses, les calibres, les munitions, les pentes, la boue, la pluie, les nuages sont appréciés d'après l'assiette cavalière; et le corps humain étant remis aussitôt, par longue habitude, en état de souplesse et de sécurité, tout va donc bien. Cet art de se persuader soi-même, par gymnastique, est précieux dans le subalterne, mais nuisible au grand chef. C'est peut-être pour cette raison que les chefs les plus vieux, et qui sans doute avaient oublié l'équitation, se montrèrent les plus habiles. On rapporte que Napoléon était un médiocre cavalier. Et lui-même, en son *Mémorial,* dit qu'aux Tuileries il comptait le sucre.

29 avril 1921.

MÉTIERS

Avril, mois trompeur. Le jeu traditionnel du premier avril nous en avertit assez. Mais tous s'y laissent prendre, aux jeux du soleil comme aux jeux des hommes. L'habitant des villes relève son col et va à ses affaires. L'usine est encore mieux fermée au monde; l'homme ici récolte exactement selon ce qu'il fait et souffre selon sa faute; c'est son marteau qui frappe sur son doigt, et il

n'accuse que lui-même. Mais le paysan reçoit la grêle ou la gelée, et n'y peut rien. En tout son travail il attend, sans aucune métaphore, l'ordre du ciel, ne pouvant charroyer par la boue ni labourer en terre sèche. Bien plus, tous ses soins ne sont que commencement; c'est la nature qui achève; et je ne retrouve pas ici cette exacte proportion entre le travail et le produit, d'après laquelle l'esprit prolétarien se trouve redressé, qu'il le veuille ou non, selon la justice, sans jamais craindre ni espérer beaucoup que de lui-même. L'idée de justice se dessine d'après le métier qu'il fait. Le bourgeois, qui vit de plaire, ne peut concevoir salaire égal pour travail égal; c'est qu'il n'y a point de mesure entre ce genre de travail et le résultat; l'avocat qui plaide mal est souvent celui qui travaille le plus. Au contraire le prolétaire a banni l'espérance; ce qu'il gagnera, il le sait d'avance, car ce n'est au plus que le produit de son travail; chaque coup de marteau a une valeur bien déterminée; d'où l'ouvrier penche toujours à régler les sorts; c'est le législateur né.

Aux champs pousse l'espérance. Par la grâce du soleil, la vigne, le blé, la prairie, l'arbre à fruits feront des miracles. J'ai souvenir d'un petit bourg bien fleuri qui vendit en une matinée, à des ramasseurs étrangers, pour quatre-vingt mille francs de prunes. Remarquez que faute de prunes ils ne seraient pas morts; il se trouve toujours quelque culture qui réussit passablement; et l'on vit. Ainsi les rêveries du paysan n'ont point pour objet le pain quotidien et le nécessaire, mais plutôt la richesse, qui tombera du ciel comme une manne; c'est pourquoi ce genre d'attente et cette prière d'avril n'est point d'un pauvre qui demande charité. Il y a une fierté et assurance du paysan, qui a toujours du bois pour son feu et une soupe à cuire. Il est inquiet souvent; mais toujours regardant plus loin que son existence immédiate. Et toujours formant un bel avenir, sans désespoir vrai, puisqu'il ne peut rien prévoir au delà de deux jours. Le malheur qui lui est propre est l'espoir trompé, on dirait presque l'ambition trompée. Il est dans les hasards; mais l'idée d'un destin régulièrement mauvais ne naît point de son expérience; c'est plutôt la malédiction qu'il imagine, terminée à certains objets et à un certain temps. L'âge champêtre est l'âge des sorciers et des sorts, et des épreuves passagères qui ne tuent jamais l'espérance.

Ce que les contes populaires expriment très bien, par ces enchanteurs à pouvoirs limités, et ces héros du travail, dont l'obstination est sans limites.

L'idée d'un destin invincible est plutôt politique, j'entends propre à ceux qui tirent leur subsistance des hommes, et de plaire, et de persuader. Car il est vrai alors qu'un succès en annonce un autre; mais il est vrai aussi qu'un premier revers tue la confiance en tous, en ceux qui donnent et en celui qui demande; ce qu'exprime éloquemment le triste visage du solliciteur. Ici règne la chance; et cette déesse ne mourra point. C'est le prolétaire qui en rit, assez fort de son outil et de ses bras, et le paysan aussi, mais d'une autre manière, parce qu'il croit à d'autres dieux, et ainsi se gardera toujours d'offenser le dieu voisin. Prière de poète, ici, non prière de pauvre. Cependant l'ouvrier est autre : il travaille et chante; et, si les choses vont mal, petites ou grandes, aussitôt vous le voyez avancer la main pour les changer. Forte main, et forte prière. D'où l'on viendrait à comprendre passablement ces réunions d'avocats, de paysans et d'ouvriers desquelles aucune idée commune ne peut se former, parce que les rêveries ou prières, comme on voudra dire, des uns et des autres ne s'accordent point du tout. Quand ils s'accordent, bourgeois, ouvriers et paysans, sur la justice, soyez sûrs que chacun pense la justice d'après son métier. Les paysans voudraient un système de la propriété inaliénable; les ouvriers, un marché public des produits, et un salaire réglé sur les prix; les bourgeois, un bénéfice secret et des moyens de jouer à la hausse et à la baisse. Car l'homme pense ses rêves et ses dieux et ne pense rien d'autre.

30 avril 1921.

L'OMBRE DE NAPOLÉON

Vers le commencement de l'an quinze, quand la guerre parut établie pour l'éternité sur des positions invariables, le nom de Napoléon revenait souvent dans les cercles de guerriers. On se demandait ce qu'il aurait pu trouver de nouveau; et presque tous concluaient que son brillant génie se serait enlisé en cette boue militaire.

J'étais bien loin de penser comme eux, ayant mis depuis longtemps le *Mémorial* parmi les livres réels, où l'humanité se montre sans hypocrisie. C'était le temps où l'officier d'artillerie faisait éclater très haut en l'air deux ou trois obus et revenait à sa cave en disant : « Voilà un bon réglage. » Le temps où une grosse pièce avait neuf coups à tirer pour soutenir une attaque; où une section de soixante-quinze avait deux cents coups, une demi-heure de feu à petite vitesse, pour s'opposer à des contre-attaques éventuelles. Le temps où celui qui était dans la cave expliquait à celui de l'observatoire, jeune sous-lieutenant ou simple brigadier, ce qu'il devait voir et ne pas voir. Le temps où le jeune officier, qui savait où étaient les batteries ennemies, s'entendait répondre, par un capitaine qui ne sortait pas de son trou : « Je vous dis qu'il n'y a point de batterie là où vous croyez; et souvenez-vous que vous n'êtes qu'un agent d'exécution. » Le temps où l'on disait, dans le cercle polytechnicien : « Il ne faut pas croire ce que disent les fantassins; ils ne savent pas observer. » Le temps où une attaque était lancée, dans une boue de plus d'un demi-mètre, par un général établi à plus de dix kilomètres en arrière, et qui n'avait jamais vu le terrain. L'ennemi, autant qu'on en pouvait juger, n'était pas moins sot, couvrant d'obus un coin de vigne ordinairement désert, et effrayant les chercheurs de pissenlits. Quand le plus puissant se croit infaillible et impose ses jugements, on descend très vite à un niveau intellectuel qui est au-dessous de toutes les prévisions.

Napoléon, autant que je puis le deviner d'après ses actions et ses discours, n'avait rien d'un militaire. C'était plutôt une sorte d'ingénieur, qui aurait ramené le tir de notre prodigue canon de campagne à deux coups par minute, et aurait attendu d'avoir mille coups par pièce avant d'entreprendre. Choses que l'on comprit beaucoup plus tard, et que le vrai militaire ne voulut jamais entendre. Certes il n'est pas difficile de compter jusqu'à mille; mais il est sans doute fort difficile d'être franc avec soi-même, et de vouloir des moyens tout à fait inusités dès que la fin que l'on se propose ne peut être réalisée sans cela. « Des milliers d'obus ! Alors, il faudrait des voitures, des sections de munitions, des voies ferrées, sans compter les usines; nous n'avons rien de tout cela. »

A quoi l'ingénieur répond qu'il faut donc se mettre à fabriquer et organiser tout cela. Mais l'imagination se moque : « Laissez-moi croire qu'avant que tout cela soit prêt nous aurons repoussé et battu l'ennemi. » Et, par une sorte de loi, il se trouve que l'esprit le plus puéril, le plus faible, le plus crédule, le plus infatué de soi, est aussi celui qui se pousse au commandement et s'y maintient. Ce n'est pas un esprit positif qui sait flatter et qui sait plaire. C'est pourquoi, si des circonstances heureuses amènent jusqu'au pouvoir suprême l'homme qui ne sait point se duper lui-même ni croire ce qui lui plaît, on peut s'attendre à voir du nouveau, et les généraux d'antichambre battus contre toutes les règles scolastiques. C'est ce que l'on a vu une fois, par les ordres d'un homme sans vanité, et qui réglait son imagination selon l'entendement. Homme adoré des uns, redouté des autres, mal compris de tous. En ce sens solitaire toujours, aussi bien aux Tuileries qu'à Sainte-Hélène.

3 mai 1921.

PREMIÈRE COMMUNION

Je vois partout des enfants en costume de cérémonie, avec un brassard blanc. Je sais à peu près ce que signifie cette fête. Je sais qu'ils se sont exercés au silence et à l'obéissance; qu'ils ont apaisé pour un temps leurs passions puériles; que le plaisir de crier et de courir a été surmonté; bien mieux, qu'ils ont promis respect et pureté, et que la plupart tiendront ces promesses au moins pendant huit jours; dont ils garderont pendant toute leur vie un souvenir bienfaisant. Et cette première victoire sur soi, par laquelle l'enfant entre dans la communauté humaine, est célébrée par les cloches, les chants et les cortèges. Tout est donc juste, humain et vrai en cette fête.

Pourtant je n'y fais pas sérieusement attention; je ne forme même point quelque acte d'espérance. Nous avons trop oublié, sans aucun doute, notre destinée humaine; de quoi nous fûmes sévèrement punis par la guerre, c'est-à-dire par nous-mêmes. Ne se peut-il que ces nobles enfants, par la promesse qu'ils font en ce temps-ci, solen-

nelle et inoubliable, gardent mieux que nous le commun trésor de justice et de charité ? Mais que vais-je chercher là ? Personne n'a pensé à ces choses. Tous ces puissants symboles, d'Homme-Dieu, de présence réelle, de communion, sont comme les mots d'une langue oubliée. Il reste une fête familiale, réchauffée par les naturelles affections, comme pour un premier bal, ou des fiançailles, ou un anniversaire. Et ce vieux prêtre que j'entrevis entre les deux files de bambins recueillis, ressemblait assez à un maître de danse. Ce qui pourrait être si grand retombe au convenable, si ce n'est au puéril. L'âme n'est point dans ce tombeau.

D'où vient cela ? Il n'est pas inutile d'y penser. Nos mœurs sont catholiques; mais nos esprits ne le sont point. Que croient au juste cet enfant, ce père de famille, ce prêtre lui-même ? Je ne sais. Mais je sais qu'il n'est pas difficile de croire n'importe quoi; il n'y faut qu'une rencontre. Cet homme dont parle Descartes qui tout petit avait été piqué par une épingle, et ne pouvait supporter la vue d'une épingle sans grand malaise, croyait assurément à quelque pouvoir magique des épingles; et le trouble de son corps en témoignait. Mais aucun homme n'honore beaucoup ses propres croyances. En revanche tous honorent leur esprit, en ce sens qu'ils aiment l'explication et la preuve. Tous honorent la volonté par-dessus tout, et admirent ceux qui se gouvernent, et méprisent ceux qui cèdent à la partie inférieure. Là est l'objet de la vraie foi; et la croyance, au contraire, est animale; et il est bien sûr que ces enfants n'ont fait que s'exercer à lutter contre les besoins inférieurs, pendant cette préparation si bien nommée la retraite. D'où l'on voit que ceux qui pensent qu'en cette première communion il s'agit de croire, et non de vouloir, renversent l'ordre, et font marcher l'homme tête en bas. Les idées morales, qui ont puissance et beauté pour tous, sont subordonnées à des doctrines métaphysiques qu'on ne peut prouver. Ce qui intéresse tout le monde est mis dans la dépendance de ce qui, au fond, n'intéresse personne. Et bref, comme Socrate disait bien, ce n'est pas parce qu'il plaît à Dieu, que la décence, la justice, la maîtrise de soi sont des vertus. Mais apercevez-vous que le danger de donner, d'une grande et solide idée, une petite preuve, est bien faible devant la

réflexion ? Tout l'esprit en serait ébranlé; il n'apercevrait point de proportion entre les ornements magnifiques et les véritables espérances. Aussi, par réflexion, la virilité se sépare de ces cérémonies comme de son enfance même. Et par une justice intérieure, ce qui veut être le premier acte d'homme est dans le fait le dernier acte de l'enfant.

4 mai 1921.

ENCHANTEURS, PRODIGES, DIEUX

Si l'on me demande quel livre est bon pour les enfants, je dis Homère, la Bible, les Fables; et l'on voit aussitôt pourquoi. L'enfance de l'individu ressemble à l'enfance de l'espèce. Si vous voulez connaître l'état premier de nos idées, lisez les livres les plus anciens. Si vous voulez suivre notre sagesse jusqu'aux racines, vous trouvez les enchanteurs, les prodiges et les dieux. Et il faut dire avec Comte que ces rapports de l'enfance à la maturité ne sont connaissables, que dans l'espèce. L'individu, en ce siècle des physiciens, oublierait aussitôt son enfance ainsi qu'un rêve sans forme, et se jetterait dans la méthode expérimentale, dont la mathématique, remarquez-le, n'est qu'une partie. Tel serait ce pédant, si l'histoire humaine se trouvait coupée derrière lui. Il penserait avec sa tête seulement; ce qui correspond à cette erreur, assez commune chez les physiologistes, de croire que c'est le cerveau qui pense. Autant vaudrait dire que penser c'est combiner et développer selon l'algèbre. Au vrai, ce jeu abstrait produit une espèce de pédant triste, qui adore son foie et son estomac au lieu d'adorer les dieux de *l'Iliade*. Et chacun a pu remarquer, dans les hommes fort instruits et peu cultivés, que la pensée abstraite est infaillible en ses calculs, pendant que les passions déraisonnent. L'humanité est ici en deux morceaux. Séparée de sa propre enfance; ainsi l'esprit mûrit très vite; mais en revanche, l'enfant ne mûrit jamais. Aussi le premier miracle les tient; s'ils entrent chez les spirites, ils n'en sortiront jamais. Par les mêmes causes, la politesse qu'on pourrait appeler moderne, et qui est respect des puissances, les domine tout à fait. Il faut rendre compte de cette mystique qui est propre à ceux qui sont nourris

d'idées claires. Je dirais qu'ils ne sont pas familiers avec les prodiges. Comme si un homme qui n'aurait jamais rêvé avait soudainement un terrible rêve; c'est pourquoi il est bon de rêver beaucoup, et de penser ses rêves, et de servir un peu tous les dieux.

Un peu de catholicisme ne nuit pas; c'est un moment; c'est un passage; Kepler, Galilée, Descartes en ont fait science et pensée. Le protestantisme est bon aussi; c'est un moment; c'est un passage; Calvin en a fait droit et république. Seulement c'est un passage, n'oubliez pas cela. Ce mouvement fut beau; il faut toujours que l'on surmonte ce que l'on croit; mais comment surmonter ce qu'on ne croit point? C'est penser dans les nuages, et conduire le corps à la caporale. Peut-être comprendrez-vous ce que c'est qu'un protestant qui n'a jamais été catholique; pensée sans racines; vérité sans poésie. Mais les dieux païens, aussi, croyez-vous qu'on puisse les mépriser? Le catholicisme en porte l'empreinte, par ses saints, ses chapelles, et ses miracles; et c'est le culte qui a porté la théologie, laquelle a porté la science. Et c'est tout le corps qui porte encore aujourd'hui la tête, et c'est l'erreur qui conduit à la vérité. Selon la même relation, c'est le paganisme qui porte le christianisme; les contes et les fables portent le paganisme. Comme on l'a remarqué souvent, la mythologie grecque marque un bel effort de raison, par cet ordre politique établi dans la multitude des génies et des dieux; mais il est bien impossible de comprendre le paganisme si l'on n'a réveillé d'abord les fées et les enchanteurs. Encore maintenant, en tout homme qui veut vivre selon sa pensée, il faut que la poésie porte la pensée; les dieux courant, et l'ægipan derrière l'arbre, premier éveil, et seul réveil. Par ce détour, j'aperçois assez bien ce qui manque à un homme qui sait beaucoup, mais qui n'est point cultivé; il lui manque l'enfance et la jeunesse; il les a oubliées, il vieillit tristement sans elles; il pense pauvrement sans elles. Cherchant la plante médicinale, il faut que je cherche aussi, le temps d'un éclair, l'invisible nymphe qui tourne autour de l'arbre. Ainsi pensait Darwin, en cherchant des plantes. Imagination toujours ramenée; mais il faut qu'elle bondisse d'abord.

5 mai 1921.

L'HOMME NU

Tous les Turelure, décorés, couronnés ou mitrés, honorèrent Napoléon l'autre jour à Notre-Dame. Claudel, s'il y était, a reconnu sa créature; ou bien peut-être regrette-t-il d'avoir dessiné si juste. *L'Otage* est une œuvre qui porte loin; sans doute plus loin qu'elle ne vise. J'ai donc pensé à mon Turelure tout chamarré, et méditant avec terreur sur ce Règne de l'Homme Nu. « Craignez, dit Sygne à Turelure trahissant, que l'Ogre de Corse ne revienne avec ses grandes bottes. » Le fait est qu'il y avait des coups de bottes pour tout le monde; et l'homme de troupe apercevait en cela une sorte de justice. Mais les bureaucrates, qu'ils soient évêque, général ou directeur, ont en haine cette puissance qui n'a point d'égards. Ils voudraient bien un roi; mais respectueux des pouvoirs, qui ait égard à la fortune, à la parenté, à l'intrigue; un roi qui pèse le grade au lieu de peser l'avis. Un roi qui dise : « Dès que ces messieurs de la marine affirment qu'il n'y a pas assez d'eau dans le chenal, je dois le croire. » On sait que Napoléon n'aimait pas la Marine; il explique pourquoi, en son *Mémorial*. Il s'agissait, si je me souviens bien, d'abriter la flotte dans la rade d'Alexandrie; mais impossible, disaient les compétences, le chenal n'a pas assez de profondeur. Lui réplique : « Il faut sonder. » Mais la Marine est un Grand Corps, qui ne reçoit point conseil. Jamais Bonaparte ne put obtenir que l'on fît réellement et sérieusement ce sondage. Il dut penser, je le suppose, à jeter la sonde lui-même; mais si actif que l'on soit, si vite que l'on jette devant soi ses pas impatients, on ne peut pas tout faire.

Napoléon était seul. Il n'avait que Duroc. Quand Duroc fut tué, quelque part vers Dresde je crois, Napoléon dit adieu à son seul ami : « Le seul homme, dit-il que j'aie jamais cru. » Alors l'Empereur ne donna point d'ordre pour cette tombe; mais il vint en personne, choisit l'emplacement, et devant un notaire du pays assisté de témoins, selon les lois et l'usage, il acquit le terrain et le paya, fit marché pour le monument et paya d'avance l'architecte et les maçons. Ainsi il mit l'amitié à l'abri des lois civiles et commerciales, qui ne dépendent

point d'un maître, mais de tous; il fit confiance au genre humain. Si le tombeau existe encore, c'est un monument de grandeur vraie.

Un homme qui voit ainsi à travers les têtes, ce n'est pas un roi; un roi est roi d'apparences, d'honorables apparences; et croit ce qu'on dit, et s'en rapporte à d'autres rois; il n'y va jamais voir. Le manteau royal couvre tous ceux qui ont su plaire, et les garantit. La disgrâce, si elle survient, résulte alors d'intrigue; il se trouve un homme qui sait mieux respecter. Mais nos Turelure ne craignent point cela; d'être polis et courtisans, ils s'en chargent. Les passions humaines sont leur Océan; ils y naviguent en vrais loups de mer; les bourrasques ce sont rivalités, anecdotes, propos répétés ou déformés. Les manœuvres sont promesses, discours à deux fins, flatteries, sourires, précautions, ballons d'essai, hommes de paille. Cela prend tout le temps. Les choses, qui s'en occupe? Les choses ne donnent ni succès ni puissance; et c'est toujours à recommencer; il se trouve à la fin quelque trou dans les choses où l'on trébuche. Qui joue sur les choses, il perd une fois ou l'autre et perd tout. Qui joue sur les hommes, sur l'importance, sur le respect; qui couvre les fautes, lie faiblesse à faiblesse, secret à secret, et sait, enfin, préférer le respect à l'obéissance, celui-là ne tombera point seul; ses amis ne le trahiraient point sans se trahir eux-mêmes. Tous ces costumes donc, à l'enterrement de l'Homme Nu, firent un beau spectacle. Il ne manquait que Talleyrand pour dire la messe.

8 mai 1921.

GESTES

Comme on ne peut penser *i* quand on a la bouche ouverte, ainsi on ne peut être en colère lorsque l'on tend sa main largement ouverte, la paume tournée vers le haut; si la colère n'est pas nettoyée aussitôt, c'est que le geste est mal fait. Les gestes de nos mains traduisent nos humeurs, nos adhésions, nos refus, nos défiances, et jusqu'au détail, comme chacun a pu observer; en revanche qui tourne la main seulement change un peu

ses humeurs et ses opinions, et très aisément, si ses opinions ne sont qu'humeur. Amusez-vous à mimer des opinions d'un moment, comme font les avocats; tendez les deux mains en les ouvrant, comme pour recevoir; vous voilà prêt à tout entendre; que votre adversaire vous instruise s'il peut; et même vous lui direz merci; voilà un homme conciliant. Mais tournez vivement la main, la paume vers le public; c'est un autre homme qui va parler, et qui a son opinion faite; il ne remettra pas en question ce qui est plus clair que la lumière du jour. Ces gestes sont de gymnastique et presque de danse; ils modèrent la violence des pensées en même temps qu'ils en changent le cours. Un haussement d'épaules nous remue plus profond, déliant les puissants muscles qui s'attachent au torax, et délivrant le cœur. Mais songez à ces gestes de tout le corps, dont le spectateur n'aperçoit que quelques effets. Plus vite que la main ne tourne, pour un bruit, pour l'ombre d'un oiseau, toute la masse musculaire, et presque sans un mouvement, est comme retournée et orientée vers d'autres fins, ou désunie, ou brusquement raidie, ce qui détourne les ondes de sang, chauffe les entrailles, arrête le souffle. Sur cet océan de muscles flottent nos opinions, faibles barques.

Je disais un jour à un garçonnet qui s'était montré rebelle et qui venait d'être mis à la raison par de vifs reproches : « Plus tard tu auras des enfants; tu verras qu'ils ne sont pas toujours faciles à gouverner. » Le petit paquet de muscles tourna vers moi des yeux fixes, comme s'il faisait effort pour réfléchir, et dit : « Oh bien, mes enfants, je les battrai. » Ce n'était point du tout une pensée, mais plutôt la réponse de l'humeur irritée. Je ne penserai pas autre chose de ces opinions de guerre, et aussi bien des miennes, qui se suivaient selon les mouvements de l'humeur. Et encore maintenant, autour de ce tison de guerre qui ne veut point s'éteindre, l'humeur improvise, menaçant et maudissant de Berlin à Londres, et même par-dessus l'Atlantique, tantôt sombre, et l'instant d'après goguenarde; portée, dans le temps d'un éclair, à agir, à résister et à laisser faire; car le corps humain se tend, se défend et se retourne selon ses lois, redressant une erreur par une autre, ce qui ne conduit à rien. Trop d'humeur; guerre contre soi.

Ceux qui entendent trop de musique, ou trop nou-

velle, sont souvent livrés aussi aux improvisations de l'humeur. Il n'est pas facile de juger lorsque l'on a l'esprit tiré à quatre orchestres; en revanche, il est bientôt fait de bondir d'impatience sous cette pluie de sons; d'où l'on prononce : « Voilà qui n'est rien », ou « Piquant, rustique, vigoureux ». Très savant, mal écrit, sublime, plat, voilà ce que l'on entend dire; et les gens décident ainsi ou autrement selon qu'ils ont la main tournée, qu'ils sont bien ou mal assis, ou seulement qu'ils sont fatigués d'admirer, ou fatigués de s'ennuyer; car il faut que le corps humain se repose d'une attitude par une autre. La discipline du geste c'est la politesse même. Ainsi on ne peut former son goût sans la politesse; on n'a que des impressions. Si seulement on s'impose de se taire, tous les jugements sont médités et l'esprit se pose par le beau, ce qui est la seule manière que l'on a nommée culture. Hors de culture nous sommes des barbares brûlant un musée, et sauvant une œuvre, puis une autre. Un bon musicien, qui ne s'était pas assez défié des musiciens, disait un soir, après le cinquantième concert de la saison : « Je ne sais plus ce qui est beau ni ce qui est laid; tout vient au gris et à l'ennuyeux. » Dont le remède est connu; il faut faire une saison de belles œuvres; seulement de belles œuvres, connues, éprouvées, élevées par la commune admiration; ce qui délivre de choisir et remet l'homme en humaine attitude. Et de même, contre l'humeur pensante, revenir aux œuvres éprouvées qui délivrent de choisir et nous laissent penser. Gymnastique contre la vraie guerre, qui est en nous. L'Iliade aussi bien.

13 mai 1921.

MENSONGES MILITAIRES

A LA GUERRE, rien de ce qui est dit ou écrit n'est vrai. J'étais neuf dans le métier lorsque je répondis par téléphone au chef lointain qui demandait : « Où sont les officiers », qu'ils étaient à table; et c'était vrai. Mais le capitaine me dit, du même ton qu'il m'eût expliqué la théorie : « Ne dites jamais cela; dites toujours qu'ils sont à l'observatoire. » Le plus plaisant est que le chef, qui

interrogeait à l'autre bout du fil, ne demandait pas une réponse vraie mais une réponse convenable; j'en eus mille preuves dans la suite. Tel est l'effet d'un pouvoir qui est absolu à tous ses degrés. On ne peut pas punir un homme parce qu'il a dit la vérité; mais il y a mille manières de le déporter, par une décision sans appel, dans la région la plus boueuse et la plus redoutée. Un joyeux garçon exerce son métier de boucher, en arrière même des chevaux, et couche tous les jours dans un lit; il ne faut qu'une décision de trois lignes pour en faire un guetteur, dans le poste d'observation le plus dangereux. Il s'y fait vite; en principe c'est le poste qui fait le héros. Il n'en est pas moins vrai que ces sanctions, qui ne sont pas des sanctions, agissent énergiquement sur l'imagination de ceux qui se trouvent à l'abri; ce genre de peur, qu'on éprouve loin du danger, rend lâche. C'est par là que l'on tombe aussitôt à l'état d'esclave, et que le despotisme oriental produit aussitôt ses fruits accoutumés. Je remarque en passant que ce genre d'esclavage est propre à l'état de guerre. A la caserne, lorsqu'un secrétaire est remis dans le rang, ce n'est pas la mort; mais à la guerre la mort est au bout de toutes les avenues, ce qui conduit à adorer le bon plaisir toujours plus qu'on ne l'avouera.

Mais peut-être le mensonge est-il essentiel en ces inhumaines opérations, où il est clair que la fin justifie les moyens. La victoire efface toutes les fautes, et chacun comprend pourquoi; mais la défaite couvre aussi les fautes qui en sont la cause réelle par cet irrésistible balayage qui disperse aussi les preuves. De là une disposition étonnante à rendre compte non selon la vérité, mais pour le mieux. Et le mieux a beaucoup de visages.

Dans un obscur combat, et sans succès, il y eut, selon le jeu éternel des sentiments humains, une sorte de trêve, pendant laquelle chaque parti releva ses blessés; mais sait-on jamais ce qu'il y eut ? Je me souviens d'un compte rendu qui racontait quelque chose comme cela, avec cette expression qui me frappa par sa nouveauté : « Une salve d'honneur marqua la reprise du combat. » La réponse ne se fit pas attendre : « Je ne puis croire, disait le chef, que les choses se soient passées ainsi, contrairement à tous les ordres et aux règlements militaires; j'exige une

enquête plus attentive et un rapport plus conforme aux faits. » Le second rapport, qui ne tarda guère, fut sobre et catégorique : « Une certaine confusion, qui se produisit à un certain moment du combat, a pu donner lieu à un récit qui n'était pas sans apparence, mais qui fut bientôt reconnu comme ne correspondant nullement à la réalité. » Tel est le style militaire. Vous avez souvenir de ces exécutions précipitées, et si peu conformes à la justice qu'après plusieurs années la justice civile en a annulé les effets. Ces monstrueuses erreurs s'expliquent par ceci que les juges militaires recherchent non ce qui est juste et vrai, mais ce qui est utile. « Il fallait des exemples. » Je veux qu'on s'indigne; mais ces juges n'étaient point pires que vous ou moi, c'est l'institution qui est détestable; c'est le régime de guerre, qui est détestable, et inhumain en tous ses effets. Au temps de l'affaire Dreyfus, où réellement tout le système militaire fut mis en jugement, un député dit ceci, qui appartient à l'histoire : « Je n'admets pas qu'on mette en doute la parole d'un officier français. » Cela me parut ridicule, en ce temps-là; maintenant j'y vois de la profondeur.

14 mai 1921.

UNE BIBLIOTHÈQUE

Quand on m'annonce une Bibliothèque de Culture Générale, je cours aux volumes, croyant bien y trouver de beaux textes, de précieuses traductions, tout le trésor des Poètes, des Politiques, des Moralistes, des Penseurs. Mais point du tout; ce sont des hommes fort instruits, et vraisemblablement cultivés, qui me font part de leur culture. Or, la culture ne se transmet point et ne se résume point. Être cultivé c'est, en chaque ordre, remonter à la source et boire dans le creux de sa main, non point dans une coupe empruntée. Toujours prendre l'idée telle que l'inventeur l'a formée; plutôt l'obscur que le médiocre; et toujours préférence donnée à ce qui est beau sur ce qui est vrai; car c'est toujours le goût qui éclaire le jugement. Encore mieux, choisir le beau le plus ancien, le mieux éprouvé; car il ne faut point sup-

plicier le jugement, mais plutôt l'exercer. Le beau étant le signe du vrai, et la première existence du vrai en chacun, c'est donc dans Molière, Shakespeare, Balzac que je connaîtrai l'homme, et non point dans quelque résumé de psychologie. Et je ne veux même point qu'on me mette en dix pages ce que Balzac a pensé des passions; les vues du génie sont de tout ce monde à demi-obscur qu'il décrit; dont je ne veux rien séparer; car ce passage du clair à l'obscur, c'est justement par là que j'entre dans la chose. Je n'ai qu'à suivre le mouvement du poète ou du romancier; mouvement humain, mouvement juste. Toujours donc revenir aux grands textes; n'en point vouloir d'extraits; les extraits ne peuvent servir qu'à nous renvoyer à l'œuvre. Et je dis aussi à l'œuvre sans notes. La note, c'est le médiocre qui s'accroche au beau. L'humanité secoue cette vermine.

En sciences de même. Je ne veux point les dernières découvertes; cela ne cultive point; cela n'est pas mûr pour la méditation humaine. La culture générale refuse les primeurs et les nouveautés. Je vois que nos amateurs se jettent sur la dernière idée comme sur la plus jeune symphonie. Votre boussole, mes amis, sera bientôt folle. L'homme de métier a trop d'avantages sur moi. Il m'étonne, me trouble et me déplace, par ces bruits singuliers qu'il incorpore à l'orchestre moderne, déjà surchargé; indiscret déjà. Les jeunes musiciens ressemblent assez aux physiciens de la dernière minute, qui nous lancent des paradoxes sur les temps et les vitesses. Car, disent-ils, le temps n'est pas quelque chose d'unique, ni d'absolu; c'était vrai pour certaines vitesses; mais il n'en est plus ainsi quand les vitesses considérées sont de l'ordre de la vitesse de la lumière. C'est ainsi qu'il n'est plus évident que, quand deux points se rencontrent, la rencontre se fasse en même temps pour les deux points. Tel est le cri du canard dans une symphonie scythe; cela étonne comme un bruit étranger.

Ainsi les symphonistes de physique voudraient m'étonner; mais je me bouche les oreilles. C'est le moment de relire les conférences de Tyndall sur la chaleur, ou les mémoires de Faraday concernant les phénomènes électro-magnétiques. Cela est éprouvé; cela tient bon. La bibliothèque dont je parlais devrait nous mettre en main de telles œuvres. Et je vous conseille, si vous voulez

être sérieusement physicien pour vous-même, d'ouvrir quelque mémoire de ce genre sur une grande table, et de réaliser, de vos propres mains, les expériences qui y sont décrites. Une après l'autre. Oui ces vieilles expériences dont on dit : « Cela est bien connu », justement sans les avoir faites. Travail ingrat, qui ne permet point de briller à quelque dîner de Sorbonnagres. Mais patience. Laissez-moi conduire pendant dix ans mes rustiques travaux et mes lectures hors de mode, et les Sorbonnagres seront loin derrière.

18 mai 1921.

RESSORTS DE LA PEUR ET DU COURAGE

Pour juger ce lieutenant, dont on peut dire sans crainte de se tromper qu'il n'a pas cherché l'occasion de mourir pour son pays, il faudrait des hommes qui aient librement choisi la condition de combattant, sans subir aucune contrainte. Et encore faudrait-il qu'ils se soient toujours portés et maintenus aux postes les plus dangereux; à quoi on arrive sans peine, dès qu'on le demande. De tels hommes ne sont pas si communs, même parmi ceux qui ont donné des preuves du plus beau courage. Il y en eut certainement qui refusèrent de servir dans les états-majors, qui revinrent au feu avant même d'être guéris, et contre l'avis des médecins, qui furent aviateurs en fraude, si l'on peut dire, avec un bras paralysé ou un genou ankylosé. Mais je crois que la plupart des combattants suivaient leur destin, sans rechercher le péril, aussi sans le fuir, et jugeant qu'une permission était bien vite passée. « Quand on revient au front pour la troisième fois, écrivait un jeune héros qui fut tué à son poste, l'enthousiasme n'est pas de rigueur. » Cette franchise annonce toujours une âme ferme, qui ne vit point d'opinion, et qui se gouverne par sa propre volonté. D'autres retiendraient une telle parole, non pas tant pour l'exemple que pour leur propre police intérieure, et ne voudraient même point nommer la peur, ce qui est une manière d'y moins penser. Sont-ils en cela plus forts, ou plus faibles ? On se perdrait en ces nuances. L'homme le plus courageux a connu, je pense,

de ces déroutes intimes qui dégoûteraient de vivre, et qui font espérer l'action périlleuse comme remède et délivrance.

Les hommes de troupe, parce qu'ils ont moins de choix et qu'ils doivent moins aux apparences, montrent plus naïvement ces inégalités étonnantes qui résultent des jeux du repos, de la fatigue, de l'attente et de l'action dans le corps humain, machine compliquée. Chacun a vu de ces fantassins blessés pour un mois ou deux et qui ne cachaient point leur joie; je n'ai jamais vu qu'ils fussent blâmés; mais plutôt on les enviait. Quel artiste dessinera le mouvement de terreur, si prompt, si expressif, et que la mémoire croit garder; mais ce n'est qu'un geste imitatif, que l'on reproduit en son propre corps; ces choses échappent au crayon, et presque au discours. Il faut déjà savoir regarder sans préjugé le visage humain pour reconnaître autour des tempes les marques de la peur et du désespoir. Un peintre qui revenait de permission, disait qu'il reconnaissait infailliblement les vrais combattants à ces signes. Le temps, qui a effacé ces signes, n'effacera pas aussi vite la modestie du héros.

Les hommes, autant que j'ai vu, et dans l'épreuve même, trouvaient naturel que chacun se mît à l'abri, dès qu'il pouvait; et souvent se livraient au désespoir; éloquence sauvage. Les mêmes se jetaient au danger l'instant d'après, emportés par l'idée d'une action pressante et qu'ils savaient faire; et soutenus encore par une puissante idée, indépendante de toute opinion extérieure : « Où sont bien d'autres hommes, pourquoi ne serais-je pas ? » Un homme qui a trouvé ainsi mille occasions de s'étonner lui-même, par faiblesse et force, n'est pas disposé à se vanter, d'après ce que j'ai observé, mais plutôt à comprendre cet axiome militaire que, si on ne forçait personne, on n'aurait point d'armées.

Ces juges auxquels je pense, et qu'une rude expérience a mis en situation de tout comprendre et de pardonner beaucoup, sont peu nombreux en somme; d'abord par le nombre des morts; et aussi parce qu'il faut près de trois millions de guerriers hors du péril pour que le quatrième million puisse se battre. Et, pour ceux-là qui ont fait la guerre près des écuries, des garages et des wagons, depuis le casseur de cailloux jusqu'au général à double couronne, je réponds d'eux, ils seront sans pitié,

parce qu'ils n'ont pas connu les drames secrets de la peur et du courage. Ils jugeront selon le lieu commun, comme font les hommes d'âge et les auxiliaires, tous ou presque tous, divisant les hommes en deux espèces, ceux qui sont courageux et qui courent au danger, ceux qui sont poltrons et qui se sauvent. Je ne sais pas ce que pensaient les gladiateurs; mais ceux des tribunes, qui d'un geste ordonnaient qu'on égorgeât le lâche, je suis assuré qu'ils avaient des sentiments sublimes et sans nuances, concernant ce qui est permis ou défendu.

19 mai 1921.

ARTISANS ET ARTISTES

Je suppose que Shakespeare était dans son théâtre comme un menuisier dans son atelier, qui cherche dans le bois s'il a en réserve une planche convenable, qui fabrique des tables, des armoires et des coffres selon le goût du public, et même sur commande, et qui orne librement toutes ces choses selon son génie propre, sans même y penser. Il me plaît de croire que, si le bouffon entre en scène, c'est parce qu'il y a dans la troupe un acteur aimé du public et qui triomphe dans ce genre; et que, si le bouffon chante, c'est que l'acteur comique avait une bonne voix; qu'un acteur grand et gros fut comme le modèle de Falstaff, et ainsi du reste. Peut-être ces rôles de portiers, de palefreniers, d'hommes du peuple sont-ils d'abord pour donner emploi à toute la troupe; et il se peut que le mot soit réglé sur les moyens et la mémoire d'un acteur d'occasion, employé principalement à moucher les chandelles. Quant au sujet même de la pièce, il était souvent pris d'un autre auteur; comme Molière qui fit un Don Juan parce que cette fable attirait alors le public. Et ce n'est pas un petit avantage si le public connaît d'avance l'action et les personnages. Les yeux et les oreilles sont préparés. Un acteur aimé est aussi comme une forme connue, et que chacun dessine d'avance. C'est par là que le génie trouve son chemin. Comme un beau bahut; il ressemble à tous les bahuts, mais il est beau. Où les autres bahuts sont sculp-

tés, il est sculpté, mais par le génie. La ligne est selon la coutume; mais infléchie ou relevée un peu; et cela suffit. Il y a très peu de différence entre une belle chose et une chose qui ne mérite même pas attention; comme on voit souvent un visage qui ressemble à un beau visage, et qui est laid.

« C'est un métier de faire un livre, dit La Bruyère, comme de faire une pendule. » Stendhal copiait dans les vieilles chroniques des anecdotes italiennes; je ne sais ce qu'il a mis de son cru dans l'histoire des Cenci, et je suis peu curieux de le savoir. C'est en copiant que l'on invente. Et celui qui fait une pendule, je l'envie, si on lui donne d'avance la matière, la chose incrustée, les figures et même la forme. Car s'il hésite entre la forme massive et les colonnettes, il ne choisira pas; je le vois errant et tâtonnant. Et quelle raison de choisir ? Il n'y a pas des formes belles et des formes laides, mais il y a une beauté de toute forme. S'il faut inventer à la fois la forme et la belle forme, c'est trop pour un homme. Un peintre qui a un portrait à faire, il n'a plus guère à hésiter ni à choisir; et si le modèle veut se poser d'une certaine manière, encore mieux; le portrait est alors fait d'avance, beau ou laid; il reste à le faire beau; l'imagination ne flotte plus, et le pinceau va.

Tous les bahuts ne sont point beaux; toutefois tous sont d'ouvrier. Un acteur, et chef de troupe, c'est-à-dire ayant métier et outils, ne fera pas toujours une belle pièce; mais il fera une pièce. Et toutes les pièces sont peut-être faites; non pas toutes belles; cependant il y a une beauté de toutes. Et si ce n'est pas toujours un homme du métier qui la découvre, c'est toujours un homme qui la reçoit du métier, et qui l'exécute selon les plans de l'artisan. Si les moyens aussi sont imposés, ce n'en est que mieux. Si j'ai dans mon orchestre un premier violon à doubles cordes, c'est une occasion de tirer de lui toute son âme; ou d'un orchestre, que l'on a formé, que l'on connaît bien, toute son âme. Wagner était chef d'orchestre. Il suffirait de regarder une tête d'homme de Michel-Ange pour comprendre que les plus étonnantes inventions sont très près de la chose, et si voisines de l'ordinaire que c'est seulement l'artisan sans génie qui fait voir la différence. Et cela est vrai aussi des grands poètes, qui disent des choses tout à fait communes,

avec les mots de tout le monde, et selon l'ordre le plus naturel. Il n'existe peut-être pas d'exemple plus fort de ce que je dis là que le *gruppeto* des musiciens, qui est un ornement de virtuose, connu, prévu, usé comme un carrefour. Mais écoutez les groupes aux violons dans la mort d'Yseult; voilà l'inimitable, qui ressemble à tout. Quand je vois que nos artistes se tortillent à chercher du nouveau et de l'inouï, je me permets de rire.

21 mai 1921.

L'ESPRIT DE GUERRE

DANS notre vie publique je ne vois que le problème de la Guerre qui soit vraiment difficile. Les questions ouvrières se résoudraient par le bon sens. Il ne faut pas oublier que l'affaire Dreyfus, qui était secrète, qui concernait un officier, qui mêlait à la justice des querelles de race et de religion, qui rassemblait tous les tyrans du même côté, où les citoyens devaient perdre si chacun avait considéré ses intérêts, ses protecteurs et sa propre tranquillité d'esprit, fut gagnée néanmoins pour le fond, sous les yeux du monde entier, qui en perdit le sommeil. Et cela se fit le plus simplement du monde, par la vertu du vote secret, contre quoi les tyrans d'opinion ne peuvent rien. Dès que le citoyen voudra examiner, il n'y aura plus de tyrans chez nous. Mais la guerre est une Gorgone, qui pétrifie par son regard.

J'ai bien cherché pourquoi. Ce ne serait pas si caché si l'on considérait impartialement la nature de cet animal, le seul sur la planète dont on puisse dire qu'il est courageux. Et c'est sans doute aussi le seul qui sente la peur d'avance, comme une déroute d'imagination. L'animal fuit, et la fuite emporte la peur; mais l'homme prévoit la peur et la sent venir; c'est proprement son ennemie. Cet esprit qui veut juger ne peut point du tout se permettre un genre de trouble qui déshonore. A quoi le souci de l'opinion se mêle aussi, mais par de nobles motifs; car il est vrai que la face de la peur n'est pas belle à voir. De là cette reprise de soi, cet esprit fermé aux raisons, et surtout aux raisons que la peur approuve.

Chacun craint d'être au-dessous de l'Épreuve; chacun prépare un beau témoignage de ce que peut une volonté ferme; et nul n'écoute plus ce qui l'ébranlerait. A partir de ce moment-là, il n'y a plus de bon sens.

Il faut voir ce drame en beau; le beau est le premier signe du vrai. A la table de famille, quand le jeune homme va partir, tout est dur et inflexible, et même féroce en un sens, même la mère, même les douces sœurs, même l'aïeul courbé. Et cela ferait un drame inhumain. Mais ce sont des effets indirects. La peur y est bien pour quelque chose; oui; mais la peur vaincue. Tout le problème est là, pour tous ces êtres dont aucun ne veut dire sa pensée, parce que, s'il disait sa pensée, la peur le submergerait. L'enfant ne veut pas qu'on le plaigne; les autres ne veulent pas le plaindre; et en cela ils le respectent; ils se respectent eux-mêmes. Par cette entente, où l'affection la plus vive s'applique à produire les signes de l'insensibilité spartiate, un Silence s'établit et une Censure. J'ai vu de ces yeux fixes, et non pas seulement à ceux qui partaient.

Réfléchissez attentivement là-dessus. Que ces hommes et ces femmes aient une opinion politique ou une autre, qu'ils aient ou non des amis chez l'ennemi, que leurs idées soient confirmées ou au contraire niées par l'événement, il n'importe guère; ils ne sont point soucieux de penser, mais au contraire de ne pas penser; et impatients même de l'irréparable, qui effacera jusqu'à la menace d'une délibération intérieure, qui est ce qu'ils craignent. J'ai rencontré, ce deux Août de l'an de malheur, un vrai socialiste, un jeune, qui pleurait sur Jaurès. « Mais, disait-il, ce n'est pas le temps de pleurer. Il faut être un homme. » Et je voyais bien qu'entre tant d'actions dangereuses, il choisissait la pire. Comme tant d'autres; et par un juste mouvement d'homme. Il renvoyait toute délibération au lendemain du combat. Attention là; c'est le vrai péril. Et je ne suis pas même sûr que la suppression des armées permanentes nous mettrait à l'abri de ces mouvements redoutables. Quand le *Maine* fut coulé, l'Amérique fut aussitôt en guerre contre l'Espagne; et chacun ne pensait plus qu'à avoir du courage. Toutes les révolutions ont fait la guerre, et se sont annulées elles-mêmes par là. Le tout est de ne point se laisser conduire jusqu'à un deux Août, de voir

venir de loin la chose, et de la dissoudre par un choix attentif et une surveillance continuelle des hommes politiques. Et je reviens à l'idée de Comte, qu'il est bien moins important de remplacer des chefs par d'autres que de réduire et contrarier sans cesse tous les pouvoirs, et même subalternes, d'après une meilleure appréciation des passions qui leur sont propres, et des nôtres, encore plus redoutables.

23 mai 1921.

DANTE ET VIRGILE

La commémoration a ramené l'attention universelle sur le visage de Dante, qui exprime si bien la sévérité et le malheur. Réfléchissant à mon tour sur cette épopée qui nous élève à son ciel ascétique en partant des profondeurs, je voulais comprendre pourquoi, dès les premiers tercets, nous partons d'un pas assuré, comme en une forêt la puissance des arbres annonce le sol ferme et le dos vierge de la terre. Il n'y a plus ici de convention; nature intacte. Loin de la ville raisonnable et perfide. Ici c'est le courage qui fait la route; et ce rythme l'annonce assez, qui fait trois pas et regarde. Je suis ce guide sûr, ce mulet aux jambes sèches.

Ce que je vois ? L'humain et moi-même; le pire et le meilleur, et le passable aussi, de ce monde humain, sans aucun de ces convenables arrangements qui font horreur. Mais cet enfer donne espérance, par le juste spectacle; déjà purgatoire, et reflet du ciel des pensées, par le juste spectacle; ce que ce rythme fort nous promet. Ne t'arrête qu'un moment, dit-il; ce n'est ici qu'un chemin et passage. Qui se regarde se juge; qui se juge se sauve. Tout examen de conscience est ici enfermé. Descendre pour remonter. Tout ce qui m'est si près, tout ce qui est moi, en spectacle et comme reculé et séparé. Par le secours du poète, Dante suit Virgile, et je les suis l'un et l'autre, comme la chèvre suit la chanson du chevrier.

Ce monde des enfers et des ombres fut toujours l'image fidèle des pensées humaines et des passions sans consistance qui semblent d'abord les porter. Ulysse, à

ce festin qu'il offre aux âmes, ne voyait accourir que des ombres maigres et affamées. C'était le temps où l'homme passionné se déchargeait un peu de fureur et de crainte par la fiction du dieu extérieur, tantôt loin, tantôt près, et voyageant sur les nuages. Immense progrès déjà. Car le peuple enfant et fétichiste est doux, pieux, dévoué, inhumain, bestial selon l'humeur et l'occasion, sans aucun jugement sur soi; aussi ne se souvient-il point à proprement parler, mais plutôt il recommence. Au lieu que les dieux d'Homère, aux formes brillantes, étalent assez bien au regard ces apparences sans corps qui sont jalousie, vengeance et gloire. L'ombre d'Achille ainsi considère sa vie comme un vain mélange des éléments. J'aimerais mieux être un valet de ferme, dit-il. Telle est la première éthique, un peu au-dessus du désespoir, quoique sans espérance; car le vrai désespoir est sans aucune réflexion. Ici la fatalité règne encore; elle est du moins jugée.

Quand Virgile descend aux enfers à son tour, tenant en main le rameau d'or, et conduit par la Sibylle Italique, les ombres, passions mortes, sont déjà autrement rangées. Politiquement, à la Romaine. D'après un avenir de conquêtes; d'après le lien des causes et des effets. Non plus caprice extérieur, selon les intrigues des dieux; mais inflexible détermination, où l'espérance de chaque être se trouve prise et d'avance écrasée. Quelle revue que celle de ces armées romaines non encore existantes, et déjà mortes ! Et ce Marcellus, espoir de l'empire, mort prématurément; déjà mort en sa fleur, avant même d'être né. « Tu seras Marcellus; à mains pleines jetez des lis. » C'est le plus haut tragique, à ce moment de la réflexion où, la fatalité capricieuse étant vaincue, l'inflexible nécessaire se montre. Ainsi Virgile peignait les fresques immobiles.

La troisième épopée est de jugement et de liberté. Non publique, mais privée. Non de destin, mais de crime, châtiment, purification et salut. C'est le moment de la faute, du remords et du repentir. Tous les dieux aux enfers, l'humain sur les pentes, la lumière sur les cimes. Lumière, seule justice. Chacun jugé par soi, comme Platon avait osé dire; mais la foi platonicienne se jouait; et Socrate mourant n'était assuré que de lui-même. Le mouvement épique ne tirait pas encore les

foules vers cette justice qui n'est que lumière. L'épopée dantesque nous trouve assis et rêvant sur les marches de quelque temple de Minerve. Trop heureux de ne plus croire à rien. Mais ce mouvement humain ne peut pas s'arrêter là. Aussi le premier appel du guide à l'anguleux visage nous met aussitôt debout.

2 juin 1921.

DU LANGAGE PROPRE A CHAQUE ART

Lorsque la sculpture bavarde, je m'en détourne. Lorsque la musique décrit, je m'en détourne. Si l'architecture tend devant mes yeux un décor sans épaisseur, et derrière lequel il n'y a rien, je m'en détourne. D'une peinture qui fait danser ses personnages, je me détourne. Je veux que chacun des arts parle le langage qui lui est propre, au lieu de bégayer dans une langue étrangère. Un homme de bronze me fait entendre qu'il a résolu de mourir pour son pays; mais un poème ou une page d'éloquence exprimera bien mieux une telle résolution par ses motifs. La sculpture, je l'ai remarqué, est d'autant plus ambiguë qu'elle tente d'expliquer davantage. Dès qu'une statue ouvre la bouche, je ne sais plus ce qu'elle dit. Preuve que la sculpture ne doit point chercher du tout de ce côté-là.

Si je pouvais faire comprendre, en une page ou deux de prose, ce que dit la *Neuvième Symphonie,* il n'y aurait plus de *Neuvième Symphonie.* Quand la musique imite le vent ou la pluie, elle perd son temps; quand elle décrit les passions tragiques, elle perd son temps. Pour tout dire en peu de mots, je reconnais l'œuvre d'art à ceci, qu'elle n'exprime qu'elle-même et que ce qu'elle exprime ne peut être traduit en aucun autre langage. De telles formules ne peuvent nullement être prouvées; mais l'on a souvent l'occasion de les appliquer. Car il arrive que l'on n'ait rien à dire contre un groupe sculpté, que l'on approuve le sujet, l'intention, le groupement et même les formes, sans que l'œuvre ait pourtant le plus petit commencement de réalité. Je dirais même que si nous commençons par l'approbation, ce n'est pas un bon signe que l'œuvre soit réellement une œuvre; c'est

qu'elle nous prend à la tête, non à la ceinture. Comme une femme qui ferait plaider par un avocat qu'elle est aimable et belle. Une cathédrale ne prouve point qu'elle est belle; mais si vous y entrez, voix, attitude, gestes, tout est changé aussitôt sans que vous y pensiez. Je dirais que le caractère d'une œuvre d'art, c'est réalité et puissance plutôt que beauté. Et c'est une manière de dire que la beauté ne se trouve point.

Où vais-je? A débrouiller pour moi-même un paradoxe assez fort. Il peut arriver qu'une œuvre dialoguée soit bien composée, remplie de nobles pensées, de mouvements vrais, de péripéties émouvantes, et que je n'en puisse penser autre chose que ceci : « Ce n'est nullement du théâtre; c'est de l'histoire mise en dialogues. » J'aurais assez souvent l'occasion d'employer cette formule si je m'essayais au difficile métier de critique. Mais je n'aime point trop conseiller, ayant éprouvé par moi-même que ce n'est que l'éloge qui peut servir; et encore faut-il dire que l'éloge, s'il donne le courage d'entreprendre, n'en donne nullement les moyens. Je préfère donc, réfléchissant tout seul à ma mode, chercher ce que c'est proprement que théâtre, et en quoi consiste ce langage qui n'est point éloquence, ni poésie, ni peinture. Et je crois que l'exacte description de cette sorte de maison ou d'enceinte, ouverte du côté du public, et en même temps séparée du public, conduirait directement à comprendre ce que c'est qu'un personnage tragique, fermé de toutes parts et seul, mais ouvert aussi du côté du public. Cette remarque si simple explique tout le comique; elle aiderait à comprendre aussi le tragique, et d'abord le rôle subordonné qui convient à la fatalité extérieure. J'ai voulu dire que le théâtre n'est pas moins fermé que les autres arts et c'est une occasion de penser comme il faut à cette sorte de chaire dont les sermons ont une si prodigieuse action, soit pour réformer les mœurs, soit surtout pour conserver le merveilleux langage qui nous propose nos idées.

3 juin 1921.

LA CONSCIENCE

L'HOMME le plus simple admire le courage; mais il veut savoir si c'est bien courage, et non point aveugle fureur, ivresse ou témérité folle. Il voudrait être caché dans la conscience même de l'homme courageux, afin de savoir le vrai de ce drame entre la volonté et la peur. Le même homme admire la prudence; mais il est ici encore plus défiant à faire sonner l'or de cette vertu, dont le signe est commun et aisément copié. Il ne veut point d'une prudence qui serait lâcheté. Il voudrait savoir que cette prudence est encore une victoire sur quelque passion; il voudrait y retrouver la force d'âme; car vertu est puissance et force, nullement faiblesse et esclavage. Mais comment savoir ? Le dehors est trompeur. Il se peut bien qu'un cheval affolé de peur bouscule les ennemis; mille chevaux encore mieux. Cet homme est allé mourir dans la tranchée ennemie; mais je vous dis qu'il s'est égaré et qu'il fuyait, ou bien qu'il courait là-bas pour se rendre. Voilà que vous balancez entre le bonheur d'admirer et la crainte d'être dupe.

Homme généreux. Il a donné mille francs pour les aveugles de guerre. Mais qu'est-ce que mille francs pour lui ? Et pouvait-il faire autrement ? Il a voulu figurer en bonne place parmi les noms illustres. Qui fera ici la part de la fraternité vraie, de la reconnaissance vraie ? La pitié elle-même n'est pas sans mauvais alliage. Ce visage défoncé, cette trace des forces mécaniques, qui en supporterait la vue sans se croire déjà lui-même menacé, déchiré, jeté dans la souffrance et dans la nuit ? En aidant l'aveugle, il se console et se délivre lui-même. Vous me citez maintenant un honnête homme. Mais c'est peut-être un maladroit ou un timide, et qui n'a point su voler. J'aimerais mieux un voleur courageux. Oui le courage serait encore de pur métal en un bandit, qui s'exposerait à la mort plutôt que de trahir ses complices. Mais n'est-ce pas une brute obstinée et insensible ?

Voici un homme que l'on n'a jamais vu ivre, ni même excité par deux doigts de vin. Mais c'est peut-être un Argan, qui porte son estomac comme un panier d'œufs. Ou, pire, c'est peut-être un fourbe qui craint de se trahir,

par cette franchise que le vin conseille. Et cette franchise, en l'homme qui a bu, que vaut-elle ? Est-ce vertu de tout dire, si les confidences coulent de cet homme mal gouverné comme l'eau d'une marmite percée ? J'estime mieux, et bien plus haut, un homme qui sait garder un secret s'il veut le garder. S'il veut. Nous en revenons au même terme. La vertu serait donc le vouloir ? La force du vouloir ?

Pareillement un homme qui sait tout, ou presque tout, ne m'étonne guère si je le vois esclave de l'opinion; car il n'a fait que subir ses propres désirs, sa propre ambition, et par là toutes les puissances extérieures. Mais l'homme qui ne sait pas beaucoup, et qui s'instruit en ses rares loisirs, avec une peine incroyable, seulement pour honorer sa propre pensée, voilà celui qui mériterait le beau nom de sage. Et j'aime mieux l'erreur de celui-là que la vérité de l'autre.

Ainsi, en tous temps et en tous pays, les hommes cherchèrent la vertu, et surent toujours très bien ce qu'ils cherchaient. Exigeants et défiants là-dessus, comme des peseurs d'or. Assez contents en eux-mêmes du moindre mouvement de courage et de justice pour ne point chercher approbation. Mais occupés d'habiller décemment leurs fautes. Et tous de même. Un romancier a remarqué que le même homme peut se vanter impudemment de services qu'il n'a pas rendus, et se montrer discret sur un service réel et gratuit; c'est qu'il est payé de sa propre générosité, sans que l'opinion s'en mêle. Ainsi la vertu se cache et l'hypocrisie se montre, ce qui donne vraisemblance à la misanthropie d'estomac. Mais ces faciles déclamations sont sans vérité et sans force. Cet enfer n'est rien; ce sont des ombres sans consistance, qui ne pouvaient faire mieux. C'est l'amour, au contraire, qui peuple l'enfer, et c'est la lumière du paradis qui fait découvrir des corps réels et un vrai désespoir dans les cercles descendants.

7 juin 1921.

L'INFIRMIÈRE-MAJOR

Une Infirmière-Major entreprit un jour, dans un de nos hôpitaux, de convertir un blessé italien, qui ne voulait point entendre parler de messe ni de confession. Après des escarmouches où il fut clair que l'Italien, quoiqu'il parlât un français sans nuances, avait la prétention de raisonner, elle lui dit : « Ainsi donc vous voulez vivre à la manière des animaux ? » Mais il ne se rendit point. « Comment dites-vous, Madame ? A la manière des animaux ? Comme les chiens ? Tout au contraire; en ce moment où je vous parle, je me distingue tout à fait d'un chien. Car un chien se couche, fait le beau, aboie au commandement pour avoir seulement un petit morceau de sucre. Au lieu que moi, simple soldat, et blessé au pied, moi qui suis en votre pouvoir et au pouvoir de ces messieurs infirmiers qui sont prêtres, à ce que j'ai compris, je ne pense pas seulement à dire comme vous de façon à vous plaire; et, d'après ce que j'entends de mes pauvres camarades ici, je me prive ainsi de beaucoup de petites faveurs, et d'un bon congé de convalescence. Au contraire, il me paraît que je ressemblerais tout à fait à un chien si je sautais et dansais pour le sucre. » La discussion finit là, et l'Italien fut renvoyé promptement à son service de soldat, où il ne put rester, étant mal guéri. C'est ainsi que je le rencontrai dans un petit hôpital d'éclopés; et le jeu d'échecs nous ayant rendu amis, il me conta cette histoire entre deux charges de nos cavaliers de bois. « Quand on a vécu, dit-il pour finir, dans un pays comme le mien, où les opinions religieuses sont libres, on se trouve deux fois étranger en France. »

Je ne répondis rien, et je rangeai de nouveau en bataille mon armée de buis. J'avais déjà éprouvé la puissance des aumôniers à trois galons. J'étais revenu des vaines déclamations jusqu'à la patience d'Ésope et jusqu'à l'esprit de ses fables. Je me souviens qu'en nos luttes sur l'échiquier nous développions toujours avec un plaisir nouveau une plaisanterie à la manière des anciens contes, et qui peut donner une idée de l'esprit simple soldat. Celui qui se voyait gagnant énumérait ses forces et ses chances, rappelait ses victoires passées, le génie supérieur

de son peuple jaune ou noir, et ce droit d'expansion, de conquête, d'organisation, de colonisation qui est attaché à la force. Mais l'autre, celui qui perdait, faisait entendre un éloquent appel aux neutres de toute la terre : « Peuples justes, disait-il, laisserez-vous périr le droit et la civilisation ? » Il y avait là, sous la capote d'infirmier, un curé tout à fait inoffensif, qui suivait nos parties sans y rien comprendre, mais qui aurait bien voulu comprendre ces discours plaisants, qui revenaient trois ou quatre fois par jour. Il n'y parvint jamais.

En ce petit hôpital régnait une heureuse liberté. Deux infirmières s'y reposaient de travaux plus durs. C'étaient deux bonnes filles qui n'étaient instruites qu'en leur métier, et qui tenaient, par instinct et pitié fraternelle, pour l'homme de troupe contre tous les pouvoirs. Je n'ai pas connu cette espèce sociale que l'on appelle l'Infirmière-Major. Les livres oubliés depuis m'ont donné quelque idée de ce pouvoir emporté, qui rappelle, de toute manière, les temps de la célèbre Catherine. Les autres bonnes filles, en leurs propos, en leurs chansons, en leur frivolité de commande, ressemblaient plutôt à Liluli voltigeant, et à son joyeux turlututu, au-dessus de la bataille. Mais, en pensant à ces femmes impérieuses, reines d'opinions déjà au temps de la paix, esclaves aussi d'opinions, et menant la manœuvre des lieux communs pendant que leur époux menait le régiment, je me fais quelque idée de l'assurance, de l'arrogance, de l'inflexible et capricieuse autorité qu'elles firent voir, quand le malheur des temps réunit les deux pouvoirs en leurs mains. Et je devine aussi comment les inquiétudes et les peines, auxquelles elles avaient part, tournaient aussi bien en impatience et colère. Car la passion dominante se grossit de toutes les émotions, comme le fleuve de toutes rivières.

8 juin 1921.

CONVULSIONS SANS PENSÉE

DANS ces passages de la politique où chacun se dit : « Qu'en pensent les autres ? » tout va à la guerre par des chemins plus ou moins détournés. On rougirait de comprendre de si grands effets par de petites causes;

mais faites attention aussi que la guerre n'a rien de grand, si ce n'est par cet appareil mécanique qui multiplie la puissance du coup de poing. Mais comme il n'y a rien de grand dans les mécaniques, et qu'elles sont toujours la même chose depuis Archimède, à la dépense près, ainsi la guerre est elle-même sans grandeur, parce qu'elle appartient à l'ordre mécanique. L'homme y est conduit par les signes du voisin, et le voisin de même. Personne ne pense la guerre; et il est donc rigoureusement vrai de dire que personne ne la veut et que personne ne l'a voulue. Comme un cheval emporté, cela ne veut rien, cela est esclave absolument; comme dans une panique, nul ne veut rien ni ne pense rien; mais chacun est esclave absolument et la foule de même. Et c'est par un sentiment juste que chacun rejette la faute sur le voisin. J'en ai rencontré plus d'un, qui, cherchant sa propre pensée au sujet de la guerre, écartait même l'horrible, et disait avec force : « C'est surtout absurde. » Il faut tenir, peser, mesurer en ses mains, quelque difficile que ce soit, cette chose vide et dépourvue de sens.

Un homme qui, par coups de poing, par coups de couteau, par coups de revolver, se procure quelque chose qu'il désire, ou se délivre de quelque menace ou rivalité, ce n'est point guerre. Un bandit ne fait nullement la guerre, mais plutôt une sorte de chasse. Et quand on dit que tout est guerre, entre les bêtes, on dit quelque chose qui n'a point de sens. Car les bêtes se conservent et se nourrissent comme elles peuvent; et l'homme lui-même vit aux dépens du monde animal, exerçant sa puissance de destruction, non pas toujours sans regret, mais par cette raison qu'il faut d'abord vivre. On traque un bandit, on l'enferme dans un cercle de forces supérieures; en cette opération il peut y avoir imprudence, témérité, massacre; mais il ne s'agit jamais de sacrifier délibérément un policier; encore moins dix. La fin est de s'emparer d'un animal redoutable; et chacun pense d'abord à se protéger; de quoi on ne lui fera point reproche. On ne conçoit même pas un chef de police qui ferait avancer à découvert, contre deux ou trois bandits bien armés, une troupe d'agents bien disciplinés, disant : « Les pertes n'importent point, pourvu que force reste à la loi. » On ne voit point non plus, et l'on ne verra jamais un chef de police tuer sur la place un exécutant qui dirait : « Atten-

dons. Cherchons un autre moyen; ou bien allez-y vous-même. »

Il y a dans la guerre, au contraire, une sorte de fureur, de désespoir, de folie. Un peuple en guerre ne doit pas être comparé à un homme vigoureux qui est attaqué et qui se défend, qui prévoit les coups, pare et riposte. Non, mais plutôt à un homme ivre ou aveuglé par la colère, qui frappe convulsivement et se détruit lui-même en détruisant. Les médecins ont bien nommé irritation cet état singulier d'un malade qui, par l'exaspération, se jette dans un mal pire. L'enfant qui se fait mal à crier et crie encore plus, l'homme qui se gratte ou qui tousse, offrent de communs et frappants exemples de cette agitation convulsive. C'est à peu près ainsi que je conçois tout un peuple en guerre. Donc la cause est une profonde anarchie, le mouvement venant de partout, et le conseil étant aboli partout. Aussi c'est un très mauvais signe lorsque chacun agit et d'abord pense par imitation; lorsque règne l'opinion aux cent bouches, qui n'est que du bruit, sans aucune pensée. Abdication de tous. Il n'y a plus de souverain. Ni en la nation, ni en aucun homme il n'y a plus de souverain, puisque chacun, et encore plus les chefs, prend pour fin de ne rien dire et même de ne rien penser qui puisse choquer. Mais qui choquer ? En ce vide de pensée il ne reste que les forces mécaniques qui vont faire une sorte de cyclone humain, destructeur jusqu'à épuisement.

12 juin 1921.

LE PINSON

« Le Pinson; joli sujet. » Ainsi parle l'Inspecteur, homme doux, qui a publié en sa jeunesse un recueil de poésies. Si c'était le Plectre d'ivoire, ou la Corde d'argent, ou la Flûte à neuf trous, personne n'en sait plus rien; mais lui ne l'a pas oublié; il sourit à ses jeunes ambitions, et sans amertume. Cependant l'instituteur est tout à son affaire. Depuis un mois les enfants observent Monsieur et Madame Pinson; ils ont tous quelque chose à dire; mais leur maître a quelques idées fermes concernant l'art d'écrire. Il craint le lieu commun;

car l'enfant a de riches perceptions et un langage pauvre. Il s'agit d'écrire au tableau, et en bon ordre, les mots entre lesquels on devra choisir. Toutes les nuances de la gaieté, toutes les nuances du rose, toutes les nuances du bleu; toutes les nuances du chant, rythmé, modulé, varié, grêle, sonore; toutes les manières de marcher, comme courir, trotter, sauter, sautiller. L'inspecteur fait voir quelque impatience; ce n'est pas ainsi qu'il écrivait, en sa belle jeunesse; il s'en allait d'un mot à l'autre, à la dérive : « Il ne s'agit pas aujourd'hui, dit-il, si j'ai bien lu l'emploi du temps, d'un exercice de vocabulaire, mais d'un exercice de composition française. Ne mêlons pas les genres. »

Mais déjà tous étaient à l'œuvre. Et Monsieur Pinson fut décrit d'abord; son bec ardoisé, sa huppe bleue, sa poitrine d'un rose saumoné, et les marques blanches de ses ailes; sa démarche aussi, un peu gauche et balancée, car le pinson ne sautille pas. En revanche il vole en tourbillon, fait des crochets et des bonds dans l'air, plonge, remonte, joue, et de nouveau promène gravement sur la route son costume de cérémonie. Maintenant le voilà perché et immobile; le bec ouvert, la gorge enflée, il lance sa chanson de printemps, qui n'est ni variée ni longue; un court prélude, puis une suite de sons identiques et précipités; une courte modulation pour finir. C'est plutôt langage que musique; mais la voix est forte, éclatante, riche, pleine de vie et de gaieté. Tout cela fut scrupuleusement décrit. Ils hésitaient parfois sur le mot; mais il était clair que tous connaissaient parfaitement la chose. Tous, excepté l'inspecteur, qui avait là-dessus des idées de poète. Aussi, ne trouvant point l'occasion de dire un mot juste, il fit seulement cette remarque : « Il s'agit de composition française, et non d'un exercice d'observation. Ne mêlons point les genres. »

« Mais, dit l'instituteur, ils ne sont point d'un âge à décrire ce qu'ils n'ont point vu. Ce sont des enfants. » Cependant ils poursuivaient maintenant en leur discours Madame Pinson, personnage peu connu des poètes. C'est une petite dame parée de modestie et de simplicité; vêtue de gris un peu fauve, avec une raie plus claire qui partage les plumes de la tête; on dirait une écolière à bandeaux plats. Plus alerte à marcher et à courir, moins vigoureuse à voler que le brillant Monsieur Pinson. Nul

ne la reconnaîtrait pour Pinsonne sans les marques blanches de ses ailes. Personne ne put dire si elle chantait, ni comment.

« Certes, dit l'inspecteur, voilà une bonne leçon d'histoire naturelle; mais la composition française est tout à fait autre chose, il me semble. C'est un jeu d'imagination, plus libre, plus dépendant de la fantaisie individuelle; toutefois discipliné d'une autre manière, par l'usage et le bon goût. Le caractère de chacun doit s'y montrer plutôt que le caractère de la chose; car c'est l'âme même de l'écrivain, c'est l'âme humaine qui s'exprime dans la composition française. Croyez-moi, nos sentiments, nos joies, nos espérances, le printemps en nous, ce que le chant d'un oiseau éveille en nous de joies et de souvenirs, c'est tout de même plus intéressant que les couleurs d'un pinson. »

Cette improvisation lui plut; il y pensait en s'en allant. Mais le véritable discours s'éleva pourtant en cet homme, à qui son sévère métier avait appris quelques vérités amères. « Où irions-nous, se dit-il, si les pauvres gens composaient leurs discours selon la vérité, et non plus selon la politesse? » Cependant il suivait de ses yeux myopes les mouvements d'un pinson sur la route, et des rimes oubliées lui revinrent. D'ailleurs ce pinson était un moineau. Mais qu'importe au poète?

23 juin 1921.

LE MAÎTRE DE CHAPELLE

S'ILS ne sont pas vertueux, faisons-leur un cours de morale. Et, s'ils sont crédules, un cours de pensée. Et s'ils méconnaissent le passé humain, un cours d'histoire. Quand je pense à tous ces cours, où le plus savant travaille tandis que les ignorants ne font rien qu'écouter, je veux imaginer un professeur de violon qui jouerait continuellement du violon devant ses élèves, sans jamais leur mettre en mains l'instrument et l'archet. Or un tel professeur de violon ferait rire. Pareillement ferait rire un maître de peinture qui admettrait ses élèves à l'honneur de le regarder peindre. Toute-

fois il ne semble point étrange qu'un enfant passe des heures à écouter le maître. On sait bien que c'est en lisant qu'il apprend à lire, et en écrivant, à écrire, et en calculant, à calculer. Mais il faut qu'il écoute la physique, au lieu de mesurer, peser, essayer. Il faut qu'il écoute l'astronomie, au lieu de marquer sur les murs d'un couloir les voyages du soleil au cours d'une année. Et qu'il écoute des raisonnements, au lieu d'en faire de son cru.

Une fillette qui veut apprendre le piano commence par répéter des centaines de fois les mêmes mouvements, sous la surveillance d'une maîtresse dont la principale vertu est la sévérité. La fillette grandit, et s'élève jusqu'au cours de piano de son quartier, où elle exécute de temps en temps, en dix minutes, un morceau qu'elle a répété pendant huit jours. Quelquefois elle est admise à jouer devant le maître éminent; c'est pendant un mois, alors, avant ce jour redouté, qu'elle oublie la nourriture et le sommeil pour refaire dans sa tête et sur le clavier la même suite de notes. Sans ces préparations, elle ne peut comprendre ce que le maître éminent daignera lui dire. Après dix ans de cette sévère discipline, elle en est encore aux éléments; mais enfin elle peut aborder selon ses goûts le *Conservatoire,* où l'on devient brillant, la *Schola,* où l'on devient modeste, ou telle autre école selon ses goûts et selon les moyens de transports. Chacune a ses dieux et ses prêtres; cependant on retrouve en toutes le travail redoublé, les exercices monotones, les épreuves redoutables et redoutées. Si cette pianiste devient seulement passable, je pourrai lui dire, sans risquer de me tromper : « Tu sais vouloir. » La musique forme plus de caractères et sauve plus d'existences que ne fait la sagesse.

La musique détourne; la musique console; seulement elle reste à côté. Si l'on savait se mettre à penser, seulement à revoir ses pensées, comme on se met au piano, les maux humains reculeraient. Mais où sont ici les touches ? Où la méthode ? Même les maîtres, sur ce clavier-là, m'ont fait souvent penser à des barbares qui n'ont point appris la musique, qui voudraient l'aimer, et qui jouent d'un seul doigt « Au clair de la lune ». Penser en ordre, et selon les vrais maîtres, c'est, dites-vous, un peu plus difficile que de faire parler ces touches noires et blanches. Plus difficile ? Je n'en sais rien. Je vous le

dirai quand on enseignera la sagesse seulement aussi bien qu'on enseigne le piano; quand les élèves travailleront; quand le maître corrigera l'ébauche. Mais tant que les maîtres feront leur tours de cartes ou de gobelets devant leurs juges paresseux et ignorants, qu'ils appellent leurs élèves, il ne faut attendre rien de bon. Car le maître, par la nécessité de plaire, ou tout au moins d'étonner, cherche le rare et l'obscur; et l'élève se contente d'imiter passablement, comme ces spectateurs qui chantonnent en sortant d'un concert.

Il faut que la musique soit bien forte; car l'esprit universitaire a promené aussi par là ses cours d'esthétique et d'histoire de la musique, mais enfin je n'ai pas vu encore que cela détournât d'étudier les gammes et les arpèges; ni que la mode se soit établie de parler sur une sonate de Beethoven au lieu de la jouer. Méfie-toi pourtant, maître de chapelle. J'ai vu de jeunes pianistes, et qui savent pourtant ce que c'est qu'apprendre, venir en foule à des cours du soir, tant il est agréable de s'emplir de science comme une cruche s'emplit d'eau. Elles avaient du papier et des stylographes. Et quand l'orateur ouvrit la bouche pour dire que Beethoven était né en tel lieu et en telle année, les plumes volèrent sur le papier.

25 juin 1921.

FOUS

Quand je lis quelque étude sur les fous, ou quand j'ai la mauvaise chance d'en rencontrer un, je dois effacer d'abord des apparences terribles ou ridicules, et retrouver l'homme. Or ce n'est pas difficile, dès que l'on a assez considéré l'incohérence et la faiblesse de nos rêveries errantes; dont nos rêves témoignent assez. Mais le propre de l'homme raisonnable est de surmonter et en quelque sorte de mépriser ces improvisations mécaniques; il n'y fait pas seulement attention. Descartes osait dire qu'il s'était, par sagesse suivie, délivré des rêves absurdes et effrayants; là-dessus je ne nie point; je n'aperçois pas de limites à cette fonction de police que la volonté exerce sur le corps; mais je crois plutôt que

Descartes ne donnait pas trop audience au souvenir de ses rêves, et qu'il se refusait surtout à se les représenter à lui-même selon l'art du comédien; par ce moyen il les effaçait; il les laissait dans les limbes du réveil, où ils prennent naissance; il se gardait de leur donner forme et corps par mimique et incantation selon la méthode des convulsionnaires. Qui n'adore point ses rêves n'a point de rêves. Et la méthode d'exorcisme cherche naïvement, mais non point sottement, des gestes et des paroles qui puissent effacer les apparitions.

Revenant donc aux fous, quoique ce propos ne soit pas agréable à suivre, je dirais que le cours mécanique des pensées n'est point très différent en eux de ce qu'il est en chacun; seulement en eux le mécanisme règne, par l'absence du souverain. Ils ne peuvent vouloir. Donc les causes sont assurément dans un mauvais état du corps, dans un empoisonnement ou peut-être une décomposition de certains appareils nerveux. Là-dessus les médecins en savent plus que moi; mais cela ne les mène pas loin. Au contraire, si je considère le régime du vouloir en chacun, d'après une expérience qui nous est familière à tous, je puis comprendre une partie de la folie, celle qui nous ressemble; et j'aperçois même des moyens de la soigner. Dans tous ces états de débilité mentale, certainement l'imagination va au-devant du mal; comme on voit chez les timides qui craignent leur propre timidité, et ainsi la redoublent.

Quelles que soient les causes de l'impuissance mentale, certainement l'idée que l'on s'en fait devient aussitôt le principal de la maladie. Toute maladie est guettée par le malade. Mais rien n'est aussi terrible que le trouble de l'esprit, car il répond toujours à l'attente. Le cours normal de l'intelligence est tout naïf, et les rêveurs sont des gens heureux. Ils rient de l'incohérence; ils s'amusent de l'absurde. L'idée dangereuse, c'est l'idée qu'on ne peut rien changer à cette comédie intérieure. On croit alors saisir la menace de l'absurde; on fuit devant ses pensées. Le malade n'ose plus vouloir; il n'a plus confiance en lui-même; il s'abandonne; il assiste comme un spectateur au déroulement mécanique de ses pensées. Or tout déroulement mécanique, comme on voit par le bavardage intempérant, tombe aussitôt dans l'incohérent et l'absurde. Il n'y a rien de mystérieux

dans ces divagations. Si je jette des lettres au hasard, comme on a dit souvent, je ne ferai point *l'Iliade ;* il en est tout à fait de même si je me laisse penser selon l'habitude, selon l'attitude et le geste, selon la fatigue, selon tous les frémissements du corps; ce seront des lettres mêlées. Comme on voit que, dans la peur ou dans la colère, le corps s'agite jusqu'à se nuire à lui-même; toutefois les mouvements, quels qu'ils soient, qui produisent nos pensées de rencontre, sont certainement bien plus variés en leurs combinaisons; on devrait donc moins s'étonner d'une pensée absurde que d'un geste maladroit. Nous commençons toujours, à ce que je crois, par de ridicules pensées, que nous redressons, que nous surmontons, que nous oublions; penser est cela même; penser c'est gouverner ses pensées, d'après le double modèle de l'univers résistant et du commun sens. Or l'idée ruineuse ici est qu'on n'y peut rien. L'idée bienfaisante, au contraire, est qu'on peut s'en délivrer si on le veut. Je ne dis pas que cette idée suffise toujours; je dis que sans cette idée rien ne peut suffire. Et de là vient la puissance, souvent mal comprise, des prêcheurs et consolateurs de toute foi, qui firent des miracles par leurs énergiques exhortations. Leur moyen, indirect, était de croire en Dieu et de l'aimer; facile, car on ne voit point Dieu. Mais notre moyen à nous autres, plus puissant, et qui est d'aimer l'homme et de croire en l'homme, est bien plus difficile; car on voit l'homme.

2 juillet 1921.

ADAM

Nier la guerre, nier l'injustice, nier l'hypocrisie, nier la sottise, nier l'infatuation, c'est un moment abstrait et de jeunesse. C'est une pensée désertique. L'imprudent philosophe se trouve retranché et seul. Hors de lui-même, dans tous les sens de cette riche expression. A quoi répondent des utopies assurées de leur forme, mais sans contenu; l'humanité n'y est plus. Il faudrait revenir et reprendre, rapporter l'idée à l'objet, saisir quelque chose; comme le vrai géomètre,

qui redevient toujours physicien; mais c'est encore une maigre pensée qu'une pensée physicienne. Le médecin même a la vue trop courte. C'est l'humanité saine qui attend son médecin, ou pour mieux parler son masseur et son maître à danser.

Chacun connaît, quand ce ne serait que par des images photographiques, cet Adam de Michel-Ange déjà séparé du créateur, et tendant vainement la main. L'interprétation immédiate est théologique, et vient aisément à l'esprit. Mais étudiez les détails, en vous aidant d'une loupe si vous n'avez mieux. Le regard du premier homme exprime la simplicité, la bonne intention et la prière; mais le cou gonflé de muscles et de sang fait paraître une force rebelle et déjà inquiète; d'où vous saisirez que cet animal encore à demi couché s'effraye de lui-même, et refuserait, s'il n'était trop tard, cette existence composée et prodigieuse. Tous les dieux en ce corps humain, tous les présages, tous les miracles, tous les rêves. C'était une petite chose, et assez facile de dompter les chevaux et d'inventer les métiers; cent fois faite et refaite par audace, prudence et curiosité. Il y a de l'artisan en ce premier homme, et bien sûr de lui. « Mais, semble-t-il dire, je vais donc rester seul désormais, pour une longue suite de siècles, au milieu de ces choses que tu as faites et que, d'un simple mouvement de tête, je fais bouger toutes. Et pis encore, produisant de moi-même et regardant aux yeux ma propre image, et mes passions multipliées, et ce moi qui n'est pas moi, et qui est mon frère, mon fils et mon égal. Et, de pis en pis, cette sœur identique et étrangère, ce ventre souffrant et créateur, père des dieux et des hommes; et ces naissances et ces morts, et ces plaintes ambiguës, ce bruit du discours, ces pas rythmés sur la terre. Comment gouvernerai-je cela, qui est moi-même ? Donne un conseil, seulement un conseil. » Mais Dieu pense déjà à beaucoup d'autres choses. Il faut que l'homme s'arrange de lui-même, et découvre sa propre loi.

L'homme se sent lui-même très bien, et se connaît très mal. D'où vient que s'il veut suivre seulement la partie de lui qui invente les machines, sans discipliner le frémissant animal, tout est jugé et rien ne se fait. Tout est jugé, et c'est bien facile tant que l'on observe les sociétés comme on ferait pour des montres ou des

tourne broches. Quoi de plus simple alors que de changer ce qui ne va pas ? Toutefois rien ne se fait, car c'est l'homme qui est pièce dans cette machine, où le moindre changement produit une émeute des imaginations, et une crispation redoutable; à moins qu'au contraire ce ne soit le tumultueux amour qui fasse manquer les prudentes pensées de Solon ou de Lycurgue. D'où par l'expérience de l'enthousiasme traître, tout vient à l'ironie, comme Hegel l'a marqué. Revenir donc, il le faut, comme ce puissant maître à penser le fait si bien; et contempler l'humanité en sa longue histoire, afin de se comprendre soi-même tout. Toutefois méfions-nous de l'histoire; car elle n'est que trop sujette à analyser les situations et les événements selon l'intelligence mécanicienne. La vraie histoire, cependant, subsiste immobile, et nous crève les yeux; car l'homme a laissé partout l'empreinte de sa vraie nature. Œuvres humaines, miroirs de l'âme. Poésie, musique, temples, pyramides, statues, il faut qu'en tout cela je me reconnaisse, en vue d'ordonner mes puissances, mes essais, mes fautes. En moi-même, je ne trouve rien que colère contre colère, qui ramène tous les maux. C'est en ce sens que j'ai voulu dire que poésie et religion, comme dans Homère, sont un premier contour de l'homme, et que, sans ce secours, l'homme ne pense que sa pensée, et ne sait que faire de ses mains. Pour parler autrement, je dirais que la pensée prolétarienne, formée d'après les choses, les travaux et les machines, scandalisée et non éclairée par l'expérience directe des passions, ne peut suffire à l'organisation politique. Juge des effets seulement, mais privée ici de moyens par l'ignorance des causes. La violence est la loi intime et secrète de ces existences idéologiques; c'est par cette secousse seulement qu'elles sont ramenées au niveau des conditions réelles, sans autre lumière que leurs propres actions. Aussi, derrière eux, la même herbe repousse. Il n'y faut qu'une saison.

3 juillet 1921.

L'ORDRE EXTÉRIEUR ET L'ORDRE HUMAIN

QUAND Jules César, devenu grand pontife, entreprit la réforme du calendrier, on en était venu, par le respect des usages, qui avait conservé une année lunaire trop courte de dix jours, à célébrer en plein hiver la fête de la moisson. L'année civile, réglée sur les mois lunaires, avait glissé peu à peu le long de l'année solaire, qui montrait vainement ses équinoxes et ses solstices, vainement les jeunes feuilles d'avril vrai, les fleurs du vrai mai et les longues journées du vrai juin, où le soleil se couche à peine, et traîne son crépuscule sous l'horizon septentrional. Telle fut partout, dans le passé, la puissance des lois politiques. La nature, et surtout dans les capitales, où la masse humaine retient l'attention, était éclipsée par la cérémonie, et l'ordre humain célébrait les saisons à contretemps; c'était le soleil qui avait tort.

L'ordre humain est naturellement le premier connu. Le petit enfant observe d'abord ceux qui l'entourent, et dont il reçoit tous biens et tous maux; il vit d'abord politiquement. Ce tendre esprit reflète d'abord les coutumes, les caractères, les caprices et les passions; l'habitude de subordonner de bien loin ce qui est vrai à ce qui est convenable, et la science à la politesse, est donc la plus ancienne en nous tous; beaucoup d'aveuglements, d'obstinations et de stériles controverses s'expliquent par là. Nous ne manquons pas de vieux enfants; mais il y eut un temps, comme on voit, où l'enfance durait toute la vie pour la plupart des hommes. Les pontifes, qui avaient en quelque sorte le temps en garde, considéraient seulement les lois de l'État, le retour des fêtes, la durée des pouvoirs, les élections, les délais et les échéances; l'ordre extérieur n'apparaissait à leur esprit que par éclaircies, à travers ces nuées politiques. Cette manière de penser, si l'on peut ainsi dire, n'est pas aussi rare qu'on voudrait le croire; elle n'est pas avouée, mais elle se montre dans l'allure et le ton; aussi dans les œuvres d'art, parce que la nature extérieure n'oppose alors qu'une faible résistance aux entreprises de l'artiste cour-

tisan. Le langage familier nomme encore aujourd'hui pontifes ceux qui ont plutôt égard à l'opinion des hommes qu'à la vérité de la chose. Et comme il y a du pontife en chacun, par la condition humaine, ces remarques sont bonnes pour tous.

La lune, astre d'opinion, a cédé peu à peu devant le soleil, réelle puissance. Mais la marque lunatique est encore dans la fête de Pâques, et dans nos douze mois, souvenir des douze lunaisons qui faisaient autrefois l'année. Aussi dans notre premier janvier, héritage reçu des pontifes romains. Les astronomes qui donnaient conseil à Jules César connaissaient le solstice d'hiver; il était logique de compter les jours de l'année à partir de celui-là; mais en considération de la lune, toujours puissante sur les esprits, on décida d'attendre la nouvelle lune, qui suivait le solstice de quelques jours, et cet usage s'est conservé.

Je cherchais, en ces jours de juillet, qui sont le triomphe du soleil, pourquoi la lune avait régné despotiquement pendant tant de siècles. C'est sans doute parce que le soleil blesse les yeux et montre plutôt les choses que lui-même, au lieu que l'impérieuse lune règne sur les nuits, et ne montre qu'elle-même; d'où vient que la suite régulière de ses visages fut toujours liée aux méditations politiques, aux espérances, aux craintes, aux ambitions, à tout ce qui chasse le sommeil. Notre existence dépend bien plus des voyages du soleil que des phases de la lune; mais l'image du soleil est comme dispersée; lumière, chaleur, verdure, moissons, c'est toujours soleil. Au lieu que la lune se montre seule, et comme séparée. Spectacle seulement, surtout sur les rivages à faible marée. L'esprit interroge ce brillant visage qui n'annonce rien qu'une suite d'apparences. La lune écrit dans le ciel une sorte de poème très émouvant qui persuade les hommes d'imagination. Elle les met en communication avec d'autres rivages, avec d'autres peuples; elle fait naître les projets et les désirs. Le cœur naïf et religieux devait donc adorer premièrement l'astre sans chaleur, puissant par la présence seule et signe, énergiquement, sans qu'on sache signe de quoi.

6 juillet 1921.

L'ESPRIT DE GUERRE

REPRÉSENTEZ-VOUS une escadrille en son campement. Les gros insectes étalés et rampant sur la terre; les tentes dont les toiles claquent comme des voiles de navire. Passe le noir mécanicien, chargé d'outils et de bidons. Voici les hommes oiseaux, tout lavés, tout parés, canne en mains, simples, souriants, amicaux, comme sont des hommes qui n'ont à gouverner que leurs propres mouvements. Puis le commandant, plus sombre de costume, au visage froid et dur; le seul militaire ici. On ne saisit pas toujours la raison de ces différences, ni ce tyran sévère et triste, en ces lieux où l'amitié, l'honneur, l'audace naturelle et l'esprit d'aventure se lisent en clair sur les jeunes visages. Cette guerre serait noble et libre, comme aux camps du Tasse et de l'Arioste, si le maître voulait sourire. Mais il ne le veut point; peut-être ne le peut-il point, par l'âge et l'estomac.

Peut-être par d'autres causes. Le grand chef, celui qui poussera demain toute cette armée de fantassins, de canons, d'avions, s'inquiète de nouveaux ouvrages que l'ennemi construit en hâte. Il faut que l'aviateur photographe en rapporte l'image. A tout prix. Ce n'est pas un vain mot; on sait que les chasseurs ennemis occupent l'air. Mais le grand chef ne s'occupe pas des moyens; il ordonne et il frappe. L'ordre fait son chemin; d'où ce discours spartiate, pendant que déjà les hélices ronflent : « Il faut que le photographe revienne; votre mission, Messieurs les deux chasseurs qui l'accompagnez, est de faire en sorte qu'il revienne. S'il ne revient pas, il est inutile que vous reveniez, vous. » On n'invente pas de tels discours. Mais j'ai une autre raison de croire que ce récit est véritable, c'est que j'y retrouve l'esprit de guerre tel que je le vois partout, formé à l'image de l'inflexible nécessité. Le courage le plus assuré n'irait jamais au delà du possible, comme il faut qu'il aille, sans cette contrainte toujours armée, sourde aux objections, impitoyable. Les choses se passèrent selon ce que le chef pouvait espérer de mieux d'après les difficultés de l'entreprise. Le photographe revint; on n'eut plus de nouvelles des deux chasseurs.

Il est trop facile de s'émouvoir sur des exécutions sommaires; et, selon moi, il y a lâcheté d'esprit à regarder toujours par là. La moindre attaque envoie à une mort certaine une partie des combattants; personne n'en doute, parmi ceux qui ordonnent l'attaque. Il y a un risque et une chance à l'égard de l'opération elle-même; mais, en ce qui concerne la mort, la mutilation, la souffrance d'un certain nombre d'hommes, innocents de toute espèce de crime, il n'y a ni doute, ni risque, ni chance, mais bien une certitude. Voilà donc une condamnation à mort, sans examen aucun des mérites et démérites, sans considération aucune des raisons, ou objections. Non pas comme aux combats de gladiateurs où le combattant, avec sa résolution, sa force, son adresse et ses armes, avait la garde de sa propre vie. La guerre mécanique en est arrivée à ce point que la mort d'un certain nombre d'hommes, et disons même des meilleurs, entre dans les dépenses prévues de l'entreprise; et l'usure des divisions, entendez bien ce que cela veut dire, est comptée comme l'usure des pioches, des roues et des canons. Comme on sait que l'on brûlera un certain nombre de kilogrammes de poudre, on sait aussi que l'on changera en cadavres un miniumm de poids d'hommes vivants; sans aucun doute. Or, quand on met un homme ou deux au poteau, sans considérer les raisons qu'ils allèguent, ni même l'erreur possible, vous dites que c'est très différent. Selon mon opinion, l'effet de toute méditation suffisante sur cet effrayant sujet est d'effacer cette différence.

10 juillet 1921.

SPINOZA

Je sentis sur mon épaule une petite main, légère comme un oiseau; c'était l'ombre de Spinoza qui voulait me parler à l'oreille : « Prends garde, dit la faible voix, d'imiter en toi-même les passions que tu veux combattre. Le piège est ancien; il y a des siècles que la colère s'élève contre la colère, que la pitié va à la violence, et l'amour à la haine; toujours une armée remplace une armée; toujours les mêmes moyens déshono-

rent d'autres fins. Ne considère point volontiers ce qui rend triſte. Donc, sur l'esclavage humain et sur la faiblesse humaine, parcimonieusement, et juſte autant qu'il faut. Largement au contraire sur la vertu ou puissance des hommes, spectacle propre à les réjouir et à te réjouir toi-même, de façon qu'ils agissent désormais, et toi aussi, par la seule affection de la joie. »

Faible voix, trop oubliée. La sottise dans un homme n'eſt rien de lui; la vanité n'eſt rien de lui; la méchanceté n'eſt rien de lui. Ces apparences émouvantes n'expriment en réalité que la faiblesse des hommes devant les causes extérieures. Dès que vous ne gouvernez plus vos pensées, la sottise va de soi, par le seul mouvement de la langue. Il n'eſt pas besoin de vouloir pour être triſte et ainsi se chercher des ennemis et des persécuteurs; il n'eſt pas besoin de vouloir pour s'enfler d'un éloge ou s'irriter d'un blâme. Toutes les fautes viennent de se laisser tomber. Il n'y a point de volonté, point du tout de volonté, en cet homme qui fait tuer d'autres hommes; non, mais il cède; il fuit; il écrase en sa fuite. En ce cataclysme de guerre, tout eſt extérieur; tous subissent; nul n'agit. Et c'eſt l'image grossie de nos passions. Cherchant donc à injurier et frapper cette faiblesse dans l'homme, je tombe dans le vide. Ces maux ne sont rien; je ne puis les vaincre. Ce qui eſt en l'homme eſt tout bon pour lui et pour les autres. Volonté, bonne; courage, bon. Je cherche un auteur responsable de tant de maux; en vain. Je ne trouve jamais qu'un homme qui a cherché sa pensée et son devoir hors de lui-même. « Je n'ai pas pu. » Tous comme ces soldats du temps de Frédéric, qui sentaient à leurs reins la pointe des baïonnettes; poussant et poussés. Ne leur rappelons point plus qu'il ne faut cette situation humiliante. La plus grosse erreur où je pourrais ici tomber eſt de croire qu'ils sont bien fiers de ce qu'ils ont fait. Non pas fiers, mais plutôt triſtes, irrités, obſtinés.

Nous rencontrons, au sujet de la guerre, un assez beau paradoxe, c'eſt que chacun se défend de l'avoir voulue, et en accuse le voisin. Or, bien loin de penser qu'en cela ils veulent nous tromper, je dirais plutôt qu'ils n'osent pas assez en être sûrs, et que c'eſt encore plus vrai qu'ils ne croient. Mais les signes de la timidité font de fantaſtiques apparences. J'attends toujours que

les peuples antagonistes, par leurs délégués de tout genre, banquiers, ouvriers, politiques, écrivains, mettent enfin au jour leur véritable pensée, qui est qu'ils n'ont pas voulu la guerre, qu'ils ne la voudront jamais, qu'ils ne la feront jamais que contraints et forcés. Mais forcés par qui ? Ici, en ce vide et en ce silence, apparaît le monstre sans corps, puissant seulement par la peur universelle. Eh bien, espères-tu faire peur à la peur ? Beau remède. Mais plutôt réveillant l'homme en chacun, invite-les tous à penser selon la joie et l'espérance; invoquant la guerre même, et ce qu'elle fait voir d'énergie et de puissance gouvernante en chacun; ce n'est pas peu. Osez donc peser une bonne fois le courage de l'ennemi et le vôtre; par ce jugement seul, la paix serait déclarée. Je ne crains que les lâches; ainsi ce que je crains n'est rien; C'est ma propre peur qui lui donne existence. La joie, dirais-je en imitant mon philosophe, n'est point le fruit de la paix, mais la paix elle-même.

12 juillet 1921.

LA FONTAINE

Il y a une grandeur, dans La Fontaine, dont nos académiciens ne peuvent trouver la mesure. Car ils voient bien les effets, qui sont pour désespérer tout homme qui tient une plume. Un train léger, égal et suffisant, qui court d'une fable à l'autre sans se rompre jamais, sans jamais marquer ni forcer, dessine comme une longue frise des choses humaines, où chacun, de la nuque au talon circonscrit, trouve sa place éternelle. Comme en l'*Éthique* de Spinoza, où toutes choses sont fixées en leur vérité, et finalement égales devant le jugement dernier et premier. Car, dans Spinoza aussi, le Loup et l'Agneau, et sans rien à reprendre. Mais le vrai spectateur ne s'est pas montré souvent. Toutes nos pensées, ou presque, sont plaidoyers. L'importance y fait des bosses et contorsions, que le rire, au mieux, tord à rebours; c'est ainsi que les moqueurs redressent. Par quoi Rabelais, Molière, Voltaire ont leur grandeur aussi; mais ils sont dans le jeu, ce qui se voit au rire. Qui n'est pas pris du tout à l'importance ne rit point;

le diaphragme qui se relâche s'était donc tendu et fatigué au respect. Et y sera pris encore, et le sait. Au lieu qu'il n'y a point de rire dans La Fontaine, ni aucun mouvement de moquerie qui dérange la ligne. Ni aucun cynisme, ni aucun tonneau diogénique. Tous ces renards, fourmis, chats ou chiens, voisins ou voisines, archiprêtres et jardiniers sont à leur affaire, et l'on n'y voit point de ridicule. « Enterrer ce mort au plus vite. » Mais il faudrait citer tout. L'homme s'est donc, cette fois, retiré du jeu. Quand il prend ainsi le siège du juge, pour un court moment, l'académicien lui-même retrouve la sûreté et souplesse de main; toutefois il la perd bientôt, saisissant sa plume comme un sceptre.

Cette sottise, qui naît aussitôt d'importance, pèse sur le trait; quand la ligne serait juste, le dessin est vulgaire. Or cette faute n'est point en La Fontaine; je n'y en vois aucune trace. L'emphase n'y est jamais admirée, ni seulement pardonnée. Il n'y a pas une flatterie en ces Fables; et les puissances n'y sont même pas au-dessous de leur place. Mâchoire de lion y mâche ses raisons, selon la forme des dents. Le chat argumente de sa patte; et la ruse du renard ne va pourtant pas plus loin que son nez, comme la sottise de la cigogne a exactement la forme de son bec. Joie sans mélange, dès que la forme d'un être termine le mal qu'il peut faire. La méchanceté est effacée avec l'importance. La nature ne sourit même plus en ses jeux cruels; mais c'est le penseur qui sourit.

Nul homme ne porte à lui seul une grande pensée. Il fallut Ésope et l'esclavage sans façon, où l'acheteur examinait les jambes de l'homme et ses dents, comme nous faisons aujourd'hui d'un cheval. Par cette situation préalable, il faut que la pensée ne soit point du tout, ou soit reine. Le maître s'adore trop, et n'a point assez d'égard aux autres natures. Mais l'esclave occupe une position favorable, puisque le maître est devant lui comme un fleuve, un vent ou un arbre à fruits, dont il faut s'arranger le mieux. Il ne me voit seulement pas; il ne remarque pas que je le vois. Comme un chien qui flaire le ruisseau, il ne s'occupe point de mon jugement. L'esclave n'étant donc ni trompé ni flatté, il devait naître quelque part une pensée d'esclave, qui fut la pensée. Aux yeux de qui il n'y eut point de bons juges, ni de bons rois, ni de bons capitaines; seulement des juges,

des rois et des capitaines, chacun griffant selon la longueur de sa patte. Dont les soldats, en leurs quatre ans d'esclavage, ont eu occasion de comprendre quelque chose; mais il leur restait toujours trop d'espérance pour qu'ils en vinssent à effacer le bien et le mal. Le génie propre de La Fontaine fut sans doute en ceci qu'il était comme absent de lui-même, et sans aucun mélange de sa pensée avec ses actions; ce qui fit qu'Ésope l'éveilla seul, et prit forme de nouveau par cette main inoccupée. Ce qui donnerait à croire que nonchalance est presque tout en cette grandeur; et il est profondément vrai que toute prétention ferme l'esprit; mais il ne faut pas non plus oublier la puissance Ésopique, errante depuis tant de siècles à la recherche d'un homme qui ne fût point tyran du tout.

17 juillet 1921.

LA LUNE A SON LEVER

Je rencontrai le philosophe en même temps que la pleine lune, à son lever, montrait son large visage entre deux cheminées. « Je m'étonne toujours, lui dis-je, de voir le disque lunaire plus grand que je ne devrais. » Sur quoi il voulut bien m'instruire : « Ni au zénith, dit-il, ni à son lever, vous ne voyez le globe de la lune comme il est; ce ne sont que des apparences, qui résultent à la fois de la distance où se trouve l'astre, et de la structure de vos yeux. Par l'interposition d'une lunette grossissante, vous verriez encore une autre apparence; il faut toujours s'arranger des instruments qu'on a. » A quoi je répondis : « Fort bien; et je m'en arrange; mais je ne m'arrange point aussi aisément de cette lune si grosse à son lever, car c'est par un faux jugement que je la vois telle, et non point du tout par un jeu d'optique. » « La réfraction, dit-il, est un jeu d'optique. » « Il est vrai, répondis-je, mais la réfraction n'a rien à voir ici. » Il se moqua : « Mais si, dit-il, c'est toujours, ou à peu près, le bâton dans l'eau, qui paraît brisé. Toutes ces illusions se ressemblent, et sont d'ailleurs bien connues. »

J'avais roulé un morceau de papier en forme de lunette, et j'observais l'astre, tantôt avec l'œil seulement,

tantôt au moyen de cet instrument digne de l'âge de pierre, émerveillé de voir que la lune, dès qu'elle était isolée des autres choses par ce moyen, reprît aussitôt la grandeur qu'on est accoutumé de lui voir lorsqu'elle flotte en plein ciel. « Les astronomes, lui dis-je, savent tous que l'apparence de la lune n'est pas plus grande à l'horizon qu'au zénith; vous pourriez vous en assurer en la regardant à travers un réseau de fils tendus et entrecroisés, comme ils font. Mais ma simple lunette de papier suffit presque pour ramener à l'apparence ce fantôme de lune, que mon imagination grossit. Et, donc, laissons aller le bâton et la réfraction. Ce n'est pas ici la structure de mes yeux qui me trompe, ni le milieu physique interposé. Que la lune me paraisse plus petite d'ici que si je m'en rapprochais de quelques milliers de kilomètres, voilà une illusion; mais que je la voie plus grosse à l'horizon qu'au zénith, cela n'est pas. Même dans l'apparence, cela n'est pas; je crois seulement la voir plus grosse. Mettez votre œil à ma lunette. » « Je ne l'y mettrai point, dit-il, parce que je sais que vous vous trompez. » Il est bien impertinent de vouloir montrer à un philosophe une expérience qui trouble ses idées. Je le laissai, et je poursuivis mes réflexions.

Quand on a décrit l'apparence, quand on a fait voir qu'elle traduit la réalité en la déformant d'après la distance, d'après les milieux interposés et d'après la structure de l'œil, on n'a pas tout dit. On a oublié, ce n'est pas peu, ce genre d'erreur qui semble apparaître, si l'on peut ainsi dire, et qui ne répond même pas à l'apparence. Aussi, pour saisir l'imagination en ses folies, cet exemple est bon. Malebranche ne l'a point ignoré; et plus récemment Helmholtz l'a rapproché de ces montagnes et de ces îles, qui, dans le brouillard, semblent plus grandes qu'à l'ordinaire. Au reste, les explications qu'ils donnent l'un et l'autre de ce jugement faux sont peu vraisemblables. De toute façon, et notamment pour la lune, je dois accuser un mouvement de passion, un étonnement qui ne s'use point, de voir cet astre s'élever parmi les choses, et qui me trompe sur l'apparence elle-même, faisant ainsi montre de mon opinion seulement. Vous qui croyez que les dieux n'apparaissent plus, allez voir la lune à son lever.

18 juillet 1921.

CRUELS ET FRIVOLES SPECTATEURS

Il y a encore à dire sur la boxe. Il faut vaincre ces apparences qui voudraient émouvoir, comme œil poché et lèvre fendue. Les bonnes âmes qui s'indignent là-dessus, et déclament contre ce qui reste de brutalité dans l'homme, n'ont pas assez considéré les blessures de guerre, ni les cadavres dans les champs, ni les combattants à demi enterrés déjà, ni cette attente de la terreur qui était l'ordinaire de leur vie; je ne compte ni les folles dépenses ni les ruines, qui, à côté du massacre, sont peu de chose. Mais le pire de tout, et sur quoi l'attention doit toujours être ramenée, c'est que ces maux sont préparés et décrétés par des hommes qui ne risquent rien, qui n'ont aucune expérience réelle de la chose, et qui même n'y veulent point penser. Il est sûr que ces académiciens, ces journalistes, ces femmes du monde, qui passent si légèrement sur un millier de morts, ne font voir aucune apparence de brutalité, et ne ressemblent nullement à ces athlètes au poing dur. Et la masse de ceux qui répètent les lieux communs meurtriers, par crainte de déplaire ou seulement d'étonner, tous ces timides qui font voir à l'occasion tant de résolution et de fureur, tous ces gens polis et inquiets feraient triste visage aux coups de poing.

A quel combattant n'est-il pas venu à l'esprit au moins une fois que le fouet jusqu'au sang, ou de sévères coups de poing, tous les matins, pendant la durée de la guerre, auraient été un régime convenable et juste pour tous ces faibles qui fermaient impitoyablement les chemins de la paix? La violence abstraite, la violence de loin, la violence sans risques immédiats et sans coups reçus, c'est une pensée qui coûte trop peu à ceux qui la forment. Imaginez tous ces orateurs, publics et privés, qui faisaient montre d'une énergie inébranlable, s'ils avaient été condamnés à soutenir leurs sauvages doctrines seulement à coups de poing, et même avec des gants de huit onces. Le ton changerait aussitôt. Les problèmes se montreraient dans un autre aspect. Remarquez que je ne veux point les supposer lâches; seulement l'homme est ainsi fait que la frénésie en lui passe aisément toutes

limites, si elle ne l'engage point dans l'action. Imaginez un fils de roi, qui aurait licence de frapper sans jamais recevoir; mais nos seigneurs d'opinion sont encore plus mal placés, car les coups qu'ils portent ne leur foulent même pas le pouce.

Les passions timides vont toutes à un état violent par ceci, que les muscles s'insurgeant tous pour une mimique guerrière, se raidissent, les garrottent et les irritent encore plus. Il faut saisir le double sens du mot irritation, si expressif, si lumineux dès qu'on y pense. Selon les médecins ce mot désigne proprement un mal nouveau, qui résulte du mal lui-même par les convulsions petites ou grandes, toujours maladroites, que l'organisme essaie pour se délivrer. C'est ainsi qu'on s'irrite à tousser ou à se gratter. C'est pourquoi je ne vois de remède à la fureur que le combat.

Comme la guerre, si on la fait réellement, délivre des passions guerrières, ainsi et encore bien mieux les combats réglés, dès qu'ils sont réellement pénibles, disciplinent la violence et même l'apaisent. Il est enivrant de menacer; il est moins agréable de frapper; et surtout du poing, car le poing aussi reçoit le coup; mais, surtout, par la riposte de l'adversaire, on prend connaissance du mal que l'on veut faire. Et c'est une forte leçon de morale si les coups répondent aux coups selon l'humble justice des échanges. L'excitation même qui résulte des coups est saine, parce que, le tumulte corporel étant en quelque sorte tiré au dehors, la passion est ramenée à l'émotion; l'homme peut être alors brutal, il n'est pas cruel; ce qui fait bien voir le double mouvement du colosse américain, d'abord farouche et prêt à achever sa victoire, et aussitôt fraternel. Mais quand l'homme deviendrait cruel à se battre, toujours est-il qu'il apprend à connaître les réelles conséquences. Il y a pire que le cruel, c'est le frivole.

19 juillet 1921.

L'HOMME ET SON RAMAGE

Il est commode de se représenter l'esprit de l'homme comme un coffret à idées, duquel il tire l'idée dont il a besoin, et souvent une autre aussi avec, et un paquet

d'autres, toutes mêlées et embrouillées, ou un chapelet d'autres qui s'entre-suivent selon les liens de l'habitude; comme le paysan à qui on parle politique, aussitôt il vous répond culture, et un soldat, blessure, et un officier, annuaire et avancement. Ces développements plaisent; et peut-être est-il bon de commencer par là; c'est une première esquisse des choses de l'esprit, choses qui intéressent au plus haut degré n'importe quel homme, mais qui sont aussi fort difficiles. Qu'est-ce qu'une montre à côté, ou un tourne broche ? Il suffit d'y regarder une bonne fois pour voir ce que c'est. De là nous sommes disposés à dessiner l'homme aussi comme une mécanique à rouages, et ses idées comme des parties ou roues ou éléments qu'un jeu mécanique ferait tourner, pousser, tirer, de façon qu'un homme aurait en réserve des idées prêtes et toutes montées. Et certainement le fou ressemble assez à ces mécaniques qui jouent plusieurs airs, et auxquelles il manque deux ou trois notes, toujours les mêmes. Cela me rappelle un merle captif, que je n'ai jamais vu, mais que j'ai entendu souvent; il commence l'air connu : « J'ai du bon tabac », mais il ne va jamais au delà de la cinquième note, et revient à son joyeux chant.

Cet exemple n'est pas mauvais et, par un détour, me garde de trop penser en mécanicien. Car le libre chant du merle n'est point quelque chose que l'on puisse fixer et imiter; ce sont des inventions à chaque fois, qui expriment, il est vrai, la structure d'un corps de merle, condition à peu près constante, mais qui expriment en même temps la situation et le mouvement, conditions variables et qui se rapportent aux choses environnantes, tout à fait comme le bruit de l'aile, qui n'est pas deux fois le même; et le joyeux sifflet traduit encore bien mieux les différences, selon que l'oiseau vient de manger ou de boire, ou se pose, ou sautille, ou s'élance pour une longue traversée. Ceux qui voudraient dire que la chanson du merle est enfermée dans son corps comme dans une boîte à musique n'ont pas assez écouté le merle.

A bien écouter l'homme et son ramage, on saisit mieux les idées en leur naissance. Faites attention que, lorsqu'il répète, il ne pense point; c'est un merle captif qui chante une chanson étrangère; et quand il irait au

delà de la cinquième note, il finit par en manquer une; comme on voit, aux conversations, les vieux merles de diplomatie tourner toujours dans leur bec la même chanson. Cet homme n'est pas sot; il est aussi loin d'erreur que de vérité; il ne pense point du tout. S'il vient à chanter sa propre chanson, soit de chevaux, soit de meubles sculptés, soit de faïences anciennes, vous retrouverez aussitôt jeunesse, variété et liberté, comme dans le coup d'aile; selon la chose et selon l'attitude, il formera une idée d'un moment aussitôt oubliée, mais belle et véritable. Sans autre mémoire alors que ce corps présent, assis ou debout, buvant ou mangeant, adapté aux choses, et formant une vérité entre ses doigts et en son joyeux bec ensemble; chef-d'œuvre. C'est pourquoi ceux qui ont vu beaucoup d'hommes en liberté, qui savent retenir justement ce que ces hommes oublient aussitôt, et qui le rapportent fidèlement, sont plus riches d'idées que le philosophe monologuant. Il y a, je crois, plus d'idées réelles dans les *Confessions* de Rousseau que dans son *Émile ;* et il est rare que l'on lise des Mémoires sans en tirer quelque chose. Si vous me demandiez ce qu'il faut lire pour connaître l'homme, je conseillerais plutôt de lire Balzac ou Stendhal, qui ont recueilli et enchâssé tant de paroles échappées, que La Rochefoucauld lui-même, qui s'étudie à répéter la même chanson. Encore va-t-il jusqu'au bout de son refrain; mais ceux qui l'ont connu entendirent sans doute des chansons plus libres. Faites attention à ceci que le vrai observateur semble toujours distrait; c'est qu'il guette l'imprévisible chant du merle.

21 juillet 1921.

LE CANONNIER SANS PEUR

JEANNOT était un canonnier sans peur, qui connaissait jusqu'au dernier détail tout ce que l'on peut apprendre d'après les formes, les couleurs et les bruits. Avec cela presque illettré; il lisait péniblement, et n'apprit à écrire que vers la fin de l'année quatorze. Terrassier de son état, et fier comme sont souvent les chevaliers de la pelle, qui ne vivent point de flatter; de plus raison-

neur, et ne cédant jamais sur son droit. Mais, dans les moments difficiles, silencieux, calme et prompt; devinant l'ordre, et chassant la peur par sa seule présence. Au reste sachant tout faire à la perfection; il rapportait d'un trou d'obus rempli d'eau des mouchoirs neigeux et que l'ont eût dit repassés au fer. Né brosseur, il avait vaincu l'esclavage militaire du temps de paix par ce genre de talent. Mais, à la guerre, il jouait un jeu plus noble. J'ai souvent eu le loisir de considérer cette face rousse, architecturale, à fortes pommettes, et ce front important, chargé de deux bosses sur les sourcils; ce genre de tête ne supporte pas le mépris. Or, toujours chantonnant et méditant, il développait une politique remarquable.

Juge expert du terrain, des batteries ennemies et des tirs, connaissant les bonnes et les mauvaises heures comme les bons et les mauvais chemins, il était le plus sûr compagnon dans ces voyages vers l'infanterie qui sont l'épreuve de l'artilleur. En de telles missions, l'homme d'imagination est nécessairement soumis à l'homme de jugement et de ressource, quels que soient les grades. Notre Jeannot avait cette décision et cette économie de mouvement qui semble écarter le péril, et qui réellement réduit les périls imaginaires. D'où une amitié d'un jour, et une réelle égalité, entre le canonnier au rustique langage et le chef ombrageux. A la suite de quoi Jeannot recevait une croix, s'arrosait d'eau de Cologne, cirait ses chaussures, et regardait l'adjudant avec une fierté étonnante. Mais, comme on dit, le danger passé adieu le saint; cette gloire ne durait pas longtemps; il retombait aux travaux vulgaires, et sentait de nouveau le poids de cette administration militaire qui brouille les attributions, superpose les consignes aux consignes, et reçoit durement ceux qui réclament. On n'a pas tous les jours occasion d'aller chercher la soupe à travers mille périls, ou de tirer un blessé de quelque abri écrasé, ou d'éteindre des gargousses qui flambent. Après quelques semaines de persécutions, de méditations et de discours à soi, le canonnier Jeannot essayait d'une démarche décisive; il demandait à passer dans l'infanterie. C'était mettre sa vie en jeu; mais c'était l'occasion aussi de reprendre avantage et d'être écouté; cette tête orgueilleuse n'exigeait pas moins.

Si méprisé que soit l'homme de troupe, en ce régime

de despotisme oriental, il peut toujours braver ses maîtres, pourvu qu'il surmonte la peur; et c'est par ce détour que ceux que l'on appelle les mauvaises têtes agissent souvent en héros. On a assez dit qu'un chef doit à son pouvoir même de ne pas se montrer inférieur à ceux sur qui il règne; j'ai surtout remarqué un autre effet du pouvoir despotique, et que je n'avais pas prévu, c'est que l'orgueilleux subordonné veut du moins être supérieur en quelque chose, et y parvient souvent. Le pouvoir a, comme on voit, plus d'une ruse, et va à ses fins par plus d'un chemin. Je regardais donc Jeannot qui livrait ses batailles, et remportait la victoire par son courage seulement. Mais où était l'ennemi qu'il fallait vaincre? Tout proche, et c'était le maître. Jeannot combattait pour la liberté, comme les journaux disaient, mais non pas comme ils l'entendaient.

24 juillet 1921.

QU'EST-CE QUE L'ÉCOLE?...

« Qu'est-ce que l'école, disait le pédagogue, si ce n'est une famille plus grande et qui voudrait remplacer la mère, sans grand espoir d'y arriver, ou seulement d'en approcher? L'éducation normale, au jeune âge, requiert deux conditions; la première, c'est que la mère ait le loisir d'instruire son enfant; la seconde, c'est qu'elle en soit capable. Nous autres, en attendant, nous recevons délégations du père et de la mère; et il nous faut aimer cinquante mioches comme si nous les avions faits. Il y a de l'artificiel, de l'abstrait et de l'inorganique dans cette institution, qui sans doute disparaîtra par l'effet d'une meilleure Économie et d'une meilleure Sociologie. »

Ainsi essayait-il de coudre les nouvelles idées avec les anciennes. Mais le vieux sociologue secouait la tête et lançait des étincelles par ses lunettes. « Observons, dit-il, ne construisons pas. Je ne crois pas qu'il y ait tant d'artificiel et d'inorganique en vos écoles; et je n'aime pas trop non plus qu'on cherche en quoi une institution ressemble à une autre. Je penserais plus volontiers que l'école est une chose naturelle, non moins naturelle que

la famille, et très différente de la famille, de plus en plus à mesure qu'elle développe sa perfection propre. Tout est du même fil, je vous entends bien; mais cette humanité scolaire me paraît arrangée et tissée autrement. Dès qu'il y a plusieurs familles en voisinage et coopération, le groupement des enfants d'après l'âge se fait de lui-même pour les jeux. Certes le groupement familial, avec ses petits et ses grands ensemble, et cette distribution naturelle des pouvoirs et des devoirs, est quelque chose de beau et que rien ne peut remplacer. Ici est l'école du sentiment; ici jouent le dévouement, la confiance, l'admiration; les garçons imitent le père, et les filles imitent la mère, chacun étant protecteur à la fois et protégé, vénéré et vénérant. Mais pourquoi vouloir imiter ce qui est inimitable? La réunion des enfants du même âge, et qui en sont à apprendre les mêmes choses, est une société naturelle aussi; non point du même genre, mais tout à fait autre; autre par sa structure, que je n'ai pas inventée. Pourquoi voulez-vous qu'aller à l'école ce soit moins naturel que d'avoir deux mains, une oreille musicale, et des yeux sensibles au relief et aux couleurs? »

Le pédagogue avait abandonné ses lieux communs et guettait l'idée; car l'objet ainsi mis en place lui était familier, et en quelque sorte toujours sous ses yeux et en ses mains depuis un bon nombre d'années. Mais l'autre, forte tête, apportait dans l'entretien cet esprit d'ensemble, qui fait paraître les différences. Secouant de nouveau la tête, et comme regardant de côté, il dit : « L'école fait contraste, au contraire, avec la famille, et ce contraste même réveille l'enfant de ce sommeil biologique et de cet instinct familial qui se referme sur lui-même. Ici égalité d'âges; liens biologiques très faibles, et au surplus effacés; deux jumeaux, deux cousins du même âge se trouvent ici séparés, et aussitôt groupés d'après d'autres affinités. Peut-être l'enfant est-il délivré de l'amour par cette cloche et par ce maître sans cœur. Car le maître doit être sans cœur; oui, insensible aux gentillesses du cœur, qui, ici, ne sont plus comptées. Il doit l'être, et il l'est. Ici apparaissent le vrai et le juste, mais mesurés à l'âge. Ici est effacé le bonheur d'exister; tout est d'abord extérieur et étranger. L'humain se montre en ce langage réglé, en ce ton chantant, en ces exercices, et même en ces fautes qui sont de cérémonie, et n'engagent point le

cœur. Une certaine indifférence s'y montre; l'esprit y jette son regard oblique et son invincible patience. L'œil mesure et compte, au lieu d'espérer et craindre. Le temps prend dimension et valeur. Le travail montre son froid visage, insensible à la peine et même au plaisir. »

25 juillet 1921.

LE ROSSIGNOL

Cet oiseau de belle forme et sans parure, au dos brun, ventre gris, à l'œil noir, à l'aile traînante un peu, que vous voyez courir sur le sable de l'allée, portant la tête en avant à la manière des merles, et soudain poursuivre, de branche en branche, ses amours élégants, modestes et vifs autant que lui, c'est le rossignol lui-même. Silencieux maintenant ou presque; reconnu pourtant à sa voix forte, brève, un peu rauque. Le souvenir le suit. Le soleil a monté de jour en jour jusque vers le sommet du ciel, où il est maintenant suspendu et hésitant. Été souffle son haleine de four; l'herbe est poudreuse et les feuillages ont déjà les signes de l'âge. Déjà le jour décroît un peu; il reste à peine quelques roses de la fête des roses. Les fruits ont rempli les corbeilles. Du haut en bas du chêne, les couvées bavardent, assurent leurs ailes et cherchent leur proie. On pense aux nuits d'août, plus promptes à tomber. Véga, l'étoile bleue, est en haut dans le ciel; Arcturus va descendre. Nous vivons moins en espoir. Rossignol se montre.

Aux rares nuits tièdes de mai, après que la journée avait été bruyante des appels du loriot, du merle et du coucou, le silence occupait le dessous du bois, et l'air vibrait comme une cloche aux derniers bruits. Mais, quand la voûte sonore reposait enfin sur ses noirs piliers, la voix du rossignol, comme un archet, heurtait la coupe nocturne et la faisait sonner toute. Depuis les hautes branches jusqu'aux racines enfoncées dans le sol sylvestre, tout était chant. Cette puissance étonne toujours; on n'y peut croire; elle dépasse toujours l'attente. Elle rassemble dans la durée tout le réveil des forces et comme l'âme de la nature. On voudrait croire que rien n'est plus doux

que la flûte du merle; et qui dépasserait l'ambitieux loriot, sur la plus haute branche de l'arbre le plus haut perché ? Mais ces chants ne sont rien encore. Comme ces beautés de second ordre, dont la seule image plaît; au lieu que la beauté souveraine n'existe nullement en image. Et le grand poète, si connu, si familier en ses préparations, étonne toujours par le trait sublime, qui n'existe jamais qu'un moment par la voix, et ne laisse point de sillage. Ainsi le printemps ne parle jamais qu'une fois; plusieurs fois, c'est toujours une fois. L'oreille n'est nullement préparée, ni habituée. Comme la cathédrale, au tournant de la rue, étonne toujours et toujours de la même manière; ou plutôt il n'y a point de manière, mais une chose infatigable et un sentiment neuf. Ainsi le miracle du rossignol sonne comme Virgile. La beauté n'est jamais connue.

Ce pouvoir de chanter hors de soi, et comme de sculpter dans le silence autour, je ne l'avais pas assez compris, n'ayant pas incorporé en l'invisible chanteur les trois notes de flûte qui préludent, sans origine, sans lieu assignable, aériennes absolument. Et les anciens disaient bien que Philomèle gémit; mais ce n'est qu'un premier essai du silence; l'espace nocturne dévore aussitôt l'appel de flûte; et l'impérieux gosier, après avoir essayé l'étendue autour, la frappe selon le volume et la résonance, et touche en tous points cet air, ce bois, cette terre qui sont son propre être. Ainsi le génie de Darwin a vu toutes les choses, et tous les êtres autour de chaque être, non plus étrangères à lui, mais intimes à lui, de façon que la vie et la forme d'un oiseau sont aussi bien dans l'air qu'il divise, et que la brousse chaude est l'élytre de l'insecte, et que les eaux, l'air, les moissons, les fruits, les saisons sont intimement l'homme. Seulement cette vue de l'esprit est toute sensible dans l'appel de l'oiseau, plus vif encore et plus fort que l'aile. Il a fallu des siècles de pensée pour mettre en prose conseillère ce que la poésie a toujours deviné. Et c'est ce que le rossignol a chanté et chantera, plus réel alors en son étendue sonore qu'en cette forme alerte et séparée. Mais il faut vivre avec les saisons. Salut, Été, forme nue.

26 juillet 1921.

ARCHITECTURE

La Sorbonne est une des plus laides maisons que j'aie vues. Je m'étonne que les gens de goût qui y enseignent, il y en a certainement plusieurs, supportent l'injure que le malfaisant architecte leur jette continuellement au visage. Hélas, ce sont des parvenus comme lui. S'ils n'étaient échauffés pour autre chose que pour de bonnes places à guetter, à assiéger, à occuper, lui n'aurait pas eu une Sorbonne à bâtir, et eux n'auraient pas le plaisir de s'y asseoir et d'y faire des exordes en mauvais style; ce plaisir ne s'use point, et leur bouche la vue. Bref, il est tout à fait impossible qu'un homme de doctrine, et difficile à remplacer, refuse jamais de parler dans le grand amphithéâtre, en donnant pour raison que les statues en niche que l'on y voit dépassent la laideur permise. Il faudrait trente ans d'hypocrisie et de flatterie, et qu'après cela un homme libre se fît voir; c'est ce qui n'est point dans la nature humaine. Voilà donc des hommes de goût, et cultivés, qui n'exercent point leur puissance.

Certes, il y en a bien une douzaine là-dedans à qui je passerais leur exorde, fruit de timidité, et que j'écouterais sans fin s'ils m'expliquaient Notre-Dame de Paris, la fontaine de Carpeaux ou les sculptures égyptiennes. Dès qu'ils voient l'objet beau, ils s'y fixent et s'y attachent; et je sais qu'ils s'arrêteront à Saint-Germain-l'Auxerrois, pour leur plaisir seulement, et sans aucune comédie. C'est pourquoi, devant le laid insolent, j'attends d'eux quelque énergique réaction, toujours en vain. Ce goût serait donc anémique, en quelque sorte, et trop loin de l'humeur. Hegel remarquait déjà qu'un certain genre d'extravagance devient plus rare, et que le bourru, l'emporté, le distrait, le moqueur, le glorieux ne se voient plus guère qu'au théâtre. Tout compte fait, je ne suis pas sûr que nous y gagnions quelque chose, car cette guerre atroce fut faite par des hommes parfaitement polis et remplis de bons sentiments. Il est toujours assez clair que les sentiments les plus éminents sont trop purifiés de sang et de bile. Je n'ai remarqué aucune méchanceté réelle en cette guerre; j'ai quelquefois

regretté d'en trouver trop peu contre la guerre. Molière, en son *Misanthrope,* a posé la question. Mais je reviens aux Beaux-Arts.

On a placé, dans un jardin où je vais souvent, une statue que je m'efforce de ne pas voir. Philinte, s'il la trouvait dans son parc, au retour d'un voyage, aimerait mieux y chercher quelque chose à louer. Mais Alceste, à la place de Philinte, dirait aussitôt : « Enlevez cela. » Hélas ! ce n'est qu'un fantassin qui soulève la pierre d'un tombeau. Ce n'est pas neuf, ni obscur. Ce n'est pas plus laid que n'importe quel monument aux morts. L'expression ne fait pas de doute; il ne manque que la forme et la ligne. Le marbre fait comme un brouillard. Nos Philinte sont assez bien doués pour reconnaître le beau, quand il se montre, et même le juste; mais je les vois insensibles souvent à l'injuste, et toujours au laid. Par quoi le laid risque de s'étendre, et de fermer toutes les avenues. Par cette facilité et douceur des honnêtes gens, peut-être tous les maux reviendront sous une forme extérieure, de façon à reprendre et diminuer des individus estimables, mais trop peu musclés en ce qu'ils ont de supérieur. Et c'est une occasion de comprendre le haut prix des êtres forts, et même violents. Car il faut tempérer et régler, certes; mais si la force manque, que tempérez-vous et que réglez-vous ? D'autant que faiblesse fait masse, et que l'esprit trop prudent finira par être déplacé de sa loi intérieure. Comme dans ce magasin du Bon Marché qui a nom Sorbonne, croyez-vous que la pensée y puisse garder la forme humaine ? Ces couloirs sont pour le trafic. Et je n'ai jamais poussé ces ridicules portes de verre sans y voir, au lieu de ma propre image, quelque empressé chef de rayon, comme ce cordial penseur, toujours ouvrant ses portes de verre. Mais ne nommons personne.

27 juillet 1921.

LES BONNETS A SONNETTES

Mauvais écolier je suis, et je resterai. Combien de fois me suis-je trouvé pris entre deux inquisiteurs de philosophie, coiffés de leur bonnet pointu, avec une petite sonnette d'avertissement tout en haut. Dès que

j'ouvrais la bouche, c'était hérésie, c'était matière nouvelle et inconnue; dont mes docteurs n'avaient rien à dire, et n'auraient, en tout cas, rien dit, car ils sont fort polis; mais les sonnettes tintaient en avertissement, par l'impatience des bonnets pointus. Un troisième bonnet à sonnette était devant moi, et à moi promis, sous la condition d'être sage. Vainement. Aujourd'hui, quand je rencontre quelque marchand de bonnets à sonnette, il ne me fait plus d'offres, et je vois du sérieux et un peu d'ennui sur son visage d'étalagiste; c'est l'expression connue du marchand qui met ses volets.

Mais que disaient les deux docteurs, quand ils parlaient à leur tour? Et qu'aurait-il fallu dire? Peu de chose. L'un disait : « Inconscient. » L'autre disait : « Association d'idées. » Comme saigner et purger en Molière, cela guérit de tous maux, ainsi il n'est point de question qui ne soit aussitôt éclairée si l'on fait paraître à point l'inconscient ou l'association. Ou cet homme, ou cette femme. J'ai toujours aimé le mot de Joseph de Maistre : « La nature? Quelle est cette femme? » Je vois son mouvement de tête. S'il avait été coiffé d'un bonnet à sonnettes, il n'aurait point fait ce mouvement-là.

Mes docteurs, donc, récitaient leur leçon. L'un disant que nos pensées sont l'œuvre d'un compagnon invisible, et que, quand on sait ce qu'on pense, tout est déjà fait, depuis plusieurs générations, par un autre moi, que je ne connais pas et qui est plus moi que moi; et qui peut-être conscience aussi, pour lui, non pour moi. « Mais, disait l'autre, qu'est-ce qu'une opinion, si ce n'est deux idées accrochées? Comprenez bien; elles se promenaient dans l'esprit, lorsque soudain, par le plus petit événement, les crochets de l'une ont saisi les boucles de l'autre. Et votre fille est muette depuis ce temps-là justement. » Ce que j'admirais le plus dans ces discours étonnants, c'est que mes docteurs les conduisaient d'un bout à l'autre sans faire remuer leur sonnette, comme une femme au bal, qui ne pense qu'à ses cheveux. Et ce regard tourné vers le haut leur donnait cet air de méditation que j'admire encore quand je le vois. Formant donc une troisième pensée, comme Pantagruel reçu en Sorbonne, je disais à moi, en secouant librement la tête : « Non, ce n'est point l'inconscient qui explique

vos pensées, ni aucune idée à crochets et à boucles, mais c'est une sonnette suspendue à votre bonnet pointu. »

Cette idée n'était pas sans valeur. Je n'y ai jamais réfléchi sans apercevoir d'immenses perspectives. Car une pensée qui agite un bonnet est fausse, de par tous les diables fausse, et premièrement mal payée, et à très juste titre. On se fait quelque imagination de ce tintamarre qu'il y aurait, si les sonnettes faisaient du bruit à tous les bonnets. De philosophes, de ministres, et même de militaires. Et plus le bonnet est haut, plus le risque est grand de faire sonner l'incorruptible sonnette. Quand la sonnette tinte, les chiens aboient; et l'imprudent docteur connaît par les effets quel mal l'idée pourrait faire, si elle sortait; mais elle rentre aux échos de la sonnette. Souvent j'ai écouté de ces parleurs prudents; souvent ils tournaient court; et j'admirais comme ils apercevaient de loin les détours d'une idée dangereuse, où ils n'étaient pas encore entrés. Mais jugez mieux de leur prudence; ils pensent à leur sonnette. Cérémonie fait orthodoxie. Je dois dire, pour être juste, que cette idée me vint, comme beaucoup d'autres, comme je passais par-dessus la barrière, un pied ici et l'autre là, ce qui justifie amplement l'institution du bonnet à sonnettes.

28 juillet 1921.

LA PART DE JAURÈS

La part de Jaurès fut celle du Jugement, et c'est la plus belle. Car n'importe quel pouvoir a ses pièges, et sans doute aussi ses lois et conditions. Un chef de qui dépendent avancement, faveurs et tout, voit le plus laid des hommes. Être salué d'une certaine manière est un mal dont on ne se relève jamais tout à fait. L'expérience fait voir aussi que les tempêtes de l'humeur sont bonnes aux courtisans comme le fouet aux chiens. Il faut toujours que le pouvoir soit mal entouré; c'est inévitable, par la nature de ceux qui se poussent, et aussi par les parties honteuses que tous montrent à ce jeu. Contre quoi les uns trouvent l'éclat de colère, d'autres le mépris, et d'autres l'indifférence; mais il faut toujours quelque arme, offensive ou défensive. Il y a de grandes chances

pour qu'un homme y devienne misanthrope, s'il est seulement autre chose qu'un vaniteux. Les compétitions aussi et les attaques obliques donnent une défiance et même une ruse. Tel est ce voile politique, toujours tendu entre le monde des hommes et le regard gouvernant; aussi les meilleurs des gouvernants sont-ils avides de l'art, de la musique, et même des idées d'autrui. Voyageurs et amateurs en leur repos.

Il n'était pas nécessaire de voir Jaurès bien longtemps pour reconnaître l'autre espèce d'homme, le Contemplateur. Assez de poésie en lui; assez de bonheur en lui. Directement fils de la terre; rustique d'aspect; ingénu; sans aucune ruse d'aucune sorte. Resté tel par profonde sagesse. Écartant, faisant place devant sa vue; ou bien, si les hommes le pressaient, regardant par-dessus leur tête. Revenant à eux de loin; jetant l'air des perspectives sur eux; les éloignant; les percevant dans la masse. Devant cet œil artiste, je sentis que j'étais un homme entre beaucoup, représentatif, et par là mieux ressemblant à moi-même que je ne puis être pour le politique, qui se demande toujours : « Que veut-il et qu'offre-t-il ? » Mais il est clair que ces questions ne venaient point à l'esprit de Jaurès, et qu'elles l'auraient importuné, mieux, qu'elles auraient brouillé sa vue. Je l'entendis juger le politique Caillaux, en peu de paroles, et autant que je sais, selon une équitable appréciation; c'était à la veille du procès et à l'avant-veille du grand drame où lui-même devait périr. Et j'admirai comment il renvoyait les hommes et l'homme du jour à distance de vue. Sur la montagne il était, considérant la terre et les royaumes, dont il n'avait voulu et ne voulait nulle part.

Il est faible de dire qu'il eût été ministre, et premier ministre, s'il l'avait voulu. Il n'était point sur le seuil; il n'appartenait pas à l'ordre des ambitions. C'est encore trop peu dire que, par une profonde culture, il voyait les pièges et les fautes possibles, et qu'il avait coupé les ponts entre le pouvoir et lui. J'ai connu un ou deux hommes de vraie puissance, qui se retranchèrent ainsi dans le socialisme par précaution ascétique. Mais Jaurès n'avait point tant à se défier. Je le vois plutôt cherchant la meilleure place pour être spectateur, et la trouvant bientôt. Établi donc là; ordonnant les hommes et les choses pour lui et pour tous, par les moyens de l'Élo-

quence Contemplative. Alors, selon l'occasion, décrivant, analysant, démontrant; toujours faisant marcher ses raisons et ses personnages comme une foule que l'on voit passer. Mais lui ne passe point parmi la foule; il n'est pas dedans. Je ne crois pas qu'il eut jamais une parole pour se défendre lui-même. Il était autant hors de prise, à son banc de représentant du peuple, que s'il fût resté à l'ombre dans son jardin, lisant Homère et Virgile. Il ne pouvait être qu'assassiné; seul il eut cet honneur.

30 juillet 1921.

CRÂNES ET MAINS

Par les journées chaudes d'août, les petits d'homme sont portés presque nus dans les jardins publics. En cette forme de vermisseau, deux traits se marquent, le gros crâne et les mains artistes. Assurément, il faut voir les ressemblances; mais il faut que les ressemblances portent les différences. Il est bon de penser l'homme comme animal; l'âme est un abstrait qui n'explique rien; mais l'autre parti, qui nie l'âme, et qui veut penser toutes les formes sous la même idée, est un abstrait aussi, et qui ne diffère pas de l'âme métaphysique autant qu'on pourrait le croire. La vie, la nature, et le mécanisme lui-même, sont encore des âmes à tout faire. Le génie de Darwin a ouvert une voie facile, suivant laquelle on retrouve aisément cousinage et même descendance entre l'homme et les bêtes. Mais cette pensée ne mène pas loin. Selon mon opinion, le regard darwinien saisit encore mieux les différences, devinant les raisons de la forme, jugeant cette combinaison équilibrée dont toutes les parties se tiennent et se répondent, et surtout reliant à la forme stable les actions d'abord, et ensuite les pensées. Car la grande affaire est de percevoir chaque être comme il est, et les idées ou hypothèses sont ici des moyens et outils.

Par exemple, dire que l'homme ressemble au singe, c'est une idée fort abstraite, qu'il ne faut point laisser en cet état; c'est faire un grand échafaudage, et ne rien bâtir. Quant à dire que l'homme descend du singe,

cela ne mène nulle part. Le singe a des mains, il est vrai; il en a même quatre; cette ressemblance saisit, si seulement le singe épluche une noix. Mais je reviens à ce gros crâne de nos bébés; aucun petit singe n'a rien de pareil. Voilà donc le singe avec son savoir-faire, mais sans aucun pouvoir d'inventer. Ces quatre mains, rapportées à ce petit crâne, définissent l'imitation simiesque; la ressemblance fait apparaître aussitôt l'immense différence. Et plus le singe imite l'homme, plus la différence se montre.

Un crâne important et des mains, cela définit l'homme assez bien. Mais un autre détail explique mieux les affections. D'après l'importance des lobes du cerveau correspondants, le premier des sens qui explorent à distance, c'est l'odorat pour le singe, et, pour l'homme, la vue. On pouvait le deviner par une réflexion et méditation suffisante; car la vue saisit des relations d'après des plaisirs et des peines assez faibles, et ainsi se rapporte plutôt au crâne et au cerveau; l'odorat intéresse plus directement les viscères de respiration et de nutrition auxquels il est lié par la continuité des tissus; juger de la chose d'après l'odeur, c'est directement la juger agréable. Le singe se meut donc dans un monde d'aliments. Flairer c'est plus directement se sentir soi-même, et revenir à son propre estomac comme au principal objet. Si nous rapportons ces remarques à l'ensemble, si expressif, du visage humain, on pourrait dire que les yeux expriment plutôt les passions, et que les ailes du nez expriment plutôt les émotions. D'après cela un notaire doit être attentif aux petits mouvements de l'organe respiratoire, et ne pas attacher d'importance aux opinions du spectateur. Au contraire on comprend pourquoi Gœthe attachait tant de prix à cette pointe brillante du regard humain, c'est qu'il y guettait ces signes de théorie ou contemplation, sans lesquels il n'y a point d'homme mais seulement un animal flairant, inquiet, menacé. Et c'est là qu'il regardait, de ses yeux assurés et presque immobiles qui faisaient dire à Heine : « Il n'y a que les dieux pour regarder ainsi. »

Œil mobile, œil fuyant, c'est œil de voleur; œil subordonné; attention toujours ramenée aux frontières du corps. La vue tremble en même temps que le corps. L'humeur fait danser toutes choses, qui n'ont alors de

sens que d'après les mouvements immédiats de la vie. Il n'y a plus que deux gestes, prendre ou jeter. L'attention est voleuse seulement. Le geste humain est tout à fait autre; en son plus beau mouvement, il renonce à prendre; il met la chose en place et la considère; tout est spectacle pour l'homme, et même son action. Non point doux par cela seul; redoutable au contraire par cette activité ordonnatrice. On se bat pour décider de ce qui se passera dans trente ans; aussi ce ne sont point des batailles de singe. Non pas jeux de mains, mais jeux de crânes. Non point museaux flairants, mais regards perçants. Non en quête d'une proie, mais en quête d'un ordre.

Voilà à quoi on en arrive par les idées. La force animale est explosive; si vous l'ordonnez elle change la face de la terre. L'esprit se trouve trop puissant, l'esprit est fort de sa morale et le mal s'amplifie. Voilà ce que promet l'enfant magicien; de ce crâne et de ces mains il est né un tyran.

3 août 1921.

FOLIE GUERRIÈRE

Si l'on abandonnait tout à fait l'idée ridicule de se défendre par les armes contre les hommes les plus disciplinés et les plus honnêtes de chaque pays, alors le problème du sommeil ne serait pas encore résolu, mais on pourrait y porter quelque attention et des forces suffisantes. Trois bandits n'ont de puissance que par l'isolement et le sommeil des victimes, par la surprise, par la confiance commune enfin. Cependant il n'est pas un citoyen bien pensant qui ne se défie jour et nuit de l'Allemagne, des Soviets, et même de l'Angleterre. Remarquez que le même homme fera commerce à l'étranger sans avoir la main sur son revolver, et se fiera à des traites sur Francfort ou sur Londres; mais il veut pourtant une armée forte pour surveiller ces honnêtes gens-là. Ayant donc payé ses impôts, envoyé son fils à la caserne, et suffisamment médité sur les nouvelles, il se roule dans sa couverture et s'endort, toutes portes ouvertes, dans une machine roulante

et bruyante, à travers les campagnes endormies, sans aucun gardien. Le lendemain il lira le récit de l'agression à laquelle il a échappé par hasard; il apprendra que les bandits courent toujours, et cela ne l'étonnera pas; il verra que notre ambassadeur a parlé ferme, ici ou là, et il sera content. Avouez que voilà un homme bien gardé.

Si tous les citoyens valides devaient à la fonction de police seulement le quart du temps qu'ils sacrifient à la défense nationale, il y aurait partout des postes de vigilance, aussitôt triplés à la première alerte par les hommes de réserve. Sur un simple message téléphoné, aussitôt des cavaliers, des cyclistes, des fantassins de police entassés dans des camions automobiles, se déploieraient en un cercle de cent kilomètres de rayon; aucun être humain ne franchirait ce barrage sans être examiné de près; et, quand on retiendrait jusqu'au jour tous ceux qui viendraient se prendre au filet, ce ne serait pas un grand mal.

De même, si l'on savait que les bandits sont dans Paris, il suffirait d'un millier d'escouades pour fouiller toutes les maisons, et en fort peu de temps. Y pensez-vous ? Réveiller les gens, violer les domiciles, retenir pendant quelques heures deux ou trois cents suspects. Que faites-vous des droits de l'homme et du citoyen ? Et du reste, l'argent manque pour cela, et les hommes. Mais enlevez les jeunes gens à leur foyer, conduisez-les à la misère, à la terreur, à la mort. En même temps jetez l'argent; brûlez l'argent. Tirez quatre mille coups de canons par nuit sur un secteur de deux kilomètres, simplement pour tenir l'ennemi en alerte; un coup de canon coûte quatre-vingts francs; faites le compte. Toutes ces folies semblent naturelles dès qu'un homme est menacé d'obéir à la loi de Berlin au lieu d'obéir à celle de Paris. La loi est d'ailleurs la même dans les deux pays, et elle s'accorde avec cette probité naturelle que l'homme du commun suit scrupuleusement par libre préférence. Mais cette seule remarque est inconvenante; il se forme des ligues pour assommer ceux qui osent la faire publiquement; non point des ligues contre les assassins. Et cela, tout considéré, est assez beau. N'importe quel homme se soucie plus des opinions auxquelles il s'est attaché par serment, que de sa propre vie. Pensant, il l'est bien; il l'est de tout son cœur.

Menacez-le d'un revolver, il demande seulement que la police soit un peu plus éveillée. Mais menacez-le d'un argument, le voilà prêt à faire lui-même sa propre police. Preuve qu'il y a sommeil et sommeil.

7 août 1921.

L'HOMME AU TAMBOUR

Il y a quelque chose de plus étonnant, dans un orchestre, que l'homme aux timbales, et c'est l'homme au tambour, chargé aussi communément de la grosse caisse, des cymbales, et de la cloche du monastère. C'est un homme qui s'ennuie continuellement et qui ne se trompe jamais. Vous lui voyez presque toujours le genre d'embonpoint des gens qui bâillent ordinairement sans ouvrir la bouche. Hippocrate explique que, par ce mouvement naturel contrarié, le diaphragme se trouve refoulé vers le bas, en même temps que l'homme qui bâille ainsi avale de l'air, comme font les grenouilles; d'où une dyspepsie que les modernes ont appelée canonicale. L'homme au tambour est donc assis au plus haut de l'orchestre comme un chanoine à vêpres, et ne s'étonne de rien tant que le sublime musical s'exprime par des sons seulement. Mais dès qu'il voit les deux harpistes qui commencent à frotter de leur pouce toutes les cordes hautes, ce qui indique le passage à la couleur, si j'en crois les critiques, alors il saisit ses armes, ouvre sur le chef un regard intelligent, et loge son bruit dans le temps avec une précision mécanique, ce qui signifie combat, victoire, ou fête populaire, ou bien troupeaux de vaches et prière du soir, selon l'instrument choisi.

Il m'est arrivé, comme à beaucoup, d'être rassasié de sublime, et d'observer ce petit monde si exactement gouverné. J'ai toujours remarqué que tout ce qui est bruit rythmé est soumis à une discipline véritablement militaire, alors que les sons se promènent assez souvent hors de leur juste chemin. Les cors sont célèbres sous ce rapport, mais il ne faudrait pas oublier les flûtes, les clarinettes et les bassons; il arrive même que nos seigneurs

les violons ajoutent quelque chose aux hardiesses harmoniques; mais l'homme au tambour ne se trompe jamais; et le chef, quand il ouvre les bras, déchaîne toujours son bruit à point nommé, comme un homme qui décharge du bois.

Il est sain de penser que le principal d'une marche triomphale consiste dans ce bruit de pas si bien imité et si puissant sur l'imagination; l'orchestre est tout entier subordonné à la percussion, et cela est injuste. Mais aussi la percussion est militairement soumise à l'homme qui tient la baguette et qui est une des puissances incontestées du monde humain. Nos sentiments, nos émotions sont marqués par des pas de foule; la destinée n'a point de meilleur symbole.

Quels sont les goûts et les préférences de l'homme au tambour? Tient-il pour les classiques ou pour les modernes, pour l'harmonie ou pour la mélodie, pour la fête russe ou pour la fête espagnole? Je suppose qu'il juge de tout cela d'après la partie de tambour. Peut-être s'amuse-t-il du chef d'orchestre. Mais trop souvent sans doute il l'a vu mâcher de la gomme, faire signe aux cuivres de sa main roulée en cornet, secouer les trémolos du bout de sa baguette, et finalement montrer l'orchestre au public comme pour dire : « Que ferais-je sans eux? » Ce sont produits américains; on ne vend plus que cela. Et quelquefois je me demandais si tous ces musiciens d'orchestre aiment beaucoup la musique. Il me semble que, s'ils l'aimaient, ils mourraient tous à la fleur de l'âge. Je me souviens d'un premier violon, qui avait joué son solo à peu près comme on prend un purgatif, et qui se levait aux applaudissements, de l'air d'un homme qui va manquer son train de minuit quinze. Mais la vraie musique s'arrange de tout, et même de l'orchestre. Je faisais allusion au bruit des harpes frottées, qui n'est pas plus musical que le bruit des cymbales; notre plus grand effet de musique consiste donc en des coups frappés. Comment la mélodie se pose dans ce tumulte, comment les violons se sauvent du cataclysme, c'est sans doute cela qui intéresse le musicien dans ce bruit, et il faut reconnaître que cette musique sauvée du bruit fait un étrange drame. Ce qu'il en résulte pour l'harmonie, la mélodie et l'orchestration, on voudrait le savoir et peut-être est-ce trop difficile. Assez heureux je

suis d'avoir découvert dans la musique quelque chose de sauvage et de fort. L'homme au tambour a cent fois raison de se prendre au sérieux.

17 août 1921.

LA PEUR DU DIABLE

La peur de l'enfer est une maladie qui a disparu de nos pays, comme la lèpre. J'ai eu bien peur du diable quand j'étais petit, parce que je prenais sérieusement les lieux communs de l'éloquence ecclésiastique. Mais quand je sentis que ni mes parents, ni leurs amis, ni les prêtres eux-mêmes n'avaient réellement peur de l'enfer, je fus bientôt délivré. Ces peurs, qui n'ont point d'objet dans l'expérience, ne peuvent naître que par contagion. Il n'y a pas encore bien longtemps, une éclipse ou une comète jetaient l'effroi partout; aujourd'hui les hommes les plus ignorants considèrent ces choses en spectateurs. Les éclipses, il est vrai, sont annoncées et se produisent à l'heure dite. Toutefois une comète nouvelle n'étonnerait pas plus; c'est que l'on voit partout un grand nombre d'hommes qui ne sont point troublés par de tels événements. L'indifférence se prend du voisin, comme la peur elle-même. Un raisonnement bien fort se joint ici à l'imitation; dès qu'un homme qui n'est pas fou se montre tranquille, qu'ai-je à craindre ?

Au sujet de la vie future, il ne faudrait point se hâter de dire que personne n'y croit plus. Mais en tous, il me semble, cette espérance est purifiée de peur. L'idée la plus puissante aujourd'hui, chez les catholiques sincères, c'est que nos meilleures affections ne sont pas rompues par la mort; c'est que l'on a des raisons d'espérer un autre genre d'existence, où tout ce qui est bon sera délivré, où tout ce qui est mal sera oublié; ainsi un ordre plus juste apparaîtra entre les hommes, par l'effacement des fausses grandeurs; et, comme celui qui a vécu de vanité perdra tout, de même celui qui s'est soutenu par justice et charité, non sans luttes, jouira en paix de ce bonheur qu'il a toujours désiré par-dessus tout. Les timides, les méconnus, les dévoués apparaîtront dans la lumière; et, à côté d'eux, les ambitieux, les violents,

les tyrans de toute espèce feront pauvre figure. Et comme il n'y a point d'ambitieux, de violent, de tyran, sinon en apparence et pour le voisin, comme chacun a toujours au fond de lui-même une belle espérance, mais qu'il n'arrive pas toujours à porter, ceux qui pensent à la justice éternelle sont en cela plutôt consolés qu'effrayés. Au fond, c'est toujours l'amour de la justice qui porte la foi; et le méchant, s'il existe un méchant absolument, est justement un homme qui ne peut point croire. La peur de l'enfer ne serait donc jamais de foi; au contraire, toujours de croyance, et d'après les causes extérieures, comme sont toutes les peurs superstitieuses, de revenants, de Korrigans, de lavandières. Le diable a subi le même sort que toutes les apparitions. Les hommes les plus instruits y portent aussitôt leur méthode d'observer. Chacun sait, au moins par ouï-dire, qu'il y a des perceptions trompeuses, et des illusions que l'on explique par la fabrique du corps humain. L'astronome sait par une continuelle expérience qu'il faut vaincre les apparences. Copernic a redressé l'esprit humain en demandant qu'on renonce à croire que les apparences célestes sont vraies. Cet assouplissement de l'esprit est le grand fait des temps modernes. On sait que rien ne se montre comme il est. Personne chez nous ne croit plus que les images du rêve correspondent à des objets véritables. La guerre même, autant que j'ai vu, n'a point fait revivre le diable et ses cornes. Et les plus sincères croyants, en cet enfer terrestre, ne formaient jamais qu'une grande espérance.

20 août 1921.

L'ESPRIT GUERRIER N'EST PAS CONVOITISE

La guerre nous tient dans un cercle. Un Allemand qui se fixerait en France serait bientôt Français, par la puissance de la langue, des mœurs, des lieux. Mais la perspective d'une guerre l'arrête et le trouble; il est déchiré entre ses deux patries; il ne veut point servir en armes pour la nouvelle contre l'ancienne; il ne veut

point avoir un frère, un beau-frère, un cousin, un neveu dans l'autre camp. Le voilà donc installé chez nous comme un étranger, suspect à tous; on voit déjà en lui un espion, toujours d'après l'idée d'une guerre probable et préparée des deux côtés. La coupure entre les deux peuples, le fossé d'inimitié se trouve marqué justement là où devrait se faire la fusion et réconciliation réelle. Cet exilé vit donc avec sa patrie absente; il se trouve exclu de la vie publique dans le lieu où sont ses intérêts; il est soumis à un régime d'exception; il le sait; il le veut. État violent, et secret, ce qui est pire. Le mouvement de la population et de l'émigration est biologique; nul n'y peut rien. Supposons une infiltration d'étrangers par centaines de mille, et d'étrangers qui restent étrangers, le problème silésien peut se poser en Champagne. Ainsi la guerre se montre, mais elle est moins effet que cause; c'est parce qu'elle se montrait d'abord que les difficultés s'élèvent. Si les pensées étaient occupées de bonne entente, d'association, d'échanges fructueux, et non point de guerre, le fleuve humain coulerait lentement du continent vers nos rivages, comme il l'a toujours fait, et les Français ne craindraient nullement de devenir Allemands par cette force du nombre, évidemment invincible; au contraire les immigrants allemands deviendraient Français. La France a toujours dû sa nature propre à de tels mélanges; et je crois que toujours la géographie vaincra l'histoire.

Au sujet des provinces disputées, même remarque. Car, à ne considérer que le régime de paix, on ne voit point qu'un pays s'enrichisse par l'annexion d'un territoire. Je vois bien de nouveaux contribuables, mais il n'est plus question, en notre temps, de lever tribut sur les populations sans leur rendre en services publics l'équivalent de ce qu'elles paient. Un État n'est pas un commerçant; ses bénéfices d'administration sont naturellement nuls; ils doivent l'être. Ainsi quand on dit que la nation acquiert des mines précieuses, ou de riches terres à blé, ou de beaux vignobles, on ne dit rien de clair; ce sont des individus qui possèdent ces choses, et qui en tirent profits ou pertes selon leur talent. Au reste rien ne m'empêche d'avoir des biens en Allemagne, rien n'empêche un Allemand d'en avoir chez nous. Mais c'est toujours la perspective d'une guerre qui donne un

sens à l'ambition conquérante. Le blé, le fer, le charbon sont alors des munitions de guerre, que l'on veut tenir dans l'enceinte fortifiée. Tous ces débats sur des provinces se font en vue d'un siège à soutenir. Si une paix réelle est présupposée, il est assez clair que l'excédent du charbon étranger est à nous pour notre argent, comme notre excédent de vin et de fruits est à lui pour son argent. Mais si la menace de guerre est présupposée, le charbon est une arme, le fer est une arme, le blé est une arme. Ainsi, dans ces discussions qui veulent avoir pour fin la paix, l'état de paix est continuellement nié, l'état de guerre est continuellement affirmé et rappelé. Mais si l'on voulait la paix d'abord, et par énergique préjugé, presque tous les débats entre nations seraient plus aisés à terminer, et quelques-uns même sans intérêt et sans matière. Et c'est la peur, encore ici, qui fait presque tout le danger. Qui osera ? Qui rompra le cercle ?

21 août 1921.

MATIÈRE ET FORME

Le ciment armé ne donne rien de beau; ce n'est qu'un plâtre durable. Pourtant si quelque matière obéit à l'idée, c'est bien celle-là. Un palais peut exister d'abord en idée, puis en dessins et plans sur le papier; des dessins et plans on passera au moule en creux; on dressera le moule; on coulera la maison par parties; il n'est point de courbes, de corniches, de moulures qu'on ne puisse tenter par ce moyen; le fer servira de squelette et permettra d'oser tout. Pourquoi est-on assuré d'avance qu'un tel palais sera laid ?

J'insiste sur un paradoxe étonnant. On se sent fort ici, quoique sans preuve. Un homme de goût, qui aura passé trente ans de sa vie à contempler les belles formes de l'architecture, est tout à fait incapable d'inventer une belle forme, qu'il tourne son crayon comme il voudra. Or il y a des centaines d'églises de village dont toutes les formes sont belles. Même la tourelle où est logé l'escalier fait ornement. D'où l'on viendrait à copier toujours. Mais voici quelque chose qui est encore plus

étonnant. Si l'on copie en ciment armé le plus beau des modèles, la copie sera laide. Vous résistez; vous dites que je n'en puis rien savoir. Toutefois, les œuvres nous instruisent assez. Le fer forgé est beau; la fonte est laide. Les ornements fondus qui sont sous l'appui-main de nos fenêtres sont copiés sur de bons modèles, et tous laids. Il y manque la marque de l'artisan, la marque du travail et de l'invention ensemble. Peut-être faudrait-il dire que le beau est toujours de rencontre, et qu'il est reconnu après qu'il est fait. Même d'un chandelier de cuivre, vous vous détournez, si vous apercevez seulement la ligne du moule, les petites soufflures, enfin les marques de la reproduction mécanique.

On appelle didactique un poème dans lequel il est évident que l'idée existait avant la forme que le poète lui a donnée. Il a fait miracle, pourtant, logeant l'idée dans l'étroite mesure, et la bornant par la rime à point nommé. Mais le vrai poète est celui qui trouve l'idée en forgeant le vers. Il faut que la rime soit raison. Il faut que l'on sente que l'écrivain n'aurait point tourné par là s'il avait écrit en prose, et que la belle rime a apporté avec elle l'image brillante, que rien n'expliquerait, que rien même ne justifierait sans la nécessité de rimer. Miracle toujours sensible à l'oreille du lecteur; miracle renouvelé. La même chose se remarque dans la belle prose, comme je voyais hier en Chateaubriand; ce que l'on appelle le trait, en Pascal aussi, en Montesquieu aussi, c'est quelque chose qui n'est pas dans l'idée, mais qui convient à l'idée, qui l'éclaire ou qui l'achève, et de façon que l'on sente qu'il n'aurait pas été trouvé si ce qui précède n'avait été écrit d'abord; c'est l'heureux coup de marteau, qui étonne l'artisan lui-même.

Claudel a dit quelque chose, sur les cathédrales, qui vaut bien qu'on lise *l'Annonce faite à Marie,* quoique je ne voie rien à comprendre dans ce drame. Son naïf architecte de cathédrales dit bien qu'il ne s'en forme aucune idée d'avance; mais il se met dedans, et il construit comme on construit; c'est la pierre d'attente qui donne l'idée. Comme il est clair que Shakespeare ne préméditait rien que de mettre en scène l'aventure d'Hamlet, vengeur de son père. C'est par les rencontres d'improvisation qu'il est grand; mais aussi la matière résistait. Un acteur petit ou grand, gras ou maigre, des fleurets au magasin

d'accessoires, un bel escrimeur à montrer, des comiques à employer dans la pièce tragique, un figurant par hasard ivre, une actrice qui chante bien, voilà des pierres de toute forme. Et je vois très bien le dramaturge réel exécutant avec les moyens du bord, comme le peintre peint avec les couleurs qu'il a. Il en résulte une sorte d'effet de nature que rien ne peut remplacer. Au contraire nos dramaturges ont d'abord une idée et des personnages; d'où ces tragédies en ciment armé.

24 août 1921.

LA SOUPE DE CAILLOUX

Gœthe est fils d'Août. Je ne puis mépriser tout à fait l'antique idée qui veut faire dépendre la destinée de chaque homme de la situation astronomique qui a dominé ses premières heures. Il est aussi sot de rejeter que d'accepter ces anticipations, qui furent sans doute les premières pensées humaines; il faut que toute erreur trouve sa place parmi les vérités. Il est assez clair qu'un enfant qui commence par s'étendre et s'étaler à la chaleur de l'été n'aura pas les mêmes dispositions ni les mêmes sentiments que l'enfant qui grandit d'abord sous le manteau de la cheminée; ce dernier sera un vrai fils des hommes, et s'attachera plutôt au problème humain, du sommeil, du feu, des gardiens, de la justice; le premier sera plutôt un fils du ciel, ami des vents migrateurs et des eaux libres; et s'ils sont poètes, ce seront deux poètes. Mais ces différences sont tressées avec tant d'autres dans la nature de chacun, que le préjugé astrologique doit rester à l'état métaphorique, et suspendu sur nos pensées comme ce ciel même, qui laisse tout à expliquer dans sa clarté impénétrable. Il faut serrer de plus près le puissant individu. Toutefois de ce téméraire départ jusqu'à la soupe aux cailloux, qui occupa l'esprit de Gœthe adolescent, il y a un chemin lumineux.

On sait que des cailloux de silex, traités par l'alcool comme fit Gœthe, ou seulement refroidis brusquement dans l'eau, présentent la silice sous la forme d'une gelée transparente. Gœthe raconte, en ses mémoires, qu'il médita intrépidement là-dessus, pensant avoir trouvé,

en cette forme d'apparence animale, la terre vierge des alchimistes, mais vainement il essaya tous les réactifs qu'il put imaginer sur cette amorphe gelée; il ne put d'aucune façon, dit-il, faire passer cette prétendue terre vierge à l'état de mère. Seulement, par cette idée aventureuse, il fut jeté dans des recherches de minéralogie qui l'occupèrent toute sa vie. D'où l'on peut se faire quelque opinion de ce que c'est qu'une idée vierge et mère. Car le sentiment poétique, à partir du moindre objet, ferme un cercle immense qui va du ciel aux enfers, et le penseur ne cesse plus d'aimer comme son propre être cette unité métaphorique. Qui ne commence par finir ne sait plus commencer. Si l'on ne se met à l'école des poètes, on ne peut comprendre ce qu'il y a de vaste, de pénétrant et d'inspiré dans la simple observation. Chacun peut remarquer la même puissance dans Platon. C'est pourquoi je ne puis croire que l'âme voyageuse de Platon soit fille de Novembre. Ses rêves d'enfant, dont il fit pensée, l'ont porté loin en avant de nous. En Gœthe je retrouve ce précieux mouvement par lequel le poète termine d'abord ses pensées, comme d'un coup de filet où la nature entière est prise. De là cette ampleur des moindres poèmes et, en revanche, cette poésie des moindres pensées. Comme des arches de pont; mille troupeaux, richesses humaines, passions, passeront dessous et dessus; mais le pont est jeté d'abord, sans qu'on ait égard au détail de ces choses.

Idées vierges, parées d'une beauté prophétique. Après la certitude préliminaire, le doute créateur. Il vient, par l'abus d'une mécanique expérience des époques où l'on veut dire qu'il y a des idées fausses; un caillou n'est plus alors qu'un caillou; une chose n'est plus qu'elle-même ; ce vrai abstrait n'est qu'un peu de sable dans les mains. Mais, lorsqu'il naît un Gœthe, tout recommence, et de nouveau l'Astrologie éclaire l'Astronomie. Hegel peut venir après Gœthe, et tant d'autres, qui auront appris de nouveau à penser d'après l'anticipation poétique; ce n'est que renouer l'antique histoire où l'on voit que les premiers physiciens étaient des poètes. D'un mouvement naturel, ils se portèrent à la pensée initiale; ils s'établirent dans la contemplation lyrique. Pour douter il faut d'abord être sûr; il faut donc que le beau précède le vrai. C'est ce qui est rassemblé dans

l'antique légende où l'on voit que les pierres se rangeaient d'elles-mêmes en murailles, palais et temples, aux sons de la lyre.

28 août 1921.

FAMILLE

Un homme, après un an de mariage, partit pour la guerre. Après trois ans, regardant de son exil, il disait : « J'ai épousé une femme que je ne connais pas. » Comte a analysé selon la rigueur positive les relations et les sentiments qui se développent dans le groupe familial; mais il reste à dire. Hegel, plutôt poète, et à l'allemande, dit que l'union des époux n'est réalisée que dans l'enfant. Il n'y a point communément de parenté, ni de convenance, ni de ressemblance, entre un homme et une femme que l'aveugle amour a joints. Ce qui se produit d'abord, c'est plutôt une opposition, par ce désir de mélange, toujours plus ou moins trompé; car une nature vivante se développe seulement d'après sa loi interne, cherchant le régime d'équilibre qui est sa perfection propre; quand elle fléchit et se déforme, elle revient toujours; toute expérience l'affirme et le montre. L'harmonie des différences ne se trouve point au niveau de l'humeur biologique. La politesse, qui y contribue tant, manque toujours trop dans les mariages. La profonde culture est rare; elle est le fruit du temps. Par ces causes l'union va bientôt à la séparation; contre quoi le serment est une bonne précaution; mais il n'y a point de magie qui puisse mélanger l'eau et l'huile.

Les liens de parenté sont bien plus forts. Ici la nature soutient le serment. Entre la mère et l'enfant l'union est d'abord intime; la séparation, après cette vie rigoureusement commune, n'est jamais que d'apparence; l'amour maternel est le plus éminent des sentiments égoïstes, ou, pour dire autrement, le plus énergique des sentiments altruistes, comme Comte l'a montré; et cette parenté, qui occupe aussitôt toute la place, est en même temps contagieuse, par cette nature mélangée qui renvoie à chacun des époux sa propre image, inséparable de celle de l'autre. Le divorce ne peut pas se faire dans

l'enfant; c'est en lui que les époux se voient unis et entrelacés, au delà de leur vie, et dans cette autre vie qui part d'un pas rapide, et qui ramène choses et gens à elle-même par sa force de croissance. L'enfant se joue des différences et digère le couple.

Ici est le véritable commencement. Ici se forment d'impérieux sentiments, car l'enfant ne peut pas choisir entre son père et sa mère. Quels que soient les effets d'une guerre privée, la réconciliation est toujours faite, et présente, et vivante en cet enfant. Il est vrai aussi, et il faut toujours dire, que la nature ne suffit à rien en notre difficile existence. Aristote, le prince des philosophes, dit comme en passant que tout amour est aisément tyrannique. Parole à méditer. Partout où est logé quelque grand amour, il faut attendre quelque grande colère. Car l'amour nie le droit, et compte comme néant ce qu'il reçoit au regard de ce qu'on lui refuse; ainsi par sa nature, il guette l'offense; d'où l'on peut prévoir des moments difficiles, dès que le jeu des sentiments n'est pas assez soutenu, contenu, orné. Une famille sans travaux, sans coopérateurs, sans amis, sans les mille liens de politesse qui disciplinent l'humeur, est toujours livrée aux aventures. Du moins, par l'enfant, elle atteint son être biologique. Et même, par l'enfant qui grandit, encore mieux par la société des enfants, une politesse intérieure s'établit naturellement. L'enfant imite et grossit les fautes, car la ressemblance profonde soutient l'imitation; aussi n'est-il point possible que les parents élèvent l'enfant passablement s'ils ne s'élèvent en même temps eux-mêmes. Jusque dans le détail, on voit que l'enfant apprend à respecter son père par l'exemple de la mère, et surtout à aimer sa mère par l'exemple du père. La contagion des sentiments ne cesse jamais d'agir dans l'existence familiale, créant des êtres que l'étranger ignore, et qui sont d'abord imaginaires, tel un père sans défauts. Ces êtres imaginaires n'en agiront pas moins comme régulateurs des mœurs et des caractères. C'est pourquoi hors des liens de famille l'homme n'est pas tout à fait homme.

L'école réagit ici, par une voie détournée. Car l'enfant y trouve une autre discipline, et une humanité moins charnelle. Il en rapporte quelque chose en son petit sac de cuir; il arrive que les cahiers et les livres fassent entrer

dans la maison de famille un autre genre de sérieux, et d'abord le précieux silence. Il est même dans l'ordre que les parents se remettent à l'étude, et, revenant à ce qu'ils croient avoir dépassé, trouvent justement ce qui leur convient. L'école est un cours d'adulte pour les parents. Qui voudra développer ce grand sujet, de l'éducation des parents par leurs enfants ?

29 août 1921.

LE POUVOIR SPIRITUEL

La rencontre de Napoléon et du pape Pie VII est un grand moment, non point tant par les événements qui en résultèrent que par la signification légendaire de ces fortes images, où l'on voit les deux Puissances affrontées. Chateaubriand dit en ses Mémoires que le pape ne joua point tout le jeu. Il suit en idée les conséquences d'une excommunication où l'empereur aurait été expressément nommé. D'autres, en petit nombre, dans ce nouveau déchaînement des forces que nous avons vu, ont attendu aussi les foudres pontificales, seules capables peut-être d'imposer une Trêve de Dieu. On sait que le fanatisme catholique est souvent joint au fanatisme guerrier dans les mêmes hommes, tout au moins chez nous. Parmi ces hommes-là, combien s'en serait-il trouvé qui eussent humilié leur devoir de citoyen devant leur devoir de catholique ? Ils y sont tenus pourtant, et cela signifie pour nous que l'Humanité est au-dessus des patries. Mais cette grande idée a changé de camp; elle n'est plus formée par les catholiques; elle n'est plus reçue dans leurs temples; elle est errante, pauvre, persécutée, comme les Apôtres autrefois. Crise redoutable; interrègne spirituel. Quelque Chateaubriand de nos jours voudrait-il dire que le Pape, cette fois encore, n'a pas joué le jeu ? Et conclurons-nous, nous autres, qu'un pouvoir qui ne se montre point tout abdique ?

J'ai agité plus d'une fois cette question en moi-même. Je n'y pouvais échapper quand je voyais les ministres catholiques plus ardents au massacre, plus enivrés de force que les militaires eux-mêmes. Et quand je lisais les instructions pontificales, toutes inflexibles sur les prin-

cipes, je me disais que ces prêtres se trouvaient tous interdits et excommuniés par leurs sentiments mêmes; mais nul n'en savait rien.

Sans considérer ce qui serait arrivé si on l'avait su, et qui aurait été sans doute de peu de conséquence, j'ai voulu réfléchir sur les conditions du Pouvoir Spirituel, qu'on le prenne en un pape, où peut-être il n'est plus qu'en image, ou bien dans quelque positiviste, dans quelque socialiste, dans quelque pacifiste, où ce pouvoir s'est peut-être réfugié. Ce pouvoir, par sa nature, juge seulement et ne condamne point; le jugement dernier est laissé à Dieu ou à la conscience. La faute contre l'esprit est presque toujours cachée. Nul homme n'affirme la force nue, si ce n'est quelque criminel audacieux, en ses coups de mains délibérés et préparés. Mais est-ce affirmation? Nous voyons bien ses actions; que savons-nous de sa pensée? Le pouvoir catholique, d'après une forte tradition, le suivra jusqu'à l'échafaud, guettant quelque réveil de l'âme, ouvrant encore l'église, c'est-à-dire la communion humaine, à cet homme retranché. Par sa loi intérieure, donc, le Pouvoir Spirituel devait de ses foudres majeures frapper seulement les péchés d'esprit explicites, comme sacrilège et hérésie. Jeu funeste dans le fond, et qui devait ruiner l'institution tout entière, puisque l'esprit est par lui-même sacrilège et hérésie.

Que peut alors l'esprit juge, quand le crime de guerre est revêtu en chacun des plus beaux motifs? Quand le combattant invoque le droit de l'innocent injustement attaqué, le progrès humain, la civilisation, et prend solennellement la Paix même comme fin de la guerre? Le Pouvoir Spirituel, quel qu'il soit, ne peut supposer ici quelque profonde hypocrisie; cette supposition est par elle-même injuste. Mais il doit se borner à rappeler, par toutes les raisons tirées de la nature humaine, l'incertitude des jugements, la puissance des illusions, surtout collectives, l'aveuglement propre aux passions, le violent contraste entre l'idéal qui est écrit sur les drapeaux et l'horrible action. Ce qui est convier chacun à un sévère examen de conscience, le laissant juge, ou laissant Dieu juge, ce qui est une autre manière de dire. Car où est notre pouvoir de choisir les coupables, quand la faute est de presque tous? Qui n'a pas cédé à l'ivresse de plaire, de flatter, de menacer? Faute de tous, et punition

de tous par le jeu des effets, sévère, mais sans reproche. Et c'est ce que le pape veut appeler la justice de Dieu. Doctrine non développée, mais en elle-même forte.

1er septembre 1921.

BONNES PLACES

Castor me dit : « A vos jeunes amis qui cherchent une bonne place, conseillez donc d'en chercher une mauvaise. La jeunesse ne sait rien; il faut l'instruire des choses humaines, car l'expérience vient toujours trop tard. Tous les hommes qui ont fait une grande fortune ont commencé par de mauvaises places, cela est connu; mais on n'en tire point tout ce qu'on pourrait. On admire qu'ils soient parvenus si haut, comme si un misérable commencement était un obstacle; au contraire c'est un trop beau commencement qui serait un obstacle. Suivez ceux dont on dit, à leurs vingt-cinq ans, qu'ils ont déjà une brillante situation; ils en rabattront beaucoup, et n'auront appris qu'une amertume qui nuit dans toutes les affaires. En règle, une situation de belle apparence, et qui se laisse prendre d'entrée, c'est qu'elle fait eau; les rats s'en sont sauvés. Défiez-vous d'un maître qui donne beaucoup d'argent pour peu de savoir; à servir un prodigue on ne s'enrichit point. J'ai connu de jeunes ambitieux, qui cherchaient une bonne place; maintenant ils sont vieux; ils sont toujours ambitieux; ils cherchent toujours une bonne place. »

« Vous me rappelez, lui dis-je, le premier argent que j'ai gagné; j'avais trouvé un maître avare. Je fis de cet argent un vêtement complet, avec gilet jaune, et je connus les succès mondains; il y avait en ce temps-là, dans chaque province, une cousine de Musset qui tenait salon. Jeunesse passe richesse. »

« Les jeunes riches, dit Castor, font les vieux pauvres. Mais la jeunesse se prend aux sourires et aux politesses; elle croit qu'on la paiera très cher seulement pour lui faire plaisir, et que l'argent coule, pour ceux qui ont une bonne chance, comme les fontaines de lait au pays de Cocagne, sans rien coûter à personne. Cependant les

mauvaises places, qui sont les bonnes, restent à des hommes sans cervelle, qui n'en font rien. Un balayeur dans une banque, ou un portier, saura bientôt tout, s'il a de la tête. Un homme qui fait des paquets et qui les porte en saurait plus que le maître sur les affaires de la maison, s'il voulait la voir d'ensemble, et comme une chose à lui promise; mais ceux qui ont ambition et jugement laissent ces précieuses places à des commis qui seront commis toute leur vie; ainsi le commis apprend beaucoup de choses, mais sans former aucune idée au delà de ses actions; et nos ambitieux emploient plus de temps et de peine à chercher une bonne place qu'ils n'en dépenseraient à s'instruire dans la mauvaise. »

« Vous me faites penser, lui dis-je, à des commis de librairie que j'ai vus vieillir en leur mauvaise place, vendant dehors par tous les temps; mais aussi ne leur demandez rien sur les livres qu'ils n'ont pas sous les yeux. »

« Il est clair, dit Castor, qu'un licencié qui commencerait par ce métier pénible serait bientôt en mesure d'instruire n'importe qui à la minute sur n'importe quel papier imprimé; sans compter qu'il apprendrait en même temps cette partie du commerce qui se fait au bord de la rue; c'est la plus importante et la plus cachée. Ne croyez point que je méprise un licencié; tous les travaux se ressemblent; c'est esprit et volonté qui cire un parquet; c'est esprit et volonté qui apprend le latin ou l'hébreu. Je dirais même qu'un licencié balaiera mieux qu'un autre, s'il s'y met. La victoire du lettré ne fait point doute; mais il faut qu'il combatte. Les illettrés sont seuls à marcher sur la route de la fortune; quelques-uns arrivent; et l'élite se prépare au gouvernement par trente années de thème latin. Double désordre. » Ainsi parla Castor.

2 septembre 1921.

FRIVOLITÉ

La frivolité est un état fort sérieux. Ce n'est point la même chose que légèreté, ni qu'insouciance, ni qu'ignorance; ce n'est point du tout naïveté. L'ingénu n'est nullement frivole; au contraire il prend tout sérieusement et porte sa lanterne dans tous les coins. Le frivole

sait très bien où sont les mauvais coins, mais il s'en détourne. Qui n'a pas chanté dans la nuit pour se donner du courage ? C'est une manière d'éteindre tous les faibles bruits auxquels on ferait attention; on craint de se laisser persuader par ces bruits-là. J'ai entendu décrire un genre de peur qui détournait de porter les yeux soit vers la fenêtre obscure, soit même sur des ornements sculptés assez confus; il y a de la sagesse à ne point considérer ce qui ne peut donner lieu qu'à des images fantastiques, et cette puissance de se détourner soi-même de certaines pensées redoutables est une partie du courage. C'est ainsi que je ne jugeais point utile, à la guerre, de rechercher le spectacle des cadavres. On dit peut-être trop légèrement que l'habitude nous endurcit là-dessus; je compterais plutôt sur quelque intérêt puissant, qui nous détourne de voir les choses sous un certain aspect; par exemple un chirurgien ne voit pas une blessure comme nous la voyons; c'est son champ d'action; il y cherche et y aperçoit aussitôt des chemins et des prises. De même dans son champ de recherches le chiffonnier voit aussitôt une grande variété de choses, ayant presque toutes valeur, et seulement mélangées. Bref il n'y a peut-être point d'habitude hors du savoir-faire. Un général est comme insensible dans l'action même; c'est qu'il voit position prise ou perdue, ligne crevée, renforts nécessaires, et non point sang et cadavres. Après cela il se peut que le spectacle d'une ambulance lui soit presque insupportable; c'est qu'il n'est pas chirurgien. Ce genre de pensées-là, il prend le parti de s'en détourner. Napoléon fuyait la vue des champs de bataille, afin de conserver, disait-il, la liberté de son jugement; c'était plutôt un mal dont il ne voulait pas connaître le remède.

La frivolité se montre ici déjà, mais non pas sans mélange, car la volonté est continuellement occupée à d'autres actions. La frivolité oisive donne une bien autre idée de la puissance de l'esprit. Ceux qui remâchent les mêmes pensées, tristes et sans issue pour eux, devraient prendre confiance par l'exemple des joueurs de bridge. Il suffit du moindre objet et de l'action la plus futile pour nous détourner. Et le principal effet de la politesse est d'effacer réellement de l'esprit ce qu'on s'interdit d'exprimer; c'est pourquoi le sérieux est toujours

contraire a la politesse. Car le sérieux ne préjuge pas; il va intrépidement aux conséquences; cela est redoutable comme le valseur qui suit la règle; d'où j'aperçois un nouveau sens de la terrible parole de Stendhal : « Tout bon raisonnement offense. » C'est ce qui me ferait dire que la frivolité est moins légère et insouciante qu'on ne croit; car elle surveille très exactement le sérieux à sa naissance, et le lit déjà dans le regard, discernant de fort loin ce qu'il y a de fanatisme dans le sérieux. Ici se développe l'art subtil de la conversation, et cet enjouement impérieux qui brouille les pistes. Je me suis longtemps demandé où se trouve la différence de l'anecdote et du fait; car l'anecdote est souvent véritable, et conduirait loin; mais la forme de l'anecdote est justement ce qui détourne. Ce n'est pas par hasard que le beau nom d'esprit désigne aussi l'art des détourneurs; c'est cacher un problème d'idées et montrer un problème de forme, sur quoi tous nos penseurs se jettent. Que les hommes soient raisonnables, cela n'avance pas encore beaucoup; et les plus cultivés seront justement les plus habiles à nous voir venir et à se retrancher. La sottise serait moins redoutable.

3 septembre 1921.

ORGUEIL ET VANITÉ

Un violoniste célèbre, aujourd'hui retiré, et qui eut, entre beaucoup de signes éminents, le privilège de donner toujours la note juste, revenait d'Italie, où il s'était donné des vacances. Aux questions d'usage, s'il se portait bien, s'il était reposé et content, je l'entendis répondre de son air tranquille : « Cela va bien, merci. Je joue faux. » Ce mot me rappela les sévères leçons de mon maître d'escrime, qui, dans un art non moins difficile, avait saisi aussi les derniers secrets; mais sa science elle-même le conservait en modestie. « Si je demeure, disait-il, quelques jours seulement sans travailler, c'est comme un voile qui descend devant mes yeux; je puis ferrailler encore, et même toucher par aventure; je devine, mais je ne vois plus. Si je reprends le travail d'âne, comme d'un enfant qui épèle, alors peu à peu le voile se lève, et

je vois tout ce qui arrive de l'autre et tout ce qu'il faut faire, si vite que les épées tournent, aussi clair que je vous vois. »

Les vrais artistes sont guéris de vanité, et bien vite, car un éloge non mérité irrite plutôt. Mais il faut qu'ils soient guéris aussi de l'orgueil; c'est le second moment de la puissance. Quelle est la différence entre orgueil et vanité? En ceci que le vaniteux se contente de signes menteurs, comme si on loue un auteur pour ce qu'il a copié d'un autre; au lieu que l'orgueilleux se réjouit d'une puissance réelle, qui a donné ses preuves ou qui a fait ses œuvres. Et l'orgueil est toujours creux en ceci qu'il croit que la puissance, une fois qu'elle est acquise, se conserve d'elle-même. Par exemple un homme est vaniteux s'il porte avec plaisir les insignes du courage sans les avoir mérités; un homme est orgueilleux s'il s'établit dans son courage cent fois prouvé comme dans un bien, considérant toujours ses actions passées, et voulant qu'elles suffisent. Et elles suffisent aux yeux des autres, qui attendent le courage de lui comme l'eau d'une source; mais lui, après tant d'actions, il se retrouve toujours dépouillé et nu comme au jour de sa naissance, ayant de plus, comme charge et fonction, d'être désormais au-dessus de l'homme. Or cela lui est aussi difficile qu'au premier jour, et quelquefois plus difficile, par son expérience même.

Un savant aussi est comme dépouillé de sa science passée. S'il s'en habille, le voilà d'orgueil rejeté en vanité. L'infatuation d'un homme instruit, loué, célébré partout, est une des sources de la sottise sans mesure. On pourrait dire que la vanité est la punition de l'orgueil. Dès qu'il se redresse et se trouve assuré de faire mieux qu'un autre, il est aussitôt au niveau le plus bas. Tous les hommes qui ont travaillé avec suite ont ce sentiment que rien n'est jamais acquis, et que tout doit être conquis et reconquis. Un vieux sage, et qui avait droit au repos, disait, comme on traitait de choses difficiles : « Autrefois j'ai compris cela. »

Les artistes, encore plus que d'autres, sont soumis à cette grande loi. Car il n'est pas vrai, et il n'est même pas vraisemblable, qu'une œuvre faite rende plus facile l'œuvre à faire. Il faudrait donc se copier soi-même; et il n'est point un signe de décadence qui soit plus clair

que celui-là, pour l'artiste et aussi pour les autres. C'est par ce sentiment triste que le talent descend aussitôt à la manière. C'est pourquoi le moindre succès veut être vaincu par un redoublement de travail. Beethoven, sur la fin de sa carrière, savait encore se remettre au métier, écrivant des harmonies modernes sous d'anciennes chansons; ainsi il refit son génie, et devint capable, par cette imitation écolière, d'inventer encore. Les œuvres faites servent alors de points de comparaison, et nous somment de les dépasser. La gloire n'est donc pas garantie; et la gloire est une épreuve redoutable; l'esprit n'en jouit qu'au commencement; ensuite il en a la charge, et, s'il ne la sent pas, cela est signe qu'il descend. C'est une marche forcée qu'il faut reprendre tous les matins. En somme le goût public est assuré par la critique des génies eux-mêmes, et leur critique c'est leurs œuvres; eux seuls sont capables d'être assez sévères sans être soupçonnés d'envie. Idée salutaire, qui doit guérir, il me semble, de toute espèce d'envie, car la moindre gloire est lourde à porter. J'appliquerais ces remarques à un ministre; car, s'il se croit arrivé, il est perdu. Ses épreuves commencent. S'il est petit en cette place élevée, cela se verra. S'il se récite lui-même, les événements riront. Les grands succès rendent modeste, s'ils ne rendent sot.

9 septembre 1921.

LES CONTES

La vérité des Contes est en ceci que l'ordre extérieur est considéré comme négligeable en comparaison de l'ordre humain. Les distances sont peu de chose; l'homme les franchit comme en un rêve, sur le tapis magique, ou bien emporté par des dragons volants. Un obstacle matériel est peu de chose, si les puissances sont favorables; en revanche tout devient obstacle si l'on n'a pu fléchir les puissances contraires. Cela ne représente point si mal la perspective de nos épreuves et de nos malheurs. Le paysan ne se plaint point des racines, lorsqu'il défriche; c'est son bonheur de vaincre la terre; le même homme perd le sommeil pour un

procès; c'est qu'il ne voit point alors de passage; les puissances contraires arrêtent tout. Un chasseur ne se plaint point de ce que les perdrix ont des ailes; mais l'écriteau le met en colère. L'homme en ses actions rencontre bientôt l'homme. Remarquez que le problème de l'existence matérielle est résolu aisément par l'espèce; faire des routes, défricher, cultiver, transporter, échanger, ce n'est qu'un jeu; nous en sommes à chercher les difficultés. Quel besoin d'aller de Paris à Londres par la voie des airs ? Mais c'est un bonheur d'y réussir. Seulement le roi des airs trouvera peut-être au logis une femme acariâtre, ou obstinément muette; ici commencent les difficultés véritables.

Le grand mal c'est la guerre, et la guerre vient toute des hommes. Avec l'argent que la guerre nous a coûté, ou, pour parler mieux, avec les journées de travail que la guerre a consumées et usera encore par ses ruines, que n'aurions-nous pas fait ? Des parcs autour de nos écoles, des hôpitaux semblables à des châteaux; l'air pur, le lait crémeux, et la poule au pot pour tous; tout cela n'était qu'un jeu. Mais les refus, les défiances, les obstinations, les colères, cela coûte si cher que les richesses du travail sont comme vaines entre nos mains. Ce que représentent très bien les fictions populaires, aussi anciennes que les hommes. La terre n'est pas grande devant le désir. Le prince Charmant est déjà en route; il arrivera, et même il reviendra, soyez tranquille; et ce voyage fini, quand il le contera, sera d'un court moment. Mais, comme il va partir, le voilà fixé au parquet de la chambre par le décret d'une vieille sorcière. Qui n'a pas été enchaîné, sans liens visibles, par le décret de quelqu'un ? Décrets motivés communément, dans la vie réelle, mais par des raisons qui ne sont jamais les vraies raisons. Les contes pénètrent jusqu'aux racines. Les enchanteurs et les sorcières, personnes d'âge, s'opposent à tout ce qui est jeune et beau. Presque toute la tyrannie en ce monde humain vient de gens qui s'ennuient. Bref les hommes dépendent surtout des hommes. Le caprice d'un tyran entraîne soudain les peuples en une suite de catastrophes. On a donc raison de dire, comme disent les contes, que l'immense industrie est bien facile comparée à l'inextricable politique. Ce que les contes représentent à merveille par des sorciers mécontents.

Je remarque encore autre chose, c'est que, selon ces frappantes peintures, le merveilleux n'entre point dans les âmes. Il n'y a point d'enchanteur qui guérisse quelqu'un de l'envie ou de la haine. La sorcière peut bien enchaîner le prince Charmant sans aucun lien visible, et même le changer en Oiseau Bleu; elle ne peut faire qu'il n'aime pas celle qu'il a choisie; en Oiseau Bleu encore il vient chanter à la fenêtre de la bien-aimée. Ce qui signifierait que l'esprit n'est point de condition serve, et demeure bien au-dessus des puissances même surnaturelles. Au reste il arrive presque toujours dans les contes qu'un enchanteur contrarie l'autre, ce qui fait que l'amour courageux et la volonté ferme passent à travers les passions incohérentes, et parviennent à leur fin. Ainsi la fidélité est couronnée par le hasard; et cela n'est pas sans portée, car les forces, humaines ou cosmiques, ne poussent pas toutes dans le même sens, et c'est ce qui fait qu'un brave cœur trouve enfin passage. Qui soutiendra que les contes sont mauvais à lire, quand on peut voir que l'expérience réelle, si bien fardée, dissimule aux yeux de ceux qu'elle prétend instruire justement ces fortes et toniques vérités que j'aperçois dans les contes ?

10 septembre 1921.

PIQUONS L'HONNEUR

PARMI les jeunes qui, au mois de septembre de l'année quatorze, apprenaient en même temps que moi le métier des armes, il y avait un grand garçon à particule, membre de la Ligue des patriotes, qui distribuait de petites brochures, auxquelles il ajoutait ses propres discours, emphatiques et plats. Ce bruit emplissait la chambrée. Souvent je tirais ma pipe de ma bouche pour lui demander s'il savait quand Monsieur Barrès s'engagerait pour la durée de la guerre. Et de rire. Les bonnes plaisanteries ne s'usent point. Celle-là a toujours produit son double effet; l'homme de l'avant se moquait, l'homme de l'arrière s'irritait. J'avais donc sous la main comme un réactif chimique qui me faisait connaître aussitôt, dans le doute, si un homme vêtu en militaire avait com-

battu ou non. Ce ridicule démesuré, je dirais presque inespéré, a vengé un peu la plèbe combattante. Mais, quoique l'expérience m'ait fait voir beaucoup de choses propres à user l'étonnement, je m'étonne encore qu'un homme en vue ait pu braver à ce point le mépris.

Le jeune héros de la classe quatorze devait m'étonner encore un peu plus. Lorsqu'il fut tombé de cheval deux ou trois fois, sans grand dommage, il se mit à nous parler d'une cruelle piqûre au cœur, et à dire que les médecins autrefois l'avaient condamné à mourir en son printemps, et, pour finir, qu'il demandait quelque poste de vigie au Mont-Valérien, assez heureux, en cet humble emploi, de servir encore sa patrie. Les autres, tout frais pondus, et qui croyaient encore beaucoup aux maladies de cœur, ne savaient que dire. Mais le ciel m'a donné la rhétorique. « Ne faites pas cela, lui dis-je. Je vous vois encore un mois de vie; il s'agit pour vous d'en tirer le meilleur parti. Vous allez mourir au Mont-Valérien; ce n'est pas un bel endroit. Mais plutôt partons pour la guerre. Je sais que le colonel ne vous refuse rien. Vous obtiendrez cette faveur en même temps pour vous, pour moi, et pour deux ou trois bons garçons qui s'ennuient ici. N'ayant rien à conserver, vous serez brave. Vous rencontrerez bien quelque morceau d'obus là-bas; mais, au pis-aller, si vous mourez de peur, ce sera encore une belle mort. » Nous fûmes délivrés de ses discours, et les autres jeunes apprirent à mépriser.

J'écrivis à peu près le même discours à un ami plus jeune que moi de quelques années, et qui, attendant le moment de partir, me réchauffait de lettres martiales, impatient lui-même, disait-il. Malheureusement il sentait au cœur, lui aussi, une pointe douloureuse, et craignait que le verdict du major ne fût pas favorable. Ma lettre ne put rien contre le major. Ce vigoureux garçon fut conservé pour la victoire, et la célèbre encore.

« Mais, me dit le sage, où vont ces paroles cruelles, qui blessent tant de gens ? Est-ce vengeance et encore guerre ? Ou quoi ? » Simplement je manœuvre. Je crois que presque tous les hommes ont de l'honneur. Je suis assuré que c'est par honneur que les hommes les plus vigoureux se défendent de trop penser à la paix. Ce mal est sans remède à mes yeux; je n'aimerais pas une jeunesse sans honneur. Mais le mal ne serait pas grand si tous les

faibles, femmes, vieillards et malades, se faisaient un point d'honneur de ne pas volontiers pousser à la guerre. Car il n'y a point de déshonneur à être faible, malade, ou vieux. Mais il y a déshonneur si, étant faible, malade ou vieux, on se permet de pousser à la guerre. Du moins c'est ainsi que je vois les choses. Je ne blâme point; j'éclaire seulement un coin noir.

14 septembre 1921.

RACES

Ce que dit Comte des trois races humaines est toujours bon à considérer. Comme chacun peut distinguer autour de soi trois espèces d'hommes, selon que l'intelligence, l'activité ou les affections dominent, ainsi on peut distinguer une race active qui est la jaune, une race intelligente qui est la blanche, et une race affective ou affectueuse qui est la noire. Mais ces différences doivent être comprises comme subordonnées. Comme les affections d'amour, de haine, de jalousie, d'enthousiasme, d'espérance, de regret, de joie et de tristesse sont les mêmes par les causes et le développement en tout homme, qu'il soit noir, blanc ou jaune, comme les lois de l'action, coutume, habitude, savoir-faire, travail, persévérance, sont les mêmes en tout homme, qu'il soit jaune, noir, ou blanc, ainsi l'intelligence est la même en tous, la géométrie est la même pour tous, l'astronomie est la même pour tous; au premier signe on le reconnaît. Pour moi, je n'ai aucune peine à reconnaître mon frère humain sous ces variétés de couleur. A quoi aident les différences autour de soi dès qu'on les remarque; car l'attention que l'on peut appeler jaune, et qui cherche au-dehors son butin, se lit sur plus d'un visage blanc; et la fidélité noire au beau regard, de même; en tous l'intelligence domine, qu'elle dessine l'action ou qu'elle rumine les passions. Il ne faut pas décider que le type intelligent, qui est l'ordinaire chez les blancs, soit supérieur aux autres; ces questions n'ont pas plus de sens que tant d'autres où l'on demande qui vaut mieux du brun ou du blond, de l'agriculteur ou du citadin, du poète ou du calculateur. Il y a pour chacun une perfection

propre, qui est à réaliser par lui-même. Les esprits tyrans, qui cherchent un miroir d'eux-mêmes, repoussent aussi bien l'Allemand que le noir; ils inventent des races, et vivent de mépriser. Je n'ai point cette maladie; j'aime les différences et les variétés.

J'ai observé chez des noirs encore jeunes une violence et une profondeur de colère étonnantes, pour de faibles causes; mais sans durée; la confiance, l'affection, la reconnaissance revenaient bientôt avec un sourire d'enfance. Je trouvais en eux une aptitude suffisante à comprendre et à retenir, mais non point la force d'esprit, rare au reste en toute race; j'en voyais bien la raison; ils n'avaient pas cette curiosité sans préférence qui guette l'idée. Mais il me semble que notre modèle d'homme, qui se plaît à penser plutôt qu'à aimer, n'a pas moins besoin que l'autre d'une culture harmonieuse, et ferait une autre espèce de monstre, s'il restait sauvage. Quand nous aurons appris la mathématique à l'univers, si le jaune alors nous a appris l'action, et si le noir nous a appris la fidélité, qui aura gagné le plus à ces échanges ? Tous auront gagné. Sans doute faut-il la coopération des trois races pour faire l'humanité.

Ceux qui ont connu des serviteurs noirs racontent de beaux faits. Il n'est point rare qu'une nourrice noire aime son nourrisson comme son propre enfant, et qu'elle soit fidèle dans la mauvaise fortune, sans hésitation, sans regret, on dirait même avec bonheur. Et il est ordinaire que ces cœurs généreux s'attachent à un portrait ou à quelque autre souvenir non négociable, et méprisent l'argent, chose presque incroyable chez nous, où la précaution domine toujours assez sur le cœur, quelque comédie que l'on joue. D'après ces formules beaucoup trop simplifiées, on déciderait déjà pourtant quel sera, des deux, le maître, et quel sera l'esclave. Si l'on considère aussi comme la colère est proche de l'amour, et ce qu'il y a de fidélité dans la vengeance, peut-être comprendra-t-on que la première police du monde appartenait de toute façon à la froide race blanche. L'Esprit est en un sens la moindre des valeurs; mais toutes les valeurs s'acclament pour roi, car c'est par lui, incorruptible, que toutes les valeurs sont reconnues.

19 septembre 1921.

SPIRITES

L'ASSURANCE des spirites et théosophes, en leurs congrès, est un fait humain de première grandeur. Ces hommes de bonne foi n'en sont plus à discuter sur les faits, mais sur l'interprétation des faits. Or, je n'ai jamais vu de tels faits, et je ne suis point curieux d'en voir; et vous, qui me lisez, de même. Situation singulière, et qui fait scandale aux yeux des honnêtes spirites et des vertueux théosophes. Sans aucune ironie je veux écrire ici que ces nouveaux croyants, autant que je les connais, sont à mes yeux parmi les plus purs, les plus justes, les plus pacifiques des hommes. Je ne crois point qu'ils cherchent jamais à nous tromper; j'irais même jusqu'à dire que leur religion est bienfaisante et au fond vraie. Cependant je ne crois point ce qu'ils racontent, et je ne m'en soucie point. Je pense même, sans aucune réserve et sans la moindre nuance d'incertitude, qu'il y aurait désordre et menace d'injustice, si leur méthode de croire et de penser s'étendait beaucoup. Il y a ici quelque chose à débrouiller, ou, pour mieux dire, toutes les idées seraient à reprendre. Il faut se contenter de quelques remarques.

L'ordre humain est vacillant. Il change sous le regard. Si je ris à l'enfant, il me rit. L'importance jette le timide hors de lui-même, la grâce le rassure. Si je pardonne à mon ennemi, je n'ai plus d'ennemi; en revanche le soupçon aussitôt fait naître la fraude; l'amour trouve toujours ses preuves, et la haine aussi. L'enthousiasme cherche la paix, et fait la guerre; et la justice en armes équivaut à la pire injustice. Cependant la faim, la fatigue et le sommeil disciplinent sans peine ces humeurs changeantes; le travail les règle, l'échange les soumet, et on revient, par la nécessité, à un ordre supportable qui est la revanche de Sancho. Cela n'est point le signe que nos plus nobles rêves seront réduits à l'existence animale; ce retour de pensée ne résout rien; mais c'est plutôt le signe que l'ordre humain doit s'accorder, si beau qu'on le suppose, à des conditions inférieures. La connaissance de l'ordre extérieur est le premier moment de la délivrance; et la connaissance de l'ordre astronomique, justement parce

qu'il est soustrait à nos prises, fut ici la première lueur. Si les étoiles dansaient comme des moucherons, les passions y auraient vu ce qu'elles cherchaient; si le ciel était peuplé seulement de comètes voyageuses, nous n'aurions jamais surmonté les apparences du rêve.

Quel long travail, quelle suite d'observations concordantes et de prédictions universellement constatées pour en arriver à comprendre la marche des planètes dans ce monde ordonné ! Que d'archives et que de patience ! Que de vaines rêveries, que d'espérances trompées; quelle fortune aussi pour le levier, le treuil et la balance ! L'incrédulité ne compte plus maintenant ses victoires. Le monde enfin s'est montré, pur d'intentions bonnes ou mauvaises, fidèle en ses lois invariables, régulateur en même temps de nos actions et de nos pensées. Il est strictement vrai de dire que le miracle était l'ordinaire, au temps où l'on interprétait naïvement l'ordre extérieur d'après l'instable et flexible ordre humain. Tout le progrès est en ceci que l'ordre extérieur s'est montré dans un brouillard de miracles. Tous les miracles se montrent encore dans la première apparence. Nous rêvons comme au temps d'Hector et d'Énée, et les étoiles tournent d'est en ouest pour nous comme pour eux; mais c'est l'interprétation qui fait la différence des pensées. Que nous tenions ferme à cette mécanique préjugée, qui a déjà expliqué tant de miracles, cela peut se comprendre; et nous commençons même à soupçonner, d'après le travail des siècles, que constater sans comprendre, ce n'est pas encore constater.

20 septembre 1921.

FANTÔMES

L'INCONSCIENT, je ne puis vous dire si c'est quelque chose de vrai ou de faux. Au reste il y a réponse à tout; mais je fuis les polémiques. Cette idée de l'inconscient, tant vantée et si bien vendue, je n'en fais rien; je n'y suis jamais conduit naturellement; quand j'ai voulu en user, afin de me mettre à la mode, elle n'a rien saisi de l'homme, ni rien éclairé. L'intérieur de l'homme, et ce genre de pensée qui prétend se passer

du monde, voilà une fiction de littérateur. Un homme qui ne perçoit point n'est pas livré à ses propres idées; bien plutôt il n'a plus d'idées; il dort. S'il rêve, c'est que l'univers extérieur l'attaque par quelque côté; c'est qu'il commence à percevoir. L'homme pensant, selon moi, c'est l'homme en mouvement; ce qu'il garde en lui, ce n'est que structure et mouvement; ce n'est point pensée. Rien ne se conserve moins, rien ne dure moins qu'une pensée. Je comprends bien qu'un homme prétende penser à lui tout seul et en fermant les yeux; mais jamais je n'en crois rien. L'homme pense d'après son geste, j'entends d'après la disposition et le mouvement de son corps dans le moment même, et aussi d'après les choses qui agissent maintenant sur lui. S'il ferme d'abord les poings, le voilà en colère; s'il tend la main et sourit, le voilà amical et conciliant. Il aperçoit un fantôme et s'enfuit, comme fit Masséna en trouvant une statue de marbre sur un escalier; sa perception est d'un homme qui s'enfuit, mal placé alors pour juger du fantôme. La circonstance fait beaucoup, en disposant notre corps; un escalier invite à la fuite précipitée, et je tiens qu'un homme qui monte a d'autres idées qu'un homme qui descend. Le froid aux pieds change nos rêves. Un chant d'oiseau ou le cri d'un marchand d'habits me jettent dans d'autres pensées. Un soldat qui salue respecte. La perruque donne aussitôt le sérieux au magistrat; la coiffure et l'aigrette effacent tout sérieux dans une femme parée pour le bal; supposez-lui des cheveux pendants et une robe de chambre, elle pensera d'autre manière. Et j'ai assez souvent observé comme le premier son de la voix, s'il est mal posé, entraîne l'humeur et même les idées. Toutes ces fantaisies sont neuves en chacun, et toujours neuves; nul n'a deux fois le même souvenir, quoique chacun y prétende, et nul ne retrouve une brillante idée, s'il ne la fixe par l'écriture. Si vous voulez saisir l'animal pensant dans ses réelles poésies, si souvent imprévisibles, toujours instables, regardez ses mains, regardez ce qu'il fait, s'il est assis ou levé, quel outil il tient, si sa barbe est faite, s'il a un chapeau pointu ou un bonnet de nuit.

Mais à quoi sert ce troisième personnage? Quelle est cette ombre qui pense derrière le penseur? Quelle est cette triste figure qui pousse en avant une vieille

idée de conserve ? Quel est ce souvenir tout fait qui reste dans la coulisse, et qui soutient le rôle comme le souffleur soutient l'acteur ? Quelle est cette conversation d'invisibles ? C'est à faire frémir. Maeterlinck, vous abusez; ce n'est pas un fantôme qui parle derrière ce fauteuil, mais une procession de fantômes; il y a un inconscient de l'inconscient; mais je me moque d'abord, et l'instant d'après je m'ennuie d'attendre toujours quelque chose qu'on ne voit jamais. Les héros de Shakespeare sont d'une étoffe plus solide, naïvement formant leur idée dans leur poing; tous dans le moment; tous improvisant, neufs, poètes d'eux-mêmes. Cassius, Hamlet, tirent l'épée, et leur pensée bondit. Othello étend ses puissantes mains, et la certitude s'achève en lui, comme elle se défait dès que l'étreinte se relâche. Mais n'imaginez pas que quelque autre Othello ait parlé à l'oreille d'Othello. C'est Iago qui lui a parlé à l'oreille. Le More est suffisant en sa puissante structure; et les pensées qu'il forme, suffisantes aussi. Souvenir est action, discours, perception. Bref le dedans de l'homme n'explique jamais rien de ce qu'il dit, ni de ce qu'il fait. Ce qu'exprime le théâtre qui étale le geste et la situation de façon que le mot en résulte; et la plus belle invention du théâtre c'est le monologue, où cette découverte de soi se fait par le mouvement. Ainsi toute l'âme est sous les yeux du spectateur. Il n'est pas besoin de supposer quelque idée sourde qui revient du fond de la nuit; le monde est assez grand; et l'homme pensant le parcourt, faisant de chaque chose dieu et destin. Mais qui donc a inventé de loger la pensée de l'homme dans l'homme ? Il lève la tête dans la nuit; il voit son étoile, et c'est sa pensée.

23 septembre 1921.

L'ART DE SE BIEN PORTER

L'ÉGALITÉ d'âme ne reçoit pas, en général, de récompenses extérieures; mais elle est certainement favorable à la santé. Un homme heureux se laisse oublier; la gloire le viendra chercher quarante ans après sa mort. Mais contre la maladie, plus intime que l'envie et bien

plus redoutable, le bonheur est la meilleure arme. Contre quoi l'homme triste trouve à dire que le bonheur est un effet et non une cause; c'est trop simplifier. La force fait qu'on aime la gymnastique; mais la gymnastique volontaire donne force. Bref, il y a certainement une attitude viscérale, s'il est permis d'ainsi dire, qui favorise le combat et l'élimination, et une autre, contraire, qui étrangle et empoisonne celui qui la prend. Sans doute on ne peut pas étirer et masser ses propres viscères comme on étend les doigts; mais comme la joie est le signe évident d'une bonne attitude viscérale, on peut parier que toutes les pensées qui vont à la joie disposent aussi à la santé.

Il faudrait donc se réjouir lorsque l'on est malade? Mais cela, dites-vous, est absurde et impossible. Attendez. On a assez dit que l'existence de l'homme de guerre, les projectiles mis à part, était bonne pour la santé. J'ai pu m'en rendre compte, ayant mené pendant trois ans l'existence du lapin de garenne, qui fait trois tours dans la rosée, et rentre en son trou au moindre bruit. Trois années sans ressentir autre chose que la fatigue et le besoin de dormir. Or, j'avais l'estomac de mon siècle, et je traînais une maladie mortelle depuis mon âge de vingt ans, comme tous ceux qui pensent sans agir. On a bientôt dit que cette prospérité du corps tient à l'air campagnard et à la vie active; mais j'aperçois d'autres causes. Un caporal d'infanterie, le même qui me disait : « Nous n'avons plus peur; nous n'avons plus que des transes », vint un jour à mon abri avec un visage qui exprimait le bonheur. « Cette fois, dit-il, je suis malade. J'ai la fièvre; le major me l'a dit; je le revois demain. C'est peut-être la typhoïde; je ne tiens plus debout; le paysage tourne. Enfin c'est l'hôpital. Après deux ans et demi de boue, j'ai bien mérité cette chance-là. » Mais je voyais bien que la joie le guérissait. Le lendemain il n'était plus question de fièvre, mais bien de traverser les agréables ruines de Flirey, et pour gagner une position encore pire.

Ce n'est pas une faute d'être malade; la discipline ne peut rien dire contre, ni l'honneur. Quel est le soldat qui n'a point guetté en lui-même, dans les transports de l'espérance, les symptômes d'une maladie, même mortelle? On finit par penser, en ces jours atroces, qu'il est bien agréable de mourir de maladie. De telles pensées

sont bien fortes contre toute maladie. La joie dispose le corps, en son intérieur, mieux que le plus habile médecin ne saurait faire. Ce n'est plus cette peur d'être malade qui aggrave tout. S'il y eut, comme on dit, des solitaires qui attendaient la mort comme une grâce de Dieu, je ne m'étonne pas qu'ils soient morts centenaires. Cette durée que nous admirons chez les vieillards, quand ils ont fini de s'intéresser à quelque chose, vient sans doute de ce qu'ils ne sentent plus la peur de mourir. Choses qu'il est toujours bon de comprendre, comme il est bon de comprendre que la raideur, qui vient de peur, fait tomber le cavalier. Il y a un genre d'insouciance qui est une grande et puissante ruse.

28 septembre 1921.

ESPÉRANCE

Un incendie me faisait penser à l'Assurance. Voilà une déesse qui n'est pas aimée, à beaucoup près, comme la Fortune. On la redoute; on lui porte de maigres offrandes, sans aucun enthousiasme. Et cela est aisé à comprendre; les bienfaits de l'assurance ne se montrent qu'en même temps que le malheur. Le plus grand bien c'est évidemment de n'avoir point le feu chez soi; mais c'est un bien de toutes les minutes, qu'on ne sent point, comme d'avoir ses bras et ses jambes. Au regard de ce bonheur négatif, l'argent dont on le paie semble follement donné. Je ne vois que les grandes entreprises qui paient la prime sans tristesse, comme elles paient tout; mais je plains aussi ces capitaines du commerce qui ne savent pas à la fin d'une journée s'ils ont perdu ou gagné; sans doute leur plaisir réel vient surtout du pouvoir qu'ils exercent sur une armée de commis.

Ceux qui ont de grandes espérances et de petits moyens ne peuvent aimer l'assurance. Imagine-t-on un commerçant qui s'assurerait contre la ruine? Rien ne serait plus facile s'ils mettaient tous en commun les bénéfices qui dépassent l'ordinaire. Ainsi les maisons associées prospéreraient, dans l'ensemble, passablement; les commerçants associés seraient comme des fonctionnaires, assurés d'un traitement fixe et d'une retraite;

assurés, s'ils le voulaient, d'un médecin, d'un chirurgien, d'une maison de convalescence; assurés d'un voyage de noces et d'une suite de voyages d'agrément. C'est la sagesse même; et c'est très beau dans les livres. Mais il ne faut pas oublier que, dès que la vie matérielle est ainsi assurée, dans le sens plein du mot, tout le bonheur reste à faire. Qui n'a point de ressources en lui-même, l'ennui le guette et bientôt le tient.

La déesse Loterie, que les anciens appelaient la Fortune aveugle, est bien plus tendrement adorée. Ici des espoirs immenses, et, en compensation, la seule crainte de ne pas gagner, qui n'est rien. Si l'on imagine un office de toutes les assurances, il faudrait écrire sur la porte : « Vous qui entrez, laissez toute espérance. » Contre quoi tous les marchands d'espérance ont beau jeu. Ce qui ne vient pas d'ambition seulement, qui est vanité dans le fond, mais plutôt de cette invention infatigable qui va toujours en avant de l'action, et qui est lumière et joie sur tout métier. Perrette en son pot au lait ne voit point de repos, mais le travail au contraire. Veau, vache, cochon, couvée, ce sont des soins. Chacun, en ses travaux de chaque jour, en découvre d'autres où il voudrait se jeter. L'espérance abat le mur et aperçoit l'ordre des légumes ou l'ordre des fleurs à la place des herbes folles et de la broussaille. L'assurance emprisonne.

La passion du jeu est admirable à considérer. L'homme y est aux prises avec un hasard dépouillé, un hasard voulu et inventé. Il y a une assurance gratuite contre les risques du jeu; il suffit de ne point jouer. Mais presque tous ceux qui ont du loisir se jettent aux cartes ou aux dés, adorant les sœurs jumelles et inséparables, l'espérance et la crainte. Et peut-être l'homme est-il plus fier de gagner par heureuse chance que de bien jouer. Ce qu'exprime le mot féliciter; car féliciter c'est proprement louer le succès, et non pas le mérite. Antique idée de la faveur des dieux, qui survit aux dieux. Si l'homme n'était pas ainsi, la justice égalitaire régnerait depuis longtemps, car ce n'est pas difficile. Mais l'homme n'aime guère ce qui n'est pas difficile. César règne par l'ambition de tous; c'est notre espérance couronnée.

3 octobre 1921.

LES MARTYRS

Comme je lisais *Les Martyrs* de Chateaubriand, je vins à penser que ce livre conviendrait pour nos écoliers. Un esprit libre acceptera aisément *Télémaque* qui est un livre païen; pour *Les Martyrs,* il y aura quelque résistance; mal fondée. Si nous voulons que nos garçons et nos filles aient quelques vues de l'histoire humaine, nous ne pouvons pas vouloir qu'ils ignorent le catholicisme; et la vérité du catholicisme ne peut pas être séparée de ce paganisme qu'il a remplacé. Ce passage est d'importance; il domine encore nos mœurs et se trouve marqué dans toutes nos idées sans exception. Un enfant ne doit pas ignorer ce moment de l'histoire humaine. Imaginez quelque fils de riche qui ne connaîtrait au monde d'autre source de lumière et de chaleur que l'ampoule électrique. La connaissance qu'il en aurait serait abstraite parce qu'elle serait immédiate; l'ampoule électrique suppose avant elle, aussi bien en idée qu'en fait, une suite d'essais plus faciles, le verre, le charbon, le feu, le silex; j'en oublie. De même toutes nos pensées, de théorie et de pratique, développent le catholicisme, qui développe lui-même le paganisme, comme on le comprend d'abord par les anticipations des Stoïciens et même de Platon, comme on voit encore aujourd'hui d'après les superstitions bretonnes, si naturellement incorporées au culte des saints, de la Vierge et de la Trinité; mais la métaphore me trompe; c'est bien plutôt la métaphysique catholique qui prend corps dans le polythéisme subordonné. Qui n'a point médité là-dessus ignore l'humanité.

Chateaubriand est un bon guide ici, et le meilleur peut-être, par cette contemplation poétique qui laisse toute chose à sa juste place. D'un côté la nouvelle organisation de la famille, la condamnation de l'esclavage, la guerre transformée devant l'esprit, et déchue de son rang, tout ce bel avenir, tout cela est célébré comme il faut. Mais d'un autre côté le paganisme n'est point défiguré; Démodocus, le prêtre Homérique, n'est pas moins vénérable que l'évêque Cyrille, et l'ermite chrétien du Vésuve a les dehors et les maximes d'un Stoïcien. Le ciel des anges et l'enfer des diables dirigent les combats

humains et distribuent les épreuves, comme font les dieux de l'Iliade. Il apparaît, par le récit même, que le courage, la pudeur, la justice n'avaient pas moins de prix pour les anciens que pour nous. Même le fanatisme catholique n'est point déguisé; on voit ici au naturel l'enfant ingrat qui frappe sa nourrice; et cela est propre à éclairer le progrès humain, toujours servi, mais souvent mal servi, par l'énergie des passions.

J'admire cette force d'esprit qui prend ses distances, et l'homme qui veut être spectateur de cette religion même à laquelle il a juré d'être fidèle. Il y a de la hauteur, en cet homme, qu'il veut nommer indifférence, mais qui vient plutôt de clairvoyance. Humain et solitaire, ce voyageur. Napoléon ne l'étonna point; il annonça la République. Cependant il fut fidèle invinciblement aux rois légitimes, ce même homme qui a écrit : « Je ne crois pas aux rois. » Je trouve une belle parole dans *Les Martyrs*. Eudore, chrétien, couvre un pauvre de son manteau. « Tu as cru sans doute, dit la païenne, que cet esclave était quelque dieu caché ? » « Non, répondit Eudore, j'ai cru que c'était un homme. »

4 octobre 1921.

ÉCRITURES

Gobseck tendait un doigt; c'était sa manière de donner la main. Chacun a pu observer que cet accueil de la main par la main est une sorte de langage qui trompe beaucoup moins qu'aucun autre. Il y a de l'artifice dans le choix des mots, et souvent aussi dans le ton, qui est une sorte de chanson. Les mouvements du visage sont plus ou moins composés par la politesse. La coutume de manger en compagnie permet de deviner plus d'un secret; c'est dans le mouvement des mâchoires que l'homme fait connaître, si l'on peut dire, son véritable sourire; aussi y a-t-il un art diplomatique de manger. Mais l'homme se défie peu de ses mains. Il m'est arrivé de surprendre une vive impatience, et très bien dissimulée, d'après les mouvements d'une main encore amplifiés par un coupe-papier révélateur. Ce n'est point par hasard que la main tendue signifie franchise et

confiance; même la défiance sera connue dans ce geste imprudent.

J'ai observé des variétés étonnantes dans le geste de payer. On y saisit la vanité, l'insouciance, l'avarice, le secret; mais il est vrai aussi que l'usage du papier a changé tous ces gestes, et peut-être même, par une réaction naturelle, les sentiments de celui qui paie. Le poids de l'argent, et surtout de l'or, était comme un avertissement pour la main. Cette idée juste, que les mouvements de la main révèlent tout l'homme, a soutenu des recherches fantastiques concernant la forme des mains; on voulait chercher dans les lignes les traces du mouvement; d'où est sortie cette scolastique de ceux qui lisent dans les mains. C'est de la même manière que le sentiment des relations astronomiques a porté longtemps l'astrologie.

Si l'on fixait un stylet enregistreur sur la main d'un homme, l'épaisseur du trait, les déviations, les tremblements et les crochets dessineraient les orages intérieurs, et les moindres vicissitudes de l'équilibre vivant et pensant. Mais comment accorder les conditions mécaniques de ce genre d'observation avec les actions libres, improvisées, ingénues ? La plume s'en charge. L'homme qui écrit, écrit toute sa nature; il suit le modèle commun, mais il a sa manière propre de le suivre. L'idée de lire un caractère dans une écriture est donc une idée juste. La ligne signifie ce qu'on veut écrire; le trait révèle ce qu'on voudrait cacher. La ligne dessine le langage commun, le trait dessine la nature individuelle. La volonté modifie la ligne, mais elle ne peut modifier le trait sans une longue préparation, qui change alors l'homme. L'imagination plus ou moins disciplinée, qui est le poids du corps sur la pensée, s'exprime donc par ces incidents de la ligne, qui font le trait. Mais l'interprétation de ces signes est naturellement fort difficile, et la scolastique se substitue aussitôt à l'art véritable.

Les écritures révèlent assez clairement deux défauts opposés. La ligne sans incidents indique une pensée abstraite, ordinairement séparée de la nature corporelle; non troublée, mais non réglante, comme il arrive en ceux qui n'ont point de culture véritable. Au contraire le trait rompant la ligne révèle toujours une certaine intempérance, plus ou moins disciplinée, enfin une richesse et

une force qui ne se possède pas toute. L'intelligence artiste est certainement entre les deux, comme la danse est entre l'immobilité et la convulsion. Ici sont écrites les épreuves du sage, et ses victoires. C'est là qu'on voit bien si l'ornement est pris dans la masse, comme les saints de pierre, ou moulé abstraitement, comme les saints de plâtre. Pourtant j'ai envié quelquefois ces écritures séraphiques, qui ne percent pas le papier. « La colombe, dit Kant, pourrait croire qu'elle volerait encore mieux dans le vide. »

7 octobre 1921.

DIVINATION

Aux premiers jours de ce bel automne, on pouvait craindre un retour subit du froid. Les étoiles, en ces nuits claires, avaient cet éclat hivernal presque violent; la terre roulait sans manteau dans ces espaces froids; l'imagination apercevait déjà les glaces de janvier. Mais vers le même temps je vis deux ou trois bourdons, et une libellule; les cousins formaient leurs danses au crépuscule; de petits papillons sortaient de l'herbe, et essayaient leurs ailes. Je conclus de ces signes animés que nous aurions encore de beaux jours et je ne me trompai point.

Ce pressentiment que l'on remarque dans la plupart des bêtes sauvages n'est qu'un sentiment de ce qui est. C'est l'homme qui forme des pressentiments, par réflexion, et qui se trompe souvent. Se tromper est la rançon de penser. En l'animal la nature environnante s'exprime directement par des actions; l'animal se meut comme la poire mûrit. Remarquez que les êtres humains qui ont conservé cette puissance de prédire ne font jamais voir des pensées fortes. Il faut choisir. L'humanité règne par des erreurs hardies. C'est une erreur admirable que d'imaginer la sphère céleste tournant autour du pôle immobile; erreur difficile à redresser; mais toute l'astronomie est sortie de là. Le navigateur s'oriente d'après ces remarques; au lieu que les rossignols et les hirondelles sont portés d'un lieu à l'autre comme les nuages du ciel; les nuages ne se trompent jamais en leur course, ils vont selon le vent; ils s'épaississent ou se raréfient selon le

froid et le chaud; mais personne n'admire la sagacité des nuages.

Comme le haut des arbres annonce le vent, ainsi les mouvements de l'animal annoncent toujours quelque chose. Un lièvre fuyant traverse ma route; c'est qu'il a peur de quelque chose qui n'est pas moi; et ce quelque chose, que ce soit loup ou chasseur, mérite attention. L'animal imite l'animal et fuit du même côté; l'homme s'arrête et médite; de là un monde d'erreurs et de fantaisies, qui porte toujours en son centre un petit grain de vérité. L'homme qui croit comprendre le signe du lièvre traversant, et qui rentre chez lui par crainte d'un malheur indéterminé, se prive de l'expérience, et se jette dans un monde théologique où il s'emprisonne lui-même. Mais le chasseur égaré qui se fie au flair de son chien agit selon la sagesse; car son humble compagnon a remarqué un monde d'odeurs caressantes et nourrissantes, pendant que le chasseur inventait des dieux et des destins. Nous ignorons par quelles superstitions, par quelles conjurations, par quels essais, à travers quelles esquisses mythologiques l'homme est arrivé à rassembler les auspices et les aruspices dans le chien domestiqué. Les poulets sacrés des Romains sont un vestige de cet art tâtonnant, tout fleuri d'erreurs et surchargé de fictions politiques. Celui qui n'a pas défait brin à brin le tissu de ces aventureuses pensées ne sait rien de l'homme.

9 octobre 1921

POUVOIR MASCULIN ET POUVOIR FÉMININ

L'IDÉE que, dans un ménage, la femme pense plus que l'homme, semble d'abord ridicule. Ce qui fait que, le plus souvent, les femmes tombent dans un bavardage vide, c'est qu'elles vivent d'égards et de politesses, qui sont des formes sans contenu, au lieu que les hommes sont instruits par leur travail, et découvrent bientôt la nécessité extérieure, soit dans les choses, soit dans l'ordre humain. Il n'est pas mauvais de suivre d'abord cette idée que l'homme est naturellement fait pour conquérir les

choses, les transformer et se les approprier. Les idées précises qu'il prend de son expérience sont certainement une partie de la sagesse. Ce qui est, ainsi que le possible immédiat, occupent bientôt tout son esprit, et les chimères s'envolent. L'exécutif, soit dans l'État, soit dans la famille, est toujours durement ramené par l'objet même et, devant l'action pressante, dit aussitôt adieu à ses projets chéris; ainsi se forme communément l'esprit masculin, toujours opérant et coopérant, toujours obéissant afin de réaliser. Ce genre de pensée se fatigue et se repose en même temps que le corps; et l'habitude de penser en agissant, et en quelque sorte dans les jours et passages que l'action découvre, fait que la pensée masculine s'ennuie d'elle-même dans l'oisiveté; le jeu de cartes et le jeu d'échecs sont des jeux masculins.

Un certain genre de rêves et de chimères accompagne au contraire le travail féminin, qui, dans l'ordinaire, est presque machinal et sans invention aucune. Le jeu des possibles est alors grand comme le monde, surtout par le spectacle continuel de l'enfant, d'abord élevé, ainsi qu'il convient, selon le modèle humain et non selon la nécessité extérieure. Cette pratique du gouvernement domestique, toujours réglée d'après des maximes, dispose au jugement moral et à la contemplation. Il ne faut pas oublier non plus que le pouvoir moral suppose l'art de persuader et de deviner, d'où un genre de pénétration et de ruse qui ne ressemble nullement aux précautions et à la dextérité de l'artisan. « Il faut que je demande conseil à ma femme », dit M. de Rênal; Birotteau devrait bien écouter Mme Birotteau; M. Jourdain ne devrait pas mépriser Mme Jourdain. Je m'en tiens à des exemples pris du roman et de la comédie; les exemples réels sont souvent ambigus, et toujours mal connus. C'est déjà quelque chose d'apercevoir une idée directrice en ce sujet difficile et neuf.

D'après cela on se fera quelque idée du pouvoir des femmes. Dès que la culture humaine l'éclaire, le tribunal féminin est le plus redoutable et le plus redouté de tous; les Cours d'amour et les règles de la Chevalerie en témoignent assez. Pouvoir spirituel, à bien regarder. En revanche il faut considérer équitablement la nature de ce pouvoir masculin, qui est temporel, et toujours appuyé sur les nécessités extérieures. L'homme est le maître

parce qu'il agit, non pas parce qu'il pense; et ce qu'il rapporte à la maison c'est l'inflexible arrêt de l'ordre extérieur; ce qu'il apporte et exprime impérativement, c'est, à proprement parler, la nécessité d'obéir. Il est l'ambassadeur des choses; ce sont les choses qui parlent net, et non pas lui. Mais il est ordinaire que l'on s'en prenne au messager de la nouvelle qu'il apporte. Le tyran, ce n'est point l'homme, c'est l'ordre des choses. Quand la femme veut faire sa propre vie par son travail, elle se trouve en face de la nécessité extérieure, humaine ou cosmique; en cet état d'indépendance abstraite, elle n'obéit pas moins; au contraire elle obéit plus. C'est la même erreur que de vouloir être roi, afin d'être délivré d'obéir. Nul n'obéit plus qu'un roi.

14 octobre 1921.

LEÇON DE L'ÉCLIPSE

Nous eûmes pour cette éclipse une nuit sicilienne. La lune se leva dans les chemins du soleil de mai; je reconnus les ombres de ce beau printemps; mais ce n'était plus la lune du rossignol, ni ses ombres allongées; c'était déjà la haute lune d'hiver. Occasion de penser à ce chemin oblique que la lune et le soleil suivent dans le ciel. Et puisque la pleine lune est à l'opposé du soleil, il est naturel qu'elle soit basse quand le soleil brille presque au sommet du ciel; haute au contraire, quand le soleil de l'hiver se traîne sur l'horizon méridional. Cependant, par l'effet d'un peu de brume peut-être, l'entrée dans la pénombre se laissait à peine deviner par des ombres moins marquées sur l'herbe; c'était comme un premier voile sur la nuit terrestre.

La lune, quand je revins, avait bondi au-dessus des chênes; plus petite d'apparence, plus fortement dessinée, comme une perle sur un velours; image de la Chasseresse inviolable. Mais l'ombre du ciel sembla la tacher en un point, sur son bord oriental, et vers le haut. J'attendais l'ombre par-dessous, comme un chat attend la pluie. L'éclipse plus embrumée que j'avais vue il y a quelques années commençait ainsi. Il n'est pas mauvais de se tromper d'abord; l'esprit est ramené de ses rêves, et réelle-

ment réveillé; je plains ceux qui ne se trompent plus. Il fallut réfléchir à ceci que, comme le soleil en cette saison n'est pas encore au plus bas, la pleine lune n'est pas encore au plus haut; son mouvement vers l'est est donc montant; et comme c'est par ce mouvement qu'elle entre dans l'ombre, tout se trouve expliqué. Par l'ombre, je perçus la position du soleil; cette ombre arrondie et nette, aussi noire que la nuit, projetait sur la lune le contour de la terre, l'Afrique peut-être, ou l'océan Indien, et les mers polaires du Sud. Par le progrès de l'ombre, le mouvement de la lune m'était sensible, diminué pourtant du mouvement du soleil, environ douze fois plus lent. La lune et l'ombre montaient ensemble dans le ciel, en même temps que les étoiles déjà plus brillantes; mais j'arrivais à comprendre, par le spectacle même, que ce mouvement commun ne modifiait en rien l'éclipse. Ainsi s'instruisait Pythagore. Et je sentais en même temps un peu de mépris pythagorique, à l'égard des hommes sans cervelle qui croient que la nuit succède au jour. La lune et l'ombre témoignaient ensemble que le jour ne cesse point, ni la nuit, et que c'est la terre en tournant qui nous promène de l'un à l'autre. Comme l'éclipse du soleil par la terre que je voyais maintenant en quelque sorte de la lune, dure toujours ainsi, sans qu'il se trouve toujours quelque observateur convenablement placé pour la percevoir. Ainsi l'éclipse rentrait dans l'ordre, l'éclipse si touchante pourtant sur l'astre signe; car je crois que l'éclipse du soleil par la lune produit une crainte principalement animale ou biologique, au lieu que l'éclipse de lune éveillait une terreur proprement religieuse, et qui touchait d'abord l'esprit. Le froid me rappela que j'étais loin de l'heureuse Sicile, et termina mes réflexions.

23 octobre 1921.

FAUSSES PERSPECTIVES DU PROGRÈS

Gorki raconte, en ses Souvenirs d'enfance, comment il fut fouetté par son grand-père. Dans les livres d'images qui ont amusé mes premières années, on voyait passer le père Fouettard, avec son paquet de verges sous

le bras; mais ce n'était à mes yeux qu'une métaphore, comme sont, dans le tableau célèbre, la justice et la vengeance célestes poursuivant le crime. Jamais je ne déliai en pensée ce paquet de verges; jamais je n'en tirai quelque baguette d'osier assouplie par l'eau, propre à couper du premier coup la peau délicate d'un enfant; encore bien moins aurais-je imaginé les cinquante coups qui pouvaient suivre. Ce père Fouettard représentait pourtant quelque chose, et ses verges étaient à peu près comme les faisceaux et la hache dans nos ornements; ce ne sont plus que des emblèmes; mais ce sont aussi des témoignages. Il y eut un temps où le pouvoir s'appuyait sur la hache, sans aucune métaphore. Il y eut un temps où les enfants étaient fouettés au sang. L'enfance de Gorki retardait seulement d'un siècle sur la nôtre. Locke, que les pédagogues lisent encore, je ne sais pourquoi, ne connaît d'autre moyen que le fouet pour corriger l'enfant menteur.

Ce n'est pas que les hommes aient changé beaucoup. Vous verrez dans Gorki, en tournant ces tristes pages, que ce grand-père qui fouettait si cruellement son petit-fils, n'était pourtant pas une brute insensible. Au reste il arrive encore que des enfants reçoivent des coups; la guerre, aussi, a fait voir que la hache et les baguettes peuvent encore redescendre du ciel des métaphores, et régler l'ordinaire de nos actions. Mais c'est convulsion; ce n'est plus institution. On ne fouette plus le samedi; et il faut des crimes atroces pour que la hache se détache des faisceaux. Cependant l'ordre est assuré, dans la nation et dans les familles, aussi bien qu'autrefois.

Tout argument tiré d'une pratique ancienne et commune est faible. On raisonne trop souvent comme si l'esclavage, la torture, le fouet, la guerre étaient des moyens auxquels les hommes se sont arrêtés parce qu'ils ne pouvaient pas assurer l'ordre autrement. « Ferez-vous mieux ? » Cette idée est parente des rêveries universelles concernant un âge d'or, qui aurait précédé les périodes connues de l'histoire. Ces naïves croyances ont elles-mêmes leur source dans le culte des morts, qui autrefois, maintenant et toujours, conserve le souvenir des meilleurs, et purifie leurs vertus; et ce culte des morts à la fin, fait paraître le vrai type humain; mais d'un autre côté il nous trompe en nous laissant croire que les anciens,

en leur vie réelle, valaient mieux que nous. Cette perspective renversée nous trompera toujours au premier moment. C'est pourquoi il faut réagir énergiquement par une méditation suivie sur l'histoire réelle de l'humanité. L'histoire réelle consiste toujours à juger du passé d'après nous. Or nous devons savoir comment nous réagissons dans les temps difficiles. Quand les bourgeois de Paris commençaient à bourdonner comme une ruche, au temps des entreprises du fameux cardinal de Retz, ils ne croyaient point à des supplices, simplement ils s'entretenaient de leurs affaires presque sans réflexion; quand ils passaient à l'action, c'était toujours sous la pression d'une grande émotion comme peur ou pitié. Les résultats effraient, mais eux n'étaient pas effrayés, chacun se tirait d'affaire d'instant en instant, et comme il pouvait, et dans la foule, cela se traduisait par des effets de compression, ou des chocs terribles. La convulsion fut toujours le premier essai; elle l'est encore en chacun de nous. Ce qui est d'abord dicté par la poitrine, par les pieds et par les mains, c'est toujours le plus violent, le plus maladroit, le moins efficace des gestes. Et, dans ce monde humain, la contagion est si prompte que l'action la plus folle appelle aussitôt une riposte de même qualité. Fureur répond à fureur, et cruauté à cruauté. On peut dire que, dans l'ordre humain, les plus grandes erreurs produisent aussitôt leur propre justification. C'est ainsi que les hommes essayèrent d'abord le pire, le plus compliqué, le plus difficile. Comme celui qui monte à cheval; il fait d'abord tout ce qu'il faut faire pour tomber.

28 octobre 1921.

THALÈS, COMPAGNON MUET

QUAND un de nos agités me tire par la manche pour me faire connaître que toute la physique est maintenant changée, je pense d'abord à délivrer ma manche. S'il me tient ferme, alors je me mets tristement à réfléchir sur ces faibles propositions que l'on peut lire partout, et dans lesquelles je cherche vainement l'apparence d'une erreur. L'un me dit que la longueur d'un corps en

mouvement dépend de la vitesse. J'ai depuis longtemps l'idée qu'un torpilleur lancé à toute vapeur se trouve un peu raccourci, comme s'il heurtait du nez un corps dur. Et l'on m'a conté que les tôles d'un torpilleur rapide s'étaient trouvées comme plissées après les essais; chose prévisible. « En réalité, dit un autre, il s'agit d'un raccourcissement apparent, qui vient de ce que nos mesures sont changées par la vitesse. » Tout à fait autre chose alors; mais je n'ignore point non plus que les mesures sont changées par le mouvement; si je marche en sens contraire, un train mettra moins de temps à passer devant moi. « Justement nous y voilà, dit un troisième; le temps dépend des vitesses; ainsi ce qui est long pour l'un est réellement court pour l'autre. Et comme tout au monde est en mouvement, il n'y a donc point de durée de quoi que ce soit qui puisse être dite véritable. » Eh bien, pourquoi ne dit-il pas aussi qu'il est impossible à la rigueur de régler une montre sur une autre ? Par exemple, on règle un pendule de Paris sur un pendule de New-York, par la télégraphie sans fil; mais si vite que courent les ondes, je n'entends toujours pas le « Top » au moment même où il est envoyé. Et que sais-je de la vitesse de ces ondes elles-mêmes, si ce n'est par d'autres mesures ? Alors le quatrième : « Nous mesurons la vitesse de la lumière, et toujours par le moyen de quelque mouvement que nous supposons uniforme; cela même, l'uniformité, est relatif à la rotation de la terre, que nous supposons se faire toujours en un même temps. Cercle vicieux évidemment; l'horloge témoigne que la terre tourne avec une vitesse constante; mais la rotation de la terre, comptée par les étoiles, prouve que l'horloge marche bien. Le temps absolu nous échappe. »

Sur quoi je voudrais répondre que le mouvement absolu nous échappe aussi. Descartes a déjà dit là-dessus le principal; et quand on dit qu'une chose tourne ou se meut, il faut toujours dire par rapport à quoi; le passager qui se meut par rapport au navire, peut être immobile à ce moment-là par rapport au rocher. J'avoue qu'il est toujours utile de réfléchir là-dessus; mais que l'idée soit neuve, je le nie. C'est comme le grand et le petit, qui dépendent du point de comparaison. Platon s'amusait déjà à dire que Socrate, comparé à un homme plus petit que lui et à un homme plus grand, devenait ainsi plus

grand et plus petit sans avoir changé de grandeur. Or ici le cinquième, qui est philosophe de son métier, me dit : « Vous battez la campagne, au lieu d'étudier les théories elles-mêmes. Vous n'oseriez pas dire que l'espace où nous vivons est absolument sans courbure. Comment affirmeriez-vous que le temps dans lequel nous vivons a une vitesse constante, ou seulement une vitesse qui soit la même partout ? » Dans la bouche de ce mal instruit apparaît enfin une faute connue et bien ancienne, qui est de prendre la figure pour l'espace et le mouvement pour le temps. Car c'est une figure qui est droite ou courbe, et non pas l'espace; et c'est un mouvement qui est vite ou lent, et non pas le temps. Mais la discussion n'instruit pas. Je m'enfuis jusqu'à Thalès, compagnon muet.

31 octobre 1921.

L'ART DU COMÉDIEN

Tous les arts ont leurs secrets, mais l'art du comédien est peut-être le plus caché de tous. L'idée qui se présente d'abord, et qui est bien trompeuse, est que l'acteur doit donner l'apparence d'un homme qui éprouverait véritablement la fureur, l'horreur ou le désespoir. Toutefois ce n'est pas si simple. Nous sommes au théâtre comme à la messe; la première fin est de composer et conserver les signes; tout ce qui étonne, tout ce qui est ambigu, tout ce qui est violent fait aussitôt scandale et honte parmi les spectateurs; d'où, par une réaction naturelle, un rire contagieux doit résulter.

Guitry, dans *Monsieur Piégeois,* avait trouvé un geste vrai. Comme il entraînait un homme désemparé, à qui il essayait de donner quelque espérance, il le coiffait d'un chapeau mou, et l'autre se laissait équiper, semblable à une chose inerte; l'effet aurait dû s'élever au tragique; mais le chapeau se trouvant mis de travers, la salle riait. Signe ambigu, donc; aussi périlleux, et pour les mêmes causes, que l'hémistiche célèbre, prononcé par une jeune princesse : « Il m'appelle à régner. » Le poète avait tort. Au théâtre il ne faut point signifier en même temps deux choses.

Mounet-Sully arrivait au plus beau tragique dans *Œdipe,* par des mouvements composés selon la tradition. Dans *Hamlet* le même acteur se livrait à une gymnastique improvisée, et quelquefois faisait rire. Chacun sent bien qu'il serait imprudent de recevoir sur le théâtre un homme réellement irrité ou réellement affligé. Dont la raison est que les signes naturels des passions sont ambigus; un homme dans les paroxysmes est réellement égaré; les spectateurs seraient égarés aussi.

Cette expérience n'a jamais été faite au théâtre. Dans les réunions publiques elle est faite assez souvent, lorsqu'un homme gonflé de rancune ou de colère parvient à conquérir la tribune. C'est alors que l'on comprend que l'éloquence naturelle est tout à fait sans puissance. Premièrement l'homme passionné parle trop vite et n'est pas entendu. De plus les gestes et l'expression du visage n'étant nullement composés, l'expression ressemble à un texte surchargé que chacun lit à sa manière; l'unité du sentiment se trouve rompue; chacun improvise l'applaudissement, le blâme, la moquerie. Le rire triomphe bientôt, qui délivre du scandale, sentiment pénible et sans objet. D'après quoi l'on peut comprendre assez bien ce que c'est qu'un orateur, et aussi ce que c'est qu'un comédien. Une nécessité commune à ces deux arts est que l'on soit entendu; le plus grand génie doit se soumettre à cette condition. D'où l'on peut deviner que les arts solitaires ont été formés par les arts de société, comme on peut nommer l'éloquence et le théâtre. C'est la foule qui a discipliné l'expression; c'est le renvoi des signes par la foule qui a purifié les signes. Ainsi la poésie et la musique, au sortir du théâtre, étaient bien plus près de l'humain. Il est clair en tout cas que le comédien peut apprendre de l'orateur l'art de modérer ses passions imaginaires; car l'orateur souvent éprouve des passions réelles, mais toujours il les domine, et en quelque sorte s'en retire, se livrant en revanche à une émotion réglée et rythmée que l'on doit appeler poétique. Il faut que le comédien trouve aussi sa mélopée et se garde surtout de chercher le ton naturel par l'imitation des conversations; il n'y a point de piège plus redoutable; on en viendrait à parler comme l'homme parle. Au contraire il faut que le comédien toujours chante au lieu de crier, comme il doit, au lieu de s'agiter, danser. L'action au

théâtre est plutôt danse qu'action. Il y a une mélopée du geste pour donner un coup de poignard. Ces principes sont oubliés, mais, heureusement, les conséquences en sont encore enseignées par quelques bonshommes enivrés de théâtre et éperdus d'admiration pour les fameuses tragédies. Je conclus qu'elles sont l'école du sentir, de l'aimer, du mépriser et de tous les sentiments.

2 novembre 1921.

RABELAIS

Les Importants vont célébrer Rabelais; et ils seront sincères. Je hais sottise encore plus que méchanceté; mais réellement je ne crois ni à l'une ni à l'autre; ce sont les dehors de la timidité, qui est peur de soi et honte de soi ensemble. Quand ce corps tremblant nous assiège, la colère n'est pas loin; et ce remède d'instinct est pire que le mal. Est-il rien de plus sot qu'un petit chien qui fait le terrible ? Je crains ces êtres inquiets et farouches qui retiennent peur et fureur ensemble, mauvais attelage. Le rire est le remède humain; mais vous trouvez un bon nombre d'importants qui cherchent le rire et aussitôt le retiennent; troisième cheval. Pauvres cochers; on dirait que l'importance cherche ses propres maux. Dès qu'il s'agit de conduire les grandes affaires, les importants se pressent autour du siège. La guerre dépendait de deux timides et peut-être de trois.

Celui qui a dit que le rire naît du spectacle de l'homme mécanique a dit une bonne moitié de la chose; mais ce n'est encore que le rire de pensée; l'ironie grimace. Que nos opinions soient ridicules toujours par quelque côté, cela est assez facile à montrer, et triste à voir. L'importance est située plus bas. Petits hommes, colériques, pour ce qu'ils ont le cœur trop près du bren, qui est à Rouen ce que vous savez. Ainsi parle notre auteur, et mieux, disant le mot tout cru. Bernouser est un mot de ma grand'mère, et qui a ses quartiers de noblesse, comme le moindre linguiste pourra voir; et bernouser est le remède héroïque, peut-être. Si l'on a disséqué l'importance, peu de chose on y trouve. En ce mouvement de menace, en ce ton meurtrier, une irritation de la

gorge seulement; un col empesé; ou bien une aigreur de l'estomac. Et dans le lieu commun je reconnais ces poisons dissous dans le sang, et qui font dormir. Ou bien des muscles impatients et mal gouvernés, sans doute eux-mêmes irrités par ce sang épais et noir. Rhumatisme pensant; n'en attendez pas merveilles; mais il dépasse l'attente. Ce n'est donc que cela. Foie et rate bouchés, ventre tendu font les guerres. On saigne les jeunes, les sains, les heureux, pour guérir les bilieux, graisseux et embrenés. Dyspepsie couronnée; il y a de quoi rire. Toutefois il ne suffit pas de comprendre ces choses une fois; le médecin, qui les sait, les oublie par son métier, qui est d'abord d'importance.

Importance, donc, contre importance. Géants; appétits de géants; victuailles en monceaux, et le reste à l'avenant; dont le rire fait sagesse. Car toute cette sottise des passions, ce n'est pourtant que cela; qui l'a jugée la gouverne; seulement il faut la juger à son niveau, et par gymnastique la réduire, non par dialectique. Beaucoup jugeront mal, ne comprenant pas que cet entassement de saucisses, de tripes et de jambons est un entassement de raisons. L'énergique exclamation populaire, qui redresse l'âme pensante dans les moments difficiles, n'est pourtant point en proportion avec la masse des discours emphatiques. D'où un redoublement et un entassement de ces choses, que les négligents admirent par réflexion, mais que les naïfs ne comprennent pas d'abord; je pense surtout aux femmes, moins disposées à apprécier ce ravitaillement de gros mots, parce qu'elles acceptent mieux toujours les nécessités inférieures. C'est l'importance en chacun qui rit; mais il ne faut pas moins que Gargantua et Pantagruel ensemble pour lui chatouiller les côtes. Et tout est bien puisque nos importants vont faire leur cure à Montpellier.

7 novembre 1921.

SECRETS DE L'HONNEUR INTIME

Le comte Mosca, dit à peu près Stendhal, se moquait de son prince et de sa propre police; il pensait principalement au bonheur du comte Mosca. « Mais il avait de l'honneur. » Entendez qu'il n'aimait point céder

à la peur, et qu'il aurait sacrifié toutes ses places plutôt que de trahir le secret d'un ami. Les personnages de Stendhal sont réels parce qu'ils sont d'une certaine manière en solitude. Ce qui leur reste de vertu est d'or pur sans aucun mélange. Fabrice à Waterloo ne cherche nullement à étonner les autres; il ne pense qu'à dompter cette peur qui lui monte des entrailles; et encore est-il en doute si cette peur était la vraie peur, et si cette bataille était une vraie bataille. Le plaisant c'est que ce jeune homme, qui est catholique sans l'ombre d'un doute, ne pense point du tout au ciel ni à l'enfer pendant qu'il galope. Son Dieu le laisse seul et sa patrie de même. C'est un homme qui éprouve sa propre volonté.

Nos moralistes d'État voudraient faire croire que l'on meurt pour la patrie. Mais ce genre de vertu nous est extérieur; aussi comme le déclamateur se laisse aisément persuader, comme il consent à servir sa patrie par la plume ou par la parole, je dirais presque que le culte extérieur l'a délivré de sa propre vertu; le commun usage l'absout; la règle extérieure apaise cette conscience ombrageuse. Pour moi j'ai connu d'autres héros, aux yeux de qui la Grande Guerre était comme le Waterloo de Fabrice, une épreuve qu'un homme ne peut entendre conter sans honte, une épreuve dans laquelle il doit se jeter, sous peine d'avoir ensuite à rougir de lui-même. Comme on voit que, dans les querelles, tous les conseils de modération importunent l'homme qui doute de son propre courage. Ce drame est intérieur; communément le spectateur n'y comprend rien. Le héros est abondamment ravitaillé de raisons extérieures, et proprement académiques; mais il les repousse, non sans politesse; il pense à autre chose; il est aux prises avec un autre genre d'esclavage, qui lui est intime. De là un appétit de mourir, qui étonne le spectateur. Car pourquoi ce garçon clairvoyant et même cynique, qui ne s'est jamais permis le moindre développement emphatique, pourquoi ce garçon qu'une blessure a privé de l'usage de son bras gauche, arrive-t-il à se retrouver aviateur et à voler sur les lignes ? Et cet autre de même, avec un genou ankylosé ? L'opinion les honorait assez. L'opinion les retenait à l'arrière. Mais ils se moquaient de l'opinion.

Un charmant capitaine, qui se moquait lui aussi de beaucoup de choses, et qui n'a jamais déclamé, me disait

au retour de l'hôpital : « Je me suis fait blesser d'une sotte façon. L'ennemi bombardait. C'était l'heure de ma toilette et j'ai coutume de faire ma toilette au-dehors. J'hésite; et aussitôt il me semble que je ne puis plus me dispenser d'y aller. Autrement je soumettais ma volonté à la puissance extérieure. Remarquez que personne ne me voyait. Si vous écrivez sur le courage, n'oubliez pas de citer cet exemple-là. » Je tiens ici ma promesse. Ne faisons point grimacer le héros.

12 novembre 1921.

LE DÉSARMEMENT NE RÈGLE PAS TOUT

Au temps de Rousseau, le paisible voyageur qui naviguait en Méditerranée risquait de tomber aux mains des pirates, et d'être emmené comme esclave en Alger. Rousseau imaginait cette rude épreuve pour son Émile. Aujourd'hui, puisque les aventures de boucaniers reviennent à la mode, on aura occasion de penser à ce temps, qui n'est pas bien loin de nous, où l'Océan n'était pas le plus redoutable ennemi des navigateurs; songez au sort des femmes et des jeunes filles, vendues alors comme bétail, si elles n'étaient pas massacrées. Remarquez que l'esprit de vengeance ne peut aller jusqu'à dire que, dans la Grande Guerre, de telles mœurs ont pu revivre. Les actions sont retournées à l'état de barbarie, mais non point les maximes. Présentement la paix est établie sur la planète; et il n'est point de pays où le paisible voyageur ne trouve secours et assistance selon les principes de la morale humaine. Que les lettres S O S soient lancées par la télégraphie sans fil, aussitôt tous les navires courront vers le naufrage, selon leurs moyens, et quel que soit le pavillon, non point pour piller mais pour sauver. La paix est quelque chose de positif; non pas une crainte armée, mais une confiance ferme de l'homme en l'homme. Et le problème véritable est de faire passer cet état commun des mœurs, qui est un fait humain, dans les maximes de la politique.

L'idée du désarmement n'est donc pas la première, peut-être, à considérer; j'y verrais plutôt une conséquence naturelle de l'esprit de paix. L'argument immédiat : « Je

vous demande de désarmer, et je suis prêt à désarmer moi-même, afin que vous ne puissiez pas faire la guerre, quand vous le voudriez, et afin que je ne puisse pas faire la guerre, quand je le voudrais », cet argument ne sonne pas selon l'humanité. Deux choses y sont mêlées; une demande qui s'accorde avec les mœurs universelles, et une menace de contrainte, qui traduit des maximes politiques universellement condamnées. Par ce mauvais mélange, le cas de guerre se montre aussi tôt que les premières propositions de paix.

La nécessité de maintenir l'ordre intérieur dans chaque pays sera toujours invoquée contre le désarmement total. Et cet argument prend bien plus de force s'il s'agit d'une armée navale comme celle de l'Angleterre, qui étend sur toutes les mers ses fonctions de police. Cette belle flotte est à nous tous. Sans parler des pirates à l'ancienne mode, mais pourvus de moyens nouveaux, tous ces navires sont comme des phares mobiles, des vigies et des postes de secours sur le perfide Océan. Cet ennemi commun, avec qui il n'est point de paix, devrait nous faire considérer toutes les flottes du monde comme naturellement alliées. Ce genre de jugement n'arrange pas tout, mais il contribue à apaiser les passions. L'humanité est dans les faits; il faut lui donner place maintenant dans nos pensées.

13 novembre 1921.

LA MÉTHODE CONCRÈTE

Les écoliers assemblaient leurs petits cubes rouges et blancs, formant d'unités dizaines, et de dizaines centaines; dix centaines faisaient le nombre de mille et le décimètre cube en même temps; ainsi les nombres étaient des choses, et les formes vérifiaient les comptes. Mais le temps passait. L'Inspecteur, qui avait enseigné autrefois la Mathématique, trouva ensuite à dire ceci : « La méthode concrète a du bon; mais il vaudrait mieux l'employer lorsque l'on enseigne les propriétés des choses, et non pas les rapports numériques, qui sont des abstraits. Les méthodes pour compter sont des abrégés, qui nous dispensent de faire attention au détail et au

groupement des unités réelles. Quand vous faites une addition, vous ne pensez pas aux dizaines, aux centaines, aux mille; tout se réduit aux plus simples opérations, pourvu que les chiffres soient bien rangés. Arrangement conventionnel, qui soulage l'esprit. Nul ne pense à mille objets quand il compte mille. De même, dans les transformations algébriques, on oublie les quantités, on ne considère que les rapports. Pour toutes ces opérations, je viserais d'abord à ceci, que l'enfant aille vite et ne se trompe jamais. »

L'Instituteur était un philosophe rustique, mûri par la guerre. Il répondit avec tranquillité, dans le dessein d'instruire l'Inspecteur : « Si vous considérez la Mathématique comme une pratique, vous avez cent fois raison. On peut compter sans penser et manier l'algèbre sans penser. Autant que je veux mettre ces enfants en état de gagner leur vie, je les dresse comme on dresse des singes. Mais je réserve des heures aussi pour la pensée. Et, puisque le temps est court, je n'attends point d'arriver à la physique, où les idées sont difficiles à saisir; au reste, si l'on commence à penser sur la chaleur ou seulement sur les pressions, sans y être préparé par la considération des rapports plus simples, on risque de former des singes pensants; et l'on n'en voit que trop. C'est la géométrie qui sauve l'algèbre. Mais Euclide était trop lourd pour mes citoyens. Du moins, par mes cubes de bois, je les arrête un long moment à considérer les correspondances les plus simples entre les nombres et les figures. Telles sont mes leçons de choses. J'ai toujours pensé que la Mathématique ainsi prise est la meilleure école de l'observation; je ne suis pas loin maintenant de penser que c'est la seule. Car voir de l'eau qui bout ou qui se change en glace, c'est ne rien voir de distinct; ce n'est que croire, et sans bien savoir ce que l'on croit; au lieu que mes petits cubes ne trompent point celui qui les manie. Aussi voyons-nous par l'histoire des sciences que ces connaissances des nombres et des formes sont les premières qui se soient délivrées des génies et des dieux. Cela prouve assez qu'elles sont les plus faciles et qu'elles conviennent à l'enfance. Et cette précieuse touche du vrai, que l'on reçoit de ces claires expériences, voilà ce qui fait l'homme. »

Il rêva un moment, puis reprit : « Les abrégés sont

trop loin des choses; ils coupent le lien entre l'esprit et les choses, et nous voyons d'étranges effets de cet esprit séparé, même chez les hommes instruits. Que le carré de deux soit quatre, que le cube de deux soit huit, on peut le penser par abrégés; mais que le carré de côté double se refuse absolument à toute autre surface qu'à la quadruple du premier, que le cube d'arête double contienne nécessairement huit cubes égaux au premier, ce sont des lois naturelles, auxquelles tous les corps sont soumis, et que physique et chimie ne peuvent rompre; ainsi est effacée cette faible idée de convention ou de commodité, refrain ordinaire des hommes qui pensent par abrégé, et qui ne sont pas bien sûrs que la raison soit aussi une puissance. Et si on vient leur dire que quelque corps nouveau est soustrait au principe de la conservation de l'énergie, vous les voyez sans résistance. Au lieu que si on disait à ces enfants qu'un métal rare, façonné en cube d'arête double, fait neuf fois le cube unité, et non pas huit fois, peut-être y en a-t-il deux ou trois qui sauraient rire du physicien. Or, il faut toujours qu'un homme, fût-il manœuvre, éprouve et conserve en lui cette force d'esprit qui juge l'expérience. Et ne pensez-vous pas que la guerre vient principalement d'une impuissance de juger et d'une pensée mécanique ? »

L'Inspecteur enfourchait déjà l'instrument mécanique : « Que diable, disait-il, en remuant les jambes selon la loi du fer, cette guerre est finie; n'en parlons plus. » Il avait exercé la fonction de censeur, et il aurait bien voulu oublier ces souvenirs sans gloire.

17 novembre 1921.

PENSÉES D'ENFANCE

Quelqu'un disait qu'il n'y a évidemment aucune ressemblance entre le chien signe céleste et le chien animal aboyant. J'en tombai d'accord; c'est là une manière de dire consacrée, et il est vrai que les étoiles autour de Sirius ou bien de Procyon n'ont point du tout la forme d'un chien, petit ou grand. Je n'y aurais plus pensé si je n'avais eu l'occasion ces jours-ci de me

lever un peu avant le jour. Le ciel était transparent, et les froides étoiles montraient ce scintillement hivernal qui répond au frisson de l'homme. La terre craquait sous le pied. Vers le couchant, et déjà incliné, Orion, le chasseur sauvage, semblait dire : « C'est bien moi, et c'est bien ma saison. » Or, derrière lui, et plus bas vers l'horizon du sud, suivait Sirius, la plus brillante des étoiles, que les anciens appelaient Canicule ou petit chien. La métaphore m'était expliquée.

Orion s'affirme lui-même comme chasseur; les quatre belles étoiles, disposées en rectangle dressé, dessinent un torse gigantesque. Trois étoiles serrées marquent le baudrier, trois autres l'épée; et ce rectangle penché, surtout quand il s'élève sur l'horizon oriental, semble escalader quelque chose. Image d'un guerrier, peut-être. Mais la saison dictait une autre métaphore, car ce n'est point quand l'hiver commence que l'on part en guerre. L'hiver est la saison du chasseur. C'est le temps où les bêtes sortent des bois impénétrables; c'est le temps où l'appât les attire; c'est le temps aussi où l'on découvre le gibier à travers les branches, le temps où la neige conserve les traces. Comme Arcturus, qui sort maintenant de la nuit et qui y rentrera en mars, est le signe du laboureur, ainsi Orion est le signe du chasseur; le grand chien et le petit chien ont pris forme à sa suite. Ce puissant langage, qui fut la première poésie, parle juste et finirait par s'expliquer tout, si l'on considérait mieux la liaison des saisons, des astres et des travaux humains, trop souvent oubliée.

Il ne faut point se hâter de dire que les coutumes humaines sont dépourvues de sens. Il fut un temps où l'homme se dirigeait en ses aventures d'après le vol des oiseaux et savait prévoir le pâturage et la source d'après l'estomac du cerf qu'il avait tué. Le gésier de l'oiseau lui enseignait qu'il pouvait manger des graines jusque-là suspectes ou mal connues; d'où est venue la coutume politique de décider des actions importantes d'après l'observation des entrailles animales. Et l'art politique, en ses commencements, devait retenir cet usage, parce qu'il est plus aisé de persuader la foule par des signes vénérés que de jeter des arguments parmi le tumulte et les passions. Ainsi tout serait vrai à sa place, si nous savions mieux l'histoire réelle des idées humaines. Les

noms et les métaphores portent la marque de nos pensées d'enfance; et qui saurait parfaitement sa langue saurait tout de l'homme.

20 novembre 1921.

L'EMPHASE DANS LA MUSIQUE

On dit souvent que Chopin a célébré, dans ses Polonaises ou ses Valses, les malheurs de sa patrie ou les tourments de son propre cœur. Mais le musicien échappe à ces jugements littéraires par cette modestie en action qui est l'âme de la musique. Là-dessus vous pensez peut-être à quelque musicien emphatique; toutefois je vous propose cette idée, que la moindre trace d'emphase ou d'enflure, comme on voudra dire, déshonore aussi bien la musique que la statuaire; encore plus clairement la musique, parce que la musique, comme une banderole dans l'air, se déforme par le plus faible remous de colère, d'orgueil ou de vanité. Le chanteur témoigne comme il faut là-dessus, car, dès qu'il manque à la modestie, si peu que ce soit, le son devient cri et offense les oreilles; en même temps le rythme est déplacé et la phrase est rompue. La vertu du violoniste et du pianiste est de même qualité. Toute la puissance du quatuor à cordes, quand il fait revivre quelque œuvre immense de Beethoven, vient de ce que les artistes se font serviteurs de la musique et n'expriment plus alors autre chose que la nature humaine purifiée. Chopin l'avouait ingénument, lorsqu'il publiait sous le nom de *Préludes* et d'*Études*, des compositions émouvantes dont quelques-unes vont jusqu'au sublime. C'est la musique qui m'a averti de ceci, que l'expression des émotions, dans les arts, était peu de chose. Plus un adagio a d'ampleur et de hauteur, plus le sentiment qu'il exprime est indéterminé. Ces remarques conduisent à une contradiction en ce qui concerne le théâtre musical; car, alors, le sentiment est proposé et défini. Il faudrait peut-être dire de tous les arts qu'ils n'expriment jamais tel sentiment, mais plutôt qu'ils développent un espace des sentiments qui donne de la grandeur à tous. On a dit souvent que

la tragédie ressemblait au mélodrame; il faut ajouter que l'harmonie propre aux vers est ce qui élève les sentiments jusqu'au tragique, c'est-à-dire jusqu'à un point où l'on cesse presque d'éprouver à force de hauteur. Sans doute pour la poésie, on arriverait à circonscrire le sentiment poétique et à le séparer de tout ce qu'exprime le langage. Car il est vrai que le poème grandit les moindres mots. La musique aussi nous détourne vers une autre dimension des sentiments, mais l'homme demande compte à la musique de ces effets magiques, et ne comprenant point que la négation seule de l'existence agitée et inquiète est tout le sublime, il cherche quelque dieu extérieur, qui serait objet ou idée; cette recherche est idolâtrie à proprement parler.

J'ai observé en son action un puissant pianiste, assez connu par ce privilège d'égaler, autant qu'on peut l'atteindre, le Beethoven des trois dernières sonates. Il me donnait quelque idée de Beethoven lui-même improvisant au clavier. C'était le masque sourd et aveugle. En cette forme humaine, toute volonté de plaire ou d'émouvoir était effacée. Alors naissait le chant, sous la seule loi de se répondre à lui-même, de se continuer lui-même, et de s'achever selon sa loi interne, sans aucune perturbation extérieure. Ainsi improvisait le Maître du Temps, se donnant d'abord une matière par une sorte de tumulte riche de commencements et discipliné par un rythme fort, et puis développant cette richesse selon toute attente, reprenant et mettant en place toutes les sonorités suspendues, jusqu'au triomphe du mouvement retenu, où les silences mêmes sont comptés, le rythme défait, la sonorité surmontée, le temps délivré et soumis. C'est l'entretien de la puissance avec elle-même. Le signe est la négation des signes; ainsi cette puissance s'exerce en tous, dans ces précieux moments, sans aucune supercherie. Peut-être faut-il avoir suspendu en quelque sorte par son milieu, avoir pesé et mesuré un moment ce silence auguste, pour retrouver ensuite le Temps dans les jeux et variations, objets soumis, pensées transparentes.

Métaphores encore; littérature encore; mais du moins tout près de l'objet et ramenées à la forme de l'objet, en vue de rappeler que la musique est seulement musique, qu'elle se termine et se suffit à elle-même. Ce qui éclaire

en même temps les autres arts, non moins tentés par l'emphase et la grimace, mais moins promptement punis peut-être.

24 novembre 1921.

LES VERTUS THÉOLOGALES

QUAND on voit qu'un homme qui entreprend quelque chose doute déjà de réussir avant d'avoir essayé, on dit qu'il n'a pas la foi. Cette manière de dire est consacrée par l'usage. Une immense idée, que les anciens soupçonnaient à peine, s'est dégagée des langes théologiques, et marche maintenant sur la terre, sans aucun soutien extérieur. Mais il faut développer ce riche héritage.

Quand un homme doute au sujet de ses propres entreprises, soit qu'il organise la paix, soit qu'il veuille réformer la justice, soit qu'il prépare sa propre fortune, il craint toujours trois choses ensemble, les autres hommes, la nécessité extérieure et lui-même. Or, il est évidemment fou d'entreprendre si l'on ne se fie d'abord à soi. Vouloir sans croire que l'on saura vouloir, sans se faire à soi-même un grand serment, ce n'est point vouloir. Qui se prévoit lui-même faible et inconstant, il l'est déjà. On ne peut ici s'en rapporter à l'expérience, parce qu'une volonté ferme ou chancelante change l'expérience. Il n'est pas sûr que les chemins s'ouvriront si vous avez la foi, mais il est sûr que tous les chemins seront fermés si vous n'avez pas d'abord la foi. C'est se battre en vaincu; c'est sauter le fossé avec l'idée qu'on tombera dedans. Se croire libre est la première condition de l'action; croire que l'on suffira à soi quoi qu'il arrive. Si chacun doute d'abord de son propre vouloir, il n'en faut pas plus, guerre suivra guerre. Ainsi la première vertu est foi.

La foi ne peut aller sans l'espérance. Quand les grimpeurs observèrent de loin les premières pentes de l'Everest, tout était obstacle. C'est en avançant qu'ils trouvèrent des passages. C'est pourquoi décider d'avance et de loin que les choses feront obstacle au vouloir, ce n'est pas vouloir. Essayer avec l'idée que la route est barrée, ce n'est pas essayer. Aussi voit-on que les inventeurs et réformateurs tournent autour de la montagne,

et s'avancent par chaque vallée aussi loin qu'ils le peuvent et trouvent finalement passage; car dans la variété des choses, qui est indifférente, qui n'est ni pour nous ni contre nous, il se trouve toujours occasion et place pour le pied. Et, selon le sens commun des mots, cette vertu devant les choses est bien l'espérance.

Les hommes sont toujours dans le jeu. Que peut-on au monde sans la foi et l'espérance des autres? Mais souvent les hommes sont presque tout et même tout; la paix et la justice dépendent des hommes seulement. C'est pourquoi la misanthropie tue l'espérance et même la foi. Si les hommes sont ignorants et paresseux sans remède, que puis-je tenter? Tenterai-je seulement d'instruire un homme si je le crois stupide et frivole? Il y a donc un genre d'espérance, et aussi un genre de foi, qui concerne les hommes et dont le vrai nom est charité. Et cette puissante idée, élaborée ainsi que les deux autres par la révolution chrétienne, n'est pas encore entrée avec tout son sens dans le langage populaire, qui s'en tient ici aux effets extérieurs. Le faible et abstrait devoir d'aimer ses semblables n'est pas encore rentré dans la sphère des devoirs envers soi-même. Ce sentiment est laissé à l'estomac. Mais, par la force de la commune pensée, conservée par le commun langage, le mot charité se maintient dans le domaine des choses qu'il faut vouloir, dès que l'on prétend vouloir, et y développera tout son sens. Cet amour des autres se logera tout près de l'amour de soi, sans aucune considération des mérites ni des vertus du prochain. La charité sera aussi naturelle que la vie. Alors la pensée commune apprendra aux philosophes étonnés que la foi, l'espérance et la charité sont des vertus.

26 novembre 1921.

SÉVÉRITÉ MILITAIRE

Représentez-vous un homme naturellement juste et pacifique, encore modéré par les années, souvent pris pour arbitre dans les querelles, et qui exerce dans son village les fonctions de maire ou de curé. L'ennemi se saisit de cet homme et lui donne ordre de recueillir toutes

les armes, sous peine de mort. Il oublie quelque vieux fusil de braconnier, que l'ennemi découvre. On lui lit la sentence; il a peut-être une nuit entière pour y penser. Chacun a imaginé ce genre de supplice, contre quoi sagesse ni prudence ne peuvent rien. Ni délai, ni recours. On n'écoute même point ce qu'il voudrait dire. Il s'agit d'inspirer la terreur. Tout dépend de l'humeur du chef, peur et colère mêlées. Si je forme l'idée de cette force inhumaine, qui se soucie d'un homme juste autant que d'un moucheron, il me faut une vengeance, et un supplice égal pour le bourreau, si jamais je le tiens.

Imaginez maintenant un bon soldat, formé à l'obéissance, au travail, à la patience, au respect, et pour qui la servitude du temps de paix n'est pas sans douceur. Il sait que le bagne africain est pour les mauvais esprits seulement; il a même éprouvé qu'en gardant toujours la politesse, on se fait écouter du colonel qui est le père de ses hommes, qui les comprend, et qui est juste. Notre soldat est pris dans la guerre aussi, et se trouve à quelque poste avancé, presque seul, et sans ordres nouveaux, devant une vive attaque et un danger évident, sans aucune espérance, sans la moindre idée de ce qu'il pourrait faire d'utile. D'autres s'enfuient; un ordre est bientôt imaginé, répété, supposé; un cri a mille sens; une voix est aisément prise pour une autre; au surplus la peur est puissante sur tous quand la direction manque. Le colonel, qui est bon et juste, comprendra. Mais voilà que le bon et juste colonel n'écoute même pas ce que le soldat voudrait dire, mais retient le fait seul, qui est bien clair et ne peut être contesté, c'est que l'homme qui devait tenir dans le poste avancé est trouvé dans la tranchée de soutien. Tout homme doit penser à la dernière nuit de ce soldat; ni sagesse ni prudence ne peuvent préserver de ce supplice. On peut entendre mal, ou être trompé par le voisin. Ni délai, pourtant, ni recours. La même force inhumaine écrase l'homme. Ce juge impitoyable est libre et honoré au milieu de nous. Si j'ai fortement imaginé le supplice, je veux une vengeance. Quand jugera-t-on le juge ?

Mais la réflexion suit ses tristes chemins. Chacun sait qu'il y eut des attaques inutiles. J'en connais qui ont coûté cinq mille morts, et dont les historiens les plus modérés disent qu'on n'en pouvait rien attendre, et que

l'ambition personnelle des chefs en était la raison principale. Mais qu'en puis-je savoir ? Si le chef a jugé bon d'éprouver la vigilance de l'ennemi, ou de réveiller celle de ses propres troupes, qu'aurai-je à dire contre cette opinion qui a fait cinq mille morts ? Je ne parle même pas d'une attaque, aussi inutile, aussi absurde qu'on la suppose, qui nous aurait coûté cinq ou six vies humaines. Allons droit à cette pensée virile : « Qui veut la fin veut les moyens. » Qui veut la guerre veut par cela même des massacres inutiles, des exécutions pour l'exemple, et des otages fusillés. A celui qui veut tout cela ensemble, je n'ai rien à dire. Mais celui qui veut et ne veut pas, voilà l'homme que je crains. D'autant plus qu'il n'est pas précisément sot, mais plutôt fort habile à se détourner des vérités désagréables, du plus loin qu'il les aperçoit.

2 décembre 1921.

PERSUASION

Les songes sont les derniers oracles. Il est presque impossible de faire que ces dieux intimes n'apparaissent pas. Le seul progrès que je remarque ici est que nos songes échappent le plus souvent à l'action des autres; ainsi par les songes nous nous entretenons avec nous-mêmes et nous nous conseillons nous-mêmes. Là se montrent nos plus constantes pensées, sous la forme allégorique qui est propre aux songes et presque impossible à traduire. Par exemple un jongleur de boules représentera à la fois un air de musique et l'amitié; ou bien une suite de beaux arbres sera une conversation. Quelqu'un m'a dit avoir vu en rêve une banderole qui flottait; ce déroulement immobile était comme la source d'une joie pleine; et cette banderole était un vers. Cette agréable méditation, où les choses sont nos pensées, n'est représentée qu'imparfaitement par les mythologies et par les contes. Et je tiens que, pour l'ordinaire, c'est notre nature sincère qui s'exprime dans les songes; et songe n'est point mensonge, sinon en ce sens qu'il représente ce qu'on voudrait, non ce qui est. J'oserais dire que les sentiments se rassemblent et se fortifient par les songes.

C'est pourquoi il est vrai et il a toujours été vrai que nos songes sont nos oracles.

Il est vrai aussi qu'un thaumaturge peut agir sur nos songes et les modifier. Cette pratique est connue des médecins sous le nom de suggestion. Je veux dire brièvement ce que j'ai fini par penser là-dessus. Il faut entendre par là un sommeil qui n'est pas sommeil, qui est plutôt flottement et indifférence. Dans cet état la parole extérieure se mêle à nos pensées et les change un peu. Nous avons alors l'esprit faible et flexible. Les conseillers n'ont qu'à parler. Et plus nous nous rapprochons du sommeil plein, plus nous sommes sujets à confondre ce qui vient de nous avec ce qui vient des autres. Toute la sagesse humaine dépend donc d'un passage subit au sommeil profond ou au réveil lucide; toute la sottise humaine vient au contraire d'un état de somnolence, proprement animal, où les rêveries et les perceptions sont ensemble. Beaucoup de grands hommes furent remarquables par la facilité à s'endormir; on a moins dit, et c'est la même chose, par la promptitude et la décision à s'éveiller; le moindre conseil les met debout et en défense. Le sommeil profond doit être considéré comme la plus belle conquête de l'homme sur l'animal. Toutes ces folles pensées qui sont nées de la guerre, dans l'esprit de ceux qui ne faisaient point la guerre, s'expliquent assez par une longue insomnie; et en revanche la sagesse des combattants, malheureusement presque tout immolée, vient de ce sommeil profond et de ce réveil subit qui résultent d'une vie difficile mais non isolée.

Or la somnolence, qui au reste se lit sur le visage, est un sommeil ouvert aux conseils. Les paroles des autres y pénètrent sans le troubler et produisent des songes, qui sont oracles. Là se trouve l'essentiel de la suggestion; les pratiques accessoires ont toujours pour fin d'éliminer les perceptions proprement dites, en immobilisant les mains et en fixant le regard. Telle est la dernière ruse de la persuasion, et bien cachée. Et c'est déjà par ce moyen qu'un récit frappant ou touchant marque en nous tout à fait autrement qu'une preuve, et bien plus profondément. C'est que contre un récit nul ne se met en garde; on se réserve de l'examiner, de le croire ou de ne le pas croire; il faut déjà être pourvu d'une grande expérience pour ne vouloir point entendre des récits qui ont rapport

à nos amitiés ou à nos amours. Heureusement ceux qui veulent tromper ne croiront jamais qu'il vaut mieux affirmer dix fois sans prouver que prouver une; heureusement ils cherchent des raisons, et cela nous avertit. Car on s'éveille aux preuves, bonnes ou mauvaises; qui argumente met en garde. Au lieu que nul n'est en défiance à l'égard de ses propres rêves, qui n'argumentent point, mais affirment. Par exemple les calomnies mordent difficilement sur l'amitié; mais quelle amitié résisterait à une suite de rêves qui y serait contraire ? Aussi l'amitié ne produit jamais de tels rêves; mais la suggestion, dans le demi-sommeil, pourrait bien les produire. D'où ces invincibles convictions que le magnétiseur, puisque c'est ainsi qu'on l'appelle, produit aisément sans aucune preuve et contre toute vraisemblance, dès qu'il peut entrer en conversation avec un animal qui n'est ni éveillé ni endormi. Éveillé, il prendrait conseil des choses; endormi, il prendrait conseil de lui-même. Entre deux, il est esclave du discours par ses propres rêves, qui suivent le discours. Sachons dormir, nous saurons veiller.

3 décembre 1921.

LA MAGIE NATURELLE

Qu'est-ce que *Le Rameau d'Or* de Frazer ? Le plus beau titre, et un des beaux livres. L'auteur décrit, en leur nombre et variété, ces rêves collectifs qui furent nos pensées d'enfance. Et, autant que je me souviens, il se garde assez de deux fautes, l'une qui est de trop croire, et l'autre de ne pas assez croire; ou plutôt c'est le Rameau d'Or qui le protège contre ces ombres indiscrètes, qui se croient mortes. Lucrèce, par une vue de poète, disait déjà que l'enfer est vivant et réel en nos passions; et il ne croyait pas si bien dire. Magie, religion et science font une chaîne, non pas seulement dans l'histoire de l'espèce, mais dans la moindre de nos pensées; nous nous éveillons tous et réveillons selon cet ordre; et chacune de nos idées de même. D'où vient que nos idées, hors de ce mouvement poétique, sont fausses, ou, pour parler mieux, n'ont point de sens.

Une des erreurs communes en notre temps, et c'est un reste de l'âge critique qu'on voudrait nommer l'âge ingrat, c'est de vouloir que les idées soient vraies. Il vaudrait mieux se demander si le quart de cercle et le théodolite sont vrais; car ce sont des instruments pour saisir mieux; et toutes nos idées de même sont des instruments pour saisir mieux; et penser vrai c'est saisir mieux. Ce qui est vrai c'est le mouvement qui va du rêve à la chose; en ce sens il y a du vrai dans tous les contes, et du faux dans toutes les doctrines. Il n'y a point une chose au monde qui soit cubique; mais le cube est un bon instrument à faire voir en quoi une chose diffère du cube; et le cercle de même, et l'ellipse des modernes astronomes aussi. Il n'y a point de planète qui décrive une ellipse à la rigueur; il n'y en a même point qui ferme sa trajectoire; mais la loi des lois est qu'il faut penser ce qu'on ne sait pas par ce qu'on sait.

Remontant, avec ce rameau d'or, jusqu'aux pensées de nos naïfs ancêtres, je comprends que la magie fut la première physique. Non point par hasard. Le premier monde de tout homme, c'est l'homme. L'enfant se forme dans l'humain tissu; il y demeure plus de neuf mois. Tant qu'il est porté sur les bras, et même encore ensuite, et durant toute sa vie pour beaucoup de choses, il n'obtient rien que de volontés, et par prière. La cuisinière offre beaucoup de bonnes choses d'après son humeur; il faut lui plaire. Il faut déployer les signes convenables, paroles, promesses, sourires.

Et, d'après une loi aisée à comprendre, l'enfant essaie les signes bien avant d'en comprendre tout le sens. Dire bonjour comme il faut, ou bien, selon le cas, crier obstinément, ce sont des moyens magiques. Un placier aussi est un magicien; il cherche les signes convenables. Et n'importe lequel d'entre nous obtient guerre ou paix, faveur ou disgrâce, confiance ou soupçon d'après les signaux qu'il lance dans le monde humain. Nous jouons ainsi un drame, où les paroles ont plus d'importance que les actions. Le théâtre se définit par la répercussion des paroles; d'où l'on a coutume de faire alors la répercussion dans la parole même. Le vers au théâtre est symbolique. Il avertit que tout arrivera par des paroles. Et le théâtre fait notre éducation à tous. Sans le théâtre il n'y aurait que des physiciens un peu trop sauvages.

Nous vivons tous des cris que nous poussons et le maître d'école gagne sa vie par des cris.

Cette étrange physique, qui obtient l'événement par la parole, fut certainement la première physique. Et toutes nos idées, sans exception, portent cette marque d'enfance. Nous disons que les corps célestes obéissent à la loi de Newton; cela signifie qu'ils suivent des paroles comme les enfants sages. Mais ce n'est qu'une métaphore? Sans doute; mais la métaphore est enfermée dans le mot loi. L'algébriste veut échapper à la métaphore, et retrouve la fonction, autre métaphore. Les métaphores nous pressent, comme les ombres infernales autour d'Énée. Et ces pensées mortes doivent revivre en chaque enfant, comme le mythe du Léthé l'exprime, métaphore sur les métaphores. Et ceux qui méprisent les jeunes métaphores, nous les nommons pontifes, c'est-à-dire prêtres et ingénieurs par une double métaphore.

6 décembre 1921.

CHRISTIANISME ET SOCIALISME

« Chrétien sans savoir qu'il l'est, voilà le socialiste. » Je ne sais. Je pense à tant de conciliateurs qui appliquaient une pauvre méthode trop connue : « Retenons ce qui nous unit; oublions ce qui nous divise. » Pour mon compte, je n'ai jamais vu aucun bien ni aucun progrès sortir de la conciliation; c'est plutôt la commune sottise que la commune sagesse qui se trouve rassemblée par ce moyen. J'attends quelque chose de mieux des oppositions, surtout fortement posées. C'est pourquoi je repousse ce mélange sans saveur, où socialisme et christianisme perdent chacun leur vertu propre.

Ce qui est commun aux deux, et à toutes les doctrines pratiques, c'est le bien, faible abstrait qui ne résout rien. Le socialisme me paraît essentiellement politique, en ce qu'il espère beaucoup de l'organisation. La coopérative est une expérience où le socialiste reprend des forces, ayant pu constater et constatant chaque jour que la seule participation à ce raisonnable système donne à chacun un peu plus de tempérance, d'ordre et de sagesse poli-

tique. En partant de là je dirais même que l'esprit socialiste cherche toujours à modifier l'ordre humain en le prenant par le bras, ou par le dessous. Par exemple n'attendons point que l'ouvrier ait le goût de l'étude pour lui donner des loisirs; n'attendons point que l'instruction et la culture de tous réalisent un ordre politique meilleur; mais faisons agir les intérêts; changeons d'après cela l'ordre politique; l'instruction et la culture de tous en résulteront. Il faut d'abord modifier les conditions du travail, qui portent tout le reste. Idée puissante, qu'il faut se garder d'affaiblir.

L'idée chrétienne y est tout à fait contraire. L'organisation politique est selon le chrétien toujours médiocre, souvent mauvaise, parce que l'esprit en chacun marche tête en bas. Il faut premièrement redresser l'individu, afin qu'il juge bas ce qui est bas, et vénérable ce qui est vénérable. Quand la notion des valeurs sera rétablie, quand le jugement individuel regardera à ce qui est précieux dans l'homme, alors la loi de police, toujours extérieure et méprisable, sera passable, et c'est tout ce qu'elle peut être. Chacun doit donc prendre pour fin son propre salut, se garder de vanité, de colère et de convoitise; ainsi, mettant l'ordre en lui-même, il travaillera à changer l'ordre politique autant qu'il peut; et la lettre ici n'importe guère; toute constitution est bonne par l'esprit, mauvaise par la lettre. Tel est le mouvement évangélique, au regard de quoi tout socialisme est un pharisaïsme sauvé.

Deux vues sur la guerre. Le socialiste dit : « Organisez la production selon la justice, et il n'y aura plus de guerres. » L'évangéliste dit : « Que chacun soit pacifique en esprit et vérité, et il n'y aura plus de guerres. » Et il est assez clair que le socialisme porte la guerre en lui-même par les passions, comme on le reconnaît dans le moindre discours. Oui, même contre la guerre, c'est encore une guerre que mène le socialisme, par ses masses bien rangées. Il est assez clair aussi que l'évangélisme ne peut rien contre la guerre, faute d'organisation. Il fait appel à l'individu, à la justice intime, à la charité intime. Il ne peut donc rien espérer de la force; l'évangélisme n'a point d'armée. L'opposition étant ainsi rétablie, on peut espérer quelque idée réelle qui la surmontera. L'idée catholique, considérée par rapport à l'idée chrétienne,

était un essai d'organisation selon l'esprit. Nous en sommes au point où il faut que l'esprit socialiste et l'esprit catholique s'unissent. La vraie critique des deux consistera dans cette union. En quoi belle et efficace, en quoi insuffisante, c'est ce que montrera l'histoire.

7 décembre 1921.

UBU ROI

J'AIME à penser que les premiers sculpteurs travaillèrent sans projet, sur quelque roche de forme singulière, ou sur quelque noueuse racine, et s'étonnèrent les premiers d'une grimace du bois ou de la pierre, qu'ils n'avaient point cherchée. On conte qu'un peintre, désespérant d'imiter l'écume à la gueule d'un monstre, jeta son pinceau sur l'image commencée, et que ce hasard fit l'affaire. Belle légende. Il est vrai pour tous les artistes que le difficile est de reconnaître un beau trait, et de ne le point gâter par la retouche. Gœthe disait qu'il faut être vieux dans le métier pour s'entendre aux ratures. Le beau n'est point prémédité; et la méditation de l'artiste, semblable en cela à celle du spectateur, doit respecter d'abord, en vue de comprendre.

Ces réflexions sont nées d'*Ubu Roi*. Cette œuvre, si l'on regarde aux idées, est peu de chose. Si l'on songe aux vérités que Gargantua et Pantagruel ont su nous faire entendre, ou bien au sens profond de *Liluli*, on voudrait nier *Ubu Roi*, qui ne dit rien que lui-même. J'en aurais fait, il me semble, le *Prince* de Machiavel, montrant d'abord le monstre à forme humaine tout nu, et l'habillant ensuite de majesté. Là-dessus j'écrirais dix actes ou vingt. Mais doucement. Les idées ne me manquent pas, et je crois qu'elles ne manquent à personne. J'ai des manteaux de toute couleur pour le monstre; seulement où est le monstre ? Où est la noueuse racine dont je ferais visage ? Ubu existe. Chacun l'habille à sa manière. C'est une racine qui grimace et qui veut retouche. Mais gare à la retouche. Vous gâterez la forte esquisse, je le parie. Jarry fut artiste en ceci surtout qu'à ses vingt ans il sut n'ajouter rien à cette œuvre d'enfance. On voit très bien comment la simplicité enfantine fait profondeur; c'est que l'obser-

vation découvre la nature rugueuse qui est l'explication de tout. La mécanique, alors substituée aux intentions, est ce qui fait rire et ce qui dissout l'importance. Ainsi Ubu est vivant à la manière des contes. On peut essayer de les comprendre, toutefois il faut d'abord les accepter. Comme le Sphinx; vous y pouvez accrocher toutes les pensées du monde, mais l'œuvre existe en attendant.

J'ai beaucoup insisté sur cette œuvre de forte satire parce que j'y vois les caractères du beau et notamment celui-ci, d'exister par la matière, sans aucun ornement de perception. Je suppose qu'il faut avoir été bien des fois ministre pour voir ainsi les rois.

Ubu n'a point de pensée, ni aucun projet. Tout ce qu'il voit de bon, il le prend; on ne peut même point dire qu'il ose; dès qu'il ne déchire pas, il a peur; en même temps qu'il conspire, il pense à trahir et livrer ses complices; mais que dis-je là ? Il ne pense point. Ce sont deux gestes en même temps. Ubu est bien au-dessous de la lâcheté, de la trahison et de la cruauté. Il faut un peu de prudence et même de retenue pour s'élever jusque-là. La sottise est bien plus haut encore. Cette puissante satire, mais informe, veut-elle dire que, pour être roi, les vices les plus bas sont encore un luxe inutile, une parure, une hypocrisie ? Ainsi les vêtements du *Prince* étant tous enlevés, non pas les premiers et les plus extérieurs, qui sont courage, loyauté, justice, mais les vêtements de dessous, qui sont sottise, bassesse, férocité, il reste la force nue, qui suffit. Ubu peut porter ces systèmes de politique; mais ce sont encore des vêtements. Tout ce qui règne serait donc au-dessous du pire. A ce degré d'audace, il n'y a même plus de satire. La Grande Comédie se montre, et les passions, dépouillées de toute parure et de toute pensée, secouent toute l'importance par le rire.

8 décembre 1921.

AMOUR ENGENDRE HAINE

L'AMOUR jaloux veut des preuves, et ne se contente jamais de preuves; en revanche il découvre toujours de nouveaux griefs. Ainsi vont les passions; d'amour ou de haine elles font toujours haine et malheur.

La paix ne s'arrange point de ces sentiments vifs; il y faut assez d'indifférence. Celui qui enquête et interroge, cherchant et éprouvant ses vrais amis, n'aura bientôt plus que des ennemis. Un homme passionné et même un peu fou me posa un jour une question, afin de décider, d'après ma réponse, si nous resterions amis. La paix est plus facile peut-être avec des ennemis, qu'avec des indiscrets amis.

Quand les nations ne se haïssent point, alors elles s'aiment trop, et le résultat est pire. Il faudrait éliminer le sentiment de ce genre d'affaires. On trouve présentement chez nous deux espèces d'hommes, ceux qui aiment les Turcs, et ceux qui n'aiment pas les Turcs; suivent les preuves qui sont toutes bonnes, ou toutes mauvaises comme on voudra. Mais ne peut-on vivre sans aimer ou n'aimer pas les Turcs ? De tels sentiments, abstraits et réellement sans objet, sont au-dessous de l'enfance. Ce sont de vieux enfants, et ridicules, qui écrivent un beau matin : « Si l'Angleterre veut rester notre amie, il faudra qu'elle change un peu ses actions et ses discours. » Ou bien c'est l'Italie à qui l'on conseille de surveiller d'un peu près ses fascistes ou ses communistes. Un autre jour, ce sera la Pologne ou quelque autre personnage de la famille. J'irais jusqu'à dire que l'Allemagne est de la famille aussi, d'après la vivacité des sentiments qui se montrent. J'ai souvenir d'une grand'mère à moi qui se brouillait à mort successivement avec toute la parenté; non sans réconciliations, mais toujours défiantes et armées; ce qui faisait un problème ardu pour les petits-enfants, qui, revenant à l'époque des vacances, ne savaient pas d'abord à qui ils devaient sourire et de qui ils devaient se détourner. Mais le problème était limité aux cousins; ma grand'mère était toujours à l'égard des étrangers fort polie, et même autant que je sais, parfaitement équitable.

Les nations en sont à cette période critique où les sentiments et les intérêts se heurtent, comme on voit souvent entre frères lors du partage des biens. Il n'y a rien de plus simple, en général, qu'un partage selon le droit; les intérêts transigent toujours. Mais si l'amour attend les égards, si le sentiment se mêle aux revendications, ce mélange rend insolubles les problèmes les plus simples; avoir droit est alors injurieux; ce rapport

d'étranger à étranger blesse le sentiment familial; et la colère qui suit aveugle même sur le droit; en sorte qu'à vouloir mépriser la justice des marchés, on vient à ne plus pouvoir même l'appliquer. Chacun offre trop et en même temps demande trop. Amour engendre haine. Si les peuples pouvaient vivre ensemble comme ces passants qui ne se connaissent guère, qui ne s'aiment point du tout, et qui sont naturellement si polis, ce ne serait pas un petit avantage.

9 décembre 1921.

MARCEL PROUST

Il n'est pas facile de dire ce que c'est qu'un bon roman. Les mauvais romans, en revanche, sont tous à peu près du même modèle; ce sont des objets qui portent la marque du moule. Tout y est rassemblé pour plaire, pour étonner, pour toucher; tableaux de mœurs et de travaux; attitudes, mouvements, costumes, couleur et forme des lieux, patois, archaïsmes. Étalage de métaphores; incantation vaine. Rien n'apparaît. C'est un monde d'images, et l'image n'est rien.

Mais voici un enfant qui n'a point fini de naître; toujours retournant à la pulpe maternelle, comme le petit de la sarigue. Vêtu et enveloppé de ses parents chéris; qui voit hommes et choses en ombres sur sa fenêtre; qui médite d'abord sur les mots, selon la loi de l'enfance; qui pense par les dieux du foyer; qui croit tout de ce monde proche, et ne croira jamais rien d'autre; qui découvre toutes choses à travers ce milieu fluide. Semblable à ces peintres qui regardent les choses dans un miroir noir, afin de retrouver leur première apparence; mais sans aucun artifice, et par la grâce de l'enfance. Toutefois cette comparaison, tirée de la peinture, peut faire comprendre ce que c'est que métaphore, et ce que c'est que peindre par métaphore; car le peintre de paysage, afin de représenter la distance des choses, l'horizon, la mer et le ciel, doit les réduire d'abord à une apparence colorée, sans aucune distance. Ainsi notre poète voit d'abord les choses et les gens projetés sur la peau de l'œuf familial. D'où cette vérité immédiate, aussi bien

déformée, aussi bien monstrueuse, et pourtant copiée fidèlement, comme les Japonais copient un poisson ou un oiseau. Nous voilà au premier éveil, à la première naissance du monde. C'est l'âge patriarcal revenu.

La métaphore à l'état naissant se rapporte à cet âge de la pensée où les idées, naturellement prises toutes de l'ordre humain, déterminent les objets extérieurs d'après les relations familiales et politiques. D'un côté, la première apparence de l'objet est conservée, car c'est l'idée pratique, l'idée d'artisan qui change l'apparence. D'un autre côté ces apparences expriment directement les affections; tout monstre est langage et symbole. Tel est l'âge du poète. Et il ne faut point dire que le poète en cela imite le peintre; mais il faut dire plutôt que le peintre retrouve quelque chose de la première poésie. Ainsi le mauvais romancier décrit des tableaux, vain travail, que l'imagination ne peut suivre; au lieu que le poète, par la vérité des affections, rabaisse le monde au niveau de l'apparence et, de tout ce qui nous entoure, refait apparition et fantôme. Tel est l'âge magique, autant qu'on peut le décrire, où c'est le monde lui-même qui apparaît. Aux yeux d'une race active et industrieuse le monde n'apparaît plus, il est. Aussi nos rêveries sont maigres. Notre mythologie est extérieure et peinte. Ici au contraire la mythologie est en action, et découvre le monde. Je doute que le lecteur ait assez reconnu, en ce gribouillage, le peintre déplaisant des Swann et des Charlus, aux yeux de qui nous sommes des végétaux, poissons et autres formes. Déplaisant, mais fort.

10 décembre 1921.

SAISONS

L'ANGE Jesrad m'est apparu en songe. « Tu ne peux, m'a-t-il dit, débrouiller l'histoire humaine. Tu tires un fil après l'autre; or ce sont de vieux fils, qui ont déjà servi; il y reste des traces de l'ancienne couleur, qui font une fantastique tapisserie. Moi, qui vois passer vingt-cinq mille ans comme toi vingt-cinq années, j'ai déjà vu bien des fois le troupeau humain remonter et redescendre

selon les vraies saisons, qui sont d'environ six mille ans. Quand l'été de six mille ans arrive à sa fin, alors les sciences et les arts sont transportés un peu au-dessous du cercle polaire; et les peuples méridionaux participent tous de la paresse équatoriale. Mais quand s'avance l'automne de six mille ans, les glaces polaires attaquent par le nord l'espèce pensante et gouvernante; ainsi il se fait une invasion du nord au sud, non point de barbares, mais de civilisés, qui apportent leur sagesse et leurs industries à des peuples méridionaux, déjà un peu réveillés par le retour annuel de la fraîcheur. Et tous ensemble, mêlant leurs dieux, leurs arts et leurs systèmes politiques, descendent toujours à mesure que le glacial hiver annuel les poursuit. Dans l'hiver de six mille ans, l'espèce pensante et gouvernante se trouve vers le tropique, mariant les génies hyperboréens avec les génies équatoriaux. »

« C'est, lui dis-je, le beau temps de Thèbes aux cent portes et de l'Atlantide. Le beau temps aussi de l'ancien Mexique, et le sommeil du Canada ? »

Mais l'ange Jesrad semblait sourd, semblable en cela aux esprits supérieurs, qui donnent les réponses, mais n'entendent pas les questions. « Il faut, dit-il, que les peuples commencent sur des ruines; car vient après l'hiver, le printemps de six mille ans, qui repeuple les contrées septentrionales. Alors d'un côté, le meilleur des peuples du midi laisse ses palais souterrains et remonte vers les régions tempérées, emportant ses dieux, ses arts et ses lois. Mais il rencontre l'autre invasion du nord au sud, de barbares cette fois, qui se multiplient plus vite que leurs aliments, et cherchent une existence plus facile. De nouveau, mélange des dieux et des légendes; mais la sagesse et le pouvoir remontent ensemble vers le nord, où l'été de six mille ans les fixe. Et tout recommence en un sens, mais tout continue en un sens, parce que les peuples, en chacun de ces voyages, ont appris encore quelque chose. Bien des fois les Pélasges réveilleront la Grèce, et bien des fois quelque Rome réveillera les Gaules, mais à chaque fois un peu plus sages, et restaurant des ruines meilleures; toujours reconnaissant les anciens dieux, et les habillant de pensées nouvelles. Ainsi les idées sont encore plus composées que tu ne crois, et tous les dieux sont vrais de plus d'une manière. » Je me réveillai, comptant sur mes doigts; car, me disais-je,

puisque nous sommes presque au milieu de l'été de six mille ans, les peuples du nord ont fini de descendre, et c'est le moment de préparer l'âge d'or pour la Thébaïde du prochain hiver.

14 décembre 1921.

LA NÉCESSITÉ SECOURABLE

Nul n'a choisi ses parents, ni même, s'il regarde bien, ses amis. Nul n'a choisi d'être grand ou petit, blond ou brun. C'est une des conditions les mieux établies de notre existence, que nous devons accepter une situation de fait, et travailler en partant de là. Si j'ai une mauvaise mémoire, je n'ai pas à récriminer, mais je dois m'efforcer de la rendre passable; et, si j'ai une oreille paresseuse, je dois regarder plus attentivement de ce côté-là en traversant les rues. L'indignation ne sert point. Cette idée est familière à tous. Nous comprenons aisément que notre nature et ce qui l'environne, tout cela nous est donné, et ne peut être changé comme un vêtement; il faut se contenter de modifier un peu ces conditions imposées. L'expérience fait voir que les modifications qui dépendent de nous sont très faibles, par rapport à la structure et au régime de l'ensemble; mais l'expérience fait voir aussi qu'elles suffisent presque toujours. Il y a très peu de distance entre la pire humeur et la meilleure. Il suffit quelquefois de changer l'attitude, de retenir un geste ou une parole, pour colorer autrement une journée. Il y a très peu de différence entre un son juste et harmonieux et un son faux ou laid, entre une belle courbe et un contour sans grâce. Telle est sommairement l'idée virile de la nécessité et de la puissance; et c'est une idée puérile de vouloir changer la forme du violon, au lieu d'apprendre à s'en servir comme il faut.

Cette idée n'est point commune dans la politique. Il est ordinaire que, lorsque l'on réfléchit sur des maux trop évidents, comme l'injustice ou la guerre, on imagine d'abord un changement total, après quoi tout ira pour le mieux. Mais une nature est donnée ici encore, et inflexible pour le principal. Il n'est pas vraisemblable que la nécessité politique nous tienne moins étroitement

qu'une autre, et que l'on change plus aisément la constitution de son pays que la forme de son propre nez. Et, comme il faut vivre selon la structure imposée par la nécessité biologique, ainsi il faut vivre politiquement selon un état des relations humaines que l'on n'a point choisi. S'indigner ici est à peu près aussi raisonnable que de déclamer contre le froid, contre le brouillard ou contre le verglas.

Le forgeron se soumet au fer; le marin se soumet au vent, au courant et à la houle. Mais, dans ce monde résistant, l'industrieux animal prend son appui. « L'homme ne triomphe de la nature qu'en lui obéissant »; parole connue, mais qu'il faudrait appliquer aux choses de la politique. Ainsi cette énergie irlandaise, mieux employée, suffisait certainement à modifier un régime évidemment imparfait jusqu'à le rendre supportable. Bref une bonne constitution diffère très peu d'une mauvaise, de même qu'un heureux coup de barre diffère très peu de celui qui envoie le bateau sous la vague. Seulement on ne veut point suivre l'analogie; on veut penser que ce monde humain, d'apparence flexible, peut être transformé selon l'idée. On ne regarde que les passions, espérance ou peur, choses instables; on ne veut point voir les nécessités géographiques, économiques, biologiques, qui ne cèdent jamais que pour revenir. Il faut des milliers de mouvements de la barre pour une traversée, et qui n'ont guère changé l'Océan; mais vous êtes sauf. Ainsi la prudence politique de tous peut beaucoup et assez, par de faibles changements, comme de laisser un journal pour un autre. Toutefois il vaut encore mieux écrire au directeur du journal que vous lisez, s'il ne raisonne pas à votre gré. Au lieu de dire que c'est inutile, essayez.

15 décembre 1921.

HISTOIRE ET ROMAN

Il y a une forte raison de penser qu'une histoire vraie, transcrite fidèlement, ne peut point faire un bon roman, c'est que l'histoire vraie n'est jamais connue de personne. Les acteurs sont emportés et hors d'eux-

mêmes; au reſte, chacun d'eux ne saisit des autres que le dehors et le mouvement, et encore par petits morceaux. Le ſpectateur voit encore moins d'un crime ou d'une rixe; il n'eſt pas averti; les drames réels se préparent sous les dehors de la politesse et des actions accoutumées; l'action eſt soudaine, précipitée, réellement invisible. Un homme eſt tombé un jour du deuxième étage devant mes pieds. Qu'ai-je vu? Aussi le ſpectateur se repaît des reſtes, en quelque sorte, contemplant le sang et les autres choses.

Il n'eſt pas évident que l'art, sous une forme ou sous une autre, ait pour fin d'éveiller par des signes ce genre d'émotion qui va à l'horreur et à la ſtupeur. Toujours eſt-il que la parole écrite eſt bien loin de pouvoir égaler la chose. Il faudrait donc en venir aux combats de gladiateurs. Mais je crois là-dessus, d'après l'expérience des soldats, des infirmières et des médecins, que l'habitude rendrait promptement insensible à ce genre de ſpectacle. Les passions sont ainsi faites, peut-être, qu'elles périssent dès qu'elles n'ont plus à attendre. L'attente renouvelée serait donc le vrai moyen du tragique. Et comme les événements réels nous surprennent toujours, celui qui les raconte tels qu'il leś a vus fatiguera bientôt le lecteur. Aussi voit-on que les écrivains qui savent leur métier nous détournent de considérer les triſtes reſtes des passions. Dont je citerai trois exemples : *La Grande Bretèche* et *La Femme abandonnée,* de Balzac et l'exécution de Julien Sorel dans *Le Rouge et le Noir.*

C'eſt mesurer les ressources de l'art d'après la puissance de l'imagination, qui nous entraîne de l'émotion à l'image et non point du tout de l'image à l'émotion. La peur nous inſtruit assez là-dessus, qui se nourrit d'elle-même, et nous rend comme présente la chose redoutée, mais par la seule puissance du trouble corporel. C'eſt le corps humain, réel et présent, qui porte témoignage du fantôme; et nous croyons avoir vu, parce que nous sommes assurés d'avoir eu bien peur. Suivant la même voie, les romanciers se gardent bien de vouloir éveiller les émotions et les sentiments d'après la description des choses; mais, tout au contraire, c'eſt d'après la peinture des sentiments, et d'après l'anxiété et le trouble mesurés qu'ils ont produits par leur discours, qu'ils arrivent à nous rendre comme présentes les choses

absentes. Ce n'est point ici le cadavre qui fait l'émotion; c'est l'émotion au contraire qui fait le cadavre. Et, comme dans la peur on croit avoir vu, et d'autant mieux si l'on n'a pas eu le loisir de regarder, de même l'artiste nous détourne de considérer la chose en face, qui se dissoudrait comme font les fantômes, et nous entraîne vers d'autres pensées. Ainsi l'événement réel d'où il a pris ses fictions se trouve transposé, ce qu'on ne voit jamais étant le réel de la fiction, et au contraire ce que l'on a pu voir étant savamment réduit au souvenir d'une ombre, qui est l'ombre d'une ombre.

16 décembre 1921.

MAÎTRES ET ESCLAVES

Sur l'aveuglement du haut commandement militaire, d'étonnants récits ont été produits à la tribune. Que le subalterne qui vient troubler les conceptions directrices en rapportant ce qu'il a vu soit reçu sans faveur, cela est déjà assez fort. Ce qui est beau c'est que le même subalterne, même quand il est prouvé qu'il avait raison, même quand la victoire a suivi, soit tenu encore en disgrâce, sans aucune espérance, par la Majesté offensée. Ces choses éveillent une colère en tous, qui n'a point de suite, parce qu'elle ne se lie à aucune idée. L'infatuation, à ce degré, échappe au jugement; l'invraisemblable est comme les rêves; l'étonnement est sans nuance et sans progrès. Ce genre de stupeur fonde la discipline.

Réfléchissez à ceci que le pouvoir militaire est sans rapport ni communication avec le régime humain. On trouve dans la politique, dans l'administration et dans l'industrie des chefs qui gouvernent despotiquement. Mais ces pouvoirs font rire, comparés au pouvoir d'un simple capitaine. Louis XIV lui-même n'avait pas le pouvoir de faire trancher la tête de l'homme qui n'était pas de son avis et qui le disait. Aujourd'hui, ce qui peut arriver de pire à un subalterne trop peu docile, c'est d'être congédié. Mais le pouvoir militaire est maître des signes, par la terreur. Je sais qu'il n'en peut être autrement. Les moyens mécaniques ont créé un genre de

terreur qui exige une discipline sans faiblesse et un pouvoir inhumain. L'esclave ne s'en trouve pas plus mal, s'il survit, car il se trouve placé bien au-dessous de l'humiliation; il n'a pas à incliner sa pensée, car qui se soucie de sa pensée ? En revanche le chef, en cette situation de despote asiatique, est presque assuré de perdre le jugement. « Tout bon raisonnement offense », dit Stendhal; chacun de nous peut méditer utilement sur cette sévère maxime; mais enfin, dans l'ordinaire de la vie, il faut entendre le bon raisonnement quoiqu'il déplaise; il faut se donner la peine d'y répondre; de toute façon il faut y penser; après le premier égarement, le jugement revient.

Un chef militaire n'entend jamais ce bon raisonnement, qui l'offenserait d'abord, mais qui le garderait de se croire trop. Le subalterne est courtisan; le subalterne ne dit jamais ce qui est, mais seulement ce qui plaît; cette règle est suivie ingénument. « Ils sont d'avis opposés, disait un commandant au comble de l'agitation, et ils sont tous les deux colonels »; à quoi je disais, croyant faire de l'esprit : « Il faut savoir lequel des deux est le plus ancien en grade. » Mais cela ne fut point jugé impertinent; c'était la solution. Jugez d'un chef suprême d'après cela. Un subalterne qui a vu dit ce qu'il a vu; en quoi il déplaît. On reconnaît qu'il avait raison, mais il reste toujours qu'il a déplu; il reste toujours qu'il a osé déplaire. L'offense reste piquée sur l'épiderme trop bien gardé, et trop sensible. On lui pardonnerait peut-être s'il s'était trompé; avoir raison, c'est offenser deux fois. Il faut réfléchir là-dessus si l'on veut comprendre des erreurs incroyables. En quoi je vois une sorte de justice; car l'esclave, s'il en revient, a sauvé sa tête; et le maître l'a perdue.

19 décembre 1921.

HUMEUR

Selon le système de l'exaspération, rien n'est meilleur que de se gratter. C'est choisir son mal; c'est se venger de soi sur soi. L'enfant essaie cette méthode d'abord. Il crie de crier; il s'irrite d'être en colère et se

console en jurant de ne pas se consoler, ce qui est bouder. Faire peine à ceux qu'on aime et redoubler pour se punir. Les punir pour se punir. Par honte d'être ignorant, faire serment de ne plus rien lire. S'obstiner à être obstiné. Tousser avec indignation. Chercher l'injure dans le souvenir; aiguiser soi-même la pointe; se redire à soi-même, avec l'art du tragédien, ce qui blesse et ce qui humilie. Interpréter d'après la règle que le pire est le vrai. Supposer des méchants afin de se condamner à être méchant. Essayer sans foi et dire après l'échec : « Je l'aurais parié; c'est bien ma chance. » Montrer partout le visage de l'ennui et s'ennuyer des autres. S'appliquer à déplaire et s'étonner de ne pas plaire. Chercher le sommeil avec fureur. Douter de toute joie; faire à tout triste figure et objection à tout. De l'humeur faire humeur. En cet état, se juger soi-même. Se dire : « Je suis timide; je suis maladroit; je perds la mémoire; je vieillis. » Se faire bien laid et se regarder dans la glace. Tels sont les pièges de l'humeur.

C'est pourquoi je ne méprise pas les gens qui disent : « Voilà un froid sec; rien n'est meilleur pour la santé. » Car que peuvent-ils de mieux ? Se frotter les mains est deux fois bon quand le vent souffle du nord-est. Ici, l'instinct vaut sagesse et la réaction du corps nous suggère la joie. Il n'y a qu'une manière de résister au froid, c'est d'en être content. Et, comme dirait Spinoza, maître de joie : « Ce n'est point parce que je me réchauffe que je suis content, mais c'est parce que je suis content que je me réchauffe. » Pareillement, donc, il faut toujours se dire : « Ce n'est point parce que j'ai réussi que je suis content; mais c'est parce que j'étais content que j'ai réussi. » Et si vous allez quêter la joie, faites d'abord provision de joie. Remerciez avant d'avoir reçu. Car l'espérance fait naître les raisons d'espérer, et le bon présage fait arriver la chose. Que tout soit donc bon présage et signe favorable : « C'est du bonheur, si tu veux, que le corbeau t'annonce », dit Épictète. Et il ne veut pas dire seulement par là qu'il faut faire joie de tout; mais surtout que la bonne espérance fait réelle joie de tout, parce qu'elle change l'événement. Si vous rencontrez l'ennuyeux, qui est aussi l'ennuyé, il faut sourire d'abord. Et faites confiance au sommeil si vous voulez qu'il vienne. Bref, aucun homme ne peut trouver en ce monde de plus

redoutable ennemi que lui-même. Je décrivais plus haut l'existence d'une espèce de fou. Mais les fous ne sont que nos erreurs grossies. Dans le moindre mouvement d'humeur il y a la manie de la persécution en raccourci. Et certes je ne nie point que ce genre de folie tienne à quelque lésion imperceptible de l'appareil nerveux qui commande nos réactions; toute irritation finit par creuser son propre chemin. Seulement je considère en eux ce qui peut nous instruire, et c'est cette redoutable méprise qu'ils nous montrent grossie, et comme sous la loupe. Ces pauvres gens font la demande et la réponse; ils jouent tout le drame à eux seuls. Incantation magique, toujours suivie d'effet. Mais comprenez pourquoi.

21 décembre 1921.

DÉNOUER

Quelqu'un me jugeait hier en peu de mots : « Optimisme incurable. » Certainement il l'entendait mal, voulant dire que je suis ainsi par nature et que j'en suis bien heureux, mais qu'enfin une bienfaisante illusion n'a jamais passé pour vérité. C'est confondre ce qui est avec ce que l'on veut faire être. Si l'on considère ce qui est de soi et sans qu'on y travaille, le pessimisme est le vrai; car le cours des choses humaines, dès qu'on l'abandonne, va tout de suite au pire; par exemple, qui se livre à son humeur est aussitôt malheureux et méchant. Cela est inévitable par la structure de notre corps, qui tourne tout à mal dès qu'on ne le surveille plus, dès qu'on ne le gouverne plus. Observez qu'un groupe d'enfants, faute d'un jeu réglé, en vient bientôt à la brutalité informe. Ici se montre la loi biologique de l'excitation qui va aussitôt à l'irritation. Faites l'essai de jouer à frapper dans les mains avec un tout petit enfant; bientôt il se livrera au jeu avec une sorte de fureur qui résulte de son action même. Autre essai : faites parler un jeune garçon; admirez-le seulement un peu; il arrivera à l'extravagance dès qu'il aura vaincu la timidité. La leçon vous fera rougir vous-même, car elle est bonne pour tous, en même temps qu'amère pour tous; qui-

conque se lance à parler, sans gouverner la machine, dit promptement assez de sottises pour maudire ensuite sa propre nature et désespérer de lui-même. Jugez d'après cela une foule en effervescence, et vous en attendrez tout le mal possible, sans compter toute la sottise possible. En quoi vous ne vous tromperez point.

Mais celui qui connaît le mal par les causes apprendra à ne point maudire et à ne point désespérer. La maladresse est la loi de tout essai, dans n'importe quel genre. Le corps, non formé par gymnastique, s'emporte aussitôt, et que ce soit dessin, ou escrime, ou équitation, ou conversation, aussitôt vise mal et manque naturellement le but. Cela étonne, et semble donner raison au pessimiste; mais il faut comprendre par les causes, et la principale chose à considérer ici, c'est cette liaison de tous les muscles qui fait que chacun d'eux, dès qu'il se remue, éveille tous les autres, et non point d'abord ceux qui doivent coopérer. Le maladroit pèse de tout son corps sur le moindre mouvement, et chacun est maladroit d'abord, quand ce ne serait que pour enfoncer un clou. Cependant il n'est point de limites au savoir-faire que l'on peut acquérir en s'exerçant; tous les arts et tous les métiers en témoignent. Et le dessin, ce tracé du geste, est peut-être le témoignage le plus éloquent de tous, quand il est beau; car cette main lourde, impatiente, irritée, chargée de tout le corps est pourtant capable de ce trait léger, retenu et comme purifié, soumis en même temps au jugement et à la chose. Et l'homme qui crie et s'irrite la gorge est le même qui chantera; car chacun reçoit en héritage ce paquet de muscles tremblant et noué. Il faut dénouer; et ce n'est pas un petit travail. Et chacun sait bien que la colère et le désespoir sont les premiers ennemis à vaincre. Il faut croire, espérer et sourire; et avec cela travailler. Ainsi la condition humaine est telle que si on ne se donne pas comme règle des règles un optimisme invincible, aussitôt le plus noir pessimisme est le vrai.

27 décembre 1921.

L'ESPRIT DES CONTES

L'ENFANT s'éveille à penser dans un monde féerique. Non que tout y soit facile; tout y est difficile au contraire; mais la difficulté n'y est pas écrite en kilomètres, car le moindre succès dépend d'abord d'un certain nombre de vieilles sorcières et d'enchanteurs barbus, qui arrêtent les explorations par un non tout sec; il faut même dire que l'enfant doit garder assez longtemps le souvenir de ses premiers voyages, où il est porté sans avoir à faire effort. De toute façon il ne lui est pas moins difficile de se transporter dans le jardin d'un voisin que de toucher la lune. D'où cet esprit des contes, qui méprise les distances et les obstacles matériels, mais aperçoit toujours, en travers du moindre désir, un enchanteur qui dit non. Aussi quand quelque fée plus puissante a dit oui, il n'y a plus de problème, et la distance entre le désir et l'objet est franchie n'importe comment. Image fidèle de ce monde humain où l'enfant doit vivre d'abord, porté et réchauffé dans le vivant tissu, de sa mère, de sa nourrice et des puissances limitrophes. Le monde est composé de provinces en chacune desquelles quelqu'un règne; cuisinière, jardinier, portier, voisine sont des sorciers et sorcières dont les attributions sont réglées. Ainsi nos souvenirs les plus anciens sont organisés mythologiquement; c'est pourquoi les contes n'ont point vieilli; l'enfance de l'individu est comme l'enfance de l'espèce.

La maturité veut un long détour, et une solitude de l'observateur parmi les choses. D'où l'on découvre d'abord que les choses ont leur manière de résister qui est sans pensée ni intention aucune; et qu'elles ne cèdent point du tout à la prière ni au désir, mais seulement au travail. Alors se montre une autre liberté qui n'est point courtisane, qui ne vit point de plaire. Alors le regard observateur juge les grands enchanteurs comme des choses parmi les choses, des choses qui parlent; cet œil sec cherche des chemins parmi les hommes comme il fait dans le fourré ou dans les roches montagneuses. L'indulgence et le savoir-vivre suivent le savoir. Mais que d'hommes vivent selon les contes, toujours en prière et flatterie, toujours cherchant enchanteur contre

sorcière, et bonne fée contre mauvaise. Que d'hommes qui creusent pour plaire, et non pour faire le trou ! Tous plus ou moins enfants malgré les années, plus ou moins soumis à cette autre nécessité; car un esprit clairvoyant rompt l'enchantement de la haine; mais les bonnes fées et les bons enchanteurs sont plus difficiles à vaincre. Forêt aux branches sensibles et saignantes, comme dans le Tasse. C'est pourquoi tout âge se prête aux contes, y retrouvant les stratagèmes du cœur. Qui donc n'a point frotté la lampe d'Aladin ?

2 janvier 1922.

LA POLITESSE

La politesse s'apprend comme la danse. Celui qui ne sait pas danser croit que le difficile est de connaître les règles de la danse et d'y conformer ses mouvements; mais ce n'est que l'extérieur de la chose; il faut arriver à danser sans raideur, sans trouble, et par conséquent sans peur. De même, c'est peu de chose de connaître les règles de la politesse; et, même si on s'y conforme, on ne se trouve encore qu'au seuil de la politesse. Il faut que les mouvements soient précis, souples, sans raideur ni tremblement; car le moindre tremblement se communique. Et qu'est-ce qu'une politesse qui inquiète ?

J'ai remarqué souvent un son de voix qui est par lui-même impoli; un maître de chant dirait que la gorge est serrée et que les épaules ne sont pas assez assouplies. La démarche même des épaules rend impoli un acte poli. Trop de passion; assurance cherchée; force rassemblée. Les maîtres d'armes disent toujours : « Trop de force »; et l'escrime est une sorte de politesse, qui conduit aisément à toute la politesse. Tout ce qui sent le brutal et l'emporté est impoli; les signes suffisent; la menace suffit. On pourrait dire que l'impolitesse est toujours une sorte de menace. La grâce féminine se replie alors et cherche protection. Un homme qui tremble, par sa force mal disciplinée, que dira-t-il s'il s'anime et s'emporte ? C'est pourquoi il ne faut point parler fort. Qui voyait Jaurès dans un salon voyait un homme peu soucieux de l'opinion et des usages, et souvent mal cravaté; mais la

voix était toute une politesse, par une douceur chantante où l'oreille ne découvrait aucune force; chose miraculeuse, car chacun avait souvenir de cette dialectique métallique et de ce rugissement, voix du peuple lion. La force n'est pas contraire à la politesse; elle l'orne; c'est puissance sur puissance.

Un homme impoli est encore impoli quand il est seul; trop de force dans le moindre mouvement. On sent la passion nouée et cette peur de soi qui est timidité. Je me souviens d'avoir entendu un homme timide qui discutait publiquement de grammaire; son accent était celui de la haine la plus vive. Et, comme les passions se gagnent bien plus vite que les maladies, je ne m'étonne jamais de trouver de la fureur dans les opinions les plus innocentes; ce n'est souvent qu'une sorte de terreur qui s'accroît par le son même de la voix, et par de vains efforts contre soi-même. Et il se peut que le fanatisme soit d'abord impolitesse; car ce que l'on exprime, même sans le vouloir, il faut bien qu'à la fin on le ressente. Ainsi le fanatisme serait un fruit de timidité; une peur de ne pas bien soutenir ce que l'on croit; enfin, comme la peur n'est guère supportée, une fureur contre soi et contre tous, qui communique une force redoutable aux opinions les plus incertaines. Observez les timides, et comment ils prennent parti, vous connaîtrez que la convulsion est une étrange méthode de penser. Par ce détour on comprend comment une tasse de thé tenue à la main civilise un homme. Le maître d'armes jugeait d'un tireur à la manière de faire tourner une cuiller dans une tasse de café, sans faire un mouvement de trop.

6 janvier 1922.

LE CULTE DES MORTS

Le culte des morts se trouve partout où il y a des hommes, et partout le même; c'est le seul culte peut-être, et les théologies n'en sont que l'ornement ou le moyen. C'est ici surtout que l'imagination tend ses pièges, évoquant les apparences, et créant une sorte de terreur d'instinct où il entre trop peu de réelle piété.

Ce genre de superstition détourne de penser aux morts; il s'oppose ainsi aux affections les plus naturelles; aussi tout l'effort du culte va à calmer cette peur presque animale, et les plus naïves religions ont toujours senti que le retour des morts dans leur apparence extérieure était le signe qu'on ne leur avait point rendu les honneurs qu'on leur devait. Le père d'Hamlet revient, parce qu'il n'est pas vengé; d'autres demandent sépulture. Ces coutumes font entendre qu'il y a une manière, en quelque sorte passive, de penser aux morts, qui n'est point bonne. Se souvenir n'est donc pas le tout; il y a un devoir qui concerne ce souvenir même, et qui vise à purifier les morts de leur enveloppe grossière, enfin à obtenir une présence vraie et digne de respect.

Le plus beau travail des affections est d'orner et d'embellir ce qu'on aime, en gardant toutefois la ressemblance; et chacun sait bien que l'objet vivant et présent en son corps ne favorise pas toujours ce genre de méditation. C'est pourquoi il serait impie d'évoquer en esprit les défauts, les petitesses ou les ridicules de ceux que l'on a aimés; mais aussi la volonté s'applique à écarter ce genre de souvenirs et y parvient toujours. D'où cette idée universelle que les morts ont un genre d'existence plus libre par rapport aux nécessités inférieures qui font les passions et l'humeur. L'idée de purs esprits ou d'âmes séparées est donc naturelle; naturelle aussi l'idée que cette purification dépend beaucoup de nous-mêmes, et de notre attention à penser aux morts comme il convient. Le mythe du purgatoire est vrai sans aucune faute. Je n'en veux pour preuve que Platon qui n'a pu s'empêcher de rêver un Purgatoire aux chemins montants remplis de ses frères les morts; c'est avec tendresse qu'il les suit dans leurs épreuves; et l'on comprend ici l'origine de la prière, qui est une méditation selon l'amour, appliquée à retrouver seulement ce qui fut sage, juste et bon, en oubliant le reste.

En retour les morts gouvernent les vivants, selon la belle expression de Comte; non point par leurs caprices et leurs imperfections, mais au contraire par leurs vertus, et comme des modèles purifiés. On sait comment les héros devinrent des dieux; mais cette transformation n'est pas le privilège des héros; tous les morts sont dieux par leurs mérites, et l'affection sait toujours trouver les

mérites. Ainsi, par le culte des morts, nos pensées préférées sont toujours meilleures que nous. L'entretien avec les morts ressemble à la lecture des poètes, dont nous tirons ingénieusement les plus belles pensées et les meilleurs conseils, par le bonheur d'admirer qui est le sentiment le plus commun. Nous vivons d'admirer et nous formons silencieusement les modèles de l'homme. L'espèce se redresse en commémorant; nos ancêtres nous font meilleurs qu'ils ne furent par cela seul que nous les honorons selon notre cœur. Il n'est pas permis de les penser comme ils furent, c'est-à-dire faibles et vieillis; ce culte nie énergiquement la maladie et la mort. Cette générosité nous est bonne; elle nous détourne d'aigreur, de blâme et de honte; par cette pieuse réflexion nous sommes toujours purifiés un peu; c'est ainsi qu'il faut entendre que les morts prient pour les vivants.

15 janvier 1922.

LE GÉOMÈTRE INTEMPÉRANT

Quoi qu'ait pensé, calculé, supposé ou vérifié Einstein, ses théories sont pour éclairer deux ou trois douzaines de savants peut-être. L'homme moyen n'y trouvera rien à prendre. Il est très bon de douter d'une idée que l'on possède bien; c'est la santé de l'esprit; mais qu'est-ce que douter d'une idée que l'on n'a même point formée ? Qu'est-ce que douter avant d'être sûr ? Il y a plus de vingt ans nous fûmes assaillis par d'indiscrets douteurs qui nous voulaient assurer que la géométrie d'Euclide était fausse, et que la somme des angles d'un triangle n'égalait plus deux angles droits. Je me gardai bien d'entrer dans ces chemins; mais tous ces agités, qui se disaient géomètres, me donnèrent occasion de réfléchir sur le triangle d'Euclide, et ma conclusion fut que la trente-deuxième proposition de l'antique géométrie était bonne à contempler encore longtemps, même pour la plupart de ceux qui croient la bien connaître.

Démontrer n'est pas le tout. On ne peut même pas dire qu'une preuve invincible donne certitude; ce n'est que négatif; je n'ai plus rien à objecter; mais la plus

profonde raison se trouve cachée dans la chose même, et il faut bien des années, pour l'avoir tout à fait familière, ainsi qu'elle le fut, sans doute, pour l'inventeur, qui n'avait pas d'abord le secours de la preuve. Si j'avais, donc, à faire connaître à un enfant cette riche nature du triangle euclidien, le même en toutes ses formes, je voudrais d'abord qu'en pliant un mètre de menuisier de diverses manières, il produisît toutes sortes de triangles, pointus, écrasés, symétriques ou gauches, et qu'il remarquât bien ce qui arrive quand il augmente un des angles en laissant un des autres en l'état. C'est faire tourner une droite par rapport aux deux côtés d'un angle invariable.

Faire tourner, cela mérite attention; voilà une opération qui reçoit le plus et le moins, car on peut faire tourner beaucoup ou peu; on peut faire tourner du double ou du triple. Chose plus remarquable encore, on peut faire tourner une droite jusqu'à ce qu'elle revienne à sa première position; ce demi-tour est une grandeur de rotation toujours égale à elle-même; et voilà l'angle plat, unité naturelle, plus naturelle peut-être que l'angle droit qui en est la moitié. Et peut-être faudrait-il former d'abord cette idée-là, pour quoi il faudrait changer un peu le mètre pliant. Puis, revenant au mètre pliant, ou bien usant de trois règles articulées au moyen de deux clous, je demanderais si, quand une des règles tourne dans un sens par rapport à l'autre fixe, elle tourne dans le même sens par rapport à la troisième règle fixe. Ainsi apparaîtrait une autre idée, d'immense portée, que la rotation a deux sens, et qu'une même rotation a deux sens. Il resterait à apercevoir que la quantité d'une rotation est toujours la même, au sens près, par rapport à toutes les droites fixes; ce qui conduirait à entendre que le changement d'un des angles dans le triangle est compensé par le changement d'un autre; nous voilà sur le chemin de reconnaître que les trois angles du triangle font toujours ensemble l'angle plat. Idée étonnante, que nul homme sur cette planète n'a encore épuisée. Et puisque mon entendement n'est pas encore égal au triangle d'Euclide, je ferme ma porte au nez du géomètre intempérant.

17 janvier 1922.

LE BRUIT DANS LA MUSIQUE

Je vois que l'on admire, dans les musiciens de ce temps-ci, les hardiesses et nouveautés; moi je m'en moque. Les grandes beautés en Beethoven ressemblent souvent, pour les moyens et la complication de l'écriture, aux œuvres de Mozart et de Haydn. Beethoven peut être sublime par des moyens nouveaux et par l'audace harmonique; par la simplicité il ne l'est pas moins. Un chant tout nu, comme Malbrough, est assez beau; et je ne m'en lasse point. Un beau dessin de Vinci, à peine appuyé et sans aucune ombre, est achevé en sa nudité abstraite. Prenez le papier le plus commun et le plus vil crayon; saisissez du regard et du geste cette marchande de fruits qui pousse sa voiture; fixez d'un trait en même temps votre mouvement et le sien; si le trait est juste, cette œuvre sera vénérée encore dix siècles après vous. Une belle mélodie, de même, peut exister et durer au-dessus des siècles par le son d'un violon solitaire. Tout ce bruit que vous faites, et tout le bruit que font les musiciens, n'est que pour faire naître la mélodie sublime, sans grincements ni sifflements ni battements autour; il faut que les bruits soient vaincus. Je ne discute pas sur vos bruits; j'attends la victoire de la musique sur le bruit. Nos raffinés qui tendent l'oreille, disant : « Voilà un furieux frottement; voilà des dissonances diaboliques; voilà un embrouillement de sons et de bruits comme je n'en entendis jamais. Cela est admirable en vérité », nos raffinés, donc, me font penser à ce Chinois légendaire à qui l'on demandait ce qu'il préférait dans un morceau de concert, et qui disait : « C'est le commencement que je préfère », voulant désigner le moment du chaos, celui où chacun accorde son instrument.

J'ai entendu des musiques singulières; ces bruits recherchés ne me choquent point trop; je les connais tous; je les entends tous assez en n'importe quelle musique. Ces hardiesses sont aussi anciennes que la musique elle-même. Un aveugle, qui était accordeur de pianos, me disait : « Un piano que j'ai accordé pour le mieux me paraît discordant deux jours après; ce ne sont pas des accords que j'entends, mais un tumulte informe. »

Il ne savait pas assez, peut-être, retrouver la musique dans le bruit. Il est bien hardi de faire entendre les sons d'un piano, car ce sont des bruits. Tout est faux dans ce qu'on entend; tout est sifflement, battement et hurlement, dans l'orchestre et dans les voix, dans le quatuor à cordes même, si l'on y fait attention; vous pensez bien que les grains de la colophane, les fibres de l'érable et les boyaux de mouton font tous les bruits possibles; le miracle de la musique est en ceci que la pure mélodie, que nulle oreille n'entend, domine pourtant tous ces bruits inhumains. Comment ose-t-on chanter, par ce larynx gémissant et râlant? Mais la belle musique fait que l'on ose chanter. Et la victoire est toujours belle, toujours nouvelle, toujours suffisante pour une oreille exercée. Allons, musicien naïf, je veux te donner courage contre de folles opinions; ouvre ton piano et joue selon les règles quelque suite bien plate; ce n'est pas difficile; toutefois écoute scrupuleusement, au lieu de juger; ce n'est que du bruit; ce sont des sons étrangers les uns aux autres par l'imperfection de l'instrument. Joue maintenant l'étude de Chopin, en mi majeur; ce sont les mêmes sons, ou plutôt les mêmes bruits, mais réconciliés; le bruit est méprisé, oublié; la musique se montre. Cette apparition de la musique dans le bruit est bien émouvante; c'est la première émotion musicale sans doute; on s'assure que des bruits n'ont pas de sens et tout à coup ils prennent un sens; cela est miraculeux. Il n'y a sans doute de belle musique que dans le bruit. Peut-être l'auditeur est-il alors porté à modeler la musique comme en partant d'un chaos. Tous les bruits sont en révolte et la mélodie est pourtant sauvée; elle est pure, elle est idéale; elle n'a pas plus de corps que la ligne droite. Et pourtant elle a un corps qui est fait de bruit; elle est réelle par sa victoire sur le bruit. Beethoven est le roi de ces magiciens qui évoquent d'abord un monde de bruit et qui y réalisent l'harmonie et la mélodie.

19 janvier 1922.

LE GÉOMÈTRE INTELLIGENT

J'ai rencontré mon géomètre, qui m'a dit sans préambule : « Vous voilà donc parti pour découvrir de nouvelles propriétés du triangle, dont quelques-unes fausses. Car une droite qui tourne, sachez-le bien, tourne dans le même sens par rapport à toutes les droites fixes du même plan qu'elle se trouve rencontrer. Il vaudrait bien mieux raisonner correctement à la manière d'Euclide. Et, finalement, si votre entendement, comme vous dites, n'égale point le triangle d'Euclide, je ne puis que le regretter. »

Ainsi parla mon géomètre, qui est un homme sans indulgence; et il me plaît ainsi, car je n'ai nul besoin d'indulgence. Et ce n'est certes pas la première fois qu'il essaie de me mépriser, ni, à ce que j'espère, la dernière; car, de ces rencontres entre le civilisé et le sauvage, il résulte toujours quelque chose de profitable pour lui et pour moi. Je lui répondis : « Mon cher, à celui qui ne récite pas une leçon, l'erreur est facile; mais il est bien rare qu'une erreur toute naturelle n'enferme pas quelque vérité utile à considérer. Reprenons par la pensée mon mètre pliant ou mes règles articulées; faisons varier le triangle par changement d'un angle seulement. Je remarque ceci qu'à mesure que j'ouvre un angle, j'en ferme un autre; et tant que ce double effet m'étonnera, c'est un signe que je n'ai pas bien compris ce que c'est que rotation. En toute rotation il y a toujours un angle qui s'ouvre et un angle qui se ferme. Ou, si vous voulez, autant qu'une partie de la droite tournante s'éloigne d'une droite fixe, autant l'autre partie s'en rapproche. »

« Mais, dit-il, cela n'a aucun rapport avec les deux sens possibles de la rotation. »

« Vrai, lui dis-je; toutefois si la confusion est sur le papier, elle ne peut être dans la pensée. Considérez donc que les angles intérieurs d'un triangle sont assujettis à cette condition que leurs changements d'ouverture sont de sens inverse, l'un s'ouvrant quand l'autre se ferme, et le changement de l'un compensant exactement celui de l'autre; ce que je voudrais rattacher à deux propositions de ma géométrie préhistorique. L'une qui est que, par

la rotation, un angle diminue toujours d'autant que l'autre augmente; et l'autre, selon laquelle une droite qui tourne, tourne de la même grandeur d'angle par rapport à toutes les droites fixes. »

« Je ne vois point, dit-il, où cela conduit, sinon à comprendre péniblement une démonstration facile. »

« Mais surtout, mon cher, à me délivrer de la preuve, et à me faire connaître l'objet. Faites donc tourner trois droites dans un plan, ensemble et séparément, et vous verrez apparaître des propositions nouvelles; par exemple, trois segments d'une même droite, tournant de la même quantité, resteront parallèles; ou, si elles font ensemble certains angles, les garderont; ou, si elles tournent en sens inverse, les changeront en relation avec les angles dont elles auront tourné. Et c'est d'après cette liaison des angles, que je voudrais comprendre, moi, et que vous devez comprendre, vous, comment les trois angles d'un triangle font toujours ensemble un angle plat. » Là-dessus il me regarda de son air intelligent; et c'est ce que j'attendais.

25 janvier 1922.

PLATON MÉDECIN

Gymnastique et musique étaient les deux grands moyens de Platon médecin. Gymnastique signifie travail modéré des muscles sur eux-mêmes, en vue de les étirer et masser intérieurement selon leur forme. Les muscles souffrants ressemblent à des éponges chargées de poussière; on nettoie les muscles comme les éponges, en les gonflant de liquide et en les pressant plus d'une fois. Les physiologistes ont assez dit que le cœur est un muscle creux; mais, puisque les muscles enferment un riche réseau de vaisseaux sanguins, qui sont alternativement comprimés et dilatés par la contraction et le relâchement, on pourrait bien dire aussi que chaque muscle est une sorte de cœur spongieux dont les mouvements, précieuse ressource, peuvent être réglés par volonté. Aussi voit-on que ceux qui ne sont point maîtres de leurs muscles par gymnastique, et que l'on appelle les

timides, sentent en eux-mêmes des ondes sanguines déréglées qui se portent vers les parties molles, ce qui fait que tantôt leur visage rougit sans raison, tantôt leur cerveau est envahi par un sang trop pressé, ce qui leur donne de courts délires, tantôt leurs entrailles sont comme inondées, malaise bien connu; contre quoi un exercice réglé des muscles est assurément le meilleur remède. Et c'est ici que l'on voit apparaître la musique sous la forme du maître à danser, qui, par son petit crincrin, règle au mieux la circulation viscérale. Ainsi la danse guérit de la timidité comme chacun sait, mais soulage le cœur d'une autre manière encore, en étirant les muscles modérément et sans secousse.

Quelqu'un qui souffrait de la tête me disait ces jours-ci que les mouvements de mastication, pendant les repas, le soulageaient aussitôt. Je lui dis : « Il faut donc mâcher de la gomme, à la manière des Américains. » Mais je ne sais s'il l'a essayé. La douleur nous jette aussitôt dans des conceptions métaphysiques; au siège de la douleur nous imaginons un mal, être fantastique qui s'est introduit sous notre peau, et que nous voudrions chasser par sorcellerie. Il nous paraît invraisemblable qu'un mouvement réglé des muscles efface la douleur, monstre rongeant; mais il n'y a point, en général, de monstre rongeant ni rien qui y ressemble; ce sont de mauvaises métaphores. Essayez de rester longtemps sur un pied, vous constaterez qu'il ne faut pas un grand changement pour produire une vive douleur, ni un grand changement pour la faire disparaître. Dans tous les cas, ou presque, c'est une certaine danse qu'il s'agit d'inventer. Chacun sait bien que c'est un bonheur d'étirer ses muscles et de bâiller librement; mais on n'a point l'idée de l'essayer par gymnastique, afin de mettre en train ce mouvement libérateur. Et ceux qui n'arrivent pas à dormir devraient mimer l'envie de dormir et le bonheur de se détendre. Mais, tout au contraire, ils miment l'impatience, l'anxiété, la colère. Ici sont les racines de l'orgueil, toujours trop puni. C'est pourquoi, empruntant le bonnet d'Hippocrate, j'essaie de décrire la vraie modestie, sœur d'hygiène, et fille de gymnastique et de musique.

4 février 1922.

CARDINAUX

On demande si ces cardinaux, si l'ancien Pape si le nouveau Pape croient selon leurs actions et selon leur pouvoir. Mais tout homme, il me semble, croit selon ses actions et selon son pouvoir. Dans le même temps, sous les yeux du maréchal Joffre, se déroulèrent d'autres cérémonies et d'autres cortèges; et le roi Sisowath, porté sur une litière d'or par cinquante hommes, ne douta point du tout qu'il fût roi. Toutes les cérémonies font preuve d'elles-mêmes, et cette preuve suffit. Nous demandons d'autres preuves, nous autres, parce que nous sommes hors de la cérémonie; semblables au spectateur qui se demande pourquoi les danseurs trouvent tant de plaisir à danser. Un chasseur à pied, millième d'un bataillon, croit nécessairement pendant qu'il défile.

On voudrait distinguer dans la masse des croyances, et les examiner une par une, en vue de retenir celle-ci et d'écarter celle-là; mais la cérémonie ne se laisse pas couper en morceaux; et la seule erreur ici est de rompre le cortège. « Que faites-vous, malheureux ? C'est à droite qu'il fallait tourner. Ici est votre siège, et non ailleurs. » La faute serait réparée aussitôt, avec repentir et confusion; mais ces cardinaux ne se trompent point d'un pas ni d'une génuflexion. Cette unité de la procession soutient la doctrine. Dès que vous portez la chape, vous acceptez toutes les broderies. Douter est comme découdre. Ainsi les costumes bien cousus font preuve, et la cérémonie bien cousue fait preuve. Comme dans l'exécution d'un morceau de musique, l'incertitude fait voir l'ignorance; et c'est tout ce qu'un cardinal peut penser d'un incrédule. Nous autres nous voulons toujours en venir à la preuve ontologique et aux attributs de Dieu; ce qui a juste autant de place dans la tête d'un cardinal que les formules balistiques dans la tête d'un colonel d'artillerie. Un colonel se croit d'abord, et se croit colonel, et se sait colonel; c'est une chose qu'il ne se prouve point à lui-même par mathématique. Il faut prouver en effet que Dieu est, si l'on n'est point cardinal, ou conclaviste, ou enfant de chœur, ou bedeau; mais quand on est cardinal il faut prouver d'abord que l'on

est cardinal, ce qui se fait par geste, rite et majesté; les autres idées du cardinal tiennent comme le fil rouge dans le costume.

La plus ancienne forme de religion, autant qu'on peut savoir, n'enfermait aucune idée, à proprement parler, en dehors du culte lui-même; tout le respect allait à la cérémonie, aux costumes, aux images, au temple. Ce genre de foi ne manquait jamais de preuve, car il n'y a point de différence entre aimer la danse et savoir danser. Selon l'ordre véritable ce n'est point la légende qui fonde la cérémonie, mais au contraire c'est la cérémonie qui porte la légende. Quant aux subtilités théologiques, elles sont situées encore bien plus loin de terre. Ce sont des jeux de paroles qui n'intéressent et ne touchent que par leur relation à la cérémonie. Cet ordre se trouve renversé dès que l'on vient à mépriser les costumes et les cérémonies; ainsi l'esprit protestant est abstrait, discuteur et dogmatique en même temps; c'est construire une tour dans les airs. Ce n'est pas dans l'esprit que se trouve la religion; c'est plutôt dans le geste, dans l'attitude, et, en vérité, dans le corps. Une situation humaine qui nous tient debout et qui ne nous laisse point flotter, telle est la preuve, qu'on ne peut articuler en paroles. Le pur esprit dès qu'il se formule, se trouve athée. La transparente liberté, dont nous sommes fiers, se tient dans une indifférence parfaite et ne trouve jamais que ce qu'elle veut. Au contraire affirmer le culte et affirmer par le culte, c'est terminer d'abord de vaines discussions, en rétablissant les plus anciens des dieux, qui sont le sérieux et l'importance.

5 février 1922.

L'ESPRIT CHEVALERESQUE

Au temps où les Anglais se préparaient à porter la guerre en France, il y a six siècles, le comte de Salisbury jouait avec sa belle qui vint, par badinage, à lui clore un œil de ses trois doigts. Sur quoi le chevalier dit à la belle : « Cet œil est bien clos; et il restera clos jusqu'à ce que j'aie vaincu les Français. » Il tint parole, d'après ce que l'on raconte, et combattait avec un œil couvert,

comme un borgne. Tel est l'esprit de chevalerie; tenir son serment toujours; le tenir avec bonheur quand on l'a fait à la bien-aimée; par cette alliance du serment et de l'amour, rabaisser le danger en quelque sorte, et humilier les devoirs. Tel est l'honneur dans sa forte jeunesse; peut-être est-il resté tel.

On dit souvent que l'honneur soumet l'individu à l'opinion et à la règle commune. Je croirais plutôt que l'honneur est essentiellement anarchique. Au temps de la chevalerie comme dans tous les temps, il y eut des ambitions, des guerres civiles, des révoltes, des ruses, des trahisons; nul n'acceptait aisément les liens de nature ou d'institution; mais les mêmes hommes restaient fidèles à leur serment, si imprudent qu'il fût. Les historiens disent que la patrie n'était pas encore le dieu du guerrier; mais la patrie était le dieu d'Horace et de Brutus; la patrie est une idée antique, que la Révolution a fait revivre. Et il me semble que l'esprit catholique et l'esprit chevaleresque ensemble ont fait naître ou bien ont tiré au clair une autre idée de l'héroïsme, idée qui, aujourd'hui encore, n'est pas développée toute. C'est l'idée que la volonté humaine n'est soumise naturellement à aucune puissance terrestre, ni à aucune institution; ce que montre orgueilleusement la fidélité, liée par le serment et par le serment seul; aussi bien par un serment imprudent et même déraisonnable. Car toutes les opinions couronnées et mitrées sont disposées à délier du serment, si le serment tourne à mal; mais, selon l'esprit chevaleresque, elles ne le peuvent; et Dieu lui-même ne le pourrait point « quand il ferait de nouveaux cieux et une nouvelle terre », ainsi que dit Georges de Coûfontaine dans *L'Otage*. Ainsi le bon Hercule parcourait la terre, ne reconnaissant ni Dieu ni maître hors de son propre sentiment et de son serment à lui-même. Tel est l'homme libre.

Nous nous croyons bien loin de ces mœurs. Mais peut-être nous y sommes plongés; nous y vivons et respirons. Seulement nos rhéteurs ne savent rien dire de l'homme, rien qui sonne vrai. Cette guerre, dont nous sortons à peine, fut chantée et célébrée par des hommes sans courage, et qui ne pouvaient comprendre le courage; elle fut faite par des mouvements de chevalerie, hors de tout esprit d'obéissance, par des hommes soucieux seulement

de surmonter la peur; par des hommes qui se juraient à eux-mêmes d'être braves, et qui tenaient leur serment. Par là, tous les braves, dans tous les camps, furent frères d'armes, et couvrirent d'un même mépris les moralistes aboyeurs. D'où une belle paix pourrait suivre, si les morts revenaient.

10 février 1922.

ATTITUDES

Le plus vulgaire des hommes est un grand artiste dès qu'il mime ses malheurs. S'il a le cœur serré, comme on dit si bien, vous le voyez étrangler encore sa poitrine avec ses bras, et tendre tous ses muscles les uns contre les autres. Dans l'absence de tout ennemi, il serre les dents, arme sa poitrine, et montre le poing au ciel. Et sachez bien que, même si ces gestes perturbateurs ne se produisent pas au-dehors, ils n'en sont pas moins esquissés à l'intérieur du corps immobile, d'où résultent de plus puissants effets encore. On s'étonne quelquefois, quand on ne dort point, de ce que les mêmes pensées, presque toujours désagréables, tournent en rond; il y a à parier que c'est la mimique esquissée qui les rappelle. Contre tous les maux de l'ordre moral, et aussi bien contre les maladies à leur commencement, il faut assouplissement et gymnastique; et je crois que presque toujours ce remède suffirait; mais on n'y pense point.

Les coutumes de politesse sont bien puissantes sur nos pensées; et ce n'est pas un petit secours contre l'humeur et même contre le mal d'estomac si l'on mime la douceur, la bienveillance et la joie; ces mouvements, qui sont courbettes et sourires, ont cela de bon qu'ils rendent impossibles les mouvements opposés, de fureur, de défiance, de tristesse. C'est pourquoi la vie de société, les visites, les cérémonies et les fêtes sont toujours aimées; c'est une occasion de mimer le bonheur; et ce genre de comédie nous délivre certainement de la tragédie; ce n'est pas peu.

L'attitude religieuse est utile à considérer pour le médecin; car ce corps agenouillé, replié et détendu délivre les organes, et rend les fonctions vitales plus

aisées. « Baisse la tête, fier Sicambre »; on ne lui demande point de se guérir de colère et d'orgueil, mais d'abord de se taire, de reposer ses yeux, et de se disposer selon la douceur; par ce moyen tout le violent du caractère est effacé; non pas à la longue ni pour toujours, car cela dépasse notre pouvoir, mais aussitôt et pour un moment. Les miracles de la religion ne sont point miracles.

Il est beau de voir comment un homme chasse une idée importune; vous le voyez hausser les épaules et secouer sa poitrine, comme s'il démêlait ses muscles; vous le voyez tourner la tête, de façon à se donner d'autres perceptions et d'autres rêveries; jeter au loin ses soucis par un geste libre, et faire claquer ses doigts, ce qui est le commencement d'une danse. Si la harpe de David le prend à ce moment-là, réglant et tempérant ces gestes afin d'écarter toute fureur et toute impatience, le mélancolique se trouve aussitôt guéri.

J'aime le geste de la perplexité; l'homme se gratte les cheveux derrière l'oreille; or, cette ruse a pour effet de détourner et amuser un des gestes les plus redoutables, celui qui va lancer la pierre ou le javelot. Ici la mimique qui délivre est tout près du geste qui entraîne. Le chapelet est une invention admirable qui occupe la pensée et les doigts ensemble à compter. Mais le secret du sage est encore plus beau, d'après lequel la volonté n'a aucune prise sur les passions, mais a prise directe sur les mouvements. Il est plus facile de prendre un violon et d'en jouer que de se faire, comme on dit, une raison.

16 février 1922.

OBSCURITÉS DE L'EXPÉRIENCE

Si quelqu'un me demandait où il faut se placer pour apercevoir que le système de Copernic est vrai, je lui dirais : « Ici où vous êtes, et n'importe où. » Le système de Copernic n'est qu'une manière de penser les apparences de ces belles nuits hivernales. On dit quelquefois que Copernic a vu les choses du soleil, abandonnant par la pensée cette petite terre où l'observation est trompeuse. C'est parler trop vite. Un spectateur placé

sur le soleil verrait d'autres apparences, mais ce seraient toujours des apparences; personne ne peut jamais voir autre chose que la perspective du système de Copernic, et cette perspective dépend du point que l'on choisit; il faut toujours remonter de l'apparence à la chose; il n'y a point au monde de lunette ni d'observatoire d'où l'on voie autre chose que des apparences. La perception droite, ou, si l'on veut, la science, consiste à se faire une idée exacte de la chose, d'après laquelle idée on pourra expliquer toutes les apparences. Par exemple, on peut penser le soleil à deux cents pas en l'air; on expliquera ainsi qu'il passe au-dessus des arbres et de la colline; mais on n'expliquera pas bien que les ombres soient toutes parallèles; on expliquera encore moins que le soleil se couche au delà des objets les plus lointains; on n'expliquera nullement comment deux visées vers le centre du soleil, aux deux extrémités d'une base de cent mètres, soient comme parallèles. Et, en suivant cette idée, on arrive peu à peu à reculer le soleil, d'abord au delà de la lune, et ensuite bien loin au delà de la lune, d'où l'on conclura que le soleil est fort gros. Je ne vois point que le soleil est bien plus gros que la terre; mais je pense qu'il est ainsi. Il n'y a point d'instrument qui me fera voir cette pensée comme vraie.

Cette remarque assez simple mettrait sans doute un peu d'ordre dans ces discussions que l'on peut lire partout sur la valeur des hypothèses scientifiques. Car ceux qui se sont instruits trop vite et qui n'ont jamais réfléchi sur des exemples simples, voudraient qu'on leur montre la vérité comme on voit la lune grossie dans une lunette. Mais, si grossie que soit la lune, elle n'est toujours qu'une apparence sur laquelle il faut raisonner. Je ne vois point de montagnes dans la lune; je vois seulement des ombres et des lumières. Quelquefois, quand la lune est à son premier quartier, une bonne lunette permet de voir le soleil éclairer des pics au delà de la ligne d'ombre, avant de pénétrer dans les vallées lunaires; pourtant ce que je vois n'est point cela; je vois un point lumineux au delà de la ligne d'ombre, et je pense que le soleil touche des cimes élevées; même, d'après cette supposition, je puis calculer géométriquement la hauteur de ces pics supposés; mais enfin, si je ne raisonne point, je resterai en présence d'apparences qui par elles-mêmes ne

me diront rien. Je voudrais croire qu'avec une lunette plus grosse je serais bien plus savant; toutefois ce n'est pas si simple; à mesure qu'un instrument est plus puissant, il faut penser davantage pour en tirer quelque chose. Le microscope étourdit l'ignorant, il ne l'instruit point.

24 février 1922.

UN PEUPLE ÉTRANGER

L'ÉLÉPHANT, dans Kipling, tire sur sa corde, arrache ses piquets, répond aux appels nocturnes, et court à cette danse des éléphants, cérémonie que nul homme n'a vue. Ensuite ce fidèle ami de l'homme revient dans ses piquets. Ainsi l'enfant exilé de son peuple se tient derrière la fenêtre fermée, écoutant l'appel des enfants. L'enfant tient à sa famille par des liens forts; mais il tient au peuple enfant par des relations qui ne sont pas moins naturelles. En un sens il est moins étranger au milieu des enfants que dans sa famille, où il ne trouve point d'égaux ni de semblables. C'est pourquoi, dès qu'il peut ronger sa corde, il court au jeu, qui est la cérémonie et le culte du peuple enfant. Bonheur plein, alors, d'imiter ses semblables et de percevoir en leurs mouvements l'image de ses propres mouvements.

Dans sa famille l'enfant n'est point lui-même; il emprunte tout; il imite ce qui n'est point de son âge; d'où un ennui agité, que l'on connaît mal. Ici l'enfant est comme étranger, parce qu'il n'éprouve ni les sentiments qu'on lui prête, ni ceux qu'il exprime. Ce que l'on veut appeler méchanceté en certains enfants n'est sans doute qu'impatience de ne pouvoir rompre la corde et aller retrouver le peuple enfant. Ce peuple est athée et religieux; il y a des rites et des prières dans les jeux, mais sans aucun dieu extérieur; ce peuple est à lui-même son dieu; il adore ses propres cérémonies et n'adore rien d'autre; c'est le bel âge des religions. Les profanes font scandale s'ils sont spectateurs; encore plus s'ils se mêlent au jeu; l'hypocrite ne peut tromper ceux qui ont la foi. De là des mouvements d'humeur incompréhensibles. J'ai souvenir d'un père indiscret qui voulait jouer aux soldats

de plomb avec nous enfants; je voyais clairement qu'il n'y comprenait rien; son propre fils montrait de l'humeur et renversait tout. Les grandes personnes ne doivent jamais jouer avec les enfants; il me semble que le parti le plus sage est d'être poli et réservé avec eux comme on serait avec un peuple étranger. Quand un enfant se trouve séparé des enfants de son âge, il ne joue bien que seul.

L'école est donc une chose naturelle. Le peuple enfant s'y retrouve en son unité; et c'est encore une cérémonie que d'apprendre; mais il faut que le maître soit étranger et distant; dès qu'il s'approche et veut faire l'enfant, il y a scandale. Comme si un profane entrait dans une société secrète. Le peuple enfant a ses lois sacrées, et il les garde pour lui. Ce lien si fort entre les camarades de jeux attache encore l'homme fait, et le rend aussitôt ami d'une certaine manière avec un autre homme qu'il n'a pas revu depuis vingt ans, et qu'il ne connaît presque point. Le peuple enfant grandit ainsi et devient peuple d'hommes, étranger à ses aînés, étranger à ceux qui le suivent. La conversation avec un frère aîné est toujours difficile; elle est presque impossible avec un père; elle est plus naturelle avec un étranger d'un autre âge; plus naturelle avec un maître d'écriture ou de science, ou de belles-lettres, parce que le maître éprouve et maintient les différences, au lieu qu'un frère ou un père veulent s'approcher et comprendre, et s'irritent bientôt de n'y pas réussir. En sorte que le maître se trouve être ambassadeur et négociateur entre le peuple parent et le peuple enfant.

25 février 1922.

HOMMES DE LA MARINE

Sur son navire le capitaine est maître après Dieu. Vous formez aussitôt, d'après cette forte manière de dire, l'idée d'un homme inflexible et redouté; c'est une idée romanesque. Je me représenterais plutôt quelque diplomate, capable de dissimuler, d'attendre, et même de supporter beaucoup. Pour ce difficile métier, la mer est justement l'institutrice qui convient. Celui qui donna

l'ordre de fouetter l'Hellespont était un général non un amiral. Louvoyer est un mot de marine.

Dans une armée les pouvoirs forment une chaîne continue depuis l'adjudant qui est en première ligne jusqu'au conseil de guerre entouré de gendarmes. Le coupable est promptement déporté de mains en mains; aussitôt entouré de soldats qui ne le connaissent point et qui ne savent rien de la faute. Un navire est comme un État très petit; plus exactement comme une ville qui serait à elle seule tout l'État. Pire encore; tous vivent entassés; tout retentit en ces cellules sonores; on n'y trouve point ce travail dispersé ni cette solitude, qui apaisent les passions. Aussi l'effervescence y est absolument sans remède; et cela suffit pour donner au commandement une autre voix, et le ton de la persuasion. J'ai observé des officiers de marine mêlés aux artilleurs de l'armée de terre. Ce qui saisissait d'abord le regard, c'était la redingote noire, très peu militaire; mais on remarquait bientôt une étonnante politesse à l'égard de tous, qui n'avait rien non plus de militaire. On comprenait aussitôt que ces hommes, par leur métier, avaient appris à dominer le premier mouvement. Et la politesse a cette vertu, que j'ai bien remarquée alors, de calmer aussi les passions des autres, toutes les passions, et la peur elle-même. La science, qui est de métier aussi, puisque l'art de naviguer est principalement théorique, ajoutait encore à l'autorité naturelle de ces hommes noirs; l'amitié et le dévouement en résultaient aussitôt. C'est une chose étonnante et qui délie l'humeur, lorsque l'on entend un officier qu'on ne connaît pas et qu'on salue répondre par un « Bonjour » tout à fait civil. Un homme se ferait tuer pour ces nuances-là. Les hommes sont faciles à gouverner.

Il faut convenir aussi que la guerre navale a ses règles et ses conditions. Ceux qui voudront lire le beau récit de la bataille du Jutland par le capitaine von Hase le comprendront aussitôt. Puisqu'il est évident que le matelot ne peut pas songer à s'enfuir, le pouvoir n'a plus à s'exercer dans le moment critique, et le combat se fait comme une opération industrielle dangereuse, dont on ne peut se retirer et que l'on ne peut interrompre. C'est pourquoi l'autorité du chef n'a point à se tendre à la pensée de sanctions immédiates, nécessaires, terribles. Elle ne s'exerce jamais que sur de petits incidents, que

les passions seules pourraient grossir. Ajoutons que la nécessité de l'ordre dans les manœuvres, même sur une mer d'huile, apparaît à tous. Ces conditions forment le chef et le subordonné d'après des règles non écrites, que l'adjudant de quartier ne comprendra jamais assez. De là des discours vides.

1er mars 1922.

LES FAISEURS DE TOURS

Je vois que les spirites en sont présentement à vouloir faire tourner un morceau de fer par la seule puissance du regard. Le fer est de petite masse, et suspendu à un fil très fin. Comme on connaît des circonstances physiques qui peuvent faire tourner un morceau de fer ainsi disposé, il se peut qu'un effet de ce genre se produise au cours des essais, et sous l'impérieux regard, par des causes auxquelles on n'aura point pensé, et que nous lisions, un jour ou l'autre, quelque évaluation de cette force qui émane de l'œil humain, et quelque hypothèse sur les corpuscules que l'attention concentrée projette au-dehors. La magie est bien puissante encore; et cet essai de mouvoir un corps inerte par la seule puissance du regard définit bien la magie. De ce que les paroles agissent énergiquement sur l'homme et même sur les animaux, on a conclu d'abord que les paroles pouvaient changer aussi les choses. C'était transporter à l'ordre extérieur les lois de l'ordre humain; et c'est ainsi, vraisemblablement, que la physique a commencé partout. Là se trouve l'origine de la prière, qui ne s'est point adressée d'abord à quelque invisible maître des choses, mais directement aux choses elles-mêmes. Et ce n'est peut-être pas l'insuccès qui a détourné l'homme de ces vaines pratiques; car il y a toujours des coïncidences, et il se peut que la pluie tombe justement lorsque le magicien l'appelle. Mais plutôt les hommes ont réfléchi sur le mécanisme de la parole et des gestes, qui sont toujours interprétés en quelque manière, de sorte que leur action sur l'homme cesse bientôt de paraître surnaturelle. Au lieu que la puissance du regard a quelque chose d'immédiat et d'inexplicable. L'œil humain signifie beaucoup, sans qu'on puisse toujours

dire quoi. C'est dans le regard humain que l'on guette le consentement, la faiblesse, le refus, la résolution, la menace. Chacun de nous saisit les moindres reflets de ce globe brillant. Un regard fixe et impérieux peut nous émouvoir jusqu'aux entrailles. Et cette disproportion entre un si faible changement et de si grands effets conduit à croire que quelque fluide, aussi prompt que la lumière, pénètre alors jusqu'au fond de nous-mêmes; le frémissement de la timidité en témoigne; et il n'en faut pas plus pour soumettre les esprits faibles au regard du magnétiseur. Celui qui a le vertige imagine aussi que le gouffre l'attire. Et le magnétiseur, de son côté, croit aisément et de bonne foi, d'après les effets, que ses regards attentifs lancent quelque invisible flux vers les hommes et vers les choses. Nous sommes tellement formés à ce milieu humain, flexible aux moindres signes, qu'il nous semble étonnant et même scandaleux, que les choses ne changent point par le regard humain. Et l'on voit, par l'exemple des spirites, que la réflexion instruit souvent mieux que les essais directs.

Par contraste, un prestidigitateur est beau à voir; et le rire de la salle est beau aussi à entendre lorsque des lapins vivants et un bocal avec des poissons rouges sortent d'un chapeau. Ici les apparences sont toutes trompeuses, et nul ne tente de les vaincre; mais chacun sait qu'elles sont trompeuses, et l'esprit s'en délivre par le rire, sans attendre d'avoir compris les ressorts et moyens. Ce spectacle est bien de notre temps; l'antiquité, il me semble, n'en avait point même l'idée, car toutes les apparences étaient prises sérieusement. Et je trouve admirable qu'un enfant de sept ans sache rire maintenant de ses propres erreurs, et rire de ce qu'il les trouve sans remède. Il tient donc, par la commune opinion, et par la bonne grâce du faiseur de tours, une sagesse que les empereurs d'autrefois ne pouvaient acheter. Ainsi ce spectacle est le plus sain de tous peut-être; et ce serait la meilleure des leçons de choses, si le maître d'école était capable de faire quelque beau tour de passe-passe, qu'il expliquerait ensuite. Car l'apparence nous trompe toujours, et aucune chose n'est comme elle paraît; mais c'est justement ce qu'un homme ne saura jamais assez.

4 mars 1922.

LA FIN DES ORACLES

Je me souviens d'un canonnier qui lisait dans les mains. Il était bûcheron de son métier et formé par cette vie sauvage à l'interprétation immédiate des signes; je suppose qu'à l'imitation de quelque autre sorcier il s'était mis à observer aussi le creux des mains; et c'était là qu'il lisait la pensée, comme nous faisons tous dans le regard et dans les plis du visage. Au bois des Clairs-Chênes, à la lueur d'une bougie, il retrouvait son temple et sa majesté, disant au sujet des caractères des choses souvent justes et toujours mesurées, annonçant aussi l'avenir prochain et l'avenir lointain de chacun, choses qui ne font point rire. Et j'eus l'occasion de remarquer dans la suite qu'une de ses prédictions se trouva vérifiée; en quoi sans doute j'ajoutais quelque chose au souvenir, car il m'était agréable de retrouver la prédiction dans l'événement. Ce jeu de l'imagination m'avertit une fois de plus, et me confirma dans la prudence que j'ai toujours suivie; car je n'ai montré les lignes de ma main ni à lui ni à aucun autre. Toute la force de l'incrédulité est en ceci qu'on ne veut point consulter l'oracle; dès qu'on le consulte, il faut y croire un peu. Aussi la fin des oracles, qui marque la révolution chrétienne, n'est-elle pas un petit événement.

Thalès, Bias, Démocrite et les autres vieillards fameux des temps anciens avaient sans doute une tension artérielle peu satisfaisante dans le temps où ils commençaient à perdre leurs cheveux; mais ils n'en savaient rien; ce n'était pas un petit avantage. Les solitaires de la Thébaïde se trouvaient encore mieux placés; comme ils espéraient la mort au lieu de la craindre, ils vivaient très longtemps. Si l'on étudiait physiologiquement et de très près l'inquiétude et la crainte, on verrait que ce sont des maladies qui s'ajoutent aux autres et en précipitent le cours, en sorte que celui qui sait qu'il est malade, et qui le sait d'avance d'après l'oracle médecin, se trouve deux fois malade. Je vois bien que la crainte nous conduit à combattre la maladie par le régime et les remèdes; mais quel régime et quels remèdes nous guériront de craindre ?

Le vertige qui nous prend sur les hauteurs est une

maladie véritable, qui vient de ce que nous mimons la chute et les mouvements désespérés d'un homme qui tombe. Ce mal est tout d'imagination. La colique du candidat de même; ainsi la crainte de répondre mal agit aussi énergiquement que l'huile de ricin. Mesurez d'après cela les effets d'une crainte continuelle. Mais pour se rendre prudent à l'égard de la prudence, il faut arriver à considérer ceci, que les mouvements de la crainte vont naturellement à aggraver le mal. Celui qui craint de ne pas dormir est mal disposé pour dormir, et celui qui craint son estomac est mal disposé pour digérer. Il faudrait donc mimer la santé plutôt que la maladie. Cette gymnastique n'est pas connue dans ses détails, mais on peut parier que les gestes de la politesse et de la bienveillance se rapportent à la santé, d'après cette sorte de théorème selon lequel les signes de la santé ne sont autres que les mouvements conformes à la santé. Les mauvais médecins seraient donc ceux qu'on aime assez pour vouloir les intéresser à ses propres maux; et les bons médecins sont ceux au contraire qui vous demandent selon l'usage : « Comment allez-vous ? » et qui n'écoutent pas la réponse.

5 mars 1922.

LE MAÎTRE DE RHÉTORIQUE

On s'est bien moqué du maître de rhétorique à l'ancienne mode, qui disait : « Ah, Messieurs, que cela est beau ! » Je ne crois pourtant pas qu'il soit bon de dissoudre un auteur, comme on veut faire aujourd'hui, dans l'histoire environnante. La fin de la culture étant de connaître la nature humaine, chose pressante et difficile, il faut bien entendre à quelles conditions nous sommes soumis. Science courte et expérience longue. Aussi, comme on voit que chacun invente aussitôt une théorie de la nature humaine selon ses intérêts et ses passions, l'un disant : « Tous les hommes sont paresseux », et l'autre : « Toutes les femmes sont sottes », et quelques-uns : « Tous sont fous plus ou moins », il est nécessaire de reprendre pied dans le monde des hommes, et d'appeler en témoignage l'humanité tout entière. Or

c'est le beau, ici, qui est le signe du vrai. C'est un signe qui ne peut tromper. J'oserais dire que c'est le corps humain qui témoigne, et qui confirme l'esprit toujours un peu errant en sa propre cause. Car le beau d'un poème, d'une scène dramatique, ou d'un roman, dispose aussitôt le corps impérieusement selon le bonheur, ce qui prouve que toutes les fonctions sont, pour un court moment, ensemble comme elles doivent être. C'est ainsi que la belle musique s'affirme, sans laisser aucun doute; seulement la belle musique ne dit rien d'autre, et laisse l'esprit presque sans pensée. Les beaux-arts, l'art d'écrire mis à part, posent certainement l'esprit, mais ne le nourrissent point. Au lieu que les écrivains disciplinent en même temps cette fureur de parler à soi qui est la pensée. Ainsi la forme belle nous détourne de rompre d'abord les maximes et les traits pour en faire monnaie selon l'humeur. Au contraire nous sommes ramenés de nos faibles réflexions à la parole humaine, qui prend par là puissance de fait.

Que faisons-nous d'un fait humain? Il est mis en pièces aussitôt, par la manie discoureuse. Mais le beau est un fait humain qui ne se laisse pas changer; le corps en quelque sorte le reconnaît par cette attitude imitative dont le sentiment nous avertit assez. C'est pourquoi je n'ai jamais méprisé ces hommes de l'autre génération, qui parlaient par citations; cela valait toujours mieux que ce qu'ils auraient dit à leur manière. Certainement il vaut mieux réfléchir et juger par soi : mais le peut-on faire sans quelque pensée résistante? Montaigne fait bien voir le prix de ces manières de dire que des milliers d'admirateurs nous apportent, et qui sont comme des centres de méditation. Le beau nous somme de penser. Devant un beau vers ou devant une belle maxime, l'esprit est tenu de rendre compte de cet immense pouvoir; et, puisque le commentaire n'égale jamais le trait, c'est la preuve qu'il faut revenir et rassembler ses pensées, comme des troupes, autour du signe. Par opposition, je comprends mieux un certain genre de médiocrité raisonnable, où je reconnais des pensées humaines, mais en quelque sorte décomposées, ce qui se voit à une grande dépense de moyens logiques, comme les donc, parce que, premièrement et deuxièmement; ce sont des cris de déroute; les preuves s'en vont à la dérive. Qu'est-ce qui

n'a pas été prouvé ? Heureusement il y a des pensées qui sont posées, parce qu'elles sont belles. Et celui qui n'a pas admiré avant de comprendre est disposé au contraire à ces pensées d'avocat, qui ne sont point des pensées. De même que le vrai des choses nous tient par la nécessité, le vrai de l'homme nous tient par la beauté. Comme l'homme est fait, il danse.

11 mars 1922.

L'AVENIR PAR LES ASTRES

Ce matin, comme le ciel commençait à pâlir, je vis, au couchant, dans la constellation de La Vierge, la torche jaune de Jupiter. Puisqu'il va dériver de jour en jour vers l'ouest en même temps que les étoiles, nous le verrons bientôt le soir, et en même temps nous verrons briller Vénus plus blanche et plus scintillante que Jupiter. Je me souviens d'un temps où déjà ces deux planètes étaient ensemble le soir; Jupiter se trouvait dans La Vierge, ou peut-être vers Le Scorpion; dans cette partie de sa route certainement, car il faisait son tour sans s'élever beaucoup au-dessus de l'horizon méridional; il a achevé maintenant son tour de ciel; ainsi mon souvenir se trouve renvoyé à une date bien déterminée. Je me souviens qu'en ces années-là Saturne se montrait dans Le Taureau; et voilà que Saturne, dérivant aussi vers l'est, mais environ trois fois moins vite que Jupiter, est maintenant avec Jupiter dans le voisinage de l'Épi. C'était donc vers la onzième année de ce siècle qu'appuyé à mon mur paysan, j'observais Jupiter et Vénus ensemble, puis Mars et Saturne ensemble; ces voyageuses allaient selon leur règle à ces régions du ciel où je les retrouve maintenant. Nous autres nous allions vers la guerre, qui devait mettre en poussière mon mur paysan, le village, et tant d'autres choses; mais je n'en avais pas même l'idée.

Je retrouvai Jupiter à Verdun au commencement de l'an dix-sept. Il se levait au crépuscule devant nos canons, et l'idée me vint alors de vérifier le parallélisme des pièces en les pointant toutes sur cet astre aisément remarquable; j'ai su depuis que cette méthode si simple fut aussi appliquée ailleurs; au reste je ne crois pas qu'une

telle idée ait pu venir à un artilleur de métier. Mais le spectacle du ciel me ramène à des pensées plus amples. Le cours régulier des astres imposait aux observateurs cette conclusion que l'avenir du ciel peut être annoncé avec certitude. Le glissement des saisons, les rencontres et séparations des planètes, tout cela vient vers nous d'un mouvement assuré. Il est naturel aussi que, lorsque l'on se souvient par le secours des astres, comme je faisais tout à l'heure, on lie l'avenir humain à l'avenir céleste; et comme on cherche l'un dans la position actuelle des astres, on fut porté à y chercher l'autre aussi. Quand je revois maintenant par l'imagination ces belles soirées, je ne puis m'empêcher de prévoir par souvenir; ainsi ces conjonctions d'astres sont maintenant des signes de la guerre. Le pressentiment de tant de maux est lié maintenant au souvenir de cette paisible contemplation. Se souvenir, c'est prédire, et se souvenir par les astres, c'est prédire par les astres. De ces perspectives de la mémoire, dans lesquelles le passé est encore à venir, on devait être conduit à de folles recherches sur la destinée de chacun et de tous; et ces idées fantastiques firent beaucoup pour ramener l'attention aux choses du ciel et à leurs plus petites circonstances. Les passions soutenaient alors le calcul, et le Prince payait l'horoscope bien plus cher qu'il n'aurait payé une leçon d'astronomie. D'où les observatoires, les instruments et les archives. L'astrologie fut la nourrice de l'astronomie.

12 mars 1922.

GYMNASTIQUE

Comment expliquer qu'un pianiste, qui croit mourir de peur en entrant sur la scène, soit immédiatement guéri dès qu'il joue ? On dira qu'il ne pense plus alors à avoir peur, et c'est vrai; mais j'aime mieux réfléchir plus près de la peur elle-même, et comprendre que l'artiste secoue la peur et la défait par ces souples mouvements des doigts. Car, comme tout se tient en notre machine, les doigts ne peuvent être déliés si la poitrine ne l'est aussi; la souplesse, comme la raideur, envahit tout; et, dans ce corps bien gouverné, la peur ne peut plus être.

Le vrai chant et la vraie éloquence ne rassurent pas moins, par ce travail mesuré qui est alors imposé à tous les muscles. Chose remarquable et trop peu remarquée, ce n'est point la pensée qui nous délivre des passions, mais c'est plutôt l'action qui nous délivre. On ne pense point comme on veut; mais, quand des actions sont assez familières, quand les muscles sont dressés et assouplis par gymnastique, on agit comme on veut. Dans les moments d'anxiété n'essayez point de raisonner, car votre raisonnement se tournera en pointes contre vous-même; mais plutôt essayez ces élévations et flexions des bras que l'on apprend maintenant dans toutes les écoles; le résultat vous étonnera. Ainsi le maître de philosophie vous renvoie au maître de gymnastique.

Un aviateur m'a conté quelle belle peur il eut pendant deux heures, alors qu'il était couché sur l'herbe, attendant l'éclaircie, et méditant sur des dangers contre lesquels il ne pouvait rien. En l'air et jouant sur l'instrument familier, il fut guéri. Ce récit me revenait en mémoire comme je lisais quelques-unes des aventures de l'illustre Fonck. Un jour, se trouvant à quatre mille mètres au-dessus du sol, dans un avion à canon, il s'aperçoit que les commandes n'obéissent plus et qu'il tombe. Il cherche la cause, aperçoit enfin un obus échappé de son casier et qui immobilisait tout, le remet en place, toujours tombant, et relève son appareil sans autre dommage. De telles minutes sont bien capables, par souvenir ou bien en rêve, d'effrayer encore aujourd'hui cet homme courageux; mais si l'on voulait croire qu'il eut peur dans le moment même comme il peut avoir eu peur en y pensant, je crois que l'on se trompe. Notre corps nous est difficile en ce sens que, dès qu'il ne reçoit pas d'ordres, il prend le commandement; mais en revanche il est ainsi fait qu'il ne peut être disposé de deux manières en même temps; il faut qu'une main soit ouverte ou fermée. Si vous ouvrez la main, vous laissez échapper toutes les pensées irritantes que vous teniez dans votre poing fermé. Et si vous haussez seulement les épaules, il faut que les soucis s'envolent, que vous serriez dans la cage thoracique. C'est de la même manière que vous ne pouvez à la fois avaler et tousser, et c'est ainsi que j'explique la vertu des pastilles. Pareillement vous vous guérirez du hoquet si vous arrivez à bâiller. Mais comment bâiller? On y

arrive très bien en mimant d'abord la chose, par étirements et bâillements simulés; l'animal caché, le même qui vous donne le hoquet sans votre permission, sera mis ainsi dans la position de bâiller, et il bâillera. Puissant remède contre le hoquet, contre la toux et contre le souci. Mais où est le médecin qui ordonnera de bâiller tous les quarts d'heure ?

16 mars 1922.

SCIENCE ET CULTURE

Un homme savant a compris un certain nombre de vérités. Un homme cultivé a compris un certain nombre d'erreurs. Et voilà toute la différence entre l'esprit droit et l'esprit juste. L'esprit droit surmonte l'erreur sans la voir; l'esprit juste voit l'erreur; et certes il n'y veut pas tomber, mais il y veut descendre. Tout ce qui a été cru par un homme, il le veut croire un peu; il cherche la place d'où l'on voit le fantôme; car il n'y a point d'erreur qui n'ait quelque cause en nous ou hors de nous; il n'est point d'erreur qui n'ait quelque convenance à la nature humaine. « Vous n'avez pas perdu votre temps, dit un personnage de Kipling, si vous avez appris à croire. »

La faiblesse de l'esprit droit est qu'il ne peut comprendre l'humaine enfance, et ainsi qu'il ne pardonne point à sa propre enfance. Fanatique en ses vertus et quelquefois en ses propres fautes et misanthrope alors de tout son cœur, par dégoût de lui-même. Il faut pourtant bien se résigner à être un homme. Et qui est-ce qui ne se trompe point ? Il faut pourtant être indulgent aussi à la première idée qui se présente, et qui naturellement est fausse. Je dirais même que l'erreur est un bon commencement pour la réflexion. Il m'est arrivé de me tromper tout à fait dans des questions de mécanique; et mon géomètre, qui y est infaillible, me regardait avec mépris. Mais bien loin de me sentir pour cela hors de l'humanité, au contraire je me trouvais le frère de tous ces chercheurs empêtrés qui n'étaient point médiocres. Quoi de plus familier que la chute d'un corps ? Et pourtant les plus éminents penseurs jusqu'à Galilée pensaient là-dessus

comme des sauvages. Et il y a ce grand profit, à connaître les erreurs des temps passés, que l'on ne s'irrite point si l'on se trompe d'abord comme ils ont fait.

Auguste Comte eut le privilège de joindre à une science éprouvée une culture profonde. Il lisait les poètes, il lisait *l'Imitation*. Les brillantes apologies d'un de Maistre et d'un Chateaubriand venaient expirer aux pieds du juge, qui savait louer encore mieux le catholicisme. Ce philosophe est sans doute le premier qui ait compris et mis en place les naïves superstitions des fétichistes. Il fondait ainsi l'unité de l'espèce humaine et établissait la paix dans nos pensées. Mais le réconciliateur eut, comme il arrive, tous les partis contre lui. Il y a longtemps que j'ai compris le fanatisme catholique; l'autre fanatisme m'étonne encore un peu. Un Diafoirus a entrepris de prouver que Comte était une sorte de fou. Trois pages de la *Politique Positive*, prises au hasard, suffisent à prouver le contraire. Le même esprit se fait voir ingénument dans ce livre d'un Sorbonnagre, où les mœurs et croyances des populations arriérées sont exposées d'après cette belle idée directrice qu'il n'y a aucun rapport entre leur pensée et la nôtre; et ce livre, malgré les efforts de l'auteur, prouve justement le contraire. Que manque-t-il donc ici ? Certainement le vrai savoir, mais la culture aussi.

17 mars 1922.

MÉDECINE

« Je connais, dit l'homme de science, un nombre important de vérités, et je forme une idée suffisante de celles que j'ignore. Je sais ce que c'est qu'une machine, et comment il arrive qu'un écrou sautant détruit tout, faute d'un peu de soin, faute d'une attention de quelques minutes, et toujours parce que l'homme de l'art n'a pas été consulté en temps opportun. C'est pourquoi je réserve une part de mon temps pour la surveillance de cette machine composée que j'appelle mon corps. C'est pourquoi, dès qu'il y a symptôme de frottement ou grincement, je me livre à l'homme de l'art pour qu'il explore la partie malade ou supposée telle. Et par

ces soins, selon les avertissements de l'illustre Descartes, je suis assuré, les coups du sort mis à part, de prolonger ma vie autant que le comporte l'instrument que j'ai reçu de mes pères. Et voilà ma sagesse. » Il parlait ainsi, mais il vivait tristement.

« Je connais, dit le liseur, un nombre important d'idées fausses qui compliquèrent la vie des hommes dans les temps de crédulité. Ces erreurs m'ont instruit de vérités importantes, dont nos savants se font une faible idée. L'imagination, d'après ce que j'ai lu, est la reine de ce monde humain; et le grand Descartes, en son *Traité des Passions,* m'en a assez expliqué les causes. Car il ne se peut point qu'une inquiétude, même si j'arrive à la surmonter, n'enflamme point mes entrailles; il ne se peut point qu'une surprise ne change pas les battements de mon cœur. Et l'idée seule d'un ver de terre trouvé dans la salade me donne une réelle nausée. Toutes ces folles idées, quand je n'y croirais point, m'empoignent au fond de moi-même et dans les parties vitales, et modifient brusquement le cours du sang et des humeurs, ce que ma volonté ne saurait point faire. Eh bien, quels que soient les invisibles ennemis que j'avale à chaque bouchée, ils ne peuvent pas plus sur mon cœur ni sur mon estomac que les changements de mon humeur ou les rêveries de mon imagination. Il est nécessaire, premièrement, que je me tienne content, autant que je puis; il est nécessaire, secondement, que j'écarte ce genre de souci qui a pour objet mon corps même, et qui a pour effet certain de troubler toutes les fonctions vitales. Car ne voit-on pas, dans l'histoire de tous les peuples, des hommes qui sont morts parce qu'ils se croyaient maudits ? Ne voit-on pas que les envoûtements réussissaient très bien, si seulement le principal intéressé en était averti ? Or, que peut faire le meilleur médecin, sinon m'envoûter moi-même ? Et quel bien puis-je attendre de ses pilules, quand une seule parole de lui change les battements de mon cœur ? Je ne sais pas trop ce que je puis espérer de la médecine, mais je sais très bien ce que j'en puis craindre. Et, ma foi, quelque dérangement que je sente dans cette machine que j'appelle moi, je me console encore le mieux par l'idée que c'est mon attention même et mon souci même qui fait presque tout le désordre, et que le premier et le plus sûr remède est donc de ne pas plus redouter un mal

d'estomac ou un mal de reins qu'un cor au pied. Qu'un peu d'épiderme durci puisse faire souffrir autant, n'est-ce pas une bonne leçon de patience ? »

23 mars 1922.

NUANCES DE L'HUMILIATION

Le plus grand abus de la force est sans doute d'exiger l'assentiment. Le corps vaincu consent à sa manière; mais le persécuteur exige beaucoup plus; il veut que le persécuté se relève, prenne le visage de l'homme libre, examine un moment les preuves pour ou contre, et se décide librement. « Sois libre pour me plaire; sois esclave volontairement; ou sinon le fouet. » Galilée jura solennellement qu'il s'était trompé, et qu'au fond de son cœur il jugeait que la terre ne tournait point. Ces humiliations sont les pires de toutes pour n'importe quel homme; ce sont même les seules, si l'on regarde bien; car nous dépendons de mille forces supérieures de loin à la nôtre; il nous arrive vingt fois par jour d'être vaincus. Le vent m'a enlevé mon chapeau; il a bien fallu le reprendre à la course. On ne fait qu'en rire. Mais il est beaucoup plus difficile de rire, lorsque c'est Gessler qui enlève le chapeau. Plus difficile encore si je me sens forcé de saluer Gessler volontairement; cette nuance existe. Et ce genre de salut est ce que le tyran peut obtenir de mieux.

Vauvenargues a écrit là-dessus quelque chose qui est un peu trop amer : « La servitude abaisse l'homme jusqu'à s'en faire aimer. » Tous les travaux sont aimés, dès qu'on les fait bien. Il se peut que, par ce côté-là, l'esclave arrive à supporter la chaîne. Mais je crois que, dès que l'on veut plier la pensée, je dis dans l'homme le plus simple et le plus ignorant, l'insulte est sentie chaque jour plus douloureusement; il est bien vrai que la dignité de chacun est dans ce libre pouvoir de juger, comme Pascal l'a écrit en quelques lignes immortelles. C'est pourquoi je dis au tyran, au maître, au vainqueur : « Garde-toi d'humilier l'homme. »

La libre pensée étonne, lorsque l'on voit que le jugement de l'homme dépend de ce corps faible et souffrant. On peut parier que, si la persuasion n'avait jamais levé

le fouet, les hommes croiraient tout. Mais c'est la révolte, peut-être, qui nous met dans le cas de penser. Quand l'opprimé est humilié, il cherche le vrai comme une arme; et cela mène loin; la révolte mène loin, et voilà notre histoire.

Où vais-je par ce discours ? Je vais m'assurer que le procès des responsables devient la principale affaire, parmi tant de morts et tant de ruines. L'homme est fait ainsi; comme il a démoli, il va reconstruire; le difficile ne lui fait pas peur. Mais il ne supporte pas l'humiliation. On peut comprendre ce premier effet de l'emportement, quand le vaincu plie le genou : « Tu vas jurer que tu avais tort; tu vas jurer que toutes les pièces de chancellerie connues et inconnues te condamnent. » Ce sont des effets accessoires de l'action, comme les injures homériques. Mais un procureur qui reprendrait l'aveu obtenu par la menace, et qui le joindrait à la procédure, disant que cette belle pièce définit le droit européen, ce procureur serait plus qu'odieux, il serait sot. Il n'y a point de méthode plus sûre si l'on voulait écrire justement l'opinion contraire, en cicatrices ineffaçables, parmi les pensées du vaincu. Mais au contraire cet essai de conversion par la force, il faut l'oublier; il faut l'effacer. Tout le reste est de peu, en ce sens que les passions et l'aveuglement de tous y ont part; ce sont des malheurs communs. Mais n'humiliez pas l'homme. Désarmez la pensée; non pas plus tard, mais tout de suite. Et que le procès soit plaidé de bonne foi; non pas en vue de découvrir le vrai de la chose, car il n'est pas dit que la bonne foi y suffira; mais pour rétablir les droits de la pensée, par la manière de chercher le vrai; ce respect suffit, mais il est dû à tout homme. Il n'y a aucun droit au monde qui ne suppose celui-là.

24 mars 1922.

LE REMORDS

L'ACTION dévore la pensée. C'est pourquoi le remords risque d'être une invention des poètes. Peut-être a-t-on remords d'un mauvais désir; mais d'une action, non pas. Hamlet sent le remords de ce crime qu'il n'a

point commis; mais ce coup d'épée dans la tapisserie, il n'en aura point même de regret. Tout criminel mène une guerre; il est absous par ses muscles qui, dans le souvenir, reprennent encore le train de conquête, et poussent la pensée en avant-garde. Comme il n'y a point de réflexion dans l'action, ni aucun jugement sur soi-même, sans quoi on ne la ferait point, ainsi, par souvenir, l'attention encore se jette toute à l'objet, et le corps mime la puissance, qui est au-dessus du bien et du mal.

J'ai souvenir d'un après-midi d'été, dans l'année quinze, où je m'exerçais à l'homicide. Je suivais dans la lunette les mouvements de quelque cuisinier ou porteur de soupe de l'autre armée, qui s'en venait avec ses marmites. Une pièce était pointée et prête; il n'y avait qu'un mot à dire dans le cornet du téléphone; et tout était calculé de façon qu'au moment où l'homme passait près d'un petit buisson, il fallait lancer l'obus. L'ordre fut donné à ce moment-là, et presque aussitôt j'entendis le coup et l'obus qui déchirait l'air. L'événement était maintenant livré aux forces naturelles, vent et pesanteur. Tout revint au silence. L'homme marchait toujours d'un pas tranquille et régulier. Je comptai une dizaine de secondes, et lui fit une vingtaine de pas. Alors il s'arrêta, comme un homme qui écoute, et vivement se jeta par terre, au moment où je vis éclater l'obus. Aussitôt après il se releva et se mit à courir vers un boyau connu où il plongea. Je comptais les pas du coureur, afin d'avoir une évaluation exacte de la distance parcourue et de l'écart. Sur quoi j'avais mille réflexions à faire; et les occasions ne nous manquaient pas d'imiter des émotions de ce genre. L'être le plus brutal était capable ici d'une sympathie réelle, par une expérience cent fois renouvelée de l'inquiétude, de la peur, de la fuite. Et, pour ma part, j'étais bien capable de faire réflexion sur ces meurtres mécaniques, et de les maudire. Mais ces pensées ne s'appliquaient pas à l'exemple; car l'attention était assez occupée. Et, par souvenir, elles ne s'y appliquent point mieux, parce que l'entraînement du chasseur me prend encore; plus faiblement, mais de même allure, avec la même proportion de pensée et le même genre de pensée. Au contraire d'autres souvenirs dans lesquels je joue le rôle de victime, par la peur seulement, sont encore aujourd'hui assez pénibles pour que je me détourne d'y

penser. Supposons donc un crime émouvant, et la victime revenue de ses blessures; c'est la victime qui aura de mauvais rêves.

Tout homme est sensible quand il est spectateur. Tout homme est insensible quand il agit. Cela explique assez les tours et retours des choses humaines, pourvu qu'on y pense. Toutefois, on n'y peut presque point penser. Car dès que j'imagine le crime d'un autre, je l'imagine en spectateur; il me semble que le criminel a le cœur déchiré pour toujours. Et il l'aurait s'il était spectateur. On a plus d'une fois remarqué qu'au théâtre ce ne sont pas toujours les plus tendres et les plus scrupuleux qui font voir des sentiments humains et même des larmes. Mais la résolution inflexible, la précaution, la décision, la vitesse de l'homme qui agit sont incompréhensibles pour celui qui le regarde. D'où ces crimes de la guerre, qui passent toute mesure, et qui ne révèlent rien sur la nature de ceux qui les commettent. Cœurs secs, ou irritables, ou sensibles, dans la vie ordinaire, c'est tout un dès que l'action les emporte. Et le remords, chez les meilleurs, est certainement volontaire et tout abstrait; ce genre de remords ne mord point du tout. Un chasseur, souvent, est un ami des bêtes; mais, s'il est bon tireur, les perdrix ne doivent pas compter sur cet amour-là.

25 mars 1922.

LA RÉPUBLIQUE DE PLATON

PLATON m'étonne toujours par cette puissance de lire à travers le corps humain jusqu'à nos pensées les plus secrètes. Sans doute fut-il un de ces hommes rares qui, par la vigueur du sang, eurent thorax irritable sur ventre insatiable, et, au-dessus des deux, une tête assez forte pour mener à bien la triple expérience du plaisir, de l'ambition et du savoir. Aussi nos petits hommes sont retournés par lui comme des sacs, et leur contenu étalé dans cette prairie crépusculaire où l'âme voyageuse cherche un sort. Mais choisit-elle ? Bien plutôt elle reconnaît et rassemble ses tronçons, comme un ver coupé, et s'enfuit la même, et toujours recommence, pour n'avoir

point vécu selon le gouvernement de la tête, seul arbitre possible entre sagesse, ambition et gourmandise. Il le dit lui-même, car il a tout dit, un homme thoracique, comme je l'appelle, ou timocratique, comme il l'appelle, tenu par l'ambition et l'orgueil comme par une armure, ne peut point, parce qu'il est sans tête, juger cette vertu sans tête qui est la sienne. Et l'homme ploutocratique encore moins, en qui la peur de dépenser tient lieu de sagesse. Ces deux espèces d'hommes se promènent parmi nous; ce thorax indigné produit des opinions, et ce ventre inquiet et prévoyant de même. Pensées de cœur, pensées d'estomac, vraies d'une certaine manière à leur place et à leur niveau; mais pour qui? Telle est la fourmilière que Platon, l'homme aux larges épaules, observe d'après les séditions de sa république intime. Mais qui a remarqué seulement que *la République* de Platon traite principalement du gouvernement intérieur de chacun?

Ce qu'on y trouve de politique est de fantaisie, et comme pour égarer le lecteur pressé; car Platon s'est toujours mis en garde, aimant mieux n'être pas compris du tout qu'être compris mal. Ce qu'il écrit de l'État démocratique est un pamphlet piquant; et le passage au tyrannique est une belle page d'histoire théorique, tirée de l'histoire réelle, et souvent vérifiée depuis; mais l'amère vérité se trouve dans cette peinture de l'individu démocratiquement gouverné, dont la sagesse est en ceci que tous les désirs ont des droits égaux, ce qui fait une espèce de vertu, et même une espèce de pensée, l'une et l'autre assez divertissantes. Dont la cité démocratique est l'image, où l'on voit que les ânes et les petits chiens revendiquent aussi quelque chose, naturellement sans savoir quoi. Aussi sont ces âmes faciles et dénouées, qui font jeu et amusement de toute musique, et de toute peinture, et de toute doctrine, et de tout travail, et de tout plaisir. Cette anarchie est sans méchanceté; cet homme est un bon enfant.

Le coup d'État qui jette dans la tyrannie cette âme mal gardée fait une tragédie émouvante. Car, comme il n'y a plus de maximes respectées, ni de prérogatives, ni de citadelle, le grand amour rassemble les désirs, oriente les forces dispersées, recevant en son armée le meilleur et le pire, s'empare du pouvoir parmi les cris et les fumées, enchaîne courage et raison comme de vils esclaves, et

leur dicte ses décrets qu'ils revêtent du sceau de l'honneur et de la sagesse. Cet ordre renversé est le pire. Si ce faible résumé vous rappelle qu'il existe une peinture vraie de l'homme, et d'un peintre qui n'a point menti, ce sera assez.

La femme est oubliée, en ces pages justement célèbres quoique trop peu lues. Cette âme voyageuse de Platon n'a point souvenir d'avoir été femme jamais. Et cette forte tête se détournait des idées flatteuses et bien composées. Cette prudence, commune aux penseurs les plus puissants, fait que la nature féminine ne nous est guère mieux connue que la nébuleuse d'Orion. Il faudrait quelque Platon femelle, pour nous décrire suffisamment cet autre thorax, mieux lié au ventre, cet autre honneur, cette autre pudeur, et cette autre mathématique. Car certainement l'esprit est enfermé aussi dans cet autre sac; mais quelles séditions il y rencontre et quel genre de paix il y peut établir, c'est ce que nous ne savons point assez.

Sans compter que la nature féminine possède un puissant principe d'ordre et de commandement, par la fonction de faire l'enfant qui nécessairement modifie toutes les autres et ramène l'esprit à la terre. Cette pacification par la tâche urgente de maternité est, sans doute, ce qui produira du nouveau dans les tempêtes humaines, jusqu'ici livrées aux forces.

4 avril 1922.

BIENVEILLANCE

« Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un ! » Cette sévère parole de La Bruyère doit déjà nous rendre prudents. Car le bon sens veut que chacun s'adapte aux conditions réelles de la vie en société et il n'est point juste de condamner l'homme moyen; c'est folie de misanthrope. Donc, sans chercher les causes, je me garde de considérer mes semblables comme si j'étais un spectateur qui a payé sa place et qui veut qu'on lui plaise. Mais au contraire, repassant en moi-même l'ordinaire de cette difficile existence, je mets d'avance tout au pire; je suppose que l'interlocuteur a un mauvais

estomac ou la migraine, ou bien des soucis d'argent ou des querelles domestiques. Ciel douteux, me dis-je, ciel de mars, gris et bleu mêlés, éclairs de soleil et bise aigre; j'ai ma fourrure et mon parapluie.

Bon. Mais il y a mieux à penser là-dessus, si l'on songe à cet instable corps humain, frémissant à la moindre touche, toujours penchant, bientôt emporté, produisant gestes et discours selon sa forme, selon la fatigue, et selon les actions étrangères; c'est pourtant ce corps humain qui doit m'apporter, comme un bouquet de fête, les sentiments constants, les égards et les agréables propos auxquels il me semble que j'ai droit. Cependant moi-même, qui suis si attentif à l'autre, je ne le suis guère à moi; je lance des messages que j'ignore, par un geste machinal, par un froncement de sourcils; le soleil et le vent composent mon visage. J'offre ainsi à l'autre justement ce que je m'étonne de trouver en lui, un homme, c'est-à-dire un animal qui a charge d'esprit, que l'on prend toujours trop haut, et puis trop bas, qui ne peut faire un signe sans en faire dix, bien plutôt qui fait signe de toute sa personne, sans pouvoir choisir. En ce mélange je dois, comme un chercheur d'or, négliger le gravier et le sable, et reconnaître la plus petite paillette; c'est à moi de chercher; aucun homme ne crible les discours qu'il lance, comme il fait de ceux qu'il entend. Me voilà donc disposé selon la politesse, et encore mieux; j'ouvre un large crédit à l'autre; je laisse les scories, j'attends sa vraie pensée. Mais ici je remarque un autre effet auquel on ne s'attend jamais assez. Cette bienveillance, que je fais voir, délie aussitôt ce timide qui s'avance en armes et tout hérissé. Bref, de ces deux humeurs qui roulent l'une vers l'autre comme des nuages, il faut que l'une commence à sourire; si ce n'est point vous qui commencez, vous n'êtes qu'un sot.

Il n'est point d'homme dont on ne puisse dire et penser beaucoup de mal; il n'est point d'homme dont on ne puisse dire et penser beaucoup de bien. Et la nature humaine est ainsi faite qu'elle n'a point peur de déplaire; car l'irritation, qui donne courage, suit la timidité de bien près; et le sentiment que l'on a d'être désagréable rend aussitôt pire. Mais c'est à vous, qui avez compris ces choses, de ne point entrer dans ce jeu. C'est une expérience étonnante que celle-ci et que je vous

prie de faire une fois; il est plus facile de gouverner directement l'humeur des autres que la sienne propre; et qui manie avec précaution l'humeur de l'interlocuteur est médecin de la sienne propre par ce moyen; car, dans la conversation ainsi que dans la danse, chacun est le miroir de l'autre.

8 avril 1922.

PARADOXES SUR LE TEMPS

FLAMMARION, il y a déjà un bon nombre d'années, avait mis debout une étonnante fiction. Il supposait d'abord qu'un être semblable à nous était transporté tout soudain en quelque étoile où la lumière partie de chez nous n'arrive qu'après deux ou trois cents ans. Supposons encore que cet être ait à sa disposition des lunettes assez puissantes pour qu'il perçoive de là-haut le détail des événements terrestres; on comprend qu'il verrait maintenant ce qui s'est passé il y a deux ou trois siècles; qu'ainsi il verrait Henri IV en son carrosse et Ravaillac lui perçant le cœur; car le train d'ondes qui fit percevoir l'événement ce jour-là à ceux qui en étaient le plus près est encore en marche maintenant, et n'est pas encore arrivé dans toutes les étoiles; c'est ainsi qu'une nouvelle qui est déjà oubliée à Paris peut être neuve dans un village où les courriers n'arrivent qu'une semaine ou deux après l'événement.

Si l'on suppose que ce même être, semblable à nous, puisse percevoir au cours même de son voyage, et si nous le déplaçons par la pensée à reculons avec une vitesse supérieure à celle de la lumière, que verrait-il successivement? Il verrait, par les trains d'ondes qu'il dépasserait, successivement des événements de plus en plus anciens; car, dans cette suite de messages lumineux cheminant, les premiers lancés sont naturellement les plus éloignés. Ainsi le voyageur verrait l'histoire se dérouler de la fin jusqu'au commencement, et toutes choses se mouvoir à reculons, comme on voit quelquefois sur l'écran, et Louis XIV, après avoir régné longtemps, devenir petit garçon et rentrer au sein de sa mère. On comprend par là que le mouvement de l'observateur

peut quelquefois changer l'ordre de succession des signes; mais personne ne pensera, de ce qu'on peut lire à l'envers une suite de messages lumineux, que Louis XIV est mort avant d'être né.

Il n'est pas sans vraisemblance de supposer des avions qui iraient plus vite que le son. Si un tel avion s'éloignait d'un canon qui tirerait régulièrement une suite de coups, les passagers de l'avion entendraient les coups selon l'ordre renversé, d'abord les plus récents, et ensuite les plus anciens, et donc *la Marseillaise* à l'envers, supposé qu'on la jouât en même temps et qu'ils pussent l'entendre.

Ces rêveries peuvent nous amener à réfléchir sur des circonstances plus communes. A cinq cents mètres seulement d'une locomotive, je vois le bruit du sifflet, si je puis ainsi dire, avant de l'entendre, et il arrive que le son commence pour moi quand la fumée blanche a déjà cessé de jaillir devant mes yeux; pour le mécanicien le signe visuel et le signe auditif commencent et finissent ensemble. Mais personne ne voudrait dire que le jet de vapeur et le sifflement sont réellement ensemble pour lui et réellement successifs pour moi. La distance à laquelle je me trouve est ce qui permet de concilier tout.

Quand un obus m'arrive plus vite que le son, j'entends le sifflement après l'éclatement, et même j'entends tout le sifflement à l'envers, et finalement le coup de la pièce, qui a pourtant précédé; ma situation et la vitesse de l'obus rendent compte de ces apparences, et nous savons très bien que l'obus n'a pas sifflé dans l'air avant d'être sorti du canon. Savoir c'est toujours expliquer diverses apparences par un seul objet. Jupiter présentement se meut vers l'ouest par rapport à l'Épi de la Vierge; cette apparence s'explique par le mouvement régulier de Jupiter vers l'est, composé avec le mouvement de la terre qui fait son tour de soleil dans le même sens, mais beaucoup plus vite. Le soleil ne paraît pas plus grand que la lune; mais, comme nous savons qu'il est bien plus loin de nous que la lune par d'autres signes, nous le jugeons aussi beaucoup plus gros. Il suffit de ces exemples pour rappeler que des apparences dans la forme, dans le mouvement et dans la succession ne décident encore de rien. Je vois les colonnes de La Madeleine comme les tuyaux de la flûte de Pan; mais je sais qu'elles ne sont

pas ainsi. Et la perspective m'explique que, n'étant pas ainsi, elles doivent pourtant me paraître ainsi, de ce point où je me trouve.

12 avril 1922.

LES PIÈGES DE LA MATHÉMATIQUE

UNE de nos fortes têtes m'a dit un jour : « La mathématique est une pratique. » Une telle formule ne termine rien; mais il est souvent utile de considérer sous cet angle un savoir peut-être trop vénéré. Certainement il y a dans la mathématique des provinces capables de former l'esprit du voyageur; les formes euclidiennes nous préparent à contempler l'univers en ses variétés. Mais les tristes paysages de l'algèbre n'ont rien qui ressemble aux objets véritables; et même le voyageur passe souvent par de longs tunnels qui l'invitent à dormir. Des abrégés, comme disait Leibniz, qui nous épargnent beaucoup de peine. Machine à calculer, donc, qui n'est pas infaillible aux premiers essais, mais qui le devient, parce qu'il existe des procédés indirects et assurés de vérifier n'importe quel calcul et n'importe quelle transformation, de façon que l'on peut faire confiance à ce prodigieux outil, dès que la marche en est contrôlée. Je suppose que tout le travail utile, entre nos techniciens de mathématique et le célèbre Einstein, a consisté en de telles vérifications de la machine à calculer.

Une chose est à remarquer à ce sujet-là, c'est que l'attention que l'on apporte à refaire un calcul, ou bien à obtenir une transformation par d'autres moyens, se trouve détournée des choses mêmes, et s'attache seulement à des symboles définis. De même que le voyageur qui a passé sous le tunnel trouve soudainement d'autres couleurs et un autre ciel, de même celui qui a passé par le détour mathématicien se trouve souvent en présence de conclusions étonnantes, dont il ne peut douter si les opérations sont vérifiées, mais qu'il ne peut pas non plus toujours expliquer par nos communes idées. Et, quand l'expérience vérifierait mille fois les opérations, ce n'est toujours qu'un succès de praticien. Les imaginaires font quelquefois dans les calculs des déblaiements et des sim-

plifications incroyables. On voit bien comment, mais on ne sait pas du tout pourquoi. On se frotte les yeux, on recommence, on n'a plus sujet d'en douter; succès de praticien.

Quand les théories d'Einstein auront été d'un côté vérifiées, quant au calcul, par les artistes calculateurs, et de l'autre confirmées par l'expérience, cela ne donnera toujours pas une forme humaine aux discours des imprudents vulgarisateurs. Mais plutôt, je suppose, d'après les remarques que j'ai déjà pu faire, que les mathématiciens les plus éminents rencontreront alors les mêmes difficultés que nous, et les mêmes pièges, voulant dire que le temps est une quatrième dimension de l'espace, ou que le temps a une vitesse, ou bien que deux temps différents sont simultanés, et autres monstres qui rappellent les monstres non-euclidiens, comme l'espace courbe et les parallèles qui se rencontrent. Et cela fait bien voir que l'art de penser, qui consiste à débrouiller les idées selon le commun langage, est tout à fait autre chose que l'art de manier les symboles algébriques. Aussi est-il permis de peser et juger les discours, sans être un praticien de mathématique.

16 avril 1922.

CHOIX DES DESTINS

Er a observé, dans la grande prairie, une âme qui s'est bien trompée. Ame sensible et ambitieuse, qui, dans son existence précédente, avait exercé des pouvoirs politiques; mais elle s'était trouvée déçue parce que de tels pouvoirs cachent toujours une obéissance réelle à tout, à quoi il faut joindre cette condition déshonorante de sonner toujours de la trompette sans jamais combattre. C'est pourquoi cette âme mécontente cherchait quelque sort plus viril où, ayant pouvoir sur les hommes, elle paierait de courage. Et elle le rencontra. C'est pourquoi, après avoir bu l'eau du fleuve Oubli, elle se trouva incarnée et habillée en Saint-Cyrien. En cet état, elle trouva d'abord quelques plaisirs de vanité, un faible pouvoir, mille occasions d'obéir, et le plaisir réel de maîtriser un cheval; car, en ce temps où elle revivait,

il n'y avait pas de guerre tous les jours; mais l'attente de grands événements et de pouvoirs plus libres l'aida à digérer de tristes intrigues où elle retrouvait, sans le savoir, cet art du politique qu'elle avait appris auparavant.

On ne regarde jamais avec assez d'attention dans les sorts que l'on choisit. Il faut être le prévoyant Ulysse pour choisir le sort d'un paysan ignoré. Tout pouvoir se paie de sottise; mais ce rapport est caché au fond du sac; et pourtant, au-dessous même de l'infatuation, il y avait quelque chose de pis. Car la guerre vint trop tard, quand cette âme touchait déjà à la vieillesse, et retrouvait déjà un peu de cette bonhomie et facile bonté qui consolent les ambitieux. Et, par une suite de son propre choix, mais qu'elle n'avait point prévue, elle eut pour fonction de pousser au danger les autres, sans pouvoir s'y jeter elle-même. Ces situations donnent trop de pouvoir à ce genre de plaisir qui naît de la peur. Toutefois ce mauvais vin étant tiré, il fallut le boire, et même le trouver bon; l'âme ambitieuse descendait ainsi au-dedans pendant qu'elle s'élevait dans les apparences.

Il y eut un vin plus amer encore, car la loi de guerre ne fléchit point, et qui choisit la guerre choisit en même temps la loi de guerre. Il y eut de braves garçons qui prirent peur un jour, ou seulement qui comprirent mal les ordres; et sous la pression de la nécessité, il fallut choisir des coupables parmi ces innocents. Le chef vit l'étonnement et le reproche en ces yeux d'hommes où il lisait souvent une sorte de confiance et d'amitié. Il fallut tendre des pièges, et abuser d'une réponse imprudente. Général, vous aviez choisi cette cordiale paternité, et vous l'aimiez, mais vous n'aviez pas prévu qu'elle servirait à cela. Voilà donc en quel état se trouve votre propre gloire, à l'intérieur de vous-même, pendant que la foule vous acclame et que les femmes vous admirent. Il y a au-dedans un autre genre d'acclamation muette, les regards de ces hommes qui sont morts « sans honneur », par votre volonté. Mais les dehors de votre état exigent que vous fassiez sauter l'enfant sur vos genoux en lui disant : « Tu seras soldat. » A quoi il y a un remède, qui est de ne regarder jamais et de n'écouter jamais au-dedans de soi. Mais Er le Pamphylien a bien compris et assez expliqué que par cette belle méthode on est conduit d'un choix

mauvais à un choix pire. Et quand on dit des déchus qu'ils ne savent même plus qu'ils sont déchus, ce n'est pas un grand compliment qu'on leur fait, il me semble.

20 avril 1922.

L'OMBRE DE PLATON

Comme je me rendais à cette réunion de savants et de philosophes, l'Ombre de Platon me détourna. « Qu'espères-tu apprendre, dit l'Ombre, de ces forgerons mal décrassés ? Il n'y a point de beauté dans leurs propos, et cela est un grand signe; mais peut-être n'as-tu pas assez appris combien l'opinion vraie est au-dessous de l'idée. N'as-tu point remarqué que l'ambition et la colère, ensemble avec la peur, font aussi une sorte de justice ? Ici de même travaille la partie moyenne de l'âme, laquelle, privée de ses yeux, fait réussir en quelque sorte de ses mains quelque idole de sagesse. Et ce n'est point miracle que cette civilisation mécanique ait produit encore, parmi tant de machines, une machine à penser. Seulement comme vos oiseaux mécaniques s'envolent, sans que les chaudronniers sachent bien comment, ainsi cette idée mécanique se soulève par bonds au-dessus de la terre; et les chaudronniers applaudissent de leurs larges mains. Mais viens. Cherchons hors de ces murs quelque image du printemps sicilien et quelque pythagorique harmonie. Car la nature des choses répond mieux à nos idées que ne font ces grossières images, et par de meilleures métaphores. »

Quand nous fûmes donc assis sur la terre généreuse, le merle fit sonner les arbres noirs jusque dans leurs racines; un chant humain vint à nos oreilles, se mêlant au bruit aigu de la bêche, et les flèches du soleil vinrent se planter dans le sol autour de nous. L'Ombre, alors, fille du soleil, fit revivre l'ancienne doctrine. « Ceux qui ont cherché avant moi, dit-elle, savaient déjà que la chose ne peut porter l'idée, et qu'aucun de ces quatre osselets n'est quatre; aussi qu'aucune des figures du géomètre ne possède le droit, l'égal, le courbe; bref, que le nombre, la grandeur et la forme ne sont point collés à la chose comme semblent l'être la couleur et le poids,

et que l'inhérence, au moins pour les premières idées, se dissout dans le rapport. D'où Pythagore sut prédire que toutes les qualités seraient peu à peu détachées des choses et expliquées par des relations, comme il savait déjà faire pour l'harmonie des lyres et le son des clochettes; et sans doute il contemple cette idée en tous ses développements dans le séjour des bienheureux. Mais mon âme voyageuse n'a point quitté cette terre, peut-être trop aimée. Ainsi j'ai retrouvé l'idée dans l'histoire. Au temps du grand Descartes, j'ai vu le mouvement arraché de la chose et élevé au rang des relations, le mouvement n'étant pas plus, comme il dit, dans la chose qui est dite se mouvoir que dans les choses qui l'environnent; et plus tard, par Newton, ce fut le poids qui fut retiré de la chose, relation seulement entre ce caillou, la terre, la lune, le soleil et toutes les choses, quoique les doigts, fils de la terre, s'obstinent à sentir le poids dans ce caillou même. Et ceux-là maintenant découvrent que la masse, suprême illusion des sens, n'est pas non plus inhérente à la chose, mais traduit encore d'une autre manière la relation de chaque chose à toutes. Toutefois ils sont un peu trop étonnés, il me semble, de cette victoire que les sages de mon temps avaient déjà prévue; et je vois ces mêmes hommes, trop chargés de terre, vouloir saisir l'atome avec leurs mains, l'atome, image de la relation, puisqu'il exprime que les propriétés de chaque chose lui sont toutes extérieures. Mais quoi ? Il y eut bien un temps où l'on croyait que l'ombre d'un homme faisait partie de lui, et qu'on pouvait la lui prendre. Heureux qui pense le rapport. Pourtant je ne dis point heureux celui qui se sert du rapport pour sa propre fortune, sans le penser en sa pureté. Les sorciers n'ont jamais fait autre chose. » Ainsi parlait l'Ombre de Platon, pendant que le merle chantait.

22 avril 1922.

L'ESPRIT DE RÉVOLUTION

Dans une Révolution, il y a naturellement beaucoup à discerner; car l'idée et la violence sont ensemble; l'idée se simplifie par la pressante nécessité, mais la violence a mille visages. J'y devine des brutes redoutables qui

s'enivrent de puissance; aussi des prêtres froids, qui sont les mathématiciens de la chose. Et ces deux forces jointes développent vraisemblablement des maux inouïs. Mais le mouvement, dans son ensemble, dépend de causes plus ordinaires, explicables par la commune nature humaine. Seulement les pouvoirs n'osent pas regarder par là. Ayant tout osé et impunément, ils se croient adorés. Il faut avoir été soi-même homme de troupe, dans les temps où l'arrogance triomphait avec éclat, pour savoir ce que c'est que l'esprit de révolte. D'un côté le ridicule s'étale, parce qu'il n'est pas permis de rire, et l'humeur insulte sans aucune mesure. Parmi les esclaves s'exerce le jugement Ésopique, qui finit par tirer au clair une sorte de philosophie effrayante; car toutes les injustices et toutes les erreurs sont démêlées et en quelque sorte définies sans aucune atténuation jusqu'à ce point que l'espérance même d'un peu de générosité, d'un peu de justice, d'un peu de bon sens, est effacée sous la masse des récits concordants. Ici travaille l'esprit de système, non point selon l'utopie, comme on voudrait croire, mais au niveau de l'expérience immédiate. L'ironie est assise sur ces ruines, et confirme le désespoir. Et cependant comme tout se fait, et surtout les actions difficiles, par l'attrait du bien faire et par la nécessité, le pouvoir se croit aimé. N'ai-je pas lu, au sujet des mutineries militaires, que ces hommes dévoués avaient été égarés, certainement, par quelques prêcheurs de doctrine? Or je puis dire que tous les hommes de troupe que j'ai connus, aussi bien ceux qui supportaient le plus difficilement l'esclavage et l'humiliation, étaient absolument défiants et même hostiles à l'égard de toute doctrine politique; et cette amère sagesse, si durement acquise, les éclairait encore mieux là-dessus. Comment auraient-ils donné confiance à des discours bien faits, eux qui voyaient justement l'envers de la plus brillante tapisserie, eux les soldats du droit et de la civilisation? Autant que j'ai pu voir, ils ne croyaient plus à rien.

Ils croyaient à la vengeance. La colère à chaque instant éveillée et réprimée se donnait une échéance; au plus tard après la victoire. Chacun imaginait, dans ce silence trompeur, quelque renversement, où les tyrans seraient humiliés à leur tour, quelque état social, d'ailleurs indéterminé, où les puissants baiseraient la terre. Cette

vision de la Justice n'était nullement dans les nuages, mais se traduisait au contraire en des images d'une précision puérile. Que de fois n'ai-je pas pensé, traduisant les passions qui m'étaient propres : « Quand viendra le jour où je pourrai prouver à ce polytechnicien qu'il n'est qu'un sot » ? Cette politique est courte. Ce fut celle de tous les opprimés. Ajournée encore pour presque tous, non pas oubliée. J'ose dire que le groupe *Clarté* n'a jamais bien su ce qu'il pensait, mais qu'il a toujours su ce qu'il voulait. Ainsi que vienne la révolution, diffuse ou non, par opinion ou par coup de main, beaucoup s'y mettront d'humeur, qui n'y sont point du tout en esprit. Je conclus que la Révolution russe fut de vengeance d'abord, et communiste par nécessité, car que faire d'autre dans les ruines ? Et ce n'est point un ordre social abstrait, qu'ils ont détruit; mais plutôt ils ont cherché tout droit à punir tous les tyrans, grands et petits, brisant en même temps l'occupant et la coquille. Mais les politiques ne veulent point croire cela, et je dirais même qu'ils ne peuvent pas le croire, étant bons princes à leur estime; et ils se dépensent à montrer l'impossibilité du communisme à des gens comme moi, qui voudraient justement chasser l'occupant sans briser la coquille.

28 avril 1922.

ASTRONOMIE

Si tu veux observer, retiens cette main qui veut prendre. Car il n'est pas difficile de changer l'objet; et nous voyons que dans les peuplades les plus arriérées, les métiers approchent souvent de la perfection; et ce n'est point la même chose de savoir planter la flèche au but et de savoir ce que c'est qu'un arc. Pareillement ce n'est point la même chose de savoir tuer le gibier et de savoir ce que c'est qu'un animal. Ce que tu peux changer, tu le connais mal. Si tu es politique, tu ne connaîtras point les hommes; et si tu séduis beaucoup de femmes, tu ne connaîtras point les femmes. Ou si seulement tu interroges, tu seras trompé.

Aussi voyons-nous qu'un sauvage peut être fort habile à capturer choses, bêtes et gens, et conserver en même

temps les idées les plus fausses concernant ce spectacle de la nature, qui lui est pourtant familier. Mais considère un étrange détour de l'histoire humaine; les métiers de chasseur, de pêcheur, de cuisinier, de chef, n'ont jamais instruit personne. Mais le métier d'astrologue a jeté l'homme dans les chemins du vrai savoir, de la vraie sagesse et de la vraie puissance. Pourquoi ? Parce que cette curiosité pleine de passion ne pouvait ici le conduire à saisir la chose de ses mains pour la soumettre et la changer. Les astres étaient évidemment hors de nos prises; ainsi le spectacle du ciel nous a appris l'observation bien malgré nous. Et l'astrologue est devenu astronome, bien malgré lui. Ici le calcul s'est développé sans que la main pût se porter sur l'objet. Ici le succès ne dépendait plus du savoir faire, mais seulement du savoir penser; car il fallait attendre le retour de la lune; et notre impatience ne fait pas que le soleil remonte plus vite. Les passions s'apaisent, et la nature se montre. Sans ce puissant intérêt qu'il attachait aux astres et aux saisons, comment l'homme aurait-il appris la patience ?

De proche en proche, l'esprit astronomique a redressé toutes nos recherches, nous exerçant à deviner au lieu de faire. Physique est née d'astronomie, non d'industrie; Chimie est née de physique, non de cuisine. Biologie est née de physique et de chimie, non de capturer ou dresser les bêtes; et Sociologie naîtra de biologie, et en réalité d'astronomie. Ce n'est pas par hasard qu'un polytechnicien est géomètre d'abord; mais ce n'est pas sans risque non plus qu'il conduit trop vite son apprentissage astronomique; car il lui arrivera peut-être de devenir un manieur de choses, comme ces forgerons africains qui font encore les meilleurs coutelas, et qui ne savent rien. Toi donc qui veux savoir, sois astronome d'abord, et reste ensuite astronome par la patience, je dirai même par le respect. Et, autant que tu peux, considère toutes choses astronomiquement; tel est l'ancien sens du mot considérer; oui, astronomiquement, ces hommes, cette guerre et cette paix; et même ton chien, sans quoi tu le comprendras, quand il t'obéit, à peu près aussi bien qu'il te comprend quand tu l'appelles.

30 avril 1922.

RÉSISTANCE DU TEMPS

PHILODOXE a entendu Einstein, et il est très content : « Mon vieux cerveau, dit-il, a retrouvé du coup une sorte de jeunesse. J'avais fait le tour de l'humaine raison; et c'était toujours la même chose; mais voilà que ce n'est point toujours la même chose. J'en rends grâce aux physiciens ainsi qu'aux géomètres. » Oui, mon cher Philodoxe, il est plus facile de changer le bon sens que de l'appliquer.

Ceux qui ont lu quelque exposition du système d'Einstein, soit traduite de l'inventeur lui-même, soit transposée par quelque géomètre compétent, ont pu remarquer deux choses, l'extrême difficulté des formules et des conceptions qui y sont supposées, et l'extrême faiblesse des commentaires de langue vulgaire. Algébriquement tout est correct; humainement tout est puéril. D'où je comprends une fois de plus que les mots résistent, entendez que les notions communes ne se laissent pas manier sans qu'on y sente une sorte d'élasticité et comme de puissants ressorts. De ce que l'espace et le temps sont des pensées et non des choses, ce qui est d'élémentaire doctrine, il ne faut pas conclure qu'on en puisse écrire n'importe quoi. Je proposerais comme thème de réflexions préliminaires sur ce sujet-là la célèbre *Machine à parcourir le temps,* de Wells, où l'on verra, il me semble, par le développement même du paradoxe, que les métaphores elles-mêmes ne sont pas libres, et que le temps n'est point du tout une quatrième dimension de l'espace, ou, en d'autres termes, que le héros de l'histoire ne peut point se mouvoir dans le temps réel sans suivre le train et la loi de tout l'univers concevable, selon le commun vieillissement. En peu de mots, je connaîtrai l'année qui vient, si je vis; mais il faut que j'attende. Tout ce grand navire du monde navigue sur le temps; je n'y suis que passager : j'attends et je regarde.

Partant de là, j'ai retrouvé plus d'une fois une idée étonnante et invincible, que les penseurs m'avaient montrée dans leurs nuages, c'est que le temps est d'une certaine manière plus résistant que l'espace. Car dans l'espace je change les perspectives par mon mouvement,

comprenant par là que ce qui est loin pour l'un est près pour l'autre, et que l'ordre des choses entre les deux n'est pas le même pour tout voyageur, car chacun choisit sa route, et je puis aller de Paris à Marseille par Lyon, Genève ou Clermont en Auvergne. Mais dans le temps il n'en va pas ainsi; et pour aller, si l'on peut dire, à vingt ans après en partant de ce moment-ci, il nous faut passer tous par les années intermédiaires, sans manquer un seul mois, sans éviter ni tourner une seule minute. Pour le passé, la chose est encore plus visible, parce que les rapports sont moins abstraits. La chose étant faite, je n'ai plus devant moi ces chemins seulement possibles, qui ne sont au vrai que de l'espace, et la matière même du temps se trouve prise dans la forme inflexible. J'ai beau me tourner de toute façon, si je puis ainsi dire, je ne puis plus changer les perspectives, et il n'y a aucun point d'où la mort de Louis XIV soit avant son règne, ou l'écroulement du pont avant le travail des maçons qui l'ont construit. Pareillement ce qui est maintenant après le moment présent y sera toujours. Il sera toujours vrai que j'aurai écrit la fin de cette phrase après le commencement. Et si je veux l'écrire à l'envers, il sera toujours vrai que je l'aurai écrite à l'envers; et le temps n'est nullement renversé pour cela. Ainsi le temps me serre de bien plus près que l'espace, et juste autant que l'univers me tient. Ce n'est là qu'une idée, j'en conviens, mais une invincible idée; le plus subtil mathématicien n'y peut pas plus que moi. Et il le sait; c'est pourquoi il ne considère pas sans inquiétude les ébats du physicien déchaîné.

6 mai 1922.

DÉFINIR LES FORMES

Il n'y a point d'idée qui égale la nature des choses. Là-dessus nous pouvons être tranquilles, et écouter sans passion aucune l'homme passionné qui montrera, par de nouvelles expériences, que l'homme le plus savant est encore bien loin d'expliquer tout. Mais quoi ? L'homme a forgé ses idées comme des armes; et l'histoire des idées ressemble assez à l'histoire des outils. Comme la pioche

est un outil pour creuser la terre, ainsi la ligne droite et le triangle des géomètres sont des outils à définir les formes. Et l'on sait depuis les premiers âges qu'il n'y a point de forme réelle qui puisse être décrite absolument par nos moyens; mais on en peut approcher, de la même manière que l'arpenteur ne mesure pas le contour de chaque motte de terre. Et de même que les premiers outils ont permis d'en fabriquer d'autres, ainsi les premières idées ont permis d'en fabriquer d'autres, non pas cette fois par la forge et l'enclume, mais par les figures tracées et le discours correct. Toute courbe est fille de la droite; et aucune courbe n'égale aucun objet. La courbe appelée chaînette est déjà assez difficile à former en son idée, mais une chaînette suspendue par ses deux extrémités est quelque chose qui est bien plus composé que la chaînette du géomètre.

Les anciens supposaient que les astres décrivaient des cercles, et cela n'allait pas trop mal. Je dis qu'ils étaient dans le vrai, puisqu'ils commençaient par le plus simple. Nous autres, allant d'outil en outil et de discours en discours, nous disons que les astres décrivent des ellipses; mais ce n'est pas encore vrai; nous sommes dans le vrai, ou si l'on veut dans le juste mouvement de la pensée en progrès, mais nous n'égalons pas l'objet. On sait que les planètes, par des actions mutuelles, se détournent quelque peu de la route tracée par le géomètre. Bien mieux, aucune planète ne ferme la courbe de son orbite, puisque le soleil les entraîne toutes vers la constellation d'Hercule, qui se trouve vers l'étoile bleue que l'on nomme Véga, étoile des beaux jours.

Aller du connu à l'inconnu, c'est notre lot; autant dire du simple et abstrait vers le concret et individuel, que nous n'épuiserons pas. Tel canard qui barbote est un monde d'un instant, que Darwin ne peut saisir tout; mais Darwin, par ses idées, l'aurait saisi mieux que moi. Et les idées de Darwin sont filles de celles qui ont précédé selon l'ordre de raison; même les classifications, qu'il a voulu réduire et peut-être briser, il a pensé d'abord par elles, comme l'ancien astronome pensait par les sphères de cristal. Qui n'a point suivi ce chemin ne sait rien. Nul État réel n'est démocratique absolument; mais, comme l'arpenteur, je cherche à quelle forme abstraite de gouvernement il ressemble, et en quoi il en diffère. Cepen-

dant l'homme impatient rejette toute idée et plonge tout nu dans la nature des choses, d'où il revient plus chargé de boue et de coquillages que Glaucus le marin. Nous serions tous chargés de science à ce compte, car chaque minute apporte à chacun une expérience prodigieuse qui rassemble le monde des hommes, la terre, et le ciel. Quand Archimède courut par les rues disant : « J'ai trouvé », il ne portait qu'une idée bien imparfaite des corps flottants; oui, mais fille de géométrie et de mécanique, et riche d'avenir par la distinction et clarté abstraites. Au lieu que nos prophètes inconstants ressemblent plutôt à ce fou que décrivaient les Stoïciens, et qui criait en plein jour : « Il fait jour »; il n'était pas moins fou pour cela. Et l'homme raisonnable, comme disaient ces rustiques philosophes, n'est pas moins raisonnable quand il se trompe, parce qu'il conserve l'ordre et la suite en ses idées imparfaites, mais correctement pensées. Je profite mieux à lire la physique céleste en Descartes qu'à la chercher dans un journal du matin.

8 mai 1922.

LA JUSTICE INTÉRIEURE

L'HOMME juste produit la justice hors de lui parce qu'il porte la justice en lui. Tout désir, toute peur et toute colère obéissant à la partie gouvernante, il ne s'élève point en lui cette ivresse de posséder ou d'acquérir qui fait l'injustice. C'est ainsi que Platon dessine le véritable juste, qui donne la loi et ne la subit point. Le fumeux Nietzsche, qui voulut élever la puissance au-dessus du bien et du mal, ne comprit pas assez, il me semble, que la plus haute puissance est juste à l'intérieur d'elle-même, et, par ce détour, en méprisant la loi extérieure, qui est de police, en même temps l'achève. Et ce mouvement se reconnaît aussi dans l'*Évangile,* qui s'oppose à l'ancienne loi et en même temps l'achève.

Je ne suis point dans les nuages. Platon n'est point dans les nuages. Je n'ai point rencontré d'injustice qui soit sans fureur, ni d'escompteur qui soit d'humeur gaie. Il est agréable d'avoir et de garder; mais, d'un autre

côté, il est difficile de prendre. Il y faut comme un renfort de fureur, et ouvrir les prisons, comme dit l'Homme Divin. Chacun a pu remarquer, en des hommes élégants, le moyen de payer moins ou de gagner trop, qui n'est pas beau. J'ai connu un sire bien cravaté qui excellait dans l'art de tirer une indemnité de cent francs d'une avarie de cent sous, soit à sa valise, soit à sa bicyclette; mais il ne le pouvait sans garder une laide figure, qui était sans doute un des moyens de l'opération. Là-dessus le sourire grimaçait; il le fallait bien. S'il avait montré beau visage, tranquille, oublieux, signe de paix intérieure et de bon gouvernement, il se fût trouvé sans force pour revendiquer; il n'aurait obtenu que son droit, et peut-être moins que son droit. A se conserver en bonne grâce on perd toujours un peu d'argent. C'est pourquoi le Rênal, dans Stendhal, fronçait les sourcils à la seule mention de l'argent; il mobilisait le pire; il ouvrait les prisons. Par ce côté, l'injuste est aussitôt puni. Telle est la doctrine intérieure.

L'homme injuste produit l'injustice hors de lui, et aussitôt la reçoit. Ici se trouve l'autre punition. Si tu frappes, tu recevras des coups. J'ai admiré de près la naïveté de l'homme de guerre, qui trouve naturel de lancer l'obus, et monstrueux de le recevoir. Or l'obus n'a point d'égards aux jugements; il rend mécaniquement coup pour coup. Image de la violence qui répond à la violence. Le poing se meurtrit en meurtrissant; une armée s'use en usant l'autre; le voleur est volé, par la règle du jeu. A l'école, un garçon brutal est promptement corrigé. Un homme est toujours plus faible que deux hommes ligués. Mais qu'est-ce que c'est que deux hommes ligués, sinon deux hommes liés par un pacte? Par ce détour, tout homme soumet nécessairement sa propre puissance à une sorte de justice. Les Romains étaient puissants par la conquête parce qu'ils savaient obéir et garder le serment. Les maîtres de la guerre sont maîtres du droit aussi. Et cela se comprend; comment une armée se pourrait-elle garder sans la vertu de vigilance et de fidélité? Comment serait-elle forte si chacun ne pensait qu'à soi? Nul moyen d'échapper. Le royaliste est affamé de puissance, mais d'obéissance aussi, d'obéissance d'abord, et de fidélité d'abord. La justice est l'arme de l'injuste. Ainsi il ne

gagne rien; et il perd en ceci qu'il apprend la justice à coups de bâton, au lieu d'y venir par libre doctrine. On pourrait dire qu'il acquiert la vertu, mais sans la bonne grâce qui la rend heureuse. On devrait appeler civilisation cette justice forcée, qui est comme le fourrier de l'autre. Et sans doute faut-il commencer par là, comme Jean-Christophe devient musicien sous la férule. Sans ces rudes leçons, où le voleur punit le voleur, il n'y a point apparence que ce redoutable animal eût jamais pris le temps de réfléchir. Et, sans les épines de la victoire, il ne s'aviserait pas d'aimer la paix. Toute sagesse doit plus d'une couronne votive à la nécessité.

10 mai 1922.

LES CONDITIONS DE L'EXPÉRIENCE

Nos lointains ancêtres n'étaient pas plus sots que nous. Ils avaient sur les bras toute l'expérience, comme nous; ils étaient eux-mêmes dans l'expérience, comme nous; leurs moindres mouvements changeaient l'expérience totale comme font nos moindres mouvements; leurs pensées elles-mêmes étaient dans le grand creuset, comme y sont les nôtres. C'est pourquoi ils succombaient sous le poids du monde et d'eux-mêmes. Les naïfs faiseurs de pluie mettaient en expérience le vaste ciel, la terre et leurs propres prières ensemble; c'était beaucoup trop pour leur jugement et pour n'importe quel jugement. Ainsi, quand la pluie ne venait pas à leur gré, ils jugeaient seulement que leurs prières avaient été mal faites, ou bien que quelque action ou pensée profane avait souillé l'un d'eux; il fallait donc recommencer. L'expérience non divisée devait soutenir les erreurs les plus folles.

Nos faiseurs d'orages n'agissent pas autrement et ne pensent pas mieux. Car, mettant en expérience toute la planète politique et eux-mêmes, ils prétendent observer, prévoir, annoncer; mais l'expérience vérifiera toujours leurs naïves conceptions; il sera vrai toujours qu'à traiter un peuple en ennemi, on le fait ennemi; on annonce la guerre et en même temps on s'y met. Il y a des raisons

pour tout. Si la guerre vient, on dira qu'on avait donc raison de la préparer; si la paix suit, on dira que c'est en préparant la guerre qu'on assure la paix.

Où sont donc ceux qui cherchent la vérité comme il faut ? Et comment cherchent-ils ? Je les vois d'abord tous préparés, soit à la physique, soit à la chimie, par l'étude des problèmes les plus simples et les plus séparés, qui sont de mathématique, de mécanique, d'astronomie. C'est là qu'ils prennent ce puissant préjugé que l'on nomme raison; c'est de là qu'ils empruntent cette méthode d'isoler un fait autant qu'ils peuvent, et de n'étudier qu'une chose à la fois. Sur quoi on leur fait souvent reproche de ce qu'ils manquent le grand Tout; mais ils le savent bien, qu'ils manquent le grand Tout; ils s'appliquent justement à l'oublier; ils ferment la cornue ou le calorimètre; ils ferment le laboratoire; ils refusent ces leçons ambiguës que l'univers nous jette à toute minute.

Ils n'ont point tort. Voyez-les, spirites par aventure, c'est-à-dire revenus au problème total, et eux-mêmes dans le problème; ils croient tout. Car partout il pleut des preuves dont le sens échappe. Porter le monde, comme Atlas, cela vous fait des épaules; mais le bon sens n'y gagne rien. Porter n'est pas comprendre. Tout au contraire, on ne comprend bien que ce que l'on ne porte point. Bref, il faut commencer par le commencement; et la nature nous jette justement aux yeux et dans les mains ce qui est le plus obscur et le plus difficile. Il faut comprendre cette ruse de la raison, et cet immense détour, qui nous instruit par le plus simple, le plus abstrait et le moins touchant. Si l'on veut comprendre bien, il faut vouloir comprendre peu. Et le passage de l'abstrait au concret se fait par le lointain objet des astronomes, qui heureusement intéresse aussi nos passions. Sans cette rencontre, et par exemple si on supposait un ciel toujours nuageux, je dirais avec Comte que je ne vois pas comment nous serions sortis de l'enfance fétichiste. On dit bien que l'expérience seule instruit; mais il faut surmonter l'expérience et la gouverner.

16 mai 1922.

PLANTES

Un homme qui pourchassait les graines de ses Capucines, afin de favoriser les fleurs, disait naïvement : « Elles se cachent; voyez. Depuis que je leur fais la guerre elles sont toutes sous quelque couvert de feuilles. Elles apprennent à fuir mes regards, comme feraient des animaux. » Nous sommes tous naturellement poètes, et nous jugeons d'abord de toutes choses d'après nos idées politiques. Dans le fait, après plusieurs jours, il ne restait plus d'autres graines que celles qui, par leur situation, avaient trompé le jardinier vigilant. Je me souviens qu'étant attaqué de tous côtés, à un certain printemps, par une herbe très prolifère dont les feuilles ressemblent à celles de la violette, je fus sur le point de penser qu'elle se réfugiait dans les touffes de violette. La première pensée qui nous vient est toujours une pensée sauvage; et je conçus un moment la folle idée de cette ruse végétale. Dans le fait cette plante poussait à peu près partout; le voisinage des violettes la sauvait quelque temps du sarcloir.

Lorsque Darwin, dans une prairie d'Écosse, eut l'idée de faire un très petit enclos contre le bétail, et y vit bientôt pousser des pins, on aurait bien pu dire aussi que les graines du pin, apercevant cet enclos, venaient aussitôt s'y réfugier; mais il poussait des pins par toute la prairie; et Darwin avait bien remarqué ces pousses ramenées continuellement au niveau du sol par le pied et la dent du bétail. Dans ces champs incultes par la guerre, qui s'étendent entre l'artillerie et l'infanterie, j'ai fait plus d'une remarque, et notamment j'ai vu dans un champ de luzerne une petite forêt de charmes qui poussait; cette perception réveilla dans mon esprit la remarque de Darwin, si simple, mais qui pour moi manquait de matière. Les grandes pensées ont quelque chose d'enfantin, qui fait que les beaux esprits passeront toujours à côté sans les voir.

On peut donc faire l'économie d'un instinct des plantes, qui chercherait et trouverait le terrain favorable, l'abri, la lumière. On ne dira point, sinon par métaphore, que les pâquerettes montent à l'assaut d'un talus bien ensoleillé;

mais leurs tiges rampantes et leurs graines poussent mieux de ce côté-là. Le volubilis s'enroule en une seule nuit autour d'une canne oubliée; mais ce n'est point qu'il se jette sur ce tuteur en vue de s'élever vers la lumière; seulement la partie de la tige qui vient à toucher un corps dur se développant moins vite que la partie libre, la tige est courbée selon la forme du bâton. Tous ces êtres vivent comme ils peuvent, ou bien périssent; et leurs formes expriment des conditions. Cette idée mène loin; et remarquez qu'elle nous détourne de l'inhérence, comme l'ombre de Platon disait, expliquant les circonstances de la vie non pas tant par une propriété de la plante que par son rapport au voisinage; le milieu, l'ombre, le soleil, le vent, les autres plantes et les bêtes, insectes, oiseaux, bétail, formant avec la plante un seul être. De même les marées forment avec le Soleil et la Lune un seul fait; et le jour forme avec la nuit et avec l'éclipse un seul fait. C'est par cette suite de nos idées dans l'histoire des sciences que l'on peut juger une idée neuve, et non point seulement par l'expérience; car l'expérience vérifie souvent une idée folle, comme mes exemples le font voir. C'est pourquoi, quand Descartes refusait toute pensée aux bêtes, il suivait la route royale; car on suppose toujours trop de pensée aux bêtes, et même aux hommes. Et il y a beaucoup à rabattre sur les ruses des politiques, comme sur les ruses des plantes; les causes sont toujours plus simples que l'on ne croit, et les dernières aussi auxquelles on pense; mais de là aussi une sécurité de l'action, dès qu'on les connaît. Pour calmer l'impatient, offrez-lui un fauteuil.

20 mai 1922.

LES DÉTOURNEURS

Je ne crois point qu'il y ait beaucoup de sots; à dire vrai je n'en ai jamais rencontré un seul. Non; bien plutôt des esprits fermés et murés. Par disgrâce de nature? Non point; mais par un ferme gouvernement. « Je ne veux point du tout ouvrir mon esprit à des idées qui me coûteront de l'argent. » Et le prodigue, de son côté, s'est juré à lui-même de ne pas faire ses comptes.

« Je ne veux point recevoir de ces pensées sévères qui me réduiraient à vivre comme un pauvre. » Un autre dira : « Je n'aime point ces raisonnements qui vont, par chemins de traverse, à réduire ce que l'on me doit. Je veux être payé, et je ne veux pas penser autre chose que cela précisément. » L'homme craint la vérité encore plus qu'il ne l'aime. Disons mieux; il craint la vérité parce qu'il l'aime. Comme ces femmes trop belles qu'on se détourne de regarder beaucoup.

J'ai souvent admiré les détourneurs, qui flairent de loin l'idée importune, et qui savent si bien faire dévier les propos. « N'allons pas par là », se dit l'homme prudent. Semblables en cela à ces femmes à moitié endormies, à qui l'on a su persuader qu'une des personnes présentes a quitté le cercle; le sujet de ces étranges expériences ne voit plus celui qu'il croit absent, mais il s'arrange toujours de façon à ne point le heurter, ni seulement le toucher; il tourne autour avec des précautions admirables. J'ai vu moi-même un grand nombre de ces expériences étonnantes, et bien loin d'y reconnaître la preuve d'une faiblesse d'esprit qui imiterait les mécaniques, au contraire j'y ai toujours aperçu une ruse et une duplicité essentielles. Ici l'opérateur, en dépit de ce grand pouvoir d'apparence, est toujours et essentiellement trompé. La nature esclave joue sa comédie et ne cède point du tout dans le fond. Et quand ces esprits complaisants s'ouvraient en quelque sorte comme le moulin aux ânes, j'y restais pourtant aussi étranger que l'âne l'est aux engrenages et à la meule. Ce ne sont que des conversations, ou singeries; comme on voit des crocodiles dressés à quelque gentillesse; mais le crocodile reste crocodile.

C'est pourquoi je ne crois pas trop ce que j'ai lu des âmes naïves qui, dans l'épreuve de la guerre, cherchaient le vrai et ne le trouvaient point. Le vrai est bientôt trouvé, dès qu'on le cherche. Mais s'il y a péril à le chercher, ou si les intérêts s'arrangent du faux, il se fait en chacun une carapace politique, très exactement fermée et gardée. Et cela suppose, remarquez-le, une intelligence bien subtile; car ces crocodiles s'arrêtent de penser bien avant le passage difficile. Comme un avare qui voit venir l'emprunteur d'une lieue, eux, ils voient venir d'une lieue le perturbateur, et s'échappent lestement; ou bien rabattent la porte aux idées, et tirent le verrou.

Mais ne croyez pas qu'ils dorment; ils vous regardent par la fenêtre, toutes lumières éteintes, comme l'avare regarde le voleur. Vous ne les voyez pas, et ils vous voient très bien. Vous ne faites pas un mouvement autour de la maison fermée, sans que la maison fermée le sache. Naïf qui jette des cailloux aux fenêtres pour éveiller celui qui ne dort nullement. Ne dites point que tous vos discours sont perdus; au contraire rien n'est perdu. Patience et travaux d'approche, donc, et ruse contre ruse.

24 mai 1922.

CONTRE LES FUREURS SIBYLLINES

Dans le temps où le soleil triomphe des nuages et réveille passion et folie, il est bon de comprendre que la pensée est égale en tous. Si l'on savait reconnaître l'humanité dans son histoire, on serait déjà plus près de comprendre ces accès de colère homicide, qui sans doute expriment, comme par métaphore, quelque système théologique ou métaphysique. Il y eut partout sur la terre des apparitions, des maléfices, des envoûtements, des sacrifices humains; il y eut des auspices et des aruspices, et des chevreaux sacrifiés aux sources, aux nuages orageux, aux forces printanières. En quoi il faut pourtant arriver à reconnaître les mêmes pensées qu'en un Descartes, mais mal ordonnées. Il est clair que les populations sauvages pensent intrépidement. Des milliers d'hommes ont cru que si une pierre vient frapper l'ombre d'un homme par terre, elle blesse l'homme. Ce n'est certainement pas l'expérience qui a conduit à cette étrange doctrine, mais plutôt une fausse conception de l'ombre, considérée comme un double impalpable de chacun, et comme une sorte d'âme. D'où vient que beaucoup de peuples équatoriens pensent qu'il est très mauvais de s'exposer au soleil de midi, parce qu'alors l'ombre étant presque nulle, il est clair que l'âme est en train de mourir; et il est bon de remarquer que tout n'est pas faux en cette pratique, car ce grand soleil est redoutable de plus d'une manière, mais non pas comme ils croient. Il n'y avait qu'un remède à ces conceptions fantastiques, qui était de conce-

voir l'ombre par ses vraies causes, qui dépendent de géométrie et d'optique; néanmoins on voit que le remède était bien loin du mal; et n'y ressemblait guère; et c'est moi que le sauvage jugera fou si, pour guérir mon ombre offensée, je prends Euclide. Ces hommes naïfs sont travaillés et accablés par l'idée que tout est lié à tout en ce vaste monde; idée puissante, source de toute connaissance vraie, mais source d'abord de toute erreur, comme l'astrologie le fait voir; car il est vrai que notre existence est liée aux phénomènes célestes, toutefois non pas également à tous, et non pas comme ils croient.

Cette charge de penser accable, et bientôt irrite. Chacun de nous présentement porte le poids de l'Europe, de la famille russe, des traités, des invasions; il ne peut ordonner ce monde instable, que le moindre jugement transforme au cours de ses incohérentes rêveries. J'observais il n'y a pas longtemps un homme bavard qui voulait expliquer ces choses à d'autres; il n'y avait de clair dans son discours et dans ses gestes qu'une fureur homicide qui s'exprimait en des formules académiciennes; il n'apercevait point d'autre solution que des sacrifices humains par milliers et par millions; il était prêt sans doute à y jeter son propre fils; et tout cela, selon mon opinion, par cette ardeur de vouloir penser tant d'objets à la fois, et par cette colère d'Atlas pensant, qui porte un monde non point sur ses épaules, mais dans sa tête et dans tout son corps. Toutefois cet homme pouvait s'exprimer et se croyait compris, ce qui fit que ses gestes meurtriers ne tuèrent personne.

La fureur sacrée des Sibylles est plus près de nos passions que nous ne voulons le croire. Ces convulsions exprimaient une pensée totale, et assurément vraie; car le monde entier et l'avenir prochain, chacun de nous le porte; seulement la raison doit faire un long détour pour en parler en bon ordre et comme il faut. A quoi travaillait Thalès, mesurant la grande Pyramide par l'ombre. Mais Bucéphale avait peur de son ombre; image, en ses mouvements redoutables, de ces âmes intempérantes qui veulent donner une égale attention à tout et tout exprimer en un seul geste. Et le sabot de Bucéphale n'avait nul égard pour aucune tête, et je dis même pour celle d'Aristote, s'il l'avait rencontrée.

26 mai 1922.

L'ART DE VOULOIR

QUAND un danseur de corde tombe dans le filet, où il rebondit comme une balle, il n'est plus homme en cela ni danseur, mais chose parmi les choses, et livré aux forces extérieures. La pesanteur qui agit continuellement et qui le tire sans se lasser, reprend l'empire dès que l'industrie tâtonne et dès que l'attention se relâche. Je veux expliquer la puissance humaine et les fautes d'après cet exemple plutôt que d'aller chercher quelque volonté mauvaise; car on rirait si quelqu'un disait que le danseur de corde est tombé par une volonté de tomber; cette supposition est ridicule; pour tomber il n'a nullement besoin de le vouloir; cela se fait sans lui, et les forces s'en chargent.

Ainsi d'un homme qui cède à la peur, je ne dirai jamais qu'il a choisi de céder à la peur. Car il n'est pas difficile de céder à la peur; il est inutile de le vouloir; la peur tire continuellement; il n'y a qu'à la laisser faire. Comme pour dormir le matin, il suffit de s'abandonner. Le paresseux ne choisit point la paresse; la paresse se passe très bien d'être choisie. La gourmandise de même, et la luxure, et tous les péchés; cela va tout seul. L'automobile, au tournant, ira dans le ravin; elle ira toute seule dans le ravin. Dès que l'homme ne se dirige plus, les forces extérieures le reprennent. Et si j'écris n'importe quoi, ce sera une sottise. Le bavard qui se lance, ou qui seulement s'endort, ira de sottise en sottise. Ce que les anciens, hommes de jeux et de sports, avaient très bien vu, disant que la force gouvernante ou volonté est directement bonne et que nul n'est méchant volontairement. Mal compris, toujours, par nos moralistes d'académie et par nos politiques délibérants; car ils réfléchissent, les uns et les autres, pour savoir de quel côté ils vont tomber; et les forces décident.

« L'homme qui médite est un animal dépravé. » Ce mot est de Jean-Jacques, et plein de sens; cet homme fut malheureux par un abus de délibérer. Nos joueurs de ballon, nos coureurs, nos boxeurs penseraient mieux, s'ils pensaient; car ils savent très bien ce que c'est que vouloir; et ils ne diraient jamais qu'un coup maladroit

résulte de vouloir ce qu'il ne fallait pas vouloir; non point, mais de ne pas vouloir assez, ou de cesser de vouloir un petit moment; car l'autre parti ne cesse de chercher passage. De même le boxeur ne veut que frapper; être frappé cela va de soi dès qu'il relâche un peu son attention. L'autre boxeur représente très bien les forces étrangères qui font le siège, et très attentivement; que le pouvoir gouvernant s'endorme un petit moment, et le coup de poing arrive.

Qui délibère oublie de vouloir; et qui oublie de vouloir ne doit point s'étonner que les choses n'aient point égard à lui. Considérez d'après cela nos politiques; ils aiment mieux la paix que la guerre, comme ils disent, et là-dessus je les crois; tout à fait à la manière de ceux qui aiment mieux le beau temps que la pluie; seulement ils ne peuvent que regarder les signes au ciel et sur la terre, parce que la pluie n'est pas œuvre d'homme, et le soleil non plus. Mais la paix est œuvre d'homme; et la guerre n'est l'œuvre de personne. Où l'œuvre de paix manque, la guerre aussitôt paraît. C'est comme la fausse note pour le pianiste, et comme la chute pour le danseur de corde. L'injustice est l'œuvre des forces extérieures; là-dessus nous pouvons être tranquilles. La violence de même. Les forces nous feront bonne mesure. La guerre n'est jamais faite; elle est toujours subie. Qui ne veut point la paix de toutes ses forces subira la guerre. Et quand vos préférences seraient toutes pour la paix, cela ne changera rien, car le mauvais boxeur préfère ne pas recevoir de coups de poing; et le pianiste faible préfère ne pas manquer la note; mais il attend, bien vainement, que les forces extérieures jouent la juste note au moment convenable. Sachez bien que l'univers des forces n'est pas plus pacifique qu'il n'est musicien.

30 mai 1922.

PROPRIÉTÉS

L'AGRICULTEUR est une espèce de mineur, qui extrait lui aussi le charbon, sous forme de bois, d'amidon, de sucre, de nectar, de parfum; seulement au lieu d'aller chercher le charbon et ses composés à cinq cents mètres

sous la terre, il l'extrait de l'air par d'autres procédés, qui sont culture, labour, ensemencements, arrosages. Ce qui vient du fumier dans la plante est fort peu de chose; toute la plante, autant qu'elle nous nourrit et nous chauffe, est un dépôt de charbon atmosphérique. Il ne peut y avoir de doute là-dessus; mais tout le monde a des doutes là-dessus au premier moment. Il faut porter la science à bras tendu; dès que l'effort se relâche, l'imagination revient; et nous voulons que la plante puise ses résines, ses nectars et sa pulpe nourrissante dans le sol même et transforme la terre en charbon. La transmutation est logée dans nos idées; et aussi l'explication des propriétés d'un être par sa nature. Cette chimie solaire qui remonte l'acide carbonique au niveau du charbon combustible et nutritif, n'entre pas aisément dans nos croyances. Tout à fait par les mêmes causes, il faut que je loge le poids de ce caillou dans son intérieur, et comme un désir inhérent à sa nature; ce n'est pas l'attraction réciproque entre la terre et le caillou que je crois sentir sur le bout de mon doigt. Et qui croira que la position du soleil et de la lune change un peu le poids des corps ? La marée nous le fait pourtant voir. Mais plutôt la marée ne nous fait rien voir qu'une masse d'eau qui se gonfle et s'étale; et aucune chose ne nous instruit, mais toutes au contraire nous trompent; plus tu constates et plus tu te trompes. Tant que l'homme a raconté ce qu'il a vu, il a raconté des fables.

Au temps où les Gothas venaient sur Paris, un étudiant me disait que les gazomètres menaçaient d'incendie la ville tout entière; il voyait déjà le feu courir à l'intérieur des tuyaux. Je lui dis : « Il n'arrivera rien de tel; et votre erreur vient de ce que vous considérez le gaz d'éclairage comme combustible. » Oui, ce que l'expérience de chaque jour nous montre, c'est que le gaz d'éclairage brûle dès qu'on l'allume; il est ainsi, pensons-nous; il est ainsi par sa nature. Vous ne le feriez pourtant pas brûler dans une atmosphère d'azote; non plus dans une atmosphère de gaz d'éclairage ou d'hydrogène. Mais un jet de chlore brûlerait dans une atmosphère d'hydrogène, de même qu'un jet d'hydrogène brûlerait dans une atmosphère de chlore. Et j'aime à demander au chimiste comment il sait que c'est l'un des deux qui brûle, plutôt que l'autre. Ainsi le chimiste est réveillé un petit moment. Mais, pour le gaz

d'éclairage, il ne se réveille point sans peine. Il faut que je lui propose d'allumer un jet d'oxygène dans une atmosphère de gaz d'éclairage; les sens lui diront alors que c'est l'oxygène qui brûle; ce n'est point l'oxygène qui brûle; l'oxygène n'est point combustible par lui-même; mais l'hydrogène non plus.

Je fais brûler mon feu en soufflant de l'oxygène sur des bûches de charbon; mais supposons des bûchettes d'oxygène, chose qui n'est pas impossible à réaliser; il faudra que j'y projette du carbone gazeux, et par exemple du gaz d'éclairage, pour les faire brûler. Et les flammes auront la forme de toute flamme; et le feu rongera ces bûchettes qui ne sont pourtant point combustibles, ainsi que les livres nous l'expliquent. Au vrai c'est le mélange qui est combustible. Et ces exemples simples font voir comment l'esprit s'endort, et comment on le réveille. Ne vous étonnez pas maintenant s'il dort dans les questions de politique, qui sont bien plus composées.

7 juin 1922.

JE SUIS NÉ SIMPLE SOLDAT...

Je suis né simple soldat. Les curés qui m'enseignèrent ce qu'ils savaient, et que je sus promptement aussi bien qu'eux, ne s'y trompèrent jamais; et ils considéraient mes étonnantes versions à peu près comme nous faisons pour les nids des oiseaux ou l'hydrographie du castor; cela étonne en d'humbles bêtes. Un bon nombre de mes camarades étaient nés officiers, et je le reconnus tout de suite; car ils me traitaient sans façon et lançaient ma casquette dans les arbres. A quoi je trouvai un remède, qui était de lancer un bon coup de poing de temps en temps. Plus tard, je me protégeai plus élégamment par un genre de raillerie redoutable. Ce que j'écris ici n'est donc point pour me plaindre de mon sort, mais plutôt pour rendre compte de mes opinions à ceux qui s'en étonnent et même s'en attristent; cela vient de ce qu'ils sont nés officiers. Non point sots; il n'y a point tant de sots; mais plutôt persuadés qu'il y a des hommes qui sont nés pour commander, et qu'ils sont de ceux-là. Et c'est

ce que je reconnais de fort loin à un certain air de suffisance et de sécurité, comme s'ils étaient précédés d'une police invisible qui éloigne la canaille. J'en vois de tous métiers, les uns officiers dans le sens propre, d'autres, épiciers, d'autres, curés, d'autres, professeurs, journalistes, portiers, ou suisses d'église. Ils ont ceci de commun qu'ils sont assurés qu'un blâme de leur part ou seulement un avertissement me feront abandonner aussitôt mes opinions de simple soldat; espérance toujours trompée.

Plus tard, et alors que j'étais mêlé, par grand hasard, aux docteurs de la loi, j'ai reconnu un de mes frères dans un boursier qui ne se privait pas d'enlever les premières places à des officiers de naissance; on ne lui en faisait pas reproche, mais plutôt de garder, avec ces avantages, une manière de juger qui ne s'y accordait point. « Comment ? Vous qui êtes boursier »; cela fut dit plus d'une fois, avec une nuance de tristesse, par un politique du *Temps,* qui était né colonel. Ce boursier était de première force pour le grec et le latin; mais il manquait de ruse. C'est un crime que de manquer d'ambition; et c'est une faute de le laisser voir aux voleurs de casquettes, comme je le compris vers ma septième année.

J'aime les socialistes cotisants, et je suis disposé par sentiment à me trouver toujours avec eux, « pour le meilleur et pour le pire » comme dit le proverbe. Mais dans leurs chefs de section et dans leurs prêcheurs de doctrine, j'ai presque toujours reconnu l'officier né; d'où une prompte retraite toujours dans le marais des misérables grenouilles radicales, toujours piétinées par l'orgueilleuse doctrine. Je fais une exception pour Jaurès en qui j'ai reconnu du plus loin le simple soldat de vraie vocation, à ce signe notamment, qu'il n'a jamais cherché à me convaincre, et qu'il n'y a même pas pensé. Me voilà donc boursier toujours, et toujours mal pensant; toujours revenant à dire ce que toutes les grenouilles pensent, d'être ainsi piétinées; toujours à dire ce qu'elles ne savent pas dire ou ce qu'elles n'osent pas dire; retournant ainsi, noire ingratitude, la rhétorique contre ceux qui me l'ont apprise, et piquant César avec mon coupe-choux. Un bon diable, et grand ami à moi toujours, quoiqu'il ait pris des airs d'adjudant, m'a jugé d'un mot, comme je revenais de la guerre. « Soldat mécontent », a-t-il dit.

Veuillez bien comprendre comment notre politique serait simple et claire, s'il était interdit de parler ou d'écrire à ceux qui ne sont pas au moins capitaines.

10 juin 1922.

PYRRHON

Lorsque Alexandre le Grand entra dans sa fameuse aventure, il emportait avec ses bagages Pyrrhon, autre immortel, mais qui n'était encore qu'un jeune homme avide d'éprouver son courage et de voir de nouvelles choses. Il en vit, et qui n'étaient pas toutes agréables. En ce temps-là aussi, la guerre était plus belle de loin que de près. On raconte que Pyrrhon fut cruellement blessé et qu'il fit voir du courage sur son lit d'hôpital. On sait que, lorsqu'il revint, il ne croyait plus à aucune chose au monde, jusqu'à ne plus se garder d'une voiture ou d'un chien méchant; et de cette sagesse il fit un système négateur auquel son nom est resté attaché. Si l'on en croit les historiens anciens, c'est dans l'Inde qu'il trouva ses maîtres, ayant rencontré là ces Gymnosophistes, ou Sages Nus, qu'on y trouve encore. Il est vraisemblable que l'Inde était alors, pour les mœurs et les maximes, comme elle est maintenant, et que les fakirs ne s'étonnèrent pas plus des soldats d'Alexandre que des Anglais; c'étaient quelques mouches de plus. On raconte qu'un de ces hommes indifférents se brûla tout vif sous les yeux de l'armée. Il est clair qu'un soldat, qui s'armait de résignation, et non sans peine, avait quelque chose à apprendre de ces Sages Nus. Pyrrhon découvrit leur secret qui est de ne point former d'opinions. Nos malheurs viennent de passions, et nos passions viennent d'opinion. J'emprunte à *L'Otage*, qui est un des livres que je sais, la formule de cette indifférence orientale, car on ne peut dire mieux que Coûfontaine. « Et je me souviens de ce que disent les moines indiens, que toute cette vie mauvaise est une vaine apparence, et qu'elle ne reste avec nous que parce que nous bougeons avec elle, et qu'il nous suffirait seulement de nous asseoir et de demeurer pour qu'elle se passe de nous. Mais ce sont des

tentations viles. » Ici le mot du conquérant; et ce seul mot m'en a appris aussi long sur la fonction pensée que toute l'École.

Un disciple de Pyrrhon le loue sur le ton de l'ode Pindarique. « Béni sois-tu, toi qui nous as détournés de croire et ainsi nous as ouvert le chemin du bonheur. » Et ces remarques m'aident à deviner comment les pensées s'ordonnent dans le penseur. On feint de croire, et l'on a souvent voulu me faire croire, que les arguments ont une force qui leur est propre, de façon qu'on arrive à vaincre les uns, au lieu que l'on est comme terrassé par les autres. Mais il n'existe point de mécanique pensante qui pèse ainsi les arguments. Les raisons de douter de tout, que Pyrrhon avait mises en ordre, sont bien fortes si on veut, et invincibles si on veut; mais elles sont sans puissance sur moi parce que je n'ai point voulu aller par là. Et lui, au rebours, il s'est satisfait de ces preuves parce qu'il les cherchait, ayant choisi de se fondre en ombre impalpable, lui et toutes les choses autour, afin d'échapper aux coups du sort. En quoi il n'y a rien d'arbitraire; et je le vois aussi raisonnable qu'un autre; car les règles de méthode que je pose, et les idées que je construis comme des pièges ou filets, afin d'y prendre une chose ou une autre, lui justement les nie ou les défait, éclairant ainsi autant qu'un autre les conditions du jeu. Seulement il ne veut point jouer et rien ne le force. Remarquez que si nous pensions comme la machine à compter compte, il n'y aurait pas moins de nécessité dans nos pensées que dans une avalanche et une inondation; nous aurions une opinion comme on a la fièvre; et enfin si quelque pensée était prouvée et invincible, ce ne serait plus une pensée. Je me souviens que je fus un jour presque stupide en entendant Lagneau, qui, ce jour-là, se livrait à son génie, découvrir enfin qu'une preuve invincible ne serait plus une pensée, mais une chose. Cette conclusion veut un refus et une résistance. Penser, c'est refuser contrainte, et s'établir devant chaque chose en Pyrrhon d'un petit moment. Aucune pensée n'est forte que par un doute fort. Le même penseur a dit une autre fois : « Le Pyrrhonisme est le vrai. » Autre illumination. Après cela je ne pouvais plus errer dans l'interprétation de Descartes qui met le jugement tellement au-dessus du raisonnement. Et cela peut éclairer ce devoir de police que nous avons à

l'égard de nos pensées. Car il faut toujours choisir; par exemple choisir la paix ou la guerre; et les pensées de celui qui a choisi la guerre se tiennent très bien. Voilà ce qui étourdit les naïfs qui vont chercher des idées au marché. Mais ceux qui font eux-mêmes leurs idées savent bien qu'elles iraient en poussière sans le choix et sans le courage.

11 juin 1922.

LA FÊTE-DIEU

« On s'instruit en voyageant, dit le Huron, et assurément cette diversité des peuples, des coutumes, et des dieux est utile à considérer. Mais, d'un autre côté, l'on n'apprend jamais ce que que l'on sait déjà. Je viens de voir une longue procession de Français qui célébraient la fête du blé. C'est dans le temps que l'on voit jaunir les moissons, quand le soleil est au plus haut de sa course. Alors se déroule cette fête, qui est remarquable par les chants et par une sérieuse allégresse; je me suis cru dans mon pays. Les jeunes filles vêtues de blanc, et les jeunes garçons portant l'habit militaire, mais sans aucune arme, font un long cortège; tout le peuple a revêtu ses vêtements de fête, et les femmes ont des chapeaux fleuris, en hommage au soleil. Sur le chemin du dieu, les maisons sont parées d'étoffes blanches, de verdure et de fleurs. Le sol est jonché de fleurs et de longues flammes d'iris, disposées de façon à représenter le soleil, père du blé. Au-devant du dieu s'avancent des enfants vêtus de blanc et couronnés de roses, qui jettent des roses effeuillées. L'image du dieu est portée par un vieillard tout vêtu d'or et protégé par un grand voile tout doré que portent les plus riches des habitants, qui font ainsi hommage au soleil et au blé, sources de toute richesse.

« Il n'est pas permis de contempler l'image du dieu, et tous se prosternent sur son passage. Toutefois, usant du privilège des voyageurs, et ainsi que font les étrangers chez nous, je me suis permis de regarder de côté, tout en donnant les marques du plus profond respect. L'image a la forme d'un soleil d'or, mais le centre en est d'un blanc immaculé. Un prêtre m'a dit que ce que l'on voit

ainsi dans une sorte de boîte de cristal qui est au centre du soleil, c'est un morceau du pain le plus pur, et sans levain; et c'est ce pain qui représente le dieu. J'ai compris d'après cela que cette fête est la fête du blé, et aussi la fête du soleil, père du blé. Toutefois le prêtre qui a bien voulu m'instruire parle volontiers par figures, comme font tous les prêtres, et pense que ce pain sans levain représente une nourriture d'esprit, qui donnerait force d'âme et sagesse. De même ce soleil d'or représenterait l'intelligence infinie, source de toutes nos idées. Il m'a paru posséder là-dessus une doctrine secrète, et plaindre ceux qui l'ignorent. J'ai donc feint de le comprendre; mais il me semble que je le comprends beaucoup mieux qu'il ne se comprend lui-même. Nul n'ignore que le soleil et le pain sont les soutiens de toute sagesse et de tout esprit en ce monde. J'aimerais dire à ce propos que les bienfaits de Dieu sont moins dans des maximes de sagesse et des principes de connaissance, que dans des conditions plus humbles qui rendent possibles la connaissance et la sagesse. Et si quelque orgueilleux se disait maître de penser et de vouloir sans ces secours extérieurs, je voudrais le voir deux jours seulement sans soleil ni pain. Je veux bien qu'on appelle grâce ces secours qui nous permettent de savoir un peu et de vouloir pour le mieux; que cette grâce nous arrive par le soleil et le pain, c'est ce qui frappe tous les yeux; et c'est donc sous les formes du soleil et du pain qu'il est convenable de célébrer le bienfaiteur. Mais il me semble qu'après cela c'est notre propre affaire de vouloir et de penser comme il faut; et il me paraîtrait impie de remercier le bienfaiteur de ce que nous avons nous-mêmes fait de bien en ce monde; car cela, c'est notre affaire, une fois que nous sommes pourvus de blé. Il est remarquable que la religion universelle soit toujours jointe à quelque croyance superstitieuse, conseillère de paresse et de faiblesse. » Ainsi philosophait le Huron, parce qu'il avait vu passer la procession de la Fête-Dieu.

17 juin 1922.

LE NOUVEAU DIEU

PROUDHON disait : « Quand on me parle de Dieu, c'est qu'on en veut à ma liberté ou à ma bourse. » Je pourrais dire, et peut-être avec plus de raison, que, quand on me parle de la patrie, c'est qu'on en veut à ma liberté et à ma vie. Il n'y a point de doute là-dessus. Depuis que je sais entendre on me l'explique; j'ai très bien compris; j'apporte ma liberté, qui est aussitôt confisquée comme pouvait l'être celle d'Ésope ou d'Épictète; j'apporte ma vie, qui est sans façon exposée et mise dans le jeu comme une vile monnaie. Je reconnais ici, comme en toute religion, les rites, les prêtres, et les fanatiques. Peut-être tous les sentiments religieux de ce monde sont-ils détournés maintenant vers le nouveau Dieu. Peut-être n'y eut-il jamais d'autre Dieu que la patrie.

Au regard de cette religion un radical est un impie. Non qu'il refuse de payer les frais du culte, et cela mène loin, mais parce qu'il examine et juge. Que ce soit un sacrilège d'examiner, un sacrilège de juger, on nous le dit et on nous le répète; mais cela ne passe point. Qu'il y ait une dette et une promesse de chacun de nous à tous, nous le reconnaissons; et même nous payons et tenons, ce qui, dans le fond, fait scandale, car qui donne sa vie devrait donner d'abord sa pensée. Et justement parce que nous ne nous livrons point aux vrais croyants pieds et poings liés, et jugement lié, ni aux inspirés, ni aux prophètes, cela prouve qu'il s'offre à nos yeux quelque fin plus haute, au regard de laquelle la patrie n'est qu'un moyen. Les uns, parmi nous, diront que c'est la justice; d'autres, que c'est l'humanité prise en son tout, en son histoire, en son avenir; d'autres, que c'est l'homme même, la liberté même de l'homme, que l'on peut nommer aussi sa raison agissante; et il n'est pas nécessaire de réfléchir beaucoup pour comprendre que ces trois fins n'en font qu'une. Mais il n'est nullement nécessaire de réfléchir une minute pour comprendre que ce que j'écris ici devrait être, selon les vrais croyants, puni d'une mort ignominieuse. Ils le disent, ils le croient. On ne peut raisonner avec les fanatiques, il faut être plus forts qu'eux. Nous sommes plus forts qu'eux. Tous les jeux de la politique ont sans doute ici leur centre et leur ressort.

Je ne suppose point ici d'hypocrisie et je crois qu'il n'y en a point. Il y a les vrais croyants, que chacun reconnaît d'une lieue; il y a les incrédules, que l'on ne reconnaît pas aussi aisément. Entre deux il n'y a rien qui compte. L'homme qui joue un rôle ne compte point; je ne le crains nullement; les pistolets de théâtre ne tuent point. C'est pourquoi je cherche seulement d'où vient ce fanatisme étonnant. Non point de l'amour si naturel qui attache chacun de nous à son ciel, à son climat, à son doux village; car ce sentiment n'enferme aucune tristesse. Non point de l'intérêt; car chacun peut observer que tout contribuable est froid comme un usurier. Les fonctionnaires donnent très bien leurs fils et eux-mêmes; mais on n'attend point d'eux qu'ils abandonnent seulement le tiers de leur traitement. Je crois que ce qui étonne et touche l'âme dans ce culte, ce qui la transporte, ce qui l'élève au-dessus de n'importe quel intérêt, c'est la grandeur du sacrifice. Outre que la résolution de mourir rend toutes choses petites, l'entassement des morts fait preuve aussi, preuve violente, qui rassemble l'admiration et l'horreur. Le sublime, l'orgueilleux et le tendre en chacun sont touchés droit par ce raisonnement : « Le Dieu vaut plus que ce qu'on lui sacrifie. » C'est par là qu'une guerre en annonce une autre. C'est un cercle qu'il faut rompre, ou plutôt défaire, par une meilleure analyse des causes.

19 juin 1922.

QUE CHACUN S'ACCUSE

En supposant toujours que les hommes sont sincères, on ne risque guère de se tromper. Le dieu Mars est par lui-même fort, par lui-même aimable. Le bonheur de penser ensemble et d'acclamer ensemble est délicieux et violent. L'épreuve est faite. A la moindre alerte, encore une fois, et autant de fois que l'orateur le demandera, tous courront au malheur, rejetant de leurs épaules leurs importunes pensées. Ainsi des hommes, accusés d'avoir déchaîné la guerre avec un peu trop d'abandon et de bonheur, n'ont pour se défendre qu'à lever la baguette magique et évoquer cet enivrant bonheur. « Nous serions

les mêmes encore, vous seriez les mêmes encore. » Tant que Mars sommeille, cela prouve que vous ne le piquez pas bien avant; si vous enfoncez la pointe, eh bien, voilà qu'il s'éveille, ce roi des dieux et des hommes. Gare à toi, fantassin !

Je mesure le dieu; et même je l'admire. Ce grand corps est bonhomme en sa puissance; il s'étire et fait jouer ses muscles. Vénus lui tient son casque, et caresse la rouge crinière; il sourit. La beauté a toute puissance. Comme dit Stendhal, voilà que les usuriers eux-mêmes oublient le vingt pour cent. Ils sont généreux et jeunes; ils se sentent meilleurs et plus hommes; ils n'ont point tort. Voilà donc comment nous aimons la paix. Tout peuple est ainsi; éminemment le voisin d'outre-Rhin est ainsi. Voilà donc la thèse sans hypocrisie et le dieu debout; et moi-même et nous tous déjà moitié levés. Accuse, fantassin, accuse. Sors du tombeau à mi-corps; montre tes blessures et jette ton sang à la face du dieu. Accuse, je le veux; mais n'oublie pas aussi de t'accuser toi-même. Ne va pas chercher deux ou trois machiavéliques personnages qui t'auraient lancé dans l'aventure par un jeu politique. Tu t'y es bien lancé toi-même; tu courais avec le politique. Et qu'est-ce qu'un sourire après tant de sourires ? Toi-même tu as ri; non pas toujours, mais plus d'une fois, de loin, et à la guerre elle-même. Ambigu, ton sourire; et celui de Mars, ambigu aussi; les larmes ne le sont guère moins, qui expriment aussi bien l'admiration et le désespoir. Est-ce que les femmes ne riaient pas aux hommes qui allaient mourir ?

Que chacun s'accuse soi-même. Les actes des gouvernants, en ces jours funestes de l'an quatorze, exprimaient assez bien l'ivresse commune. Sans amour, tout ce qui visait à la paix; sans amour, je dirai même avec une sorte de honte, mieux avec une crainte de la honte, et cette peur d'être lâche qui rend prudent contre la prudence; avec amour au contraire tout ce qui jetait l'immense corps en avant. Lorsque l'homme passionné interroge ainsi les événements, et frappe en quelque sorte le signal de bronze, c'est son action commencée qui répond à son incertaine pensée. Voilà donc le plus grand malheur, toujours imminent, et toujours par les mêmes causes. A quoi je ne vois d'autre remède qu'un énergique refus d'admirer, presque impossible aux jeunes, facile aux

hommes d'âge dès qu'ils comparent leur généreuse ardeur avec leur puissance réelle d'assaut. J'avoue que cette réflexion a de l'amertume; le remède n'est pas bon à prendre, et le malade fait la grimace. Il faut boire pourtant, il faut digérer cette amère vérité. Ces deux héros de l'éloquence n'ont point combattu. Cette pourpre orgueilleuse est teinte du sang des autres. S'il me plaisait de déclamer, je lancerais à mon tour trois fois la redoutable flèche, et la pourpre serait traversée.

5 juillet 1922.

SIGNES AMBIGUS

C'EST vite fait de supposer une âme d'après les signes, mais cette supposition n'est pas vérifiée une fois sur mille. Pour ma part, dans l'ordinaire de la vie, je ne remonte à l'âme que si l'on m'en prie par des signes redoublés; hors de ces cas remarquables, je rapporte les signes à des causes qui ne pensent point, et cela m'épargne de vaines recherches. Les uns montrent une sorte de sourire lorsqu'ils ont froid; d'autres froncent sévèrement le sourcil parce qu'ils ont le soleil dans les yeux. Une certaine coupe de la moustache donne l'air menaçant; les cheveux redressés annoncent un penseur. Cet homme fait voir un air distrait et peu poli; c'est peut-être parce qu'il a faim. J'ai vu des familles entières qui, cinq minutes avant la cloche du déjeuner, offraient un spectacle bien plaisant. Quand j'étais précepteur dans un château, et chez des gens fort polis, il arriva que la cuisinière punît ses maîtres en faisant attendre une bonne demi-heure après midi des invités enragés de faim; ce fut beau à voir pour l'observateur, qui avait et qui a encore la bonne chance d'ignorer la faim. Ne cherchez jamais à quoi pense un homme qui a faim.

Ne cherchez jamais à quoi pense un fou, mais plutôt observez comment un dérangement mécanique produit des signes qui n'ont pas de sens; ou plutôt comprenez mieux les signes, qui sont signes d'un dérangement mécanique seulement. Je pensais à ces autres comme je lisais la *Psychanalyse* de Freud; ce n'est qu'un art de deviner ce qui n'est point. Mais l'art de deviner se compose ici

avec l'art de persuader; car ce genre de médecin n'est pas content s'il ne fait pas que le malade forme enfin des pensées de médecin. Et ce jeu, où l'on gagne assez souvent, fait voir surtout une incroyable ignorance de la mécanique des signes. Quand on appuie vivement sur la poitrine d'un poulet plumé et paré, et enfin mort à n'en point douter, on produit un cri d'angoisse de poulet qui est assez étonnant; mais croyez-vous que cette femme qui pousse alors un cri de surprise pense davantage? Ce sont les muscles subitement réveillés et tendus qui resserrent vivement la poitrine. Les trois quarts des signes sont des cris de poulet mort.

En ces conjectures aventureuses, qui, tout au contraire, vont cherchant une pensée pour chaque cri, l'inconscient revient; j'attends ce personnage, et bientôt il fait son entrée. Mais ce n'est qu'une âme de trop. Comment ne serait-elle pas de trop, quand l'autre âme est si souvent de trop déjà dans nos suppositions? L'erreur ici n'est point de supposer des mouvements auxquels on ne pense point, mais au contraire de supposer que ces mouvements, auxquels on ne pense point, signifient des pensées auxquelles on ne pense point, et donc une autre âme et comme un double, qui ait charge de penser ces pensées auxquelles on ne pense point. Et cette erreur en comprend deux autres, dont la première est de supposer que tout signe ou mouvement exprime une pensée, et la seconde est de remonter de cette pensée supposée au penseur inconnu qui la forme. Ce sont les dieux qui reviennent. Erreur vraisemblable et émouvante, contre laquelle il faut s'armer, car les preuves ne manquent jamais. Toute forme signifie; et la forme humaine, vivante et en agitation, envoie, dans l'espace autour, des milliers de télégrammes. Les naïfs croient que le difficile est de déchiffrer ces télégrammes, c'est-à-dire de remonter des signes aux pensées; mais le sage les jette au panier, comme font ces grands et rares politiques, qui s'efforcent d'ignorer ce que pensent l'Angleterre, l'Allemagne, la Pologne, personnages inventés à grand risque d'après des signes ambigus. Un des traits les plus étonnants du génie de Descartes, et un des moins compris, est qu'il refusa toujours de supposer de l'esprit aux bêtes.

17 juillet 1922.

GUERRE SANS VISAGE

« CIRCULAIRE recommandée. Le premier jour de la mobilisation est le dimanche 2 août. » Je ne crois pas que ceux qui ont lu cette affiche blanche en oublient jamais le contenu; mais la forme même de cet ordre effrayant mérite attention. L'administration y a mis sa marque. L'État se montre ici sans visage, comme il est; en sorte qu'on ne trouve point ici de colère, ni même de gravité; ce n'est qu'une note de service, qui s'adresse cette fois à quelques millions de fonctionnaires, tout citoyen en âge de servir étant fonctionnaire. C'est à peu près comme si on nous avait dit ceci : « Pour des raisons d'ordre administratif, et conformément à trois mille six cents circulaires antérieures, la plupart confidentielles, toutes les libertés sont suspendues, et la vie des citoyens âgés de moins de cinquante ans n'est plus garantie. » Non point un chef, mais des milliers de chefs; non point une volonté, mais une effrayante machine; non point l'hésitation, la pitié, ni plus tard les remords. Ce genre d'oppression est moderne; les anciens ne s'en faisaient aucune idée, pas plus que des chemins de fer. J'eus plus d'une fois l'occasion de remarquer par la suite la puissance de cette organisation mécanique, qui pousse les hommes comme des wagons. Mais le même caractère pouvait être saisi dès le commencement. Ce tyran sans visage ne laisse jamais aucune espérance; aussi n'y eut-il point de discours, mais chacun alla graisser ses bottes.

Qui donc décide des armements ? Qui des effectifs ? Qui des alliances ? Qui de l'interprétation des alliances ? Toujours un cercle d'hommes compétents, où chacun cherche la pensée des autres, ou bien des hommes qui pensent sur circulaires et instructions, ou bien des hommes polis qui mettent des lieux communs en discours. Raisonnement toujours, non jugement. Au sommet, car il y a un sommet, toutes les idées ensemble, et équivalentes; la paix souhaitée, la guerre préparée; la paix si on peut, la guerre si l'on ne peut faire autrement. Nulle préférence avouée; nulle préférence cachée. Gouverner, c'est suivre les nécessités et s'en remettre aux compétences. Chaque homme, dans ce système, est un

bon homme qui fait son métier; ou plutôt chacun fait une partie de métier. On assemble les pièces comme on fait une addition; on dit : « C'est la guerre. » Chaque homme devant ce résultat réagit à sa manière, mais le Système ne réagit nullement. La guerre arrive comme la pluie. Allez-vous accuser le baromètre ?

J'accuse le baromètre. J'accuse un homme qui, maintenant comme en ce temps-là, constate et ne décide point. Un homme qui réunit des commissions et qui, de leurs pensées, si l'on peut dire, compose ses pensées. Un homme qui est la résultante de l'État sans visage. Mais laissons les récriminations. La responsabilité ici s'émiette. Nous cherchons un homme et nous trouvons des bureaux. Nous cherchons une décision et nous trouvons une circulaire recommandée. Où est donc le mal ? En ceci, que le formidable État, composé de militaires, de diplomates et d'administrateurs, n'a point de maître. Cet instrument aveugle marche seul. Le peuple puissance agit; le peuple pensée n'est point représenté; enfin le gouvernement n'est que la pointe extrême de l'engin mécanique. Cette situation du bureaucrate régnant est nouvelle. Il faudrait un gouvernement contre l'État; nous en avons connu l'esquisse. Cherchez dans l'histoire de ces cinquantes années quels hommes furent maudits par les plus éminents bureaucrates, quels hommes furent redoutés, calomniés, proscrits avec l'approbation des compétences militaires, diplomatiques et administratives. Maintenant, étudiez ceux qui nous gouvernent, en leurs discours, en leur prudence, en leur constante faiblesse, en leurs abstentions, en leurs négatives vertus, vous comprendrez en quel sens ces effets furent causes.

27 juillet 1922.

SUBTILITÉS SUR LE MENSONGE

Assurément il est honteux de mentir; je vois même très bien pourquoi. Notre corps est ainsi fait qu'il exprime naturellement tout ce que nous pensons; ou, pour dire mieux, nul ne peut penser sans exprimer; le geste dessine la chose et le sentiment ensemble. Il faut

que mes mains s'ouvrent si ma pensée est généreuse; et il n'y a point de restriction mentale sans que les mains fassent le geste de reprendre ou de garder. Cette expression par le geste peut être connue jusqu'au détail. La voix n'est connue aisément que par l'effet; les dispositions de la gorge et de la bouche sont moins aisément perçues que ne sont les gestes, mais sans doute elles dépendent tout autant de l'attitude, qui est préparation, et il faut toujours que je me prépare selon mes pensées. Cette poésie ne peut donc mentir. Celui qui ment en gardant sa pensée fait donc une œuvre ingrate et se garrotte lui-même; et cet effort musculaire contre soi, sans mouvement extérieur, est ce qui fait rougir le menteur. L'aveu est délivrance, et chacun le sent bien.

Mais ici la morale commune fait voir un détour. Car, à l'égard de cette franchise qui ferait scandale, la société des hommes exerce une énergique contrainte; et s'il est considéré comme honteux de ne pas dire sa pensée, il est honteux aussi de la dire si elle n'est pas avouable. L'opinion, ou bien le tyran, veulent deux choses ensemble : « Vous ne me cacherez rien, mais vous ne direz aussi rien de blessant. » L'éducateur nous tient entre ces deux hontes, la honte de cacher et la honte de dire. Tout capitaine d'opinion, dès qu'il explore vos pensées, exige deux choses, à savoir que vous disiez ce que vous pensez, et que vous ne disiez rien qui ne soit convenable. Et il faudrait savoir si la seconde règle n'est pas la première en importance, j'entends aux yeux de ceux qui représentent naïvement la morale commune. On sait gré souvent à un homme de garder pour lui seul des pensées cyniques ou des pensées subversives que l'on soupçonne qu'il a. Bref, la bienveillance et le respect des autres sont des devoirs aussi. Au reste il y a des cas, familiers à tous, où ce qui est honteux ce n'est pas de cacher une pensée, mais plutôt de l'avoir. Par exemple si je pense de mon bienfaiteur qu'il est ridicule, ou vaniteux, ou sot, l'obligation de dire cette pensée est effacée par l'obligation de la refouler; et la faute est alors de penser ce qu'on ne veut point dire. L'enfant est continuellement pris dans ce piège à double issue, et s'échappe comme il peut; un mensonge découvert offense, mais une faute avouée offense aussi; l'enfant redoute les signes du blâme et de la colère, et c'est souvent par un sentiment d'amour ou

de respect qu'il ajourne le moment difficile; c'est pourquoi les mensonges d'enfant ont presque toujours quelque chose d'honorable. Quand il nie le fait, et souvent contre l'évidence, c'est plutôt un effort désespéré pour reprendre son action de la même manière que chacun de nous reprend ses pensées. Et il faut avouer qu'il y a quelque chose d'impudent dans un aveu trop facile; c'est manquer de respect. Un front qui sait encore rougir, comme on dit, ne rougit pas moins d'avouer que de cacher. Il y a des mensonges de politesse, et il le faut bien; je crois assez que tous les mensonges d'enfant sont des mensonges de politesse; et ce genre de pudeur ne doit point non plus être méprisé.

Laissant les détails, et considérant seulement les pensées proprement dites, il faut reconnaître que la double condition de respecter les autres et de se respecter soi-même conduit à la raison, car toute pensée doit pouvoir être dite. Il faut que le scandale soit enlevé et que la pensée reste; de là ce travail d'approche et de précaution qui règle même les pensées du solitaire. Tu ne scandaliseras point, voilà une règle. Tu ne mentiras point, voilà une règle. Si l'on veut choisir l'une des règles et négliger l'autre, cela prouve que l'on n'a point encore de pensées humaines à proprement parler. L'humeur veut être léchée longtemps, comme les petits d'ours.

12 août 1922.

L'ADMINISTRATION MILITAIRE

C'est dans la bataille que l'on cherche le génie d'un Alexandre, d'un Annibal, d'un César, d'un Napoléon; et l'on fait la théorie de la victoire à peu près comme les théologiens font la théorie de Dieu; il s'agit toujours de prouver que tout est bien; d'où ces ridicules idées de la stratégie et de la tactique, saillant, pointe, poche, pilier, charnière, qui sont des manières scolastiques de dire que le vainqueur a eu raison. Les plus brillants des officiers s'exercent à ce vain bavardage; mais en même temps ils apprennent leur véritable métier, qui est d'administrer sous le régime de la responsabilité personnelle.

La première chose que je remarquai, quand j'arrivai à portée des canons, ce fut, au bord d'un marais et dans un bois, une toile de tente abritant une table, une lampe à pétrole et un comptable. Et l'on se tromperait beaucoup si l'on jugeait l'administration militaire d'après nos heureux bureaux, où l'égalité tempère la faveur. L'administration militaire est sévère et impitoyable; le scribe, grand ou petit, ne fait point de faute, parce qu'il sait bien qu'il sera aussitôt envoyé sur la ligne de feu, qui n'est pas loin; et la perfection de cette méthode est en ceci que cette mutation ne peut passer pour une punition, et qu'ainsi elle ne donne lieu à aucune formalité ni à aucune enquête, ni à aucun recours; il s'agit pourtant de coucher dans la boue et de risquer sa vie. L'homme des paperasses, qu'il soit fourrier ou vaguemestre, n'est jamais sûr de n'être pas de patrouille le lendemain. Cette aisance et simplicité dans l'exercice du pouvoir permet de choisir les hommes; il y a des Berthier à tous les degrés qui travaillent jour et nuit, et les actions les plus compliquées se font sans frottement, chacun allant à son œuvre propre, dont il est toujours responsable. Il faut penser ici à l'armement, aux munitions, aux provisions de bouche, aux attelages, à l'immense ligne des communications, à la police civile. Napoléon ne supportait qu'un certain vin de Bourgogne, et il l'eut toujours, aussi bien en Russie. Tout se fait de même, parce que chacun ne pense qu'à une seule chose. Les mêmes problèmes se posaient pour Alexandre, pour Annibal, pour César, et sans doute étaient résolus de la même manière. La pointe de l'armée étant ainsi poussée, l'organisation était victorieuse selon sa forme; saillant ou enveloppement, crête ou contre-pente, tout lui était bon. Un homme de guerre disait : « La stratégie et la tactique prennent ce que l'organisation leur laisse. »

Qu'est-ce donc qu'un chef ? C'est un homme qui ne se laisse point attacher par la flatterie, ni par l'amitié, ni par l'habitude; car ce sont les trois ennemies du conquérant. Sévère par jugement, non par colère; plus prompt à écarter qu'à réprimander; attentif aux actions et sourd aux excuses; mesurant chaque homme comme le pontonnier la planche. Un homme moyen sait vaincre les antipathies et sympathies; un homme supérieur n'en a que de bien fondées; de là des caprices d'apparence et moins de faveur, par la promptitude du jugement; et

c'est ce qui assure la fidélité; car les hommes veulent être agréables, non utiles, mais il faut pourtant que l'homme utile soit agréable au chef, et seul agréable. Or il n'y a que la plus grande ambition qui plie ainsi l'humeur. Un grand homme a toujours quelque valet de chambre auquel il s'attache; mais ce valet est toujours parfait en ses actions; ainsi l'indulgence ne coûte rien, parce que le jugement gouverne. La bonne grâce alors rend tout facile et en apparence miraculeux. Ainsi marchait Alexandre, entouré de ses brillants amis, qui, soyez-en sûrs, avaient bonne mémoire et connaissaient le service en campagne. Et même les héros du Tasse n'auraient point pris Jérusalem, s'ils n'avaient eu l'œil sur la toile de tente, la lampe et le scribe.

18 août 1922.

HEUREUX AGRICULTEURS

Le travail est la meilleure et la pire des choses : la meilleure, s'il est libre; la pire, s'il est serf. J'appelle libre au premier degré le travail réglé par le travailleur lui-même, d'après son savoir propre et selon l'expérience, comme d'un menuisier qui fait une porte. Mais il y a de la différence si la porte qu'il fait est pour son propre usage, car c'est alors une expérience qui a de l'avenir; il pourra voir le bois à l'épreuve, et son œil se réjouira d'une fente qu'il avait prévue. Il ne faut point oublier cette fonction d'intelligence qui fait des passions si elle ne fait des portes. Un homme est heureux dès qu'il reprend des yeux les traces de son travail et les continue, sans autre maître que la chose, dont les leçons sont toujours bien reçues. Encore mieux si l'on construit le bateau sur lequel on naviguera; il y a une reconnaissance à chaque coup de barre, et les moindres soins sont retrouvés. On voit quelquefois dans les banlieues des ouvriers qui se font une maison peu à peu, selon les matériaux qu'ils se procurent et selon le loisir; un palais ne donne pas tant de bonheur; encore le vrai bonheur du prince est-il de faire bâtir selon ses plans; mais heureux par-dessus tout celui qui sent la trace de son coup de marteau sur le loquet de sa porte. La peine alors fait justement le plaisir; et tout

homme préférera un travail difficile, où il invente et se trompe à son gré, à un travail tout uni, mais selon les ordres. Le pire travail est celui que le chef vient troubler ou interrompre. La plus malheureuse des créatures est la bonne à tout faire, quand on la détourne de ses couteaux pour la mettre au parquet; mais les plus énergiques d'entre elles conquièrent l'empire sur leurs travaux, et ainsi se font un bonheur.

L'agriculture est donc le plus agréable des travaux, dès que l'on cultive son propre champ. La rêverie va continuellement du travail aux effets, du travail commencé au travail continué; le gain même n'est pas si présent ni si continuellement perçu que la terre elle-même, ornée des marques de l'homme. C'est un plaisir démesuré que de charroyer à l'aise sur des cailloux que l'on a mis. Et l'on se passe encore bien des profits si l'on est assuré de travailler toujours sur le même coteau. C'est pourquoi le serf attaché à la terre était moins serf qu'un autre. Toute domesticité est supportée, dès qu'elle a pouvoir sur son propre travail et certitude de durée. En suivant ces règles, il est facile d'être bien servi, et même de vivre du travail des autres. Seulement le maître s'ennuiera; d'où le jeu et les filles d'opéra. C'est toujours par l'ennui et ses folies que l'ordre social est rompu.

Les hommes d'aujourd'hui ne diffèrent pas beaucoup des Goths, des Francs, des Alamans, et autres pillards redoutables. Le tout est qu'ils ne s'ennuient point. Ils ne s'ennuieront point s'ils travaillent du matin au soir selon leur propre volonté. C'est ainsi qu'une agriculture passive réduit à des mouvements en quelque sorte ciliaires l'agitation des ennuyés. Mais il faut convenir que la fabrication en série n'offre point les mêmes ressources. Il faudrait marier l'industrie à l'agriculture comme on marie la vigne à l'ormeau. Toute usine serait campagnarde; tout ouvrier d'usine serait propriétaire d'un bien au soleil et cultiverait lui-même. Cette nouvelle Salente compenserait l'esprit remuant par l'esprit rassis. Ne voit-on pas un essai de ce genre dans le maigre jardin de l'aiguilleur, qui fleurit sur les rives du trafic aussi obstinément que l'herbe pousse entre les pavés ?

28 août 1922.

MARINS ET PAYSANS

QUAND le marin est soulevé avec son navire sur le dos de la vague, il connaît directement une force bien plus puissante que l'homme; mais aussi, lorsqu'il navigue tout près du vent, et ainsi s'éloigne des récifs sur lesquels justement le vent le poussait, il connaît que l'industrie donne moyen de vaincre le vent et les vagues; et l'expérience lui fait voir qu'il y a parade contre tous les coups de mer. Bref, c'est toujours force mécanique, et seulement mécanique. Tout y est clair; et la loi se montre même dans le désordre, en ces balancements sans fin. Le fidèle retour des marées semble défier le dieu des tempêtes, et le bois flotte toujours sur l'eau. C'est l'agriculteur, malgré l'apparence, qui foule l'élément perfide. Ici jouent les forces biologiques composées avec le caprice des saisons. Ici attente, patience, et d'abord déception; il faut porter sa vue sur une longue suite d'années pour entreprendre quelque chose d'utile, irrigation ici, asséchement là. Une année est sèche et cuite; l'année qui suit est pluvieuse et pourrie. Entre les semailles et la moisson que de changements ! Contre lesquels il n'y a pas de parade, si ce n'est par provision et compensation; une année c'est le foin et le bétail qui paient, une autre année c'est le blé. C'est donc la tradition et c'est l'imitation qui sauve; toute invention est suspecte, parce que cette sagesse paysanne ne s'arrête jamais aux premiers résultats. On voit des terres à blé parsemées de pierres plates. Bouvard et Pécuchet faisaient enlever ces pierres à grands frais; mais cet engrais minéral soutenait la paille, et les pierres faisaient drainage peut-être. Ils fumaient trop richement, leur moisson poussait en herbe molle et leur blé se conservait mal. Attendons la fin, telle est la chanson paysanne.

Le marin agit dans le moment même; un coup de barre sauve ou perd; ce sont des combats successifs et des victoires assurées à chaque instant; un seul danger à la fois; et dès que l'on est au port on se moque de Neptune. L'audace et l'industrie devaient naître sur ces bords découpés où le flot se fatigue; tout ce vain bruit à côté du port toujours tranquille doit modérer l'ima-

gination. « Laisse passer la risée », c'est un mot de marin, et c'est aussi une règle de vie en quelque sorte. Dans nos villes maritimes on voit que les plaisirs des marins font scandale aux yeux des sages fantassins, fils de laboureurs. C'est que la tempête ne saccage point les moissons du marin; du moment qu'il se sauve lui-même, il a tout sauvé. Mais le paysan ne peut conduire ses richesses au port; elles sont étalées et exposées toujours; ainsi le bon feu ne le console pas assez de la gelée. Ce n'est pas lui qui dira jamais avec le poète : « Qu'il est doux d'être à l'abri, quand le vent est déchaîné sur la terre. »

Par ces causes, la Chine est massive et impénétrable. Par ces causes, le remuant Occident, rongé par la mer, promène ses lois et inventions dans le monde. Ces remarques peuvent expliquer quelque chose de cette île industrieuse et physicienne, et de cette politique que Montesquieu ne se lassait pas d'expliquer par la force des marées et la profondeur des estuaires; car, disait-il, le port profond fait les bons voiliers, par cette résistance latérale de la quille profondément plongée, qui permet de naviguer tout près du vent. Par ces causes, Venise ne pouvait vaincre l'Angleterre; et toute bataille navale était réglée d'avance d'après les eaux et les rivages. Pensée de marin; philosophie de marin. Gœthe le terrien n'aimait point trop ces explications par les causes extérieures; mais ses méditations allaient plutôt du gland au chêne centenaire, suivant ce développement par l'intérieur, sur lequel l'homme n'a pas de prise. Gœthe était paysan en cela; il pensait l'idée comme un germe qui porte sa loi en lui; cette idée est mystique. Elle est l'objet de contemplation plutôt que de raisonnement; elle met l'esprit en marche plutôt qu'elle ne l'éclaire. Ainsi le terrien rêvait à la lumière italique. Il partait déjà en voyage. Ainsi le continent pousse ses troupeaux d'idées nébuleuses vers les îles de toutes parts baignées; et c'est Darwin le marin qui les tond.

3 septembre 1922.

L'HOMME DE GUERRE

Tout homme est guerrier. Non pas par les causes extérieures, mais par la structure et par l'énergie accumulée. Tout homme qui entre dans un jeu s'y anime, sans penser aux coups de pied ni aux os cassés. Qui n'a vu un soldat, roi des chevaux, acculer un animal fou dans l'angle de deux murs, et lui passer la bride ? L'animal est de beaucoup le plus fort, mais il fléchit devant l'orgueil, le courage et la certitude. Ce dompteur de chevaux risquait sa vie; mais il ne pensait point à cela; il ne visait, au contraire, qu'à étendre sa propre vie. L'homme n'aime pas autre chose que les actions difficiles et les victoires, comme on voit dans les sauvetages, où l'homme est prompt, assuré et infatigable. Ce héros c'est n'importe qui. Comme l'écrivait Desbois, penseur d'infanterie, aujourd'hui poussière de Somme : « Le massacre est une des conditions du jeu, il n'en est pas la fin. » Le fait est qu'il y a péril de mort en beaucoup d'actions; et l'on arriverait à n'oser plus boire du lait qui n'a pas bouilli; c'est pourquoi l'homme choisit de vivre et choisit de vaincre. Ne lui dites pas que la guerre est effrayante et au-dessus des forces; cela lui donnera envie d'y aller.

Ici est le détour de pensée qui demande attention. Car je semble donner gagné à ceux qui disent que la guerre est dans la nature humaine et durera autant que les hommes. Ce que je dis, c'est que la guerre est toujours possible et sera toujours possible, de même que la colère est toujours possible et guette même le sage. Or, au sujet de la colère, n'importe qui peut comprendre qu'il y a deux erreurs du jugement, également funestes, et d'ailleurs alliées; la première est de croire que toute colère est vaincue parce qu'une colère est vaincue; l'autre est de croire que la colère naît d'après des causes invincibles et selon une fatalité insurmontable. Faites seulement l'essai de rire volontairement quand la colère s'élève en vous comme une maladie. Au vrai celui qui s'abandonne entièrement à la colère et qui l'attend comme une nausée ou une rage de dents est un fou. Et il est profondément vrai de dire que le sentiment d'une

fatalité insurmontable est commun à tous les genres de folie. Toujours est-il qu'un homme sain veut être maître de son corps et croit fermement qu'il le sera. Même surpris, et honteux d'avoir été surpris, il croit encore; il veut croire encore : le ressort de la volonté se trouve là.

Or la fatalité règne sur la guerre. Des hommes qui ne se croient point fous individuellement se croient fous collectivement. Parce qu'ils croient que la guerre ne peut être voulue, et qu'elle est toujours subie, ils en cherchent autour d'eux les signes sacrés. Ils les reconnaissent, les nomment, et ainsi les lancent eux-mêmes à leurs frères épouvantés. Encore mieux les voient-ils au loin, et chez les autres peuples, écoutant les pas du Barbare sur la terre. « Dieu le veut » fut le cri des croisades; mais c'est le cri de toute guerre. L'antique idée du destin nous reprend par là, et la religion des présages, qui est toute la religion peut-être. Il ne s'agit plus alors de savoir ce que chacun veut, mais bien de savoir ce que tous feront. Ainsi une farouche volonté s'impose à tous, et qui n'est de personne. Tout cela par l'ignorance des causes. Comme on veut supposer que le sauveteur agit par amour, ainsi on veut supposer que le guerrier combat par haine. Mais non. Il combat comme il sauve, parce que c'est difficile. Il n'y a point de pire erreur que si l'on croit que les périls de la guerre fatigueront l'homme et assureront la paix. N'en croyez rien. La guerre n'effraie pas plus l'homme que n'importe quel métier qu'il sait faire. Car la fatigue et l'accident sont dans tout métier. Et au vrai toute la vie humaine est combat.

La guerre étant donc toute renfermée dans l'homme sain et équilibré, et par les mêmes causes qui assurent la paix, je vois d'après cela que la paix est possible, indéfiniment possible. Le laboureur et le soldat ne sont point deux hommes; c'est le même homme. Dans les moindres actions, je vois que c'est le même homme. Donc si la paix dure un mois, elle peut durer cent ans. La vraie cause des guerres, c'est que l'on croit que les guerres sont au-dessus de l'homme et par décret divin, comme on le croyait autrefois des songes. Une exacte connaissance de la nature humaine effacera toute fatalité; car c'est la connaissance des vraies causes qui donne sécurité

et puissance en toute action. C'est par l'effort dirigé que l'homme possède tout ce qu'il possède, et aussi bien lui-même.

23 septembre 1922.

DE L'ENVIE

On n'envie point celui qui se promène si l'on peut soi-même se promener; ce serait ridicule. Mais on porte envie à celui qui gagne le gros lot, parce que l'on ne peut ici qu'attendre, désirer, espérer, non pas vouloir. Toutefois il me semble que l'envie, dans ces cas-là, est presque sans venin, par cette idée du hasard aveugle, dont l'effet n'honore point. Pour les choses qui dépendent de la volonté, mais qui sont difficiles, comme de jouer du violon ou de savoir le latin, il me semble qu'on ne peut éprouver l'envie, dès que l'on a quelque idée des immenses travaux que suppose le moindre talent. J'ai connu un bon helléniste, et qui portait toute la langue grecque dans sa tête; mais aussi tous les ans il lisait toute la grécité, comme il disait, du commencement à la fin. Vais-je me plaindre de ne pas savoir ce que je n'ai pas voulu apprendre? Au reste, sur les bancs de l'école, d'après ce que j'ai vu, on n'envie guère; le paresseux sait bien à qui il doit s'en prendre. Quant aux aptitudes, je ne vois pas où un être, terminé comme il est par sa propre nature, prendrait appui pour désirer ce qu'il n'a pas. Qui n'aime pas jouer aux cartes n'envie pas ceux qui jouent aux cartes; il s'étonne au contraire de voir qu'ils s'y plaisent. Qui n'est point géomètre n'envie point le géomètre; car comment se faire une idée du plaisir du géomètre si l'on n'est point soi-même géomètre? Qui n'est pas né musicien n'envie pas les musiciens. Au fond, nul ne désire que ce qu'il a. Ainsi l'envie serait sans corps, comme la vanité.

L'envie a du corps. Non seulement de la force, mais de la grandeur aussi. Ce serait un fanatisme, et même un prosélytisme. L'envie ne va pas aux faux biens, mais au vrai bien, qui est de croire que l'on peut vouloir. L'envieux est celui qui ne comprend pas que l'on puisse avoir du courage, et qui voudrait prouver aux autres, comme

il se prouve à lui-même, qu'aucun homme ne devrait jamais travailler avec foi ni être content. Il y a du scandale dans l'envie. Non pas un sot étonnement devant les avantages extérieurs; mais plutôt une fureur contre ceux qui croient à eux-mêmes et qui développent vaillamment leur nature. Aussi voit-on que le succès ne guérit pas de l'envie.

L'envieux n'a point une haute idée de soi, ni de rien; et il est assuré qu'en cela il pense vrai. D'où une colère proprement diabolique devant le travail heureux. On sait que l'envieux n'est pas démocrate; par de petites raisons il devrait l'être; mais par la profonde et diabolique raison, il ne veut point qu'on puisse l'être; car c'est vouloir que les choses publiques aillent mieux, que la paix règne, et la justice; et c'est la dernière insolence à ses yeux d'oser vouloir une chose pareille. D'où je ne conclus pas qu'il n'aime point la justice, ni la paix. Il faut comprendre ces âmes tourmentées. Ce qui est envié, on dirait presque que c'est l'absence d'ambition. Par exemple le candidat à l'Académie éprouve de l'envie à l'égard de celui qui n'est pas candidat. Le libre est l'ennemi de l'envieux; encore plus l'heureux est son ennemi. En sorte qu'on envie ce qu'on ne désire pas pour soi. Cette passion est même en un sens généreuse; elle veut éclairer l'imprudent; elle est plus solitaire qu'on ne croit; l'envieux est envieux même sans rivaux; il est hérissé d'envie comme l'ennuyé d'ennui. Ce n'est pas qu'il soit étranger aux nobles ambitions. Au contraire, c'est cette folie, d'oser vouloir ce qu'on aime, ce qui lui est une insulte. C'est pourquoi l'ironie est son arme.

La volonté ne se prouve que par l'action suivie; il faut donc vouloir d'abord, et en quelque sorte gratuitement; Descartes le dit généreusement, et l'on n'a jamais mieux dit. Sans aucune preuve et contre toute preuve. Mais il arrive que l'intelligence exercée cherche des preuves, et attende d'être assurée de pouvoir vouloir. Cela est sans remède; car, à celui qui ne veut pas vouloir, les preuves viennent en abondance; et à qui n'essaie pas de tout son cœur, il est aussitôt évident qu'il ne sert à rien d'essayer. Le fatalisme, ou comme on voudra l'appeler, est vrai si l'on ne veut pas contre, et ce courage de vouloir contre est ce qui irrite l'envieux. Il est donc vrai de dire que l'envieux veut du mal aux autres, et se réjouit du

mal des autres; mais il est de bonne foi en cela; et c'est pour mon bien qu'il veut m'enlever ce sot courage de vouloir. L'ironie l'oblige à ce genre d'amitié, car il faut que l'extrême bien soit aussi l'extrême amertume. Ainsi le diable guette toujours celui qui veut faire l'ange. Mais l'homme boucle sa ceinture, s'affermit en sa nature moyenne, et travaille.

7 octobre 1922.

MNÉMOSYNE

Quand les Anciens disaient que Mnémosyne est la mère des Muses, peut-être ne pensaient-ils pas au delà de cette relation simple qui subordonne tous les travaux de l'esprit à l'inférieure mémoire. Et cette idée, si simple qu'elle paraisse, nous éclairerait encore sur les réelles conditions du savoir, si nous prenions le temps de la considérer. Certainement la mémoire est trop méprisée. Et sans doute il n'y a que les belles métaphores pour nous forcer à réfléchir sur ce que nous jugeons trop connu. Mais sous ce texte, comme dans les vieux parchemins, j'en découvre un autre. Car les chants épiques, source de tous les arts parlés, sont par eux-mêmes mémoire; et tout récit vieillit en même temps que les hommes, perdant bientôt ses fermes lignes de jeunesse, s'il n'a d'abord une forme rythmée et belle. Il fallait oublier la guerre de Troie, ou la chanter. La poésie fut effort de mémoire et victoire de mémoire. Encore aujourd'hui toute poésie est des choses passées. Tel est le second texte. Mais l'antique métaphore nous donne encore mieux à comprendre; car tous les arts se souviennent. Il n'existe point d'architecte qui puisse dire : « Je vais oublier tout ce que les hommes ont construit. » Ce qu'il inventerait serait bien laid; pour mieux dire, s'il tenait sa promesse à la rigueur, il n'inventerait rien du tout. C'est pourquoi le temple se souvient du temple, et l'ornement se souvient du trophée, et le carrosse se souvient de la chaise à porteurs. Qui n'imite point n'invente point. Il semble que le souvenir soit esthétique par lui-même, et qu'un objet soit beau principalement parce qu'il en rappelle un autre. Au reste toute fête est

de souvenir, et toute danse aussi; et le culte universel est culte du passé. La contemplation de cette perspective humaine est certainement la pensée elle-même; tout autre objet ennuie, et sans qu'on pense même à l'ennui, car l'action aussitôt nous entraîne.

Il n'y a point d'idée neuve. Ce thème est connu, et lui-même aussi ancien que les hommes. « Tout est dit et l'on vient trop tard »; seulement La Bruyère n'est point resté sur ce moment de l'ironie; il s'est livré au plaisir de penser. Cette idée que tout est dit n'est point déprimante; bien au contraire, tonique. Le paradoxe humain c'est que tout est dit et que rien n'est compris. Tout est dit sur la guerre; tout sur les passions. L'humanité réelle se compose de ces belles formes pleines de sens, que le culte a conservées. Mais il faut frapper dessus comme sur des cloches; car la forme se referme toujours sur le sens, parlant seulement par la beauté. Telle est l'attention. Si l'on ne se réveille de cette manière-là, on ne se réveille point du tout. Un signe nous renvoie à un autre signe. Et nos premiers instituteurs sont les mots, qui sont monuments.

La chose inhumaine n'a rien à dire; d'où ce grand scandale, que les sciences n'instruisent pas du tout. Aussi n'est-ce point par là qu'il faut commencer; mais tout enfant commence heureusement par réciter ce qu'il ne peut comprendre et veut comprendre, pensant toujours au-dessus de lui; c'est ainsi et non autrement, que l'homme peut se voir au miroir, je dis l'homme pensant. Dans une fable, ou seulement s'il retrouve Muse dans musique. Allant donc de la forme au contenu, il réfléchit sans jamais se perdre, retenu par cette invincible forme, qu'il ne désire point changer. Si les signes humains étaient effacés de la terre, tous les hommes se perdraient au travail, faute de métaphores; et les premières danses et comédies iraient à la fureur, sans souvenir aucun, tant que les pieds n'auraient pas creusé le sentier vénérable, première esquisse du temple. Mais dès que le danseur se soumettrait au signe humain, ce serait de nouveau lecture, et les Humanités commenceraient à refleurir.

20 octobre 1922.

MIMIQUE

L'HOMME est mime, violemment et tragiquement mime. J'irais jusqu'à dire qu'il ne sent jamais ce qu'il éprouve, mais plutôt ce qu'il fait. Si mon ennemi grince des dents devant moi, ce n'est qu'un signe qui m'effleure à peine; mais je grince aussi des dents, et me voilà aussi furieux que lui. Au reste, le signe ne serait même point signe, sans ce secours; et comment penserais-je l'avenir si je ne le mimais point à muscles raccourcis ? La vue d'un précipice ne fait point de mal; mais puis-je concevoir le précipice sans mimer la chute ? Cette convulsion et catastrophe intérieure est ce qui fait mal; le sang est chassé et les viscères brassés; une chute réelle ne donnerait pas aussi bien la colique.

Quand la craie grince, par la présence d'une petite pierre, ou quand l'ongle frotte sur la soie, je le sens dans le dos, au plus intime de ma vie; je grince tout entier. Or, si je suis acteur, cela peut s'expliquer par une vibration du bras contracté, qui se communique au thorax et le fait trembler tout, d'où une alerte étonnante. Mais si je suis spectateur, c'est encore dans le dos que je sens ce bruit désagréable; il passe sans doute par l'oreille, mais à cela je ne fais pas attention; je mime le frisson, et c'est cette mimique que je sens. Si je trouve une chenille sur mon cou, ce n'est pas la faible caresse de ses pattes qui me trouble, mais je me trouble moi-même de surprise et d'action brusque, d'où vient une horreur étonnante; et ces violents mouvements, surtout dans les êtres faibles, peuvent bien projeter vers une partie de la peau le sang en même temps que les mains; ainsi la marque de la chenille pourra se montrer sans qu'il y ait eu aucune chenille, et par la persuasion seulement, persuasion qui est action violente. Un homme emporté se déchire à un clou, ou bien se déchire lui-même, sans aucun clou; telle est l'imagination. On s'étonne quelquefois qu'elle blesse; mais que voulez-vous qu'elle fasse d'autre ? Si la peur donne rougeur ou pâleur, colique ou frisson, par cette mimique endiablée, ne peut-elle donner brûlure ou morsure ?

Toute douleur, même celle que l'on appelle physique,

serait donc de convulsion et de colère. Le corps entier la fabriquerait et rassemblerait de toutes ses parties, la concentrant au point qui souffre, tout à fait de même que l'aveugle rassemble les mouvements de son corps prudent, non pas au creux de sa main, mais au bout de son bâton. La douleur que sentent les amputés, selon ce qu'ils racontent, dans le membre qu'ils n'ont plus, serait d'aussi bonne fabrique qu'une autre; il n'y aurait erreur que de lieu; de même que si une dent est souffrante à sa racine, c'est la pointe de l'émail qui me semble retentir de douleur au moindre contact; et cette douleur aussi est mimée avec emportement par la mâchoire et la langue. Si nous restions tranquilles, vraisemblablement nous ne saurions plus éprouver les douleurs morales, qui sont, au vrai, mimique, convulsion, étranglement, garrot sur lequel nous tirons nous-mêmes et que nous tordons, bourreaux indignés. Mais pour la douleur que l'on nomme physique, il en pourrait bien être de même; et les anesthésiques ne feraient autre chose que calmer ces frémissements de mimique avec tous leurs effets. Non que les convulsions locales, au niveau de la lésion même, puissent jamais être supprimées tant qu'il reste de la vie; mais cela ne m'importe guère si le corps tout entier ne s'y met pas; c'est comme si on taillait dans la main d'un autre; ou comme une injure blessante dans une langue que je ne comprends pas; l'oreille en est troublée, mais cela est de peu. C'est moi qui fais tout le pathétique, d'injure ou de coupure.

21 octobre 1922.

LA COLÈRE D'ACHILLE

PLATON dit en se jouant qu'amour est fils de richesse et de pauvreté, et dit une grande chose. Chacun voit des drames d'amour, et s'étonne que la plus médiocre Célimène puisse amener un noble homme à des actions de fou. Or c'est richesse qui fait le pire mal; richesse, j'entends noblesse, puissance sur soi, haute idée du héros et de l'amour. Si l'homme ne souffrait que de pauvreté et besoin d'une Célimène, le mal serait bientôt guéri. Mais le besoin n'est pas l'amour; et le désir non plus n'est pas

l'amour. L'amour est une ambition qui méprise les petits moyens, et qui veut se faire reconnaître par une autre puissance. C'est pourquoi chacun veut que l'autre puissance soit hautaine et difficile, et toujours la grandit, et presque toujours l'estime trop, et souffre de la voir diminuée. Il y a ce genre de déception dans la jalousie. De là vient que l'on méprise toujours un peu en soi-même, et que l'on hait dans le rival, ces avantages extérieurs auxquels la puissance hautaine ne devrait pas seulement faire attention. Il n'y a rien de pis que si l'on découvre faiblesse, esclavage, dépendance, aveuglement, sottise, en celle que l'on voulait séduire. Car on la veut faible, mais pour soi seul, et librement faible. Tel est le jeu de l'amour entre le chevalier et sa dame; tel il est entre la pastourelle et le toucheur de bœufs. Quelquefois l'Alceste aux rubans verts ou à la ceinture de flanelle méprise et s'en va. Plus souvent il veut se consoler par la facile conquête de ce qu'il voit tellement au-dessous de lui; mais il se trompe encore là, tantôt méprisant trop, tantôt estimant trop, et toujours humilié. C'est alors qu'il se tourne et retourne la nuit comme un malade, mâchant et goûtant la servitude. Ainsi, moins la femme vaut, et mieux le drame se noue. Je retrace la passion de l'homme; celle de la femme s'explique vraisemblablement par les mêmes causes. C'est pourquoi il ne faut point s'étonner si une femme indigne est aimée jusqu'à la fureur; ce n'est point l'exception, c'est la règle.

La colère d'Achille, illustre entre toutes et depuis trois mille ans célébrée, enferme toutes les colères. Ce n'est pas qu'il soit tant privé de ce que sa belle esclave lui a été enlevée; on lui en offre vingt autres, et celle-là même, sans pouvoir le fléchir. C'est qu'il est offensé dans le plus haut de son âme, méprisé, et traité lui-même en esclave. Humilié par-dessus tout de sa propre colère peut-être. Qu'on l'ait mis hors de lui, qu'un homme au monde ait eu ce pouvoir, c'est ce qu'il ne pardonne point. Chose digne de remarque, toutes les injures qu'il lance d'abord reviennent sur lui; car on ne gagne rien à mépriser celui de qui l'on dépend; c'est se mépriser soi. Rien ne peut effacer l'affront; tuer n'effacerait rien. Il sait cela aussi. Supposez maintenant que ce soit la belle Briséis elle-même, libre et reine, qui se retire de lui et se fasse esclave de quelque autre, humiliant la couronne dont il

l'avait couronnée, la fureur coulera de la même source. Toutes les passions, donc, comparaissent en cette scène sublime où, la tente de l'Inexorable étant entr'ouverte, on le voit qui se dompte lui-même par le chant et la cithare, gagnant une heure après l'autre sur la colère infatigable, pendant que l'ami, assis en face de lui, contemple la nécessité inflexible et la volonté prise en ses propres chaînes. En cette forme libre, en ce chant, en ce repos, en cette trompeuse paix. Tant de sang au bout de ces doigts musiciens, les captifs massacrés, Hector traîné, Priam suppliant, toutes les suites d'un affront cuit et recuit dans le silence. Aveugle vengeance; et la scène circonscrit de loin notre sagesse aussi, puisque la machine politique reprend les passions et les soumet à ses fins.

4 novembre 1922.

BONHEUR EST VERTU

Il y a un genre de bonheur qui ne tient pas plus à nous qu'un manteau. Ainsi le bonheur d'hériter ou de gagner à la loterie; aussi la gloire, car elle dépend de rencontres. Mais le bonheur qui dépend de nos puissances propres est au contraire incorporé; nous en sommes encore mieux teints que n'est de pourpre la laine. Le sage des temps anciens, se sauvant du naufrage et abordant tout nu, disait : « Je porte toute ma fortune avec moi. » Ainsi Wagner portait sa musique et Michel-Ange toutes les sublimes figures qu'il pouvait tracer. Le boxeur aussi a ses poings et ses jambes et tout le fruit de ses travaux autrement que l'on a une couronne ou de l'argent. Toutefois il y a plusieurs manières d'avoir de l'argent, et celui qui sait faire de l'argent, comme on dit, est encore riche de lui-même dans le moment qu'il a tout perdu.

Les sages d'autrefois cherchaient le bonheur; non pas le bonheur du voisin, mais leur bonheur propre. Les sages d'aujourd'hui s'accordent à enseigner que le bonheur propre n'est pas une noble chose à chercher, les uns s'exerçant à dire que la vertu méprise le bonheur, et cela n'est pas difficile à dire; les autres enseignant que le

commun bonheur est la vraie source du bonheur propre, ce qui est sans doute l'opinion la plus creuse de toutes, car il n'y a point d'occupation plus vaine que de verser du bonheur dans les gens autour comme dans des outres percées; j'ai observé que ceux qui s'ennuient d'eux-mêmes, on ne peut point les amuser; et au contraire, à ceux qui ne mendient point, c'est à ceux-là que l'on peut donner quelque chose, par exemple la musique à celui qui s'est fait musicien. Bref il ne sert point de semer dans le sable; et je crois avoir compris, en y pensant assez, la célèbre parabole du semeur, qui juge incapables de recevoir ceux qui manquent de tout. Qui est puissant et heureux par soi sera donc heureux et puissant par les autres encore en plus. Oui, les heureux feront un beau commerce et un bel échange; mais encore faut-il qu'ils aient en eux du bonheur, pour le donner. Et l'homme résolu doit regarder une bonne fois de ce côté-là ce qui le détourne d'une certaine manière d'aimer qui ne sert point.

M'est avis, donc, que le bonheur intime et propre n'est point contraire à la vertu, mais plutôt est par lui-même vertu, comme ce beau mot de vertu nous en avertit, qui veut dire puissance. Car le plus heureux au sens plein est bien clairement celui qui jettera le mieux par-dessus bord l'autre bonheur, comme on jette un vêtement. Mais sa vraie richesse il ne la jette point, il ne le peut; non pas même le fantassin qui attaque ou l'aviateur qui tombe; leur intime bonheur est aussi bien chevillé à eux-mêmes que leur propre vie; ils combattent de leur bonheur comme d'une arme; ce qui a fait dire qu'il y a du bonheur dans le héros tombant. Mais il faut user ici de cette forme redressante qui appartient en propre à Spinoza et dire : ce n'est point parce qu'ils mouraient pour la patrie qu'ils étaient heureux, mais au contraire, c'est parce qu'ils étaient heureux qu'ils avaient la force de mourir. Qu'ainsi soient tressées les couronnes de novembre.

6 novembre 1922.

HERCULE

L'HOMME n'a de ressource que dans sa propre volonté; idée aussi ancienne que les religions, les prodiges et les malheurs; en revanche idée qui, par sa nature, est vaincue en même temps que la volonté elle-même; car la force d'âme se prouve par les effets. Hercule se donnait à lui-même ce genre de preuve jusqu'au jour où il se crut esclave; il préféra alors une mort éclatante à une misérable vie. Ce mythe est le plus beau; je voudrais que l'on fît réciter aux enfants les œuvres d'Hercule, afin qu'ils apprissent à surmonter les forces extérieures; car cela même c'est vivre, et l'autre parti, le lâche parti, n'est que le parti de mourir longtemps.

J'aime un garçon qui réfléchit en surmontant, et qui, au tournant mal pris, dit d'abord : « C'est ma faute », et cherche sa propre faute et se bourre cordialement les côtes. Mais que faire de l'automate à forme humaine qui cherche toujours excuse dans les choses et les gens autour ? Il n'y a point de joie par là; car il est trop clair que les choses et gens autour n'ont point égard au malheureux; aussi ses pensées suivent le vent, comme les feuilles en cette dure saison. J'admire ceci, que ceux qui cherchent excuse hors d'eux ne sont jamais contents, au lieu que ceux qui vont droit à leur propre faute et disent : « Je fus bien sot » se trouvent forts et joyeux de cette expérience qu'ils ont digérée.

Il y a deux expériences, l'une qui alourdit et l'autre qui allège. Comme il y a le chasseur gai et le chasseur triste. Le chasseur triste manque le lièvre et dit : « Voilà bien ma chance », et bientôt : « Ces choses-là n'arrivent qu'à moi. » Le chasseur gai admire la ruse du lièvre; car il sait bien qu'il n'est pas dans la vocation du lièvre de courir à la casserole. Les proverbes sont pleins de cette virile sagesse et il y a bien de la profondeur dans ce que ma grand'mère disait des alouettes, qui ne tombent point toutes rôties. Comme on fait son lit on se couche. « Comme je voudrais aimer la musique », dit le sot; mais il faut faire la musique; elle n'est point.

Tout est contre nous; mais disons mieux, tout est indifférent et sans égards; la face de la terre est broussaille

et pestilence sans l'œuvre d'homme; non point ennemie, mais non point favorable. Il n'y a que l'œuvre d'homme qui soit pour l'homme. Mais c'est l'espoir qui fait la crainte; c'est pourquoi c'est un très mauvais commencement si l'on réussit par hasard; et qui bénit les dieux bientôt les maudira. Comme ces mariés qui aiment le maire de l'arrondissement et le suisse de l'église; ils n'ont pas vu de quel air le bedeau éteint les cierges. J'ai remarqué un jour le sourire d'une marchande de parfumerie; elle le ferma tout net comme elle fermait sa porte; et c'est un beau spectacle aussi que de voir un marchand qui met ses volets. Dès que la chose étrangère, aussi bien un homme, nous découvre sa loi propre, selon laquelle il gravite, nous voilà à notre travail d'homme; mais dès qu'un être nous promet bienveillance, nous voilà privés de connaissance, et sans autre ressource que d'espérer. Les êtres sont bien plus beaux et plus amis derrière leurs volets et en leur riche existence qu'en ces présages et reflets. J'ai remarqué que les hommes énergiques aiment les différences et variétés. La paix est entre les forces.

8 novembre 1922.

LES ÂGES ET LES PASSIONS

Tous les arbres sont soumis à l'automne, mais chacun se colore selon sa nature; ainsi les âges préparent tout homme pour une passion nouvelle, mais chacun la reçoit selon sa nature. L'amour suit la croissance; se reproduire, ce n'est qu'une autre manière de croître; mais, puisque les organismes supérieurs ne se dédoublent pas comme font les cellules, l'avidité enfantine est profondément modifiée et détournée dans ce passage; cette recherche et conquête de l'autre moitié fait paraître un autre appétit qui renouvelle les goûts et même les opinions. Le pénétrant Broussais voulait m'apprendre hier que cette fureur de discuter, qui est la première forme du désir viril d'apprendre, est une des parures de l'amour chez le mâle de notre espèce; d'où vient, me disais-je, ces ornements redoublés dans les œuvres des jeunes, et ces romans qui miroitent comme la gorge du pigeon.

Ceux qui ont vu, comme il m'est arrivé, la danse amoureuse d'un pinson mâle, comprendront que ces jeux ne font point spectacle.

Cependant le fruit humain mûrit, et l'existence physiologique se trouve bientôt changée d'une autre manière par la présence des avides et remuants rejetons. La famille est un fait du corps, qui ne se laisse point oublier. De là encore un autre genre de conquête, le partage du butin, l'appétit d'un autre, qui est gratitude merveilleuse, et enfin l'orgueil de pouvoir et de régner. L'ambition se nourrit dans ce cercle dévorant, et cet autre amour regarde plus loin. L'importance naît. Selon l'exacte analyse du biologiste, il n'y a point d'ambition vraie qui n'ait grandi dans l'incubation familiale. Voyez Julien Sorel comme il est autre déjà, dès qu'il pense à son fils, et quel genre nouveau de sérieux le pousse aux grandeurs de cérémonie ! Bien vainement, car l'amour n'en a point fini avec lui, et la mort stérile l'attend.

Plus avant l'avarice l'attendait, après l'ambition, s'il avait vieilli; l'avarice, souvent mal comprise, parce qu'on la prend pour un vice propre à quelques-uns, au lieu qu'elle est, d'abord, une disposition à la prudence physiologique, et que l'âge la donne à tous. Un vieux mendiant est avare de sa vie et de ses mouvements. Il sera avare de richesses s'il a des richesses, et ennemi de toute dépense parce que toute dépense est dépense de vie. Le physiologiste est celui qui lit le mieux en ces natures pleines de précaution. Mon grand-père était un paysan glorieux et même emphatique qui devint avare après ses quatre-vingts ans; mais il ne faudrait point dire qu'il vivait comme un moine parce qu'il était avare; au contraire il était avare parce qu'il vivait comme un moine, et il ne comprenait pas une autre table ni d'autres mets ni une autre dépense que celle qui convenait à son existence ralentie; il réglait l'idée sur le geste, comme tous; et son geste était prudent et conservateur; son feu était maigre parce qu'il ne savait plus casser le bois. Que l'on soit riche ou pauvre, cela n'importe guère; et celui qui a trop est avare par l'âge de la même manière que celui qui manque de tout. Il est beau de voir, au perron de l'église, l'avare donnant à l'avare; les deux gestes ont le même âge. O médecin redoutable, que ne vois-tu pas dans un rhumatisme de la main !

Je n'oublie point la vertu. Je crois qu'un ferme gouvernement de soi peut composer et surmonter les passions; mais toujours selon le corps, et non point dans le vide de l'âme séparée. Car la vertu de l'adolescent, c'est la pudeur; et la vertu de l'homme mûr, c'est la justice; et la vertu du vieillard, c'est la sagesse; et je veux que la vertu de chacun ressemble au vice qui lui est propre; car il n'y a jamais beaucoup de différence entre donner et prendre, ni entre frapper et secourir; c'est toujours la même main.

18 novembre 1922.

DIOGÈNE

L'HOMME n'est heureux que de vouloir et d'inventer. Cela se voit dans le jeu de cartes; il est clair, d'après les visages, que chacun contemple alors sa propre puissance de délibérer et de décider; il y a des Césars de la manille, et des passages du Rubicon à chaque instant. Même dans les jeux de hasard, le joueur a tout pouvoir de risquer ou de ne pas risquer; tantôt il ose, quel que soit le risque; tantôt il s'abstient, quelle que soit l'espérance; il se gouverne lui-même; il règne. Le désir et la crainte, importuns conseillers dans les affaires ordinaires, sont ici hors du conseil, par l'impossibilité où l'on se trouve de prévoir. Aussi le jeu est-il la passion des âmes fières. Ceux qui se résignent à gagner en obéissant ne conçoivent même pas le plaisir de jouer au baccarat; mais, s'ils essaient, ils connaîtront au moins pendant un court moment l'ivresse du pouvoir.

Tous les métiers plaisent autant que l'on y gouverne, et déplaisent autant que l'on y obéit. Le pilote du tramway a moins de bonheur que le chauffeur de l'omnibus automobile. La chasse libre et solitaire donne des plaisirs vifs, parce que le chasseur fait son plan, le suit ou bien le change, sans avoir à rendre des comptes ni à donner ses raisons. Le plaisir de tuer devant des rabatteurs est bien maigre à côté; mais encore est-il qu'un habile tireur jouit de ce pouvoir qu'il exerce contre l'émotion et la surprise. Ainsi ceux qui disent que l'homme cherche le plaisir et fuit la peine décrivent mal. L'homme s'ennuie

du plaisir reçu et préfère de bien loin le plaisir conquis; mais par-dessus tout il aime agir et conquérir; il n'aime point pâtir ni subir; aussi choisit-il la peine avec l'action plutôt que le plaisir sans action. Diogène le paradoxal aimait à dire que c'est la peine qui est bonne; il entendait la peine choisie et voulue; car, pour la peine subie, personne ne l'aime.

L'alpiniste développe sa propre puissance et se la prouve à lui-même; il la sent et la pense en même temps; cette joie supérieure éclaire le paysage neigeux. Mais celui qu'un train électrique a porté jusqu'à une cime célèbre n'y peut pas trouver le même soleil. C'est pourquoi il est vrai que les perspectives du plaisir nous trompent; mais elles nous trompent de deux manières; car le plaisir reçu ne paie jamais ce qu'il promettait, alors que le plaisir d'agir, au contraire, paie toujours plus qu'il ne promettait. L'athlète s'exerce en vue de conquérir la récompense; mais aussitôt, par le progrès et par la difficulté vaincue, il conquiert une autre récompense, qui est en lui et dépend de lui. Et c'est ce que le paresseux ne peut pas du tout imaginer; car il ne voit que la peine et l'autre récompense; il pèse l'une et l'autre et ne se décide point; mais l'athlète est déjà debout et au travail, soulevé par l'exercice de la veille, et jouissant aussitôt de sa propre volonté et puissance. En sorte qu'il n'y a d'agréable que le travail; mais le paresseux ne sait pas cela et ne peut pas le savoir; ou bien, s'il le sait par ouï-dire ou par souvenir, il ne peut pas le croire; c'est pourquoi le calcul des plaisirs trompe toujours, et l'ennui vient. Quand l'animal pensant s'ennuie, la colère n'est pas loin. Toutefois l'ennui d'être serf me paraît moins aigre que l'ennui d'être maître; car, si monotone que soit l'action, il reste toujours à gouverner et à inventer un peu; au lieu que celui qui reçoit les plaisirs tout faits est naturellement le plus méchant. Ainsi le riche gouverne par l'humeur et par la tristesse; la faiblesse du travailleur vient de ce qu'il est plus content qu'il ne voudrait. Il fait le méchant.

24 novembre 1922.

ŒUVRES

Une œuvre commencée parle bien plus haut que les motifs. Il y a des motifs de coopérer, et bien forts; on peut les éclairer et les retourner dans son esprit pendant toute une vie et ne point coopérer. Mais la coopérative en croissance appelle le fondateur; et les pierres d'attente, en toute œuvre, sont de suffisantes raisons pour la continuer. Heureux donc qui voit dans le travail de la veille les marques de sa propre volonté.

On dit que les hommes visent toujours quelque bien; mais je les vois paresseux devant une fin raisonnable. Leur imagination n'a point tant de force qu'elle puisse les intéresser à une œuvre qui n'est encore rien dans le monde. C'est pourquoi il y a tant d'œuvres devant nous que nous jugeons bonnes et que nous ne faisons point. L'imagination nous déçoit de plus d'une manière, mais principalement parce que nous la croyons annonciatrice par cette agitation présente qu'elle nous fait sentir; mais ce stérile mouvement se termine à lui-même; l'agitation est toujours au présent et les projets sont toujours au futur. D'où cette parole du paresseux : « Je ferai »; mais la parole de l'homme est plutôt : « Je fais »; car c'est l'action qui est grosse d'avenir. Imprévisible l'avenir, et aussi bien dans les œuvres; car l'avenir que l'œuvre nous découvre n'est jamais celui que nous pensions, et toujours plus beau; mais cela personne ne peut le croire; et les songe-creux vont répétant que leurs projets sont bien plus beaux que les œuvres des autres.

Regardez pourtant ces hommes occupés et heureux; tous ils courent à l'œuvre commencée, qui est épicerie en accroissement, ou collection de timbres; chacun sait qu'il n'y a point d'œuvre frivole dès qu'elle est en train. Je les vois tous las d'imaginer, et avides de percevoir leurs pierres d'attente. Une broderie à ses premiers points ne plaît guère; mais à mesure qu'elle avance elle agit sur notre désir avec une puissance accélérée; c'est pourquoi la foi est la première vertu, et l'espérance n'est que la seconde; car il faut commencer sans aucune espérance, et l'espérance vient de l'accroissement et du progrès. Les projets réels ne poussent que sur l'œuvre. Je ne crois

point du tout que Michel-Ange se soit mis à peindre parce qu'il avait toutes ces figures dans la tête; car il ne dit, devant la nécessité, que ce mot : « Mais ce n'est point mon métier. » Seulement il se mit à peindre, et les figures se montrèrent; et c'est cela qui est peindre, j'entends découvrir ce que l'on fait.

On dit bien que le bonheur nous fuit comme une ombre; et il est vrai que le bonheur imaginé nous ne l'avons jamais. Le bonheur de faire n'est nullement imaginé ni imaginable; il n'est jamais que substantiel; nous n'en pouvons former l'image. Et, comme savent les écrivains, il n'y a pas de beau sujet; je dirai même plus, je dirais qu'il faut se méfier du beau sujet, mais aussitôt s'en approcher et s'y mettre, afin de réduire le fantôme, ce qui est déposer l'espérance et se donner la foi. Défaire pour refaire. Et c'est sans doute par où l'on peut comprendre les différences étonnantes qu'il y a toujours entre le roman et l'aventure véritable qui en a été l'occasion. Peintre, ne t'amuse pas au sourire du modèle.

26 novembre 1922.

RELIGION MASCULINE ET RELIGION FÉMININE

J'ai toujours pensé que la femme est naturellement moins dominée que l'homme par la religion. Les hommes font voir souvent une agitation, une fureur doctrinale, enfin une sorte de sombre mysticisme, aussi bien quand ils repoussent toute religion révélée. L'impénétrable providence, ou bien l'immense existence sans pensée aucune, font toujours scandale à leurs yeux; ls s'indignent de compter pour si peu, et ils s'indignent le s'indigner. Je n'ai guère observé chez les femmes ce genre de rêverie farouche; il me semble qu'elles sont mieux adaptées à ce monde, et mieux disposées à vivre out droit selon la nature, et sans poser des questions nsolubles. L'homme serait plutôt métaphysicien; la emme serait mieux disposée par sa nature à vivre selon 'esprit positif. Mais il faudrait expliquer la chose phyiologiquement, et ce n'est pas facile. Considérant la

nutrition du fœtus, fonction essentielle, à laquelle tout l'organisme féminin est sans doute subordonné, je me risque à dire que les pensées de la femme sont moins plongées dans la vie organique, ou, pour parler autrement, que son existence affective dépend moins des opinions contemplatives. Bref la femme ne prendrait jamais tout à fait au sérieux une pensée de théorie. Les émotions resteraient en elle émotions, sans ce ferment des pensées qui remonte aussitôt jusqu'au fanatisme l'engorgement du foie ou l'aigreur d'estomac. Ce mauvais mélange ne s'accorde pas mal au contraire avec ce système musculaire de l'homme, qui, réprimant mieux l'effet du choc, en revanche en étend et disperse les effets sur une plus longue durée, modifiant ainsi plus profondément l'existence viscérale. En disant que l'homme a plus d'imagination que la femme, je dirais encore la même chose. C'est pourquoi les femmes ne doutent guère; et c'est le doute qui explique la fureur de croire, et tous les partis violents.

Ce que l'homme garde de superstition ou de culte, il faut que son esprit le digère ou le dompte. Aussi voit-on par le monde de ces esprits forts qui parviennent au point d'ironie, et ainsi à tout croire, ne pouvant tout rejeter; comme on voit que fut Joseph de Maistre, et avant lui Pascal; au reste il ne manque pas d'hommes assez ignorants qui sont arrivés pourtant au point de l'ironie, d'où ils croient tout, et de préférence le pire, et y mettent leur force. La femme, à ce que je crois, gardera mieux ensemble la pratique du chapelet et le bon sens; c'est la manière païenne d'être religieux, ou bien la manière paysanne, ce qui est le même mot. Il faudrait remonter jusqu'au plus ancien fétichisme pour bien comprendre la vertu de ces métaphores en action, qui sont fêtes, cérémonies et sacrements. Et Comte disait, non sans profondeur, que l'esprit positif, bien loin de mépriser cette partie de purification par la mimique, qui fait le tout de l'ancien culte, au contraire la renouvellerait et la purifierait, en la séparant de ces doctrines métaphysiques ou théologiques qui font les esprits serfs. Car il est vrai que le chapelet, le psaume et la cérémonie sont de puissants moyens contre la tristesse, la vengeance ou le désespoir; mais cela est vrai physiologiquement, non métaphysiquement; ainsi celui qui pratique sans réflexion est bien plus près du vrai que celui qui raisonne sur la création, en

vue d'en déduire la procession. Si la femme s'attache ainsi à la religion comme à une politesse, et par les mêmes causes, on n'en doit pas trouver une seule qui ait laissé la religion sur des preuves théoriques, ou bien qui y soit revenue par le haut de l'esprit; ce qui conduit à penser que le prêtre n'a point tant d'empire, à beaucoup près, sur une dévote que sur un dévot.

30 novembre 1922.

BUCÉPHALE

Lorsqu'un petit enfant crie et ne veut pas être consolé, la nourrice fait souvent les plus ingénieuses suppositions concernant ce jeune caractère et ce qui lui plaît et déplaît; appelant même l'hérédité au secours, elle reconnaît déjà le père dans le fils; ces essais de psychologie se prolongent jusqu'à ce que la nourrice ait découvert l'épingle, cause réelle de tout.

Lorsque Bucéphale, cheval illustre, fut présenté au jeune Alexandre, aucun écuyer ne pouvait se maintenir sur cet animal redoutable. Sur quoi un homme vulgaire aurait dit: « Voilà un cheval méchant. » Alexandre cependant cherchait l'épingle, et la trouva bientôt, remarquant que Bucéphale avait terriblement peur de sa propre ombre; et comme la peur faisait sauter l'ombre aussi, cela n'avait point de fin. Mais il tourna le nez de Bucéphale vers le soleil, et, le maintenant dans cette direction, il put le rassurer et le fatiguer. Ainsi l'élève d'Aristote savait déjà que nous n'avons aucune puissance sur les passions tant que nous n'en connaissons pas les vraies causes.

Bien des hommes ont réfuté la peur, et par fortes raisons; mais celui qui a peur n'écoute point les raisons; il écoute les battements de son cœur et les vagues du sang. Le pédant raisonne du danger à la peur; l'homme passionné raisonne de la peur au danger; tous les deux veulent être raisonnables, et tous les deux se trompent; mais le pédant se trompe deux fois; il ignore la vraie cause et il ne comprend pas l'erreur de l'autre. Un homme qui a peur invente quelque danger, afin d'expli-

quer cette peur réelle et amplement constatée. Or la moindre surprise fait peur, sans aucun danger, par exemple un coup de pistolet fort près, et que l'on n'attend point, ou seulement la présence de quelqu'un que l'on n'attend point. Masséna eut peur d'une statue dans un escalier mal éclairé, et s'enfuit à toutes jambes.

L'impatience d'un homme et son humeur viennent quelquefois de ce qu'il est resté trop longtemps debout; ne raisonnez point contre son humeur, mais offrez-lui un siège. Talleyrand, disant que les manières sont tout, a dit plus qu'il ne croyait dire. Par le souci de ne pas incommoder, il cherchait l'épingle et finissait par la trouver. Tous ces diplomates présentement ont quelque épingle mal placée dans leur maillot, d'où les complications européennes; et chacun sait qu'un enfant qui crie fait crier les autres; bien pis, l'on crie de crier. Les nourrices, par un mouvement qui est de métier, mettent l'enfant sur le ventre; ce sont d'autres mouvements aussitôt et un autre régime; voilà un art de persuader qui ne vise point trop haut. Les maux de l'an quatorze vinrent, à ce que je crois, de ce que les hommes importants furent tous surpris; d'où ils eurent peur. Quand un homme a peur, la colère n'est pas loin; l'irritation suit l'excitation. Ce n'est pas une circonstance favorable lorsqu'un homme est brusquement rappelé de son loisir et de son repos; il se change souvent et se change trop. Comme un homme réveillé par surprise; il se réveille trop. Mais ne dites jamais que les hommes sont méchants; ne dites jamais qu'ils ont tel caractère. Cherchez l'épingle.

8 décembre 1922.

LE SUBLIME ET LE DÉSHONNEUR

L'IVRESSE collective fait illusion. L'homme qui s'accorde avec d'autres hommes, par chant ou cortège, se trouve soulevé tellement au-dessus des petits intérêts et des grandes craintes qu'il se reconnaît héros. Cette sorte de délire, qui est fanatisme, explique assez ces résolutions sublimes que les assemblées choisissent et acclament dans les heures difficiles. Le même genre de

délire se voit aux revues militaires; et il est hors de doute que les hommes les plus médiocres, pris dans ce délire collectif, se feraient alors très bien tuer. Tel est le premier moment de toute guerre. L'ivresse commune jette alors tout homme dans un état merveilleux où il ne sait plus craindre. Chacun a connu ce sentiment délicieux qui donne en vérité des ailes. C'est le moment de l'enthousiasme, qui est comme une ivresse sans vin.

Mais on n'y peut rester. La prudence revient. Ce sublime qui nous est étranger, et qui, pour tout dire, est d'imitation seulement, nous laisse aussi vite qu'il nous a pris. Or il y a déshonneur, dans le sens le plus profond du mot, si nous nous bornons à recevoir comme une gourmandise ces émotions surhumaines. Comme Juliette, dès qu'elle éprouve le pouvoir de Roméo, remonte cette émotion au niveau de l'humain, disant : « Si je n'épouse celui-là, je mourrai vierge », ainsi l'homme guerrier, au sortir de l'assemblée délirante qui l'a porté au-dessus de lui-même, se reprend et jure de faire, puisqu'il n'a pu s'empêcher de subir. Ici se montre le vrai serment et le vrai courage. Il faut que la volonté paye, puisque l'enthousiasme a promis. Le déshonneur est la condition de l'homme qui a goûté l'ivresse reçue, et qui se borne dans la suite à l'attendre ou à la chercher. C'est l'état de celui qui, ayant choisi la guerre, ne peut ou ne veut la faire.

Tel est le sublime extérieur, naturellement délicieux, et objet de gourmandise. Déshonorant, si l'on ne paye de soi. Déshonorant, si, par le serment, l'on ne s'engage à vouloir selon cette émotion enivrante, c'est-à-dire à accepter les risques de l'héroïsme après en avoir goûté l'ivresse. Qui a voulu la guerre est déshonoré s'il ne la fait de ses mains. Le plus petit mouvement d'héroïsme, reçu de l'assemblée en effervescence, déshonore s'il n'engage à tous risques et sans conditions. C'est pourquoi il n'y a rien de plus laid et de plus vil que le discoureur de guerre. Ce bonheur qu'il reçoit des héros me fait horreur. C'est prendre de l'héroïsme ce qui plaît. Gourmandise. Festin de chair humaine. Le comédien de guerre est déshonoré sans aucun doute. Et selon moi, la crainte de ce déshonneur piquant est ce qui pousse au combat celui qui a seulement senti la délicieuse effervescence. Car il doit vouloir, à ses risques, et par énergique volonté, ce que, par une sorte de gourmandise, il a approuvé d'abord.

Il faut payer l'ivresse, si peu qu'on l'ait sentie. Ainsi gardant l'admiration pour les héros, je garde aussi un mépris décidé pour ceux qui, selon un mot célèbre, font du bruit avec l'épée des autres.

10 décembre 1922.

LA FATALITÉ

Nous ne savons rien commencer, je dis même pour allonger le bras; nul ne commence par donner ordre aux nerfs ni aux muscles; mais le mouvement commence de lui-même; notre affaire est de le suivre et de l'achever pour le mieux. Ainsi, ne décidant jamais, nous dirigeons toujours; comme un cocher, qui ramène le cheval emporté; mais il ne peut ramener que le cheval qui s'emporte; et voilà ce qu'on appelle partir; le cheval se réveille et s'enfuit; le cocher oriente ce sursaut. De même un navire, s'il n'a point d'impulsion, il n'obéit point au gouvernail. Bref il faut partir n'importe comment; il est temps alors de se demander où l'on ira.

Qui est-ce qui a choisi ? Je le demande. Personne n'a choisi, puisque nous sommes tous d'abord des enfants. Personne n'a choisi, mais tous l'ont fait d'abord; ainsi les vocations résultent de la nature et des circonstances. C'est pourquoi ceux qui délibèrent ne décident jamais; et il n'est rien de plus ridicule que les analyses de l'école, où l'on pèse les motifs et mobiles; c'est ainsi qu'une légende abstraite, et qui sent le grammairien, nous représente Hercule choisissant entre le vice et la vertu. Nul ne choisit; tous sont en marche et tous les chemins sont bons. L'art de vivre consiste d'abord, il me semble, à ne se point quereller soi-même sur le parti qu'on a pris ni sur le métier qu'on fait. Non pas, mais le faire bien. Nous voudrions voir une fatalité dans ces choix que nous trouvons faits et que nous n'avons pas faits mais ces choix ne nous engagent point, car il n'y a point de mauvais lot; tout lot est bon si l'on veut le rendre bon. Il n'y a rien qui marque mieux la faiblesse que de discuter sur sa propre nature; nul n'a le choix; mais une nature est assez riche pour contenter le plus ambitieux. Faire de nécessité vertu est le beau et grand travail.

« Las, que n'ai-je estudié? » C'est l'excuse du paresseux. Étudie donc. Je ne crois pas qu'avoir étudié soit une si grande chose, si l'on n'étudie plus. Compter sur le passé est justement aussi fou que se plaindre du passé. De ce qui est fait, rien n'est si beau qu'on puisse s'y reposer, rien n'est si laid qu'on ne le puisse sauver. J'inclinerais même à croire que les belles chances sont plus difficiles à suivre que les mauvaises. Si les fées ont orné votre berceau, méfiez-vous. Ce que je vois de beau dans un Michel-Ange, c'est ce vouloir fougueux qui reprend en mains les dons naturels, et fait d'une vie facile une vie difficile. Cet homme sans complaisance avait les cheveux tout blancs quand il allait, disait-il, à l'école, afin d'essayer d'apprendre quelque chose. Cela montre aux irrésolus qu'il est toujours temps de vouloir. Et le marin ne rirait-il pas de vous si vous lui disiez que toute la traversée dépend du premier coup de barre ? C'est pourtant ce que l'on voudrait faire croire aux enfants; mais heureusement ils n'écoutent guère; encore trop pourtant, s'ils viennent à former l'idée métaphysique d'après laquelle ils jouent toute leur existence sur *b a ba*. Cette funeste idée ne les change guère dans l'enfance et leur nuit plus tard, car c'est l'excuse des faibles qui fait les faibles. La fatalité est la tête de Méduse.

12 décembre 1922.

LA NUIT DE NOËL

La nuit de Noël nous invite à surmonter quelque chose; car sans aucun doute cette fête n'est pas une fête de résignation; toutes ces lumières dans l'arbre vert sont un défi à la nuit qui règne sur la terre; et l'enfant en son berceau représente notre espoir tout neuf. Le destin est vaincu; et le destin est comme une nuit sur nos pensées; car il ne se peut point que l'on pense sous l'idée que tout est réglé, et même nos pensées; il vaut mieux alors ne penser à rien et jouer aux cartes.

L'ordre politique ancien effaçait le temps; l'enfant imitait les gestes du père; prêtre ou potier, il était d'avance ce qu'il serait; il le savait, et il ne savait rien d'autre; l'hérédité fut dans la loi politique avant d'entrer

dans nos pensées. Mais savoir pour recommencer ce n'est point du tout savoir. La pensée est réformatrice, ou bien elle s'éteint; comme on voit par l'action machinale qui se fait sans lumière, et que la lumière trouble. Tout ce qui arrivait, dans ce sommeil de l'espèce, était déjà connu et su et rebattu, guerre, famine ou peste; tout cela était attendu; l'enfant naissait vieux. Quand l'Orient nous enseigne que le salut éteint la pensée, il n'enseigne que ce qui fut.

Les apparences sont fortes, car l'enfant imite. Le vêtement de la caste et les outils règlent encore ses mouvements de plus près, et ses pensées en même temps que ses mouvements. L'opinion et l'institution ensemble le persuadent. Selon la politesse toute pensée est scandaleuse; c'est le vieillard qui sait; espères-tu faire mieux? Cette loi n'est plus écrite, mais elle est puissante encore. Ce qu'il y a de puéril en toute idée est si activement méprisé par les anciens que l'on voit la jeunesse, après un étonnant départ, bientôt demander pardon à tous les dieux barbus et chauves, et ainsi se faire vieille avant le temps, ce qui est la coquetterie des jeunes ministres.

La grande nuit de Noël nous invite au contraire à adorer l'enfance; l'enfance en elle et l'enfance en nous. Niant toute souillure, et toute empreinte, et tout destin en ce corps neuf; ce qui est faire le dieu par-dessus les dieux. Que cela ne soit pas facile à croire, je le veux; si l'enfant croit seulement le contraire, il donnera les preuves du contraire; il se marquera de l'hérédité comme d'un tatouage. C'est pourquoi il faut résolument essayer l'autre idée, ce qui est l'adorer. Ayez la foi, et les preuves viendront. Il était prouvé qu'on ne pouvait se passer d'esclaves; mais c'était l'esclavage lui-même qui faisait preuve; et la guerre aussi est la seule preuve contre la paix. L'inégalité et l'injustice font preuve d'elles-mêmes par le fait, et se justifient par le fait; de ce que la force règne, il résulte qu'il faut se défendre, et la force règne; mais c'est un cercle d'institution et de costume; de quoi il n'y a point pensée à proprement parler; penser c'est refuser. Je ne lis jamais un discours public sans admirer ces pensées sans penseur, pensées d'abeille, bourdonnement. « Nous recommencerons donc toujours? » disait Socrate, ce vieillard enfant. Cependant les vieillards pensaient selon leur bonnet, et les jeunes se donnaient

l'air vieux afin de mériter le bonnet; car l'ancienne foi détourne de vouloir. Mais la nouvelle foi commande d'abord de vouloir, et donc d'espérer, car l'un ne va pas sans l'autre. Ces siècles de vieillesse ont justement vieilli sans jamais renoncer à s'accuser eux-mêmes dans le mythe de Noël. Le beau parle mieux que le vrai; et le trésor des Mages se dépense à condamner les Mages; ce qui marque la fin du monde antique. L'enfant n'a rien; l'enfant suffit. Puisque le beau signifie quelque chose, tel est le sens de cette belle image, les rois Mages, chargés d'insignes, adorant l'enfant nu.

20 décembre 1922.

SHAKESPEARE

« Ne retire point la valeur d'un homme. » C'est en ces termes qu'un charbonnier livreur parlait à un autre charbonnier livreur. Sortant de la gare avec des centaines d'autres ombres, et imitant comme elles le pas de la civilisation mécanique, j'avais pourtant remarqué de loin ce groupe de Dieux Olympiens sur le bord du trottoir. L'un grand, l'autre petit, tous deux forts, et bien plantés sur la planète, comme des êtres qui, ayant leur vie gagnée, exercent leur pensée souverainement. On ne voit point de ces visages aux juges, parce que nos juges sont sans doute, parmi les ombres, ceux qui jugent le moins. Il n'est pas permis d'épier l'homme, et cela n'est point nécessaire; dès qu'on le voit, on le voit tout; je passai, heureux, ayant repris corps parmi les ombres. J'avais vu l'Homme.

Je soupçonne que les dieux à forme humaine étaient seulement des hommes, mais soudainement éclairés dans leur fonction d'homme; c'est pourquoi il y eut toutes sortes de dieux, les uns labourant, les autres combattant, tous rendant par leur être une sorte de justice; par leur être, dis-je, et non par leur vêtement; une sorte de justice par leur puissance, et non par leur impuissance, comme il semble. Il n'est point d'enfant qui ne mette aussitôt sa main dans la forte main d'Hercule; c'est pourquoi ces petits vivent sans peur au milieu des hommes. Mais aussi ils n'y font point réflexion. Le beau est partout, mais il

est rare que la mémoire le garde; la mémoire garde l'apparence et le reflet; la mémoire se moque. Dont l'Écran est le symbole, en son agitation mécanique; semblant de semblant, moqueur moqué.

Shakespeare n'a point de précaution, ni aucune malice. Son œuvre est faite de débris; une jambe ici, un poing là, un œil ouvert, un mot que rien n'annonce et que rien ne suit. Mais tout est de présence réelle. C'est ainsi que l'Homme se montre; et cela suffit; que ce soit l'homme de la rue, le portier ou César. Cléopâtre, Juliette, Jessica; Falstaff, Antolycus, Henri VIII, tout est égal; c'est dans le non-être qu'il y a des rangs; le non-être est bien composé. Mais l'être repousse la composition, qui est combinaison. Gœthe le courtisan se moquait des ombres, ombre lui-même en cela; mais il a vu l'Éternel aussi. « Tout homme, dit-il, est éternel à sa place. » L'art est cette mémoire qui ne se moque point. Faust existe éternellement par soi, vieux en ce matin jeune. Mignon chante et danse éternellement loin du soleil et des orangers. Ces puissants débris de l'Éternel sauvent encore deux Opéras; le ridicule n'a point de prise sur ces ruines augustes. On fait crédit à ces jardins de papier; on fait crédit au ténor, à la basse profonde, et à l'étoile de la danse. Qui n'attendra, qui n'aura patience s'il est assuré qu'il verra les dieux ?

30 décembre 1922.

LA TÊTE SANS L'HOMME

Le héros homérique ne pense point avec sa tête. La délibération est toujours entre le cœur et le diaphragme. Deux puissances l'intéressent dans ce corps qui est lui. Le ventre a faim et le ventre a peur. La faim est invincible, mais la puissance de la faim est mesurable; il n'y a qu'à lui faire sacrifice de bœufs, de moutons et de porcs; et remarquez que le repas est toujours un sacrifice aux dieux; sous ce rapport l'homme ne peut qu'accepter la nécessité; il n'a aucun espoir de la vaincre. La peur est plus vorace, et même on ne sait que lui donner, car plus on lui donne et plus elle prend. L'annonce de la peur est principalement sentie au creux de l'estomac; c'est

là qu'est logé l'ennemi intime; c'est lui qu'il faut vaincre en réveillant le sentiment généreux, qui loge dans la poitrine. C'est pourquoi, dans les circonstances difficiles, le héros parle à son propre cœur. Jamais le héros ne parle à sa tête; ce n'est qu'une fenêtre par où l'on voit et par où l'on entend; par où l'on mesure le jet du javelot, par où l'on découvre le défaut de la cuirasse. Tout cela se fait au mieux pourvu que le diaphragme soit soumis. La tête est bonne à tout, à la fuite, à la ruse, à la défense, à l'attaque; mais aussi elle ne choisit point; ce n'est qu'un agent d'exécution. Convenons que cela n'est pas mal décrit, si l'on va au plus pressé.

Nous autres, nous voulons penser avec notre tête. D'où vient ce fort préjugé? Je suppose que l'abus de la lecture y est pour beaucoup. Presque toujours, quand un homme dit qu'il a la tête fatiguée, c'est qu'il a les yeux fatigués. Et il se peut bien que ce que nous appelons notre pensée ne soit qu'une lecture par souvenir, ou bien une récitation; œil, oreille, langue, c'est toujours la tête qui raisonne; mais raisonner n'est point penser. Cette machine à calculer, qui continuellement bourdonne entre le gosier et l'oreille, est ce qui nous fait croire que c'est la tête qui gouverne. Au contraire cette division est le signe du mécanisme; l'homme bien gouverné n'a pas de parties. La physiologie nous trompe aussi; car, même lorsqu'elle nie l'âme, cette ombre ou ce souffle, elle la cherche encore; et trouvant ce bureau central qui commande à tous les nerfs, c'est là qu'elle loge toute délibération et toute décision, comme s'il y avait un autre homme en ce bureau et à la réunion de tous ces fils, un autre homme qui ferait marcher l'homme, recevant des messages venus des yeux, des oreilles, de la poitrine, du ventre, des jambes et des bras, et renvoyant des ordres à tous ces serviteurs. Ce n'est que mythologie.

Si l'on efface tout à fait l'idée superstitieuse d'un pilote logé quelque part, le cerveau et tous les autres centres, ainsi que les ramifications nerveuses, expriment seulement que rien ne se passe en une des parties du corps qui n'ait sa répercussion dans toutes les autres. Et quand je juge d'après les actions qu'un homme pense, je ne veux pas dire autre chose que ceci, à savoir que c'est le tout qui gouverne sur les parties. C'est ce qu'exprime l'athlète, ce corps pensant. Au contraire dans l'égaré, l'ivrogne,

le fou, on voit que les parties communiquent mal avec le tout. Et il est clair d'après cela qu'une lésion du cerveau troublera la pensée; mais conclure de là que la pensée est dans le cerveau, c'est conclure très mal, et toujours d'après la supposition du pilote ou homoncule, qui est mythologique. Par bonne fortune, je lisais en ces temps-ci tantôt *l'Iliade* et tantôt nos honnêtes et laborieux psychologues, peut-être avec l'idée d'expliquer Homère par les psychologues; mais c'est Homère toujours qui redresse et corrige les psychologues, remettant un corps à cette tête bavarde.

17 janvier 1923.

CONVERSATIONS

Les cercles nous demandent tout et ne nous rendent rien; comme on voit par ces associations, toutes à bonne fin, mais qui arrivent promptement à ne plus rien penser, à ne plus rien vouloir, et à ne plus rien faire. Il est assez clair que, si vous voulez penser en cercle avec d'autres, vous devez sacrifier quelque chose; mais la réalité est beaucoup plus sévère encore. Dans le fait, la pensée commune descend aussitôt au niveau le plus bas; une femme frivole donne la loi à tous, sans le vouloir et même sans y penser. Par la seule présence d'un enfant de quatre ans, tous ont quatre ans.

D'une certaine manière cela est beau. Cette profonde politesse, qui est humanité, nous tient au corps; chacun de nous est société. La seule présence humaine discipline les plus résolus. Faites attention que, s'ils résistent, il faut encore qu'ils combattent au niveau commun, qui est le plus bas. Là-dessus je me suis trompé moi-même longtemps; je n'ai pas compris sans peine que l'objection à une idée a juste la valeur de l'idée; mais il y a mieux à dire, c'est que l'objection à l'idée, et l'idée elle-même, c'est toujours la même idée; dont je fais hommage à Hegel.

Une femme de grande culture voulait résister à ces conversations sur les cuisinières et les femmes de chambre; dès qu'elle voyait paraître ces propos, elle en faisait une satire mordante et brillante, citant mille

anecdotes; et chacun d'approuver et de renchérir. C'était toujours parler cuisinières et femmes de chambre. L'ironie est un jeu où l'on perd toujours. Célimène prend le temps où le vaniteux, le sot, l'impertinent sont ailleurs pour les faire paraître en ses discours. En les niant, elle les affirme; elle les fait exister deux fois.

Il y a quelque chose de bon dans les cercles, et qui civilise l'homme; mais ce n'est certainement pas la pensée. Un Gœthe s'arrangeait assez bien des sociétés de courtisans, qui dansent toujours une sorte de menuet, où les paroles sont autant prévues et réglées que les gestes. Il aurait méprisé ces assemblées sans cérémonie, comme on dit si bien, où chacun improvise intrépidement. J'ai observé plus d'une fois une ardeur de contredire qui est de politesse, et qui vise à combler le redoutable silence. Ce genre de bienveillance a reçu le beau nom d'esprit; et ce n'est pas trop dire, car l'esprit s'offre ici en holocauste. Un trait d'esprit annonce toujours la mort d'une idée. C'est pourquoi il faut dire, contre les lieux communs, qu'il y a quelque chose de respectable dans la vie de société, qui est la cérémonie, et quelque chose de méprisable, qui est la conversation. C'est ce que Socrate avait très bien discerné, toujours se moquant des opinions, jamais ne se moquant des rites. Aussi voulut-il faire libation aux dieux de sa ciguë. Le geste était beau. Politesse et refus ensemble; c'est ainsi que Gœthe saluait le Prince.

19 janvier 1923.

COLLECTIVISME ET COMMUNISME

Le collectivisme et le communisme ne sont point des doctrines politiques; ce sont des manières de vivre qui sont permises partout, que l'État ne peut point empêcher, et qu'il ne peut point non plus ordonner. Des paysans peuvent mettre en commun leurs champs et leurs troupeaux s'ils le veulent; ils peuvent répartir les produits selon le travail et même selon les besoins; s'ils le veulent, alors tout ira bien; mais s'ils sont forcés, alors tout ira mal. Là-dessus le droit commun est spectateur à quelque sorte, comme on voit par les maximes : « Le

contrat est la loi des parties », et « Nul n'est tenu de rester dans l'indivision ». L'arbitre ne fait ici autre chose que devancer l'expérience; car une association qui n'est pas aimée des associés est en voie de périr. L'État ne peut nullement s'opposer à la coopération, ni à l'assistance mutuelle, ni à l'assurance mutuelle; mais il ne peut pas non plus les imposer.

Ce qui trompe, ici, c'est que l'État est lui-même un communisme pour certaines fins, comme la sûreté, et un collectivisme pour d'autres fins, comme les postes ou les chemins de fer et canaux. Assurément j'ai ma part de coopérateur dans les écluses et dans les fils télégraphiques; et je ne puis la retirer; j'ai ma part aussi dans les canons et mitrailleuses, et je ne puis la retirer. Mais aussi l'on a dit et redit que ce groupement forcé ne rend point ce qu'il pourrait, comme le travail militaire le fait voir, qui est fait sans amour, on peut le dire, en sorte qu'il faut au moins quatre hommes pour faire la journée d'un, sans compter les surveillants. Il est vrai qu'en revanche tout est commun, la nourriture, le vêtement, et l'hôpital. On pourrait dire que, dans ce communisme forcé, les produits sont passablement distribués; seulement il y a très peu de produits à distribuer. C'est la raison pour laquelle on n'a pu mobiliser tous les citoyens sous le régime militaire. Il se peut que les Soviets aient tenté cette expérience et qu'une misère générale en ait été le premier effet. Peut-être se sont-ils ruinés à organiser la surveillance; je le croirais assez; mais comment savoir ?

Une telle expérience ne prouverait point que le communisme est impossible; elle prouverait que le communisme forcé est ruineux. Mais je ne crois point qu'un communisme volontaire soit nécessairement tel. Car, premièrement, chacun étant son propre surveillant, on doit économiser beaucoup sur le contrôle. De plus il y a dans le sentiment qui attache l'homme à la propriété autre chose que le plaisir d'avoir, et c'est le plaisir de faire; c'est pourquoi l'homme peut s'intéresser de cœur à une œuvre commune et y retrouver avec bonheur la marque de son outil. Il faut une noire servitude pour arriver à détourner l'homme de bien faire ce qu'il fait. Paresse n'est peut-être jamais que révolte diffuse. Et il est clair que cela dépend des travaux; car un sculpteur ne tient pas à garder sa statue pour lui seul. Au reste

l'expérience de la libre coopération se fait; nul ne peut l'empêcher; nul ne songe à l'empêcher. Ne votons point là-dessus; c'est temps perdu.

25 janvier 1923.

PAIX SUR LA TERRE

« Instruis-les, si tu peux; si tu ne peux les instruire, supportes-les. » Ce mot de Marc-Aurèle est le dernier sur toute chose. J'ai connu, au temps de mes études, un Russe fort doux, qui expliquait qu'il suffirait de tuer douze mille hommes, en les choisissant bien, pour pacifier l'Europe. Ce sont des idées puériles. Les passions inventent des monstres; et ces folles imaginations font elles-mêmes un monstre d'un moment. Ce Russe redoutable n'était pas méchant, et il savait beaucoup de choses; mais il ne regardait point où il fallait, condamnant, comme nous faisons tous, des hommes qu'il ne connaissait point et qu'il n'avait jamais vus. Le genre de colère qui pardonne le moins a pour objet des êtres purement imaginaires. Et comment pardonnerait-on à ces êtres que l'on a composés soi-même, y mettant tout ce que l'on peut inventer de vaniteux, de sot et d'inhumain, sans rien d'autre ? Bel ami, d'où tires-tu ces merveilles ? De toi-même, je le soupçonne. C'est ta colère qui le fait être; tu n'as pas besoin de poignard pour le tuer.

En chacun est le secret de tous. Le bien et le mal mêlés, ou plutôt ce poison de violence qui gâte le bien, suppose-le seulement dans les autres comme tu le trouves en toi-même; il n'en faut pas plus. Les maux humains se développent par les passions des hommes ordinaires. Toutes ces guerres sont faites par des hommes qui aiment la paix, et qui sont doux justement à la manière de ce Russe redoutable qui pensait en son cœur : « Il n'y a plus que douze mille hommes à tuer; la paix est proche. » Eux aussi ils implorent : « Seulement encore un petit cadavre. » Comme ces fous qui visent un fantôme, et, à chaque fois, tuent un homme.

Au temps de la paix, les hommes étaient ce qu'ils sont maintenant, sujets de la peur, de la pitié, de la colère, de l'enthousiasme. La paix est possible demain; facile

demain. Ne demandez pas : « Comment vivrons-nous ? » Les hommes vivent sur la terre dès qu'ils ont la paix. Cette prudence, que vous faites voir, est aveugle. Vous demandez : « Comment relèverons-nous nos ruines ? » Mais vous ne demandez point : « Comment relèverons-nous ces autres ruines que nous allons faire ? Et d'abord comment paierons-nous cette destruction même ? » Maux sur maux, c'est donc le remède ? Mais attention. Si je m'irrite c'est encore un mal de plus. C'est le seul mal que personnellement je puisse faire. Cette guerre à la guerre est guerre sans fin; je le comprends. Eh bien donc la paix d'abord dans mon proche gouvernement. Je signe d'abord ma paix avec les hommes; s'ils ne la signent point eux, avec moi et entre eux, qu'y puis-je ? Et si je me mets en guerre contre eux, parce qu'ils ne veulent point faire la paix, voilà une guerre de plus. Chacun de vous, mes amis, a ce pouvoir royal de faire la paix.

Il faut pourtant bien prendre conscience de ce pouvoir, puisqu'il est admis que la guerre contre l'opinion de tous serait impossible. Les passions font un immense tissu de société. Si tous les passionnés se détendent, le tissu ne sera pas fait; car cet énorme événement, la guerre, est fait de milliers d'acceptations. Ce que je vois de nouveau dans le monde des hommes, c'est qu'ils se rendent compte de ce référendum muet. Ce grand pouvoir du citoyen, il faut maintenant l'essayer. Non pas demain. Aujourd'hui.

8 février 1923.

L'IMMOBILE

L'ART exprime la puissance humaine par l'immobile. Il n'y a point de meilleur signe de la force d'âme que l'immobile, dès que l'on y reconnaît la pensée. Au contraire dans n'importe quel genre d'agitation, il y a de l'ambiguïté; comme dans un cheval au galop; on ne sait dire si c'est ambition ou épouvante, charge ou déroute; et les images instantanées prises aux courses de chevaux m'ont découvert un animal fou, au lieu de ce puissant, souple et assuré vainqueur que je croyais avoir

vu. Dans l'homme de guerre en action on retrouve aussi les signes de la terreur et du désespoir; non pas même séparés; mais plutôt ce que l'on voit dans l'action violente a quelque chose de l'égarement des fous. C'est pourquoi le vrai signe de la puissance est le signe de la résistance et comme du recueillement. Sourd et muet aux attaques continuelles de toutes choses, non pas guettant et effaré comme un animal, mais ne voyant et n'écoutant que par décret, tel est le héros. Dont la statue fut le premier modèle, car elle ne change point.

On s'étonne de la puissance des beaux portraits; c'est qu'ils ne sont point harcelés par les mouches et les rayons, ni par les prières, ni par l'admiration. Ce n'est pas qu'ils expriment peu; mais ils expriment selon l'ordre de leur nature, non selon les assauts du dehors. A vrai dire, tout portrait est portrait de majesté. C'est une grande flatterie de représenter un homme impassible. Le fait est que le moindre incident fait tourner la tête d'un roi, mais non pas celle du portrait. Un portrait est surhumain; un portrait a déjà une signification religieuse. On comprend qu'il est difficile de peindre les actions. Au vrai la seule peinture des actions est la danse, et l'on découvre bientôt en toute danse une recherche de l'immobile dans le mouvement, ce qui est la loi de la danse. En réalité on ne voit pas une action un peu compliquée. Même au théâtre, où l'action est représentée au naturel, on ne peut peindre une action vive ou violente sans beaucoup de confusion. Aussi faut-il choisir le moment immobile qui expliquera le mieux les mouvements.

Pour la musique, qui se risque bien plus avant dans la représentation du changement, la loi se montre encore plus sévère, qui exige le recommencement et le retour. La musique n'est jamais qu'une longue variation ou bien une imitation répétée d'un même trait. Un son tout seul est déjà toute la musique par une constance et immobilité dans le changement. Si le bruit, qui n'est que changement, entre dans la musique, il faut aussitôt quelque loi rythmique, d'autant plus simple et impérieuse que le bruit est plus bruit. Je remarque la même immobilité dans un roulement de tambour que dans un son tenu; la même immobilité et la même volonté.

Ce que l'on conte des anciens mimes, et qui est à peine croyable, fait voir qu'ils remuèrent les foules par

le repos, non par le mouvement. Et chacun, en observant quelque puissant acteur, même comique, s'apercevra que le mouvement, dans son jeu, n'est qu'un passage d'une immobilité à une autre. La scène ne reçoit point le tumulte, mais plutôt, et encore plus évidemment dans les foules, une suite de tableaux d'où le mouvement même est effacé par la puissance de quelque loi chorégraphique. De quoi l'art de l'écran fournit une preuve par le contraire, et sans la chercher; car le mouvement perpétuel est la loi de ses productions, non pas seulement parce que la parole manque radicalement; et l'on comprend qu'être muet de naissance ce n'est point se taire; mais surtout parce que l'acteur se croit obligé de s'agiter sans repos, comme pour faire hommage à l'invention mécanique.

10 février 1923.

JANSÉNISTE ET JÉSUITE

Le Janséniste est un ami rude, qui n'a point pitié, parce qu'il ne regarde pas à votre faiblesse, mais qui frappe toujours à votre puissance, ce qui est honorer. Redoutable, parce qu'il exige justement ce que vous ne pouvez pas refuser, qui est que vous soyez un homme libre. Sa manière d'aider est de ne point vouloir aider; car sa maxime principale est que, si l'on ne s'aide point soi-même, rien ne va. Je le compare à une coupe qui va déborder de mépris; telle est sa manière de réconforter. Comme il est assuré que les moyens extérieurs, qui sont de police et de contrainte, ne changent point réellement un homme, mais que l'homme seul peut se changer lui-même par forte résolution, il observe après le coup de baguette qui avertit, attendant le miracle. Et il ne veut même point dire, ni laisser entendre, que le miracle lui fera plaisir, car l'homme se sauverait peut-être pour lui faire plaisir, et cela ne vaudrait rien. « Il faut, pense-t-il, que votre salut dépende seulement de vous; et ce que votre volonté peut, rien d'autre au monde ne le peut faire, ni la contrainte, ni la pitié, ni même l'amour. » Si vous voulez apprendre le latin, la musique, la peinture, ou la sagesse, trouvez quelque janséniste qui sache ces

choses. Vous l'aimerez d'abord sans savoir pourquoi, et peut-être après vingt ans vous découvrirez que lui seul vous aimait. Forgeron.

Le Jésuite est un ami indulgent, qui ne compte pas trop sur vous, mais aussi qui travaille d'approche, et vous prend dans les liens ténus de l'habitude, ne vous demandant que de sourire d'abord, et de vous plaire avec lui; c'est qu'il a éprouvé la faiblesse humaine et que c'est là qu'il regarde toujours, se disant que les actions finissent toujours par entraîner l'homme. Aussi que vous fassiez ce qu'il faut faire avec ennui, ou pour lui plaire, ou seulement par esprit d'imitation, il n'y regarde guère, prêtant surtout attention au costume et aux manières, enfin à la grâce extérieure, faute de laquelle l'homme le mieux doué trébuche sur le premier obstacle. Celui-là, vous commencerez par croire qu'il vous aime, et par vous faire reproche de ne pas l'aimer. Seulement, après vingt ans, quand il vous aura appris à tirer parti même de votre paresse, vous découvrirez qu'il vous méprise un peu, comme il méprise tout et lui-même. Or, le Jésuite a raison aussi; car il n'y a point de vie humaine bien composée si l'on néglige le côté extérieur et les moyens de politesse. Ayez donc les deux comme précepteurs, si vous pouvez, et ensuite comme amis. Je dis Jésuite et Janséniste parce que ces mots font portrait. Mais sachez bien que ces deux espèces d'hommes sont un peu plus anciennes que les ordres chrétiens, les hérésies et le drame du Calvaire. Bref, il y a deux religions; une de manières, une autre de jugement. Les manières ne sont pas tout; mais il faut des manières, une attitude, une certaine tenue qui s'accorde avec le temple et la cérémonie. L'esprit jésuite pense que cela suffit et que le jugement suivra. On peut penser au contraire, comme le janséniste, que le jugement en mourra, et que l'assistant bien élevé ne pensera plus jamais. Il faut donc deux moments; d'abord le moment du culte, qui correspond à la bonne éducation, ensuite le moment de la réflexion qui juge la cérémonie, la tenue même, et l'avenir des bien chantants. La partie d'éducation est la matière et comme la nature de la loi; on ne l'a que par grâce.

12 février 1923.

DE L'IMAGINATION

Lorsque le médecin vous recoud la peau du visage, à la suite de quelque petit accident, il y a, parmi les accessoires, un verre de rhum propre à ranimer le courage défaillant. Or, communément, ce n'est point le patient qui boit le verre de rhum, mais c'est l'ami spectateur, qui, sans en être averti par ses propres pensées, tourne au blanc verdâtre et perdrait le sentiment. Ce qui fait voir, contre le moraliste, que nous n'avons pas toujours assez de force pour supporter les maux d'autrui.

Cet exemple est bon à considérer parce qu'il fait voir un genre de pitié qui ne dépend point de nos opinions. Directement la vue de ces gouttes de sang, et de cette peau qui résiste à l'aiguille courbe, produit une sorte d'horreur diffuse, comme si nous retenions notre propre sang, comme si nous durcissions notre propre peau. Cet effet d'imagination est invincible à la pensée, parce que l'imagination est ici sans pensée. Le raisonnement de la sagesse serait évident et bien facile à suivre, car ce n'est pas la peau du spectateur qui est entamée; mais ce raisonnement n'a aucune action sur l'événement; le rhum persuade mieux.

D'où je comprends que nos semblables ont grande puissance sur nous, par leur présence seule, par les seuls signes de leurs émotions et de leurs passions. La pitié, la terreur, la colère, les larmes n'attendent point que je m'intéresse d'esprit à ce que je vois. La vue d'une blessure horrible change le visage du spectateur, et ce visage à son tour annonce l'horrible et touche au diaphragme le spectateur du spectateur avant qu'il sache ce que l'autre voit. Et la description, quelque talent qu'on y emploie, sait moins émouvoir que ce visage ému. La touche de l'expression est directe et immédiate. Aussi, c'est très mal décrire la pitié si l'on dit que celui qui l'éprouve pense à lui-même et se voit à la place de l'autre. Cette réflexion, quand elle vient, ne vient qu'après la pitié; par l'imitation du semblable, le corps se dispose aussitôt selon la souffrance, ce qui fait une anxiété d'abord sans nom; l'homme se demande compte à lui-même de ce mouvement du cœur qui lui vient comme une maladie.

On pourrait bien aussi expliquer le vertige par un raisonnement; l'homme devant le gouffre se dirait qu'il peut y tomber; mais, s'il tient le garde-fou, il se dit au contraire qu'il ne peut y tomber; le vertige ne le parcourt pas moins des talons à la nuque. Le premier effet de l'imagination est toujours dans le corps. J'ai entendu le récit d'un rêve où le rêveur était en présence d'une exécution capitale imminente, sans qu'il sût si c'était de lui ou d'un autre, et sans même qu'il formât une opinion exprimable là-dessus; seulement il sentait une douleur aux vertèbres craniennes. Telle est la pure imagination. L'âme séparée, que l'on veut toujours supposer généreuse et sensible, serait au contraire, il me semble, toujours économe de son intérêt; le corps vivant est plus beau, qui souffre par l'idée et qui se guérit par l'action. Non sans tumulte; mais aussi la vraie pensée a autre chose à surmonter qu'une difficulté de logique; et c'est un reste de tumulte qui fait les pensées belles. La métaphore est la part du corps humain dans ce jeu héroïque.

20 février 1923.

LA RELATIVITÉ ET LE SENS COMMUN

L'ESPRIT humain est quelque chose. Chacun apprend à penser en même temps qu'il apprend à parler; et dans n'importe quelle langue se montrent les mêmes relations, de nombre, de temps, de lieu, de circonstances qui sont la forme de toutes nos recherches, de toutes nos expériences et de toutes nos réflexions. Connaître c'est ajuster les impressions qui nous sont propres à la langue commune; ce qui n'est pas communicable n'est encore rien; même un homme qui pense tout seul pense avec tous et pour tous. Même celui qui doute veut douter avec tous et pour tous; et toute négation concernant la pensée commune est elle-même pensée commune, et communicable; ou bien ce n'est rien.

Il est connu que dès que l'on veut faire l'inventaire, et dire ce qui est commun, les preuves sont faibles et les discussions n'ont pas de fin. C'est ici qu'il faut faire

attention; car les preuves du géomètre, ou du physicien, ou de l'avocat supposent le même esprit en tous; mais ici il s'agit de la preuve des preuves; et c'est sans doute trop demander. Voici à peu près le problème; étant présupposé qu'il n'y a rien de commun d'un esprit à un autre, c'est-à-dire qu'il n'y a point de preuve possible au monde, trouvez une preuve en vous tenant à cette supposition. Je demande patience à l'égard de ce chapitre de dialectique, qui tient en quatre lignes, et qui suffit. Se heurtant là, le jugement décide, et saute la barrière. En bref, au lieu de se demander si nous oserons jamais penser quelque chose, il vaut mieux penser humainement, d'après les modèles éprouvés, et dire comment nous pensons. La culture seule y peut conduire, qui est un continuel échange avec les penseurs de tous les temps; je n'entends pas spécialement les philosophes, où l'on trouve le travail tout fait, ni les savants, parce que la preuve par l'événement, qui est brutale, empêche souvent de bien saisir l'idée, qui est seulement belle. L'esprit humain se montre aussi bien dans les poètes, dans les romanciers, dans les politiques, et même dans les monuments muets. Homère est sans preuves; Tacite est sans preuves; Balzac est sans preuves. Mais, puisque chacun s'y reconnaît, cela enlève le doute; cela guérit d'une intempérance de prouver. Celui qui lit un grand auteur trouve l'esprit humain, et garanti en quelque sorte par la longue suite des admirateurs, commentateurs et grammairiens; ces derniers ne sont pas les pires.

J'étais ramené à ces idées-là ces jours-ci comme je lisais un assez vif pamphlet de physicien contre Einstein. Il y était dit que ses célèbres doctrines de la relativité sont absurdes; et je crois que c'est trop vite dit. Mais il faut reconnaître qu'il y a de l'absurde dans les exposés qui ont été faits en langage ordinaire, soit par des disciples, soit par l'inventeur lui-même. Car on y tombe toujours sur cette idée que le temps va plus vite ici et moins vite là; ce que j'entends bien des horloges; mais que le temps ait une vitesse, cela ne passe point; cela n'est pas bien dit. Que deux chevaux galopent avec des vitesses différentes, cela enferme quelque rapport du mouvement de chacun d'eux avec un temps commun; par exemple ils sont partis en même temps, et l'un a parcouru une certaine piste avant l'autre; le temps

commun est donc le témoin des vitesses; et si j'enlève le temps commun, il n'y a plus de vitesses. Là-dessus on me demande de prouver que le temps commun existe; or je ne crois point qu'il existe à la manière des objets; mais je dirais plutôt que le temps unique est une forme universelle de l'esprit humain. Si l'on me nie cela, je propose, comme première épreuve, que l'on essaie de penser deux vitesses différentes sans les rapporter à un temps unique. Mais ces faciles remarques seront méprisées.

12 mars 1923.

DEVOIR D'ÊTRE HEUREUX

Il n'est pas difficile d'être malheureux ou mécontent; il suffit de s'asseoir, comme fait un prince qui attend qu'on l'amuse; ce regard qui guette et pèse le bonheur comme une denrée jette sur toutes choses la couleur de l'ennui; non sans majesté, car il y a une sorte de puissance à mépriser toutes les offrandes; mais j'y vois aussi une impatience et une colère à l'égard des ouvriers ingénieux qui font du bonheur avec peu de chose, comme les enfants font des jardins. Je fuis. L'expérience m'a fait voir assez que l'on ne peut distraire ceux qui s'ennuient d'eux-mêmes.

Au contraire, le bonheur est beau à voir; c'est le plus beau spectacle. Quoi de plus beau qu'un enfant? Mais aussi il se met tout à ses jeux; il n'attend pas que l'on joue pour lui. Il est vrai que l'enfant boudeur nous offre aussi l'autre visage, celui qui refuse toute joie; et heureusement l'enfant oublie vite, mais chacun a pu connaître de grands enfants qui n'ont point cessé de bouder. Que leurs raisons soient fortes, je le sais; il est toujours difficile d'être heureux; c'est un combat contre beaucoup d'événements et contre beaucoup d'hommes; il se peut que l'on y soit vaincu; il y a sans aucun doute des événements insurmontables et des malheurs plus forts que l'apprenti stoïcien; mais c'est le devoir le plus clair peut-être de ne point se dire vaincu avant d'avoir lutté de toutes ses forces. Et surtout, ce qui me paraît évident. c'est qu'il est impossible que l'on soit heureux

si l'on ne veut pas l'être; il faut donc vouloir son bonheur et le faire.

Ce que l'on n'a point assez dit, c'est que c'est un devoir aussi envers les autres que d'être heureux. On dit bien qu'il n'y a d'aimé que celui qui est heureux; mais on oublie que cette récompense est juste et méritée; car le malheur, l'ennui et le désespoir sont dans l'air que nous respirons tous; aussi nous devons reconnaissance et couronne d'athlète à ceux qui digèrent les miasmes, et purifient en quelque sorte la commune vie par leur énergique exemple. Aussi n'y a-t-il rien de plus profond dans l'amour que le serment d'être heureux. Quoi de plus difficile à surmonter que l'ennui, la tristesse ou le malheur de ceux que l'on aime ? Tout homme et toute femme devraient penser continuellement à ceci que le bonheur, j'entends celui que l'on conquiert pour soi, est l'offrande la plus belle et la plus généreuse.

J'irais même jusqu'à proposer quelque couronne civique pour récompenser les hommes qui auraient pris le parti d'être heureux. Car, selon mon opinion, tous ces cadavres, et toutes ces ruines, et ces folles dépenses, et ces offensives de précaution, sont l'œuvre d'hommes qui n'ont jamais su être heureux et qui ne peuvent supporter ceux qui essaient de l'être. Quand j'étais enfant, j'appartenais à l'espèce des poids lourds, difficiles à vaincre, difficiles à remuer, lents à s'émouvoir. Aussi il arrivait souvent que quelque poids léger, maigre de tristesse et d'ennui, s'amusait à me tirer les cheveux, à me pincer, et avec cela se moquant, jusqu'à un coup de poing sans mesure qu'il recevait et qui terminait tout. Maintenant, quand je reconnais quelque gnome qui annonce les guerres et les prépare, je n'examine jamais ses raisons, étant assez instruit sur ces malfaisants génies qui ne peuvent supporter que l'on soit tranquille. Ainsi la tranquille France, comme la tranquille Allemagne, sont à mes yeux des enfants robustes, tourmentés et mis enfin hors d'eux-mêmes par une poignée de méchants gamins.

16 mars 1923.

LE TEMPLE GREC

La Pyramide est le signe de la mort. Bien clairement par sa forme qui est celle des montagnes. Laissez agir la pesanteur, et le tas de pierres se disposera selon la forme pyramidale. Cette forme est donc le tombeau de tout édifice; mais l'effrayant est que l'architecte a bâti volontairement selon la mort, cherchant la durée par là, comme si la vie était une courte perturbation; ce que représentent aussi ces statues enchaînées; mais la pyramide est une image bien plus parfaite de l'éternelle inaction; ainsi elle annonce au spectateur l'imperceptible et introuvable momie. Cet accord entre l'idée et l'image frappe en même temps toutes les parties de l'homme et les fait résonner en parfait accord dès la première vue; on m'a dit que la pyramide est parmi les plus belles choses que l'on peut voir et je le crois bien.

Le Temple grec est le signe de la vie. Tout est entrepris et dressé contre la pesanteur. La colonne par ses proportions, et par toutes ses parties, signifie qu'elle supporte; et l'angle droit règne ici, qui est le signe du maçon; rien ne s'écroule; toute la masse refuse de se joindre à la terre par ces lignes de pente que tracent les forces aveugles. Ce qu'exprime le joyeux portique autour, évidé, aéré, chemin de vie. La pente même du toit, si hardiment élevée et soutenue, reposant dans l'air par ses bords coupants, est comme un refus de durer au prix de se soumettre; effort équilibré, pensée active, à la mesure de l'homme; car l'immense, qui est surhumain, n'y est point cherché. Socrate et Platon souriaient à cette maison de l'homme, signe du mesureur, signe du géomètre, mais séparée de l'homme, et laissant libre jeu à l'autre signe, au dieu athlétique, image parfaite de la pensée réconciliée avec la vie. Sur les hauts lieux le temple respire comme un homme. Les chemins de la terre et les chemins de la mer se montrent entre les colonnes, en images coupées et mouvantes; la foule s'anime à cet air vif et à ces perspectives; les lois portent l'invention. Ici les cortèges pensent; d'où cette variété et cette grâce des frises, encore sensibles dans la moindre draperie; tout chante la liberté heureuse, l'oubli et le

renouveau. Tout est printanier et aventureux; tout est païen; ce mot n'a eu de sens qu'une fois. Cette beauté parle encore; et le temple vide jette encore par ses colonnes et sur ses degrés le cri de l'athlète et l'activité olympique. Nullement du dehors au dedans; car ce n'est point le tombeau énigmatique; mais du dedans au dehors; car ce n'est point le tombeau de l'esprit, mais plutôt il y ressuscite d'instant en instant et s'en envole, comme cette Athéné entreprenante, qui toujours met ses chevaux au char et prend le fouet. Logette de l'esprit guetteur, ouverte aux quatre vents; forme inflexible et riante. Image unique au monde de la liberté selon la loi.

20 mars 1923.

LA LUNE PASCALE

Les fêtes du printemps sont de nature, et l'institution n'y a guère ajouté que des métaphores. L'idée de mort et de résurrection se retrouve chez tous les peuples, exprimant en même temps cet achèvement de l'hiver, les feuilles pourries et redevenues terre, les arbres dénudés, et aussitôt le réveil des forces végétales. C'est pourquoi toutes les cérémonies du monde, en ce temps-ci, imitent la mort et la renaissance; et que le langage soit toujours humain, cela ne doit pas étonner; c'est la métaphore essentielle. Je ne vois point de superstition dans la religion, ni la moindre erreur, à bien regarder. Ou bien alors il faudrait dire qu'Homère se trompe ou nous trompe, disant que les générations des hommes sont comme les feuilles des arbres. Les palmes et les buis des Rameaux sont des signes, et la messe de Pâques aussi.

La lune est par elle-même un signe de mort et de recommencement. Surtout dans les pays où le ciel est souvent clair, le retour de la lune fut célébré à grands cris comme le signe que rien n'est irrévocable et que tout recommence; ce signe n'a jamais été trompeur; et les astronomes savent mieux cela que les ignorants, puisque la période courte de la lune est liée à des périodes plus longues dont dépend toute notre vie terrestre; le fidèle retour de la lune était donc le signe du fidèle retour des saisons, et l'expression la plus frappante de l'ordre astro-

nomique; aussi le culte de la lune exprima une idée juste, non point démentie par la suite, mais au contraire confirmée. La lune en son croissant et décroissant représente toute croissance et décroissance. A chaque lune nouvelle l'esprit d'entreprendre et d'espérer se trouvait ranimé; et au contraire la lune finissante inspirait la temporisation et la patience, enfin une sorte de carême mensuel; dont il reste des traces jusque dans les soins à donner aux vins, car beaucoup disent qu'il ne faut point embouteiller ni soutirer en décours. Or ces pratiques, qui sont de superstition, et non de religion, enferment encore cette utile sagesse qui prescrit de régler toutes les actions humaines d'après les signes du ciel. L'astronomie débrouille seulement cette grande idée, sans l'altérer essentiellement, joignant les signes lunaires aux signes solaires.

D'après ces anticipations précieuses, la lune pascale devait être sacrée entre toutes, puisqu'avec ce croissant d'équinoxe on voyait réellement toutes choses croître, en même temps que le rouge-gorge, le merle et le pinson annonçaient tous les autres chants. C'est pourquoi cette lune, arrivée à son plein, fut le signe par excellence; et les deux divinités du ciel, alors réconciliées, fixèrent la fête du printemps bien avant que l'Église eût dressé le Comput, qui est le calcul de ces rencontres entre la lune des bourgeons et le soleil équinoxial. Que l'homme ressuscite alors, et se reconnaisse Dieu, ce n'est que mimique et danse réglée, qui exprime, redouble et confirme l'allégresse universelle, en même temps qu'elle la tempère. Car il n'y a que les faunes et chèvre-pieds qui dansent sans mesure et au premier rayon; ce sont des êtres sans mémoire et sans archives, qui n'ont pas remarqué la loi périodique, et les vrais signes du recommencement. Et ces formes imaginaires représentent bien des hommes encore pris dans l'animalité, et qui ont, en quelque sorte, les pieds plus prompts que la tête; enfin qui vont danser comme les fleurs s'ouvrent au moment où les oiseaux chantent. Et cela est la vérité de la nature, non de l'homme. C'est pourquoi ces métaphores sont belles aussi, et vraies aussi, mais pour l'homme. Seulement les chèvre-pieds n'en savent rien; ils dansent.

2 avril 1923.

POLITIQUE EXTÉRIEURE ET POLITIQUE INTÉRIEURE

Louis XIV ne supportait pas ce qui ressemblait à une réclamation de corps ou par délégués; mais, à l'égard des individus, il était bienveillant et même attentif, surtout lorsqu'il était clair qu'on demandait grâce et que l'obéissance n'était pas mise en question. Je compris mieux ces choses quand j'eus fait connaissance avec le pouvoir véritable, observant des capitaines. Tous gouvernaient par une rigoureuse sévérité à l'égard des pouvoirs subalternes, qu'ils rendaient responsables, et auxquels ils ne passaient rien; et ce n'est pas difficile dès que l'on peut, d'un trait de plume et sans recours, faire passer un vaguemestre aux fonctions de chef de pièce, et transporter à l'observatoire de tir celui qui mesure le vin. Quant aux hommes de troupe, ils étaient facilement reçus et toujours écoutés s'ils parlaient en leur propre nom; mais dès qu'ils semblaient parler au nom de leurs camarades, fût-ce pour se plaindre de la soupe, ils étaient aussitôt renvoyés avec violence et menaces. Nos pouvoirs politiques font justement tout le contraire; mais un esprit de quelque portée jugera bientôt que ce régime est révolutionnaire en lui-même, et enviera toujours cette facilité du pouvoir militaire, qui, par la faveur seulement, arrive à être aimé plus qu'on ne croit, tout en obtenant l'exécution immédiate et presque automatique des ordres quels qu'ils soient.

Le pouvoir militaire est soumis au pouvoir civil quant à la direction des grands mouvements. Mais, pour l'administration et la hiérarchie, il n'en peut être ainsi. Le ministre, s'il n'est pas du métier, se sent aussitôt étranger et craint d'être perturbateur devant cette grande machine où tout est réglé selon des principes tellement différents de ceux qui règlent l'administration civile. Et en même temps il éprouve cette terreur des rois, exprimée par l'un d'eux, je crois que ce fut le Régent, à la pensée que cette obéissance des troupes, qui rend tout facile, pourrait soudainement leur manquer. Ainsi, l'armée obéit en apparence, mais en réalité gouverne. Elle obéit dans le fait; mais, comme institution, elle commande tout,

comme au temps de Louis XIV, et par les mêmes moyens. Sans autre pensée que celle de sa propre existence selon sa nature; et cela suffit. Cette hiérarchie réclame nourriture, ou, pour mieux dire, elle se nourrit sans attendre et sans pouvoir attendre. Fourgon de ravitaillement, visite du major, piquet de prison, relève de garde, tout marche imperturbablement, et tire à soi à la manière du fait accompli. Le militaire ne propose point et ne demande point; il existe, et il oriente toute existence d'après sa puissante existence, non point en organisation et changement, non point en projets comme le corps politique, mais organisée et immuable, telle qu'elle était au temps de César ou d'Alexandre. Aussi ce n'est pas le militaire politique qui conduit la politique; c'est un homme qui a des idées et de l'éloquence, mais qui se soumet par là aux conditions politiques. Le militaire qui gouverne, c'est celui qui ne fait pas de politique, qui n'en veut pas faire, et qui se vante de n'en point faire; qui attend les ordres, mais qui n'attend point le ravitaillement. Séparé, et dévorant. Occupant partout selon sa puissance, et communiquant sa forme partout où il est, comme le cerf dans le buisson. Par ces causes, on comprend cette docilité des pouvoirs civils, inutilement querelleuse s'ils ignorent ou mêlent tout, immédiate et sans paroles à mesure qu'ils sont résolus et clairvoyants. D'où l'on voit que le problème de la politique intérieure est entièrement subordonné à la politique extérieure, et que les peuples trouveront la liberté en cherchant la paix, et non autrement.

8 avril 1923.

QUE LE BONHEUR EST GÉNÉREUX

Il faut vouloir être heureux et y mettre du sien. Si l'on reste dans la position du spectateur impartial, laissant seulement entrée au bonheur et portes ouvertes, c'est la tristesse qui entrera. Le vrai pessimisme est en ceci que la simple humeur non gouvernée va au triste ou à l'irrité; comme on voit par l'enfant inoccupé, et l'on n'attend pas longtemps. L'attrait du jeu, si puissant à cet âge, n'est pas celui d'un fruit qui éveille

la faim ou la soif; mais plutôt j'y vois une volonté d'être heureux par le jeu, comme on voit que sont les autres. Et la volonté trouve ici sa prise, parce qu'il ne s'agit que de se mouvoir, de fouetter la toupie, de courir et de crier; choses que l'on peut vouloir, parce que l'exécution suit aussitôt. La même résolution se voit dans les plaisirs du monde, qui sont plaisirs par décret, mais qui exigent aussi que l'on s'y mette par le costume et l'attitude, ce qui soutient le décret. Ce qui plaît surtout au citadin dans la campagne, c'est qu'il y va; l'agir porte le désirer. Je crois que nous ne savons pas bien désirer ce que nous ne pouvons faire, et que l'espérance non aidée est toujours triste. C'est pourquoi la vie privée est toujours triste, si chacun attend le bonheur comme quelque chose qui lui est dû.

Chacun a observé quelque tyran domestique; et l'on voudrait penser, par une vue trop simple, que l'égoïste fait de son propre bonheur la loi de ceux qui l'entourent; mais les choses ne vont point ainsi; l'égoïste est triste parce qu'il attend le bonheur; même sans aucun de ces petits maux qui ne manquent guère, l'ennui vient; c'est donc la loi d'ennui et de malheur que l'égoïste impose à ceux qui l'aiment ou à ceux qui le craignent. Au contraire, la bonne humeur a quelque chose de généreux; elle donne plutôt qu'elle ne reçoit. Il est bien vrai que nous devons penser au bonheur d'autrui; mais on ne dit pas assez que ce que nous pouvons faire de mieux pour ceux qui nous aiment, c'est encore d'être heureux.

C'est ce que nous apprend la politesse, qui est un bonheur d'apparence, aussitôt ressenti par la réaction du dehors sur le dedans, loi constante et constamment oubliée; ainsi ceux qui sont polis sont aussitôt récompensés, sans savoir qu'ils sont récompensés. La meilleure flatterie des jeunes, et qui ne manque jamais son effet, c'est qu'ils ne perdent point devant les personnes d'âge cet éclat du bonheur qui est la beauté; c'est comme une grâce qu'ils font; et l'on appelle grâce, en autre sens de ce mot si riche, le bonheur sans cause, et sortant de l'être comme d'une source. Dans la bonne grâce, il y a un peu plus d'attention, et aussi d'intention, ce qui arrive quand la richesse du jeune âge n'y suffit plus. Mais, quel que soit le tyran, c'est toujours faire sa cour que de bien manger ou de ne point montrer d'ennui. C'est

pourquoi il arrive qu'un tyran triste, et qui semble n'aimer point la joie d'autrui, est souvent vaincu et conquis par ceux en qui la joie est plus forte que tout. Les auteurs aussi plaisent par la joie d'écrire, et l'on dit très bien bonheur d'expression, tour heureux. Tout ornement est de joie. Nos semblables ne nous demandent jamais que ce qui nous est à nous-mêmes le plus agréable. Aussi la politesse a-t-elle reçu le beau nom de savoir-vivre.

10 avril 1923.

DES MOUTONS

Le mouton est mal placé pour juger; aussi voit-on que le berger de moutons marche devant, et que les moutons se pressent derrière lui; et l'on voit bien qu'ils croiraient tout perdu s'ils n'entendaient plus le berger, qui est comme leur dieu. Et j'ai entendu conter que les moutons que l'on mène à la capitale pour y être égorgés meurent de chagrin dans le voyage, s'ils ne sont pas accompagnés par leur berger ordinaire. Les choses sont ainsi par la nature; car il est vrai que le berger pense beaucoup aux moutons et au bien des moutons; les choses ne se gâtent qu'à l'égorgement; mais c'est chose prompte, séparée, et qui ne change point les sentiments.

Les mères brebis expliquent cela aux agneaux, enseignant la discipline moutonnière, et les effrayant du loup. Et encore plus les effrayant du mouton noir, s'il s'en trouve, qui voudrait expliquer que le plus grand ennemi du mouton, c'est justement le berger. « Qui donc a soin de vous ? Qui vous abrite du soleil et de la pluie ? Qui règle son pas sur le vôtre afin que vous puissiez brouter à votre gré ? Qui va chercher à grande fatigue la brebis perdue ? Qui la rapporte dans ses bras ? Pour un mouton mort de maladie, j'ai vu pleurer cet homme dur. Oui je l'ai vu pleurer. Le jour qu'un agneau fut mangé par le loup, ce fut une belle colère; et le maître des bergers, providence supérieure et invisible, lui-même s'en mêla. Il fit serment que l'agneau serait vengé; il y eut une guerre contre les loups, et cinq têtes de loup clouées aux portes de l'étable, pour un seul agneau. Pourquoi chercher

d'autres preuves ? Nous sommes ses membres et sa chair. Il est notre force et notre bien. Sa pensée est notre pensée; sa volonté est notre volonté. C'est pourquoi, mon fils agneau, tu te dois à toi-même de surmonter la difficulté d'obéir, ainsi que l'a dit un savant mouton. Réfléchis donc, et juge-toi. Par quelles belles raisons voudrais-tu désobéir ? Une touffe fleurie ? Ou bien le plaisir d'une gambade ? Autant dire que tu te laisserais gouverner par ta langue ou par tes jambes indociles. Mais non. Tu comprends bien que, dans un agneau bien gouverné, et qui a ambition d'être un vrai mouton, les jambes ne font rien contre le corps tout entier. Suis donc cette idée; parmi les idées moutonnières, il n'y en a peut-être pas une qui marque mieux le génie propre au vrai mouton. Sois donc au troupeau comme ta jambe est à toi. »

L'agneau suivait donc ces idées sublimes, afin de se raffermir sur ses pattes; car il était environné d'une odeur de sang, et il ne pouvait faire autrement qu'entendre des gémissements bientôt interrompus; et il pressentait quelque chose d'horrible. Mais que craindre sous un bon maître, et quand on n'a rien fait que par ses ordres ? Que craindre lorsqu'on voit le berger avec son visage ordinaire et tranquille ainsi qu'au pâturage ? A quoi se fier, si l'on se ne fie à cette longue suite d'actions qui sont toutes des bienfaits ? Quand le bienfaiteur, quand le défenseur reste en paix, que pourrait-on craindre ? Et même si l'agneau se trouve couché sur une table sanglante, il cherche encore des yeux le bienfaiteur, et le voyant tout près de lui, attentif à lui, il trouve dans son cœur d'agneau tout le courage possible. Alors passe le couteau; alors est effacée la solution, et en même temps le problème.

13 avril 1923.

LE POTIER

Le grand secret des arts, et aussi le plus caché, c'est que l'homme n'invente qu'autant qu'il fait et qu'autant qu'il perçoit ce qu'il fait. Par exemple le potier invente quand il fait; et ce qui lui apparaît plaisant dans ce qu'il fait, il le continue. Le chanteur aussi. Et celui qui

dessine, aussi. Au contraire ceux qui portent un grand projet dans leur rêverie seulement, et qui attendent qu'il s'achève dans la pensée seulement, ne font jamais rien. Ce qui est jugé ici, c'est une conception de l'imagination comme pouvoir d'inventer hors de toute action. Lorsque nous rêvons, nous recevons nos images; mais lorsque nous agissons, nous les faisons. L'écrivain aussi est soumis à cette loi de n'inventer que ce qu'il écrit; dès que ce qu'il a écrit a valeur d'objet, il est amené à écrire encore et encore autre chose; aussi c'est un grand art de ne pas raturer, mais au contraire de sauver tout. Cette idée offre des perspectives.

Ce que nous faisons et ensuite percevons est de trois espèces. L'action est la première, qui change le solide et y enfonce le pouce ou l'outil. C'est l'art rude, qui modèle, qui taille et qui construit. De mes mains je pétris un peu de glaise et j'y imprime les mouvements de la fantaisie en même temps que la forme de mes doigts; dès que je remarque quelque forme en cette glaise et que je la continue, me voilà modeleur. De même si je découpe un visage avec mon couteau dans quelque noueuse racine. Tel est l'art du simple soldat, ou de l'exécutant. La loi de cet art est que la force s'y montre toujours par la matière résistante.

La voix est la seconde espèce, soit qu'elle crie, qu'elle chante, qu'elle déclame ou qu'elle parle. Ici l'objet, qui est ce que je perçois, est d'un instant; et la mémoire est l'instrument de l'artiste; car, de quelque façon que je commence, il faut que je continue, ce qui est recommencer ou imiter, en changeant un peu. D'un côté mon propre modèle, qui est ce que j'ai chanté, m'échappe; mais en revanche il ne se prête point à la rature, et il faut que je le sauve tout; d'où naît la phrase musicale, la moins libre de toutes les inventions, si elle est belle. Un beau chant ne pourrait être continué autrement, ni être terminé autrement. Au lieu que la mauvaise musique recommence toujours. Tel est l'art de l'aède, qui est comme la mémoire des guerriers. L'orateur et le poète sont soumis à cette condition de se conformer à une sorte de modèle de leur parole; sans quoi on entend mal ce qu'ils disent. Cela suppose qu'ils essaient leur voix. Cet art a reçu de grands développements. Celui qui voudrait soutenir que l'orateur ne chante pas aurait

bientôt la preuve du contraire; car il n'y a point d'orateur sans quelque mélopée mesurée et balancée.

Le troisième art est l'art du geste; et c'est l'art du chef. Le geste dessine l'action, mais n'est point l'action. Sous la forme de la danse, il ressemble à la musique en ce qu'il continue en s'imitant lui-même; et s'il écrit alors sur le sol ce qui sera le chemin du chœur, c'est sans le vouloir. Le geste tracé, qui est dessin ou écriture, reste léger et effleurant selon son essence, et ne marque sa forme qu'assez pour la pouvoir reconnaître et continuer; assez et non pas plus; cette sobriété, qui est aussi clarté, est la loi du chef. De là vient qu'un beau dessin est souverain par la légèreté, laissant même intact le grain du papier et n'y laissant qu'une fine traînée, et même interrompue. Un dessin n'est nullement sculpté en creux dans le papier; cette main n'appuie jamais. Les plus belles écritures font voir aussi ce mépris des moyens, et cette économie de force. J'en parle impartialement, car ma plume veut toujours percer le papier et je n'y peux rien; par quoi je me reconnais sculpteur et prolétaire, peut-être aède à la rigueur, mais nullement chef; nullement traceur ni directeur; mais plutôt écrivant comme on sculpte dans du bois, et m'arrangeant du coup de ciseau; car comment le reprendre ?

14 avril 1923.

LE DROIT PAR LA PAIX

Celui qui a proposé cette formule connue : « La paix par le droit » a fait tenir, il me semble, beaucoup d'erreurs en peu de mots. Là-dessus j'ai d'abord réfléchi longtemps, sans beaucoup de suite et sans jamais rien découvrir; et puis, quand la guerre m'a tenu sur ce problème pendant des heures et des jours, j'ai enfin compris que les bonnes intentions ne mènent à rien tant que les idées sont mal attelées. « La paix par le droit », c'est un cri de guerre, à bien l'entendre; c'est même le cri de la guerre.

La première erreur qu'il faut effacer, c'est que les hommes font la guerre par goût d'usurper ou de piller; cela peut être dans un petit nombre; mais le gros se bat

toujours pour un droit; ou bien il le croit fermement, ce qui revient au même. C'est ainsi que l'ardeur des procès résulte bien moins de l'avidité que d'un attachement quasiment mystique à un droit ou ce que l'on prend pour un droit. Mais approchons plus près, sur cet exemple des procès. Non seulement les plaidants voient toujours quelque droit, et plaident, en quelque sorte, pour faire triompher la justice; mais bien plus, il est vrai, que dans tous les procès, il y a apparence de droit des deux côtés, par la complication des affaires et par l'insuffisance des contrats, qui ne peuvent tout dire; tout l'édifice du droit écrit et de la jurisprudence répond à cette difficulté majeure de trouver à décider, quand le bon sens découvre de part et d'autre des raisons évidentes et fortes. C'est ce qu'on ne comprend pas aisément; et j'ai trouvé plus d'un naïf qui raisonnait ainsi : « Puisque c'est l'un des deux qui a raison, il y a certainement un des deux avocats qui est payé pour mentir. » Mais entendez là-dessus les avocats, les avoués et les juges, ils vous diront qu'un avocat ne ment jamais, qu'il n'a pas besoin de mentir; que ce grossier moyen le rendrait aussitôt ridicule, et qu'un procès n'est possible que par deux apparences de droit qui se peuvent très bien soutenir, sans aucun mensonge et sans aucun sophisme. C'est pourquoi le jugement, qui décide entre les deux, devient aussitôt un élément du droit, et un argument fort dans les procès qui suivront. Mais aussi le droit est difficile à saisir, parce que les hommes passionnés et trop prompts croient tous que le droit est clair et évident toujours.

Où donc la justice ? En ceci que le jugement ne résulte point des forces, mais d'un débat libre, devant un arbitre qui n'a point d'intérêts dans le jeu. Cette condition suffit, et elle doit suffire parce que les conflits entre les droits sont obscurs et difficiles. Ce qui est juste, c'est d'accepter d'avance l'arbitrage; non pas l'arbitrage juste, mais l'arbitrage. L'acte juridique essentiel consiste en ceci que l'on renonce solennellement à soutenir son droit par la force. Ainsi ce n'est pas la paix qui est par le droit; car, par le droit, à cause des apparences du droit, et encore illuminées par les passions, c'est la guerre qui sera, la guerre sainte; et toute guerre est sainte. Au contraire c'est le droit qui sera par la paix, attendu que l'ordre du droit suppose une déclaration préalable de paix, avant

l'arbitrage, pendant l'arbitrage, et après l'arbitrage, et que l'on soit content ou non. Voilà ce que c'est qu'un homme pacifique. Mais l'homme dangereux est celui qui veut la paix par le droit, disant qu'il n'usera point de la force, et qu'il le jure, pourvu que son droit soit reconnu. Cela promet de beaux jours.

18 avril 1923.

LE SOURIRE

Je voudrais dire de la mauvaise humeur qu'elle n'est pas moins cause qu'effet; je serais même porté à croire que la plupart de nos maladies résultent d'un oubli de la politesse, j'entends d'une violence du corps humain sur lui-même. Mon père, qui par son métier observait les animaux, disait que, soumis pourtant aux mêmes conditions et autant portés que nous à abuser, ils ont bien moins de maladies, et il s'en étonnait. C'est que les animaux n'ont point d'humeur, j'entends cette irritation, ou bien cette fatigue, ou bien cet ennui qui sont entretenus par la pensée. Par exemple chacun sait que notre pensée se scandalise de ne dormir point quand elle voudrait, et, par cette inquiétude, se met justement dans le cas de ne pouvoir dormir. Ou bien, d'autres fois, craignant le pire, elle ranime par ses mauvaises rêveries un état d'anxiété qui éloigne la guérison. Il ne faut que la vue d'un escalier pour que le cœur se serre, comme on dit si bien, par un effet d'imagination qui nous coupe le souffle, dans le moment même où nous avons besoin de respirer amplement. Et la colère est à proprement parler une sorte de maladie, tout à fait comme est la toux; on peut même considérer la toux comme un type de l'irritation; car elle a bien ses causes dans l'état du corps; mais aussitôt l'imagination attend la toux et même la cherche, par une folle idée de se délivrer de son mal en l'exaspérant, comme font ceux qui se grattent. Je sais bien que les animaux aussi se grattent, et jusqu'à se nuire à eux-mêmes; mais c'est un dangereux privilège de l'homme que de pouvoir, si j'ose dire, se gratter par la seule pensée, et directement, par ses passions, exciter son cœur et pousser les ondes du sang ici et là.

Passe encore pour les passions; ne s'en délivre pas qui veut; on n'y peut arriver que par un long détour de doctrine, comme celui qui est assez sage pour ne point rechercher les honneurs, afin de ne pas être entraîné à les désirer. Mais la mauvaise humeur nous lie, nous étouffe et nous étrangle, par ce seul effet que nous nous disposons selon un état du corps qui porte à la tristesse, et de façon à entretenir cette tristesse. Celui qui s'ennuie a une manière de s'asseoir, de se lever, de parler, qui est propre à entretenir l'ennui. L'irrité se noue d'une autre manière; et le découragé détache, je dirais presque dételle ses muscles autant qu'il peut, bien loin de se donner à lui-même par quelque action ce massage énergique dont il a besoin.

Réagir contre l'humeur, ce n'est point l'affaire du jugement; il n'y peut rien; mais il faut changer l'attitude et se donner le mouvement convenable; car nos muscles moteurs sont la seule partie de nous-mêmes sur laquelle nous ayons prise. Sourire, hausser les épaules, sont des manœuvres connues contre les soucis; et remarquez que ces mouvements si faciles changent aussitôt la circulation viscérale. On peut s'étirer volontairement et se conduire à bâiller, ce qui est la meilleure gymnastique contre l'anxiété et l'impatience. Mais l'impatient n'aura point l'idée de mimer ainsi l'indifférence; de même il ne viendra pas à l'esprit de celui qui souffre d'insomnie de faire semblant de dormir. Bien au contraire, l'humeur se signifie elle-même à elle-même, et ainsi s'entretient. Faute de sagesse, nous courons à politesse; nous cherchons l'obligation de sourire. C'est pourquoi la société des indifférents est tant aimée.

20 avril 1923.

L'ART DE BÂILLER

Un chien qui bâille au coin du feu, cela avertit les chasseurs de renvoyer les soucis au lendemain. Cette force de vie qui s'étire sans façon et contre toute cérémonie est belle à voir et irrésistible en son exemple; il faut que toute la compagnie s'étire et bâille, ce qui est le prélude d'aller dormir; non que bâiller soit le signe de

la fatigue; mais plutôt c'est le congé donné à l'esprit d'attention et de dispute, par cette profonde aération du sac viscéral. La nature annonce par cette énergique réforme qu'elle se contente de vivre et qu'elle est lasse de penser.

Tout le monde peut remarquer qu'attention et surprise coupent, comme on dit, respiration. La physiologie enlève là-dessus toute espèce de doute, en faisant voir comment les puissants muscles de la défense s'accrochent au thorax, et ne peuvent que le resserrer et paralyser dès qu'ils se mobilisent. Et il est remarquable que le mouvement des bras en l'air, signe de capitulation, est aussi le plus utile à délivrer le thorax; mais c'est aussi la position de choix pour bâiller énergiquement. Comprenons d'après cela comment n'importe quel souci nous serre littéralement le cœur, l'esquisse de l'action appuyant aussitôt sur le thorax, et commençant l'anxiété, sœur de l'attente; car nous sommes anxieux seulement d'attendre, et aussi bien quand la chose est de peu. De cet état pénible suit aussitôt l'impatience, colère contre soi qui ne délivre rien. La cérémonie est faite de toutes ces contraintes, que le costume aggrave encore, et la contagion, car l'ennui se gagne. Mais aussi le bâillement est le remède contagieux de la contagieuse cérémonie. On se demande comment il se fait que bâiller se communique comme une maladie; je crois que c'est plutôt la gravité, l'attention et l'air du souci qui se communiquent comme une maladie; et le bâillement au contraire, qui est une revanche de la vie et comme une reprise de santé, se communique par l'abandon du sérieux et comme une emphatique déclaration d'insouciance; c'est un signal qu'ils attendent tous, comme le signal de rompre les rangs. Ce bien-être ne peut être refusé; tout le sérieux penchait par là.

Le rire et les sanglots sont des solutions du même genre, mais plus retenues, plus contrariées; il s'y montre une lutte entre deux pensées, dont l'une enchaîne et l'autre délivre. Au lieu que, par le bâillement, toutes les pensées sont mises en fuite, liantes ou délivrantes; l'aisance de vivre les efface toutes. Ainsi c'est toujours le chien qui bâille. Chacun a pu observer que le bâillement est toujours un signe favorable, dans ce genre de maladies que l'on nomme nerveuses, et où c'est la pensée qui fait maladie. Mais je crois que le bâillement est salutaire

dans toutes, comme le sommeil qu'il annonce; et c'est un signe que nos pensées sont toujours pour beaucoup dans les maladies; chose qui étonnerait moins si l'on songeait au mal que l'on peut se faire en se mordant la langue; et le sens figuré de cette expression fait bien voir comment le regret, bien nommé remords, peut aller à la lésion. Le bâillement, au contraire, est sans aucun risque.

24 avril 1923.

COUTUME ET COSTUME

Les animaux n'en pensent pas long. Mais il faut se demander si l'homme lui-même penserait beaucoup dès que quelque puissance supérieure, comme celle des Martiens de Wells, le réduirait à l'existence d'un rat. Remarquez que la situation d'un forçat ou d'un prisonnier est encore bien éloignée de l'existence d'un rat. Le prisonnier exerce une sorte de fonction; il est le centre d'un groupe humain, de geôliers, de greffiers et de juges; il en est même d'une certaine manière le président; et cette attention de tous à deviner ce qu'il pense est encore un hommage, et même de haute qualité. En revanche, tout porte à croire que l'homme réellement séparé des hommes revient à la condition animale, tout aussi promptement qu'un veau né dans les bois prend les mœurs d'un jeune buffle. Ce que j'exprime autrement en disant qu'il n'y a rien d'héréditaire que la structure, et que tout le reste est de costume.

Costume c'est coutume; mais j'expliquerais le second sens par le premier; et au lieu de dire que le costume est de coutume, je dirais que la coutume est de costume. Les animaux n'ont point de costume; ainsi ils n'ont point de coutume; leur manière d'être dépend seulement de leur forme. La hallebarde du suisse change toutes ses actions, sans compter ses pensées; le bec de l'oiseau régit l'oiseau aussi; mais la différence est que le bec est de structure, au lieu que la hallebarde est de costume; et la pelle aussi est de costume; le sifflet de l'agent aussi, et la perruque du magistrat anglais. Nos maisons aussi sont de costume, et Balzac n'a rien ignoré de ce rapport admirable

qui fait qu'une rampe d'escalier, un siège, de vieilles boiseries, une lumière plus ou moins ménagée, sont des parties de notre caractère, comme le corset, la robe, le chapeau, la cravate. L'homme nu est déshabillé aussi de la plupart de ses pensées, je dirais presque de toutes; mais l'homme nu n'est pas encore délié de costume. La ville, la maison, les terres cultivées, l'opinion, et même le scandale, tout cela l'habille encore. Toute l'histoire l'habille, et les livres, et les poèmes, et les chansons. Effacez tout cela, il ne lui reste d'autre mémoire que la structure; et cela ramène, il me semble, toutes ses actions à ce que nous appelons l'instinct. La pensée est de costume, ou disons d'institution, bien plus que nous ne voulons croire.

C'est une puissante idée que celle de Comte sur les animaux. Il dit que nous ne pouvons rien savoir de ce que penseraient et feraient les chevaux et les éléphants, s'ils se faisaient, par société, monuments, archives, cérémonies, un costume au sens où je l'entends. Le fait est que l'homme ne leur en laisse point le temps. Kipling a imaginé, d'après des récits de chasseurs, un bal d'éléphants, dans une clairière fort retirée, et aménagée par la danse même; cette clairière qui garde la forme de la danse est un commencement de costume; mais les chasseurs ont bientôt découvert le temple, et dispersé les fidèles de cette religion commençante. Selon toute vraisemblance, l'animal qui n'a point loisir de danser n'a non plus aucune occasion de penser. Et comme rien ne reste d'une génération à l'autre, si ce n'est la structure biologique, les actions reviennent toujours là. Ce n'est pas parce que les abeilles forment ruche que l'on peut dire qu'elles forment société. Coopération n'est pas encore société; ce sont les archives et les monuments, enfin tous les genres de coutume et de costume, qui font société. Une abeille agit selon sa forme; en cela elle continue quelque chose, mais elle n'en sait rien. Ce que nous faisons par structure, nous le faisons sans y penser; mais ce que nous faisons devant le signe, par religion et culte, nous y pensons de vraie attention; et voilà ce qu'on ne trouve point chez les abeilles. Il faudrait qu'une vieille ruche fût l'objet d'un culte et qu'enfin les morts, selon l'expression fameuse de Comte, gouvernassent les vivants; toutefois entendez-le bien; non par la structure

transmise, mais par le costume, qui est temple, outil et bibliothèque. La tradition est chose, non idée.

L'histoire humaine est donc l'histoire des signes, ou, en d'autres termes, l'histoire des religions. L'esprit s'est éveillé par une continuelle formation du langage, c'est-à-dire par l'interprétation des signes. Les actions ne sont pas un objet suffisant; il faut des signes pour réfléchir. Le signe, gros de sens, et d'abord mystérieux, voilà le miroir des pensées. Et le poète sait bien encore donner à son poème l'air d'un signe afin de réveiller l'esprit par une sonorité de Dodone.

28 avril 1923.

LE DICTATEUR

Le Dictateur règne par l'Opinion et craint le Suffrage. Comprenons bien; ce n'est pas le suffrage universel qu'il craint; tout au contraire l'approbation de l'homme le plus simple lui paraît valoir autant que celle d'un académicien; en ce sens le Dictateur est démocrate. Mais ce qu'il craint, c'est le suffrage secret.

Dans la dictature tout doit être public et ordonné; tout avoué; de façon que le blâme soit scandale et désordre et aussitôt puni. Mais la punition n'est qu'un effet indirect; le cortège et la cérémonie agissent directement et par persuasion; le cortège enrôle. Ceux qui ont connu la puissance de la formation militaire, et comment le pas bien rythmé donne en même temps courage et conviction, doivent considérer comme un scandale cet ordre de la société civile, où les travaux, bien loin de s'imiter les uns les autres, se complètent au contraire, ce qui conduit à supporter les différences et même à les aimer; la liberté des pensées et l'esprit d'opposition se nourrissent dans cette heureuse paix; aussi voit-on que la cité des métiers et du commerce est difficile à gouverner. D'où cette idée, qui doit plaire à l'ambitieux, d'organiser la paix selon les moyens de la guerre. Ces cortèges, ces cris rythmés, ces nobles saluts, cette belle obéissance, tout cela gouverne autrement que par la peur, et principalement, à ce que je crois, par l'admiration. Cette discipline envahit le corps du spectateur, et dispose

ses pensées par ce détour. Il est presque impossible de penser contre un bataillon de chasseurs à pied qui défile; cette forte musique et ce mouvement qui s'y accorde occupent tout l'esprit. Voir est la même chose qu'approuver; et cette publique approbation régit ensuite les pensées les plus secrètes, par la difficulté d'être hypocrite. Aussi n'a-t-on à punir que les cyniques, qui sont peu nombreux.

La force d'une police qui n'est que police m'effraye moins. L'agent ni le garde municipal n'entreprennent point sur mes pensées; ils ne visent point à convertir; ils ne montrent point cette redoutable foi qui convertit déjà par l'imitation involontaire. Aussi n'y a-t-il rien de plus facile que d'obéir à la force de police. L'ordre est assuré et la liberté de chacun est sauvée en même temps. C'est pourquoi cette force n'est pas violence, même en son action la plus vive. Mais l'autre force est violence par le seul spectacle; c'est à mon jugement qu'elle en a. Et c'est sans doute le citoyen le mieux discipliné qui sent aussi le mieux cette nuance d'injure, ce qui le pousse, contre toute attente des comédiens de la politique, à siffler sur le passage de l'arrogant cortège. Ce qui ne signifie point qu'il désapprouve, mais plutôt qu'il refuse d'approuver par des preuves qui le prennent ainsi à la gorge. Et tous ces effets résultent de civilisation à proprement parler, quand les citoyens se sont délivrés de cette idée qu'il faut approuver avant d'obéir. Et je conçois au contraire que des populations un peu plus sauvages, et promptes à la révolte, soient aisément gouvernées par des moyens de théâtre.

6 mai 1923.

LE CULTE DES ANIMAUX

Il n'est pas étonnant qu'un castor ronge l'arbre qui est au bord de l'eau; non plus qu'il le ronge du côté de l'eau; non plus que l'arbre tombe en travers du ruisseau; non plus qu'un barrage se forme, par tout ce que le ruisseau charrie. Pour arriver à expliquer cette célèbre industrie des castors par des causes de ce genre-là, il faudrait observer sans admirer. Une sorte de religion

va naturellement à l'animal, et les pensées du naturaliſte sont toujours trop égyptiennes. Un chasseur prête généreusement à son chien. Les oiseleurs font conversation avec les oiseaux. Un oiseau trouve à se baigner, et ensuite il chante; on veut croire qu'il remercie.

Le tissu des nids eſt un objet d'étonnement; il nous semble que l'oiseau a entrelacé les racines, les roseaux et les crins à la manière d'un vannier. Je remarque à ce sujet-là que le crin d'un vieux coussin, longtemps foulé, forme une sorte de feutre; il aurait fallu un adroit vannier pour entrelacer les brins comme nous voyons qu'ils sont; mais cela s'eſt fait par élaſticité et tassement, chaque brin se coulant par où il trouve passage.

Un chien fait son lit dans l'herbe en tournant sur lui-même plusieurs fois avant de se coucher; les brins d'herbe s'arrangent comme ils peuvent, et selon la forme de cet animal tournant; et cela fait une sorte de corbeille, qui semble conſtruite en vue d'une fin, quoiqu'elle s'explique par les causes. J'en dirais autant du nid et de l'oiseau, qui lui aussi se tourne en tous sens et foule son matelas, traçant une sorte de cercle sans y penser. Plus évidemment le ver à soie, dès qu'il sécrète un fil aussitôt séché et réſiſtant, a bientôt limité ses mouvements, et finalement s'emprisonne lui-même. Comprendre cela, c'eſt penser qu'il fait son cocon; mais faire naître un cocon d'une pensée, c'eſt ne rien penser du tout. Il faut toujours que, partout, du pourquoi j'arrive au comment. Aussi, par précaution de méthode, je poserais d'abord la sévère idée de Descartes, d'après laquelle les animaux ne pensent point. Cette idée offense tout le monde. Mais pourtant que dit-on quand on explique un fait par une pensée ? Quand on dit que l'oiseau fait son nid pour y pondre et y couver, qu'explique-t-on par là ? Il faut voir comment il fait, c'eſt-à-dire considérer sa forme, ses mouvements et les choses autour.

L'inſtinct eſt entièrement inventé; nous imaginons quelque besoin s'éveillant à l'intérieur de la bête. Or c'eſt l'occasion qui fait l'inſtinct; c'eſt le terrain qui change l'agitation en un mouvement. Il n'y a donc rien à admirer dans l'animal, ni aucune âme à y supposer, ni aucune prédiction à en attendre; l'animal eſt une masse matérielle qui roule selon sa forme et selon le plan.

C'est en observant ainsi d'un œil sec le vol des oiseaux que l'on est parvenu au vol plané. Nos actions valent mieux que l'instinct et quand nous avons éliminé d'un problème physique tout ce qui est hors physique, nous tenons la solution si nous nous laissons aller; telle est, au fond, l'histoire de la technique.

Bossuet, en sa célèbre histoire, pose que le peuple romain a étendu ses conquêtes d'après un décret providentiel, et en vue de préparer la monarchie spirituelle, dont il faisait le lit ou le nid, en quelque sorte. Voilà donc une pensée à l'œuvre. Mais il faut voir le comment, ce qui revient à considérer le climat, le terrain, les productions, l'industrie, le régime des fleuves, les estuaires. Car il est très évident qu'un homme ne peut agir où il n'est pas, ni couper un arbre avec ses dents, ni percer le bois avec ses ongles, et qu'un bateau à grande quille ne naviguera point sur un marais; et penser que les choses ont été faites comme Dieu l'a voulu, c'est toujours penser qu'elles ont été faites selon les lieux et selon les forces. Par exemple c'est la fièvre due aux brouillards nocturnes qui explique ce forum, qui n'était habité que de jour. Et il est remarquable que Bossuet ait conduit ses pensées dans le vrai chemin, préparant Montesquieu et le marxisme, qui nous apprennent enfin comment est fait un nid, laissant aller le pourquoi.

Une bataille étonne d'abord l'historien, par l'entrelacement des causes qui mènent au résultat. Et comme ce résultat était la fin poursuivie par l'un des généraux, tous les mouvements sont orientés à partir de la pensée dirigeante; ainsi raisonnent les théologiens bottés. Mais le naturaliste recherche les passages abrités, sûr que les troupes ont incliné par là, expliquant le mouvement tournant par l'obstacle, et la reconnaissance de cavalerie par le fourrage. Comme Tolstoï, expliquant le génie du général par ceci qu'il veut avec confiance ce que ses troupes font. D'où l'on voit qu'il se glisse de l'anthropomorphisme dans l'étude de l'homme aussi.

8 mai 1923.

ENCORE DES MOUTONS

POURSUIVANT mes études de la politique moutonnière, où je suis entré en suivant Platon, je venais à comprendre que les moutons ont un grand pouvoir sur le berger, et presque sans limite. Car si les moutons maigrissent, ou si seulement leur laine frise mal, voilà que le berger est malheureux, et sans aucune hypocrisie. Que sera-ce si les moutons se mettent à mourir ? Aussitôt le berger de chercher les causes, d'enquêter sur l'herbe, sur l'eau et sur le chien. On dit que le berger aime son chien, qui est comme son ministre de la police; mais il aime encore bien mieux ses moutons. Et s'il est prouvé qu'un chien, par trop mordre, ou par trop aboyer, enfin par une humeur de gronder toujours, enlève à ses administrés appétit de manger, d'aimer et de vivre, le berger noiera son chien. C'est une manière de dire que les opinions du troupeau font loi aux yeux du berger; même les plus folles; et le berger ne s'arrêtera point à dire que les moutons sont bien stupides, mais il s'appliquera aussitôt à les contenter, remarquant le vent qu'ils aiment, comment ils s'arrangent du soleil, quels bruits ils redoutent, et quelle odeur les jette en panique.

C'est pourquoi le berger ne serait nullement hypocrite s'il parlait en ces termes à ses moutons. « Messieurs les moutons, qui êtes mes amis, mes sujets, et mes maîtres, ne croyez pas que je puisse avoir sur l'herbe ou sur le vent d'autres opinions que les vôtres; et si l'on dit que je vous gouverne, entendez-le de cette manière, que j'attache plus de prix à vos opinions que vous-mêmes ne faites, et qu'ainsi je les garde dans ma mémoire, afin de vous détourner de les méconnaître, soit par quelque entraînement, soit par l'heureuse frivolité qui est votre lot. Vous n'avez qu'à signifier, dans chaque cas, ce qui vous plaît et ce qui vous déplaît, et ensuite n'y plus penser. Je suis votre mémoire, et je suis votre prévoyance qu'on dit plus noblement providence. Et si je vous détourne de quelque action qui pourrait vous séduire, comme de brouter l'herbe mouillée ou de dormir au soleil, c'est que je suis assuré que vous la regretteriez. Vos volontés règnent sur la mienne; mais c'est trop

peu dire, je n'ai de volonté que la vôtre, et enfin je suis vous. »

Ce discours est vrai et vérifié. Ainsi qui voudrait instituer le suffrage universel chez les moutons, par quoi le berger pût être contrôlé et redressé continuellement, s'entendrait répondre que ce contrôle et redressement va de soi, et définit le constant rapport entre le troupeau et le berger. Imaginez maintenant que les moutons s'avisent de vouloir mourir de vieillesse. Ne seraient-ce pas alors les plus ingrats et les plus noirs moutons ? Une revendication aussi insolite serait-elle seulement examinée ? Trouverait-on dans le droit moutonnier un seul précédent ou quelque principe se rapportant à une thèse si neuve ? Je gage que le chien, ministre de la police, dirait au berger : « Ces moutons ne disent point ce qu'ils veulent dire; et cette folle idée signifie qu'ils ne sont pas contents de l'herbe ou de l'étable. C'est par là qu'il faut chercher. »

12 mai 1923.

HUMANITÉS

Il n'y a point d'Humanités modernes, par la même raison qui fait que coopération n'est pas société. Il faut que le passé éclaire le présent, sans quoi nos contemporains sont à nos yeux des animaux énigmatiques. Ils le sont pour nous, si nous manquons d'études; ils le sont en eux-mêmes, s'ils manquent d'études. L'homme qui invente le téléphone sans fil n'est qu'un animal ingénieux; ce qu'il peut montrer d'esprit vient d'autre source.

J'ai observé un certain genre d'incrédulité qui ne suffit à rien. Les dogmes de l'Église sont à première vue indémontrables et même absurdes. Soit donc, et laissons-les. Mais celui qui regarde dans les perspectives du temps aperçoit beaucoup d'autres dieux, d'autres cérémonies, et des temples qui parlent humainement. Chaîne d'énigmes qui détourne de s'ébahir parce qu'un polytechnicien va à la messe. Les hommes ont suivi bien d'autres messes. Mais il faut s'approcher; il faut connaître un peu plus intimement le peuple du Droit, qui est le Romain, et le peuple sophiste, qui est le Grec; sans négliger le peuple adorant, qui est le Juif. Ici un sublime sauvage et impos-

sible; ici, par une crainte sans mesure, les superstitions de la main et du pied, du couteau de table et du pot à beurre. Dans les deux autres peuples, si proches de nous aussi, mais par d'autres côtés, des dieux en tout bois et sur toute colline, des oracles, des augures et des aruspices. L'Égypte et l'Assyrie, incompréhensibles, forment le fond lointain. L'Orient rêve encore derrière, et le Polynésien danse. On ignorerait tout de l'homme si l'on n'avait, par bonheur, familiarité avec les Juifs, avec les Grecs, avec les Romains, qui ont tant avancé en diverses parties de la sagesse, gardant avec cela d'étonnantes erreurs. Celui qui ignore cela est sauvage encore, par une incrédulité mal assise; dont Montaigne nous peut guérir; mais il nous renvoie aux Anciens; il y faut aller. Ou bien considérer Pascal comme une sorte de fou, et même Descartes, qui pèlerina à Lorette. Ainsi le Moderne, j'entends sans culture rétrospective, ne voit que fous; mais je l'attends au spiritisme, à la théosophie, à tous ces fruits de l'étonnement; car ce sont des moments dépassés; mais il faut les avoir dépassés et surmontés, par une sorte de jeu. Les études classiques assurent le pied sur cette planète; l'homme s'y étudie à croire sans se jeter. Nos folles guerres viennent certainement de trop croire, comme il arrive à ceux qui n'ont rien vu.

Polynésien téléphonant, cela ne fait pas un homme. D'où ces autels sanglants, et sans dieu. Mais tous les autels furent sanglants et sans dieu. On ne remarque pas assez que l'humaniste, déjà avec rosa la rose, se lave les mains de ce sang mêlé à l'eau de la source Bandusienne. Les Bacchantes retournent à la frise de marbre. Poésie guérit de frénésie. Les surprises du cœur sont disciplinées; un dieu balance l'autre. Le galop des Centaures ne jette plus dans la charge panique. Déjà Socrate et Phèdre, leurs pieds nus dans l'eau, s'amusaient à l'entendre. Ce sont nos travaux d'Hercule, et nos voyages d'esprit, par quoi nous effaçons sur la médaille humaine ce pli de fanatisme bas. D'où mûrira l'enthousiasme qui ne tue point. Jaurès modèle. Modèle de tous, et du forgeron encore mieux; car toute force est redoutable, et à elle-même aussi. Les Belles-Lettres donc pour tous? Et pourquoi non? Regardons cette idée en face.

14 mai 1923.

LA PREUVE

L'HOMME qui avait avalé une preuve courait ici et là comme un enragé. Cela se comprend; les preuves ne sont pas des choses à manger, mais plutôt des choses à considérer, je dis même à bonne distance; et j'approuve que l'on fasse un saut de côté quand une preuve vous tombe dessus. De même, quand une preuve s'offre comme un piège, j'approuve qu'on tourne autour; il sera toujours temps d'y entrer. Ce monde tout entier est une lourde preuve, qu'il faut explorer avec précaution, donc qu'il faut tenir à distance de vue; mais les mystiques l'ont dans l'estomac.

Dodone parle toujours; même un chat signifie trop. Je comprends que l'Égyptien ait adoré le chat, le bœuf et le crocodile, le fleuve, la source et le rocher. Mieux encore d'adorer le tout, incompréhensible et irréfutable. L'être te tient, dès que tu lui donnes quelque chose. Le fait tue la pensée. C'est pourquoi il est beau de voir Descartes manœuvrer devant les preuves, comme un Napoléon d'esprit, s'essayant d'abord à dire non, ce qui est dire oui à soi pensant. Mais ce gentilhomme n'est point assez lu, ni comme il faudrait. On invente un pédant du nom de Descartes, et on le fuit. Ce qu'on apprendrait du véritable Descartes, ce serait la légèreté de main, et la précaution de se refuser, que les escrimeurs appellent si bien retenue de corps. Ce qui se voit surtout à ceci que son Dieu est toujours le Dieu pensant, et nullement le Dieu pensé; mais n'allez point avaler encore ces preuves-là; ce n'est que spectacle, métaphore, modèle de l'homme. Son mécanisme de l'Univers est modèle aussi, modèle d'objet; sans présages et sans prétentions; chose purement chose, que l'on peut changer sans égards. Nécessité nue, existence nue; et c'est ce que le mécanisme signifie d'abord par l'inertie, idée admirable. Ces précautions prises, et le monde étant purgé d'âme, et l'âme aussi comme purgée du monde, alors l'incrédule ne refuse point trop à la coutume, et souvent décide de ne point examiner du tout, comme en religion ou politique; il croit, mais c'est qu'il le veut bien. Écrivant du mouvement de la terre, il dit qu'il serait bien fâché de déplaire

aux hommes « qui n'ont pas moins de pouvoir sur mes actions que ma propre raison sur mes pensées ». Ici est la charte de l'homme libre.

Montaigne aussi est un homme, mais encore plus secret en sa façon de croire et de ne pas croire. Semblable en son jeu à ces fins lutteurs qui semblent lutter en simulacre parce qu'ils jugent la prise et ne l'essaient point témérairement; ou comme ces boxeurs toujours dansants; ou comme ces généraux manœuvriers, toujours se dérobant et revenant, en sorte que la victoire est de position, et assurée presque sans combat. Ainsi Montaigne se glisse entre les preuves et fait sa retraite victorieuse. Accordant beaucoup et peut-être tout, mais sa force d'esprit toujours sauve. Étant assuré, il me semble, de ne se point tromper, tant qu'il n'est pas forcé. Le plus doux esprit, mais le plus ferme et le plus libre. J'ai reconnu depuis ce visage de chez nous en un janséniste qui faisait la guerre, et fort bien, qui savait tout et qui ne croyait rien, hors le tout à fait incertain. Je le lui dis un jour; il en fut choqué, et, depuis, encore un peu plus froid et renfermé; d'ailleurs paternel, simple et brave. Je crois avoir bien compris ce regard blanchi par l'âge et qui voulait dire : « Qu'y a-t-il au monde à quoi il vaille la peine de croire, sinon le vouloir? Et qu'y a-t-il de moins croyable et de moins solide pour ces hommes épais? Jusque-là faible et incroyable qu'il ne serait rien si je n'y croyais. » Il s'appelait Bayle; ce nom est comme un monument. Ici ma couronne.

28 mai 1923.

A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

Ceux qui s'en vont à la recherche du temps perdu n'ont point le visage tourné vers le passé. Cette situation est contre nature et presque impossible; nous ne savons point vivre à rebours; mais au contraire bondissant jusqu'à un moment de notre âge, nous recommençons à vivre en pensée selon la suite véritable, marchant toujours du passé à l'avenir. L'autre manière, qui remonte le cours du temps, est abstraite, et convient à

la recherche d'un nom, d'une date ou d'une rencontre; ici le raisonnement nous conduit. Nous nous disons, parlant et discutant en dedans de nous : « C'était avant les fêtes de juillet; car cette année-là nous le vîmes au bord de la mer. » « C'était avant mon deuxième examen, car je me souviens que j'en avais bien peur. » Chacun est alors historien; ce thème convient pour la table de famille; la chronologie s'élabore en allant du présent au passé; et c'est ainsi qu'Halley cherchait sa comète dans les chroniques, après avoir d'abord recueilli les observations des astronomes, plus récentes et mieux déterminées.

L'autre souvenir est solitaire, et proprement romantique. De nouveau je pars; de nouveau je devine avant de savoir; j'imagine d'abord d'après des noms et des récits; puis je vois les choses de loin, d'ensemble, et mal; puis je m'approche et je fais le tour de chacune, enfin cueillie et bientôt desséchée. Comme on voit si bien dans Proust. Le réveil se fait par un rêve où les choses sont toutes, mais d'abord en reflets et conjectures; l'apparence premièrement. Le monde finit par se montrer; il n'est jamais comme on croyait. Ce voyage de la poésie à la prose définit le roman. Et l'on voit par cette remarque que l'historien n'est pas romancier du tout; l'historien n'a point de jeunesse; à chaque moment il nous dit tout ce qu'il sait. Il ne tend point d'abord cette pellicule sur laquelle se projettent des images déformées. Il n'a point de perspectives sur ce qui est ni sur ce qui sera : il est partout à la fois. Au contraire, ce qu'ont essayé Stendhal de Waterloo et Tolstoï d'Austerlitz, pages justement fameuses, est proprement romanesque. Ces peintures ont de la jeunesse; l'avenir ne s'y dessine point comme il sera.

Celui qui se souvient ainsi, le visage tourné vers l'avenir, sait pourtant bien où il va. Comme le héros du *Lys,* quand pour la première fois il voit sa chère vallée. L'effet de cette poésie est tel que l'avenir est pressenti, quoique caché. Nous marchons à l'avenir, mais cet avenir est passé et nous le savons bien; irrévocable, nous le savons bien. En ces jeux du souvenir, l'avenir s'offre donc comme irrévocable et déjà accompli. Cette étrange idée marque toutes nos espérances. D'où un renversement des notions, qui nous fait dire, quand

l'avenir s'eſt fait, qu'il était déjà et que toute vie eſt décrite d'avance. Nous lisons le moment d'aujourd'hui comme une page de roman; il nous semble que la suite eſt entre nos doigts. Cette idée fataliſte a régné sur les hommes, après l'idée du merveilleux ou du miracle, qui eſt tout autre et qui vient du rêve où en effet rien n'eſt impossible. Il y a longtemps qu'on ne croit plus au rêve; mais on croit encore au souvenir, parce qu'on n'y a point pensé avec réflexion et c'eſt le jeu du souvenir qui a fondé cette autre idée, opposée au merveilleux, à savoir que tout eſt impossible hors ce qui sera. Et cette idée n'eſt pas mieux fondée que l'autre. Sans doute sommes-nous à l'âge où l'idée que l'on peut faire l'avenir sera à son tour efficace, le pressentiment devenant un objet de musée, ainsi que les autres dieux.

10 juin 1923.

MON ESPRIT, JE VEUX PARLER A VOUS...

Mon esprit, je veux parler à vous; et tenez-vous sage. Avez-vous assez honoré les Muses? Non pas, à ce que je crois. Mais plutôt, dans le feu de la jeunesse, et vous livrant à cette facilité qui eſt de vous, vous avez fait sonner ces clefs abſtraites du savoir, qui en effet ouvrent toutes les portes. Vous avez donc choisi de philosopher quand c'était le temps de chanter. Votre punition fut de venir pour commencer à la fin des fins, qui eſt la politique raisonnable; et, si je ne me trompe, la résignation vous eſt venue avant l'ambition. D'où ce mépris pour les poètes. Les pédants, qui voient jour dans les hommes comme sous des arbres, surent bien alors vous piquer du nom de poète; injuſtice, mais méritée. Je vois ici vingt années perdues, pour le moins. Car, comprendre Platon, ce n'eſt pas beaucoup; il faut être soi-même Platon et penser difficilement. Le filet ne prend que des poissons; et qu'eſt-ce qu'un poisson hors de la mer? Qu'eſt-ce que le Platon des *Lois* si l'on n'a point lu le *Phèdre* assez, jusqu'à diſtinguer, comme en deux couleurs, les deux versions mêlées de cet écrit merveilleux? Or cela n'eſt pas arrivé à vous, quoique vous n'en fussiez pas si loin, je le reconnais. Non plus,

quoiqu'ayant rencontré le maître des maîtres, vous n'avez pas su vous jeter dans le *Timée* comme dans un monde du haut du ciel. Non point donc le retour d'Ulysse; mais plutôt voyager après fortune faite. Faire après mépriser, comme la guerre et l'amour, c'était voir en quelque sorte le dos de tout et l'arc-en-ciel après la physique.

Rien n'est perdu. Rien n'est jamais perdu. La plus dure prise de l'entendement tient encore quelque chose de plus qu'elle ne veut. Ainsi les arts vinrent à vous par leurs idées; ce fut une belle chasse; le *Timée* rompu, mais une perle est encore quelque chose. Cela, car je vous fais justice, ô mon esprit, par la grâce de laisser aller, enfin par cette négligence, fruit de violence; et c'est encore aimer, si on ne peut mieux. Les arts donc s'ordonnèrent par rupture et opposition, comme on taille des images. Mais, ainsi que le remarqua un homme attentif et nourri des poètes, c'était passer à côté de la poésie sans la voir, de la poésie qui, peut-être, réunit tous les arts. Sculpter tous les arts, ce n'est jamais que sculpter, et sans matière. Ainsi le Jupiter politique mit tout en ordre par la lance de Minerve. Mais Eupalinos, au centre de son art, les voyait mieux tous, ou, pour dire plus exactement, les éprouvait ensemble au creux de sa main. Encore mieux placé peut-être le poète, dont souvent j'ai voulu rire; mais toutes les choses ensemble n'en faisaient pas moins leur bruit propre chacune contre la pointe de ses rimes, et lui revenaient au cœur par ce musical désaccord. Et ce sont les grains de colophane qui font musique. Ainsi, par des chemins de hasard, d'architecture à musique, et, dans ce détour, capturant aussi le dessin et la plus profonde géométrie ensemble, peut-être sans le savoir, le poète se retrouve, entendement et nature à la fois, dans cet homme de mer aux barques à demi fluides. Et, par la fiction des ombres et de la mort, la réflexion trouve aussi son lieu et même sa règle. Je te suivrai, poète; et, par les marches du soleil, plus d'une fois mon ombre sera devant tes pas.

11 juin 1923.

LES VALEURS EINSTEIN COTÉES EN BOURSE

Le vieux Salamalec remonta du royaume des Ombres, à la faveur de la nuit, et se plaça près de la tête de son fils, professeur et académicien, qui pour lors rêvait aux anges. Il lui parla à l'oreille et lui dit : « Mon fils, ne placez pas tout votre argent sur Einstein. Je n'entends pas mon argent, qui est en bonnes valeurs, je le sais; j'entends votre argent à vous qui est de gloire et qui orne notre nom. Vendez à de bonnes conditions tout le papier Einstein; vous le pouvez encore; et sachez que c'est votre père lui-même qui vous le conseille. »

Le dormeur là-dessus s'agitait. « Comment ? disait-il; aucune valeur fut-elle jamais mieux garantie ? A peine deux physiciens sur mille, gens de métier, il est vrai, dont l'un dit que c'est absurde, et dont l'autre dit que ce n'est rien. Au reste de quoi se mêle aujourd'hui mon père vénérable ? Et que sait-il de ces choses ? Ce rêve est ridicule. Éveillons-nous. »

« Mon fils, dit le père, non, ne vous éveillez pas encore; restez encore parmi les Ombres. Car je ne vous parle pas sans raison. Il n'y aurait point de faillites sans la confiance de beaucoup. Mais ignorant ces autres valeurs, dont je vois que vous avez bourré votre portefeuille, j'ai interrogé là-dessus des Ombres considérables. Du célèbre Blaise Pascal, fort renfermé et froid, je n'ai pu tirer que des paroles énigmatiques : « Un aveugle de naissance, qui rêverait toutes les nuits qu'il voit; c'est par les doigts qu'il en faut juger. » Ce sont ses propres paroles. Mais M. Durand, qui enseigna la logique, me fit plus large part de ses pensées. « Je ne m'étends point, a-t-il dit, sur les jeux de l'algèbre, qui ne rendent jamais que ce qu'on leur donne, ni sur les expériences, qui peuvent toujours s'expliquer par plus d'une supposition, et ne prouvent donc jamais la vérité de pas une. Toutefois les conclusions me suffisent, d'après lesquelles l'univers serait fini, tout mouvement revenant sur lui-même selon une loi de courbure, et après des millions ou des milliards d'années. Ici sont enfermées toutes les confusions possibles concernant, soit la forme et la

matière, soit le contenant et le contenu; sans compter l'absolu partout, sous l'annonce de la relativité généralisée. Car qu'est-ce, je vous le demande, que le courbe, sans le rapport au droit ? Et qu'est-ce que cette courbure bordée de néant ? Nous voilà revenus à la sphère de Parménide. Mais j'attends qu'un de ces matins cet auteur propose comme possible une marche rétrograde du temps; car je ne vois rien, dans ses principes, qui y fasse obstacle. Ainsi je reviendrai sur la terre, et à l'école, et je mourrai le jour de ma naissance. Ces puérilités étonnent les ignorants; seulement à nos yeux elles sont usées. » Ainsi parla cette Ombre à l'ombre de votre père. Vendez, mon fils, vendez la valeur Einstein. »

Le dormeur cependant cherchait le monde; ses bras tentaient de saisir l'Ombre messagère; trois fois il crut la saisir; mais comment aurait-il saisi ce rayon de lumière matinale qui jouait sur ses doigts ? Ainsi le songe impalpable jetait pourtant quelque lumière en ses pensées. Il s'éveillait deux fois. Il parlait maintenant à son propre esprit. Cependant la nature plus forte, par le chocolat et les pantoufles de vert brodées, l'eut bientôt rejeté dans le songe académique.

13 juin 1923.

RÉVOLUTIONS DE TAUPES

IMAGINONS un homme comme il s'en est trouvé, qui vit à Paris pour son plaisir et à qui ses intendants font passer l'argent des fermages. Ce régime de propriété n'est point juste; on en conviendra; et l'on cherchera quelque réforme des lois par laquelle celui qui cultive une terre de ses propres mains en serait le maître. Mais la solution échappe toujours à l'esprit contemplatif, parce qu'il ne fait rien. Cependant l'oisif se trouve bientôt exproprié. L'intendant prélève sur tout, par son active présence, et par ce jugement qui s'exerce tout près de la chose. Le laboureur, plus près encore, étend plus sûrement son droit. La sobriété et l'épargne tiennent à lui comme sa pauvre veste; il a les vertus de son état; cette même main ne sait dissiper, qui sait produire, et le plaisir est attelé avec le travail; tous deux tirent ensemble.

D'où cette passion d'acheter la terre; d'où ces projets nourris par de constantes perceptions. La terre lui vient par petits lots; et nécessairement cette terre conquise est bien mieux cultivée que celle qu'il tient à ferme. Ainsi, par mille causes, l'immense propriété de l'oisif perd valeur, à mesure que la force de travail s'en retire. Il faudrait être sur place et savoir tout; mais cela ne s'improvise point. L'oisif vendra son bien au paysan. Justice. Et la terre produira davantage, dont tous profiteront, ce qui est encore une sorte de justice. Cependant le paysan n'a point du tout pensé à la justice.

Cette révolution de taupes s'est faite pendant la guerre d'un mouvement accéléré; elle se faisait déjà vingt ans avant la guerre, et j'en ai vu en ce temps-là d'étonnants exemples. Elle s'est faite toujours et se fera toujours, dès que le paysan sera protégé contre violence et pillage. C'est la volonté réelle qui l'emporte ici; non pas la volonté juste; car si le métayer fait passer un peu trop d'engrais sur ses terres à lui et rentre premièrement son propre foin, cela ne fait pas que la justice se réalise moins vite; tout au contraire. Mais il semble que le travail même, et les vertus individuelles qui y sont attachées, saisisse exactement ce qui lui est dû. La justice serait donc l'effet non point d'une idée juste, mais plutôt de vertus moins abstraites et plus rustiques. Ce qui gagne la partie, c'est le courage, c'est la vigilance, c'est la frugalité, enfin toutes les formes du vouloir toujours surmontant le paresseux désir. La vertu prend ici tout son sens; elle est d'abord efficace, et juste par surcroît.

Des exemples comme ceux-là, joints à d'autres raisons, me feraient comprendre ce que Platon a voulu nous dire, répétant que nul n'est méchant volontairement. Car je vois bien clairement que les vertus individuelles sont toutes des effets de volonté, et que le courage est au fond de toutes; au lieu que la lâcheté et la paresse sont au fond de tous les vices. Il n'est pas besoin de vouloir pour fuir, pour céder, pour dormir trop ou pour rester trop longtemps à table; ces choses vont de soi. Il faut vouloir pour se tenir debout; mais pour tomber ce n'est pas nécessaire; la pesanteur suffit. Ainsi, au regard de l'individu, il ne s'agit pas principalement de vouloir bien; il s'agit plutôt de vouloir énergiquement, ce qui est tout le bien. Et Platon allait jusqu'à dire que par ces vertus

qui sont vouloir, ou ferme gouvernement de soi, la justice sera. Ici les objections pleuvent. Est-ce qu'un brigand n'est pas injuste par volonté ? Non, dit l'autre, mais bien par colère et paresse. Ce débat n'est point vain; et par ce chemin, on approche de quelque vérité importante, on le sent bien. Je vous propose un cas remarquable où la volonté suivie, et non certes toujours dirigée selon la justice abstraite, non sans ruse, non pas même sans une sorte d'oubli des autres et de ce qui leur est dû strictement, arrive pourtant à un état plus juste, et par de tout autres voies que celles de la bonne intention.

19 juin 1923.

SINGES

Le Misanthrope me dit : « Ce n'est pas que je méprise l'homme; mais plutôt je ne trouve guère d'hommes. Entendez-moi; j'en trouve assez qui ne savent presque rien, qui sont livrés aux passions, ou bien qui attendent dans la paresse, comme si ce monde leur devait tout; ou bien qui désespèrent; ou bien qui boivent, ce qui est humain, et non point du tout animal. Oui, même parmi les mendiants, il se montre des visages d'homme; aussi les peintres vont là tout droit. J'en viens même souvent à me dire qu'un homme vrai se reconnaît à ceci que n'ayant pu être Alexandre, il ne veut être que Diogène. Et c'est pourquoi je ne trouve pas souvent un homme dans les places presque grandes, là justement où j'en voudrais un.

« Maintenant, dit-il, écoutez une sorte de fable. Je suppose que quelque Jupiter ait fait des singes à forme humaine et sans esprit, à parler proprement, mais doués de cet art d'imiter qu'ont les singes. Quelle perfection, alors, dans les apparences ! Quelle suite dans les signes ! Quelle avance, s'ils distribuent la monnaie reçue au lieu d'éprouver chaque pièce, de la peser, de la faire sonner ! en vérité, mon cher, ils en seront déjà à enseigner, quand les hommes véritables en seront à s'instruire eux-mêmes et à mépriser tout ce mécanique qui tire si aisément la conséquence, et enfin la bavarde, l'éloquente, la per-

suasive mémoire. Qui donc, alors, écrira à vingt ans son premier livre ? Qui donc expliquera les passions sans les connaître ? Qui donc fera sortir, sur tous sujets, ce flot de paroles connues, usées, d'apparence vénérable ? Qui donc sera constant en ses principes, fertile en arguments, imposant par le système, et enfin jouant toujours les mêmes coups, comme une machine pourrait jouer aux cartes ? Sera-ce le singe ou l'homme ? Et quoi de plus ferme qu'une machine ? Qui est mieux d'accord avec soi qu'une machine ? Qui est plus logique, enfin, qu'une machine ? Mais quoi de mieux fait aussi pour classer n'importe quoi, d'après la couleur ou la forme, ou bien pour mettre à part tous les papiers du monde où se trouve écrit un certain nom, comme Victor Hugo, Chateaubriand, Espace, Temps, Attention, Religion ? Grattant aux bibliothèques et ne laissant rien, sera-ce le singe, ou l'homme ? Et par là, composant l'Arlequin de doctrines, sera-ce le singe, ou l'homme ?

« En toute sorte de politesse, dit-il, qui le mieux saura saluer ou flatter ou sourire, ou bien faire passer sans accident un plateau chargé de verres et de bouteilles ? La pensée casse; la pensée choque et offense. La pensée inquiète aussi le pensant. Composez un tribunal d'hommes; peut-être ils choisiront le singe. Mais que dis-je là ? N'est-il pas vraisemblable que les singes l'ont emporté depuis longtemps sur les hommes, en ce Droit érudit et accumulant, où les textes font pensée ? Quoi de plus facile que de juger selon les précédents ? La pensée y nuit tellement qu'on voit beaucoup de juges dormir aux audiences; et ce ne sont pas les pires. Toutefois je perds même cette marque, car le sommeil s'imite aussi, je dis le vrai sommeil. Maintenant, pour aller à la noix, ne point la quitter des yeux, faire cependant ce qui est requis et attendu; de tout événement faire approche; et, même en se rangeant par respect, faire un pas vers la noix; et, tendant la main en signe d'amitié, la tendre encore vers la noix; quand on la tient, aussitôt la briser et la manger, dans une inattention aux autres choses qui joue alors la grandeur et le mépris; tout cela n'est-il point du singe ? Aussi de dire ce qui plaît aux hommes, ce que les hommes ont souvent pudeur de dire ? Et se faire meilleur que l'on est, cela n'est-il pas plus facile si l'on n'est rien ? Plus facile si l'on estime seulement d'après

la noix ? Peut-on être courageux en paroles, si l'on a seulement un peu de ce courage qui parle à la peur voisine et la surmonte ? « Je fuyais », dit l'homme ; mais : « Un Français ne fuit jamais », dit le singe. D'où je soupçonne, mon cher, que beaucoup d'hommes ont pris enfin le parti d'imiter les singes. »

23 juin 1923.

DE L'IDÉE VRAIE

Les Stoïciens sont bien connus pour avoir enseigné que vertu n'est autre chose que volonté. Mais ils disaient de même que la vérité est dans la volonté, et cela est moins aisé à comprendre. Suivons donc un de leurs chemins. Ils se mettaient et se conservaient comme par religion toujours en présence de ce vaste monde, où l'on ne pourrait jamais trouver deux feuilles d'arbre indiscernables, deux œufs identiques, ni deux jumeaux sans aucune différence ; tels étaient leurs exemples favoris ; mais personne de notre temps ne serait embarrassé pour en trouver d'autres ; car le savoir, à mesure qu'il suppose des ressemblances, fait aussitôt apparaître des différences, et nos instruments multiplient sans fin la variété du monde. Aucune chose donc ne sera deux fois, et aucune chose n'est en même temps deux fois. C'est le regard d'Aristote qui le premier fit naître et comme fructifier cet aspect du vrai, pour la confusion des discoureurs.

Voilà donc une notion bien fondée et aujourd'hui commune. Allons donc par là, et disons deux choses, la première c'est qu'on ne peut savoir tout et la seconde c'est qu'on ne peut savoir vraiment qu'une fois. Je m'arrête à la seconde. Une idée ne peut servir deux fois. Quelque brillante qu'elle soit, il faut dans la suite l'appliquer, c'est-à-dire la déformer, la changer, l'approcher d'une nouvelle chose, la conformer à une nouvelle chose. Toujours chercher, donc, et ne jamais réciter. Savoir ce que c'est qu'un médecin, c'est considérer d'après une idée un certain médecin, et découvrir qu'on ne savait pas ce que c'était qu'un médecin. Même chose à dire pour un avare, un courageux, un fourbe, une coquette. L'objet donnant toujours quelque chose de neuf à saisir

et qui dépasse notre projet, on voit que le plus savant n'est pas plus dispensé que le moins savant de penser ferme en toute rencontre et d'enfoncer l'idée comme un outil investigateur. Appliquer est inventer, et l'idée n'est vraie que là; hors de là, morte; hors de là, fausse.

Donc au lieu de dire que l'idée est vraie, il vaut mieux dire que c'est l'homme qui est vrai, par ce mouvement de connaître qui est mieux connaître et avancer un peu, ou, pour autrement dire, se réveiller à chaque instant et passer de l'idée au fait. Mais ce mouvement est sans fin; car le fait dans la pensée devient de nouveau idée et pour un nouveau butin. D'autres êtres se montrent auxquels il faut l'essayer, par la rencontre de deux violences, dirais-je presque; car l'idée est maintenue comme par serment, et l'être en même temps la rompt; l'éclair du jugement est en la rupture. Or le forgeron de faits, en ce travail où il use ses outils, est proprement dans le vrai, ou plutôt lui-même vrai; et il n'y a pas à considérer si le vrai auquel il arrive par un énergique effort n'est point le faux pour un autre; mais tous deux sont égaux; égaux selon la vérité, autant qu'ils jugent; égaux selon l'erreur, autant qu'ils dorment. C'est pourquoi, disaient nos sages, le sage ne se trompe jamais, même quand il se trompe, et le sot se trompe toujours, même quand il dit vrai; ce qu'il dit est le vrai d'un autre, non de lui. Comme le polytechnicien qui se sert des triangles semblables; il dit le vrai d'un autre. Mais Thalès, inventant les triangles semblables, dit son propre vrai. Au reste, le polytechnicien a bien pu les inventer aussi, quoiqu'on ait pris toutes les précautions pour penser à sa place. Ici est le jugement; et le reste n'est que singerie.

1er juillet 1923.

LE MÉTIER DE ROI

Les royalistes font argument de ces guerres ruineuses qui furent la suite de tous les mouvements de la Liberté. Il faut avouer qu'une monarchie héréditaire est civile par son essence, et qu'elle ne laissera point s'étendre le pouvoir militaire, lequel, par sa nature même, dépose

continuellement le roi. Ajoutons que la nation armée ne peut plaire au roi; car que sont ses gardes à côté ? Mais il y a mieux à dire, je pense. Je vois toujours de la passion et même de l'humeur dans la politique d'un ministre; c'est qu'il est entouré de rivaux qui guettent la faute, et enchérissent sans aucun risque sur l'audace, sur l'honneur, cherchant toujours à piquer au vif l'homme et le piquant en effet. Ainsi le ministre s'anime au jeu. Même dans la paix, il combat toujours; ce mouvement est dangereux dans le pouvoir; il se communique au corps entier qui devient querelleur par trop de gestes. Un roi héréditaire est plus large de base et moins sujet aux oscillations. Cette majesté, qui est bien à lui, le détourne de brusquer rien. Il décide sans appeler l'irritation au secours. Au contraire un ministre n'est puissant que par l'exaspération. Toutes ces remarques appartiennent à l'utopie, car la majesté ne peut renaître.

Mais ce reproche aux démocraties, qu'elles sont toujours à vouloir se battre, ne nous fera-t-il point réfléchir ? Les nations en vérité sont querelleuses, pointilleuses et toujours à supposer l'insulte, comme on voit que sont les parvenus. Je conseille au citoyen d'apprendre un peu le métier de roi. Un roi ne lit point les journaux; il se les fait lire, tout au plus. Il n'est point tant aux aguets pour savoir ce que l'on dit de lui; il n'a pas remis sa dignité aux mains d'un pamphlétaire qui, par état, grossit tout. Le roi n'entend que des termes mesurés, médités, refroidis; l'opinion lui arrive, mais sans les épines. S'il se trouve donc quelque situation difficile, et un peu d'humiliation pour s'être trop avancé, le roi prendra cela sur lui et les formes seront gardées. Nul n'ira dire au roi qu'il fait figure de poltron; au reste il en pourrait rire, puisque, par son métier, il n'en vient jamais aux mains.

Le citoyen, comme roi, est traité avec moins d'égards, et le moindre journal l'entreprend tous les matins sur son honneur; il ne reçoit que des soufflets; tout écrivain lui présente le fusil et le sabre, lui proposant une belle rencontre d'honneur. « Tu vieillis, fantassin; l'Europe se moque de toi; elle dit que tu n'oseras plus. » Ici le jeune bourgeois se redresse militairement. On pourrait croire que le travailleur prendra plus cyniquement la chose; et lui-même le dit; mais ce n'est point vrai. Le corps libre et maigre est prompt à se retourner. L'hon-

neur ne le prend point, mais la querelle le prend. Même dans le paysan, si naturellement mesuré, on surprend une vivacité du mouvement, à la moindre occasion, et une intrépide décision; ce que le cheval et le taureau reconnaissent promptement. Le bond de l'homme est plus redoutable encore que la colère. Or si tout cela était vu et su, et bien tiré au clair, tout homme ferait réflexion sur ceci qu'il est mené et dupe par cette impatience de n'être ni mené ni dupe, et il se ferait une majesté de précaution, par un mépris jusqu'à l'ignorance de ce qu'on dira de lui en Prusse. Car il faut en venir là; sans quoi il sera vrai de dire que l'homme soupçonneux, irritable, intraitable est bien l'image et comme le visage de cette difficile nation.

3 juillet 1923.

LUTTE ENTRE LA COULEUR ET LE DESSIN

La peinture s'égare naturellement par cette condition qui est la sienne de représenter seulement l'apparence. Sa seule règle est de copier exactement la nature; toutefois cette règle manque dès qu'on veut s'y appuyer; car il faudrait donc copier la bruyère brin à brin; et ce n'est pas brin à brin que la nature nous montre la bruyère sur l'alpe ou à la bordure de nos bois. Mais n'est-il pas évident qu'un profil d'homme ne nous montre qu'un œil? Aussi voit-on que les enfants dessinent souvent deux yeux sur un profil; et ce monstre qu'ils ont dessiné nous rappelle que l'apparence est menteuse, et qu'un homme a réellement deux yeux. Ainsi la règle qu'il faut copier la nature se change en une autre, c'est qu'il faut copier l'apparence, et se garder par-dessus tout de penser l'objet tel qu'il est. Courbet, imitant les apparences d'un tas de bois mort sous les arbres, ne voulait point savoir qu'il représentait un tas de bois mort; il s'en tenait à la couleur seulement. L'expérience fait voir que l'on sait toujours trop comment est fait l'objet dont on veut peindre l'image; et tout peintre, en ses premiers essais, suit toujours plutôt l'idée que l'impression, plutôt la vérité que l'apparence. On sait que Corot représenta

d'abord les arbres à peu près comme un marchand de bois les voit; dans la suite il arriva à conquérir l'apparence, qui n'est plus ni arbre, ni brume, ni ciel, mais ensemble tout cela. Toutefois il n'est pas certain que cette apparence émouvante soit la pure apparence, la première apparence; car, si j'ouvre les yeux au réveil, que vois-je d'abord ? Je ne puis le savoir que si je pense ce que je vois, disant que ceci est un arbre, cela une prairie, cet éclair une flaque d'eau et ainsi du reste; ce que je vois n'est jamais la pure et simple apparence; ainsi tout est permis, parce que le pinceau craint le raisonnement.

Le dessin soutient la peinture, mais comme la béquille soutient le boiteux. Le dessin est fort de sa règle, qui nous est montrée et rappelée par l'ombre des objets. De quelque façon que se projette l'ombre de ma main sur un mur, il y a une vérité de ce contour; ce que Ingres a voulu dire en une formule célèbre. Mais, d'un autre côté, l'apparence ne nous fait point voir de lignes; l'ombre n'est pas bordée par une ligne; encore plus évidemment le contour d'une joue; il faut donc que la couleur efface la ligne; seulement il est presque impossible que la ligne ne subsiste pas en son idée, et me voilà à peindre selon l'idée, ce qui nie la peinture.

L'art de la peinture est ainsi travaillé par une lutte qui ne cesse point, l'apparence et le vrai tirant chacun à soi; d'où il arrive que les œuvres manquées flottent toutes entre le dessin colorié et le jeu informe des couleurs. Toute réflexion est funeste ici, car l'un pense trop, et l'autre pense à ne pas penser; la vérité de la chose est affirmée par le dessin ou niée par la couleur; ce n'est toujours pas l'apparence pure. Le peintre ne peut donc se sauver que par le bonheur de peindre, qui se satisfait de lui-même et efface toute idée et tout projet. Il est connu que les meilleurs peintres de la nature non apprêtée vivent longtemps; c'est dire la même chose que de dire qu'ils sont heureux de peindre. Aussi cette grâce de nature ne s'imite point. Il y a quelque chose de pire que de vouloir peindre selon la vérité de l'objet, c'est de vouloir peindre selon la vérité de la peinture. Car les couleurs sur la palette sont aussi des idées, mais de nature chimique. Et l'on peut remarquer que toute décadence de la peinture se marque par quelque chose de

purement minéral ou chimique dans la couleur. Dont le bleu de Prusse et le rouge géranium, justement redoutés, sont les symboles.

7 juillet 1923.

L'AGENT AUX VOITURES

Il est bon de considérer ces agents aux voitures avec leur bâton, et la paix du carrefour. On y saisit très bien le rôle de l'arbitre, et même on peut comprendre d'après cela les malices du droit pur. Remarquez qu'il n'y a point dans ce carrefour un seul homme, chauffeur, cocher ou piéton, qui guette l'occasion d'user de sa puissance selon la loi de la guerre; même la plus puissante automobile ne peut entrer en lutte avec la moindre voiture sans être mise hors d'état de rouler; et nul ne passerait sur le corps d'un piéton pour gagner une précieuse minute. Il n'y a point lutte à proprement parler, mais plutôt embarras. Je vois ici une assez juste image des conflits qui se rencontrent toujours dans le domaine du droit réel.

Remarquez que le droit de circuler, considéré dans son idée, est absolu. Cette voiture à bras existe ici et maintenant, il faut reconnaître cette existence et la contourner. Il serait monstrueux de la heurter, de la bousculer, de la briser volontairement; mais nul n'y pense; et l'intention de chacun est d'user de son propre droit sans s'opposer au droit d'autrui. Dans le fait, cette précieuse liberté périra par l'incertitude; même les brusques arrêts de prudence ou de politesse produiront des chocs en retour; d'où huées et démarrages brusques; il est douteux à chaque instant si l'on gêne plus les autres en hésitant ou en se risquant. D'où une fureur de bonne foi et de véhéments discours, toujours selon le droit. La marchande d'oranges et l'occupante de la limousine figurent ici comme personnes humaines, et cette opposition abstraite ne peut se résoudre. Il se forme un tribunal improvisé et une sorte d'école du droit abstrait qui barre tout. Ainsi le droit absolu de circuler produit aussitôt sa propre négation, qui est l'impossibilité de circuler. Chacun a senti une fois ou l'autre, dans des circonstances difficiles,

que la bonne foi et la sincérité s'empiègent elles-mêmes, comme dit Montaigne, et que c'est la raison même qui serre le nœud. Ce sont de grands moments, parce que le pire vaut alors le meilleur, et l'ironie se montre, qui est la guerre de la pensée contre elle-même. Le droit est ce qui rend les hommes méchants.

L'arbitre taille dans votre droit, sans aucune précaution. L'autre voiture passe, et le bâton se lève justement devant vous. Pourquoi ? Voici une voiture d'enfant. Le petit roi qui est dedans passe la revue des voitures. En principe cela vous semble juste et même beau; l'espèce s'honore ici elle-même. Mais pourquoi ce bébé ici et maintenant ? C'est qu'il a plu ainsi à l'arbitre. Sans raison aucune. L'arbitre ne veut connaître ni cet enfant-là, ni si la maman se trouve en retard, pas plus qu'il ne connaît l'heure de votre train. Ainsi ces ambitieuses raisons, et toutes justes, et toutes irréfutables, qui faisaient tout à l'heure barrage, sont toutes annulées ensemble; et de là résultent ce droit réel et cette paix facile. Mais les plaideurs en sont encore, presque tous, au moment du droit abstrait et du carrefour bloqué; pourvu qu'ils empêchent l'autre de passer, ils se consolent de ne point passer eux-mêmes. Mais que dire du fou qui aurait chargé selon la puissance de sa voiture, et qui dirait, sur la civière : « Il est vrai que j'ai les deux jambes brisées; mais l'autre a la poitrine défoncée; ainsi le droit est sauf. » Ainsi raisonnent les nations.

23 juillet 1923.

ADMINISTRATION ET GOUVERNEMENT

« L'ADMINISTRATION, dit Castor, n'est pas le gouvernement. C'est ce qui se montre dans nos usines ou dans nos maisons de commerce; car il n'est que trop vrai qu'une mauvaise affaire peut être très bien administrée. Je louerai l'ordre, le travail, la probité; par cette clarté de tout, je verrai bien que je me ruine et même pourquoi; mais n'attendez pas que ce sage administrateur fasse retraite, coupe les ponts, brûle les hangars. L'administrateur administre la maladie; il ne la guérit point. C'est l'affaire d'Alexandre de trancher, ou bien de César. Je

pense maintenant à César Birotteau; les petites affaires ressemblent aux grandes. Ce pauvre homme a fait de grandes sottises, mais ce ne furent pas des sottises d'administrateur. Et il est bien nommé César. Il décide mal, mais il décide. Ce sont des décrets de ce genre, où je vois des préférences, des aversions, des passions, qui sauvent ou perdent. L'administrateur ne sauve ni ne perd; il fait ce qu'il fait, bon ou mauvais. Donnez-lui une faillite à mener, il dira : « C'est une belle faillite. » Enfin le zèle doit être gouverné. Quoi de mieux administré qu'un beau cheval ? »

« Conquérant, lui dis-je, vous faites ici de la fumée. Laissez-moi suivre les effets d'après les causes. Mais y a-t-il quelque chose de plus secret qu'une bonne affaire ? Nous avons tous connu de ces hommes qui font ce qu'ils font; je dis avec une attention, une probité, un scrupule à peser tout, qui emportent l'estime. Je leur vois ce trait commun, qui est qu'ils ne font pas de politique et qu'ils n'aiment pas la politique. Je comprends qu'ils excellent au second rang; je sens qu'il est dangereux de les élever au premier; mais je ne sais point dire pourquoi. On voit dans les *Mémoires* de Saint-Simon de ces grands commis qui partent pour les Flandres ou pour l'Italie, marquant en chemin les étapes, créant des magasins, laissant provision chez les banquiers; pensant fourrage, harnachement, bottes, et faisant le chemin d'une armée. Mais il saute aux yeux que de tels hommes, puissants pour exécuter, ne le sont point du tout pour décider si l'on entreprendra ou non. Maintenant je demande pourquoi. »

Castor était de loisir. J'ai remarqué que, toujours pris en de difficiles affaires, il est souvent de loisir, je dirais même toujours. Il parla, et je vis que cette idée singulière qui me venait lui venait aussi juste à point pour éclairer ce passage de doctrine. « L'administration, dit-il, ne laisse point de temps. Les documents couvrent le manger, le boire et le dormir. Après un problème il en vient un autre; cela cache tout. Considérez la fatigue, qui est l'état ordinaire de ces hommes étonnants. Aussi cette charge de la mémoire, et ce travail de vaincre le nombre par l'ordre et par le numéro d'ordre. L'homme qui signe une circulaire sur laquelle il inscrit le numéro 22642 est naturellement content de ce qu'il fait; et il n'a point tort;

il aperçoit une armée de vingt mille circulaires, qui préparent et justifient celle-là. Mais la nécessité est partout; ainsi cette conscience d'homme absout la force mécanique. Et voilà l'histoire d'une guerre qui n'est qu'une querelle, mais malheureusement bien administrée. J'ai observé que dans les délibérations ceux qui savent tout et qui tiennent compte de tout sont rejetés à la nécessité extérieure par cette impartialité de belle apparence. Tout prévoir, mon cher, équivaut à tout subir. L'homme fera toujours l'action qu'il a préparée; le plan fait preuve. En nos affaires, c'est souvent quelque Auvergnat illettré qui nous sauve, par une vue de gouvernement. »

« Vous êtes, lui dis-je, Auvergnat, mais vous n'êtes pas illettré. » Mais je vis en son petit œil un éclair de redoutable finesse. « Oh ! dit-il, ne vous y fiez pas. »

29 juillet 1923.

RITES

Quand le garçon boucher a revêtu son costume de cérémonie, qui consiste principalement en ce grand tablier attaché obliquement sur la poitrine, il a toute l'autorité et toute la majesté qu'un homme peut avoir; il réfléchit, il pense, il décide; ses mouvements ont un commencement et une fin; tout y est réglé comme dans une danse; ou plutôt, ce qu'il y a de danse en ses mouvements consiste en ceci que le passage d'une action à une autre se fait selon une loi intérieure, qui imite la loi extérieure et la continue. C'est ce qu'on ne voit guère dans nos ballets, où tout est semblant; mais en revanche c'est ce que l'on voit très bien dans les exercices des gymnastes, surtout dès que les mouvements y sont réglés par une chose, fil de fer ou trapèze. Et dans ce cas, le costume montre encore mieux sa puissance; car il n'y a rien de plus misérable et de plus humilié qu'un gymnaste en veston et en casquette. Mais pour le garçon boucher, la diminution d'être n'est pas moindre, si l'on y fait attention, dès qu'il a laissé le tablier. Sans majesté, alors, et se consolant comme un animal. Un Hindou, qui veille à ses peintures de caste, ne comprendrait sans

doute pas comment un homme peut renoncer ainsi à sa part de souverain.

Tous les métiers donnent un genre d'assurance. Et toute parure est sans doute comme la ceinture bleue d'un poseur de rails; la parure n'est point belle, mais elle donne beauté parce qu'elle donne assurance. Le terrassier est beau lorsqu'il saisit sa pelle; son regard sur le fossé et sur le tas de terre est digne de César. Il reste presque tout de cette dignité quand il se repose; déjà moins lorsqu'il rentre chez lui après sa journée faite; mais souvent alors par le costume, par la marche balancée, par ce repos de compensation qui est comme l'épreuve négative du travail, il s'étudie à se souvenir qu'il est terrassier. Bien clairement son honneur est d'être terrassier toujours. Les castes n'humilient point. Il n'est pas de paysan qui ne soit assuré de lui-même par sa blouse bleue; mais s'il se déguise en citadin, nous voyons alors tout à fait autre chose; le bon sens, la ruse, l'esprit, tout est perdu par l'hésitation et la peur de soi. Celui qui est hors de caste est aussitôt suspect, parce qu'il est inquiet; cet état est naturellement malveillant, par l'échange des signes. Il y a une gaucherie du voleur, quelque adroit qu'il puisse être; c'est que ce métier ne peut être avoué; d'où une défiance qui sème défiance autour. Chose remarquable, les mêmes signes se voient dans le policier, j'entends sans costume officiel, et au fond souvent les mêmes mœurs. Les vertus de l'agent ou du garde viennent premièrement d'assurance, par ce costume éloquent. On sait ce qu'ils sont, et ils savent qu'on le sait.

J'observe quelquefois un genre nouveau de César, c'est le pilote du puissant omnibus. Cette autre majesté n'est pas née en un jour; cette casquette de cuir fut d'abord sans pensée. Mais on a vu naître peu à peu une élégance, comme ce mouvement des mains après le coup de volant, ce regard de côté à l'obstacle dépassé, ce refus aussi de voir au loin, enfin toutes ces précautions de précaution, si je puis dire, qui vont toutes contre l'emportement; c'est que toute puissance trouve là son ennemi, et surtout la puissance qui gouverne les mécaniques. J'ai observé un rite nouveau, et qui n'est pas sans grandeur. Souvent deux véhicules s'arrêtent brusquement à deux pas l'un de l'autre; la surprise, l'effort, le risque, tout porte à injurier. Mais nos deux Césars ont

aussitôt chacun l'air de ne pas voir l'autre, et d'en être à cent lieues. Je souhaite que les diplomates, dans les moments difficiles, sachent freiner ainsi contre eux-mêmes.

4 août 1923.

SUR LA MORT

La mort d'un homme d'État est une occasion de méditer; et l'on voit partout des théologiens d'un instant. Chacun fait retour sur soi et sur la commune condition; mais cette pensée elle-même n'a point d'objet; nous ne pouvons nous penser nous-mêmes que vivants. D'où une impatience. Devant cette menace abstraite et tout à fait informe, nous ne savons que faire. Descartes disait que l'irrésolution est le plus grand des maux. Eh bien, nous y voilà jetés, et sans aucun remède. Ceux qui vont se pendre sont mieux placés; ils choisissent le clou et la corde; tout dépend d'eux jusqu'au dernier saut. Et, comme le goutteux est occupé à bien placer sa jambe, ainsi chaque état, si mauvais qu'il soit, veut quelque soin réel et quelque essai. Mais l'état d'un homme bien portant qui pense à la mort est presque ridicule, par ce risque indéterminé. Cette courte agitation tout à fait sans règle, et qui serait bientôt sans mesure, c'est la passion toute nue. Le jeu de cartes, faute de mieux, offre heureusement à l'actif penseur des problèmes bien définis, des partis à prendre, et des échéances prochaines.

L'homme est courageux; non pas à l'occasion, mais essentiellement. Agir, c'est oser. Penser, c'est oser. Le risque est partout; cela n'effraie point l'homme. Vous le voyez chercher la mort et la défier; mais il ne sait point l'attendre. Tous ceux qui sont inoccupés sont assez guerriers par l'impatience. Ce n'est pas qu'ils veuillent mourir, mais c'est plutôt qu'ils veulent vivre. Et la vraie cause de la guerre est certainement l'ennui d'un petit nombre, qui voudraient des risques bien clairs, et même cherchés et définis, comme aux cartes. Et ce n'est point par hasard que ceux qui travaillent de leurs mains sont pacifiques; c'est qu'aussi ils sont victorieux d'instant en instant. Leur propre durée est pleine et affirmative. Ils

ne cessent pas de vaincre la mort, et telle est la vraie manière d'y penser. Ce qui occupe le soldat, ce n'est pas cette condition abstraite d'être sujet à la mort, mais c'est tel danger et puis tel autre. Il se pourrait bien que la guerre fût le seul remède à la théologie dialectique. Tous ces mangeurs d'ombres finissent toujours par nous conduire à la guerre, parce qu'il n'y a au monde que le danger réel qui guérisse de la peur.

Voyez même un malade, comme il est aussitôt guéri, par la maladie, de la peur d'être malade. C'est l'imaginaire toujours qui est notre ennemi, parce que nous n'y trouvons rien à prendre. Que faire contre des suppositions ? Il arrive qu'un homme se trouve ruiné; aussitôt il voit plus d'une chose à faire, et pressante; ainsi il retrouve sa vie intacte. Mais un homme qui craint d'être ruiné et misérable, simplement parce qu'il imagine la révolution, les surprises du change, l'avilissement de son papier, que peut-il faire ? Que peut-il vouloir ? N'importe quelle idée qui lui vient est niée aussitôt par l'idée contraire, car les possibles sont sans bornes; ainsi les maux renaissent toujours, sans aucun progrès. Toutes ses actions sont des commencements qui s'entrecoupent et se nouent. Je crois qu'il n'y a pas autre chose dans la peur qu'une agitation sans résultat, et que la méditation augmente toujours la peur. Les hommes craignent la mort dès qu'ils y pensent; je le crois bien; mais que ne craignent-ils pas, dès qu'ils pensent sans faire ? Que ne craignent-ils pas, dès que leur pensée se perd dans les simples possibles ? On peut avoir la colique, par la seule pensée d'un examen. Ne croirait-on pas, à ce mouvement des entrailles, que quelque fer les menace ? Mais non. C'est l'irrésolution, par l'absence d'objet, qui leur met le feu au ventre.

10 août 1923.

IMAGES SANS RELIEF

Une carte postale illustrée ne nous met point en mouvement, parce qu'elle ne répond point au mouvement. Ces montagnes seront toujours aplaties et lointaines. Les vraies montagnes ont bien aussi cet aspect, et ne

changent point par nos mouvements tant qu'elles sont très loin; mais alors les premiers plans sont bien éloquents, et nous entraînent par le jeu des perspectives. Si vous voulez comprendre la puissante action qu'exercent les choses sur nos mouvements, pensez à la puissance d'arrêt d'un mur, qui se montre soudainement tout près de nous, ou bien d'un escalier qui s'ouvre devant nos pieds. Les éloquents reliefs communiquent leur solidité aux autres objets et l'univers se creuse par notre mouvement en arrière. C'est par la violence de tels mouvements qu'un gouffre est perçu. C'est ainsi que l'être se déploie devant le promeneur; c'est ainsi que la montagne s'entr'ouvre.

D'autres énigmes se montrent, en leurs apparences d'abord immuables et sans replis; ainsi naît la passion de l'alpiniste, passion que rien ne peut lasser; la montagne n'est pas mieux vue de loin par celui qui l'a gravie; au contraire, il sait mieux qu'un autre ce qu'elle cache. D'où vient peut-être que le montagnard est le plus entreprenant des hommes. Le métayer en son clos de Touraine ne voit point les choses d'assez loin pour qu'il désire les voir de plus près. Au contraire dès que l'horizon est loin, il faut y aller voir; il faut vaincre ces aspects immobiles, sans réalité; le désert veut qu'on le traverse. L'architecture se définit principalement par les mouvements qu'elle imprime au visiteur; elle n'exprime rien d'autre qu'une attitude de l'homme et une certaine disposition à éprouver les grandes rencontres humaines.

La mer est bien réelle à vos pieds; chacune des vagues qui déferle contente l'esprit de sa courte existence; mais la prévision, qui va chercher d'autres vagues au loin derrière elle, est bien faible devant l'apparence de ce grand miroir coupé droit comme un mur. Cet horizon n'a point de vérité; il faut donc partir. Il y a un point de l'île de Groix d'où l'on voit cette ceinture bleue tout autour; l'insulaire ne peut rester chez lui.

Nos rêves ne nous meuvent point; cela vient de ce que le moindre mouvement fait tout crouler. Je rêve que je prends le piolet; mais cette mimique change toutes mes pensées; me voilà à rêver que je cultive mon jardin. Au lieu que la carte illustrée ne change point du tout par mon mouvement, le rêve change trop. Il n'y a que le réel qui change selon les lois de la perspective. Si

vifs que soient nos souvenirs, nous n'avons toujours pas la peine de les parcourir; mais plutôt il semble que nous passions d'une carte illustrée à une autre; ce n'est qu'une imagerie; nous n'avons aucun moyen de la rendre réelle par l'exploration.

L'art de l'écran me mit cette vérité sous les yeux. Chacun peut remarquer que les images projetées sur l'écran sont sans réalité tant qu'elles participent seulement du mouvement des choses. Au contraire, la projection des choses immobiles, montagnes, gorges, rives d'un lac, dès qu'elles sont mises en mouvement par le mouvement de l'observateur lui-même, prend aussitôt un relief et une solidité étonnants. C'est ce qui arrive quand les vues sont prises d'un train ou d'un bateau en mouvement. Je ne sais ce qu'obtiendrait un promeneur qui ferait tourner son film tout en marchant; il est vraisemblable que les spectateurs se croiraient aussitôt en promenade et que les changements de l'apparence donneraient du relief aux objets; car ce genre de mouvement que nous donnons aux choses par notre mouvement propre est justement ce qui les met en place et leur donne solidité. Le Panthéon n'est qu'une image plate, tant qu'il est assez loin de moi pour que mes mouvements n'en changent point l'apparence; mais si je tourne autour en levant les yeux c'est alors que le dôme soulève le ciel. Et c'est cet effet de rendre les tranches d'air visibles, selon l'expression de Rodin, c'est cet effet que l'image photographique ne produit jamais.

14 août 1923.

DES LUNETTES

Un diplomate, contraint par les années de porter des lunettes, regrettait de ne s'être pas muni vingt ans plus tôt de ce précieux vêtement. « J'avais bien remarqué, disait-il, que les hommes à lunettes mènent le monde; mais je ne savais pas pourquoi. » Les yeux nus livrent nos pensées; du moins nous le croyons et l'autre aussi le croit, guettant toujours cette pointe lumineuse de l'œil, comme sait faire l'escrimeur. Or je crois bien que l'œil en dit toujours plus que nous n'en pensons; mais il n'en

révèle pas moins ces mouvements vifs et secrets qui portent nos pensées; et cette improvisation n'est jamais bonne à montrer. On appelle esprit ce premier feu; mais cet esprit agité, secoué et renvoyé comme par jeu nous revient infirme, comme les enfants qui courent trop tôt; la réflexion n'en peut rien faire. C'est une raison suffisante de dissimuler. Les écrivains ont observé souvent que ce qui a été une fois conté ne peut plus être écrit; de là vient qu'ils fuient la conversation. Cela soit dit pour faire entendre que la prudence du diplomate n'est pas toujours mensonge. Mais où sont nos lunettes ?

Tout près et secourables. Car nous voyons à travers, mais on ne nous voit pas bien à travers. On ne peut prendre notre regard; on se trompe aux reflets du verre. Cela nous donne du temps. Il est vrai que, sans lunettes, il arrive que les yeux se dérobent; mais cela même trahit; c'est une humble position, d'où l'on ne sait point revenir; et l'esprit est si flexible aux signes qu'il perd l'assurance en se sentant deviné. Quel abri dans les lunettes, quel lieu d'attente et d'embuscade ! La pensée se forme, se rassemble et se mûrit là derrière. Autrement il faut qu'elle grelotte, et souvent qu'elle se réchauffe par l'impudence, ne pouvant mieux. N'avoir pas froid aux yeux se dit d'un homme qui ne sent pas cette nudité de ses yeux, qui n'y pense point. Les pensées de cet homme seront courtes, si elles ne sont méditées de loin et tout armées. On sait que Gœthe ne supportait point les gens à lunettes; c'est qu'il ne craignait pas l'impudent, étant assez fort de lui-même; et, en revanche, il aimait lire dans les cœurs; sans compter que la timidité des fidèles est agréable à l'Olympien.

Il y a du diable, j'entends de l'oblique, dans les lunettes; il y a une malice et même de l'esprit, sans que l'on ait à s'en soucier. Ces pétillants éclairs sont comme des feux d'escarmouche, d'autant plus assurés qu'ils sont d'abord sans intention aucune; on les achète chez l'opticien. Mais bientôt l'on en joue; la lumière du monde est renvoyée aux indiscrets, comme font les gamins avec un miroir. Il y a des changements d'attitude et de vifs mouvements de tête qui sont propres aux gens à lunettes; le naïf se jette sur ces réponses; il en fait ce qu'il veut. Cependant, entre deux éclats, l'œil regarde sans être vu. Aussi n'est-il point facile de parler à des lunettes; c'est

comme parler à quelqu'un qu'on ne voit pas, qu'on n'arrive pas à voir, et qui vous voit, lui, très bien; ou bien c'est comme parler à quelqu'un qui vous reconnaît, et que vous ne reconnaissez point; l'esprit le plus ferme ne peut tenir en ces rencontres; il lui faut votre nom; cette recherche occupe tout l'esprit. Mais le myope a encore d'autres ressources; le voilà qui enlève ses verres, souffle dessus et les frotte; c'est comme s'il s'en allait et vous laissait seul; car maintenant vous le voyez, mais lui ne vous voit plus; vous n'êtes plus dans son univers; vous y reviendrez quand il voudra, en même temps que lui à vous; c'est lui qui règle ses sorties et ses rentrées. Quoi de plus naturel ? Aussi admirez la patience et l'assurance; les mains elles-mêmes sont occupées; il n'y a plus aucun espoir d'émouvoir cet homme-là. Si la timidité est un mal commun, comme je crois, heureux les myopes.

18 août 1923.

LA VIERGE MÈRE

En ces jours cléments du mois d'août, on voit partout des mères portant des tout petits à peine nés. Chacun admire ces mouvements de piété parfaite, cette paix, cette espérance, cet enveloppement, cette précaution, surtout ce retour de l'enfant vers sa propre vie, parfaite amitié et adhérence, qui n'a point lassé les peintres. A bon droit les prêtres célèbrent la Vierge Mère en ces temps du plein été. Mais y penseront-ils seulement ? Et qui donc y pensera ? Le vrai culte se voit dans la foule, sans une seule faute; l'impatient se range de lui-même; la mère passe la première partout, comme une reine. Ce bonheur sans paroles, et par la seule vue, range les passions et les fait sourire.

Que l'athlète ait été adoré, au-dessus des aveugles forces, c'est un beau moment. Mais l'humanité montre de la suite et une parfaite philosophie, comme les mythes le font voir. Le juste en croix est Dieu déjà dans le *Gorgias* de Platon; cette idée étonne; Socrate n'en peut trouver de preuve que dans sa propre volonté. Voyez pourtant comment une idée peut faire son chemin.

Mais la commune méditation ne pouvait s'arrêter là, et la froide doctrine de l'homme dut plier devant l'intercession de la Vierge Mère. Cette simple image de la mère et de l'enfant vainquit les docteurs. L'enfant Jésus régna par le bonheur, comme règne l'été. Tel est l'ordre des idées; nos aigres doctrinaires n'y changeront rien. La beauté est heureusement la règle première et dernière de nos pensées.

« La femme, dit le sévère Aristote, doit surmonter la difficulté d'obéir. » Cette pensée semble heurter l'autre, et la femme elle-même s'y trompe; mais qui donc pense selon son propre être ? Il serait mieux de contempler le vrai visage du commandement, qui n'est que celui de la nécessité extérieure. Il n'y a ici qu'une fausse majesté. « Il faut », c'est le mot du roi, et c'est le mot de l'homme; mais c'est comme s'il disait : « Je ne puis. » Entendez cet aveu toujours dans les orgueilleuses déclamations du chef. Or, pour savoir ce qui est de nécessité, il n'y a qu'à observer, compter et mesurer sans aucun respect. La nécessité d'obéir est commune à l'homme et à la femme; mais c'est plutôt l'homme, observateur et mesureur des choses, qui la fait connaître; et cela ne mérite point respect, mais seulement précaution. Ici se trouve le fondement de l'autorité de l'homme dans la famille. Comme tout chef, l'homme obéit à la nécessité extérieure, au nom de laquelle il commande. Une femme clairvoyante ne peut pas désirer pour elle une telle situation. Tout examen des sources du pouvoir diminue le pouvoir. La femme résiste au pouvoir domestique juste autant que les citoyens résistent au gouvernement. C'est dans le détail que l'abus se montre et c'est là seulement que la résistance peut s'appliquer. Les passions de l'orgueil doivent être apaisées par cette vue, aussi bien chez l'esclave que chez le maître.

Où donc est l'abus ? En ceci que les passions commandent plus qu'il ne faudrait. Et où donc le remède, sinon en cette humanité persuasive par sa seule présence ? Et cette opinion de présence ferait assez si la folle ambition de la femme n'empruntait les pensées de l'homme, afin de participer aussi à ce pouvoir du chef, qui n'est qu'esclavage. La femme est mégère en ce rôle; car la mesure, du moins, sauve le chef; mais les Furies, comme l'art ancien l'avait senti, sont bien nos punitions. Que de

Furies au temps des massacres ! Ce laid visage nous avertit assez; mais le laid avertit le mal, parce qu'il irrite. Adorons maintenant le vrai et beau visage des mères. Guérissons-nous de grimace. Imitons cette paix. La justice suivra.

20 août 1923.

ACCIDENTS

Chacun a médité un petit moment sur l'effroyable chute. L'énorme voiture a manqué d'une roue et s'est inclinée d'abord assez lentement peut-être; et ces malheureux, suspendus un moment au-dessus de l'abîme, crièrent inhumainement. Chacun imagine assez aisément la scène, et quelques-uns, en rêve, éprouveront ce commencement de chute et l'attente du choc. Mais c'est qu'ils ont temps aussi pour délibérer; ils miment la chose; ils goûtent la peur; ils s'arrêtent de tomber pour y penser. Une femme me dit un jour : « Moi qui ai peur de tout, il faudra pourtant que je meure. » Heureusement la force des choses, quand elle nous tient, ne nous laisse pas loisir; la chaîne des instants est comme rompue; ainsi l'extrême souffrance n'est que poussière de souffrance; impalpable. L'horreur est soporifique. Le chloroforme, selon la vraisemblance, n'endort que le plus haut de la pensée; le peuple des organes s'agite et souffre pour soi; mais la somme n'en est point faite. Toute douleur veut être contemplée, ou bien elle n'est pas sentie du tout. Qu'est-ce qu'un mal d'un millième de seconde et aussitôt oublié ? La douleur, comme d'un mal de dents, suppose que l'on prévoit, que l'on attend, que l'on étale quelque durée en avant et en arrière du présent; le seul présent est comme nul. Nous craignons plus que nous ne souffrons.

Ces remarques, qui sont le thème de toute consolation véritable, sont fondées sur une exacte analyse de la conscience elle-même. Mais l'imagination parle haut; c'est son jeu de composer l'horreur. Il faudrait quelque expérience. Toutefois l'expérience ne manque pas tout à fait. Il m'arriva un jour, au théâtre, d'être porté à plus de dix mètres de mon fauteuil par une courte panique; il n'avait fallu qu'une odeur de roussi et quelque mouvement de fuite aussitôt imité. Or, qu'y a-t-il de plus

horrible que d'être pris en ce torrent humain et d'être porté on ne sait vers quoi, ni pourquoi ? Mais je n'en sus rien, ni sur le moment même, ni par réflexion. Simplement, je fus déplacé; et, comme je n'avais pas à délibérer, il n'y eut pas de pensée du tout. La prévision, le souvenir, tout manqua à la fois; ainsi il n'y eut plus de perception ni même de sentiment, mais plutôt un sommeil de quelques secondes.

Le soir que je partis pour la guerre, dans ce triste wagon plein de rumeurs, de récits passionnés et de folles images, j'étais assailli par des pensées peu agréables. Il y avait là quelques fuyards de Charleroi qui avaient eu le loisir d'avoir peur. Pour comble il se trouvait dans un coin une sorte de mort assez blême, à la tête bandée. Cette vue donnait réalité aux effrayants tableaux de la bataille. « Ils arrivaient sur nous, disait le narrateur, comme des fourmis, nos feux n'arrêtaient rien. » Les imaginations étaient en déroute. Heureusement le mort parla, et nous conta comment il avait été tué en Alsace, d'un éclat derrière l'oreille; mal non plus imaginaire, mais véritable. « Nous courions, dit-il, sous le couvert d'un bois. Je débouche; mais à partir de là je ne sais que dire; c'est comme si le grand air m'avait endormi tout soudain, et je me suis réveillé dans un lit d'hôpital, où l'on m'a dit qu'on m'avait tiré de la tête un éclat gros comme le pouce. » Ainsi je fus ramené des maux imaginaires aux maux réels par cet autre Er échappé des enfers; et je soupçonnai que les plus grands maux sont de mal penser. Ce qui ne me guérit pourtant point tout à fait d'imaginer le choc brutal et le fracas des os rompus dans ma tête. Mais c'est quelque chose déjà de savoir que l'on n'imagine jamais les maux comme ils sont.

22 août 1923.

LE MANTEAU D'AGAMEMNON

Lucrèce est scandaleux. « Tu sais, dit-il, comment les premiers des Grecs se salirent du sang d'Iphigénie. Tu vois cette fille aux genoux tremblants, parée, non point pour ses noces; cette chaste fille violée par le

couteau. Et pourquoi ? Pour obtenir un vent favorable. Voilà les fruits de la religion. » Que va-t-il chercher là ? Il y avait longtemps que ce sang avait séché; ce n'était plus qu'un sujet de tragédie. L'amour paternel immolé devant un sentiment plus haut, c'est ainsi qu'un poète doit prendre les choses, au lieu de réveiller cette odeur du sang et cette scène d'abattoir. Qui donc pense qu'Iphigénie fut saignée comme un porc ?

La religion est toujours la même. Le sacrifice humain y est toujours le principal. Les religions qui ne tuent point sont des religions usées. Mais le Moloch carthaginois revit sous d'autres noms. De nouveau la tragédie étale les sentiments nobles, et la rhétorique recouvre le cadavre. Mais de nouveau le scandaleux Lucrèce voit les choses comme elles sont. En ce mois d'août, sous cette brume dorée, sous ce ciel blanc de lumière, sous ce même soleil matinal, la plus belle jeunesse s'en alla mourir. Il ne servit point à ces jeunes hommes d'avoir des pères et des mères. Agamemnon se couvrit la tête de son manteau; geste sublime. Mais, dit l'éternel Lucrèce, plutôt geste symbolique; Agamemnon refusa de juger. Peut-être sentait-il, peut-être craignait-il de comprendre, que toute la crédulité forme un édifice, ou bien que tout roi règne par les têtes voilées. Ces pensées offensent la majesté; aussi sont-elles recouvertes encore d'un autre manteau, orné de gloire et de puissance, non pas pour le roi seul, mais pour tous. Il est bientôt fait de couvrir de ce qu'on doit aux autres un certain art de se manquer à soi-même. Couvre donc ton visage, et n'en pense pas plus qu'Agamemnon. Ce sang était le prix de l'honneur, de la puissance, de la prospérité. Un dieu jaloux voulait ce sacrifice humain.

Lève seulement un pan de ton manteau. Regarde. Quel honneur restera au monde, si tous ceux qui ont de l'honneur sont tués par l'honneur même ? Quelle force a l'État si tout ce qui est faible ou lâche gagne de vivre, et si tout ce qui est fort et courageux gagne de mourir ? Quelle richesse, de cette dévastation ? Quelle victoire et pour qui, si les vainqueurs sont morts ? Mais, bien mieux, quel prêtre de cette sauvage religion oserait promettre la victoire à celui qui se battra bien ? Le courage est le même des deux parts; le mérite est le même; le sang est versé de même; et il faut un vaincu. Il

n'y a pas plus de relation entre ces morts volontaires et la liberté à venir, la dignité à venir, le droit à venir, la paix à venir, qu'entre l'égorgement d'Iphigénie et les vents de la mer Égée. Voilà ce que verrait Agamemnon seulement par un trou de son manteau. Mais les prêtres et les moines sont sortis d'entre les pavés; et tant de moines sans froc et tant de jaunes dyspeptiques, et tant d'aigres vieillards, tous ensemble mènent un bruit d'enfer, hurlant que le moment sublime est venu, et qu'il est absolument beau de mourir, et que cette rosée de sang est agréable aux dieux, féconde, régénératrice. Impie, lâche, traître, inhumain quiconque en doute. Concert formidable, implacable. Agamemnon se couvre la tête. La victime court au-devant. Ces mâles vigoureux ont cela de beau qu'ils se jettent où on les pousse, incapables qu'ils sont de mâcher la peur. Quelle preuve plus éclatante? Et comment douter après cela que le plus absurde soit justement le plus certain? Cependant le scandaleux Lucrèce médite encore une fois d'ajuster les causes aux effets et de nier les dieux par précaution, en surmontant l'enthousiasme, la pudeur, l'admiration, et l'horreur même, toujours en secrète alliance avec le sacré. Encore une fois, et toujours visant les dieux réels, réels par l'imagination délirante, il dénonce la religion, conseillère de tant de maux. Tâche ingrate, et cent fois maudite. Mais attention. Sait-on ce que pensent toutes ces douleurs voilées? Aucun poète ne fut plus lu que Lucrèce.

1er septembre 1923.

POÈTES

C'est une belle amitié que celle de Gœthe et de Schiller, que l'on voit dans leurs lettres. Chacun donne à l'autre le seul secours qu'une nature puisse attendre d'une autre, qui est que l'autre la confirme et lui demande seulement de rester soi. C'est peu de prendre les êtres comme ils sont, et il faut toujours en venir là; mais les vouloir comme ils sont, voilà l'amour vrai. Ces deux hommes donc, chacun poussant au-dehors sa nature exploratrice, ont vu en commun au moins ceci,

que les différences sont belles, et que les valeurs s'ordonnent non d'une rose à un cheval, mais d'une rose à une belle rose, et d'un cheval à un beau cheval. On dit bien qu'il ne faut pas disputer des goûts, et cela est vrai si l'un préfère une rose et l'autre un cheval; mais sur ce qu'est une belle rose ou un beau cheval, on peut disputer parce que l'on peut s'accorder. Toutefois ces exemples sont encore abstraits, quoiqu'ils soient sur le bon chemin, parce que de tels êtres sont encore serfs de l'espèce, ou bien de nous et de nos besoins. Nul ne plaidera pour la musique, ni pour la peinture; mais on dispute utilement sur le tableau original et la copie, retrouvant dans l'un les signes de la nature libre et se développant de son propre fond, et dans l'autre les cicatrices de l'esclave et le développement par l'idée extérieure. Nos deux poètes devaient sentir ces différences au bout de leur plume. L'admirable, c'est que, raisonnant entre eux et s'entretenant souvent de perfection et d'idéal, ils n'aient jamais égaré un seul moment leur génie propre. Chacun d'eux donne bien conseil à l'autre, et cela revient à dire : « Voilà comment j'aurais fait. » Mais en même temps chacun sait bien dire que ce qu'il conseille à l'autre est comme nul pour l'autre. Et l'autre, en réponse, renvoie fortement le conseil au conseilleur, résolu à chercher par ses propres voies.

Je suppose que le poète, et tout artiste, est averti, par le bonheur, de ce qu'il peut et ne peut pas; car le bonheur, comme dit Aristote, est le signe des puissances. Mais cette règle, à ce que je crois, est bonne pour tous. Il n'y a de redoutable au monde que l'homme qui s'ennuie. Tous ceux qui sont dits méchants sont mécontents en cela; non pas mécontents parce qu'ils sont méchants; mais plutôt cet ennui qui les suit partout est le signe qu'ils ne développent nullement leur perfection propre, et qu'ainsi ils agissent à la façon des causes aveugles et mécaniques. Au reste, il n'y a sans doute au monde que le fou furieux qui exprime à la fois le plus profond malheur et la pure méchanceté. Toutefois, en ceux que nous appelons méchants, en chacun de nous aussi bien, je remarque quelque chose d'égaré et de mécanique, en même temps que la fureur de l'esclave. Au contraire, ce qui est fait avec bonheur est bon. Les œuvres d'art témoignent bien clairement là-dessus. On dit énergique-

ment d'un trait qu'il est heureux. Mais toute action bonne est elle-même belle et embellit le visage de l'homme. Or, il est universel que l'on ne craigne jamais rien d'un beau visage. D'où je conjecture que les perfections ne se contrarient jamais et qu'il n'y a que les imperfections ou vices qui se battent; dont la peur est un frappant exemple. Et c'est pourquoi la méthode d'enchaîner, qui est celle du tyran et celle du poltron, m'a toujours paru folle essentiellement, et mère de toute folie. Déliez, délivrez, et n'ayez pas peur. Qui est libre est désarmé.

3 septembre 1923.

ARGAN

De très petites causes peuvent gâter une belle journée, par exemple un soulier qui blesse. Rien ne peut plaire alors, et le jugement en est hébété. Le remède est simple; tout ce malheur s'enlève comme un vêtement. Nous le savons bien; et ces malheurs sont rendus légers, même dans le présent, par la connaissance des causes. Le nourrisson qui sent la pointe d'une épingle hurle comme s'il était malade au plus profond; c'est qu'il n'a pas idée de la cause ni du remède. Et quelquefois même il se fait mal à force de crier, et n'en crie que plus fort. Voilà ce que l'on doit nommer un mal imaginaire; car les maux imaginaires sont aussi réels que les autres; ils sont seulement imaginaires en ceci que nous les entretenons par nos propres mouvements, en même temps que nous en accusons les choses extérieures. Il n'y a pas que les nourrissons qui s'irritent de crier.

On dit souvent que la mauvaise humeur est une maladie et qu'on n'y peut rien. C'est pourquoi je rappelle d'abord des exemples de souffrance et d'irritation qu'un mouvement très simple peut aussitôt supprimer. On sait qu'une crampe au mollet ferait crier l'homme le plus ferme; mais appuyez le pied bien à plat sur le sol, et vous êtes guéri en un instant. Pour un moucheron ou un charbon dans l'œil, si vous vous frottez, c'est un ennui de deux ou trois heures; mais tenez seulement vos deux mains immobiles et regardez la pointe de votre nez;

aussitôt le courant des larmes vous délivre; et, depuis que j'ai appris ce remède si simple, j'en ai fait plus de vingt fois l'expérience. Preuve qu'il est sage de ne pas d'abord accuser les êtres et choses autour de nous, et de prendre garde premièrement à nous-même. On croit observer quelquefois chez les autres une certaine prédilection pour le malheur, et cela se voit grossi dans un certain genre de fous. D'où l'on pourrait bien inventer quelque sentiment mystique en même temps et diabolique. C'est être dupe de l'imagination; il n'y a point tant de profondeur dans un homme qui se gratte, et nullement un appétit de douleur, mais plutôt une agitation et irritation qui s'entretiennent d'elles-mêmes, par l'ignorance des causes. La peur qu'on a de tomber de cheval résulte de mouvements gauches et tumultueux par lesquels nous croyons nous sauver de la chute; et le pire est que ces mouvements font peur au cheval. D'où je conclurais, à la manière Scythe, que lorsqu'un homme sait monter à cheval, il a toute la sagesse ou presque. Il y a même un art de tomber, étonnant dans l'ivrogne, parce qu'il ne pense point du tout à bien tomber, admirable dans le pompier, parce qu'il a appris par gymnastique à tomber sans craindre.

Un sourire nous semble peu de chose et sans effet sur l'humeur; aussi ne l'essayons-nous point. Mais la politesse souvent, en nous tirant un sourire et la grâce d'un salut, nous change tout. Le physiologiste en sait bien la raison; car le sourire descend aussi profond que le bâillement, et, de proche en proche, délie la gorge, les poumons et le cœur. Le médecin ne trouverait pas, dans sa boîte à remèdes, de quoi agir si promptement, si harmonieusement. L'imagination ici nous tire de peine par un soulagement qui n'est pas moins réel que les maux qu'elle cause. Au reste celui qui veut faire l'insouciant sait bien hausser les épaules, ce qui, à bien regarder, aère les poumons et calme le cœur, dans tous les sens du mot. Car ce mot a plusieurs sens, mais il n'y a qu'un cœur.

11 septembre 1923.

MAINS

Le mouvement naturel de la main est de prendre et de garder, comme on voit pour les toutes petites mains des nourrissons; si on leur donne un doigt, ils s'y accrochent, comme la patte de l'oiseau sur le perchoir. C'est pourquoi toutes les passions nous ferment les mains; ainsi les poings sont tout prêts. C'est pourquoi aussi la main qui s'ouvre est toujours le signe d'une pensée contemplative. D'où ce geste d'adoration, qui ouvre les mains en même temps qu'il les sépare et les élève. « Voyez que je me livre à ce puissant univers, sans aucune défense ni précaution, sans aucune peur », voilà ce que signifie le geste d'élévation, qui désarme si bien l'homme; ce geste est théologique. Le geste pratique qui y correspond, et qui en est souvent la suite, nous fait joindre les mains, et même les serrer et entrelacer; c'est le retour à soi, c'est le mouvement de passion, mais avec la précaution aussi de ne rien prendre et de ne nuire à personne; c'est comme une fureur enchaînée. Les gestes intermédiaires, comme d'appliquer ses mains l'une contre l'autre, sans les lier l'une par l'autre, indiquent toujours un geste de contemplation et une prière pour tous. C'est un geste de penseur. Dans le même sentiment la main ouvrière entrelace ses doigts; il faut qu'elle travaille encore contre elle-même.

Donner la main c'est se lier à l'autre; cela fait une sorte d'assurance contre l'attaque et la prise, et évidemment contre le vol. C'est pourquoi le voleur et le rusé ne savent pas bien donner la main. Il y a autant de nuances dans ce contact que dans l'expression du visage. La main traîtresse s'enfuit déjà; la main inquiète et versatile s'agite comme dans un piège. La main libre et voltigeante n'a pas moins d'éloquence; on peut deviner le principal d'un discours en suivant seulement les gestes. Observez cette main qui s'élève, la paume tournée vers le bas; c'est le refus de prendre, mais contemplatif. La main vivement ramenée au corps marque une prudence de sentiment, qui traverse soudain la pensée. La main ramenée à la tête, et souvent vers l'oreille, est le signe d'un autre genre de prudence, qui est relatif aux percep-

tions, et qui vient plutôt d'une idée; c'est l'esquisse de ce geste d'écouter, que les acteurs font si bien. Si la main se porte au front, c'est le mouvement pour mieux voir. Je crois même que le signe de la réflexion, qui enveloppe le front et cache les yeux, va à la même fin; c'est un repos des yeux, c'est comme un élan que prend le regard. Toute cette mimique exprime la délibération et l'enquête. Le poing fermé marque la conclusion; l'homme ne forme plus sa pensée, il l'annonce, il la transforme en fait, il essaie sa puissance d'action. La main qui se pose à plat sur la table est péremptoire d'une autre façon; certaines questions sont réservées, mais sans aucune nuance d'inquiétude.

La main repliée à demi et au repos près de la joue est comme une position de sommeil; c'est un geste qu'on ne voit point dans l'éloquence, mais c'est plutôt le geste de l'auditeur et du juge, surtout lorsqu'il arrive à un certain degré d'indifférence. Au contraire, l'auditeur qui admire écarte naturellement les mains et les élève, comme pour prier; mais ce mouvement est enfin vaincu par la passion lorsque vient le trait final; le sentiment redescend à l'émotion par un mouvement vif qui rapproche les deux mains, et même avec bruit. Un récit attachant, et qui se termine soudain par un effet de surprise, obtient quelquefois ce naturel applaudissement; d'où l'on a appris à battre des mains. Ce bruit termine naturellement une longue attention; il en est le signe ou plutôt le souvenir, en ce corps impatient.

17 septembre 1923.

LA BORDURE DU TEMPS

Tout ce qui a rapport au temps est déformé dans nos discours par ces métaphores trop faciles qui sont prises de nos voyages. « Demain je serai à Marseille. » Marseille attend; le voyageur s'en approche, la découvre, la visite, et la fait ainsi passer de l'avenir au présent et aussitôt au passé. Toutefois la ville n'a point changé beaucoup. Elle existait avant d'être sous mes yeux et devant mes pieds. D'où vient cette idée sommaire que nous ne changeons point l'avenir, mais que nous le

découvrons. Remarquez que, même en un tel exemple, l'idée est fausse à mieux regarder; car, pendant que je m'approche de la ville, elle s'écroule un peu, elle se bâtit un peu, les habitants y font mille tours et vieillissent en même temps que la ville. Et moi de même, sans compter les changements de mon humeur et de mes idées; enfin, quand j'y suis, elle est autre puisque j'y suis. Si la ville s'appelait Yokohama, si la terre tremblait dans le moment, ou si le visiteur était Attila avec son armée, les changements seraient plus sensibles.

Les choses qui vont régulièrement, et que nous avons coutume d'attendre, nous donnent une idée de l'avenir qui est du même genre, et qui est incomplète et sommaire aussi. J'attends le soleil; il ne manque point de se lever selon l'almanach; je sais qu'il ne naît point de la mer, mais qu'il se lève déjà pour d'autres lieux, et qu'il se couche pour d'autres; j'attends ces rayons à marche connue qui balayent la terre. J'attends un train; je l'entends au pont métallique; la sonnerie, la fumée, le sifflet me le signalent. D'où cette autre idée que l'avenir vient vers moi quand je ne vais pas vers lui. Les prophètes le voient de plus loin que le commun des hommes, ou bien l'entendent avant les autres. Les plus étonnants prophètes sont ceux qui connaissent l'horaire, comme l'astronome ou le chef de gare.

La première idée est vraie autant que les choses restent à leur place. La deuxième est vraie autant que les choses s'approchent de nous par leur mouvement. Mais le temps marche tout à fait autrement qu'un train. Tout ce qui existe, mobile ou immobile, vivant ou non, passe ensemble au moment suivant; ce passage ne peut être ni accéléré, ni ralenti. Ce qui est dans ce moment-ci aussitôt tombe dans le passé, aussitôt n'est plus et ne sera plus; l'état de toutes choses qui suit celui-là passe à l'existence; ce qui n'était que possible, attendu ou non, se solidifie en quelque sorte sur cette bordure du temps. C'est là que se tient l'homme d'action; là se trouve la tranchée de départ, qui change toujours. Ces métaphores pourraient encore tromper. Car l'homme agit toujours, et toujours sur cette bordure. Le pas que je fais me porte à de nouvelles choses et aussi d'un moment à un autre; et, si je dors, je fais aussi le voyage dans le temps; ce train ne laisse pas de voyageurs. Et c'est encore agir que

dormir; car, si la sentinelle dort, ou le général, cela change l'événement. Nous sommes donc toujours au poste; mais notre pensée n'y est pas toujours. Elle imagine derrière ou devant. Les uns se souviennent, les autres essaient de prévoir; dans les deux cas l'occasion trouve un homme qui dort. L'homme d'action est celui qui pense à ce qu'il fait. Aussi voyez comme il rassemble sa pensée et la rétrécit; comme il ne s'attarde point à courir en pensée à la poursuite de ce qui n'est déjà plus; comme non plus il ne s'occupe guère des possibles lointains, rapprochant toujours sa pensée de cette bordure mobile du temps où se trouve engagée l'épée, ou bien l'outil. C'est là que frappe le génie.

25 septembre 1923.

CÉRÉMONIES

Si l'irrésolution est le pire des maux, on comprend que la cérémonie, la fonction, le costume, la mode soient les dieux de ce monde. Toute improvisation irrite, non pas tant par l'idée de ce qu'on pourrait faire ou dire d'autre, mais plutôt par le mélange de deux actions dans le corps, ce qui affole nos serviteurs les muscles, et par un prompt effet, le cœur, notre tyran. Un homme surpris et mis en demeure est un malade. C'est pourquoi la liberté rend l'homme méchant. L'enfant le montre; il n'y a point de jeu libre qui ne tourne au brutal. Sur quoi l'on se tromperait bien si l'on supposait de mauvais instincts toujours bandés comme des arcs, et que la loi réprime. Mais la loi plaît, et au contraire l'absence de loi déplaît et irrite par l'irrésolution, ce qui jette à l'extravagance. L'homme nu est frénétique. Le costume est déjà une loi, et toute loi plaît comme un costume. Louis XIV eut un pouvoir étonnant et en apparence inexplicable sur ceux qui l'approchaient; cela venait de toutes ces lois qu'il établissait, pour lever, coucher, chaise percée. Il ne faut point dire que c'est parce qu'il avait puissance qu'il imposait ces lois; mais au contraire, il faut dire qu'il avait puissance parce qu'il était lui-même loi; chacun autour savait toujours, à un pas près, ce qu'il avait à faire; d'où quelque idée de la paix égyptienne.

La guerre a tout pour déplaire; mais le raisonnement se trompe là; c'est que les hommes y trouvent aussitôt la paix; je dis la vraie paix, celle qui habite en notre peau. Chacun sait ce qu'il a à faire. La raison vainement évoque le malheur, mais elle n'effraie point; elle n'arrive pas à recouvrir un fond d'allégresse; chacun voit une fonction bien définie, qui est son lot, et des actions qu'il ne peut remettre; toute sa pensée y court, et le corps suit; et ce consentement fait aussitôt un état de choses humaines, qu'il faut subir, comme on fait d'un cyclone. On s'étonne que les pouvoirs obtiennent tant; mais ils obtiennent beaucoup justement parce qu'ils demandent beaucoup. Ainsi est la règle monastique qui guérit si bien l'irrésolution. Ce n'est rien de conseiller la prière; il faut ordonner telle prière, à telle heure. La sagesse propre aux pouvoirs en vient toujours à un commandement tout sec, sans aucune raison. La moindre raison fera naître aussitôt deux pensées et mille. Certes il est agréable de penser; mais il faut que le plaisir de penser se paie de l'art de décider. Ce modèle de l'homme est en Descartes; et l'on sait qu'il fit la guerre, on ne peut dire pour son plaisir, mais par une méthode de se délivrer des pensées qui le touchaient trop.

On voudrait rire de la mode; mais la mode est quelque chose de très sérieux. L'esprit se donne l'air de mépriser, mais il met d'abord une cravate. L'uniforme et le froc font voir des effets étonnants pour calmer. Ce sont des vêtements de sommeil; ce sont des plis de la douce paresse, de la plus douce paresse, celle qui agit sans penser. La mode va à la même fin, mais en ménageant la joie de choisir, qui est toute en imagination. Les couleurs attirent, mais la nécessité de choisir ferait peur. Ici le mal n'est montré que pour mieux faire goûter le remède, comme au théâtre. D'où cette sécurité hier en rouge et retrouvée en bleu. C'est un accord d'opinion, et c'est l'accord qui fait preuve. D'où une sérénité qui réellement embellit. Car il est vrai que le jaune ne va guère aux blondes, ni le vert aux brunes. Mais la grimace de l'inquiétude, de l'envie et du regret ne va à personne.

26 septembre 1923.

JOUIR DE SA PUISSANCE

L'ARTILLEUR voit une grande poussière, et des murs qui tombent. Ce jeu ressemble à la chasse, mais se trouve moins barbare dans les apparences. L'artilleur ne voit point le sang ni le cadavre; il n'y pense même point. Il est occupé de ce tonnerre qu'il déchaîne tout près de lui, preuve de puissance oratoire, à laquelle répond, après une attente, un réel effet de puissance dans le champ de la lunette. Et comme le lien de l'un à l'autre ne se voit pas, l'effet de destruction semble naître du désir et de l'attente. Même le spectateur ne se lasse point alors d'espérer, de guetter, d'applaudir.

Je suppose qu'un aviateur qui laisse tomber ses torpilles pense encore bien moins à décerveler ou éventrer. Il est assez occupé de ce qu'il fait; je ne sais pas s'il a seulement le loisir d'avoir peur. J'ai entendu et lu plus d'une phrase ridicule sur ces assassins de femmes et d'enfants. Cette injustice si commune, si peu raisonnable, si funeste, qui conduit chacun à penser qu'il lutte pour la civilisation contre les barbares, est sans doute l'effet de la guerre à longue portée; car chacun ne voit que la poignée de sa trop longue épée, alors qu'il reçoit la pointe de l'autre dans le ventre. Ainsi chacun voit sa propre action comme sublime, et l'action de l'autre comme criminelle. Plus humains, sans aucun doute, si nous pouvions voir d'un seul regard toutes les parties de l'épée.

Beaucoup ont pu constater, et même de trop près, les effrayants effets des obus incendiaires, surtout en 1914, alors que les villages offraient encore quelque chose à brûler. Au troisième coup, tout flambait comme un bol de punch. Il arriva en ce temps, à nos batteries, des obus du même genre, dont on disait merveilles. Imaginez un observateur qui a mission de signaler les premières flammes, et qui ne voit rien. Le téléphone lui apporte des qualificatifs peu agréables à entendre. La scène est de haute comédie, et de loin fait rire. Mais, sur le moment même, ses yeux cherchent, désirent, appellent cette flamme qui le délivrera de passer pour ignorant et sot. Avec quelle joie il verra le village s'allumer au loin

comme une torche ! Et comment voulez-vous qu'il pense aux blessés qui seront brûlés tout vivants ?

Il est facile de tirer un coup de fusil; il n'y faut qu'un petit mouvement du doigt; et l'homme n'est plus qu'une cible dans le cran de mire. Je crois que, si la guerre devait commencer par le couteau, les politiques n'y trouveraient pas leur compte. J'ai lu dans les journaux, aux premiers jours de la guerre, un récit qui ne me paraît pas entièrement inventé. Quelques cavaliers ennemis, conduits par un officier, se trouvent dans une rue de village, en présence de deux ou trois de nos fantassins en patrouille. Ils étaient soudain trop près; ils se voyaient hommes; et il y eut un moment d'embarras. Alors l'officier prit le parti de tuer un des fantassins, et fut aussitôt tué lui-même. Cette tragédie courte est belle à comprendre. L'officier vit son métier impossible, et lui-même ridicule. Son geste, à ce que je crois, eut pour fin de punir un mauvais soldat qui oubliait les règlements militaires.

On voyait quelquefois, dans les lunettes de l'artillerie, les guetteurs de l'infanterie s'asseoir sur les parapets et engager conversation d'une tranchée à l'autre. L'ordre était de commencer aussitôt le bombardement. Ce tir était contre la paix, bien plutôt que contre l'ennemi. C'est pourquoi Richelieu avait encore plus de raison qu'il ne croyait de faire graver sur les canons, en latin, la formule célèbre : « Suprême argument des rois. »

27 septembre 1923.

IL FAUT JURER

Le pessimisme est d'humeur; l'optimisme est de volonté. Tout homme qui se laisse aller est triste, mais c'est trop peu dire, bientôt irrité et furieux. Comme on voit que les jeux des enfants, s'ils sont sans règle, tournent à la bataille; et sans autre cause ici que cette force désordonnée qui se mord elle-même. Dans le fond, il n'y a point de bonne humeur; mais l'humeur, à parler exactement, est toujours mauvaise, et tout bonheur est de volonté et gouvernement. Dans tous les cas le rai-

sonnement est serf. L'humeur compose des systèmes étonnants que l'on voit grossis chez les fous; il y a toujours de la vraisemblance et de l'éloquence dans les discours d'un malheureux qui se croit persécuté. L'éloquence optimiste est du genre calmant; elle s'oppose seulement à la fureur bavarde; elle modère; c'est le ton qui fait preuve, et les paroles importent moins que la chanson. Ce grondement de chien, que l'on entend toujours dans l'humeur, est ce qu'il faut changer premièrement; car c'est un mal certain en nous, et qui produit toutes sortes de maux hors de nous. C'est pourquoi la politesse est une bonne règle de politique; ces deux mots sont parents; qui est poli est politique.

L'insomnie là-dessus nous enseigne; et chacun connaît cet état singulier, qui ferait croire que l'existence est par elle-même insupportable. Ici il faut regarder de près. Le gouvernement de soi fait partie de l'existence; mieux, il la compose et l'assure. D'abord par l'action. La rêverie d'un homme qui scie du bois tourne aisément à bien. Quand la meute est en quête, ce n'est pas alors que les chiens se battent. Le premier remède aux maux de pensée est donc de scier du bois. Mais la pensée bien éveillée est déjà apaisante par elle-même; en choisissant elle écarte. Or, voici le mal de l'insomnie; c'est que l'on veut dormir et que l'on se commande à soi-même de ne point remuer et de ne point choisir. En cette absence du gouvernement, aussitôt les mouvements et les idées ensemble suivent un cours mécanique; les chiens se battent. Tout mouvement est convulsif et toute idée est piquante. On doute alors du meilleur des amis; tous les signes sont mal pris; on se voit soi-même ridicule et sot. Ces apparences sont bien fortes, et ce n'est point l'heure de scier du bois.

On voit très bien par là que l'optimisme veut un serment. Quelque étrange que cela paraisse d'abord, il faut jurer d'être heureux. Il faut que le fouet du maître arrête tous ces hurlements de chiens. Enfin, par précaution, toute pensée triste doit être réputée trompeuse. Il le faut, parce que nous faisons du malheur naturellement dès que nous ne faisons rien. L'ennui le prouve. Mais ce qui fait voir le mieux que nos idées ne sont pas en elles-mêmes piquantes, et que c'est notre propre agitation qui nous irrite, c'est l'état heureux de somnolence où tout est relâché dans le corps; cela ne dure pas; quand le

sommeil s'annonce ainsi, il n'est pas loin. L'art de dormir, qui peut ici aider la nature, consiste principalement à ne vouloir point penser à demi. Ou bien s'y mettre tout, ou bien ne pas du tout s'y mettre, par l'expérience que les pensées non gouvernées sont toutes fausses. Cet énergique jugement les rabaisse toutes au rang des songes, et prépare ces heureux songes qui n'ont point d'épines. Au rebours la clef des songes donne importance à tout. C'est la clef du malheur.

29 septembre 1923.

LE ROUGE-GORGE

Le rouge-gorge est le roi de l'automne; il en porte les couleurs; bronze poudré d'or sur les ailes, et cette tache de feu qui remonte de la poitrine aux joues et encercle à demi l'œil intelligent. Rien ne parle plus fortement à l'œil qu'un autre œil, cette chose qui fait voir qu'elle voit; d'où tant de suppositions pour un regard, et souvent fausses. Mais le rouge-gorge fait voir bien d'autres signes. Il accourt au bruit du râteau; il suit le jardinier et lui parle de son cri sec qui imite le choc des cailloux ou la cassure des branches. Le voilà perché sur la pomme de la pelle, ou sur l'arrosoir. S'il daigne piquer quelques mies de pain, ce n'est pas en glouton. Non comme un voleur, mais comme un ami. Bientôt rassasié, il part comme l'éclair et, sur quelque souche noire, il module la chanson de l'automne, qui est comme un rappel de tous les chants, mais plus grêle, éclatant et froid comme le soleil d'hiver. Il chante, par souvenir; c'est l'ami du poète.

Toujours seul, si ce n'est au temps des nids. En tout jardin l'on voit un rouge-gorge, et l'on n'en voit qu'un. Chartreux d'automne, après les joies de l'été, il affermit le solitaire. Son chant répond à celui de ses semblables, mais toujours de loin, comme les pensées. Ainsi est-il naturellement métaphorique, et symbole de l'esprit favorable. Il n'est point de bienvenue qui vaille la sienne. Haut sur pattes, et portant ses ailes pendantes comme les basques d'un habit, il salue comme un ambassadeur. Souvent, du coupant de son aile, il essaie l'air; tout est

vie et force en son aspect. Mais quelquefois aussi, tout arrondi et frileux au soleil du soir, il murmure tout bas et pour lui-même; on l'entend à peine; on devine le chant au tremblement de sa gorge, ce qui invite à ces douces et fluides pensées que l'on se dit à soi-même. Solitude et paix, c'est bien l'esprit de la saison.

Mais pourquoi seul ? On finit par tout voir, dès qu'on ne change pas de lieu. Vers ce temps-ci on peut rencontrer deux ou trois rouges-gorges dans le même lieu. Souvent un jeune, à peine paré de son rouge, se perche aussi sur l'arrosoir, ou vient becqueter près du seuil, saluer, parler, enfin prendre possession. Alors du haut du chêne, part une flèche sanglante. Les plumes volent. L'usurpateur est attaqué au corps, à l'œil. Le combat est furieux, tournoyant, court. Le vaincu est chassé hors des limites, et n'y revient guère. Par hasard j'observe le vainqueur. Les plumes hérissées, en aigrette, la poitrine gonflée, la tache de feu noircie d'ombres orageuses, méconnaissable, laid.

Il n'y a point de beauté sans force, soit d'une femme, soit d'un poète, soit d'un oiseau. La force est belle dans son repos. Mais que vienne le semblable, le prétendant, l'autre rouge-gorge. Quoi ? Même dorure ? Même signe couleur de feu ? Mêmes marques royales ? Mon propre être usurpé ? Quoi ? Un autre penseur ? Un autre chanteur ? Un autre législateur ? Un autre sage ? Un autre centre du monde ? Un autre miroir du monde ? Imaginez un autre Hercule, avec la massue, avec la peau du lion de Némée. Le poil volera, et les arbres trembleront jusqu'aux racines. Tout être aime et recherche son semblable, voilà le lieu commun, qui finit peut-être par être vrai; mais le premier moment est difficile. Hegel, sobre et fort ici, marque les étapes d'une pensée qui naît à elle-même. Reconnaissance, c'est le moment où l'homme qui pense découvre un autre homme qui pense. Aussitôt après reconnaissance, combat. Cela étonne d'abord et même choque; on y peut voir une métaphysique de la guerre, à l'allemande; mais il faut examiner; ce n'est que le premier moment, où les différences ne sont pas encore saisies. Cet autre Hercule en marche et mission, c'est moi-même. Usurpateur. Aussi quelle douce amitié par les différences, qui ne manquent jamais. Mais cette colère du plus gracieux des oiseaux peint bien notre

premier mouvement. Par quoi je comprends cette mythologie aussi vieille que le monde, d'après laquelle les animaux seraient l'image grossie de nos passions. Paix et guerre ensemble dans le corps de ce doux oiseau. La pensée manque en ces petites têtes, la pensée qui voit les différences, et qui fait les différences. Heureuses différences, qui feront la paix.

1er octobre 1923.

DE LA DESTINÉE

« La Destinée, dit Voltaire, nous mène et se moque de nous. » Ce mot m'étonne de cet homme-là qui fut si bien lui-même. Le destin extérieur agit par des moyens violents; il est clair que la pierre ou l'obus écrasera un Descartes aussi bien. Ces forces peuvent nous effacer tous de la terre en un moment. Mais l'événement, qui tue si aisément un homme, n'arrive pas à le changer. J'admire comme les individus vont à leur fin, et comme ils font occasion de tout; comme un chien, de la poule qu'il mange, fait de la viande de chien et de la graisse de chien, ainsi l'individu digère l'événement. Cette constance à vouloir, qui est propre aux natures fortes, finit toujours par trouver passage, dans le changement de toutes choses, où il y a de tout. Le propre de l'homme fort est de marquer toutes choses de son sceau. Mais cette force est plus commune qu'on ne croit. Tout est vêtement pour l'homme, et les plis suivent la forme et le geste. Une table, un bureau, une chambre, une maison sont promptement rangés ou dérangés selon la main. Les affaires suivent, grandes ou petites; et nous disons qu'elles sont heureuses ou malheureuses selon un jugement extérieur; mais l'homme qui les conduit bien ou mal fait toujours son trou selon sa forme, comme le rat. Regardez bien; il a fait ce qu'il a voulu.

« Ce que jeunesse désire, vieillesse l'a en abondance. » C'est Gœthe qui cite ce proverbe au commencement de ses mémoires. Et Gœthe est un brillant exemple de ces natures qui façonnent tout événement selon leur propre formule. Tout homme n'est pas Gœthe, il est vrai; mais tout homme est soi. L'empreinte n'est pas belle, soit;

mais il la laisse partout. Ce qu'il veut n'est pas quelque chose de bien relevé; mais ce qu'il veut, il l'a. Cet homme, qui n'est point Gœthe, aussi ne voulait point l'être. Spinoza, qui a saisi mieux que personne ces natures crocodiliennes, invincibles, dit que l'homme n'a pas besoin de la perfection du cheval. De même aucun homme n'a usage de la perfection de Gœthe. Mais le marchand, partout où il est, et aussi bien sur des ruines, le marchand vend et achète, l'escompteur prête, le poète chante, le paresseux dort. Beaucoup de gens se plaignent de n'avoir pas ceci ou cela; mais la cause en est toujours qu'ils ne l'ont point vraiment désiré. Ce colonel, qui va planter ses choux, aurait bien voulu être général; mais, si je pouvais chercher dans sa vie, j'apercevrais quelque petite chose qu'il fallait faire, et qu'il n'a point faite, qu'il n'a point voulu faire. Je lui prouverais qu'il ne voulait pas être général.

Je vois des gens, qui, avec assez de moyens, ne sont arrivés qu'à une maigre et petite place. Mais que voulaient-ils ? Leur franc parler ? Ils l'ont. Ne point flatter ? Ils n'ont point flatté et ne flattent point. Pouvoir par le jugement, par le conseil, par le refus ? Ils peuvent. Il n'a point d'argent ? Mais n'a-t-il pas toujours méprisé l'argent ? L'argent va à ceux qui l'honorent. Trouvez-moi seulement un homme qui ait voulu s'enrichir et qui ne l'ait point pu. Je dis qui ait voulu. Espérer ce n'est pas vouloir. Le poète espère cent mille francs; il ne sait de qui ni comment; il ne fait pas le moindre petit mouvement vers ces cent mille francs; aussi ne les a-t-il point. Mais il veut faire de beaux vers. Aussi les fait-il. Beaux selon sa nature, comme le crocodile fait ses écailles et l'oiseau ses plumes. On peut appeler aussi destinée cette puissance intérieure qui finit par trouver passage; mais il n'y a de commun que le nom entre cette vie si bien armée et composée, et cette tuile de hasard qui tua Pyrrhus. Ce que m'exprimait un sage, disant que la prédestination de Calvin ne ressemblait pas mal à la liberté elle-même.

3 octobre 1923.

ÉLOGE DE L'APPARENCE

Il y a un art de constater, qui importe beaucoup pour la formation de l'esprit, et qui est à portée de tous, mais avec cela le plus ignoré et le plus oublié. Je trouve ma montre dans le gousset d'un autre; je puis constater que c'est bien ma montre, toutefois je ne puis constater que l'autre l'a volée; cela je le suppose. Et il est admirable comme cette vue de ma montre réchauffe cette supposition; et aussi, inversement, comme cette supposition me conduira à prendre aisément cette montre pour la mienne sans un suffisant examen. Une partie de la sagesse consiste à tenir séparées ces deux questions, qui se joignent si naturellement. Car une constatation peut être discutée, et doit l'être; une supposition aussi, mais nullement par les mêmes moyens. L'intelligence se jette au pourquoi, et toujours trop vite; il faut la ramener à l'objet présent, et encore non pas tel qu'on le suppose, mais tel qu'il se montre. Il est remarquable que les meilleurs instruments réduisent notre perception à de simples apparences, qu'il s'agit seulement de décrire avec précision, par exemple le spectre des couleurs à côté d'une règle graduée, l'image de la lune tangente à un fil tendu devant la lunette, ou bien une aiguille couvrant de sa pointe une des marques du cadran. Cela promptement, et sans s'arrêter à aucune pensée de traverse. Il y a des thermomètres à ce point sensibles qu'il faut lire le degré, au dixième près, dès qu'on les découvre; car la seule haleine et même l'approche de notre corps les fait bondir d'un dixième ou deux. La moindre crainte, et aussi le moindre repentir vous font manquer la lecture. Il faut donc que l'intelligence se nettoie de tout ce qui n'est pas cette simple et fugitive apparition. Cette épreuve est bonne à tout âge. Elle met en garde contre cette intempérance de pensée qui est la cause de presque toutes les erreurs.

Hors des instruments, qui sont comme nos œillères, il nous arrive dix fois le jour de confondre ce qui est constaté et ce qui est supposé. Je constate qu'un tel est avare, et que tel autre est vaniteux. Je constate que les Français aiment la gloire. Je constate que le cinémato-

graphe plaît au peuple. Ce sont des suppositions. Un homme me parle; je ne connais pas sa pensée, je la suppose. Si l'on s'arrêtait tout net à l'apparence, en s'appliquant à bien fixer le son, comme font les musiciens, quand ils s'accordent, on serait mieux placé ensuite pour deviner. Mais l'homme pense terriblement vite. Faites voir à des enfants quelque tour de cartes, et puis faites-leur trouver, par l'examen des mouvements à découvert et au ralenti, comment et pourquoi ils ont été trompés; ils seront bien étonnés en comprenant qu'ils ont très peu constaté, et qu'ils ont supposé beaucoup, enfin qu'ils n'ont pas été trompés, mais plutôt qu'ils se sont trompés eux-mêmes, comme le langage l'exprime si énergiquement. Descartes a dit, et cette remarque conduit fort loin, que c'est l'amour qu'ils ont de la vérité qui fait souvent que les hommes se trompent. Ils se défient des apparences, et certes ils n'ont pas tort. Mais ils n'ont pourtant que les apparences pour les conduire au vrai; aussi doivent-ils d'abord s'en donner une vue exacte, afin d'en garder un tracé correct, sans omission ni addition. Ce premier moment est d'abord méprisé et dépassé. Et la vérité de la peinture est en ceci qu'elle nous y ramène et même nous y retient, par l'apparence fixée. Il est donc profondément vrai que ce sont les peintres qui nous forment à observer.

7 octobre 1923.

GÉOGRAPHIE HUMAINE

Comprendre, c'est comprendre par les choses, et il n'y a pas d'autre chemin. Les personnes sont trop flexibles; on leur suppose des aptitudes d'après ce qu'elles ont fait, et cela n'explique rien. Il est facile de dire que les marins d'Angleterre étaient plus entreprenants que ceux de Venise. Aussi Montesquieu compare les estuaires anglais, continuellement creusés par de puissantes marées, avec les lagunes et l'eau morte de la mer intérieure. Où seront les navires profonds, les hautes quilles et les puissantes voilures, ce n'est pas difficile à deviner. Mais cette physique de l'homme est encore dans l'enfance, et l'immense idée de Darwin est mollement appliquée. Il me

plairait d'expliquer Ulysse et ses compagnons par la forme de la Méditerranée; mais il faudrait avoir doublé les mêmes caps sur les bateaux qu'ils avaient, et tenir la barre comme ils faisaient pour prendre un peu de leurs passions, de leurs gestes et de leur ressemblance.

Une chose est à remarquer dans l'*Itinéraire* de Chateaubriand. Dès qu'il prend la mer, le voilà aux aventures d'Ulysse et aux serments d'hospitalité, par les longues relâches; ce qui s'explique déjà assez par les tempêtes de cette mer profonde, où la vague est rapide et brutale. Une navigation ordinairement facile, et soudain impossible, rend compte de ces aventures et même de ces pillages; on partait avec huit jours de vivres et l'on errait pendant des années. Il fallait bien tuer les bœufs du Soleil. On m'a conté que, quand les marins de l'île de Groix entraient dans la Méditerranée, à la poursuite des thons, ils n'étaient pas près de revenir, mais qu'il arrivait de leurs nouvelles par les papiers de police; ils tuaient aussi les bœufs du Soleil ici et là. Il y a un genre d'oisiveté, d'insouciance, d'ennui et enfin de passions qui dépend de la mer, des côtes et du climat. L'*Odyssée* est le poème de cette mer; Ulysse, assis sur le rivage et regardant la mer, se connaissait lui-même.

Le montagnard se connaît lui-même en sa montagne. Ses jarrets sont comme des sentiers; la hotte lui façonne la tête, et renvoie les pensées au front. Celui qui ajuste des montres au coin de son feu pendant les longs hivers ne peut avoir la même politique ni la même religion que l'ouvrier d'usine. L'usine rassemble les familles et en même temps les dissout, par l'effet de cette machine à vapeur, qui a changé plus profondément les mœurs qu'aucune prédication ou propagande n'ont jamais pu faire. Par opposition, imaginez cette solitude hivernale, qui resserre sur elle-même la famille montagnarde; le respect et l'obéissance y sont autres; or les idées de chacun ressemblent à ses actions.

Balzac a représenté les mœurs de la haute montagne dans son *Médecin de Campagne :* la famille y est plus unie, plus rassemblée, plus fortement gouvernée; aussi la religion y a plus de puissance. L'anthropomorphisme a bien des nuances. L'homme fait Dieu à son image; mais la cité de Dieu est conçue aussi à l'image de la cité des hommes; et la volonté divine est toujours supposée

d'après les mœurs, c'est-à-dire d'après les relations humaines les plus constantes. Le père est partout le premier modèle de Dieu, comme l'indiquent nos métaphores. Mais il faudrait aller au détail. Il ne se peut pas qu'un conducteur de chevaux ait les mêmes passions qu'un toucheur de bœufs. Le dresseur de chiens a encore une autre manière de commander. Les enfants qui éprouvent cette puissance, et bientôt l'imitent, prennent alors une manière de respecter et de braver, de dire et de dissimuler, d'attendre et d'oser. Mais aussi le montagnard ne retrouve plus ses idées dans les plaines; il lui manque ces trois ou quatre heures de montée patiente, et ces descentes galopées; sans compter le torrent et l'écho, qui sont deux musiciens, et le printemps soudain, et cette envie de passer de l'autre côté des cols, car nul n'y résiste. Mais chaque tournant a sa poésie propre et sa chanson. Chaque tournant dessine un geste d'homme. Ainsi la poésie est continuellement modelée par le paysage; le sentier emmène l'homme, l'escalier l'arrête et le dresse; l'écho le porte à chanter; la montagne conseille le chant en chœur; la société est resserrée et affirmée, ce qui, par mille causes, confirme les croyances.

11 octobre 1923.

L'ÉGALITÉ PAR LES DIFFÉRENCES

Je ne pense pas volontiers au problème des races. Ce genre de pensée a quelque chose d'injurieux. Comme de décider si un homme est intelligent ou non, vaniteux ou non, courageux ou non. Cela tente, toutefois il y faut résister. Non que je me refuse à voir les différences; au contraire il me semble que je les vois, mais bien plus près de moi, en mes semblables, en mes amis; et cela me conduit à aimer les différences, et à n'en point faire vertu ou vice. Un homme de six pieds allonge le bras et prend ce livre sur le plus haut rayon; un petit homme n'en peut faire autant; seulement il prend l'escabeau. Un petit homme a d'autres avantages; il a moins de masse à porter; il pèse moins sur un cheval ou sur un canot. A mesure que le génie inventeur l'emporte sur la puissance phy-

sique, tout s'égalise, sans que les différences s'effacent. L'intelligence a bien plus d'un chemin. L'un est myope, mais aussi il observe mieux. Un homme gros se décide moins promptement, mais aussi il montre plus de ruse. Certains hommes combinent supérieurement et sentent vulgairement; d'autres sont nés poètes ou musiciens, et avec cela peu intelligents, comme on dit; toutefois c'est dit trop sommairement. Entre un esprit abstrait et un esprit métaphorique, rien n'est décidé. L'un est vif et se trompe par là; l'autre est tenu par le sentiment et se trompe encore par là; mais il y a remède à tout. Il n'est point de vice dont on ne puisse faire vertu; et celui à qui tout est facile souvent ne fait rien de bon. Qui est fier de sa nature et s'y fie trop n'est pas loin d'être sot. N'a-t-on pas vu de bons esprits errer étrangement dans les temps difficiles? Décider de ce qu'un homme pourra ou ne pourra pas, d'après les promesses, les signes et les aptitudes, c'est un plaisir d'infatuation, dont je me garde. Il y a déjà tant d'examens qui nous trompent sur la valeur des hommes! Il n'arrive jamais qu'ont ait avantage à mettre en grande place celui qui fut premier en une certaine chose. Ce genre d'égalité ne dure pas; il est englouti, il est effacé par mille traits.

Il est d'un esprit qui veut être juste dans tout le sens de ce beau mot, de réfléchir plutôt sur l'étonnante parole d'Aristote : « J'ai idée que la vertu d'un homme lui est propre, et ne peut être arrachée de lui »; ce que Spinoza exprime autrement, disant que l'homme n'a que faire de la perfection du cheval. Suivant cette idée, j'aperçois qu'aucun homme n'a besoin ni usage de la perfection du voisin. Il faut que chacun aille à sa perfection propre, tournant pour le mieux les obstacles qu'il trouve en lui-même. L'escrimeur qui a de grandes jambes s'allonge; celui qui a de petites jambes bondit. Lequel touchera le mieux? Je prononce que c'est affaire de travail, de courage et de confiance en soi tout autant qu'affaire de jambes et de bras. Mais quelles variétés dans l'intelligence dans le jugement, dans l'invention! Que deux hommes développent leurs puissances, comme ont fait Platon et Aristote; les voilà différents par leur perfection même; et dites lequel vaut le mieux, si vous l'osez.

Osons encore bien moins tant que nous n'avons pas épuisé tous les moyens d'instruire et d'aider. Quel que

soit l'homme, il faut l'appeler du plus haut nom, et ne se point lasser. On ne peut faire moins, si l'on a la moindre connaissance de ses propres faiblesses et du crédit que l'on a soi-même trouvé, sans lequel nul ne peut rien. C'est justement cela que l'Église nomme charité; vertu difficile pour tous; mais il faut toujours surmonter les différences, d'un œil noir à un œil bleu, du blond au brun, du noir au blanc, et premièrement de soi aux autres. A quoi la générosité va tout droit; mais l'intelligence y aide aussi, qui n'efface point les différences, et au contraire leur donne droit et charte par une observation plus attentive des conditions réelles et des structures. C'est l'abstrait souvent qui est méchant et sot.

21 octobre 1923.

LE DIEU ÉGYPTIEN

UNE des puissantes formules de l'*Eupalinos* est sur la Bête égyptienne; sous ce nom j'entends aussi bien l'homme. « La ruse, les énigmes... Monstres de silence et de lucidité. » On trouve dans Hérodote une idée déjà suffisante de ce régime des castes, où les plus grands crimes sont de manquer aux usages. Ces hommes ont vécu selon l'instinct, pensant leurs propres actes, et créant même l'instinct quand il manquait. Cette intelligence n'a donc plus d'autre fonction que de désapprouver; d'où ces faces malveillantes, quoique impassibles. Ce genre de beauté fait peur. Mais il y a de l'Égypte partout; partout quelque chose de ce refus de changer qui fait que l'animal est dieu. Quelle plus puissante image, alors, de la perfection, que ce crocodile qui se borne à lui-même? Œil sévère, sans curiosité, mais non pas sans attention, comme on voit un chat.

J'ai souvenir d'assemblées où les dieux égyptiens se tenaient en cercle, et gardant leur être, chacun les pieds placés sur un petit carré de tapisserie. Les visages exprimaient toutes réserves à l'égard des inventions de tout genre, et qu'en bref rien n'était approuvé ni permis. Chacun a connu de ces conciles provinciaux, où les visages n'affirment qu'eux-mêmes. Non que les passions manquent en ces immobilités; mais nocturnes comme

celles des chats. Non point matière d'histoire, car l'institution couvre l'événement. Toute poésie et même tout langage revient à la forme; l'idée se limite à l'être pour soi, et toutes les pensées sont coulées à fond. Par sa forme seulement l'animal exprime tout ce qu'il a à dire. L'homme de même, mais avec cette nuance qu'il pense cela même, et le signifie à toute la terre. C'est le royaume d'importance, où l'on ne rit point. Dogme, c'est trop dire; car la preuve appelle discussion, comme on l'a assez vu, et l'athéisme commence avec la preuve ontologique. Un Égyptien s'étonnerait de nos religions, toutes pleines d'invention et de dispute, et raisonnables par ce mouvement. Et nos croyants, à vrai dire, sont pleins de doute à l'égard de ce qui est, qui ne leur suffit point. La belle époque des religions est cet immobile culte de l'immobile, de l'immobile qui joue l'éternel. D'où ces pieds pris dans la masse et ces penseurs enchaînés. Mais c'est trop de dire qu'ils sont méchants. Ou peut-être faut-il dire qu'il n'y a de bon que le généreux. Au reste il a fallu que cette idée même se montre, et le Sphinx, par le mélange de l'animal et de l'humain, dit assez et même dit tout. Quelquefois un naïf a plaidé pour quelque idée devant ces assemblées de Sphinx; ces entretiens sont comme des déserts à traverser.

Penser est une aventure. Nul ne peut dire où il débarquera; ou bien ce n'est plus penser. Cette sévère condition suffit pour retenir au rivage le dieu égyptien. Mais il n'est même pas spectateur; plutôt rocher et promontoire; car on ne pense pas à demi. La condition préalable de n'importe quelle idée, en n'importe qui, c'est un doute radical, comme Descartes l'a bien vu. Non pas seulement à l'égard de ce qui est douteux, car c'est trop facile, mais à l'égard de ce qui ressemble le plus au vrai; car, même le vrai, la pensée le doit défaire et refaire. Si vous voulez savoir, vous devez commencer par ne plus croire, entendez ne plus donner aux coutumes le visa de l'esprit. Une pensée c'est un doute; mais à l'égard de la coutume, il y a plus que doute; car, quelque force qu'ait la coutume, et même si le penseur s'y conforme, la coutume ne sera jamais preuve. Peu d'hommes ont osé faire et maintenir cette difficile séparation. Pour l'ordinaire on pense par jeu, en surveillant du coin de l'œil la divinité égyptienne. Descartes aussi craint d'offenser les

dieux; mais écoutons bien ce qu'il dit : « craignant (ce sont ses propres paroles) de déplaire à des hommes dont l'autorité ne peut guère moins sur mes actions que ma propre raison sur mes pensées ». Toute la révolte et la plus redoutable, est dans cette virile formule, une des plus belles que je connaisse.

29 octobre 1923.

ORNEMENTS

L'HOMME ne pense que les choses; quand son attention ne se porte plus aux choses, il dort; d'où les charlatans ont tiré des méthodes assez simples pour faire dormir au commandement; il ne s'agit que de rassembler l'attention sur un point brillant; comme tout est rapport et comparaison dans notre connaissance des choses, celui qui ne connaît qu'une chose sans rapports ne connaît plus aucune chose; et, parce qu'il ne connaît plus aucune chose, il dort.

Nul ne croira aisément ce que je dis là. Chacun se croit en mesure de réfléchir sans l'appui de ce monde autour. Cependant vous les voyez qui cherchent des idées sur les tentures et jusque dans la corniche. Et je crois qu'ils tortillent leurs idées et aussi leur langage selon que le plâtrier a tortillé les rinceaux et les macarons. Ces ridicules rosaces, qui entourent au plafond le crochet de la lampe, ont reçu plus d'une confidence. Cependant les mains, sur les bras du fauteuil, cherchent d'autres métaphores. Les tapis de prière, par les jeux énigmatiques des couleurs et des lignes, sont aussi d'étonnnants conseillers. Sans doute l'ornement, par cette répétition plus ou moins variée, contribue à ramener nos pensées errantes, et ainsi nous rappelle à nous-même. C'est ce que chacun peut remarquer en gros; car nos pensées dépendent toujours du décor; maintenant comment un banquier règle l'esquisse de son entreprise sur la moulure ou la rosace, c'est ce qu'il ne sait point. L'art selon lequel nous faisons métaphore de tout n'apparaît pour ainsi dire qu'en débris, toutefois bien éloquents, dans les figures du langage. Mais, après tout, puisqu'il nous plaît de comparer l'éloquence à un torrent et la poésie à une

source, on comprend assez qu'il n'eſt point de forme qui ne puisse repréſenter passablement n'importe quelle pensée, et en même temps l'orienter d'une certaine manière. Ce qui n'eſt pourtant pas tout myſtère, si l'on réfléchit à ceci que tout crochet ou tournant dans la forme que les yeux saisissent fait un geſte des mains et de tout le corps, ce qui, suivant le cas, emporte ou modère, fléchit ou ramène jusqu'à nos résolutions, qui sont l'âme de nos pensées. Ainsi le macaron eſt l'emblème d'une difficulté que je n'avais pas assez aperçue; l'angle fait changement décidé; la ligne sinueuse que je perds me jette dans les possibles, sans compter que le sens même des figures, hommes, animaux ou plantes, me fait me ressouvenir des objets auxquels j'ai affaire; d'où je voudrais conclure que l'homme d'entreprise aime naturellement les choses de l'art, au lieu que l'utopiſte se contente d'une cellule de moine; mais ce n'eſt pas si simple; et toutefois ce chemin eſt bon qui me conduit à rendre compte assez bien de tous ces hasards de nos pensées, au lieu d'en charger le cerveau, bureau de passage, à ce que je crois, et de communication, aussi indifférent à tout ce qui le traverse que le télégraphiſte l'eſt aux dépêches qu'il transmet tout le jour. Un homme qui cherche des idées doit les chercher en lui-même, et désigne sa tête comme le coffre où elles sont enfermées. L'homme n'eſt nullement ainsi; l'homme cherche des variétés qui ne soient pas inquiétantes. Ces variétés sont les ornements, et l'art d'orner eſt premièrement l'art de ne pas effrayer, comme il eſt évident si l'on fait ornement d'une tête de tigre. Par l'ornement nous allons à la dérive sans nous en douter, nous trouvons des idées et nous goûtons le plaisir de penser. Ulysse, j'en suis sûr, laissant courir ses doigts sur l'arc fameux, se souvenait et déjà se vengeait. Il eſt remarquable que toutes les armes sont ornées, et cela prouve peut-être que nos pensées de guerre ont besoin d'être nourries, ce qui signifierait que nous ne sommes pas si méchants.

2 novembre 1923.

LA RÈGLE DU MAÇON

Il faut qu'une belle porte soit d'abord une porte. Si un siège n'est point fait pour que l'on y soit bien assis, il ne sera jamais beau. L'utile va toujours devant, et l'artiste est d'abord artisan. Comme on voit dans les anciennes maisons, où l'ornement est toujours soumis à l'œuvre. Le beau ne fleurit que sur l'utile. Jusque dans la poésie, où la mesure et la rime eurent d'abord pour fin de servir la mémoire, comme on voit dans les proverbes. L'un grave un récit dans la pierre par le ciseau, et l'autre le grave dans la mémoire des hommes par la coupe, le mètre et l'assonance. L'architecture domine tous les arts par cette règle de maçon. Le versificateur dit : « Soyez plutôt maçon », voulant précipiter le maçon; mais il fallait dire : « Soyez d'abord maçon. »

Il n'existe point dans le monde un ornement libre qui soit beau. Le plâtre permet tout; toutefois il ne s'est point trouvé d'homme qui ait pu surmonter la facilité; l'imagination fait la folle; la forme engendre une autre forme; ce sont des monstres sans squelette. Les enfants de l'esprit sont tous laids. Grande leçon pour l'écrivain. Aussi parmi ceux qui cherchent le beau, il n'en restera pas un. Une poutre qui dépasse appelle le sculpteur; en vérité elle est déjà forme. Au contraire, si une fausse poutre est mise là pour le sculpteur, le plus puissant génie ne sauvera pas cette forme que le maçon désapprouve. C'est qu'il n'y a point de mesure à l'ornement dès qu'il va de l'esprit à la chose. De la chose à l'esprit, au contraire tout est beau. Le saillant fait déjà sculpture; l'artiste achève ce que le maçon a commencé. Mais, dira l'écrivain, ces métaphores ne m'expliquent rien. En quoi suis-je maçon ?

Pascal ne cherchait point l'ornement, seulement il voulait dire quelque chose; c'est en quoi il était maçon. Tacite racontait quelque chose, c'est en quoi il était maçon. En ces deux exemples on reconnaît le métier, l'avare métier, qui ne mettra pas une pierre de trop. L'ornement alors est trouvé, et non cherché; le coup de ciseau au delà est comme involontaire, et n'entame pas beaucoup cette dure matière. Aussi l'ornement ne dépasse

jamais. Mais quel métier que celui du romancier ! Où est la règle du maçon ? Il faudrait n'être point maître de l'intrigue, ni des personnages. Car si l'arrangement est fait pour l'ornement, cela se voit; les fils de l'esprit pullulent sur la frise; l'entassement de beautés est sans remède. C'est ce qui arrive en toute phrase, et même par l'ordre des mots, dès que le sujet n'est qu'une occasion de bien écrire. Ne faites donc point un beau roman, mais d'abord un roman; je veux dire, racontez quelque événement tel qu'on vous l'a transmis. Occupez-vous seulement de bien exprimer par des mots ce que vous avez à faire entendre. N'ajoutez rien par intention de plaire. Toutes les fins de phrase qui essaient de bien tomber, comme on en trouve dans Proust, rompent le récit. Voilà ce que signifie le fameux style du Code pénal de Stendhal. Autour de cette matière résistante, vous pourrez changer par petits traits; c'est dans l'exécution qu'on trouve l'ornement. Aussi Stendhal a tiré ses plus beaux romans du journal des tribunaux, où les faits sont tout secs. Ou bien il traduisait quelque vieux récit. On trouverait aisément dans les bons écrivains cette sorte de matière étrangère qu'ils ont reçue d'un narrateur. C'est donc une très bonne condition si l'on se donne comme tâche de fixer un récit que l'on a entendu et qu'on ne veut point changer; c'est sculpter dans la pierre dure. Au lieu que si l'on a choix, c'est comme si la matière cédait; aussitôt l'ornement se pose là, et l'événement lui-même prend forme de moulure. C'est pourquoi il n'est pas certain qu'un récit ne soit pas une meilleure matière qu'une chose vue; car en une chose vue on choisit davantage, ce qui donne entrée au désir d'orner, toujours trompeur.

14 novembre 1923.

CROYANCE

Un poisson théologien prouverait que l'univers est liquide; mais il en serait d'abord assuré, et les poissons auditeurs de même. La forme d'un vivant est une sorte de connaissance, et ses actions la confirment. Croire est la même chose que vivre. N'importe quel

organe est une règle d'action. Le poisson essaie encore de nager quand il est sur l'herbe; et peut-être forme-t-il alors cette opinion que tout n'est pas liquide au monde, comme il l'avait cru; mais ce commencement d'opinion périt avec lui. Tout vivant est donc persuadé par sa forme; mémoire et prévision, c'est toujours la même chose que son corps; les deux sont ensemble dans le battement de l'aile d'un oiseau. Toute la forme, les os creux, les muscles, les plumes, le fort et la pointe de l'aile, tout cela exprime une parfaite physique de l'air. Aussi l'oiseau battra des ailes jusqu'à sa mort, toujours attaché à la règle du vol, et encore contre l'exception. Le sentiment de la règle est animal et chevillé au corps; bien mieux c'est le corps lui-même.

Descartes doute là-dessus; mais tout homme est Descartes un peu. N'importe quel outil prouve que cette persuasion, qui vient de notre forme, nous peut tromper. L'arc et la flèche sont une autre manière de courir et d'atteindre; d'où l'étonnante floraison de nos pensées; car la flèche, de même que l'aile, exprime la loi de l'air et la loi de la chute, mais elle n'emporte pas tout l'homme avec elle; ainsi la leçon de la flèche n'est pas perdue. Parmi les vertus de l'outil, il en est une que l'on n'a pas assez considérée, c'est qu'il nous dispense de l'expérience douloureuse, qu i rend stupide. Par exemple il n'importe guère que mon pic soit pris sous le rocher; j'ai le loisir d'examiner; je ne l'aurais pas si c'était ma main qui fût écrasée, ou mon pied. Les essais sans l'outil ne mènent pas loin. Les animaux ont l'opinion que le feu est malfaisant, et cette opinion reste dans leur corps comme une peur; c'est qu'ils n'usent point d'outils. L'outil est comme un membre qui nous laisse penser. Cette réflexion sur l'outil, réflexion qui est d'idée, est sans doute ce qui nous a conduits à juger les poissons et les autres bêtes, et enfin à nous juger nous-même. Je laisse le pourquoi, afin de ne pas ressembler au poisson théologien; le comment est ce qui m'importe, et nous savons passablement comment la science s'est faite; certainement par surmonter cette persuasion qui vient de la forme du corps.

Surmonter n'est pas supprimer. Il faut bien qu'il reste quelque chose de cette forte croyance en soi. La danse persuade absolument, parce que le corps se suffit ici à lui-même. Les temples et les cortèges pareillement parce

que l'entour s'accorde alors à la forme humaine. Tout ici convient, comme l'eau au poisson. Par ces jeux est effacé le doute, et la leçon de la flèche. Pour un moment. Et l'on retrouve ce témoignage de soi à soi, et cette immédiate connaissance qui est le sentiment de soi. Précieux retour et recueillement. La pensée n'est plus qu'action qui réussit, comme dans la danse. Une cérémonie militaire, ou seulement une marche rythmée, où l'on est soi-même acteur et spectateur, donne quelque idée de cette persuasion immédiate; et l'homme se trouve aussitôt disposé selon l'ancienne loi, qui prescrit de mourir plutôt que de changer d'opinion. Dont le poisson sur l'herbe est la parfaite image. Les deux, croyance et doute, essai de soi et essai de l'outil, sont dans l'homme ensemble. Descartes pèlerin était le même que Descartes géomètre. Et ce sage exemple nous avertit de n'adorer ni l'un ni l'autre, mais plutôt de fortifier l'un dès que l'autre tyrannise. Le fanatique s'abandonne à l'un et le sceptique à l'autre; et ce sont deux moitiés d'homme.

18 novembre 1923.

PUDEUR D'ESPRIT

Il y a une force invincible dans tout homme, et déjà dans l'enfant, dès qu'il aperçoit que ses sentiments sont bien à lui, et que nul n'a pouvoir de les changer. Vertu est force; et il n'y a point de vertu sans cette force-là. Toutefois les premiers effets de cette force d'âme, car c'est son nom, tournent souvent à mal. Nous sommes ainsi faits que le meilleur en nous est d'abord jugé fort mauvais; par exemple si un enfant s'obstine et se ferme. Dès qu'il découvre en lui ce trésor du vouloir, qui n'est qu'à lui, aussitôt il s'arme; et le premier effet est presque toujours une sorte de méchanceté; car nul ne croit d'abord qu'il pourra sauver sa plus chère opinion sans violence, et la moindre discussion le fait bien voir. En sorte que ne point céder, qui est la plus belle chose, passe d'abord pour la plus laide. Et au contraire les moutons, qui n'ont point encore trouvé leur être, sont naturellement préférés, quand le berger serait l'homme le plus

sage. C'est même le piège pour les sages, où ils se laissent prendre une fois ou l'autre, que d'estimer trop ceux qui croient et trop peu ceux qui examinent; trop peu aussi ceux qui refusent par principe, par crainte de ne plus savoir se défendre s'ils donnent entrée; et ceux-là ne sont pas les pires.

C'est pourquoi il faut craindre la preuve, j'entends celle qu'on tient par le manche; ce n'est toujours qu'une arme. Je me suis longtemps étonné de ce que les hommes fuient encore plus devant la bonne preuve que devant la mauvaise, et se ferment à l'évidence. Même de loin; là-dessus ils sont rusés en proportion qu'ils sont instruits; les meilleurs esprits sont justement ceux qui voient venir la preuve du plus loin, qui se mettent en alarme, et lèvent le pont. Ne vous pressez pas de conclure qu'un homme est sot ou endormi. Souvent il veille en son silence; souvent il ne perd pas un seul de vos mouvements; mais il fait le mort, comme les insectes. Cette pudeur d'esprit est belle. La liberté est alors estimée plus précieuse que la lumière, et cela est dans l'ordre. Toutes les fois qu'on juge l'homme d'après sa forme extérieure, non d'après ses discours, on juge bien. On perd son temps dans la société, si l'on ne fait continuellement ce genre de rectification. Pensez toujours que l'homme intérieur se donne un délai et renouvelle quelques serments à soi. N'allez pas comme un étourneau autour des chouettes de Minerve.

On n'apprécie pas toujours comme il faudrait ce genre de croyances sans jugement, et qui tiennent à la pratique. La coutume n'offense pas l'esprit. Pourquoi? Parce qu'elle ne demande pas approbation. Par exemple la guerre ne se donne pas comme raisonnable; aussi n'y a-t-il point un seul homme de guerre qui n'ait sévèrement jugé la guerre; ce n'est qu'un état de fait. Mais au contraire la paix est une idée; la paix demande approbation; elle frappe indiscrètement au plus haut de l'esprit. Ici vous trouvez une étonnante résistance, et qui n'a rien de vil. Tel s'accommode d'une servitude volontaire qui ne voudrait point d'une liberté forcée. Ces soins de garde et de vigilance ajournent souvent l'examen de raison; et beaucoup penseraient sagement si on les en pressait moins. En quoi il y a autre chose que cette animale impénétrabilité, que représente le crocodile par

ses écailles; toutefois ce n'est pas un petit inconvénient si, par l'insistance, on fait l'alliance de l'obstination animale et de l'humaine fermeté.

Il ne faut pas tellement se soucier de persuader. Nous croyons trop qu'une pensée n'est pas pensée si elle ne se rend à nos sommations. N'ayez pas peur. Le travail se continue en cet intérieur mobile; il n'y a point d'argument perdu. La raison est un fait auquel tous ont part, par le refus, par le silence, par un genre de négligence. Que l'écrivain passe donc comme le veilleur, qui frappe un bon coup, et puis s'en va.

22 novembre 1923.

LA TRAGÉDIE

On dit bien la Comédie pour désigner toute espèce de théâtre, et même le plus tragique. Chacun sait assez ce que c'est qu'un homme qui, dans la vie ordinaire, donne la comédie. C'est un homme pesé et jugé. La même pensée ne cesse pas d'éclairer le spectateur en toute comédie, aussi bien de poignard et de poison. Si l'on prenait au sérieux la tragédie, il faudrait donc se mettre d'un parti, se jeter au secours, ou bien courir chez le commissaire; ces émotions, multipliées par l'assemblée, feraient un grand tumulte. Aussi tout est disposé, dans la salle et sur la scène, pour que même le spectateur le plus naïf ne se laisse jamais prendre tout à fait. Le décor est pour avertir, non pour tromper. L'art même des acteurs doit ressembler en cela au décor. Au reste, ici comme en tous les arts, les nécessités du métier conduisent l'artiste dans son vrai chemin. L'acteur ressemble à l'orateur en ce qu'il doit premièrement se faire entendre. Or, dans les scènes réelles, nul ne parle pour une assemblée de témoins. L'action théâtrale, par les mêmes causes, doit être annoncée et en quelque sorte étalée pour les spectateurs; et cela n'a point lieu pour les événements réels, que nul, peut-on dire, ne voit jamais. De toute façon, l'art théâtral est détourné de faire illusion; et c'est par là que le spectacle est un spectacle. De même la peinture est peinture par ce cadre orné qui la sépare des autres choses, et la propose aux yeux seulement comme

un spectacle. Ces précautions sont d'importance; le spectateur est averti par là qu'il doit d'abord et continuellement consentir, et, mieux, chercher lui-même et composer lui-même le sentiment qu'il éprouvera. Et c'est pourquoi il est vrai de dire qu'il y a de bons spectateurs comme il y a de bons acteurs. Certes, on apprend à se plaire au théâtre, et d'abord on apprend à mépriser ce qui est accessoire. On s'étonne quelquefois de cette simplicité du décorateur, qui vous plante des rochers, des gorges et des précipices sur son plancher de bois; le bruit des pas nous avertirait assez si l'œil ne voyait très bien la séparation du rocher peint et du plancher sonore; et cela n'est pas plus étonnant que d'entendre un conspirateur parler en vers ou chanter. Dire que l'on n'arrive pas à faire illusion, c'est trop peu dire; l'illusion n'est nullement cherchée.

Il y a une sécurité admirable dans ce spectateur qui se dispose pour prendre part aux passions homicides. Au vrai tout le rassure, et il faut que tout le rassure. Il suffit d'un regard sur le trou du souffleur, si ingénieusement disposé qu'il est impossible qu'on ne le voie point. Que vient-on maintenant me dire de cette coutume presque barbare de réserver, comme au temps de Racine, des places sur la scène pour les spectateurs de qualité ? Non point barbarie, il me semble, mais signe au contraire d'un art purifié. Cette salle en demi-cercle, ce palais des rois, auquel il manque un mur, ne seraient pas moins étonnants; mais le spectateur n'oublie jamais qu'il est au spectacle; tout le lui rappelle. La rime le lui rappelle. L'action ne doit jamais le toucher; toucher, mot brutal; mais c'est plutôt le spectateur qui la touche juste autant qu'il veut, et non pas plus.

La musique nous avertit encore mieux que la rime; mais il est vrai aussi que la musique nous atteint de plus près et plus indiscrètement; Wagner, par exemple, souvent plus qu'on ne voudrait. Aussi je ne trouve point mauvais que le chef d'orchestre me fasse signe, et me montre, en quelque sorte, les éléments de la tempête symphonique, qui sont violons et trombones. Ces gestes me ramènent à la musique. Ainsi je reste juge, contemplateur, séparé. J'ai refuge. Et contre qui ? Contre moi-même. Semblable à l'Olympien qui se retire bientôt du combat pour Troie, et pèse seulement les destins. Ce

mouvement est sublime en l'homme parce qu'il est lui-même tragédien de toute minute, ambitieux, soupçonneux et de courte vie. Mais ce peu, qui est lui-même, ici il le juge de peu; il en est maître; il s'en retire; il est arbitre; il se reconnaît petit; mais mieux encore il se reconnaît en ce moment de réflexion que le plus rusé des arts lui ménage. Un chien aboierait.

24 novembre 1923.

NATURES

Chacun remarque des différences d'aspect entre les hommes, et même y lit comme dans un livre. Un homme grand, chargé de muscles, riche de sang, n'aura pas les mêmes passions, ni par conséquent les mêmes opinions qu'un homme petit, au regard noir, au teint bistré. L'obèse est encore un autre homme; et il est clair, par la seule structure, que, pendant que les deux autres s'emploieront à conquérir, l'homme gros pensera principalement à conserver sa place. Ces portraits sont abstraits et sans nuances. Un visage humain annonce quelque chose de plus riche; on dirait que, de ce regard, de ce nez, de tous ces plis, sortent des passions et des jugements. Le désir, le projet, l'entreprise sont logés là, et souvent debout sur le seuil. La bouche propose, récrimine, se souvient. Les mains parlent encore mieux peut-être, courtes ou longues, grasses ou maigres. Tout cela est hérité; tout cela annonce non pas une destinée extérieure, mais au contraire une nature rassemblée, fortifiée, invincible, qui gouvernera autour de soi selon sa forme. Les bonnes femmes qui veulent lire l'avenir dans les mains avouent par là que chacun fait son avenir.

Cette autre destinée, intérieure celle-là, et qu'on nomme prédestination, porte-t-elle toute une histoire d'avance écrite ? Ce n'est pas si simple. Nos actions ont la forme de notre corps; mais elles ont aussi la forme des choses, et encore plus la forme des autres hommes autour. Un métier, la guerre, un naufrage, changent les actions, sans changer pourtant la manière d'agir, ni le pli des

cheveux. La nature individuelle se retrouve la même. Qu'un homme devienne roi ou mendiant, ce sera toujours le même œil noir ou gris, la même bouche prudente ou indiscrète, la même main; entre cette persistance de la nature en chacun et la variété sans mesure des rencontres, notre histoire passe comme au laminoir, recevant à chaque moment la double empreinte. Ainsi c'est assez de dire que nous recevons notre structure et ne la changeons guère; il ne faut point dire que nous recevons aussi nos actions en héritage.

Mais du moins nos vices et nos vertus ? C'est encore aller trop vite. Peut-on parler de vices et de vertus sans avoir égard aux rencontres ? Non, mais plutôt d'une constante manière d'agir et de sentir, qui se reconnaît dans le bien et dans le mal. Une colère n'est point mauvaise toujours; un soupçon n'est pas injuste toujours; la ruse est vertueuse et raisonnable souvent; discrétion et dissimulation peuvent suivre d'une même humeur et d'un même foie. Le même amour peut être dévoué ou ennemi, selon que vous favorisez ou contrariez ce qu'il aime, et il y a une sorte d'obstination dans la fidélité. Un tableau des tempéraments, quand il serait tracé par Esculape lui-même, n'équivaudra nullement à un tableau des vices et des vertus, mais plutôt il donnera à tous les vices et à toutes les vertus une couleur et un visage. Car il est clair qu'un gros homme sera mauvais à la course; clair aussi qu'un garçon maigre et agité ne vaudra rien dans un fauteuil à surveiller les mouvements des autres; et de ces contrariétés il suivra une humeur aigre et une méchanceté, au lieu que toute nature sera heureuse et bonne par son libre développement. En sorte que, quoiqu'on ne puisse point changer les natures, pas plus qu'on ne peut aplatir des cheveux frisés, néanmoins on peut se fier aux natures. Bien mieux, c'est parce qu'on ne peut point changer les natures que l'on peut s'y fier. Qui descend jusque-là, il touche le roc. Et la puissance d'un César ou d'un Alexandre venait sans doute principalement de ce qu'ils aimaient les différences, ne faisant jamais reproche au poirier de ne point produire de prunes.

30 novembre 1923.

DES CARACTÈRES

CHACUN a de l'humeur selon le vent et selon l'estomac. L'un donne un coup de pied dans la porte, l'autre frappe l'air par des paroles qui n'ont pas plus de sens que les coups de pied. La grandeur d'âme laisse tomber ces incidents dans l'oubli; qu'elle les subisse des autres ou de soi, elle les pardonne parfaitement parce qu'elle n'y pense jamais. Mais ce qui est commun, c'est de consacrer l'humeur et en quelque sorte d'en jurer; c'est ainsi que l'on se fait un caractère; et de ce qu'on a pris de l'humeur un jour contre quelqu'un, on vient à l'aimer moins. Pardonner à soi en ce sens-là, c'est plus rare qu'il ne faudrait; et c'est souvent la première condition si l'on veut pardonner aux autres. Au contraire, un genre de remords sans mesure est souvent ce qui grossit la faute de l'autre. Ainsi, chacun promène son humeur pensée, disant : « Je suis ainsi. » C'est toujours dire plus qu'on ne sait.

Il arrive que l'on supporte mal les parfums; cette humeur contre les bouquets et l'eau de Cologne n'est point constante. Mais chercher et flairer le moindre parfum et jurer qu'on en fera migraine, c'est ce qui se voit. On jure de tout, comme de tousser pour la fumée. Chacun a connu de ces tyrans domestiques. Celui qui souffre d'insomnie jure de ne point dormir. Et s'il décrète que le moindre bruit le réveille, le voilà à guetter tous les bruits et à accuser toute la maison. Cela va jusqu'à s'irriter d'avoir dormi, comme d'avoir manqué de vigilance à l'égard de son propre caractère. On fait infatuation de tout, et même de perdre aux cartes, comme j'ai vu.

Il y a des gens qui se mettent à croire qu'ils n'ont plus de mémoire, ou bien qu'ils ne trouvent plus leurs mots. Ici la preuve ne se fait pas attendre, et cette comédie de bonne foi tourne quelquefois en tragédie. On ne peut nier les réelles maladies et les effets de l'âge; mais les médecins ont depuis longtemps remarqué ce redoutable esprit de système qui fait que le malade cherche les symptômes, et trop aisément les trouve. Cette amplification fait presque le tout des passions et une bonne part des maladies, surtout mentales. Charcot en vint à ne plus

croire du tout ce que ses malades disaient d'elles-mêmes; et l'on peut affirmer que certaines maladies ont disparu ou presque par l'incrédulité des médecins.

L'ingénieux système de Freud, un moment célèbre, perd déjà de son crédit par ceci, qu'il est trop facile de faire croire tout ce que l'on veut à un esprit inquiet et qui, comme dit Stendhal, a déjà son imagination pour ennemie. Sans compter que les choses du sexe, qui sont le dessous de ce système, sont justement de celles qui comptent par l'importance qu'on leur donne et par une sorte de sauvage poésie comme chacun sait trop. Et les pensées du médecin ne sont jamais bonnes au malade; tout le monde le sait. Ce que l'on sait moins, c'est que le malade a promptement deviné cette pensée étrangère et l'a faite sienne, ce qui vérifie aussitôt les hypothèses les plus brillantes. C'est ainsi que l'on a décrit d'étonnantes maladies de la mémoire, où les souvenirs d'une certaine espèce se perdaient ensemble systématiquement. On avait oublié que l'esprit de système est aussi dans le malade.

4 décembre 1923.

TOUT POUVOIR EST ABSOLU...

Tout pouvoir est absolu. La guerre fait comprendre ces choses-là. Une action ne peut réussir que par l'accord des exécutants; et, quand ils auraient la meilleure volonté du monde, ils ne s'accorderont pourtant que par la prompte exécution des ordres, sans qu'aucun des subordonnés s'amuse à juger ou à discuter. Qu'est-ce à dire, sinon que devant le refus ou seulement l'hésitation, le chef doit forcer l'obéissance, ce qui conduit aussitôt à la dernière menace, et l'instant d'après à l'exécution, sans quoi la menace serait ridicule. J'admire que des gens qui reçoivent aisément la guerre parmi les choses possibles, invoquent pourtant ici l'humanité et la justice, comme si l'on avait le loisir d'être humain et juste quand l'ennemi vous presse. Il faut savoir ce que l'on veut.

Tout pouvoir est militaire. Une rue est barrée. Vous demandez pourquoi; mais le gardien ne sait pas pourquoi. Alors, invoquant mal à propos les droits du

citoyen, vous voulez passer. Le gardien s'y oppose militairement; il appelle ses réserves; si vous faites le méchant, vous êtes promptement assommé; si vous montrez des armes, le gardien prend les devants et vous tue. Si le pouvoir n'est pas résolu à forcer l'obéissance, il n'y a plus de pouvoir. Si le citoyen ne comprend pas et n'approuve pas ce puissant mécanisme bien avant de le craindre, il n'y a plus d'ordre. La guerre est à tous les coins de rue, le spectateur reçoit des coups, et la justice périt.

Très bien; et voilà ce que le Fascisme enferme de vrai, et ce que beaucoup d'hommes sentent vivement. Mais il faut comprendre; il faut circonscrire l'idée; il faut limiter, surveiller, contrôler, juger ces terribles pouvoirs; car il n'est point d'homme au monde qui, pouvant tout et sans contrôle, ne sacrifie la justice à ses passions. C'est pourquoi cette obéissance des civilisés serait pour effrayer s'ils ne se juraient à eux-mêmes de résister continuellement et obstinément aux pouvoirs. Mais comment ? Que leur reste-t-il ? Il leur reste l'opinion.

Pour moi je n'arrive pas à comprendre que le citoyen chasseur à pied, j'appelle ainsi le bon citoyen, l'ami de l'ordre, l'exécutant fidèle jusqu'à la mort, ayant pesé cette promesse d'obéir, se permette de donner encore quelque chose de plus, j'entends d'acclamer, d'approuver, d'aimer ce chef impitoyable. Mais plutôt je voudrais que le citoyen restât inflexible de son côté, inflexible d'esprit, armé de défiance, et toujours se tenant dans le doute quant aux projets et aux raisons du chef. Par exemple ne point croire, par un abus d'obéissance, qu'une guerre est ou était inévitable, que les impôts sont calculés au plus juste, et les dépenses de même, et ainsi du reste. Exercer donc un contrôle clairvoyant, résolu, sans cœur, sur les actions et encore plus sur les discours du chef; communiquer à ses représentants le même esprit de résistance et de critique, de façon que le pouvoir se sache jugé. Car si le respect, l'amitié, les égards se glissent par là, la justice et la liberté sont perdues, et la sécurité elle-même. Tel est l'esprit radical, très bien nommé, mais encore mal compris par ces âmes faibles qui ne savent point obéir sans aimer.

5 décembre 1923.

OMBRES

Lorsque Ulysse attire les ombres des morts autour de la fosse remplie de sang, je ne trouve point d'erreur dans ce récit; mais plutôt la situation humaine et le rapport des vivants aux morts s'y trouvent décrits sans aucune faute; ce jeu de l'imagination sonne puissant et juste comme une belle symphonie. Les morts sont autour de nous, et principalement mêlés à nos perceptions nocturnes et crépusculaires; car, par l'affaiblissement et la confusion des perceptions vraies, nos souvenirs prennent importance; il y a des heures et un genre de lumière où les morts paraissent; le lieu de leur séjour n'est donc pas mal placé dans le pays du brouillard et des longs hivers. Et c'est par les vivants qu'ils revivent, qu'ils reconnaissent, qu'ils parlent, comme il est fortement exprimé par ce sang frais qu'ils boivent, et qui leur rend pour un temps la mémoire. Ce sont bien des ombres impalpables, à peine dessinées, voltigeantes, ainsi que sont nos faibles et inconsistantes images. Et cette mythologie ingénue et droite a décrit l'imagination mieux que ne font nos docteurs; car le savoir donne toujours trop de corps, par les paroles, à ces fugitives apparitions, jusqu'à effacer presque toute différence entre nos rêveries et les choses; au lieu que le poète, par un juste sentiment, donne à ces ombres réelles l'aspect même et le mouvement de nos pensées. Parmi les choses, et sur cette terre même; car il est profondément vrai que nous n'imaginons point autrement que par les actions indistinctes, des choses autour de nous, comme du feu et de la fumée. Sans les choses présentes, nous n'aurions même point de songes. Aussi la tradition constante en tous pays, qui enseigne que les morts se montrent la nuit, par lune et brouillard, ou bien dans le dessous des forêts, se trouve bien plus près de la vérité que cette fiction théologique qui nous sépare des morts et les relègue en un lieu écarté; idée inhumaine.

Tout est donc harmonieux et en quelque sorte disposé déjà pour l'entendement, en cette nécromancie justement célèbre. Tout, jusqu'à cet Ulysse à l'épée nue, qui écarte la foule des ombres, et met un peu d'ordre dans cette rêverie trop émouvante. Car il est vrai encore que c'est l'action qui surmonte le rêve, et que la volonté n'y peut

rien changer que par de vifs mouvements du corps, et adroitement dirigés; et c'est bien aussi l'épée qui a fait d'abord l'expérience, l'épée, outil à tout faire, témoin plus sûr que le bras. Et, encore une fois, le sentiment poétique a visé plus juste ici que le savoir; car plus d'un homme instruit en est à ignorer que le seul moyen de changer d'idée est de changer d'action. Tous les passionnés exorcisent d'abord les pensées par des pensées, et bien vainement. L'ancien exorcisme, par le geste, était le plus sage. L'exorcisme par l'action est le meilleur. Tout est donc vrai d'une certaine manière, en ce récit fantastique. Aussi n'y a-t-il point de discours plus humain que celui d'Achille mort. « J'aimerais mieux être l'esclave d'un pauvre homme que roi chez les morts. » Parole vivante. Tous les détails sont justes, et les plus naïfs sont les plus justes. Orion le chasseur chasse encore parmi les ombres; et il poursuit les ombres mêmes des bêtes qu'il a tuées. On n'en peut rester là, il faut que la réflexion saisisse enfin l'idée, c'est à savoir que tout revient en ombres, les bêtes aussi, et même les arbres et même le terrain de chasse; l'image devient pensée, niée et conservée, et l'antique récit entre tout entier dans la doctrine du sage. Platon a pensé Homère, et jamais ne s'est trompé d'un cheveu, par cet art profond de croire, qui met tous les problèmes dans un jour favorable. Au contraire l'incrédulité est l'âme de cette théologie triste qui nie l'apparence. Triste, car si l'apparence nous trompe une fois, la pensée est donc au cachot dans ce monde admirable; et les plus doux sentiments sont alors ceux qui nous trompent le plus. Mais non. L'arc-en-ciel est raison et sagesse, quoique deux amis qui l'admirent ensemble ne voient point le même arc par les mêmes rayons; car cela aussi la théorie l'explique depuis Descartes.

8 décembre 1923.

LA MER INSTITUTRICE

Quelquefois, célébrant le héros qui se mesure avec le monde et qui brave la douleur, on glisse à louer la douleur elle-même, et aussi cette aveugle nécessité du monde, qui n'a point d'égards. C'est adorer les idoles.

Certainement le pouvoir de souffrir est signe de la puissance; par exemple il est souvent plus honorable de souffrir d'une injure que d'y être indifférent; et, plus précisément, c'est grandeur si l'on souffre au spectacle de l'oppression plus que l'opprimé lui-même. C'est perfection et non imperfection de l'oreille si l'on est ému désagréablement d'une note un peu fausse. On souffre enfin en proportion de ce qu'on exige. C'est pourquoi, avançant de proche en proche jusqu'aux bords de l'obscure douleur qu'on dit physique, j'y supposerais encore de l'indignation, j'entends une lutte entre ce qui devrait être et ce qui est. L'univers en est cause aussi, parce qu'il frappe en sourd et en aveugle, comme il est; mais ce n'est point par ce côté-là que la douleur est grande et belle. Et si l'on louait l'univers de ces dures épreuves qu'il nous apporte, ce serait à peu près comme si l'on voulait louer la guerre parce qu'elle fait paraître des héros. Je loue le héros qui surmonte, je ne loue point la guerre qui frappe.

Encore moins irai-je louer cet univers mécanique. Éloge perdu; l'existence n'en a pas besoin; éloge aussi vain que le blâme. La mer s'étale selon la nécessité. La bordure de l'eau contourne le moindre caillou, dessinant le mouvant équilibre; la lumière s'y joue selon le soleil et le nuage; la moindre ride se conforme au soleil, à la lune, au vent. Tout subit tout. Cela n'est ni mal ni bien. C'est ainsi.

Cette idée est jeune. Il n'y a pas longtemps que l'homme se fie à lui-même au lieu d'immoler un taureau à Neptune. Et il reste toujours trop de cet ancien esprit, encore gravé dans le langage, qui suppose une vertu dans chaque chose, et comme une offense du fer chaud à la main. Tout le coupant de l'intelligence, comme celui du fer, résulte de ce qu'elle se ramasse en elle-même et se retire de l'inflexible nécessité. Il y a loin des grains de minerai mêlés, à cette lame de sabre; ainsi l'esprit diffus. Le passager se lamente et prie; mais le pilote agit, prenant l'existence pour ce qu'elle est.

Je crois assez que la mer fut l'institutrice, bien plus que la forêt ou le champ. On voit loin sur la mer, et cette masse fluide exprime mieux que les rochers ou la terre boueuse les balancements de l'universelle mécanique. Et le navire témoigne mieux que la charrue de ce que

l'homme peut, quoique plus dangereusement. Le pilote invente; le laboureur imite. Il est vrai que le pilote instruit le laboureur; mais il est vrai aussi que les vastes continents nourrissent encore d'autres idées sur la nature et sur l'homme, que celles qui naissent et se reforment sur les côtes dentelées. Ici c'est l'expérience pure qui remplit la coupe de l'esprit. Saine boisson.

12 décembre 1923.

DE LA THÉOLOGIE

Il y a quelque chose de mort dans toute théologie, quelque chose de mort aussi dans toute géométrie. Ce sont des idées sous clef; nul n'y va plus voir et l'on en fait le compte par des registres et abrégés, comme font les teneurs de livres. Or, ces provisions d'esprit se corrompent encore plus vite que les provisions de bouche. Et qu'est-ce qu'une idée à laquelle on ne pense point? Bossuet prouve Dieu par les vérités éternelles. « Une vérité ne peut cesser d'être vérité. Descartes meurt, Bossuet meurt, la vérité ne meurt point. Mais comme une vérité n'est rien aussi sans quelque pensant, il existe donc un Pensant éternel. » Voilà une pensée de disciple et une armoire aux idées. Descartes est bien plus difficile à suivre, parce qu'il brise l'armoire aux idées et les idées mêmes, allant jusqu'à dire qu'il n'y a point du tout de vérités éternelles et que la volonté de Dieu en décide à chaque instant, même du triangle et du cercle. Il est toujours permis de comprendre l'avertissement, qui signifie que, dans nos pensées aussi, les idées du géomètre ne sont point comme des corps étrangers, mais veulent être soutenues par le jugement qui précède ici le raisonnement. La difficulté de suivre les subtilités du géomètre vient de la difficulté de saisir et de maintenir les définitions. On comprend que cette perfection de notre esprit doit être transportée en Dieu, où elle se change en une création de vérités et une géométrie plutôt inventée que conclue. La liberté divine se trouve sur une limite dont nous pouvons à peine nous approcher en nous souvenant que la pensée divine est la législation des esprits. On voit jusqu'où la théologie laïque peut se risquer. Comprenne

qui pourra. Toujours est-il qu'il y a ici du scandale et une occasion de douter de l'indubitable, par quoi la théologie de Descartes se trouve animée d'incrédulité. Au feu les idoles. Ainsi va le vrai géomètre, toujours doutant et défaisant, d'où les idées naissent et renaissent. Car je tiens que si l'on veut savoir ce que c'est qu'une ligne droite il faut y penser toujours, j'entends la vouloir et maintenir toujours, ce qui est douter et croire ensemble. Quant à la ligne droite qui tient d'elle-même, et qui est enfermée en quelque palais des mesures, je sais qu'elle n'est point droite. Rien au monde n'est droit.

Rien au monde n'est juste. Aucun objet n'est Dieu. Mais l'homme juste est celui qui pense toujours au juste, et continuellement le maintient et le veut, imitant le Dieu de Descartes en cette création continuée. C'est ainsi que le juste fait justice de tout, comme le géomètre fait géométrie de tout. Un tel homme ne se fie point à l'ordre des choses, et la pointe de son jugement toujours attaque la justice établie et vénérée, la redressant d'après le modèle qui n'existe pas. Ce feu du jugement moral, cette ardeur à briser, ce culte du Dieu seulement aimé, nu, et sans aucune puissance, voilà par où la religion vit et revit. Plus religion dans ce socialiste que dans ce thomiste. Mais il se peut bien que le socialisme soit théologique maintenant, et que la justice soit maintenant sous clef dans quelque pavillon des justes mesures. L'idée aura donc péri par la suffisance.

On doit appeler machine, dans le sens le plus étendu, toute idée sans penseur. Je remarque que la téléphonie sans fil guérit de comprendre et même d'essayer de comprendre. Et l'avion a tué l'idée de l'avion, comme les ailes, en l'oiseau, ont tué le doute, âme des formules de Newton et d'Euler. Car qui pensera, si tout est pensé ? Qui réglera, si tout est réglé ? La violence est l'effet inévitable, et souvent prochain, d'une pensée sans aucun doute; et c'est ce que l'on voit en gros chez les fous. Peut-être est-il dans la destinée de toute théologie, aussitôt achevée, de rouler sur la terre comme un char d'assaut. C'est ainsi que la puissance déshonore la justice.

20 décembre 1923.

LES GRANDES IMAGES

D'HERCULE à Jésus, la suite, l'opposition, le progrès sont assez clairs. Ces récits sont réels par les pensées. On ne demande point si les contes orientaux sont vrais; on connaît qu'ils sont vrais, parce que les hommes ont certainement pensé d'abord leur propre existence d'après le pur événement, qui tantôt trompe l'espérance et tantôt la comble; et ce tableau des contes représente éternellement les jeux de l'imagination et des passions ensemble, un genre de prière qui n'est que curiosité et désir, enfin premier tissu de toutes nos pensées. Hercule foule aux pieds ce tapis magique; il n'y fait pas seulement attention. Il est vrai que l'action termine le rêve; mais il est plus profondément vrai que l'exercice athlétique réduit l'imagination à la perception claire. Hercule est donc clairvoyant par sa force, bon et juste par sa force. Cet ordre de la force et cette vertu de l'exécution furent adorés longtemps et le seront toujours assez. L'homme en marche et assuré de lui-même mesure la nécessité extérieure et frappe à coup sûr. Les maux d'événement sont alors finis et déterminés; la vigilance et l'industrie en font le tour. L'homme aménage et assainit la planète, se portant d'un mouvement vif et mesuré contre l'eau, le feu, la pestilence, le brigandage. Hercule reconnaîtrait ses fils.

Mais suivons le récit. Hercule périt par ses propres passions. Les démons intérieurs se montrent. D'autres maux, sans mesure, collés à nous comme la brûlante tunique; les cris d'Hercule emplissent le monde. Qu'est cela, sinon le crime aimé et déserté, la fraternité et la haine ensemble, la puissance de police et d'industrie se détruisant elle-même ? C'est à quoi nos travaux d'Hercule nous ont conduits, et c'est la guerre à l'état de pureté, vertu contre vertu, et le meilleur, ouvrier du pire. Conflit de soi avec soi. Ici est l'hydre dont les têtes revivent, à peine coupées. Ici périt la force disciplinée, par la force disciplinée, et sans fin. Par quoi ? Par l'opinion seulement. La seule opinion a tué dix millions d'hommes en ces temps-ci.

Une autre vie se montre, puissante sans aucune puis-

sance. Un autre athlète, par le jugement seul. La puissance de César attend le consentement et le culte; mais le consentement et le culte lui sont refusés. Un autre salut préoccupe l'homme divin; il ne regarde qu'en lui-même, au désir, à l'amour, à l'ambition, à l'avarice, pour les subordonner. Nullement satisfait de l'ordre politique, qui donne apparence de raison à toutes ces choses, mais annonçant au contraire que si on leur donne quelque peu du consentement intérieur, on leur donne tout. Plus profondément, discernant que les forces au service de l'esprit déshonorent l'esprit; que l'esprit vaincra, mais seul, et désarmé; que tout le bien extérieur possible viendra de ce refus et de cette retraite de l'esprit en lui-même, et de cette purification au sens propre du mot. Enfin la puissance est déchue de son droit divin. Si l'instrument du supplice, adoré dans le temple nouveau, signifie quelque chose, il signifie, à n'en pas douter, que la puissance n'est plus un attribut de Dieu. La croix nous rappelle violemment que le Dieu de l'esprit a subi un supplice infamant. Impossible de l'oublier. L'on saisit ici la vertu de ces grandes images, sur lesquelles le discours n'a pas de prise. Que de sophismes théologiques en vue de rassembler l'esprit et la force, et de composer une même prière pour l'un et pour l'autre ! Toutefois on ne peut composer avec ce terrible signe, et quoique nous y soyons accoutumés. Cette puissante image nous a précédés. Nous voudrions croire que le progrès est bon diable. Mais le signe reste; il attend nos pensées.

22 décembre 1923.

DES PARTIS

QUAND les partis s'équilibrent, l'administration gouverne. Mais il y a entre les partis et l'administration une affinité profonde. Autant que les députés dépendent de leur parti, l'administration gouverne. Or nous vivons présentement sous la férule administrative, et ceux qui essaient d'interpeller se trouvent dans la situation du réclamant devant le guichet. « L'affaire suit son cours, et revenez dans trois mois. » L'idée de fatiguer ceux qui

réclament et de résister au public, dans son intérêt même et pour son bien, se fait voir en clair ces temps-ci. Il se peut que le public préfère le scrutin uninominal, et c'est ce que je crois pour ma part; mais le Grand Chef de Bureau ne veut rien entendre. Pourquoi ? Parce qu'il n'est pas de cet avis. Parce que l'administration, consultée, n'est pas de cet avis. Et il est vrai que l'administration n'est pas de cet avis. Qu'est-ce que le député d'arrondissement, sinon un citoyen qui fait du bruit devant le guichet ? Mais qu'est-ce au contraire qu'un chef de liste ? C'est un homme qui voudrait bien être aussi derrière un guichet, et qui comprend les choses. Préfet contre préfet, système contre système; les principes sont saufs.

On conte que Louvois inventait des expéditions et des guerres. Mais sans doute n'en pensait-il point si long. L'administration ne forme point tant d'idées, ce n'est pas son affaire; seulement elle s'étend, elle occupe le terrain qu'on lui laisse; elle produit les fruits qui lui sont propres, comme un arbre, sans demander si on en a besoin. L'administration de la guerre ne veut point la guerre; mais elle se veut elle-même. Il y a une apparence de raison lorsqu'on demande à un conseil de généraux s'il faut trois ans de service ou deux. Mais ce n'est qu'apparence. Un maréchal de camp disait à son fils, qui pressait les travaux d'un siège : « Mon fils, vous êtes bien pressé d'aller planter vos choux. » Supposez que j'aie un beau projet pour finir les guerres. Selon la sagesse administrative, je devrai le soumettre à un Grand Conseil de Guerre.

L'intérêt d'une carrière ou d'un métier agira seul ici, et suffira bien. Mais les hommes sont ainsi faits qu'ils ne pensent pas seulement à leur intérêt, mais aussi à leur propre majesté. D'où une opposition de principe à tout ce que le public incompétent s'avise de demander, ou seulement de souhaiter. D'où résistance violente à tout ce qui enferme le droit d'exiger, c'est-à-dire à tout ce qui est scrutin sincère. Louis XIV cédait assez souvent aux raisons, si l'on prenait la précaution de lui dire et répéter qu'il était le maître. D'où je comprends cet étonnant mouvement d'humeur, au fond bureaucratique, contre le scrutin d'arrondissement; et ce serait une raison de le préférer, car c'est la preuve qu'il vise juste. Mais mon parti est pris là-dessus, pour des raisons qui n'ont

point changé, et depuis bien des années. Qu'est-ce que les tracasseries, les minces faveurs et les petits abus devant l'immense intérêt de vivre en Paix ? Et ce grand problème, on ne le voit que trop, ne peut être résolu que par une énergique action, et continuelle, de la masse sur les pouvoirs, par le moyen, encore imparfait, mais qu'on a vu efficace, du député personnellement responsable.

3 janvier 1924.

LE FIGUIER

Il arriva que Jésus eut soif; il s'approcha d'un figuier et n'y trouva point de figues. Aussitôt il maudit l'arbre inutile, et l'arbre sécha sur pied. Or, dit le livre, ce n'était point la saison des figues. Cette étonnante remarque ne peut venir ni d'un copiste, ni d'un commentateur; ces gens-là ne font que des changements raisonnables. Aussi je ne suppose point ici d'erreur. Tout au contraire, en ce terrain pierreux, de telles failles et vitrifications, d'abord inexplicables, me font dire que l'esprit a frappé là. Scandale, dit le lecteur pieux; je ne puis comprendre. Patience. Plus grand scandale quand vous comprendrez.

Il me plaît d'imaginer la défense du figuier. « Pourquoi maudit ? Je ne me règle point sur votre soif; je me règle sur les saisons, et j'obéis à la nécessité extérieure. Image donc je suis, et utile image, et cette loi qui irrite les impatients. Aussi je me moque des impatients. Le même Dieu qui a limité les marées est celui qui a voulu que j'eusse des figues en un certain temps, comme des fleurs en un certain temps. Je suis l'ancienne loi, la loi de toujours. » On reconnaît le discours du Pharisien. Or, les figuiers n'ont point cessé d'obéir aux saisons, et les Pharisiens parlent plus haut que jamais.

Mettez-vous cent mille en cortège et demandez aux docteurs de la loi d'établir enfin la vraie paix entre les nations. Vous entendrez un discours assez fort. « Suis-je maître des nécessités ? Est-ce moi qui ai fait ce monde comme il va ? Ne parlons pas, Messieurs, de nos désirs. J'aime la paix autant que vous l'aimez; je la souhaite; je la veux. Mais où avez-vous lu que nos désirs, que nos

souhaits, que nos volontés sont la loi des choses ? Je ne fais pas de miracles. Quand les conditions d'une vraie paix seront réalisées, la vraie paix sera. Je vous l'annoncerai. Mon affaire est de savoir ce qui est, et d'en conclure le possible et l'impossible. Et qui sait mieux que moi ? J'ai des résumés de tout, et je les tiens à jour. J'ai trente commissions qui enquêtent pour moi et qui résument pour moi. J'ai des artilleurs, j'ai des juristes, j'ai des économistes, j'ai des démographes, j'ai des géographes, j'ai des statisticiens. Je suis documenté, et vous ne l'êtes point. Vous me faites savoir ce que vous voulez; et moi je vous fais savoir ce qui est et ce qui sera par nécessité. » Les cent mille manifestants s'en iront plus pauvres qu'ils ne sont venus. Une fois encore dépouillés d'espérance. Et contents.

Non pas contents tout à fait. Le nouveau Dieu est ressuscité; il n'a pas aboli l'ancienne loi, mais l'ancienne loi non plus n'a pas effacé l'image du scandaleux supplicié, c'est ainsi que Claudel le nomme. Que les figuiers suivent les saisons, cela juge les figuiers. Mais, aux yeux de l'homme, la nécessité n'est nullement respectable. La loi des bêtes sera surmontée; la loi de l'homme sera. Il n'est pas d'assassin qui n'invoque la nécessité; qu'il soit donc traité selon la loi des bêtes. Mais quel est l'homme raisonnable, ou seulement résolu à n'être point fou, qui reconnaît valable cette loi de nécessité, source indubitablement de ses plus folles pensées, de ses plus inhumains désirs, de ses plus brutales colères ? Eh oui, ce sera ainsi et toujours ainsi si nous laissons aller la nécessité extérieure. Spectateur des choses humaines, donc; toujours souhaitant, et n'osant rien. Attendant ses fruits du vent, du soleil et de l'eau. Mais il n'y a que le fou qui s'abandonne ainsi. L'homme véritable n'attend point la saison de la paix. Ce n'est pas entre des hommes paisibles et justes qu'il s'agit d'établir la paix, mais bien entre des hommes aisément furibonds et promptement fanatiques. Il est juste qu'ils aient la guerre. Ils auront paix contre saison. Voilà ce qui est signifié par cette parabole.

5 janvier 1924.

L'HOMME DE DIEU

L'HOMME de Dieu vient sans avertir, et s'en va de même; soit qu'il parle, soit qu'il revive un moment en ses écrits austères, soit qu'un rude apôtre nous ramène à la doctrine. Et que dit l'homme de Dieu ? Il dit que nulle puissance de ce monde étalé ne mérite respect; il dit qu'un César vaut l'autre, et qu'aucune justice ne naîtra ni par les triques ni par les piques. Que la perfection est toute dans ce pouvoir invisible de penser et de vouloir, et enfin de se gouverner soi-même. Que nous sommes comptables premièrement de cette paix avec nous-mêmes qui dépend de nous. Que nous sommes rois chacun de notre petit royaume, et qu'en voilà bien assez pour nous occuper. Que les choses humaines autour de nous, si mauvaises qu'elles soient, font assez voir une justice redoutable, par toutes ces passions que l'on voit prises à leur propre piège et par ces flèches qui reviennent sur l'archer. Qu'on ne recrute que l'envie contre l'ambition, que la lâcheté contre l'orgueil et la fureur; que, s'il fallait choisir, la condition de l'esclave est encore la meilleure, parce que la nécessité d'obéir nous conduit naturellement à régner sur nous-mêmes; au lieu que le lourd devoir de gouverner nous jette hors de nous et dans les apparences de la justice. Qu'ainsi chacun doit rester à sa place; que chacun doit craindre d'avoir et craindre de pouvoir. Que de toute façon l'épreuve de la souffrance et de la mort est commune à tous et imposée, non point par quelque César, ce qui montre assez que notre travail d'homme n'est pas d'écarter l'épreuve, mais plutôt de la surmonter par la ressource de l'esprit. Que c'est la même épreuve pour le soldat et pour tous, et qu'il faut un aveuglement volontaire, c'est-à-dire la plus grande lâcheté de l'esprit, pour que nous nous trompions là-dessus. Qu'au reste ce surcroît de maux, si c'en est un, qui vient des hommes est très évidemment la suite de leurs erreurs, mensonges et convoitises, et que nul ne peut se permettre de s'en plaindre s'il ne s'est purifié lui-même.

L'homme de Dieu est importun. Il faut pourtant suivre aussi ces pensées hivernales, faire retraite et carême. Le paysage dénudé nous y invite. Quand toutes

les feuilles sont tombées, le soleil touche la terre justement en ses points de fertilité. Mais ce n'est qu'un moment. L'esprit revient là, mais n'y peut rester. Parce qu'il s'est mis au monastère, s'appliquant à ne respecter que ce qu'il doit respecter, par cela même il en doit sortir. Comme ce corps vivant sait bien rappeler l'esprit qui veut s'exiler, ainsi les pouvoirs excommuniés par le silence de l'esprit appellent au secours; car César aussi est l'homme de Dieu, et conspire avec tous contre lui-même. Tout homme veut respect; et tout homme s'y connaît. Non pas cette obéissance séparée; personne n'en veut. Il n'est point de riche qui cherche seulement la richesse; tout ambitieux veut approbation. Et de même j'ai remarqué que celui qui refuse le mieux n'est pas celui qui se plaint le plus. Tous ces morts n'irritent en effet que la partie mortelle, et cela ne va pas loin. Mais un mensonge qui cherche approbation irrite autrement; est-ce irriter qu'il faut dire? Il réveille la partie haute. On a observé pourtant que révolte ne vient pas tant de misère; mais on n'en tire point la conséquence qui est que la sottise est moins supportée qu'aucun autre mal, peut-être par cet écho en nous-mêmes. Car ces sottises naissent et renaissent en chacun, par cette âme de vérité qui en doit sortir; et l'homme de Dieu ne peut pas nous permettre de laisser l'esprit dans ses langes. Ce ne sont point les actes, ce sont les discours qui nous appellent. César veut penser; César, nous sommes de ta suite. Cette collaboration ne se refuse point.

9 janvier 1924.

LA TRINITÉ

Considéré, autant que faire se peut, selon la rigueur de l'entendement, le christianisme offre un ensemble de vérités sans reproche. Ce Dieu nouveau, qui enfin est homme, termine un long tâtonnement d'idolâtrie errante, assuré enfin dans son vrai chemin par le dieu grec, à la fois athlétique et politique. Mais on n'en pouvait rester à cette forme extérieure ni à cette société extérieure. Le plus divin, en ce Dieu homme, c'est la conscience; et la

conscience, élevée aussitôt jusqu'à l'esprit, propose une autre société et une autre vie. Voilà donc l'Esprit. Mais pourquoi le Fils et le Père ?

D'abord, pourquoi le Fils, dit aussi fils de l'homme ? Cela signifie que la forme humaine faible, souffrante et séparée, est divine encore. Entendez que la condition de l'esprit en cette forme ne doit point être exigée d'abord. Un ignorant, un méchant, un fou exigent encore respect par la seule forme extérieure. Ainsi le culte cherche l'esprit et l'espère, comme l'Enfant-Dieu le signifie assez.. Il me semble aussi que le bœuf et l'âne ne sont point hors de place dans cette puissante image; ils figurent les dieux de l'Inde et de l'Égypte, déchus, mais encore participants.

Mais que signifie le rapport du Père et du Fils ? Le Dieu des anciens dieux fut toujours le Destin ou la Nécessité, ce qui revient à dire le Monde en son inexplicable existence, puissant par là absolument, mais aussi en ses raisonnables, explicables, irréprochables connexions qui font suivre l'effet de la cause selon une sorte de justice implacable. En cet être nous baignons de toutes parts; nous vivons de lui et sommes nés de lui; dépendants en ce sens, et sans remède. Car, si haut que l'esprit nous élève jamais, il faudra d'abord vivre, c'est-à-dire d'abord obéir, et encore mieux bénir cette obéissance qui nous donne pouvoir. Ainsi le plus ancien des dieux est encore immensité, puissance et sagesse. Cette idée ne doit pas être oubliée, ni l'autre, ni non plus l'autre. Et que les trois ne fassent qu'une, c'est ce que l'esprit termine, retrouvant ses propres lois en cet univers. Tel est le sommaire de nos pensées, et ceux qui ne le développeront pas ne développeront rien. Tout homme qui connaît, si peu que ce soit, connaît selon ces relations souveraines.

Peut-on adorer les images ? Mais que peut-on adorer, sinon des images ? Le géomètre lui-même ne se passe point de ces tracés grossiers qui disposent son corps comme pour accompagner l'attention intellectuelle. Mais bien plus justes encore, bien plus puissantes pour nous délivrer de ce mouvement étranglé des passions, plus justes et plus puissantes sont ces images si exactement propres à soutenir nos pensées, et ainsi à réconcilier le corps et l'esprit. Ces métaphores parlées ou chantées, maçonnées, sculptées ou peintes, sont la première preuve,

et encore la dernière. Elles préparent, par cette atteinte du beau, corporelle certainement, mais spirituelle aussi. Car le beau n'a jamais rien coûté à l'intelligence, ni jamais exigé d'elle aucun reniement, et c'est ce qu'annonce la belle image. Mais le beau est encore ce qui termine nos pensées et les rassemble. Éveil à la fois et sommeil de nos pensées, comme la musique, ouvrant et fermant sans cesse la porte d'inquiétude, le représente si bien. Toutefois, ce n'est pas assez de chanter au lutrin; et c'est le mouvement même de la religion humaine qui nous rappelle que l'esprit est aussi quelque chose. Il faut donc que l'esprit en chacun surmonte les divisions et réalise l'unité en comprenant d'abord que la loi du Père subsiste toute et que la loi du Fils est hors du temps comme un mouvement sublime. Et ce regard supérieur sur les contradictions, c'est l'esprit même. Les philosophes ont beaucoup travaillé sur les trois termes; on peut même dire que toute recherche spéculative fait jouer ces puissantes formes. La religion est, très clairement, le miroir de l'esprit.

17 janvier 1924.

L'HYMNE AU LAIT

Je trouve en Descartes cette idée que la passion de l'amour est bonne pour la santé, et la haine, au contraire, mauvaise. Idée connue, mais non assez familière. Pour mieux dire, on n'y croit point. On en rirait, si Descartes n'était presque autant au-dessus de la moquerie que sont Homère ou la Bible. Ce ne serait pourtant pas un petit progrès si les hommes s'avisaient de faire par amour tout ce qu'ils font par haine, choisissant, en ces choses mêlées qui sont hommes, actions et œuvres, toujours ce qui est beau et bon pour l'aimer; et c'est le plus puissant moyen de rabaisser ce qui est mauvais. En bref, il est meilleur, il est plus juste, il est plus efficace d'applaudir à la bonne musique que de siffler à la mauvaise. Pourquoi ? Parce que l'amour est physiologiquement fort, et la haine physiologiquement faible. Mais le propre des hommes passionnés est de ne pas croire un seul mot de ce que l'on écrit sur les passions.

Il faut donc comprendre par les causes; et je trouve aussi ces causes en Descartes. Car quel est, dit-il, notre premier amour, notre plus ancien amour, sinon de ce sang enrichi de bonne nourriture, de cet air pur, de cette douce chaleur, enfin de tout ce qui fait croître le nourrisson ? C'est en nos premières années que nous avons appris ce langage de l'amour, d'abord de lui-même à lui-même, et exprimé par ce mouvement, par cette flexion, par ce délicieux accord des organes vitaux accueillant le bon lait. Tout à fait de la même manière que la première approbation fut ce mouvement de la tête qui dit oui à la bonne soupe. Et observez tout au contraire comme la tête et tout le corps de l'enfant disent non à la soupe trop chaude. De la même manière aussi l'estomac, le cœur, le corps entier disent non à tout aliment qui peut nuire, et jusqu'à le rejeter par cette nausée qui est la plus énergique et la plus ancienne expression du mépris, du blâme et de l'aversion. C'est pourquoi, avec la brièveté et la simplicité homériques, Descartes dit que la haine en tout homme est contraire à la bonne digestion.

On peut agrandir, on peut enfler cette idée admirable; on ne la fatiguera point, on n'en trouvera point les limites. Le premier hymne d'amour fut cet hymne au lait maternel, chanté par tout le corps de l'enfant, accueillant, embrassant, écrémant de tous ses moyens la précieuse nourriture. Et cet enthousiasme à téter est physiologiquement le premier modèle et vrai modèle de tout enthousiasme au monde. Qui ne voit que le premier exemple du baiser est dans le nourrisson ? Il n'oublie jamais rien de cette piété première; il baise encore la croix. Car il faut bien que nos signes soient de notre corps. Et pareillement le geste de maudire est l'ancien geste des poumons qui refusent l'air vicié, de l'estomac qui rejette le lait aigre, de tous les tissus en défense. Quel profit peux-tu espérer de ton repas, ô liseur imprudent, si la haine assaisonne les plats ? Que ne lis-tu le *Traité des Passions de l'Ame ?* Il est vrai que ton libraire ne sait pas seulement ce que c'est, et que ton psychologue ne le sait guère mieux. C'est presque tout que de savoir lire.

21 janvier 1924.

THAUMATURGIE ET MÉDECINE

J'AI entendu autrefois un médecin raisonnable qui enviait ceux qui ne soignent que des bêtes. « Car, disait-il, les bêtes ne parlent point. Elles n'entreprennent nullement de me faire connaître ce qu'elles sentent. L'homme parle, et il est presque impossible de ne croire rien du tout de ce que l'on entend d'une bouche humaine. Et l'on écrirait une belle histoire des maladies qui n'ont existé que par la crédulité des médecins. Maladies imaginaires, direz-vous. Mais il n'y a point de maladies imaginaires. Ce que raconte un délirant, ce qu'il croit voir ou avoir vu, cela est bien imaginaire; toutefois la peur qu'il éprouve, ou l'anxiété, ou la colère, ne sont nullement imaginaires. Ce sont des mouvements réels en son corps, et souvent violents; toujours perturbateurs de la circulation, de la digestion, des sécrétions, comme les larmes le font voir. Chacun sait bien qu'un homme peut se nuire à lui-même et même se détruire par des mouvements inconsidérés. Le vertige est un bon exemple où il est évident que c'est l'imagination qui fait tout le mal. Mais, dans un homme qui se mord la langue, je vois encore mieux comment notre organisme, par ses propres moyens, peut se nuire à lui-même. Un homme qui se gratte annule l'œuvre du médecin; et il y a plus d'une manière de se gratter. Nous sommes ainsi faits que, dès que notre attention se porte sur une partie de notre corps, le sang s'y porte aussi; c'est pourquoi le menteur rougit. D'où on comprend que le bon moyen de s'empêcher de tousser n'est pas d'interroger sa gorge et de surveiller le petit grattement. Penser à ses maux, c'est exactement les irriter. Ce mot d'irritation a un double sens, qui est admirable. »

« Il faut donc, disait-il encore, que je mente toujours. Il faut que, non seulement par mes discours, mais encore par mes gestes, par mon regard, je persuade le malade selon ce que je sais être faux. Pourtant je suis homme aussi, et bâti comme tous, de telle façon qu'il faut que je pense ce que je signifie. Ma véritable pensée et mon attention utile se trouvent donc garrottées par une mimique qui leur est contraire. Je ne puis avoir cette liberté

prompte, cette grâce, pour tout dire, du jugement qui est laissée au mathématicien, à l'astronome, au physicien devant les objets qui n'ont point d'yeux ni de cœur. Je glisse à persuader plutôt qu'à connaître; et l'imagination est assez puissante pour que les effets suivent presque toujours. Me voilà thaumaturge malgré moi. Ce qui est souvent très bon pour mes malades; toujours très mauvais pour moi. L'expérience d'un médecin est merveilleusement riche, mais toujours trouble et ambiguë. Il arrive donc ceci que ceux qui seraient le mieux placés pour faire avancer la science ne possèdent à la fin qu'un art mélangé de savoir et de sorcellerie. C'est pourquoi la médecine, semblable en cela à la politique, ne peut avancer que par les travaux de ceux qui ne pratiquent point. »

23 janvier 1924.

LE PENSEUR AUX YEUX FERMÉS

Un conte oriental que je lisais me fit de nouveau penser aux rêves. Ces contes sont des rêves; et j'y remarque deux choses, une partie miraculeuse et une partie raisonnable. La partie miraculeuse, de génies, de changements à vue, d'oiseaux gigantesques, vient des rêves, et témoigne d'un état d'enfance où les rêves, par souvenir, sont pris pour des événements réels. Mais la partie raisonnable, qui développe les fictions selon la commune logique, se trouve aussi dans les rêves, ou, si l'on veut, dans les récits que l'on en fait. Soit une vallée de diamants, d'où nul ne peut remonter; soit des aigles très forts; on conçoit une industrie qui consiste à jeter dans cette vallée de forts quartiers de viande, que les aigles remontent dans leurs aires, et auxquels se trouvent attachés quantité de petits diamants. Chacun des chercheurs de diamants possède en propre une aire d'aigles, comme on a un bureau de change. Tout se tient et s'explique; mais le fait manque. Ce n'est pas ainsi.

La raison ne manque pas dans les rêves; c'est plutôt l'expérience qui y manque. L'objet est très bien pensé, mais très mal constaté. Nous appliquons des pensées raisonnables à un monde inconsistant. Un fait étrange, à

peine une fois entrevu, transformé dans le récit, telle est l'occasion d'extravagances raisonnables; ce n'est point que notre esprit soit faux, mais il manque alors d'un objet. J'entends un objet qui reste, dont nous puissions faire le tour, en l'explorant et l'interrogeant à loisir. Notre esprit a besoin de ce support, non pas une fois, mais toujours. Faute de quoi nous nous perdons en des possibles indéterminés. Ce merveilleux pouvoir de combiner, de supposer, d'expliquer, est toujours ce qui manque le moins. Et, par malheur, l'étrange et l'unique est naturellement ce qui intéresse le plus.

Le choix qui fait le penseur, c'est celui qui retient un objet tout à fait ordinaire et commun. Comme un boisseau de blé, qui tient dans la moitié d'un sac ou dans vingt écuelles. Cette expérience continuellement à portée, sur les récipients, les grains, les fluides, sur les surfaces et sur les longueurs, fut le soutien de la géométrie, et l'est encore. Les astres, en leurs retours, nourrissent les pensées de l'astronome. Au contraire le rare ou bien ce qui n'est qu'une fois égare toujours, parce qu'il nous livre à nos seules pensées. Celui qui n'aurait vu un aimant qu'une fois serait tombé dans quelque folle théorie. Et, par exemple, cette fiction de l'île aimantée qui arrache les clous du navire ne vient pas tant d'un faux raisonnement que d'une observation trop peu suivie. Sur quoi l'on voudrait dire qu'il faut se borner à observer, et se garder de penser; toutefois ce n'est pas si simple. Penser sans un objet présent est vain; mais manier et éprouver l'objet sans penser est un autre genre de sottise, que l'on reconnaît dans les anciens métiers. On peut être hardi à penser, et il le faut, mais sous la condition que l'existence porte nos pensées, et ne cesse jamais de les confirmer. La promenade instruit encore le géomètre. Au lieu que la pensée d'Einstein est encore à l'état de monstre, par ce développement sans mesure d'une théorie peut-être fort logiquement conduite, mais qui ne touche aussi à l'existence que par la fine pointe d'une expérience rare et délicate. Je crains le penseur aux yeux fermés.

2 février 1924.

LA LUNE A L'HORIZON

Le vide de l'imagination est justement ce que l'on veut le moins croire. Encore une fois interrogeons cette lune à son lever. Quand elle se montre au-dessus des maisons éloignées et parmi les branches, vous voulez jurer qu'elle paraît alors plus grosse que lorsqu'elle est suspendue au sommet du ciel. Le contraste est bien frappant en cette saison, parce que la pleine lune d'hiver suit le chemin du soleil d'été; ainsi en aucune saison le globe lunaire ne s'élève plus haut dans le ciel; et l'on dirait bien que ce globe au-dessus de nos têtes ne paraît que la moitié de l'autre, celui qui étonne notre regard lorsqu'il se montre au-dessus de l'horizon parmi les arbres et les cheminées. Que cela ne soit pas, nous le croyons bien; mais que cela ne paraisse même pas, voilà ce qui est plus difficile à croire.

Là-dessus presque tous résistent, voulant dire d'abord : « Si cela me paraît ainsi, il est certain que cela me paraît ainsi; de la même manière qu'un homme vu du haut d'une tour me paraît tout petit. Je sais bien qu'il n'est point tel; mais je sais qu'il me paraît tel, et je sais même pourquoi, par les lois de l'optique. Et si je mesure ce petit homme en son apparence, par le moyen d'un grillage régulier tenu au bout du bras, je saurai quelle est exactement cette petitesse d'apparence. Eh bien, pour cette grosse lune il en est de même; quelle que soit la cause, réfraction ou ce que l'on voudra, je puis mesurer sur mon grillage tenu au bout du bras cette grosseur apparente. » Essayez donc; mesurez par ce procédé les deux apparences de la lune, et vous reconnaîtrez que ces deux apparences ont la même grandeur dans l'apparence. N'importe quel livre d'astronomie vous confirmera là-dessus. Toutes les constellations de même, notamment Orion si aisé à reconnaître, paraissent ainsi plus grandes au voisinage de l'horizon; bien plutôt elles ne paraissent point plus grandes, mais nous croyons qu'elles paraissent telles.

Savoir pourquoi nous croyons cela, ce n'est pas facile. Toujours est-il que, hors de cette opinion, sans doute liée à une sorte d'émotion ou de surprise, il n'y a rien du tout de changé dans l'apparence de l'objet. Nous

jurons que nous voyons la lune plus grosse à l'horizon, or nous ne la voyons point telle. Revenons à d'autres exemples. Je crois voir un visage dans cette souche d'arbre; je vois les yeux, le nez, la barbe. Mais point du tout; je ne vois qu'une souche d'arbre. Le surplus n'est qu'opinion en moi, je dirais presque éloquence, ou bien préparation de tout le corps, émotion tantôt subie et tantôt jouée; et l'image n'est rien. Si vous réfléchissez là-dessus, vous croirez moins vite qu'un passionné, un délirant ou un fou voit ce qu'il décrit avec tant d'éloquence. L'imagination se réduit toujours à cette mimique persuasive, à cette incantation qui jamais ne fait rien paraître, mais aisément nous fait croire que quelque chose paraît, fantôme ou spectre, hallucination, création. Ainsi l'imagination nous trompe deux fois, nous montrant ce qui n'est point, et ne nous le montrant même pas. Aussi presque toutes les théories de l'imagination sont elles-mêmes imaginaires.

4 février 1924.

IMPUDICITÉ

Dès que l'on veut peindre les vices, les dépravations et enfin ce genre d'emportement qui concerne les plaisirs de la chair, il est difficile de garder la mesure. Je ne crois point que Juvénal l'ait gardée; je ne crois point que Zola l'ait gardée non plus; et nous ne manquons point de moralistes en ce genre-là. J'admets qu'ils ont bonne intention, et que c'est à bonne fin qu'ils nous secouent de surprise, d'indignation et même d'horreur. Ce qui m'inquiète ici, c'est que les émotions du fond du corps sont toutes liées et toutes ambiguës, en sorte qu'il n'y a pas de différence bien marquée, selon mon opinion, entre la fureur qui blâme et la fureur qui désire. Ce n'est pas affaire à moi de blâmer, mais plutôt d'expliquer, et ce n'est pas facile.

Platon a écrit là-dessus justement comme il faut, selon la franchise, la force et la prudence ensemble, comme vous pourrez voir dans sa *République*. Quand vous en serez environ au huitième livre de cette œuvre capitale, vous connaîtrez le médecin de l'âme. Cela ne se résume

point; mais je tire de ce même ouvrage un trait puissant et sobre qui peut instruire par voie indirecte. Un homme fut pris du désir de voir des corps de suppliciés qui étaient exposés sur les remparts; et, ne pouvant se vaincre, ni chasser cette odieuse pensée, il y courut avec colère, disant à ses yeux : « Allez donc, mes yeux, allez, mauvais diables, régalez-vous de ce beau spectacle ! » Que cet exemple nous jette droit en notre périlleux sujet, c'est ce qui montre bien l'ambiguïté de ces émotions élémentaires, et comment l'horreur et le désir se tirent souvent par la main. Mais comprenez d'abord qu'il y a ici un genre de remède brutal, et qu'il est plus sain de percevoir que d'imaginer; d'où, en suivant l'idée, je voudrais dire encore qu'il est plus sain de faire que de percevoir. Nature a plus d'un moyen de nous apaiser, comme Rabelais l'a bien su dire; et toujours est-il que le désir sera réduit à sa juste place par l'accomplissement.

J'ai besoin de comparaisons, en un sujet qui est neuf et difficile entre tous. Il y a une mystique de la guerre, pleine de notions fausses et même monstrueuses, et qui est propre à ceux qui imaginent la guerre. Allez-y donc, mes amis, et régalez-vous; vous y prendrez des notions exactes et purifiées. Qu'il me suffise d'indiquer que, dans les choses dont je veux écrire maintenant, imaginer est le pire.

Ceux donc qui rêvent à ces choses, et décrivent ces choses comme elles sont pour ceux qui y rêvent, sont aussi loin du vrai qu'il est possible, et font le plus grand mal peut-être, donnant comme objet à la pensée ce qui ne doit pas être objet hors de l'action. L'action, ici comme ailleurs, mais encore bien mieux, nous simplifie et nous donne la paix. Comme le guerrier revient nettoyé de toute soif de meurtre, et même de toute colère, ainsi celui qui a serré son désir contre sa poitrine est délié d'imaginer. D'où l'on croira que je conseille de faire, comme on dit, les cent coups; mais vous ne ferez point les cent coups. La vie d'un débauché se compose ordinairement d'ivrognerie et d'impudicité. Or j'ai observé, dans ceux qui ne se tirent point de débauche, que l'ivrognerie reste, sans trace d'impudicité. De même dans toutes les existences libres de frein, l'ambition reste, la passion du jeu reste, l'amour reste, tous les arts restent, peinture, dessin, sculpture; mais l'impudicité n'a qu'un moment; elle

ne reste pas; elle est d'imagination; elle est chimère et rêverie. Ce genre de vice n'a d'existence que dans les écrits et par les écrits. Aussi les écrits qui le font être sont-ils tout à fait faux. Lisez Stendhal; ce n'est certes pas par hypocrisie qu'il est pur, mais plutôt par jugement droit.

18 février 1924.

DANGERS DE LA MODESTIE

L'AVIATEUR riait d'un rire sans mélange. Je soupçonnai quelque haute farce. « Mais point du tout, dit-il. Nous étions tous du plus grand sérieux. » « Le sérieux, lui dis-je, est la substance de la farce. Mais racontez. » « Il y a, dit-il, que je viens d'être insulté de tous les noms par la population entière d'un tramway. J'attendais depuis dix minutes; j'avais mon numéro en main; j'étais seul à attendre. J'avais le droit d'être pressé. Le receveur annonce deux places et j'allais en prendre une, lorsqu'arrive un leste gaillard tirant une dame par la main et qui criait : Priorité ! Mutilé ! Carte rouge ! Il montre sa carte, il passe avant moi; rien de plus régulier. Mais il tirait toujours la dame par la main. C'est alors que j'essayai de faire de l'esprit. Pardon, lui dis-je, vous n'êtes pas aveugle. Il en convint. Cette dame n'est pas votre guide ? C'était évident. Cette dame n'est pas mutilée de guerre ? Là-dessus il commence à parler mal, et le tramway à murmurer, et le receveur à me mépriser. Je tenais le marchepied. La dame commença un discours véhément; le mutilé se préparait au combat. Le receveur balançait, comme tout arbitre, entre le droit strict et l'équité. Alors tous furent debout, et j'entendis la voix du peuple, et qu'Ils ont des droits sur nous, et qu'à l'âge que je montrais, on devait rougir d'avoir tous ses membres. Bref, tout ce que les embusqués et les auxiliaires ont jamais entendu de plus désagréable. J'en ris encore. Naturellement je lâchai tout et je ne suis plus pressé. Que diriez-vous d'un déjeuner à *l'Escargot d'Or ?* Je connais là un vin d'Anjou remarquable et nous verrons de la fenêtre les figures de Jean Goujon, ou peut-être celles justement qui ne sont pas de lui; c'est à débattre. »

Je lui dis : « Mauvais soldat, vous méritez la prison. » « Je le sais bien, dit-il. Mais pourquoi ? » « Il demande pourquoi ! Vous avez reçu de nos très hauts seigneurs deux bienfaits. Premièrement ce bras droit, que vous appelez le porte-paquet, ce qui est le flatter. En second lieu, la Croix de guerre et la Légion d'honneur. Or qu'en faites-vous ? Où est votre carte rouge ? Pourquoi ne vois-je rien à votre boutonnière ? Mériter ne donne pas le droit de mépriser. La chose militaire, comme vous savez, estime le respect bien au-dessus du dévouement, et cela n'est pas sans raison. C'est son affaire à elle de transformer le respect en courage, si besoin est. Mais vous, tête rebelle, vous n'avez point cessé de donner ce qu'on ne vous demandait point. La voix du peuple avait raison. »

« Vous m'ouvrez les yeux, dit-il, sans cesser de rire. Mais il y a remède à tout. J'ai l'adresse d'un médecin qui transformera mon trente pour cent en quatre-vingt-dix, et il ne m'en coûtera que vingt francs. J'aurai ma carte rouge, et je vais acheter un mètre de ruban. Je puis faire ce sacrifice à mon pays. » Nous reconnûmes assez aisément les vraies figures de Jean Goujon, et d'abord à ceci qu'elles n'accrochent pas le passant.

22 février 1924.

OTHELLO

L'ANIMAL n'a point de passions; c'est qu'il n'est que passion. Un loup combat ou s'enfuit selon la rencontre, aussi content de l'un que de l'autre; mais l'homme n'est jamais content de l'un ni de l'autre. L'esprit ne veut point céder à la peur, ni céder à la colère; d'où vient une colère supérieure qui achève de mettre tout au pire.

L'homme qui n'est mécontent que des autres les ménage encore; mais l'homme qui est mécontent de lui-même ne ménage rien. Comment ménagerait-il autour, quand il médite de se détruire lui-même ? Ne vous trouvez pas sur le chemin d'un homme humilié. Je veux dire que la plus redoutable colère vient de l'impatience de ne pouvoir maîtriser la colère. Un homme qui s'irrite contre la serrure, ne pensez pas qu'il s'irrite contre la serrure; mais pensez qu'il s'irrite contre lui-même irrité. Ce genre

de colère, qui s'accroît par un effort maladroit pour la vaincre, est propre à l'homme, il me semble. L'animal pensant n'est point facile; mais il n'est point non plus méprisable. On sait trop que le courage, par ce mélange de colère, n'est ni tendre ni juste. Pour ma part, et tout en me garant des coups, j'ai toujours jugé qu'une grande colère annonçait un cœur généreux, et seulement difficile à lui-même; en quoi je ne me suis guère trompé.

En Othello, comme en Hercule, je devine, par l'inspection de la masse active, que la passion ne sera pas petite. Ces hommes de main ont coutume de trouver leur propre corps à leur service, jusqu'à ce point qu'ils ne remuent qu'un doigt, si cela suffit; c'est ainsi que l'on est chef de soi-même. De tels hommes ont vaincu toute espèce de peur; aussi sont-ils bien assurés d'eux-mêmes. Leurs muscles sont de dociles animaux. Mais gare au bonheur d'aimer ! Car on se défie de la peur, mais comment se défier de l'amour ? Or, de tous ces signes et messages d'amour qui se croisent dans l'air, de ces autres signes que les indifférents renvoient comme des balles au jeu, il ne peut manquer de s'élever une crainte, un doute, un scrupule, enfin un frémissement de la masse active, rumeur de sédition dans ce corps puissant. Car il n'est pas explicable à cet esprit d'audace et d'entreprise qu'un petit mouvement de la belle, ou seulement un nuage au ciel qui change l'éclat de ses yeux, poussent ces météoriques ondes de sang, ce chaud et puis ce froid, cette peur tremblante. Il n'est même pas explicable qu'une simple pensée, et encore frappée de doute, fasse comme une émeute dans le troupeau des muscles. Que signifie ? Et suis-je le maître, enfin ?

Voilà donc Othello pour la première fois en règlement de compte avec lui-même. Je vous conseille de passer au large. Le cyclone n'enlève encore que des pailles légères, mais ce mouvement de torsion est assez éloquent. Au large, je vous dis. Mais par la loi de l'amour il faut que la tendre Desdémona attire le cyclone et par tous les signes le fasse tourner plus vite. Elle a trop de puissance sur le tourbillon météorique, par cet émoi dont elle est cause, et que l'esprit captif doit changer en actions. Comme l'insomnie d'un homme fort rompt le lit, ainsi sera rompue la tendre et fragile vie, par l'étreinte sans mesure. Ainsi vont les drames, toujours de soi à soi,

tous en monologue, depuis le temps où Ulysse couché dans sa maison, inconnu encore dans sa maison, entend les servantes qui se moquent et Pénélope qui pleure, et roule ici et là sur sa peau de bœuf, « parlant à son propre cœur ». Cette tempête de force fera désert et massacre autour. La fable d'Ajax, se réveillant de sa fureur au milieu des troupeaux massacrés, dessine les passions d'un trait sauvage, et toute la guerre du monde.

26 février 1924.

VERTU DU DESSIN

Il n'y a d'idées que puériles. Nous commençons par inventer au lieu d'observer, courant d'abord par la pensée le plus loin possible en avant. Bref nous commençons toujours par finir. La ligne droite des géomètres représente sans faute toutes ces pensées de jeunesse qui vont droit au but sans s'occuper encore des moyens. Mais considérez une pierre qui roule sur une pente; elle est détournée, elle rebondit, elle s'arrête enfin dans quelque creux; telle est la ligne absolument courbe, et, comme on dit, dont aucune partie n'est droite; aussi ce n'est nullement une ligne. Nos courbes de géométrie se rapportent à des droites, et, si l'on peut ainsi parler, n'oublient jamais certaines droites qui leur donnent direction à chaque instant. La géométrie ressemble donc à une vie bien conduite, où les tournants s'orientent toujours par rapport à quelque projet bien droit. Toutefois, dans l'exécution, il n'y a point de lignes. Un corps qui se meut déplace tout l'univers, et le sillage va s'élargissant.

On s'étonne que l'homme dessine par des lignes alors qu'il n'y a point de lignes; mais c'est que la ligne ressemble à la pensée, et non point à la chose. C'est pourquoi la ligne se moque de la couleur. En bleu ou en rouge, sur fond blanc ou jaune, cela ne change pas le dessin. Que la ligne ait un corps et une épaisseur, cela marque l'imperfection du dessin; la ligne la plus mince suffit si elle est bien dirigée; faites-la fléchir un peu, et vous changez tout. Cette puissance étonne. Le dessin

traduit fortement la pensée du dessinant; non pas la pensée du dessiné. Le modèle parle énergiquement par ces lignes, mais il dit toujours la même chose. C'est un moment saisi et fixé; aussi je n'y vois point de développement.

Je me suis souvent dit à moi-même qu'il n'y a point de vrai portrait par le dessin; et quelquefois je l'ai dit à d'autres, qui, en réponse, m'ont fait voir des dessins où la ressemblance éclate, même si l'on n'a point connu le modèle. Il n'en est pas moins vrai que le dessin fixe l'homme et arrête le cours du temps; image de ce qui recommence; image du mouvement, et aussi du cours mécanique et du dessin tout nu. Non sans puissance, certes; mais c'est la puissance de l'artiste, non celle du modèle, qui est ici représentée. Au lieu qu'un vrai portrait a de l'avenir, et nous promet quelque chose; cela c'est le gibier du peintre.

Ceux qui ont vu le célèbre dessin de Rembrandt, qui représente Jésus prêchant, c'est la pièce dite des cent florins, pourront trouver là un exemple de ce que j'explique ici difficilement. Car le groupe des pharisiens, à la gauche, est achevé par des lignes sans corps; et l'on peut dire qu'ils sont jugés; le douteur doutera toujours ainsi, et le dogmatique affirmera toujours ainsi; toujours ainsi le dédaigneux dédaignera; ce sont des crocodiles à la forte armure. En revanche, le visage du Christ est travaillé et comme interrogé par le burin, mais bien vainement; ici était le miracle, la promesse, l'imprévisible changement; non point la vie jugée, mais la vie jugeante. Ici le graveur voudrait peindre; il ne le peut point. Rien ne peut effacer la ligne; et l'embrouillement des lignes n'offre qu'incertitude et dénonce l'insuffisance de l'idée. Et ces moyens tâtonnants conviennent pour exprimer cette humanité souffrante, passive et aveugle qui entre par la droite; non pas du tout pour représenter toute l'espérance du monde et la source des miracles. La gravure expire là. La ligne exprime la jeunesse de celui qui la trace, mais la vieillesse est comme l'écorce séchée de toutes les autres choses.

13 mars 1924.

L'HUMEUR ET LE CARACTÈRE

Le caractère, c'est l'humeur pensée. On peut être brutal par humeur; ce n'est qu'un mouvement. Le caractère enferme toujours une prétention. Le brutal se pique d'être brutal; même dans la joie, il fait le bourru. Ce genre de comédie veut un public. Je ne crois point que Robinson, tant qu'il fut seul, eût un caractère, bon ou mauvais. Le caractère se forme par l'opinion. Cela ne veut point dire que le caractère soit toujours moins vif que l'humeur. C'est un jeu parmi les enfants de mettre en colère celui qu'on sait irritable. L'autre comprend très bien le jeu; il les voit venir d'une lieue; il serait un grand sage s'il riait; mais communément il s'irrite de ce qu'on veut l'irriter; il n'en joue que mieux son personnage.

Un timide n'est pas timide en solitude. Ici toute l'attention se porte à l'opinion. Le timide se maudit lui-même de ce qu'il se fait mal juger; il se prédit à lui-même qu'il se fera mal juger. Le pire est s'il suppose qu'on le sait timide, que l'on se moque, que l'on lui tend des pièges. Il ne jouera que trop bien son personnage; il le sait; il ne pense qu'à cela.

Mentir est de tous; il ne se peut point qu'on dise toujours tout comme on le sait. Mais il y a un état de menteur où l'on est comme enfermé par le décret d'autrui. L'homme s'y résigne très bien. C'est une sorte de jeu où tromper est comme une règle. Gobseck mentira en affaires, parlant à des gens qui ont juré de ne le point croire. De même le voleur se trouve excusé par la défiance de tous. On pourrait se fier à un voleur; toutefois l'expérience est difficile; il faut d'abord que l'on ait confiance, sans aucune peur; et il faut qu'on lui fasse croire que l'on a confiance. Ces miracles, petits ou grands, réussissent par la simplicité. On connaît l'évêque Bienvenu, dans les *Misérables ;* on dira que ce n'est qu'un roman. Cependant j'ai souvenir d'un pharmacien qui employait un repris de justice, maître en toute perfidie, pour aller présenter des notes et recevoir l'argent. Il n'y fut jamais trompé.

Chacun se pique, et voilà presque le tout des caractères. C'est pourquoi il faudrait être sobre de reproches, de

moqueries et enfin de jugements. Il est trop clair que l'on peut être méchant, obstiné et même sot par persuasion. Il nous faut crédit. Il y a un mauvais pardon si l'on dit : « Je vous pardonne parce que vous êtes ainsi et que vous n'y pouvez rien. » Le vrai pardon dit au contraire : « Je vous pardonne parce que je sais que vous n'êtes pas ainsi. Ce que vous montrez ce n'est pas vous encore. » Comme on le voit bien dans ces vraies discussions, dont Socrate a laissé le modèle : « Ce que vous dites, ce n'est pas encore tout à fait ce que vous pensez. » Et les actions d'un homme sont encore bien plus difficiles à débrouiller que ses paroles. Bref la vraie charité efface le caractère et cherche l'homme. L'humeur retombe ainsi à son niveau. Telles ces lettres distribuées, comme on dit, et remises en leurs casiers, indifférentes, séparées, prêtes pour d'autres mots. L'humeur est bien au-dessous des vices et des vertus.

19 mars 1924.

PROMÉTHÉE

Toutes les fois que les hommes d'esprit criblent de flèches quelque dictateur, je pense au *Prométhée* d'Eschyle, et je le comprends mieux, il me semble, que je n'avais jamais fait, par une comparaison des armes et de l'armure. Les idées ici présentées sont assez amères, et de celles à quoi on ne veut point penser; mais aussi le poète ne s'occupe qu'à frapper dessus, comme Vulcain sur ses clous. Ainsi nous sommes cloués, nous aussi, hors du monde.

Vulcain n'étonne pas. Ce dieu forgeron respecte l'intelligence; il cloue à regret; mais enfin il cloue bien, parce que c'est son métier de bien clouer. Les deux autres personnages effrayent, dont l'un muet. Force et Violence, deux exécutants qui ne vont jamais l'un sans l'autre; mais Violence ne fait rien; il suffit qu'elle soit à portée. Force est attentive à l'exécution. « Encore cette chaîne », telle est la pensée de Force. Force n'en a jamais d'autre. Force ne s'en laisse pas imposer d'autres; c'est ce que signifie Violence, qui n'est pas loin. Violence ne dit rien; Violence n'a pas d'opinion. Violence c'est toute violence

et tout de suite. Chacun comprend. Aussi Prométhée ne dit rien. Il est bon de savoir comme ces choses se font promptement, simplement, silencieusement. Force s'en charge, avec Violence en soutien. Le haut pouvoir a seulement donné l'ordre, et aussitôt il n'y pense plus.

Ici prennent fin, en l'homme cloué, les pensées efficaces, qui suivent toujours l'action des mains. Prométhée enchaîné n'a plus de pensée. Alors viennent autour voltiger les Océanides, inconstantes comme le vent et les nuages. Et il est vrai que toutes nos pensées sont filles d'océan. Je dirais filles d'océan et de navigateur : nées dans l'action même, tenues là, et fortes par cette adhérence. Mais dès que l'homme n'agit plus, les pensées sont libres, inconstantes et faibles. Il y a pire; c'est cette fille vache qui bondit ici et là, piquée par l'invisible mouche, sans pouvoir même achever sa plainte. Tels sont les voyages de l'âme passionnée, et ces coups d'aiguillon au travers de nos pensées. Esprit séparé, esprit humilié. « L'esprit, a dit Comte, n'est point destiné à régner, mais à servir. » Miracle de pensée, en cette pensée qui, sans doute, comme toute poésie, n'a suivi que l'affinité des mots et l'ordre naturel des mouvements humains. Il y eut donc un peuple assemblé qui saisit ces fortes images. Mais disons qu'il suffisait de les tenir assez longtemps à hauteur de ses yeux; car cela est tout aussi clair que Polichinelle; c'est seulement moins plaisant.

Le vieil Océan devait parler aussi. Il est l'instituteur. Sur sa bordure dentelée, Pouvoir, servi de Force, viendra périr. Il se peut; toutefois ce sont des pensées aériennes. Océan n'a rien conseillé. Mais il s'en va et revient, il s'agite et se calme, selon la loi des masses gravitantes. Creux de vague ou crête, flux ou reflux, tout lui est bon et tout est bien de toute façon. C'est ainsi que la nécessité parle au malheureux. C'est l'autre leçon de l'Océan. Leçon pour l'homme couché, ou pour l'homme enchaîné. « Tu m'enseignais, dit l'homme, une autre politique au temps où je tenais la barre. Car, dans la cité de bois c'est l'intelligence qui règne, soit qu'elle construise, soit qu'elle répare, soit qu'elle dirige, observant le flot, le nuage et l'étoile. Ici Force ne peut. » Mais comme cette liberté heureuse est portée par le mécanique Océan, ainsi dans la cité terrestre, où il faut finalement revenir, il n'y a point d'intelligence, ni d'industrie, ni de liberté si l'on

n'accepte d'abord Pouvoir et Force comme ils sont. D'abord obéir. Et il suffit d'être entré dans une caserne, et d'avoir passé le poste, pour comprendre comment va l'obéissance, comme il est aisé de la vouloir, et comme aisément elle s'impose si on la refuse. Amère leçon, mais bonne pour la santé de l'esprit.

5 avril 1924.

PIÉTÉ FILIALE

On ne demande point autre chose au petit enfant que de profiter des bonnes choses qui l'entourent, comme lait, air pur, eau du bain. Il croît en masse et en vigueur, et c'est sa manière de dire merci. Telle est la gratitude substantielle, la première en tous, et le modèle de toutes. Le mot gratitude est fait de grâce, et rien n'égale la grâce de l'enfant. Ce qui restera après des années de ce riche amour, on le nommera piété filiale, et ce mot est encore parmi les plus forts. D'où l'on voit qu'un amour triste et maigre est bien loin de son modèle.

Ceux qui veulent penser, à la manière de Freud, qu'il y a quelque chose du désir sexuel dans le premier et le plus pur amour, qui est le filial, semblent penser à l'envers. Car, que le corps soit tout entier intéressé en tout amour, c'est ce qui est évident. Mais c'est une raison aussi, dès que l'on veut débrouiller quelque chose dans ces étonnants mélanges, de suivre l'ordre de nature, d'après lequel l'amour de pure grâce est le premier modèle et comme l'instituteur de tous les autres. On sait bien, et aussi par l'observation des animaux, que rien n'est plus violent, plus irritant, plus brutal, plus oublieux, plus perfide que l'attrait sexuel. En l'homme, par la mémoire réfléchie, par le redoutable travail de la pensée, cet instinct est bientôt perturbateur, craintif, triste, honteux et méchant. D'où les passions de l'amour se développent souvent jusqu'au désespoir et jusqu'au crime, et cela est assez connu. On ne réfléchit sans doute pas assez sur ceci que ce même amour, selon la plus droite et la plus humaine culture, retrouve aussi bien la grâce première et la sublime fidélité du plus ancien amour, de façon que les mots piété et culte y retrouvent leur sens le plus profond et même tout leur sens possible.

Il y a un mélange de religion dans tout sentiment véritable, et une mystique de l'amour, comme on sait. Tout cela est naturel, et la structure humaine en doit finalement rendre compte. Et il ne se trouverait point ici d'obscurité insurmontable, si l'on pensait comme il faut à la piété filiale, qui est le modèle premier. Dans l'amour filial grandissant nous observons d'un côté la vénération, qui invente perfection à sa mesure, de l'autre côté la gratitude dans le sens plein, par une merveilleuse ambition de combler l'espérance maternelle. D'où est venu le culte des morts, cellule mère de toutes les religions. Supposant maintenant que tout amour est l'imitation de celui-là, nous voyons se développer, en quelque sorte par l'aiguillon de l'amour charnel, et par un serment de le gouverner d'après l'incomparable modèle de la piété filiale, d'un côté une recherche de toutes les perfections possibles dans l'objet aimé, d'où vient un zèle jaloux, et souvent importun, mais de haute qualité aussi, comme en Alceste; et, d'un autre côté, une ambition pour soi de se rendre digne, d'où ces épreuves chevaleresques, dont le modèle se trouve grossi en Don Quichotte, sans être gravement altéré. C'est toujours croissance, offrande de force, et grâce vraie, comme dans le modèle enfant. Et, puisque la force virile est ridicule sans le libre gouvernement de soi, cela mène fort loin, et tout droit à cet amour des âmes, auquel le désir est si promptement subordonné, et au besoin sacrifié. En sorte que, selon l'ordre de la nature, le passage de la passion au sentiment se doit faire par la subordination de l'amour sexuel au modèle supérieur, dont la maternité offrira toujours l'image vénérable. Et c'est bien ce que promet le nourrisson quand il puise de tout son corps à la source de lait, en vue de faire une belle vie.

14 avril 1924.

L'HOMME COMPLET

Le pédant nous fait voir un esprit bien fait dans un corps maladroit. L'animal a été oublié, et se venge par un désaccord entre l'enveloppe et le contenu, qui se sent dans la moindre parole. L'athlète est tout le contraire

d'un pédant, parce que le corps a reçu tous les soins et toute la culture possible; et, comme toutes les actions de l'athlète sont justes et belles, on voudrait dire qu'il pense bien, si ce n'était que sa pensée est comme répandue en son corps au lieu d'être rassemblée dans le discours. Ce n'est point l'homme, c'est un pédant retourné. Il n'est que forme extérieure; pour les autres, et non pour soi. On le veut statue.

Dans l'homme complet on veut les deux en accord. Le jugement dans le corps est encore jugement, et telle est la politesse. Mais, au rebours, le jugement en discours tient aussi du corps et de ses hasards. On veut que cette nature, rousse ou noire, de grande taille ou de petite, se voie encore dans les pensées. Le pédant se garde de penser selon son corps, d'où cette intention grammaticale qui est la sienne. Au contraire, dans l'homme complet, nous aimons ces rencontres de l'expression qui sont comme des gestes involontaires et des mouvements d'équilibre. C'est la grâce de l'athlète, mais qui passe dans le discours. Comme le danseur de corde réussit et se retrouve en quelque sorte par jeu, ainsi le discours d'homme se retrouve dans une improvisation hasardeuse, et de tout mot fait pensée. L'esprit de tout mot fait pensée. L'on aime jusqu'à cette pointe d'accent campagnard, qui fait ornement. Grandet bégayait et de ce bégaiement faisait ruse. Forte nature; mais aussi l'esprit y était trop captif et resserré; j'y vois pourtant la poésie à sa naissance; et de là vient que les maximes paysannes ont souvent tant de poids. Souvent ces natures rocheuses ont du bonheur d'expression, comme des sources. Et même le chant d'un merle a du prix par le naturel. C'est ce chant même, tout physiologique, que le vrai poète délivre; et cela va au sublime, lorsque ce chant d'oiseau, ce bruit de la vie, nullement apprêté, fait pourtant une pensée, mieux composée que les nôtres. L'orateur aussi fait sortir des pensées de son corps. C'est premièrement un grondement animal, un cri modulé selon les passions les plus aveugles, mais qui réussit en une pensée. D'où une merveilleuse attente de cet accord entre le mugissement et le sens, qui fait la période. Aussi ne sommes-nous point difficiles. On passe sur la grammaire; mais plutôt c'est cette inspiration qui a fait la grammaire. Pour le sens, il nous suffit qu'il y soit; assez neuf par la ren-

contre du corps et de l'esprit; aussi dit-on bien que ce sont des lieux communs.

Dans la prose encore, bien plus longuement méditée, bien plus aisément corrigée, il faut que le corps y soit. Le style plat est le style de l'esprit tout seul, et qui ne dit que ce qu'il veut dire. La métaphore est faible si elle convient trop; il y faut de l'aventure. Comme dans un homme qui court; car il ne fait que tomber et se recevoir, et rebondir de chute en chute. Aussi une des règles les plus cachées de l'art d'écrire est de ne point trop effacer, bien plutôt de sauver les mouvements naturels, les surprises, les trouvailles; enfin de continuer toujours, ce que le corps propose, l'esprit suivant et sauvant la nature. Heureux ceux qui conservent cette nonchalance et cette grâce incorrigible. « Il faut être vieux dans le métier, disait Gœthe, pour s'entendre aux ratures. » Suivant cette précieuse idée, mais hermétique, je dirais à l'apprenti : « Ne corrige que pour conserver. »

18 avril 1924.

LE SEIGNEUR DU VILLAGE

« J'ai assez étudié, dit le seigneur du village, tous les livres qui traitent de la politique; j'ai lu les mémoires de mon bisaïeul, qui était un homme de sens; sans compter tous vos journaux. Je tiens pour le pouvoir absolu, parce que c'est selon moi le plus faible, le plus doux, le plus facile, le moins exigeant des pouvoirs. On a fait beaucoup de bruit sur les intrigues de cour, à la suite de quoi l'on voit un conspirateur avoir la tête coupée ou finir ses jours en prison; et il est ordinaire, d'après les récits orientaux, que le sultan fasse pendre le vizir au premier mouvement d'humeur. Or c'est là, selon mon opinion, ce que le pouvoir absolu peut faire de plus étonnant; cela ne va pas loin. On nous conte les violences de Néron; mais quoi ? Cela ne sortait point de famille; cependant sachez bien que l'empire n'était alors ni mieux ni plus mal administré qu'au temps de Marc-Aurèle. Les grands dignitaires sont esclaves; mais ils l'ont voulu; et encore ont-ils mille moyens de gouverner, en se rendant agréables ou nécessaires. Les petits fonctionnaires sont

bien tranquilles; ils ont le droit d'être paresseux, pourvu qu'ils crient : « Vive le Roi », aux occasions. Les bourgeois font leur police. Chacun compte avec le voisin; les marques de respect sont la principale défense. On promet tout et on ne paie guère, justement comme font mes fermiers. Enfin tout va par les mœurs, et le pouvoir est mal servi. Avez-vous remarqué que les hommes sont plus esclaves que jamais depuis qu'ils ont des droits ?

« Ce n'est pas le tyran qui oserait rassembler des multitudes de citoyens en armes. Aussi ne fait-il que de petites guerres et lentes, par la prudence des gens qui les font, et qui se gardent de gâter le métier. Mais je plains les pauvres diables, quand je les vois maintenant courir au premier appel; c'est comme un désespoir et une sorte de suicide en compagnie. Dès qu'ils sont convaincus qu'ils n'obéissent qu'à eux-mêmes, ils doivent tout. Chacun d'eux étant roi et sujet ensemble, ils font par leur réunion un État sans tête, un État fou. Vous n'avez qu'à lire les discours publics; cela épouvante. Ce n'est que fureur et menace. C'est que le tyran d'aujourd'hui parle au nom de tous, disant toujours que sans le consentement de tous il n'est rien et ne peut rien; toujours faisant le geste d'abdiquer; mais on sait bien que celui qui le remplacera dira la même chose. C'est, à dire vrai, la Patrie qui parle; et chacun reconnaît sa propre voix dans cette grande voix. Comment refuser quelque chose à la Patrie ? Au lieu que le tyran peut bien proclamer ou faire proclamer; nous restons froids comme des usuriers. Chacun se demande : « Qu'y vais-je gagner ? Que vais-je risquer ? » Chacun est en garde et en défense. Chacun se fait un abri, pour lui-même et pour ses écus. Si le pouvoir s'emporte, comptez sur une bonne petite révolte qui se moquera du droit. Cela n'ira point sans abus, ni sans quelques pendaisons trop promptes. Mais vos très républicains conseils de guerre font paraître les rois absolus comme prudents, modérés et cléments, ce qu'ils sont en effet, par nécessité. Faites le compte des morts. Votre liberté est barbouillée de sang. La machine politique est trop bien faite et trop bien huilée; le mécanicien n'en est plus maître. Qui nous rendra l'antique charrette, qui roulait péniblement, et qui versait sans grand dommage ? »

20 avril 1924.

LE SALUT

L'ESCLAVAGE ne blesse que par la puissance de l'esprit, qui se sent libre, et s'indigne. Cette pensée ne se veut point courber, que par son propre décret. Toutes les passions s'alimentent de cette lutte, et le pur sentiment en réussit. Non sans détours et ruses de pensées, qui vont naturellement à quelque genre de couvent ou de monastère; tout cela aussi naturel que la corniche, la colonnade ou le toit en pente; car la religion aussi a la forme de l'homme.

Pascal, esprit royal, et qui ne trouvait point de résistance, fut emporté par ses chevaux et vit son carrosse suspendu au-dessus du fleuve, dont il lui resta une peur maladive, à ce qu'on dit; toujours il voyait un gouffre à ses côtés. Il faut comprendre ce que put être cette épreuve pour un esprit accoutumé à se diriger par soi, à penser droit, à penser vite. Ce fut une honte, une colère, un mépris de soi par estime de soi; par-dessus tout ce fut un problème, un peu plus résistant que celui des coniques ou des nombres triangulaires. De là il recherche toutes les marques du corps sur l'esprit, et jusqu'aux plus faibles, grossissant tout, et aggravant tout. Éternuement, qui occupe toute l'âme; moucheron qui bourdonne, et assassine le penseur; vertige plus fort que raison, sur la célèbre planche où Montaigne déjà avait placé le sage, afin d'en prendre la mesure. En tout cela ce qui nous humilie c'est moins le choc, que le sentiment ample et perturbateur, impatience, colère, et au fond, peur. Il faut bien comprendre que ce n'est pas la mort toute nue qui fait peur; mais c'est plutôt la peur qui fait peur; cet esclavage irrite; on le voit partout.

Il ne pouvait rester là. Il fallait franchir le pas et parvenir à un sentiment pleinement approuvé, par quoi la peur et le désespoir même eussent leurs lettres de noblesse. Tout amoureux essaie cette délivrance de lui-même, et souvent y parvient, par le serment, qui est choix d'esclavage. Mais ici le problème était plus ample, par le choc pathologique, et aussi par la pénétration de la pensée, qui découvrait un esclavage plus intime, plus inhérent. Il fallait vouloir cela, le choisir en quelque

sorte, et jusqu'à l'aimer. Selon le mouvement naturel de tout homme pris de passion : « Je ferai bien plus. » Ainsi Turenne courait au danger, parce qu'il avait senti la peur. Mais sans doute Turenne n'avait pas assez d'imagination pour se faire moine. L'autre, donc, chercha son équation. De tels malheurs ne peuvent aller sans de grandes fautes. Le voilà à chercher des fautes, et à juger l'espèce. Or si la raison est laissée, c'est que le salut est possible. L'esprit se perd parce qu'il s'oublie. Il s'oublie à des machines à compter, à la brouette, et à des divertissements de ce genre. Regardons les preuves; il n'y a point de preuve de la preuve; l'esprit croit. En ces bagatelles, il croit pour s'amuser; ramenons-le; il doit croire pour se sauver. Ce serait trop absurde si l'esprit était capable d'inventer des droites et courbes qui n'existent point, simplement pour bâtir des ponts, et s'il n'était pas capable d'aller jusqu'à l'hypothèse qui le sauve tout. C'est ainsi que, passant du remords au repentir, ce qui est le texte de toute consolation, Pascal allait à inventer le jansénisme. Le jansénisme, c'est la situation humaine prise sévèrement; la religion n'y est qu'une condition de fait. Ce qui est profondément irréligieux, dans le jansénisme, c'est que c'est la réponse de l'âme à une situation difficile. Ce n'est pas le ciel qui a enseigné le jansénisme, c'est la terre.

Or le jansénisme était en Pascal par l'éducation, autour de lui par l'exemple. D'autres hommes avaient inventé l'indignation pour se sauver de la colère, et l'humilité pour se sauver du mépris. De la plainte de Job était née l'espérance; et l'espérance la plus démunie de preuves peut se sauver encore par l'amour juré. Ainsi la pensée la plus libre fulgura de ces grandes images, et la mythologie chrétienne fut comme la craie et le tableau de cette géométrie supérieure. Ce genre d'esprit méprise la droite bien tracée devant la droite pensée; car c'est idolâtrie à proprement parler, si l'on croit que le signe de l'idée ressemble à l'idée. Le signe est pour le corps, et assez bon pour le corps. Ainsi Socrate voulait faire libation de la ciguë; idolâtrie surmontée et conservée. Les anciens étaient géomètres, et les modernes sont plutôt algébristes; mais, pour les uns et pour les autres, c'est la même parabole.

22 avril 1924.

LE COUPLE HUMAIN

Le prudent Aristote remarquait que les cités sont fondées plutôt sur l'amitié que sur la justice. Ainsi, observant d'abord les liens de nature, il aimait mieux rechercher quel genre de justice convenait à chaque genre d'amitié, que de faire descendre du ciel des idées, en quelque sorte, une justice sans différences. Car, dit-il, il serait insensé de croire qu'il n'y a point de justice entre le père et le fils, et insensé aussi de croire que la justice entre eux soit la même qu'entre deux frères, ou entre deux marchands. L'amitié naturelle de la mère au fils est autre encore, et, par conséquent, autre la justice. Ou bien il faudrait dire qu'entre n'importe qui et n'importe qui les mêmes choses sont permises et les mêmes choses défendues, ce qui n'est point raisonnable. Je dois plus et autrement à mon ami qu'au premier venu. Le fils doit plus à sa mère et autrement; autrement encore à son père. Beaucoup moins doit l'esclave au maître et le maître à l'esclave, nous dirions au prisonnier de guerre, parce qu'il n'y a guère ici d'amitié, si même il en reste encore.

La justice paternelle définit la justice royale; la fraternelle définit la démocratique. La justice du tyran, si l'on peut ainsi parler, ressemble à la justice du maître à l'égard de l'esclave. Mais considérons de plus près l'amitié entre époux. Quelle est la constitution et quelle est la justice politique qui y ressemble ? C'est, dit-il, l'aristocratie, c'est-à-dire le gouvernement le plus parfait et le plus rare, où le meilleur gouverne, entendez le meilleur de chacun, et pour les actions auxquelles chacun est le plus propre. Cela ne se trouve guère dans les sociétés humaines, sinon peut-être sur un bateau, où le meilleur pilote règle naturellement la navigation, et le meilleur pêcheur règle la pêche, comme aussi la meilleure vue est celle qui annonce la terre. Mais, dans le couple humain, on voit bien vite quelles sont les œuvres de chacun, et que ce ne sont point les mêmes, comme d'allaiter ou d'enfoncer un pieu. D'où l'on peut dire que, dans cette société, chacun sert l'autre, et chacun gouverne l'autre, selon les actions. Ils sont donc en même temps égaux et

différents; égaux parce qu'ils sont différents. J'imite plutôt que je ne traduis, afin de continuer ce mouvement de pensée et de l'approcher de nos problèmes, sans trop perdre de cette force rustique.

Nos cités sont grandes et ne ressemblent guère à des familles; l'amitié qui les tient assemblées ressemble donc plutôt à l'amitié fraternelle, et encore affaiblie; c'est pourquoi nous y réglons la justice d'après l'égalité, et nous n'avons point tort. Si ce n'est que, dans les cas remarquables où la justice dépend d'une inégalité aimée, il serait absurde de vouloir appliquer encore la règle égalitaire; revenir alors sans prudence vers le couple, si bien fondé en nature, et lui vouloir passer comme un collier cette justice inférieure, qui convient aux marchés et aux murs mitoyens, n'est-ce pas tout confondre ? Certes l'on peut soutenir le couple par cette justice extérieure, mais comme un arbre avec une corde ou un étai; cela empêchera qu'il se fende; mais ce n'est pas l'étai ni la corde qui feront vivre ensemble les deux branches de la fourche. Non, mais un tissu et un entrelacement bien plus parfaits, de fibres et de vaisseaux. Pareillement la justice des marchands est bien grossière, comparée à la justice propre au couple et à lui intime, résultant de l'amitié correspondante, fondée sur les fonctions et sur les différences, aristocratique enfin, selon le mot du Philosophe. Et les remèdes du législateur ressemblent aux remèdes du médecin, comparés aux aliments. Qu'il soit permis ici de rappeler par quelques formules qu'il exista un Aristote digne encore de nous instruire. Les remèdes conviennent au malade, mais c'est par l'aliment que l'on vit et que l'on se réjouit. Le droit des femmes est certes quelque chose, autant qu'il règle les sociétés politiques; mais l'idée du droit, née des échanges, est profondément étrangère à la société conjugale; il n'y entre que comme le médecin. Et chacun sait que l'idée de la maladie n'est pas bonne pour la santé. Nos féministes ressemblent un peu trop à Knock, qui préventivement voudrait tenir tout le village au lit, chacun avec un thermomètre dans la bouche. La santé a des réactions bien plus fines et des conseils plus efficaces. Et cet exemple montre en quoi il y aurait un Platonisme trop hardi; c'est celui qui penserait que les idées donnent la vie; au lieu que la vie est donnée, et que c'est alors que les idées la

peuvent aider. Il y a le même rapport entre le Platonisme et le salut de l'âme qu'entre le socialisme et le salut des sociétés.

26 avril 1924.

STRUCTURE D'UN ÉTAT

Il y a moins de superstition, plus de science, plus de prudence, plus de douceur; les choses devraient aller bien mieux, et vont bien mieux en effet, si l'on regarde aux individus. Le passant est un homme avec qui l'on peut vivre; l'agent de même; et le ministre aussi est un brave homme. Tout cela pris ensemble fait une sorte de sauvage. Pourquoi? Parce que nous imaginons que Léviathan est à notre image. Mais point du tout. Léviathan est une brute puissante, avec un fort petit crâne.

La structure d'un État fait que les forces sont aisément rassemblées, et encore multipliées ou mieux délivrées par l'imitation. Cent mille hommes marchant ensemble font un prodigieux animal, également propre à faire et à défaire, et qui laisse de grandes traces sur la terre. Dans le fait, cette puissance de coopération vient souvent à détruire ce qu'elle a fait, comme Hercule enfant brisait ses jouets et son berceau, sans le vouloir, et seulement par le jeu des muscles. Il faudrait écrire l'histoire du prince Trop-Fort, qui arracherait les portes, enfoncerait les murs, écraserait dix hommes pour en sauver un, en bonne intention, par trop d'effet. D'où l'on comprendrait qu'il faut une proportion entre les pensées et les forces. L'homme est ainsi bâti qu'il peut arriver à la sagesse, comme en un Platon large d'épaules. L'erreur serait d'attendre la même sagesse d'un grand État. Au mieux il n'y aurait qu'une toute petite tête pour ce grand corps. Mais c'est pire. En tout État, les conseils gouvernent; et, sous un roi absolu, les conseils sont souvent formés contre le bon sens. Mais, quand les conseils seraient formés des plus sages, cela n'avancerait guère. Les forces se multiplient par l'imitation, mais non point la pensée.

L'homme pense en solitude et silence, devant les choses

seulement. Dès que les hommes pensent en réunion, tout est médiocre. Pourquoi ? Parce que le souci de persuader et l'ardeur de contredire vont contre toutes les règles de l'investigation. On sait que les discussions égarent le jugement; mais, quand on jure de s'accorder, quand l'union, toujours sacrée, est prise comme règle au-dessus du vrai ou du faux, on voit régner alors une sorte de folie qui est fanatisme. Et l'immense force de l'État ne manque pas de suivre. Mais ce n'est pas assez dire. L'immense force précède toujours, et développe ses effets selon sa tension propre, comme un gaz pressé qui s'échappe par le plus faible passage. Et telle est bien l'action animale, autant que nous pouvons savoir. Toute mâchoire broie selon sa force. Ainsi l'armée fera la guerre, parce qu'elle est l'armée; la pensée suit, transformant toujours les actes en décrets et la victoire en droit. L'irréparable est le vrai, en cette Raison d'État, qui serait mieux nommée Folie d'État ou Passion d'État. Les opinions officielles sont toutes fausses démesurément au regard de la contemplation; elles ne sont vraies que par la force. De là cette effrayante politique, souvent conduite si l'on peut ainsi dire, par des hommes inoffensifs, et qui va toujours à frapper au lieu de prouver. D'où l'on voit qu'il ne faut pas moins que les jugements secrets et libres des citoyens pour modérer l'État; et c'est ce que le suffrage réalise assez bien, mais sous la condition, étonnante à première vue, et scandaleuse aux yeux des politiques, que l'électeur ne soit pas homme d'État du tout.

29 avril 1924.

LA COMPARAISON, SOUTIEN DES PENSÉES

La comparaison n'a pas pour fin d'expliquer, mais plutôt de régler. On ne compare point chose à chose, ni pensée à pensée, mais chose à pensée, ou pensée à chose. Deux termes donc, dont l'un céderait à l'emportement, dont l'autre résiste. Toute pensée, par le mouvement libre qui la forme, va à l'arbitraire et au convulsif, ce que l'on voit très bien dans les récits des enfants; mais, en tout âge, les opinions libres se séparent

de l'ordre, promptement et même violemment; je vois quelque chose de hagard dans les revendications, parce qu'elles cherchent vainement un objet. La divagation est la loi des pensées comme telles.

J'ai suivi avec bonheur la voie du géomètre, sans comprendre d'abord que cette sécurité des pensées était due aux figures inflexibles et qui toujours ramènent. Non que je croie que la figure par elle-même donne la preuve; mais c'est qu'elle fixe la partie divagante. Or le poète aussi est à la recherche de figures; avec cette différence que les figures du poète sont tracées par la description verbale seulement; d'où il est conduit à leur donner la résistance et solidité d'une chose qui n'est que chose. Par exemple, le cèdre du Liban, dans Bossuet, c'est une chose qui tient ferme, même dans le discours; aussi je vois qu'il se plaît à la suivre jusqu'au bout des branches depuis les racines et jusqu'aux nids d'oiseaux.

Il n'y a pas de profonde différence entre comparaison et description; l'une et l'autre font rentrer dans l'expression le monde extérieur; car il faut toujours que la nécessité extérieure soutienne nos pensées. Ceux qui disent que l'expérience est le dernier juge de nos pensées ne disent pas assez, ni peut-être tout à fait comme il faudrait dire. Les figures du géomètre ne vérifient pas ses pensées, par une mesure qui déciderait de tout; elles font moins et plus; elles supportent les pensées dans toute leur suite. Comme la lumière, on ne la verrait point sans quelque objet qui l'arrête; cette comparaison est aussi vieille que la géométrie, et je n'en vois pas de meilleure. De même la rêverie du poète, il faut qu'elle soit disciplinée par quelque objet; non point tant par un objet ressemblant que par un objet résistant. Si vous considérez quelque comparaison vénérable, soit dans la Bible, soit dans Homère, vous remarquerez que le poète développe bien plutôt la partie résistante que la partie ressemblante. Quand, dans le moment violent de *l'Iliade,* paraît le bûcheron de montagne qui va préparer son repas, il n'y a presque de ressemblance qu'entre la bataille et le travail du bûcheron. Le contraste n'en est pas moins admirable entre le travail de l'homme et la destruction de l'homme par l'homme. Aussi n'y a-t-il rien de plus plat que de vouloir expliquer une chose par une autre qui seulement lui ressemble; mais il faut

toujours qu'une des deux étant instable, l'autre soit au contraire engagée et même encastrée dans la nécessité extérieure. C'est ainsi que les monuments furent les premiers soutiens des pensées, et sont encore aujourd'hui les meilleurs; mais aussi la loi des monuments est qu'ils nous déterminent à percevoir, et ainsi soumettent à l'ordre extérieur même celles de nos pensées qui par leur nature y voudraient échapper. Ainsi les comparaisons du poète sont comme des pyramides et des sphinx en son discours.

1er mai 1924.

RAPPORT DE LA RAISON ET DE L'EXPÉRIENCE

Les miracles sont toujours contés. Cela ne fait pas qu'on y croie moins; tout au contraire. Il nous semble que l'esprit humain a des règles pour décider du possible et de l'impossible; et cela est vrai en un sens. L'homme qui perçoit ne cesse pas de surmonter les apparences et de chercher la chose. Ce genre d'attention, que l'on voit dans le chasseur, dans le marin, dans le guetteur, c'est l'incrédulité même. Ici la raison s'exerce, parce qu'elle a un objet. Mais si l'homme fuit devant l'apparence ou s'il frappe la terre de son front, ou s'il se couvre la tête de sa tunique ou de son drap de lit, la règle du possible et de l'impossible est comme perdue. Il se fait à lui-même des contes, et se croit lui-même; il contera aux autres cet événement qu'il n'a point vu, et les autres le croiront ou non, selon la confiance, selon l'amitié, selon le désir, selon les passions; non point selon l'expérience.

L'idée de l'expérience ne remplace nullement l'expérience. Je pense à un cheval volant; cette expérience, qui est seulement supposée, n'a point de consistance. Je ne saurais dire comment les ailes tiennent au squelette; je ne vois point la place, ni le volume des muscles puissants qui mettraient ces ailes en mouvement. Je ne constate rien. Cela est familier. Mais on ne pense point assez que, si je veux imaginer un cheval galopant, je n'approche pas davantage de ce que l'on appelle percevoir ou constater.

Le choc des sabots, la violence faite au sol, le jeu corrélatif des muscles, les cailloux lancés, tout manque; ce n'est qu'un discours que je me tiens à moi-même. La raison ne s'exerce nullement sur un discours comme sur une chose. Ce sont mes préjugés qui décident alors, et non point mes idées. En vain j'essaie, sur de tels exemples, de croire comme il faut et de douter comme il faut. Peut-on sculpter sans une pierre ? Non, parce que tout manque; parce que l'outil ne trouve point résistance. De même l'homme ne peut penser sans la chose. Ce fut en hiver, et en pays neigeux, que Descartes se mit à penser à la neige; en été, et sous le soleil chaud, il aurait pensé de la neige n'importe quoi.

On dit bien que, si je voyais un cheval volant, je devrais raisonnablement accorder mes idées à ce spectacle nouveau. Et très certainement je le ferais. C'est ce que fait le médecin pour tout malade, car rien au monde jamais ne recommence. Je vois un homme; si je le perçois d'après une idée toute faite, je le prendrai pour un autre; mais la moindre attention y remédie. Me voilà à penser en percevant; en un sens d'après mes idées; mais aussi je les plie et je les conforme à la chose. La vraie géométrie nous enseigne là-dessus; car ses formes rigides ne sont que préparation à saisir toute forme, et toute courbe par des droites. Si le gibier rompt le filet, c'est le chasseur qui a tort.

Maintenant vous me demandez de plier mes idées à un récit. Comment ferais-je ? Je n'en puis même pas former une idée. Je ne puis que croire tout à fait ou douter tout à fait. C'est folie de croire qu'une pensée vraie puisse se continuer seulement une minute, et par pure dialectique, dès qu'elle perd le contact de l'expérience réelle. La raison est virile devant l'objet, puérile devant le récit. Cette idée-là est la plus importante que l'on puisse trouver à lire Kant, mais la plus cachée aussi. Je ne la trouve point assez marquée, ni même bien saisie en ces savants mémoires où l'on a célébré ces temps-ci le centenaire du penseur de Kœnigsberg.

14 mai 1924.

LA HACHE DE SILEX

On voudrait des pensées bien prouvées, et puis n'y plus penser; cela ne va point. On dit bien que la terre tourne sans nous; mais dans notre esprit elle cesse de tourner dès que nous ne la poussons plus. L'astronome lui-même, dès qu'il en est sûr, il n'en sait plus rien. Il s'en tire par un doute élégant, disant qu'il n'est assuré d'aucune chose, que tout est hypothèse en nos connaissances, et autres remarques à faire pitié. C'est qu'ils ne savent point faire revivre le jugement investigateur, et ainsi ne découvrant point ce qu'ils savent, ils ne le savent plus. L'illustre Poincaré, qui a écrit de ces choses, fait voir ici ensemble le vieil homme et l'enfant. Souvent il se trouve au point mort, et pyrrhonise alors assez bien; mais promptement il retrouve le mouvement d'inventer, et l'on voit revivre Thalès, Galilée, Newton; de nouveau la terre tourne. Or le lecteur voudrait là-dessus quelque parole d'honneur, et le dernier mot. « Savoir, disait le sot, si l'espace est plan ou courbe. » Ici on peut rire de bon cœur, parce que chacun rit de soi.

J'ai le bonheur de ne point croire à ce que je sais; ce genre de doute guérit de douter. Je connais des gens qui furent euclidiens, et qui ne le sont plus. Ces gens-là vont trop vite pour moi. Comment cesserais-je d'être euclidien si je n'arrive pas à être euclidien, j'entends être euclidien comme on est catholique ? J'en suis toujours à admirer que la somme des angles d'un triangle soit égale à deux droits. Si je me remets cette chose en mémoire, je n'en suis pas assuré pour cela; à mes yeux ce n'est qu'une de ces choses qu'on dit. Et, dans le temps qu'un docteur de Sorbonne est bien fier de dire enfin autre chose, j'en suis toujours à vouloir comprendre cette chose que je me dis. Je ne m'amuse point à réfuter la vieille preuve. Comment réfuter ce qui n'est pas encore une pensée ? Mais plutôt revenant à saisir comme vrai, si je peux, ce qui est tombé au lieu commun, je considère une fois de plus cette nature du triangle, ces trois droites tournantes, ces trois angles liés en cet être complet, en cet univers que je nomme triangle. Je le mets donc à la question, m'en tenant à cette idée inflexible, et à ces mille formes qui

ne la changent point, qui tiennent toutes en l'idée. C'est ainsi que j'ai le bonheur de penser, et de découvrir dans mon coin ce que Thalès savait déjà; toujours d'autre façon, car je me moque de ces preuves machinales et de ces parades trop connues; c'est ferrailler. Qu'ai-je gagné ? Je tourne autour de ce divin et merveilleux triangle; j'en prends des copies, des aspects, des perspectives, des accidents; mais enfin ce que c'est que cette loi d'entendement qui épuise les combinaisons de ces trois tournantes, je sais que je ne le sais pas bien, que je ne le sais pas tout à fait; je le devine à travers la preuve, et c'est alors que la preuve est belle. Mais que dis-je là du triangle ? La ligne droite offre assez de champ aux médiations. J'y revenais l'autre jour en concevant une sphère immense sur laquelle il est clair qu'un arc de grand cercle viendrait à la droite d'Euclide, au lieu qu'un cercle parallèle n'y vient point du tout. J'ai toujours de quoi me perdre et me retrouver. J'invente la poulie à chaque fois et le levier à chaque fois. Cette méthode de l'âge de pierre ne me donne guère l'avantage dans ces problèmes simples, où je fais figure d'ignorant. Toutefois dans les problèmes composés, où les habiles usent leurs armes, il m'arrive d'être de bon secours avec ma hache de silex et mon aiguille d'os.

20 mai 1924.

LA POMME DE NEWTON

Puissance ne vaut rien pour l'esprit. Un tyran ignorera toujours tout, par la hâte de changer. La vraie figure du physicien est ce Thalès immobile, bien différent de ces agités qui font un volcan de mélinite et y nettent l'étincelle à une heure fixée, tandis que des nilliers d'observateurs attendent avec calepin et chronomètre. Je sais ce qu'on nous dira, que nous ne savons ien, que les météores sont des phénomènes fort compliqués, par l'entrelacement des causes, et qu'enfin cette xpérience nous a mis en possession de précieux documents que l'on gardera aux archives. Mais où est la ensée ? La pensée lira les archives, fera des sommes et

des moyennes, enfin jugera sur pièces, comme un conseiller à la Cour des comptes.

J'admire comment la méthode expérimentale, ainsi administrée, car c'est le mot, se nie finalement elle-même. Car l'expérience des paperasses est aussi loin que possible de l'expérience naturelle; et le grand chef des observateurs se trouve séparé de ce monde des choses, qui devrait régler continuellement les moindres démarches de l'esprit. Par cette belle méthode, de recueillir et de dépouiller, le physicien se fait historien. Saint-Simon le duc pouvait écrire de guerre et de politique, ayant approché des deux; mais l'historien ne le peut, quand il aurait tout lu. Il n'a point l'expérience de ces choses, quoiqu'il raisonne continuellement d'après l'expérience. Ou bien, s'il sait lire passablement les textes, c'est qu'il observe à la manière de Thalès quelques hommes ou femmes qui tournent autour de lui. La manière d'un garçon de restaurant peut nous expliquer les Pharaons. Le malheur est que l'historien presque toujours pense aux Pharaons et ne voit point le garçon. Pareillement je ris d'un politique qui prétend connaître les Français par les rapports des préfets, et qui ne connaît point sa propre femme. L'objet véritable est sous notre nez; c'est le seul qui puisse nous instruire. On trouvait Descartes contemplant un veau ouvert par le milieu. « Voilà mon livre », disait-il. Darwin ne pensait qu'en percevant. Ici est la règle des règles. Rien ne remplace l'objet. En tous les liseurs, en tous les statisticiens, en ces gens qui sont informés de tout, je sens le même creux, j'entends la sonorité suspecte de cette connaissance indirecte d'où n'a jamais réussi une pensée. Et j'irais jusqu'à dire que nous ne pensons point par souvenir. Le souvenir d'une chose n'est nullement une chose. Aussi l'explication de l'événement rare, et que l'on n'a vu qu'une fois, se trouve-t-elle toujours dans les choses ordinaires, et que l'on voit continuellement. Newton vit tomber une pomme; entendez bien, il vit réellement une pomme qui tombait; de ce centre rayonna et fulgura une pensée immense; tous les astres furent pris au filet.

Dont la raison se trouve sans doute dans la fabrique du corps humain, régulateur de nos pensées, mais perturbateur aussi, et le plus souvent. Là-dessus, je dirais en gros qu'il ne se peut point que l'âme, comme on dit pour

abréger, pense de son côté pendant que le corps est occupé d'autre chose. Au contraire, il faut que pensée et corps aillent ensemble, et que la chose présentement perçue règle à la fois le corps et la pensée. C'est ce qui ne peut arriver dans un homme assis à son bureau, à moins qu'il ne pense bureaux, écritoire, buvard et choses de ce genre. Et l'on voit trop que nos politiques pensent l'homme devant un bureau Louis XIV. S'il résulte de cette méditation quelque ombre de pensée sur l'homme, elle vient de l'ornement, empreinte et signe de l'homme; mais je crois plutôt qu'elle vient de l'huissier.

22 mai 1924.

ÂME ET CORPS

La morale n'est ni incertaine ni cachée; mais les politiques voudraient dire qu'elle est incertaine et cachée, car ils la craignent. Le principe de la morale est dans le catéchisme, c'est que l'homme est composé d'un corps et d'une âme. Sur quoi l'homme libre se met aussitôt en défense; il craint l'église et le prêtre. Je crains aussi l'église et le prêtre; mais j'ai depuis longtemps remarqué que l'église et le prêtre ont terriblement peur de la morale du catéchisme.

« Corps et âme ? dit l'homme libre, montrez-moi cela. Prouvez-moi cela. » Je décris. Quand j'aurai décrit ce corps humain, qui tombe, qui se couche, qui dort, qui mange, qui bondit au bruit et tremble de tout, qui fuit, qui piétine, qui déchire ou mord selon l'occasion, qui est petit et faible devant les choses, qu'une mouche aveugle, qu'un vent froid peut tuer, je n'aurai décrit qu'une partie de l'homme. Il reste à décrire le gouvernement intérieur, et ce n'est pas peu; tout homme y tient, et même plus qu'à la vie. Celui qui a perdu le gouvernement de soi est appelé fou; nul ne souhaite d'être fou; nul n'est fier ni content d'avoir été fou. Nul n'est fier de se réveiller comme Ajax, parmi des troupeaux qu'il a massacrés. Nul n'est fier de s'être sauvé de l'incendie en piétinant sur les faibles; nul n'est fier d'avoir lâché quelques mots confus et embrouillés alors qu'il voulait parler net; nul

n'est fier d'avoir eu peur d'une ombre ou d'un grincement de porte; nul n'est fier d'avoir mal raisonné, que ce soit par préjugé ou par emportement.

Regardez bien. En tous ces cas, c'est la mécanique du corps qui a conduit les actions et les paroles; c'est l'animal à forme humaine qui s'est trouvé le plus fort. Le gouvernement intérieur a été entraîné, manœuvré ou dupé par le mouvement des muscles et des humeurs; instinct, coutume, passion, c'est toujours le corps qui mène, en toutes nos fautes, en toutes nos sottises. Puisque nous le savons, puisque nous en sommes piqués, honteux, ou désespérés, selon l'effet, c'est donc que nous avons autre chose à faire que de suivre l'animal. Juger, décider, agir, voilà les fonctions de l'âme.

« Mais, dit l'homme libre, l'âme n'est peut-être rien autre chose qu'une santé, un équilibre, une force du corps. Rien ne prouve que ce qui juge et veut soit séparable, et doive survivre. Vous nous jetez dans d'autres peurs. » Aussi n'ai-je rien annoncé de pareil, ni rien promis de pareil. Je dis que l'homme doit sauver son âme, la sauver maintenant, se gardant de fureur, de brutalité, de maladresse et de sottise; cette tâche suffit bien. Je dis que le moindre scrupule, le moindre examen, la seule attention au moindre travail, à la plus humble pensée, ont pour fin de sauver ce pouvoir de juger et de vouloir, qu'on l'appelle âme ou de tout autre nom. Mais qu'est-ce que parler en homme ? Ce n'est jamais inventer des noms nouveaux; c'est toujours mieux entendre les anciens noms. « Trahir son âme », c'est un trait de génie de Molière. Peut-on dire mieux ? J'ai donc à sauver mon âme, par retenue, examen, doute, résolution, par courage, tempérance, justice, contre peur, menace, prestige, contre coutume et autorité. Le corps est assez éloquent il tremble devant l'action difficile, mais il tremble aussi devant le chef, et du même tremblement; cela est assez clair. Autant que le corps me mène, je perds mon âme. Il faut que je retourne à mon âme; il faut que je trouve en moi-même, et par libre décret, de quoi respecter sans trembler, de quoi obéir sans trembler. Si non, refus. Je dois sauver mon âme; le reste ne compte point, et Polyeucte a raison. Le catéchisme est un livre dangereux.

26 mai 1924.

L'ARCHITECTURE, RÈGLE SUPRÊME DES ARTS

On sait que l'architecture porte la sculpture et la peinture, et même les règles. Ce n'est jamais sans risque que la statue se sépare de la masse architecturale. La forme humaine est soumise ici à la loi de l'ornement, qui, quel qu'il soit, cesse d'être ornement dès qu'il n'est plus pris dans la masse. Mais il est bien plus étonnant encore de constater, on l'ose à peine, que la peinture suit le même destin que l'ornement sculpté. Tant qu'elle est maçonnée et construite, mosaïque, fresque ou vitrail, elle trouve aisément son style propre, qui sauve alors la couleur et même le dessin. Disons aussi que la forme architecturale dicte la composition, comme on voit presque partout à la Sixtine, et surtout dans les étonnants panneaux triangulaires. Les formes bibliques, assises ou couchées, sont en quelque sorte campées sous l'abri des poutres inclinées; elles s'abandonnent à leur destin. Cette rêverie soumise à la pesanteur est une lente chute de pensées. La peinture prend autorité par cette règle des masses pesantes. On ne demande plus : « Pourquoi ainsi et non pas autrement ? » Délivrée de la condition architecturale, la couleur est toujours un peu folle. On voudrait dire que la pure apparence, tromperie essentielle, exige un support qui ne trompe point. Mais cela est un peu trop dialectique.

On serrerait de plus près cette énigmatique relation, que Michel-Ange avait devinée, en disant que la liberté se perd dès qu'elle n'éprouve plus une nécessité constamment antagoniste. Le marbre résiste, et ainsi fait paraître le vrai style de la sculpture, que le modeleur s'efforce vainement de suivre; vainement, parce que la matière plastique obéit trop. Par cette même raison, il vaut mieux forger, ciseler ou graver que fondre. Mais la matière pesante est la plus rude maîtresse, car elle ne cesse jamais de crouler. Elle n'est en cela ni plastique ni taillable; elle revient toujours sur l'imprudent. Corrélativement, l'esprit inventeur ne cesse pas de vivre dans ces œuvres fortement assises, pont, terrasse, escalier. Ces formes sont naturelles, car elles sont l'effet de la

lente chute de la terre. Tout éboulement à demi rocheux fait une voûte. Tout sentier montant devient escalier. Ces lignes qui suivent de si près la forme de la terre, sont l'école de l'architecte, et du sculpteur aussi. La première idée de sculpter vint sans doute des formes naturelles qui d'elles-mêmes esquissaient un homme ou une bête.

Une vallée est architecturale déjà, par la pesanteur; tous les accidents sont rabattus; tout ce qui pouvait tomber est tombé. L'arbre aussi est architecture; car ne point tomber est sa seule affaire; cet équilibre parle; il est modèle de toute façon; il décrit par ses branches la moitié de la courbe ogivale; et le tronc coupé sera encore le modèle de la colonne. Les ruines sont belles parce que la pesanteur s'y est essayée. De même le temps achève les statues. D'où Michel-Ange a tiré cette règle étonnante qu'une belle statue doit pouvoir rouler du haut d'une montagne sans rien perdre qui ait de l'importance. Cette prodigieuse image doit faire scandale en nos écoles de modeleurs, qui lancent des gestes et croient exprimer par là quelque chose. Et c'est là que la sculpture irait, si elle n'avait d'autre règle que d'exprimer les sentiments. Mais la première règle est architecturale; monument d'abord. D'où cette autre expression, repliée et enveloppée, que l'homme a apprise des statues. On découvre par là cette idée immense, trop souvent oubliée, que les passions humaines ne sont point la règle des arts, mais qu'au contraire, c'est l'art qui règle l'homme, lui montrant, par la loi architecturale, sa propre forme plus belle que lui, et plus sage que lui. C'est pourquoi toute vraie statue exige une prière, et toujours l'obtient.

28 mai 1924.

SAVOIR OU POUVOIR

SAVOIR ou pouvoir, il faut choisir. Ces hommes innombrables qui tendent une antenne sur leur toit, ils croient toucher à la science par là; mais au contraire ils s'en détournent. C'est une chasse que de prendre au piège ces ondes invisibles et impalpables; mais ce n'est qu'une chasse. Curiosité de pouvoir, non curiosité de savoir.

Celui qui entend de Paris les rossignols d'Oxford n'apprend ni l'histoire naturelle ni la physique. Bien pis il se dégoûte d'apprendre, par ce contraste entre l'extrême facilité de ce réglage qui le met en possession du concert lointain, et l'extrême difficulté de savoir ce qu'il fait quand il compose ensemble une certaine surface de condensateur et une certaine longueur de bobine. Il faudrait un long détour, si l'on voulait savoir seulement un peu; comment ne pas choisir ce pouvoir qui coule aisément des doigts à l'oreille ? Dès que l'homme, selon un mot fameux, peut plus qu'il ne sait, il choisit le pouvoir et laisse le savoir. Depuis que l'avion s'est envolé sans la permission des théoriciens, les techniciens se moquent des théoriciens; ce genre de sottise orgueilleuse se développe étonnamment.

Quelque sot disait l'autre jour qu'il vaut mieux ne point parler d'énergie, si l'on n'est point un profond mathématicien, attendu que l'énergie est une intégrale. Je compare le signe de l'intégrale à un serpent fascinateur. Le plaisant c'est que, si je vais trouver le mathématicien, il me conseille de ne pas vouloir comprendre par une intégrale autre chose qu'un abrégé; et en effet ce n'est qu'un abrégé. Ce qu'il y a à comprendre dans cette somme de travaux, que l'on appelle énergie, exige, tout au contraire de ce que disait notre sot, que l'on se prive d'abréger et de résoudre, et que l'on médite longtemps, à la manière de Thalès, sur les cas les plus simples, où la somme se calcule aisément par les quatre règles, comme celui d'un marteau-pilon élevé au treuil et retombant sur la tête du pieu. Celui qui saura retrouver dans le choc du marteau la somme des travaux effectués sur la manivelle, simple produit d'une force par une longueur, saura déjà quelque chose de l'énergie. Mais qu'est-ce donc que ce sot qui voudrait nous détourner de comprendre ? C'est un homme à la mode. Il parle en technicien. La chance du célèbre Bergson, qui certes n'a pensé nullement à suivre la mode, c'est qu'il s'est trouvé à la mode, et flatteur des techniciens sans l'avoir cherché.

Il ne faut point se laisser étourdir, mais au contraire penser à un autre genre de progrès dans les sciences, progrès que l'on n'a encore jamais vu, et qui serait à distribuer un peu de vraie science entre tous les hommes. Laissons aller les machines; elles vont; elles iront. Mais

pour cet autre progrès, qui sauverait l'esprit du machiniste, Thalès suffit bien, par son double attribut de géomètre et d'astronome. J'attends donc qu'un électricien bien puissant en manettes, devine à son tour, d'après les marches du soleil et la forme de la terre, qu'il y a des régions où le soleil éclaire quelquefois le fond d'un puits. Thalès se mit en marche vers le sud, cherchant cet événement neuf pour lui, et qui se faisait très bien sans lui. Expérience qui ne change que l'homme. En ces recherches l'esprit se reconnaît roi dans son ordre. Et pourquoi ? Parce qu'il ne peut rien changer à l'immense objet; ainsi ne pouvant manier et changer les solstices, il se change lui-même par meilleure contemplation; d'où, par réflexion, il vient à savoir ce que c'est que comprendre et ce que c'est que savoir. Par quoi il s'élèvera jusqu'au doute, ce que le technicien ne peut, quoiqu'il s'en vante. Le doute n'est pas au-dessous du savoir, mais au-dessus.

20 juin 1924.

LE MORCEAU DE PLOMB

Je ferais un physicien lent, car je ne sais pas juger sur pièces. Une expérience que l'on me rapporte n'est rien que je puisse connaître. Si ordinaire qu'elle soit, je n'y puis croire. Tout au plus, croirai-je que celui qui me la rapporte est un fort honnête homme; mais cela ne m'avance point. Je cherche objet et ne trouve que papier. Comment douter d'une expérience sur papier ? Et comment y croirais-je, si je n'en puis douter ?

Je n'en puis douter. Je n'en ai que l'écorce, sans espoir de trouver quelque chose dessous. Il me conte ce qu'il a vu. Fort bien. Mais quand je vois moi-même quelque chose, aussitôt je mets cette apparence à la question. Je m'embusque, je change un peu de place, je tourne autour; je guette les échanges et les reflets, car tout dépend de tout, et c'est le soleil qui m'explique l'ombre, et non pas le bâton tout seul. Toutefois il faut se défier aussi de l'attention, où il entre toujours un peu de sottise. Je prends relâche, je repose mes yeux, je rêve à d'autres choses, je me remets à neuf. Ainsi j'arrive parfois à ce

regard du coin de l'œil, qui fait voir plus d'étoiles que le regard direct. Montaigne avait cette nonchalance bien rusée; Molière sans doute aussi. Si l'on n'imite point quelquefois le chat qui dort, on ne voit que ce qu'on veut voir. Hélas, on voit sa propre idée; ce n'est que trop vite fait. Celui qui vérifie ne s'enrichit point. Mais il faut pourtant vérifier. Ainsi, tantôt rassemblé et tantôt dispersé, tantôt en arrêt et tantôt battant la luzerne, il m'arrive de trouver la caille en cherchant le lièvre. C'est ainsi, à ce que je crois, que Descartes regardait la neige. J'ai souvenir d'un bon chimiste qui faisait une leçon tout à fait simple sur les métaux. Il en savait assez et trop là-dessus, aussi n'avait-il point de papier sous les yeux; mais il tira de sa poche un morceau de plomb, et ne cessa pas un moment de manier, de soupeser, de faire sonner cette chose existante. Toutes ses pensées venaient se rajeunir là.

Julius Robert Mayer naviguait à travers l'Atlantique lorsqu'il découvrit le principe de la conservation de l'énergie. Je crois que ses méditations là-dessus ne furent autre chose que des perceptions continuées, tantôt distinctes, tantôt diffuses, toujours présentes et régulatrices. Continuellement balancé, toujours soulevé et retombant, comme ces vagues qui couraient sous ses yeux, il ne cessait point de percevoir par tout son corps la pesanteur en mouvement et cherchant équilibre; ainsi était-il toujours ramené au cas le plus simple par cette balance des travaux, sur laquelle il pesait et éprouvait, en quelque sorte, ses pensées de chimiste et ses pensées de médecin. D'où résulta ce fameux et précieux Mémoire, si simple et si riche que les pédants de mathématique n'y comprirent d'abord rien du tout. C'est la folie propre aux passions que de mettre sa tête dans ses mains et de penser à des choses que l'on ne perçoit point; la pensée oscille alors de tout croire à ne rien croire, sans pouvoir du tout s'assurer. Je ris de nos savants d'Institut qui jugent sur pièces, comme font les conseillers à la Cour. La nature des choses leur parle par la bouche d'un conseiller rapporteur. Affaire Einstein contre Brillouin; appelez les témoins. Par bonheur il se trouve toujours là quelque conseiller physicien qui a apporté un morceau de plomb.

22 juin 1924.

LE MATHÉMATICIEN

Le mathématicien est prolétaire par un côté. Qu'est-ce qu'un prolétaire ? C'est un homme qui ne peut même point essayer de la politesse, ni de la flatterie, ni du mensonge dans le genre de travail qu'il fait. Les choses n'ont point égard et ne veulent point égard. D'où cet œil qui cherche passage pour l'outil. Toutefois il n'existe point de prolétaire parfait; autant que le prolétaire doit persuader, il est bourgeois; que cet autre esprit et cette autre ruse se développent dans les chefs, et par tous les genres de politique, cela est inévitable et il ne faut point s'en étonner. Un chirurgien est prolétaire par l'action, et bourgeois par la parole. Il se trouve entre deux, et le médecin est à sa droite. Le plus bourgeois des bourgeois est le prêtre, parce que son travail est de persuader, sans considérer jamais aucune chose. L'avocat n'est pas loin du prêtre, parce que ce sont les passions, et non point les choses, qui nourrissent les procès.

Où placerai-je le physicien ? Malgré l'apparence d'ouvrier qu'il se donne, je le pousserais un peu du côté des bourgeois, car je le vois persuadant et plaidant. Pourquoi ? C'est qu'il ne s'en tient pas à la chose; il invente, il suppose, il relie; or il y a plus d'une manière d'inventer, de supposer, de relier; la dispute n'est pas loin; il faut plaider. J'avoue aussi que l'expérience le ramène. Pourtant, sous ce rapport, le chimiste est plus près du prolétaire que le physicien, par cette cuisine sans flatterie qui est son métier. Néanmoins l'objet n'est pas encore assez nu pour qu'un peu d'éloquence ne s'y puisse employer. Théories sont filles de rhétorique.

Bon. Mais le mathématicien se trouve alors dans la théorie pure, et plaideur plus que personne ? On sent bien que non, et même on voit pourquoi non. Le mathématicien ne pense jamais sans objet. Je dis bien plus; je dis que c'est le seul homme qui pense un objet tout nu. Défini, construit, que ce soit figure tracée ou expression algébrique. Il n'en est pas moins vrai qu'une fois cet objet proposé, il n'y a aucune espérance de le vaincre, j'entends le fondre, le dissoudre, le changer, s'en rendre maître enfin, par un autre moyen que la droite et exacte connaissance et le maniement correct qui en résulte. Le

désir, la prière, la folle espérance y peuvent encore moins que dans le travail sur les choses mêmes, où il se rencontre bien plus qu'on ne sait, et enfin une heureuse chance qui peut faire succès de colère. Un coup désespéré peut rompre la pierre. L'objet du mathématicien offre un autre genre de résistance, inflexible, mais par consentement et je dirais même par serment. C'est alors que se montre la nécessité extérieure, qui offre prise. Le mathématicien est de tous les hommes celui qui sait le mieux ce qu'il fait.

On dit souvent que ce genre de travail sur problèmes abstraits fausse l'esprit. Je n'en crois rien. Assurément il y a danger et passions partout; mais je ne crois pas que le vrai mathématicien risque d'oublier jamais la nature des choses; il en est bien plus près qu'on ne croit; quelque détour qu'il fasse, il y va toujours, et porté par l'expérience la plus constante et la plus commune. Il faut donc relever le jugement traditionnel sur l'esprit géométrique. Car, oui, il n'a point de finesse, mais à l'opposé, que vois-je sous le drapeau de la finesse tant vantée ? De vieux acteurs. Des flatteurs tristes. Des hommes qui parent leurs idées comme des mannequins de couturier, toujours l'œil sur l'acheteur, toujours se demandant : « Cela plaira-t-il ? » Courage, conscience, probité, travail, je mets tout égal. Il reste quelque chose en l'un de net et de pur, que l'autre a perdu. Oui, il y a dans le mathématicien quelque chose qui est comme le modèle du prolétaire, quelque chose d'incorruptible qui étonne l'esprit de finesse. Il faut bien de la finesse pour construire la société productrice comme elle est; le rentier vit de finesse. La révolution est donc mathématicienne; on le constate; il n'est pas mauvais de le comprendre, et de joindre en Platon l'idée abstraite avec la rêverie socialiste.

24 juin 1924.

L'IVRESSE

Il y a de la profondeur dans un ivrogne; c'est comme un refus total et une démission de l'homme. Boire avec suite, c'est la plus sérieuse manœuvre contre le sérieux. Dans les anciennes corporations, il y avait une

espèce de science du boire, et l'on appelait Sublime celui qui y excellait. La plus profonde ironie et la plus sauvage se joue ici; car s'abolir soi-même par méthode, c'est directement le contraire du sublime, et donc cela participe du sublime. J'ai connu deux ou trois ivrognes qui certainement n'étaient pas médiocres. Cela s'est trouvé plus d'une fois en de vrais poètes. On boit quelquefois par trop de clairvoyance, ou par trop sentir. L'avare est sobre par une sorte d'avarice de soi, et voilà la contre-épreuve.

La soif est bien loin. Le désir est bien loin et bien faible. Tout passionné est un boit sans soif. Il me semble que le désir se règle assez bien par la satisfaction, comme la vie animale le fait voir. C'est une partie de la sagesse, et trop méprisée, de suivre le désir. Ou, pour autrement parler, il y a un remède aux passions, qui est le plaisir; c'est un meilleur tyran, et de court règne. L'emportement et l'irritation sont bien plus redoutables, parce qu'ils vont à redoubler la peine. La nature a mis des bornes au plaisir de boire, mais non pas à la fureur de boire. Bien loin que le passionné coure à ce qu'il désire, souvent au contraire je le vois courant à ce qu'il craint. Je ne croirai pas aisément qu'un homme ait le désir de tuer un homme; mais plutôt le criminel va tout droit à consommer son propre malheur, et il le sait. Il est comme fatigué de raison. Il se jette aux moyens de force, faisant bon marché, alors, de lui-même et de l'autre. Le joueur connaît aussi cet emportement et ce désespoir. Ce sont des suicides tragiques. Oreste tuant sa propre mère se tue lui-même. Gardez-vous de ces existences irritées contre l'existence. L'ivrogne contemple cette suite de remords et de crimes, et boit un verre de plus.

Il y a plus d'un genre d'ivresse, et ce redoutable mot a aussi plus d'un sens. Mais dans toutes il y a un refus de réfléchir, ou l'assurance d'avoir tort devant soi-même. Il y a un degré d'extravagance qui ne se guérit que par une extravagance pire. Le fanatisme est un très haut attribut, car c'est la honte la plus grande de rougir devant l'esprit. Celui qui sent que la preuve est mauvaise court à la conséquence, et accomplit toute l'erreur possible. Le refus d'entendre est de fureur plus souvent que de paresse. Dans la moindre discussion cela se voit, et en proportion de la difficulté et de l'incertitude. Le faux

va à l'excès du faux. Voyez comme les enragés de politique fuient le centre et refluent aux extrêmes. Ce sont des hommes, et même ce ne sont point des pires; mais c'est l'imperfection de leurs pensées, c'est la difficulté même de penser qui les pique. D'où ces partis cannibales.

Nul n'échappe tout à fait à ce mouvement. Tout socialiste regarde au communisme, et sent comme une attraction par là, qui le guérirait du mal de composer. Tout modéré regarde de même vers le despotisme et la bienfaisante guerre, qui sont d'héroïques remèdes aussi, et une ivresse convoitée. L'emportement absout. Je comprends pourquoi les guerres religieuses furent féroces entre toutes; féroces par la pensée; tout cela par peur de douter. Il faut douter par provision; c'est l'honneur que chacun doit rendre à son esprit. C'est le doute de faiblesse qui est humiliant, ou, si l'on veut, le doute reçu; mais il y a un doute de force, qui vient de la plus ferme pensée et de la plus résolue. Ainsi Descartes a très bien commencé par rompre en ce difficile combat.

28 juin 1924.

L'INSTINCT

Le dernier mois de ce beau printemps fut un peu grondeur; mais presque toujours la querelle des nuages était sans conséquence. J'observais en ces beaux jours une couvée de merles. On ne voyait d'abord qu'un petit tas de feuilles mortes qui remuait un peu. Soudain quatre têtes rondes s'élevaient, et presque aussitôt le noir navigateur accostait, sans agiter seulement les feuilles, glissant entre elles d'un vol sinueux et ralenti. Alors, dressé sur le côté du nid, il distribuait les nourritures, et disparaissait comme il était venu en même temps que les quatre têtes avides. Il est très difficile de ne point supposer quelque sentiment et même des pensées en des actions si bien mesurées. C'est pourtant comme si nous supposions une connaissance du centre de gravité dans le danseur de corde. Mais au contraire la précision des mouvements nous conduit à percevoir le merle, l'arbre, le nid et la proie comme une seule chose, quasi météorologique.

Au vrai ce père nourricier circulait comme le vent, la lumière ou la sève des arbres.

Vers le milieu de l'après-midi, comme je revenais à guetter le nourricier, je vis quelque chose d'inusité. Il se tenait immobile au bord du nid, au-dessus des nourrissons, et comme prêt à les couvrir. Eux dressaient la tête souvent et ouvraient le bec; mais le pouvoir paternel les remettait rudement en place et les tenait sous son regard vigilant. Je m'assurai à plusieurs reprises qu'il ne bougeait point et que le soin de nourrir était comme suspendu par quelque cause. Mais comment savoir ? Je n'attendis pas deux heures. Il vint au ciel un nuage tordu, le vent retourna les feuilles, la grêle sonna sur les toits, et je vis rouler des grêlons gros comme une noisette. Il n'est pas miraculeux que des mouvements si bien réglés dans l'ensemble des choses soient changés aussi selon le soleil, la chaleur et le vent. Cette soumission parfaite prévoit mieux que notre inquiète pensée. Comme la fumée indique le vent, ainsi l'oiseau indique le temps. Cependant si je ne puis m'empêcher de supposer quelque intelligence en cet oiseau, supérieure à la mienne, qu'en devait penser le chasseur d'oiseaux des anciens temps, observant ces signes et d'autres, non pas une fois, mais mille fois ? N'allait-il pas, dans le doute, imiter l'oiseau, et rassembler lui-même sa couvée quand il voyait que le merle veillait sur la sienne ? Il reste partout des traces de cette attention religieuse aux mouvements des oiseaux. Les Romains rompaient une affaire s'ils voyaient un corbeau à leur gauche; et leurs généraux ne donnaient point la bataille avant de savoir si les poulets sacrés avaient bien mangé. La pensée humaine ne pouvait manquer de construire sur tant de remarques, et sur les récits que l'on peut imaginer, un système théologique composé. On se fait naturellement une grande idée des maux que l'on a évités en suivant les augures; ce qui n'est pas ne tombe point sous l'expérience. Et les signes tirés du vol des oiseaux devaient s'étendre à tout, par la supposition d'un savoir surhumain en ces bêtes. Mais je crois qu'avant qu'il y eût des théologiens de ces choses, l'observation des présages fut purement une pratique, entendez une imitation. Le chasseur fit le merle, fit le canard, fit le perroquet, s'appliquant à ressembler, dans tous ses mouvements, à ces bêtes prévoyantes.

Comprendre un signe c'est d'abord et c'est toujours imiter une action. D'où l'on pourrait trouver moins étranges ces fermes et constantes opinions des tribus arriérées, par exemple de ces Bororos qui sont, disent-ils, des Araras. Sans doute ces familles se trouvaient-elles, par tradition, en accord avec des perroquets pour faire ou ne pas faire; et la métaphore devait traduire sans nuances cette religieuse imitation; comme un chasseur dirait : « Aujourd'hui je suis merle », voulant dire qu'il craint la grêle et qu'il reste chez lui. J'avoue que le sociologue qui a cru découvrir ici une autre logique et d'inconcevables contradictions, m'étonne plus que Bororos et Araras ensemble.

3 juillet 1924.

ROSEAU PENSANT

PASCAL perce partout l'écorce, jusqu'à nommer esprits malingres les esprits sans charité. Il a bien parlé des princes de force et de ce genre de considération qu'on leur doit; c'est très peu; cela revient à choisir un bouclier en rapport avec la lance. Mais aussi on peut toujours concevoir et bientôt trouver un bouclier plus fort ou une lance plus forte; cela est sans fin, et cet infini est plutôt ennuyeux qu'autre chose. On peut toujours doubler le mètre, quel que soit le mètre. Un vent double, une pluie double, un volcan double, cela n'accable nullement l'esprit. « Il ne faut, disait Épictète, qu'une pinte d'eau pour te noyer. » L'univers des forces n'est que fort. Je renvoie au roseau pensant.

Archimède, prince d'esprit, est bien au-dessus de l'univers des forces par ses inventions. Quand il pèse deux fois la fameuse couronne, une fois dans l'air et une fois dans l'eau, il est grand d'une autre manière que le mammouth, ou que la distance des étoiles. Non pas en ce qu'il trouve un nouveau moyen de n'être pas trompé par l'orfèvre, mais par l'invention même, par la connaissance de cette eau déplacée et soulevée par la couronne, et dont le poids se retrouve. Tout naufrage est surmonté par là. Voilà un titre de noblesse que les fils d'Archimède n'ont point laissé perdre; ils ont pesé bien d'autres choses. Le moindre problème humilie le fils du roi et glorifie

le fils du berger, selon le savoir et l'attention des deux; et, si tous deux le trouvent, les égalise en cela. Les armées et les victoires n'y peuvent rien. Nous honorons assez cet autre genre de victoire.

C'est encore victoire, encore force, encore inégalité. C'est une rencontre que d'avoir appris un théorème de plus. Je vois des gens qui essaient de mépriser pour un théorème de plus qu'ils savent. Ils jettent ainsi une espèce de terreur dans les esprits par trois lignes qu'ils ont lues; mais il se trouve promptement un autre homme qui a lu encore trois lignes de plus, et cela est sans fin. Fausse infinité encore. Un esprit qui saurait tout est-il plus grand, selon la dimension qui est propre aux esprits, que celui qui sait une chose? Cela est ambigu. Mais plutôt cela n'est pas ambigu. Socrate n'était nullement un petit esprit, quoiqu'il ignorât beaucoup de choses que nous savons. Il y a plus d'esprit à se tromper à la manière de Descartes, qu'à redresser Descartes comme un petit bachelier peut faire. Et cette grandeur d'esprit se voit encore mieux dans l'erreur, quand l'erreur est selon l'esprit, non selon les passions. Un esprit est grand parce qu'il se gouverne plutôt que parce qu'il s'étend.

On arrive au vouloir, comme les Stoïciens l'avaient vu, et comme Descartes l'a mis au clair. On arrive à cette étonnante audace de penser, qui est toute dans la moindre attention dès qu'elle est généreuse, et qui n'est point du tout dans l'avare marchand d'idées. J'aime Descartes quand il avertit que, des suppositions qu'il a faites, beaucoup sont douteuses et quelques-unes fausses, ce qui ne l'arrête point dans sa physique. Et c'est le même homme qui a nommé générosité l'audace de penser. Ce mot nous avertit. Nous ne sommes pas si loin de la charité. En effet, l'ordre de la volonté en Descartes, c'est bien le troisième ordre, la charité dont Pascal a si bien écrit; il enferme toute la société des esprits et tout l'amour qui les tient ensemble. Car reconnaître en soi le pouvoir de former des idées, c'est le reconnaître égal en Archimède, quoiqu'il sût moins, et c'est vouloir le supposer égal en tous, si ignorants et si embarrassés qu'on les voie. Cette idée égalise. L'homme est un dieu pour l'homme. Contre quoi font assaut toutes les preuves tirées des erreurs et des passions. Beaucoup cèdent, demandant que cette égalité se montre, oubliant qu'il faut

la poser et la porter. En quoi ils pensent s'élever, mais en réalité ils descendent; car cette force d'esprit qui cherche et veut l'esprit en tout homme est justement la même qui surmonte la difficulté de comprendre quelque chose avant de savoir tout. Ainsi Pascal destitue le dieu puissance, et destitue le dieu savoir, et enfin toute cette bruyante inégalité. Sans le savoir tout à fait. Son Dieu Humilié est encore figure. Pascal a accompli les prophéties; mais lui-même est porte-signe et prophète encore. Nouveau Testament, dirais-je.

20 juillet 1924.

LES GRIFFONNAGES

QUAND on est en doute sur l'auteur d'un dessin ou d'une gravure, c'est aux griffonnages qu'il faut regarder. L'ombre effaçant la forme, l'artiste n'a pas su continuer la ligne descriptive; d'où ce gribouillis qui inscrit non plus la forme de la chose, mais l'impatience de l'homme. Comme on voit qu'une patte de grenouille, excitée électriquement, inscrit une courbe qui dépend de la structure, de l'excitation, et de l'énergie restante, ainsi la main du dessinateur inscrit par les hachures la forme de la main, la position habituelle, les gestes familiers, enfin l'humeur délivrée. Le paraphe des signatures enferme toujours quelque convulsion de ce genre, qui est l'image raccourcie de l'écrivain. Encore bien mieux, les griffonnages sont l'image du dessinant. Aussi l'amateur, armé de sa loupe, arrive-t-il à reconnaître une retouche du maître sur l'esquisse d'un élève, ou le contraire. Chacun reconnaît au premier regard une écriture d'après cette part de griffonnage qui y est toujours.

La ligne la plus déliée, la plus juste, la mieux réglée selon l'objet porte toujours le poids du corps humain, et inscrit les passions. Il y a donc deux choses mêlées dans le tracé, à savoir la ligne et le trait. Un tracé est une ligne autant qu'il décrit l'objet. Un tracé est un trait, autant qu'il décrit l'homme. Et si le modèle est un homme, le dessin alors en représente deux, le modèle par la ligne, et l'artiste par le trait. Tout dessin ressemble à celui qui l'a tracé, de la même manière que la déchirure ressemble au tigre. Et quoique cette ressemblance soit plus difficile à

lire que celle d'un portrait, elle saute aux yeux pourtant par ceci que tous les dessins d'un même artiste se ressemblent.

Il y a bien de la différence entre un peintre qui pose la couleur d'une touche légère, prudente, retenue, d'un seul instant, et le dessinant qui trace la ligne et le trait ensemble. Le second s'inscrit lui-même et s'affirme; l'autre au contraire s'efface lui-même; cette remarque est bien aisée à saisir si l'on fait attention à ceci que le peintre efface par la couleur le premier dessin qui réglait d'abord son travail. Il est clair que les touches de couleur vont encore à nous rendre le portrait du peintre en même temps que celui du modèle, mais par d'autres moyens, et à un autre niveau. On pourrait dire en gros que la peinture inscrit une manière de voir, au lieu que le dessin inscrit une manière d'agir. Ces deux arts se combattent donc, et il faut que l'un des deux l'emporte. Mais assurément c'est le dessin qui inscrit plutôt l'animal, j'entends l'émotion et l'humeur, enfin la partie sauvage.

Un dessin géométrique n'est point beau, parce que la ligne n'y est que ligne; c'est l'objet seul qui la règle. Un dessin purement sauvage, au rebours, n'est point beau non plus, parce qu'il ne représente qu'une colère, ou un ennui, et en somme l'étirement des muscles. Mais on saisit très bien dans un dessin comment la partie sauvage s'accorde avec la partie géométrique; car un beau trait, c'est-à-dire libre, décidé, d'une seule venue, inspiré, se trouve traduire la projection de l'objet sans aucune faute et selon une géométrie parfaite. Il y a un accord de ce genre dans toute œuvre belle; mais il n'est point d'art où les deux contraires soient éloignés et indépendants l'un de l'autre comme ils sont dans le dessin; car d'un côté c'est un regard purement intellectuel qui estime les distances et les rapports; mais de l'autre c'est le geste libre, traduisant l'attitude, qui circonscrit la forme sur le papier; l'œuvre est belle par la réconciliation des deux, lorsqu'il est clair qu'elle ne force ni l'un ni l'autre, et qu'elle ne coûte rien ni à l'un ni à l'autre. L'heureuse harmonie de l'esprit et du corps vous est jetée aux yeux par ce signe délié et suffisant. Par ces causes, le dessin est peut-être le plus émouvant de tous les arts.

28 juillet 1924.

LE SALUT PERSONNEL

La famille instruit mal et même élève mal. La communauté du sang y développe des affections inimitables, mais mal réglées. C'est que l'on s'y fie; ainsi chacun tyrannise de tout son cœur. Cela sent le sauvage. Une entière confiance, sans aucune liberté. On peut tout exiger, mais aussi l'on doit tout. Quand la famille vit sur elle-même comme une plante, sans le bon air des amis, des coopérateurs et des indifférents, il y naît un fanatisme qui n'a point d'égal; c'est une fureur d'admirer et ensemble de blâmer. On ne permet point la dissidence parce que l'on espère trop l'accord. Le trait le plus marquant de cette existence purement biologique, c'est la différence des âges, qui fait que la hiérarchie est partout. On s'étonne des querelles entre frères; mais il faut penser qu'il y a toujours un aîné et un jeune; la communauté s'y trouve, non l'égalité. Le corps s'en trouverait bien. mais l'esprit se met en révolte; dont la nature le punit. Cela fait des drames, et déjà dans un petit bonhomme de sept ans. Il faut convenir que la moindre pensée est injurieuse à l'égard d'un père ou d'une mère; il faut convenir que c'est très bien ainsi et que cela ne peut être qu'ainsi.

Il me semble que les communautés religieuses traduisent cette opposition, mais abstraitement, c'est-à-dire par simple négation. L'idée que les liens de famille font obstacle au salut est une idée forte, quoique non développée. Il faut comprendre que l'esprit chrétien fut un esprit de libre pensée, et l'est encore, et le sera toujours; et la doctrine du salut personnel sera toujours un scandale devant l'institution biologique. Inversement les droits du chyle, et les revendications de la pulpe nourricière feront toujours scandale devant l'esprit. D'où cette division, célébrée en Polyeucte.

Il est de nécessité que l'opposé imite son opposé. La naïve église est une famille d'esprits, qui reconstruit la famille; ce que l'on retrouve dans le festin mystique, négation et imitation à la fois de la table familiale; d'où l'obligation de vénérer et de croire, et une insurmontable difficulté à sortir d'enfance. Ces tissus de société devraient

être étudiés physiologiquement; car de toute façon la biologie nous porte, et par suite nous gouverne toujours. Combien d'hommes sont enfants de doctrine, à l'image de ces pères qui sont encore enfants devant l'ancêtre ! La métaphore du Père Éternel est juste comme ces mouvements de vie, qui dépassent de si loin nos maigres pensées, souvent les annoncent, et toujours les règlent.

Si l'on cherchait maintenant le moyen terme, on trouverait l'école. Qui n'a point connu l'école ne sait rien de sa pensée. Voilà un autre tissu de société et un bel objet pour le naturaliste; mais on n'y regarde guère. Cela se forme par les jeux, où nécessairement les mêmes âges se recherchent. Les enfants se trouvent naturellement rassemblés, et tout aussi étrangers, en leur république des jeux, à la société des échanges qu'à la société familiale. Mais comment essayer l'exacte analyse de cette autre société, qui n'a point d'industrie réelle, qui n'a peut-être point d'affections réelles, et qui se trouve échapper pour un temps aux besoins et aux plus dures nécessités ? Toujours est-il que la démarche de l'esprit n'y a rien de tragique, et que le jeu lui-même conduit naturellement à une pensée de jeu, qui choisit et limite ses problèmes, et nie les conséquences. Il est assez clair que l'enfant qui fait une faute de calcul n'est pas ruiné pour cela. Ici l'erreur trouve sa place; on lave l'ardoise, et il ne reste rien de la faute. C'est là que l'esprit prend cet air de négligence, qui n'est point bon tout seul, mais qui est pourtant de première valeur, comme le pouvoir de tomber sans se tuer est pour le gymnaste. Cela est nouveau; on aperçoit à peine les fruits d'une organisation de société où tout esprit aura été libre et juge de soi pendant un petit moment.

1er août 1924.

DE L'IRRÉSOLUTION

DESCARTES dit que l'irrésolution est le plus grand des maux. Il le dit plus d'une fois, il ne l'explique jamais. Je ne connais point de plus grande lumière sur la nature de l'homme. Toutes les passions, tout leur stérile mouvement s'expliquent par là. Les jeux de hasard,

si mal connus en leur puissance qui est sur le haut de l'âme, plaisent parce qu'ils entretiennent le pouvoir de décider. C'est comme un défi à la nature des choses, qui met tout presque égal, et qui nourrit sans fin nos moindres délibérations. Dans le jeu, tout est égal à la rigueur et il faut choisir. Ce risque abstrait est comme une insulte à la réflexion; il faut sauter le pas. Le jeu répond aussitôt; et l'on ne peut avoir de ces repentirs qui empoisonnent nos pensées; on n'en peut avoir parce qu'il n'y avait pas de raison. On ne dit point : « Si j'avais su », puisque la règle est qu'on ne peut savoir. Je ne m'étonne pas que le jeu soit le seul remède à l'ennui; car l'ennui est principalement de délibérer, tout en sachant bien qu'il est inutile de délibérer.

On peut se demander de quoi souffre un homme amoureux qui ne dort point, ou bien l'ambitieux déçu. Ce genre de mal est tout dans la pensée, quoiqu'on puisse dire aussi qu'il est tout dans le corps. Cette agitation qui chasse le sommeil ne vient que de ces vaines résolutions qui ne décident rien, et qui sont lancées à chaque fois dans le corps, et qui le font sauter comme poisson sur l'herbe. Il y a de la violence dans l'irrésolution. « C'est dit; je romprai tout »; mais la pensée offre aussitôt des moyens d'accommoder. Les effets paraissent, d'un parti et de l'autre, sans jamais aucun progrès. Le bénéfice de l'action réelle est que le parti que l'on n'a point pris est oublié, et, à parler proprement, n'a plus lieu, parce que l'action a changé tous les rapports. Mais agir en idée, ce n'est rien, et tout reste en l'état. Il y a du jeu dans toute action; car il faut bien terminer les pensées avant qu'elles aient épuisé leur sujet.

J'ai souvent pensé que la peur, qui est la passion nue, et la plus pénible, n'est autre chose que le sentiment d'une irrésolution, si je puis dire, musculaire. L'on se sent sommé d'agir et incapable. Le vertige offre un visage de la peur encore mieux nettoyé, puisque le mal ne vient ici que d'un doute qu'on ne peut surmonter. Et c'est toujours par trop d'esprit que l'on souffre de peur. Certainement le pire dans les maux de ce genre, comme aussi dans l'ennui, est que l'on se juge incapable de s'en délivrer. L'on se pense machine et l'on se méprise. Tout Descartes est rassemblé en ce jugement souverain où les causes se montrent et aussi le remède. Vertu militaire;

et je comprends que Descartes ait voulu servir. Turenne remuait toujours, et ainsi se guérissait du mal d'irrésolution, et le donnait à l'ennemi.

Descartes en ses pensées est tout de même. Hardi en ses pensées et toujours se mouvant par son décret; toujours décidant. L'irrésolution d'un géomètre serait profondément comique, car elle serait sans fin. Combien de points dans une ligne ? Et sait-on ce que l'on pense lorsque l'on pense deux parallèles ? Mais le génie du géomètre décide qu'on le sait et jure seulement de ne point changer ni revenir. On ne verra rien d'autre en une théorie, si l'on regarde bien, que des erreurs définies et jurées. Toute la force de l'esprit dans ce jeu est de ne jamais croire qu'il constate, alors qu'il a seulement décidé. Là se trouve le secret d'être toujours assuré sans jamais rien croire. Il a résolu, voilà un beau mot, et deux sens en un.

12 août 1924.

LA PENSÉE FÉMININE

L'ACTION veut une sagesse virile, qui s'arrange des faits comme elle peut, qui ne se bouche point les yeux, qui ne récrimine point, qui ne délibère point sur l'irréparable. « Que diable allions-nous faire dans cette galère ? » Nous y sommes, il s'agit d'en sortir. Les ruines sont faites, les fautes sont faites, les dettes sont faites. Il faut donc du cynique dans l'action; et c'est ce que la guerre enseigne à chaque moment. Le plus grand capitaine est celui qui ne tient pas tant à son idée ni à son plan, mais qui court avec la situation, s'allégeant de toute autre pensée. L'action donc assainit l'esprit en un sens, mais en un autre sens le corrompt. Ce qu'on aurait voulu faire, ce que l'on jugeait meilleur, ce que le réel enfin n'a pas permis, est pourtant bon à garder. Mais l'homme d'action finirait par régler sa pensée toujours sur la situation même. Je ne donne pas quinze jours à l'homme d'État avant qu'il se sente amené à ne plus vouloir que ce qu'il peut. Cette politique fut condamnée autrefois sous le nom d'opportunisme; le nom n'est pas plus beau que la chose; sous quelque nom que ce soit,

la politique sera toujours blâmée, non pas tant pour avoir fait ce qu'elle a fait que pour l'avoir voulu. Cet impitoyable, cet inhumain qui est dans toute action revient naturellement, et toujours trop, sur la pensée. Comme on voit de ces convertis ou renégats, qui, parce qu'ils n'ont pu faire la justice ni la paix, en viennent à dire qu'il est vain de vouloir l'une et l'autre. Ce fléchissement de l'esprit devant le fait est excusable d'un côté, parce qu'il est trop facile de décider hors de l'épreuve, et quand on n'a pas eu soi-même à répondre de l'ordre public ou de la commune sûreté. Mais chacun sent bien qu'il ne faut pourtant pas pardonner trop, et qu'on ne peut pardonner tout. C'est d'après cette double idée qu'il faut juger les auteurs présumés de la guerre, j'entends par là ceux qui étaient au pouvoir quand elle est survenue.

On devrait appeler féminine cette opinion inébranlable qui dit non au fait brutal. Féminine dans le sens entier et fort de ce beau mot. Pour mon compte, je n'ai jamais eu l'idée de nommer sexe faible le sexe qui fait l'enfant. Mais je dirais plutôt faible par état le sexe actif et entreprenant qui cherche passage, qui va par ruse et détour, et ainsi ne cesse jamais d'obéir. Et au contraire, d'après la fonction biologique, je verrais dans la femme cette force invincible de l'espèce qui, malgré tant d'échecs, car nul n'est pleinement homme, reproduit toujours l'humanité intacte, résistante, rebelle. Oui, après de si grands reniements de soi, après tant de refus d'être homme, l'homme revient le même à chaque naissance, annonçant cette prétention admirable d'être un homme. Et puisque c'est la femme qui, de tout son être et longtemps, nourrit cette obstination, il ne se peut point que la pensée féminine ne revienne toujours là, d'après une infatigable espérance. Il n'y aurait point de progrès sans ce refus essentiel, sans ce rassemblement sur soi, qui fait que l'adaptation est toujours méprisée. Cette fonction est conservatrice; et, à bien regarder, c'est la révolte qui est conservatrice. Il y a donc une pensée féminine qui est bien au-dessus de l'industrie masculine, et qui est très sûre d'elle-même parce qu'elle s'appuie sur la conservation de la formule humaine, à quoi l'homme ne pense guère. Ainsi nos pensées sur le sujet de la femme sont toutes inexactes et injustes. Toutefois l'amour nous aver-

tit ici et nous redresse, mais contre raison à ce qu'il nous semble. Il arrive même que la femme s'étonne d'être prise ainsi au-dessus d'elle-même et en conçoit quelque ironie. Comme si son règne n'était qu'un jeu de la nature. Et il n'y a que l'enfant qui puisse lui rendre compte de ce mystère et lui faire aimer la nature, et enfin cette grande force de la nature, l'homme.

Tel est le thème de la méditation féminine. On voudrait nier cela, d'après l'observation; mais dès qu'on y pense, on voit que l'observation au contraire le confirme. C'est ce que l'ancienne chevalerie exprimait très bien. Quand le chevalier demandait la règle d'action à la dame de ses pensées, il parlait brillamment et nous jetait une riche doctrine à débrouiller. Car cette règle féminine, ce n'était point de suivre le possible et de s'adapter, mais au contraire, d'être pleinement homme ou de mourir. Le génie propre à la femme éclate encore mieux en ceci que l'amour nourrissait l'espérance, et proposait comme devoir premièrement la certitude de vaincre et de revenir. La femme serait donc par sa nature et par ses réelles pensées la source vive de cette opinion invincible, qui nie d'abord le fait, et finalement passe dans le fait, à force de harceler d'éloge et de blâme le dur fabricant d'outils et d'armes.

20 août 1924.

LES ESPRITS COUREURS

J'AI connu deux ou trois hommes qui cherchaient la vérité comme une chose neuve et que les hommes n'auraient point encore aperçue. Je les ai vus fatigués et bientôt désespérés. Quelques-uns intéressaient par l'effort, mais ce n'étaient toujours que des préambules et des préparations, au bout de quoi l'on ne voyait rien. Voilà ce que c'est que de vouloir penser autre chose que les lieux communs.

Les lieux communs sont plus vieux que les rues. Usés et piétinés. Chacun se dit : « J'ai vu cette idée-là quelque part. » Par exemple que les sens nous trompent, cela est bien connu; et aussi que ce ne sont point les sens qui nous trompent, mais que c'est notre jugement qui nous

trompe; cette seconde idée suit la première comme son ombre, depuis que l'on écrit et peut-être depuis que l'on parle. Est-ce une raison de passer en courant ? Ou de fuir dès que l'on entend dire que les passions nous aveuglent, chose rebattue ? Si les esprits coureurs voulaient bien s'arrêter un peu à ce que l'on répète, qui est tout vrai, ils découvriraient d'abord qu'il n'est point commun que l'on pense bien ces vérités communes, et même que ce n'est point facile. Le bâton dans l'eau, qui paraît brisé, cela n'est point si aisé à décrire exactement. Cela est vrai; mais cela n'est pas développé; on dirait mieux en disant que cela n'est point faux, et que cela n'est point vrai non plus tout à fait. Je ne sais pas tout à fait ce que je dis, quand je le dis. Qu'ils essaient donc de savoir ce qu'ils disent; ils verront que tout ce vieux est tout neuf. Toute pensée est la plus neuve des choses et la plus vieille, comme le printemps. On chante depuis des siècles que la force n'est pas le droit. Mais il faudrait le penser. Le travail attend l'ouvrier. Les mots y sont, le sommaire y est. Rien n'offre plus de sécurité, ni aussi plus de difficulté. Le principe d'Archimède est vrai, et ici personne ne doute. C'est vrai, mais qu'est-ce que c'est ? N'est-ce point la définition même d'un liquide ? Là-dessus Maxwell travaille, et refait Archimède. Il faut refaire Archimède et tout. Quand Maxwell fait voir qu'une chandelle est un solide mou et la cire à cacheter un liquide dur, je commence à comprendre que lorsque l'on me met une vérité dans la main tout n'est point fini. De toutes les vérités connues et trop connues, je remarque une chose, c'est qu'on en peut douter; on est ferme alors dans le doute parce que l'objet tient bon. Mais douter de ce qui est incertain, c'est tomber sans fin. Penseurs pâles, de quoi doutez-vous ?

Quand on a découvert ce que je viens de dire, et c'est selon moi la maturité de l'esprit, suite naturelle de l'initiation sophistique, on découvre encore autre chose, c'est qu'il y a beaucoup de vérités et presque trop. Car elles ne s'accordent point et l'une détruirait l'autre; mais c'est ce qu'il ne faut point apercevoir trop tôt, car ce ne serait qu'un thème de la sophistique. Il faut d'abord avoir éprouvé par le développement que chaque vérité tient ferme; alors la contradiction nous pique; car elle n'est certainement point sans remède. Il est vrai que toute

connaissance est d'expérience; mais il est vrai aussi que la connaissance du triangle des géomètres est de logique et non d'expérience. On peut y voir le signe que les deux sont faux, mais il n'y a rien à trouver par là; quand on commence par penser toute idée comme fausse, la contradiction est une sorte de consolation. Au contraire si l'on pense d'abord les idées comme vraies, alors la contradiction n'est qu'un défaut d'ajustage; il faut s'y remettre; le chantier bourdonne. C'est le moment plaisant, et le plus beau. Le doute actif circule sous ces grandes voûtes d'idées contraires et affrontées. C'est un triste moment quand le moteur refuse d'aller, triste pour celui qui ne sait pas ce qu'il y a dans la boîte; il n'y voit que malice. Mais tout est sagesse pour l'ouvrier véritable, et même ce qui bute l'instruit mieux que ce qui va; car on dormirait. Avec cette différence que les idées ne butent que selon la force d'esprit. Ainsi la difficulté est une sorte de preuve.

26 août 1924.

LE POÈME DU DÉSERT

« DIEU sans les hommes », telle est l'étonnante idée du désert, que je trouve dans une nouvelle de Balzac. Ce n'est pour moi qu'un ouï-dire, et pour Balzac aussi. Sans doute faut-il avoir parcouru les espaces désolés pour comprendre pleinement la Bible. La nature s'y montre immense, et non point secourable; et cet immobile, tellement plus fort que nous, est comme un destin invincible. Nos jardins de l'Ile-de-France parlent tout à fait autrement. Le signe de l'homme y est partout; c'est une histoire qu'on ne peut s'empêcher de lire; même la brèche d'un mur donne du courage; les pierres attendent. Il faut continuer. Vainement l'équinoxe pousse les nuages. La grande pluie ramène l'esprit à tous ces travaux orientés et résistants, à ces pignons qui sont ruse et victoire. Tout cela tient. Aussi l'homme de ce pignon ne craint pas Dieu autant que la Bible voudrait. Mais sur le sable, comme dit le poète, l'homme n'écrit rien. Le vent efface les pas. Un sentier est donc un signe sacré; mais nullement un oracle; au contraire un signe de

l'homme à l'homme qui nous rappelle que l'on peut vouloir. Sur ces gais coteaux, nécessité chante, non point fatalité. Mais que penser devant l'étendue inhumaine? L'existence s'y montre pour soi, non pour nous. L'homme ne subsiste que par grâce. Le sacrifice d'Abraham et le *Livre de Job* sont les poèmes du désert.

L'Océan devrait conduire aux mêmes pensées; mais non. Cette force mobile offre appui de toutes les manières. Elle porte, et le pilote conduit la charge de cent chevaux, sans autre travail que d'attention. Ce reflux découvre les coquillages et les crabes. La côte résiste; le promontoire fait abri. Le navire parle encore plus clairement que la maison. Sans doute y a-t-il une parenté plus secrète encore entre cette eau salée, mère de la vie, et le flux et reflux de notre sang. Même fouettée et furieuse, cette eau nous est saine, et le goût du sel est le goût même de notre intime existence; aussi voyons-nous que le sel figure dans les sacrifices et dans les fêtes de l'amitié. Ici, à cet air, à ces pluies, l'audace se nourrit et la pensée prend force.

Ce que l'on trouve dans la pensée désertique, c'est au contraire une contemplation désespérée. L'esprit n'ose rien que par l'ordre de ce Dieu sauvage. Il faut donc que la pensée retombe aux menues choses, et travaille sans espérance. Il faut que l'attention, l'esprit d'ordre, la persévérance soient des lois de l'ordre moral, et non pas des moyens pour une grande ambition. Selon l'esprit du *Livre de Job,* l'épreuve est arbitraire, et la vertu ne promet rien. Remarquez que cette résignation hébraïque, transportée en nos heureux pays, se change naturellement en une puissance d'entreprendre et d'amasser. Mais il n'y faudrait point voir un esprit de calcul, sans poésie, sans grandeur de contemplation. Tout au contraire c'est l'esprit mystique, et toujours revenant au sublime de la puissance totale, au regard de laquelle l'homme n'est qu'un ver, c'est ce sentiment de la dépendance qui rend supportables les commencements difficiles et qui détourne de cette ivresse de vanité qui ruina César Birotteau. Le peuple escompteur est avare métaphysiquement et comme par désespoir. C'est une profonde erreur de croire que c'est la convoitise qui fait les fortunes; non, mais plutôt la sévère loi du travail, prise comme une loi supérieure, qui ne distingue point le riche et le pauvre, tous néant

et poussière devant le Dieu du désert. Bref, une prudence qui n'est point de calcul, mais d'humilité, voilà le meilleur soutien des entreprises. Il est prouvé par mille exemples que l'espoir de dépenser ne peut soutenir la patience d'acquérir. Le désir envie, et ne fait rien. Et tout l'argent des conquérants joyeux doit aller finalement à ces prêteurs tristes, qui ne croient point au bonheur, et aux yeux de qui la confiance est premièrement un péché. En somme l'idée de l'arbitraire et de l'incertitude est saine à l'homme. Il se prive alors plus par sévérité que par prudence; sans rien craindre, il prévoit le malheur. Tel est le climat du maître de l'or, telle est sa hautaine justice. Au contraire, le joyeux marin jette sa paye, par trop se fier à son œil, à ses bras, et au seigneur Océan.

13 septembre 1924.

ARISTOTE

Faire et non pas subir, tel est le fond de l'agréable. Mais parce que les sucreries donnent un petit plaisir sans qu'on ait autre chose à faire qu'à les laisser fondre, beaucoup de gens voudraient goûter le bonheur de la même manière, et sont bien trompés. On reçoit peu de plaisir de la musique si l'on se borne à l'entendre et si on ne la chante point du tout, ce qui faisait dire à un homme ingénieux qu'il goûtait la musique par la gorge, et non point par l'oreille. Même le plaisir qui vient des beaux dessins est un plaisir de repos, et qui n'occuperait pas assez, si l'on ne barbouillait soi-même, ou si l'on ne se faisait une collection; ce n'est plus seulement juger, c'est rechercher et conquérir. Les hommes vont au spectacle et s'y ennuient plus qu'ils ne veulent l'avouer; il faudrait inventer, ou tout au moins jouer, ce qui est encore inventer. Chacun a souvenir de ces comédies de société, où les acteurs ont tout le plaisir. Je me souviens de ces heureuses semaines où je ne pensais qu'à un théâtre de marionnettes; mais il faut dire que je taillais l'usurier, le militaire, l'ingénue et la vieille femme dans des racines, avec mon couteau; d'autres les habillaient; je ne sus rien des spectateurs; la critique leur était laissée, plaisir maigre, mais encore plaisir par le peu qu'ils inven-

taient. Ceux qui jouent aux cartes inventent continuellement et modifient le cours mécanique des événements. Ne demandez pas à celui qui ne sait point jouer s'il aime le jeu. La politique n'ennuie point dès que l'on sait le jeu; mais il faut l'apprendre. Ainsi en toutes choses; il faut apprendre à être heureux.

On dit que le bonheur nous fuit toujours. Cela est vrai du bonheur reçu, parce qu'il n'y a point de bonheur reçu. Mais le bonheur que l'on se fait ne trompe point. C'est apprendre, et l'on apprend toujours. Plus on sait, et plus on est capable d'apprendre. D'où le plaisir d'être latiniste, qui n'a point de fin, mais qui plutôt s'augmente par le progrès. Le plaisir d'être musicien est de même. Et Aristote dit cette chose étonnante, que le vrai musicien est celui qui se plaît à la musique, et le vrai politique celui qui se plaît à la politique. « Les plaisirs, dit-il, sont les signes des puissances. » Cette parole retentit par la perfection des termes qui nous emportent hors de la doctrine; et si l'on veut comprendre cet étonnant génie, tant de fois et si vainement renié, c'est ici qu'il faut regarder. Le signe du progrès véritable en toute action est le plaisir qu'on y sait prendre. D'où l'on voit que le travail est la seule chose délicieuse, et qui suffit. J'entends travail libre, effet de puissance à la fois et source de puissance. Encore une fois, non point subir, mais agir.

Chacun a vu de ces maçons qui se construisent une maisonnette à temps perdu. Il faut les voir choisir chaque pierre. Ce plaisir est dans tout métier, car l'ouvrier invente et apprend toujours. Mais, outre que la perfection mécanique apporte l'ennui, c'est un grand désordre aussi quand l'ouvrier n'a point de part à l'œuvre, et toujours recommence, sans posséder ce qu'il fait, sans en user pour apprendre encore. Au contraire, la suite des travaux et l'œuvre promesse d'œuvre est ce qui fait le bonheur du paysan, j'entends libre et maître chez lui. Toutefois il y a grande rumeur de tous contre ces bonheurs qui coûtent tant de peine, et toujours par la funeste idée d'un bonheur reçu que l'on goûterait. Car c'est la peine qui est bonne, comme Diogène dirait; mais l'esprit ne se plaît point à porter cette contradiction; il faut qu'il la surmonte, et, encore une fois, qu'il fasse plaisir de réflexion de cette peine-là.

15 septembre 1924.

LES MÈRES PARLENT

UNE mère pourrait écrire ceci : « Vous ne parlez que de me protéger, et mon fils sait bien vous entendre. Je ne le voudrais point autrement; j'aime à sentir ce bras fort sous le mien; j'aime ce sang vif et cette nature bondissante; c'est ma garde prétorienne. Maintenant j'ai à dire qu'il faudrait pourtant me consulter, moi aussi. Je veux que mon fils vive et me continue; je dirais mieux, je dirais que mon fils c'est moi-même, avec plus d'espoir en avant, moins de souvenirs en arrière; mon fils c'est ma meilleure vie. Ce qui le garde me garde. C'est vous dire que si, pour me mettre à couvert de dangers et d'injures indéterminées et seulement possibles, il devait mettre sa vie en jeu, je serais cruellement dupée. Quoi ? je paierais de la vie de mon fils une vie meilleure pour moi ? Quel absurde marché ! Il est très vrai que, lui vivant et présent, aucune injure, aucune violence n'approchera de moi. Mais il est vrai aussi que nul ne prendra sa vie, moi vivante; aussi tant que nous serons ensemble, à quelque risque que ce soit, je ne crains rien. Un même sort nous unira.

« Mais que faites-vous ? Vous rassemblez nos fils; vous leur parlez en notre nom; vous éveillez ces sentiments invincibles qui les portent à nous faire un rempart. La rivalité d'honneur s'y ajoute. Ainsi vous les jetez à des jeux de défense, où il vous semblerait ridicule de ménager leurs vies. Mais où est le rapport entre cette patrouille qui vous semble bonne à tenter, entre cette position fortifiée que vous décidez d'enlever à tout prix, où est le rapport entre ce jeu sauvage et notre honneur, notre sécurité, notre vie à nous autres ? Vous nous laissez accablées par un malheur abstrait, par une menace au loin suspendue; et que nous vient-il pourtant de là-bas, de cette région volcanique où se fait notre bonheur, à ce que vous dites, que nous vient-il, sinon des nouvelles de blessures et de morts, c'est-à-dire le pire malheur pour celles qui sont frappées, et l'angoisse la plus atroce, le plus barbare supplice pour toutes, l'attente ?

« Vous me portez à vouloir imaginer les maux que vous nous épargnez au prix de ces épreuves effroyables.

Pour moi je n'arrive point à concevoir qu'il puisse m'arriver quelque chose de pire que d'être protégée par vous, selon cette méthode dont vous tirez tant de gloire. Oui, imaginez les transes d'un bombardement, les nappes de gaz, et après cela les horreurs de l'assaut, les femmes violées ou vendues comme du bétail, enfin tout ce que l'on raconte des anciens barbares. Noircissez ce tableau tant que vous voudrez, et même contre la vraisemblance, faites-moi croire que ces maux sont à ma porte, et vous n'arriverez point, je le jure, à me donner la centième partie de cette terreur, de cette horreur que le seul mot de guerre, le seul son de vos clairons me jettent au cœur. Je cherche quelque mal plus grand que cette défense commune, qui commence par nous enlever nos protecteurs, nos soutiens, tout ce que nous aimons en notre vie; je n'en trouve point. Il n'est rien de pire pour une mère que ce supplice de son fils. Il n'est rien qui soit plus injurieux à la nature humaine que ces nouvelles emphatiquement publiées d'un succès payé de vingt mille morts. Aussi je ne laisserai point croire que c'est moi qui demande cela, que c'est moi qui appelle, en quelque danger que je me trouve, ce que je redoute sans comparaison le plus au monde. Arrangez vos discours d'hommes comme vous voudrez, mais ne parlez point au nom des femmes. »

17 septembre 1924.

DISCOURS AUX AMBITIEUX

Chacun a ce qu'il veut. La jeunesse se trompe là-dessus parce qu'elle ne sait bien que désirer et attendre la manne. Or, il ne tombe point de manne; et toutes les choses désirées sont comme la montagne, qui attend, que l'on ne peut manquer. Mais aussi il faut grimper. Tous les ambitieux que j'ai vus partir d'un pied sûr, je les ai vus aussi arriver, et même plus vite que je n'aurais cru. Il est vrai qu'ils n'ont jamais différé une démarche utile, ni manqué de voir régulièrement ceux dont ils pensaient se servir, ni aussi de négliger ces inutiles qui ne sont qu'agréables. Enfin ils ont flatté quand il fallait. Je ne blâme point; c'est affaire de goût.

Seulement si vous vous mêlez de dire des vérités désagréables à l'homme qui peut vous ouvrir les chemins, ne dites point que vous vouliez passer; vous rêviez que vous passiez, comme on rêve quelquefois qu'on est oiseau. C'est comme si vous rêviez d'être ministre sans l'ennui des audiences, et sans rien ménager. J'ai connu un bon nombre de ces paresseux qui disent : « On me viendra chercher; je ne remuerai pas un doigt. » C'est qu'ils veulent dans le fond qu'on les laisse tranquilles, et on les laisse. Aussi ne sont-ils pas aussi malheureux qu'ils voudraient le croire. Les niais sont ceux qui font soudain dix démarches en deux jours, visant tout d'un coup une riche proie, comme le milan. Il n'y a rien à espérer de ces expéditions très mal préparées. J'ai vu des hommes de mérite attaquer ainsi des coffres-forts avec leurs ongles. D'où l'on dit quelquefois que la société est bien injuste; en quoi l'on est bien injuste. La société ne donne rien à celui qui ne demande rien, j'entends avec constance et suite; et cela n'est point mal, car les connaissances et aptitudes d'esprit ne sont pas le tout. Tels entendraient la politique, mais qui font voir pourtant, par ne rien rechercher, que la crasse du métier, tous les métiers en ont, ne leur plaît guère. Et qu'importe alors qu'ils aient science et jugement, s'ils n'aiment pas le métier? Barrès recevait, apostillait, se souvenait. Je ne sais s'il était propre à la grande politique; mais certainement il aimait le métier.

Je reviens à dire que tous ceux qui veulent s'enrichir y arrivent. Cela scandalise tous ceux qui ont rêvé d'avoir de l'argent, et qui n'en ont point. Ils ont regardé la montagne; mais elle les attendait. L'argent, comme tout avantage, veut d'abord fidélité. Beaucoup imaginent qu'ils veulent gagner simplement parce qu'ils ont besoin de gagner. Mais l'argent s'écarte de ceux qui le recherchent seulement par le besoin. Ceux qui ont fait leur fortune ont pensé à gagner sur chaque chose. Mais celui qui cherche un joli commerce, où l'on se plairait, comme en amitié, où l'on suivrait son goût et sa fantaisie, où l'on serait facile et même généreux, ceux-là s'évaporent comme la pluie sur le pavé chaud. Il faut rigueur, il faut courage; enfin faire ses preuves dans la difficulté, comme les anciens chevaliers. Le mercure ne s'unit pas plus vite à l'or que le bénéfice à celui qui fait ses comptes chaque

jour et à chaque heure. Mais l'amant frivole est jugé. Qui veut dépenser ne gagnera point. Justice, car ce qu'il veut, c'est dépenser et non gagner. J'ai connu un amateur d'agriculture, qui semait pour son plaisir, et par hygiène en quelque sorte. Il ne souhaitait que de ne point perdre; mais cet équilibre ne se trouve jamais. Il se ruina très bien. Il y a une avarice des vieillards, et même mendiants, qui est manie; mais l'avarice du marchand tient au métier même. Dès que l'on veut gagner, il faut vouloir les moyens, c'est-à-dire faire des sommes de petits profits. Ou bien c'est grimper sans regarder à chaque pas que l'on fait; or toute pierre n'est pas bonne, et la pesanteur ne nous lâche jamais. Ruine est un beau mot; car la perte est accrochée au marchand et le tire toujours. Qui ne sent pas cet autre genre de pesanteur perd sa peine.

21 septembre 1924.

RELIGION ET POLITIQUE

J'IRAIS jusqu'à dire que toutes les opinions de religion sont politiques. Cela sera nié, mais, à ce que je crois, politiquement encore; car ce que je dis là sent le parti; c'est lèse-majesté. J'ai connu un penseur de belle puissance, et qui examinait souvent toute chose de haut, jusqu'à ruiner, comme par jeu, ses propres constructions. Mais j'ai remarqué souvent qu'aussitôt que la politique se montrait, cet homme rompait la discussion avec une sorte de violence, quoiqu'il fût fort poli. Or, je crois que ces coups de passion pouvaient bien remonter d'une idée à l'autre, et finalement soutenir ou relever le Dieu des messes basses dont il était le serviteur ponctuel. Remarquez que l'incrédulité est toujours prise comme révolte. « Il pense bien », cela concerne les choses de la terre non moins que les choses du ciel.

L'homme qui salue toutes les puissances, et qui avec cela n'honore point Dieu, est une sorte de monstre, mal formé à la fois et malheureux dans tous les sens du mot. A l'opposé, celui qui honore Dieu seulement et qui n'honore pas les puissances de ce monde, est aussi comme mal venu. Ces espèces politiques ne vivront

point. Je les vois disparaître. La convenance et la cohésion entre tous les respects est si forte qu'il faut enfin choisir, et enfin tout saluer, ou ne rien saluer. C'est pourquoi, suivre la procession est et fut toujours politique.

Le jansénisme est un état violent, par cette sédition intérieure, qui cherche appui en Dieu. Pourtant les mots permettent beaucoup, et rien n'empêche de couvrir du nom de Dieu la révolte de l'esprit. Mais il ne se peut point qu'on ne rencontre, en suivant ces pensées pascaliennes, une opposition résistante et qui revient toujours, entre pensée et puissance. Et l'on sent bien qu'à nommer le pape l'évêque de Rome, comme fait toujours Saint-Simon, on blesse en soi-même le duc. Ou, pour mieux dire, la pensée libre découvre un ordre qui a droit, et aussitôt l'imposerait. Cette secrète colère contre les inexcusables dissidents suit de bien près les plus hautes démarches de l'esprit. On aimera à penser, à ce propos, que Louis XIV redoutait les jansénistes bien plus que les athées. C'est qu'il avait le sentiment des pouvoirs, et que Sa Majesté était fort sensible. On voit par où la grandeur est liée à l'esprit de persécution.

On me contait hier qu'un des plus puissants mathématiciens du XIX^e^ siècle, et d'ailleurs fort dévot, disait d'un incrédule qu'il avait vu mourir : « Il grille, maintenant, il grille. » Je devine ici une passion farouche, assez naturelle en un homme qui, avec une très grande sûreté devant lui-même, n'avait pas l'espoir d'être compris par dix hommes dans le monde. D'où l'idée qu'il est juste qu'un esprit plie avant de savoir. L'idée seule d'égalité est un péché, et le pire de tous pour ces esprits trop retranchés. L'enfer où l'on grille traduit ce mélange de force qu'ils veulent dans le vrai. C'est se faire roi. Ce mouvement est presque inévitable; une grande timidité peut le pousser jusqu'à une espèce de folie. Descartes a su nommer générosité un autre mouvement plus rare, qui subordonne toujours l'ordre trouvé à l'inventeur, disant fortement qu'il n'y a point de nécessité en Dieu, non pas même des nombres et des axiomes. Ici se montre la tolérance positive, dont il y a peu d'exemples, et cette justice qui n'attend rien en retour. Pascal l'avait reconnue, et l'avait nommée grâce; mais l'esprit de parti fut plus fort que la grâce, et il ne put se refuser de faire peur à ses ennemis, au prix de s'effrayer lui-même. Colère est

physiologiquement bien proche de peur; c'est pourquoi je ne puis décider s'il est plus effrayé pour son propre compte, ou plus irrité contre ceux qui ne prennent point peur.

27 septembre 1924.

LE TIMIDE

La Timidité est une étrange maladie. C'est comme une révolte que l'on sent courir dans les frontières du corps; sans cause extérieure qui suffise à l'expliquer; révolte qu'on dirait presque malicieuse, car elle semble n'avoir d'autre fin que de rappeler au pouvoir gouvernant qu'il sera mal servi, quoi qu'il entreprenne. C'est l'ironie diffuse. Votre canne, homme timide, ira frapper le tibia de l'huissier; votre pied s'engagera sous le tapis; et, s'il faut pousser une porte, naturellement vous tirerez. Tous ces mauvais diables de muscles sont en humeur de désobéir; et cette émeute préliminaire vous met la sueur au front, le rouge de la forge sur les joues, et la colique au ventre. Vous voilà préparé, et bien préparé, à un entretien difficile, où il faudrait apporter la souplesse du gymnaste et la retenue de corps de l'escrimeur. Mais le timide serre les dents, crispe sa main et tout son corps sur la poignée de l'épée, fait voir enfin ce mélange de peur et de fureur qui représente assez bien le courage malheureux.

Quand on veut savoir si un homme est propre à conduire un avion, on le soumet à des surprises; on tire des coups de pistolet derrière sa tête; on fait basculer une trappe sous ses pieds; aussitôt après un médecin observe les réactions du cœur; on pourrait aussi éprouver le héros en lui donnant une aiguille à enfiler. Il serait bon de soumettre les rois, éphémères ou non, à des épreuves de ce genre. Il n'y a rien de plus redoutable pour un peuple que d'avoir un roi timide. Et les anciens, plus amoureux que nous de gymnastique, auraient ri de voir aux premières places du gouvernement un homme incapable de se gouverner lui-même. L'on est aisément trompé là-dessus, parce que le timide est souvent ambitieux; il cherche la puissance comme une cuirasse de

majesté; car la politesse des autres, et encore mieux le respect, sont les baumes qui endorment son mal. Au reste il n'y a point de flatteur qui, aux yeux d'un roi timide, vaille un timide de bonne foi. « Je fais donc peur à quelqu'un », disait le lièvre en voyant sauter les grenouilles. Ainsi de degré en degré la chaîne des importants, qui sont des timides, tend au plus haut, et de là gouverne passablement et solennellement, jusqu'aux temps de crise, où la maladresse revient avec l'improvisation.

Un homme, qui ne semble pas affligé du mal des timides, a osé dire qu'un gouvernement qui a de la chance n'est pas un si mauvais gouvernement. Cette manière de déposer plus de sérieux qu'il n'est nécessaire, appartient à la gymnastique; c'est une ruse de l'assouplissement; c'est la négation même de l'importance. Ainsi la place est laissée au bon sens, qui est la chose la plus commune dans le repos, et la plus rare dans l'action. J'ai saisi un geste de ce genre dans un violoniste adroit et quelquefois puissant; il savait relâcher tous ses muscles afin d'éviter la raideur qui toujours guette la grandeur. « Socrate, disait l'oracle, Socrate, apprends la musique. »

24 octobre 1924.

CROIRE

MONTAIGNE a dit cette chose admirable, c'est que ce qui est le moins connu est ce qui est le plus fermement cru. Et quelle objection voulez-vous faire à un récit qui n'a point de sens? Vue prodigieuse sur les prodiges. Je remarque sur ce sujet-là que les prodiges sont toujours racontés; mais aussi nous n'y croyons que mieux.

L'homme ne croit pas tant à ce qu'il voit. Je voudrais même dire qu'il n'y croit point du tout, et que c'est cette incrédulité même qui est voir. Voir suppose regarder, et regarder c'est douter. Les observateurs de guerre savent bien que si l'on croyait d'abord ce qu'on voit, on ne verrait rien; car tout nous trompe; et nous ne cessons pas de démêler ces fantastiques apparences. Je

me souviens qu'une nuit je sortis de mon trou, étonné de quelque bruit extraordinaire, et je me trouvai, dormant encore à demi, dans un palais de diamants et de perles en arcades. Ce ne fut qu'un moment, et je vis bientôt ce qui en était, c'est-à-dire des arbres couverts de givre dans un léger brouillard que la lune éclairait uniformément. Mais je n'aurais toujours vu qu'un palais féerique si je n'avais pas douté. L'homme qui constate est un homme qui doute. J'entends, qui doute en action, c'est-à-dire qui explore. Observez l'observateur, comme il voudrait faire le tour de la chose, toucher et palper ce qu'il voit; comment il change de poste autant qu'il peut, afin de faire varier les perspectives. Cet homme-là n'est point crédule, et ne le fut jamais.

Le même homme raconte un rêve qu'il a fait. Mais le rêve n'est plus rien. Il n'est plus question d'observer, mais plutôt c'est le discours qui fait l'objet. L'esprit alors ne sait plus douter; il n'en a point les moyens. Dans cet objet qui est tout fuyant, il ne peut trouver ces points de résistance qui sont si vite reconnus dans l'expérience réelle. Au moment même où il rêvait, c'est alors qu'il devait douter et explorer, parce qu'alors il le pouvait. Il est vrai qu'il se serait réveillé; et il n'y a point d'autre moyen de trouver le vrai d'un rêve. Par exemple je rêve que l'on accorde mon piano; je me réveille, et je trouve que c'est minuit qui sonne. Mais quand le rêve est passé, le temps de l'enquête est passé aussi. L'homme cherche vainement le vrai dans le vide de son esprit. Il en est de même s'il raconte une chose qu'il a mal vue, une chose d'un instant, ou bien une chose qui l'a mis en fuite. Il ne doute point; c'est qu'il ne peut pas explorer. Et les auditeurs ne le peuvent point non plus. C'est alors que l'accent et la passion font leurs empreintes.

Je dirais même qu'un récit véridique ne peut pas être compris comme il faudrait. Dès que le narrateur ne peut pas nous montrer la chose, l'imagination de l'auditeur est folle. Tout récit est un conte; et l'on n'en peut douter, parce que la chose manque. On comprend d'après cela que le récit d'un récit, et de bonne foi, multiplie l'erreur. L'empreinte se fait en chacun, et sans remède, si ce n'est que l'on doute absolument de tout récit, par une incrédulité supérieure qui résulte des remarques que je fais ici, et de beaucoup d'autres.

Mais ces remarques enlèvent aussi toute espèce de doute concernant la sincérité du narrateur, en sorte que les récits fantastiques deviennent des faits de la nature humaine, qui peuvent encore nous instruire. C'est pourquoi un esprit supérieur, comme est Montaigne, ne fait point de choix dans les récits qu'il rapporte, mais en un sens les juge tous bons parce qu'en un autre sens il doute sur tous. Il est clair que raconter un récit que l'on a entendu en l'arrangeant selon le probable et le vraisemblable, c'est une manière dangereuse de mentir; car de quel droit rendre croyable ce qui est par nature incroyable ? Au vrai la seule manière de rendre un récit croyable est de l'interpréter comme ne pouvant pas ne pas avoir été, ce qui est retrouver dans le fait l'essence éternelle, et de nouveau faire immobile le récit. Car tout importe et le plus petit détail peut exprimer l'essence; il faut donc transmettre les témoignages de l'homme comme étant tous vrais. C'est pourquoi Montaigne n'y veut point changer la moindre chose; et il est vrai que ce genre de critique est hors de saison quand l'objet manque. D'où l'on prend souvent pour frivole ce sérieux esprit, et pour incertain ce douteur, et pour crédule cet incrédule. Platon était de la même graine. Faute de tels maîtres, on pense à corps perdu, comme les chevaux galopent.

7 novembre 1924.

L'APÔTRE PIERRE

Le bien est difficile à suivre, facile à connaître. Quand l'apôtre Pierre eut renié son maître jusqu'à trois fois, il n'eut pas à chercher si son maître avait raison ou tort, ou si lui-même s'était laissé duper par quelque belle apparence; mais plutôt il se sentit glisser; il connut sa faiblesse. Je le suppose au paradis, et couronné de toutes les couronnes, et décoré de toutes les plaques; il rougit encore de cette glissade, lorsqu'il y pense. Demandez à l'alpiniste s'il ne fait pas bien la différence entre grimper et tomber; j'entends ces chutes imperceptibles, qui viennent de ce que le pied s'est mal assuré, et qui lui rappellent, par un sentiment vif et désagréable, que

la pesanteur le guette toujours. De même le parti animal nous tire toujours dans les voies du lièvre, du chien ou du cheval. L'apôtre Pierre, en la circonstance, s'est enfui comme un lièvre ou comme un rat; il a vu un trou, il s'y est jeté.

Il n'y a point de règles. Je ne dirai pas qu'il est honteux de mentir. Supposons ce Pierre plein de résolution, ayant disposé ses hommes, et lui-même au guet, en vue de sauver son maître et son ami. On le soupçonne, on l'interroge; alors il dit fermement et tout calme : « Je ne connais point cet homme-là. » Que le coq chante tant qu'il voudra dans la suite des années, Pierre se louera à chaque fois d'avoir si fermement menti. C'est que mentir alors c'était oser et entreprendre, c'était se gouverner soi-même sans peur, et nullement fuir à la manière des lièvres. Ces vues mènent loin, et jusqu'à supposer quelquefois plus de vertu dans le chef de bande qui ne veut point livrer ses complices, que dans le juge qui essaie de le mépriser. Mais qu'en puis-je savoir ? La vertu est assez occupée d'elle-même, elle ne juge jamais le voisin.

Il y a souvent une pointe de lâcheté en des actions que tout le monde louerait; et, comme dit, je crois, Vauvenargues : « Pendant que la peur et la paresse nous maintiennent dans notre devoir, notre vertu en a souvent tout l'honneur. » Mais qu'elle se couronne alors elle-même, c'est ce que je ne crois point. La moindre trace de lâcheté, de faiblesse, de chute est sentie et j'ose dire dégustée. C'est pourquoi, si je voulais deviner ce que vaut un homme, je regarderais plutôt au visage qu'aux actions; et il me semble que je verrais au visage du renégat la laide grimace qu'il fait quand il avale le mauvais mélange; et toutes les fois que le coq chante, il faut qu'il avale. Mais cela fait pitié à voir, et pitié de soi. C'est pourquoi l'homme ne va point si vite à mépriser un homme qu'il voit; et j'ai remarqué que l'on est surtout sévère pour les gens qu'on n'a jamais vus. Une des sources de la politesse est que nous craignons de nous voir bien laids au miroir humain. D'où l'on vient à ne parler de rien sérieusement.

Jean-Jacques raconte, et non sans peine, qu'il avait volé un bout de ruban et qu'il laissa chasser une servante. Il fut lièvre ce jour-là, et s'enfuit par où il put. Être vaincu en soi-même par soi-même animal, c'est la faute.

Supposer que la faute ne soit point sentie, ou même qu'on en tire quelquefois vanité, c'est supposer qu'un homme qui a le vertige ne sent point le vertige, ou bien qu'il est fier d'avoir été vaincu par cette stupide agitation. Je ne fais pas ici de métaphore, car il y a à proprement parler du vertige en toute faute, dans toute peur, dans tout emportement, dans toute ivresse, dans toute convoitise, dans toute flatterie, dans tout acquiescement paresseux. Si je laisse aller la phrase selon la coutume, au lieu de la faire et de la redresser, je le sais bien. Toutes ces pensées sont amères au premier moment, mais saines par le redressement. Je puis toujours essayer mon propre gouvernement, et le prochain tournant n'est pas loin. J'ai donc deux formules pour me ramener à moi, et je vous en fais part pour vos étrennes. La première est qu'il n'y a rien de difficile en la morale, si ce n'est de la pratiquer. La seconde est que la morale ne nous tourne jamais à juger les autres, et que c'est à ce signe qu'on la reconnaît.

5 janvier 1925.

L'APPRENTISSAGE

L'APPRENTISSAGE est l'opposé de l'enseignement. Cela vient de ce que le travail viril craint l'invention. L'invention se trompe, gâte les matériaux, fausse l'outil. L'apprenti subit cette dure loi; ce qu'il apprend surtout, c'est qu'il ne doit jamais essayer au-dessus de ce qu'il sait; mais bien plutôt toujours au-dessous. Il y a une timidité dans l'apprenti, qui devient prudence dans l'ouvrier, et qui est marquée sur les visages. « Je ne sais pas; ce n'est pas mon métier », tel est le refus du compagnon. Le chercheur est plus modeste quand il dit : « On va bien voir. » Toutefois on devine que le chercheur libre s'occupe fort peu de ce que les essais pourront coûter. Et c'est par là que les inventeurs souvent se ruinent, dont le fameux Palissy est le symbole. Et l'on comprend que cette entreprenante pensée ne soit pas reçue à l'atelier, car elle menace à la fois la planche et le ciseau, sans compter le temps perdu. Autant dire que l'apprenti apprend surtout à ne point penser.

Ici se montre la technique, qui est une pensée sans paroles, une pensée des mains et de l'outil. On voudrait presque dire que c'est une pensée qui craint la pensée. Cette précaution est belle à saisir dans le geste ouvrier; mais elle enferme aussi une terrible promesse d'esclavage. Je conçois l'énigmatique Égypte des anciens temps comme un peuple de techniciens. Et cette pensée qui sait et ne veut pas comprendre est à peu près impénétrable. Quelques causes assez visibles nous amènent pourtant jusqu'au seuil, mais non pas plus loin. Considérez que c'est l'outil qui règle la main, et vous aurez déjà une idée de la tradition réelle, je dirais même solide. Partout où se montre l'outil, il s'établit une règle en forme d'objet, et un esprit de soumission et même de crainte, car l'outil blesse le maladroit. Mais le patron est plus redoutable encore, parce qu'il représente l'inflexible nécessité. Le patron n'a point le loisir d'admirer un essai ingénieux qui transforme en débris les précieux matériaux. L'esprit d'enfance, qui se trompe, qui brise, qui perd, est ici l'ennemi. C'est pourquoi un gamin qui gagne sa vie fait une mauvaise expérience. Il prend la prudence trop tôt; il apprend à ne plus oser. Imaginez un petit clerc qui fait une faute d'addition sur du papier timbré; c'est une faute d'apprenti et non une faute d'écolier. Aussi la colère du premier clerc ne ressemble point à celle du maître d'école. Le maître d'école veut qu'on cherche et qu'on trouve; il appelle l'intelligence; il ne pense pas au papier perdu; mais plutôt il veut placer le petit sot en présence de sa propre sottise, par elle-même ridicule. Ce retour de conscience fortifie. Au lieu que l'autre, le technicien, accuse la recherche même, et se moque de celui qui se fie à soi. Par cette discipline l'esprit renonce devant l'outil. Remarquez cette certitude qui est écrite dans les figures égyptiennes. J'y vois quelque ressemblance à ces têtes d'épervier, qu'ils sculptaient aussi, et qui expriment la suffisance de la forme. Le discours glisse sur de telles surfaces, qui sont comme des armures.

Il y a deux moyens d'être sûr de soi; le premier, qui est d'école, est de se fier à soi; l'autre, qui est d'atelier, est de ne jamais se fier à soi. Cela se voit dans une addition; car l'entendement ici se trompe, mais prend force par l'erreur redressée; au lieu que la manière technique de compter est rapide et aveugle. Le comptable ne connaît

pas les nombres. Au rebours on conçoit un profond mathématicien faisant une faute ridicule dans une opération facile. Thalès s'arrête et réfléchit; mais toujours le fouet se lève. Telle est la vertu de l'apprentissage; et elle est bonne en temps et lieu. L'homme qui n'a point été apprenti est un grand enfant. Mais aussi l'enfant qui a été apprenti trop tôt, et trop peu de temps écolier, est toute sa vie machine, et méprise Thalès l'amateur.

Il y a du jeu dans la pensée. Mais si on voulait que l'école ne soit qu'un jeu, on se tromperait encore. L'école est tirée en deux sens, au jeu et à l'apprentissage; mais l'école est entre deux. Elle participe du travail par le sérieux; mais, d'un autre côté, elle échappe à la sévère loi du travail; ici l'on se trompe, l'on recommence; les fausses additions n'y ruinent personne. Et ce n'est pas peu de chose si le sot rit d'une énorme erreur qu'il a faite. Par ce rire il se juge lui-même. Remarquez que nous ne raisonnons jamais que sur une erreur reconnue. Mais aussi on ne raisonne qu'à l'école, parce que là personne ne nous redresse que nous. On nous laisse aller, chercher et barboter. « Malheureux, que vas-tu faire là ? », c'est un mot d'atelier. « Montrez-moi ce que vous avez fait », c'est un mot d'école. Et quand l'écolier content de soi découvre la faute, c'est une honte sans crainte, c'est-à-dire à laquelle l'opinion des autres n'ajoute rien. Cette autre prudence est la pensée.

5 février 1925.

DORMIR

J'AI remarqué, c'est une leçon de la guerre, que l'on s'endort plus aisément avec des souliers que sans souliers. La vraie préparation au sommeil consiste à se coucher réellement, c'est-à-dire à se mettre dans la position où l'on ne peut plus tomber du tout. Faute de cette précaution, l'on s'équilibre par un petit effort et une légère surveillance de soi qui sont déjà contraires au sommeil. Mais, bien mieux, si l'on s'endort dans une position un peu instable, le sommeil fait qu'on se détend et qu'ainsi l'on tombe un peu, ce qui réveille. Chacun a observé qu'un homme qui dort assis est à chaque instant

réveillé par une chute de sa tête; et celui qui s'endort en lisant lâche son livre, ce qui le réveille. Or, il suffit d'une main qui n'est pas tombée au plus bas, il suffit d'un peu de résistance à la pesanteur, d'un peu d'équilibre tendu pour que la chute dans le sommeil soit une petite chute en effet, et qui nous réveille. D'après cela, je conclus qu'on ne s'endort bien que sur le dos; c'est alors que notre corps est le plus près de la forme liquide et nivelée par son poids.

Nous voilà aux souliers. Car, dans cette position étalée et indifférente, les pieds sont dressés, et travaillent contre les couvertures; or les souliers font arceau et protection; alors la pesanteur, qui est notre ennemie de tout instant, la pesanteur, qui est la réveilleuse, cesse de nous avertir; tout est tombé au plus bas; par cela seul, nous dormons. Mais les passions, les souvenirs, les soucis, les projets? Je crois que nous nous trompons là-dessus, quand nous croyons pouvoir encore former des pensées lorsque le corps ne travaille plus. Le repos du corps est, immédiatement, le sommeil de l'esprit. Nous essayons quelquefois d'écarter les soucis; c'est justement y penser. Mais si seulement notre corps ne lutte point, la paix est aussitôt dans nos pensées.

C'est pourquoi aussi nous dormons si bien sur un lit dur, et encore mieux, à ce que je crois, sur une planche; c'est que la surface plane et dure nous invite encore mieux à nous étaler, et, pour ainsi dire, à nous répandre. Notre base de repos s'élargit selon le support; au lieu que le perfide appui d'un lit mou nous invite à conserver notre forme architecturale, j'entends élevée contre la pesanteur, et à nous tenir encore trop debout. Il reste un peu d'incertitude; tous les travaux possibles, comme disent les physiciens, ne sont pas faits. Aussi nous cherchons le mieux, et, sur ce petit problème, toute notre pensée s'éveille.

C'est un problème souvent, de dormir, et nous le prenons mal, comme nous prenons mal tout problème humain. Nous oublions toujours notre corps, qui est le lieu de notre puissance. L'on attend d'avoir les pensées disposées; mais si on mettait le corps au travail, les pensées aussitôt y seraient disposées. S'asseoir, se lever, écrire, cela change les pensées. L'homme naïf secoue la tête, étire ses bras, hausse ses épaules, quand il veut

changer ses pensées; et cette méthode est bonne pour tous. Mais comment croire cela, quand on cherche une solution aux pensées? Le malheur est qu'il n'y a point de solution aux pensées comme telles. Il est de pratique que l'on écarte les pensées pénibles; mais il faut savoir s'y prendre; et comme c'est une découverte de savoir que s'immobiliser c'est dormir, c'en est une aussi de savoir que s'immobiliser c'est annuler les pensées. Et voilà comment l'homme arrive à se tenir tranquille, non pas en changeant ses opinions, mais en réglant ses actions. Ne ferme pas ton poing, si tu veux écarter une idée importune. La paix intérieure commande la paix extérieure. Il faut se donner un objet, c'est-à-dire mouvoir le corps. Le seul penseur qui réussisse, c'est celui qui fait. Même s'il fait imparfaitement, il approche de la règle, puisqu'enfin il perçoit quelque chose. Aussi voyez comme le mathématicien sait bien se donner des objets. Le vrai est que, soit qu'il dessine, soit qu'il compte, soit qu'il combine et transpose, il pense toujours avec ses doigts; je ne vois que le passionné qui pense avec sa tête; au reste il ne peut; ses gestes portent sa pensée et cherchent les choses; mais les choses manquent. Le fou est remarquable par ses gestes, et le sage par ses actions. L'artiste est celui qui passe de folie à sagesse, en modelant l'objet selon son geste, ce qui fait passer ses pensées à l'existence. Corps agité, folie; corps agissant, sagesse; et enfin, ce qui revient à mon propos, corps inerte, sommeil. Apprendre à ne plus penser, c'est une partie, et non la moindre, de l'art de penser.

10 mars 1925.

JEAN VALJEAN

C'EST au-dessous du caractère qu'il faut saisir l'homme; et cela est encore plus vrai de l'enfant, qui est moins terminé, quoique souvent il se croie terminé. L'homme toujours se croit terminé et promène son caractère comme une œuvre, bonne ou mauvaise, faisant de tout vanité. Mais regardons dessous. On trouve l'humeur, qui est instable; il larmoie, mais c'est qu'il a le soleil dans l'œil. Si vous voulez connaître un homme, il faut première-

ment le bien asseoir, tirer le store, arrêter les vagues de chaleur ou de froid, et les bruits offensants, à commencer par celui de votre propre voix; enfin écarter tous les petits accidents dont il ferait système. Après cela vous trouvez la nature, qui est stable, c'est-à-dire un véritable système, rassemblé et équilibré; forme du nez et du menton, couleur de la peau, des cheveux et des yeux, tout se tient, car ce sont des signes d'un régime de nutrition invariable, selon lequel il a grandi, il sera malade ou sain, il vieillira. Triste ou gai il aura toujours cette couleur, cette assiette, cette liaison des mouvements, inimitables, qui font qu'il est lui. Ces différences sont invincibles; il faut les aimer; cette constance, cette fidélité à soi donne espoir aussitôt. Autant qu'il résiste, je le tiens. L'art de persuader est lié sans doute à cette investigation qui va à la nature sans s'arrêter à l'humeur.

Je le tiens. Bon. Mais qu'en vais-je faire ? Non pas ce qu'il ne veut pas; mais au contraire ce qu'il veut. Non pas briser cette résistance, mais au contraire la délivrer. Vouloir que les natures soient, c'est la charité même. Non pas la vertu du voisin, dont il n'a que faire, mais sa vertu à lui, de même couleur que ses cheveux, et de même pli. Sa vertu propre, qui ressemble comme un frère à son propre vice. Car, voulant imiter ici Spinoza l'inimitable, je dirai qu'un cheval fringant ressemble bien plus à un cheval fourbu qu'à un homme fringant; et, pareillement, que le courage d'un homme ressemble bien plus à sa propre peur qu'au courage du voisin. De même une belle pomme ressemble beaucoup plus à une pomme gâtée qu'à une belle orange. Il n'est point dit qu'un avare ne saura point donner; rien n'est dit. Mais cette manière de donner ressemblera beaucoup à cette manière de garder; ce sera toujours la même main. Et il n'y a point si loin de l'attention à compter à la probité pure; la même arithmétique fera les comptes du voisin. Au rebours, le frivole voleur comptera aussi négligemment le sien que le mien; il se volera lui-même. Mais aussi ce vice de négligence n'est pas loin d'une certaine générosité; seulement il donnera comme il volait, car c'est la même main.

Du brutal au courageux, du cruel au ferme, au résolu, à l'imperturbable, je ne vois pas grande distance. Ni de l'obstiné au fidèle, ni de l'esprit lent à l'esprit fort, ni du

sophiſte au subtil et à l'ingénieux. Les vices ne sont que des vertus à mi-chemin. Spinoza a écrit que le seul et l'unique fondement de la vertu en chacun eſt l'effort à persévérer dans son être. Cette maxime de fer eſt de loin le meilleur outil; mais il fait peur. On aimerait mieux cette molle invitation à se changer soi-même, et à revêtir une nature étrangère. Vains conseils. L'homme reſtera lui-même pour presque tout. Le seul changement qu'on peut espérer, c'eſt qu'il soit lui-même, au lieu de céder aux choses extérieures. Mais aussi, de ces différences délivrées résultera le plus grand bien pour tous. Comment ? C'eſt ce que vous ne saurez point si vous n'osez pas délivrer, comme l'évêque délivre Jean Valjean.

Il faut relire ces pages sublimes des *Misérables*. C'eſt déjà l'occasion de ne pas se tromper ridiculement sur Hugo. Mais, bien plus, toute idée du droit se trouve là, dans cette foi imperturbable qui veut chacun comme il eſt. Cet amour fort eſt comme le soleil des hommes, qui fait qu'ils portent fruit. L'autre amour, qui voudrait choisir, et qui va à ce qui plaît, eſt lunaire et de reflet. La variété des couleurs n'en eſt pas éclairée, pis, ne mûrit même point. Ainsi voulons-nous prononcer sur la perfection du voisin, quand nous ne savons rien de la nôtre; et promettre liberté, sous condition qu'on en use bien. Mais au contraire le bon usage sera connu autant que des natures délivrées en donneront le modèle. Comme la *Neuvième symphonie,* on n'en avait pas l'idée avant qu'elle fût.

10 avril 1925.

L'ARTISTE ET LE MÉTIER

L'ARCHITECTE obéit au maçon, et c'eſt très bien ainsi. Au contraire le plâtrier obéit à l'architecte. Par le soutien du bois et du métal, le plâtre prend toute forme; l'architecte fait à peu près ce qu'il veut; l'idée prend corps. Allez voir maintenant les prétendus ornements dont on a chargé le pont Alexandre, et pour célébrer les arts décoratifs. D'où il ne faudrait pas conclure que ceux qui ont trouvé ces courbes misérables, les plus laides, dirait-on, que l'on ait pu inventer, manquent tout

à fait de goût; je crois plutôt qu'ils se sont pris au piège de l'ambition. De l'homme le plus sage faites un tyran; aussitôt il extravague. La colombe, disait Kant, lorsqu'elle fend l'air léger, peut bien croire qu'elle volerait encore mieux dans le vide.

Écoutez une Messe de Bach. Architecture sonore, on l'a assez dit, et j'ai rejeté longtemps cette métaphore. Les sons ne s'élèvent point et ne retombent point à la manière des pierres; aussi peut-on les combiner n'importe comment; mais le plâtre nous guette aussi par là, d'où l'on revient au travail du maçon. Bach est ouvrier. Que l'œuvre soit sublime ou médiocre, le métier se voit. Le thème revient, les ornements reviennent, les traits se développent selon le plan annoncé. Comme un escalier; entre le sol et le palier, dès qu'il est commencé, il n'a plus le choix; ce sera peut-être un bel escalier; seulement il faut que ce soit un escalier d'abord. Ainsi Bach, quand il écrit à deux parties pour les enfants, il est le même toujours, selon la règle et le cordeau, d'où une solidité étonnante, dont on ne veut point dire toujours qu'elle est belle. On voudrait bien dire aussi qu'un aqueduc de pierre n'est pas toujours beau. C'est une sorte de scandale, que l'artisan qui n'est qu'artisan soit toujours plus près du beau que l'artiste qui n'est qu'artiste. Mais il faut pourtant en convenir. Et à chaque fois que l'on se moque d'un procédé, parce qu'il n'est que de métier, on remarque que ce procédé est un semblant, et qui n'a point de raison, comme seraient des colonnes qui ne porteraient rien, ou des cintres pour le plaisir. De même, dans la construction musicale, dès qu'elle est vraiment construction, il n'y a pas un seul son pour le plaisir, mais chacun des sons porte quelque chose. C'est la fugue qui a raison, parce qu'elle assemble; et une fugue sans intérêt est une fugue qui n'assemble pas.

Pour que des sons soient ensemble il ne suffit pas de les mettre ensemble. Écoutez la Bourse; c'est le contraire de la musique. Ce ne sont que des signaux particuliers. La foule ne s'exprime nullement par ce tumulte; et telle est pourtant la matière de la musique; et je crois même que l'oreille musicienne y entendrait comme des moments ou des éclats d'une grande Messe. Mais le concert est rompu aussitôt. C'est que la puissance oblique, aussi nommée diabolique, y travaille sans cesse, déguisant les

opinions, séparant les hommes. En revanche il suffit qu'un puissant ouvrier des sons assemble les voix d'une foule en un tissu indivisible pour que la foule soit aussitôt un seul être, un seul cœur, une seule pensée. Et cela c'est toujours la Messe, car c'est l'Église, et Dieu présent. Ne cherchez point à quoi a pensé l'ouvrier des sons; il n'a pensé qu'à assembler les sons selon son métier. Mais par cela seul l'édifice sonore, s'il est joint, indivisible, et ample assez, fera ressortir une pensée assurée, vigoureuse, affirmative, composée et simple, et enfin une richesse que nul n'a jamais pu compter. Par quoi est effacé le diabolique doute, sans qu'il en coûte rien aux variétés et différences. L'Église Universelle fut toujours cherchée. Quiconque raisonne la cherche et la fait; mais elle se fait et défait. Ici la voilà toute, en cette commune puissance, qui, par la loi de musique, ne peut être forte qu'à la condition d'être juste. Aussi dit-on qu'ils chantent juste, et chacun comprend.

15 avril 1925.

TRAGÉDIENS

Je ne pense jamais sans rougir un peu à une sorte de représentation tragi-comique qui me fut donnée vers mes seize ans. Des hommes de bonne tenue et d'opinion royaliste, qui tenaient cénacle fermé au premier étage d'un grand café, voulurent peut-être me faire voir comment un fils du peuple devait rugir en leur présence. Ils firent donc venir le cafetier, homme athlétique, et ordinairement ivre, et lui redemandèrent le récit de je ne sais quelle grande revue militaire. L'acteur ne s'épargna point; les yeux lui sortaient de la tête. Je me dis ce jour-là à moi-même : « Apprends à ne jamais rugir ainsi, quoi qu'on ait pu te faire boire, vin ou flatterie. »

Dans la suite je trouvai en Balzac la même leçon, plus sobre, plus piquante. C'est Mme de Mortsauf qui parle, et qui rappelle à Félix les principes de la haute politique. « Ne faites point de zèle, dit-elle. Un homme doit mourir froidement pour son pays. » Ici je fus donc averti de ceci que le patriote, homme du commun, était devenu tragédien de mélodrame aux yeux de ceux qui

pensent bien. Et leur jeu, depuis, je l'ai bien remarqué, est de pousser ce tragédien, par un applaudissement où il y a bien du mépris, jusqu'au point où on le tient en bride par son intempérance même.

Un peu plus tard encore, j'entendis des leçons de tactique données par quelque chef de bureau de la Guerre. Je remarquai que, décrivant l'action finale : « A la baïonnette ! » il beuglait lui aussi comme un taureau, et pleurait de vraies larmes. La chose se passait dans une salle de cours. Et les étudiants qui l'entendaient prirent comme moi, du moins je l'espère, la résolution de mourir de faim, plutôt que de gagner leur vie par ces moyens-là.

J'attendis longtemps les effets. Que de fois, dans les discours politiques, j'entendis mes amis les Radicaux s'essayer aussi à ce même rugissement. Ils obtenaient au moins un succès de politesse, car par l'enthousiasme on se délivre de la honte. Ils obtenaient peut-être quelque chose de plus. Car le suffrage des hauts Messieurs de la droite, des fiers officiers de cavalerie, ainsi que des grimauds académiciens est doux à presque tous, et peut-être à tous. D'où nous fûmes gouvernés longtemps par des acteurs tragiques.

J'ose à peine dire que cela a pris fin. Pourtant je le crois. En dépit de quelques sonorités d'usage, et qui me rappellent encore un peu trop ce cafetier qui jouait le héros, je vois paraître au pouvoir l'énergie toute simple, armée contre tous dangers, et, ce qui est le plus difficile, même contre le mépris. Peut-être a-t-on compris enfin, en haut et en bas, que la violence hors de l'action et le courage hors du danger sont choses méprisables; que la valeur militaire va de soi, sans ces grossières excitations; et qu'enfin la Patrie ne commande pas plus impérieusement, ni de plus haut, que la vue d'une barque en péril, ou le rappel des mineurs dans l'éboulement. L'action si simple et si belle des sauveteurs, à Penmarch et partout, fait leçon par la simplicité et le silence. Mais rien n'instruit mieux là-dessus que l'applaudissement des premières loges, dès que l'on a compris comment il rétablit si bien la servitude. Réellement on en est venu, on en viendra à baisser le ton par crainte d'un certain éloge. Tous ceux qui devaient passer à l'ennemi, par l'ivresse de ce succès de théâtre, tous ceux-là ont accompli la défection. Ceux

qui sont restés radicaux maintenant ont fait le sacrifice d'un genre de gloire, et ont rendu une bonne fois le manteau de tragédien. Le boursier n'aura plus la tentation de payer ses études de cette monnaie-là.

5 juin 1925.

GÉOMÉTRIE ET LATIN

Je trouve ridicule qu'on laisse le choix, aux enfants ou aux familles, d'apprendre ceci plutôt que cela. Ridicule aussi qu'on accuse l'État de vouloir leur imposer ceci et cela. Nul ne doit choisir, et le choix est fait. Napoléon, je crois bien, a exprimé en deux mots ce que tout homme doit savoir le mieux possible : géométrie et latin. Élargissons; entendons par latin l'étude des grandes œuvres, et principalement de toute la poésie humaine. Alors, tout est dit.

La géométrie est la clef de la nature. Qui n'est point géomètre ne percevra jamais bien ce monde où il vit et dont il dépend. Mais plutôt il rêvera selon la passion du moment, se trompant lui-même sur la puissance antagoniste, mesurant mal, comptant mal, nuisible et malheureux. Aussi je n'entends point qu'on doive enseigner toute la nature; non, mais régler l'esprit selon l'objet, d'après la nécessité clairement aperçue. Il n'en faut pas plus, mais il n'en faut pas moins. Celui qui n'a aucune idée de la nécessité géométrique manquera l'idée même de nécessité extérieure. Toute la physique et toute l'histoire naturelle ensemble ne la lui donneront point. Donc peu de science, mais une bonne science, et toujours la preuve la plus rigoureuse. Le beau de la géométrie est qu'il y a des étages de preuves, et quelque chose de net et de sain dans toutes. Que la sphère et le prisme, donc, nous donnent des leçons de choses. A qui ? A tous. Il est bien plaisant de décider qu'un enfant ignorera la géométrie parce qu'il a peine à la comprendre; c'est un signe au contraire qu'il faut patiemment l'y faire entrer. Thalès ne savait point toute notre géométrie; mais ce qu'il savait, il le savait bien. Ainsi la moindre vue de la nécessité sera une lumière pour toute une vie. Ne comp-

tez donc pas les heures, ne mesurez pas les aptitudes, mais dites seulement : « Il le faut. »

La poésie est la clef de l'ordre humain, et, comme j'ai dit souvent, le miroir de l'âme. Mais non pas la niaise poésie, que l'on rime exprès pour les enfants; au contraire, la plus haute poésie, la plus vénérée. Là-dessus on trouve souvent à dire que l'enfant ne comprendra guère. Sans aucun doute il ne comprendra pas d'abord. Mais la puissance de la poésie est en ceci, à chaque lecture, que d'abord, avant de nous instruire, elle nous dispose par les sons et le rythme, selon un modèle humain universel. Et cela est bon aussi pour l'enfant, surtout pour l'enfant. Comment apprend-il à parler, sinon en réglant sa nature animale d'après ce ramage humain qu'il entend ? Faites donc qu'il récite scrupuleusement le beau ramage. C'est ainsi qu'en réglant d'abord ses passions, il se met en situation de comprendre toutes les passions, s'élevant aussitôt au sentiment, point d'observation d'où l'on découvre tout le paysage humain.

Mais il est grossier et comme sauvage ? Il est indifférent à ces choses ? Je n'en crois rien. La grande poésie a prise sur tous. Les plus rudes compagnons veulent la plus grande poésie. Il n'en faut pas moins contre la grimace, qui est une sorte de poésie, mais sans secours. Donc toute la poésie à tous, autant qu'on pourra; et toute la langue humaine, autant qu'on pourra. L'homme qui n'est pas discipliné selon cette imitation n'est pas un homme.

Géométrie et poésie; cela suffit. L'une tempère l'autre. Mais il faut les deux. Homère et Thalès le conduiront par la main. L'enfant a cette ambition d'être un homme; il ne faut point le tromper; encore moins lui donner à choisir dans ce qu'il ignore. Sans quoi le catéchisme nous ferait rougir. Car les théologiens enseignaient à tous tout ce qu'ils savaient, s'arrêtant à l'esprit rebelle. Et, dans le doute, ils baptisaient toute forme humaine. Allons-nous choisir, nous autres, et refuser le baptême humain au frivole ou à l'endormi ?

15 juin 1925.

QU'EST-CE QUE LE DROIT D'UN PEUPLE ?

UN manifeste de Barbusse m'est parvenu, où les travailleurs intellectuels sont sommés de tourner leur attention sur le Maroc, et de modérer énergiquement, si l'on peut dire, les pouvoirs publics là-dessus. Je n'avais pas besoin d'être réveillé, et j'ai assez expliqué que le meilleur pouvoir ressemblera bientôt au pire si l'opinion lui fait crédit. Mais voyez comme il est difficile d'agir de concert. « Nous proclamons une fois de plus, dit le manifeste, le droit des peuples, de tous les peuples, à quelque race qu'ils appartiennent, à disposer d'eux-mêmes. » Ce principe est un monstre à mes yeux, et la source de toute guerre.

Qu'est-ce qu'un peuple ? Idée creuse. Encore quand un peuple est un fait, on peut dire qu'il dispose de lui-même en proportion du droit qui s'y trouve. Mais ce précieux droit lui est intérieur, et le sujet du droit, c'est ici comme toujours l'individu. Quand je dis qu'un peuple a le droit, je veux l'entendre précisément en ce sens que les individus y vivent selon le droit, c'est-à-dire que chacun d'eux dispose de lui-même par la commodité de cette société où il vit; j'entends qu'il y vit bien mieux que dans un désert, comme dit Spinoza, où, n'obéissant point aux hommes, il serait pourtant tout à fait dépendant et misérable.

Suivons l'idée. Les pouvoirs sont choisis et surveillés; telle est la fin du suffrage universel et secret. Ainsi l'opinion du plus grand nombre établit et maintient un ordre compatible avec le droit de tous. C'est pourquoi il ne faut point dire que, dans un tel peuple, le plus grand nombre tyrannise le plus petit nombre, mais au contraire que le plus grand nombre, par sa masse invincible, assure à tous le même régime du droit. Voilà par quels procédés un peuple dispose de lui-même. Il ne faut pas dire, il me semble, qu'un tel peuple a le droit de disposer de lui-même, mais plutôt qu'un tel peuple dispose de lui-même par le droit qu'il a en lui, qu'on trouve en lui.

Si maintenant on voulait dire qu'un individu, en ce peuple, a le droit de disposer de lui-même, c'est-à-dire de vivre absolument à sa mode, on nierait le droit en pré-

tendant l'affirmer. Un voleur est un homme qui prétend agir à sa guise, selon ses besoins et ses goûts. Cette controverse est ancienne, et l'anarchiste conquérant sait très bien la réveiller, disant que les pouvoirs sont comme nuls à ses yeux, et les lois de même, dès qu'il ne les accepte point. Vous savez comment la masse des citoyens réagit alors, et maintient l'ordre par la force, en vue de rendre possible le droit, fruit de la paix, droit que cette courte guerre supprime un moment.

Je crois que le droit d'un peuple à disposer de lui-même est aussi chimérique et redoutable que ce droit abstrait et informe invoqué par l'anarchiste conquérant. Mais j'y vois quelque chose de pire, c'est qu'en un peuple inorganisé, qui n'a pas encore en lui-même le droit réel, l'affirmation est laissée à quelques individus entreprenants, devant une masse qui voit ses travaux interrompus, ses moissons brûlées, et en un mot qui perd aussitôt les droits réels dont elle jouissait; d'où elle est rejetée à ses passions, cherchant le maître le plus fort, flottant et hésitant selon le sort des combats, et perdant enfin l'indépendance individuelle par la revendication de l'indépendance collective. Ici ne nous perdons pas; rassemblons toute notre attention pour saisir le jeu des pouvoirs en tous lieux et dans tous les temps. L'individu est mis en demeure de sacrifier toute liberté pour sauver la liberté. Ce n'est pas quand nous commençons à apercevoir le piège, que nous donnerons comme maxime de sagesse politique justement l'idée confuse par laquelle les peuples courent au piège et louent l'oiseleur.

5 juillet 1925.

SIGNES

Dans le temps où les oiseaux nourrissent leurs petits, on a occasion d'observer un signe étonnant. Le nourrisson, dès qu'il aperçoit le nourricier, soulève un peu ses ailes, et leur imprime un tremblement de pauvre, en sorte que l'on reconnaît au premier coup d'œil celui qui demande et celui qui va donner, comme chez nous le mendiant et le riche. Tout mendiant se fait tremblant, et c'est pourquoi nous comprenons ce signe de l'oisillon.

Mais on peut comprendre un signe sans se l'expliquer pour cela. Il n'est pas si aisé de dire pourquoi un homme tremble quand il a peur; toutefois il est clair qu'un mouvement hésitant retenu, et recommencé sans qu'on le conduise à l'achèvement, est toujours un signe de faiblesse. C'est d'après cette vue qu'en toute catastrophe nous distinguons d'abord si bien le malheureux qui ne sait que faire de celui qui apporte secours, dont les mouvements sont, au contraire, prompts et décidés, et seulement signes d'eux-mêmes.

Toutefois ces ailes tremblantes ne sont point faibles. Approchez-vous; l'oisillon s'envolera comme père et mère. Ce tremblement est donc bien un signe, et non pas seulement un effet. Il s'agit maintenant de découvrir quelque pli de coutume et enfin l'histoire de ce signe, comme Darwin a fait pour le cheval qui mord quand on l'étrille. Dès que l'on a observé deux chevaux au pâturage, qui se grattent l'un l'autre la crinière, tout est expliqué. Cet exemple, et tant d'autres non moins célèbres, ont engagé l'intelligence dans de nouveaux chemins.

Je voudrais comprendre l'oisillon par les mêmes causes. Je n'ai pas à expliquer pourquoi il ouvre le bec dès qu'il aperçoit la nourriture; ce signe n'est qu'une action. Comment comprendre que le tremblement de l'aile est aussi une action, mais une action dépassée et conservée ? Il faut voir comment les jeunes oiseaux sont disposés dans le nid, et comment ils s'agitent à l'approche du nourricier. En ce lit creux, où la pesanteur toujours les rassemble, il est naturel qu'ils se soulèvent et se poussent par de petits mouvements des ailes, qui sont comme leurs bras. Telles sont les premières actions par lesquelles l'oiseau s'approche de la nourriture. Or, je crois que ni l'oiseau, ni l'homme, ni aucun être n'oublient jamais ces mouvements-là. Ils restent attachés aux impressions de la faim, dès que la nourriture est reçue et non conquise; ils sont encore liés à tout désir, dès que l'accomplissement dépend d'un autre être. Tous ceux qui observent les amours des oiseaux au premier printemps peuvent vérifier cette supposition hardie, qui est déjà dans Descartes.

Dans les petites espèces tout au moins, et notamment dans le moineau, la fauvette, la mésange, le rouge-gorge,

le pinson, le signe de l'amour est ce même tremblement de l'aile que l'on voit en l'oisillon. L'enfance revient ici, par le besoin que l'amour a du semblable. Ainsi l'antique image de l'Amour enfant est encore plus juste qu'on ne voudrait le croire. Qui aime redevient enfant, et se signifie à lui-même, par d'anciens signes, et bien émouvants pour lui, qu'il est de nouveau au nid et en dépendance. Ce retour des signes fait scandale en un homme qui se veut gouverner. La timidité s'explique assez par ce retour d'enfance, exprimé avec force, et sans notre permission, par des mouvements du corps qui signifient tout autre chose que la puissance; bref, notre mimique va toujours au delà de nos pensées, et quelquefois contre; en sorte que le fier Alceste se trouve devant Célimène, et bien malgré lui, semblable à ces oisillons tremblants. L'humiliation n'est pas loin; cette peur de soi non plus, qui annonce la colère. Et, puisque le courtisan est mis à certains égards dans la situation de l'amoureux, ainsi que le commun langage nous le rappelle, il est assez plaisant de penser que les signes de l'enfance nous reviennent aussi devant un roi ou un ministre, dans le moment même où nous voudrions prouver puissance au contraire et âge viril.

Je saute de là aux saluts de cour, qui inclinent l'homme selon sa plus ancienne attitude. Et, par un saut encore plus hardi, faute de vues suffisantes, je reviens aux saluts du pinson amoureux, qui sont réglés comme un menuet, trois petits pas, un salut, et ainsi plusieurs fois, sur un demi-cercle très exactement tracé. Ces étonnantes cérémonies, que l'on finit par observer dès que l'on sait rester immobile, passent de loin notre physiologie; mais c'est qu'aussi elle cherche souvent mal, occupée à torturer la nature comme un enfant qui éventre sa poupée, alors que la condition évidente de ces difficiles observations est de se tenir tranquille. Il n'y aurait jamais eu d'astronomie si nous avions pu mettre la main au système solaire et y changer quelque chose. La grande leçon de l'astronomie est qu'il faut tout contempler astronomiquement, tout, même la coquette, même le ministre. Toutes les fois que vous étendez seulement la main, une vérité s'envole.

10 juillet 1925.

PANIQUES D'ENFANTS

Cette panique d'enfants et cette noyade me ramenaient à penser que l'école, qui est proprement la société des enfants, est et doit être séparée de la nature. L'école veut des jardins, c'est-à-dire une nature dessinée, ordonnée, limitée par l'homme. Toute l'activité se dépense alors au travail scolaire et au jeu, sans aucun réel souci de production ou de défense. Ces conditions sont réglées par la nature même de l'enfant, qui est absolument sans défense contre les passions. Un désespoir d'enfant passe aussitôt toute mesure et viendrait à la convulsion, si une force supérieure, qui est celle de la maman ou de la nourrice, ne l'enlevait de la terre indifférente, trop sévère pour cet âge, et ne le roulait de nouveau dans le tissu humain d'où il vient de sortir, d'où se répand, sur le petit être, avec la chaleur et l'amour, le puissant remède des larmes et du sommeil.

On saisit, dans un enfant porté à bras, cette juste proportion entre l'enfance, qui ne sait pas vivre, et l'humanité, qui garde l'enfance. Aussi voit-on partout, dans le travail, et même dans le mouvement emporté de nos villes, l'enfant heureux ou l'enfant dormant, transporté, voituré, aussi tranquille dans ce geste enveloppant que dans son berceau. Cette sagesse de l'enfant nous trompe; elle est de nous, non de lui.

Le peuple enfant est beau à voir dans l'école. C'est là que l'enfant trouve une force convenable à la sienne. Mais, si vous observez bien, vous apercevrez des défenses et des barrières contre toutes les menaces extérieures. L'enfant joue au bateau ou à la voiture, mais l'eau manque, et les chevaux, et le tournant de route. Dès que l'enfant sera en rapport avec une force réelle, quand ce serait la voiture aux chèvres, il faut que tout soit réglé et mesuré, et qu'enfin chèvres, voitures et enfants soient dominés par la force supérieure des nourrices et gardiennes. On ne conçoit pas un tramway véritable, quoique de dimensions réduites, dont les enfants feraient un jeu, où ils seraient pilotes, conducteurs et voyageurs. La force mécanique, qui est aveugle et inhumaine, ne se prête point au jeu; ou bien il faut alors que les jouets

mécaniques soient tout petits, et que le petit pied les culbute sans peine.

Dans la nature même, et sous les communes conditions de la vie humaine, le peuple enfant est un monstre, par la peur, et qui est la première des passions et peut-être le ressort caché de toutes. Une assemblée d'enfants suppose un terrain aplani, sans secrets ni chausse-trapes, où tout sera jeu. Dès que la menace se montre, il faut que l'assemblée d'enfants soit divisée, et gouvernée de près par un bon nombre d'êtres plus fermes, qui ne renvoient point peur contre peur. Cette juste proportion entre natures réglantes et natures réglées est offerte par ces familles nombreuses qui affrontent les dangers ordinaires d'un voyage à Meudon. Encore faut-il penser que les enfants n'ont point ici tous le même âge, et que l'aîné trouve naturellement un grand renfort de raison et de courage dans son rôle de protecteur. L'école, au contraire, réunit les enfants du même âge, d'où une belle paix, tant que l'on reste dans les conditions propres à l'école, mais de terribles paniques aussi, dès que l'élément inhumain vient seulement l'effleurer. Aussi, très sagement, dans les grandes écoles, a-t-on institué des exercices de fuite tranquille, commandés par le cri : « Au feu. » Ainsi l'on substitue l'autorité habituelle des maîtres, source de confiance, à la puissance inhumaine du feu, et surtout à la peur, reine des puissances inhumaines. D'où l'on aperçoit peut-être que l'école est une société d'un certain genre, bien distincte de la famille, bien distincte aussi de la société des hommes, et qui a ses conditions propres et son organisation propre, comme aussi son culte et ses passions propres. Beau sujet pour le sociologue.

10 août 1925.

LES DROITS DE L'HOMME

Au Comité de la Ligue des droits du chien, il s'éleva un grand débat sur les droits de l'homme. « On peut se demander, dit le caniche, si l'état de domestication où nous voyons vivre l'homme depuis tant de siècles tient à une insuffisance réelle de sa nature, ou bien à quelque violente spoliation dont le souvenir ne s'est point

conservé. Certes, on n'a jamais vu un chien construire lui-même sa niche, ni préparer sa soupe, ni découper et faire rôtir les viandes; toujours l'homme s'est trouvé chargé de ces serviles travaux, jusqu'à ce point qu'on dirait presque qu'il les fait par plaisir. On peut même dire que, sans l'admirable instinct de son frère inférieur, jamais le chien n'aurait pensé à se nourrir de blé ou de betterave, jamais le chien n'aurait connu ni le pain ni le sucre. De temps immémorial nous prélevons sur ces provisions de l'homme ce qui nous est agréable, de la même manière que l'homme dépouille les abeilles, s'il faut en croire de patients observateurs. Seulement il faut reconnaître que l'industrie humaine l'emporte de loin sur celle des abeilles. L'homme fait miel et douceur de toutes choses; et si fabriquer était la même chose que savoir, il faudrait dire que l'homme est bien savant. Toutefois cet esclavage où nous le tenons sans beaucoup de peine, et quoiqu'il soit bien plus fort que nous, laisse supposer qu'il ne pense pas plus, en toutes ses inventions, que les abeilles quand elles font leur miel. L'esprit se perd en conjectures lorsqu'il vient à scruter ces étonnants travaux, ces immenses édifices, ce feu bienfaisant, ces tapis, ces lumières qui prolongent le jour, enfin tous ces biens dont nous jouissons paresseusement. Sont-ce des fruits d'une intelligence prise à ses propres pièges, ou bien faut-il dire que ces industries résultent de la structure merveilleuse de la main humaine, comme on l'a proposé ? Le fait est que l'espèce humaine travaille, pendant que le chien se repose, rêve, et contemple. Mais il est bien permis de supposer qu'une telle suite de travaux, dont chacun en exige aussitôt un autre, et qui tous supposent une continuelle vigilance, occupent à ce point l'attention qu'elle n'a jamais le loisir de réfléchir sur elle-même et enfin de juger cet état de choses paradoxal, où le chien se trouve nourri, logé, protégé et choyé par l'homme sans exercer sur lui aucune contrainte.

« Certes, disait le caniche, c'est quelque chose de pouvoir juger. Mais on peut se demander si cette heureuse liberté de l'esprit serait possible sans la coopération de l'intelligence enchaînée. Que serait notre existence, et surtout nocturne, si ces monstres des anciens récits, lions, hyènes, chacals, sangliers nous guettaient au fond des halliers impénétrables ? Sans doute serions-nous occupés à

combattre, à guetter, à fuir, sans ces précieuses clôtures, sans ces barrières, ces murs et ces portes, derrière lesquels il faut convenir que nous veillons encore par une terreur sans doute héréditaire. Quel instinct de gardien et de protecteur tire l'homme de son sommeil, le jette en alarme et surveillance au premier appel du chien ? Messieurs, j'aperçois en tout cela une étonnante harmonie, car le propre de l'intelligence est de prévoir de loin, et de former même l'idée d'un danger possible, d'après les plus légers signes; au lieu que l'instinct va à ses travaux avec une sécurité presque stupide. Ainsi, par les voies de la nature, prudence et puissance se trouvent séparées, comme il convient pour la perfection de l'une et de l'autre, et en même temps la puissance est subordonnée à la prudence. L'esprit, père de la peur, a des gardiens sans peur. Cet arrangement n'est pas l'effet du hasard. Une providence supérieure se fait voir ici. Il fallait cette ruche humaine et ces constants travaux pour que l'existence s'apparût enfin à elle-même, justement dans ce caniche qui tient son homme en laisse, et qui, libre de soins, choisit de deviner les mouvements de l'ingénieux animal, au lieu de les changer. »

« Fort bien, dit le gros chien, mais n'oublions pas que la faute, dès que l'on pense à l'homme, est de lui supposer des pensées. Je crois que tous ses travaux sont la suite de ses mains, un jeu de ses mains, et qu'il s'est trouvé attaché à nous par une laisse bien avant d'y comprendre quelque chose. Pour moi, j'aime cette naïveté et je lui fais fête. Les travaux sont des accumulations; toujours ils sont faits, et les pensées viennent trop tard; homme et chien forment un composé très ancien. Prenons-en notre parti; ce composé est une amitié de fait plus ou moins reconnue et c'est en ce sens qu'il y a des droits de l'homme. »

10 octobre 1925.

L'UNION FAIT LA FORCE...

L'UNION fait la force. Oui, mais la force de qui ? Le Léviathan populaire emportera tout si une seule et même idée habite toutes les têtes. Et ensuite ? J'aperçois les fruits éternels de l'union; un pouvoir fort; des

dogmes; les dissidents poursuivis, excommuniés, exilés, tués. L'union est un être puissant, qui se veut lui-même, qui ne veut rien d'autre. Le raisonnement militaire montre ici toute sa force : « Je ne puis rien faire de subordonnés qui toujours critiquent; je veux qu'on m'approuve; je veux qu'on m'aime. » Et c'est quelque chose de faire à dix mille un seul être; cela écrase tout. L'imagination s'enivre de cet accord, sensible même dans le bruit des pas. Chacun attend de merveilleux effets. Or, les soldats de Bonaparte virent le sacre et tout l'ancien ordre revenu; ils ne virent rien d'autre. L'union s'affirme et se célèbre elle-même; elle s'étend; elle conquiert. On attend vainement quelque autre pensée.

Il n'y a de pensée que dans un homme libre; dans un homme qui n'a rien promis, qui se retire, qui se fait solitaire, qui ne s'occupe point de plaire ni de déplaire. L'exécutant n'est point libre; le chef n'est point libre. Cette folle entreprise de l'union les occupe tous deux. Laisser ce qui divise, choisir ce qui rassemble, ce n'est point penser. Ou plutôt c'est penser à s'unir et à rester unis; c'est ne rien penser d'autre. La loi de la puissance est une loi de fer. Toute délibération de puissance est sur la puissance, non sur ce qu'on en fera. Ce qu'on en fera ? Cela est ajourné, parce que cela diviserait. La puissance, sur le seul pressentiment d'une pensée, frémit toute et se sent défaite. Les pensées des autres, quelles qu'elles soient, voilà les ennemis du chef; mais ses propres pensées ne lui sont pas moins ennemies. Dès qu'il pense, il se divise; il se fait juge de lui-même. Penser, même tout seul, c'est donner audience, et c'est même donner force, aux pensées de n'importe qui. Lèse-majesté. Toute vie politique va à devenir une vie militaire, si on la laisse aller.

Petit parti ou grand parti, petit journal ou grand journal, ligue ou nation, église ou association, tous ces êtres collectifs perdent l'esprit pour chercher l'union. Un corps fait d'une multitude d'hommes n'a jamais qu'une toute petite tête, assez occupée d'être la tête. Un orateur quelquefois s'offre aux contradicteurs; mais c'est qu'alors il croit qu'il triomphera. L'idée qu'il pourrait être battu, et, encore mieux, content d'être battu, ne lui viendrait jamais.

Socrate allait et venait, écoutait, interrogeait, cherchant toujours la pensée de l'autre; ne visant point à

l'affaiblir, mais au contraire à lui donner toute la force possible. Dont l'autre souvent s'irritait; car notre pensée, mise au clair, n'est pas toujours ce que nous voudrions; il s'en faut bien. Seul avec soi et libre de tout; seul avec l'autre, et tous deux libres de tout. Il n'y a point de lueur pour l'esprit hors de ce chemin-là; il n'y a point d'éducation réelle hors de ce chemin-là. L'homme parle ici à son semblable, qu'il veut son égal. La moindre preuve de géomètre rétablit ce royaume invisible des esprits. La moindre expérience aussi; car si l'on ne discute librement, il n'y a plus aucun genre de preuve. Et il ne s'agit pas de savoir beaucoup.

C'est pourtant ainsi qu'on s'instruit; il n'y a point d'autre moyen. Ceux qui auront la curiosité de lire Platon, ce qui est suivre Socrate en ses tours et détours, seront étonnés d'abord de ces grands chemins qui ne mènent à rien. Mais aussi il n'est pas dit qu'un esprit libre sera assuré de beaucoup de choses; encore moins qu'il s'accordera aisément avec beaucoup d'hommes. Un joueur de ballon en un sens ne gagne rien non plus; mais quand il perdrait la partie, il a gagné de bonnes jambes et de bons bras. Ainsi Socrate gagnait de se sentir fort contre les discours de belle apparence. En ce petit pays de Grèce, en ce temps heureux, on vit paraître un commencement de liberté. Nous vivons encore sur cette monnaie précieuse. En notre pâte d'hommes, épaisse, dogmatique, il reste heureusement un peu de ce levain. Ainsi la formation impériale, qui toujours renaît en toute nation comme en tout parti, et fût-ce entre deux hommes, ne réussit jamais tout à fait. Il reste une petite lueur d'incrédulité. O vigiles de la flamme, n'allez pas vous endormir !

10 décembre 1925.

LÉGENDES ET SAISONS

Dans cette neige, dans ce brouillard triste, dans ces jours courts qui ont couleur de crépuscule, les hommes de nos pays s'apprêtent à chanter Noël. Si vous leur demandez ce qu'ils célèbrent, ils raconteront que le Sauveur du monde est né justement en cette saison. Mais

il faut admirer, en tous les temps et en tous les peuples, comment la commémoration des héros s'accorde avec la célébration des heureuses saisons d'après leurs premiers signes. Regardez au ciel, vous y verrez naître quelque chose. Déjà, depuis quelques jours, le soleil ne s'abaisse plus. Si vous aviez mesuré depuis la fin de l'été l'ombre d'un bâton sur le sol à l'heure de midi, vous auriez vu cette ombre s'allonger d'un jour à l'autre, et très vite vers la fin de septembre. Mais c'est fini. L'ombre ne s'allonge plus maintenant. Une observation mesurée vous ferait voir qu'à la fin de décembre elle se raccourcit un peu; si peu, qu'en vérité il faut être astronome pour le savoir. Il est vrai aussi qu'après tant d'observations et de mesures, c'est une chose connue de tous, et que le calendrier des postes nous annonce. Or, ce qui est digne de remarque, c'est que c'est vers ce temps-là, précisément, que la naissance du grand bienfaiteur est célébrée. Cette rencontre n'est point de hasard; et l'histoire pourtant n'en peut rendre compte. Cette invention merveilleuse est l'œuvre de tous. La légende si obscure et sur laquelle on n'a pas fini de discuter, s'est accordée d'elle-même à ces sentiments si naturels qui nous portent à nous réjouir quand les jours plus longs sont en vue, quand les premiers signes du printemps se montrent sur la terre dénudée; mais, ce qui est encore plus remarquable, c'est que la légende se soit accordée aux signes les moins visibles, et que l'astronomie seule sait discerner. Rien ne fait mieux voir que les hommes forment ensemble un grand être, dont les mouvements se règlent à la fois sur les saisons, sur les légendes et sur les connaissances les plus certaines. En ce grand être, la tête, les pieds, le cœur, tout communique. La danse du printemps, le culte de l'espérance, le calcul des saisons, tout se rassemble dans le joyeux Réveillon.

Dans les temps anciens, la Noël était naturellement plus tardive, parce qu'il fallait attendre des signes plus certains. Les bourgeons et les premières anémones donnaient le signal des fêtes de la Résurrection. Et remarquez que cette célébration du printemps était toujours jointe à la commémoration de quelque personnage fabuleux, tel Adonis. Et les fêtes de ce genre durent avancer à la rencontre du temps à mesure que l'on connut mieux les signes, et que l'on découvrit le printemps de plus loin. Nous célébrons encore ces fêtes préhistoriques; nous les

accordons encore avec la légende, comme la fête de Pâques le fait voir. Toutefois, à bien regarder, cette fête, commune aux végétaux, aux animaux et aux hommes, est encore païenne en cela. Nous attendons, pour nous réjouir, d'avoir reçu. Carnaval, qui prédit de plus loin, enferme plus d'espérance; mais la tradition y a mêlé l'ironie et le doute. Cette fête est une sorte de ruine, mais où les traces d'une pensée humaine conforme à la saison sont encore lisibles. En Noël éclate une pensée mieux assurée et un espoir plus vaillant. Les sens sont rabattus. Sur la neige même on chante les moissons; on célèbre le triomphe du soleil au milieu même d'une longue nuit. La tristesse est partout alors, excepté dans le cœur de l'homme. La pensée s'y rassemble donc, assez forte d'elle seule, et surmontant les anciens signes, arbres, sources, moissons, enfin tous les dieux extérieurs. On comprend très bien, d'après cet exemple, comment l'anticipation du savoir a surmonté les sentiments naturels et comment la connaissance s'est changée en volonté. L'esprit ne serait pas né à lui-même sans le secours de cette concordance, qui marque l'origine des cités, des lois et des mœurs. L'esprit sauveur des hommes, l'esprit soutien de toute espérance, est né dans une étable parmi les humbles aliments, sous le souffle du bœuf et de l'âne. L'humanité jure ce jour-là de croire en elle-même. Ce que j'admire, c'est que cette signification que j'aperçois s'accorde merveilleusement avec la légende comme avec la saison.

20 décembre 1925.

PENSÉES D'OZONE

Je n'étais qu'un petit écolier quand j'eus la bonne chance de voir la neige se former, pour ainsi dire, à mon commandement. Un jour de rentrée c'était justement dégel; tout craquait; les gouttes qui tombaient des arbres et des toits faisaient des trous dans la neige. Il soufflait un vent chaud chargé de pluie. Ce sont des heures agréables. Or, j'entrai le premier dans une salle de classe fermée depuis plusieurs jours, où l'ancien froid, le froid sec, était demeuré. J'ouvris aussitôt une petite

fenêtre, et je vis entrer le courant d'air chaud, car il se trouva marqué par une neige légère et toute fraîche, qui ne venait point du dehors, mais qui se formait aux frontières de l'air chaud et de l'air froid. La zone neigeuse se repliait en volutes, comme font les fumées. Quelques flocons se posèrent sur les tables. Je fis grande attention à cette expérience involontaire, et depuis j'y ai pensé plus d'une fois. C'est ce qui m'a permis de voir, tout récemment, la vapeur d'une locomotive, qui s'enroulait autour des arbres, jeter aussi des flocons légers comme des plumes d'oiseau, ce sont des faits qu'on ne remarque guère, surtout dans le temps où il neige souvent, et où les arbres sont chargés de neige. Or ce que l'on n'a point vu, on ne le sait jamais bien.

Au contraire, devant cette neige à l'état naissant, je trouvais beaucoup à penser. D'abord, je remarquai, en l'une et l'autre occasion, que la neige se formait par minces pellicules, et non point par masses. Il le faut bien; car c'est au contact de l'air chaud et humide avec l'air sec et froid que la vapeur d'eau se trouve soudain gelée. Après cela, je poussais plus avant mes réflexions. Comment est la vapeur d'eau dans l'air ? C'est ce qu'on ne sait point. Mais il faut supposer que les parties de l'eau sont alors dans un état d'extrême division, ce qui explique cette glace légère, divisée, groupée en rosaces cristallines, enfermant des parties d'air dans ses menus intervalles. Comme ces chambres de glace sont plus petites que toutes nos mesures, petites même au delà de toute limite assignable, et puisque l'air n'est qu'un mélange, on peut conjecturer que des parties d'azote et d'oxygène se trouvent ainsi séparées et chambrées. La neige serait donc à la fois un excitant, par l'oxygène séparé, et un engrais, par l'azote séparé. Que la neige fertilise la terre, les paysans l'ont toujours soupçonné. Que la neige soit tonique, et excellente pour les gens fatigués de vivre dans les villes, c'est ce qu'éprouvent ceux qui vont chercher la neige sur les hauteurs, et qui jouent sur traîneaux et patins. J'imagine cette neige secouée et rompue, et nous piquant de ces fines parcelles d'oxygène pur. Mais ce n'est peut-être qu'un jeu d'imagination, puisque l'oxygène et l'azote se mélangent aussitôt.

Je suivais ces idées incertaines, pendant qu'un joyeux chimiste, qui n'était à ce moment-là qu'un animal vigou-

reux, me disait à travers la neige voltigeante : « Sentez-vous l'ozone ? Sentez-vous les piqûres, les effluves, le brûlant contact de l'oxygène concentré ? Voilà le sel de notre vie et de nos pensées. Voilà qui nous sauve de ce perfide été, qui nous fait esclaves, despotes, passionnés, résignés selon l'occasion. Sentez-vous l'aiguillon de la liberté ? Maintenant nous ne devons compter que sur nous-mêmes. Nous voilà, réveillés et en bataille. » Je pensais comme lui. Descartes et Spinoza ont pensé dans la neige. Je sens dans leurs pensées les rudes piquants de l'ozone, bien loin de cette molle poésie qui ne se tire de somnolence que par la fureur. Au diable la vie facile ! Dans le vrai j'aime le doux soleil et les zéphyrs; et je ne suis pas bien sûr qu'il y ait tant d'ozone dans la neige voltigeante. Mais je suis sûr que cette pensée d'ozone est très bonne par le froid piquant. Il faut toujours s'arranger de ce qui est; et si on peut s'en réjouir, c'est encore mieux.

15 janvier 1926.

FIDÉLITÉ

QUAND on veut dire qu'il y a de la volonté dans l'amour, tous résistent, d'après l'antique idée d'une fatalité des passions. En quoi il y a du vrai; car on ne choisit pas d'aimer ou non, ni d'aimer tel ou telle. Mais il faut dire aussi que l'idée d'une volonté qui choisit est une idée de professeur. On ne choisit point de naître, ni évidemment ses parents. Aussi le bon vouloir, le vrai vouloir, est de partir de là, et de développer ce qui se montre. Ainsi pour l'amour, il dépend de chacun de le mener à bonne fin, comme on élève un enfant chéri. Car on ne choisit pas non plus ses enfants; mais ce n'est pas une raison pour les accepter comme on accepte la pluie ou la grêle.

L'amour fatal plaît au premier moment. Mais le développement de cette maladie d'après l'idée qu'on n'y peut rien fait voir plutôt offense qu'offrande. Imaginez ce discours de l'amoureux hypocondriaque : « Je suis bien forcé de dire que je vous aime, et je ne puis faire autrement. J'ai cherché vainement quelque symptôme annon-

çant la guérison, mais je n'en trouve point. Voici donc l'hommage que je vous fais. Je suis lié à vous par une nécessité de nature; je voudrais me délier, et je ne puis. Je ne vous promets rien, sinon de joyeusement fuir dès que je le pourrai. » Ce discours est en vérité injurieux; il enferme autant de haine que d'amour. Aussi trouve-t-on les effets de ce mélange dans le jeu des passions. Mais ce n'est point sentiment. Nous ne trouvons encore ici que deux ennemis qui se guettent. Et puisque l'âge les dépouille jour après jour d'un peu de ce pouvoir magique, on voit se produire ce jeu cruel, où chacun essaie un peu tous les jours la corde qu'il tient et la corde qui le tient. C'est à qui s'enfuira le premier.

Juliette, quand elle voit pour la première fois Roméo, trouve ce mot sublime : « Nourrice, dit-elle, si je n'épouse pas celui-là je mourrai vierge. » Certes elle ne choisit pas d'aimer; mais plutôt elle reprend cet amour étranger; elle le fait sien. Elle en jure d'abord, ce qui la porte au sentiment le plus haut. On dira que c'est vouloir ce qu'on ne peut empêcher. Les Stoïciens en étaient là quand ils disaient : « Les destins te traînent si tu résistes, mais si tu consens, ils te conduisent. » C'est ainsi qu'un homme peut aller au supplice au lieu de s'y laisser traîner. Mais cet exemple est trop violent; il abolit toute pensée réelle. Que l'homme le prenne bien ou mal, c'est toujours mourir. Au contraire, s'il s'agit de vivre, il y a bien de la différence entre accepter et subir; l'action même en est changée. Je n'ai pas bien compris d'abord en quel sens les destins nous conduisent; entendez qu'ils nous offrent à chaque instant des passages dont l'homme accablé et triste se détourne. L'espérance a ouvert plus d'une porte.

Dans le fait il y a bien de la différence entre le métier qu'on accepte de bonne grâce et même de tout son cœur, et le même métier, si on le subit. C'est toute la différence d'un bon comptable à un médiocre, ou d'un bon charpentier à un médiocre. En toutes choses, les hommes s'usent souvent à penser cette faible idée : « J'ai mal choisi; cela est sans remède, et c'est tant pis pour moi. » L'idée juste est au contraire que tous les choix sont mauvais si l'on s'abandonne, mais qu'ils peuvent tous devenir bons par le bon vouloir. Nul ne choisit son métier par de bonnes raisons, puisqu'il faut choisir un métier avant de le connaître. Nul ne choisit non plus ses amours. Mais c'est

la fidélité qui sauve le choix, ici comme là. Il faut choisir d'être fidèle; il faut choisir de rendre le choix bon. Il y a peut-être des romanciers qui s'aperçoivent, à l'exécution, que le sujet qu'ils ont choisi n'est pas beau. Et certes il est bien facile de se prouver à soi-même qu'un sujet est mal choisi; mais aussi cela ne conduit à rien. Alors on n'écrit point. Car il n'y a pas de beaux sujets; il faut les rendre beaux par la fidélité. Il n'y a pas peut-être une seule pensée qui ne soit déception, si l'on attend qu'elle se développe, et si on la regarde danser. Il n'y a pas une seule pensée qui ne nous paie de nos peines, si nous la suivons généreusement. Ainsi il n'y a pas sans doute un seul amour qui ne puisse devenir grand et beau si l'on en jure; et le plus bel amour ne va pas loin si on le regarde courir. Mais plutôt il faut le porter à bras, comme un enfant chéri.

5 février 1926.

LE SAC DE PLATON

Un sage, un lion, une hydre aux cent têtes, cousus ensemble dans le même sac, voilà donc l'homme, à ce que Platon dit. L'hydre n'a jamais fini de manger et de boire; le plus grand des sages se met à table trois fois par jour; et si d'autres ne lui apportaient point la nourriture, aussitôt il devrait la chercher, oubliant tout le reste, à la façon du rat d'égout. D'où le sage désire amasser, et craint de manquer. Mettons toutes les pauvretés et tous les désirs au ventre; c'est la partie craintive. Tête sur ventre, cela fait un sage humilié; cela ne fait point encore un homme, il s'en faut bien. Le lion, en cette sorte de fable, représente la colère, ou l'irascible, comme on disait dans l'ancien temps. Je le mets au thorax, sous la cuirasse, où bat le muscle creux. C'est la partie combattante, courroucée et courageuse, les deux ensemble. Et le langage commun me rappelle qu'autour du cœur vivent les passions. « Rodrigue, as-tu du cœur ? » Cela ne demande point si Rodrigue est faible, affamé, craintif.

Cette remarque conduit assez loin. L'homme n'est pas tant redoutable par le désir que par la colère. Le désir compose; le désir échange; mais on ne peut composer

avec un homme offensé. Il me semble que c'est principalement l'offense qui fait les passions. Le refus d'un plaisir, on s'en arrangerait. Les vices sont pacifiques, peut-être même sont-ils poltrons essentiellement. Mais qui ne voit qu'un refus de plaisir peut être une offense ? L'amoureux peut être déçu; ce n'est qu'une faim; ce n'est que tristesse de ventre. S'il est ridicule, le drame se noue. Dignité et colère ensemble. Ce mouvement dépend plus de la tête que du ventre. C'est du courage souvent que vient cette idée qu'un homme en vaut un autre; mais du jugement aussi. Le sage et le lion seraient donc d'accord à ne point supporter le mépris. Dans le fait un homme se passe très bien de beaucoup de choses. Mais il y a une manière méprisante de refuser partage; c'est par là que les choses se gâtent.

Dans les passions de l'amour, il arrive souvent que la coquette refuse ce qu'elle est arrivée, quelquefois non sans peine, à faire désirer. Offrez la croix ou l'académie à un homme qui ne demandait rien, arrivez à les lui faire désirer, et aussitôt retirez l'appât; telle est quelquefois la coquetterie d'un ministre, et toujours la coquetterie de Célimène. C'est humilier deux fois. C'est se moquer. Chose digne de remarque, moins ce qui était promis est précieux, agréable et beau, plus peut-être l'on s'indigne; c'est qu'on l'a désiré. Alors le lion rugit.

C'est une idée assez commune que révolution et guerre sont filles de pauvreté. Mais ce n'est qu'une demi-vérité. Ce ne sont point les pauvres qui sont redoutables, ce sont les humiliés et les offensés. L'aiguillon du besoin ne fait qu'un animal peureux; pensée de vol, non pensée de vengeance. Et la pensée s'occupe toute à chercher un repas après l'autre. Tête et ventre. Les passions veulent du loisir, et un sang riche. On croit que la faim conduirait à la colère; mais c'est là une pensée d'homme bien nourri. Dans le fait une extrême faim tarit d'abord les mouvements de luxe, et premièrement la colère. J'en dirais autant du besoin de dormir, plus impérieux peut-être que la faim. Ainsi la colère ne serait pas naturellement au service des désirs, comme on veut d'abord croire.

Pourquoi je conduis mes pensées par là ? C'est que Platon dit quelque chose d'étonnant au sujet de la colère. Il dit qu'elle est toujours l'alliée de la tête, et toujours contre le ventre. Je repoussais d'abord cette idée, mais

j'aperçois maintenant qu'il y a de l'indignation en beaucoup de colères, et enfin que c'est l'idée d'une injustice supposée, à tort ou à raison, qui les allume toutes. Que l'homme ait besoin de beaucoup de choses, et ne règne sur ses désirs qu'en leur cédant un peu, cela n'explique pas encore les passions. C'est que cette condition, commune à tous, n'humilie personne. Le travail n'humilie point. Bien mieux, on ne trouverait pas un homme sur mille qui s'arrangeât de ne rien faire, et d'être gorgé comme un nourrisson. Gagner sa vie, cela ne fait point peine, et même fait plaisir. Ce qui irrite, c'est l'idée que ce salaire bien gagné ne vienne pas par le travail seul, comme un lièvre pris à la chasse, mais dépende encore de la volonté et du jugement de quelqu'un. L'idée d'un droit est dans toute colère, et Platon n'a pas parlé au hasard.

Ce qu'il importe ici de comprendre, c'est que la colère est encore un principe d'ordre, dont on voit tout de suite qu'il enferme une contradiction. L'erreur est de compter sur la colère et de prendre pour bonnes ses raisons sans craindre assez les moyens qui lui sont ordinaires. Et voilà pourquoi, de tous les projets de paix, on voit revenir la guerre dont le principe est exactement dans une colère soutenue par l'apparence d'un droit.

15 février 1926.

FINANCES MÉTAPHYSIQUES

« Il se peut bien, dit Castor, que les principes qui règlent l'administration des finances publiques soient un peu trop métaphysiques. L'unité est belle et claire, certes, mais sous la condition d'une grandeur limitée qui permette de percevoir l'unité. Passé cette limite, chacun travaille dans son coin et personne n'assemble. L'argent est jeté chaque jour dans la caisse unique, immense réservoir où les recettes perdent leur couleur propre. Imaginons une ville avec un port fluvial; le fleuve est mal dragué, les quais sont vieux et incommodes, l'outillage de chargement et de déchargement est insuffisant; les grands bateaux n'y viennent plus. La ville emprunte, remet tout en état, d'après les meilleurs modèles; l'em-

prunt est gagé et le remboursement est assuré en cinquante ans, partie par une taxe sur les bateaux à quai, partie par un impôt que paient les habitants. Chacun sait pourquoi il paye; l'hôtelier voit de nouveau ses chambres pleines et sa table garnie, le marchand et le fabricant font venir aisément les produits, sans de coûteux transbordements; la main-d'œuvre est demandée et bien payée; l'argent revient; on le voit revenir. Dix villes, cent villes en font autant; l'opinion partout raisonne sans peine et voit clair dans les comptes. Essayez de faire payer et de ne point faire les travaux prévus. On demande aussitôt : « Où va l'argent ? » Chacun dénonce une administration lente, des commis trop nombreux et qui ne travaillent guère, des ingénieurs négligents ou imprévoyants. Bon. Mettons maintenant tout en commun. Toutes ces villes paient pour tous les travaux ensemble; chacune réclame et tire à soi; on discute sans fin sur l'urgence, sur l'intérêt commun. Ceux qui parlent et ceux qui écoutent ne connaissent bien qu'une chose; chacun a dans la tête sa propre ville; sur les autres villes, il en est réduit à ce qu'il entend; il croit ou ne croit point, selon que le nez de l'orateur est fait. Voilà l'intrigue, les coalitions, les promesses, les oublis, enfin une confusion inévitable. On juge sur pièces, ce qui est la pire méthode. Aucun industriel, aucun commerçant ne juge ainsi; il connaît les choses, il les voit et les revoit. Il décide si une vieille machine peut encore marcher un an, si un vieux plancher tiendra, si une réparation est possible ou s'il faut tout refaire à neuf. Enfin il juge, au lieu que les autres raisonnent. »

« C'est, lui dis-je, que nous oublions toujours que l'homme a devant lui des choses, et non point des papiers et de l'argent. L'homme est défricheur, creuseur de rivières, paveur de rues, laboureur, maçon; au lieu que le comptable est une sorte de métaphysicien, qui ignore les choses. Et les banques sont peut-être des cerveaux qui tournent à vide. »

« Cela, dit Castor, pourrait bien être. Mais je suis sûr d'une chose, c'est que les banquiers, les comptables et même les ingénieurs à paperasses, trouvent leur profit à cette confusion de toutes les recettes et de toutes les dépenses, qui leur donne grand pouvoir et moyen assuré de répondre à toutes les critiques, et ainsi de se tromper

sans risques. Concevez maintenant si vous pouvez toutes les recettes mises ensemble, et réparties ensuite en dépenses selon l'éloquence de chacun, instruction, routes, police, canaux, opéra, pavage, marchés, musées, postes, archéologie, laboratoires, asiles de nuit, tabacs, expropriations, familles nombreuses, reboisement et le reste, tout cela criant misère et attaquant à la vrille le réservoir commun; les gouvernants bouchant un trou pendant qu'on en creuse trois à côté. Cependant il y a un homme qui essaie de concevoir toutes ces choses ensemble, ou plutôt tous ces comptes ensemble. Ne vous étonnez pas qu'au lieu de juger, il raisonne, ce qui est faire des additions, et qu'il arrive tout au plus à estimer à peu près ce qui lui manque, et à chercher le moyen le plus prompt de faire payer ceux qu'il peut atteindre. Or ce plat empirisme suffit dans les temps paisibles; mais ces temps-ci sont difficiles. »

« Quel remède ? lui dis-je. Il faudrait donc revenir à des caisses séparées, autonomes, système cent fois condamné ? »

« Oui, dit Castor, mais par qui condamné ? »

5 mars 1926.

LE TEMPS CARTÉSIEN

Je m'étais arrêté près de la sphère armillaire, et j'avais constaté de mes propres yeux, comme aux temps anciens, que le soleil éclairait maintenant par le dessus l'équateur de bronze. Après cela j'annonçais Printemps à tout le monde, invitant chacun à l'allégresse, comme aux temps anciens. Mais le Parisien ne voulait pas être content.

« Printemps menteur, dit-il; et c'est ainsi tous les ans. Sentez-vous ce furieux vent d'est ? Vous réchauffez-vous à ce soleil blanc ? Encore un grand mois, pour le moins, de temps aigre. Encore deux mois, et même trois, avant que nous puissions nous fier à l'air, et vivre autrement qu'empaquetés. Je me demande pourquoi les hommes se sont rassemblés en si grand nombre sous un climat pareil, qui nous offre tout au plus trois mois de belle saison, trois mois sans feu. »

« Le feu, lui dis-je, est une belle chose. Les hommes de nos pays méditent en tisonnant; c'est une vieille habitude, et qui a plus d'un sens. J'ai ouï dire au fameux Quinton que les hommes ont dû d'abord émigrer vers l'équateur, à mesure que la terre se refroidissait, et qu'ils ont ensuite remonté vers le pôle en emportant le feu. Il est permis de se représenter mythologiquement des choses immensément anciennes. D'après ces vues, les hommes seraient passés deux fois ici; une première fois ils suivaient le soleil à la manière des animaux, cherchant comme les animaux à vivre sans peine. Mais quand ils remontèrent, armés du tisonnier, chose propre à l'homme, ils laissaient naturellement derrière eux une multitude d'insectes et de reptiles; ils s'avançaient vers des terres que le froid nettoyait tous les ans. Ils n'y trouvaient que des bêtes engourdies pendant une bonne partie de l'année, et leurs propres passions étaient engourdies et maniables comme les bêtes. Le vêtement, la maison, le foyer séparaient l'homme de la bête, sur laquelle il commençait dès lors à régner, par le double effet du froid et du feu. Le tisonnier s'allongeait et prenait toutes formes. L'industrieuse méditation apaisait naturellement ces folles passions qui jettent l'homme à l'esclavage. La politique naissait avec les idées dans ces maisons bien closes d'où montait la fumée. Dans le fait c'est l'âge du froid qui a conquis toute la terre. »

Le Parisien ne m'écoutait plus; cette race est, dit-on, versatile, par l'effet de ce climat capricieux. Il y a sans doute un degré de chaud et de froid justement convenable pour les pensées. Descartes le voyageur l'a sans doute trouvé. S'il fallait choisir, nous devrions aller chercher un printemps un peu plus rude et des hivers un peu plus longs. Trop au nord, l'homme s'engourdirait dans ses pensées, comme les marmottes; trop au sud, il se mêlerait dans la nature sauvage, adorant l'ibis et le serpent. Sans aucun doute il y a plus d'une région favorable, et des différences merveilleuses, qui tiennent aux montagnes et aux découpures de la mer. Toujours semble-t-il qu'un certain degré de froid convient aux pensées, et que c'est au coin du feu que l'homme retrouve le fil de ses inventions. Penser en tisonnant, c'est demander conseil à l'outil le plus étonnant, la pincette qui a permis de faire le feu. Nos pensées courent comme il faut sur ce

chemin. Car les animaux n'ont pas su manier les tisons; ils se brûlent au feu. L'homme seul se chauffe; l'animal se laisse chauffer, ne sachant régler le feu, ni le ranimer, ni le modérer. Cet empire que l'homme a pris sur le plus dangereux des éléments l'a fait roi sur toute la nature. Toute la chimie est contenue dans le feu, dans le feu qui rompt les choses et les rassemble autrement, dans le feu qui fait tourner les atomes et prépare les explosions. Je comprends qu'on rêve en regardant le feu. Mais c'est un rêve d'action et de règne; on y voit les véritables palais d'Aladin, le diamant et l'or joints. Comme dit le sage Épictète, je prends notre aigre printemps par cette anse-là. Profitons de ce temps cartésien.

15 mars 1926.

QUAND ON REVIENT DE LA CAMPAGNE IMMOBILE...

Quand on revient de la campagne immobile, où chaque chose semble fermée sur soi et existant pour soi, la tremblante bordure de l'eau marine signifie quelque chose. Car elle ne cesse point d'avancer et de reculer, dessinant des îles et presqu'îles, couvrant et découvrant, selon vent et marée. Toutes les choses sont en une; toute la mer pousse et retient l'extrême et la plus petite vague, et la lune même qui s'y mire y joue autrement qu'en image, par son poids invisible. Ainsi, contemplant l'océan sans mémoire, nous voulons effacer le temps, penser tout à neuf, et agir à neuf, comme au temps des cavernes. Car le sillage n'écrit rien; et, après la tempête, la mer est la même, et neuve toujours. Mais, au contraire, comment lire tous ces signes sur la terre, et ces signes encore au-dessous ? Ici mémoire nous tient. Ici le destin est écrit.

L'homme est d'eau et de roc. Par l'eau il rajeunit, par le roc il vieillit. Or il choisit trop de vieillir. Mais Thalès, fort sagement, disait que toutes choses sont faites d'eau. J'entends que ce géomètre, mieux assuré de l'immobile, voyait couler aussi les montagnes. Ainsi réveillant à elle-même sa nature océanique, l'Ionien se voulait garder fluide et oublieux. Et certes on peut bien dire que le

solide a soutenu d'abord la géométrie; mais c'est le fluide qui l'a confirmée.

Devinant donc autre chose, dans les signes humains, que cette écriture dont l'homme se veut peindre et tatouer à jamais, je voudrais dessiner le visage humain à l'image de cette bordure liquide où s'expriment en raccourci les voyages de la lune, les airs, les vents, et les saisons, voyages de la terre. Car la vengeance prétend aller selon ce qui fut écrit une fois. Elle me trompe par le caractère; et le caractère lui-même me trompe par la crainte. Mais il y a une autre manière de lire. Et je ne veux point tant vénérer ces tombeaux qui parlent, mais plutôt saisir, en ses causes autour, cette vengeance fluide et d'un instant. Comme je sais bien que cet aigre vent de mai ne durera pas toujours, ainsi j'attends ce visage apaisé et cette mer calme, sur laquelle je recommencerai mes pêches et mes voyages, à la manière d'Ulysse revenant. Et lui de même retrouvera sa propre paix et l'équilibre de son corps fluide, et l'oubli courageux. Défaisant donc ses propres plis, comme la mer, il ne jurera point de haïr toujours parce qu'il s'est mis en colère une fois, ni d'être sot toute sa vie parce qu'il a dit une fois un mot pour un autre, ni de craindre toujours ce qui lui a fait peur une fois. Mémoire nous tient assez par l'âge.

Heureux donc, comme conseille le médecin, qui se lave aux flots océaniques, hors de lui et en lui-même, semblable à un linge dans le sillage, et qui lave aussi son esprit de cette funeste idée que l'on ne peut se laver de rien. C'est savoir dormir, et c'est un grand savoir.

16 mai 1926.

L'ÉCOLE DES FEMMES

Les valets et soubrettes de théâtre se brouillent et se réconcilient selon une dialectique bien plaisante. C'est comme l'essai de deux libertés. « S'il ne me plaît pas à moi », dit la soubrette; à quoi le valet répond : « Il ne me plaît donc pas à moi non plus. » Ces amours s'essaient à fuir. Mais quelle lente fuite, et quel regard où se mêlent la tristesse et l'espérance ! Certes ce n'est qu'un jeu. Chacun d'eux serait bien fâché de croire ce qu'il

feint de croire, et presque autant de le faire croire. On pourrait dire que le théâtre touche ici le moment de son triomphe; car, lui qui trompe toujours, mais prend bien soin de n'être pas cru tout à fait, il redouble, en ces scènes légères, toute la vérité dont il est capable, puisque ce que l'on feint de feindre exprime le plus profond de l'amour. C'est que le sérieux menace toujours nos pensées et nos sentiments. Heureux qui aime ! Il faut convenir qu'il y a un espace de gaieté au-dessus du bonheur, et une sorte de ciel d'indifférence. Car il faut bien que chacun reste à soi pour se donner. Ici encore le génie comique éclaire mieux nos passions que ne peut faire le tragique, toujours occupé à nouer d'irréparables fautes. Le tragique repousse la pensée de la pensée; le tragique refuse de se juger. Le comique se juge et se redouble; il dit ce qu'on ne dit jamais; à l'extrême il se moque de tout par crainte du sérieux; et le tragique n'assassine que pour vaincre le rire, peut-être.

Arnolphe est entre deux, clair pour nous, et obscur pour lui-même; car il cherche, comme tous, un amour tout libre; mais aussitôt il le met sous clef. Je le vois tournant cette clef, ouvrant et fermant. « Je ne suis pas tant vieux. Quel bonheur d'être aimé pour soi ! » Il ouvre donc. « Oui, mais j'ai vu rôder un jeune galant par ici; une jeunesse se laisse aisément tromper. » Il ferme donc. « Fou que je suis; la contrainte lui donnera de l'humeur. Elle sera triste en me voyant; elle sera moins belle. Je ne verrai plus ce gracieux mouvement de l'oiseau qui se fie. » Il ouvre donc. « Attention ici. Je ne veux pas être dupe. Suis-je pas son bienfaiteur ? Elle me doit de m'aimer. Elle est honnête; elle me comprendra. » Il ferme donc. « Fou que tu es, si elle te comprend, à quoi sert cette clef ? » Il ouvre. « Mais la vertu veut soutien. » Il ferme. « C'est donc vertu de m'aimer ? Non; je veux que ce soit agrément. » Il ouvre. Il ferme. Il ouvre. Tel est le monologue de l'amoureux.

Nul maître n'est aimé. Cela ne se peut. De tout ce qui est forcé, la grâce du cœur se retire. L'esclave n'est point belle. Elle ne sait plus l'être. Le privilège de l'amour partagé est qu'il éclaire la beauté. L'amour fait fête. Et, au rebours, l'imitation du bon accueil est contrainte et triste. Nul ne s'y trompe. Quel reproche au maître, et quel mépris, même sans y penser, quand la

seule présence éteint le feu du regard ! Quelle vengeance que ce fard et brouillard de l'ennui qui vous emmène à mille lieues ! Sans qu'on y pense, oui. Mais encore mieux si l'on y pense. « S'il me veut contre mon consentement, que veut-il de moi ? Ce n'est point moi qu'il aime, c'est lui. » Et, de l'autre côté, une âme noble méprise ce qui est esclave, et ne peut l'aimer. C'est donc ce qui veut et ne veut pas, c'est la nature propre et intime, c'est l'âme qu'il aime. Et nous voilà au pays du Tendre, tant moqué; mais chacun y va. Qui aime obéit; mais qui désire ne peut obéir. Il faut donc que le désir soit surmonté. Oui, en Marinette et Gros-René. Les amoureux sont métaphysiciens; ils ne peuvent porter la contradiction. Dante la résout dans le ciel des esprits. Mais le toucheur de bœufs aussi. C'est de l'âme libre que chacun est amoureux. Platon, en se jouant, le disait.

Là-dessus vous doutez. Faites donc l'autre épreuve et achetez l'amour. L'amour qui ne s'élève point s'abaisse. Vous sentirez une fureur d'humilier et d'avilir. Votre vengeance porte justement où l'amour n'a pu atteindre. Cet orgueil qui me brave feindra au moins de s'humilier. Feindra ! Tous les vices et tous les crimes vont à briser ce petit mot. Car le soupçon est comme le bourreau. Il force; il obtient tout; et ce tout n'est rien; le soupçon sait très bien tout cela, ce qui ne l'arrête pas dans sa fureur d'essayer et d'éprouver. On a décrit assez les expériences qui ont la douleur pour moyen. On n'a guère décrit le moyen du plaisir; on ne l'ose point. C'est pourtant ainsi que l'on se venge de la beauté insensible. Aussi je ne dirai pas du tout que qui veut faire l'ange fait la bête; mais bien plutôt que qui n'a point su faire l'ange fait la bête et pis que la bête. Et le remords, d'avance, d'abaisser ce que l'on voudrait élever, n'est pas ce qui pique le moins. Cette loi admirable, d'après laquelle chacun se punit, et trop, est pressentie par la moindre coquette. C'est ainsi et par ces pensées qu'elle s'éclaire et s'éteint comme un ciel d'avril, éprouvant la générosité de ce maître trop fort, à qui elle voudrait se fier toute. En ces jeux le sérieux menace toujours, parce que le drame éteint toutes les lumières. D'où j'ai compris la folle Jessica et ses sœurs innocentes, et enfin que la frivolité est chose plus sérieuse qu'on ne croit.

Mai 1926.

L'EXISTENCE

On conte que Hegel, devant les montagnes, dit seulement : « C'est ainsi. » Je ne crois pas qu'il ait retrouvé dans la suite cette sévère idée de l'existence, qui à ce moment-là lui apparut dans sa pureté. Ce poète cherchait l'esprit partout, essayant, comme il l'a dit, de mener à bien une sorte d'immense théodicée. Ce que ce puissant génie a porté si loin, nous l'essayons tous. Nous voulons croire que l'existence peut être justifiée; aussi faisons-nous reproche à cette pierre qui tombe et qui n'a point d'égards, à cette pluie qui tombe et qui n'a point d'égards. Juin nous est un dieu subalterne, qui a des devoirs envers nous. « C'est que Dieu est irrité », dit le prêtre. Mais comment prendre pour une punition, ou seulement pour un avertissement, cette aveugle distribution de pluie, de vent et de soleil ? Les éléments sont secoués; ils se frottent et se heurtent; tourbillon et orage ici, éclaircie là. Ne cherchez pas un sens à ces mouvements élémentaires; ils dansent comme ils dansent; c'est à nous de nous en arranger; à nous de lancer là-dessus nos projets et nos barques.

Le spectacle des montagnes donne quelque idée du fait accompli, par cette masse qu'il faut contourner; mais cette immobilité nous trompe encore; car nous nous y accoutumons; et à force de penser que c'est ainsi, nous croyons comprendre qu'il n'en pouvait être autrement; ces masses butées ont une sorte de constance; nous les prenons pour des individus; ce ne sont pourtant que des amas; chaque caillou et chaque grain de sable est heurté de partout, se loge où il peut, et n'y reste guère. Toutefois il faut jeter les yeux sur une longue durée pour arriver à voir couler les montagnes. Les solides nous trompent toujours par une sorte de visage qu'ils offrent. Celui qui ne voit que la terre est toujours superstitieux; il cherche quelque sens en ces formes qui persistent. Et même le fleuve coule toujours dans le même sens. Si l'on veut former quelque idée de l'existence pure, c'est plutôt la mer qu'il faut regarder. Ici une forme efface l'autre; un instant efface l'autre. On voudrait parler à la vague, mais déjà elle n'est plus; tout cela se

secoue et ne vise à rien. Chaque goutte est poussée ici et là; et les gouttes sont faites de gouttes; ne cherchez point de coupable. Ici est le champ de l'irresponsable. Chaque partie nous renvoie à d'autres, sans aucun centre. « *Tumulte au silence pareil* »; ainsi parle le poète de ce temps-ci. Pesez cette parole, si vous pouvez. L'homme a donc enfin compris ce murmure qui ne dit rien ?

Il y a beau temps que l'homme l'a compris. Le marin se fie depuis des siècles à cette chose qui ne veut rien, qui ne sait rien, qui se heurte à elle-même sans fin. Le paysan est timide à côté; il craint parce qu'il espère. Le marin a jugé cette masse fluide, évidemment sans projet et sans mémoire; et, parce qu'il ne peut espérer rien d'elle, il ne compte alors que sur lui-même. « Il avait un triple airain autour du cœur celui qui le premier se confia à la mer, lui et sa barque »; ainsi parle le poète latin; mais cette remarque est d'un paysan. Au contraire l'audace devait naître sur cette bordure des flots, car on y voit clair, assez pour voir qu'il n'y a rien à y voir; cette totale indifférence donne confiance, parce que, devant cette agitation qui ne nous veut ni mal ni bien, l'idée de fatalité se trouve effacée. Les formes terrestres règlent d'avance ce que nous pouvons faire, d'où cette vie païenne, autrement dit paysanne, qui se meut selon le permis et le défendu. La mer nous révèle un autre genre de loi, instrument et moyen pour l'audacieux. D'où il faut revenir, et juger, solide ou non, cette étendue sans fin de l'existence, de l'existence qui n'est ni parfaite ni imparfaite, qui ne nous aime point, qui ne nous hait point, qui est seulement mécanique, et par là gouvernable autant qu'on en saisit l'aveugle jeu. Il est bien remarquable que finalement la physique des liquides ait expliqué les solides et ait servi à défaire ce visage immuable et trompeur que font voir les choses de la terre. Plus l'homme étend ce cercle de l'existence pure, plus il la rapproche de lui-même, jusqu'à la voir circuler en ce monde humain et dans sa propre vie, plus aussi il est fort.

12 juin 1926.

EXERCICES DE VOLONTÉ

Les examens sont des exercices de volonté. En cela ils sont tous beaux et bons. Ceux qui s'excusent de ce qu'ils sont timides, troublés, vidés par l'angoisse s'excusent très mal; ces fautes, de trop espérer, de trop craindre, enfin de ne point se gouverner virilement, sont les plus grandes fautes et peut-être les seules fautes. Je passerais encore sur l'ignorance, ou, mieux, je chercherais ce que le candidat sait, et je le pousserais là-dessus. Mais devant un garçon ou une fille qui sait, qui dirait bien, et qui se trouve paralysé par une grande peur, quelle opinion voulez-vous que j'aie ? Il est trop facile de raisonner bien quand on n'a rien à gagner ni à perdre. Que l'on commence par là, c'est très bien. L'école est belle à voir parce que les fautes n'y ont point de grandes conséquences; ce n'est qu'un peu de papier perdu. Mais qu'un garçon qui a fait cent problèmes de mélanges, et qui n'y trouve plus de difficultés, soit capable, au jour de l'examen, de déraisonner en ces mêmes problèmes, ou que, trouvant d'abord la solution correcte, il soit pris soudain comme de vertige, et gâte tout, voilà d'humiliantes expériences. De même un tireur qui s'est exercé très bien sur des sangliers de carton, le jour où il doit sauver sa vie, c'est ce jour-là qu'il tire à côté. Savoir, et ne point faire usage de ce qu'on sait, c'est pire qu'ignorer. L'ignorance n'est rien; elle ne fait connaître aucun vice de l'esprit; au contraire la faute par émotion fait paraître un esprit inculte, et je dirai même un esprit injuste.

Qu'est-ce qu'un esprit juste ? Pesez cette forte expression, et si naturelle. Elle veut dire ceci, c'est que, quand un homme se trompe sur ce qu'il sait, c'est qu'un grand orgueil l'irrite, c'est qu'il se sent atteint en sa majesté, comme ces enfants tyranniques qui ne savent pas attendre. Le langage commun dit aussi qu'un homme se trompe, et cette expression est belle. C'est qu'alors il se jette de tout son poids sur ses délicates et fragiles pensées. Or, si j'attaque selon cette fureur une serrure difficile, la serrure se défend assez bien et règle mes mouvements malgré moi; au lieu que mes pensées ne se tiennent pas seules; elles n'ont que moi pour les porter; elles ne

naissent, elles ne se conservent que par une attention bien gouvernée; on peut même dire qu'elles périssent par le seul désir; et c'est la loi humaine la plus sévère peut-être, et la moins connue, que la moindre trace d'orgueil ou d'ambition nous fait sots.

L'esprit de famille est profondément barbare. C'est l'effet de passions fortes, et qui croient naturellement que tout leur est dû. Lorsque l'enfant vit principalement selon cette politique du cœur, il compte toujours dans la suite sur l'amitié; il en cherche les signes. Tout seul alors dans la salle d'examen, loin de cette chaude faveur à laquelle il est accoutumé, il est comme un solliciteur dans l'antichambre. Il contemple, si l'on peut dire, sa propre impuissance, ce qui n'est pas bon; pis encore, il s'indigne de n'être pas aimé. Il attend l'heure de l'ambitieux, l'heure où il plaira sans mériter. Or il l'attendra longtemps, il l'attendra toujours; car le monde humain trompe par un commerce de grimaces, mais il attend des services, et une valeur de gouvernement. C'est pourquoi l'épreuve de l'examen est utile et juste; et en dépit de faciles déclamations, celui qui ne l'a point surmontée n'en surmontera aucune autre; non point tant par la paresse et l'ignorance que par un genre d'infatuation, et par cet infatigable cri : « Moi ! Moi ! » Or, ce cri émeut un père, une mère, quelquefois même le professeur ordinaire, et n'importe qui un petit moment; mais le problème est sourd et muet.

20 juillet 1926.

DOULEURS ET MALHEURS

Presque tous les maux sont imaginaires. Je laisse les douleurs du corps, cuisantes, mordantes, brutales; celles-là n'ont pas besoin de pensée. Encore faudrait-il voir. La plupart des douleurs ont pourtant besoin de loisir. Il est à croire qu'un tremblement de terre fera oublier un mal de dents, et on peut parier que le rhumatisant, s'il n'est paralysé que par la douleur, courra très bien devant le feu ou l'eau. On peut donc aller jusqu'à dire que beaucoup de douleurs seraient adoucies et peut-être effacées, si l'attention se portait ailleurs. Mais

il y a une crainte de la douleur qui fait justement qu'on l'épie, qu'on s'applique à la prévoir, à la mesurer, je dirais presque à la goûter. Pour l'extrême douleur, on pourrait la comparer à un ver coupé; les parties successives de la douleur ne communiquent plus entre elles; la conscience est comme hachée en petits morceaux.

Il me semble que les grands malheurs font à peu près le même effet. On sait que, dans les terreurs paniques, tous fuient sans penser. L'excès de la crainte abolit la crainte. Il ne reste que des signes, à la vérité bien touchants pour le spectateur; mais une panique n'a point de spectateurs. Relisant ces temps-ci des scènes de la Guerre de Trente ans, je voulais former l'idée d'une ville prise et saccagée, hurlements, incendies, massacres; mais il est clair que tout ici est imaginaire. Le boutiquier qui fuit, emportant son or, et qui voit la mort à toutes les issues, n'a point le temps de penser. C'est plutôt aux approches de ces terribles armées que la peur s'élevait comme une rumeur; et c'est au commencement, quand elle laissait loisir, qu'elle torturait sans doute le mieux. Dès que les malheurs se précipitent, ils forment comme un trou d'ombre, et une mort anticipée. Si l'on en revient, le bonheur d'être sauf l'emporte sur les plus atroces souvenirs. Mais y a-t-il même des souvenirs ? L'exemple de l'accident de Montaigne, confirmé par tant d'autres, fait voir que l'on n'a pas de souvenir de ce qu'on n'a pas eu le loisir de mettre en forme au moment même. Jeté bas de son cheval, et revenu à lui après un assez long évanouissement, Montaigne n'a jamais pu retrouver en sa mémoire les incidents qui avaient précédé le choc. L'extrême terreur produit vraisemblablement les mêmes effets que le choc; aussi n'est-elle point goûtée dans le moment, et ne peut-elle point l'être non plus par souvenir. En sorte que le réel le plus terrible n'est pas, il s'en faut bien, ce qui nous épouvante le plus. Rien n'est comparable, je crois, pour la terreur, à cet effort d'imaginer une catastrophe dont on n'a aucune expérience. C'est alors la peur sans mesure, d'autant que, puisque tout est imaginaire, on n'a point la ressource d'agir; et, comme disait Descartes, il se peut que l'irrésolution soit, de tous les maux, le plus difficile à porter.

Je pense à Descartes parce que, dans ces récits de guerre, c'est lui que je voulais retrouver. Il servit volon-

tairement, et la guerre n'était pas douce en ce temps-là; elle ne l'est jamais. Je suppose que ce penseur étonnant avait son imagination pour ennemie, comme dit Stendhal, et qu'il trouvait soulagement à s'approcher du malheur. Son mal familier était une fièvre lente qui le consumait. Or une petite inquiétude suffit pour entretenir cette perfide maladie. Au lieu que, dans les dangers réels, on a plutôt des transes que des pensées. On ne sent plus alors cette humiliation de l'attente qui ne peut rien; on s'installe au plus près du malheur. Ce mouvement est proprement guerrier. Les crimes sont aussi comme une course vers un malheur certain. Par impatience d'attendre, l'on se jette. D'où l'on peut comprendre une fois de plus que la peur ne détourne point de la guerre, mais au contraire y précipite. Au reste le vif mouvement d'un homme piqué à l'improviste fait bien voir que la prudence n'est pas si naturelle qu'on croirait; car la convulsion n'est nullement mesurée, et n'a point pour fin, ni pour effet, d'écarter le danger. L'épine du rosier ne griffe point, mais c'est l'imprudent qui se griffe par une manière violente de fuir. Ceux qui tuent les chevaux n'ont qu'à les piquer au poitrail et à tenir ferme; cette puissante machine de muscles se poignarde elle-même, par le sursaut.

15 août 1926.

RAISON

Je conçois un chasseur qui, partant dès le matin, aperçoit des signes qu'il croit contraires, et revient aussitôt au coin de son feu. Un certain vent, un terrain trop mouillé, il n'en faut pas plus. Souvent l'allure des chiens décide de tout; leur manière de quêter, de se rouler, de se secouer est un signe suffisant quelquefois pour un chasseur paysan, qui a le choix de l'heure et qui ne manque pas d'autres travaux. Le vol et les cris d'oiseaux comme les corbeaux et les geais annoncent que la paix du bois a été troublée déjà par quelqu'un. La chute des feuilles suffit pour mettre tout le gibier en alerte. Les pêcheurs connaissent aussi de ces signes, et souvent inexplicables. La couleur et le reflet de l'eau

indiquent souvent la bonne position et la mauvaise. Ceux qui ont guetté l'écrevisse savent qu'il y a des heures favorables. Quelquefois l'homme habile comprend par les causes, quelquefois non. Et parce que les circonstances concourent toutes, il s'applique naturellement à les percevoir ensemble, et, mieux, à les goûter et flairer selon leur mélange. C'est se fier au pressentiment, et cette méthode est naturelle.

Elle pèche pourtant en ceci que l'homme qui prédit l'événement fait lui-même partie de l'événement, ce qui fait que la prédiction devient cause. Il faut aller jusqu'à dire qu'une prédiction est quelquefois vérifiée par cela seul qu'on y croit. Par exemple un chasseur qui, parce qu'il aurait vu un corbeau à gauche, se dirait : « Je ne tuerai rien aujourd'hui », et aussitôt rentrerait à la maison, s'il se trompe, qui le détrompera ? Remarquez que cette expérience n'est pas négative seulement. A chaque fois qu'il rentre chez lui devant le même signe, mécontent et sans courage, il se marque lui-même, inscrivant en sa mémoire le signe et la tristesse ensemble; ainsi d'année en année, il deviendra plus crédule, et même jusqu'au fanatisme, je veux dire qu'il considérera comme une sorte d'injure l'essai d'un autre qui tentera de se moquer du signe; et en effet si l'autre réussit, lui sera ridicule. C'est un mouvement naturel d'empêcher, par menace et même par violence, toute expérience contre ce que l'on croit. On ose à peine mesurer la puissance d'une idée fausse.

Mais suivons celui qui essaie contre le signe, et qui le sait. Je suis assuré qu'il essaiera mal. Soit qu'il hésite, soit qu'il surmonte l'hésitation par la colère, il n'aura toujours point cette souplesse du bonheur, qui fait que l'on esquive, que l'on court bien, que l'on vise bien. Le moindre échec sera un signe encore. Qu'on suppose maintenant un chef agissant contre une prédiction, à laquelle il ne veut point croire, mais à laquelle ceux sur lesquels il compte croient déjà un peu. Quel chef l'osera ? Quel chef, s'il l'ose, sera lui-même et tout entier à son propre service ? Combien de fois arrivera-t-il, dans les choses humaines, que le prophète de malheur ait tort ?

Parvenu à ce point, et mis en demeure de croire par d'autres raisons ce qu'il a juré de ne point croire, l'homme libre comprend quelques-unes des conditions

de la pensée juste, et quelquefois s'en effraie. Car il faudrait n'approuver point ceux qui cherchent le vrai, et de bonne foi, par d'autres moyens que par le calcul ou l'expérience mesurée. Car, sans compter même les oracles, il y a mille manières, que l'expérience soutient, de savoir par des enivrements ou par des somnolences. Ce qui étonne ces thaumaturges, c'est l'indifférence résolue du sage devant ces découvertes qui sont dues à une sorte de folie. Car, justement parce que l'on cherche de bonne foi, il faudrait détourner la confiante jeunesse d'écouter ce qu'ils disent, et même de se faire seulement témoins de ce qu'ils prouvent. Car qu'ils tombent juste quelquefois et même souvent, il ne faut point s'en étonner; il faut même le prévoir, et avec cela vouloir l'ignorer, ce qui fera bouillonner le sang fanatique. Par ces raisons, et par d'autres, qui feraient des volumes, j'avoue que ne je fixerais pas mon regard sur une cuiller d'argent ni sur une mare d'encre, quand on me promettrait de me faire voir par ce moyen de grandes et importantes vérités. Je ne tournerais point non plus comme les derviches, quand quelque grand secret serait à ce prix. Je crois, en d'autres termes, que la raison passe avant la vérité.

15 octobre 1926.

LA TOUSSAINT

Il n'est pas étonnant que la Toussaint et la fête des morts, qui ne sont qu'une seule fête en deux pensées, se trouvent placées en ce moment de l'automne où il est clair que tout se défait, et que rien ne s'annonce encore. Tout s'efface par cette pluie infatigable, mais tout n'est pas effacé; ces feuilles retournent aux éléments, mais elles signifient encore ce qu'elles furent. Ainsi notre pensée remonte contre le temps et médite sur l'irréparable. Et, parce que le spectacle des choses règle nos pensées bien plus que nous ne croyons, nous voilà à commémorer.

Une même fête, disais-je, en deux pensées. Car il est naturel que la méditation commune se porte vers les morts qui furent modèles, et que la légende a déjà noblement ensevelis. La mort par eux se trouve purifiée et

même belle. Aux saints la première pensée, la plus facile. Mais la commune sagesse a déjà beaucoup gagné depuis le temps où l'on célébrait Hercule, par cette idée admirable qu'il y a bien plus de saints qu'on ne peut dire, et que les moins illustres ne sont pas les pires. Ce mouvement de réflexion ramène déjà à l'ordinaire de la vie, aux œuvres cachées, encore mieux, aux vertus méconnues. D'où l'on célèbre ensemble tous les saints. Telle est la première idée. L'autre est plus près de nous encore, et veut joindre à tous les saints tous les morts par une sorte de pardon. Les morts, selon une antique tradition, attendent sépulture, et même sont redoutables tant qu'ils n'ont point sépulture. Entendez qu'il n'est point facile de penser aux morts avec piété tant qu'on n'a pas retrouvé le visage qu'ils doivent avoir, celui qu'ils méritent. Or ils l'ont brouillé de mille manières, par l'humeur, par l'âge, par la maladie, par toutes les cicatrices des coups reçus, qui ne sont point d'eux. Il faut donc retrouver ce modèle d'eux-mêmes, que leur vie souvent nous cache. Ici est cachée, avec l'idée de sépulture, la grande idée de résurrection. Il faut que les morts cessent d'être morts; car être mort n'est rien. Ce devoir de penser aux morts, mais comme à des êtres vivants et réels, conduit fort loin. D'autant que cette charité, qui veut qu'on les retrouve en leur puissance d'exister, en leur vertu au sens plein du mot, ne trouve pas ici cette apparence que les vivants tendent toujours. Les morts ne font plus de fautes. La commémoration va donc à purifier, à glorifier, ce qui est bien mieux que pardonner. Il ne nous faut maintenant qu'un peu d'attention, et d'attention à ceci que ce n'est jamais par leur puissance d'être que les hommes sont méchants, mais plutôt par les blessures de rencontre; ainsi leur méchanceté n'est point d'eux; c'est comme un malheur qu'ils ont rencontré. Ou bien c'est un vêtement qui s'est posé sur eux, non point attaché à eux. Et c'est leur être propre que nous voulons retrouver. C'est donc le temps de laver et purifier en notre esprit les images chères, à l'imitation de cette pluie infatigable.

Cette harmonie des fêtes avec les saisons me conduisait encore à remarquer autre chose. Il se trouve qu'à ces deux fêtes il s'en est joint une troisième, qui ramène notre pensée aux morts de la guerre, à tous les morts

de la guerre, et pour un autre grand pardon. Le calendrier ainsi ne cesse pas de s'orner selon la saison; et ce n'est point miracle. Cette guerre, qui fut toute de passion, devait finir par la fatigue, et au soir de l'année. Souvenez-vous. Ce sommeil des jours, ce brouillard, ce sol boueux où le pas le plus violent est le plus promptement arrêté, tout cela ensemble conseillait la paix, et, bien mieux, imposait déjà comme une trêve et une attente; d'où les pensées aussi prenaient un autre cours. Une seule fête donc maintenant, en trois journées, en trois pensées. Ici, à ce troisième moment, il n'est plus question de pardon aux morts, mais bien clairement de pardon à soi. Et cela ne peut aller sans quelque ferme résolution. Aussi clair et aussi libre, ce retour de peine, que bientôt le bruit des charrettes sur la terre durcie. Car il est dans l'ordre que l'on revienne du souvenir à l'action, et c'est là que le piquant hiver va promptement nous rappeler.

1er novembre 1926.

VŒUX

Tous ces souhaits et tous ces vœux, floraison de janvier, ce ne sont que des signes; soit. Mais les signes importent beaucoup. Les hommes ont vécu pendant des siècles de siècles d'après des signes comme si tout l'univers, par les nuages, la foudre et les oiseaux, leur souhaitait bonne chasse ou mauvais voyage. Or, l'univers n'annonce qu'une certaine chose après une autre; et l'erreur était seulement d'interpréter ce monde comme un visage qui aurait approuvé ou blâmé. Nous sommes à peu près guéris de nous demander si l'univers a une opinion, et laquelle. Mais nous ne serons jamais guéris de nous demander si nos semblables ont une opinion, et laquelle. Nous n'en serons jamais guéris, parce que cette opinion, dès qu'elle est signifiée, change profondément la nôtre.

Chose digne de remarque, on se trouve plus fort contre une opinion appuyée de raisons, et en paroles explicites, que contre une opinion muette. Le premier genre d'opinion, qui est conseil, il faut souvent le mépriser; l'autre, on ne peut le mépriser. Il nous prend plus bas; et, comme

nous ne savons pas comment il nous prend, nous ne savons pas nous en déprendre. Il y a de ces visages qui portent affiché comme un blâme universel. En ce cas, fuyez si vous pouvez. Car il faut que l'homme imite l'homme; et me voilà, par le jeu de mon visage et sans que je puisse m'en rendre compte, me voilà moi aussi à blâmer. A blâmer quoi ? Je n'en sais rien. Mais cette couleur triste éclaire toutes mes idées et tous mes projets. Je cherche des raisons en ces idées mêmes et en ces projets mêmes. Je cherche des raisons et j'en trouve toujours, car tout est compliqué et il y a des risques partout. Et, comme enfin il faut agir et se risquer, quand ce ne serait que pour traverser une rue, j'agis sans confiance, c'est-à-dire moins vivement, moins librement. Un homme qui a l'idée qu'il va se faire écraser n'est point aidé par là, mais au contraire paralysé. Dans les affaires plus longues, plus composées, plus incertaines, l'effet de ces pressentiments que l'on reçoit d'un visage ennemi est encore plus sensible. Un certain œil sera toujours sorcier.

J'en reviens à cette fête de la politesse, qui est une importante fête. Dans le temps où chacun regarde cet avenir sur carton, que le facteur nous apporte, il est très mauvais que ces semaines et ces mois, que nous ne pouvons connaître tels qu'ils seront, soient teints d'humeur chagrine. Bonne règle donc, qui veut que chacun soit bon prophète ce jour-là, que chacun élève les couleurs de l'amitié. Un pavillon au vent peut réjouir l'homme; il ne sait pas du tout quelle était l'humeur de l'autre homme, de celui qui a hissé le pavillon. Encore bien mieux, cette joie affichée sur les visages est bonne pour tous; et, encore mieux, de gens que je ne connais guère; car je ne discute pas alors les signes; je les prends comme ils sont; c'est le mieux. Et il est profondément vrai qu'un signe joyeux dispose à la joie celui qui le lance. D'autant que par l'imitation ces signes sont renvoyés sans fin. Ne dites point que la joie des enfants est pour les enfants. Même sans réflexion, même sans affection aucune, nous faisons grande attention aux signes des enfants; chacun ici est nourrice; chacun commence ici le jeu d'imiter en vue de comprendre, par quoi on instruit les enfants.

Ce jour de fête vous sera bon, que vous le vouliez ou non. Mais, si vous le voulez, si vous retournez de toutes

les façons cette grande idée de la politesse, alors la fête sera vraiment fête pour vous. Car, disposant vos pensées selon les signes, vous prendrez quelque forte résolution de ne jamais lancer, le long de ces mois à venir, aucun signe empoisonné, ni aucun présage qui puisse diminuer la joie de quelqu'un; ainsi d'abord vous serez fort contre tous ces petits maux qui ne sont rien, et dont la déclamation triste fait pourtant quelque chose. Et, par ce bonheur en espoir, vous serez heureux tout de suite. C'est ce que je vous souhaite.

20 décembre 1926.

CANDIDE

La neige tombe. Aussi loin qu'on puisse voir ce n'est que changement monotone en apparence, variété sans recommencement si l'on regarde mieux; il n'y a point deux flocons qui aient la même forme, ni deux flocons qui suivent la même route. Quelquefois on devine un souffle d'air d'après un mouvement du blanc rideau; mais regardez plus attentivement, vous devinerez d'après ces chutes sinueuses l'air continuellement tordu, tourbillonnant, plein de remous. Par choc ou par fusion ou par congélation peut-être, au contact de ces filets d'air chaud et d'air froid entrelacés, de fragiles existences naissent, grandissent et meurent en un moment; mais aucune d'elles n'est rien en elle-même, toutes sont par les voisines et se défont par les voisines; c'est le royaume de rencontre; chaos et désordre. L'esprit en est comme hébété; oui, l'esprit nourri et trop nourri d'apparences stables et qui lui ressemblent. Uniformes, fonctions, temples, discours, tout recommence le même. L'esprit adore ce monde ordonné. Il me plaît de savoir d'avance ce que sous-préfet dira, ce que curé, pasteur, rabbin dira. D'avance les saisons je les sais, et même les éclipses, d'après l'idée. Je calcule, et le monde obéit. Ce monde est le miroir de ma raison. Je suppose un ordre et de grands desseins en toutes ces choses, et la subordination des parties à quelque ensemble bien composé. Ce n'est pas comme cette neige.

Cependant elle tombe. Elle me déroule l'existence nue.

Pangloss n'entend point cela; il refait la bonne chanson. « Vêtement pour les maisons et pour la terre. O le bon duvet ! Chaque feuille en reçoit le plus qu'elle peut dans son creux comme dans une corbeille. Il est vrai que cette branche vient de casser sous le poids; mais ce n'est qu'un désordre particulier; la loi est bonne. » Rêverie faible. La loi n'est ni bonne ni mauvaise. Il s'est produit quelque chose comme ceci. Le soleil remontant a chauffé nos terres tempérées; l'air plus chaud et plus léger à ce contact s'est élevé et raréfié; un air plus froid et venant du nord a roulé dans ce trou d'air; il s'est mêlé à l'air chaud par entrelacement et replis; sur ces surfaces contournées l'eau qui se trouvait en vapeur dans l'air chaud, se change en dentelles liquides, aussitôt gelées, qui s'accrochent à d'autres et tombent selon le poids et le volume, sans aucun droit à l'existence, ni sans égards d'aucune sorte. Ici rien ne vaut rien; tout est égal. Selon ce qui l'environne, la parcelle liquide se condense ou s'évapore, tombe ou s'élève. A ce spectacle l'entendement s'éveille, déchire les lois d'apparence, et découvre la loi.

Voltaire vivait selon les lois de l'apparence lorsque, vers le milieu de ce siècle-là, et par le frottement de l'existence sans dessein, tout d'un coup la ville de Lisbonne fut abattue comme un château de dominos, et là-dessous dix mille créatures humaines indifféremment écrasées, le meilleur et le pire selon la même loi des pressions et des résistances, aussi variée en ses effets que cette neige tourbillonnante. Pangloss naquit. *Candide* est le poème de l'existence fortuite, poème amer et durable. La *Henriade* était déjà morte, fade poésie selon l'idée. L'*Iliade* a vécu au contraire et vivra par ce tableau de la nécessité extérieure. « Les générations des hommes sont comme les feuilles des arbres. » « Les Troyens s'élevèrent comme une tempête de paille et de poussière à la rencontre de deux vents. » Ici la comparaison n'est pas un jeu. Voltaire, laissant ce qui n'était plus que jeu, a livré au vent une poussière d'honnêtes gens, de voleurs et de rois; et c'est *Candide*.

Grande chose. Voltaire n'a pu porter l'idée; mais du moins il l'a formée. Voltaire n'était ordinairement que raison; il suivait et adorait Newton en ses majestueuses lois, qui ne sont au vrai que des abrégés. Il n'en savait pas assez pour ramener tout l'univers des choses aux frotte-

ments, chocs et échanges d'une partie, aussi petite qu'on voudra, avec ses voisines, selon la mâle sagesse de Descartes. Encore bien moins aperçut-il que cette aveugle nécessité sommait l'homme de vouloir. Du moins il refusa un moment cette raison d'État, masquée en raison universelle, et qui tue dix mille hommes pour le bien de l'ensemble. Ce jour-là il prit de l'humeur, et de l'humeur fit entendement. Œuvre mêlée; œuvre d'homme.

12 janvier 1927.

DESCARTES ET SPINOZA

On a célébré Spinoza ces jours passés; je me suis uni en pensée à ces pieux discours; il n'y eut peut-être jamais de républicain si décidé que ce profond penseur; et il est beau et rare de voir qu'une grande âme refuse tout pouvoir et s'en tienne à la justice. Sur le système, et sur cette transparence impénétrable, il y a trop à dire, et c'est trop lourd pour ces feuilles volantes.

Je veux dire pourtant que les petits-neveux de Descartes tiendront toujours comme étrangère à leur climat cette unité inexprimable et redoutable qui rassemble esprit et corps, tous deux dès lors méconnaissables. Je crois savoir ce que c'est que la loi de l'existence, et qu'elle est sans égards, par cet immense jeu des chocs, des frottements et de la nécessité absolument extérieure; dont l'océan est l'image, l'océan qui ne veut rien, et qui n'est rien que mobile poussière d'être, que glissement et repli et retours et balancements. Qu'il n'y ait point de dessein là-dedans ni aucun genre d'esprit, je le veux, je m'y tiens. Cette indifférence est ce qui porte le navire, et l'idée de cette indifférence est ce qui porte le navigateur. Maintenant que cela soit encore divin, c'est-à-dire ait valeur, c'est trop. L'idée cartésienne de l'étendue se trouve niée par là; nous revenons à mêler la chose et l'esprit. Cette chose qui sait où elle va, et qui n'en va pas moins à la manière des machines, cela ramène l'avenir tout fait et le destin mahométan. Au rebours tout esprit, autant qu'il a de perfection, est donc encore machine, et somme d'idées strictement ajustées. Tout est fait et tout est pensé.

La philosophie héroïque de Descartes se donnait de l'air, et coupait tout cet Univers en deux et même en trois, machine, entendement, vouloir, regardant d'abord à écrire correctement la situation humaine, et laissant à Dieu d'achever le système, ce qui est un autre genre de piété, non petit.

Balzac, rapportant sans doute l'étonnante parole d'un voyageur, a dit du désert que c'est Dieu sans les hommes. Cela peut aider à comprendre la religion juive et aussi la mahométane, et enfin cette orientale Unité, qui est l'opium de l'esprit peut-être. Devant une terre immense, de sables et de rochers et sous l'immense coupole, l'homme se trouve écrasé et résigné. Actif seulement par la colère, qui est une tempête de sable aussi. D'où, par réflexion, ce culte prosterné. Et, par une réflexion encore plus poussée, cet amour de la puissance infinie comme telle.

Les Grecs respiraient mieux devant la nécessité maritime, aveugle et maniable. D'où aussi cet Olympe politique, où les dieux disputent, ce qui laisse un peu de jeu à l'action raisonnable. Et j'aime assez ce jeu ambigu des oracles, autour desquels on tournait comme autour de récifs, de loin visibles. D'où l'homme était ramené à lui-même, et d'où Socrate enfin prenait le courage de penser. Ignorance reconnue, puissance reconnue, risque mesuré. C'est ainsi qu'Ulysse aborde à l'île des Phéaciens. Un moment après l'autre, et ne jamais prévoir sans faire, c'est une sagesse courte et forte. Épictète disait rudement : « Ne t'effraie pas de cette grande mer, il suffit de deux pintes d'eau pour te noyer. » En suivant cette idée, je dirais que le nageur n'a jamais que ces deux pintes d'eau à surmonter. Si grand que soit l'Univers, il ne me presse que selon ma petite surface. Je le divise, et par là je le possède. Plus on se tient ferme à cette idée, qui est de mesure humaine, et plus les tourbillons de Descartes apparaissent profondément différents de cette immense pensée Spinoziste, qui pense les vagues et tout le reste ensemble comme un grand cristal aux plans géométriques, où le philosophe se trouve enfermé et aplati comme une plante d'herbier. C'est penser selon Dieu. Mais il faut premièrement penser selon l'homme.

25 février 1927.

AMOUR ET HAINE

DESCARTES est le premier qui ait su dire que la passion de l'amour est bonne pour la santé et qu'au rebours la passion de la haine est une sorte de maladie. Le *Traité des Passions* est bon à lire, mais un peu difficile par le détail d'anatomie et de physiologie qui veut quelque préparation. Voici d'abord, en gros, l'idée étonnante et neuve qui oriente Descartes en ses recherches. Comme nous avons été enfants avant d'être hommes, nous conservons la trace de nos premières amours et de nos premières haines. Or, le petit être encore sans connaissances, que peut-il aimer, sinon la bonne nourriture ? Et que peut-il haïr sinon la mauvaise ? Au lieu donc d'appeler par gestes et par discours ce qu'il aime, au lieu de repousser de même ce qu'il hait, il commence bien plus bas, par des gestes intérieurs en quelque sorte, accueillant les sucs favorables par une aisance et une confiance dans les mouvements vitaux, qui précipitent la nutrition et la croissance. Et, au contraire, devant les choses nuisibles, comme mauvaise nourriture ou air empesté, il se ferme en quelque sorte, et même se contracte par une énergique nausée, ce qui va à ralentir la vie et presque à la suspendre.

Or, peu à peu, et à mesure qu'il apprend à connaître choses et êtres, il vient aussi à aimer ou à haïr des objets qui n'ont point de rapport immédiat avec les fonctions vitales, mais le pli est pris, de désirer comme de repousser. Les mouvements physiologiques qui ont été joints si constamment au premier amour et à la première haine sont encore joints, par la force de la coutume, à tout amour et à toute haine, même de l'ordre politique, moral ou religieux. Au reste les mots si expressifs comme répugnance, dégoût, horreur, ne sont pas moins naturels que la grimace du nez et de la bouche pour manifester l'esprit de secte et la condamnation de l'hérétique.

Certes, aimer en un homme, c'est bien autre chose que mieux respirer, mieux digérer, mieux assimiler; mais c'est tout cela premièrement. Et haïr, quand ce serait haïr l'injuste ou le méchant, c'est toujours premièrement et profondément se retenir de vivre. Méditez sur cette idée;

elle en vaut la peine. Tous les signes la confirment, et tous les gestes, et ces mille liens de la haine et de la colère, que l'on sent si vivement, et qui redoublent encore l'irritation. Car tel est l'entraînement de ces passions tristes que nous ajoutons encore cette tristesse au compte de l'ennemi. A celui dont la seule pensée nous rend littéralement malades, nous pensons sans bienveillance. C'est tout comme s'il nous détruisait par sa seule idée. Aussi peut-on suivre sur un visage une vieille rancune, comme on y suivrait un accès de foie. Et, au contraire, dans les moindres mouvements et jusque dans l'accent de l'amour, quel qu'en soit l'objet, et quand ce serait même l'amour de Dieu, on sent aussitôt comme une vie déliée et délivrée, enfin une allégresse, une aisance et une grâce.

Partant de là, on est conduit à vouloir se disposer en toute circonstance, plutôt selon l'amour que selon la haine. Mais comment faire ? La maxime de Descartes est ici que les mêmes actions auxquelles nous sommes souvent conduits par la haine peuvent aussi résulter de l'amour, ce qui revient à dire abstraitement qu'il vaut mieux agir par amour pour le bien que par haine pour le mal contraire; mais cette maxime n'est pas toujours aisée à étendre aux cas particuliers. Voici un cas assez simple. On élèvera mieux un enfant en méditant sur ce qu'il fait voir de bon qu'en étant attentif seulement à la faiblesse, à la frivolité, à la négligence, aux défauts enfin qu'il montre. Autres exemple; si vous enseignez le violon ne remarquez que les notes justes ou presque justes; laissez les fausses notes tomber dans l'oubli. Faites-y attention, cette règle n'est pas autre chose que la règle de charité. Mais il faut des années pour la découvrir en son immense étendue.

Une règle plus simple, d'abord plus à portée, et bien plus efficace que l'on ne croit, est de se former aux gestes de bienveillance, et d'abord de délier, en commençant par les mains et le visage, tous les gestes qui expriment un commencement de fureur, par exemple poings fermés, dents serrées, sourcils froncés. Ce n'est que politesse; mais la politesse est d'importance et a de grandes répercussions sur ce régime interne qui accompagne toujours les mouvements de l'amour et de la haine. Car par l'unité du corps humain, et la continuelle communication d'une partie à une autre, il est impossible que le dehors soit

changé sans que le dedans le soit aussi. En sorte qu'il y a une médecine du foie et de l'estomac par les gestes du bon accueil. Qu'on juge de ce que pourrait la vraie charité, même comme moyen de vivre vieux. Cette remarque est du même ordre que celle qu'on fait à l'enfant en colère : « Oh ! qu'il est laid ! » Retenez cette maxime : le geste gouverne l'humeur. Il est donc sage de rechercher toute occasion de politesse.

Mars 1927.

SUR LA PLAGE

Il y a des parties de la côte bretonne où les cultures, les haies et les bouquets d'arbres viennent border les rochers inhumains et l'océan sans moissons. Il n'y a qu'un petit sentier de douaniers entre le bout du sillon et le bruyant précipice. L'on peut ainsi, sur quelque petite plage et regardant vague après vague, se trouver adossé en quelque sorte au monde humain, tout marqué de signes, tout réglé et raisonnable, devant ce sable à demi liquide, où s'effacent les signes, et devant cette étendue en agitation qui refuse tout signe. Ici quelque chose prend fin et quelque autre chose commence. Ici finit l'empreinte humaine et le royaume de coutume, où l'esprit s'endort. Ici commence le chaos, où il faut que l'esprit s'éveille.

Souvent aux jours de fête on voit, comme en un théâtre, sur la plage courbe, paysans et citadins qui regardent la chose inhumaine comme un miroir où ils se reconnaîtraient. Un fort sentiment saisit ici l'homme, et éveille d'abord une attention sans espérance; toutes les pensées sont recouvertes et noyées; ici on ne sème point, on ne récolte point; mais il faut conquérir, et l'on ne peut garder; les vaisseaux n'ont point laissé de sillon ni d'ornière. Ici finit le royaume de providence, d'épargne, de fruit, de travail, où la constance cache si bien la loi. Ici se montre en tours et retours l'inconstante nature des choses, qu'on ne peut prédire, et qu'il faut comprendre. Constante et fidèle en cela; fidèle et sûre amie en cela seulement qu'elle ne promet point, qu'elle ne signe point d'alliance, qu'elle ne trahit point.

Les choses solides et labourables ont toujours une apparence de visage pensant; car on les retrouve; elles durent plus que nous. Ce sont des sphinx. Elles renvoient la solution à l'on ne sait quel terme; nous y sommes dupes du temps, du progrès, et de l'imperceptible usure, qui rend vains tous nos placements. Nous sommes ajournés; telle est notre exigeante patrie. Aussi qui ne se plaît à dessiner au bord de la vague des empires aussitôt effacés ?

La peur habite les bois. Tous les bois sont bois sacrés. Il faut croire, mais nul ne s'y fie. Devant la plaine liquide on ne peut croire, car on n'y voit point de ces signes muets. Les possibles ne nous guettent point, mais sous nos yeux ils s'enroulent et se déroulent; on y lit à travers, dans cette transparence; rien n'est mystérieux ni impénétrable; c'est la puissance nue; le moindre ourlet de vague est comme un raz de marée; rien n'est grand ni petit; le grand n'est qu'une somme de petits; tout est fait de ces gouttes inoffensives et sans dessein. Ainsi l'autre loi paraît, la pure loi de nature, en laquelle il n'y a ni punition, ni récompense, ni aucun genre de vouloir. La nature, enfin, n'a plus de visage; elle ne nous fait plus peur. Il y a de la sympathie dans la peur et toujours du respect; les animaux domestiques nous renvoient fidèlement, en leurs regards, cette double image de nous-mêmes. D'où ces cultes païens, qui vont si naturellement à la fureur, par l'imitation de l'idole. Or, il n'y a point de culte océanique. L'océan, grandeur étalée, par addition à elle-même, extérieure à elle-même, l'océan refuse le culte; mais il attire l'action immédiate et la précaution, non le respect. L'esprit d'examen est né et s'entretient sur cette bordure mouvante. Ceux qui ont dit que c'est le solide qui nous instruit n'ont pas poussé bien loin; dans le fait la physique des fluides est bien plus avancée que celle des solides. Devant l'océan instituteur, l'homme conçut la danse des atomes et des tourbillons. Oui, sortant des forêts pleines de dieux, l'homme au bord de la falaise reconnut son redoutable, mais fluide et maniable royaume. C'est alors qu'il osa penser.

1er avril 1927.

MON SEMBLABLE

L'IDÉE que je me fais de mon semblable est une idée. Ce n'est pas peu. Car ce sont les différences qu'il me jette au visage. D'après sa forme et ses mouvements, d'après son inimitable parler, d'après ce qu'il a vu et d'après ce qu'il voit, d'après ce qu'il sait faire, et encore d'après ce monde de secrets en lui, que j'ignore, je sais qu'il est autre et étranger. Mais je le veux semblable à moi, mon semblable; je le cherche tel; je ne me lasse point de frapper à la porte.

Par la géométrie je le reconnais mon semblable; et Socrate fit une grande chose le jour où il proposa le carré et la diagonale, tracés sur le sable, non point à Alcibiade ni à Ménon ni à quelqu'un de ces brillants messieurs, mais à un petit esclave qui portait les manteaux. Ainsi Socrate cherchait son semblable, et l'appelait dans cette solitude des êtres, que la société accomplit. Il formait donc cette autre société, de ses semblables; il les invitait, il les poursuivait, mais il ne pouvait les forcer; il ne pouvait ni ne voulait. Celui qui imite par force m'est aussi étranger qu'un singe. Celui qui imite pour plaire ne vaut pas mieux. Ce qu'attend Socrate, c'est que l'autre soit enfin lui-même, par intérieur gouvernement, et ne croie personne, et ne flatte personne, attentif seulement à l'idée universelle. A ce point, ils se reconnaissent, et se décrètent égaux. Une autre société se montre.

Musique et poésie font mieux encore parce que le corps y est. Que l'esprit y soit tout, et qu'il y retrouve sa géométrie en mouvement, en nombre, en accord, en symétrie, c'est beaucoup. Mais l'autre miracle est en ceci, qu'en tous deux, par l'accord du jeu vivant et de l'abstraite raison, le haut et le bas sont réconciliés; cela fait un grand moment, et une plus profonde reconnaissance. Ce n'est plus cette rencontre et expérience de l'esprit humain, ce qui est déjà beau; c'est la rencontre et expérience de la nature humaine, c'est-à-dire de l'humanité existante. L'immense société, et invisible, se fait sentir alors, comme aussi autour des monuments, des peintures, des dessins; plus silencieuse encore dans ce musée où retentissent des pas étrangers qui ne sont pas étrangers. Ces grands

témoins de mon semblable me mettent en société, aussitôt, avec cet homme que je ne connais pas, avec l'artiste qui est mort, avec ce peuple ancien qui nourrissait l'artiste. L'humanité existe.

Je ne remarque pas de tolérance dans les arts, ni non plus dans la géométrie. Cela me délivre de cette triste amitié qui voudrait me dire : « Vous êtes autre, et je suis autre; supportons-nous l'un l'autre, car nous ne pouvons mieux. » Par cette indulgence, tous les dons sont d'avance perdus. La grande amitié, la grande fraternité est plus exigeante. Gœthe a dit cette chose admirable : « Pardonner à tous, et même à ceux qu'on aime. » Admirable parole, parce qu'on ne peut la suivre. Car si quelqu'un se montre insensible aux arts, ou rétif devant la géométrie, on ne peut s'en consoler que si on le méprise. C'est demander trop, peut-être; mais on n'a pas le droit de demander moins. Le plus beau est, qu'avec toute la sévérité possible, on ne peut forcer, puisque c'est le libre qu'on veut. Ce qu'on veut c'est ce qui se fait soi-même; voilà mon semblable. Il refuse de l'être, et moi je veux qu'il le soit. Ce que je lui jette au visage, comme on jette de l'eau au dormeur, c'est cette assurance que j'ai qu'il sera mon semblable s'il le veut; mon semblable et mon modèle, oui, d'un seul mouvement de l'esprit, ou du cœur, ou des deux. Et j'attends, selon la belle image de Claudel, j'attends comme Moïse attendait après qu'il eut frappé le rocher de sa baguette. Cela est bien importun et bien sévère, d'attendre une telle chose d'un pauvre homme, et même d'un pauvre enfant. Ce genre de sévérité est la seule chose au monde qui soit bonne. La charité ne donne pas, elle demande.

18 avril 1927.

LA RÉSISTANCE

« Les lois sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses. » Formule immense, dont je ne puis faire le tour; mais je m'y heurte comme à un solide, dans le moment où je m'élance à désirer des lois qui me plaisent. Le maître, quel qu'il soit, est bien attentif à cette multitude, et se soucie de plaire, d'où j'aperçois

qu'il est flexible, en ce qui dépend de sa volonté. Mais quelque chose se montre derrière lui, au nom de quoi il commande, et qui le tient serré; c'est cet engrenage des causes et des conséquences, dans lequel il est pris aussi bien que moi. Les dépenses faites sont faites; nul ne peut faire qu'elles ne soient pas faites. C'est ce qu'exprime la dette, visage de pierre. La production est un fait; la récolte est un fait; le chiffre d'affaires quotidien est un fait, de la même manière que la pluie, la grêle et le vent sont des faits. Et, comme un certain vent renverse un certain arbre aussi inévitablement que la terre tourne, ainsi la multitude des événements passés et irrévocables, guerre, emprunts, réparations et le reste, exerce sur nous tous une pression inhumaine, sans plus d'égards qu'une automobile lancée qui va lancer elle-même l'homme comme une pierre, s'il ne se range point. Or quand le maître m'avertit de me ranger, il n'est point maître en cela, mais plutôt il est le héraut et le serviteur de la nécessité. Ainsi s'avancent les impôts, la loi militaire, et le reste. Et le maître sait bien dire : « Cela ne me plaît pas plus qu'à vous. » Bref, on vit comme on peut, et non comme on veut.

Très bien, me voilà ramené. En ce creux donc où je m'abrite contre toutes ces pluies, j'ai loisir de penser. Je pense, c'est-à-dire je pèse. Je doute. Cela mène loin. La première remarque que je veux faire est que les hommes se trompent aisément, et souvent s'obstinent à ce qui leur plaît, sans savoir si ce qui leur plaît est possible. Cette remarque de sagesse est bonne pour moi et pour tous. Il se peut bien que le maître ordonne comme il lui plaît et non comme il faut. « Cela ne me plaît pas plus qu'à vous. » Savoir. Il plaît au souverain d'avoir de l'argent dans ses coffres; il ne me plaît point tant de payer. Il plaît à l'état-major d'avoir trois brosseurs pour une chaussure; il ne me plaît pas tant de cirer des bottes. Enfin, dans ce que le maître me propose et aussitôt m'impose comme nécessaire, il y a certainement une partie, petite ou grande, qui n'est pas nécessaire, mais qui seulement lui plaît. Comment le saurai-je en cette société serrée comme feutre, où nul ne voit guère plus loin que sa main ? « Que savons-nous de la volonté de Dieu, dit Coûfontaine dans *l'Otage,* quand le seul moyen pour nous de la connaître est de la contredire ? » Parole lourde, et peut-être imprudente,

mais je ne suis point sourd. Et je dis : « Comment savoir ce qui est véritablement nécessaire, sinon par une obstinée résistance ? »

D'autant qu'une autre idée se montre quand je pense à ces lois aveugles qui font le vent sur la mer et les vagues. Je cède, et il le faut bien; mais je parviens souvent aussi où je voulais, comme le bateau qui tire des bordées; il cède à la nécessité; mais il avance enfin contre le vent. Et je ne vois pas pourquoi on nous prêcherait d'obéir à la première sommation de la nécessité politique, quand l'homme navigue contre vent, par sa propre industrie, depuis tant de siècles. Sur cette mer politique, il serait bien lâche et bien au-dessous de l'homme de céder au premier flot, et d'aller d'abord comme une épave où le courant me mène, et non point où je veux aller. Encore mieux si je forme équipage avec des hommes qui vont justement où je vais. Hardi, donc, et tiens ta route.

Et je m'aperçois qu'en cette courte méditation de politique, je me trouve porté bien plus loin que je n'espérais. Car l'homme a appris à ne pas adorer la vague; simplement il en tient compte, et, sans scrupule, la fait servir à ses fins autant qu'il peut. La nécessité est inhumaine; il est fou de la haïr; il n'est pas moins fou de l'aimer. Eh bien donc, si je découvre dans les choses politiques la nécessité aussi, qui est mon vrai et mon seul maître, me voilà déchargé de respecter. Cette grande et terrible machine, je veux m'y mouvoir avec précaution; mais je ne vais point l'adorer. C'est un ennemi comme un autre. Mon seul objet est ici de vaincre en obéissant, comme je fais pour le vent et la vague. Et voilà ma charte de citoyen. Je dois à l'homme, oui; mais à la nécessité je ne dois rien.

Avril 1927.

POÉSIE, MUSIQUE ET DANSE

CHACUN connaît des suites de mots presque impossibles à dire, et pénibles à entendre, comme « Chasseurs sachez chasser », et bien d'autres; on en rit; on ne perdra point son temps si l'on y pense un peu; car, par le jeu des contraires, on conçoit des suites qui seront agréables

à dire ou à entendre; et ce plaisir est certainement une partie de la poésie; si la pensée s'y accorde, elle entre alors en nous toutes portes ouvertes. Cette convenance des paroles à notre structure nous dispose à vivre amplement. C'est un charme, comme on dit si bien, qui nous prend par le dessous, et nous touche à proprement parler, sans aucune métaphore. Peut-être n'y a-t-il point de plus profonde et puissante médecine que les beaux vers, par ce jeu aisé, ce glissement, cet épanouissement de tous nos replis intérieurs. Un malade est comme noué et durci. Le sublime au contraire fait venir de douces larmes; signe étonnant.

En suivant cette idée, j'aperçois qu'un langage peut être dit harmonieux en deux sens. Il peut être harmonieux pour l'oreille, ou harmonieux pour le gosier; j'entends ici tout le corps; car la machine parlante intéresse directement le souffle et le cœur, c'est-à-dire l'attitude et tout. L'harmonie pour l'oreille est de spectacle; elle suppose que le poète s'écoute lui-même, et pense surtout à plaire aux autres. Ici se trouve la règle extérieure, et sans doute le secret de tant de vers plats. Il est clair que le vrai poète parle premièrement à soi et selon une disposition de tout son corps. L'oreille reconnaît cette harmonie profonde, mais elle ne peut la régler. Qui compose pour l'oreille, il se trompe, qu'il soit poète ou musicien. Je ne m'étonne point de Beethoven sourd; que la parole ou le chant plairont à l'oreille, le génie le sait d'avance, par un mouvement plus secret.

Ici l'analyse s'arrête devant des difficultés peut-être insurmontables. Mais, faisant jouer de nouveau les contraires, je me fais une idée assez précise du petit musicien qui goûte son œuvre par l'oreille, et la change jusqu'à ce qu'elle lui plaise. C'est tourmenter le clavier; c'est prendre conseil du cor et du basson. La grande musique ne naît pas ainsi; le cor et le basson s'en arrangent comme ils peuvent. Quand le subalterne est ainsi à sa place et que le bruit est gouverné, nul ne s'y trompe. Il y aurait donc deux musiques comme il y a deux poésies.

Deux danses aussi. Il y a une danse pour l'œil, et qui dégénère promptement. Notre ballet d'opéra en est depuis longtemps à ce point qu'il étonne par des mouvements rares et difficiles; mais on s'ennuie bientôt de ces gestes frénétiques par lesquels la danseuse semble vouloir lancer

loin d'elle ses jambes et ses bras. Je remarque que, dans ce genre de danse, la draperie est d'artifice et étrangère. Par opposition encore, je comprends le sens des plis véritables et de cette draperie intime, réglée d'abord et toujours par la pesanteur, liée aussi au mouvement, et propre, par cette double condition, à rendre sensibles les attitudes, les préparations, tous les jeux de l'équilibre. Les plis longs, délicats, toujours orientés par la terre, et mobiles selon la moindre invention, sont les témoins d'une danse pour soi, qui est la véritable. Comme chaque mouvement est alors, ainsi que dans la vraie musique et la vraie poésie, la meilleure suite, celle qui convient à la structure et à l'émotion surmontée, l'œil aussi peut suivre et reconnaître ces justes passages et ces annonces, que le danseur éprouve au-dedans de lui-même, d'après le fil à plomb mobile des draperies, de la même manière que l'oreille saisit, d'après l'accord des sons, une autre harmonie bien plus cachée. La violence est étrangère à cette danse, comme le bruit est étranger à la musique et le cri à la poésie. Par les seuls mouvements d'un rideau toujours ramené selon quelque pesanteur inflexible, nous sommes entraînés du dehors au dedans; le spectacle est rabaissé au rang du signe. Il faut payer de pensée. Forme voilée, statue aveugle, musicien sourd signifient une même chose.

1er mai 1927.

L'ÉPOPÉE

L'*Iliade* est une grande chose; aucune épopée n'en approche; mais on ne voit point d'abord pourquoi. C'est qu'on y trouve le vrai de la guerre, que nul poète depuis n'a contemplé directement. Que le massacre, les blessures, les souffrances y soient à vif, c'est déjà beaucoup; et jusqu'à cette atroce odeur; car on voit plusieurs fois que des guerriers cherchent quelque lieu, pour délibérer, qui ne soit point souillé et empesté de cadavres. Les chiens, les oiseaux de proie, les mouches, les vers, s'agitent sur ces tristes restes; et il est bien plaisant de voir que les anciennes traductions, qui choisissent toujours le mot noble et de bonne compagnie, n'arrivent

point à affaiblir trop ces violentes peintures. Je n'oublie pas non plus cette vérité des passions, que le merveilleux n'altère point. Il est profondément vrai que les causes extérieures, soleil, poussière, pluie, faim, fatigue, expliquent entièrement ces despotiques mouvements de l'humeur qui sont les sentiments en cette vie emportée; et c'est ce que signifient ces dieux proprement épiques, forces élémentaires, en leurs caprices d'apparence, toujours soumis finalement au destin. Je crois que les épopées d'imitation périssent, ou tout au moins languissent, par cette grâce qu'on y veut conserver, par ces vertus et ces desseins qu'on y veut peindre. Les hommes de *l'Iliade* se battent par une fureur désespérée qu'ils expriment fortement : « Nous mourrons tous ici; et pourquoi ? » Voilà leur refrain. « De toutes les espèces qui rampent sur la terre, l'espèce humaine est la plus malheureuse. »

La raison éclaire l'événement; elle ne le change point. Quelquefois, réfléchissant sur ce prétexte de reprendre Hélène, ils concluent sagement une trêve, et préparent la paix. Mais quelque perfidie conseillée par les dieux ranime la bataille. Et cela signifie que les forces extérieures secouent les hommes comme des pailles légères dans le vent. C'est ce que signifient aussi ces fortes comparaisons, si vainement imitées depuis. Bref, s'il s'agit de sauver ou de fonder, ce n'est plus épopée. Ici l'on détruit et l'on se détruit, et on le sait. L'homme est alors comme le plus redoutable des éléments. Il s'enivre alors de nuire et de se nuire; et quelquefois il s'arrête, contemple cela même, et en prend son parti. Tel est le moment sublime, et le vrai de l'homme dans la guerre. Tel est Achille, quand son divin cheval, les naseaux près de terre, parle, et annonce que son maître aussi aura courte destinée. « Il n'importe. De cela aussi je me venge. » Mais, encore mieux; au-dessus de cette force irritée, la raison verse ses clartés froides. Cette vue sur le destin est ce qui précipite. Tragédie essentielle, mère de toutes.

Cela n'a été dit qu'une fois. La leçon était encore fraîche, vivante, présente aux esprits, lorsque Socrate, secouant la tête, disait que la puissance de tuer, qu'on admire dans le tyran, n'est pas grand'chose, qu'elle ressemble bien plutôt à une sorte de folie. Quoi de plus puissant qu'un fou ? Toutefois non. Qui voudrait de

tous les biens du monde, au prix d'être fou ? Donc, gouverne-toi premièrement selon la paix. Cette remarque fut le commencement d'une sagesse que la révolution chrétienne a développée. Mais aussi ne nous laissons point détourner de cette grande idée que le salut individuel assure la paix à tous. Au lieu que ces grands corps des sociétés, à la tête petite, en sont encore à consulter leurs propres tressaillements d'entrailles comme des oracles, et, par une raison qui ne sait que prévoir le pire, accomplissent leur plus grand malheur, annonçant lucidement qu'elles seront folles et désespérées tout à l'heure. Ce qui pourtant ne serait point possible si chacun se refusait à ce genre de folie.

20 mai 1927.

GŒTHE ET SPINOZA

Il y a un abîme dans Spinoza, entre cette géométrie cristalline du commencement et les effusions mystiques de la fin. Telle est l'apparence. Et je crois que beaucoup d'hommes cultivés ont tenté de vaincre cette apparence, car Spinoza est fort lu. Mais comment savoir d'où nous tombent, comme des fruits, ces maximes dorées, que plus le corps d'un homme est apte à des perceptions et actions différentes, plus son âme a d'éternité, ou, encore mieux, que plus on connaît de choses particulières, plus on aime Dieu ? J'abrège, mais tel est bien le sens, et cela étourdit. C'est que l'on a mal suivi les arides préparations.

Voici une des idées les plus profondément cachées dans ce système. Un être, un homme, tel homme n'est jamais détruit que par des causes extérieures. Nulle maladie n'est en lui; nul désespoir n'est en lui. S'il se tue, par l'effroi de sentir en sa propre nature quelque ennemi secret qui lentement le détruit, s'il le croit, s'il me le dit dans le moment qu'il tourne le poignard contre lui-même, cet homme me trompe et se trompe. Le mouvement du poignard lui est autant étranger que la chute d'une tuile. Il tombe des tuiles; cela signifie que la durée de l'existence dépend de ce grand univers qui l'assiège toujours, qui toujours à quelque degré contrarie, frotte,

use sans aucun égard Gœthe aussi bien que Thersite. Cette pluie de tuiles, petites ou grosses, est ce qui finit par nous tuer. Mais la mort n'est point en nous; la mort n'est point nous. S'il y avait dans la nature propre de l'homme, dans cette formule de mouvements équilibrés selon laquelle il perçoit, agit et aime, s'il y avait dans ce composé quelque cause qui lui soit contraire, il ne vivrait pas un seul moment. Il y a donc une vérité de chacun, qui ne dépend point de la durée. Il y a de l'éternel en chacun, et cela c'est proprement lui. Essayez de saisir cette puissance qui lui est propre, dans ces instants heureux où il est lui-même, où il se traduit tout dans l'existence, par un concours heureux des choses et des hommes. Les sots diront que ce bonheur lui est extérieur; mais le sage comprendra peut-être qu'à ces moments de puissance il est hautement lui. « Tout homme, a dit Gœthe, est éternel à sa place. »

Gœthe, comme on sait, fit retraite environ six mois afin de lire Spinoza. Il l'a compris. Cette rencontre fait un beau moment, lui-même éternel. Ce sont des lumières pour nous autres. Le poète, cela paraît par les effets, ne se nourrit point d'idées planantes. Il pense les yeux ouverts. Et qu'il voie le papillon ou l'homme, ou une fleur, ou une vertèbre de mouton lavée par la mer, soudainement c'est une nature qu'il perçoit, forte, équilibrée, suffisante. En rapport avec le tout, mais non point par ces vues extérieures et abstraites qui font le savant; au contraire, par l'idée singulière et affirmative de la chose, ou par l'âme de la chose, directement contemplée. C'est l'autre vrai, le vrai sans paroles. Et la magie propre au poète est de faire éprouver cela, cette présence de l'être particulier, seul universel. Je serais bien embarrassé d'expliquer cela; mais le poète me le pose et me l'impose, par ce retentissement de l'objet, petit ou grand, et, par cette magie, toujours grand, toujours suffisant, comme Dieu. Il m'est signifié par le poète que la mort n'est rien et que tout moment est éternel et beau si je sais voir. Chacun a l'expérience de ce bonheur soudain, étranger à la durée, et qui fait que l'on aime cette vie passagère. Or nous voilà en cette cinquième partie de l'*Éthique*. Nous y sommes établis et rendant grâces. Le même homme qui a dit que mieux nous connaissons les choses particulières et mieux nous aimons Dieu, a dit quelque

chose qui est encore plus hardi : « Nous sentons et expérimentons que nous sommes éternels. » En ce miroir le poète se reconnut.

26 mai 1927.

LA FAVEUR

CRIER pour avoir, c'est la méthode des enfants; et cela est naturel; car bien loin de pouvoir rendre des services aux autres, ils commencent par ne pouvoir se servir eux-mêmes. Aussi ils ne savent que crier; et, à force de crier, ils finissent par avoir. Ces années d'enfance laissent de fortes habitudes. Et ce que les hommes ont appelé Magie n'est que la méthode des enfants appliquée à tout; c'est toujours crier pour avoir.

La magie est maintenant méprisée. Il n'est personne qui parle au balai ou au porte-plume. Toutefois il reste encore beaucoup d'hommes qui pensent que crier est la meilleure manière d'obtenir quelque chose des hommes. Et dans l'administration, où les faveurs ne coûtent pas beaucoup à celui qui les donne, la méthode de crier, entendez d'importuner, de demander, d'encombrer du cri monotone : « Moi ! Moi ! », conduit quelquefois à des résultats. Mais dans les affaires, n'y comptez pas. Ou bien alors, c'est que le chef ne sait pas gouverner; ses faveurs ne dureront pas plus longtemps que lui. On n'imagine pas, sur un vaisseau en mer, que les places d'importance soient données à ceux qui crient pour les avoir; ou bien le vaisseau coulera.

Un trait que l'on raconte du maréchal Joffre, et je l'ai trouvé dans le *G. Q. G.* de Pierrefeu, qui est un très bon livre, m'a donné beaucoup à penser. Il vit arriver, un matin, un nouveau colonel chargé des opérations extérieures, et ce colonel chercha un peu Monastir sur la carte. Il n'en fallut pas plus; le général ne voulut plus le voir. Voilà comment on gouverne. Et vous qui voulez servir, et non pas crier pour avoir, sachez premièrement ce que c'est que de servir. Votre chef ne doit pas chercher une adresse ou un numéro de téléphone quand vous êtes présent; mais vous, vous ne devez pas chercher non plus. Il s'agit de savoir. Comment savoir ? En fixant dans votre mémoire tout le détail des affaires, tout ce qui

passe à votre vue ou à vos oreilles, que cela vous concerne ou non. Car la méthode des bureaux, qui consiste à dire : « Je ne sais pas cela parce que cela n'est pas mon affaire », est déjà mauvaise dans l'administration; on n'y risque rien, mais on n'y gagne rien; dans les affaires réelles, j'entends celles où le chef paie de son argent les négligences et les pertes de temps, cette méthode est très mauvaise.

Plus d'un riche Américain a raconté qu'il commença par balayer dans le bureau et dans l'antichambre. Mais l'un de ces étonnants parvenus, je ne sais si c'est Rockefeller ou Carnegie, a fait connaître le secret du balayeur, c'est qu'il s'intéressa aussitôt aux affaires de la maison tout autant que le chef lui-même. En suivant cette idée, je devine que le balayeur, au lieu de se plaindre et de crier pour avoir, passa plus d'une fois et repassa dans son esprit tout ce qu'il voyait et entendait, retenant les noms, les adresses, les dates; qu'ainsi il se trouva plus d'une fois en mesure de dire avant toute instruction : « Je sais, je connais »; et, enfin, qu'il fut comme un registre et un répertoire vivant auquel on sut bientôt courir; aussi il n'en resta pas longtemps au balai.

On dit souvent que la faveur est partout et que le mérite n'est pas compté. Je n'ai rien vu de tel, et je crois que c'est là une idée d'enfant. Notre vie commence en effet par la faveur, parce que nous sommes enfants avant d'être hommes; mais cela ne dure pas longtemps et ne mène pas loin. Les affaires ne sont pas des fontaines d'abondance où le favori est admis pour y boire; je les comparerais à une source continuellement entretenue par le travail, de façon que, si quelqu'un songe seulement à boire, sans se soucier de maintenir la pression, le débit de la source est aussitôt diminué et promptement annulé. Il n'y a point de faveur qui dure une journée.

Mai 1927.

COULEURS

Le lis n'est pas plus blanc que cette frange d'écume marine; le myosotis n'est pas plus bleu que ce reflet du ciel sur cette facette de la vague. Mais la vague

se roule et se déroule, prenant ici la couleur dorée du sable, laissant plus loin sur le sable humide comme une rose sombre, qui aussitôt pâlit. Ces roches, noires tout à l'heure, brillent maintenant comme des diamants. Ces couleurs sont tordues ensemble, mêlées et démêlées selon les jeux de l'eau, du vent et du soleil. Au creux de la main, cette eau magique qui prenait toutes ces couleurs n'en garde aucune; et c'est toujours la même eau. Ici, parce que tout trompe, rien ne trompe. Il faut que l'entendement s'éveille et se défie; il n'a même point le temps de croire.

Cette giroflée est jaune, cette rose est rouge. Ici au contraire il faut que je sois dupe; il faut que j'imagine cette couleur étendue sur les pétales, comme une chose attachée à une chose. Et quand je remarque que cette couleur est plus terne, et en réalité devient autre de jour en jour et même d'heure en heure, j'imagine maintenant que cette couleur a été enlevée de la fleur, comme on sépare une chose d'une autre. Pareillement ce vert des feuilles, qui va brunir si vite, je ne le vois pourtant point changer, pas plus que je ne vois les feuilles pousser. Ces changements ne sont point à ma mesure. Si la venue d'une vague, et la chute de la crête bouillonnante, durait pour moi autant que mille de mes pas, je verrais la bordure liquide immobile et peinte d'une certaine couleur, comme le peintre la représente. Ainsi cette eau me semblerait revêtue de sa couleur propre comme d'un attribut exprimant sa nature. Et si cette couleur changeait un moment par quelque nuage sur le soleil, je dirais que je suis trompé par cette circonstance, et je chercherais encore la couleur vraie, celle qui appartiendrait à la chose même, qui resterait en elle, qui ferait partie de la vérité de cette chose. Ne la trouvant jamais, et remarquant que même un solide comme l'or est vert, jaune ou rouge, selon que je regarde, je serais sceptique d'après cela, et j'enseignerais que rien n'est vrai ni faux. C'est que je n'aurais pas appris à ne rien croire, ce qui est le commencement de penser et de s'assurer.

L'immobile est trompeur, parce qu'on s'y fie. La coutume s'y attache, et la coutume est prise pour le vrai. C'est ce qui fait croire que l'on peut serrer le vrai dans son esprit, comme l'or dans une bourse. Mais c'est comme si l'on voulait prendre et garder dans le creux

de sa main les brillantes couleurs de l'eau marine. Et au contraire, l'idée vivante, l'idée juste, c'est qu'il y a une vérité du changement, d'après laquelle le fluide est plus fidèle que le solide. Les grands continents sont impénétrables si on les compare à cette mer fluide qui porte nos vaisseaux. Et encore bien plus les esprits continentaux sont impénétrables par ces croyances immuables qu'ils nomment idées. C'est le changement qui les étonne, et qui les trouve dépourvus. Leur modèle c'est l'idole de pierre, et chaque être emprisonné pour toujours en ce qui lui est inhérent. Castes.

Au contraire il faut rompre. Il faut que l'entendement voie toutes choses en mouvements, frottements, chocs et ondes, comme elles sont. Fonctions au lieu de castes; échanges au lieu de propriétés; essais au lieu de dogmes. Jusqu'à ces fleurs que je veux penser comme des vagues plus lentes; et ces couleurs comme des messages de lumière, déformés, filtrés, absorbés, renvoyés. Rien n'est en soi; rien n'est fait; tout se fait et se défait. Même ces immobiles rivages, quel sens ont-ils, s'ils ne changent? Et que signifie cette grande dune de sable, sinon qu'elle se fait et défait d'un continuel mouvement? D'où nous cherchons passage, comme Ulysse nageur.

1er juin 1927.

LE CHANT ET LE CRI

Tout ce qui va mal va de soi. Une faute de calcul va de soi. Une panique va de soi. Un naufrage va de soi. Il ne faut point d'attention pour tomber; la nature s'en charge. Il n'est pas difficile d'être sot ou maladroit. Il n'est pas difficile d'être injuste. Penser qu'on n'y peut rien, et que tout va comme un homme qui trébuche et tombe, ce n'est pas difficile non plus. Ce sont des discours croulants. Contre quoi je vois que le poète travaille; car il pose ses mots d'aplomb; et, bien mieux, il les règle d'avance. Sans savoir encore ce qu'il va dire, il a juré de le dire selon la mesure. Après cela il peut bien chanter que tout s'écroule; je ne le crois point; cette sévère loi de son discours me fait entendre tout le contraire.

La musique nous recompose peut-être encore mieux. Plus profondément; car le cri est au-dessous du mot; c'est l'animalité pure; et c'est à ce niveau que la musique nous reprend, voulant nous faire entendre qu'avant de bien penser, avant même de régler la parole, il faut régler le gémissement et l'aboiement, qui sont nos premières erreurs et peut-être nos seules erreurs. Si tu veux penser, commence par ne pas crier. Un cri c'est une chose qui tombe, c'est une chose qui vieillit. Le son au contraire est un miracle de constance; le son est un cri qui ressemble à lui-même; le son prend comme loi d'être ce qu'il est, de demeurer ce qu'il est. Par ce beau travail de s'écouter soi, l'homme se nettoie de hasard; il se commence lui-même de façon à pouvoir se maintenir. Telle est sans doute la première pensée, et la première forme du vrai. Mais le commun langage pousse encore plus loin, disant qu'un bon chanteur chante juste. Je puis ce que je veux, voilà le thème de tout chant. Celui qui ne croit à rien ne peut chanter.

Tout chant exprime donc la foi en l'homme, et prêche d'exemple, ce qui va bien plus loin que des mots. C'est prouver la liberté par l'œuvre; mieux encore par l'acte. La musique est plus puissante que les autres arts en ceci qu'elle a besoin d'hommes libres; comme elle a été faite, il faut qu'elle soit refaite, et toute portée à bras. Elle signifie que la vertu est toute de l'instant et ne s'amasse point.

Mais voici qu'elle reçoit des choses un étrange secours. Il arrive, comme on sait trop, que le cri déforme la musique. C'est une sévère loi, que la liberté se perde si elle ne s'appuie sur le monde. Le chant a une façon à lui de tomber, dans ces chevrotements, dans ces glissades continues d'un son à un autre; c'est l'animal qui revient. La même flatterie et la même indulgence à soi se remarquent dans le violon, trop près de l'homme, et trop fidèle aux petites fautes. L'instrument mécanique, orgue ou clavecin, conserve les degrés et les différences. « Bien tempéré », dit le livre d'ordre, ce qui signifie que tout ce qui est ambigu et séduisant est ici tranché net, et que l'ordre est mis au-dessus du plaisir. L'esprit retrouve donc sa propre foi dans l'œuvre de l'artisan. Il faut que l'homme soit tout à fait un homme, sur les marches de ce grand escalier. On sent bien que l'orgue ajoute au chant la sécurité, qui est majesté. La chose nous est

maintenant servante, rude servante. Telle est, en bref, la charte de l'homme. Bach triomphe ici; mais trop fort peut-être de la règle extérieure; ainsi sont les artisans, les plus libres parmi les hommes, et les moins soucieux aussi de l'être. En Beethoven tout est créé de nouveau à partir du chaos et des éléments. Et, par cette rencontre qu'il ne pouvait plus entendre les sons, témoins extérieurs, il eut à faire et à vouloir sans cesse, selon la loi intérieure seulement. Sans récompense. Ce discours de l'homme à l'homme a retenti dans l'histoire; et ce n'est pas fini.

5 juin 1927.

LES FORTS

Il y a une sagesse des faibles, qui veut que chacun se développe selon les autres, tous imitant et imités. Chacun alors, selon ce qu'il a de vertu, sacrifie sa propre nature au devoir de ressembler à tous, ce qui est d'avance obéir à tous. Or, de cette morale bien parlante, il arrive deux conséquences remarquables. La première c'est que tous, en cette société, descendent au niveau du plus faible et du plus sot, comme on voit aisément dans les conversations du monde, où le plus intelligent s'applique à faire la bête. L'autre conséquence est plus cachée, et paraît seulement par les grands effets; c'est que les plus faibles étant toujours conduits par les causes extérieures et vivant selon la rencontre, tous sont enfin livrés aux forces, humeurs, passions et accidents de toute sorte; ce qui va passablement dans les faibles, parce qu'ils produisent peu d'effets dans le monde, mais ce qui va très mal chez les forts, qui sont impatients de cet esclavage, et se secouent avec fureur. A qui regarde bien, les guerres ont pour cause principale cet empire des faibles et cet esclavage des forts. Je n'en donnerai qu'un exemple. Qui donc répand les absurdes, calomnieuses, et irritantes nouvelles, sinon les faibles, de qui les paroles fuient comme l'eau d'un chaudron percé? Et qui donc se bat et se fait tuer pour soutenir de tels discours, sinon les forts exaspérés?

Il y a une sagesse des forts. Je la relisais hier dans Spinoza, où elle étonne toujours. J'y voyais que la vertu

en chacun est de conserver son être propre, et que la raison ne veut point que l'on vive pour le voisin. D'où le droit de chacun est cette puissance même de vivre, et d'être soi. Les dessous de cette morale bardée de fer, par quoi elle équivaut à la plus profonde paix et à la religion la plus mystique qu'on ait enseignée, ces dessous échappent aisément par cette transparence propre à Spinoza, qui est comme celle de l'eau, et devient impénétrable par les profondeurs. Je les laisse à percer au lecteur patient qui s'enfermera six mois avec le grand livre, comme fit Gœthe. Mais les pièces extérieures en sont bonnes encore à regarder, à moins que l'on n'ait peur de tout, maladie de l'esprit la plus dangereuse, et qu'il faut d'abord guérir.

Une force comme Michel-Ange, une force comme Beethoven, une grande et invincible nature, qui gravite autour d'elle-même et selon sa propre loi, nous sentons bien qu'elle n'est pas redoutable; non pas, mais au contraire secourable. Et la prière des hommes à ces hommes-là n'est pas : « Sois comme nous, ô sois comme nous; imite-nous; adore cette petite sagesse qui est la nôtre; bois ce commun potage qui plaît au plus faible. » Non. La prière universelle est au contraire : « Sois toi-même; ne t'occupe pas de nous; ne pense pas à nous petits. C'est ainsi que tu nous aideras, que tu nous chaufferas, que tu nous sauveras. » Tous courent à cette force du puissant individu, ou, pour rendre puissance au mot, à cette force du puissant indivisible. Ses grandes œuvres, statues ou symphonies, sont encore, après des siècles, la plus précieuse richesse en ce monde, et les vrais monuments de la paix. C'est le règne des forts et des indomptables qui établit la paix en ce monde. Faisons seulement attention à ne point confondre ces jeux de force humaine avec les convulsions des faibles assemblés et régnant, qui au contraire sont extérieures et inhumaines, comme la tempête et le volcan, et par les mêmes causes. Supposons mille fous ensemble, ou mille poltrons, nous aurons des effets terribles, comme de bœufs piqués des mouches; et cela ne ressemble pas mal à quelque avalanche aveugle, ou à ces vagues qui ne savent ni ne veulent. Formez cette idée, et vous n'admirerez pas témérairement.

10 juin 1927.

LE PILOTE

L'ANTIQUE comparaison, tirée du navire et du pilote, n'a pas fini d'instruire les citoyens de leurs devoirs et de leurs droits. Premièrement apparaît cette remarque de bon sens qu'on ne choisit pas le capitaine d'après sa naissance, mais d'après son savoir. Et par là nous sommes délivrés d'un genre de servitude, mais pour retomber aussitôt dans un autre, car c'est le plus savant qui est capitaine. Dès qu'il a fait ses preuves, tout est dit. Prompte obéissance, prompte et silencieuse, voilà ce qui nous reste. Il n'est pas dit que le simple matelot comprendra toujours; et le capitaine n'est nullement instituteur; il n'en a pas le temps. Mais bien mieux, supposons qu'un capitaine, et non sans renommée, soit au nombre des passagers; il n'est pas encore évident que celui-là aura le droit de discuter, et d'expliquer aux matelots que la manœuvre à laquelle ils participent n'est peut-être pas la meilleure, ou la seule qui soit possible; car on agit mal si l'on pense à deux choses dont l'une exclut l'autre. Ainsi le matelot raisonnable devra se persuader à lui-même qu'il doit croire celui qui est au gouvernail, et que, lorsque l'on double l'écueil, ce n'est pas le temps d'examiner. Et comme il n'est point du matelot de savoir où est l'écueil, quel est le risque, et à quel moment le navire est sauf, ce n'est jamais le temps d'examiner. Aux fers donc l'esprit fort qui discute; aux fers le matelot qui écoute. Songez maintenant à cette traversée sans fin, et toujours périlleuse, que nous faisons tous sur le grand vaisseau; songez qu'il n'y a point de port. C'est tempête de monnaie, tempête de travail, tempête de guerre toujours ! « Ne parlez pas au capitaine. »

Il est vrai que l'on juge le capitaine qui a perdu son navire, comme aussi le machiniste qui est venu buter contre l'obstacle. De même l'on voudrait bien juger le général qui a attaqué témérairement, et le colonel qui a fait fusiller un peu trop vite des hommes qui peut-être se sont mépris, ou bien qui ont fait ce que tous faisaient. Mais ce genre de procès ne conduit à rien; car il n'est pas dit que le plus savant ne se trompera jamais. Et, au surplus, il est bien aisé de montrer que l'homme de métier

a fait pour le mieux. Enfin, à la rigueur, si l'on voulait prouver que la faute était évitable, il faudrait pouvoir recommencer et faire mieux. Or on ne peut jamais recommencer. La vague est autre, le brouillard est autre. Une situation ne se retrouve jamais.

Ici le citoyen souvent s'abandonne, et même se détourne par système de ces irritantes pensées. Mais il faut suivre la comparaison. Le capitaine du navire est juge des moyens; il n'est pas juge de la fin. C'est l'armateur qui dit où il faut aller. De même c'est le citoyen qui dit où il faut aller. Mais, répond le tyran, il n'y a point de doute là-dessus ! Vous voulez tous richesse et puissance. A quoi Socrate répondait : « Non pas d'abord richesse et puissance; mais d'abord justice. » La puissance donne un genre de sécurité; la justice en donne un autre, qui ne contente pas moins la partie inférieure de l'homme, et qui contente aussi l'autre. Et si l'on voulait soutenir que l'homme reste indifférent devant les massacres, les supplices, les emprisonnements, les suspicions, on ferait rire. Mais, bien mieux, il y a un bon nombre d'hommes qui s'indignent de ces choses, toute crainte mise à part, et ce ne sont pas les pires. Et encore est-il que beaucoup d'hésitants suivraient ceux-là s'ils ne se laissaient étourdir par les discours bien payés, qui toujours plaident pour les pouvoirs, et non sans de fortes raisons, que j'ai voulu rassembler ci-dessus. Tout examiné, je conclus qu'il faut plaider aussi contre, réveiller tous les citoyens autant qu'on peut, et tenir ferme cette idée que les pouvoirs sont nos serviteurs, et non point nos maîtres. « Ou puissance d'abord, ou justice d'abord. » Et ce n'est point au pilote, si savant qu'on le suppose, qu'il appartient de répondre.

11 juin 1927.

LES EMPREINTES

L'EXPÉRIENCE nous marque de deux manières. En un sens nous sommes bien tablettes de cire où l'empreinte de la chose se marque. Une cicatrice est la marque de l'offense; on peut bien dire qu'elle est le souvenir de l'offense. L'événement a refoulé ou déchiré les tissus.

Nature tisse selon la déformation, comme une fleur de broderie. Combien de marques de ce genre-là, petites ou grosses, invisibles ou visibles, qui font que l'on boite, que l'on trébuche, que l'on chancelle, que l'on cligne, que l'on grimace; ce qui fait que l'on bute aussi dans le souvenir et que les idées grimacent. Ce sont les étrivières de l'expérience. L'homme en est gravé, diminué, usé; c'est ainsi qu'il vieillit.

Il y a d'autres marques, non de faiblesse, mais de force. Car si je cours souvent, je me fais, comme on dit, des jambes. Le muscle, s'il est exercé selon sa force, ne cède pas; tout au contraire, comme une éponge maniée, il chasse le sang noir, il appelle le sang rouge; il se lave premièrement et puis il se nourrit par le mouvement même. Vous le voyez grossir. C'est ainsi que le forgeron se fait forgeron, plus fort par l'effort et mieux pourvu de chair neuve sur le point même de son travail. Bien mieux, comme tout participe au travail, non seulement les bras, mais le dos aussi, et les jambes et les pieds, et comme tout profite du grand lavage par le sang et de la nourriture partout envoyée, tout le corps grossit et devient plus puissant par le travail, quoique les muscles les plus exercés l'emportent sur les autres, le mollet durcissant en l'un, le biceps du bras en l'autre. Voilà d'autres marques, non plus en creux, mais en relief. Autre manière de vieillir, qui est grandir; enrichissement.

Comme je devinais, et non sans raison, d'autres cicatrices, qu'on ne voit pas, et qui sont dans les moindres fibres, dans les sens, et dans le réseau des nerfs, et dans les carrefours, et dans ce lieu de grand passage que l'on nomme cerveau, de même je dois supposer et deviner en tous les organes la marque en relief, la puissance conquise et fixée par le travail même.

Ainsi il y a deux manières d'apprendre. Le métier nous habille d'un costume de chair; disons même de deux costumes de chair. L'offense nous marque. C'est ainsi que la jambe d'Épictète, après que le maître l'eut cassée, resta boiteuse. Or, la jambe du coureur garde le souvenir des courses tout à fait autrement, non en ce qu'elle est faible, mais au contraire en ce qu'elle est forte. La défaite s'inscrit en creux; la victoire s'inscrit en relief. La grimace reste, par un pli des muscles et des nerfs, ineffaçable comme le pli du papier. Mais, au rebours, le

visage se compose par les essais de puissance et par les victoires. Par les mêmes causes l'idée ne grimace plus, ne bégaye plus, ne bute plus; l'idée faite en prépare d'autres, comme, dans l'athlète, l'action prépare l'action. Dans les dessins, dans les œuvres peintes, dans les discours, dans les écrits d'un homme, j'aperçois la marque en creux et la marque en relief. Toute sa vie, il butera au même point, comme le cheval se cabre au même point. Il dessine, il peint, il parle, il écrit selon des sillons ineffaçables. Il vieillit en cela, et c'est ainsi qu'il finira; chaque cicatrice fait bandelette, et enfin momie. Mais en toute œuvre vivante paraît la marque en relief, qui est signe de puissance accrue, et en quelque sorte la ligne athlétique qui annonce quelque chose de plus, qui, par cette action faite, par cette victoire fixée, devient possible et déjà se prépare. La petite musique revient sur ses propres traces, elle s'y enfonce. La grande musique rebondit de ses puissants reliefs; elle prend force par l'œuvre. On voudrait étendre ces remarques à la poésie; car il semble bien qu'un poète ne vieillit pas. La poésie donne donc l'immortalité tout de suite; elle défend qu'on vieillisse. D'un artiste on dit qu'il fera toujours ce qu'il a fait; la marque est en creux. D'un autre, on pressent qu'il ne fera plus ce qu'il a fait. Il ne sait plus courir comme il courait au temps où il se faisait des jambes. Ainsi comme son action ne peut plus lui représenter ce temps-là, c'est dire qu'il l'a oublié, qu'il ne peut plus y penser. Apprendre est une manière d'oublier.

21 juin 1927.

LA BRIDE

Le cheval n'aime pas la bride. Si vous attendez qu'il consente, vous ne lui passerez jamais la bride. D'autre part, comme il est plus fort que vous, il faut bien que vous arriviez à le persuader d'une certaine manière. Il faut donc savoir le prendre, comme on dit si bien, c'est-à-dire effacer en lui toute espérance par une action résolue et des peines appliquées au point sensible. J'ai vu, dans la cour du quartier, un homme de troupe, qui connaissait

les chevaux, s'en prendre à un rebelle qui ne voulait point de bride. Cet homme sans patience s'élança contre l'animal à la manière d'un dieu invulnérable, lui parlant sans douceur et lui martelant le nez de son poing, et bientôt le tint presque assis dans l'angle comme un enfant sage; alors il lui passa la bride et le consola de la main; c'est ainsi qu'on se fait aimer. Si ce même cavalier, qui était comme on voit assez vif, s'était avisé de refuser la bride à son tour, il aurait connu les effets d'un pouvoir sans patience et sans peur, qui l'aurait frappé au point sensible, lui inculquant les opinions qu'un homme de troupe doit avoir.

Cet art militaire de gouverner est arrivé depuis longtemps à la perfection, par un mélange admirable de colère, d'assurance et de cordialité, jusqu'à passer la bride à un ministre. Par obéir et commander, les militaires acquièrent cette connaissance des hommes qui semble d'abord sommaire, et qui se montre exacte par les effets. Les êtres animés, hommes, chevaux et chiens, sont leur empire, et le commandement est leur industrie. Mais les machines, qui n'ont point de mémoire et qui ne sentent point, marquent la limite de l'art politique. Il ne sert point de menacer une serrure ou de montrer de l'assurance devant un écrou. L'artillerie était déjà le point faible de l'art militaire, car on ne persuade pas un canon déjà fatigué jusqu'à le faire tenir une heure de plus, et le discours martial n'arrive pas à faire deux coups d'une seule gargousse. De même, en dépit des métaphores, on n'éperonne point l'avion; et l'énergie du combattant ne peut remplacer l'art du mécanicien, homme sans respect et qui ne demande point respect. D'où vint qu'aux premiers temps de l'arme volante, on vit un grand changement dans les mœurs militaires, et l'égalité s'établissant entre l'officier et le mécanicien. Les avions s'envolaient bien, mais le camp d'aviation était le lieu de la fantaisie. Une machine faisait ce miracle; le pouvoir qui vient de savoir l'emportait sur cet autre pouvoir qui vient de vouloir.

Les choses furent promptement remises en ordre dès que les chefs, s'éloignant de la machine à mesure qu'ils montaient en grade, appliquèrent de nouveau l'art antique de menacer, de punir et de récompenser. L'audace et le dévouement, comme il arrive toujours, furent

portés au plus haut, car c'est tout l'art militaire d'ajouter encore au courage par la contrainte. Toutefois l'avion ne s'est pas laissé persuader. Ici, il s'agit de chercher de bonne foi, et d'accepter d'abord la réponse de l'écrou, qu'elle plaise ou non. Le militaire triomphe toujours quand c'est l'homme qui est dans le creuset; mais quand il s'agit de métal, d'essence, de bois, de toile, il faut alors, devant ces choses qui n'ont point d'esprit, justement l'esprit le plus libre, le plus ouvert, le moins obstiné contre la résistance, le plus impartial devant les preuves. La discipline est ici très nuisible, parce qu'il n'est pas dit que le plus jeune ou le moins élevé en grade sera toujours celui qui a tort; et même le contraire est plus vraisemblable, par l'opposition profonde entre l'art de gouverner les hommes et l'art de régler les machines. Et, puisque l'on compte finalement les galons au lieu de compter les raisons, vous aurez bientôt des aviateurs excellents et des avions médiocres. La discipline fait la force des armées et la faiblesse des armes.

16 juillet 1927.

SORCIERS

Au dernier printemps un homme habile me dit, en regardant mes lilas : « Vous n'aurez point de fleurs. » Et cela fut vérifié. Mais, bien avant de reconnaître qu'il voyait mieux que moi dans l'avenir, j'éprouvai une ombre de sentiment, qui ne lui était point favorable, comme si cette prédiction était une sorte de malédiction sur les fleurs non encore formées. Et assurément c'était malédiction sur mes espérances, déjà formées. Il me privait donc d'un bien imaginaire, d'où je glissais à supposer qu'il me priverait aussi d'un bien réel. Ombre de sentiment; mouvement aussitôt surmonté; mais je suis curieux des mouvements de nature, cherchant à comprendre comment les hommes jugeaient, dans le temps où ils croyaient absolument leurs passions.

En tout état d'ignorance, le plus savant fut réputé sorcier. Parce qu'il prévoyait, et souvent le pire, on croyait qu'il maudissait. Ses paroles se trouvaient liées d'abord à une espérance flétrie, ensuite à un mal très

réel. Comme on crut que la lune brûlait les fleurs de la vigne, on crut aussi que ce regard attentif desséchait les sources et frappait à mort les moissons et même les hommes. Encore aujourd'hui le médecin qui condamnerait sans précaution le malade serait peu aimé, c'est le moins qu'on puisse dire. Et l'homme qui se ruine en de folles entreprises n'aime pas non plus qu'on lui fasse voir de loin l'état misérable où il sera réduit. D'où l'on a appris les souhaits de politesse, comme « bonne chance », ou « bon voyage », ou « bonne chasse ». Ce fut sans doute la première précaution du sorcier; mais toujours trop tardive; car la vérité, surtout jeune, jaillit la première. Ainsi le souhait de politesse fut percé à jour; l'œil attentif à l'avenir fut toujours suspect. D'où vient peut-être cette coutume singulière, qui se retrouve en divers pays, qui veut que ce soit encore un signe funeste de souhaiter du bien. L'homme est difficile.

Je suppose que le prétendu sorcier, ainsi pris de deux côtés, et aussitôt en grand péril parmi des hommes vifs, ne trouva d'autre remède que de se faire craindre, en laissant croire qu'il avait une plus grande puissance encore que celle qu'on lui supposait. D'où il eut cet œil ironique, perçant et impénétrable, qui est l'œil du sorcier. C'est ainsi que l'intelligence entra dans les voies de l'ambition, prophétisant selon la plus profonde ruse, et faisant d'astronomie astrologie, selon les ordres du prince. Et l'arrière-plan des vraies pensées, toujours épié, donnait aussi l'envie de forcer. D'où ce jeu dangereux des sorciers, qui est aussi celui des conseillers, toujours redoutés, longtemps ménagés, soudainement punis. Le prince veut le vrai, car il en sait le prix; mais il veut aussi qu'on le flatte, et qu'on le conseille selon ses désirs. L'intelligence se trouva donc longtemps en péril; et peut-être y est-elle toujours, par cette condition que les hommes aiment la vérité et en même temps la craignent, craignent ceux qui la disent, et encore plus ceux qui la cachent. Ce drame éternel s'est joué entre Louis XIV et le célèbre Catinat; on avait recours à cet homme véridique; mais ce qu'il disait ne plaisait point. Descartes, écrivant à la princesse Élisabeth, reconnaît qu'on ne peut toujours agir raisonnablement, parce que cela suppose que les hommes sur lesquels on joue seront eux-mêmes raisonnables.

Cette situation, si on la comprenait bien, expliquerait assez les siècles d'ignorance et de superstition. Ces hommes, qui avaient l'esprit farci de tant d'opinions fantastiques, sans aucune preuve, et même sans vraisemblance, n'étaient pas, dans l'ensemble, moins intelligents que nous; le ciel tournait pour eux comme pour nous; autour d'eux les choses étaient les mêmes, sans aucun mensonge; ils n'avaient qu'à regarder. Mais ils étaient soucieux premièrement des hommes, et politiques par nécessité bien plutôt que physiciens; dissimulés souvent et quelquefois attentifs à se tromper. Par ces causes la preuve fut souvent moins aimée que redoutée, et l'expérience ajournée. C'est ce qui a fait croire qu'elle est cachée et difficile; et c'est ce qui fait dire aux discoureurs que la nature nous cache ses secrets. Bien plutôt, nous ne les cherchons guère. Ce célèbre voile d'Isis, qu'il faut lever, on dit bien qu'il est dangereux et sacrilège de le lever; c'est un tissu de passions, ce n'est rien d'autre.

17 juillet 1927.

NOTRE LUCRÈCE

VALÉRY est notre Lucrèce. Neuf, serré, éclatant, sauvage. Seul devant la mer, qui ne dit qu'elle; seul sous les constellations, qui ne disent qu'elles; et suivant jusque dans ces explosions de mondes les jeux de la force nue et des essences impitoyables. Les hommes à ses pieds, ombres passagères. On dit que Lucrèce n'était pas heureux, et que même il ne sut pas supporter cette énigmatique existence. Légende peut-être, mais qui fait ressortir, sans la moindre faute, que le monde des forces niait le penseur. En notre Lucrèce sonne le même son. Toutefois les ressemblances n'expliquent rien, et la combinaison la plus précieuse, celle du poète et du penseur, ne peut réussir deux fois la même de ce grand jeu. La révolution chrétienne a passé; l'antique physique a voulu se juger, et le penseur a voulu se sauver. D'où cette amère réflexion, et cette morne moitié d'ombre, comme il dit, cette autre face du miroir humain qui renvoie le soleil à sa place, et ne sait pourquoi. Vie intérieure. « Amère, sombre et

sonore citerne »; « Amour, peut-être, ou de moi-même haine ». Narcisse. Il me plaît d'enfermer ces vers dans ma prose. Ainsi coupés d'eux-mêmes, ils chantent encore. Toute la jeunesse les sait. Comme la jeunesse des anciens âges, elle se prend à ces énigmes. Tout recommence; et Zénon d'Élée lance une fois de plus sa flèche immobile. Quelque Platon récite et puis se tait. Ces poèmes feront infiniment plus, pour la renaissance de l'homme, que toute la Sorbonne. Nos vaudevillistes repentis, fort attentifs aux effets, se mettent à quatre pour essayer de comprendre, ce qui est un grand signe, et comme par aruspice.

Mais que sont ces fléchettes d'écolier à côté de ce grand mépris, solennellement distribué en une séance mémorable ? L'Académie se moque des moqueurs; cette force est à elle maintenant. Comme ce grand papillon, marqué de signes terribles, qui pénètre quelquefois dans les ruches, les abeilles ont inventé de l'emprisonner par une muraille de cire. Mais le poète, ainsi séparé et muré, me jette des métaphores encore meilleures : « Maigre immortalité noire et dorée. Consolatrice affreusement laurée. » Toutefois de ce qui se fait dans la prison, de ce que l'on y dit, de ce que, peut-être, on y pense, nous ne saurons rien.

Ce que pense le sphinx lui-même, on n'a pas à le deviner, car il a dit à un journaliste à peu près ceci : « Le public s'occupe beaucoup de moi depuis quelque temps. Il reste à savoir si les effets seront favorables, quant à ce que je puis encore produire. » Pour moi, mesurant assez les années de méditation que supposent *le Narcisse* ou *le Cimetière marin,* ou *le Serpent,* je sais ce que nous coûte à tous une conversation élégante ou un dîner de cérémonie. Pourquoi cette hauteur est-elle prise en ces liens de Lilliput ? Impatience, peut-être, devant une vie médiocre et difficile. Mais il ne fallait qu'attendre un peu. Quel genre de courage manque-t-il ? Peut-être un genre de réconciliation avec soi qui embrasse l'humanité toute. Peut-être cette générosité que Descartes a si bien nommée, et qui perce plus avant que l'entendement nu. Ici je ne comprends pas assez. Tout génie se sépare des buveurs de sang; encore bien plus de ces petits buveurs d'eau rougie. Il se peut que tout soit égal devant le fils du soleil, et que les deux bêtises soient ensemble par-

données, celle qui se jette au feu, et celle qui y pousse les autres. Et je viens à penser à Anatole France, victime immolée ici par celui qui se nomme lion, mais victime qui enfin fit voir une fois ou deux l'étincelle de l'amour humain, plus précieux encore que l'espérance.

20 juillet 1927.

CIGUË INFINITÉSIMALE

PAR ces temps d'examens, vieillesse est assise d'un côté de la table, et jeunesse de l'autre. Les hommes d'âge sont au moins deux contre un. Attention; cela est bien clair. Aussi jeunesse se fait vieille, imitant par l'attention les rides de l'âge. Vieillesse, en retour, a quelquefois des mouvements vifs, et des soubresauts étonnants de substance minérale; c'est pour faire peur, et jeunesse feint d'avoir peur, profitant de l'ambiguïté que l'on voit souvent entre les signes de la peur surmontée et ceux de la colère rentrée. Tout cela fait à peu près un ordre social, où les plus faibles règlent tout, par des ruses très anciennes. On conte de certains sauvages qu'ils ordonnent aux vieilles gens de se pendre aux branches par les mains, et qu'ils secouent afin de reconnaître ceux qui ont encore permission de vivre. Mais ce n'est que symbole, sans aucune réalité. En toute société, vieillesse est assise dans l'arbre, et il est défendu de secouer.

Socrate était par terre, et content là; mais quelquefois, de son bras d'homme de troupe, il secouait pour s'amuser, faisant tomber, parmi les vieux pontifes, quelques jeunes aussi qui se hissaient déjà; les jeunes, heureux de ce beau jeu; les autres moins. Cela finit par la ciguë, qui est une potion calmante. Et qui ne voit qu'au lieu de l'administrer en dose massive, et à cet homme d'âge, ce qui fit une mort scandaleuse, il serait plus décent d'en faire boire un peu de temps en temps, et dès le berceau, à tous ceux qui s'agitent indiscrètement? Les examens n'ont pas d'autre fin que de faire connaître si le jeune Socrate, qui ne se lasse pas de naître, a bien pris régulièrement sa ciguë à dose infinitésimale.

Comment savoir? Il ne s'agit que de proposer à ces

jeunes de ces questions qui ont plus d'une fois ébranlé le monde, et secoué l'arbre sur lequel les possesseurs de fromages se trouvent perchés. Religion, justice, échelle des valeurs, civilisation, destinée de l'homme, ce sont des problèmes à ne pas poser; et justement on les pose. C'est inviter à secouer l'arbre. Et l'on connaît par là que ceux qui secouent l'arbre, ou qui seulement le font remuer en y grimpant, ont encore besoin de la ciguë infinitésimale.

Jeunesse donc s'étudie à parler de ce qu'elle ignore, car cela est sans risques, et à résumer des livres qu'elle n'a point lus. Car les grands auteurs, comme on sait, sont fort dangereux pour les petits; et si l'on voyait Platon déchaîné, ou même Descartes, ou même Kant, si on les voyait tels qu'ils furent, et secouant comme de grands vents toutes sortes d'arbres, cela ferait un grand scandale, et une chute de fruits pierreux. Mais il existe des résumés, tout imprégnés de ciguë infinitésimale; et de cette nourriture, qui sans danger vieillit l'homme, on ne peut rien produire qui ne soit convenable.

Passe encore pour les statues; mais supposez que ces hommes nus se mettent à revivre, ce ne seraient point des penseurs; non, mais plutôt des bûcherons. Car comment nommer autrement ceux qui méprisent l'ordre tel quel, et le subordonnent de loin à la perfection de l'homme libre, ami seulement du libre? D'où je comprends cette sociologie en poudre impalpable, ciguë synthétique comme disent les chimistes, dont on voudrait bien arroser toutes les pensées, si naturellement subversives. Dès que l'on prend l'homme comme fin, rien ne va, dit le Vieux; mais dès que l'on prend la société comme fin, alors tout va.

30 juillet 1927.

LES GRANDES SAISONS

Nous vivons suspendus aux saisons. Notre humeur était changeante comme le ciel de juin; en ce juillet, nous formons des pensées africaines. Il n'est pas de fête d'été qui tienne contre la pluie; et les fêtes changent notre régime si instable de frivolité, d'espérance

et de résolution, bien plus que nous ne voulons le croire. Ceux qui se veulent plus fermes et plus solitaires ont des fêtes courtes qui leur sont données, d'autres qu'ils se donnent par poésie, musique et peinture, mais un peu décharnées; le corps n'y est que par ses mouvements, non point par le glissement et étirement secret des tissus. Le vrai poète veut une fête cosmique et danse avec son ombre; et chacun est poète premièrement. Ainsi nous dansons au soleil comme les moucherons.

Par la puissance des nuées sans doute, je rêvais, le mois passé, à ces hivers qui nous rassemblent et rassemblent aussi nos pensées, au poêle de Descartes, au soleil brumeux de Spinoza, à cette retraite de l'homme, à cette vie ralentie et prudente qui nous découvre l'ordre, et nous investit d'une autre puissance. Toutefois, comme il y a des zones brûlantes qui bornent la liberté, il y a aussi des cercles de glace que la pensée ne franchit point. Il est beau de voir Descartes voyageur cherchant sa patrie d'élection. L'humanité de même a déplacé son centre de pensées d'après des saisons où les siècles sont comme des jours, et qui nous sont mal connues. Toutefois le prudent *Annuaire* en soupçonne quelque chose, remarquant que, depuis qu'on est capable de mesurer ces faibles différences, l'écliptique se rapproche constamment de l'équateur, quoique très lentement. Voici ce que cela signifie pour nous autres moucherons : le soleil d'année en année un peu moins haut en été, un peu moins bas en hiver, c'est-à-dire des saisons moins marquées, un été moins brûlant, un hiver moins rude. On peut se plaire à expliquer d'après cela les anciennes saisons telles que les historiens nous les représentent, et surtout l'antique période glaciaire, qui a étendu jusqu'à la Seine, il y a peut-être douze mille ans, la misère arctique. Nous irions donc vers une vie plus douce, à laquelle les régions nordiques participeraient aussi; et en revanche l'Afrique du Nord et même l'Italie perdraient peu à peu cette relâche du violent hiver, dont elles recevaient autrefois quelque fraîcheur. D'où Montesquieu comprendrait plus d'une chose.

Mais attention. La période de ces grands changements est très longue, et mal connue; toutefois l'*Annuaire* m'avertit que l'écliptique n'ira point, à beaucoup près, se coucher sur l'équateur; donc le grand hiver de siècles

reviendra, dans douze mille ans ou plus tard encore. Alors un soleil plus haut en été, plus bas en hiver, et des saisons plus violentes, qui rapprocheront de nos contrées l'ours blanc et le renne; car il ne faut pas oublier que la glace est lente à fondre, et qu'ainsi, quelque chaud que soit l'été, un rude hiver mord toujours sur le printemps. D'où l'on peut prévoir que la civilisation tempérée, après s'être élevée vers le nord encore pendant une ou deux dizaines de siècles, redescendra vers l'Égypte et Carthage. Les pays qui dormaient s'éveilleront, et le poêle cartésien sera gelé. Non sans variétés, car les saisons dépendent aussi des golfes et découpures, à cause que la masse de la mer est régulatrice et modératrice toujours. Il n'en est pas moins que, d'une marche sinueuse comme nos côtes, la puissance émigrera du cercle arctique aux tropiques; les arts et la pensée iront de même. Sémiramis de nouveau adorera son empire; les dieux morts renaîtront. Un être immense, pour qui mille de nos années seraient comme une minute, verrait aller et venir du haut au bas de la zone tempérée, et se diviser, et se rassembler, ces centres d'empire, d'art et de savoir, sans que jamais rien recommence le même, à cause des changements lents et continus. Nous sommes de courts historiens.

1er août 1927.

LES TOURBILLONS

Il y a de la soumission et même de la religion dans l'homme qui laboure; car il y a loin de ce sillon noir aux moissons couleur de soleil; et ce qui se fait dans la graine est hors de nos mains, loin même de nos yeux, deux fois caché. Le travail est ainsi une sorte de prière, dont on espère beaucoup, dont on n'est pas assuré. Culte et culture sont le même mot que coultre, qui est soc. L'homme qui forge voit ce qu'il fait. La terre végétale est une invention d'aveugle, comme est l'élevage du chien; encore mieux, car on peut agir par force sur le chien, d'après les appétits et les craintes qui habitent en cette forme si bien dessinée; mais la terre végétale n'a point de forme qu'on puisse décrire; le chimiste la décompose,

mais ne peut la recomposer; c'est un état de division et de mélange, confus et impénétrable. La terre sans son maître retourne au sable. L'homme ici est serf par la nature des choses. En revanche la propriété apparaît ici comme un droit parce qu'elle est une fonction. La possession n'est rien sans le travail. C'est pourquoi la vertu paysanne est gouvernante; nous devons suivre ce pas du laboureur.

Par l'impatience que nous ressentons de cette sagesse serve, nous cherchons à la double bordure du champ, vers la montagne ou vers la mer, quelque piste vierge et quelque ennemi mieux déclaré. L'escalade faite, le cap doublé, ce sont des résultats bien clairs. Ici ce fluide divisé et mobile, où, par la liberté des dernières parties, rien n'est caché ni en promesse. Là-haut, sur les pentes désolées, la seule ennemie, qui est la pesanteur, n'est pas cachée non plus; elle demande tout l'effort dans le moment. Ici comme là les forces se montrent à découvert, sans aucun semblant d'amitié. L'homme y devrait mourir de peur; tout au contraire, il y court pour le plaisir. Où je reconnais le plaisir du jeu, qui consiste en ceci que l'épreuve a un commencement et une fin, et que le coup suivant, victoire ou défaite, ne dépend pas du précédent. Toutefois derrière ce plaisir, qui est de risquer, et dont le paysan se trouve privé, il y en a un autre, plus intérieur, qui est de sentir qu'on se suffit à soi par une autre puissance, qui défie le destin, mais, encore mieux, qui le défait, par le spectacle de ces forces en action.

Un torrent, une tempête, n'enferment aucun destin, mais bien un sort assez clair si l'on manque le saut ou le coup de barre. Au contraire partout où la matière est solide, le destin se cache derrière. Tout mur croulera. Mais quand ? Pourquoi à cet instant ? Le glacier enferme souvent quelque poche d'eau, assez puissante pour noyer vingt villages. Mais cette eau est suspendue dans le solide; elle pèse et dissout sans qu'on le sache. Et le glacier lui-même avance comme un fleuve; mais ce mouvement n'est point à notre échelle; seulement quelquefois un bruit de tonnerre en cette masse cristalline nous avertit et inutilement nous réveille, sans dire quand. La vague dit quand, et le fait voir; elle ne cesse, petite ou grosse, de compter le temps à notre mesure. Ce qu'elle peut faire, elle le fait. La guerre a aussi cette vertu

d'effacer le destin par ces dangers présents et bien clairs. La paix armée est comme le travail des champs, plus difficile sans doute à supporter, par le danger indéterminé, contre quoi les quotidiens travaux ne peuvent rien. Le corps s'en arrangerait; mais l'esprit supporte difficilement l'attente, qui est son œuvre et son propre mal. D'où une religion des signes. Si les peuples faisaient continuellement des vagues et des marées comme la mer, la politique serait comme une navigation. Sans peur véritable, et je dirais même presque sans péril, puisque presque tout le péril vient ici de la peur. De même voyons-nous que toute science défait les solides. Les tourbillons de Descartes ont commencé la paix de l'esprit.

25 août 1927.

POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE

On dit que si nous étions délivrés du capitalisme, nous le serions aussi de la guerre. Ce lieu commun ne me dit rien de clair. En revanche je comprends très bien que le capitalisme ne serait guère redoutable si nous étions délivrés de guerre. On nous répète que la politique est subordonnée à l'économique; cela s'entend bien en un sens, mais il ne faut point conclure que nos vrais maîtres soient les industriels et les banquiers. La seule menace d'une grève, si la discipline est bien gardée, si le moment est bien choisi, les réduit à négocier. Ils ne sont puissants qu'autant qu'ils peuvent forcer; or ils ne peuvent forcer que par la police et l'armée, qui sont les instruments du pouvoir politique. Et la tyrannie politique elle-même n'est possible que par l'état de guerre, continuellement et arrogamment proclamé.

Barbusse est fort lorsqu'il nous représente les travailleurs transformés en militaires, et formant la garde des industriels et des banquiers. Étrange magie, et incompréhensible par les seules lois de l'économique. L'ordinaire police serait moins sauvage, plus humaine. Ils seront violents contre la violence, mais ils ne développeront pas cette force aveugle et mécanique que l'on voit dans un régiment bien exercé. La police garde quelque

chose de l'art militaire, mais la discipline y est toujours moins stricte que dans l'armée; la fin n'y est pas de tuer ni de se faire tuer. La peine de mort n'y est pas de toute façon présente aux esprits. Par exemple il n'est pas admis qu'on pousse une colonne d'agents sous le feu de quelques bandits, qu'on fasse tuer le premier rang et le second, qu'on appelle des réserves, sans compter du tout les cadavres. Et, comme tout s'enchaîne, vous ne verrez point non plus l'officier de police tuer sur place l'homme qui refuse d'avancer en terrain découvert. Or, dans l'entraînement militaire, ces terribles moyens sont étudiés à l'avance; chacun mesure ses devoirs; chacun se prépare pour une tâche inhumaine; toutes les énergies s'élancent à corps perdu. La vertu arrivée à ce point n'a plus d'égards, mais il n'y a aussi que le culte de la patrie qui puisse porter ce fanatisme. Cette force n'est nullement économique. Payez des gardiens de l'usine, et aussi cher que vous voudrez, vous n'en ferez point des chasseurs à pied. Ainsi la suprême force est un fait de politique, et même de politique étrangère. Supposez la guerre exilée de nos mœurs autant que le sont l'esclavage, la torture, ou le bûcher pour les sorciers, il n'y a plus d'armée à proprement parler; les conseils de guerre ne sont plus que des souvenirs à peine croyables, comme sont les cachots de l'Inquisition. Vous aurez une police bien payée, brutale en des moments, mais qui n'aura point dans ses résolutions ni même dans ses devoirs de se faire tuer par sections entières. Voilà ce que l'argent n'obtiendra jamais. Le pouvoir d'un colonel sera effacé de la terre.

L'argent nous tient; le riche nous tient. Mais il faut voir les différences. On peut changer de maître; on peut se moquer du maître; on peut discuter. Que le maître interrompe la discussion en vous montrant la porte, cela se peut, quoique la discipline syndicale trouve ici un puissant remède, car rien n'empêche que les ouvriers se retirent en masse, et dans la minute même, si l'on manque à l'un d'eux. Mais, supposons l'ouvrier isolé; il n'y a tout de même point de cachot pour lui, quand il serait insolent; il n'est point tenu à ce respect de religion qui est le propre de l'esclavage militaire; il n'est point puni de mort pour refus d'obéissance. On dit là-dessus qu'il mourra de faim s'il ne plie; mais il y a plus d'un patron, et plus d'un métier. L'association, la coopération, toutes

les formes de l'assurance offrent des ressources sans fin. Dans tous les cas, il est libre sur le moment, libre de parler, libre en son corps. Ce qui fait voir que le pouvoir capitaliste n'est nullement comparable au pouvoir militaire et qu'il serait désavoué sans le pouvoir politique. Ce qui reste d'esclavage en notre temps tient à la guerre, et à la menace de guerre. C'est là que doit se porter l'effort des hommes libres, seulement là.

27 août 1927.

ALGÈBRE

Il faut être plus que polytechnicien pour confondre treize avec douze plus un. Douze a son visage; un a le sien; et il est clair que treize ne ressemble ni à l'un ni à l'autre. J'ajoute un à douze, et cela fait une transformation totale, comme si cette unité de plus changeait toutes les autres. Au reste, qui ne connaît ces individus que l'on nomme trois, quatre, cinq ? C'est ainsi que, lorsque des conscrits sont alignés sur le champ de manœuvre, un homme qui ne serait qu'homme saisirait en chacun d'eux un équilibre propre, un visage inimitable, un regard qu'on ne verra qu'une fois. Mais je suppose que le polytechnicien ne voit ici que des conscrits; et encore n'en suis-je pas sûr; car le polytechnicien est lui-même un chef-d'œuvre de nature, et qui a même des pensées; seulement, dès qu'il raisonne, il se garde de penser; il forme des idées générales, comme on dit; il compte les hommes comme il compterait des boules de pain ou des obus. Il est vrai que la boule de pain est à peine un être, et que l'obus n'est pas du tout un être, sinon par la rouille et les marques de hasard, qui ne sont point de lui; semblable en cela aux mécaniques.

Les nombres sont des mécaniques en un sens. J'ajoute un, et encore un; le comptable joint et sépare comme le mécanicien joint et sépare; il forme total, produit, quotient; en quoi il ne pense point du tout; et, ce qui le prouve, c'est qu'une machine à compter formera total, produit, quotient, bien mieux que le comptable, et sans former aucun nombre véritable, ajoutant ou retranchant un et encore un par l'effet d'une roue dentée, d'un doigt

de fer, d'un butoir, d'une vis. Puisqu'une machine à compter est possible, une machine à raisonner est possible. Et l'algèbre est déjà une sorte de machine à raisonner; vous tournez la manivelle, et vous obtenez sans fatigue un résultat auquel la pensée n'arriverait qu'avec des peines infinies. L'algèbre ressemble à un tunnel; vous passez sous la montagne, sans vous occuper des villages et des chemins tournants; vous êtes de l'autre côté, et vous n'avez rien vu.

La géométrie est un monde merveilleux, où l'on fait naître des idées singulières, comme sont les nombres véritables, mais un peu plus près de la nature que ne sont les nombres. Et de même que treize n'est pas douze plus un, de même, et encore plus évidemment, une surface n'est pas une somme de lignes, et un volume est encore un autre être. Un hexagone n'est nullement un pentagone avec un côté de plus; ceux qui ont construit le pentagone régulier et l'hexagone régulier savent bien que ce sont deux êtres, qui ont chacun leur visage. Les solides réguliers, qui sont comme des cristaux sans matière, représentent les montagnes et les précipices dans ce voyage du géomètre. Et voilà comment l'homme pense, rassemblant l'expérience, l'imagination, et le raisonnement en chacune de ses démarches.

Mais l'algèbre a passé là-dessus comme un vent du désert; et la machine à penser fabrique aisément et en série toutes ces choses. Ce qui va fort bien pour l'usage, mais ce qui entraîne la pensée en d'étranges aventures; comme si l'on fabrique des solides à quatre dimensions; algébriquement cela va tout seul; mais géométriquement non; l'expérience manque. Ou encore si l'on dit que le temps est la quatrième dimension de l'espace; algrébriquement cela va tout seul; mais ici l'expérience dit non.

5 septembre 1927.

LA FOI QUI SAUVE

Il y a croire et croire, et cette différence paraît dans les mots croyance et foi. La différence va même jusqu'à l'opposition; car selon le commun langage, et pour l'ordinaire de la vie, quand on dit qu'un homme est

crédule, on exprime par là qu'il se laisse penser n'importe quoi, qu'il subit l'apparence, qu'il subit l'opinion, qu'il est sans ressort. Mais quand on dit d'un homme d'entreprise qu'il a la foi, on veut dire justement le contraire. Ce sens si humain, si clair pour tous, est dénaturé par ceux qui veulent être crus. Car ils louent la foi, ils disent que la foi sauve, et en même temps ils rabaissent la foi au niveau de la plus sotte croyance. Ce nuage n'est pas près de s'éclaircir. Mettons-nous dedans; ce n'est déjà plus qu'un brouillard. On discerne quelques contours; c'est mieux que rien.

Dans le fait ceux qui refusent de croire sont des hommes de foi; on dit encore mieux de bonne foi, car c'est la marque de la foi qu'elle est bonne. Croire à la paix, c'est foi; il faut ici vouloir; il faut se rassembler, tout comme un homme qui verrait un spectre, et qui se jurerait à lui-même de vaincre cette apparence. Ici il faut croire d'abord, et contre l'apparence; la foi va devant; la foi est courage. Au contraire croire à la guerre, c'est croyance; c'est pensée agenouillée et bientôt couchée. C'est avaler tout ce qui se dit; c'est répéter ce qui a été dit et redit; c'est penser mécaniquement. Remarquez qu'il n'y a aucun effort à faire pour être prophète de malheur; toutes les raisons sont prêtes; tous les lieux communs nous attendent. Il est presque inutile de lire un discours qui suit cette pente; on sait d'avance ce qui sera dit, et c'est toujours la même chose. Quoi de plus facile que de craindre ?

Il est difficile d'espérer et d'oser. C'est qu'ici il faut inventer. Si les inventeurs suivaient les lieux communs, ils ne trouveraient rien; ils retomberaient de ce que tout le monde dit à ce que tout le monde fait. Le téléphone n'est pas une chose de nature; il ne suffisait pas de l'attendre, il fallait le faire, car il n'était pas. De même il n'y a point égalité d'existence entre guerre et paix. La guerre est; laissez aller les choses, répétez ce qu'on a toujours dit, faites ce qu'on a toujours fait, la guerre sera; elle est déjà, sous le nom trompeur de paix. Et cela même est la plus forte preuve, dans ces discours mécaniques qui toujours reviennent. « Qu'a-t-on vu au monde, si ce n'est guerre ? Quelle fut la plus chère pensée des puissants, sinon régiments, canons, munitions ? Je fais de même : régiments, canons, munitions. A tout le reste je suis

sourd. » La guerre eſt. La paix n'eſt pas; la paix n'eſt jamais; il faut la faire, et d'abord la vouloir, et donc y croire. Je vous tiens là; si vous n'y croyez pas, vous n'arriverez pas à la vouloir; si vous ne la voulez pas, vous ne la ferez pas. Il faut y croire.

Il faut. Ces mots ont deux sens aussi. Il faut des régiments, des canons, des munitions; ici c'eſt la nécessité extérieure qui parle; la guerre, c'eſt le monde comme il eſt, c'eſt le monde comme il va. En quoi il va mal. Il faut vouloir qu'il aille bien; il faut croire que cela dépend de tous, et donc de chacun; il faut se sentir obligé et responsable. Oui, coupable chacun de nous de tout ce sang, coupable s'il n'a pas fait tout le possible, s'il n'a pas fermement voulu, s'il n'a pas osé croire. Dire qu'il y aura toujours la guerre et qu'on n'y peut rien, c'eſt se coucher pour penser, c'eſt s'endormir pour savoir, c'eſt croyance. Penser debout au contraire, vouloir la paix, tenir à bras tendu cette espérance, c'eſt refus de croire et c'eſt foi. Contre quoi la religion voudrait s'inscrire, mais elle ne peut. Dans la religion il y a une forte pensée, qui ne peut longtemps dormir. Dans l'apparence, religion c'eſt croyance et sommeil; mais ces textes vénérables sont plus forts que les hommes. Religion, ce n'eſt point croyance, c'eſt foi; c'eſt volonté de croire et de faire. Cette puissante idée paraît de moment en moment à travers les nuages, comme le soleil de cette saison-ci. Mais il faut réveiller les docteurs; ils n'aiment point trop cette idée-là. C'eſt qu'ils sont assis dans ce qui eſt, comme toute puissance.

17 septembre 1927.

LA DUNE

Quelquefois vers les bords de cette grande coupe dorée, on voit dans le sable sec comme de petites vagues immobiles, formées chacune d'un creux et d'une crête; ce sont les pas du vent. Si l'on regarde mieux, on voit courir de crête en crête une fumée de sable. Un peu plus loin, de rares herbes commencent à se montrer; on croit d'abord que leur extrême pointe a percé la couche de sable; mais ce n'eſt pas ainsi; bien plutôt le sable en

pluie ne cesse de les ensevelir; quelques-unes se sauvent, poussant aussi vite que le sable monte. Ce gazon rare ralentit un peu l'incessant balayage; c'est pourquoi un peu plus loin encore le gazon se sauve mieux, jusqu'à former une sorte de feutre qui empêche que le vent emporte du sable, mais qui reçoit toujours et toujours une légère pluie de sable, qu'il ensevelit, qu'il recouvre, qu'il absorbe. Là-bas donc, vagues d'eau et plage de sable; plus haut, vagues de sable et plage d'herbe. Quand le vent est fort et le temps sec, ce sont de grandes marées de sable, et la bordure d'herbe recule un peu. Par les temps calmes ou mouillés, l'herbe s'affermit au contraire et revient; ces vagues de l'herbe sont plus lentes encore que les vagues de sable. L'étendue et la pente de la dune indiquent aussitôt le vent dominant. D'autres vents, en certaines parties découvertes, reprennent le sable, font de nouveau une plage de sable et des vagues de sable, un creux en forme de coupe, et une bordure d'herbe, qui marquent aussi par leur forme et par leur importance, la fréquence et la force de cet autre vent. Ces pistes de vent, inégales et entre-croisées, font une image de création. Un peu plus haut les cultures et les maisons fixent le sol. Le monde existe. La pastourelle ramène les vaches errantes, et rêve. La Vénus terrestre s'est tirée hors des flots.

Image. Ces changements ne sont qu'une image de l'immémoriale création; car ils se font vite. Les sables courent. La vague d'eau les apporte en son bouillonnement; le soleil les sèche; le vent les balaie et les entasse; cette terre jeune n'est qu'une petite vague, et presque à notre mesure. Des cartes vieilles de deux siècles à peine indiquent l'estuaire d'un petit fleuve à la place de ces champs et de cette dune. Les vieux ont encore vu, sur des pierres à demi enterrées, les anneaux de fer où l'on attachait autrefois les câbles des bateaux. Une nappe d'eau s'étend sous le sable fertile, et se jette aux nuages par les arbres et les moissons. Une petite source, au bas de la pente, remporte vers la mer un peu de sable; cet enfant de fleuve ne grandira point. Mais c'est le soc du glacier, dans un autre hiver de siècles, qui creusera de nouveau la vallée, non point la même, et qui repoussera à la mer ensemble tous ces débris de bêtes, d'hommes et de dieux. Vagues plus lentes des glaciers qui remontent et descendent en des siècles de siècles.

Le sort de nos pays tempérés est sans doute de n'avoir point d'histoire, parce que le mouvement glaciaire a cette puissance de broyer dont on voit encore des signes au bord de nos vallées, en stries sur les roches dures. Les civilisations plus méridionales, qui périssent au contraire par une trop constante chaleur, sont plus décemment ensevelies. C'est là que l'homme retrouve les signes de l'homme et l'abrégé de l'ancien savoir, et le code aussi de l'esclavage humain, propre à ces contrées. C'est sans doute par quelque cause de ce genre qu'après tant de recommencements nous ne trouvons point de proportion entre l'avancement des sciences et le progrès de la justice. L'heureuse liberté des pays nordiques n'a point laissé de signes. Nos archives sont toutes égyptiennes. Nous sommes sans mémoire propre, et nous vivons d'après une mémoire étrangère. Mais peut-être apprendrons-nous, au déclin de quelque été de six mille ans, à loger nos archives et nos livres de pierre dans le haut de l'Afrique. Ainsi raisonnait l'éphémère, devant le grand sablier.

25 septembre 1927.

LE JOUG

Au-dessus des mottes de terre et des brins d'herbe, on aperçoit quelque chose de sinueux qui s'élève, où les courbes se mêlent et se démêlent, sans qu'on puisse dire d'abord ce que c'est. Mais bientôt se montrent, comme sortant de terre, trois paires de bœufs en file, dont les jougs, de forme sinueuse, et balancés encore par la marche lente, avaient montré d'abord une étrange perspective. Celui qui a vu onduler les jougs sait quel genre de collines les Romains appelaient jougs. Mais les bœufs, en se montrant, les six bœufs, tellement plus forts que le bouvier, effaçaient cette métaphore, et en imposaient une autre plus lourde. Car voilà le fameux Contre Un, encore une fois absurde et invincible, en cette frappante image. Le plus fort est sous le joug.

Le cheval n'aime pas le mors; il ne cesse de le mâcher; il espère qu'il l'usera. On peut supposer qu'il le connaît et l'explore. Le mors se laisse explorer et, si l'on peut dire, manier par la langue et les mâchoires. Certes le

mors ne cède jamais, mais cette sorte de protestation mâchonnante ne s'use jamais non plus. Et si l'on disait d'un peuple que quelque tyran lui a passé le mors, on voudrait dire que ce peuple médite sur l'esclavage, et même est sur le point de le comprendre. Le joug est une autre ruse. Par la forme du bœuf, on peut dire que l'art de persuader approche ici de la perfection. Sur l'arme même, sur la corne, repose cette pièce de bois qui lie le bœuf à son frère bœuf; et il n'y a pas d'espérance que jamais le bœuf connaisse, explore, comprenne cette pièce de bois qui le tient, mais plutôt c'est tout son être qui devient soudain plus lent, plus lourd. En sorte que, s'interrogeant lui-même, il ne trouve point de contradiction entre sa propre force et une force intérieure qui l'enchaîne. La charrue, la terre, le bouvier, tout cela lui est intérieur; tout cela ensemble est un bœuf. Telle est la bonne volonté du bœuf; regardez-le marcher, tirer, tourner. Joug, fatalité.

Autre ruse du tyran. Le bœuf traîne d'une certaine manière son compagnon. Et admirez ce lien de bois qui à la fois rapproche les deux têtes et les sépare. Deux têtes en une, mais qui ne communiquent que par le joug. Deux têtes qui ne peuvent faire signe l'une à l'autre. Comprenez-vous ce genre d'amitié? Un accord sans liberté; des actions qui par force se correspondent. De tous les poids qui s'opposent à l'improvisation, à l'invention, à la révolte, celui du compagnon est le plus lourd. Le tyran, c'est l'autre esclave. Et il se peut bien que ces mouvements imités et cette chaleur échangée forment une sorte de résignation. Mais nul n'en sait rien; le bœuf lui-même n'en sait rien. Comment sentirait-il l'amitié, celui qui ne peut la rompre? Et le secret de tout se trouve au-dessus des têtes, inaccessible et proche. En sorte qu'il semble que ces têtes ne puissent méditer sur autre chose, et, de cette chose capitale, ne peuvent rien penser. D'où le contraste de ces membres libres et forts poussant cette tête enchaînée. Je comprends mieux l'antique métaphore. C'est la tête qu'il faut délivrer premièrement, et d'abord de cette amitié forcée qui fait que les têtes se tournent ensemble du même côté. L'union fait la force, à ce qu'on dit; oui, la force du tyran, à ce que je vois.

28 septembre 1927.

PENSÉE, FILLE DE POÉSIE

L'ESPÈCE a des élans et comme des pulsations. Le tissu humain, presque tout liquide, a ses périodes de morte-eau et ses grandes marées. Cela tient sans doute à des vents, des eaux, des taches solaires, et enfin aux imperceptibles radiations qui favorisent plus ou moins les échanges chimiques. Toutes les espèces animales ont ainsi leurs saisons. Longues et lentes saisons, dont les effets sont difficiles à apercevoir. Mais l'espèce humaine porte en elle comme une aiguille indicatrice qui amplifie ces mouvements, c'est la pensée. Dès que l'espèce se sent puissante, croissante, élastique, l'aiguille bondit, et atteint sur le cadran des degrés inusités, qui ne figuraient jusque-là que pour la symétrie. Ces mouvements étonnent les vieux marchands de baromètres.

Les pressions moyennes de la pensée correspondent à des lieux communs. En Musset, Hugo, Vigny, l'aiguille va et vient autour d'une position connue. Or les poètes sont de tous les indicateurs de pensée les plus sensibles, d'abord parce qu'ils se risquent un peu plus loin que la logique ne permet; aussi parce que la règle qu'ils se donnent les porte toujours un peu au delà de ce qu'ils espéraient. Au reste il est ordinaire que l'on pense d'après les poètes. Or ceux que je viens de citer ne réveillaient guère. Les nuages de Hugo sont réellement des nuages; cela est obscur de loin; quand on est dedans, on n'y voit pas plus clair. Son Dieu est un bon grand-père, un président de table.

Mallarmé et Valéry annoncent un autre climat des pensées. Comme disait un homme à lieux communs, on y laisse sa tête. Mais cette manière bonhomme de juger est dépassée. La vague insolente arrive. Les jeunes rient à ces énigmes; ils les secouent, ils les font sonner. C'est de là qu'ils partent. C'est ainsi que Socrate et Platon secouaient les énigmes homériques. Cependant la bouche d'ombre parle toujours du milieu de l'ancien nuage, marquant les limites du connaître et se repliant en ses volutes de brouillard, comme Renan sut si bien faire. Mais cela est passé de mode; on veut des énigmes claires, j'entends développables, c'est-à-dire mathématiciennes,

enfin difficiles seulement par notre paresse. Et s'il est vrai, comme je crois, que pensée, fille de poésie, ressemble à sa mère, nous verrons partout une clarté des détails; clarté conquise, au lieu de nos vagues aspirations; et les jeunes nous feront voir une autre manière de croire, qui sera refus de croire. Je remarque déjà partout une jeunesse qui en sait plus que ses maîtres. Dans l'ordre politique cela va à tout examiner et à refuser tout maître. Bref, je crois que cette jeunesse sera difficile à gouverner.

L'administrateur m'écoutait, fixant sur moi son regard à travers ses grosses lunettes, ce regard qui veut être attentif, et qui n'est jamais qu'impérieux. « J'en ai vu, dit-il, de ces jeunesses ambitieuses, et il y a plus d'une manière de la mettre au pas des vieillards, sans compter l'amour, la famille, et le prix élevé de toutes choses. Mais ce que vous dites n'en est pas moins inquiétant. Et quel remède selon vous ? »

« J'attends, lui dis-je, que vous me fassiez voir où est le mal. »

1er octobre 1927.

CRIMES INVOLONTAIRES

Je n'irais pas jusqu'à dire que tout ce qui est énergiquement voulu est bon. Cela choque. On demandera si un crime n'est pas quelquefois énergiquement voulu. C'est pourquoi le mot de Socrate : « Nul n'est méchant volontairement » est presque toujours repoussé. Trop vive lumière peut-être. Platon comparait le bien au soleil, voulant dire qu'à y regarder tout droit on se fait mal aux yeux. Mais la lumière, indirectement, nous fait voir en leur détail les choses imparfaites. D'après cela, et dirigeant la vive lumière socratique du côté des fautes ordinaires et communes, je remarque aisément que presque tout le mal vient de ce que l'existence humaine s'abandonne au lieu de se conduire.

Dans une course d'autos, il n'est point nécessaire de vouloir déraper au tournant; les forces mécaniques s'en chargent. Et dans une ascension difficile, il n'est pas nécessaire que l'on veuille tomber; cela va de soi. Boire un verre après l'autre, cela va de soi. Oublier une affaire

importante, cela va de soi. Brouiller des papiers et des comptes, ne s'y plus retrouver, cela va de soi. La paresse, la négligence, en toutes affaires, cela ne vient évidemment pas de vouloir; nul ne se dirige de ce côté-là; nul ne gouverne de ce côté-là. Encore plus évidemment pour se tromper il n'eſt pas besoin d'effort; tout nous trompe si nous ne nous éveillons pas. Il n'y a pas de jugement droit qui se fasse seul, et comme par favorable mécanique. Tout ce qui eſt mécanique, tout ce qu'on laisse aller, eſt faux et mauvais. Une phrase ne se fait point d'elle-même; un beau vers ne se fait point de lui-même. On voudrait dire que l'inspiration eſt involontaire, et qu'il faut l'attendre; mais c'eſt là une opinion de paresseux. Qu'y a-t-il de plus naturel qu'un beau chant? Mais essayez de chanter sans faire attention.

Les crimes ne sont presque jamais voulus. En ceux que l'on nomme passionnels, il eſt clair que l'homme s'eſt laissé emporter. Toutes les passions, comme le nom l'indique, viennent de ce que l'on subit au lieu de se gouverner. Et, quant aux crimes de convoitise, ils résultent presque tous d'un genre d'ennui et de paresse. On ne citerait peut-être pas une exiſtence réglée qui tourne soudain au vol, et aux violences qui suivent si aisément le vol. Mais on trouvera aisément au contraire, dans les antécédents, au moins des parties cachées de négligence et de paresse, une irrésolution, un ennui. C'eſt la nécessité ensuite qui prend le commandement, et la violence mécanique achève l'aventure.

Il y a des crimes de syſtème, et qui ressemblent plus à des crimes volontaires. On a vu des fanatiques en tous les temps, et sans doute honorables à leurs propres yeux. Ces crimes sont la suite d'une idée, religion, juſtice, liberté. Il y a un fond d'eſtime, et même quelquefois une secrète admiration, pour des hommes qui mettent au jeu leur propre vie, et sans espérer aucun avantage; car nous ne sommes point fiers de faire si peu et de risquer si peu pour ce que nous croyons juſte ou vrai. Certes je découvre ici des vertus rares, qui veulent reſpect, et une partie au moins de la volonté. Mais c'eſt à la pensée qu'il faut regarder. Cette pensée raidie, qui se limite, qui ne voit qu'un côté, qui ne comprend point la pensée des autres, ce n'eſt point la pensée; c'eſt une sorte de lieu commun qui revient toujours le même; lieu commun qui

a du vrai, quelquefois même qui est vrai, mais qui n'est pas tout le vrai. Il y a quelque chose de mécanique dans une pensée fanatique, car elle revient toujours par les mêmes chemins. Elle ne cherche plus, elle n'invente plus. Le dogmatisme est comme un délire récitant. Il y manque cette pointe de diamant, le doute, qui creuse toujours. Ces pensées fanatiques gouvernent admirablement les peurs et les désirs, mais elles ne se gouvernent pas elles-mêmes. Elles ne cherchent pas ces vues de plusieurs points, ces perspectives sur l'adversaire, enfin cette libre réflexion qui ouvre les chemins de persuader, et qui détourne en même temps de forcer. Bref il y a un emportement de pensée, et une passion de penser qui ressemble aux autres passions. Ces beaux crimes sont donc mécaniques encore et involontaires. Socrate a vu loin.

8 octobre 1927.

LE DEVOIR D'OBÉISSANCE

La liberté d'action, nul ne l'a. La rue est barrée par ordre, à l'occasion d'incendie, de bagarre, ou de cortège. Je veux passer, l'agent s'y oppose. Je veux discuter, l'agent ne m'écoute seulement pas. Je menace, l'agent m'empoigne. Je frappe, l'agent m'assomme. Tout est clair ici, et j'ose dire raisonnable. Qui songera à forcer le passage, ou seulement à discuter, quand l'agent aux voitures lève son bâton, ou quand l'homme du Métro ferme sa porte ? Il se peut bien que la porte soit fermée un peu trop tôt, ou que l'agent lève son bâton à contre-temps. Nul homme n'est infaillible, et tout est discutable. Une rue est barrée. Pourquoi ? Souvent l'agent n'en sait rien. Supposons une passerelle branlante; fort sagement on empêchera d'y passer. Or, une personne, ou deux, ou trois y pourraient bien passer; une foule la ferait crouler; et encore n'est-ce pas sûr. Va-t-on discuter ? Va-t-on essayer ? Ce serait ridicule. Toutes les mesures d'ordre sont ainsi. Y a-t-il risque de désordre ou de bagarre ? C'est ce qu'on ne peut savoir, puisque la mesure d'ordre arrête l'expérience. Aussi, quand on réclamerait, quand on discuterait devant le juge ou devant la

Chambre, comme cela est permis, le pouvoir sera excusé presque dans tous les cas. De toute façon la nécessité d'obéir d'abord est comprise de tout le monde, excepté de l'homme en colère; et colère n'est pas raison. Par ces considérations, toutes simples, nous apprendrons à obéir; la liberté est à ce prix.

Voici une procession catholique, ou une procession fasciste. Je me permets de sourire, ou seulement de ne pas saluer. Ces fanatiques tombent sur moi; me voilà à l'hôpital pour un mois. Si je suis accompagné d'une bonne troupe de partisans, c'est bataille. Si j'en cours le risque, c'est mon affaire, mais qu'en penseront les passants ? C'est le rôle des pouvoirs de disperser le cortège, ou bien de l'isoler, en barrant les rues; et c'est toujours fermer la porte du Métro. Il n'est pas sûr que le voyageur pressé ira sous les roues; mais c'est pourtant dans son intérêt qu'on l'arrête tout net. Cette porte haute n'entend point raison... Prenez toute mesure de police comme une porte sourde et muette.

L'abus n'est pas loin. Il faut savoir, il faut dire, que tous les pouvoirs sans exception iront toujours à fermer toutes les portes. Tout noyau de spectateurs sera suspect, ou seulement encombrant. Tout cri sera injurieux ou séditieux. Cet officier de police fait son métier; il me dit d'aller à mes affaires. En quoi je le gêne, en quoi je fais désordre ou menace de désordre, c'est lui qui le sait et non pas moi. Je m'en vais; mais j'aperçois d'autres barrages. Cela me rappelle le temps où l'homme de troupe isolé ne pouvait se tenir ni sur le quai, ni dans les salles, ni à la barrière, et devait pourtant prendre le train. Celui qui a souvenir de ces pouvoirs en liberté comprendra qu'il faut un peu de ruse et de patience pour garder ses droits. Cette mécanique du salut public, nous l'avons touchée. On n'arrête pas une locomotive d'un coup de poing.

La ruse est dans la critique, dans le recours, dans cette mise en jugement des pouvoirs, qui, par la liberté d'opinion, ne cesse pas un seul moment. L'opinion gouverne dès qu'elle peut s'exprimer. Mais, dès qu'elle fait désordre, ou seulement apparence de désordre, elle ne peut plus s'exprimer. La méthode de crier est très mauvaise; elle a toujours fortifié les pouvoirs; elle donne occasion à cette action prompte et irrésistible qui recouvre le fait

et obscurcit à jamais la question. Comment savoir si l'ordre était menacé ? L'écrit vaut mieux. Et, quant au plaisir si vif de déplaire aux puissants, il est bon encore de s'en priver un peu. Sur quoi vous me jugerez trop prudent. C'est que je vois les causes; c'est que je mesure les pouvoirs, les éternels pouvoirs, ainsi que les éternelles occasions. Souvenez-vous. Il n'y a pas dix ans nous étions esclaves. Et ce n'est pas un rêve.

15 octobre 1927.

FAIRE DORMIR SES PENSÉES

Avant de dormir soi-même, il faut faire dormir ses pensées. Mais cela ne va pas bien, car vouloir endormir une pensée, c'est penser; et penser c'est s'éveiller. Toute pensée nous met en alerte; et cela est naturel dans un univers qui n'a rien promis. En toute situation, l'homme qui veille fait promptement le compte de ce qui peut servir et de ce qui peut nuire, sans se bercer d'illusions, comme on dit si bien. Et, au contraire, ce qui nous endort c'est une illusion agréable, d'après laquelle tout est pour le mieux et rien ne mérite attention. Remarquez que cette manière de voir est songe déjà. On dit : « Vous rêvez », à un homme qui n'a point fait une revue exacte, et en quelque sorte militaire, de ce qu'il a et de ce qui lui manque. Il faut donc rêver avant de dormir; et la plupart des rêves sont vraisemblablement avant le sommeil.

Il faudrait donc mentir à soi dès qu'on se dispose à dormir. Mais, quand on est assiégé de pensées mordantes, on ne veut point se mentir à soi-même. On veut examiner, en vue de se rassurer. On veut résoudre, on veut conclure. Or un homme qui est dans la nuit et les yeux clos, et les membres immobiles, est en très mauvaise situation pour résoudre et conclure. Car les choses auxquelles il pense sont loin de lui; il n'a pour y penser que de faibles images, et surtout des mots. Il faut faire bien attention ici. Toute situation perçue s'éclaircit, si mauvaise qu'elle soit; l'homme s'avance avec précaution, fait le tour, s'il peut, de chaque chose. Comme disait Turenne un soir qu'il était avec Retz et d'autres, et que les autres, femmes et valets, voyaient des spectres, et

qu'eux-mêmes croyaient aussi les voir : « Il faut aller trouver ces gens-là. » C'étaient de pauvres moines qui profitaient de la nuit pour se baigner. Que de fois, soupçonnant de puissants ennemis et de grands obstacles, on trouve des moines qui ont bien peur. Mais il faut y aller. L'homme aux yeux fermés n'y veut point aller; il prétend explorer en pensée; il n'y a point de plus grande folie, ni plus commune. Tous les Alceste se retirent dans leur cabinet pour penser à Célimène, et forment alors les idées les plus fausses. Toute pensée sans objet présent et perçu est une Célimène. Il faudrait savoir cela, et ne point faire revue des choses absentes. Mais il faut du génie pour endormir les pensées par une pensée supérieure, et dormir avant la bataille, comme on conte d'Alexandre et de Napoléon.

Il y a une meilleure méthode. Nous avons bien plus de puissance sur notre corps que sur nos pensées. Non que nous puissions faire taire le corps quand il souffre; mais nous pouvons presque toujours le disposer comme nous voulons. Il faut donc savoir s'étendre et s'allonger. L'étirement et le bâillement, qui annoncent le sommeil, nous donnent ici une sorte de modèle. Mais le raisonnement peut seconder ces leçons de nature. Il faut comprendre ce que c'est qu'être couché; c'est ne plus pouvoir tomber. Or souvent la tête, un bras, une main restent debout si l'on peut dire, soutenus par un effort qu'on ne sent point. Cette fausse position fatigue; et, de plus, si le sommeil vient, cette partie qu'on a négligé de coucher tombera, ce qui réveille. Il importe donc que tout soit descendu au plus bas; que tout soit étalé, étendu, on dirait presque répandu. Un sac de pommes jeté à terre prend naturellement cette position, où tous les travaux de la pesanteur sont faits. Un chien, et surtout un chat, la prend de même. L'homme, par cette vie debout qui est la sienne, ne se couche pas aisément. Je suppose qu'un masseur trouverait, dans l'homme qui se croit couché et qui ne peut dormir, des nœuds, des points de lutte, des muscles en boule; solide, alors qu'on le voudrait fluide, autant qu'il est possible à ce sac de peau. Et cet heureux état terminerait toutes les pensées. Vous qui voulez dormir, ne refusez rien à la pesanteur; laissez-vous doucement choir.

19 octobre 1927.

LE DIEU CRUEL

La Bible, ce livre cruel, n'a pas fini de massacrer. Le *Livre de Job* est une source d'injustice, qui ne peut tarir; ce qui est d'esprit ne peut tarir. Lisez. Il plaît au dieu terrible d'éprouver Job; le voilà aussitôt sur son fumier. Ses amis lui conseillent de se résigner; et lui se le conseille à lui-même. Comment lutter contre Dieu? Comment plaider contre Dieu? Ce culte de l'esprit extérieur, irrité, inflexible, invincible, est peut-être l'essentielle idolâtrie. Car les fétichistes ont consolation et espérance par la multitude des dieux; l'un vaincra l'autre; ces naïves fictions représentent assez bien la situation réelle de l'homme; car la variété des choses fait qu'il y a remède à tout. Mais un seul Dieu, qui est ensemble esprit et force, cela écrase, cela massacre par l'idée seule. Job était riche et heureux; il avait des amis; soudainement il est pauvre, malade, abandonné; cela lui semble naturel. Ce grand univers, tellement plus puissant que nous, il n'est pas aux yeux de Job divisé en poussière, modifiable au seul mouvement du petit doigt d'un homme résolu; non, ce monde est Esprit; ce monde est tout d'une pièce, et d'une seule volonté. L'homme alors se couche et meurt.

L'Occidental, il me semble, n'est pas aussi aisément massacré. C'est qu'il repousse de tout son esprit l'unité redoutable. Ce Dieu objet, cette substance spinoziste, il ne cesse pas de les nier. Ce monde tournant et croulant n'est que de débris et de parcelles; il est immense par l'accumulation, mais sans projet, sans idée aucune, sans décret, divisible, et mieux encore, divisé, absolument divisé; en quoi l'homme cherche passage, sans aucun respect. S'il respecte quelque chose au monde, c'est ce pouvoir d'oser; Dieu est par là; il est avec nous, non contre nous; faible comme nous, mais ingénieux comme nous; invincible par cette foi en lui-même. Essayez de massacrer chez nous; essayez seulement de menacer; faites le tyran, pour voir. Descartes n'était point patient; Descartes tirait l'épée. Les fils de Descartes sont vifs; ils ne craignent rien au monde. Et, après tout, ils n'ont toujours que leurs deux mains comme ces Juifs de l'Ukraine.

J'en parle à mon aise, dites-vous. Mais cet ordre humain, cet ordre heureux auquel je me fie, il ne tient que par les joyeuses volontés. Personne ici ne croit au destin; nul ne divinise le malheur. Nous nous moquons, comme faisait Voltaire, de ce Dieu de la Bible, qui massacre toujours. L'ennemi nous le voyons bien, l'ennemi infinitésimal, l'ennemi sans pensée, le monde; il se peut même que nous ayons peur, quand l'infinitésimal se secoue un peu trop, cyclone ou volcan; mais il n'y a jamais dans la plus grande peur ce mélange de respect qui détourne d'oser et de vouloir.

L'autre résignation, l'emphatique, la fanatique résignation, comment n'appellerait-elle pas le malheur? Car l'imagination règne en ce monde. Une malédiction sur soi, tous aussitôt la confirment. Car c'est la bénédiction sur soi et le bonheur, c'est cela que nous aimons en chacun. Et, par un effet inverse, que la sagesse a grand'peine à vaincre, le malheur métaphysique, écrit dans le regard, parlant dans le regard, cette profonde ironie, cette obstination à vivre sans espoir, cela irrite. La pitié ne va pas loin; cette vie difficile a marqué les bornes étroites de la pitié. Tristesse se gagne comme maladie. C'est pourquoi on vient vite à haïr les malheureux qui ne s'aident point eux-mêmes assez. Cela est odieux à première vue; mais remarquez que l'impérieuse et doctrinale tristesse vise à nous déposséder de notre seul bien. Supposez maintenant deux masses, deux foules, sans sagesse, sans précaution, dont l'une représente à l'autre, par une résistante manière de vivre et de penser, la biblique malédiction; vous aurez des réactions aveugles, inhumaines; inconcevables, tant que l'on n'a pas compris que la fureur contre les faibles enferme une sorte de justice.

5 novembre 1927.

COMMENT L'ESPRIT DÉLIVRE

C'EST par l'esprit qu'on se délivre; il n'y a pas d'autre chemin. Et quand je dis esprit, j'entends aussi bien la rhétorique. Quand nous voyons revenir ces discours aussi anciens que les pouvoirs, sur la guerre et la paix,

nous autres, subalternes ou hommes de troupe, nous y entendons très bien le claquement du fouet; et nous voilà aussitôt à l'indignation; nous voilà à nous compter, à nous unir, et à nous enivrer de cette force du nombre, que nous croyons invincible. Or cette force du nombre est vaincue et serve depuis des siècles de siècles. Et pourquoi les esclaves sont-ils vaincus ? C'est qu'ils ne savent pas la rhétorique. Pour parler autrement c'est qu'ils n'ont point l'esprit formé, ni cultivé, ni assoupli. Voltaire était bon contre la guerre; lisez *Candide* ou *Micromégas*. Le grand Frédéric lui-même devait rendre les armes; il ne pouvait point se prendre tout à fait au sérieux; mais il savait bien aussi faire valoir la nécessité de sauver l'ordre tel quel, et enfin d'appliquer à des masses ignorantes et barbares le genre de gouvernement qu'elles méritaient. Voltaire n'aimait point le désordre, ni l'aveugle foule, la canaille, comme il disait. Ce bruit de la fureur populaire, ceux qui l'ont entendu reviennent promptement à l'antique doctrine des pouvoirs forts. Ou bien, ouvrant eux-mêmes, comme dit Platon, leurs propres prisons, ils s'abandonnent eux aussi à l'aveugle colère. Guerre, désordre et injustice ensemble, c'est une amère consolation. L'homme moyen en vient très vite, et sur la seule rumeur, à préférer ce même mal de la guerre, mais contenu et limité par un ordre terrible. La force va au pouvoir comme à un aimant; c'est une très vieille histoire.

Tout cela, faute de rhétorique. L'esprit révolutionnaire est raidi sans nuances, aussi dogmatique que l'autre. Les deux se repoussent et se séparent laissant entre eux comme un champ libre où les forces joueront. L'esprit ne lutte point ici de ses propres armes; mais plutôt il prépare une autre lutte où les armes d'esprit seront de nul poids. La paix est de l'esprit seul, sans aucun moyen de force. La révolution chrétienne a bien failli le prouver; mais elle était surchargée de trop d'opinions incertaines; elle devait céder à la tentation de forcer, par la difficulté de prouver. L'esprit qui règne n'est plus esprit.

La liberté n'est pas un bien extérieur. Il faut que chacun la conquière en lui-même et pour lui-même; c'est ainsi qu'il travaillera le mieux pour les autres. Et si seulement l'esprit socratique, si fort de ce qu'il avoue l'ignorance, était un peu plus commun, les arrogants discours

trouveraient un étrange silence, qui suffirait. Ce vide d'applaudissements, je crois que les pouvoirs le sentent déjà. Que serait-ce si le peuple savait parler ? J'entends si la rhétorique, habile à plaider, ne se trouvait pas toujours au service des pouvoirs. Je ne dis pas seulement dans les assemblées, mais dans les conversations, l'importance, qui dit toujours la même chose, met en déroute le Socrate obscur et sans rhétorique. Aussi ne voyons-nous que des dogmatiques, qui cherchent leurs pareils. L'esprit qui n'a point son système et ses partisans, l'esprit qui pique l'importance et la dégonfle, n'a presque aucun rôle. J'ai entendu des gens que je crois raisonnables dire : « Ce n'est pas tout que de démolir. » Mais je crois au contraire qu'en politique il n'y a rien à bâtir, et que tout irait passablement si l'esprit public osait jusqu'à dire non, et jusqu'à rire au nez des Importants. Tout le mal, et jusqu'à ces périodiques massacres, vient de ces colonels d'opinion qui sont tellement assurés d'eux-mêmes. Car, enfin, il n'est pas nécessaire de réfléchir beaucoup pour comprendre que les impôts, la misère, l'injustice, sont des fruits de la guerre, et qu'ainsi notre politique, à nous citoyens, consiste principalement à nous défendre contre les politiques.

12 novembre 1927.

DEUX POUVOIRS

Les anciens empereurs de la Chine réglaient l'espace et le temps. C'étaient de grandes cérémonies. Ordre était donné solennellement aux quatre points cardinaux et à toutes les distances du grand empire; ordre aussi aux saisons et aux mois, et d'avance aux années, de se bien aligner et de former comme la route du temps à venir, vide encore d'événements, mais préparée pour les recevoir. D'après cette double assurance, les peuples orientaient leurs projets, réglaient leurs travaux, étendaient leurs espérances.

Or, cela nous fait d'abord rire, parce que nous savons que l'espace s'étend bien tout seul et sans nous, toujours au delà de lui-même, et que le temps aussi s'écoule sans notre permission, chaque instant effacé par l'instant sui-

vant; cette mort des instants ne cessera jamais, quand il n'y aurait plus d'empereur au monde. Et toutefois cette cérémonie chinoise ferait un beau symbole, la fonction de tout empereur étant proprement de régler ses décrets sur ce qui ne peut être autre. Et si les lois d'un État n'étaient autres que les lois mêmes de la nature, selon les vues perçantes de Montesquieu, nous n'aurions plus rien à demander. Que peuvent les pouvoirs sinon nous confirmer tels que nous sommes, laissant courir, sous le nom redoutable de la justice, les suites du crime et les suites du travail ? Car enfin il est dans l'ordre que tout service soit payé de retour, et que celui qui vole et tue ne meure pas tranquillement dans son lit. Ainsi le gouvernement le plus parfait ne pourrait jamais que prédire selon les lois naturelles. « Si vous êtes justes, si vous vivez de travail et d'échanges publics, vous vivrez en paix. Si vous voulez dominer, menacer, forcer, enfin prendre au lieu de gagner, vous ferez la guerre. » Le progrès dépendrait des individus; les pouvoirs assureraient seulement l'ordre tel quel, et justement celui-là qu'ensemble nous méritons. Vue étonnante sur la fonction de police.

Il y a un autre pouvoir, un autre ordre, une autre société. Il n'est pas vrai que l'espace s'étende de lui-même, et nous ouvre en tous sens des routes. Ce qui est donné c'est le fourré impénétrable, la nuit qui revient, le brouillard, les astres souvent cachés, la fuite, l'épouvante. Mais la girouette indique le levant et le couchant bien plus précisément que ne fait le soleil; il y a des routes et des bornes kilométriques; il y a des phares sur la côte, des cartes et un annuaire; il y a des écoles où l'on apprend à reconnaître en quel lieu on se trouve, quand ce serait sur l'océan sans différences, d'après les astres et d'après les montres. L'espace est aménagé; et il n'est même point autre chose que cet aménagement. Le loin, le près, les directions, et jusqu'aux bornes de nos champs, tout est fixé et contrôlé par un pouvoir qui ne tyrannise point.

Le temps n'est rien si on ne le pense; et je ne vois pas comment on le penserait sans le compte public des jours, la mesure exacte des lunes et des saisons, sans les fêtes publiques qui célèbrent les vraies positions du soleil. Que seraient nos souvenirs sans les dates ?

Que serait l'année si chacun en jugeait d'après le froid et le chaud ? Oserait-on célébrer la renaissance à Noël, ou annoncer l'année nouvelle et le soleil remontant quand la gelée nous saisit ? Oserait-on croire au capricieux printemps quand avril nous fouette de sa pluie glacée ? Et quand l'éclipse commence, qui ne croirait que le soleil va mourir ? Mais l'éternel empereur de Chine connaît ces choses. Il trace d'avance cette année vierge et les époques où il convient d'être prudent ou confiant. D'avance il dessine les archives de notre histoire, quelle qu'elle puisse être; d'avance il nomme les jours, ainsi que le décor solaire ou lunaire, pour nos joies ou pour nos malheurs, laissant le reste à notre courage. Ainsi dans les cérémonies du premier janvier, ce n'est pas le pouvoir de police qui se montre, mais un autre pouvoir qui n'est que pensant. Fête abstraite, austère, et belle.

1er janvier 1928.

LE FANATISME

L'HOMME est fanatique parce qu'il est animal. S'éveiller c'est premièrement bondir; faire attention c'est premièrement guetter. Il reste quelque chose de ce mouvement dans toutes nos pensées, sans quoi nos pensées ne nous seraient rien. Mais chacun sait qu'une grande peur ou un grand désir n'aident point à toucher au centre de la cible, ni même à bien placer un coup de poing; encore moins à débrouiller une serrure ou à régler une horloge. Les passionnés sont maladroits, et, par de cuisantes expériences, ils deviennent timides, j'entends maladroits en imagination. Or il y a de sévères méthodes, pour jouer du violon ou pour manier l'épée, et qui parviennent à délier de lui-même l'esclave irrité. La règle est : « Ne pesez pas de tout votre corps; ne vous jetez pas; ne faites pas toute l'action à la fois; ne vous préparez pas à bondir d'un saut par-dessus la colline; ne pensez pas à tous ces kilomètres qui sont devant vous. Un pas, et puis un autre. » J'admire dans l'ouvrier une sorte de lenteur qui va fort vite, et un air d'indifférence, par quoi les maisons sont bâties et les tunnels sont percés. Mais le

même homme se jette à penser; il s'y met tout. Il veut tout résoudre. Au lieu de débrouiller, il serre le nœud.

On ne voit point pourquoi un homme serait moins intelligent qu'un autre. Un plus un, qui fait deux, cela n'est pas difficile à comprendre; pour les grands nombres c'est impossible, si l'on ne revient à un plus un. Aussi ne sert-il point de se mettre en colère selon la grandeur du nombre, comme un petit chien qui aboie à l'éléphant. Au contraire il faut s'apaiser d'abord, et diviser, ce qui est ajourner. Or il arrive que, plus le problème est compliqué, moins on se croit en droit d'ajourner. La mort, Dieu, l'âme, la justice, comment ajourner? Grande alarme, qui fait bouillir le sang. Et toujours quelque Pascal secoue la porte. La fable du Sphinx est belle. Le Sphinx attendait l'homme, et lui proposait quelque énigme; qui ne devinait pas était dévoré. L'homme est à lui-même ce monstre. Il ne se donne point de délai. Le fou offre une image grossie de l'homme naïf; le fou se précipite à juger. Ce mélange de vertige, de peur, et de colère est souvent sensible dans les nœuds du visage et dans le son de la voix. Quand le fanatique pense, ne vous mettez pas en travers.

Socrate ajournait. Montaigne ajournait. Descartes ajournait. En Descartes la méthode enfin se montre; l'ordre paraît. « Avant de connaître telle chose, je dois connaître d'abord telle autre chose, plus simple. » Et lui-même a dit aussi que c'est souvent notre grand amour pour la vérité qui fait que nous la manquons. Il faut donc se garder de l'emportement; c'est se donner par étude une sorte d'indifférence. Analyser est toute la force de l'esprit; mais analyser c'est d'instant en instant choisir et refuser; c'est penser comme on veut, et non point comme les choses voudraient; encore moins comme les hommes voudraient; car ils aiment la vérité toute, et voudraient d'un seul mouvement l'embrasser toute. Cette impatience est ce qui persécute. Ainsi c'est toujours l'intelligence qui est brûlée. Elle est impie. Diviser les difficultés, voilà le sacrilège.

C'est une question de savoir s'il est permis de tout examiner. Oui, c'est une question, et il faut l'examiner; donc il faut tout examiner. Jamais vous ne vaincrez l'esprit qui s'est une fois éveillé, quand ce ne serait qu'à compter un plus un. Car la vue claire de cette loi com-

mune à tous les esprits fait paraître aussitôt une autre valeur bien au-dessus de ce monde des forces, et même qui exige que ce monde des forces soit refusé. En aucun problème la force du poing ne décide; et c'est par là que la force n'est pas le droit. Mais c'est sans doute quand on est aux prises avec soi-même, quand on éprouve que le moindre retour de force enlève jusqu'à l'espérance d'une pensée, c'est alors qu'on le comprend le mieux.

24 janvier 1928.

FÊTES

Une aurore ne ressemble nullement au crépuscule du soir. Ce sont quelquefois les mêmes couleurs, et il n'est pas sûr qu'un peintre puisse, par la seule clarté, distinguer l'extrême matin de l'extrême soir; c'est qu'il arrête le soleil. Dans le fait l'aurore s'illumine d'instant en instant; ce signe suffit. A l'aurore de l'année, le même signe n'est pas moins éloquent; chaque jour annonce un peu plus de soleil. Et, quoique les nuages, le brouillard, le froid s'assemblent pour nous tromper, cette touche de la lumière, chaque jour plus appuyée, nous éveille et nous prépare.

Il est vrai aussi que tous les signes concordent. Tant que les feuilles de l'an passé tombent au vent, nous ne cessons de commémorer; notre pensée retourne au dernier printemps d'après ces éloquents débris. Mais maintenant les arbres sont tout neufs; ils élèvent nos regards; ils creusent le ciel. Hier, à travers les branches noires, la lumière du couchant semblait nettoyée. Les bruits sont autres; le bruit du vent même est autre. Un oiseau essaie un commencement de chanson. Printemps est mort, printemps est né. Il n'y a point d'interrègne.

L'homme chante comme l'oiseau. Nous sommes avertis par le chant de l'oiseau; mais sans doute l'oiseau est averti par le chant de l'homme. Le chant de Noël est le premier chant de printemps qui s'élève sur la terre; c'est une prédiction de l'homme à toute la nature. Fête savante, fête d'esprit. Le premier janvier est comme la Noël de César. L'Épiphanie est la Noël des anciens rois.

Carnaval est la Noël des esclaves. Pâques est de toutes ces confirmations la plus ancienne; souvenir d'un temps où la prévision était courte, ou peut-être souvenir des périodes glaciaires en nos pays, où le printemps tardif éclatait soudain, comme on voit encore dans la haute montagne. Il n'y a qu'une fête, qui est la fête du soleil.

Idolâtrie ? Je ne sais. Le culte consiste toujours à faire résonner des images selon des idées. Un rayon de soleil ne fait qu'une fête de moucherons. Mais une fête de l'esprit seul, une fête qui n'associerait pas les grands changements de la nature aux pensées les mieux assurées serait une maigre fête. J'imagine un Noël au Cap, dans l'autre hémisphère, et à la même date que chez nous. Quel sens peut avoir ce sapin, quel sens ces lumières, au temps des plus longs jours, au temps où tous les arbres sont verts ? Il faut convenir que l'hymne à l'enfant ne résonne pas bien alors avec le corps humain et avec toutes les choses. A quoi Hegel répondrait que c'est le propre de l'animal de vivre en immédiate union avec la nature, « au lieu, dit-il, que l'esprit fait de la nuit le jour ». Certes cette remarque est belle. Toutefois l'esprit ne peut régler tout l'homme. Et ce n'est pas assez de confirmer l'idée par l'assemblée et par les chants, si la nature aussi ne fait écho. Il y a quelque chose de plus dans une religion qu'une foi jurée. Il y faut les grands signes du monde, et une sorte de réponse de Dieu. De cette poésie, qui est accord entre la nature et nos pensées, chacun tirera l'idée comme il pourra, et aussi purifiée qu'il pourra. Mais si l'idée n'est pas jointe d'abord aux pulsations de la vie, ne manquera-t-elle pas de sang ? Le Premier Mai est la fête de la paix, du travail et de l'espérance. Et je conviens qu'on peut célébrer ces idées, en novembre et en tout temps, et que même il le faut. « L'esprit fait de la nuit le jour. » Le chant et le poème font des saisons au commandement. Mais enfin ce n'est pas fête tout à fait si la nature des choses ne se déplie et ne s'entr'ouvre en même temps que nos espérances.

1er février 1928.

HORS LA LOI

« La guerre hors la loi ? Oui, la guerre d'agression, mais non pas la guerre défensive. » Admirez ce coup oblique. Nous avions raison; nous étions tous d'accord; et soudainement notre belle idée est par terre et brisée. Il est odieux et inhumain que les nations aient des armées, des conseils de guerre, des canons et des gaz empoisonnés en vue de s'agrandir, de conquérir, d'envahir; mais il est légitime et même heureux que les nations aient des armées, des conseils de guerre, des canons et des gaz empoisonnés en vue de repousser l'agression ou l'insulte. Ainsi la guerre subsiste toute. Le bon sens était contre la guerre, mais le bon sens est pour la guerre. Enfants, nous lançons notre flèche, et elle nous revient en plein visage. Nous sommes battus encore une fois, par nous-mêmes battus. Il y a quelque diablerie là-dedans; et le diable est bien cet esprit rusé, à marche oblique, qui tue l'esprit. Le non se change en oui. Combien de temps encore avant que nous cessions de préparer la guerre afin d'avoir la paix ?

Penser n'est pas facile; c'est un travail fin; et il faut pourtant que chacun s'y mette. Je m'y mets. Il y a deux injustices possibles dans une guerre. La première dépend des motifs. Il est injuste que le plus fort prétende faire la loi; il est juste que les faibles s'unissent et soutiennent le droit par l'épée. Cette injustice est amère; les esclaves et les peuples conquis en savent quelque chose. Mais enfin on en parle assez. Il n'est pas d'orateur, pas de manuel de morale qui ne nous fassent goûter et repousser ce genre d'humiliation, au nom de la dignité humaine. Or, je demande que l'on détourne les yeux, pour un moment, de cette injustice et que l'on regarde en face une autre injustice qui, elle, est intérieure à la guerre et qui ne dépend point du tout des motifs que l'on a de s'armer. Que la guerre soit de conquête ou de défense, nous voyons aussitôt s'enchaîner et se dérouler les mêmes injustices. D'abord, dans l'action même, les faibles dépouillés, chassés, piétinés comme la terre, dès qu'ils ne s'enfuient pas au plus vite loin des régions où les armées se rassemblent; et puis ce massacre des héros, si

profondément contraire à toute justice, puisque tout mouvement généreux est promptement puni de souffrance, de mutilation et de mort. Encore pis, peut-être, cette sommaire police, que l'on n'oserait pas appeler justice, qui frappe, dans l'emportement, sans examen, sans garanties, qui punit de mort et de déshonneur des fautes qui, en temps ordinaire, seraient légères et excusables, et qui ne prend même pas le temps d'examiner si ces fautes ont été réellement commises. D'après cela, un genre de pouvoir énergiquement repoussé par nos mœurs et qu'aucun chef d'État ne possède; un mépris affirmé, violent, ironique même devant le droit; le silence imposé, le sourire même réputé crime, comme en présence des dieux. L'homme réduit à l'état d'instrument et de moyen; les hommes poussés au feu comme on y pousse des morceaux de bois. Que la guerre soit juste ou non en ses motifs, voilà ce qu'elle est par sa nature.

Dans la préparation, dans l'état de paix, même défi aux communes idées, à la commune justice. L'ouvrier peut se moquer du patron, le pauvre peut répondre au mépris par l'insolence; ils n'en meurent pas. On trouve des héros contre le feu, contre l'eau, contre la peste, sans menace, sans contrainte. Les hommes s'assemblent et délibèrent, chacun peut parler et écrire, tous en vue de régler encore mieux cet ordre passable. Mais la guerre, au milieu même de cette paix, applique imperturbablement sa loi inhumaine et, dans le simulacre même de ses terribles jeux, exerce ses sanctions démesurées. Et cela se comprend. Les mœurs de la paix sont une sorte de désordre, et l'ordre du droit fait rire, tant que la négation ouverte de ces choses est la constante pensée des hommes d'État, et même l'espoir à peine dissimulé de quelques-uns. Aussi, ceux qui veulent mettre la guerre hors la loi savent très bien ce qu'ils veulent. Toute la force de leurs habiles adversaires vient de ce qu'on espère qu'ils n'oseront pas le dire.

11 février 1928.

LA JEUNE PARQUE

Qu'est-ce que *la Jeune Parque ?* C'est l'envers de nos pensées. Ces touches innombrables du monde, ces gestes commencés et retenus, ces pas qui n'avancent point, ces mouvements intérieurs par lesquels le vivant se conserve et en même temps s'use; ces marées du sang et de la lymphe, cette flamme enveloppée, non moins livrée aux marées du vent que la flamme d'une torche; ces puissants sommeils, ces courts sommeils, ces changements de pied, ces détentes, ces emportements, ces enveloppements sur soi, ces tissus qui flottent, et déplient leurs franges comme des algues dans le liquide salin, tout ce petit monde alarmé et rassuré, c'est tout cela qui porte nos pensées. Ainsi quand nous fermons les yeux, et sur le point de dormir, ces remous de la vie se traduisent sur le fond noir par des houppes, des fumées, des points brillants, des aurores, des crépuscules; d'où je viens quelquefois à penser à des visages, à des champs, à des forêts, à des villes. Non point que de telles formes soient réellement dessinées par le cours du sang et des humeurs. L'orgueilleux esprit gouverne encore ces apparitions; il les achève; il en fait des pensées. C'est merveille de voir, en une femme assise, emportée avec cette terre, flottant vers la prochaine saison, aussi mobile que l'air et l'eau, c'est merveille de voir flotter et surnager une pensée raisonnable, attentive à ces autres tourbillons, à ces autres mondes gravitant, brûlant, rayonnant, attirés et attirant, passant de grande marée à morte-eau; ces autres mondes balancés qui sont des hommes et des femmes, non moins raisonnables, non moins attentifs et polis, si ce n'est que parfois un sourire, reflet cosmique, ou un mouvement de l'œil, assez étranger au discours, présagent quelque tempête d'amour, d'ennui, ou de désespoir.

Or les destins de l'homme ne sont guère changés par les discours, ou plutôt par cette partie du discours que l'on peut imiter en soi-même et reproduire. En revanche, les imperceptibles remous, comme des banderoles qui indiquent la direction du vent, mais aussi tous les plis de l'air, les signes enfin de l'âge, de la saison, par quoi le monde s'exprime tout en ces visages si bien composés,

sont ce qui oriente nos sentiments, nos serments et nos actions. Si le diplomate, à force d'art, de ruse et d'intrigue, suit la danseuse en ses déplacements, ce n'est pas pour entendre des discours raisonnables; mais c'est qu'il cherche un sens à ces merveilleux signes, à ces plis du front, à ces yeux changeants, à ces doigts aussi mobiles que des herbes au fil de l'eau. Chose digne de remarque, la plante humaine la mieux protégée et gardée, la moins durcie et épaissie par les actions, la moins livrée aux hasards de ce monde, est sans doute celle qui les exprime le mieux en leurs passages, en leurs nuances, en leurs ombres et lumières, comme l'aiguille de la boussole, si bien protégée et toujours tremblante. Et c'est si bien notre lot, d'accorder nos pensées avec l'intime battement de la vie, que nous ne nous lassons point de suivre ce double langage, essayant de faire marcher ensemble l'air et la chanson.

Or, tant que ces signes sont souples comme l'eau, nous en faisons aisément réussir des pensées, et ce sont nos heureuses pensées. Mais l'écorce durcit; il se forme des roches en cette mer; la nature fait voir des angles, des plis, des chemins; la pensée s'y retrouve; l'irritation s'ajuste avec les motifs. Non plus tourbillon, mais planète durcie. On n'a plus à deviner, on ne peut qu'attendre. Ce minéral a raison. De raison on ne peut faire raison; c'est de nature qu'on fait raison. Ainsi l'invention périt en même temps que le caprice. Et c'est ainsi que la Jeune Parque se change en une vieille Pythie.

20 février 1928.

SÉCURITÉ

Une fois de plus le discours ministériel coulait sur des têtes somnolentes. L'orateur, un écho habillé, rendait fidèlement cette assurance d'un esprit positif, qui sait qu'on ne le réfutera point. « Je parle prose, disait-il; je me mets au niveau de l'intérêt immédiat et je prétends y rester. Que voulons-nous ? La sécurité. Rien de plus, rien de moins. Qu'est cette loi militaire ? Un bouclier contre une attaque possible. Que celui qui, menacé dans

sa vie et dans ses biens, renonce à se défendre, lève la main pour parler contre moi. Mais un tel homme ne passera-t-il pas pour un insensé ? »

A ce point du discours, l'ancien combattant perdit patience. « Ce que vous dites n'a point de sens. Je suppose que tous ceux qui sont assis ici pensent à leurs affaires, laissant passer cette chanson trop connue. Mais moi, j'ai écouté et je n'en crois pas mes oreilles. Sécurité ? Je connais cette sécurité; nous sommes quelques milliers qui en avons fait l'expérience. Mais que dis-je ? Tous ici en ont fait l'expérience, si ce n'est quelques jeunes gens. Les pères et les mères ne vivaient plus. Chacun pensait aux cadavres, aux salles d'hôpital, aux blessés abandonnés sans secours. C'était l'ordinaire. La moindre promesse d'offensive renouvelait les craintes. Cependant, des centaines de maisons étaient chaque jour pilonnées, mises en poudre; les champs, tout le long de la zone rouge, étaient changés en un terrain volcanique. Sur les mers, des bateaux allaient par le fond, hommes et millions. Nos biens et nos vies étaient poussés sur la table de jeu, comme les oisifs poussent des jetons. Qu'était-ce que cent morts ? On n'en parlait même pas. Cent morts, autant que vous êtes ici. Supposez tous vos projets, toutes vos pensées, tous vos amours mis dans un hachoir. Mais ce n'était que petite monnaie. On nous disait que la prochaine victoire ne coûterait pas plus de soixante mille hommes. Vous entendiez ces choses; je ne sais si vous les compreniez. Ouvrez maintenant les yeux et les oreilles. Sécurité, comprenez-vous ? Sécurité ! Oui, les pires malheurs assurés, annoncés, préparés, et la ruine avec cela, pour vingt ans peut-être. Sécurité de Gribouille.

« Camarades, il est temps de peser les mots. Voilà donc le remède qu'on vous offre. Regardons une fois le mal. Être conquis; vivre sous d'autres maîtres. Ne sautez pas; ne bondissez pas. Il s'agit de sécurité; je traite de la sécurité seulement. Supposons le conquérant aussi insolent, aussi imprudent qu'on voudra; il n'arriverait pas, en vingt ans, à un tel massacre, à une telle somme d'injustices. Il en serait bien loin. Les commerçants vendraient. Paieraient-ils plus d'impôts qu'ils n'en paient maintenant ? Les hommes seraient-ils moins libres qu'ils ne furent en ces quatre années ? Mais supposons des persécutions, des brutalités, des pillages. Est-ce que l'homme

libre n'aurait pas toujours la ressource de punir à coup sûr la brute, en sacrifiant sa propre vie ? Est-ce que la centième partie du courage qui s'est montré dans cette guerre ne suffirait pas pour inspirer au conquérant une sorte de prudence et de justice ? Sécurité ? La sagesse consiste à attendre les maux, à ne pas aller au-devant, à appliquer à chaque mal le plus proche remède, le plus efficace, le moins ruineux. Vous me faites l'effet d'un homme qui me conseillerait de guetter mon ennemi sur le pont, de l'enlacer et de me jeter à l'eau avec lui. Belle sécurité ! »

Cependant, l'auditoire s'agitait; et le président, rouge d'indignation, finit par éclater : « Paroles impies, s'écria-t-il ! Il n'est point d'homme qui accepterait cette vie sans honneur, cette vie d'esclave que vous osez décrire. »

« Très bien, dit l'ancien combattant. Il s'agit donc d'honneur ? Alors, parlons d'honneur, mais ne parlons plus, ne parlons jamais plus de sécurité. »

25 février 1928.

SOLEIL INSTABLE

Le soleil bondit maintenant vers l'équateur, avec une vitesse chaque jour croissante. Loin déjà est l'hiver dormant; loin encore est l'été dormant; saisons où le soleil s'attarde. Chaque jour maintenant je l'aperçois plus haut que je n'attendais, étendant de plus en plus vers le nord la courbe de son coucher. Chaque jour me paraît une saison nouvelle, et je me moque de ces flocons de givre, et de ce vent d'est. Rien ne dure, rien n'est stable en ces jours de mars. Nous sommes dans la saison rompue. Les changements du soleil, qui nous crible chaque jour sous un angle plus ouvert, brassent les airs et les eaux; le froid annonce le chaud, le chaud annonce le froid; le bleu se voile; le nuage se fond; la giboulée ruisselle comme de l'or. Vous remarquez là-dessus qu'il n'y a point de giboulée; mais cela même annonce la giboulée. Les temps d'équinoxe sont capricieux, violents, tapageurs. Effet de ce soleil instable; c'est aux environs de l'équateur, qui est sa position moyenne, qu'il court le

plus vite, comme s'il n'y pouvait rester. Remarquez qu'un pendule qui se balance ne va jamais si vite que quand il passe par sa position moyenne, qui est la verticale. Cette image nous aide à comprendre ces puissants coups de râteau dans les nuages, et toutes ces répercussions et déceptions qui font que le printemps est si prompt, si assuré et si trompeur.

La terre est chauffée soudain; l'air vibre et monte; appel du vent; l'air plus lourd, l'air froid accourt des plaines continentales. Mélange, comme on voit au-dessus de la marmite l'air chaud et l'air froid en volutes, et des surfaces nuageuses à leurs limites. Ainsi des nappes de nuages s'enroulent, se déplient, se replient. Ce sont des pluies aériennes d'abord, bientôt fondues; puis elles s'alourdissent et tombent jusqu'à nous. C'est ainsi que le même soleil fait beau temps et pluie, chaud et froid, par cette cause principalement que le soleil chauffe la terre et que la terre chauffe l'air.

Autre perturbation bientôt; les glaces du nord fondent et se disloquent; les courants marins nous les apportent; la mer fait ainsi comme un autre vent. Nous n'avons pas fini d'accuser ce soleil trompeur, qui ne trompe point. Un vieux proverbe dit, et le poète redit : « Qui osera dire que le soleil ment ? » Cette manière de dire, qui étonne d'abord, s'explique par nos printemps batailleurs.

Qui ne remarque la même inégalité et le même grain de folie dans nos fêtes ? Nous avons vu Carnaval, la fête qui se moque, qui met un masque, qui tire la langue. La Mi-Carême redouble cette moquerie gaie, pudeur de l'espérance. Le fait est qu'il y a du ridicule dans ce ciel; ce n'est pas encore le temps de fêter Dieu. Nous remarquons que les anciens peuples, en leurs fêtes, en leurs danses, en leurs cérémonies, naïvement et scrupuleusement, imitent les astres et les saisons; mais nous ne remarquons point que nous faisons de même. Sur la mode des confetti, quelque historien dans mille ans d'ici remarquera qu'elle imite la giboulée de neige, et cet effet de surprise et de comique indignation de celui qui reçoit ce compliment au nez. Offense qui fait rire; sentiments travestis; mensonge du mensonge; feintes de joie et de peine; tel est le cœur printanier. Bien loin de cette confiance, de ce cortège de l'été, où l'on marche sur les fleurs; bien loin de cette autre confiance, confiance

d'hiver, confiance de Noël. Ainsi nous sommes moucherons, arbres, fleurs, oiseaux, bien plus que nous ne croyons. Mais soyez assurés que les anciens peuples ne se croyaient pas moucherons plus que nous. Bien plutôt ils étaient théologiens et politiques, inventant des dieux et des raisons. Et c'est nous qui découvrons qu'ils adoraient le soleil.

9 mars 1928.

DESSIN ET PEINTURE

Un chanteur est bienveillant, par l'attitude qu'il prend. Envers lui-même aussi. C'est pourquoi il y a toujours opposition entre un drame bien noir et les chants et récitatifs qui le traduisent en opéra. La musique n'exprime pas les passions, elle les efface; encore bien mieux dans le chanteur, quand il se prépare, ménage son souffle, et enfin se gouverne lui-même. La tragédie mesure déjà la terreur et la pitié; elle nous en éloigne, à distance de vue. Il me semble que l'opéra les éloigne un peu trop, au delà de ce qu'on peut appeler la distance de sentiment distinct. La musique cependant nous prend au corps et nous allège, comme au concert; d'où nous nous trouvons plus disposés peut-être à contempler de grands tableaux de nature, ou des cortèges, ou des cérémonies, ou des danses, qu'à suivre des actions individuelles. Le roi de tragédie est un homme; le roi d'opéra est une institution.

Celui qui dessine est bienveillant. Lui aussi se prépare; lui aussi se délie. La violence briserait la pointe du crayon. La satire tue aussitôt le dessin. Le commun langage dit un méchant dessin pour dire un mauvais dessin. Un dessin ne peut être juste en sa forme que s'il est juste en son trait, c'est-à-dire pur, non pesant, non brutal, non grossier. Un vieil usurier, par la pointe de Rembrandt graveur, est aussi beau, ou presque, qu'un enfant. Non point par artifice, mais par cette justesse du trait, que l'on voudrait appeler aussi justice. La ligne sans colère, et en même temps l'exacte proportion des parties, nous disposent à saisir l'équilibre vital, aussi assuré en ce visage d'usurier qu'en un crocodile, qu'en un serpent, qu'en une fleur; au lieu que la passion dessine un serpent

hideux, aussitôt reconnu par l'horreur, mais qui ne ressemble point à la nature. Une gueule de serpent qui s'ouvre, nous la voyons toujours trop grande, comme nous voyons trop grand un nez impérieux, trop enfoncés et trop noirs des yeux méchants, et ainsi du reste. C'est le mouvement d'attaque ou de défense qui fait la caricature. Valéry a dessiné en ses vers un serpent qui est une sorte de monstre, et un raccourci de toutes les privations, méchant. Il est vrai de dire que la poésie nous sauve encore d'horreur par ses moyens propres. Mais le graveur fait ornement du serpent tel qu'il est, si bien fini, si parfait en lui-même; nullement diabolique. C'est l'imagination qui est diabolique.

Il est difficile de dire comment la peinture exprime le vrai du modèle, toujours selon la justice contemplative, mais par d'autres moyens encore, par d'autres gestes, par d'autres préparations. Cet art est plus secret sans doute que le dessin. Le dessin en sa perfection ne retouche guère; la peinture n'est que retouche. Un honnête peintre trouvait souvent à dire d'un tableau : « Ce n'est pas assez peint. » Touche sur touche, voilà le peintre. Je remarque ici encore un mouvement mesuré et décidé, sans aucun emportement. Mais, ce mouvement, qui pose la touche et s'en retire, nie le dessin. Ce n'est plus une forme limitée et circonscrite qui va paraître; ce n'est plus cette suffisance de l'être limité à soi. Dans un portrait peint de Rembrandt, la ligne qui limite le haut de la tête est insaisissable; mais plutôt il semble que le portrait surgisse ou ressorte de l'ensemble des choses, dont il n'est point du tout séparé. Ce fond souvent indistinct, d'où ressort le portrait peint, c'est la merveille; c'est le monde, plus ou moins effacé, mais présent par la liaison, par le passage; c'est l'ombre universelle. Si le fond est un paysage, ou un mobilier, ou une tenture, la merveille de participation est plus rare; le dessin ici guette le peintre. La condition de la peinture n'en est pas moins la même. Il faut que cet homme peint soit dans l'ensemble des objets, qu'il en soit éclairé, porté, nourri. Et c'est peut-être le propre de la peinture, opposée en cela au dessin, de représenter l'insuffisance de l'être particulier. Relisez *le Platane* de Valéry. Le dessin serait ici bien inférieur au poème; mais la peinture en approcherait.

12 mars 1928.

LA CAVERNE

La Caverne de Platon, cette grande image, s'est rompue en métaphores qui ont circulé dans le monde des hommes comme des bijoux, jetant de vifs éclats. Mais l'image mère est bien autre chose; elle forme un thème à réflexion pour des siècles encore. J'aime à penser, quand je regarde ce ciel d'hiver qui maintenant descend, que je suis enchaîné à côté des autres captifs, regardant avec admiration ces ombres sur le mur. Car les idées qui pourront m'expliquer quelque chose de ce ciel n'y sont nullement écrites. Ni l'équateur, ni le pôle, ni la sphère, ni l'ellipse, ni la gravitation ne sont devant mes yeux. J'aperçois qu'il faudrait regarder ailleurs, et faire même le long détour mathématique, et contempler alors les choses sans corps et sans couleur, qui ne ressemblent point du tout à ce spectacle, que pourtant elles expliqueront.

Me voilà donc à suivre quelque captif encore jeune, qui s'est trouvé délié par quelque bienveillant génie et conduit par des chemins qui sont solides tout à fait autrement que cette terre, solides par la preuve. Je le vois étonné d'une autre assurance, ébloui d'une autre lumière, et regrettant plus d'une fois cette autre connaissance qui suffit aux bergers et aux pirates de la mer. Mais on l'occupe, on ne le laisse point retourner. Il se prend d'abord aux reflets des idées, qui sont ces figures où l'on voit des vérités sans en comprendre les raisons. D'où il prend force pour saisir, par des raisons mieux nettoyées, les idées elles-mêmes; et c'est alors qu'il prend le mépris des images et qu'il entre dans le désert algébrique, où il n'est plus dupe des ressemblances. Toutefois mon polytechnicien, car c'en est un, pourrait bien se faire de nouveau mécanique penseur, et de ces signes faire une autre sorte d'expérience aveugle. C'est pourquoi Platon l'entraîne encore jusqu'à ce point de réflexion où le seul discours nous peut conduire, où l'on ne voit plus, où l'on entend. Il sait alors que le nombre n'est pas une chose, ni la droite non plus. Le voilà aux idées. Il peut maintenant revenir dans la caverne comme ingénieur hydrographe ou mesureur de terre. Armé du triangle et des autres puissants outils sans corps, il annonce les phé-

nomènes, conjonctions, éclipses; et même il les change, construisant digues et bateaux, et toutes sortes de machines, ombres efficaces. Ainsi il règne, et devrait conduire les captifs à de meilleures destinées. Cependant je le vois encore plus étonné qu'instruit, admirant trop que ses formules réussissent et lui donnent puissance. Dangereuse machine à penser; il tue de plus loin qu'un autre.

Me voilà loin de Platon; mais c'est qu'aussi je me suis trop pressé de revenir faire des miracles, comme un faiseur de tours qui a saisi deux ou trois secrets. Platon allait toujours, voulant conduire son polytechnicien, peu à peu affermi, jusqu'à contempler le Bien, ce soleil des idées, qui les éclaire et même les fait. Et Platon n'oublie pas de dire que ce Bien éblouit d'abord plus qu'il n'éclaire, et qu'il faut suivre un long chemin de discours avant d'en saisir quelque chose. Et qu'est-ce que c'est donc, sinon l'esprit libre, qui fait les idées, non selon la loi des ombres, mais selon sa propre loi ? Si l'on peut conduire le disciple jusque-là, et maintenir l'impatient jusqu'à ce qu'il ait jugé cette suprême valeur, alors on peut le laisser redescendre, et prendre dans la caverne son rang de roi. Car il se sait esprit et libre, et reconnaîtra à présent toutes ces ombres du Bien aux profils changeants, qui sont courage, tempérance, probité, science; et, reconnaissant en ces ombres d'hommes des hommes véritablement, ses semblables, valeurs incomparables, ne craignez pas maintenant qu'il s'en serve comme de moyens et d'outils, ni qu'il soit bien fier de savoir tuer les hommes de plus loin qu'un autre. Tout au contraire, il saura reconnaître les hommes de plus loin qu'un autre. Il relèvera l'arme, et ne permettra pas qu'on tue le Bien. Mais quel étrange et rare polytechnicien !

25 mars 1928.

LE PRINCE-TROP-FORT

Écoutez l'histoire du Prince-Trop-Fort. Les enfants sans patience ne peuvent saisir un œuf sans l'écraser; mais lui écrasait aussi le coquetier, avec sa fourchette perçait la table, arrachait les serrures en ouvrant les

portes, et entraînait avec soi la rampe de l'escalier. Songez qu'il était encore bien jeune. Ses parents eurent donc très peur et firent venir quatre médecins, l'Empirique, le Persuasif, l'Érudit et le Raisonneur. Cherchant d'abord les causes, ils se mirent d'accord sur ceci, que cette grande force venait de ce qu'il était ainsi par sa nature; et puis, cherchant le remède, ils conclurent qu'il lui fallait ôter un peu de sang. Mais il arriva qu'à la première atteinte de la lancette le Prince-Trop-Fort eut un petit frisson qui renversa les médecins. Là-dessus ils délibèrent. « Il faudrait une bonne corde », dit l'Empirique. « Je vais chercher le meilleur cordier », dit le Persuasif. « Je vais d'abord, dit l'Érudit, écrire une histoire de la corderie depuis les anciens rois d'Égypte. » « Et moi, dit le Raisonneur, je vais mettre en ordre douze leçons sur la résistance des cordes. On verra bien s'il les réfutera. » La délibération n'avance jamais beaucoup les affaires.

Cependant, le Prince-Trop-Fort croissait aussi en jugement; mais cela ne l'avançait guère, car la force toujours allait devant; et parce qu'il réussissait toujours, il n'avait seulement pas le temps de penser. Remarquons qu'il n'était point méchant, ce qui donne apparence à cette opinion fort ancienne que c'est la peur qui fait les méchants. Aussi se consumait-il en regrets, disant à ses petits camarades et, plus tard, à ses ministres : « Je vous envie; il ne vous coûte rien d'entreprendre, car vous êtes assurés de ne pas réussir. Pour moi, je n'ose plus vouloir; cela fait des débris incroyables et des suites bien fâcheuses. » D'après ces discours, et quand il fut évident que le Prince n'y mettait point d'hypocrisie, les ministres commencèrent à avoir moins peur; et, pour occuper le Prince-Trop-Fort, et quoique sans espoir de l'user jamais, ils lui trouvèrent quelques montagnes à percer et choses de ce genre. Toutefois, ayant repris un peu de courage, ils se gardèrent bien de le montrer, mais au contraire ils feignaient une grande peur et criaient comme des nourrissons dès que le Prince levait le doigt. C'est que cet homme trop vigoureux éprouvait aussitôt les passions dont il voyait les signes dans les autres; et cette laide peur, qu'il prenait comme par contagion, sans la pouvoir comprendre, il la sentait comme une maladie honteuse; et il baissait le doigt. C'est ainsi que le Prince-Trop-Fort devint timide.

Ce fut bien mieux, ou, si l'on veut, bien pis, quand il aima. Othello avait bien peu d'expérience, s'il crut que la force terminait quelque chose. Dès que le bonheur de ce qu'on aime efface tout autre bonheur, il faut que la force abdique tout à fait. Il n'eſt pas besoin d'être Prince-Trop-Fort pour apprendre promptement à ne plus jamais vouloir ce que l'on désire. Bref, le bonheur de persuader l'emporte de loin sur le bonheur de forcer. Ainsi le monde humain se retourne tout, pourvu que l'on reſte assis à se regarder les uns les autres. Et, par une compensation admirable, c'eſt le peureux qui ose, c'eſt le faible qui entreprend et c'eſt l'ignorant qui inſtruit. Il n'eſt pas besoin des mille liens de Lilliput. Il suffit que la force soit vertu, ce qui eſt une sorte de théorème, pour que la force soit esclave. Et le fameux chant de Sémiramis l'orgueilleuse, montant au-devant du soleil, suppose une seconde partie. « Moi qui suis enfant, et qui fais l'enfant, il suffit donc que j'aie peur pour donner aux forts une espèce de honte; il suffit donc que je montre mes doigts menus pour que toute la terre travaille pour moi; et la moindre niaiserie, comme démesurée, arrête le plus fort penseur. O roi de nature, vous pouvez trop ! Les faibles n'ont pas fini de gouverner. » Tel eſt l'autre chant de l'orgueil. Le Prince-Trop-Fort se plaît quelquefois à l'entendre.

31 mars 1928.

LE MAÎTRE ET L'ESCLAVE

Le rapport du maître à l'esclave eſt le nœud et le ressort de toute l'hiſtoire. Hegel, merveilleusement pénétrant, s'eſt plu à faire jouer les mouvements d'attraction et de répulsion qui s'exercent entre ces deux espèces d'hommes; car un des termes suppose l'autre et l'appelle, mais aussi l'éloigne de soi le plus qu'il peut, comme on comprend si l'on compare le bois de Boulogne au bois de Vincennes, ou les Champs-Élysées à Belleville. Alors se montre la dialectique la plus brillante, puisque l'esclave devient, par le travail, le maître du maître, tandis qu'au rebours le maître devient l'esclave de l'esclave. L'hiſtoire nous fait voir sans fin le maître déposé et l'esclave cou-

ronné; sans fin, car aucune couronne ne tient sur aucune tête. Le soldat juge le général, et le général ne juge point le soldat. Tout est mirage dans la pensée du maître, tout est vérité nue et sévère dans la pensée de l'esclave. Ainsi s'achève, par le vide en cette tête couronnée, le mouvement de bascule qui substitue le gouverné au gouvernant. Le moindre valet connaît mieux son maître que le maître ne connaît le valet. Cette différence se remarque aussi dans la connaissance qu'ils ont des choses, car l'oisiveté rend sot. Il n'est point de garde-chasse qui ne connaisse mieux que son seigneur les passages et les pistes. Et la servitude forme un caractère, par cette règle qu'il faut toujours travailler pour d'autres et donner plus qu'on ne reçoit.

La frivolité de l'élite effraye; ils n'osent pas seulement former une sérieuse pensée; mais ils regardent toujours où cela les mène; c'est une danse des œufs; et cela défait jusqu'à leur style. Ils ne savent plus se parler virilement à eux-mêmes. Ils n'osent pas. Ainsi le grand ressort s'use encore plus vite que les autres. Que l'on me montre une pensée de l'élite qui n'enferme pas une précaution contre cette pensée même. Et au contraire celui qui n'a rien n'a pas peur de penser : il n'a pas, en ses réflexions, ce visage, comme a dit un auteur, du marchand qui perd.

Cette région des villes où l'on dîne en plastron blanc ne produit point de pensées. Ce que nous appelons la catastrophe de Pierre Hamp, et certes le mot n'est pas trop fort, vient de ce qu'il a passé sans précaution cette frontière. Et je vois que le même malheur, moins marqué parce qu'ils ont moins de force, arrive présentement à d'autres. Malheur de vivre en riche; malheur plus grand d'être riche. L'art de persuader manque justement à ceux qui en ont besoin. Ils vont comme des aveugles; et c'est par la pensée que le pouvoir périt. Savoir est le fait du pauvre.

Cet ordre renversé donc, qui porte en haut les têtes vides, je ne vois point du tout qu'il soit urgent de le redresser; il suffit de le connaître. J'ai compté un bon nombre de têtes pensantes qui n'ont pas envié la mangeoire d'or. Et si l'élite véritable veut bien rester, si je peux dire, assise par terre, en cette situation d'où l'on ne peut point être déposé, j'aperçois une sorte d'équilibre qui peut durer longtemps, par ce jugement sans la

moindre envie. Car, que les gouvernements soient faibles, c'est un mal que l'homme libre ne sent point du tout; et le symbolique chapeau sur un bâton n'est point un si mauvais roi. On observe quelquefois une sorte de peur très comique dans le citoyen, quand il s'aperçoit qu'il n'est plus assez gouverné. Je ne crois pas que ce sentiment soit commun parmi ceux qui ont fait la guerre, je parle des esclaves. Qu'ils forment seulement les jeunes d'après cette coûteuse expérience, et tout ira passablement, sous le règne de Sa Majesté Chapeau Premier.

1er avril 1928.

LES PÊCHEURS DE GOËMON

Longtemps après la tempête d'équinoxe, la mer reste houleuse et tonnante, et roule dans ses vagues un fourrage glauque arraché aux grands fonds. Juste à l'heure où le flot change de voix et commence à se retirer, on voit bondir les agiles paysans, chacun brandissant un râteau aux longues dents, comme une main de bois. Chacun d'eux guette le moment de harponner tout un paquet d'algues, et les traîne en courant, souvent gagné de vitesse par la vague qui suit; dans l'eau jusqu'aux jarrets, et souvent trempé jusqu'aux yeux. Cette pêche du goëmon a fait un lieu commun de littérature et de peinture. Toutefois il reste à dire.

« C'est un jeu, dit l'un, et même une sorte de danse, que les baigneurs imitent; mais on ne se baigne pas en avril. Je vois que ces vigoureux paysans sont bientôt gelés, rompus, essoufflés. Tout métier est un jeu pour l'amateur; tout métier est pénible par la durée. J'ai lu qu'une femme bienfaisante, voulant se donner quelque expérience des métiers de femmes, choisit pour commencer le plus doux, qui consistait à coller des étiquettes sur des bouteilles; deux jours après elle était au lit avec la fièvre. Jugez de ce métier-ci. Cet engrais d'or vert, la mer, il est vrai, l'apporte; élaboré en sa grande cuve chimique; elle l'apporte, puis elle le remporte; à quoi s'opposent ces doigts de bois, longs et crochus. C'est ainsi toujours. Nous ne créons rien; nature fait tout; mais ce qu'elle fait,

il faut le lui arracher, charbon au sol, goëmon à la mer, force industrielle au torrent. Nous mangerons ces précieux sels, incorporés au blé et à la pomme de terre; et nous mangerons aussi, en ce mélange, cette force paysanne qui s'exerce à l'extrême bord de son domaine. Cette jeune verdure qui s'étend jusqu'au bord de la falaise rocheuse, depuis ces arbres qui cachent les villages, cette verdure est faite de travail humain aussi. »

« L'histoire est abolie, dit l'autre. Il est hors de doute que les légionnaires de César, quand ils abordèrent ici, trouvèrent les mêmes pêcheurs d'algues, armés de ce râteau de bois aux dents inclinées. Les paysans de ce temps-là estimaient déjà la force des tempêtes et l'heure du reflux qui recule le long des jours du même pas que la lune. Et sans doute les légionnaires jouèrent un petit moment ce jeu, et envièrent les heureux paysans; car il suffit d'essayer seulement un métier pour qu'il plaise. Et les paysans, au rebours, rêvaient de porter les armes; mais le métier des armes consiste à porter les armes une heure encore au delà de l'extrême limite, au delà de ce degré de fatigue où l'on se couche comme on tomberait. Seulement ces paysans n'en savaient rien. Ainsi César fit ici quelques recrues. »

« Si l'on était assez grand, dit un troisième, pour observer à la manière de Micromégas, ces pêcheurs de goëmon, si bien réglés sur les marées, n'admirerait-on pas le merveilleux instinct de ces insectes si bien adaptés; en revanche, après quelques siècles d'observation, ne conclurait-on point qu'ils ne pensent pas, puisqu'ils n'inventent plus ? »

Et l'autre lui répondit : « A deux signes Micromégas saurait que ce ne sont point des insectes, mais bien des hommes; ces deux signes sont le vêtement et l'outil. Les bêtes produisent leurs vêtements et leurs outils d'elles-mêmes; elles ont poil ou carapace, et leurs râteaux seraient des antennes ou des pattes. Voyez ceux-là qui jettent leurs râteaux et qui courent se dépouiller de leurs cottes mouillées, revêtir des habits secs, et boire à la bouteille; voilà le moment humain. »

1er mai 1928.

LA MILICE FASCISTE

La formation fasciste n'est pas réellement militaire. Le service y est volontaire; il suppose un accord d'esprit, un enthousiasme, un pouvoir partagé et qui communique à chacun des exécutants quelque chose de l'ivresse du chef. Il y manque la masse gouvernée; ou plutôt, dans le système fasciste, la masse, c'est l'ennemi; le travailleur, c'est l'ennemi. Un État gouverné selon ce système est coupé en deux. D'un côté l'audace et la récompense de l'audace, qui est une constante victoire, et avec peu de risques. De l'autre côté la résignation, que le travail et le souci de vivre rendent facile; il suffit d'obéir passivement, de renoncer à la formation militaire, de vivre pour soi, de considérer la politique et tout ce qui est national comme étranger et indifférent. L'ordre est bien gardé; celui qui fait commerce ou qui cultive son champ n'a plus à se soucier de police, petite ou grande. La séparation se fait entre le militaire et l'homme de peine. Le chef ne trouve plus sous ses doigts la matière résistante, la matière étrangère, si énergiquement nommée le matériel humain.

Deux choses font le corps d'une armée, ce sont l'exercice et la corvée. L'exercice est bien au-dessous de l'enthousiasme; il prend forme de mécanisme; il efface la prétention; il détruit pour toujours l'idée que l'on a un rôle à jouer, que l'on est quelqu'un. La corvée tient du métier; tous ces travailleurs retrouvent alors quelque chose de leurs vertus naturelles. Balayer, cuisiner, fourbir, panser les chevaux, polir le parquet, ranger l'équipement, faire briller l'arme, c'est presque tout le service. Le détail est supporté et quelquefois aimé; l'idée est indifférente; on ne juge point l'ordre auquel on participe; on attend l'heure de s'en aller, de secouer de soi tout cela. De la même manière, à la guerre on attend la paix. C'est alors que, sous le poids d'une nécessité invincible mais qu'on n'aime point, on fait voir d'étonnantes vertus, dont la principale est la patience. Bref le soldat fait son métier; il n'est point ambitieux du tout; il n'est pas tyran du tout.

La milice fasciste est étrangère à ces sévères conditions.

Elle ne connaît de la force et de l'ordre que ce qui est agréable, c'est-à-dire l'enivrante cérémonie et la facile victoire. Former un bataillon d'amour, jurer l'union, jouer le double jeu politique de la vigilance et de la force, bousculer, bâtonner, fouetter ceux qui se moquent ou qui seulement refusent de saluer, c'est partie gagnée d'avance. Ce qui est nourri par un tel entraînement, c'est l'arrogance, le mépris, le bonheur d'être craint. Maintenant supposez-les, ces Césars en petite monnaie, dans la boue, à piocher; dans la nuit, à charroyer; attaquez-les par ces moyens mécaniques qui frappent à la manière du volcan et du cyclone. Ils se lasseront.

Où le sergent-major et les colonnes des comptes ? Où le soin du ravitaillement ? Qui fera ce travail de ménage et ce travail d'usine qui est toute la guerre ? La guerre se fait par les paysans, par les prolétaires, par les commis de magasin, tous gens de métier, attentifs, scrupuleux, qui savent supporter l'injustice et supporter l'ennui. Les fonctions d'artificier, de canonnier, de mitrailleur sont des travaux, dont la garde civile de César a perdu l'habitude. Mais il y a mieux à dire. Un officier qui connaît son métier n'aime pas l'acclamation; il la craint presque autant que la révolte; toutes deux rendent le même son à l'oreille prudente. L'armée doit premièrement se taire; on ne lui demande même pas d'approuver. Il se peut que le salut romain ait trop d'ampleur; c'est un signe d'éloquence et de commandement; il donne essor à la pensée, chose dangereuse. Il est politique plus que militaire. Il n'est donc pas évident que la tyrannie, telle que nous la voyons, s'accorde avec la puissance militaire, telle que nous la voyons. On ne fait pas l'histoire comme on voudrait.

19 mai 1928.

REPENTIR ET REMORDS

La pensée est un repentir; ce n'est pas un remords. Remords est un retour amer et inutile; c'est mauvais usage des fautes; mais bien plutôt nul usage. Celui qui est content de ce qu'il a pensé, en ce sens qu'il n'y voit nul défaut, c'est un sot; laissons-le. Mais je ne sais si un

tel homme existe. Ce qui est le plus commun c'est une sorte de désespoir, qui ferme l'idée, qui l'achève, qui la polit, sachant qu'elle n'est pas vraie, et sachant ou plutôt croyant qu'il n'y peut rien. C'est croire qu'on ne peut penser, et faire métier de penser. Cette tristesse passe dans le style et le dessèche. Ce sont de maigres fleurs, et qui s'ouvrent mal. Ou bien, encore pis, c'est un système qui revient toujours, et qui se heurte à ses limites. La région du demi-talent est peuplée de ces aigres peintres, sculpteurs, écrivains, qui sont noués à eux-mêmes, et qui vernissent cette insuffisance. La manière est une sorte de colère, car c'est une sorte de condamnation de soi, et un avenir de travaux forcés. Un homme de ce genre sait toujours ce qu'il fera. Quel que soit le sujet, il se prépare toujours à tracer sa propre ligne et à signer son propre nom. Il faut un grand déploiement de gloire pour couvrir l'ennui; mais l'ennui de soi sort par toutes les coutures du style.

Par opposition, on dit d'un trait qu'il est heureux, et c'est très bien dit. Le besoin d'écrire est une curiosité de savoir ce qu'on trouvera. De même le besoin de peindre vient d'une expérience de ces maladresses dont on fait quelque chose. C'est ainsi que j'entends le repentir; car j'y vois une grande espérance, ainsi que les théologiens l'ont enseigné. C'est bien faire la juste part aux hasards, aux faiblesses, à cette tremblante, hésitante et passionnée mécanique. Mais c'est savoir aussi qu'exprimant toutes choses, et traduisant tout le grand monde dans le petit, elle n'a pas fini de nous étonner. C'est le sentiment de la ressource et de l'imprévisible. C'est revenir au chaos, et joyeusement le reconnaître; matière de Dieu. Mais il faut s'y fier. Le forçat des lettres ne redescend point jusque-là; il lui faut des membres d'homme pour faire un homme.

L'idée fausse dans le remords est que l'homme n'est que ce qu'il est. L'homme est fini; bien mieux, tout est fini. Dans l'homme damné il y a une sorte d'ordre, qui ressemble beaucoup à l'ordre de police, qui n'a d'autre valeur que de durer. On s'y tient. C'est une manière d'adorer qui rend fanatique. Il y a une affinité entre le forçat de lettres et la guerre. C'est que la guerre nous somme de redescendre à l'ordre tel quel, et de le trouver beau. La guerre affirme, en gros caractères, que ce sera

toujours la même chose. Ce qui effraie dans la guerre, et ce qui pétrifie, ce ne sont point les passions; c'est plutôt l'ordre. L'homme est ici prisonnier non pas de sa propre folie, mais plutôt de sa propre sagesse, qui développe alors ses suites mécaniques. La guerre, c'est le grand remords.

Au contraire, le repentir est ce qui sauve la nature. Et le bon style aussi sauve la nature, assuré qu'il est qu'il n'y a point de crochet ni de faux pas qui ne puisse tourner à bien. Le mauvais poète choisit sa rime, ou bien la change; mais le vrai poète, en cette rime venue on ne sait d'où, y reconnaît l'élément sans préférence, et le champ de sa liberté. C'est de même que la pensée sauve toute pensée de traverse, et jusqu'aux plus folles rencontres, par une confiance dans la nature, riche de passages comme une mer. De ce pas aventureux naissent les métaphores. Ainsi de Fagon, le tyrannique médecin réduit une fois au silence par un rebouteux, Saint-Simon écrit qu'il se limaçonne sur son bâton. Il s'agit de la mort du roi, grave sujet. Et qu'y vient faire ce limaçon ? Aussi inattendu à l'auteur qu'à nous-mêmes. Le style a de la course, alors, et du vent autour.

20 mai 1928.

LE GOBE-MOUCHES

Au temps où je faisais mes études, je considérais Taine comme le roi des gobe-mouches. Cette espèce foisonnait à l'École normale, et plusieurs de nos maîtres en étaient des exemplaires assez remarquables. Le gobe-mouches avale tout, faits, textes et commentaires. Il rend cela en idées, si l'on peut ainsi dire; et comme je puis savoir, en ouvrant l'estomac d'un oiseau, quelles choses comestibles il a rencontrées, ainsi le discours du gobe-mouches montre des débris encore discernables des vérités qu'il a rencontrées en son vol de gobe-mouches, bec ouvert, sans choix. Je dis vérités, car tout est vrai. Tout ce qu'on voit est vrai; tout ce qu'on lit est vrai; oui, même l'écrit d'un fou; car il est vrai qu'il l'écrit; et les sottises elles-mêmes forment une part de l'opinion, qui est considérable. On dit, on croit, et il est

vrai qu'on dit et qu'on croit. On commente et de nouveau on commente le commentaire; ce sont de vrais commentaires; ce sont des faits de l'écriture. Le séminariste avale sa théologie; il n'y regarde pas; mais il est en cage et gavé selon un choix. Le gobe-mouches est en liberté; il vole bec ouvert; il avale tout. Cela est effrayant.

Je revois en imagination un jeune gobe-mouches qui s'est élevé depuis dans la littérature jusqu'à une place de demi-laquais; demi-laquais c'est majordome. Ayant ingurgité les matières de M. Taine, comme on disait, et en ayant composé, s'il est permis de parler ainsi, une sorte d'aliment concentré, il fut, de notre année, celui qui fut invité à déjeuner chez l'illustre Académicien; déjeuner réel, et en même temps symbolique. Si vous voulez savoir où ils ont déjeuné, ouvrez l'estomac. Morceaux de Taine, morceaux de Renan, un peu plus tard morceaux de Barrès. Au reste on ne pourrait pas dire que Renan et Barrès furent eux-mêmes des gobe-mouches; car ils gouvernaient leurs pensées; chacun à sa mesure; mais enfin ils gouvernaient.

Pour ce qui est de Taine, je ne voudrais pas le confondre avec ses sots disciples; c'est pourquoi je le dis roi sur cette espèce des gobe-mouches. Il a donné pour longtemps des lois à ce peuple des ébahis. Tout le marque; il obéit; il suit. En son temps, l'étude des fous était une chose neuve; il y alla; il vit un fou ou deux. Il en fut saisi; il crut voit la nature humaine en ce grossissement. Les Pyrénées, la guerre, la Commune, autant de coups qu'il appela ses pensées. Il découvrit la nécessité, le poids des choses, les passions, le désordre, comme on découvre un bandit au coin d'une rue. C'est ainsi qu'on fait sagesse de ses expériences; mais c'est une sagesse courte; car ce qui frappe n'instruit guère. Et, encore, si l'on fait système de ces choses reçues, ou de ces pressions subies, on ne saisit plus en chaque chose, événement ou homme, que l'écorce. Ce genre d'esprit n'est juste que devant la mécanique nue; aussi les pages de Taine sur les Pyrénées sont suffisantes et belles. Mais, dès qu'on veut comprendre l'homme, il faut choisir; et même il faut choisir le mieux; c'est une méthode d'espérer et d'aimer qui cherche ses objets au delà du choc, et dans un large horizon. Bref, c'est l'homme de génie

qui explique l'homme moyen; et il n'y a que les grands poètes qui éclairent assez les passions.

Je relisais hier le premier volume des *Misérables*. Une fois de plus je m'instruisais à ces pages sublimes. J'y apprenais autre chose que la peur. Sans compter que, dans ces analyses de la philosophie de cet évêque, et des confuses pensées de Jean Valjean, j'apercevais en leur juste place toutes les raisons d'espérer, et aussi de prévoir que rien ne sera facile en ce monde humain. Et cette lumière m'éclairait aussi la nuit des Révolutions. L'ordre et le désordre étaient jugés ensemble, et l'un par l'autre, comme il convient. Suivant ces réflexions, je me disais qu'on n'oserait peut-être jamais mettre Hugo en sa place qui est tellement éminente; les gobe-mouches se trouveraient trop au-dessous, trop méprisés; et pourtant il faudra mépriser l'accumulation du savoir. Mais heureusement Hugo est poète; il est en situation de dominer. J'ai remarqué plus d'une fois qu'il est l'âme de beaucoup; nous serions donc bien au-dessus de notre propre opinion et presque demi-dieux sans le savoir.

1er juin 1928.

EMPEREURS DE CASSEROLES

Vouloir que la société soit le Dieu, c'est une idée de sauvage. La société n'est qu'un moyen. Mais il est vrai aussi qu'elle se donne comme une fin, dès qu'on le lui permet. C'est tyrannie. Dans les familles, il arrive que ce qui est médiocre parvienne à gouverner, et souvent l'on voit le savant en pantoufles, ou l'artiste, ou l'inventeur, comparaître comme une sorte de coupable devant un tribunal de tantes, de belles-sœurs, de cousines, sans compter les enfants, raisons sans raison, qui ramènent toujours l'attention à leur propre niveau. Tel est le poids animal. Mais cela n'est ni juste ni beau. Michel-Ange se débattait dans les fils lilliputiens. On rougit de penser qu'un garnement de neveu, un imbécile de trésorier, ou bien un carrier ivre, ont tué peut-être tant de statues avant qu'elles fussent nées. Certes cela est de la condition humaine, comme de manger et de dormir; mais nous

sentons bien qu'il faut que cela soit subordonné et obéissant. Il y a un ordre des casseroles, des draps et de la plomberie; il faut même un gouvernement de ces choses; mais ce n'est qu'intendance. Tout cela est aux ordres du maître. Et voilà une maison. Le seigneur dit : « Ma maison; mes gens. » Ainsi l'ancien ordre figure l'ordre vrai.

Il le figure; il ne l'est point. En tout temps, nous voyons que l'inférieur usurpe. Un chef de travail, un chef de police, un chef de guerre, ne sont jamais à bien regarder qu'empereurs de casseroles. Ce sont des cuisiniers de nourriture, d'abri, de sécurité, d'épargne; ils soignent le corps, et, comme dit Platon, ils le flattent, ils l'attachent par mille crochets et par mille clous de plaisirs et de douleurs. Si Dame Magloire a de l'humeur, le rôti sera brûlé. Si Monseigneur le ministre a de l'humeur, c'est la ville qui sera brûlée; si César a de l'humeur, les bombes tomberont sur l'atelier; Phidias sera fantassin. Adieu statues !

L'ordre, on nous en remplit les oreilles; mais on ne dit point quel ordre. Je vois que c'est toujours l'inférieur qui gouverne; cela s'entend à ce bruit d'argent; il n'est parlé que de bons, que de crédit, que de dettes; c'est ainsi que, dans les familles, il n'est parlé que de maçon, de plombier, de fumiste. Et pour un verrou qui ne ferme pas bien la grand'porte, que de bruit ! Le musicien devra payer de toute sa musique, et le sage de toutes ses pensées, afin que la porte soit bien fermée. Au diable ! Remarquez que c'est très bien dit. C'est bien le diable, cette puissance oblique, qui fait paraître l'ennemi, le voleur, la pauvreté, la faim, la maladie. C'est bien le diable qui rit sardoniquement de nous voir d'abord inquiets, et puis attentifs, et puis tout à fait sérieux sur le propos des portes et des fenêtres. Les sages autrefois se faisaient moines, et le prieur défendait que l'on parlât du bouillon d'herbes. Mais je me méfie. Je crois qu'on en parlait; je crois qu'on assemblait le chapitre pour en parler. Les intendants partout se font rois.

Cet ordre est un ordre de fourmis, d'abeilles, de termites; ce n'est point un ordre humain. Au reste, la plus belle farce du diable, c'est de dire à l'homme supérieur : « Tu es roi du bouillon d'herbes. » A quoi l'homme qui sait se laisse prendre; car il a des idées aussi sur le bouillon

d'herbes. Platon, à ses soixante-dix ans, se laissait encore attirer en Sicile, en vue de gouverner l'orange, la figue et le vin muscat. C'est être président de table; on ne sait pas jusqu'où cela entraîne; il faut descendre aux cuisines. Non. Plutôt qu'on nomme roi le meilleur Marmiton; mais qu'il n'essaye pas de nous faire baiser la casserole.

Toute révolution se fait au nom de l'esprit, et contre les cuisiniers. Car chaque homme est roi; il n'a pas seulement à défendre le sage, l'artiste, l'inventeur, contre l'administration des casseroles; il a à se défendre lui-même contre son ventre, et contre tous les ventres. Voyez ce roi, dans le symbolique isoloir; il s'y prend comme il peut, et souvent mal; mais il prend un édit contre les gens de cuisine, éternels usurpateurs.

Mai 1928.

MÉCANIQUE CIVILISATION

J'ADMIRE fort notre civilisation. Je le dis sans rire. Il est merveilleux de penser à cette multitude d'actions barbares qui sont comme impossibles à un homme moyen de chez nous. Bousculer une vieille mendiante, se moquer d'un aveugle, tromper un enfant, laisser un malade à la rue, écraser froidement un chien ou un chat, ce sont des choses que l'homme moyen ne peut pas faire. De même, il ne supporterait pas la torture ni la roue, non seulement en spectacle, mais en idée. Nous avons des hôpitaux, des soupes, des asiles de nuit, des gouttes de lait. Tout cela va de soi. La bonté va de soi. Nul ne discute ici; nul ne demande pourquoi. C'est quelque chose d'être gardé de faire le mal par un usage aussi fort que celui qui nous impose la cravate et le pantalon. Ce que j'appelle civilisation, c'est ce qui va de soi dans nos vertus. Et c'est une sorte de politesse, je n'ose dire plus étendue, plus sérieuse que la politesse, car la politesse va fort loin et je n'en vois pas les limites; la plus grande charité est souvent cachée dans la politesse. La politesse est un hommage au semblable, une reconnaissance du semblable, sans enquête, au seul aspect. C'est supposer dans l'autre l'esprit et le cœur, toute la délicatesse possible, et en tenir compte, par la manière d'aller,

de venir, de ranger, d'aider, de ne pas trop aider, de s'intéresser, de ne pas trop s'intéresser. Un homme de politesse moyenne est fin comme trois moralistes. Il est Pascal, il est Vauvenargues, il est Voltaire, et il ne s'en doute point. Cela va tout seul, cela est mécanique.

« O mécanique civilisation ! » C'est un mot de Montaigne pensant à la conquête de l'Amérique, et aux rustiques vertus des indigènes, si promptement broyées.

Montaigne va ici au fond. Ce mot réveille. Le mal des civilisations est qu'elles sont mécaniques. On s'y fie; on s'y repose. On dirait presque comme l'écraseur : « L'assurance paiera »; mais on ne le dit point, et l'écraseur ne le dit point; simplement il roule. Il fait comme tout le monde fait. Je ne sais s'il y eut jamais des nations barbares. Tous ceux qui ont écrit des Égyptiens, des Perses, des Germains ont à citer de bons usages et des mœurs que l'on peut admirer. La barbarie consiste peut-être en ceci que l'on n'a que des mœurs. On vit alors comme une machine roule. On ne juge plus. De même que chez notre épicier, le compte des recettes est fait par la machine, de même nous laissons les jugements moraux à la grande machine à juger; mais il n'y a point de machine à juger.

L'homme poli montre du jugement, mais n'en a point. C'est l'homme peu poli qui sait le prix de la politesse, lui qui, sans le vouloir, quelquefois blesse et offense. Mais le même homme aperçoit très bien les limites de la politesse, et mêmes les crimes de la politesse, dont la guerre est un frappant exemple. C'est pourquoi il y a du sauvage en tout moraliste, comme on voit en Rousseau, qui, vivant hors d'institution, devait tout faire par jugement et n'y suffisait point. Nul n'y suffit. On ne peut allonger le bras par jugement; il faudrait disséquer muscles et nerfs, motifs, méthode et tout. C'est la nature qui allonge le bras, et c'est l'habitude qui oriente ce mouvement vers une tasse de thé; celui qui délibère ici cassera. Mais la nature ne suffit à rien, ni l'habitude, ni aucune civilisation. Ce qui achève et ce qui orne une civilisation, ce sont les mécontents, et, par-dessus tout, les mécontents qui devraient être contents. Précieuse espèce.

2 juin 1928.

ARNOLPHE

La force a mauvaise grâce; et, dès qu'elle prétend à être aimée, elle est ridicule. La plus naïve des femmes sait cela. Arnolphe peut enfermer Agnès; il suffit d'un tour de clef. « Je sais que vous m'aimez », dit le barbon. « Si je vous aime, et si vous le savez, pourquoi m'enfermez-vous ? » « Il est vrai, se dit le barbon. Et comment pourrait-elle ne pas m'aimer ? Je suis riche, généreux, plein d'esprit. Mascarille me le disait encore hier. Et qui aimerait-elle ? Elle ne voit que moi. Ouvrons la porte. » Il tourne la clef. Mais il n'est pas au coin de la rue qu'il se reprend. « Cette jeunesse est facile à tromper. Quelque galant rôde peut-être par ici. Liberté n'est pas licence. Et au surplus je lui dois protection et conseil, Mon conseil est qu'elle m'aime; et c'est pour son bien. Fermons la porte. » Il revient; il donne un tour de clef. « Ce n'est pas, dit-il en regardant la clef, que je me méfie d'elle. Au contraire j'ai pleine confiance. Qu'est-ce qu'aimer, qu'est-ce qu'être aimé si ce n'est se fier ? Elle est libre, cela va sans dire. Qu'elle choisisse. Mais je veux qu'elle me choisisse. Si elle hésitait, ce serait le signe d'un étrange aveuglement. Quelqu'un a écrit que la liberté n'est point la liberté de mal faire, ni de se tromper. Cette clef la met en garde. Ce n'est qu'une sûreté de plus, et presque inutile. Presque. Oh, si j'étais sûr qu'elle ne ferait jamais que ce qui me plaît, comme je la laisserais libre de faire ce qu'elle voudrait. » Cependant la pensée s'envole; la pensée n'est jamais prisonnière; la pensée n'est jamais sous clef. Comment pourrait-on reconnaître un droit à celui qui force ? A-t-on le moindre devoir de bonne volonté envers celui qui vous enferme ? Tu seras trompé, Arnolphe; tu l'es déjà; et tu le sais.

« Oui, je le sais. Je devine ces pensées rebelles. Soit. Du moins elles ne seront que des pensées. Je fermerai les portes. Ou plutôt, puisque je les fermais déjà, je les fermerai à grand bruit. J'ôterai toute espérance. Les actions seront à moi. La pensée suivra. Comme on voit que les oiseaux en cage chantent pour leur maître. Et n'ai-je pas lu aussi que l'on commence par craindre Dieu, et qu'on finit par l'aimer ? Soyons tyran, mais sans faiblesse. Que n'ai-je commencé par là ? »

Cette situation de l'homme mûr est la situation humaine. L'art d'aimer est profondément caché. Ce genre d'ambition, assez noble, qui cherche un pouvoir de sentiment ne peut s'empêcher de l'essayer, ce pouvoir, ce qui fait aussitôt révolte parmi les sujets de ce sage monarque. L'esprit de résistance n'est pas assez estimé; cela veut dire exactement que l'on n'aime pas assez. Le remède à ces situations, c'est d'aimer encore plus. Et ici l'âme généreuse n'hésite pas. Ainsi l'autorité a tort et donne des armes contre elle. Il n'y a point de tyran qui ne prétende à être aimé. Il n'y a point de tyran qui y réussisse. La plus grande concession qu'il puisse faire est de laisser la porte grande ouverte, mais en cachant un geôlier derrière, qui a mission de la fermer dès qu'on fait mine de sortir. Arnolphe est ridicule, parce qu'il ne pense même pas qu'Agnès puisse former une opinion ou avoir une préférence. Alceste est ridicule aussi, parce que, tout en aimant selon la règle chevaleresque, il n'a pourtant point compris la règle du jeu, qui est que Célimène se plaira d'abord à déplaire, afin d'essayer ce grand pouvoir qu'on lui a noblement remis. C'est ainsi que, dans les discussions où il est convenu que l'on peut tout dire, on voit paraître aussitôt les opinions les plus déplaisantes. L'esprit libre, c'est d'abord l'esprit de contradiction. Celui qui tente d'instruire, de conquérir, de gouverner enfin, sous le signe de la liberté, doit faire provision de sagesse. Et il me semble que la première précaution à prendre ici contre soi, si l'on ne peut tout permettre, est de séparer l'action et l'opinion; car l'action se heurte naturellement aux forces, et toujours doit composer, ce qui fait que le tyran des actions offense moins; au lieu que l'opinion ne veut changer que par des raisons; c'est pourquoi le bâton ici, même seulement montré, offense et sans remède.

5 juin 1928.

LE SURNATUREL

Les nuits sont maintenant pythagoriques. Heureux qui devise librement sous le signe de la Lyre, sans espérer ni craindre. « Rien n'est surnaturel, disait l'un, en ces étendues; tout y est sans reproche, et parfaitement rai-

sonnable. J'ai vu, à distance de spectateur, la célèbre explosion de Verdun, par un beau matin : cela dura bien deux heures. De puissants météores étaient lancés comme d'un inépuisable cratère. Des explosions faisaient des soleils d'un moment, en cette nébuleuse; et soyez assurés que le moindre petit éclat retombait selon l'impulsion et selon les chocs. Là-dessous les hommes bondissaient et rebondissaient, peur ou courage, selon d'autres explosions en leurs nerfs et en leurs muscles; et tout redevenait terre, jusqu'à ce que l'explosion solaire agitât de nouveau cette masse, faisant surgir de nouveaux arbres et blés, hommes et chevaux, obus et guerre, le tout aussi calculable que la trajectoire de cette lune amie. Nul de nous n'en doute. Ce ciel est un livre qui ne promet rien, et qui ne ment point. Comptez qu'une seconde vaille cent mille siècles de nous, en cette horloge de géants. Ce ciel, n'est-ce pas alors l'explosion de Verdun ? Soleils, explosions. Tout ce feuillage, crépitement d'énergie solaire. Et ce chant nocturne, sentez-vous cette force qui frappe l'air à coups redoublés ? Et cette pensée même qui me vient pétille comme un feu. Non, il n'y a point de volonté au monde qui puisse détourner un seul atome en ces tourbillons. Qui connaîtrait parfaitement une tranche de cet univers en cet instant-ci saurait tout l'instant suivant. C'est ce que nos calculs plus simples, vases clos, et nos expériences, vases à peu près clos, vérifient autant de fois qu'on veut. »

L'autre a toujours quelque chose à dire. « Je ne sais si cet âge-ci n'est pas l'âge du surnaturel, au contraire. Car le surnaturel peut bien être pressenti dans les temps d'ignorance, mais il ne peut pas être conçu. Tout est miracle, et rien n'est miracle. Maintenant vous nous amenez au point extrême où le contraire du miracle est si bien rassemblé en lui-même que l'autre terme enfin se montre. Car il n'est point d'homme qui agisse selon ce mécanisme d'avance réglé; et, pour en venir au principal, il n'est pas d'homme qui pense sous cette idée que ses pensées sont ce qu'elles peuvent être, et qu'il n'y peut rien. Penser exactement cela, ce ne serait plus penser, car tout serait vrai, et même la pensée du fou, oui, vraie comme une trajectoire. Ainsi, dans les temps mêmes où nous reconnaissons que la nature est achevée et imperturbable, par cela même nous commençons à croire tout

de bon que le vouloir peut quelque chose. Je laisse les subtilités, les pièges de pensée, qui pourraient nous occuper et nous détourner longtemps. Comme vous allez au principal, je vais aussi au principal. Je me fais pilote, ou Ulysse nageant. Or, mieux il sait que la vague ne veut rien, qu'elle est poussée et balancée par les autres vagues, par le vent et par les astres du ciel, plus il est assuré de cela, plus il ose, plus il s'évertue; il est tranquille en sa pensée, dans ce chaos sans pensée; il s'élève et se sauve sur ce mécanisme qui ne trompe point. Ainsi, d'un côté, devant cet objet poussant et poussé, l'homme ne croit rien; il veut seulement savoir. Mais d'un autre côté, devant cet empire qu'il veut exercer sur lui-même, il jure de croire que cet empire de son propre courage est bien à lui; non sans limites; et l'idée héroïque c'est que la limite ne peut être trouvée que par l'essai. Vrai ou faux? Mais quel sens ont alors ces mots, puisqu'il sera vrai qu'il peut s'il essaie, et vrai qu'il ne peut rien s'il n'essaie pas? Ici paraît la foi de l'incrédule, chose neuve, chose jeune, et toujours, remarquez-le, contre la force, nommée, déshabillée, jugée. » Là-haut se faisaient les explosions silencieuses, soleils.

7 juin 1928.

NE PAS COMPTER SUR LA PEUR

Au sujet des gaz asphyxiants, je lis de terribles prédictions. Une nappe de vingt mètres d'épaisseur couvrant Paris, cela, dit-on, est une chose faisable. Il suffit d'une nuit sans vent et de cent avions. Qui osera maintenant préparer la guerre? L'argument semble fort. Mais ne vous y fiez pas; s'il était fort, la guerre serait hors la loi, et depuis longtemps. Si l'homme était un animal peureux, nous n'aurions point de guerres; mais l'homme n'est pas un animal peureux.

Au commencement de la Grande Guerre, ceux qui partaient pour la ligne de feu n'espéraient point en revenir. Les pères, les mères, les sœurs n'avaient point d'espoir non plus. Communément, on se faisait une image grossie des puissances de destruction; on ne se faisait pas non plus une juste idée des moyens de pro-

tection; c'est pourquoi on prévoyait un grand massacre, mais court. Or, tous y ont couru. Ceux qui ne pouvaient courir jugeaient la chose naturelle et même belle; ils souffraient de n'y pas être. Facile à dire? Mais, pour ceux qui couraient à la mort, vous ne direz pas que c'était facile à faire. Or, tous, jeunes et vieux, sont de la même espèce. En tous, la peur se change en courage, et promptement. Il n'est point de mouvement plus redoutable. Ce sursaut, ce redressement, ce départ, cette action vive, alerte, qui coule à fond les pensées importunes, voilà le plus dangereux des explosifs. Il n'y a rien qui tue aussi promptement et aussi effroyablement qu'un corps à corps entre deux troupes bien nourries et bien entraînées. Toutes les guerres ont de ces rencontres. On le sait, on l'a toujours su. Je crois que les pères et les mères aiment leurs enfants plus qu'eux-mêmes. Car le départ est le même pour tous; en tous la même obstination farouche. Qui n'a pas pensé qu'une victoire décisive, au prix de soixante mille cadavres, était une chose que l'on devait vouloir? Et ceux qui ont pris de ces fortes décisons, qui ne les admire? S'il y avait beaucoup d'exceptions, les guerres ne seraient pas possibles.

On croit aisé de passer par-dessus un ou deux cadavres; on croit impossible de passer par-dessus une grande masse de cadavres? Mais où commence l'impossible? Vous acceptez que soixante mille hommes soient couchés morts en une journée. Vous n'acceptez point que la population de Paris soit empoisonnée en une nuit. Pourquoi? Au fond, le nombre n'y fait rien. Chacun risque tout ce qu'il a. Toute la peur qu'il peut sentir, et tout le courage qu'il trouve en ressource, tout cela tient dans les limites de sa peau. Dès qu'il a pris le parti de se mettre en guerre, soit qu'il offre son propre corps, soit qu'il offre son propre enfant, tout est dit. Qu'ils soient cent ou qu'ils soient un million, ce parti de résolution, de fureur et de mort est le même pour chacun. L'épouvante atteint aussitôt sa limite et le courage surmonte l'épouvante.

Ce grand tableau de villes détruites et d'une Europe dépeuplée, ce grand tableau est de nul effet. Pour l'homme qui a sacrifié son propre être, cela ne pèse guère. Pour l'homme qui est en difficulté avec lui-même, qui se sent lâche et faible par plus d'un endroit, qui parle à son

propre cœur, qui fait résonner les parties guerrières de lui-même, pour l'homme qui ainsi par lui-même mobilisé donne le coup de talon du départ, qui se jette, qui s'emporte, rien ne peut le toucher ni l'émouvoir. Entendez que celui qui saura le toucher et l'émouvoir par quelque tragique peinture est alors son pire ennemi. Il marche dessus comme il marche sur lui-même. C'est ainsi que la plus difficile vertu consomme le plus grand malheur. Ne faites point peur à l'homme; c'est très dangereux.

9 juin 1928.

LA FÊTE-DIEU

J'ADMIRE qu'il y ait une Fête-Dieu. Faites sonner ces deux mots; le langage est plein d'idées, et c'est déjà penser fort avant, que savoir ce qu'on dit. La théologie abstraite veut que toute fête soit de Dieu; mais l'esprit réel a d'autres mouvements; il se replie sur soi et se déplie. Il y a des fêtes de réflexion et de refus, comme sont la Toussaint et Noël; le signe humain est alors le grand signe. Et, même à Pâques, il faut que la foi soutienne les signes de nature. Mais en ce temps-ci on peut se fier au monde; le corps humain ne sent plus l'attaque de l'air. En nos climats cette saison de clémence n'est pas longue; elle n'en est que mieux sentie. En tout temps on peut croire que le monde est bon pour nous et d'accord avec nous; mais il faut s'y mettre, et rassembler toute l'espérance; au lieu que maintenant l'abondance des fleurs fait une preuve éclatante. Nature elle-même jette des pétales de roses sur nos chemins. Ces tapis odorants, ces fleurs lancées, et ces petits Saint-Jean tout nus, ce n'est point l'annonce de ce qui sera, c'est la célébration de ce qui est. L'ancien Dieu, le dieu de puissance, règne seul sur ces journées.

Cette fête est une fête solaire. Flammarion avait coutume de célébrer le solstice d'été dans la nuit la plus courte, où l'on peut suivre, le long de l'horizon septentrional, une continuelle aurore du soir au matin. La piété populaire est astronomique aussi. Elle reconnaît la source de toute puissance en ce soleil, que Platon nom-

mait bien le dieu des choses sensibles, mais que j'aimerais encore mieux nommer le dieu des choses telles qu'elles sont. Le feu, le végétal, l'animal, le vent, le torrent, tout est soleil; et ce même soleil qui anime ces choses est aussi celui qui nous les montre. Comme moucherons dansant dans le rayon, nous célébrons cette gloire, ou plutôt elle se célèbre elle-même en nous. J'ai lu qu'il y a des infusoires qui se tournent toujours face au rayon. Il semble qu'en ces êtres simples, il n'y ait point d'équilibre si un côté du corps ne reçoit point autant de lumière que l'autre. Or nous autres, plus compliqués, nous nous tournons pourtant et retournons de même, et nous rôtissons à contentement. Ainsi c'est le soleil même qui déroule nos cortèges, comme il déplie nos roses. En danses et chants nous fleurissons. C'est le moment païen.

L'autre moment est chrétien. Platon, qui mit tout en ordre, sut nommer aussi le Bien qui est le dieu des choses telles qu'elles devraient être. Même, par une fulgurante anticipation, il a mis le Juste en croix, voulant faire entendre que cet autre dieu n'a point de puissance, et qu'il faut l'aider; oui, porter cet enfant d'un bord à l'autre de la nouvelle journée, comme fit Christophe. Et voilà une autre manière de servir, qui est à grands cris méprisée. Au contraire, servir les choses telles qu'elles sont, et les adorer telles qu'elles sont, et se tourner face à la puissance, de façon à bien se rôtir également des deux côtés, comme l'infusoire, c'est règle du courtisan; et c'est une comédie admirable de voir comme il se tourne d'un prompt mouvement, pour une lumière qui s'éteint, pour une autre qui s'allume. Étrange remarque, que pourtant tout le monde fait; ce qui est beau dans les fleurs n'est point beau dans l'homme. Le dieu des choses telles qu'elles sont mérite précaution; c'est tout ce qu'on en peut dire; mais respect non pas. On pourrait dire que l'ancienne religion se meurt, et que la nouvelle vient à peine de naître. J'aimerais mieux dire que ce fut toujours ainsi; que toujours la puissance est sur le point d'obtenir respect, mais que jamais elle n'y parvient, par cette rumeur étonnante, et qui revient toujours, d'un dieu faible et nu, d'un dieu des choses telles qu'elles devraient être.

1er juillet 1928.

LA CHARPIE

CRÉER n'est pas difficile; c'est décomposer qui est difficile. Dieu avait devant lui le chaos; il ne se heurtait pas à des droits acquis. Mais les arrangements vaille que vaille ont fait un désordre de belle apparence, qui nous cache la nature. Là-dedans il faut vivre, et le compromis répond au droit acquis. La politique se meut sur des ossements, car nous ne sommes point des dieux. Cela accordé, on ne peut dire jusqu'où descendrait la politique si elle n'était que politique. Par bonheur le jugement, cet incrédule, met tout en charpie d'abord. La monnaie est un être second que le banquier et le politique manient sans le défaire. L'avarice aussi est un être second; le brave et le lâche, l'impérieux et le timide, le vaniteux et le cynique sont de même; ce ne sont point des éléments. Composer un roman par un rapprochement de caractères, c'est vouloir faire un monde avec des idées.

Quand j'étais enfant, je croyais qu'un nuage était un être qui venait tout fait de quelque part. L'apparence vérifie quelquefois cette supposition, mais non pas toujours. En observant mieux, j'ai vu des nuages se former dans un ciel pur. Puis, comprenant mieux ce que c'est qu'un nuage, j'ai vu les nuages se former et se dissoudre d'instant en instant, par la rencontre et le brassage des volutes d'air chaud et d'air froid. Par une réflexion un peu plus difficile, j'ai cessé de concevoir la foudre comme un personnage caché dans un nuage bien noir; mais plutôt j'ai compris la foudre comme une différence de niveau, comme une relation. Cela est facile, et bien loin de l'homme. Toutefois ces problèmes simples m'ont appris à dissoudre d'autres personnages de belle apparence. Il y a des cas où l'on rit d'avoir pu se tromper. Un peu de vent, un peu de poussière fait quelquefois une larme; un moucheron dans l'œil aussi.

L'homme est fait d'un cerveau, d'un cœur, de deux poumons, et autres organes. Santé et maladie dépendent d'accords ou de querelles entre ces personnages. Et cela est commode pour en parler. Mais le génie médical, en ses éclairs, qui font la vraie médecine, dissout ces personnages de tragédie. Des tissus vivants repliés sur un

support rocheux; le sang lui-même tissu; cela ramène à l'unité réelle de l'homme; et, par cette vue même, le monde traverse l'homme et brasse ces tissus comme la mer brasse les algues.

Aussi les pensées, car il faut tout décrire. Et, partant du signe, on devine toujours mieux les vraies pensées d'un homme, si on les lit dans ce mouvement d'algues remuées. Un diplomate quelquefois, après s'être battu contre toute la politique, lieux communs, précédents, finesses supposées, reconnaît en lumière favorable son frère le madrépore, dépôt rocheux recouvert de végétations flottantes qui disent oui ou non. Il argumente alors de ses propres algues. A quoi les fraises à la crème ou le poulet aux champignons peuvent aider beaucoup. Mais expliquer le lien entre les gestes élémentaires et les plus hautes idées, c'est trop difficile. Je saute donc aux idées les plus hautes, et j'y remarque encore le même art de défaire. Car les nombres faits, nul n'y comprend rien; les calculateurs se meuvent à l'aveugle dans cette matière seconde. Mais le profond mathématicien se donne un zéro; et il trouve que c'est encore trop. Il se remet toujours dans la position de départ, supposant qu'il n'y ait pas encore de nombres. Car on ne fait pas une idée avec des idées; il faut se placer devant le monde tout nu. Chaos, objet de choix.

3 juillet 1928.

L'HUMEUR DANS NOS PASSIONS

Nous sommes tous fatalistes, et par le jeu naturel de l'imagination. C'est pressentiment, mais c'est aussi vertige un peu, parce qu'il n'y a jamais de sentiment vif sans quelque action. Quand nous craignons de tomber, c'est que nous nous sentons tomber déjà. Ce tremblement annonciateur, qui signifie la mise en marche de notre machine, est si clair et si éloquent, qu'on oublie tous les discours sages que l'on pourrait se faire à soi-même, pour n'écouter plus que le discours animal. C'est ainsi qu'on sent la colère monter en soi-même comme un orage; et le corps tire sur la bride, comme un cheval impatient. « Je me connais, dit l'homme naïf,

je sens que l'événement tourne mal. » Autant de fautes ou de sottises, autant, ou presque, de prédictions réalisées.

Voici un homme que je dois ménager et flatter, à qui enfin je dois plaire; en des discours à moi-même, fort sages, je me conseille; mais bientôt je sens se préparer une impatience, qui consiste en des commencements de gestes; j'entends dans ma propre voix une sorte de grondement; en même temps j'observe dans l'homme important d'autres signes qui répondent à ceux-là. La peur de soi est insupportable; la peur de la peur est insupportable; l'attente est un état violent. Je lâche mon cheval, c'est-à-dire que je suis méprisant, insolent, menaçant; je me jette; j'achève mon malheur. Ce mouvement est commun; chacun en a l'expérience. Tous les mouvements d'humeur sont ainsi prévus, redoutés, et enfin confirmés par le gouvernement intérieur, qui achève alors l'événement, qui joue son rôle comme un acteur le jouerait. C'est ainsi qu'on est bourru, et même méchant, contre toute résolution, contre tout bon sens, par cette seule idée que l'on sent qu'on le sera. Il y a un brusque parti dans l'homme, qui prend soudain le commandement des forces animales; et par un mouvement très noble, car c'est par l'aiguillon de la peur que souvent l'on ose tout. Le timide se change en audacieux; une sorte de raison incendiaire éclaire le malheur et l'achève. Ainsi vont nos passions, petites et grandes. « Je savais que je ne pouvais pas faire autrement. » Être l'exécuteur d'une pensée redoutable, d'une prédiction funeste de soi à soi, c'est l'ordinaire de nos fautes.

La passion est une prédiction et comme un oracle qui s'élève du corps humain; cette connaissance est très confuse mais aussi très émouvante; elle arrive escortée de l'action; le sort en est jeté. L'homme a choisi; ou bien il se rend compte qu'il joue un rôle, ou bien il arrête les gestes et modère les mouvements. C'est dire qu'il sent qu'il a choisi; il s'élance ou bien se recueille; lui-même se dit qu'il est trop tard pour revenir; le rôle qu'il joue, c'est son opinion. Voilà en quoi les partis se poussent eux-mêmes à l'exaspération; car ils sont ici spectateurs, et retrouvent leur vieille fureur toute fraîche en leur orateur préféré. On s'étonne souvent d'entendre des menaces de guerre de la part d'hommes qui ne

pensent point du tout à se battre et qui cherchent autour d'eux leur opinion.

Le fatalisme est une doctrine abstraite qui absout notre cœur. C'est pourquoi le fatalisme plaît. Tolstoï, racontant la guerre des deux empereurs, se plaît à dire que tous les événements, bataille de Borodino, incendie de Moscou, désastreuse retraite, étaient fixés d'avance. Cette puissante imagination gouverne l'idée. Comment peindre les passions si l'on n'en imite point le mouvement, le vertige, les mirages ? Si nous étions souples, froids, mesurés, comme un homme qui coupe un arbre, l'idée fataliste n'aurait plus alors aucune puissance. Alors nous changeons tranquillement l'avenir. Mais ces précieuses expériences ne sont point émouvantes comme sont les autres; nous n'y pensons guère. La puissance ne se connaît point; c'est la passion qui se connaît.

Le bûcheron lui-même quelquefois se tue, soit qu'il se fie une seconde de trop à la branche qu'il est en train de couper, soit qu'il s'obstine à frapper au lieu de bondir. Et il se peut bien qu'un vif mouvement de peur appuie encore sur la hache. En ce court moment les dieux ont leur revanche. Et il se peut que la théologie repose toute sur les passions; car il faut un dieu pour porter le destin. Il y a de l'humeur certainement dans la métaphysique. J'ai remarqué que les fameuses preuves contre la liberté sont toutes irritées. Ce sont des Furies bachelières.

5 juillet 1928.

NOTRE LOI SECRÈTE

En ce point de la côte, la mer n'a pas usé le rivage par de grandes plages entre deux becs de schiste; mais la terre nourricière se trouve tranchée comme à la bêche par de profondes entailles, et séparée en îlots grands comme des maisons, chacun élevant au niveau des moissons une table de terre fertile, ornée des mêmes plantes que le rivage. Vue de loin, la frange verte semble continuée; de plus près, on découvre ces grandes coupures qu'on dirait d'hier. Les champs de blé et de betteraves et les petits murs courants conduisent l'œil jusqu'aux

bosquets d'arbres tordus, indicateurs du vent, où les toits se montrent. En bas, c'est un autre monde de rues tournantes entre ces maisons de roc, d'ouvertures découpées sur une mer d'août, violemment bleue. Ces couloirs sont comme pavés d'un sable rose, humide et ferme, sans un galet, le plus beau que j'aie vu. Ici tout est brassé, lavé, séparé. Couleurs pures, ombres dures.

L'homme sent qu'il se retrouve, en ce monde sauvage et étranger. Je le vois qui s'arrête au spectacle, heureux, et nettoyé d'ennui. Sait-il pourquoi ? C'est qu'il se livre, à ce que je crois, au bonheur de penser. Comme quelquefois on pense à ce qu'on aime, pour s'y fier absolument et ne jamais le vouloir autre. Mais, hors de ces précieux moments, il se peut que l'homme soit fatigué de l'homme. Cette forme veut l'accord, et même la force; d'où une attention précipitée et souvent sans fruit. Nous rendons le signe avant de l'avoir compris. Toute vie bornée aux échanges est étrangère à soi. Sans compter que la terre est couverte de signes de l'homme, qui veulent aussi politesse. Au contraire sur cette coupure, encore mieux au fond, il suffit que vous tourniez la tête; nul chemin, nulle trace de l'homme; nulle méditation sur un avenir composé. Tout est clair; tout est en place. L'histoire ici ne pèse plus. Je suis le premier homme. Vainement on voudrait remonter au temps où ce sable était roche; aussitôt la roche et le sable répondent par ce contraste de tout temps; et l'eau devant nous, allant et revenant, explique assez, par ce qui est, ce qui fut et ce qui sera. Tout sera toujours bien, et tout sera le même, car rien n'est fait ni défait, et tout se garde d'être, en ce mouvement. Tout est neuf, et en parfait ajustement. Je me demande ce que c'était autrefois; mais autrefois vient de se montrer; c'était cette vague qui n'est plus, qui se reforme autre et la même. Cette mer ne baigne pas seulement le corps; l'esprit s'y lave.

Comme cette rumeur aussi qui ne cesse point, et cette continuelle musique en ces chambres sonores. Ce bruit ne dit rien et n'est rien. Peut-être noie-t-il ces discours murmurés, cette plaiderie tout bas que chacun fait à soi, ce heurt du oui et du non. Il me semble que nous disons oui toujours à cette rumeur rythmée, comme nous disons à la belle musique. Mais pourquoi ? Sans doute par une plus profonde imitation, qui, celle-là, nous rend à nous-

mêmes. Car il se peut que la rumeur marine s'accorde avec notre propre rumeur, rythmée aussi, monotone aussi en sa variété. Il y a une partie de la musique, et ce n'est pas la moindre, qui excite, modère, conseille notre souffle, nos vagues, nos marées. Le grand musicien devine ces hauts, ces bas, ces compensations, ces repos, ces réveils; mais il se peut bien que l'Océan nous apprenne encore mieux à vivre, par ceci que nos fluides, suspendus et tremblants, dépendent comme lui des changements de la pesanteur que commandent les astres proches, soleil et lune. Car nous sommes liquides, et nous ne pouvons changer tout d'une pièce. Celui qui n'a pas réglé les touches de son attention sur les vagues de sa propre vie connaît des creux et des chutes, et quelquefois un malheur de système en ses pensées; dont l'Océan peut-être nous guérit; non qu'il nous donne toujours des pensées; mais il semble en marquer d'avance les réveils et les repos selon notre loi secrète.

20 août 1928.

« GUERRE ET PAIX »

Tolstoï, c'est une vie de jugement. N'allez pas courir à la fin; vous trouverez une doctrine sublime, mais sans matière; sans matière, parce que vous n'aurez pas jugé, dépassé, et en même temps conservé tous les moments d'une vie. Cette morale a passé au feu. Cette nature a vaincu avant de se vaincre. Elle a accepté avant de refuser. Bien placée alors pour déposer les puissances, toutes, car elle les portait; comme les légionnaires, par un refus tout proche, déposaient César.

Dans *Guerre et Paix,* tout est jugé premièrement à l'intérieur de cette fatalité chimique, qui a défait les composés. Mais il faut se mettre au creuset, et, pour ceux qui n'ont point fait cette expérience, du moins dissocier l'ordre terrible. Car ce n'est plus parade, cette revue avant la bataille; et l'humeur de chacun y est délivrée. Ce ne sont plus ici les pouvoirs théoriques, ni ce monde des historiens, si bien composé. Les plans des généraux scolastiques sont rompus avant d'être formés,

par les mouvements du dessous que Koutousof écoute et touche, Koutousof, génie incrédule et fort. Koutousof vaincra, par les saisons, par les passions, par l'humeur; il ne sait comment, mais il sait; il est dans le tourbillon. Le pillard moscovite est aussi dans son jeu. Allez au fond. Lisez, relisez ces pages éternelles. N'espérez pas en trouver ailleurs l'équivalent. Ce jugement n'est qu'une fois, comme la Bible n'est qu'une fois, comme le Christ n'est qu'une fois. A toujours, si seulement vous savez lire, l'apparence militaire vainement se reformera. Ici est le vrai de toute guerre. Et, parce que l'individu bondit alors selon sa forme, l'ensemble porte le caractère d'un météore inhumain. Non point surhumain; vous ne pouvez vous y tromper si vous lisez bien. Le fatalisme surhumain est une de ces illusions qu'il faut former d'abord, si l'on veut la surmonter. Or, par chaque détail en sa place, par ce ferme dessin des individus invincibles, premièrement il n'y a plus de centre humain, et aussitôt, il n'y a plus de centre divin; mais tout va selon une chimie terrestre; froid et faim, viande de cheval et le reste. Au milieu de quoi vous suivrez Pierre Besoukof, le penseur, votre ami, votre propre pensée; et vous saurez quelles idées de l'âge de pierre il peut former, en cette tempête des forces. Par ces idées vous vaincrez, non par les idées de commande ou leurs contraires, qui n'ont point d'objet.

Après cela, de ce fond sauvage vous jugerez l'ordre restauré. Ici *Anna Karénine ;* mais ne lisez ce roman qu'au retour de la guerre; sans quoi Karénine vous tromperait encore, Karénine, homme probe, pieux, fidèle, mais homme d'apparence, de forme, et de bureaux; homme de guerre, qui ne fait point la guerre. Et vous ne comprendriez pas assez la faute d'Anna, celle de Wronski, et comment ce monde creux et mécanique punit ceux qui y croient. Après donc la première méditation, perçante, et cette seconde, rongeante; après avoir tenu assez longtemps ces deux livres sur vos genoux, vous serez mûrs pour *Résurrection,* et vous jugerez enfin le vrai Karénine; car c'est bien lui encore qui reçoit Nekludov. C'est lui qui ne croit jamais que les autres, et c'est lui aussi qui, par une conséquence que vous saisirez, ne juge jamais de la puissance et du bonheur de l'État, que d'après l'argent qu'il reçoit et les grands postes qu'il conquiert. Mais ce jugement n'est pas facile à mettre debout; vous com-

prendrez longtemps avant de croire; peut-être *Résurrection* est-il un roman trop clair; on sait trop qui a raison et qui a tort. Plus d'une fois vous retournerez aux apparences d'*Anna Karénine,* afin de les juger telles qu'elles se donnent, et, suprême recours, à *Guerre et Paix,* notre Bible, poème élémentaire, chaos pour toi, démiurge.

1er septembre 1928.

LA RUSE DES GOUVERNÉS

Notre situation de citoyen est une situation de fait, que nous n'avons pas choisie, que nous n'aurions pas choisie; car, dans les choses de peu, nous pouvons beaucoup; mais, quand il faudrait modérer les terreurs, les colères, les impulsions du grand corps, nous ne pouvons presque rien. Nous passons d'heureuses années à parler comme il nous plaît et à rire des tyrans; et puis, soudain, nous tombons dans l'état d'esclave; le sang coule, le canon tonne, contre nos intentions, contre nos mœurs, et par nos propres mains. La Révolution, qui fut autant un emportement qu'une pensée, nous a légué des droits immenses et des devoirs démesurés. Faudra-t-il boire sans fin ce mélange d'idéal, de gloire et de sang ? Ou bien le refuser une bonne fois et nous asseoir sur la terre, comme l'ermite ? Vie surhumaine ou vie humaine ? Mais nous voulons vivre une vie humaine; et il est clair qu'il y faut de la ruse. L'animal se jette; oui, même le tranquille bœuf se jette à tirer; l'homme ne se jette point; l'homme ruse contre tout; la navigation est ruse; l'industrie est ruse. On ne méditera jamais assez sur cette grande parole que l'homme ne triomphe de la nature qu'en lui obéissant. Pourquoi n'en serait-il pas de même devant cette nature politique, qui est de bien loin la plus redoutable? On ne se jette point dans le feu pour l'éteindre. Pourquoi se jetterait-on contre César ?

La ruse des gouvernants est vieille comme le monde. La ruse des gouvernés est bien jeune. L'ambition des uns, la pudeur des autres, l'impatience de presque tous, cela fait une mer, tantôt maniable et mollement balancée, tantôt houleuse et grondante, tantôt furieuse, hurlante,

brisante. Et il n'y a point de port. De la naissance à la mort, tout homme doit vivre sur ces flots-là. Sans s'y fier jamais; il doit céder beaucoup. J'entends que l'on me dit : « Aimer beaucoup; surtout aimer. » Je comprends assez que cette mer politique est toute humaine, toute faite de mes semblables, en partie même de ma propre substance. Mais quand je la concevrais toute comme ma propre substance, d'après un sentiment bien fort, et, au fond, religieux, n'ai-je point la tâche de me gouverner moi-même et de ruser avec moi ? La moindre colère, tempête proche et intime, me l'apprend assez. Tout n'est pas bon dans ce qui est moi; pourquoi tout serait-il bon dans ce grand moi ? Pourquoi adorerais-je dans les autres, dans la masse des autres, ce que je n'adore point en moi ? Il faudrait soutenir que tout est infaillible en cette société, tout bon, tout divin, comme dans les convulsions de la Pythie.

Non pas tout bon; mais j'y verrais plutôt une nécessité inférieure, comme sont le manger et le dormir, comme sont le défrichement qui est destruction, la chasse et la pêche, conquêtes sans pitié, et même la défense, si promptement inhumaine. Personne n'a jamais dit qu'il était beau de lier un fou, ou peut-être de le tuer si l'on ne peut mieux. Je ne vois pas pourquoi on s'enivrerait de défense. L'enthousiasme ici ressemble à ces mouvement désordonnés qui dépassent le but, comme on voit dans un pugiliste maladroit. Mais, au rebours, je ne vois point qu'il soit raisonnable de tout laisser aller, refusant cette vie inférieure qui porte l'autre.

On me veut prendre dans le dilemme abstrait. Ou bien refusez toute violence, et laissez-vous mourir; ou bien résignez-vous, et acceptez les mouvements de force comme condition de la vie. On veut me prendre, mais je m'échappe. Je prétends limiter et calculer au mieux les mouvements de force, résister à l'emportement, me garder de convulsion et de fureur. Ruser enfin avec le corps social comme je ruse avec mon propre corps. Ne sais-je pas bien de quelle ridicule façon mon propre corps débrouillera la serrure, si je le laisse faire ?

8 septembre 1928.

NAPOLÉON DEVANT GŒTHE

PENDANT que Napoléon scrutait vainement Gœthe, si opaque, si bien fermé, haut caché comme une source de fleuve, Gœthe au rebours perçait cette transparence militaire, sans mystère aucun, du technicien universel. Cet empereur qui n'a point d'amis, qui n'a même pas d'ennemis, qui juge de tout homme comme on juge d'un outil, est incompréhensible au courtisan; peut-être cela explique que cet empereur n'eut point de cour. Il institua une cour, des fonctions, des titres, des costumes, des respects, comme il institua tout. Autant qu'un décret peut faire un monde, il fit un monde. Mais ces œuvres de raison ne durent pas plus que la ferraille de guerre. Une sorte de grandeur, et aussi une médiocrité de bon élève, sont ensemble dans un tel homme. La sécurité des machines effraie; on y voit une pensée; mais tout y est extérieur, même l'intérieur. On a peur de comprendre qu'en un tel homme la colère elle-même n'était qu'un moyen; aussi était-elle mécanique; et le désir même n'était qu'impulsion et bataille. Les anecdotes s'éclairent; souvenez-vous de cette porcelaine brisée au nez des diplomates, et de cette eau volontairement répandue sur une robe par le dîneur impatient. Faut-il dire impatient d'aimer? Non. Il n'aimait rien. Gœthe l'a traversé. Il fallait le regard du poète.

Je vous renvoie à ces précieux *Mémoires* qui peu à peu nous livrent le tout de ce grand moment. C'est par de tels moments conservés que l'humanité gagne sur le destin. L'esprit napoléonien n'est pas mort; il ne mourra point. Grand ou petit nous l'avons subi, nous le subirons, peut-être en nous. Qu'est-ce que c'est donc? C'est l'esprit militaire même. Et quel civil, en notre dernière convulsion, n'a pas mis en avant cette vertu vide et cette machinale résolution, à l'imitation des militaires? Grandeur monnayée, et médiocrité monnayée. L'homme ainsi fait et ainsi orienté, qu'il soit général ou ministre, cherche et reçoit une consigne, ou bien se la donne à lui-même; après quoi il est touché et transformé d'une grâce qui est le contraire de la grâce. On voudrait dire que, par une abstraite disgrâce, et qui se lit alors sur le visage, il est

désormais sans fatigue, sans distraction, sans reproche; qu'il est intrépide ou prudent sans y faire de différence, et selon l'emploi du temps qu'il s'est donné. Que par les mêmes ressorts, il est tantôt généreux et tantôt impitoyable; sévère par raison, ami par raison, ennemi par raison, montrant ici une suite que les passions envieraient. Mais entendons que sa raison c'est son projet, s'il est chef, ou sa consigne, s'il est subalterne. Mettez-le aux prisonniers, aux récoltes, aux troupeaux, aux journaux, aux transports, aux mitrailleuses, aux avions, aux canons, aux fils de fer, aux cuisines roulantes, il développera partout la même perfection, d'exactitude, de méthode, de savoir, de conscience. Avec cela ambitieux et intrigant; ce qu'on ne peut pourtant mépriser; car il n'est ambitieux que de faire mieux et de mieux servir. Les jésuites ont fait voir aussi des vertus de ce genre-là. D'où l'on comprend des affinités d'abord difficilement explicables.

Ici le jugement s'arrête. Il n'a pas entrée en ces terres désolées. Tournant autour de l'enceinte si bien gardée, que cherche-t-il ? Qu'espère-t-il ? La plus maigre fleur, quelque trait de nature, poésie, fantaisie, humeur, paresse. Enfin quelque frottement en ces machines politiques, quelque poids mort, quelque refus, quelque désordre, un éclair de doute, un être intérieur et suffisant à soi. Autre chose que l'utile; autre chose que l'impitoyable moyen. Quelque sourire de paix; car cette sérieuse machine est guerre. Et j'ai espoir en nos maîtres, d'après quelques précieux signes. Mais devant Napoléon, il n'y avait point d'espoir. Gœthe fut très poli.

13 septembre 1928.

ADMINISTRATION

L'ADMINISTRATION est semblable à une raison mécanique. Tout y est sans reproche, et tout y est inhumain. Le principe, de belle apparence, c'est qu'il faut savoir avant d'agir; seulement savoir n'est pas une petite chose; savoir, c'est faire l'enquête de tout et le compte de tout; c'est délibérer sur les inconvénients, sur les avan-

tages, sur le probable, sur le possible. C'est régler mille coups de pioche avant d'en donner un. Savoir, c'est avoir des yeux partout; c'est unifier, c'est rassembler. Car il se peut que l'on ait, ici trop de bois, là trop de charbon, que les pommes de terre pourrissent en un point pendant qu'ailleurs on en manque; vous devinez les papiers et statistiques; et cela est très raisonnable, trop raisonnable. L'homme n'est point bâti pour gouverner ainsi un immense royaume de raison; s'il l'essaie, c'est un grand bavardage et une grande perte de temps; dix hommes, en ce système, font à peine le travail d'un seul. L'administration militaire, qui est admirablement raisonnable, nous a heureusement éclairés là-dessus. On en rit; cela ne suffit pas; il faudrait y regarder de près et sérieusement. Mais, attention, par jugement et non par administration. Car le propre de l'administration est de s'examiner elle-même; et il existe peut-être une commission de perfectionnement qui a pour fin de recueillir et de classer les erreurs administratives et d'y chercher un remède; raisonnement sans fin qui complique, qui ralentit. « Attendez, nous ferons bien mieux », c'est le maître mot des commissions.

Le marchand de bois est en chasse; il ne pense que bois. Il n'attend pas de savoir tout; il se risque à juger; s'il se trompe, s'il ignore, s'il achète, il est promptement puni; il paye aussitôt; il aperçoit de loin le mauvais procès, qui n'est que l'admirable administration; il se méfie de cette raison lente; il transige; il sacrifie quelque chose, il se coupe un bras, comme on dit. Il s'allège, il efface, il se nettoie l'esprit. Car il compte l'insomnie, la récrimination, la plaiderie à soi comme les pires maux et les sûrs présages de ruine. Et il est strictement vrai que, dès que l'homme raisonne au lieu de dormir, c'est le signe que l'administration travaille en lui et que le raisonnement chasse le jugement. Mais ce que dix chefs de bureau, qui n'ont rien à perdre et qui sont payés pour délibérer, portent allégrement, lui, l'homme seul, l'homme qui perd, il ne peut le porter. Il jette donc ce fardeau de raisons. Souvent il recommence tout à neuf. Ils sont des milliers ainsi; par leur vive et directe impulsion, par l'immédiate surveillance, par la prudence qui paie, ils font tout ce qui est fait. Chacun résiste, lutte, empiète. Si la police et la justice maintiennent ici un

ordre passable; surtout si ceux qu'ils emploient exercent leur puissance de jugement et de résistance, voilà un État.

Le mal des révolutions, c'est qu'il faut qu'elles organisent tout, par commissions, par contrôleurs payés au mois. Je me garde de juger la République des Soviets; mais, d'après ce que j'en sais, je plains ces hommes qui ne dorment pas et qui, sur toute chose, ont d'abord un discours à faire. Tout étant réfutable, et bientôt réfuté, les humeurs s'affrontent; le plus résistant l'emporte; cette dictature est exaspérée et fatiguée. Les problèmes se posent et tous pressants. L'esprit ne vaut rien et ne peut rien en ces tragiques abstractions; l'esprit ne vaut qu'au manche de la bêche. Ainsi toute révolution dissipe un trésor de sagesse et de volonté. Au lieu que si chacun se recueille et sauve son jugement, la vieille machine sera aussitôt imperceptiblement changée, et, en peu de temps, beaucoup changée. Que chacun gouverne à sa place, comme il bêche.

29 septembre 1928.

DIVISION ET OPPOSITION A L'INTÉRIEUR DE L'ESPRIT

S'ACCORDER c'est ignorer. Socrate semait la dispute; et aucun homme n'a plus patiemment cherché son semblable; aucun homme ne l'a mieux reconnu. Dans la conciliation l'esprit se cache; bien mieux il s'ignore lui-même; il se laisse dormir. Ce sont les corps qui composent, par une attentive imitation, qui est politesse. Ce qui nous unit n'est jamais une pensée. C'est pourquoi les partis ne savent jamais ce qu'ils veulent; et les églises non plus ne savent jamais ce qu'elles croient; ce ne sont plus que des mots. D'où cette parole fameuse : « Il est bon qu'il y ait des hérétiques. » Bref, dès que l'on s'accorde, on ne sait plus sur quoi l'on s'accorde.

Même loi dans l'homme. S'il croit, il ne sait plus ce qu'il croit. Les fantômes et les apparitions sont de ces choses auxquelles on croit; aussi on ne les voit jamais. Je crois, c'est-à-dire je fuis, ou je me cache la tête. Le rêve absolu

n'est connu de personne; il n'y a de rêve que devant le réveil, qui est doute. Dans ce monde des choses où je cherche ma route, il n'y en a pas une que je croie. Ou bien c'est la chose tout à fait familière, comme mon escalier ou ma serrure; alors je ne les vois pas. Au rebours les choses que je vois sont des choses auxquelles je ne me fie pas, que je ne crois jamais. Elles sont niées et encore niées, discutées et encore discutées. Une allée d'arbres, une colonnade, sont d'étranges apparences; tous les arbres sont comme sur un plan, et inégaux; toutes les colonnes, de même; mais je nie qu'elles soient inégales; je nie qu'elles soient toutes à la même distance de moi. L'astronomie, comme on sait, ne cesse de nier ce que les astres ont l'air d'être. La lune, dans l'éclipse, recouvre exactement le soleil; mais je nie que la lune soit aussi grosse que le soleil; je nie aussi qu'elle soit presque à la même distance. Je nie enfin que la terre soit immobile, apparence bien forte. Toutes nos pensées sont des disputes contre nous-mêmes.

Et toutefois, en ces pensées astronomiques qui sont dites vraies, il y a encore un germe de mort qui est qu'on les croie vraies. Si je m'accorde à les dire, si je ne saisis plus cette contradiction entre l'apparence et ce que je dois penser de l'apparence, alors le vrai, si l'on ose dire, n'est plus vrai. C'est le mouvement, c'est le passage qui est le vrai. Celui qui croit à la géométrie, celui-là ne la sait plus. Il parle, il agit; il ne pense plus. C'est ce qui m'a fait dire quelquefois qu'il est bien difficile de savoir la géométrie, attendu qu'elle est prouvée; car, qui est saisi dans la preuve parfaite, celui-là est machine aussi. Il pense comme la machine à compter compte. Mais soyons tranquilles; aucune preuve n'est sans défaut; la géométrie n'est pas toute prouvée; il y a les demandes.

L'esprit se connaît lui-même dans cette division et opposition sans fin à l'intérieur de lui-même; et il se reconnaît de même dans le semblable, par une opposition où il reconnaît sa propre nature. La pensée de l'autre est encore une pensée; il m'invite à la former, je puis la former; c'est en cela que consiste l'opposition; car les pensées ne se heurtent pas comme des pierres; elles se heurtent à la condition qu'on les reconnaisse pour légitimes; tant que je ne comprends pas en quoi l'autre

a raison, ce sont les poings qui se heurtent, non les pensées. Aussi la méthode de persuader est-elle toujours celle de Socrate, qui pense avec l'autre tout aussi sincèrement et naïvement qu'avec lui-même. Quand il réfute l'autre, c'est qu'il plaide pour l'autre, et de bonne foi. Mais cette grande lumière nous fait peur. « Cherchons ce qui nous unit, non ce qui nous divise. » O troupeau, puissant et stupide berger de toi-même !

Septembre 1928.

GEORGE SAND ET LA MUSIQUE

On parle mal de George Sand. C'est une mode qui ne finit point. Ceux qui ont lu ses Mémoires savent qu'elle fut une saison à Majorque avec Chopin déjà malade. Elle conte que c'est là, dans un couvent à demi ruiné, qu'il composa le plus grand nombre de ses fameux *Préludes*. Or, dès ce temps-là, elle les jugeait comme nous les jugeons; elle avait prédit que ces courtes pièces attireraient des foules aux concerts, tout aussi bien que les plus fameuses symphonies. Cette sécurité du jugement devrait avertir; d'autant que nous savons, par la *Confession* de Musset, que George Sand connaissait profondément la musique, je dis même le métier. Voilà donc un précieux témoin; mais on n'ose point le croire. Un esprit d'ironie et presque d'insulte a touché tous ceux qui écrivent de Liszt et de Chopin; et même le célèbre interprète des *Préludes,* qui cite avec prudence la bonne dame de Nohant, ne peut se retenir de se moquer un peu d'elle. J'avoue que cette partie d'un commentaire, d'ailleurs justement célèbre, ne fut pas loin de m'irriter. Avons-nous donc tant de témoignages justes et lumineux sur les génies ? La vraie histoire de l'humanité, hors les œuvres éternelles, tient toute en ces éclairs de sentiment et de pensée. Je vois que, dans les vies de Beethoven et de Gœthe, on recherche, on choisit, on rassemble toutes les pensées qui furent dignes des œuvres; et c'est bien là le vrai de ces précieuses biographies. Nous ne pensons et nous ne nous sauvons les uns et les autres que par cette pieuse imitation des moments sublimes. Tel est le culte

des morts; tel il fut toujours. Et l'impiété au contraire n'a pas d'avenir. Elle meurt, elle n'est que mort. La plus belle loi de notre espèce, la loi vertébrale, est que ce qui n'est pas admiré soit oublié. D'où vient donc que ce spectre de Nohant, fait seulement de non-être, revient toujours ?

C'est qu'il y a ici autre chose qui ne peut point mourir. J'attends toujours de voir, aux vitrines de librairie, les cinq volumes de *Consuelo* enfin dans leur gloire. Alors, j'en suis assuré, même les plus aigres feront justice à une grande âme. On lira ce livre comme on va écouter les *Préludes*. Alors ce qui n'est que poussière et cendre aura trouvé sépulture.

Hugo était bien au-dessous de l'évêque Bienvenu. Je le sais. Mais, de ses passions mêlées, ce fils de la terre était pourtant capable de donner vie à ce saint au-dessus de l'homme. De même George Sand, de sa propre vie, médiocre, déformée, manquée comme est toute vie, a pu former cette Consuelo, modèle unique, où toute femme trouvera de quoi imiter, tout homme de quoi comprendre et aimer toute femme. Car tout être a de beaux moments; si cela n'était pas, qui donc courrait aux grandes œuvres ? Et, selon mon opinion, toute vie humaine s'élance au-dessus d'elle-même; et les moindres vertus ne tiennent que par des passages surhumains. Mais il faut encore que la belle statue nous ressemble plus que nous ne ressemblons à nous-mêmes. Or, Consuelo est fille de la terre aussi. Je lisais hier, dans le quatrième volume, une description de ce qu'il y a de violent, de soudain, d'animal par la chair et le sang, dans la surprise de l'amour voleur. Mais aussi quel courage dans les pensées ! Quel merveilleux effort pour réduire ces puissants mouvements selon la règle de la fidélité ! Le pressentiment, la rencontre, l'arrangement des circonstances sauvent enfin cette âme pure. Mais n'est-il pas vrai aussi que tout amour est d'abord livré aux hasards ? Et qu'est-ce que vouloir, sinon surmonter, reprendre et enfin sauver ce qui n'est pas voulu ? Le chant, art si profondément viscéral, et qui pourtant nous porte si haut, est ce qui rassemble en un seul être le jugement et le tressaillement. Force et raison, sœurs ennemies, qui n'attend, qui n'espère les rares occasions où elles se réconcilient ? Et c'est bien le chant sévère, le chant selon

les maîtres, qui discipline déjà la bohémienne enfant. J'imagine George Sand devant son clavier, éprouvant, comprenant que l'instrument, si bien tempéré qu'il soit, ne suffit pas à régler le redoutable cœur.

1er octobre 1928.

LÉVIATHAN

Léviathan fait courir ses mille pattes; il avance en colonne serrée. Ceux qui le composent n'en sont point maîtres; au contraire ils reçoivent avec enthousiasme les signes de ce grand corps, et s'accordent à ses mouvements. Honte si l'on ne les devine; honte si l'on commence à les rompre. Ainsi Léviathan se resserre et se durcit. Ceux qui le regardent passer voudraient être écailles ou griffes de ce monstre. Objet de l'amour le plus puissant peut-être le plus naturel, le plus facile. Le plus grossier est sublime alors. Comment n'aimerait-on pas ce qui rend courageux, imperturbable, infatigable? Mais étrange objet d'amour. Car ce grand corps ne sait rien, ne voit rien, et se croit lui-même, comme les fous. Nulle pensée ici que l'erreur adorée, la passion adorée, la violence adorée.

Voici le même corps en assemblée, et s'exerçant à penser. La dispute y fait deux ou trois monstres, et chacun pense contre les autres. Nul ne résiste à ces répulsions et attractions. D'où une pensée convulsive, sans preuves, sans examen, et qui se connaît elle-même par la vociférération. Qui s'y laisse emporter admire après cela d'être assuré de tant de choses, et ami d'hommes dont il ne sait rien, mais ami à se faire tuer pour eux. Que sera-ce si l'accord se fait dans l'assemblée par quelque chant? Alors tout semble évident, juste, facile. Mais quoi? Une seule chose évidente et juste, c'est que l'assemblée unanime a raison. Léviathan est assuré; mais de quoi? De ceci qu'il est assuré. La grande réconciliation a balayé toutes les pensées, hors celle-ci : « J'ai raison. Raison je suis. Preuve je suis. Mais de quoi preuve? Je ne sais. » On s'étonne de tant d'absurdes croyances, dont on retrouve la trace dans le cours des âges. On s'étonne parce qu'on

essaie de comprendre, ou seulement de savoir, ce que Léviathan a pensé. Mais regardez mieux; il n'a cru jamais qu'une seule chose, qui est qu'il ne se trompe jamais. Cette pensée efface toutes les pensées.

Tout fragment et même le plus petit morceau de Léviathan frétille comme son père, et pense de même. Aussi d'un parti, d'une académie, d'une commission, de trois hommes et même de deux, je n'attends guère. Non, pas même s'il s'agit de choisir la couleur d'un timbre-poste ou la marque d'un sou. Car les partis se forment, et sont heureux de se former; l'union fait la force, et la force fait preuve. Et l'accord final est assez content de soi. Ainsi toute décision est faite d'absurdes morceaux. Vous ne trouverez pas une Commission qui, pour finir, ne monte l'hélice d'un avion sur les ailes d'un autre. Tout programme d'études rassemble les contraires et impose l'impossible. Et cela par le double mécanisme de la contradiction qui met tout en pièces, et de la réconciliation qui précipitamment et aveuglément recolle, tant l'amitié est douce. Il reste un grand espoir que l'avion volera tout de même. Mais les choses n'ont rien entendu. L'air est toujours le même, la pression toujours la même. L'insensibilité des mécaniques est scandale aux cœurs généreux.

Léviathan est un sot. Ouvrier des sentiments délicieux, et, par là, ouvrier des plus grands maux en ce monde. L'assemblée des hommes fait reculer l'humanité. La guerre en est une preuve assez forte. Trop forte, car elle nous enivre comme un vin, pour ou contre. Et chacun connaît les trois degrés de l'ivresse, singe qui imite, lion qui s'irrite, pourceau qui se couche. Ce troisième personnage exprime la puissance des besoins, et la source impure de la résignation. Cercle infranchissable, tant que l'on va chercher à l'assemblée ce qu'on doit penser. Mais nul homme n'est sot. Que chacun pense donc en son recoin, en compagnie de quelque livre écrit en solitude. Autre assemblée; invisible assemblée. Ces courts moments de refus suffiraient, si l'on comprenait par les causes qu'un amas d'hommes peut faire une redoutable bête.

3 octobre 1928.

ADAPTATION

L'INSOLATION n'existe plus chez nous; c'est toujours autant de gagné. Le même homme qui, par-dessus un large chapeau, étalait encore une ombrelle, a livré son crâne aux feux du soleil, multipliés par la réverbération des roches et du sable; d'où son crâne a mûri comme un marron d'Inde. D'autres ont rôti à bonheur leurs visages, leurs bras, leurs jambes. Tous contents, car c'était un jeu. Il semble que, sous le signe du jeu, l'homme forme une surface inviolable, sur quoi tout rebondit, comme le coup de poing rebondit sur le boxeur, pourvu que son imagination soit bien préparée.

Imagination, ce n'est pas peu; et nous ne le croirons jamais assez. Imagination bien disposée, c'est défense aisée, c'est adaptation des muscles de surface et de tout l'intérieur; c'est un régime élastique et actif, qui va au-devant du coup, qui s'apprête à en tirer profit. Toutefois, notre industrie ici ne va pas loin; nous ne savons pas nous ranger en ordre de lutte et de victoire; le détail de nos fibres, de nos canaux, de notre humeur ne nous est point connu. Nous ne savons pas tirer sur nos muscles comme sur des cordages et régler les voiles sur le vent, comme un navire; mais nous recevons un grand signe, et non trompeur, qui nous annonce que tout va bien; c'est la joie. Ce ton de bonheur, cette assurance de vie se prennent par les signes et par l'imitation des signes. Et voici toute la différence; au lieu de me cacher et de fuir devant le soleil, je bombe le torse comme un boxeur et je lui dis : « Frappe. » Au vrai, ce n'est pas si simple. Cette sorte d'attaque contre l'attaque consiste sans doute en une activité redoublée de milliers de cellules, soutenues et nourries à point par toute la mécanique du corps. Sans raideur, sans étranglement, sans crainte aucune. Ne voit-on pas que les gymnastes apprennent à tomber ? Et c'est aussi toute la différence de celui qui a peur de l'eau froide et en vérité est déjà malade avant d'y risquer seulement un pied, à cet athlète du bain qui se jette au froid et l'attaque le premier. Au reste, frappez du poing sur une noix; si vous avez peur, c'est la noix qui vaincra.

Mais voici qu'il tombe d'autres flèches, inépuisable

pluie, musique sur les toits, ruisseaux. Musique. C'est déjà beaucoup d'entendre cette liquide musique, grand murmure et notes rondes, soudain, comme des perles. C'est prendre en joie la chose. Comment ne pas penser aussi à ces prairies brûlées et à cette soif de la terre ? Du lait, me disais-je, c'est du lait qui tombe. Je ne sais pas du tout comment je me dois disposer pour me mettre en toit, et tout mon être à l'abri de lui-même. Mais, par la joie, je sens que je rejette cette pluie, que je maintiens mon être en cet écoulement. Comme au rebours je sens très bien qu'impatience, tristesse, crainte du long hiver sont comme un espoir de malheur et déjà un mauvais frisson avant le froid. Je me mets en place pour souffrir. Je fuis. Comme Socrate remarquait, ce n'est pas une bonne manœuvre de guerre que montrer le dos. Et cette respiration raccourcie, cette fuite du sang, ce gel anticipé des muscles, n'est-ce pas rhume par persuasion ? Le soldat a supporté la pluie et les vêtements mouillés, jusqu'à s'étonner lui-même. C'est qu'il craignait d'autres maux. Et, pour la maladie, quelquefois il l'espérait, il donnait cette permission à son courage. Ainsi, il se trouvait disposé le mieux contre pluie et froid. Le Besoukof de Tolstoï s'en va répétant : « Tombe, bonne pluie, mouille-moi bien. » Ami des choses, et confiant en ce monde. Tel est le vrai de la prière.

27 octobre 1928.

ÉLOGE DE L'ESCLAVAGE

Lorsque notre civilisation reprit contact avec le Secret Empire, si longtemps ignoré, on trouva un peuple doux et poli, mais qui avait conservé l'esclavage. On y vendait ingénument des enfants au marché, comme nous vendons les veaux. N'allez pas croire que ces enfants que l'on mettait à l'enchère fussent maltraités. Les philanthropes de ce pays-là, qui sont fort nombreux, ne l'auraient point permis. Au reste l'esclavage n'est monstrueux en ses apparences que s'il est aux mains d'hommes brutaux, imprévoyants, incapables d'administrer leurs propres biens. Ce que l'on conte des négriers, qui est

atroce, fait un contraste instructif avec nos expéditeurs de pêche et de raisin, qui donnent tant de soin à l'emballage. Pareillement ce que l'on rapporte du fouet et des autres supplices prouve seulement que les planteurs étaient eux-mêmes des sauvages; et l'institution de l'esclavage n'est nullement jugée par là. Dans le Secret Empire, la sagesse des hommes avait sauvé l'institution. De bonnes lois, des mœurs douces, une religion puissante et raisonnable, avaient si bien discipliné les passions, qu'une révolte des esclaves y était aussi impossible que chez nous une révolte des chiens de luxe ou des chats.

En aucun pays l'enfance ne fut jamais mieux protégée, plus ingénieusement instruite, mieux brossée, mieux lavée, mieux exercée, ni plus belle, ni plus saine. Je parle des petits esclaves, car les enfants libres étaient fort souvent, comme il arrive chez nous, laissés aux soins des esclaves, et, dans la suite, gâtés par les caprices ou l'ambition mal entendue de leurs parents. Et de même les mœurs privées des personnes libres étaient souvent irrégulières et corrompues par l'effet du loisir et de l'ennui. Au contraire, par l'effet de ce que nous appelons la rationalisation, depuis longtemps appliquée à l'élevage humain dans ce pays, le mariage des esclaves était sacré, l'infidélité y était rare et quasi impossible. Au reste une part raisonnable était faite à la liberté du choix, plus étendue même que chez les maîtres, où, comme on voit ici, le hasard et l'intérêt réglaient presque toutes les unions. Les familles nombreuses y étaient un sujet d'orgueil pour le maître, et toujours choyées. Outre que les enfants n'étaient point témérairement ni prématurément dispersés par la vente, le nom et l'origine restaient attachés à l'esclave comme un ornement et un signe de valeur. Et, comme il arrive chez nous que le poulain libre fait connaître irrécusablement son origine, ainsi les sentiments familiaux des esclaves étaient entretenus par des cérémonies, où les petits enfants, devenus grands, entouraient de nouveau l'aïeul, noble souche. Ainsi la noblesse du sang, qui se perdait chez les maîtres par la nécessité de conserver et d'unir les fortunes, se conservait au contraire chez les esclaves par l'avarice du maître, sans compter l'art de l'éleveur qui avait ses fanatiques.

On devine que les médecins avaient de grands pouvoirs en cet Empire Secret, et que les problèmes de l'ali-

mentation, de l'alcoolisme, et enfin de l'hygiène préventive étaient tous résolus selon la raison, du moins pour les esclaves. On remarquera que ce qui nous manque ici, et surtout en ce qui concerne le voisin, ce ne sont pas les lumières, mais plutôt c'est la puissance. Toutefois on demandera comment cette permission de rationner, de peser, d'explorer, de vacciner, n'avait pas conduit les médecins jusqu'à l'extravagance. C'est que les médecins d'esclaves étaient jugés d'après l'intérêt du maître, et sur un long et attentif calcul des effets. Aussi les maîtres, soignés par des médecins d'esclaves, avaient-ils de grandes chances de vivre vieux; mais beaucoup étaient perdus par ce pouvoir funeste de désobéir. D'où il arrivait qu'un maître raisonnable pouvait fort bien envier le sort des esclaves, au lieu que l'esclave n'avait guère occasion d'envier le maître. Car il faut savoir que les travaux de l'esclave étaient limités par de sévères règlements, au lieu que les travaux du maître, toujours soucieux des lois et règlements, occupé de contrôles, de statistiques et de perfectionnements, n'avaient ni fin ni mesure.

1er novembre 1928.

PENSÉES CRÉPUSCULAIRES

Je ne suis pas curieux de savoir ce que pensent les chiens, les chats, les bœufs ou les lapins. J'entends bien ce que l'on me dit — cela traîne partout, cela fait un lieu commun — que j'ai moi-même, et que nous avons tous, nous les hommes, de ces pensées auxquelles nous ne faisons guère attention, de ces pensées de demi-jour, ou crépusculaires, comme ce soin presque machinal de me tenir debout, ou de conduire ma plume selon l'orthographe; et quelquefois je découvre que je pensais à quelque chose, comme à une chanson que je fredonne, sans m'en apercevoir; et cette pensée est pourtant quelque chose pour moi; et ces feuillages roux que je vois tout en écrivant, sans les regarder, ils sont pourtant quelque chose dans la couleur de mes pensées. On peut raffiner là-dessus, et même autant qu'on voudra, décrivant une sorte de frange ou de pénombre autour de mes

pensées principales, qui forment le centre du tableau. Et puisqu'il y a de ces pensées crépusculaires, qui sont à peine des pensées, voilà donc de quoi sont occupés, selon la vraisemblance, les chiens, les chats, les bœufs et les lapins. Demi-sommeil et presque rêve. L'homme fatigué, l'homme qui va s'endormir, connaît de telles pensées; il est chien ou chat à ces moments-là. D'où l'on conçoit des degrés infinis dans toute la nature, et des degrés infinis en nous, conscience, subconscience, inconscience; et ces derniers degrés, les plus obscurs, conduisent même à dire qu'on peut avoir des pensées sans savoir qu'on les a, aimer sans savoir qu'on aime, haïr et vouloir nuire sans savoir qu'on hait et qu'on veut nuire. Cela est assez émouvant, et donne même grande prise sur les esprits faibles, à qui on découvre des abîmes d'intentions et de projets. J'ai demandé plus d'une fois à des peseurs d'or, que je voyais habiles, de faire sonner toute cette fausse monnaie; mais ils n'osèrent pas. L'inconscient est de cérémonie pour dîner en ville, comme l'habit noir.

Il faut pourtant une sévère exactitude en ces choses, ou ne point s'en mêler. Qu'on retourne la question comme on voudra, la conscience faible ou diffuse est un fait de l'attention la plus éveillée. Comme la lumière d'une lanterne fait voir autour du centre qu'elle éclaire d'autres ombres et comme des esquisses d'hommes et de choses, ainsi l'homme qui réfléchit découvre en lui-même de ces pensées du coin de l'œil, si l'on peut dire, et même les tire un peu au jour, se plaisant à les remettre aussitôt dans leur premier état. Mais je le prends ici sur le fait; ces pensées presque larves, c'est lui, l'étincelant penseur, c'est lui qui les forme. Et c'est un grand sophisme, dont je voudrais lui faire honte, s'il enseigne que ces pensées, quand la lumière centrale manque, sont encore des pensées qui vivent et se développent par elles-mêmes et pour elles-mêmes, comme d'étranges animaux. C'est comme si l'on voulait dire que les formes entrevues dans la pénombre autour de la lanterne, gardent cette fugitive lueur comme une phosphorescence à elles propre, quand la lanterne est éteinte.

L'autre parti, où je vois Descartes, peu suivi, peu soucieux d'être suivi, l'autre parti tranche, d'après cette vue, qu'une pensée qui n'est point formée en pleine

attention n'est plus une pensée du tout. Par exemple la somme de trois et deux, qui fait la même chose que quatre et un, si je n'y fais plus attention, ce n'est qu'un signe tout nu et une parole mécanique, enfin un mouvement du corps qui dit : « Trois et deux font cinq. » Et soutenir que, quand je dis cela sans y penser, je forme encore des nombres, c'est comme si l'on disait que la machine à compter qui est chez l'épicier forme aussi des nombres en son intérieur. Suivez donc cette pensée; éclairez les erreurs, les sottises, les passions, les folies de l'homme par ce côté-là. Qui n'a que des rêves n'a point de rêves, et qui pense à demi ne pense point du tout. Mille regrets; mais ne faites point de conversation avec votre chat.

Ce qui manque, dans la conversation du chat, c'est très précisément le nombre véritable qu'il ne forme pas plus que ne fait la machine à compter. La pensée est éclairée par le dessus, et les subtilités de l'arithmétique sont ce qui soutient la conversation entre caissier et placier. Les pensées sont reconnues dans l'esprit humain, comme Malebranche les croyait toutes en Dieu. Ces notations sont équivalentes, et c'est par soupçonner cela que l'homme a de l'esprit.

20 novembre 1928.

LE ROI POT

Le roi Pot était sorti premier de l'École des sciences politiques. Aussi pensait-on qu'il porterait à la perfection le système administratif, et l'on n'y fut point trompé. Les compétences furent enfin choisies, reconnues, élevées au premier rang en chacun des services; et les services eux-mêmes furent mis en communication les uns avec les autres par ce qu'on appela la liaison; et les compétences de la Liaison, car il y en a, ajustèrent si merveilleusement les différents rouages qu'une aile de mouche bloquait la culasse, comme dit l'armurier.

Quand on a sous ses ordres un ministère des coups et blessures où des spécialistes étudient tous les moyens de déchirer, rompre et percer le corps humain, de loin et de près, en plaies longues et rondes, en fractures, arrache-

ments, défoncements, en brûlures, infections, asphyxies, il est réconfortant de porter les yeux sur le ministère des pansements, où d'autres spécialistes, selon le microscope, le bouillon de culture, le vaccin et le bistouri, s'appliquent à guérir les plaies longues et les plaies rondes, à gratter, assainir, recoudre et récupérer. Mais la Liaison trouva le moyen d'ajouter encore à la satisfaction de ce roi très raisonnable; car les artistes en coups et blessures ne trouvaient jamais une nouvelle manière de percer ou de déchirer, sans qu'aussitôt les artistes du pansement missent à l'étude une nouvelle méthode de guérir, correspondant parfaitement à la nouvelle plaie. Les citoyens étaient très contents, d'autant que le ministère de la persuasion, par mille journaux et brochures, leur prouvait qu'ils devaient l'être.

Mais, quelque attention qu'il portât à la guenille, le roi Pot savait faire les différences et ordonner les valeurs. Aussi les choses de l'esprit qui sont opinions, jugements, espoirs, craintes, furent-elles l'objet principal de ses travaux diurnes et nocturnes; jusqu'alors on avait cru, espéré, soupçonné, insulté au petit bonheur, et, dans les mêmes bureaux, souvent le même homme passait d'une politique à l'autre, selon l'humeur et l'occasion. Il ne s'agit jamais que de séparer les fonctions et de mettre chacun à la place qui lui convient. Mais qui y pense, s'il n'est sorti premier de l'École des sciences politiques ? Or le roi Pot ne pensait qu'à cela; et il ne prit point de repos avant que le ministère des soupçons et injures fût séparé du ministère de la conciliation. Et, dans le premier de ces services, on ne mit que des hommes bilieux, qui amèrement annonçaient toujours le pire, d'après la saveur de leur propre corps. Plus quelques esprits faux, mais indifférents, qui formèrent un bureau à part, et qui donnèrent une apparence de raison à cette folie si utile aux pouvoirs. Mais cela n'était pas très neuf; et, au contraire, ce qui fut neuf, et inauguré, et célébré, ce fut le ministère de la conciliation, où l'on rassembla les optimistes, choisis par des spécialistes du ministère des vocations, sous la double garantie d'un diplôme et d'un examen médical.

Après quoi, le roi Pot n'avait plus qu'à composer son dossier, une feuille d'ici, une feuille de là, mettant au jour, en ses discours du trône, les pensées élaborées par

ses bureaux. D'où il résultait que périodiquement les citoyens étaient invités à se donner tout entiers aux travaux de la paix, sans oublier toutefois ceux de la guerre. Et les peuples entendaient que l'on était prêt à les croire en toute chose, et à sceller avec eux une éternelle alliance, comme aussi à les percer, déchirer et brûler à toute distance et selon les meilleures méthodes. Cependant quelque homme du peuple, voyant briller au palais royal la lampe du travailleur, disait : « Nous sommes gouvernés. » Mais quelque bureaucrate, qu'il fût de Guerre ou de Paix, faisait ainsi sa prière, après promotion reçue : « O mécanique, toi qui de coups et pansements, de guerre et de paix, de malheur ou de bonheur, fais pour nous rosée d'importance, de croix et d'argent, que tu reçoives de nouveaux rouages et encore plus d'huile à travers des siècles de siècles. »

Novembre 1928.

SOLDATS MÉCONTENTS

Je vis hier, attablés à la brasserie, et entourés de nuages de fumée, des survivants de quelque régiment d'infanterie. Ces visages si divers avaient en commun un genre de solidité impénétrable, jointe à cette bonne humeur qui ne s'use point, et qui vient de ce que l'on se dit chaque matin : « Ce n'est plus la guerre. » Les hommes qui sont contents, sont faciles à gouverner. Le fait est que les anciens combattants n'ont rien changé dans la politique. Ce n'est pas qu'ils n'aient rien dit. Au contraire, tout ce qu'ils avaient gardé de ces sombres années, a été mis au jour par quelques-uns, avec force, avec éclat. Et, quoi qu'on ait annoncé plus d'une fois que les récits de guerre ne se vendaient plus, j'en vois paraître d'autres, et encore d'autres, tous marqués de cruelles vérités, et je crois que rien n'est si sérieusement lu. Toutefois, aucun effet ne se montre. Et cela prouve premièrement que la machine politique est lourde à remuer.

Mais il faut dire aussi que le soldat mécontent, outre qu'il est toujours plus content qu'il ne voudrait, est

toujours assez difficile à déchiffrer. Je n'ai aucune peine à le faire parler; les terribles souvenirs sont tout frais encore, et bien vivants; et je suis un bon auditeur, par les mêmes raisons qui font qu'il est bon narrateur. Même je ne puis point dire que ses opinions diffèrent jamais beaucoup des miennes. Il faut seulement les tenir tout près du fait, dans la boue, dans le sang, dans le meurtre stupide. Jamais je ne l'entends dire que la guerre est un mal nécessaire; encore moins que la guerre soit un noble jeu et une école des vertus. Quant aux merveilles de la stratégie et de la tactique, on en entend de bonnes, et telles même que celui qui n'a pas fait la guerre ne peut les croire. D'où la guerre paraît encore plus ridicule qu'atroce. Et l'un des plus fougueux fantassins, virtuose des attaques réelles, me faisait, il n'y a pas longtemps, cette prédiction : « Il n'y aura plus de guerre. Tant que ceux qui ont vu le feu vivront, soyez bien tranquille. Et ensuite, l'habitude étant perdue, on ne pourra former de nouveau les hommes selon cette étrange folie. » Très bien. Mais je sais que ce métal, frappé autrement, rendra d'autres sons.

Tous les sons ensemble. Et, même quand le son principal me plaît, j'entends d'autres harmoniques, comme on dit, et aussi d'aigres dissonances. On méprise le chef militaire, si bien cuirassé pourtant en son apparence d'inflexible courage. Alors que pensera-t-on du politique ? « Un homme fatigué, alourdi, vaniteux, qui vit dans les mots, qui n'a point la vue ni la présence des choses, qui veut la paix sans savoir ce que c'est, comme il a voulu la guerre sans savoir ce que c'est. Une administration encore plus abstraite, qui ne pense que traitements, avancement, décorations; qui délibère toujours et jamais ne décide. » Je vois paraître ici l'expérience de l'action directe et l'estime pour celui qui ose; aussi un amour de l'ordre, un mépris de la rumeur et de la foule mal rangée; ces sentiments sont bien forts dans le soldat; plus forts dans le chef de section qui a mené l'attaque; bien plus forts en ceux qui ont commandé de plus loin ou dans des zones plus tranquilles. Et qui dira où commence le vrai combattant ? Le goût d'un ordre puissant et bien discipliné incline toujours à permettre trop à la violence et à l'injustice. Communisme et fascisme sont des formations militaires. Je voudrais qu'on

méprisât moins l'ordre médiocre auquel nous devrons la paix. Chacun sait bien que toute déclamation contre la politique annonce tyrannie et guerre. Il faudrait juger le jugement lui-même, et considérant la multitude humaine, le conflit des besoins, des passions et des idées elles-mêmes, ne pas s'enivrer d'avoir raison; mais plutôt estimer à sa juste valeur, ni trop, ni trop peu, cette police lente et boiteuse, autant inférieure à l'homme moyen que la cuisine est inférieure au génie, qu'elle nourrit pourtant.

22 décembre 1928.

NOËL D'ARTILLEURS

J'AI souvenir d'un Noël d'artilleurs. C'était le premier Noël de la guerre; il n'était pas question encore de l'orange, ni du cigare, ni du quart de vin. Toutefois l'argent ne nous manquait pas, et nous avions liaison avec le Quartier Général par des estafettes qui venaient observer chez nous, d'où l'on avait les plus belles vues sur les mouvements de l'ennemi. Ainsi nous célébrâmes et chantâmes gaiement la plus belle annonce que le monde des hommes ait jamais reçue. Sur l'heure de minuit, heure de l'Europe centrale, le capitaine, homme d'imagination, fit envoyer douze obus successivement sur le village le plus proche par-dessus les terres infranchissables. Ce langage fut très bien compris. Une heure environ après, à notre minuit, douze obus nous arrivèrent, qui firent plus de bruit que de mal. La lune brillait doucement sur les ruines. Les anciens, me disais-je, valaient mieux que leurs dieux. Nous qui avons des dieux meilleurs, sommes-nous pires qu'Achille ou Diomède? Au total rien n'est changé; il pleut toujours du sang.

Là-dessus, je rêvais que Noël m'apparaissait, vieux et blanc, comme il est, depuis plus de dix-neuf cents ans, après tant de vains espoirs. « Ce n'est pas peu, me dit le vieillard, si le mal est descendu du ciel sur la terre. Du moins tu le reconnais; il t'est tout proche; il n'est plus mêlé à ces destins astronomiques que tu ne peux changer. Ce n'est plus Jupiter maintenant qui lance la foudre; c'est

toi-même. Garde-toi seulement de tisser de toi-même et de tes semblables un autre destin. Tu demandes si les hommes sont méchants; cela prouve que tu as encore à faire une autre découverte, c'est que les passions cruelles sont effacées sur la terre comme au ciel. Effacées, non pas tout à fait, mais trop rares et trop dispersées pour entretenir ce mécanique massacre. Aussi fais bien attention, et garde-toi de haine. Il n'y a pas un méchant sur mille à l'un et à l'autre versant de ce ruisseau disputé. Je ne parle pas seulement de ces hommes couleur de terre, qui obéissent au mieux; ceux-là vivraient selon le droit et la paix pendant des siècles; ces vertus qu'ils font voir le prouvent assez, et tu l'as bien compris. Mais les chefs, de part et d'autre, ce ne sont point des buveurs de sang. Ce sont des hommes d'ordre, et qui ont le malheur d'exercer un pouvoir que la nature humaine ne peut porter. Tu sais comme, dans la paix même, ils regardent toujours la hache. Et comment autrement, soit qu'ils aiment cet enivrant pouvoir, soit qu'ils se fassent un devoir de rendre cette arme éclatante et sans rouille, telle qu'ils l'ont reçue ? Ainsi emploient-ils des passions nobles, et non sans mélange de vertus, à tenir prête et toute huilée cette prodigieuse machine à tuer. Après cela, comme un homme indigné consomme aisément son propre malheur, s'il trouve sous son doigt la gâchette, si bien nommée, et le crime réduit à un tout petit geste, ainsi, d'après le seul mouvement d'une plume sur le papier, tout s'allume, tout explose, et les collines fument comme des volcans. Vous n'avez point de sage qui puisse tenir ce grand pistolet sans péril de mort pour chacun. Trop de pouvoir, ami; trop d'obéissance. Certes, ce guerrier à musette qui prend le train à l'heure fixée ferait rire Achille. Et pourtant qu'est-ce que la colère d'Achille à côté de ce massacre sans colère ! Tu chantes Noël; mais ton chant selon moi est trop doux. Bon pour bercer un enfant. Il est temps d'éveiller l'homme. »

5 janvier 1929.

L'OLYMPE

Les dieux de l'*Iliade* sont moins raisonnables que les hommes. Tous ces guerriers autour de Troie sont las de se battre pour les intérêts ou les haines de deux ou trois; ils désirent une trêve et un arrangement, ou bien quelque combat singulier qui réglerait tout, après quoi ils s'en retourneraient. Ce sont les dieux qui inspirent à l'un ou à l'autre de violer les serments. D'où l'on peut dire que cette mythologie est elle-même absurde, comme sont nos rêves. Mais cela n'instruit pas.

Il vaut mieux chercher les dieux, où ils naissent et quand. Dans cet emportement, dans cette mêlée et dans ce nuage de poussière, c'est là qu'ils croient voir les dieux, surtout qu'ils croient les avoir vus, qu'ils les devinent à côté d'eux, derrière eux. Souvent poursuivant leur ennemi, et le tenant presque, ils le perdent soudain. En quoi ils sont trompés par leur propre violence, par un élan mal mesuré, par ce tumulte et ce désordre qui est leur œuvre. Ils ne sont point trompés, ils se trompent, comme le commun langage le dit si bien. Toutefois ils ne sont point non plus en état de comprendre cela; un homme courant et frappant ne pense pas bien. Mais plutôt ils supposent quelque invisible et invincible qui a recouvert leur ennemi d'un nuage et l'a emporté hors du combat. Plus près encore d'eux-mêmes, quand ils se sentent allègres et invincibles, quand ils ne peuvent retenir leurs mains ni leurs genoux, ils disent ingénument que quelque dieu les pousse. Et, encore bien mieux, quand ils fuient en troupeau, ils se sentent menés. Au vrai, ils sont menés par cette partie d'eux-mêmes qui ne demande point permission, cœur, muscles, et toute la machine humaine. En bref, tous ces dieux qu'ils imaginent, ce sont leurs passions. Ainsi il n'est pas étonnant que leurs dieux soient moins sages qu'eux-mêmes.

Leurs dieux, mais non pas tous. Jupiter, en cette guerre des dieux, est arbitre et spectateur. Il élève sa balance d'or, après avoir mis dans les plateaux le sort des uns et des autres; il voit qu'un des plateaux s'abaisse, annonçant victoire aux uns pour ce jour-là, défaite aux autres; il n'en pense pas plus. Ce qui signifie que tout

sera réglé par des forces aussi aveugles et inhumaines que celle de la pesanteur. Cette pensée n'est pas petite; elle dessine d'un trait irréprochable tout l'avenir de la connaissance, et tous les pouvoirs réels. Que fit jamais le pouvoir, sinon élever au-dessus des hommes sa balance d'or, réglée aussi bien qu'il sait faire, et dire : « Voilà ce qui sera par la nécessité; et c'est cela même que je veux et ordonne » ? La sagesse de Montesquieu paraît dans les nuages.

Remontant maintenant le cours des dieux, si je puis dire, je découvre encore d'autres métaphores parfaites. Car les hommes de l'*Iliade* savaient bien dire que Jupiter, le dieu politique, ayant vaincu les Titans, qui sont les dieux de la terre, entendez non pas même les passions, mais la brute sans loi, qui est au-dessous des passions, il lui reste à gouverner les passions mêmes, qui sont Junon, Neptune, Apollon, Vénus. Minerve même, Minerve, la déesse de la sagesse, est passion aussi, indocile aussi, tenue aussi par la menace, quoiqu'elle soit la préférée. Nous n'avons pas encore mesuré cette pensée. Et toujours est-il que ce peuple des dieux, brillant et immortel, représente assez bien ce que la balance d'or trouve à gouverner et régler en chacun de nous, passions, filles de la sagesse, filles aimées et redoutables. C'est ainsi que le poète, d'un juste mouvement, et se fiant à la forme humaine, ce qui est le secret des secrets, trace d'un trait sûr le sommaire des sciences, et termine d'avance le cercle de nos réflexions. Sans savoir qu'il sait. Homère aveugle, voilà sans doute la plus étonnante métaphore. Ce ciel est en deçà des yeux. Et la guerre des idées se fait d'abord dans le ciel.

10 janvier 1929.

CHIENS ET GROGNARDS

Celui qui peut forcer, il n'aura point respect; je dis même Dieu. Cette humanité qui daigne attendre, qui cache le fouet derrière son dos, comme on fait aux chiens, cet amour qui fait le bon prince, voici le discours qu'ils osent produire : « Je puis frapper; j'ai tout pouvoir; et je n'hésiterai pas, sachez-le bien. Maintenant je suis

homme, je préfère de bien loin une obéissance d'amour; je l'aurai, je l'ai. » Il faut qu'on sache bien que ce discours n'a jamais seulement entamé l'écorce d'un seul homme. On dit que la crainte se change en amour; on dit qu'il faut cravacher d'abord et toujours, afin de remuer ce cœur paresseux. Je vois bien que les chiens font voir une obéissance, une fidélité, une joie étonnante, à l'égard du maître sévère; mais enfin ce sont des chiens. L'homme n'est pas un chien. Il plaît au maître des chiens de croire que ses chiens l'aiment. Combien plus fier le maître de l'homme si ceux qu'il foule aux pieds donnaient l'amour comme la vigne le vin !

On n'a jamais vu, on ne verra jamais rien de tel. Un brave, on l'estime, même s'il est chef; l'amour de la justice et le bonheur d'admirer vont jusque-là. Sans compter que l'honneur intime, ainsi que la peur surmontée, donne des ailes à l'obéissance. Ces signes sont trompeurs et étourdissants. Sans aucun doute, il y a des situations violentes qui, par elles-mêmes, s'imposent à tous, naufrages, incendies, redoute dix fois attaquée, où chacun lance la grenade; alors le chef est homme; et disons que tout homme est chef autant qu'il fait voir l'homme. Alors se montre une belle égalité. Et qui pense alors aux galons ?

C'est fort bien. Mais j'imagine quelque naïf, après ces beaux passages, qui se dirait : « On est tous frères et camarades, après des moments pareils », et qui irait bourrer cordialement les côtes du lieutenant, en signe d'allégresse et de vraie affection.

Cette idée ne vient à personne. Napoléon tortillait l'oreille du grenadier; mais l'oreille impériale était comme ces objets sacrés, qu'on ne peut toucher sans aussitôt mourir. Vous dites que le grenadier était content; c'est vous qui le dites, vous, général, ministre, académicien. Chers et bienveillants conseillers, que de fois, depuis l'armistice, vous avez tortillé l'oreille du grognard, reprenant avec bonhomie cette position de l'homme qui sait ce qu'il faut penser, et disposé même à pardonner beaucoup, jusqu'à ce que le subalterne reconnaisse enfin l'inconvenance de ses propos. Mais moi, je guette l'oreille, l'importante oreille, et du même geste, je la tortille. Ils ne sont pas contents. Mais il faudra bien qu'ils se contentent. Ils me jugent insolent. Et moi, comment

les jugerai-je, quand ils viennent me rappeler, et même avec modération, qu'eux, ils savent ce que je ne sais pas, qu'eux, ils comprennent ce que je ne comprends pas ?

Quel droit ont-ils sur moi ? Quel pouvoir ? De me retirer les quatre sous qu'ils me donnent ? De me faire coucher à l'asile de nuit ? Ils ne peuvent, ils n'oseraient; mais quand ils le pourraient, voilà une belle affaire. Vous-mêmes, mes beaux seigneurs, vous m'avez durci le cuir. Et je ris bien. Et qu'il soit pape ou empereur, le familier qui me tortillera l'oreille, je m'amuserai, moi aussi, de son cartilage vénérable. Songez donc qu'il y a dix petites années, le même geste d'eux à moi, était une marque de condescendance, et de moi à eux, puni de mort. Maintenant c'est permis. Le cartilage me tente. Mes amis, il vaut mieux rire que haïr; la poitrine se remplit mieux.

19 janvier 1929.

SAVOIR ET CROIRE

Nous croyons moins les choses que les hommes. Il n'est point de comptable qui donne sa confiance aux colonnes de chiffres; au contraire, il les examine sans parti pris, et même il se défie du parti pris. Il connaît la force de la coutume; mais aussi il a appris à rompre la coutume. Un chiffre mal fait et mal lu, cela laisse un pli en nous. De même, ces erreurs de langue et de gosier, qui sont comme les faux pas du calcul, si on y glisse une fois, déjà on s'y accoutume. Aussi le comptable s'impose d'autres chemins et se donne d'autres perspectives. Il remonte au lieu de descendre; il groupe les mêmes nombres tout à fait autrement. Enfin, il ne cesse de douter. En présence d'une caisse à régler, il soupçonne les piles de pièces et les liasses de billets. Le même homme, qu'il chasse ou qu'il pêche, ne cesse point de supposer que les choses sont autres qu'elles paraissent. Et toutes les affaires enfin réussissent par cet enquêteur qui ne veut point se croire, et qui fait le tour de chaque chose. Les sauvages les plus naïfs sont de grands sages en leurs travaux, d'où l'on comprend ces inventions merveilleuses, hache, scie, rabot, roue, moulin, bateau,

voile, qui sont aussi anciennes que l'homme. L'enfant lui-même est un grand sage en ses recherches personnelles, soit qu'il élève un cerf-volant, soit qu'il plie un bateau en papier. Tous les travaux se font sous le signe de l'incrédulité.

Cependant l'enfant croit ceux qu'il aime. Le sauvage croit ce que croit l'assemblée. Le sévère comptable croit d'abord ce qu'il entend et ce qu'il lit jusqu'à preuve contraire. Et avouez que c'est une grande imprudence, car on peut concevoir une infinité de récits vraisemblables et qui pourtant ne sont pas vrais. Le fait est que l'homme croit l'homme; et, quand il se défie de tel homme ou de tel autre, il croit formellement qu'il ne doit point croire. Occasion encore de se tromper. Ce serait trop beau si les menteurs mentaient toujours; et il n'y a point de vraisemblance pour qu'un homme que je n'aime point dise toujours faux.

Et certes cela s'explique assez déjà par les passions. Nous n'aimons point contredire quand nous aimons, ni approuver quand nous haïssons. Croire est une politesse; c'est même la plus profonde politesse. Et, au rebours, ne pas croire est une sorte d'injure, et qui nous plaît, même silencieuse. On voit jusqu'où l'esprit humain peut s'égarer en cette politique, qui est toute la politique. Nous ne cessons de jurer par l'un et par l'autre, contre l'un et contre l'autre. On admire l'aveuglement de ceux qui nient un fait bien connu; on l'admire dans un adversaire; on ne le remarque seulement point en soi-même. Les colères, l'intrigue, l'esprit de parti, si ordinaires entre les hommes, expliquent déjà assez bien cette masse d'erreurs que les temps passés nous apportent en même temps que de précieuses et pures vérités. L'arc et l'idole sont deux témoignages; l'un de pures idées et passées au crible, l'autre d'erreurs boueuses.

Mais la cause principale de ce contraste est en ceci, que lorsque l'homme parle à l'homme, neuf fois sur dix la chose dont il parle est absente et même passée et abolie. Un récit n'est pas un fait. Cela est tout à fait ignoré, mais enfin il est évident que l'esprit critique ne peut agir contre un récit. On ne peut faire l'expérience, ce qui est si simple et décide de tout. Non pas, mais on me raconte l'expérience, ce qui est tout autre chose. Tous les miracles sont racontés. Je ne puis retourner un récit

comme je retourne une pierre. Je ne puis faire l'essai. Il ne sert point d'être esprit si l'objet manque. Je ne trouve qu'un fait ici, c'est un homme à qui je vais plaire ou déplaire, et qui guette le doute sur mon visage, comme un refus de l'honorer. Or, si la chose est présente, comme cette fenêtre que Louis XIV jugeait mal placée, contre Louvois, il n'y a pas de roi ni de ministre qui tienne; on cherche un mètre, et tout est dit. Au lieu que, si la chose manque, il n'y a plus d'équilibre aux passions; elles règlent tout. Aussi ce n'est pas parce que je vois un homme crédule que je dois le croire sot; et, au rebours, de ce qu'un homme n'est point sot, je ne puis décider ce qu'il est capable de croire ou de ne pas croire, dès que la chose est seulement à deux cents mètres du discoureur.

26 janvier 1929.

AMOUR PLATONIQUE

Je ne sais quel auteur a dit, à peu près, que l'amour devient promptement anémique sans les nourritures de vanité. Cette malicieuse remarque éclaire justement l'amour tel qu'il devrait être, tel qu'on le veut, tel que tous le cherchent. Un roi voudrait être aimé pour lui-même; et cette idée si naturelle conduit fort loin. S'il faut rabattre les courtisans, les gardes, la couronne, le costume, la richesse, le pouvoir, pourquoi ne pas rabattre aussi la beauté, la force, la santé ? Vaincu et prisonnier, est-ce raison de l'aimer moins ? La cour d'amour, où tous siègent, tous les pairs, qui sont tout le monde, répond d'une seule voix que non. Une blessure ? Non. La maigreur, la misère, la vieillesse qui vient si vite en prison ? Non encore. Mais quoi ? Un regard hébété, un esprit engourdi, une volonté brisée, un cœur mort ou presque ? Ce sont toujours des effets de prison. Où s'arrêter ? C'est à peu près comme si l'on demandait à quel moment un malade n'est plus digne de soins. Le médecin a fait ici un grand serment, dont rien ne le peut délier. L'amoureux ne le fera-t-il point, ce grand serment ? S'il refuse ce serment, s'il y manque, s'il a seulement l'idée qu'il y pourrait bien manquer, n'est-il pas jeté par cela seul hors du cercle

des bienheureux ? Je ne parle pas de l'autre, qui, à la rigueur, n'en sait rien. Mais l'amoureux lui-même ? Il se connaît; il se juge. S'il ne se rassemble, s'il ne redouble de force et de résolution dans l'épreuve, s'il ne se purifie lui-même jusqu'au point de ne plus douter de soi, c'est comme s'il se retranchait lui-même du cercle des bienheureux. Quelle confiance en l'autre, si l'on n'a confiance en soi ? Cette dialectique redoutable, elle s'impose à tous, et tout de suite. La moindre querelle pose toute la question. Il faut répondre de soi. Il faut jeter ce défi à la nature.

L'amour est métaphysique, je dis, dans une gardeuse d'oies. Il n'y a rien ici d'arbitraire, ni d'extérieur. Le paradis du Dante ne se soutient pas par soi. Car si ce paradis est un ordre des choses, aussi clair qu'en ce monde visible, alors il n'y a plus d'épreuve. Comme un roi déguisé, si on le devine, est-on sûr de n'aimer pas la couronne et les gardes ? Mais il faut d'abord être sûr. L'amour veut le risque, et même le suppose. Ce serait trahison si, se jurant à soi que l'on est sûr de soi, on s'assurait en même temps sur un ordre des choses. C'est pourquoi les mystiques veulent croire contre les preuves. La preuve tue. Et c'est la raison cachée qui fait dire qu'on n'aime point par théorème. Mais soyez tranquilles. Il n'y a preuve de rien à la rigueur, et l'on peut toujours douter de tout. N'importe quelle vérité, il faut la vouloir. La connaissance craque aussi bien que l'amour, aux hommes sans courage.

Si l'on voulait bien faire l'inventaire de l'homme tel qu'il est, en ses sentiments les plus ordinaires, on ne trouverait rien qui étonne dans cette police du cœur, qui a ses règles. Les anciens, si l'on ne compte Platon, qui a tout dit, considéraient l'amour comme une étrange maladie. Comment autrement ? Il est bien aisé d'être ancien si l'on se livre au triste monologue où l'amour se nie lui-même, où la pensée se punit elle-même. Où l'on vient à espérer de l'autre ce qu'on ne peut seulement pas espérer de soi. Mélancolie, insuffisance. Le maigre Pyrrhon avait choisi de mourir tout vif. Mais non; il n'avait même pas choisi cela plus qu'autre chose. De même l'amoureux sans courage ne choisit même pas de ne pas aimer. Mais il s'amuse des décors et des dehors. A chaque minute puni. La bonne foi, admirez ces deux mots, la bonne foi,

au contraire, est aussitôt récompensée; ce que ne peut croire celui qui aime sous condition. Les subtilités de la grâce sont toutes dans le cœur humain.

1er février 1929.

LIRE

Nul ne peut penser ce qu'il dit, car sa pensée est encore autre chose qu'il dit. Écoutez le bavardage; la pensée y est toujours en retard d'un moment. Ce que je dis recouvre ce que j'ai dit. Chacun a connu de ces parleurs qui sont toujours sur le point de penser. Le discours est proprement intempérant; car en un sens il se continue lui-même, et chaque parole dépend de la précédente; mais en quel sens ? En ce même sens qu'un geste suit un geste. L'homme ramène ses bras à lui par cela seul qu'il les a étendus. C'est ainsi, mais par un jeu des organes plus caché, qu'un mot suit un autre mot, que l'aigu succède au grave et le roulant au sifflant. J'entends bien ses raisons, si l'on peut dire; et c'est que sa bouche ne peut garder la même forme, ni sa gorge vibrer de la même façon. Ce discours est réglé comme le murmure de la mer, toujours balancée. Cette sorte de mémoire oublieuse fait toutes les querelles.

Tout ce qu'on invente sur l'éducation est misérable, faute d'avoir réfléchi sur la difficulté de penser. On admire le parler de l'enfant, sorte de chant d'oiseau qui imite sans savoir, et qui imite aussi bien le vieux merle, si bien dressé, j'entends l'homme important qui interroge. Il est dur de mépriser ces concerts d'intelligence, où l'intelligence n'est que pour l'autre, et n'est rien pour soi. Tant que l'enfant ne répète pas exactement ce qu'il a dit, tant qu'il ne pense pas ce qu'il dit, et enfin tant qu'il ne pense pas sa pensée, rien n'est fait. Aussi voit-on que les ignorants qui cherchent sagesse s'appuient sur les proverbes, qui sont de naïfs poèmes, où le nombre et l'assonance sont comme des marques auxquelles l'esprit se retrouve. Une telle pensée s'affermit, mais ne se développe point. Les poèmes plus achevés enferment encore l'esprit; ils le conforment; ils ne l'affranchissent pas.

C'est la prose qui affranchit. La prose repousse la mémoire chantante. Il n'y a de prose que lue; ainsi savoir lire est le tout. Chacun comprend que celui qui sait lire pourra s'instruire; mais la vertu de savoir lire n'est point toute là; elle est dans le premier moment de lire, dans le merveilleux moment de comprendre ce que l'on dit; dans ce moment affranchi de mémoire et d'égarement, par la vertu de cet objet invariable, noir sur blanc, le livre. Modèle de nos propres pensées; improvisation qui reste; liberté fixée. Ce n'est plus le rythme qui conserve; c'est la chose qui conserve. Ainsi je fais l'expérience d'une pensée qui essaie sans se perdre.

Il y eut un temps de proverbes, de poèmes, d'invariables récits. Temps de croyance; et il n'importe guère si ce qu'on croit est vrai ou non. Il y a tout le bon sens possible dans les anciennes fables; mais, par la nécessité de mémoire, et la crainte de s'égarer, l'esprit est serf. Peut-être faudrait-il dire que, dans l'ancienne sagesse, il n'y avait point d'espérance; les mêmes chemins toujours, et la même fin. Le même ordre, la même vitesse, les mêmes pauses, tel est le royaume de mémoire. Lire corrige premièrement cette peur de penser mal. Lire en chantant, ce n'est que l'apprentissage. Lire des yeux, éprouver l'objet invariable, l'explorer d'un coup d'œil, y revenir, c'est la perfection du lire. Les pensées d'aventures trouvent ici un soutien, un commencement d'espérance, par la perspective de l'art d'écrire. Et c'est là qu'il faut viser, par les exercices entremêlés de lire, de relire, de copier, d'imiter, de corriger, de recopier, je dirais même d'imprimer; car pourquoi l'enfant ne donnerait-il pas à ses pensées, revues, corrigées, nettoyées, cette forme architecturale ? Au reste, il est toujours bon d'imiter, en écrivant, les formes typographiques, car l'imprimé est maintenant le roi de l'esprit. Ainsi, en s'appuyant toujours sur la règle de l'ancienne sagesse, qui est de ne rien changer aux pensées, on apprendrait peu à peu à changer en conservant. C'est douter et croire d'un même mouvement.

9 février 1929.

LA PYTHIE

Je vois revenir un jeu sophistique que je me contentais autrefois de mépriser, mais qui jette maintenant une sorte de lumière au souffle du génie. On veut prouver que tout ce qui est apprêté et travaillé est mensonge. L'art est mensonge, car ce n'est certes pas du premier mouvement, sans contrôle et surveillance de soi, que l'on sculpte, que l'on fait un beau vers, et choses de ce genre. La vertu est mensonge, car ce n'est certes pas du premier mouvement que l'on est courageux, sobre, patient; il faut gouverner les premiers mouvements, ceux qui se feraient seuls et sans nous; il faut couler à fond certaines pensées qui ne sont pas belles, certains désirs dont on n'est pas fier. Mais suivons cette étrange idée. La vérité est mensonge, car ce n'est certes pas du premier mouvement que l'on saisit la chose et l'homme comme ils sont. La première apparence est toujours trompeuse; il faut de grands détours et de longues préparations pour apercevoir seulement l'ordre du ciel, qui est pourtant le moins caché de tous. Par exemple le mouvement apparent du soleil, qui est d'est en ouest, nous paraît d'abord vrai; et le vrai mouvement, qui est d'ouest en est, n'est point d'abord visible, attendu qu'on ne voit point les étoiles en même temps que le soleil; il faut donc observer comment changent les étoiles de nuit, ce qui veut du temps, et rapporter ce changement au soleil, ce qui veut raisonnement, c'est-à-dire gouvernement des pensées. Nous voilà au bout du paradoxe. Expliquant cela, nous mentons, car nous n'exprimons pas le premier état, l'état ingénu de nos pensées. Nous composons avant de dire. Mais qui donc croit sa première pensée ? Qui la dit sans précaution ? Attention ici. Il n'y a que la Pythie qui soit vraie, c'est-à-dire une folle; elle participe au monde; elle se tord selon le monde, comme une corde au feu. Elle mugit; tel est le vrai de sa nature.

Cela ne va pas; nous sentons que toutes les notions ici sont tête en bas. Et cela fait voir qu'il ne suffit pas de quelques abstractions irritées pour tout résoudre en désespoir. Nous ne sommes pas des machines à penser qui donneraient un résultat lisible, comme font les ma-

chines à peser et à compter. Nous sommes en mouvement et changement; ce que nous allions penser, déjà nous ne le pensons plus. Et le mouvement est en deux sens; ou bien nos pensées se défont et nous emmènent dans une rêverie incohérente; ou bien nous les fixons et ordonnons, résistant à cette sorte de dissolution qui ressemble à la fonte des neiges. Par exemple, je défie bien un homme de connaître et de reconnaître le plus cher de ses sentiments s'il se laisse couler lui-même comme l'eau. Il faut faire le sentiment, et le porter, et en jurer. De même il est tout à fait impossible qu'un homme dise ce qu'il pense, ou seulement le sache, s'il se regarde penser. Physique, géométrie, droit, tout s'écroule alors comme château de cartes. Il faut construire et garder ses pensées comme des forteresses. Ces remarques remuent un peu vivement ce qui est dit d'ordinaire de la réflexion. Et cela fait voir que, sur les pensées, on improvise aisément n'importe quoi. Méfiez-vous de la philosophie. Cette personne de bon accueil est bien trompeuse.

Construire et garder ses pensées, c'est ce qu'à l'école on appelle tout simplement travailler. Et le fait humain c'est que, plus on travaille, mieux on sait, comme l'éclipse le fait voir, épouvantail à ceux qui n'ont point travaillé, fait prévisible et calculable à ceux qui ont gouverné leurs pensées. Et sans doute nous n'arriverons jamais à mettre en clair tout ce que la Pythie exprime, et la Pythie c'est vous, c'est moi aussi bien. Mais un peu de paix et un peu d'ordre dans nos perceptions, c'est quelque chose. Passer de l'apparence au réel, pour une chose, et puis pour une autre, voilà le travail d'homme. Au contraire les mots sans les choses nous tromperont toujours. Mais, par une naturelle compensation, ne serait-ce point la prose du vrai poète ?

28 février 1929.

LA PAROLE

Si le langage avait premièrement pour objet de décrire les choses, l'art de persuader serait une sorte d'arithmétique; car les choses sont de constantes et fidèles redresseuses. Aussi l'on voit que les œuvres de

la technique muette sont des merveilles en tous les temps; tels l'arc, le moulin, la voile. Mais dès que deux hommes parlent, les choses sont oubliées. Le langage est geste et cri; il ressemble à l'homme, non aux choses. Fuir est un énergique langage, et qui persuade d'abord, sans qu'on sache de quoi. Frapper est un énergique langage, qui appelle aussitôt défense et riposte. Dans les deux cas, agir, répondre, comprendre sont une même chose. Quant au danger réel, ou à la cause réelle du combat, qui donc y pense d'abord ? Le signe fait connaître l'homme premièrement, et la chose indirectement et par l'homme, par la forme de l'homme. Dans nos discours ordinaires, nous abrégeons l'ancien langage; mais nous conservons toujours assez du geste et du cri; un discours attaque, effraie, rassure par d'autres moyens que par des raisons; les choses sont oubliées, aisément oubliées, toujours trop. L'assemblée est un moyen de croire, mais non pas un instrument de savoir.

Quand l'homme va d'abord à la chose, il en connaît promptement ce qui importe; sauvage ou civilisé, cela ne fait point une grande différence. L'homme chasseur est merveilleusement adroit, précis, puissant, dans tous les âges et dans tous les pays. Mais quand l'homme court d'abord à l'homme, afin de savoir ce qu'il doit penser de la chose, nous pouvons attendre des erreurs démesurées. Sauvage ou civilisé, cela ne fait point une grande différence. Ceux qui fuient ensemble, dans les terreurs paniques, forment une sorte d'assemblée, si l'on peut dire, qui est unanime à croire. Mais à croire quoi ? N'importe quoi, et nul ne s'en soucie. Or les tranquilles et solennelles assemblées pensent à peu près de même, en leur repos, que l'autre en sa course folle.

Dans les deux cas, l'homme se conforme à l'homme, imite l'homme, et la chose est oubliée. Qu'une assemblée décide que la terre ne tourne pas, cela s'explique aisément. Car, si la terre tourne ou non, ce n'est pas une chose qu'on peut voir en un moment, quand on y regarderait. Comme on n'y regarde point, mais à l'homme, il est arrivé en tous pays que les assemblées ont décidé contre l'expérience la plus simple, la plus commune, la plus facile. La technique du chasseur, du marin, du forgeron fut toujours trouvée dans la solitude, sans langage, sans mythologie aucune, et en perfection. Mais ce qu'on

devait penser de ce même monde où l'on chasse, où l'on navigue, où l'on forge, cela fut décidé en assemblée. Ainsi le même homme eut toujours un bagage d'opinions sans paroles, très sages, et un bagage d'opinions parlées, très folles.

Le lent progrès consista à reprendre prudemment les opinions parlées, et à les rapprocher des choses; ce n'était pas facile; car il fallait déplaire; il fallait troubler l'accord. Les écrits y firent mieux que les paroles. Les écrits, invention admirable, et faite d'abord pour fixer les dogmes de l'assemblée, furent ce qui rompit l'assemblée. Et de combien de folles terreurs, de combien d'aveugles opinions nous sommes délivrés par les écrits sans visage ! Et pourtant nous avons toujours même corps, mêmes gestes, mêmes passions. Ce corps humain nous tient toujours. Aussi quand nous courons à l'assemblée, afin de savoir ce que nous devons penser, sauvages encore nous sommes, et fanatiques, et assurés sans bien savoir de quoi. Léviathan ne s'est pas instruit. Oui, tous ensemble, cousus nous sommes dans la peau d'un serpent aveugle.

Février 1929.

VIOLENCE SURMONTÉE

Le geste d'Othello (Hélas, pauvre Desdémona) est toujours le premier. Comme on voit que les mains des tout petits enfants saisissent aussitôt ce qui les touche, et serrent tant qu'elles peuvent. Colère ou tendresse, on ne sait; on ne le saura jamais. Ces mouvements n'ont point de nom. Couvrir, sauver, prendre, détruire, la forte main n'y fait pas de différence. Au reste il n'y a peut-être point d'action qui s'accomplisse sans un peu de colère. Ainsi on serait tenté de dire que tout ce qui intéresse offense. D'où un détour de la politesse, presque impénétrable, qui est de ne pas s'intéresser. Le sourire et toutes les grâces sont peut-être des refus de s'intéresser. Au rebours, il faut que l'amour gronde et menace. C'est que la touche de l'amour ne peut être refusée. Ardeur et fureur se ressemblent beaucoup, comme on voit aux animaux. Tous les poètes comparent l'amour à une

blessure; et les premiers mouvements de l'amour sont souvent de fuite; mais entendons bien, par peur de soi. Les mouvements de l'immortel Misanthrope me paraissent consister en ceci, que, loin de l'émotion souveraine, il se recueille et prépare ses pensées, en vue d'aimer généreusement, ce qui est annulé par le bonheur de présence, qui est violent. La jalousie n'est peut-être qu'un pressentiment de violence, et toujours profondément injuste pour commencer. Un des malheurs du jaloux est qu'il se rend haïssable, et qu'il le sait, et que ses résolutions n'y changent rien. Peut-être serait-il près de délivrance, s'il apercevait que la violence est d'émotion toute pure, et sans aucune signification. A vrai dire ce n'est pas moins qu'un commencement d'assassinat, comme est toute réaction de surprise; mais enfin les causes en étant toutes dans cette machine sans pensée qui serre les poings, il suffit de n'y rien comprendre et de savoir qu'il n'y a rien à comprendre. Nos passions ne vivent que de pensées.

L'amour vit de pensées, de nobles et douces pensées, qu'il faut d'abord purifier de ce grossier mélange. D'abord et toujours, par ceci que l'émotion doit être surmontée à chaque fois; car, supposons qu'elle manque, il ne resterait qu'un amour de pensées; et je ne crois pas que l'esprit soit généreux tout seul, et sans rien à vaincre. Je me suis souvent demandé de quelle source coulait cette charité merveilleuse, qui ne fait point acception de personnes. Or je crois bien que ces beaux élans, et qui portent si loin, résultent d'une émotion vive qui chaque fois est à vaincre, et qui revient toujours. Et les héros de charité ne sont peut-être point ceux qui s'endurcissent à voir les plaies et la crasse, mais, tout au contraire, ceux qui ne peuvent jamais surmonter une horreur de ces choses, un mouvement de recul et même de dégoût. Car il y aussi un mélange de terreur et de colère dans la pitié. La sensibilité prompte aux larmes est une belle promesse, mais qui n'est pas toujours tenue. Il n'est pas facile de pardonner aux malheureux ce grand pouvoir qu'ils ont sur nous. La frivolité résout ce problème comme l'autre, par une fuite dans le monde des signes prévus et qui n'offensent jamais. Or tous les grands sentiments se font de braver et surmonter sa propre violence, sans jamais fuir. Ce que le langage exprime fort bien,

joignant toujours l'amour et le courage sous le même mot de cœur. Au contraire si l'on craint et si l'on fuit les mille piqûres, il n'y a plus de charité, ni d'amour, ni même d'amitié; et, par suivre trop la nature, une sorte de sauvage humeur à l'égard de ceux que l'on craint d'aimer. La politesse couvre ces espaces déserts où Philinte s'est retiré. Grande et morne compagnie. Sourire. Refus.

Février 1929.

L'ÉPIQUE

L'ÉPIQUE est le vrai de la guerre. Un homme de cabinet ne peut prendre la mesure de l'épique, car il y mettra toujours trop de raison. On ne se bat point par raisons. Mettre sa vie en jeu, ce n'est jamais raison. Un sauveteur, dans la plus rude tempête, espère qu'il en reviendra. Supposer qu'il y a la moindre prudence dans la guerre, c'est nier la guerre. A corps perdu, tel est ce mouvement. Or, dans toute action, il se trouve le moment de l'emportement aveugle; mais court moment, mesuré; ainsi les dernières foulées d'une course; ou bien l'intérieur, si l'on peut dire, d'un coup de hache; ou bien l'élan pour sauter; on s'y jette tout; on s'y jette, mais toutes précautions prises. En ces travaux ou en ces jeux on se voit d'avance vivant et vainqueur. Il n'y a que la guerre qui nous déshabille de cette espérance, et sans façon. En revanche une insensibilité, un fatalisme, une contemplation qui n'a point d'égale. L'emportement humain est alors tout extérieur, au-dessous des passions; l'esprit est au-dessus.

Tous les mensonges pieux sont étrangers à l'épique. Un Dieu juste et bon, comme dans la *Jérusalem,* ce n'est point un dieu des armées. Non, mais le caprice des dieux, qui représente très bien le jeu des forces aveugles. Après le courage la fuite, comme, après la force qui ne doute point de soi, la fatigue qui doute de tout. Les dieux dispensent l'un et l'autre, comme ils jettent la pluie, la tempête, la foudre. Et l'homme est ainsi fait que ces amères réflexions ne le détournent pas de combattre; au contraire il se livre à ses propres forces, tempête contre tempête. Cependant les sages lois, la vie prudente, les

travaux qui ont pour fin de conserver la vie, ce sont alors des souvenirs purs, dont l'homme se trouve à jamais séparé. Par cela même il les voit. Ce sont des pensées qui n'ont plus de lieu, semblables à ces peintures qui sont pure et éclatante apparence, si bien séparées des choses par le cadre; et, parce qu'on n'y peut point croire, on les contemple, on les connaît. Ainsi paraît en un éclair tout l'autre monde, paradis perdu, dans la comparaison épique. Vers midi la bataille est au plus haut point de la confusion et de l'horreur; une poussière lourde s'élève et cache les actions. C'est l'heure, dit Homère, où le bûcheron, qui depuis le matin coupe des chênes dans un vallon écarté, pense à préparer son repas, désire boire, manger et dormir à l'ombre. Ou bien, quand le moissonneur vanne son blé, on voit s'envoler au vent les pailles légères et l'écorce du grain; ainsi sont les hommes dans la bataille, eux-mêmes tourbillon et poussière.

Or l'homme de cabinet a cent fois imité ces comparaisons; mais vainement. Et il s'étonne que l'art de peindre soit de tous les jeux le plus froid. C'est qu'il ne regarde qu'au frais vallon, à la source, au troupeau qui vient boire; c'est qu'il n'a point composé comme il faut cette couleur du désespoir, qui donne prix aux choses perdues sans remède. Et parce qu'il ment avec suite, composant une guerre raisonnable, telle qu'il la voudrait et telle qu'il croit qu'il la ferait, tout est faux aussi dans les parties vraies. Le mouvement même de ses alexandrins, cet avenir sur douze pieds, inévitable, qui ne peut attendre, qui dévore le récit et d'avance l'achève, ce mouvement, cette prédiction, ces pas que l'on va faire et qui sont déjà faits, tout cela manque de sens par la faute de ses héros bien sages, serviteurs d'un dieu plus sage encore. Au contraire écoutez Diomède : « Aujourd'hui il plaît à Jupiter de donner gloire aux Troyens. » Diomède n'en frappe pas moins, et de tout son cœur. Cet emportement de l'homme, plus fort que l'homme, et qui méprise l'espérance, telle est la matière épique. Et, comme l'histoire nous l'apprend, l'épopée est mère de la tragédie, et même de l'élégie. Oui, encore dans un sonnet, c'est le vers épique qui, annonçant l'avenir des passions, déjà passé et dépassé, donne majesté à Chloris et aux larmes frivoles.

Mars 1929.

BALZAC

Je ne suis pas assuré que les belles œuvres plaisent. Il me semble qu'il serait quelquefois plus juste de dire qu'elles déplaisent. Elles saisissent et sans permission. L'admiration n'est pas un plaisir, peut-être, mais plutôt une sorte d'attention. Ce qu'on admire par réflexion, dans une œuvre d'art, c'est un intérêt inexplicable, qui exclut tout projet; c'est une suffisance dans le moment même et sans désir. C'est ainsi qu'un passant s'arrête sur un pont de Paris, et contemple; ce n'est point une promesse de beau temps qu'il contemple; il se peut qu'un beau ciel annonce la pluie ou l'orage. Ce qui est remarquable dans le beau, c'est qu'il a l'importance par lui-même; et cela nous jette hors de nos mesures; car les choses n'ont communément d'importance que par rapport à d'autres, et selon nos actions. C'est pourquoi le beau fut dit sacré, et le seul objet peut-être de religion. Une image fut un dieu par cette puissance; et le peuple aussi fut bien un dieu. La musique suspend à elle-même toute notre vie; cela ne veut point dire qu'elle plaise; c'est mal parler. Une belle fugue n'est pas toujours plaisante; je crois même qu'on y trouverait toujours quelque chose de déplaisant, surtout en ses départs. Un charme ? Je veux bien. Mais il faut redresser tous ces mots-là; un charme est ce qui subjugue, plutôt que ce qui plaît.

Questions de mots; et soit. Seulement j'ai remarqué une méprise assez commune, et qui égare même les artistes. Car le souci de plaire se voit souvent en un poète et en un romancier, comme en une danseuse. Et encore plus évidemment, en nos très polis écrivains, une attention à ne pas déplaire. Toujours est-il que ce n'est pas par ce souci-là que notre peinture se sauve. Certes le rocheux, le rugueux, le heurté sont d'âpres signes, et non suffisants. Mais les connaisseurs savent bien reconnaître une peinture flatteuse et prédire qu'elle n'ira pas loin. Il se peut que le désir de plaire gâte sans remède toutes les œuvres qu'il marque. Le vrai artiste va tout seul, selon une loi qui n'est point tant douce qu'impérieuse. Quand je vais au détail d'un poète qui me plaît, je trouve des heurts, et une sorte de violence,

non point de molles inflexions. La culture se forme selon une étrange loi; le goût découvre et préfère un état des arts plus barbare et plus fort, comme l'égyptien ou le gothique, Shakespeare, Bach, Hændel. Ce qui s'explique si l'on remarque que les grands signes de l'art sont moins flatteurs que redresseurs. Un crucifix au carrefour n'est pas là pour plaire. Mais plutôt il indique énergiquement. Quoi ? Personne n'a encore dit quoi. Le beau marque une avance sur le vrai, merveilleuse.

J'ai entendu sur Balzac une remarque pleine de sens. Il n'est pas difficile d'y trouver des parties finies, sans reproches, profondes, éclatantes. Mais le lecteur s'effraye souvent des préparations. C'est comme un défrichement où l'on bute à chaque pas. Retours, détail des fortunes, description des lieux et des costumes; le lecteur n'est ni ménagé, ni flatté, ni rassuré; s'il est content ou non, nul ne s'en soucie; on le laisse mordre et déchirer un détail ou l'autre, comme font les petits chiens. On voudrait punir par raillerie et refus cet art sans politesse. Mais le vrai lecteur n'écoute seulement pas. Quelqu'un donc, qui explorait à grand travail *la Comédie humaine,* comme on lui citait des merveilles de cet auteur, faites pour les musées et les anthologies, trouva à dire ceci : « Ni rare ni difficile; on voit les ressorts, et n'importe qui peut en faire autant. Mais quand Balzac est ennuyeux, c'est alors qu'il est inimitable. »

1er avril 1929.

MONSIEUR LE MAJOR

Un homme qui avait bien près de cinquante ans s'engagea pour la durée de la guerre, et demeura d'abord environ deux mois au quartier, menant une vie toute nouvelle et assez rude. Aussi fut-il vaincu d'abord par les rhumatismes, et se trouva ainsi en rapport avec un vieux médecin revêtu d'un vieil uniforme. Or l'apprenti soldat, occupé de sa lutte contre lui-même, eut l'imprudence de penser tout haut, disant : « Monsieur le major, j'aurai autant de patience qu'il en faudra »; la réponse fut celle-ci : « Prenez garde, dit le major, j'aurai peut-être moins de patience que vous. »

Ce major était un médecin civil, redevenu militaire. Il devait reconnaître et même honorer un vieux conscrit plein de résolution. Pourquoi cette sorte d'injure ? Pourquoi cette ironie hors de lieu ? Je ne désespère pas de comprendre. Voilà un vieux médecin, et peut-être humilié, peut-être sans clientèle et sans argent; sentant de toute façon les effets de l'âge; déjà hors de la vie. Mais tout change, par la guerre. En même temps qu'il se coiffe de son képi d'un autre âge, il retrouve un pouvoir absolu; il se redresse et se durcit, lui faible, afin de porter cette armure. Il pense premièrement à son pouvoir, et devant une multitude jeune, forte, naturellement turbulente. L'oreille devient alors extrêmement sensible à cette rumeur du désordre, toujours menaçante. Et j'ai observé que ce qui choque le plus un chef, c'est l'expression d'une volonté indomptable, même dans l'obéissance. Sans le vouloir, le vieux conscrit exprimait une sorte de droit, une prétention à se gouverner lui-même; rien ne déshabille plus promptement le chef; enfin il est insolent d'avoir raison. Le vieux conscrit comprit assez vite toutes ces choses, et dans la suite, fit semblant d'obéir par peur. Il faut prendre les hommes comme ils sont et l'armée comme elle est.

Je n'ai jamais considéré les rangs d'hommes armés et le chef en face d'eux sans comparer entre elles les forces réelles, et sans admirer cet instable équilibre. Ce qu'on dit de l'enthousiasme, de la confiance, et de l'amour ne m'a jamais paru suffisant, au regard de cet ordre terrible. Dans un édifice de fer, mettez quelques pailles en soutien; telle me paraît cette creuse physique de la force armée, physique qui n'est que rhétorique. Mais plutôt j'ai reconnu et admiré une double certitude. Une certitude dans le chef, que l'idée d'un droit quelconque, ou d'une réclamation seulement possible, est effacée dans l'homme de troupe. Et, dans l'homme de troupe, une certitude aussi, sans aucune espérance. Montaigne me rappelait ces jours-ci ce trait d'une troupe romaine, que les hommes n'avaient point permission jamais de s'abriter sous un toit, et ne mangeaient que debout. Troupes de fer.

Comprenez bien d'après cela que la rigueur ne dépend pas ici de nécessités extérieures, mais est essentielle au système, et doit même se montrer telle. Car, sous la

pression de l'ennemi, subir le froid et la faim, c'est une condition qui ne dépend pas du chef, mais de la situation même. Tout homme trouve en lui-même, alors, des ressources de volonté; mais il n'est pas, après cela, plus aisément gouvernable, bien au contraire. Et c'est pourquoi, quand on avait à reprendre, à reformer, à remettre en ordre les troupes éprouvées, aussitôt on voyait reparaître dans le chef la résolution de gouverner, et, dans l'homme, la résignation sans pensée. Si les pioches pensaient, quand on les use contre le roc, elles penseraient ainsi. Et que cette dureté s'éprouve et s'exerce loin de l'ennemi, dans la paix même, et contre le bon sens à ce qu'on croit, ce n'est pas scandaleux; ce n'est pas étonnant. Il est plus difficile, peut-être, de préparer la guerre que de la faire.

6 avril 1929.

LE JEU DE L'AMBITIEUX

Je plains le tyran, il n'a jamais ce qu'il voudrait. De même qu'une femme n'est pas bien fière d'être aimée pour son argent, de même le tyran ne peut se réjouir d'acclamations payées ou forcées. L'ambition, à ce que je crois, n'est pas moins exigeante que l'amour, ni moins clairvoyante. Nul ne veut régner sur des sots, ni sur des poltrons, ni sur des flatteurs qui sont bien clairement à vendre. L'habile courtisan est celui qui sait assaisonner l'éloge d'un grain de liberté; mais le tyran, à ce que je crois, guette la liberté vraie, car c'est là son gibier. Il veut le libre éloge, venant d'un homme libre. De la même manière le mathématicien méprise l'approbation d'un ignorant; il veut être admiré par un autre mathématicien; et, s'il foule toute vanité, s'il se rend bien compte de ce qu'il veut, il cherche son égal; il ne se contente pas à moins; car autant qu'il reste une inégalité, l'approbation est forcée ou sotte. Or, même ceux qui vivent presque entièrement de vanité, comme sont les comédiens, font encore la différence entre l'applaudissement libre et l'applaudissement qu'ils ont eux-mêmes payé. Si comédien que soit le tyran, il fera toujours venir Platon, comme firent les Denys de Syracuse. L'infatua-

tion même ici les aveugle; et parce qu'ils se croient éloquents, séduisants, profonds, sages, et tout, c'est avec Platon qu'ils veulent jouer le jeu. Ce jeu a fini très mal une fois, et finira de même mille fois et plus.

Si l'on est seulement une sorte d'homme libre, qui s'exile lui-même dans un silence impénétrable, et si l'on a au-dessus de soi, non pas Denys le tyran, mais un simple capitaine, on voit que c'est souvent le tyran qui fait la cour à l'esclave en qui il soupçonne des pensées, et enfin lui propose amitié, donc égalité, car l'ennui est le tyran des tyrans. Or l'esclave ne sait pas se priver d'essayer ce beau contrat, et en quelque sorte de tirer dessus, pour éprouver l'étoffe. Ainsi, il cherche l'occasion de déplaire et de contredire; et voilà le contrat en deux morceaux. J'ai observé que c'est toujours le maître qui revient et essaie de recoudre, sous la pression de l'ennui, et que ces tentatives sont toujours vaines; ainsi je comprends très bien, il me semble, l'histoire de Platon et de Denys.

Il est pénible d'être méprisé de celui-là même dont l'estime est jugée désirable. Et l'autre, parce qu'il se sent recherché, se remet bien vite dans la position de déplaire. J'ai connu deux ou trois de ces durs amis, qui vous jugent tellement au-dessus des flatteries qu'ils vous mènent au bâton. La vanité en souffre toujours, car tout homme a des parties de tyran. Mais quoi ? Si aucun n'a pouvoir sur l'autre, cela fait des amitiés bourrues et fortes. Il n'y a que l'ami véritable qui s'arrête tout net, au point où le musicien n'a plus d'inspiration, au point où le poète ne fait plus que des chevilles d'or. Ce critique est clairvoyant par amitié; et cela est redoutable, car dans le travail même on ne cesse de penser au juge incorruptible, à celui à qui on ne peut rien cacher. On imagine l'artiste usant d'une pénétration supérieure, qui lui sert à deviner ce que son sévère ami pense et ne dit pas. Ces deux consciences forment miroir. Or cette humaine fourrure, qui seule tient chaud, le tyran n'est pas assez riche pour la payer. Les vertus et perfections qu'il croit avoir, et qu'il a peut-être, sont comme vaines entre ses mains. S'il se désarme, s'il s'offre poitrine nue, il n'en est que mieux piqué. Il se remet en garde. Et l'autre, grand ou petit Platon, toujours assez grand par le refus, s'enveloppe de ce respect qui fait la bête, qui est la plus

insolente chose du monde. Sur quoi le tyran répand la terreur par le sabre et le sang, s'il peut, par le coupe-papier et l'encre, s'il ne peut mieux. « Qu'ils me haïssent, pourvu qu'ils me craignent. » Mais c'est le cri du désespoir. C'est le signe que l'ambition n'a pu se développer selon son idée. C'est le cri du poète médiocre, qui se jure d'avoir flatteurs, académie, et tout, mais qui ne peut oublier le vrai lecteur, le lecteur qui compte, et qui reste arbitre en son grenier. Toute tyrannie est un sonnet d'Oronte.

13 avril 1929.

MARC AURÈLE PARLE

Quelquefois la plume irritée déchire le papier; ce n'est qu'un grattement d'insecte dans ce grand univers. Comme j'allais déchirant le papier, l'ombre de Marc Aurèle m'apparut, grave et même un peu triste, telle que je l'imagine. Il me dit : « Ne touche pas à l'idole. Les chrétiens ont touché à l'idole; en bonne intention peut-être; mais j'ai dû les punir. Toutefois, comme je sais que la punition rehausse d'avance la faute et même l'excuse, ce n'est pas cette raison de force que je veux élever devant tes yeux; et ce n'est pas la bonne raison. Car c'est par la piété que tu dois t'abstenir de toucher à l'idole, à l'idole à laquelle tu ne crois pas. J'étais bien placé pour écrire ce qui est le dernier mot là-dessus; aussi l'ai-je écrit, chargé d'hommes comme j'étais, et sentant leur poids sur moi. « Instruis-les, si tu peux; si tu ne peux les instruire, supporte-les. » Entends bien cela. Je ne veux pas dire qu'il faut supporter ce poids des corps; tu le supporteras, que tu le veuilles ou non. Supporte-les; mais non point comme on supporte pluie ou soleil, peste ou choléra, car ce sont des hommes. »

« Car, reprit l'Ombre, ce sont des hommes; et ceux qui croient, et ceux, plus nombreux qui croient qu'ils croient; ce sont des dupes, soit, non point des sots. Des sots quand ils jugent au delà de leur vue; mais dans l'ordinaire de leurs actions, et même dans l'extraordinaire, sur ce qui leur est assez près, quelle sagesse, quelle patience, quelle modération! Toi-même, afin de ne pas

te tromper, regarde à ces faces humaines que tu as connues et que tu connais. Quelle mesure dans un paysan, dans un ouvrier ! Quel art de vivre et de mourir ! Quel scrupule, quelle exactitude, quelle pudeur dans les actions ! Instruis-les, disais-je; mais d'abord laisse-toi instruire par eux de ce qu'ils savent. Je te rappelle seulement ce que tu sais. Ce sont des ministres de l'esprit. Amis et frères pour toi. Les instruire, c'est premièrement les prendre comme ils sont et les aimer comme ils sont. Cela fait un autre poids à remuer. Au solitaire la foule n'est pas moins pressante; elle l'est plus. Or, vaille que vaille, l'idole est une image d'eux-mêmes qu'ils ont composée au mieux. Ne touche pas à l'idole.

« L'idole, elle-même, cette vie d'homme changée maintenant en statue, juge-la au mieux. Tu peux m'en croire, c'est un terrible métier que d'être chef. Fais la part de ce qu'il y a de généreux dans l'ambition; et, pour l'emportement, qui nous guette tous, je t'en fais juge, car tu connais la question. Nos actions commencées sont exigeantes; elles nous tirent. Et songe aussi que c'est une grande ivresse d'être obéi; une plus grande encore d'être flatté; et que personne ne résiste tout à fait à être aimé. Enfin comprends qu'en un grand poste on n'a jamais qu'une sommaire connaissance, de trop loin, et sans différences, qui n'est point science. Au surplus qu'il faut plaindre celui dont les mouvements d'humeur tracent un grand sillage, sur lequel dansent les vaisseaux et les hommes, à grand péril. Et que jamais personne n'a bu à la puissance sans en être étourdi. Aussi que nul n'a jamais su tout à fait ce qu'il choisissait, et que l'ordinaire punition de nous tous est en ceci que ce que nous imaginions avec ivresse devienne réel et nous somme de signer nos paroles. Finalement il faut savoir gré à un homme puissant de tout le mal qu'il n'a point fait. Ayant donc pesé toutes ces choses, reprends maintenant cette plume, qui est une puissance aussi. » J'écrivis donc que nous devons ne pas oublier nos devoirs de charité envers les grands. Sermon de carême. Plume légère comme l'oiseau.

20 avril 1929.

LA NUANCE STENDHALIENNE

En relisant *Lucien Leuwen,* je retrouve dans Stendhal quelque chose qui secrètement plaît et secrètement déplaît; c'est qu'il ne voit pas le rang social. Cet être interposé, de préfet, de duc, de rentier, de marchand de chevaux, ce milieu mal transparent, il l'écarte, ou le perce, ou le dissout, par quelque grâce de nature, d'autres diront par quelque malheur de nature. Il n'est même point égalitaire. Une volonté de chercher l'égal, le semblable, l'homme tout nu, cela est encore une sorte d'hommage à l'inégal, dont le duc, le préfet et le ministre sauraient bien se contenter, car l'inégalité enivre un moment et aussitôt ennuie. C'est flatterie, et même flatterie double, si l'on fait entendre au ministre : « Je vois bien que vous êtes ministre, mais je vous prends simplement pour un homme. » Seulement ici est la nuance stendhalienne, fort rare; il ne voit point le ministre. En sortant des salons, où il a très bien saisi le fort et le faible, il trouve son marchand de chevaux dont il voit très bien le fort et le faible. Il ne fait point de différence, sinon dans le propos du moment, dans l'éclair de raison, dans le mouvement gai, dans le sentiment vif, qu'il cherche partout, qu'il trouve, et qui le ravissent. C'est bien un genre de cynique, et qui porte, comme Diogène, sa lanterne à découvrir l'homme; mais c'est un cynique qui aime l'homme. Puisqu'il faut toujours en venir là, attendu que la moindre pensée n'exige pas moins, cet auteur a de l'avance.

Allez jusqu'à l'extrême de cette idée, vous êtes assuré de plaire et de déplaire. Hugo et Balzac n'échappent pas toujours à cette flatterie renversée qui grandit les humbles. Stendhal est à l'égard de tous sévère et bon; mélange amer, mais tonique. Vanité, sottise, épaisseur, bruit ne le choquent pas moins dans un palefrenier que dans un duc. Lui-même était ingénument délicat et grossier selon l'occasion, d'après ce que l'on raconte; manière d'être franc avec soi. Un tel homme plaît; car nul n'estime en soi son costume de cour; et chacun sait bien ce qu'il cherche dans un livre. Mais un tel homme déplaît, car on veut rester vêtu et fermé, que l'on soit seigneur ou

paysan. On craint cette présence; on craint ce juge; on ne l'aime que mort, et dans le secret de la lecture. C'est pourquoi le critique bat les buissons.

De cette prise directe et comme sauvage, qui voit tout égal et même la grandeur, l'amour est une preuve redoublée. Stendhal excelle ici par-dessus tous les autres peut-être. L'amour « fait les égalités et ne les cherche pas »; ce vers, assez plat d'apparence, mais qui, à la réflexion, prend de la force, est, je crois bien, de Corneille. On ne peut mieux dire que l'amour est étranger à la vanité; on ne peut mieux dire, aussi, que l'amour écrase toute vanité. Or rien ne renaît intact aussi aisément que la vanité écrasée; car elle n'est rien. C'est ainsi que nos raisonnements ne peuvent rien contre la lune plus grosse à l'horizon, qui n'est que vanité. L'un des termes éclaire l'autre. Il fallait l'homme vrai pour dresser le costume, et lui donner même un air de majesté. On voit alors un costume marchant. Par là le peintre de l'amour est peintre aussi de cette apparence creuse et ennuyeuse, sans aucune substance. La société est vivante alors comme elle peut l'être. Le dehors est dehors, ainsi qu'il convient; et c'est sans doute la raison pour laquelle ce qui ne compte pas est peint en quelques mots, qui suffisent; car c'est le creux et le non-être qui est ici le vrai. L'homme le plus sincère fut aussi le plus fat; et voilà la double face de toutes nos pensées. Comme je disais, plaisant et déplaisant. Il faudrait être tout vanité pour ne l'aimer point; mais on n'y peut réussir.

Avril 1929.

LE SPECTATEUR DU SPECTATEUR

L'IMAGINATION est premièrement un essai de l'épouvante. On m'a conté qu'une bonne jouait au loup avec deux enfants; elle se couvrait d'une peau de loup qui servait de descente de lit, et les enfants feignaient d'avoir grand'peur; mais aussitôt ils avaient peur, et ils en rêvaient; les parents firent cesser ce jeu. Montaigne dit bien que les enfants ont souvent peur d'un visage qu'ils ont eux-mêmes barbouillé; mais il faut dire aussi qu'ils cherchaient la peur, par cris et mimique, entraînés

seulement plus loin qu'ils ne voulaient, comme il arrive aussi pour le rire. Et le fou rire, très justement nommé, nous instruit très bien; cette sorte de convulsion est bonne pour la santé; mais toujours est-il qu'elle remue fort indiscrètement nos parties intérieures. La peur, qui est une sorte de maladie, ne nous remue pas moins. Toute notre vie se passe à vaincre la peur; nous aimons à penser que nous en sommes maîtres; nous l'interrogeons et la chatouillons; telle est l'âme des spectacles. Tout l'art de l'acteur est à montrer toujours assez le visage humain sous la peau du loup; et l'art du spectateur, qui n'enferme pas moins de ruse, est de se garder attentif à tous les signes, à ceux qui rassurent comme à ceux qui effraient.

Une petite fille se faisait raconter des histoires terrifiantes; mais elle tenait par précaution ses doigts à ses oreilles, et se bouchait les oreilles de temps en temps, quand l'émotion allait dépasser le degré permis. C'est ainsi que l'on apprend à sentir, jusqu'à donner un nom à la terreur et à l'horreur, qui, dans un drame réel, n'ont point de nom ni de forme. On sait bien que, dans les terreurs paniques, ceux qui fuient ne savent pas qu'ils fuient ni qu'ils ont peur; c'est qu'ils ne sont plus du tout au spectacle; et, parce qu'ils ne sont plus maîtres d'eux-mêmes, ils ne se connaissent plus, comme on dit si bien. Il faut compter le spectacle comme une institution de grande puissance, et comme un premier essai de penser à soi. Je remarque une autre expression commune : « Observez-vous », qui est un avertissement de se gouverner. Le langage enferme bien des secrets; et qui saurait bien sa langue saurait tout ce qui importe.

Conscience est un beau mot, qui, en son sens populaire, refuse le laisser-aller. Les pédants disent qu'il faudrait se connaître comme on est, et que c'est très difficile. C'est qu'ils n'ont pas assez considéré la position du spectateur. La conscience enferme un refus de soi; telle est la règle du jeu. On ne connaît de soi que ce qu'on change. D'où vient que la sincérité est une idée mortelle pour les trop subtils. Othello, certes, est sincère lorsqu'il resserre ses fortes mains autour du col gracieux. Il est sincère comme est sincère l'arbre qui tombe sur le bûcheron. Il est sincère comme la matière est sincère; mais l'esprit est d'autre sorte.

L'ancienne tragédie avait inventé une ruse qui me ravit. Elle donnait au centre le spectacle, et, autour du spectacle, des spectateurs en spectacle, qui formaient le chœur; ainsi les spectateurs avaient sous les yeux, non seulement le drame, mais le spectateur tel qu'il ne devait pas être, le spectateur qui ne sait pas qu'il est spectateur. Image sublime de la réflexion, et véritablement école de la pensée. Voilà, se dit le spectateur du spectateur, voilà ce que je serais si je me laissais être, si je me croyais. Ainsi on apprend l'art de croire et, comme dit Montaigne, de décroire. Qui oublie cet art et veut jouer au loup, il sera loup.

Avril 1929.

LE BOUCLIER D'ACHILLE

D'AVENTURE je suis monté hier jusqu'au plus haut sommet de la poésie. Les comparaisons de l'*Iliade* sont comme des rêveries courtes. Du milieu du carnage, la pensée se détourne naturellement vers l'ordre des choses, vents, pluies, saisons, ou bien vers l'ordre des travaux humains. Nous n'avons que de courts regards à cette nature sage et éternelle, de courts regards qui sont métaphores. Nous ne savons plus comparer, parce que nous voulons que la comparaison s'ajuste à la chose; mais au contraire, dans Homère, la comparaison fait contraste avec la chose. Aussi le terme qu'on peut appeler étranger, la paille au vent, la neige, le lion, les feux qui envoient l'alarme d'une île à l'autre, le terme étranger se développe toujours selon sa propre loi, bien mieux, affirme sa propre loi. Et s'il est dit que le guerrier tombe comme un chêne, il faut que l'imagination se repose en un court tableau des hautes montagnes, de la forêt, du bûcheron, du feu de brindilles et de l'odeur du repas rustique. Ainsi le feu des passions éclaire quelque chose qu'il ne peut détruire, mais au contraire dont il est nourri. Car d'où ces bœufs et ce vin, aliments du courage, si quelque bouvier ailleurs ne tenait la charrue? Et d'où ces navires sans le bûcheron?

Suivant donc cette guerre trompeuse et cette paix véritable, coursiers ensemble de nos pensées, j'étais arrivé au point extrême de la colère. Achille se couvrait de

cendres et se roulait comme un animal : Achille jurait d'égorger douze captifs sur la tombe de Patrocle; Achille se montrait seulement au-dessus du rempart, furieuse flamme; Achille criait trois fois; il n'avait plus d'armes. C'est alors que le dieu des forgerons se met au travail et pense selon ses mains. Silence. Le bouclier d'Achille s'orne de pensées. La rêverie homérique s'élève; le monde est de nouveau créé, tel qu'il est, tel qu'il fut, tel qu'il sera. Ici quelque chose de plus grand que la *Bible ;* car le dieu séparé ne pouvait créer le monde qu'une fois. Mais que fait donc le dieu forgeron ?

Il fait d'abord le ciel et la terre; le soleil, la lune sur le point de sa splendeur, et les Pléiades et les Hyades, et l'Ourse qui regarde Orion. Et puis il fait deux villes; et dans l'une, mariage et procès, fleurs jetées, gamins courants, avocats et juges; dans l'autre, siège, armées, disette, embuscade pour le bétail; et les traits volent. Et puis il fait le labour; et, merveille de l'art, quoique la sculpture soit d'or, on voit la terre noircir derrière le socle. Puis la récolte, moissons et fruits; puis la vendange; puis les chants et les danses. Enfin toute l'histoire humaine, selon l'éternel retour des saisons et des âges. Ce qui ne fait point question; ce qui ne donne point de raison, mais qui porte raison, folie et tout. Ce que signifient les dieux; ce que célèbrent les fêtes; ce que l'on remercie chaque matin; ce qui est plus beau chaque matin. La naissance, les amours, les travaux, les pensées. Cette suffisance du monde comme il est; ces industries premières, qui ne lassent jamais; cette harmonie sentie du monde et de l'homme. Charte de vie. Charte de paix. Chacun la signe, et heureux qui s'y tient. Vulcain a achevé son travail; il jette aux pieds de Thétis les armes neuves. Sagesse et paix, voilà donc ce qu'Achille poussera devant lui dans la mêlée; bien malgré lui; le forgeron en a ainsi décidé.

1er mai 1929.

ÊTRE MODÉRÉ

Mon ami Jacques tapait sur son cuir, un peu plus fort peut-être qu'il n'était nécessaire. Au-dehors, bruit de canons et de cloches. « Je ne vois pas pourquoi, dit-il,

on suppose plus d'honneur dans un maréchal qui a gagné la bataille que dans le simple soldat qui se fait tuer en avançant. Même, si on voulait y regarder, on trouverait une grande différence; car faut-il autant de courage pour faire avancer dix armées que pour se faire avancer soi-même ? Et toujours est-il que le maréchal fait ici son métier, pour lequel il est payé et bien payé, tandis que l'autre a laissé son métier, et, en récompense des risques, trouve seulement un terrier de lapin et de la soupe froide. »

Le marteau frappait moins fort : « Bah ! dit l'ami Jacques en regardant sa jambe de bois, il y a plus d'un métier de guerre, et chacun fait le sien. Ne discutons pas là-dessus. Mais voici où je voulais en venir; nous n'avons point à louer ni à honorer nos chefs; nous avons à leur obéir à l'heure de l'obéissance, et à les contrôler à l'heure du contrôle. Après cela ils sont payés, ils ont leur pension; tout est réglé; je ne dois plus rien. Il y a d'autres dettes, qui ne sont point réglées; et si je pense premièrement à cette veuve qui habite à côté, et qui élève ses quatre enfants, ou à cet ancien combattant qui tousse là-haut, en souvenir des gaz empoisonnés, j'attends qu'on me prouve que j'ai tort. Malheureusement, le citoyen n'ose pas raisonner. »

« Je crois, lui dis-je, que le citoyen raisonne très bien. Tous ces mouvements de foule sont menés par les ambitieux, grands et petits. Ce qu'ils honorent, eux, ce n'est point le courage, c'est le pouvoir. Ce qu'ils admirent maintenant, ce qu'ils acclament, ce qui les jette hors d'eux-mêmes, c'est le plus haut pouvoir, cela même qu'ils espèrent depuis leurs quinze ans. Quelque petit morceau de pouvoir qu'ils tiennent, ils sont tyrans tant qu'ils peuvent et même ils sentent très bien que le plus haut tyran soutient les petits tyrans. Cette graine n'est pas si nombreuse; mais elle fait du bruit. En ces occasions-ci, elle menace, elle insulte; elle étourdit ceux qui manquent de résolution; sans compter le respect naturel pour les morts, et le plaisir du spectacle. C'est ainsi que les pouvoirs semblent gagner toujours, et gagnent quelquefois. Nous autres, cuisons et recuisons nos pensées. Bien des choses ont changé déjà, depuis que le cordonnier pense plus loin que son cuir. Et même je me dis quelquefois que le bon sens gagne à être battu, comme le cuir. »

« A ce compte-là, dit Jacques, notre bon sens serait dur comme fer. Et c'est pourtant vrai que celui qui gagne sa vie s'endort bientôt, si les choses vont passablement. Au lieu que la petite armée des ambitieux ne cesse de penser et de ruser; leur métier, à eux, c'est de penser, d'argumenter, de parler; tous leurs raisonnements leur sont payés. On n'entend qu'eux; on ne lit qu'eux. L'autre raisonnement, celui du citoyen qui ne veut point du tout tyranniser, l'autre raisonnement, celui qui juge les pouvoirs, est payé d'injures et de coups de bâton. Le miracle n'est pas que l'on voie un tyran ou deux régner sur des peuples qui ne sont point sauvages. Le miracle c'est qu'il n'y ait pas de tyrans en tous pays. Quand j'étais jeune, je croyais que les pensées justes réussiraient tout de suite. Il m'a fallu du temps pour comprendre que le progrès ne va pas vite, et que c'est déjà beaucoup demander si l'on prétend à être autre chose qu'un pion sur l'échiquier de nos Messieurs. J'arrive, comme vous voyez, à une sorte de modération et de philosophie. Le difficile, voyez-vous, c'est d'être modéré sans être faible. On se croit déshonoré si on ne demande pas la lune, et tout de suite. Alors on n'a rien du tout; et c'est une très vieille histoire. »

« C'est l'histoire, lui dis-je. On acclame le tyran qui a vaincu le tyran. Patience. Le citoyen qui obéit et juge fait à peine ses premiers pas dans le monde. »

4 mai 1929.

MÉCHANTS

Othello a étranglé Desdémona. L'étreinte de ces corps inégaux devait finir ainsi, dès qu'elle n'était plus gouvernée. Les forces et les masses sont bien au clair, et pesées devant l'esprit. Je ne vois point de mystère ici, ni aucune malice. Je n'ai point besoin de supposer quelque sourde idée de tuer, tapie dans les ténèbres de l'âme comme un animal. Il n'y a ici qu'un animal, et bien assez redoutable; c'est l'homme. Non point caché ni ténébreux. Athlète; réserve de force en des muscles bien nourris. Quoi de plus clair qu'un torrent? Quoi de plus clair qu'une avalanche? Quoi de plus clair qu'un

assassin ? C'est un arc bandé. N'y touchez pas sans prudence. Maintenant supposez Othello après deux jours de guerre continue; il tombera de sommeil. Ou bien donnez-lui du bois à fendre; la passion sera autre; autres les effets. D'autres pensées; d'autres résolutions. Dès que l'homme ne dirige plus ses pensées, il pense ce qu'il fait; et ce qu'il commence, il le désire. Desserrer les puissantes mains et pardonner, c'était une même chose.

Homme nu. Homme de Descartes. Tourbillon plus serré dans une pluie de lumière. Tout y est transparent et maniable. Ennemi ou ami ? Ennemi si je l'attaque; ami s'il me voit souriant et sans peur aucune. La politesse, cette parure de sécurité et de puissance, est reine ici. Le geste pieux, le salut d'hospitalité, suspendent toute colère, pourvu qu'on les fasse, pourvu qu'on sache que l'on peut les faire, pourvu que la volonté ne s'emploie pas à autre chose qu'à disposer le corps ainsi ou ainsi. Ne vous inquiétez pas des pensées; les seules pensées qui soient redoutables sont celles qui suivent de l'emportement ou du tumulte corporel. L'homme n'a de mémoire qu'autant qu'il fait. Le forgeron se souvient de forger lorsqu'il forge; il commence à se souvenir autant qu'il commence à forger, par ennui ou impatience. L'homme ne se souvient d'assassinat qu'autant qu'il serre les poings. Qui sait tendre et détendre, celui-là est olympien.

Méchant veut dire qui tombe mal. Maladroit, âme noire. Celui-là entre en lutte avec ses pensées. Et sa manière d'oublier c'est de penser à ce qu'il voudrait oublier. Chacun y est pris; nul n'est assez Cartésien. Chacun nourrit des pensées sourdes, dont il croit sentir le voisinage et l'approche. Chacun, en ses mauvais moments, se fait une âme à replis et à cachettes, et de profonds complots en lui-même contre lui. S'il surveillait seulement ses mains, et tous ses muscles en boule, et cet étranglement de soi ! Mais non. Il pense à ses ennemis; il croit les voir. C'est ainsi qu'il poursuit son monologue de tragédien se tournant vers des confidents imaginaires, et cependant tous les messages qu'il lance sans le savoir lui font des ennemis, et véritables, de gens qui ne le connaissent pas, qui ne savent pas seulement son nom. Parmi lesquels, heureusement, il se trouve plus d'un athlète qui efface le message par un sourire. Heureux ce conspirateur, s'il n'est pas pris sérieusement ! Mais imagi-

nez une fable de deux conspirateurs qui ne se connaissent point, et mangeant à la même table, et comme s'ils broyaient leurs ennemis entre leurs dents. Ces sombres regards, cette violence de cannibale, cette farouche résolution, quel assaisonnement pour le bœuf bouilli ! Manger n'est pas une opération de douceur. Nos idées alors, concernent la destruction, d'où nous inventons des ennemis. J'ai supposé deux conspirateurs en face l'un de l'autre afin que l'on sache que l'imitation des mouvements entraîne l'imitation des passions. Le moment de manger est donc critique. Chacun devrait rechercher d'où lui viennent ses amères idées, de quels mouvements de lui, et de quels signes autour, surtout dans le moment où, par nécessité, il détruit afin de vivre. Très sage coutume des anciens, pour qui un repas était une cérémonie de religion, exactement une sorte de prière, un bénédicité en action qui excluait toute violence.

7 mai 1929.

LE PIGEON DÉCORÉ

Le problème de la paix est un problème de religion. On le comprend assez d'après les récentes cérémonies et les étranges panégyriques que l'on a pu lire. Toutefois ce mélange d'enthousiasme et de raison étourdit. Le culte des héros, si naturel, si puissant sur tous, embrume et grandit toutes les formes qui y sont jointes. Comment rire, et de quoi rire ? L'idole ne se laisse point diviser. Mais attendons. Le dogme descend toujours au-dessous de lui-même et jusqu'à l'incroyable, absolument et évidemment incroyable. Si, comme on le dit, on arrive à célébrer publiquement l'héroïsme du pigeon de Verdun, l'incrédulité trouvera ici un passage facile, pour remonter jusqu'à beaucoup d'autres choses, jusqu'à viser un plus gros gibier. Malheureusement nous sommes presque trop bien armés contre une idolâtrie aussi absurde; nous doutons trop vite; nous doutons de la croyance même; nous doutons qu'on la propose; nous doutons qu'on ait pu sérieusement y penser. La religion était trop haut pour nos flèches, elle est maintenant trop bas. On se moquera du moqueur. Il en sera du pigeon

décoré de la croix de guerre comme de saint Antoine qui fait qu'on retrouve une clef perdue. Les prêtres ne combattront point sur ces positions-là.

Ici l'ombre du R. P. Philéas m'apparaît. « On peut combattre, me dit-elle, et même vaincre. Quand vous doutez si un esprit tout-puissant s'occupe des choses de ce monde, j'ai le droit de rire de vous; car beaucoup d'hommes ont cru et croient en Dieu, et qui ne sont ni des sots, ni des ignorants. L'hypothèse Dieu mérite donc d'occuper vos pensées. Or, si l'on suppose Dieu, l'intercession des Saints va de soi, c'est même une grande et touchante idée. Maintenant vous demanderez s'il est permis d'invoquer les puissances surnaturelles au sujet d'une clef perdue, et enfin si l'on peut se permettre d'importuner Dieu de ces choses. Or, toutes les choses, mon cher, sont viles et méprisables, mais la paix de l'âme n'est jamais méprisable. Eh bien, si, ayant perdu ma clef, je m'irrite, si je secoue inconsidérément ma mémoire, jusqu'à me boucher moi-même les yeux, ne puis-je demander un secours contre ces passions qui m'égarent, et, en retrouvant mes esprits, retrouver ma clef par cela même ? C'est une grande chose, alors, que j'aurai demandée, non une petite. Et prouvez-moi que les plus humbles prières n'ont pas une très haute et très noble fin. Je vous attends. »

« Soit, dis-je à l'Ombre. Mais le pigeon ? » — « Si vous savez, dit l'Ombre, ce que pensent les bêtes, si elles aiment ou non, si elles ont peur ou non, courage ou non, vous êtes bien savant. Si vous voulez soutenir que la fidélité du chien est purement mécanique, vous aurez contre vous tous ceux qui aiment leur chien. Y a-t-il donc un abîme entre chien et pigeon ? Ces remarques sont pour vous inviter à la prudence. Mais vous serez plus prudent encore, et par de plus fortes raisons, si vous faites attention à ceci, qu'on ne pourra rire du pigeon de Verdun sans rire en même temps de beaucoup d'autres personnages, que j'estime respectables, et qui ont les moyens, comme vous savez, de se faire respecter. Ainsi, dans cet ordre humain, qui est comme une image de l'autre, tous les respects se tiennent, et les grands respects relèvent les petits. Le manteau royal a une très longue queue, faites attention. »

18 mai 1929.

L'HISTOIRE ÉTERNELLE

QUAND je me donne le spectacle de l'Histoire, il me vient aussitôt deux idées que les historiens ne forment jamais. D'un côté je reconnais le même homme nu; je le vois courir à ses plaisirs, courir à ses vengeances, et s'enflammer, et s'emporter, et se fatiguer, et enfin dormir, comme il fait maintenant. Je vois jouer des muscles, et non pas des costumes ou des armures. Bref, j'aperçois bien moins le changement que l'immuable nature humaine. Les Sorbonnagres étaient comme ils sont; les marchands aussi. Enfants, adultes, vieillards menaient leur jeu selon les ressources de l'âge, s'irritaient aux mêmes injures, et se persuadaient aux mêmes raisons. Je crois être avec eux, être l'un d'eux. En ce temps-ci ils entendaient chanter le merle et le pinson. Ce léger brouillard des jeunes feuilles, ils admiraient de le découvrir un beau matin; ils savaient que le paysage allait vieillir en une quinzaine; ils se hâtaient de l'aimer. Ils se hâtaient d'aimer. Les progrès et décadences de l'âge les changeaient plus que les progrès et décadences des couronnes. Les vieillards représentaient un étrange passé; et les jeunes étaient incroyables aux vieux. Ainsi volontiers je ne vois rien de changé que les machines, qui ne changent rien.

En cette stabilité, maintenant, un autre trait, qui est l'instabilité. De tout temps les hommes s'obstinent, et puis tout soudain pardonnent. Ils se butent, et puis ils comprennent; ils entreprennent, ils renoncent. Ils oublient et ils se souviennent selon le geste qu'ils font. Ils disent qu'ils ont des coutumes et qu'ils y tiennent; ils se croient liés et marqués par leurs actes, et je vois qu'ils ne le sont pas. Ils semblent fixés aux mêmes lieux comme les arbres; et vous les voyez qui voyagent, qui s'acclimatent, qui s'en vont régner ou servir chez le voisin ou dans le lointain pays; à vrai dire, ils y portent encore leurs traits et leurs formes, leur accent, leur bégaiement, leur ton; leurs mains et leurs poings, et aussi ces parties jurées sur lesquelles on peut compter; mais tout cela ensemble souple et disponible, s'adaptant aux situations, si ce n'est que l'âge les durcit tous et enfin les pétrifie.

La guerre a plus changé les hommes que n'eût fait un miracle les rejetant aux époques anciennes. Au lieu de maisons ils avaient des trous, comme les animaux. Changement incroyable, changement impossible, et qui s'est fait non point peu à peu, mais tout de suite, comme l'on se tourne dans un lit, touchant d'autres formes et composant aussitôt d'autres songes. Où il faut toujours distinguer une part de fantaisie, insaisissable, et le creux du lit qui règle tout. C'est ainsi que l'on convoitait une place pour dormir, comme la veille encore un bureau de sous-inspecteur. Revenus au lit moelleux et au bureau, de nouveau ils furent les hommes de la situation; ils rêvèrent selon le creux du lit. Comme sur un bateau ceux qui jouent au bridge et lisent les revues ne conçoivent même pas le naufrage. Mais, dès que le bateau penche, ils sont naufragés; et, dans une île déserte, Robinsons; et le changement n'est jamais si grand qu'ils pensaient; c'est qu'ils changent aussi, et fort promptement, aussi vite qu'un chat qui tombe se retourne. Ce qui fait dire que l'instinct est merveilleux, ce sont ces changements soudains du geste et de l'attitude, que la situation exige, et qu'elle obtient aussitôt, bien plus aisément qu'on ne croirait. Même les passions sont sans mémoire. Mettez-le à ramer, il n'aurait plus peur. C'est pourquoi l'attente d'un changement est plus pénible que le changement même. Les hommes sont souvent plus heureux qu'ils ne voudraient.

1er juin 1929.

PHILOSOPHIE COUCHÉE

Pendant qu'ils pensent, ils se regardent pensant; et pendant qu'ils éprouvent, ils se regardent éprouvant, guettant ainsi, à ce qu'ils croient, la nature humaine telle qu'elle est. Mais elle n'est point du tout ainsi. Elle n'a pas plus tôt formé une pensée qu'elle la change et la redresse. « Que j'étais sot ! Que je suis sot ! »; ce sont de beaux discours à soi. Et pareillement l'homme ne goûte point la peur, ni la pitié, ni la tristesse; mais il les repousse, il les secoue de lui; il les juge. Oui, l'homme le plus simple; et c'est par là qu'il est roi sur les animaux.

Il est beau que la honte d'avoir peur change aussitôt la peur en colère. Il est beau que la pitié soit tout de suite active et bourrue. Il est beau que la haine se change en mépris par le serment, car c'est le bon chemin, le même qui conduit de l'amour soupirant à l'amour actif, généreux, tyran peut-être. Par ses discours à soi, par ses énergiques pensées, l'homme certes n'est point facile; et même je le vois redoutable. S'il n'est pas redoutable, ce n'est pas l'homme. S'il n'est pas redoutable, il n'a pas de quoi être bon. La vertu n'est pas au-dessous de la passion, mais au-dessus.

L'homme de cabinet est trop sage et trop pâle. Il se défait au lieu de se faire. Il scrute le commencement, l'inerte commencement. Il se dit : « Dès que je me change, dès que je veux, dès que j'agis, je ne suis plus vrai. » J'en ai vu se venir heurter à cette idée que tout est mensonge en un homme dès qu'il ne se prend pas comme il est. Ils faisaient leur tour en bourdonnant et revenaient se coller là, comme une mouche aux vitres. Dans la moindre pensée, dans le moindre discours, ils voient encore de l'artifice; c'est avant la pensée que l'homme est sincère, que l'homme est soi. La vie est riche, la pensée est pauvre. Cela se développe sans jamais s'élever; c'est de la philosophie couchée.

Il arrive la même chose à ceux qui observent les rêves. Car, disent-ils, où suis-je plus naïf, plus sincère, plus réduit à moi-même que dans le rêve ? C'est la nature qui se montre. C'est comme si l'on disait que les erreurs d'un homme sont de lui, les vérités non. Mais c'est se moquer. Le vrai du songe, c'est l'éveil qui le dira. Au matin je dors, ou plutôt je m'éveille à demi, pensant que quelque spectre secoue des chaînes et fait un bruit terrible. Mais enfin je viens à l'enquête sérieuse, et je connais que mon réveille-matin est la cause de tout ce bruit et des ridicules suppositions que je faisais. L'homme devient véritable en ce passage, en même temps que le songe devient véritable. Un songe signifie que j'ai mal perçu ce qui est. Oui, dit-on; mais il se peut bien que ce genre d'erreur me révèle ma nature profonde et mes vraies pensées. Admirez ceci, que mes vraies pensées soient peut-être des pensées fausses.

Spinoza, qui va souvent au fond, entendit quelque jour un homme qui disait : « Ma cour s'est envolée dans

la poule de mon voisin. » Et, réfléchissant sur cet exemple admirable, cherchant ce qu'il y avait de vrai là-dedans, il n'y trouvait qu'un mouvement de nerfs, de gosier, de langue, dans lequel, par une culbute à quoi les mécaniques sont sujettes, le commencement se trouve à la fin. Il faut en rire. Mais faites bien attention que le même jeu de mécanisme qui fait dire à l'enfant : « Trois fois neuf font dix-sept », ce qu'il ne pense certainement pas, pourra bien faire sonner en ses rêves ou rêveries, d'étranges formules qui auront une apparence de sens, ou qui feront d'émouvantes énigmes. Je choisis de dire, comme Descartes, que les animaux ne pensent point, et qu'il n'est pas plus raisonnable de chercher de grands secrets en son propre animal, que dans les poulets sacrés et dans les entrailles des victimes, comme on faisait dans l'ancien temps. On comprend que je ne veuille point louer la philosophie couchée, même quand elle fait voir une subtilité rare, et une rigueur d'expression quasi miraculeuse.

En d'autres termes, je n'aime pas des pensées qui se soulèvent à peine et qui soupirent avant l'effort. Selon mon opinion la pensée est vive comme la poudre et énergique. Elle ne s'étonne point de ses erreurs, elle va au fait délibérément. C'est elle qui sauvera l'homme et la civilisation.

13 juin 1929.

COMMUNIQUER

Il y a une impuissance de communiquer, qui est comme une disgrâce d'entendement. C'est ce genre de maladie qui fait que l'on doute d'être compris, et que l'on veut d'abord s'assurer qu'on est bien compris. Cette manie expliquante est une sorte d'injure continue. On semble dire à l'auditeur ou au lecteur, en une multitude de parenthèses : « Cela est bien difficile; je ne vous crois pas suffisant; je fais de mon mieux; mais j'aperçois le mur des différences; je me heurte au mur des différences. » Ce discours sous-entendu est fort bien entendu; et voilà ce qui change à coup sûr le lecteur ou l'auditeur en une sorte de mur. Rien ne traverse. J'ai connu de ces orateurs

malheureux qui répétaient une même chose, durcissant à chaque fois l'obstacle de chair. Il est très vrai que les hommes sont différents, et incompréhensibles les uns aux autres; c'est très vrai dès qu'on le croit. L'intelligence a grand besoin d'une forte amitié. « Il faut que l'intelligence suive la foi. » Cette parole tant de fois citée a plus d'un sens. De tous ces sens, il en est un qui traverse; les autres butent. Et, si l'on ne croit point d'abord qu'il y a un bon sens de cette parole, on ne le trouvera point. Mais qui commencera ? Qui ouvrira l'immense crédit ? C'est le plus fort qui doit faire crédit. C'est le plus savant qui doit faire crédit. Il est vrai que celui qui veut s'instruire doit d'abord croire qu'il peut apprendre; mais il est bien plus pressant que celui qui veut instruire croie qu'il peut instruire. Le certain regard, tout à fait sans amour, qui prononce que l'auditeur est un sot, est ce qui rend sot.

Les deux, sots, par ce certain regard. Je n'ai pas grande opinion de ces hommes redoutés qui changent en statues de sel ceux à qui ils parlent. Nul ne pense pour soi; cela ne peut aller. La moindre pensée, même à soi, même en solitude, est pour tous, et reçoit l'approbation comme un écho, comme une résonance. Ce cirque d'hommes, voilà le lieu de la preuve. Il faut comme une étendue d'esprit, un monde de concert, une immense salle d'essais. Les incompris s'expriment sans bonheur; ils pensent tout bas; ils ne pensent guère. Penser mépris ce n'est point penser.

L'universel est le lieu des pensées. Je pense pour tout esprit. Le premier venu est un bon témoin. Je ne choisis point; les marques de la stupidité, du refus, de l'invincible indifférence, je ne les vois point. Je ne cherche point l'entrée, ni le faible, ni ce qui pourrait séduire le rétif animal. Ainsi fait l'avocat consultant, l'homme d'affaires, l'intrigant; mais ce n'est point penser; à ces grands moyens répondent toujours des pensées médiocres, et pis que médiocres. J'admire ce racolage dans les petits coins, cette persuasion assiégeante; mais la pensée qui suit est toujours petite et misérable. Au rebours, le pouvoir de communiquer prend du champ et de l'élan; il me traverse comme un boulet. Je n'ai pas le temps de me mettre en défense, ni en défiance; je n'y pense seulement pas. Avez-vous remarqué cette grande politesse

du génie, qui me parle à moi comme à son frère et comme à son égal? Il ne me connaît pas; il ne m'a jamais vu. J'ouvre son livre : le voilà chez moi. Selon lui, non selon moi; mais il n'y pense point et je n'y pense point; plutôt nous sommes ensemble dans la maison de l'homme. Obscur ou clair, tout passe; et il le faut bien. Ce n'est pas communiquer que communiquer seulement ce qui est clair. Ce choix est injurieux. Et c'est par là que ce qui est mis à la portée de l'enfant ne touche jamais l'enfant. Moi aussi je suis enfant. J'ai besoin d'un auteur qui croie en moi autant qu'en lui-même. Au moins autant. Dans le trait de génie il y a une grande espérance; presque tout est laissé au lecteur. J'aime le poète parce qu'il court ce risque; c'est son état de poète. La puissance de communiquer, qui, je crois bien, est le génie, marche ici la première. Mais, hors de cette grande résonnance, qui lui renvoie l'applaudissement, il se peut que le poète montre une prose sans courage.

20 juin 1929.

LE COMÉDIEN

Les répliques célèbres comme « Sans dot », ou, sur le cœur à droite : « Nous avons changé tout cela », ou bien l'ironique : « Des mots, des mots, des mots », sont fort difficiles à dire. La plus grande erreur, il me semble, est de les moduler selon l'intelligence, c'est-à-dire de chercher à comprendre comme le lecteur ou le spectateur comprennent. Mais je ne crois pas non plus qu'il y ait une intonation vraie, et que l'on pourrait apprendre en écoutant, comme une musique. Le plus connu de nos acteurs formait, à ce qu'on dit, sa célèbre troupe par la gymnastique; peut-être croyait-il ne régler ainsi que le mouvement; peut-être soupçonnait-il qu'il préparait aussi la diction. Chacun sait bien qu'on ne peut faire sonner l'*a* en serrant les dents. Mais les dents ne sont point séparées; le souffle, l'attitude, toute la masse musculaire y sont intéressés. Dans un bon chanteur, tout conduit le son, du bout des doigts à la plante des pieds. On le voit. Une sorte de danse accompagne. Et, au rebours, j'ai vu souffler des poitrines séparées de leurs

pieds, posées là comme sur des supports étrangers aux passions. Le pied, ce qui nous porte, nous enlève, qui frappe la terre, qui délibère, qui traîne, qui hésite, qui commence l'aventure, le pied peut-il être étranger aux passions ? Nous savons qu'un homme bondit tout pour une piqûre au doigt. C'est ainsi que, dans tous les arts, le corps se montre, indivisible. Balancé, équilibré, comme fluide. Et en revanche, il y a un nouement et une épaisseur, des cloisons, un poids mort, qui ne promettent rien de beau. Ces conditions de physiologie changent aussi le poète, et même l'artiste de prose. Toutefois nul n'est près de comprendre tout à fait cette proposition cartésienne, que je trouvai hier en Spinoza : « L'image n'est rien de plus qu'une affection du corps humain. »

Revenant à l'art du comédien, plus étalé, art qui avoue, j'aperçois du moins que la voix n'est qu'un autre geste. Un des moyens de Got, qui sut quelquefois lancer une parole, était de porter le geste en avant; ce n'était qu'une manière d'ouvrir la bouche comme il fallait. Le pédant dispose sa langue, arrondit sa bouche, et produit de mécaniques voyelles; Molière n'a pas manqué ce gibier-là. J'ai connu un professeur qui usait d'une glace et d'un crayon, afin de disposer sa langue à l'anglaise; on imagine un Anglais, attaqué par ces sons étrangers. Mais non; soyez Anglais des pieds à la tête, autant que vous pourrez, et l'accent suivra. Le costume y contribue, et même un genre de chaussures.

La scène est toute humaine; c'est un creux de chair qui renvoie certains sons, qui en étouffe d'autres. Si le grand acteur n'y trouve pas d'abord sa place et son passage, la voix aussi manquera son entrée de reine; car il est clair que nos attitudes, nos préparations, nos élans dépendent des autres hommes et du chemin qu'ils nous ouvrent. Que l'autre acteur soit à gauche au lieu d'être à droite, voilà un brusque mouvement du cou, et un son étranglé; il faudrait un autre départ, et changer tout en remontant, depuis le premier mouvement du pied. C'est pourquoi les acteurs sont si attentifs aux positions et aux passages. Une situation, ce mot le dit si bien, est comme une figure de danse. Au contraire, dans les drames réels, il n'y a point de situation à proprement parler; les passions se heurtent; les discours ressemblent à Retz pris dans une porte; le naturel alors n'est pas d'un homme, mais

d'un ver. Et l'on sait bien que le timide ne peut être naturel, quoique la timidité soit naturelle. Ainsi le théâtre est l'école et comme le conservatoire du sentiment.

1er juillet 1929.

LA COLÈRE D'ACHILLE

Ayant parcouru d'un seul mouvement ce grand paysage de l'*Iliade*, j'en comprends soudain le premier mot : « C'est la colère que tu vas chanter, Muse. » La colère d'Achille, on le sait, éminente et rebondissante, effrayante image de ce que nos ennemis devraient attendre, si les forces répondaient aux secrets mouvements. Songez à ces longues nuits où il saute sur sa couche comme un poisson sur l'herbe; où il attend la douce Aurore afin d'attacher à son char, encore une fois, le cadavre d'Hector, et de le traîner encore trois fois autour du tombeau de Patrocle. Colère d'Achille, oui; mais le propre de la poésie est que les mots éclairent selon leur place. « C'est la colère que tu vas chanter, Muse. » Colère des dieux et des hommes; colère cosmique; effet de ces vins et de ces chairs rôties. Cette force du monde circule de l'un à l'autre; un jour c'est Diomède qui la reçoit, un jour c'est Ménélas, un jour c'est Ajax, ou Sarpédon, ou Hector, comme si quelque dieu les touchait. Remarquez qu'ils savent très bien que cette guerre est folle, et qu'il vaudrait beaucoup mieux conclure une paix de marchands. Mais dans le moment qu'ils invoquent le grand Jupiter, gardien des serments, ce sont les dieux mêmes qui rompent la trêve; et cela signifie que les forces de colère sont des forces de nature.

Je ne crois pas qu'on puisse mieux dire sur la guerre; et je vois bien pourquoi les pieuses épopées sont manquées; c'est qu'elles sont menteuses. Elles voudraient dire que l'homme se bat par juste raison. Se battre, admirez ce mot; et peut-on se battre par juste raison ? Toute la guerre est en un homme qui ne dort point, et qui se bat et se déchire lui-même par sa propre force. D'où aurait-il pitié des autres s'il n'a point pitié de lui ? On invoque les intérêts, les droits, la justice, alors que toute

guerre est ruine, injustice, offense, blessure et mort à tous ceux qui la font. Cette contradiction nous étonne autant qu'elle étonnait les héros d'Homère; et nous dirons bien comme eux : « Quelque dieu a passé par ici. » Nous ferions mieux de regarder à ce paquet de muscles et à cette explosion qui se communique d'un muscle à l'autre. Il n'y a point de mystère en cela, et c'est ce qu'il faudrait savoir; c'est le grand secret. Ainsi il n'y a pas de plus grande folie que de partir en colère contre la guerre et pour la paix. S'il y avait quelque Machiavel pour qui la guerre serait comme un champ ou une vigne, il rirait bien de ces colères pacifiques; il comprendrait pourquoi il a toujours gagné. Mais il n'y a point de Machiavel; c'est encore une sorte de dieu que j'invente. Ce vieillard qui essaie de montrer le poing, colère osseuse; il tuerait et se ferait tuer; il ne manque ici que la force.

D'où je dis qu'il faut délier, et encore délier; assouplir en soi d'abord cet effet étonnant de la pensée, qui fait qu'on ne discute point de grammaire sans menace. La plus belle page de Montaigne, et que je m'étonne qu'on ne cite jamais, le fait voir tranquille sur son seuil, et sa porte ouverte, au milieu des guerres et pillages de ce temps-là. « J'ai affaibli le dessein des soldats, ôtant à leur exploit le hasard, et toute matière de gloire militaire, qui a accoutumé de leur servir de titre et d'excuse : ce qui est fait courageusement est toujours fait honorablement, en temps où la justice est morte. » Et je veux citer aussi la fin du chapitre, qui sonne la vraie sagesse. « Entre tant de maisons armées, moi seul, que je sache, en France, de ma condition, ai fié purement au ciel la protection de la mienne; et n'en ai jamais ôté ni vaisselle d'argent, ni titre, ni tapisserie. Je ne veux ni me craindre, ni me sauver à demi. Si une pleine reconnaissance acquiert la faveur divine, elle me durera jusque au bout; sinon, j'ai toujours assez duré pour rendre ma durée remarquable et enregistrable. Comment ? Il y a bien trente ans. » Si vous demandez où se trouve ce mouvement peut-être unique de courage sans colère, je vous dirai que c'est aux *Essais*. Mais cherchez le chapitre et la page; cela vous détournera de chercher des ennemis.

20 juillet 1929.

L'ÉLOQUENCE

Les avocats plaident pour leurs clients, non pour le juge. Le juge connaît tous les moyens de l'éloquence; il les voit venir de loin; il n'en rit même plus. Son enquête est faite. Tout ce qui peut décrire et expliquer, qui concerne la cause, il l'a lu; tout ce qu'on peut voir des lieux et des vestiges, il l'a vu; tous les hommes qui ont des intérêts et des passions dans le procès, il les a fait sonner de toutes les manières, tantôt les mettant aux prises, tantôt les laissant parler seuls, tantôt les interrompant sur quelque partie faible, et les tirant à l'improviste hors de leurs desseins. Que lui veut cet homme qui a pour métier de rassembler de nouveau toutes les apparences ? Ne sait-on pas qu'il plaiderait contre aussi bien ? Que fait le ton, que fait le mouvement, quand tout le métier du juge est de vaincre le ton et le mouvement, et de porter son attention où il veut, et non pas où on veut le conduire ? Un mémoire écrit instruit bien mieux; on cherche le point difficile; on s'y arrête; on y revient.

Le plaideur ferait de même, s'il était raisonnable; car son intérêt est de connaître ses chances. Mais ce sont les passions qui nourrissent les procès; et les passions n'aiment point ce qui les apaise; elles cherchent au contraire une belle apparence du droit, un mouvement non contrarié, une lumière habilement distribuée, enfin une vraisemblance publiquement soutenable, et qui donne un air de raison à leur folie; c'est pourquoi l'éloquence sera toujours bien payée.

Dans les affaires publiques, qui sont comme de grands procès, on remarque le même contraste. Tout est su. Les enquêtes sont bien faites, et la presse les rend publiques. Toutes les thèses sont écrites; tout ce qui est réfutable est cent fois réfuté; le jugement se filtre de lui-même. Seulement les passions veulent un plaisir de théâtre; elles attendent que l'orateur ressuscite l'erreur aimée. D'où des jugements par acclamation, qui ne sont pas toujours réparables. On voudrait qu'imitant la prudence des juges, les auditeurs renvoient à huitaine le prononcé du jugement; cela pourrait être d'usage, et même de règle. Pourquoi voter en assemblée ? Chacun

des juges devrait décider en son cabinet, toutes pièces revues, tous discours relus. On pourrait même instituer une sorte d'isoloir, de façon que celui qui va renverser un ministère ou changer la loi fasse retraite un bon moment avant de décider. On saurait alors, et ce serait un axiome de la nouvelle politique, que les mouvements de séance sont bien trompeurs. On le sait déjà; on le dit; mais on se résigne à vivre dans la précipitation et la surprise. Il est vrai que les lois sont lentement préparées, ajournées, retouchées. Mais les résolutions politiques, non moins importantes, qui blâment ou qui approuvent, qui élèvent ou qui précipitent, sont encore de premier mouvement.

Le progrès des mécaniques a fait paraître deux étranges manières de discourir pour des hommes assemblés. L'une, par ce défilé de mots lumineux en un lieu élevé. La foule alors acclame et s'agite à son gré sans cesser pour cela de lire; le bruit ne change pas le discours; et voilà un chemin neuf pour la raison; mais je ne crois pas que l'éloquence politique ait rien tenté encore de ce côté-là. L'autre se fait par les ondes de la téléphonie sans fil. L'orateur, ici non plus, n'est pas troublé par la réponse de la foule; mais, bien mieux, la foule s'ignore elle-même; l'approbation ou l'indignation ne se propagent point d'un auditeur à l'autre. Et il faut convenir que des députés chacun en sa province et l'écouteur à l'oreille feraient un parlement tout à fait neuf. Bien ennuyeux, il est vrai. Mais il n'est point dit que la politique sera toujours un beau jeu. Et peut-être viendra-t-on à payer fort cher les politiques, pour qu'ils consentent à s'ennuyer à notre service, comme font les douaniers et les postiers. Les pouvoirs formeraient comme une administration supérieure, élue, responsable et révocable. Pourquoi non ? Ce n'est pas raison de mettre une foule à la place d'un roi.

27 juillet 1929.

RÉGLER SES PENSÉES

L'HOMME qui se connaît sans se conduire est aussitôt malheureux; je ne sais pas jusqu'où il descendrait; nul ne le sait, car le désordre est informe; une peur non surmontée le fait voir aussitôt; le fait voir aux autres;

car qui se connaît dans la peur absolue ? Les grandes paniques ne laissent point de souvenir; elles sont sans lumière. L'homme qui s'est connu, qui a franchi le pas, qui s'est gouverné, qui s'est tenu, n'a qu'une idée très incertaine de ce qu'il aurait fait s'il n'avait rien fait. Comme, dans le vertige, si l'on n'y résiste, c'est la plus basse nature qui prend le commandement; non pas même la peur, mais la pesanteur. Qui observe le vertige à la rigueur, comme un fait, il est chose aussitôt, chose qui tombe. Quant à celui qui a pris des précautions afin de ne pas tomber, il a changé le fait; car il est sûr de ne point tomber; ce n'est que jeu.

Savoir ce qu'on pense n'est pas facile; toujours est-il que cesser de penser à ce moment-là, afin de ne pas troubler l'expérience, c'est une méthode de Gribouille. Il faut faire ses pensées. Essayez de faire seulement une addition sans aucun égard à ce que vous devez penser des nombres, vous aurez un résultat ridicule. Savoir ce qu'on pense, c'est régler ses pensées, ce n'est pas les laisser aller comme des moutons. Bien penser, cela ne va pas de soi. De même, bien gouverner le navire dans la passe, cela ne va pas de soi. Si vous vous laissez aller, vous êtes pris par quelque chose qui n'est pas vous, qui n'est pas plus vous que le courant ou la houle ne sont vous. La nature mécanique nous guette toujours et nous tient toujours.

Je lis et j'entends sur ce sujet-là des développements qui ne sont point purs de toute comédie. On dit : « J'agis sans penser; l'habitude fait tout; l'inconscient fait tout. » Cela veut rehausser la nature brute. Mais je guette le musicien qui improvise, et je découvre une attention fort rusée, et qui compose, comme on dit si bien. De même celui qui roule à folle vitesse sait très bien ce qu'il fait. Ce que l'on nomme l'habitude n'est point une permission de penser à autre chose; c'est plutôt un passage libre de vouloir à exécuter. Aussi un pianiste qui s'exerce s'exerce exactement à exécuter ce qu'il veut, en commençant par des mouvements simples. S'il cesse de vouloir, il travaille en vain. Le gymnaste, de même, ne fait qu'acquérir et assurer son propre empire sur ses mouvements; c'est un homme qui se tient tout entier à ses ordres; mais si l'on ajoute que cela le dispense de faire attention et de vouloir, on se moque.

Un bon chanteur dira peut-être qu'il chante comme les oiseaux; mais je ne l'en crois point. Dans un son tenu je connais une attention scrupuleuse. Et au contraire, dans un chant d'oiseau, je n'entends point de son à proprement parler, mais seulement des bruits. Je dirai, si je veux parler rigoureusement, qu'un chant de merle est faux. Admirable métaphore. Car ce chant est pourtant vrai selon tous les mouvements du merle, et selon la nature environnante; ce chant est vrai, comme on peut dire qu'un homme qui tombe du sixième étage tombe vrai; et le fait est que la trajectoire sera sans reproche. Mais l'homme qui tombe n'est plus un homme. L'homme qui tombe est une chose qui tombe. Ainsi le commun langage nous redresse comme il convient, disant d'un mauvais chanteur qu'il chante faux. C'est que son chant n'est vrai alors que comme une chute est vraie, comme un dérapage est vrai. Vrai, oui; mais ce n'est plus œuvre d'homme.

Tout serait vrai dans les pensées d'un fou, vrai par le délire, c'est-à-dire par les mouvements dans le cerveau, les nerfs, les sens, les muscles de ce malheureux. Je demande qu'on porte attention sur cette pensée absurde que toutes les pensées sont vraies. Celui qui achèverait cette belle pensée serait lui-même fou et ne saurait pas qu'il l'est. Il faut donc rebondir de là et se reprendre. On pense faux comme on chante faux, par ne point se gouverner. Et le commun langage nous porte encore plus loin, disant non pas qu'un bon chanteur chante vrai, mais qu'un bon chanteur chante juste. D'où l'on aperçoit une parenté admirable entre penser vrai et penser juste. Disons seulement que bien penser est une chose que l'on se doit à soi-même, et qu'il faut vouloir. Ainsi l'homme n'est pas un spectacle permis à lui-même; ni permis, ni possible.

Nous voilà donc retiré de psychologie; il y a de ce côté une sorte de barrière qu'il ne faut pas franchir. Que devient alors l'âme ? Elle se maigrit comme les martyrs et se purifie en son retirement. Ce sont des moments d'éternité. Ce sont, dirait Spinoza, les moments où l'on aime Dieu. Voici donc une planche pour ceux qui veulent se garder une religion. Toutefois les mots n'y font rien. C'est toujours par une sorte de religion que l'on forge son propre caractère et que l'on fait agir, en quelque sorte, l'esprit commun. Qu'est-ce qu'un homme qui

compte ? Qu'est-ce qu'un grand homme ? C'est un homme qui sait que le changement se fera selon ses propres pensées. C'est seulement en ce sens que nous cherchons des chefs et des maîtres. On voit bien qu'un homme a du pouvoir, et contribue, par exemple, à dissoudre un certain capitalisme. Mais il faut savoir pourquoi il est ainsi. C'est certainement par les pensées qu'il est ainsi. Seulement il ne faut point céder à dire qu'il est ainsi par la nature. Car un homme qui pense droit par la nature n'est plus un homme.

7 août 1929.

DE L'ORDRE

L'ORDRE est bas. Ce n'est que nécessité. Nécessité veut précaution, mais non respect; et il n'y a sans doute qu'Auguste Comte qui l'ait dit, car les autres reviennent toujours à adorer l'ordre tel quel, par la supposition d'un esprit créateur de l'ordre. Et ce n'est pas d'hier que le droit divin justifie la force établie. D'où vient que la politique est prise comme un art supérieur. Mais regardons mieux. Les politiques disent quelquefois qu'il faut d'abord vivre. Manger, dormir, s'abriter, se défendre, voilà ce qui nous presse; voilà ce qui ne souffre point délai. Nous sommes dans les forces, et toujours menacés. Les besoins nous tiennent, et toujours reviennent; il faut respirer et encore respirer, manger et encore manger. Tel est notre avenir premièrement; d'où les espérances, les craintes, le frisson, le sursaut, et les enivrantes joies. Murs, toits, routes, ports, phares, chaîne sans fin des travaux; sillage des transports, aussitôt effacé, image de nos travaux eux-mêmes. D'où la discipline, et un autre sens de l'ordre; le chef donne l'ordre et veut obéissance.

Obéissance. Au nom de quoi ? Il est remarquable que l'on ne veuille obéir qu'à un dieu. Mais que couvre donc le manteau royal ? Manger, dormir, et autres choses tyranniques. Trône, chaise percée. Mais les rois ont toujours fait écrire contre ce genre de blasphème. Et pourquoi s'en étonner ? Ne voyons-nous pas que ceux qui nous vendent des boîtes de sardines ou des autos veulent respect aussi ? Que dire des diplomates ? Sont-ils

autre chose que des agents à un plus grand carrefour ? Cet immense appareil de banquiers, de fabricants, de militaires, tous ministres d'ordre et recenseurs de peaux de lapins, cet appareil de signaux et d'alignements nous fait assez voir que la nature des choses nous tient serrés. A la pesanteur, à la soif, à la faim, à la fatigue, il faut obéir. Au cyclone, au volcan, à la vague, aux saisons, il faut obéir. Toute la prudence humaine consiste à ne pas attendre le coup; à se former et grouper en guerre contre l'aveugle nature; à prévoir, pourvoir, amasser; et voilà l'ordre. Un garde-manger est une assez bonne image de la politique. Le dépensier fait sonner ses clefs, et j'ai compris. J'ai compris à la manière de ces vaches très sages, qui font à peine un ou deux petits sauts, et puis qui s'en vont processionnellement à l'étable. Procession, ordre; et même saluez, si le cœur vous en dit, c'est le garde-manger qui passe.

Je me moque des choses sacrées ? Tout au contraire je me moque de ces sacrées choses, comme dit l'éternel ironique, de ces choses intérieures qui, parce qu'elles nous tiennent à la gorge, voudraient reconnaissance, prière, et brevet d'honneur. Il y a des choses sacrées, oui; bonne foi, courage, savoir, patience, qui fleurissent sur les travaux; et, par-dessus tout sacrée, la force d'âme qui résiste à adorer, qui refuse salut de respect à la nécessité elle-même. Un exemple, je respecte celui qui meurt à son poste; mais cette nécessité de police, de défense, de garde, ce n'est pas quelque chose qui soit beau ou bien en soi; et si, par prévision, je gagne quelque chose et sauve le héros d'être un héros, c'est tout gagné. J'avoue que la couture est bien cachée, entre les vertus qui gardent l'ordre et l'ordre lui-même. Le manteau est bien cousu, qui recouvre à la fois le général et la sentinelle. Toutefois la sentinelle ne s'y trompe point, ni l'homme qui tient l'outil; l'un et l'autre sentent qu'il y a duperie quelque part, et souvent renoncent à tirer les fils, remarquant qu'ils ne peuvent dénouer ici sans nouer là. Regardez les râbles épais et les tables trop bien servies. Celui qui se trompe, celui qui adore l'ordre de tout son cœur, celui qui salue à l'envers et méprise à l'envers, c'est l'homme pour qui manger est chose sacrée; c'est l'homme qui adore le bœuf rôti et le foie gras.

10 août 1929.

ON NE PROUVE PAS L'EXISTENCE

RÉGLER *le dedans sur le dehors,* c'est une maxime de Comte, par-dessus laquelle galope l'esprit ambitieux, toujours occupé, au contraire, à régler le dehors sur le dedans, ce qui est réformer, inventer, créer. On sait qu'il y a des professeurs qui passent trois ou quatre heures à prouver l'existence du monde; cela fait rire. Rien n'est plus solidement posé que le monde, rien ne nous tient plus serré, rien n'a moins besoin de preuve. Au reste la preuve est ici hors de lieu; on ne prouve point l'existence, on la constate. Ce nettoyage fait, il reste un problème vrai sous le problème faux. Les hommes oublient aisément le monde; ils n'aiment pas y regarder; ils préfèrent leurs propres créations, discours, écrits, états, règlements. Et il faut convenir que l'habitude de juger sur pièces et sur témoignages, qui définit presque toute l'administration, nous détourne de faire ce relevé de la situation réelle, à quoi il faut du courage, un refus de préférer, et un mépris de récriminer, choses rares, choses viriles. L'inventaire, qui est un compte de choses, nous met en face de vérités qui ne sont pas toutes agréables, et qui nous enlèvent le recours aux arguments, qui fait le bonheur des esprits faibles. « Si l'on m'avait écouté »; cette phrase, à mes yeux, condamne un homme. Ce qui n'est plus ne peut servir de départ réel pour une action; cela est évident. Mais l'action est saine et raisonnable toujours; c'est la pensée qui a besoin de règles; c'est la pensée qui a besoin d'objets; or ce qui n'est plus n'est pas un départ ni un appui pour les pensées; non pas seulement parce qu'il ne sert point d'y penser, mais parce qu'on n'y peut penser. C'est alors que le discours extravague. Et je tiens que l'on ne peut raisonner que sur un fait présent, que l'on reçoit d'abord comme il est.

Les fous ne m'étonnent point par leurs absurdes raisonnements; et même il n'est pas difficile de retrouver dans leurs divagations une logique passable, et qui vaut bien celle d'un disputeur. Ce qui fait le fou, c'est qu'il a perdu le contact avec la chose telle qu'elle est; c'est qu'il ne sait plus la voir; c'est qu'il ne veut pas la voir. Et, tout au contraire, il invente les faits d'après des rai-

sonnements. Il se croit persécuté; il vous prouve qu'il est victime d'une intrigue très bien menée; mais tout est supposé d'après une idée qu'il se fait des hommes et des caractères. Il vous dit l'heure et le lieu d'une rencontre; elle a eu lieu, pense-t-il, parce qu'il y a de bonnes et claires raisons pour qu'elle ait eu lieu. Vous retrouvez ici le point malade de toutes nos pensées. C'est toujours une faute de vouloir prouver l'existence par raisonnement, au lieu d'aller voir et toucher la chose existante. Et n'importe quel passionné, s'il tient un moment sous son regard cette idée si simple, se reconnaîtra lui-même dans le fou. J'avoue que ce moment-là n'est pas agréable.

Attentif donc à couper d'avance tous les nerfs de ce raisonnement intrépide, qui multiplie si bien nos malheurs, j'ai pris comme règle de pratique cette maxime dont chacun pourra faire son profit : « Ce que l'on suppose d'après un raisonnement n'est jamais vrai. » Vous devinez ce qui a été dit dans un entretien secret; vous raisonnez brillamment, et je n'ai rien à dire contre vous que ce petit mot qui plaisait à Montaigne : « Il n'en est rien. » Et ce petit mot semble bien hardi. « Qu'en savez-vous vous-même ? » Mais si. Je sais très bien qu'il est impossible qu'un raisonnement vienne tomber sur une combinaison réelle, et s'y accorde. La variété est si grande dans le monde, et le concours des circonstances dans le moindre événement est si loin de mesure avec nos calculs, que je parie sans hésiter et toujours contre vous, homme passionné; je suis sûr que la chose n'a pas été et n'est pas comme vous prouvez qu'elle a dû être. Allons-y voir, si nous pouvons; à chaque fois je gagnerai. Mais attention ! Si je suis moi-même intéressé à la chose, soit par ambition, soit par amour, je raisonnerai alors au lieu de constater; je raisonnerai et je perdrai à chaque fois. Ce qui n'empêche pas que ma maxime soit bonne encore ici, comme avertissement. Je l'ai éprouvé plus d'une fois, imaginant, par exemple, les causes qui faisaient qu'une lettre attendue n'arrivait pas. Je raisonnais très bien et je me persuadais moi-même. Mais il m'était bon de me dire : « Cela n'est pas vrai. On ne prouve pas l'existence, on la constate. »

20 août 1929.

POÉSIE ET PROSE

Au tournant du sentier de chèvres, sur la bordure d'ombre, j'étais couché, scandale pour les fourmis, comme fut toujours l'homme. Je les voyais partir ainsi que des flèches, et rebondir contre l'obstacle, et je m'émerveillais, comme fit toujours l'homme. Et combien de fois aussi ces mêmes carrés des cultures sous ce même soleil ! Soleil suspendu à son plus haut point de puissance; de même toutes les formes finies selon leur essence. Et ne pouvant penser ni le progrès, ni le temps, je revenais aux idées Pythagoriques, elles-mêmes fermant leur cercle, partout égales, et immobiles en leurs oppositions. De là j'interrogeai le ciel sans rides, et je me sentis tenu de tous côtés par cet air brûlant, qui me persuadait heureusement de ne rien vouloir et de ne pas même attendre. J'étais pris, insecte pour toujours, et éternel à ma place, comme dit Gœthe, dans le grand cristal Spinoziste. Ces moments assurent la vie. Toutefois ces pensées mêmes ne trouvaient ni passage ni place. Je les cherchais, mais je ne les pouvais rassembler en ce point sans dimensions d'où elles auraient égalé l'Univers.

C'est pourquoi je cherchai aux poètes. « Midi, roi des étés... »; mais ce n'était encore qu'une idée, une approche de l'esprit, sauvée ensuite par le rythme. Ce n'était qu'à peu près; car il était bien cinq heures, et le jour n'avait point bougé; on ne voyait, dans ce ciel sans annonce, aucune raison pour que ce jour eût commencé, ou dût jamais finir. C'est alors qu'un autre souvenir m'attaqua, comme un coup d'archet juste : « Été, roche d'air pur ! » Tout était dit, et mes pensées firent grand cristal aussi, jusqu'au fond de ce ciel immuable. A partir de cette soudaine et réelle communication, je pouvais me promettre la suite des pensées que je viens d'écrire, et bien d'autres, qui sont prose. Et la raison pourquoi la poésie est première, je la voyais bien. Qui n'a le tout d'abord, il ne peut former les parties. Mais qui le poète ? Il se peut bien que le nom n'ait pas jailli tout de suite en votre mémoire, et je vous le laisse à trouver. Cet hémistiche n'est point de ceux que l'on cite, quoiqu'on ne puisse citer quelque chose de plus beau, je crois. Il n'est toujours

pas de ce Parnassien que je citais; car il n'a jamais que des idées; et ce n'est point par les idées que l'on peut trouver ce miraculeux geste de nature. Et ce n'est pas non plus dans le grand romantique qu'il faut chercher. Car c'est par le mouvement oratoire qu'il saisit à la fin l'immobile, et toujours, à ce qu'il me semble dans une image particulière. Ce qui est total et cosmique y est toujours tempête, comme le printemps nordique. Au contraire, cet éclair olympien qui nous occupe est un commencement; il éclate soudain, après un long silence; et l'on n'y conçoit pas d'autre préparation qu'un accord de l'être avec tout son être, et comme un réveil indivisible. C'est ainsi que la musique est d'abord toute en son commencement. Si je voulais définir l'inspiration nue, je retiendrais cet exemple; et le génie n'est sans doute qu'un long refus. Par opposition serait aussi définie la prose, qui sauve les préparations, et leur renvoie une autre sorte d'honneur. Toute pensée est bonne pour la prose; il ne faut ici que patience à débrouiller. Mais la poésie veut une autre patience, qui écarte les pensées. Faire sonner le corps humain ensemble et le monde, et par un privilège de structure et l'extrême simplicité, attendre le chant naturel, le chant de l'heure. « Été, roche d'air pur ! »

Ici l'Homme qui se trompe toujours me parle à l'oreille : « Nous sommes parfaitement d'accord. Je n'ai sur cet hémistiche que des souvenirs incertains; mais, comme vous dites, il ne peut être le fruit de cette poésie intelligente, qui n'est point poésie, et qui met péniblement en vers des combinaisons très subtiles, et je dirais même byzantines, aussi loin que possible du naturel. Aux sources, Monsieur, aux sources de terre, aux sources de vie ! » J'approuvai l'Homme qui se trompe toujours, admirant que, même en disant le vrai, il se trompât encore.

1er septembre 1929.

LE BON USAGE DES IDÉES

Il n'est pas rare que les hommes qui réfléchissent prennent les idées comme vraies ou fausses; et quelquefois les mêmes hommes deviennent sceptiques, par l'effet de cette erreur proprement scolastique. Cela ne

serait point si l'on reconnaissait dans l'idée le mécanisme du savoir, qui n'est jamais suffisant, mais qui n'est non plus jamais inutile; et je nommerais homme de jugement celui qui surmonte les idées sans les mépriser. Mais, parce que tout jugement se sèche en idée, comme un fil de soie, me voilà à fermer mon cocon. Un exemple viendra à propos. La Rochefoucauld écrit qu'il y a plus de défauts dans l'humeur que dans l'esprit. C'est bien là une idée; mais admirez comme l'application même la divise et la rompt presque, la préparant aux applications. Au contraire si je dis que tous les défauts de l'esprit viennent de l'humeur, me voilà dogmatique, et près du pédant; dont La Rochefoucauld s'est bien gardé, du moins en cet exemple, voulant nous avertir seulement et nous apprendre à chercher, ce qui est vouloir mesurer la part de l'humeur dans chaque mouvement de l'esprit, en tel moment, en tel homme; et cela c'est connaître. C'est par ce secours que je passerai de l'opinion que tel enfant est peu intelligent à cette vue plus humaine, qu'il est surtout affectueux et ombrageux, ce qui le rend souvent distrait et toujours timide. Il n'y a point de formule qui dessine l'homme une fois pour toutes, et qui permette enfin de deviner au lieu d'observer, tâche ordinaire des disputeurs; bien plutôt ces idées d'intelligence et d'humeur sont des instruments d'observation, ou des références, comme on dit quelquefois, qui font paraître en sa juste proportion d'intelligence et de folie l'homme du moment, l'homme qui argumente en serrant les poings. La formule éclaire le réel; mais elle ne le représente point. Le réel déborde toujours, et c'est en le regardant à travers l'idée, en quelque sorte, que l'on découvre que l'idée n'était pas vraie; à bien regarder, il n'y a point d'autre découverte que celle-là.

Le cercle du géomètre n'est ni vrai ni faux. L'ellipse non plus. Aucun astre ne décrit un cercle, et les anciens ont fini par s'en apercevoir; mais aucun astre ne décrit une ellipse; aucun astre ne ferme sa courbe; et même il ne décrit aucun genre de courbe; c'est nous qui décrivons la courbe, et qui attendons l'astre sur sa courbe. Référence, ou grille tendue entre l'objet et nous; nous ne notons que des écarts. Il est vrai qu'en revanche l'écart ne serait rien sans l'idée; en sorte qu'il faut dire que l'expérience n'est que par les idées et que toute connais-

sance est d'expérience. Les longues disputes sur l'idée et le fait viennent ici mourir. J'appelais scolastique cette dispute, parce que l'école a pour fin seulement de nous rendre familières les idées ou références; mais comment ne glisserait-elle pas à croire qu'elle enseigne des vérités ? C'est le risque du métier. Le pédant croit que les astres obéissent aux lois. Un mathématicien qui avait bien de l'esprit a écrit : « La mathématique est une science dans laquelle on ne sait jamais de quoi l'on parle, ni si ce qu'on dit est vrai. » Mais il faut laisser ce paradoxe en son état naissant; il n'en pique que mieux.

Revenons à La Rochefoucauld. Il ne nous dit point que l'humeur explique tous les défauts de l'esprit. La distinction de l'esprit et de l'humeur est une forme qui ne définit rien; et même cette distinction est fausse, puisque l'esprit et l'humeur sont toujours ensemble, et indivisibles; il n'y a pas plus d'esprit séparé que de cercle parfait; et l'humeur pure ne serait plus humeur; et c'est parce qu'il y a une pensée dans le poing fermé que ce poing est de l'homme, et difficile. Ainsi cet exemple est propre à faire voir qu'on peut se servir d'une idée en sachant très bien qu'elle n'est pas vraie. Il faudrait mille exemples, et enfin une pratique constante de ce doute investigateur, pour arriver à comprendre que c'est ce doute même qui fait l'idée et la garde transparente. Et, faute de cet étrange refus d'être content de ses pensées, l'idée se durcit et s'épaissit; on ne voit plus qu'elle; on ne voit plus le monde au travers. D'ici, de ce poste mouvant, on peut juger ces critiques si connues, si justes, et si vaines, qui visent l'esprit mathématique. Elles n'atteignent que le pédant de mathématiques, qui croit que les mathématiques sont vraies. Cet homme-là ne voit que ses lunettes.

3 septembre 1929.

LA TOUPIE

Une toupie nous pose un beau problème. Car il est clair que la toupie se tient en équilibre oscillant parce qu'elle tourne. Mais comment les choses se passent, c'est ce que je perçois d'abord mal. Je commence par

imaginer avec force que c'est cette impulsion tournante qu'elle garde en sa masse qui fait qu'elle ne peut tomber. Mais cela est mythologique. Cette toupie montée sur deux cercles, et qui est un beau jouet, si vous la lancez en l'air toute tournante, elle est libre comme une pierre; mais au contraire si vous la soutenez par un point, elle prend son équilibre de toupie, et vous sentez au bout du doigt les réactions énergiques de la monture, transmettant les chocs de la partie tournante contre la partie fixe. Revenant à la toupie ordinaire, j'aperçois autour du clou tournant un petit cratère de sable, que le clou frôle tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et c'est sans doute la suite de ces petits chocs qui maintient l'équilibre.

Je faisais tout haut ces réflexions, maniant toujours cette toupie montée sur cercles, qui frémit au doigt comme un vivant. Le mathématicien, qui me considérait amicalement, me dit enfin : « Vous labourez avec vos doigts. Nous avons des abrégés pour ce genre de problèmes. Les conditions d'équilibre d'un corps tournant qui a un point fixe nous sont connues, et nous ne perdons pas notre temps à en chercher le pourquoi. Les théoriciens de la mécanique ont été amenés, d'après quelques expériences, à se borner à quelques hardies suppositions, transformées ensuite selon les règles du calcul; et ce système tire sa valeur de ses succès innombrables, qui nous dispensent maintenant de pénibles vérifications. C'est comme une machine à penser, dont vous devez vous servir, comme on prend une charrue pour labourer. Mais je vois que vous en êtes encore à chercher le pourquoi et les causes, arrivant inévitablement au choc, dont justement nous ne savons rien. Que d'esprit on dépense à inventer ce qui est déjà trouvé ! »

Ce discours écrase, ou plutôt il veut écraser. Mais j'ai saisi, à force de patience, et par une sorte de modestie indomptable, cette impossibilité de comprendre, résultant de trop de savoir; et je sais que cela est polytechnicien. J'admets qu'il serait avantageux de naître homme, et non pas enfant. Mais enfin, puisqu'il faut grandir peu à peu, j'ai idée qu'il faut aussi s'instruire peu à peu, et penser d'abord par ses idées d'enfance. Il est clair que nos premières idées sont prises de l'ordre humain et par conséquent mythologiques. Ils disent qu'ils ont dépassé aussi ces vues de Comte; je n'en crois rien. Que nous

soyons théologiens premièrement, et par quelles causes, cela me ravit toujours et m'instruit; je n'épuise point ce grand sujet; comment le dépasserais-je ? Et j'en tire qu'en tout mouvement de réflexion, si l'on n'est pas théologien d'abord, on laisse dormir l'enfant, ce qui fait que l'on sera théologien plus tard. Avec ses erreurs faire des vérités; tâtonner; ne point craindre de se tromper; se donner cette petite honte, qui est piquante, qui est tonique, qui est saine. Et il importe peu que l'on prête à rire aux techniciens comme aux logiciens, qui sont souvent le même homme. La grande affaire est de débrouiller ses propres idées, et non d'y superposer celles d'autrui. Des inventeurs comme Archimède, Galilée, Descartes, Leibniz, ont raisonné péniblement, gauchement. Le polytechnicien suit maintenant des chemins tout tracés. Cela trompe d'abord sur l'état réel des connaissances humaines, car les savants sont bien loin de la masse humaine. Mais cela trompe aussi sur ce qu'on peut trouver d'humanité réelle dans ces orgueilleux penseurs. Le polytechnicien offre souvent, avec un savoir de demi-dieu, des idées d'enfant en bas âge. Et il y a une grande et arrogante et violente partie de lui-même qui en est encore à l'âge du sorcier, comme leur politique et leur guerre le font voir assez et trop.

5 septembre 1929.

LA FURIE ENDORMIE

Nous admirions cette tête de Furie dormant, qui est pour désespérer le sculpteur. Les narines respirent, la bouche forme quelque rêve paisible, la paupière exprime ce bonheur de dormir où il se trouve un peu de volonté. « Pourquoi Furie ? dit quelqu'un; je n'aperçois ici nulle trace de colère, ni même de sévérité. » Je répondis : « Les anciens nommaient ces redoutables les bienfaisantes, les douces, les amies; mais c'était pour les apaiser. Toutefois il se peut que la réponse de ce beau visage porte plus loin que nos ruses. »

Il faut revenir et encore revenir aux grandes œuvres; elles finissent par tout dire. Cette bouche de dormeuse, presque enfantine, parla comme en Lucrèce parle la

nature des choses, toute neuve et jeune. « La fureur, dit cette bouche, est dans le coupable. Moi je suis la loi, et non pas même la loi qui punit. Je suis la loi qui accomplit le crime, je suis la même loi qui accomplit la vertu. Faire peur ? Pourquoi ? Je ne juge point; mais strictement je continue. Je conduis les faits accomplis; je les conduis selon la géométrie; c'est-à-dire qu'à regarder attentivement tu ne trouveras jamais dans mes mouvements la moindre trace d'humeur vengeresse. Le même ordre, la même connexion des choses qui font descendre les ruisseaux jusqu'à la mer, font aussi que la suite de tes actions répond au commencement. Si les collines sautaient comme des chèvres, si les choses n'avaient plus ni résistance, ni poids, ni équilibre, si le monde était un lieu de perpétuel miracle, c'est alors que tu aurais peur; et je te défie de supporter sans épouvante le surnaturel, même juste, même accomplissant tes désirs. C'est dans tes rêves à toi que mon visage grimace, quand tu crains la foudre cent fois méritée. Tu t'éveilles par la terreur même, et tu reconnais mon vrai visage, mon rassurant visage, qui ne blâme ni ne menace. Maintenant, comprends bien. Il n'arrive rien de ce que tu crains; mais ce qui arrive est pire, car c'est ton œuvre qui revient sur toi, par ces mêmes causes et par ces mêmes liaisons qui sont ta charte d'homme. Ce tyran, tu l'as trop loué d'être injuste quand c'était toi qui profitais. La force brutale, c'est toi qui l'as enivrée. Ces faux témoins et ces coupeurs de bourse se sont très bien formés à ton école. Et cette femme aussi, tu l'as trop persuadée. Tes paroles courent; tes actions courent. Ta propre loi te sera appliquée, non pas une loi étrangère; et quand les flèches te toucheront au point sensible, en ces punitions si bien ajustées qu'elles promettent encore plus qu'elles ne font, reconnais tes propres flèches, et que c'est toi qui l'as voulu. Pour moi, je dors. »

Les belles œuvres sont inépuisables. Il y avait encore quelque chose à comprendre dans ce sourire dormant. Nous vivons de ce flux de force qui passe sur nous. Fils de ce ciel et de cette terre, nous y sommes adaptés; mais c'est trop peu dire; nous n'avons pas eu à nous y adapter; nos organes, notre souffle, nos rythmes, nos marées, tout exprime cet univers, tout s'y accorde. Les malheureux sont des hommes qui oublient la nature des

choses, et ne voient que cette société où chacun accuse, où chacun juge, supposant toujours quelque liberté méchante en des actes qui souvent s'expliqueraient par la nécessité naturelle. Mais qui donc comprendra assez que ce qui est libre est toujours beau et bon ? Au contraire le passionné se fatigue à croire, et à se prouver à lui-même, que ce qui l'irrite est voulu et délibéré. Cependant la nature nous attend, et tous y courent; tous la cherchent vierge, en ces lieux extrêmes d'où la trace humaine est effacée, montagne ou mer. Et tous jouent avec bonheur quelque franc jeu, comme grimper, nager, pêcher, contre ces choses évidemment aveugles, qui n'ont rien promis, qui ne trahissent point, dangereuses certes, mais fidèles et pures. Et la seule contemplation de cet ordre inhumain déjà nous rassure, et nous rend à notre être. Paganisme, paysanne religion, qui ne survit pas seulement en ses belles images; en nos cœurs aussi.

10 septembre 1929.

L'ART DE VOULOIR

Deux jugements faux dans tous nos essais. Nous pensons d'abord que la chose est très facile; et, après un premier essai, nous jugeons qu'elle est impossible. Ceux qui ont fait tourner un diabolo, jeu oublié, savent ce que c'est qu'une tentative ridicule et sans aucune espérance. Que dire du violon, du piano, du latin, de l'anglais ?

Le spectacle de ceux qui sont déjà avancés fortifie d'abord notre courage, mais presque aussitôt le ruine par une comparaison qui écrase. C'est pourquoi la curiosité, le premier élan, l'ardeur de tout commencement ne promettent pas beaucoup aux yeux du maître; il sait trop que ces provisions seront promptement dévorées; il attend même que le désespoir et la maladresse soient en raison de la première ambition, car il faut que toutes ces choses d'entrée, bonnes et mauvaises, soient enterrées et oubliées; alors le travail commence. C'est pourquoi, si l'on travaille sans maître, les essais prennent fin juste au moment où le travail devrait commencer.

Le travail a des exigences étonnantes, et que l'on ne

comprend jamais assez. Il ne souffre point que l'esprit considère des fins lointaines; il veut toute l'attention. Le faucheur ne regarde pas au bout du champ.

L'école est un lieu admirable. J'aime que les bruits extérieurs n'y entrent point. J'aime ces murs nus. Je n'approuve point qu'on y accroche des choses à regarder, même belles, car il faut que l'attention soit ramenée au travail. Que l'enfant lise, ou qu'il écrive, ou qu'il calcule, cette action dénudée est son petit monde à lui, qui doit suffire. Et tout cet ennui, là autour, et ce vide sans profondeur, sont comme une leçon bien parlante; car il n'y a qu'une chose qui importe pour toi, petit garçon, c'est ce que tu fais. Si tu le fais bien ou mal, c'est ce que tu sauras tout à l'heure; mais fais ce que tu fais.

Cette simplicité monastique n'est jamais acceptée par ses vraies causes, quoique, dans le fait, on s'y trouve heureusement réduit. « O solitude, ô pauvreté ! » Tout homme est un poète qui se plaint. J'ai ouï conter, au sujet d'un enfant bien doué, que son maître de piano occupait une bonne partie du temps à lui parler des biographies, des écoles et des genres; ce qui prépare peut-être à parler passablement de Beethoven, mais nullement à jouer ses œuvres. Or, parler passablement n'est pas difficile; c'est jouer qui est difficile. Et enfin il n'y a de progrès, pour nul écolier au monde, ni en ce qu'il entend, ni en ce qu'il voit, mais seulement en ce qu'il fait.

Or, cette sévère méthode, qui raccourcit si bien les vues sur le monde, est justement ce qui y donne entrée. Car, à s'informer de tout, on ne sait jamais rien. On apprend la politique en transmettant des ordres et en copiant des dépêches, non autrement. J'irais jusqu'à dire qu'en tout travail, le désir de bien faire doit être usé d'abord; dont tout métier se charge, et le métier d'écolier comme les autres. Car le désir vise trop loin, et gâte l'action présente en y mêlant celle qui suivra. Si exercé que soit le pianiste, il aura toujours autant de déceptions que d'ambitions. Par quoi il est ramené à son travail, et lui confie tout. Ici commence toute grandeur.

Je veux expliquer par là que la patience consiste à se passer de preuves; et l'épreuve, en tout son sens, signifie cela. Ainsi le mot des impatients est-il toujours qu'ils ne retiennent rien, qu'ils ne font pas de progrès, que tout est difficile. Ce tour d'esprit n'est pas méprisable;

j'y vois du sérieux, une sévérité pour soi-même, une noble idée de la perfection; mais ce sont des vertus prématurées. Il faut surmonter cette timidité orgueilleuse. L'ambition se porte alors toute à des actions qui sont toujours à portée, comme de régler l'emploi du temps; et, par cette humble police de soi, l'esprit se trouve délivré sans qu'on s'en doute. Cet art de vouloir ne se perd plus; mais je ne vois pas qu'on puisse l'acquérir hors du collège; et les Tard-Instruits, comme dit Platon, ne l'ont jamais.

14 septembre 1929.

LA CORDE

Le long du chemin bordé de petits murs s'en vont les vaches blanches et noires; ces cornes, ornements parfaits, ne menacent point; un enfant conduit ces puissantes bêtes; telle est la paix des champs. Mais quelquefois on voit une vache folle, la queue tendue, le front mauvais, qui galope et cherche passage. Peur, piqûre de mouche, ou sauvagerie pure, on ne sait. L'esclavage n'a point altéré ces formes libres, et le monde n'a pas beaucoup changé depuis le temps où la vache était un gibier, comme le cerf. Une guerre d'esclaves dépend d'un réveil de muscles. Mais cela aussi est prévu, et le maître ne l'oublie jamais. On connaît bien la maigre, la leste, la méchante. Dans le moment qu'elle commence à paître, la tête basse, la bergère ou le gamin lie les deux jambes de devant par une corde qui passe au-dessus des cornes. Une corde, il n'est rien de plus simple; mais aucun animal ne sait faire une corde. Lien flottant, mais c'est toi-même, esclave, qui le tendras; tu t'enchaîneras toi-même, et le coup de corne te mettra à genoux. J'ai vu courir cette vache boiteuse, la queue raidie, toute colère; mais ridicule et ramenée à paître.

J'ai vu pire. Au temps de la guerre l'artillerie reçut des chevaux sauvages. Un certain cheval ruait à tout bruit, à tout contact. Mais on parvint à lier d'une corde un peu lâche chaque jambe de derrière à la jambe de devant; le cheval, à chaque fois qu'il ruait, était jeté rudement à genoux; ainsi il apprit la prudence. J'en vis un autre qui

se couchait dans le harnais; mais César ne voit pas ces choses. L'ordre de départ fut donné, les fouets claquèrent; hommes et bêtes, chacun fit son métier; il fut traîné et piétiné jusqu'à ce qu'il en eût assez, et cela ne tarda guère. Le désordre n'est pas de force; il ne peut. S'il est de force, c'est qu'il est ordre et obéissance. On peut changer de maître. C'est une vieille histoire. C'est l'histoire.

J'en vois plus d'un qui se lasse de paître et qui lance quelques coups de corne; cela ne fait qu'un boiteux de plus, honteux bientôt, sans que le maître y fasse seulement attention. Il y a de ces pardons sans regard, et l'on ne se pardonne point de les mériter. Mais qu'importe, si l'arrogant visage est ramené à paître?

L'homme ne pense point à la corde lâche; il ne la sent qu'autant qu'il tire lui-même dessus. Il a ses pieds de-ci de-là, et libres pour le bien, comme on dit; et sa femme, et ses enfants, et ses vieux parents, autres membres, autres pieds; et l'ordinaire de sa nourriture, corde lâche, mais qui s'enroule à plus d'un solide poteau; et des amis, cordes plus souples, bientôt tendues; et rien ne casse; d'où ce galop boiteux et tête basse. Qu'est-ce qu'un coup de corne ou deux, à côté de ces coups que l'on reçoit de soi-même, de ces nœuds que l'action même forme? Et c'est la loi aussi du cœur sensible qui ne peut rien oser qui ne le blesse. Ou bien ne rien aimer? Alors, pourquoi oser, et pour qui? Ce sont les tendres enfants et la faible femme qui supplient de ne rien tenter pour eux.

Qu'il n'y ait plus de guerre? Quoi de plus simple. Je sens mon pouvoir de refus; oui; je le sens, tant que je ne refuse rien. Mais refuse seulement une parole. Le lien d'opinion court; léger sur ta forte main; mais un peu plus loin il étrangle un de tes membres chéris; et c'est toi qui tires dessus. Nul ne s'occupe même de toi; tous comptent sur la corde; tu n'as à compter qu'avec toi-même; ta révolte est contre toi; tu te lasseras de tirer et de t'étrangler; on le sait. Si tu ne veux pas marcher, si tu te couches, le grand corps te traînera. Cela fera un peu de poussière, et un homme meurtri. On s'étonnera. On demandera : « Que vous est-il donc arrivé? Nul ne vous veut du mal. Quel emportement à vous nuire? Vous ne boitez et souffrez que de courir. Et bien sûr, les

opinions sont libres; et même l'opinion de vous jeter de trois mètres sur le rocher; mais elle ne vous mènera pas loin. Toujours amis, au surplus. » Telle est la paix des champs.

18 septembre 1929.

CRIMES PAR AMOUR

C'EST maintenant la saison des crimes par amour. On ne lit que cela dans les nouvelles. Beaucoup de causes ici s'entrecroisent. Outre que l'insomnie, en ces jours torrides, est naturelle, et conseille très mal, il faut compter que le soleil verse l'énergie, non seulement sur la terre nourrice, mais directement aussi sur les bêtes et les hommes. Il la faut distribuer. Ceux qui n'ont pas une moisson à faire sont des faucheurs redoutables. L'imagination nous trompe ici par une sorte de paresse qu'il faut nommer royale, parce qu'elle vient de ce que la nécessité extérieure nous pique moins; le soleil nous nourrit, nous habille et nous loge à peu de frais; aussi nous ajournons l'utile. Il n'en reste pas moins une différence de niveau entre l'homme et les alentours, et une pression croissante qui nous pousse du dedans au dehors.

Un maître d'escrime m'instruisit autrefois là-dessus, me faisant voir par l'expérience qu'on n'est jamais si léger et si vite que sous la sueur d'été. Tout s'accorde à cette idée. Le printemps conviendrait mieux pour les guerres et les révolutions, parce que l'été se trouve en réserve, et nous promet audace sur audace; mais ce n'est là qu'une vue de raison. Les décisions téméraires, qui sont comme des ruptures de digues, se font voir plutôt aux approches de la Canicule. Le quatorze juillet et le deux août sont des dates assez éloquentes. En ces passages, l'homme sent sa propre puissance, et se trouve disposé à changer soudainement ce qui lui déplaît. L'hiver est au contraire un refuge de patience et de ruse. Et j'ajoute, pour revenir à mon propos, que l'été est le temps des promenades, et que les amours y sont plus découvertes. Voilà donc l'homme parti en chasse, l'homme qui a oublié l'art d'être malheureux, en cette heureuse saison.

L'esprit, le pilote, a son coup de soleil aussi. Tous les sages ont remarqué que les passions sont d'autant plus vives que l'on suppose plus libre l'objet chéri et détesté auquel elles pensent. On ne hait point le voleur parce qu'on sait bien qu'il ne veut rien et qu'il ne peut rien. Il pousse fort, mais il est poussé. Comme un homme qui bouscule, lui-même bousculé, on l'excuse. Au contraire, de même que l'amour s'attache aux signes de la liberté, et les adore, de même il ne compte comme fautes que ce qui pouvait ne pas être fait. Une trahison est toujours supposée libre. On veut faire cet honneur à l'objet aimé d'être libre quand il aime; de même on fait cet honneur à l'ennemi d'avoir changé soudainement tout, et jusqu'à l'aspect et la saveur des choses invariables, par un décret de souverain. D'où le sentiment de l'offense, et cette fureur cuite et recuite, et d'autre part suspendue au plus haut, sur le bord du dénivellement et sur le point d'imminente chute. Cette menace que l'on sent en soi est irritante; il faut s'en délivrer. Heureux alors celui qui aura à faucher, à lier, à porter la gerbe au bout de la fourche.

L'esprit trouverait secours dans la saison même, s'il contemplait. Car la lumière d'été ne laisse guère d'ombres, et l'immense Nature apparaît aisément comme elle est, en ses tourbillons, en ses remous, en ses calmes, toujours faits de plusieurs tempêtes. L'homme se sent barque, et soulevé, puis précipité selon des plis liquides qui dépendent du vent, de la lune et du soleil. Cette vue devrait conduire à considérer les folles actions comme aussi imprévisibles et aussi irrésistibles que les caprices de l'eau sur la bordure océanique. Raison de ne pas haïr, et peut-être d'aimer; car il y a un amour secret et bien fort de ces choses balancées qui n'ont point égard à nous. Les êtres de même forme que nous ne seraient alors que tourbillons de quelque durée, fils du Soleil et messagers du monde. Poèmes purs, et objets de l'éternel poème. Mais la ruse du poète nous prend aussi par le dessous, offrant, au lieu de la chute à corps perdu, ses belles marches pour descendre, et la loi de mesure. La prose ne peut que conseiller.

28 septembre 1929.

LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE

A QUELQU'UN qui me demandait quelque ouvrage où les écoliers pussent apprendre à lire couramment, et qui fût au-dessus de la morale bêlante, je répondis : « Prenez donc les *Aventures de Télémaque.* » L'expérience fut faite, et en même temps j'examinai de plus près l'ouvrage si connu de Fénelon; tout considéré, je doute qu'on puisse faire mieux. Cette prose est saine, pure et familière, sans le serré et le trait de nos prosateurs, qui ne conviennent point à l'enfance. Des hommes, des temples, des marchés, des voyages, des tempêtes; de bons rois et des tyrans; des législateurs, des prêtres, des guerriers; toute la sagesse antique, tout ce monde méditerranéen d'où notre civilisation est sortie. Nulle trace du christianisme; le paganisme est là tout nu; c'est Minos qui punit les mauvais rois. Il ne manque rien à cette humanité; c'est bien notre image. Et ce n'est pas de petite importance, pour un esprit jeune, de contempler à distance de vue une religion passée, que nul ne sera tenté de croire vraie, et qui n'est qu'un vêtement de la morale universelle. Le jugement est alors contemplatif, et tout à fait délivré d'un genre de sérieux qui va au fanatisme.

Le catholicisme aussi sera beau à voir, et est déjà beau dès qu'on n'y croit plus; mais les enfants n'en sont point là. Il faut qu'ils aiment l'erreur humaine sans s'y prendre, et qu'ils en fassent poésie. Incrédulité pleine de grâce et légère à porter; la même que l'enfant apprend des contes; seulement les contes appartiennent sans doute à des âges plus anciens; la morale s'y trouve plus abstraite, et moins politique. Ce qui serait propre au paganisme, c'est cette religion de société et cette hiérarchie des dieux, qui, par une réaction inévitable, préparait la religion métaphysique et même le régime positif de nos pensées. Il est bon que l'homme ait traversé tous ces âges. Faites attention que nul ne peut juger le catholicisme comme moment s'il ne connaît le paganisme; et il est à craindre que l'écolier de notre temps soit privé de ces grandes vues qui, nous délivrant de nier, nous invitent à comprendre.

Quant aux idées proprement dites, vous en trouverez en ce modeste livre, d'aussi hardies et d'aussi neuves

que vous pouvez le désirer. Contre la guerre d'abord, « honte du genre humain », des discours forts; sur les causes de toute guerre, des analyses qui ne sont pas loin d'être parfaites; on y découvre le jeu des passions ambitieuses, qui essaient toujours de se cacher en invoquant les intérêts ou la nécessité. Ces développements sont d'aujourd'hui et de demain; le père, en revenant du champ ou de l'usine, les lira volontiers au livre du fils. Tournant les pages, et visitant lui aussi Salente régénérée, il retrouvera, en sa forme invariable, le rêve communiste auquel on revient toujours quand on a senti le joug de l'avarice et de l'ambition. Les Soviets ont partagé les champs justement comme Idoménée, conseillé par Mentor, l'a voulu faire. L'utopie passe sur ce petit monde d'agriculteurs et de marchands, et l'éclaire à la manière du soleil inaccessible. Que de vues sur les échanges, les marchés et les sources de la richesse publique ! Encore mieux peut-être sur les ministres, les favoris et les flatteurs. Ici l'art du confesseur s'ajoute à la science de l'humaniste; toutefois nulle trace d'un pédant de séminaire; une grâce adolescente est dans ce prélat. L'humanité en sa personne traverse le catholicisme comme elle a passé le paganisme. Fénelon est de ceux qui osent sans s'en douter; et peut-être son cœur mystique est allé au delà de Dieu. Mais dans ce livre il reste enfant, reprenant toutes ses pensées à leur enfance. Ce détour a conduit Voltaire, en ses contes, aussi loin qu'il pouvait aller. Il est clair à mes yeux que Voltaire, écrivant *Zadig*, avait souvenir des *Aventures de Télémaque*. Quelque liseur de documents voudrait-il en rechercher la preuve ? Ce serait une parure de plus au vieux livre scolaire; mais il n'en a pas besoin. Lisez-le seulement.

Septembre 1929.

DU MIRACLE

On me contait des histoires de Lourdes; notamment qu'un brave homme de prêtre, évidemment de bonne foi, se proposait d'exiger de tout malade un dossier complet, un examen radiographique, enfin une description aussi serrée que possible de la maladie avant le

miracle. Méthode que l'on jugeait imprudente. Qu'une guérison prompte, accélérée par un mouvement enthousiaste, soit prise pour miracle par une foule vociférante, cela sera toujours; et ceux qui veulent conduire les hommes d'après le jeu puissant de l'imagination feraient bien mieux de s'en tenir à cette touchante apparence, attendu que le miracle, considéré à la loupe, risque d'être toujours contestable. Sur le fond même, que dire ? Nous ne savons pas tout; sommes-nous jamais en position de nier ? Voilà ce que j'entendais, et autres propos.

Là-dessus, il me vint à l'esprit d'attaquer le problème en me servant d'un outil un peu plus robuste. Un miracle, me dit-on, est fort difficile à constater. Qu'est-ce que constater ? Voici un faiseur de tours très habile. La muscade était sous le gobelet; je la retrouve dans ma poche; je me défiais, je surveillais, j'ai même obtenu que le miracle fût recommencé. En vain. Toujours la muscade fond ici et se montre là. Je n'y comprends rien; mais enfin je constate; il le faut bien. Maintenant qu'est-ce que je constate ?

Quand une muscade passe d'un lieu dans un autre (et c'est cela que l'on veut me faire croire), comment est-ce que je constaterai qu'elle a réellement passé du gobelet dans une poche de gilet ? Il faudra que je puisse la suivre de position en position, soit que je perçoive le mouvement au ralenti, soit que je le saisisse par quelque procédé d'enregistrement, comme la photographie, soit que je la surprenne au passage par des traces ensuite soumises au grossissement. Mais le néant ne peut être constaté. Tant qu'elle passe sans laisser de trace, ni aucun genre d'effet appréciable sur le parcours, je ne puis pas constater qu'elle passe; au contraire je constate qu'elle ne passe pas. D'ailleurs je puis faire toutes les suppositions que je voudrai, deux muscades semblables, des doubles fonds, ou seulement l'extrême dextérité du faiseur de miracle, ou bien une attention insuffisante dans le spectateur. Mais aucune de ces suppositions ne me dispense de constater; tant que je n'arrive pas à vérifier, au moins par quelques indices perceptibles, une de ces suppositions, ou bien toutes ces suppositions ensemble, mes suppositions ne sont point des connaissances.

Je serre le miracle de près; c'est qu'il le faut. Avant que je croie, il faut que je sache à quoi je vais croire. Or,

si un miracle se laissait suivre de l'œil en quelque sorte, si je pouvais le ralentir, le grossir, le recommencer, le creuser, comme je fais d'une bille qui roule, d'un gaz que je prépare, d'une nourriture dont je suis les effets et les résidus, ce ne serait plus un miracle; ce serait un fait comme tous les faits; car il n'y a pas un seul fait réel que l'on connaisse parfaitement bien, par exemple éclipse, réaction chimique, digestion; mais il suffit qu'on soit sur le chemin.

Si au contraire vous définissez le miracle par cette condition qu'il y a un trou dans l'événement, une partie où la connaissance n'a pas les moyens d'entrer, enfin un néant d'objet, comment voulez-vous que je constate cela ? Il n'y a rien alors à constater dans ce qui est proprement miraculeux; on ne peut que croire, sans pouvoir dire même ce que l'on croit. Car que l'arsenic pénétrant dans les tissus en dose faible active la nutrition, on peut le constater; mais que la Vierge ait cicatrisé une plaie, on ne peut que le croire; et tant que l'on constate seulement bourgeonnement, défense contre l'infection, élimination, et choses de ce genre, on décrit seulement, dans le miracle, ce qui n'est pas miracle. Comme dans l'exemple des muscades, il ne peut y avoir miracle que par l'absence, sur le parcours, de quoi que ce soit qu'on puisse constater. Je constate qu'elle est ici, puis qu'elle est là; et pour le passage, je constate, s'il y a lieu, que je ne constate rien. Maintenant puis-je constater qu'il ne peut y avoir rien à constater ? Cela est absurde. L'impossibilité de constater n'est pas un fait alors, c'est une idée; je dirais plus simplement une supposition.

5 octobre 1929.

LE RESPECT

Les sociologues n'ont pas de peine à montrer que la hiérarchie héréditaire est comme naturelle aux sociétés, tant que les nécessités militaires ou économiques n'y sont pas bien pressantes. On appelle assez improprement Théocratie ce régime des castes, dans lequel chacun suit la condition de ses pères, prêtres s'ils sont prêtres, et potiers s'ils sont potiers. Il y aurait donc quelque chose de

naturel dans le respect; je n'entends pas le respect du respectable, ce qui irait de soi, mais le respect du respecté, respect qui accepte la hiérarchie et ne la juge point. J'aperçois aussitôt que tout pouvoir a des courtisans, et que le courtisan respecte naturellement le pouvoir, autant qu'il tient à sa propre espérance. Toutefois ces calculs conduiraient encore à une sorte d'hypocrisie : ces ressorts sont trop faibles, et le Machiavélisme n'est jamais qu'une vue de l'esprit réfléchissant. Je crois plutôt que la relation de respect se maintient et même se fortifie dès qu'elle est établie, par l'assurance de l'un et par la timidité de l'autre.

Timidité n'est pas crainte; c'est lorsqu'il n'y a réellement rien à craindre que l'assurance étonne et trouble. De même je crois que l'assurance n'arrive à la majesté que lorsqu'elle n'a d'autre soutien qu'elle-même. Un homme qui compte sur des gardes est toujours inquiet, et attentif à tout; il craint l'insolence. Et celui qui cherche à inspirer respect montre encore quelque chose de tendu. Un long respect, au contraire, et qui ne peut être discuté parce qu'on n'en voit point les raisons, donnera le vrai visage de l'assurance, qui ne s'imite point, qui ne se compose point, enfin qui est naturel. Ce genre de regard dépasse toute attente et coupe tout projet. De l'assurance de l'un résulte chez l'autre un doute et un arrêt. Ces changements d'attitude à l'intérieur du corps sont sensibles souvent par la rougeur du visage, qui fait voir que le sang est violemment pressé et refoulé vers les parties molles, par le raidissement imprévu de tous nos muscles. Maladie à proprement parler, qui occupe aussitôt l'esprit du timide, et qui le rend muet et sot; c'est la déroute d'un homme.

Remarquez que l'intelligence et la volonté rendent ce choc encore plus pénible, soit parce qu'on s'y attend moins, soit parce qu'on le remarque mieux. En ces faits si simples, et entièrement physiologiques, tient peut-être tout ce qu'il y a de religion dans ce monde humain. Car, de quelque façon que je m'arme contre le respect, je ne puis empêcher que la majesté, par sa seule présence, me vise réellement au cœur. Un tel effet est pris comme un signe et une preuve; et tout pouvoir serait donc mystérieux. Comment la cérémonie et l'exemple fortifient ces sentiments, et surtout dans le jeune âge, c'est ce qui est bien aisé à comprendre.

Admirez maintenant cette tranquillité si frappante des

familiers, des flatteurs, des laquais; ici l'on trouve une nature plus profonde et mieux établie. Ici le tissu social, et le pur instinct. Car le jeu des émotions est plein de malice; n'est puni que celui qui veut s'élever et braver. Celui qui accepte et qui ne prétend rien, enfin qui se tient, comme on dit, à sa place, se trouve aussitôt à l'aise; parce qu'il se lie, il est délié. Je n'ai point remarqué de bassesse, ni aucun genre de servitude, dans un garde-chasse parlant à son seigneur. L'un est établi dans son respect, comme l'autre dans sa majesté; ou, pour mieux dire, l'assurance est ici commune aux deux et en quelque façon échangée. Je crois qu'il faut faire grande attention à de tels sentiments, qui circulent encore partout dans nos mœurs, et qui opposent une si forte résistance à l'esprit de révolte. Quoique les abus de pouvoir qui en sont la suite déchaînent des maux énormes, cela ne remue jamais les esprits autant qu'on pourrait croire, parce que tout homme compte sa propre aisance et bonne humeur comme le premier des biens, et la timide et violente révolte, même juste et utile, comme une des maladies les plus douloureuses. Si l'on apprenait à résister sans s'irriter, la République commencerait d'être.

26 octobre 1929.

LA LOI DU SOMMEIL

Toutes nos actions sont réglées selon l'emportement, la fatigue, et la compensation. L'enfant s'éveille à courir et n'en court que mieux. Le disputeur s'échauffe à parler et le combattant à frapper. Le passionné s'irrite à penser, comme on se gratte. On observe ce tumulte croissant dans les assemblées. Mais la fatigue a enfin raison, si l'on peut dire, de ces mouvements explosifs; une sorte de sommeil engourdit et délie. C'est alors que les muscles qui ont le moins servi entrent en jeu à leur tour, et règlent nos mouvements et nos pensées selon la compensation.

C'est ainsi qu'un homme qui chanterait librement selon son corps trouve d'abord plaisir à grimper jusqu'aux cimes du son; on sent ce mouvement dans les querelles

comme dans les jeux; le chant aussi est d'abord prodigue; mais la machine du corps bientôt le ramène. La loi du sommeil, qu'Homère n'oublie jamais, ne se montre pas seulement par le grand rythme des jours et des nuits; il y a de courts sommeils qui viennent ombrer nos pensées et rabattre notre ton. Un roi d'opéra est fort attentif à chercher repos. Dans le plus haut de ses revendications, je devine qu'il aperçoit déjà le retour au grave, ce qui est une sorte d'oasis philosophique. Et, dans le moment où je vais me moquer de ce chanteur, qui fait le penseur, j'aperçois qu'il est l'image très fidèle en cela du vrai roi, lequel ne saurait se tenir toujours, ni même longtemps, à menacer ou à défier; car, tout compte fait, et quand il régnerait sur des milliers de lieues carrées, il n'a pourtant que son sac de peau; il est limité là. Quand il a épuisé les fibres de colère, il vibre naturellement selon la ruse ou selon la clémence. La puissance de ceux que Saint-Simon nomme les valets intérieurs, et qui passe toute prévision, vient sans doute de ce qu'ils agissent ordinairement contre une majesté fatiguée. Ils tirent les bottes; c'est le moment de la détente et du consentement.

Les renards d'assemblée sont des hommes qui dorment pendant que l'on dispute, et qui se trouvent encore assez frais quand les autres ne pensent plus qu'à ôter leurs bottes. Et les avoués, si bien décrits dans Balzac, n'apaisent pas d'abord les querelles; leur art est de ne point s'y jeter; cette indifférence est de métier; ils attendent le soir de la journée homérique; ils font le lit du héros; ils le couchent à la fin et le bercent.

Je ne sais pourquoi j'ai observé en entraîneur, et à la montre, la dernière crise de politique. En lisant seulement les communiqués, j'ai remarqué d'abord des mouvements réglés, de sages repos, un refus d'emportement, une sagesse enfin, prise de la course à pied. Et puis un peu de convulsion, et des marques d'impatience; quelque précipitation, un peu de fatigue surmontée; au moment où j'écris, c'est le couchant. Un homme qui aurait dormi pendant l'agitation serait le maître; c'est ainsi qu'à la fin d'une bataille, une troupe fraîche n'a qu'à se montrer. Cette manière de voir ne fait que ramener l'idée marxiste, d'immense portée, d'après laquelle le biologique, faim, soif, fatigue, règle tout finalement et toujours, et même

les sursauts idéalistes. Après la colère s'offre un autre régulateur, suite de la colère et qui est la fatigue. Comme le réformateur ne cesse de construire sur la colère, ainsi le conservateur construit sur la fatigue, bien assuré que tout se tassera et dormira. Là se trouve sans doute presque toute la sagesse politique qui consiste à attendre. De là vient toute la séduction du parti conservateur qui finit souvent par avoir raison. Toutefois cette idée, il faut la considérer à distance de vue, et non point s'y jeter. L'art de penser et de vouloir ressemble à l'art de naviguer; l'homme est moins fort que l'Océan, mais il arrive tout de même à traverser; il se sert d'une houle ou d'un courant, non pas tout à fait comme il voudrait; non pas tout à fait comme le courant et la houle le voudraient. Le corps humain a aussi ses régulières marées, sur lesquelles il faut bien que la pensée s'élève et redescende. Et certes, cela ne signifie pas qu'on ne puisse se gouverner par de petites variations suffisantes. C'est ainsi qu'on arrive à chanter au lieu de crier. Les beaux-arts sont peut-être le meilleur modèle de la volonté réelle; car tout dépend de l'inspiration; seulement il faut que l'inspiration soit gouvernée. On ne fait point de poème contre la nature; mais aussi la nature ne fait point de poème; et puisqu'il faut se tenir ferme entre deux folies, l'une, de croire que l'on peut tout, et l'autre de croire qu'on ne peut rien, les œuvres d'art seraient donc de bon conseil pour le vrai politique.

5 novembre 1929.

LA VRAIE GLOIRE

Quand on dit que tous les hommes poursuivent quelque plaisir, l'un de manger et boire, parce qu'il est ainsi fait, l'autre de s'enrichir, parce qu'il est ainsi fait, l'autre de se dévouer, parce qu'il est ainsi fait, on n'a rien dit encore, on n'éclaire point du tout l'homme. Car les plaisirs ne sont point en étalage, à prendre ou à laisser, comme des denrées. Par exemple le plaisir de lire n'est rien pour celui qui ne s'est pas exercé à lire; de même le plaisir de peindre, ou le plaisir de grimper en montagne. Chacun doit gagner son plaisir, et je dirais

plus, le tirer de lui-même à force de travail; et je ne vois point du tout d'exception à cette règle. Il est vrai qu'on envie ceux qu'on voit qui ont du plaisir, et qu'on les imite; mais ce mauvais départ est ce qui fait que l'on s'ennuie. L'ennui vient de ceci que l'on croit que le plaisir est en un certain lieu, et qu'on n'a qu'à le prendre. Mais c'est folie, évidemment, de se mettre à barbouiller afin d'avoir part au plaisir de peindre; et le plaisir de l'amateur, malgré l'apparence, suppose aussi un apprentissage; on pourrait bien dire que tout plaisir est la récompense du généreux; car il faut donner d'abord.

Au vrai les hommes se jettent dans l'action; ils y essaient leurs puissances; ils cherchent passage pour un génie qui est captif en eux et qui se remue. Autant qu'ils règnent sur leurs actions, ils y trouvent du plaisir; et il n'y a de peine qu'à sentir l'esclavage et l'impuissance. C'est pourquoi le bien-être ne résout rien. Un bien reçu n'intéresse pas. Le Gobseck de Balzac n'est pas un de ces avares imaginés qui entassent; c'est un homme qui exerce une puissance, et qui fait mouvoir les passions comme sur une scène. On s'étonne de voir qu'un avare ne jouit pas de son argent; c'est que l'argent n'est pas tant un moyen de jouissance qu'un moyen de puissance. L'amitié est une puissance, et l'amour aussi. Chacun sait bien à quel niveau l'on descend si l'on cherche seulement les plaisirs tout faits, sans la puissance qui les relève. Ainsi toute ambition mène fort loin.

On ne veut pas tenir puissance d'un hasard, ou d'une méprise; on veut un vrai et grand et libre pouvoir. Il se peut qu'un musicien ait pris d'abord comme fin d'être acclamé; mais ce n'est que vanité. Néron prétendait au rang d'artiste; mais l'idée seule que l'applaudissement était payé ou forcé annulait l'applaudissement. Chose étrange, et que tout le monde comprend très bien, on veut l'applaudissement libre; c'est dire qu'on veut le mériter. Suivez maintenant le musicien en son travail; ce qui compte pour lui, c'est le progrès qu'il sent et dont il est seul juge; c'est la victoire, même si le public ne la mesure pas bien, c'est le développement selon la loi intérieure. Et là-dessus l'ancêtre Aristote a dit quelque chose de bien profond, c'est que les plaisirs sont les signes des puissances. Ainsi c'est par le plaisir même, tout intime, et sans témoin que lui, que l'artiste juge qu'il s'est

dépassé lui-même. Alors, oui, l'applaudissement compte, parce qu'on le juge libre.

L'obéissance est une sorte d'applaudissement, et soumise aux mêmes règles. Car l'ambitieux veut être approuvé; l'ambitieux, d'un mouvement sûr, passe continuellement de vanité à orgueil et d'orgueil à modestie; il faut enfin qu'il se juge digne, et qu'il soit sévère pour lui-même; autrement, il faut dire adieu au plaisir; il faut mépriser les autres et soi, et s'étourdir d'apparences. La gloire est creuse si elle n'est que bruit. On loue mon courage. Que me fait cela, si je sais que j'ai couru comme une bête affolée ? Les hommes sont ainsi toujours rejetés au travail véritable, de soi à soi. Le moindre boxeur ici nous donne leçon; car il ne veut point vaincre un adversaire malade; il le veut fort et libre; c'est presque aimer. L'écrivain aussi veut un lecteur clairvoyant, sans faveur, sans légèreté, sans pitié. L'écrivain qui méprise, au contraire, est bien malheureux, car il se méprise. Il n'y a aucun plaisir par là; chercher le succès auprès d'un public que l'on croit ignorant ou sot, c'est descendre. Et il est vrai que l'intime plaisir est finalement le juge et le seul juge, et qu'ainsi le plaisir, ou la joie, ou le bonheur, comme on voudra le nommer, est le seul bien; seulement il n'est pas à prendre; il est à faire. Il est vraisemblable que le fond de toutes les utopies politiques soit de vouloir distribuer le plaisir comme on distribue l'eau.

16 novembre 1929.

CULTURE ET LANGAGE

Aucun homme ne pense jamais que sur les pensées d'un autre, et cette méthode est visible dans les plus profonds comme dans les plus ambitieux. Les premiers prennent ce qui leur est bon et poussent plus avant. Les autres rejettent beaucoup et quelquefois tout, par la méthode de réfutation propre aux avocats. Et cette polémique, dont on voit partout la marque dans nos manuels scolaires, est certainement mauvaise; car de quel droit prononcerait-on que même la métaphore d'un poète n'enferme pas une idée profonde ? Les œuvres sont

des faits humains; les grandes œuvres nous sont apportées, comme dit Comte, par un cortège d'admirateurs; cette sorte de rumeur, qui vient du passé, signifie certainement quelque chose. Si l'humanité jamais se montre, c'est bien alors qu'elle se montre, et il est de l'homme de s'y accorder, prononçant toujours que ce qui semble dépourvu de sens est seulement ce que nous ne savons pas comprendre. Préjugé commun; préjugé fort, et qui oriente déjà la culture.

Toutefois ce n'est encore que le pressentiment d'une idée plus cachée; car on peut former un préjugé plus étendu, et de plus grande portée, concernant la langue, qui est l'œuvre de tous. Il est maintenant familier à presque tous qu'un organisme vivant a pu se perfectionner peu à peu par l'élimination de ce qui est nuisible ou inutile; d'où viendrait cette harmonie tant admirée entre l'oiseau et l'air. Par une élaboration du même genre, nous voyons que le bateau et la voile, comme le moulin, comme la faulx et la serpette, et la pelle du terrassier, ont pris, sans aucun inventeur et sans aucun calcul, la forme, les dimensions et la courbure convenables, par la simple élimination des mauvais modèles. La langue est aussi comme un outil, et qui, sans doute, répond aux besoins. On peut donc parier que tout mot d'usage correspond à une idée; et un tableau correct des mots qui ont entre eux relation de voisinage dans ce qui est dit communément, donnerait un sommaire des idées humaines concernant chaque question. Respect, estime, admiration, vénération, voilà une série de mots qui détermine souverainement une certaine région de l'âme et qui règne même sur l'observation de soi. Remarquez qu'à cette série le mot adoration veut être joint; il faut même qu'on lui trouve une certaine place d'après les affinités; et les affinités se reconnaissent aux manières de dire, selon qu'elles sonnent humainement. On ne dit pas indifféremment mémoire ou souvenir, coutume ou habitude. Et ce n'est pas un petit honneur aux Stoïciens d'avoir donné un adjectif à notre langue, honneur qu'ils partagent avec Platon. Considérée dans la langue, la pensée humaine est une donnée de l'expérience, et il n'est pas vraisemblable qu'il subsiste plus de graves erreurs dans la structure d'une langue naturelle que dans la forme d'un bateau de pêcheur ou d'un poisson.

A regarder seulement, comme Comte nous y invite, le double sens du mot cœur, on est conduit à des relations de première importance. Car ce même mot, qui désigne aussi bien la fatalité des passions que le plus haut courage, nous détourne de séparer les affections naturelles de tout vouloir et de tout serment. D'un autre côté, et par le sens le plus grossier de ce même mot, la physiologie est rappelée, et avec une précision telle qu'il n'est plus possible de confondre les entraînements du cœur avec les besoins. Ainsi celui qui parle selon l'usage pense toujours plus qu'il ne croit; et toute la force d'un penseur est terminée, peut-être, à savoir ce qu'il dit. Autre exemple, la forte expression populaire : « ne pas savoir ce qu'on dit », nous ramène à cette même idée. Le poète joue continuellement ce jeu, d'après lequel ce qui sonne selon l'usage, et je dirais presque selon le gosier, doit toujours dire quelque chose de neuf. Et le poète gagne souvent. En tous, les plus fortes pensées sont de rencontre, et belles avant d'être vraies. Ce n'est point miracle. C'est se fier à l'humain discours; c'est vraiment penser en compagnie.

Novembre 1929.

LE CALVAIRE

Un canon est un puissant signe, certes; force rassemblée et dirigée; et le coup de canon est un cri émouvant, par quoi les peuples sont ramenés aussitôt sur leurs positions inférieures, d'esclavage et de puissance. César est jovial; il sait ce qu'on peut faire avec mille hommes. Vous l'avez vu aimé et acclamé; vous le verrez encore. Mais il faut penser que cet amour est bien méprisant, puisque la croix est toujours dressée au carrefour. Cet autre signe est d'esprit; il dessine ses quatre angles droits que la nature ne fait jamais. Merveilleuse fortune d'un signe, puisqu'à cette universelle géométrie l'on a pendu le cadavre d'un supplicié, dont le crime est illustre entre tous; il a méprisé César. La bonne femme se prosterne devant cet emblème séditieux. Pense-t-elle mépris et sédition ? On ne peut le dire. Elle ne sait le dire. Mais elle se trouve disposée selon le signe qui ouvre les bras. Le signe est le plus fort.

Signe d'opinion. La force gouverne. Comte aimait à donner cette formule comme un exemple d'axiome. Que Bonaparte mitraille la foule ou que des agents bien rangés barrent la rue, l'axiome joue. Il n'y aurait qu'à bien comprendre cela, et toute la politique serait dite. Jugée. Par elle-même jugée; mais elle n'ose point. Elle cherche du mérite au poids de deux kilos, qui vient d'enlever si brillamment le poids d'une livre. Droit et gloire aux deux kilos ! Mais on en rit. A ce point de discernement, le vainqueur méprise les autres et soi. Tout s'éclaire dans une vie violente. Nous avons vu la force par son essence même humiliée, et refusant l'hommage. Tous ces hommes venaient adorer leur propre force; mais ils n'y ont point trouvé de centre; car un kilo se compose de grammes. Deux hommes sont plus forts qu'un, et la défaite plane avec la victoire; il n'y a que les sots pour dire, d'après ce témoin à double face : « Maintenant nous serons toujours vainqueurs. » César ne dit rien.

Le calvaire, cependant, dit quelque chose. Il faut bien que ce quelque chose soit la pensée intime et familière de tous; car tous élèvent ce signe. Je vois des évêques qui sourient à la force; j'ai vu des aumôniers qui bassement imitaient le jovial César. Mais enfin ils portent au-devant d'eux la croix. Ce signe est plus fort qu'eux. Honneur au supplicié. Honneur à celui qui fut seul contre beaucoup. Honneur au jugement invincible, au jugement tout nu. Voilà ce qu'ils disent, ces princes de force, d'intrigue et de persécution. Et, bien mieux, voilà ce qu'ils pensent. Quatre angles égaux, et le juste sur ces angles cloué. Et toute la force, en cet Occident plein d'armées et roi de toute la terre, n'a seulement pas pensé à effacer le scandaleux signe. Elle n'oserait pas.

Il y a d'étranges remous autour de ce grand signe. Les princes de force l'élèvent bien haut, témoignant contre eux-mêmes. Et les héros de justice le traînent bien bas, témoignant contre eux-mêmes. Qu'importe ! Lorsque Jean Valjean, dans le livre depuis un siècle le plus lu, dit en regardant la croix : « Voilà le grand martyr », tous comprennent. Sans aucune parole, tous comprennent. Comprennent quoi ? Le signe sans paroles, le poteau indicateur qui n'indique rien, qui arrête tout net nos pensées conquérantes. Voilà ce que l'homme dit à l'homme; il n'y a point de doute là-dessus. Tout est dit,

et nous n'avons qu'à développer. Qui a développé ? Le Christ fut trahi tout de suite; trois fois trahi. Quelle légende ! Observez tous les porte-croix; aucun d'eux ne voit le signe qu'il porte. C'est aux autres que leur conscience parle. L'apôtre ne cesse de trahir. Mais le signe est fidèle.

Étonnant génie qui n'est de personne. L'art a tracé partout sur la terre ses grandes écritures, qui ne trompent point. Tout est dessiné et jugé. L'arc orgueilleux aspire le monde, et le rejette à lui-même; c'est une porte qui ne mène nulle part. Le même vide des forces, des deux côtés. César passe. Il n'est pas de poème qui dise tant sur le triomphe. La croix, cette autre écriture, signifie plus sur l'autre ordre que ce que nos discours développeront jamais. L'esprit de Socrate, égal en tous, en tous reconnu; le juste en croix, par sa justice même. Platon, en sa *République,* avait dressé l'image en paroles; mais pouvait-il savoir qu'elle s'élèverait aux carrefours ? Signe parfait. Dieu suffisant et véritable.

3 décembre 1929.

LA MODESTIE

L'HUMILIÉ est le même homme que l'orgueilleux; cet homme est bridé et étranglé. La modestie au contraire est une force nue et prompte; c'est le beau moment de l'homme; et j'aime à la définir par un état des muscles; oui, un état aisé et délié. Comme le maître d'escrime enseigne aux apprentis, qui ne le croient point, que le vrai moyen de frapper vite n'est pas de se tendre, mais au contraire de se détendre; comme le maître de violon enseigne à l'apprenti, qui ne le croit point, que la main ne doit point serrer l'archet, si l'on veut conduire, étendre, élargir le son; ainsi je veux enseigner à l'apprenti de n'importe quel savoir qu'il ne doit point se raidir ni s'étrangler par les signes de l'attention et du désir. Il ne me croira point; et le maître de savoir non plus ne me croira point, lui qui serre la gorge, élève la voix, et bientôt crie dès qu'il veut former une idée.

C'est que ce n'est pas une petite science, ni facile que de savoir vouloir; et presque tous commencent par

serrer les dents, comme le chien. Ce n'eſt point qu'ils aient une adoration passionnée d'eux-mêmes, ou une jalousie, ou une féroce ambition; ils le croient peut-être, et je pourrais le croire aussi de moi-même lorsque je suis entraîné à la colère. Mais ce n'eſt point par là que je dois me considérer, ni me juger, ni me redresser. Au contraire, c'eſt par gymnaſtique et musique, comme voulait Platon, que je me dois assouplir; et cela me détourne des amères pensées, qui sont toutes filles d'attention étranglée.

Je veux nommer attention déliée cette simple, libre et puissante modeſtie que l'on remarque dans les bons écoliers. Aussi mon avertissement n'eſt point : « Faites attention; regardez-moi; serrez les poings et mordez-vous les lèvres », mais au contraire : « Ne prétendez point; laissez mûrir; nous avons le temps; sourions; ne courons point. L'idée s'enfuit ? Elle reviendra, et nous la verrons alors au visage. » Et si j'étais maître de chant, je n'aurais même pas ce discours à faire; je n'aurais qu'à écouter; car la moindre envie de plaire fait une écorchure sur le son. Voilà par où j'ai compris pourquoi Platon prend la musique comme une gymnaſtique plus subtile et plus puissante.

La politesse eſt aussi un repos et une assurance sur ce que l'on doit dire et faire, qui exclut la timidité et la maladresse. Seulement la politesse ne vise à rien; l'invention eſt proprement son ennemie; au lieu que la modeſtie vise fort loin. Chacun a pu remarquer que la politesse détourne de penser; non par la crainte des pensées mêmes, mais plutôt par la crainte de l'agitation laide et sotte qui eſt l'effet ordinaire des controverses. C'eſt seulement faute de modeſtie que la politesse va aux lieux communs. Ils disent qu'ils craignent les idées neuves et hardies; mais je crois qu'ils craignent les passions et la mauvaise tenue; non du peuple, mais d'eux-mêmes. Ils ne savent pas comment s'y prendre pour penser. Ainsi ils aiment mieux risquer de perdre dans une guerre tous leurs enfants mâles, mal lointain, que se jeter dans les chemins inconnus de la paix, mal prochain. La paix fait guerre, parce que la paix eſt neuve.

La modeſtie a donc raison de viser loin; elle peut encore plus qu'elle ne croit. Ce sentiment juſte ouvre aussitôt des perſpectives sans fin, qui éveillent quelque chose de plus fort que l'espérance. Il suffit d'oublier un

moment ce malheureux Moi, qui toujours mâche l'humiliation; et c'est en déliant les muscles qu'on y arrive. Ainsi est assis le bon écolier à son banc, moins soucieux du vrai, du bien et du beau que de ses cahiers et de sa plume; l'air distrait et peut-être même négligent; peu soucieux de s'affirmer, de régner, d'imposer sa propre loi aux choses et aux gens; mais l'esprit aussi vif qu'un jeune chat. Il ira loin, s'il garde la modestie.

5 décembre 1929.

PENSER ET CROIRE

On parle d'instruction, de réflexion, de culture; on annonce que cela changera tout; on remarque que cela ne change rien. En réalité, il s'exerce une pression continue et fort habilement dirigée contre l'esprit. Il y a une manière d'enseigner, que ce soit science, ou langues, ou histoire, qui va obstinément contre l'esprit. L'ancien apprentissage, qui n'est qu'esclavage, revient partout, sous les dehors du savoir technique. En bref, je dis que l'esprit n'a rien fait encore; mais c'est qu'il n'est pas éveillé encore. Nous vénérons un entassement d'énormes pierres, et les vrais croyants apportent chaque jour une pierre de plus. Tel est le tombeau de Descartes.

Il faudrait oser; on n'ose point. Mais sait-on bien ? La doctrine du libre jugement est profondément enterrée. Je ne vois guère que des croyants. Ils ont bien ce scrupule, de ne croire que ce qui est vrai. Mais ce que l'on croit n'est jamais vrai. La pensée s'éveille un peu, tâtonne un peu et tombe dans l'être; soudain, elle est chose et traitée comme chose. Imaginez un écolier qui cherche une solution, que ce soit un nombre, ou une construction géométrique, ou la traduction d'un vers latin ou d'un vers anglais. Il la cherche, et c'est un malaise et un petit supplice de chercher. S'il la lit du coin de l'œil pardessus l'épaule de son voisin, il s'y jette, il est sauvé; enfin il pense. S'il la lit sur son propre papier, ou dans son propre discours intérieur, il s'y jette encore; il appelle cela sa pensée. Il a gagné, tout est dit. Je le compare à un homme qui creuse, et qui ne sait point se

garder, ni sauter en arrière; il laisse son outil sous le bloc, peut-être sa main, peut-être lui-même tout. Les preuves sont comme des pièges, un homme instruit est un homme en cage; chaque connaissance ajoute un barreau. La règle de trois emprisonne le petit bonhomme, et le système emprisonne le grand homme. A la Bastille aussi, il y avait des prisons bien meublées, et des cachots vulgaires pour le menu peuple.

De quoi s'agit-il donc? Il faut le dire. Il s'agit de l'esprit de Socrate, de l'esprit de Montaigne, de l'esprit de Descartes. Il s'agit d'une certaine manière de croire, et même le vrai, qui laisse l'esprit tout libre et tout neuf. Descartes, à des moments admirables, pèse sa propre physique, y reconnaît des suppositions, dit-il, assurément fausses, et d'autres assurément douteuses. C'est cette manière d'être assuré qui sauve l'esprit. Une belle proposition de mathématiques est vraie selon l'esprit, par l'ordre et l'enchaînement des notions; mais, au regard de l'objet, elle n'est qu'une raisonnable préparation à penser. Le chimiste invente des atomes, et puis les décompose en atomes plus petits qui gravitent comme des planètes autour de quelque soleil; belle machine pour penser plus avant; belle construction; idée. Mais s'il croit que c'est une chose, que c'est vrai, que l'objet est ainsi, il n'y a plus de penseur.

Où vais-je? Il n'y a qu'un objet qui est l'homme en société et dans le monde. Et chacun, depuis des siècles, a pris le parti de croire avant de savoir. Or, ce croire fanatique est la source de tous les maux humains; car on ne mesure point le croire, on s'y jette, on s'y enferme, et jusqu'à ce point extrême de folie où l'on enseigne qu'il est bon de croire aveuglément. C'est toujours religion; et religion, par le poids même, descend à superstition. Suivez les démarches d'un partisan; même des cris, même une bousculade heureuse lui font effet de preuves. La puissance revient, comme règle de l'esprit; et, selon la loi de puissance, elle revient toute. Tel est l'esprit de guerre et de domination qui n'est pas seulement dans le despote, mais dans l'esclave aussi. Il y a des choses prouvées; c'est entendu; on n'y pense plus; et voilà la pensée. Or, regardez bien, je dis que le contenu n'importe guère, et que la manière de croire gâte tout. D'autant que le despote raisonnable n'est pas longtemps raison-

nable. Il faut donc que les hommes prennent le parti de juger, de penser, de douter. Obéir, il le faut bien; mais rien n'est plus simple et rien n'est plus sain, si seulement on refuse de croire, si seulement l'esprit se garde. Et vous verriez, sous ces regards attentifs et libres, forts du vrai savoir, vous verriez comme le despote serait promptement un bon petit roi.

14 décembre 1929.

MARXISME

Il n'y a que les Marxistes aujourd'hui qui aient des idées. J'entends par idée l'idée de l'idée, car pour l'idée immédiate, chacun la forme au bout de ses doigts. Et l'idée de l'idée, c'est que chacun pense selon ce qu'il fait. L'idée qu'un policier forme concernant l'art de persuader lui vient de cette étrange matière qu'il sait faire parler. Un banquier pense autrement; un prêtre autrement. Je sais que le ministre pense son pouvoir, et l'avare aussi, mais autrement, sur d'autres objets. J'observais hier une équipe de poseurs de rails; ce grand et lourd objet impose d'exactes pensées; l'accord des mouvements importe autant à chacun que l'air qu'il respire. Le chef d'équipe, dont l'appel mordant va retentir jusque sous les chênes de l'antique forêt, fait une autre chanson que l'appel du paysan. L'obéissance aussi est autre. Supposer que les idées du paysan et de l'ouvrier n'obéissent point premièrement à cette musique rythmée et modulée selon le travail, c'est penser selon les livres. Et il est vrai aussi que celui qui pense selon les livres est un genre de diplomate qui a sa manière propre d'objecter et de concilier, parmi ses muets compagnons.

Imaginez un tisserand de lin, qui en est encore, par la fragilité des fils, à l'ancien métier, dans sa cave voûtée. La famille se trouve rassemblée, chacun travaillant autour du métier, et selon ses moyens, jusqu'aux petites mains qui rattachent le fil rompu. L'ancien apprentissage revit, l'ancien respect aussi, et l'ancien culte. Inventez quelque machine mieux réglée qui permette le tissage à la vapeur des plus fines toiles de lin; voici la famille dispersée, les maisons serrées autour de l'usine, les loge-

ments sans air et sans jardins. Voici une autre discipline, d'autres pensées. La famille paysanne gardera les anciens dieux, qui sont et seront toujours les ancêtres; autre religion encore, autre politique. Un champ de blé ne se laisse point faire comme une toile; un champ de blé enseigne un autre genre de patience, une autre économie. Et chacun juge de la chose publique comme de sa propre maison.

L'idée prolétarienne, si j'en crois les discours, je la manque; mais si je serre de près le métier, je la trouve. Elle n'est pas cachée. C'est une idée que le paysan n'aura jamais, à savoir que, ce qui ne va pas comme il faudrait, il faut y mettre les mains, et sur l'heure le changer. Mais on ne peut changer le blé sur l'heure, ni changer le nuage et le vent. Ces hommes qui portent un rail et le posent tous ensemble, leur destin dépend d'eux; ils se font une certaine idée du chef; non point du chef faible, irrésolu, conciliant, prolixe. La dictature du prolétariat est assez bien définie par ces brefs commandements. L'autorité que l'homme prend sur le cheval est tout à fait d'autre nature; on y trouve une part de menace et de brutalité, jointe à une amitié d'étrange espèce; ainsi l'officier de cavalerie est lui-même un produit de la nature et des travaux; je devine déjà le discours qu'il se fait à lui-même en lisant son journal; je sais quel journal. L'automobile et l'avion commanderont une autre politique. Et l'usine d'avions elle-même nourrira, c'est le mot propre, en l'ouvrier d'avions, une autre idée de progrès et d'autres besoins qu'en l'ouvrier qui fait des couteaux ou des casseroles.

Et le Marxiste lui-même, je l'explique par sa propre idée. Car, tant qu'il est spectateur, il pense selon le discours, et selon le genre de puissance qu'il exerce par le discours. Mais dès qu'il est gouvernant, il pense pouvoir, police, armée. Il a son rail aussi à porter; il pense selon le cri bref, oui; mais comme le rail fait voir aussi des opinions, le cri change et l'idée change, et beaucoup plus vite qu'on n'oserait croire. L'idée fait la révolution. Mais il reste un chapitre à écrire, comment la révolution comme métier change à son tour l'idée; car il y a une manière de prendre l'homme et de le manier, comme de prendre et de manier un rail, mais tout à fait autre.

21 décembre 1929.

LE CHANT DE NOËL

Les images de Noël sont étonnantes, et même, à bien regarder, subversives. Cet enfant dans la crèche, entre le bœuf et l'âne, et ces rois mages adorant, cela ne signifie pas que les pouvoirs vaillent un seul grain de respect. Il y a lèse-majesté dans ce vieux mythe; et j'admire comment la pensée populaire tient ferme depuis tant de siècles. Par la vertu de chansons invincibles, et qui rendent un son inimitable, tous les hommes sur la terre, et non pas seulement ceux qui vivent d'obéir et de travailler, célèbrent maintenant une destinée misérable, relevée par la pensée, mais achevée par le bourreau. Toute la force des Césars, passée, présente et à venir, est ici publiquement déshonorée. Mauvais moment pour le chambellan, s'il se mêle de penser; mais il s'en prive; il est sot par privilège.

Supposons qu'il pense. Il voudra se tirer d'affaire en expliquant que c'est le vrai Dieu qui est représenté entre le bœuf et l'âne. Mais, en prenant tout à la lettre, il faut encore dire pourquoi Dieu a pris la forme d'un pauvre, d'un faible, d'un supplicié. De quelque façon qu'on l'entende, cela ne nous pousse toujours pas à faire cortège aux rois de guerre et de police. Que l'on croie ou non à la manière du charbonnier, cela ne fait pas grande différence. Car, dès que l'on n'a pas juré de rester stupide devant ces grandes fresques de la légende, il faut bien enfin se dire au moins à soi-même ce qu'elles signifient. Religion c'est jugement, et jugement des valeurs. Parmi les hautes valeurs, j'aperçois le travail, l'entr'aide, le pardon, l'esprit de paix; la force est loin derrière, et même sans valeur aucune. Qu'est-ce que cela peut prouver au monde, dans l'ordre des valeurs, si vous êtes trois contre deux? Là-dessus il n'y a point de querelle. Les prétendues querelles de religion sont d'habiles moyens pour masquer l'accord de religion.

Il y a même un accord d'irréligion, qui revient à honorer la force. Intriguer, s'enrichir, gouverner, réussir, c'est toujours force. Et l'on s'enivre de force. L'esprit même peut être pris comme la force des forces, et le suprême moyen de régner. Source, alors, d'inégalité et

d'injustice; ce qui devrait instruire s'emploie à tromper. Je pense plus vite, donc je frappe plus vite. Platon, décrivant l'homme tyrannique, sait bien dire que la pensée y est en prison, et fabrique alors des opinions utiles au pouvoir. En cette situation, plus l'esprit est esprit et plus l'esprit est humilié. La pire impiété est celle qui le brandit comme une arme. Au contraire, si l'on pense comme on doit, c'est à l'autre qu'il faut donner cette arme. L'esprit cherche l'égal et veut l'égal. L'esprit n'a d'autre espoir que de rendre son semblable aussi puissant à persuader que lui-même. C'est ce que l'on appelle enseigner. Honneur à cette puissance qui refuse force. Noël ! Noël !

La force gouverne. Cette formule est une sorte d'axiome. Même quand on refuserait de penser comme évidente cette loi de fer, il faut toujours qu'on l'éprouve. L'ordre suppose un effet assuré des forces, et cette police nous mène fort loin. Il faut des pouvoirs, et cette vie compliquée, ce rassemblement des hommes, ces travaux distincts et liés, ce jeu des échanges, et enfin la paix elle-même, tout cela veut obéissance, et même prompte obéissance. D'où il arrive que les chefs sont bientôt bénis et célébrés. Les cortèges de force, précédés de ces tambours, qui imitent et redoublent le bruit des pas, nous prennent à l'estomac, et nous inspirent une sorte de vénération animale. C'est l'autre fête, celle-là, la fête de force. Je sens ma propre force, multipliée par tous ces alliés que je me vois, par ces rangs, par ce mouvement réglé auquel je participe. Me voilà chasseur à pied, et ce n'est pas d'hier que le bataillon s'acclame en son chef. D'autant que tout est mêlé, et que la religion soutient l'idolâtrie; car le pouvoir de force se glorifie de ces vertus de patience, de tempérance, de résignation sur lesquelles il s'élève. Et l'homme du rang, qui se sent meilleur à son rang, fait naturellement honneur au chef de ces vertus qui portent l'ordre terrible. De tout cela, il faut que nous soyons dupes un peu, et toujours trop. Soyez d'un cortège, quel qu'il soit, et vous éprouverez en vous-même la puissance humaine, celle qui dit dans son secret : « Qu'importe qu'ils me haïssent, pourvu qu'ils me craignent. » Contre quoi suffit cette universelle pensée et cet irrésistible chant : Noël ! Noël !

25 décembre 1929.

L'ART ET LES DIEUX

A QUEL point le spectateur se sent désarmé devant la Joconde, ou devant n'importe quel puissant portrait, on peut à peine le dire. Désarmé, j'entends sans aucune puissance, et même sans idée. Sans puissance, en présence d'un visage humain, cela est neuf et incroyable, car la seule attention inquiète le vivant, l'arme, le dispose, change les plis, les ombres, les lumières. Il n'est point d'œil qui soit indifférent à l'œil. Et c'est un tyran surhumain, que celui qui ne s'aperçoit même point de ceci, qu'on le brave. Non seulement sans puissance, mais sans idée; car on ne peut ici deviner; on constate seulement en soi-même un intérêt puissant, une sorte de fureur d'interroger, et avec cela une sorte de bonheur. Mais quel bonheur et pourquoi, c'est ce qu'on ne saurait dire; et non plus ce que signifie ce visage si expressif. Il semble que tout y étant rassemblé, rien n'y peut être démêlé. C'est pourquoi on surprend souvent le contemplateur immobile; bien mieux, on est réduit soi-même à l'immobile et au silence, quelque défiant que l'on soit. Je lisais hier qu'il y a des hommes qui haïssent la Joconde; et je le crois bien, mais haïr et aimer sont ici des mots impropres; dans les deux cas l'on se sent dominé ou possédé; on y consent ou bien l'on se défend; c'est toujours reconnaître une puissance inexplicable. Supposez maintenant un homme naïf, et tout à fait ignorant du jeu des passions; il priera.

Toutes les images de l'art furent sans doute des dieux; et il n'y eut peut-être jamais d'autres dieux que les images; je ne dis pas les images belles, je dirais plutôt les images puissantes. Chacun retrouvera ici l'ancien mot de magie, exprimant ainsi un étrange mélange d'amour, de peur, et de respect, que même l'on aime à éprouver. Si l'on tient compte de la contagion, qui, dans une foule, grandit si aisément toutes les émotions jusqu'à la folie, peut-être tient-on par les racines le sentiment religieux lui-même. Au reste, dans un temple, et par le génie de l'architecte, on se sent aussi comme vêtu de respect, et littéralement saisi au corps, par l'empire que prend aussitôt l'édifice sur les mouvements de l'homme. Ainsi, dès qu'il y eut des temples et des images, il y eut des dieux et un culte.

Comme il ne faut jamais supposer que le prêtre enseigne sans croire, aussi je n'excepte pas l'artiſte, je ne le retranche pas du groupe adorant. Si l'artiſte savait comment il a peint, s'il avait fait exactement ce qu'il voulait comme il voulait, il ne serait pas artiſte. Le poète, comme je lui récitais quelque partie purement inspirée, me dit : « Ce trait m'étonne toujours quand je le lis. » C'eſt peut-être encore plus juſte à dire du peintre, car il ne juge jamais du coup de pinceau qu'après qu'il a posé la touche de couleur; aussi ce regard qu'il a peint par recherches, préparations, tâtonnements, trouvailles, l'étonne autant qu'il m'étonne. Même l'architecte n'a pas pu prévoir tous les heureux entrecoupements, les volumes d'air rendus sensibles, enfin tous les effets de l'œuvre réelle; elle le dépasse. Il y eſt donc le premier pris. Je conçois une sorte d'épouvante dans l'artiſte des anciens temps, qui, par rencontre, vient d'achever bien au delà de son but les traits d'un dieu effrayant. C'eſt la peinture qui, par-dessus tous les arts, eſt myſtique, et je le crois bien. Car le visage humain paré de ses couleurs et de son vivant regard eſt ce qui nous émeut le plus au monde. Seulement, s'il eſt vivant, et s'il nous eſt familier, nous arrivons à le surmonter. La majeſté de Louis XIV était maniable et gouvernable à ses valets. Mais contre le portrait imperturbable, je ne vois que le raisonnement théologique, qui eſt un essai de revanche et presque le commencement de l'impiété.

15 janvier 1930.

LA RELIGION DE L'ORDRE

L'ORDRE enferme par lui-même une espèce de religion, et peut-être toute la religion. Le langage ici nous enseigne, par une richesse de sens qui n'a point d'égale. On dit ordre pour dire commandement; ordre et désordre, en leur opposition, ont un sens bien clair; on dit mot d'ordre, ce qui désigne une sorte de pensée qui nie la pensée; les ordres religieux referment le cercle, en rassemblant tous ces sens en une procession ou un cortège, qui n'a d'autre fin que lui-même. L'ordre se termine à soi et vaut par soi. Qu'eſt-ce qu'un régiment qui défile ?

C'est un ordre qui se prouve d'abord lui-même. Rien ne commande mieux qu'un tambour; et qu'est-ce qu'un tambour, sinon ce qui grossit le bruit des pieds ? Mais quel pied commande ? Tous les pieds règlent chacun, et chacun tous. Marcher au pas est la raison de marcher au pas. C'est un plaisir et c'est même un besoin; le semblable imite le semblable, par cela seul qu'il le voit faire. L'homme qui voit l'oiseau ou le cheval tente par cela même d'imiter le vol de l'oiseau ou le galop du cheval. Il n'y parvient pas. Mais si c'est un homme qu'il voit, il emboîte le pas.

Il s'ajoute à cela que l'imitation est un moyen d'apprendre et de se sauver. A la guerre, dès qu'un homme plongeait, tous plongeaient, je veux dire se jetaient contre terre, de ce mouvement merveilleusement prompt, et que l'on apprend si vite. Mais la profonde raison d'imiter et le plaisir d'imiter dérivent de la ressemblance. Les fêtes et les cérémonies sont des jeux d'imitation qui n'ont point d'autre fin que de donner du plaisir. Et il faut convenir que ce plaisir ne s'use point. C'est explorer le semblable, l'éprouver, le reconnaître et se reconnaître. Ce genre de pensée est le dessous de toutes nos pensées. Quand je pense un objet, je me propose deux fins : penser conformément à l'objet, et penser comme mon semblable. La géométrie le fait voir; car elle définit le cube, la sphère, et choses de ce genre; mais en même temps elle définit l'homme pensant. Ce n'est donc pas peu de saluer et d'être salué, de sourire à qui sourit, de suivre qui marche et de répéter exactement ce qu'on entend. Il y a une partie de danse et de chant dans toutes les actions en commun, et ce n'est pas celle qui importe le moins. L'ordre est alors cause et effet. Nous y donnons une attention qui est adhésion; c'est peu de dire que nous l'approuvons; nous y sommes maître et serviteur. Ainsi l'ordre n'est point subi, ni voulu; il est au-dessous du subir et du vouloir; il appartient à la vie comme respirer.

Je suivais ces pensées, qui ramènent si bien toutes nos pensées, comme j'observais un vol d'étourneaux. Ils ne faisaient qu'un être, quoique chacun d'eux se mût dans un cercle de fantaisie. Ils s'écartaient, se distendaient par les bords, puis se rassemblaient, comme tenus par des fils élastiques. L'ensemble ondulait comme une draperie au vent. Nulle apparence de chef; c'était le tout qui

gouvernait les parties, ou plutôt chacun des oiseaux se trouvait gouverné et gouvernant, chacun imitant le voisin, et le moindre écart de l'un inclinant un peu tous les autres. Où il n'y avait autre chose que ceci, que l'un d'eux s'envolant communiquait son propre mouvement aux autres par les yeux et les oreilles, d'où résultait ce qu'on nomme si bien émotion, c'est-à-dire, par la ressemblance, justement le même mouvement; tout changement agissait de même. Le mot d'ordre venait de tous et les menait tous. C'est ainsi que dans une danse on ne doit point penser que les mouvements soient réglés par quelque bruit extérieur; cela, c'est l'apparence. En réalité c'est le bruit même de la danse qui règle la danse; et la plus ancienne musique de danse fut le bruit des pieds, où les différences sont continuellement effacées. C'est ainsi que partout où des semblables sont réunis, l'ordre naît et renaît. Roi invisible et présent; à proprement parler, Dieu.

18 janvier 1930.

LE SUPÉRIEUR ET L'INFÉRIEUR

Turenne fut un des chefs les plus aimés; et cela n'allait pas si loin qu'on pourrait croire. J'ai trouvé dans les Mémoires du cardinal de Retz un récit que les pieux biographes aiment mieux passer sous silence. Au plus fort de la Fronde, Turenne prit parti pour les Parisiens, et se mit en marche depuis l'est avec une armée bien entraînée, d'une vingtaine de mille hommes; la plus grande force de France et même d'Europe en ce moment-là. Or Mazarin manœuvra contre Turenne et mieux que Turenne, car il fit passer six cent mille livres à cette armée, qui laissa promptement M. de Turenne tout seul. Napoléon fut l'homme le plus acclamé, et aussi le plus promptement abandonné dès que les plus bas intérêts trouvèrent passage. Il faut rappeler ces vérités peu agréables. Ce qui me paraît le plus déplaisant dans la politique de nos chefs de section, c'est un genre de déclamation creux, et une méthode de mentir à soi et de s'étourdir.

Il faut que l'homme mange; il faut que l'homme

dorme. Ce n'est pas sublime, mais c'est irrésistible. On peut obtenir d'une troupe qu'elle tienne sans espérance; on ne peut pas obtenir qu'elle tienne sans manger ni dormir. Ces conditions sont humiliantes; toutefois elles sont réelles. Tous les méprisent, et tous y cèdent. Ce n'est pas pour la pâtée qu'un homme se fait tuer; mais si la pâtée manque, il s'en va la chercher, toute autre affaire cessante. L'argent ne fait que traduire cette puissance de l'inférieur, qui n'a nullement besoin d'être respectée ni estimée. On sait qu'on y cédera. Pourquoi faire des phrases ? Les folies de la politique reposent toujours sur la prétention d'être adoré de ce qu'on méprise. Les travailleurs, comme Platon disait déjà, représentent le ventre avide, le ventre toujours pauvre; mais entendez bien; non pas leur ventre à eux, mais le commun ventre, le ventre de société. Il faut produire, et d'abord produire les aliments et les abris pour tous. Les arts et les pensées fleurissent par rares îlots sur une masse énorme de nourriture, et par le balayage d'une masse énorme de déchets. Il est sans respect d'imaginer ce que deviendrait Polyeucte sans aucune nourriture. Le penseur et le héros reçoivent la becquée au moins deux fois en vingt-quatre heures; le calcul de l'astronome suppose le petit pain et le beurre.

Ce genre de réflexions, qui n'est ni rare ni relevé, me venait comme je relisais *les Paysans* de Balzac. Certes cet auteur tient compte de tout et met tout en place; mais il ne peut s'empêcher de mépriser ces insectes obscurs qui rongent un beau et grand domaine. Qu'un général, sa femme et un parasite de talent se promènent pendant six mois dans un beau parc, cela ne plaît point au tailleur de haies ni au journalier. Basse envie ? C'est bien à ce jugement qu'on veut m'entraîner. C'est à peu près comme si l'on me prouvait qu'il est vil d'avoir faim. Le travailleur, c'est celui qui songe à la nourriture et aux premiers besoins. Non pas seulement pour lui, mais pour tous. Et certes ses pensées sont rivées là, et ne s'envolent guère; mais cette condition est de tous; et tous devraient se mettre en chasse comme des animaux si le travailleur cessait de produire plus qu'il ne consomme. Qu'on épilogue sur les droits acquis, et autant qu'on voudra. C'est tout de suite, et non pas demain, qu'il faudrait se mettre en chasse. Qui sent cette dépendance qui ne cesse jamais, et à laquelle les millions accumulés ne changent

rien, il est bon politique. Celui qui déclame, et qui montre l'ordre des valeurs, je le soupçonne de se tromper lui-même, et de vouloir ajouter une scène à une comédie sans consistance. Il y a une frivolité dans la politique élégante, une frivolité bientôt irritée. Et cet oubli de la condition humaine ne me paraît pas tant injuste que sot.

Napoléon à Sainte-Hélène, se promenant dans un sentier étroit en compagnie d'une femme sans métier, savait bien dire en apercevant l'humble porteur : « Place au fardeau. » Des vues comme celles-là, justes au sens où l'on dit un esprit juste, des vues comme celles-là, et encore bien rares, ont contribué à le faire puissant par-dessus les puissants. Mais qu'il cessât une minute de regarder à ses pieds, il tombait déjà. L'inférieur méprisé riposte aussitôt sans le vouloir, et ne manque jamais son coup.

21 janvier 1930.

PETITS CHANGEMENTS

UNE idée que je crois fausse, et à laquelle s'attachent souvent les partis les plus opposés, c'est qu'il faudrait changer beaucoup les institutions et même les hommes, si l'on voulait un état politique passable. Ceux qui ne veulent point du tout de réformes y trouvent leur compte, car ils effraient par la perspective d'un total bouleversement; ainsi, ne voulant pas tout mettre en risque, on ne changera rien. Et, d'autre côté, les révolutionnaires essaient de faire croire la même chose à leurs amis, les détournant avec mépris des demi-mesures. Or nous vivons de demi-mesures. Il n'y a pas beaucoup de changement d'un homme qui met un cache-nez à un homme qui s'expose au froid; et pourtant les suites peuvent aller fort loin. Un homme attaqué ou seulement insulté viendra très vite aux mouvements de brute, et oubliera aisément la règle qu'il approuve en son ordinaire : « Tu ne tueras point. » Mais détournez seulement d'un mètre l'insulté ou l'insulteur, tous deux resteront en paix. Au reste nous voyons rester dans la paix, et s'en accommoder très bien, des hommes qui feraient vigoureusement la guerre, une fois qu'ils y seraient entraînés.

Les héros du dernier massacre étaient des hommes aussi tranquilles que ceux que nous voyons maintenant aller à leurs affaires, attentifs à ne bousculer personne, et s'arrêtant même pour un enfant qui pleure. L'entraînement et l'emportement font presque tous les maux humains. Ces sombres instincts de domination et de meurtre, que l'on décrit d'après les effets, sont des fictions scolastiques. Il n'y a point d'autre férocité, en la plupart des hommes, que ce puissant système d'os, de muscles et de nerfs, qui s'irrite si promptement par sa propre action. La paix et la guerre se feront par les mêmes ressorts.

Les grands corps que l'on nomme nations sont de même, et encore plus évidemment. Car on peut encore parler avec vraisemblance d'un homme méchant ou brutal. Mais qui voudrait dire qu'il y a des nations méchantes ou brutales ? Celui qui a fait commerce ou hospitalité avec d'autres peuples dira toujours qu'il a trouvé la même paix et le même droit partout où il n'y a point de peur. En revanche dès que la peur fait croire à la nécessité de combattre, il n'y a point de peuples doux, et vous trouverez que les plus paisibles seront redoutables dans l'action. Il ne faut point croire que les méchants font la guerre, pendant que les bons les regardent avec horreur. Ce sont les mêmes hommes qui font la guerre et qui aiment la paix. Et les vertus de paix, comme résignation, obéissance, dévouement, éclatent dans la guerre. D'un régime à l'autre il n'y a point tant de différence, si l'on regarde bien. De petits changements assureront un an de paix, et encore un an, et cela peut durer sans fin. De la même manière une étincelle peut incendier dix maisons; mais en revanche, comme disait un homme de métier, il n'est guère d'incendie en son commencement qu'un seau d'eau ne puisse éteindre.

En suivant cette idée, je conçois aisément une société meilleure qui ne diffère pas beaucoup de l'ancienne. Composée des mêmes hommes, oui, des mêmes barbares, j'entends des cerveaux, des cœurs et des muscles comme ils étaient il y a dix mille ans, comme ils seront toujours; avec des marchés, de l'argent, des temples, des écoles, des chefs, des riches, des ambitieux, des paresseux, des brutaux, comme on a toujours vu. Avec l'ignorance de presque tous, avec la vanité de tous, avec cette mobile

imagination qui les porte à tout croire et à tout craindre; avec la naïveté et la colère de l'âge de pierre; enfin, avec tout ce qui a fleuri dans l'an de malheur de 1914, et par des changements à peine perceptibles, je crois qu'on peut faire une société pacifique, juste et sage, non pas absolument, mais bien au delà de ce que les réformateurs à systèmes nous font espérer.

Tout pouvoir est méchant dès qu'on le laisse faire; tout pouvoir est sage dès qu'il se sent jugé. Si l'opinion savait ce qu'elle peut, nous aurions des rois d'Yvetot. Tous les maux viennent peut-être de ce que le citoyen, comparant l'épaisse et lourde force publique à l'impalpable jugement de l'opinion, dit et croit qu'on ne peut rien que par des mouvements catastrophiques. D'après cela, l'homme moyen craint autant les remèdes que les maux, et se défend à lui-même de parler et de penser. Ce pessimisme finit par avoir raison, car il engendre les maux qu'il craint.

25 janvier 1930.

L'ART DES VERS

L'ART des vers est sans doute le plus difficile, le plus émouvant, le plus caché aussi de tous les arts. Voltaire a écrit des milliers de vers, parmi lesquels il ne s'en trouve pas un qui soit beau. Chateaubriand approche de la poésie dans sa prose chantante; mais quand il écrit en vers, il descend au-dessous de la prose la plus plate. On peut tout mettre en vers, le jeu d'échecs, le bilboquet, les jardins; il n'y faut que de la patience. Mais les vrais vers, les beaux vers, veulent une sorte de patience aussi. Un beau poème mûrit lentement, comme un fruit. Où est la différence ? Peut-être comme d'un fruit naturel à un fruit en cire; car il faut de la patience pour fabriquer des fruits en cire.

Le vrai poème est un fruit de nature. C'est ce qui est senti aussitôt par l'oreille, dès qu'on l'entend, et encore mieux par la gorge et le souffle, et même par le corps tout entier, dès qu'on le lit à haute voix. C'est premièrement une sorte de musique, qui a physiologiquement raison, entendez qui est à la mesure de l'homme, qui règle comme

il faut ses intimes mouvements, qui brasse, qui étire, qui délivre d'angoisse ce corps difficile. Nous sommes ainsi bâtis que presque toutes nos émotions sont des malheurs; songez à cette timidité farouche, à cette impatience, à cette irritation, qui se voient déjà chez l'enfant, et pour les moindres causes. Nous sommes étrangement remués pour une serrure brouillée, pour un faux pas, pour une surprise, pour une réponse inattendue. C'est que tout alors est contracté, contrarié, étranglé. Le premier effet de la poésie, et avant même que l'on ait compris, est un effet de grâce, dans tous les sens de ce beau mot. Émouvante certes, elle l'est, et surprenante, car c'est un cri d'homme; mais en même temps rassurante, déliante, heureuse, jusque dans la mélancolie, la tristesse, le tragique; et le contraste est alors admirable entre ce que nous devrions éprouver et ce que nous sentons en effet.

Le poète est donc un homme qui, sous la touche du malheur, trouve une sorte de chant d'abord sans paroles, une certaine mesure du vers d'abord sans contenu, un avenir de sentiment qui sauvera toutes les pensées. Ces signes puissants subsistent dans le vrai poème, qui est toujours promesse de bonheur. Ce dernier mot est assez clair, par son double sens; car on dit bonheur d'expression, et chacun comprend. Le poète, ainsi, cherche ses pensées, non pas par la voie de raison, mais par la vertu d'un rythme sain, qui attend des paroles. La grande affaire du poète, où il n'est jamais ni trop intelligent, ni trop savant, est de refuser ce qui convient à peu près au rythme, et d'attendre ce miracle des mots qui tombent juste, qui soient de longueur, de sonorité, de sens, exactement ce qu'il fallait. Et quelquefois le poète finit trop vite; un mot de trop, un peu de remplissage. Comme les peintres disent volontiers d'un tableau : « Ce n'est pas assez peint », ainsi on peut bien dire de presque tout poème qu'il n'a pas mûri assez lentement. Du moins un beau vers a cette plénitude, cette perfection, cette réconciliation merveilleuse du rythme, de la rime et du sens.

Écrire est toujours un art plein de rencontres. La lettre la plus simple suppose un choix entre des milliers de mots, dont la plupart sont étrangers à ce que vous voulez dire; vous attendez, vous choisissez. D'après quoi? D'après une pensée que vous avez, que vous dessinez d'avance, mais qui n'aura toute sa précision que si vous

avez patience et chance. Et ce n'est pourtant point poésie. Pourquoi ? Parce que la pensée ici marche la première, parce que vous voulez prouver ou expliquer quelque chose. Le poète n'a pas d'abord une pensée; il vit, il sent, selon un certain régime, salutaire, convenable à la forme humaine. De ce rythme vital il part, et, ne le laissant jamais fléchir, il appelle les mots, il les ordonne d'après l'accent, le nombre, le son; c'est ainsi qu'il découvre sa pensée. Et cela ne serait point possible s'il n'y avait, en tout langage, des harmonies cachées entre le son et le sens. Cette foi au langage est la foi propre au poète. Maintenant, n'attendez pas que les pensées qu'il trouve ainsi, en faisant sonner son corps, tuyau sonore, soient les pensées que vous attendez d'après la logique seulement. Au contraire, elles étonnent; et vous devez vous y préparer par le rythme, c'est-à-dire par l'incantation, comme le poète a fait. C'est pourquoi, récitez d'abord, conformez-vous d'abord, et les pensées prendront un autre éclat, une autre puissance, par cet accord avec le plus profond sentiment. Disons simplement que ce seront des pensées.

Janvier 1930.

LE DIPLOMATE

Je vois que l'on espère beaucoup de quelque homme éminent, qui assurerait l'ordre et la prospérité. Selon mon opinion, ce genre d'éminence appartient aux grandeurs moyennes, et n'est pas difficile à trouver. Je lui veux seulement assez de vanité pour que le métier de gouverner ne l'ennuie pas. Après cela, je ne considère pas comme miracle le soin de la police intérieure, parce que le jeu des intérêts, qui n'est point flexible, laisse peu à faire au gouvernement. On a vu, en ces dernières années, quelle est la résistance de l'état mercantile, dont l'armature est heureusement forte. Manger n'est pas beau; mais manger gouverne et n'est point gouverné. Il reste une étroite marge d'administration, où le peu qui est à faire se trouve toujours fait, par la force du métier, toujours clairvoyante chez les agents subalternes. Ainsi, pourvu que l'opinion ne s'endorme pas et n'adore pas, tout va. Un quart d'heure de travail par jour,

Monsieur le chef des bureaux; et nous ferons semblant de croire que le surplus n'est pas vanité.

Pour la politique extérieure, je n'en dirais pas autant. Je poserais, là encore, comme un axiome de pratique, que les mesures nécessaires sont assez évidentes, et toujours dictées par la situation. Mais je sens aussi la menace des passions, qui est démesurée. J'ai voulu établir que les passions seules poussent à la guerre; et cela n'est guère contesté dès que l'on consent à examiner. On doit comprendre d'après cela que la vertu essentielle d'un homme d'État est de ne point montrer de passions, et encore mieux de n'en point avoir, dans la discussion des affaires internationales. Sous ce rapport, le type traditionnel du diplomate n'est point mauvais, et l'imperturbable politesse en doit être imitée.

Comme citoyen, je demande cela, et cela seulement. Ce n'est pas peu; car le Grand Jeu est émouvant, surtout pour un parvenu qui parle au nom d'un pays naturellement fier. Au reste je pense que tout pays est fier, et j'aime un pays fier; mais je veux un gouvernement moins vif que le citoyen moyen. Ce n'est pas le chef qui se bat; je le comparerais plutôt à ce qu'étaient les témoins dans les affaires d'honneur; n'ayant point à surmonter la peur, ils devaient se garder de colère. Donc, s'il se rencontre dans les discussions ou arrangements entre nations quelque chose qui puisse éveiller l'impatience et l'invective, que le chef coule à fond le plus petit commencement de ces passions en lui-même. Car c'est son affaire, à lui qui parle en notre nom, c'est même proprement son métier, de traduire toutes les situations en termes convenables. S'il s'anime et s'il improvise, il ne sait pas son métier.

Cette idée si simple, qu'un chef d'État qui fait le brave le fait aux dépens d'autrui, est maintenant populaire. En détournant les hommes d'État de discours honteux, elle les détournera aussi de cette folle ambition d'après laquelle le chef devrait jouer, sur la scène du monde, la comédie des bravades, des défis, et même des injures, à laquelle la masse laborieuse ne se livre que rarement et par humeur. Et il faut dire que ce jeu d'acteur tragique a plu longtemps, et peut plaire encore par un entraînement de foule. Le chef aurait donc pour mission de changer les émotions en passions; et il faut convenir que tel est trop

souvent le rôle de la raison, rôle servile, en chacun de nous. Mais heureusement les nations peuvent être plus sages que les individus. Et c'est le monde à l'envers si le chef est moins raisonnable que la foule. A bien regarder, l'honneur, qui porte si promptement les foules à l'action, est justement ce qui doit retenir le chef. Qu'il soit donc cérémonieux; et, si ses pensées ont des épines, qu'il ne pense pas trop. Le peuple n'estime certainement pas assez la Majesté, même vide.

Janvier 1930.

LA COLÈRE ET LE BESOIN

PLATON n'est pas tout en mystères et en profondeurs. Son homme en trois parties, tête, poitrine, et ventre, se montre à moi souvent par ces crânes puissants, presque sans coffre et sans muscles, par ces gros appétits qui vont roulant, par ces hommes-tambours aussi, qui ne sont que caisses sonores, et qui déclament pour le plaisir. D'après cette structure, je devine déjà le défaut de chacun. Nos docteurs méprisent ces images, qu'ils jugent trop simples; mais je les vois perdus dans le monde humain, et ne pouvant saisir, ni juger, ni piquer, faute d'une division convenable. Car les hommes qu'ils veulent décrire n'ont presque toujours que tête et ventre. Ils comptent bien la raison gouvernante, entendez les connaissances prouvées, les perceptions nettes, et les sages maximes. Ils comptent aussi les désirs et les besoins d'après ce ventre insatiable, comme parle le mendiant homérique; et c'est de là qu'ils font naître les passions, peur, colère, envie, amour, haine, vengeance, et choses de ce genre, qui font une bonne partie des maux. Tout le déraisonnable viendrait donc du ventre peureux, avide, affamé. Contre quoi Platon dit comme en se jouant qu'amour est fils de richesse et de pauvreté. Cela doit nous avertir que le monde est remué surtout par les puissances d'orgueil et de colère, et que le besoin n'est pas notre moteur efficace, ni le père de toutes nos opinions. Et s'il y a quelque chose d'incomplet dans l'analyse marxiste, que du reste j'estime précise et forte, c'est parce qu'ils n'ont point assez distingué, comme on disait autrefois, l'irascible du concupiscent.

C'est une grande lumière sur l'homme si l'on sépare, dans ce qu'il doit gouverner par sa prudence, ce qui est besoin et appétit, qui vient de pauvreté, de ce qui est emportement, qui vient au contraire de richesse accumulée. Les politiques soupçonnent bien, par les effets, que ceux qui manquent de tout ne sont pas les plus redoutables, et que la misère, qui a tant de raisons d'oser, n'a point la force d'oser. Au surplus, ce genre d'ambition, qui a pour principe le besoin, est aisément gouvernée, comme on voit dans ces récits où l'on jette des provisions aux loups poursuivants, ou des pièces d'or aux brigands qui sont sur la piste; c'est ainsi qu'on divise et qu'on règne. Et l'on a souvent remarqué que l'excès de l'injustice n'est pas ce qui annonce la fin de l'injustice.

La colère est bien plus à craindre dans un homme vigoureux et reposé; et ces mouvements, qui s'annoncent dans le thorax et autour du cœur, sont les plus difficiles à gouverner. D'abord par un besoin de dépense, qui met l'homme en action pour la moindre cause; surtout par cette loi d'entraînement, ou d'emportement, qui fait que le commencement de l'action éveille tout le corps, agite les muscles, excite le cœur, et ainsi s'accroît comme l'avalanche. Regardez comment une colère s'élève, et de quoi elle se nourrit; son aliment est en elle-même. Comme une meule de paille, par une étincelle, elle brûlera toute; c'est qu'elle ne demande, comme on dit, qu'à brûler; cette énergie est suspendue, disponible, instable. C'est ainsi que l'action fouette l'homme et l'irrite, de façon qu'il crie parce qu'il crie et frappe parce qu'il frappe. Ici est la source des passions conquérantes, qui poursuivent quelque lièvre dont elles ne feront rien, et dont elles ne voudraient pas, comme dit l'autre, s'il était donné. On ne peut jeter un os à ce genre d'ambition-là; elle ne cède qu'à la fatigue. Ainsi va l'amour conquérant, qui ne compare jamais le gain avec la dépense, et qui s'échauffe au contraire par la lutte et l'obstacle. De même il y a une grande différence entre le chasseur économe de ses mouvements, qui chasse pour se nourrir, et celui qui chasse avec fureur et s'enivre à se dépenser. Ainsi va la guerre, fille d'ennui et de puissance, nullement fille de besoin et de désir.

Janvier 1930.

L'ART ET LES DIEUX

Lorsque l'homme, poursuivi, déformé, foulé, écrasé par les forces extérieures, pousse son cri mécanique, l'émouvant signal, de roc en roc rebondissant, porte l'horreur alentour. Et, parce que l'imagination est attentive, et prompte à deviner, le cri signifie, selon les circonstances, une chose ou une autre, le fauve, le torrent, l'incendie. Le signe de nuit, le signe qui éveille à distance, devait régner sur tous les signes, et l'ancien geste être rabattu au rang de signe des cris, ce qui est écriture. Le langage, ainsi pris, n'est qu'arme, instrument, outil. Prose, le mot même le dit. Prosateur, serviteur.

Le chant est un autre genre de signe. Non pas de faiblesse, mais de force; exprimant la forme humaine, non point menacée ni forcée, mais libre. Forme qui se rétablit en son équilibre, qui a soumis les choses et s'y appuie; qui se recueille selon sa loi propre; ne cherchant plus arrangement entre elle-même et les assauts, mais plutôt accord entre les parties d'elle-même. Que dois-je au ventre, au thorax, aux jambes, aux bras, à la tête qui regarde au loin ? Mais, encore mieux, que doit chaque partie de cette forme à toutes les autres ? Chaque fonction à toutes les autres ? C'est le tout de l'homme qui gouverne l'homme; et il n'est pas fibre qui ne tienne sa place et qui ne se tienne à sa place, tendue comme il faut et cédant comme il faut. Voilà ce qu'exprime le chant. Oui, le chant d'un paysan, d'un passeur, d'un haleur des berges. Cet autre cri ne demande point secours. Il n'annonce point la ruine d'un homme. Tout au contraire il en exprime l'architecture sauvée, la forme droite et reine. Tout vrai chanteur a forme de dieu. Puissance du cri qui se conserve le même, qui s'imite lui-même, qui s'écoute; qui commence, se change, se retrouve et se termine selon la volonté.

Cela est compris au seuil des maisons, non moins que le cri d'alarme et de terreur. Cela ne signifie point une chose ou une autre, mais seulement l'homme; l'homme restauré et rétabli en lui-même, l'homme roi. Le cri est un animal fuyant; le chant plane. Le chant rassure; le chant est un message de sûreté. Il témoigne que l'homme

impose sa forme; l'air multiplie les mouvements divins. Le monde nous ouvre lieu; le monde nous est vêtement.

L'heure du musicien est belle et précieuse. Mais il faut faire hommage au poète; car le poète ose quelque chose de plus. Ayant assuré son chant selon la forme conservée, il ose encore parler; il reprend l'instrument; il reprend l'outil; il incorpore à l'inflexible chant tout ce rugueux langage, déformé par les hasards; et tous ces souvenirs et tout ce cortège de malheurs, il en dessine les contours étrangers. Le chant faisait une large place autour de l'homme. Mais, par la poésie, le monde tout entier revient sur nous. Le cri revient, et l'alarme. La grande machine à broyer nous approche. Le chant est en péril. La prose, chargée d'actions et d'objets, refuse la loi sonore, l'oublie, la retrouve. La rime, à point nommé, reprend le son; le nombre porte l'espérance; et la résistante prose est encore une fois vaincue. Telle est l'épopée réelle, qui n'était qu'en projet dans la musique. C'est ainsi que le poète, en son double langage, approche le plus près du malheur, sans s'y jeter. Il en dessine des images d'un moment, précises et terribles; mais la promesse du chant nous les rend supportables. Et l'autre cri, le cri d'espérance et de force, ne cesse jamais de retentir dans le discours même.

Le chant efface les choses en même temps que les mots; l'aigre plainte de la prose efface le chant. Le poète tient ferme ensemble l'un et l'autre. La forme humaine n'est pas immobile dans la paix des choses; mais elle bondit dans les périls; elle meurt selon sa propre force. C'est pourquoi l'épopée est la poésie mère; et même dans un sonnet je reconnais cette forme qui se termine et meurt selon sa loi, refusant la loi extérieure. Mais une fois au moins la poésie, rassemblant sous elle toutes les puissances ennemies, a fait paraître aux hommes, par la nature, le destin, les dieux et les héros, une image redoublée d'elle-même.

1er février 1930.

LA BEAUTÉ DES FORMES VIVANTES

On demande quelquefois ce que c'est que la beauté d'un chien, d'un cheval, d'un homme. Et l'on voudrait répondre que c'est la coutume qui règle ici nos jugements; mais il suffit d'un chat bien léché pour effacer cette faible réponse. Un chat mouillé est laid; c'est que la forme animale, qui dresse et range si bien jusqu'aux poils, est ici vaincue par une cause extérieure. Toute déformation est laide, toute mutilation est laide. Nous jugeons belle, au contraire, une forme vivante qui n'a point cédé, et qui se termine selon sa propre loi. L'art égyptien nous a laissé des têtes d'épervier qui sont admirables, admirables par une évidente victoire de la structure sur l'accident. Le sculpteur a saisi cette puissance affirmative de l'animal, et il la traduit dans la pierre ou le bronze mieux que l'animal même ne peut faire. Par exemple un œil qui cligne n'a pas de beauté, parce que ce mouvement est d'inquiétude et de faiblesse; la cause extérieure, poussière ou rayon de soleil, est la plus forte. Tous les mouvements de retraite et de fuite qui témoignent que la forme animale cède à l'événement, ont quelque chose de laid; au contraire un mouvement est beau si la forme s'y développe librement; tels sont, en l'homme, les mouvements de danse et d'exercice; mais dès qu'une contrainte s'y marque, comme serait la menace du fouet, ou quelque lien blessant la chair, ou quelque partie du costume trop serrée, la beauté se trouve en péril.

Un sourire est beau, parce que la forme s'étend alors selon un équilibre intérieur; mais, dans le rire, on peut reconnaître une sorte de violence, et une invincible circonstance; et cela fait comprendre assez ce qu'il peut y avoir de déplaisant même dans un genre de sourire. Au reste la peinture et la sculpture, parce qu'elles représentent l'immobile, ont toujours à craindre les signes passagers, et les plis que la forme devrait en quelque sorte aussitôt oublier. Mille exemples font voir que l'on risque beaucoup à peindre et surtout à sculpter même un sourire; car ce signe qui ne cesse point évoque quelque condition extérieure qui marque sur le vivant. C'est ainsi que l'ex-

pression est toujours rabattue. Je suis ramené à cet épervier, qui n'exprime que ce qu'il est, non ce qu'il fait. Faire, c'est subir.

La majesté est le trait commun de toutes ces formes si bien dessinées. Et le contraire de la majesté dans l'homme, c'est peut-être l'étonnement; car l'étonnement est la marque de ce qui survient, de ce qui est inattendu, et ainsi deux fois étranger. Il n'y a pas une belle statue, ni un beau portrait, qui exprime l'étonnement; et j'ai vu peu de beaux visages qui fussent capables de porter la curiosité sans y perdre beaucoup. Ces remarques peuvent aider à comprendre ce que c'est que le style, soit dans les œuvres, soit même dans les êtres. Une beauté ne s'émeut que par une cause intérieure; elle résiste à l'occasion; elle ne prend point la forme de l'événement. Un événement écrit sur un visage, c'est peut-être le laid. Les combattants gardèrent quelque temps vers le front et les tempes une marque de terreur, ou disons d'un genre d'attention forcée, qui n'était point belle. Et les signes de l'âge ne sont point beaux, dès qu'ils sont les signes d'événements accumulés, ou si l'on veut les sillons de l'expérience. Mais si le vieillissement se fait par durcissement intérieur, la forme vivante devenant statue et s'affirmant imperturbable, alors un vieillard peut être beau. Ces conditions sont indépendantes d'un canon de beauté; un nègre impassible est beau; un rire esclave est laid sur tout visage. Tout être est beau autant qu'il est lui. Je vois très bien Socrate gagnant sa beauté propre, pendant qu'Alcibiade perdait la sienne.

1er mars 1930.

JOUEURS

Quelqu'un me disait que l'amour du jeu est bien plus puissant en l'homme que l'amour du gain. Ce jugement d'abord étonne, et puis il paraît aussitôt vérifié par une multitude d'exemples. Après cela, on n'y pense plus, et l'on traite des échanges, des affaires et des richesses, comme si les hommes étaient poussés, en tout ce qu'ils font, par la règle de l'intérêt bien entendu. C'est que l'on ne peut réfléchir sans quelque loi simple et

constante, comme est la pesanteur pour l'eau qui coule. Et en effet, tout écoulement d'eau est calculable et prévisible, ce qui pourtant n'empêche pas qu'on en soit surpris, comme le récent désastre de notre Midi l'a fait voir. L'homme est bien plus compliqué que l'eau. Ce qu'une foule va faire, fuir, attaquer, ou simplement se disperser selon les chemins accoutumés, on ne le sait pas. Que penser, alors, de cette invisible foule d'hommes silencieux, et même secrets, qui exercent leurs désirs et leurs craintes sur de simples signes, qui achètent ces signes, et qui les revendent d'après d'autres signes volants qui en quelques minutes font le tour de la terre ? Or ces mouvements de foule enrichissent l'un, ruinent l'autre, soutiennent ou détruisent confiance et crédit, ouvrent et ferment des chantiers, poussent au voyage, chauffent les bateaux et les trains, ou au contraire, changent le prix des tableaux, la recette des concerts, vident ou remplissent les lieux de plaisir, ouvrent ou ferment des banques, bâtissent des théâtres, et donc favorisent un métier ou un autre, font chômage ici, disette de main-d'œuvre là-bas, crise de production, crise de consommation.

Ces flux et reflux sont déjà assez difficiles à analyser d'après les besoins les plus pressants et d'après les règles de la prudence. Mais ces idées sont courtes, car l'homme n'aime point la prudence; il n'est pas ainsi bâti. Si La Rochefoucauld, en ses maximes si connues, et partout célébrées, avait enfermé les axiomes de la mécanique humaine, tout serait simple; le désir suivrait la pente comme l'eau; tout homme serait tapi en lui-même comme un usurier. Seulement existe-t-il un usurier ? Des personnages balzaciens, comme Gobseck et Élie Magnus, sont des poètes, des passionnés, des amoureux à leur manière. Mais ce ne sont que des éclairs dans une grande nuit. Que penser de tous ces gens qui jouent aux courses ? Et que penser de ces bretteurs qui tiraient l'épée à la moindre occasion, et qui cherchaient l'occasion ? Cela s'est vu. Descartes eut un duel, contre un rival, et en présence même de la dame qui occupait à ce moment-là ses pensées. Et que dire des guerres ? Ne sont-elles pas des jeux aussi ? Et n'est-ce pas bien faible de les expliquer par les calculs de la prudence et les conditions de la sécurité ? Mais on aime les idées simples et la mécanique abstraite; et il faut bien commencer par là. Les discus-

sions, remarquez-le, ramènent toujours nos idées à cet état de squelettes; c'est que la discussion est encore un jeu. On serait bien empêché de dire ce que veut un ambitieux; il joue; il aime le jeu.

Il est bien plaisant que l'on s'avise maintenant de régler les passions de l'ouvrier dans le travail même; il flâne, il s'irrite, il s'essouffle; il siffle, il chante, selon les hasards de l'humeur; il oublie son propre intérêt; il dépense mal sa propre énergie. Et il est vrai que ses mouvements ne sont pas sages absolument, et qu'il faudrait, comme on dit aujourd'hui, rationaliser le coup de marteau. Cette idée est ridicule. L'ouvrier à son travail est peut-être l'homme le plus raisonnable; et il est étrange que l'on veuille régler au chronomètre cette mécanique passable, quand les maîtres du jeu roulent comme des fous, seulement pour aller vite, et secouent la machine boursière, volant principal et suprême régulateur, au risque de se faire sauter eux-mêmes. Régler d'abord le travail, c'est juste aussi raisonnable que de calculer la dixième décimale quand on n'est pas encore assuré du chiffre des centaines. Si peu de fantaisie et tant de raison dans un coup de marteau, quand la fureur de vaincre, ou seulement l'ennui, changent soudain les prix et l'ordre des métiers ! Et je ne compte pas le grand jeu, la guerre. Certes il ne manque pas de choses à rationaliser, comme on dit. Mais il faudrait aller au plus pressé.

29 mars 1930.

LE GOÛT

Il y a deux manières d'aimer le beau. Le roi Saül, quand il fut guéri de mélancolie et de fureur par la harpe de David, on peut dire qu'il aimait le beau; mieux, il le buvait comme un remède dont il sentait aussitôt l'effet. Tous ceux qui sont en passion, c'est-à-dire en difficulté avec eux-mêmes, aiment la musique ainsi, et le poème ainsi. Un monument ce n'est pas un spectacle pour leurs yeux, c'est un vêtement dans lequel ils se mettent, et qui les rétablit dans leur forme humaine. Une belle statue est un modèle d'équilibre et de bon gouvernement; ce

semblable immobile les dispose aussitôt comme il faut être pour penser à soi sans colère. Et le théâtre nous représente en objet nos propres drames, déjà passés et dépassés, surtout jugés, ce qui est le beau remède, mais rare, et peut-être impossible sans le secours du poète. Dans une belle œuvre, que je voudrais mettre sous le nez des critiques, et dont le titre, *Consuelo,* qui veut dire consolation, est symbolique, George Sand fait comprendre que le chant est une méthode pour vivre, pour supporter, pour surmonter. Et que serait la danse, si elle n'était un art d'aimer qui sauve l'homme de l'animal ?

Ici l'amateur sourit. Il pense à ce meuble rare qui complète enfin sa chambre de style. Il goûte cette harmonie comme on goûte un plat fin. Et cette comparaison me conduit à admirer que le commun langage, qui ne se trompe jamais, ait nommé goût ce pouvoir de jouir des belles choses, et d'en tirer comme une saveur de plaisir. L'homme de goût est bien fier d'avoir du goût. Il le serait moins s'il pensait à cette énergique métaphore, qui rapproche l'amateur du gourmet. Et au contraire le sombre Saül, avide de musique, fait plutôt penser à un homme qui aurait faim, et à qui on apporterait un plat de lard aux choux. Il ne s'agit plus alors de faire claquer sa langue, ni de comparer une recette à une autre; c'est tout le corps, c'est tout l'être, c'est tout l'homme, qui est sauvé. Il ne goûte pas, il mange. C'est bonheur alors plutôt que plaisir. C'est puissance retrouvée. Et c'est bien autre chose que de sentir un attouchement agréable sur une partie de sa peau.

Le vrai musicien, à ce que je crois, est plutôt un homme qui se nourrit qu'un homme qui goûte. Et cette différence éclate dans les œuvres; car, parmi ceux qui composent, il y a aussi des gourmets, qui goûtent, si je puis dire, leur propre sauce, et même, par précaution, la font goûter à d'autres amateurs, ajoutant ensuite poivre, sel et muscade; et il me semble que je reconnais aussitôt la musique qui a été faite ainsi. L'intention de plaire et presque de caresser y est tellement visible qu'on se demande pourquoi l'auteur n'a pas employé encore tel autre moyen, connu et goûté dans les concerts; et la réponse n'est pas loin; vous reconnaissez, à la mesure suivante, le goût de muscade que vous attendiez. Que dire des écrivains, quand on voit que ce qui a plu dans

l'un, ornement tortillé, arabesque, corniche, rosace, est aussitôt reproduit par tous les autres, et combiné avec les parures qu'ils ont coutume d'offrir à nos regards ! C'est seulement par cette étrange manière de composer que je puis m'expliquer les moulures qui ornent la salle de notre Opéra. Par opposition à quoi l'on comprend qu'un mur pélagique, tout nu, et fait de pierres non cimentées, peut saisir tout un homme, et l'arrêter, et le faire autre en le confirmant. Mais est-ce plaire ? Je laisserais ce mot aux hommes de goût. L'exemple de l'Opéra est propre à nous rappeler, aussi bien que les tragédies de Voltaire et les poèmes de l'abbé Delille, que le goût, tant vanté, se manifeste dans l'histoire des arts par une suite d'erreurs incroyables, qui viennent toutes de chercher à plaire et de rassembler ce qui plaît. Cependant les Michel-Ange et les Beethoven bâtissent leur mur pélagique; et les hommes s'arrêtent. Non qu'ils soient ravis ou charmés; ils s'arrêtent.

Mars 1930.

FAIRE TRAVAILLER

Les chevaux ont une sorte de courage; quand ils sentent que la boue prend le tombereau, ils se jettent en avant; le spectateur voit alors ce que c'est qu'un paquet de muscles; il peut comprendre, en partant de là, tout l'emportement et toutes les passions. Cependant le conducteur des chevaux, assez froid, fait aussi l'emporté, donne de la voix, donne du fouet; il ajoute au courage naturel une petite dose d'épouvante, et le tombereau est tiré du marécage. Ces scènes de forces me revenaient à l'esprit comme j'entendais un dialogue entre deux hommes. L'un disait, montrant un sol boueux : « Je ne me tirerai pas de là avec une charge de moellons. » Et l'autre répondait : « Tu ne t'en tireras pas, si tu regardes. Il faut faire travailler les chevaux. »

J'admire une équipe d'hommes tendus et tirant sur un câble. Mais on ne m'ôtera pas de l'idée qu'ils tireraient encore mieux si quelque conducteur d'hommes leur donnait du fouet. Naturellement il faut supposer que ces hommes n'aient pas plus de liberté, pas plus d'espé-

rance, et par conséquent pas plus d'idées que n'en ont les chevaux. A ce point de civilisation, il suffirait de faire claquer le fouet; peut-être saurait-on alors ce que l'homme peut faire. Et que de produits alors ! Quelle richesse sur la terre !

Bon. Seulement essayez de fouetter un homme attelé; vous aurez aussitôt la foule sur le dos. L'esclavage n'est plus, l'homme n'est pas un outil ni un instrument pour l'homme. Le maître du cheval peut bien user son cheval en dix ans ou en deux ans; c'est son affaire. Mais le maître de l'homme, non pas. Ou, pour mieux dire, il n'y a point de maître de l'homme. Nos Grands Messieurs voudraient dire que c'est bien regrettable. Toutefois ils n'osent pas le dire. Ils essaient tout au moins de le penser, mais ils n'arrivent seulement pas à le penser. Un mouvement de colère n'est pas une pensée. C'est pourquoi la politique de nos Grands Messieurs me fait rire; ils ne savent que dire : « Production ! Prospérité ! » Ils ne vont pas plus loin. Le chemin est dangereux. Ces fiers-à-bras marchent sur des œufs. C'est qu'ils aperçoivent la réponse; c'est qu'ils la font à eux-mêmes; c'est qu'ils ont en eux-mêmes leur ennemi, qui est l'homme. Ils regrettent un peu de s'honorer d'être des hommes. D'où la colère. D'où l'invective.

Mais quelle est donc cette réponse ? Ceci : « Produire pour quoi ? Produire pour qui ? Est-ce qu'il n'y a pas assez de produits ? Et s'il n'y en a pas assez, pourquoi tous ces travaux de luxe ? Pourquoi ces avions ? Pourquoi ces automobiles au large dos ? Pourquoi cette folle vitesse ? Pourquoi tant de puissance aux mains de cet homme ennuyé ? Pourquoi ces trains de luxe, et cet écouteur de Radio sur la tête encore ? Pourquoi tant de grandes maisons fermées ? Pourquoi tant de parcs déserts ? Tout dit, au contraire, tout crie qu'il y a assez de produits, mais que les produits sont mal répartis, et de toute manière; car les travailleurs sont mal payés; la vraie raison en est que l'on fabrique trop de choses inutiles, ce qui réduit la provision des choses nécessaires. » Et cela revient à dire que l'homme n'est pas un outil, comme est le cheval.

Après cela qu'on nomme rationalisation l'art de fouetter; que le fouet soit plus doux qu'un ruban de soie; que le discours du conducteur d'hommes soit plus sucré

que le miel; que l'éperon, enfin, ne fasse point venir le sang, cela déguise l'idée, mais ne la change point. Il s'agit de faire travailler l'homme. Il s'agit de le forcer habilement, et jusqu'à ses limites. Comme si la production était par elle-même un bien. Mais cela, il faudra le prouver. Il faudra prouver aussi que, les fruits du travail augmentant, la part du travailleur augmente par cela seul. Et l'on viendra à examiner si ce n'est pas le contraire qui est vrai; si ce n'est pas l'excédent, et cette ivresse de produire, qui fait que les biens les plus nécessaires sont bien loin d'arriver au niveau qui serait raisonnable si le grand compte était fait. Ainsi, par cette imprudence de l'homme qui tient le fouet, on va refaire le grand compte, et de nouveau traiter de l'homme comme fin. Le vrai discours de l'homme va sortir. Attention.

1er avril 1930.

POLITIQUE FAMILIALE

Le communisme est un régime naturel que nous avons tous connu, car c'est le régime de la famille. Nul n'a rien en propre, et chacun reçoit selon ses besoins. Le pouvoir même y est en quelque sorte indivis. Dans la puissance paternelle le fils reconnaît sa propre puissance. Le père est absolu en ses fonctions propres, qui sont les travaux extérieurs et les échanges qui s'y rapportent. La mère est absolue en ses fonctions propres, qui sont les travaux domestiques et tous les genres de commerce auxquels ces travaux donnent lieu. Les attributions se trouvent partagées, et sans aucune loi écrite ni aucune constitution jurée. Le père parle au fils : « Tu as entendu ce que dit ta mère ? » La mère, en d'autres cas : « N'oublie pas ce que ton père t'a ordonné. » L'intercession de la mère est une grande chose qui a passé, à bon droit, dans la mythologie populaire. Enfin tout va, et sans aucune charte. La tyrannie, l'usurpation, la révolte sont des exceptions, et contre nature. Mais pourquoi ? C'est que les sentiments y sont soutenus par la communauté biologique. Il n'y a pas ici de droit, et même la revendication de droit y est injurieuse. Par exemple, entre frères, et la

famille déjà dissoute, les partages selon le droit sont irritants : c'est qu'on regrette l'heureux temps où le sentiment réglait tout. Aristote dit que le sentiment est ami du don et ennemi de l'échange.

D'où l'éternelle idée de transporter dans la société politique ces beaux liens de pouvoir éclairé d'affectueuse obéissance et d'égards mutuels. Mais les métaphores ne changent point les choses. On dit que les hommes sont tous frères, mais cela n'est point. Cette communauté de sang, cette vie d'abord protégée par un double pouvoir reconnu et aimé, c'est justement ce qui n'est point entre deux hommes qui n'ont pas le même père et la même mère. On peut imiter le sentiment fraternel, et cet effort est beau, soit dans l'amitié, soit dans le voisinage, soit dans l'exercice de la charité universelle, mais il y manque la matière première, que la nature seule peut fournir, et que rien ne peut remplacer. Au reste il est déjà rare que deux frères, véritablement frères, s'aiment assez pour ce beau genre de partage qui est un don total et réciproque.

Un bon roi est le père de ses sujets. Belle métaphore aussi; mais cela n'est pas. Le roi devrait gouverner en père; mais il n'est pas père. Le lien de nature manque. L'orgueil et la colère ne sont point tempérés assez par l'amour, et notamment par l'amour conjugal, si puissant au commencement pour éduquer l'amour paternel. La reine peut bien être dite la mère de son peuple; mais elle ne l'est point réellement. Cet amour hautement mystique qui résulte d'une vie d'abord commune absolument, quand le petit n'est qu'une partie de l'organisme maternel, ne peut évidemment être imité par raison; l'esprit ne peut pas tant. Ainsi l'intercession de la reine ne s'exercera point comme celle de la mère. Les sujets voudront une charte et des garanties; ils n'auront pas tort. Et, d'un autre côté, le roi ne peut compter que ses sujets l'aimeront comme un père; les sentiments naturels ne se transportent point. Les liens de chair et de sang sont animaux, soit; mais toujours est-il qu'ils sont de chair et de sang. Comte remarque que les sentiments les plus purs sont aussi les moins énergiques. Ainsi, avec une fraternité sans les racines, ou une paternité sans les racines, nous travaillons vainement à former une famille métaphorique, qui comprendrait des hommes que nous ne verrons jamais ou qui ne sont pas encore nés.

Au contraire la sagesse est de respecter alors toutes les précautions du droit, qui soutiennent un sentiment éminent, mais proprement anémique. La justice n'est point l'amour; elle est ce qui soutient l'amour quand l'amour est faible, ce qui remplace l'amour quand l'amour manque.

12 avril 1930.

SE PENSER SOI-MÊME

SPINOZA dit que l'homme n'a nullement besoin de la perfection du cheval. Cette remarque, qui peint si bien le rude penseur, signifie à tout homme qu'il n'a nullement besoin de la perfection de son voisin. D'où chacun serait guéri d'envier, et détourné d'imiter. Et certainement le principe de la vertu est de se prendre comme on est, et de s'efforcer de persévérer dans son propre être. Si un escrimeur est de petite taille, qu'il se sauve par la vitesse et le bond. Peut-être n'est-on jamais mécontent de soi que lorsqu'on essaie d'imiter les autres. Mais c'est qu'aussi on veut exister pour les autres, et tout au moins trouver en soi des raisons d'être approuvé par les autres, si l'on en était connu. D'où on glisse à se dessiner à soi-même pour les autres, ce qui est vanité.

Cet étrange travers suppose une peur de soi, et même un dégoût de soi. A étudier l'égoïsme dans les hommes, on trouve que les hommes ne s'aiment guère. Se sacrifier, a dit un auteur, à des passions qu'on n'a point, quelle folie ! Il faut donc se chercher et se trouver. Mais la difficulté vient de ce qu'il y a de l'universel dans la pensée de soi. L'universel, c'est la pensée même. Une preuve vaut pour tous, ou bien elle ne vaut même pas pour moi. Voilà par où on prend le mauvais chemin de vouloir être comme les autres. On suit une opinion comme une mode. On se forme à juger comme le voisin; mais aussi l'humeur est redoutable en ces gens si polis; c'est que l'humeur n'est point civilisée du tout par les opinions d'emprunt. On peut remarquer qu'il y a aisément de la violence dans les passions feintes, et dans les jugements dont on n'est pas tout à fait assuré. Il faudrait être comme tout le monde en restant soi. Balzac a écrit

là-dessus cette pensée étonnante : « Le génie a cela de bon qu'il ressemble à tout le monde et que personne ne lui ressemble. » Il est hors de doute que le génie fait la preuve, non pas éclairante, mais convaincante. Car ce qui me soutient et me sert, c'est l'homme qui est énergiquement soi.

Mais d'où vient la difficulté de comprendre ce que je nomme les natures crocodiliennes, si bien armées et réfugiées, comme sont Descartes, Spinoza, Gœthe, Stendhal ? Ce n'est qu'une très ancienne méprise, et proprement scolastique, qui nous fait prendre le général pour l'universel. Une science d'école voudrait saisir plusieurs choses par une même idée; ceux qui s'égarent par là n'en reviennent pas facilement. Combien croient que, lorsqu'ils ont saisi des phénomènes variés comme chaleur et travail par l'idée commune d'énergie, ils sont au bout ! En réalité ils sont au commencement. Le même Spinoza, toujours fort et énigmatique dans ses avertissements, nous dit que plus on connaît de choses particulières et mieux on connaît Dieu. Ce n'est pas grand'chose d'avoir des idées, le tout est de les appliquer, c'est-à-dire de penser par elles les dernières différences. A celui pour qui les idées ne sont ainsi que des outils ou moyens, tout est neuf, tout est beau.

Revenant par ce chemin à la pensée de soi, je dis qu'il faut se penser soi-même universellement, et non pas comme une généralité; universellement comme unique et inimitable; ce qui est proprement se sauver. Les grands esprits ne s'occupent qu'à vaincre les difficultés qui leur sont propres, et qu'ils trouvent dans le pli de leur humeur. Et seuls, par cela même, ils sont de bon secours. J'ai à sauver une certaine manière d'aimer, de haïr, de désirer, tout à fait animale, et qui m'est aussi adhérente que la couleur de mes yeux. J'ai à la sauver, non pas à la tuer. Dans l'avarice, qui est la moins généreuse des passions, il y a l'esprit d'ordre, qui est universel; il y a le respect du travail, qui est universel; la haine des heures perdues et des folles prodigalités, qui est universelle. Ces pensées, car ce sont des pensées, sauveront très bien l'avare s'il ose seulement être lui-même, et savoir ce qu'il veut. Autant à dire de l'ambitieux, s'il est vraiment ambitieux; car il voudra une louange qui vaille, et ainsi honorera l'esprit libre, les différences, les résistances.

Et l'amour ne cesse de se sauver par aimer encore mieux ce qu'il aime. D'où Descartes disait qu'il n'y a point de passions dont on ne puisse faire bon usage. J'avoue qu'il ne s'est guère expliqué là-dessus; mais que chacun applique ce robuste optimisme dans la connaissance de soi. Suivre ici Descartes, ce n'est nullement vouloir ressembler à Descartes. Non, mais je serai moi, comme il fut lui.

15 avril 1930.

PILATE

PILATE tue l'esprit. Au lieu de le mettre en croix, il met une croix dessus; mais c'est toujours la même opération; toujours à refaire; et l'on n'a pas assez de croix. C'est qu'il naît tous les jours des hommes nus, qui se mettent à chercher l'esprit en eux, et à s'instruire de tout, et à juger de tout. Et comme dit Pilate en ses bons jours : « C'est très bien d'aimer le vrai et le juste; mais si on ne trahit pas, cela ne mène à rien. » Toute la culture, si elle est conduite comme il faut et d'un pas militaire, arrive à demander au Christ importun : « Qu'est-ce que la vérité ? » A partir de là, on est suffisant, mot admirable; on est un autre homme. Christ est mort, Pilate est né. Or, tout irait parfaitement bien, comme Pilate l'entend, si l'on pouvait être sûr d'avoir tué l'esprit. Mais les esprits reviennent, comme on dit.

« Je suis un réalisateur. » Cela sonne faux; car jamais on ne réalisa sans géométrie. Ne plus croire qu'aux forces, et compter seulement les résultats, cela est creux. Au contraire, juste est un mot qui sonne fort; on dit : un esprit juste. Une machine doit être ajustée. Quel bonheur si on pouvait ajuster sans l'esprit juste, ou si seulement l'on pouvait garder l'esprit juste et mépriser la justice ! Mais la justice reniée fait crouler le tout. Voyez. La guerre ne cesse de mourir de cette intime maladie; car la pensée de guerre est que la force règle tout, et qu'elle suffit; mais la guerre a besoin d'un peuple de justes; et si l'intérêt était la règle de nos actions, qui donc combattrait ? Pensée de Pascal, effrayante : « Il ne faut point dire au peuple que les lois ne sont pas justes. » D'où un mensonge forcené. Il faut toutes les ressources de l'esprit

pour tuer l'esprit. Mon cher Pilate, c'est plus sérieux et difficile que vous ne croyez, de sauver justement en soi ce qu'il faut d'esprit pour gouverner contre l'esprit; et de sauver dans les autres ce qu'il leur faut d'esprit pour se laisser gouverner; juste assez, pas plus. Vous y perdrez votre belle humeur.

Remarque étrange, les choses sont encore plus exigeantes que les hommes. Dans le fait, Pilate n'est bon à rien; il ne saurait pas cultiver un champ de choux, ni un champ de caoutchouc. Les entreprises sur les choses ne réussissent que par l'esprit, j'entends par cet autre champ, petit ou grand, où l'esprit est cultivé comme la première des valeurs. Le vrai et le juste sont de puissants outils; on le nie, et dans le même moment la chose vient témoigner. Platon remarquait que c'est encore par la justice qu'une bande de brigands est forte; et encore, les brigands ne produisent point. Qui produit ne peut écraser tout à fait la pensée sous le désir. Qui organise estime l'ordre plus que son propre pouvoir. L'ambitieux qui n'est qu'ambitieux fait pitié. Ce qui me frappe dans ces grandes entreprises dont Pilate voudrait bien se laver les mains, ce n'est pas l'absence de scrupules, ni l'audace et la suite dans le désir, mais c'est le creux de l'entreprise elle-même, l'absence du savoir réel et des réels moyens, une intrigue dans le vide, qui cherche à détourner vers soi la richesse commune, mais qui ne l'augmente pas. En guerre comme dans les affaires, il faut recruter à tout prix des hommes qui honorent l'esprit. Vouloir avec cela les tenir esclaves, c'est la folle entreprise. Et c'est la même d'instruire le peuple afin qu'il serve mieux. Vous voulez un mécanicien qui voie clair dans sa machine et qui ne voie point clair dans votre jeu. Vous voulez un peuple dévoué, c'est-à-dire qui estime en vous ce qu'il méprise en lui-même. Mais l'esprit remonte; l'esprit soulève la pierre, si bien scellée qu'elle soit. « Aux vertus qu'on exige d'un bon domestique, combien de maîtres seraient capables d'être valets ? » Ce trait d'esprit a mordu jusqu'à l'os. L'esprit au plus bas, sous la pierre, c'est là qu'il prend force. Attendez seulement trois jours. Sur ce thème, que chacun se fasse à lui-même son sermon de Pâques. Ce sujet est toujours neuf, comme le printemps est toujours neuf.

26 avril 1930.

PUISSANCE DE L'IMAGINATION

On m'a trompé sur l'imagination. Que ne conte-t-on pas sur ce prétendu pouvoir de se représenter ce qui n'est plus, ce qui n'est pas encore, ce qui n'est point. Cet arbre ici en est à un certain point de sa croissance, et il exprime un moment de ce beau printemps; c'est dire que cet arbre promet beaucoup; il aura des feuilles, je le crois et je me le dis; mais enfin présentement il n'en a point; il se dessine terriblement comme il est, jusqu'au petit crochet de la branche; je ne puis le voir autre. Maintenant voici qu'une goutte d'eau roule sur la vitre; la forme de l'arbre tremble; mais il n'y a rien ici de faux; seulement je connais alors, en même temps que l'arbre, la vitre et la goutte d'eau. Une mouche volante, comme on dit, me ferait connaître encore en plus les humeurs de mon œil, mes propres humeurs; et n'est-il pas vrai que je connais les choses à travers mes propres humeurs ?

Il peut m'arriver de croire un petit moment que je vois ou plutôt que j'ai vu un monstre allongé sur la branche. Mais ce n'est qu'un paquet de feuilles; je n'ai jamais rien vu d'autre qu'un paquet de feuilles; seulement j'ai connu en moi-même un mouvement de peur ou d'étonnement; et c'est cette petite fuite qui me fait croire qu'un court moment j'ai vu. Contes que tout cela ! Et cette manière de dire est admirable, car toutes les erreurs sont finalement des discours, et ne sont rien d'autre. Il est vrai que j'ai eu peur; il est vrai que j'ai commencé un tout petit peu à fuir. Et il est vrai que ce mouvement de moi a fait bouger l'apparence de l'arbre, et peut-être le monstre. Rien n'est trompeur en ce tableau parfait du monde; et tel il est, tel il apparaît, sans aucune faute jamais. Les médecins effaceront quelque jour l'halluciné, si éloquent. Qu'est-il de plus qu'un discoureur ? Contes que tout cela ! Et, dans le réel, goutte d'humeur qui a roulé sur la vitre.

Où je vais ? Il n'y a qu'une manière d'imaginer un chant, c'est de le chanter. Et si la belle pense à un pas de danse, regardez ses talons. Et le poète n'imagine pas un beau vers, il le fait. La parole, le chant, la danse sont des choses réelles dans le monde, des choses que l'on entend ou que l'on voit. Le rythme, on le touche, sans

métaphore aucune. Pourquoi, si je passe aux arts plastiques, irai-je dire, comme on le conte, que l'architecte voit son édifice avant de l'avoir fait, et comme une sorte de modèle idéal dans son esprit ? Et que le peintre voit son tableau avant d'avoir posé une seule touche de couleur ? Et que celui qui dessine de souvenir pose son modèle devant lui et le copie ? Contes que tout cela ! Oui, vraiment, ce genre d'homme dessine ou peint, essaie ou esquisse; et ce qu'il a fait, il le voit, comme j'entends ce que je chante, comme j'écoute mon propre discours, comme je touche ma propre danse. Et l'imagination parvient à la perfection créatrice juste autant que l'œuvre est faite.

J'ai souvenir d'un discours de dramaturge, se confiant à un journaliste : « Je crée d'abord mes personnages; et puis je les observe; ils vont et viennent; ils parlent; ma pièce est d'eux et non de moi; j'écris sous leur dictée. » Un romancier a usé à peu près des mêmes termes. Quand ils seraient mille, ils ne me persuaderaient point. Ils sont bien plus de mille, ceux qui disent et écrivent qu'on se souvient comme on feuillette un album; les souvenirs sont des images; et ces images on peut les décrire, les dessiner, les peindre. Contes, vous dis-je. Et le plus étonnant des contes est cette philosophie mystificatrice qui demande que l'on prouve que ce monde n'est pas un simple produit de notre imagination. En quoi il y a une sorte de logique, comme dans tous les contes. Au vrai l'incrédulité, si redoutée, n'a pas encore ses dents de sagesse. A-t-elle seulement ses dents de lait ?

Avril 1930.

LES AUGURES

Il faut des mesures précises et de longues archives pour que l'on ose fixer à l'équinoxe le commencement du printemps. Et encore que de moqueries du peuple à l'astronome ! Tantôt, éprouvant le zéphyr tiède et voyant tout fleuri, ils diraient : « Cet homme est endormi dans sa tour; il n'a donc pas d'yeux; qu'attend-il ? » Et, d'autre fois, sous la neige et la bise, on rirait dans le

cache-nez, ou au coin du feu, de ce décret par raisonnement qui a interdit l'onglée. Supposons maintenant que la fête de Pâques soit fixée par quelque pouvoir municipal, qui se fie seulement aux signes les plus visibles. L'instabilité, qui est propre à cette saison, ferait encore qu'on accuserait le maire soit de s'être trop hâté, soit d'avoir trop attendu. Et j'imagine ce pouvoir, comme tout pouvoir, tremblant devant les commères, qui, d'une année à l'autre, corrige la plus récente erreur par une erreur inverse. Ainsi la fête de Pâques avancerait et reculerait par rapport à l'année politique, qui est celle des usuriers, où les jours sont comptés comme l'argent. Ce mouvement qui exprime une vérité, la vérité de l'instabilité même, s'est conservée comme un rite.

La lune s'en est mêlée. La lune est un signe émouvant, par les phases, par cette croissance de jour en jour, cette merveille de la pleine lune, et ensuite cette décadence de la lune malade. Cette période courte et régulièrement variée convenait à la mémoire naturelle; on compta longtemps par lunes; on mesura les saisons par les mois lunaires; et l'on supposa, ce qui est vrai, que les mouvements de la lune n'étaient pas sans liaison avec les événements terrestres. Il a fallu du temps, il a fallu la rencontre des civilisations à archives et des marées océaniques, pour que l'on comprît que la lune règle l'embarquement, la pêche, l'horaire des trains de marée, et, de proche en proche, un peu toutes les actions humaines. Mais l'esprit humain, dans ce cas-là comme dans tous, a commencé par se tromper, et d'après une idée juste, quoique indéterminée, de la liaison de toutes choses à toutes choses dans ce monde si bien cousu. On a supposé, par sympathie et métaphore, que la croissance de la lune signifiait la croissance de toutes choses; le fait est que le premier croissant donnait à tous l'espoir de la lune pleine; et l'espoir ne se divise point. Ainsi on attendait beaucoup de la lune renaissante. Et de là est venue cette opinion, vainement niée, toujours reprise, toujours soutenue, que la nouvelle lune annonce un nouveau régime des vents, des pluies, des nuages. D'où l'on comprend que les augures, ou magistrats, lorsqu'ils essayent de fixer passablement la fête de la résurrection universelle, aient consulté la lune, et, dans l'incertitude,

aient attendu la lune pleine, après laquelle il fallait se décider, puisque la pleine lune terminait l'espérance.

Je suppose qu'on a encore hésité longtemps entre une lune et une autre; et il est clair que tous y pensaient et que tous en parlaient, ce qui a encore fortifié l'ancienne idée que la lune réglait le beau temps et la pluie. Aujourd'hui l'astronomie et le calendrier sont au-dessus des passions. Mais supposons que le ministère ait charge de décréter le printemps. Quelle crise de la confiance, après des Pâques neigeuses comme celles de cette année! L'intérêt étant tel, et l'attention toujours portée sur cet art de deviner, on comprend que, par les archives, par le mélange des peuples, et par la comparaison des climats, on soit arrivé à une solution moyenne, qui faisait coïncider au mieux la célébration humaine et le printemps cosmique. Il n'est pas rare que le temps de la semaine qui précède Pâques soit un vrai temps de carême; il n'est pas rare que le dimanche de Pâques soit marqué par un triomphe du soleil. Mais cela ne réussit pas toujours; il est vrai qu'une fête fixe, et réglée sur l'équinoxe astronomique, ne réussirait pas mieux. Le métier d'augure fut toujours sans gloire.

7 mai 1930.

LES CHEFS

Au fond nous n'avons d'autre maître que la nécessité extérieure; et il ne reste plus, de l'inégalité ancienne, qu'un déguisement de vanité; et encore personne n'y croit. Il n'y a pas un homme peut-être sur la terre qui ose dire à d'autres : « Obéissez, car tel est mon bon plaisir. » Au contraire vous voyez que le chef parle toujours au nom de la nécessité. « La situation l'exige, dit-il, et ce n'est pas moi qui l'ai faite, ni qui l'ai voulue; je ne l'approuve même point; mais je vous demande obéissance afin que nous évitions des maux plus grands. » S'il n'y avait pas d'ennemi en armes, ou cru tel, qui donc se soumettrait à la discipline militaire ? Et si l'agent levait son bâton pour une ou deux voitures, dans des avenues presque désertes, on se moquerait de lui, et lui se moquerait de lui-même.

Il n'y a peut-être pas un homme qui ait la prétention d'être plus éclairé ou plus sage qu'un autre. On raconte qu'il y eut des rois et des princes. Pour mon compte, je n'en ai point vu. Cherchez parmi les princes de ce temps, qui sont banquiers et meneurs d'affaires; en trouverez-vous un qui se vante de prévoir les mouvements de la Bourse, ou la vente d'un produit? Je les devine plutôt modestes, et même timides. Les chefs de guerre aussi; nul ne s'est vanté d'avoir des lumières supérieures. Et comment l'auraient-ils pu sans faire rire, quand les erreurs s'étalaient à tous les yeux? Ces terribles répressions mêmes, ils ne les donnent point comme justes; ils invoquent la nécessité. Ils ne disent pas : « Je n'ai pas pu me tromper »; bien loin de là, ils considèrent l'erreur comme possible; ils invoquent la nécessité, la terrible pression de la guerre, la hâte inévitable, le désordre toujours menaçant, les effets trop connus de la faiblesse ou de l'hésitation. « C'étaient, disent-ils, la défaite, la déroute, les maux les plus grands et les plus certains; il fallait des châtiments prompts et terribles, et refuser toute excuse à des fautes qui, en d'autres circonstances, eussent été aisément oubliées. » C'est une manière de dire que ce ne sont point les chefs qui commandent, soit pour la défense, soit pour la police, soit pour les impôts, mais bien une nécessité extérieure, aveugle, inhumaine, celle à laquelle nous sommes tous soumis, que cela nous plaise ou non. Quand le médecin dit : « Il faut », ce n'est pas le médecin qui commande, c'est la nécessité qui commande.

Peut-être en fut-il toujours ainsi; peut-être cette auréole des grands est-elle toute de légende. Céder à la force n'est pas obéir par respect; mais si j'obéis afin de résister à la force, où est le respect? Un chef est continuellement jugé. Si le pilote d'aventure est ivre, aucun marin n'obéira. Toute la majesté du monde dépend de l'habileté du chef et des lumières du subordonné. Nul n'a jamais dit : « J'obéirai religieusement, même à un ordre que je jugerai absurde. » Si quelqu'un fait ce serment, c'est qu'il entend bien à part lui qu'il se tromperait en jugeant l'ordre absurde. Ou bien, plus subtil encore, il se dit que tout vaut mieux que le désordre, et qu'il ne faut jamais juger le chef. Tel est notre raisonnement devant l'agent au bâton blanc, lorsque nous n'arrivons pas à comprendre pourquoi il arrête les uns et laisse

passer les autres. Mais nous entendons bien que ce crédit que nous lui ouvrons n'est pas sans limites. Un chef ivrogne, ou fou, ou faible d'esprit se trouve promptement déposé, d'une manière ou d'une autre. Tout chef accepte cette règle, et s'offre au jugement; c'est dire que l'égalité est sentie partout; on veut être aimé. Les rois sont fort polis devant la foule; je suppose qu'ils le furent toujours, et que l'opinion a toujours gouverné. Je ne puis être esclave que d'une foule d'hommes ignorants. Et à qui la faute ? Marc-Aurèle disait une bonne chose : « Instruis-les si tu peux; si tu ne peux les instruire, supporte-les. »

24 mai 1930.

LA PYRAMIDE

Nous ne savons plus faire un tombeau. Nous avons oublié le geste pieux qui ajoute encore une pierre. L'idée naturelle ici est de protéger la forme humaine contre les bêtes, contre l'insulte, et même contre les regards. D'où l'antique tas de pierres, signe parfait, puisque chaque pierre de plus signifiait une pensée et une prière. Il nous fallait seulement un tas de pierres immense, propre à figurer le souvenir de tout un peuple. Et, parce que les pierres entassées sans règle auraient bientôt fait une ruine sans contours définis et une sorte d'éboulement, il ne fallait que donner au premier tas une forme régulière, sorte d'assise ou de fondation pour des travaux sans fin, ce qui conduisait à trois ou quatre escaliers égaux, également inclinés, et terminés à une étroite plate-forme ou pointe. C'était toujours la forme du tas de pierres; et, parce que les angles trop aigus sont fragiles, on aurait choisi le carré comme base, figure simple, facile à tracer, à vérifier, à conserver. Ainsi, seulement par une piété attentive, on retrouvait la pyramide des Égyptiens. L'avantage d'une telle forme, qui doit représenter une fidélité infatigable, et toujours active, c'est qu'elle est d'abord finie, qu'elle est toujours finie, et qu'elle n'est jamais finie. On peut toujours recouvrir la pyramide d'une enveloppe nouvelle, qui ne change point la forme. On demande quelquefois comment les

Égyptiens construisirent ces grands cristaux géométriques, je pense qu'ils les firent concentriquement, ou par recouvrement; c'est ainsi que se font les cristaux.

En cette forme donc s'expriment ensemble une loi de nature, une loi de sentiment, une loi de pensée. Ce n'est pas peu, et voilà sans doute la plus puissante allégorie que l'on ait vue. Les formes humaines, si belles qu'on les suppose, ressembleront toujours moins à l'homme que ce signe géométrique. Car l'industrie, la piété, et la soumission à l'ordre de pesanteur y trouvent ensemble leur témoignage, sans aucune ambiguïté. La forme humaine se trouve ici sculptée par le plus ancien et le plus naturel de tous les gestes du culte. Et c'est le seul monument qu'une équipe de travailleurs puisse aussitôt continuer. Deux ou trois hommes y peuvent ajouter une pierre selon la loi. Œuvre de tous, sans aucun chef, et sans calcul préalable; et bientôt le plus puissant des signes. Imaginez cette montagne parfaite s'élevant dans quelque plaine, au centre même du pays, peut-être.

A partir de cet objet étonnant, la méditation ne pouvait plus s'égarer. Sorte de règle à penser, de quelque façon qu'on le considérât. La situation humaine y était exactement représentée. La loi de nature y était plus lisible encore que sur les pentes des montagnes. L'homme ne triomphait, ici comme partout, qu'en obéissant. Mais là-dessus nos machines nous trompent, et représentent mal, en leur puissance, le travail qu'elles ont coûté. Ici au contraire le travail parle seul; le travail n'est que travail. Et le monument évoque ensemble la multitude des morts et la multitude des vivants. Toutes nos machines offrent, en premier aspect, des pensées; et nos monuments redoublent encore là-dessus, subordonnant évidemment le travail à la forme, ou disons à l'idée; un créateur se montre, et l'exécutant est oublié; notre rhétorique de pierre serait donc l'image exacte, si l'on peut dire, de la guerre telle qu'elle n'est pas. Au contraire, en cette pyramide, tous les travaux se valent, et la forme exprime cela même. Cette pensée de pierre, riche et inépuisable, est l'effet même du travail, et inséparable de lui, et portée par lui. Cette géométrie de pierre serait donc justice, par un rapport vrai des pensées aux travaux. L'artisan y serait penseur; la tête n'oublierait pas le bras. On n'oserait plus dire que tant de travaux se font pour

nourrir une pensée étrangère. On n'oserait plus penser que l'obscur genre humain ne fait que garder, porter et nourrir une brillante élite. La société paraîtrait en ses justes proportions; car les pensées y sont imperceptibles, en regard des travaux; mais, au rebours, la masse des travaux fait pourtant une pensée sans paroles, toujours oubliée par la rhétorique. Eh bien, cette pensée, la voilà qui barre la route, qui change les chemins, qui porte une ombre immense, qui creuse le ciel. Large base pour l'étroite pointe. Thalès s'arrête, admire, et retrouve son théorème sans paroles.

1er juin 1930.

CROYANCE ET FOI

Les anciens dieux existaient. Ils étaient ce monde même, divisé selon les puissances du ciel et de la mer. Jupiter et Neptune se prouvent assez par la foudre et la tempête, tellement plus fortes que l'homme. J'ai lu bien des fois que notre faiblesse, notre dépendance, nos maladies, nos erreurs, notre courte vie, tout cela prouvait assez qu'il y a des Dieux ou un Dieu. Un ou plusieurs, il n'importe guère; le fait est que le Monde est redoutable, et finit par nous vaincre. Celui qui ne connaît pas cette dépendance est aveugle et sourd; mais, bien pis, il est fou. S'il s'agit de reconnaître une puissance qui surpasse infiniment la nôtre, le bon sens y suffit; et il n'est pas nécessaire de penser aux étoiles et aux nébuleuses; il suffit d'un bloc de pierre qui tombe, ou d'un imperceptible caillou dans notre corps. Ce genre d'humilité est facile; croire et craindre est facile.

Notre position à l'égard de ces anciens dieux, qui n'ont point cessé d'exister, et de peser, et de foudroyer, est tout à fait la même qu'à l'égard d'un tyran impitoyable, et prompt à frapper par ses gardiens fanatiques. Ne pas le craindre, marcher contre lui, s'étonner des effets, ce serait puéril; et du reste il ne s'agit point de savoir si l'on doit céder ou non; la force décide; il faut céder. Cette prudence et cette ruse à l'égard des puissances est toute l'âme des anciennes fables. Ces leçons n'ont point cessé d'être bonnes, car je n'y vois point le

moindre respect. Ésope est dépendant, mais non tout à fait humilié. Ésope est une partie de nous, une très grande partie de nous. Estimer nos forces, et ne pas mordre dans du fer, c'est une sagesse que l'expérience nous donne, et sans réplique, si nous ne savons pas aller au-devant par la prudence. Mesurer les forces, et se résigner à ne pas faire tout ce qu'on voudrait, c'est la raison même. Et croyez-vous que le tyran lui-même fasse autrement ? Comme vivement et sans transition il cède devant une force supérieure ! Le mal de dents et la colique le tiennent, sans aucun respect; l'âge le mord; les gardes n'y peuvent rien. Chose cent fois dite et cent fois célébrée. Tel est le sens de ces cérémonies où la majesté humaine s'humilie la première, et publiquement implore le roi des rois. Au reste cette mythologie n'a peut-être jamais trompé personne. Le Jupiter Homérique au fond ne peut rien; il élève la balance d'or, et annonce seulement le destin. En ce temps-là l'ancien dieu n'avait déjà plus de visage, c'était le monde; c'était l'immense existence elle-même. Qui donc n'y croit pas ? Et pourquoi des preuves ? Plus on cède et plus on croit.

Ce que nous nommons la foi est tout à fait autre chose que cette croyance prosternée. La foi est toute de volonté et de courage et directement opposée à la croyance. La foi nie le destin; la foi nie les preuves, qui sont toutes contre. La foi est ce qui travaille à relever la justice, à chaque moment, comme par une tourmente balayée et méprisée. Rien ne fatigue la foi; rien ne l'use; et ce qu'il y a de plus beau en elle, c'est qu'elle jure de cela même. Il est beau de voir que les hommes reconstruisent la paix, et presque sans espérance; entendez que les forces aveugles, et ceux qui les adorent, ne laissent aucune espérance; mais l'espérance intérieure, et fondée sur elle-même, rien ne peut la diminuer. Telle est la religion des temps nouveaux. Et, ce qu'il y a de plaisant, c'est que la théologie ne peut qu'approuver ici et consentir, quoique, dès qu'on la laisse à sa naturelle pesanteur, elle revienne aussitôt au culte des anciens dieux. Ce n'est pas seulement dans ses actions, c'est aussi dans ses pensées que le prêtre hésite continuellement entre puissance et justice. Mais la puissance est lourde; si peu qu'on la légitime par le respect, elle emporte tout, elle fait basculer l'homme; et j'ai remarqué souvent ce moment critique

où l'homme penche un peu trop du côté de la puissance. C'est ainsi que l'éternel prêtre de Jupiter Tonnant se tourne à demi, en son oraison, vers le tyran et ses gardes, oubliant cet esclave supplicié, toujours pendu à sa croix, dieu victime, dieu faible, dieu des temps nouveaux. Mais convenons que c'est une image digne de Platon que cette croix sur la poitrine de l'évêque; il la montre aux autres, il ne la voit point.

15 juin 1930.

LES CONTES

La religion est invincible par l'absence de preuves, et même de la vraisemblance; ainsi toutes nos sages preuves contre, tirées de science peseuse et mesureuse, tombent dans le vide. Contre les passions et l'imagination, qui toujours déraisonnent ensemble, il faut des faits bien clairs et positifs; et c'est ce qu'on ne peut pas toujours faire constater à un malade imaginaire, à un plaideur, à un jaloux; chacun se bouche les yeux plutôt que de renoncer à une erreur adorée ou abhorrée; la peur, comme on sait, donne le même genre d'aveuglement que le désir. Mais enfin, dans les choses de ce monde, on peut toujours espérer quelque occasion de constater, qui remettra l'esprit en équilibre. Au lieu que sur l'enfer ou sur le paradis, que pourrait-on constater ? Et sur des événements vieux de vingt siècles, que puis-je savoir qui soit communicable comme sont communicables la géométrie et la physique ? Il faut que les passions, l'imitation, l'autorité décident de tout, formant une sorte de manie collective, et cohérente en son intérieur. Et j'y vois cette différence avec les fous à proprement parler, c'est que les fous ne veulent pas y aller voir, et règlent dans leur pensée les questions de fait, au lieu que les croyants ne peuvent pas y aller voir, vivant sur des faits qui ne sont point des faits. Le doute est l'état naturel de celui qui manie des preuves. Mais dès qu'on ne peut espérer de preuves, le doute est une maladie dont on se guérit par serment. Je ne dirai donc pas qu'un homme peut tout croire, c'est trop peu dire. Le vrai est que l'absurde est ce qui est le plus fermement cru.

Et encore je ne compte pas les heureux effets, les incontestables effets. Si un chapelet dit selon le rite apaise les soucis et les scrupules, et conduit à un paisible sommeil, voilà un fait que je ne puis nier, et que même je comprends très bien. Et si la position d'un homme à genoux le rend plus facile à lui-même, moins enragé de vengeance, en tout plus équitable et plus humain, la plus simple physiologie m'avertit que je devais prévoir cela. La passion d'un homme couché n'est pas de courir; et la même bouche ne peut en même temps prier et menacer. Ce sont là des exemples tout simples. Il y a bien plus. Il y a des monuments sublimes qui, semblables à un manteau, nous donnent un peu de majesté et de paix. Il y a les cortèges et les cérémonies, qui disposent énergiquement le corps humain selon une sorte de grandeur, qui se communique naturellement aux pensées. Il y a la musique, qui agit encore plus subtilement, et, par le chant, sur les viscères mêmes. Et ce n'est pas trop supposer que de prêter à la Bible le même genre de puissance qu'à un beau poème. D'où il résulte que le croyant se sent récompensé de croire, et se trouve attaché, par des liens de reconnaissance, à des légendes et à des rites si bien taillés pour lui, si agréables à porter. Ajoutons qu'il est toujours pénible de penser selon la rigueur, que c'est souvent dangereux, que c'est parfois impossible. Qui jugera son bienfaiteur ? Qui jugera ses parents ? On craint donc les jugeurs; on les évite. On se passe donc très bien de penser.

La situation étant telle, je fus et suis encore assez content de ce que je répondis à un camarade soldat, évidemment de bonne foi. « Qu'est-ce que vous pensez, me demanda-t-il, de Dieu le père, de Jésus-Christ, du diable, et de tout ça ? » Nous faisions notre petite lessive à l'abreuvoir, non sans guetter du coin de l'œil l'adjudant, qui ce jour-là trouvait tout mauvais. Que pouvait répondre l'esclave à l'esclave ? Je lui dis : « Ce sont de beaux contes. » On ne se lasse point des beaux contes. Cela fait comme un autre monde où la bonne volonté triomphe à la fin. Un monde selon nos meilleurs désirs. Ce sont des récits faits à notre forme, et qui conviennent dans les moments où le monde est trop dur. L'esclave alors oublie d'être méchant. Il revient à la vérité de l'enfance. Il se dispose selon la confiance et l'espoir. Et

quoi de mieux ? Personne certes ne dira que les beaux contes sont vrais; mais personne non plus n'osera dire qu'ils sont faux. »

23 juin 1930.

LES BALAIS DE CRIN

C'est dans une armoire très bien fermée, et loin des bruits du monde, que délibéra le Conseil Supérieur des Balais de Crin. Ces messieurs sont à première vue remarquables par de fortes têtes sur des corps maigres; et, au sommet, plus ou moins de crins, mais qui tous menacent le ciel. Raideur bien légitime. Tous ces balais éminents avaient été formés à l'École Supérieure des Balais de Crin, dont on connaît la noble devise : « Seulement servir. »

Le président des balais se garda bien de développer une autre idée que celle-là même. « Que doit être, demanda-t-il, la pensée d'un balai, sinon la pensée de l'action même à laquelle il est propre, à laquelle il est voué par sa forme ? » D'où il vint à admirer cette ressemblance qu'il y a entre tous les balais de crin, et cet accord, ou, pour dire mieux, cette fraternité des pensées. Et résultant de quoi ? D'une fonction qui a toujours été et qui sera toujours : « Sous Néron, Messieurs, et sous Héliogabale, il y avait autre chose que les sanglantes folies qui retiennent l'attention des esprits légers. Soyez-en sûrs, il y avait, en ces temps-là, dans des armoires à balais, des balais supérieurs qui se juraient de rester balais et de penser balayage. L'ordre est, si j'ose dire, la substance même du désordre; et la pensée d'une fonction, fonction élevée au niveau du devoir par l'accord parfait entre l'action et la forme de l'agent, voilà ce qui fait que les sociétés durent, ou disons mieux, que la même société dure sous l'apparence des révolutions. Et qu'est-ce au fond que l'aristocratie véritable, sinon l'immuable corporation de ceux qui se connaissent comme des outils irréprochables pour un travail nécessaire ? Aux dieux ne plaise que je méconnaisse les séductions de l'imagination. On nous accuse quelquefois de manquer d'imagination. C'est qu'en nous l'imagination est réglée par l'action, et ainsi marque en

chacun de nous des traces profondes et uniformes, toujours en accord avec la raison. Certes, le temps de l'usure vient pour les balais de crin, comme pour toutes choses. Mais je dirai aussi qu'une longue pratique, frottant en quelque sorte sur des principes constants, prolonge pendant bien des années une rare et utile manière de vieillir. Reprenant le mot d'un ancien, je conclus qu'un vieux balai est encore celui qui balaie le mieux. »

Il y eut un cliquetis des balais. Les étages s'émurent, et plus d'un oisif crut que l'heure du réveil avait sonné. Mais rien ne bougea. La pensée même de l'action veut son temps de loisir, la rêverie, et l'applaudissement. Après que le balai archiviste eut donné lecture d'une histoire des balais depuis les plus anciens documents, un balai moraliste tourna à droite et à gauche son maigre visage, cherchant quelque maxime ou devise, propre, non pas à redresser les balais, car un balai ne plie pas, mais à les réjouir et à les rendre contents d'eux-mêmes. Certes Marc Aurèle a presque dit et aurait pu dire : « Si j'étais rossignol, je chanterais; je suis balai de crin, je fais ce qui m'est propre, et ce pour quoi je suis fait. » Selon le même esprit, Messieurs, je donnerai ce conseil au balai : « Que t'importe la poussière, et que t'importe le balayeur ? Ils changent comme les nuages du ciel; mais toi, entre les deux, tu es l'immuable moyen et l'éternelle idée. » Toutefois comme il fallait une maxime courte, et qu'on pût inscrire sur l'Annuaire des grands, moyens et petits Balais de Crin, on s'arrêta à trois mots, qui exprimaient à la fois la physiologie du vrai balai, et le principe régulateur de toutes les pensées du vrai balai : « Inflexible dans l'obéissance. » Et le mouvement d'approbation fut si vif dans l'armoire aux balais, qu'Anatole, qui s'éveillait péniblement non loin de là, put croire ou rêver un moment que les balais allaient balayer tout seuls.

Vains espoirs et pensées frivoles. Le laitier ébranle la rue. Anatole s'ébroue, chante un peu, fait envoler mille pensées et mille projets, ouvre l'armoire, et empoigne sans façon le président des balais. Horreur ! Il le tient tête en bas. Profanation ! Mais le pouvoir n'y pense seulement point. Est-il meilleur outil et plus utile, qu'une tête vénérable ?

Juin 1930.

DENYS DEVANT PLATON

Le fameux pape Jules, appuyé sur son double pouvoir, ne pouvait pas exiger de Michel-Ange qu'il ne suivît pas son propre génie. Cela, le tyran le mieux assuré ne peut l'obtenir; il ne peut même pas le vouloir. L'artiste n'obéit pas. Le saint fait mieux peut-être, lui qui vient dire au tyran : « Je ne suis pas content de toi. » Mais est-ce mieux ? Le sage ne dit rien; il jette un regard comme un muet jugement, et s'en va. Frédéric de Prusse avait bien saisi la réplique juste : « Vous visez trop haut, disait-il à peu près; le métier de police n'est ni beau ni grand; si on veut le bien juger, il faut le faire. » Le sage a compris cela, et que le mépris passe bien au-dessus du trône; aussi il ne méprise que si on l'en prie. « Ne suis-je pas bien heureux ? » disait Crésus à Solon; et Solon répondit : « On ne peut décider si un homme est heureux tant qu'il n'est pas mort. » Je plains le tyran; il ne reçoit que des éloges forcés; il n'a pour amis que des âmes basses, et qu'il fait jouer comme des machines; c'est comme s'il tâtait la trahison. Nul homme ne prise l'estime forcée, ni l'amour forcé. Par quoi l'égalité subsiste comme au temps d'Ésope, ni plus ni moins; l'égalité, loi de diamant, claire et dure. « Je puis mettre Platon aux fers, se dit Denys : mais je ne puis pas mettre son jugement aux fers; et quand je le pourrais, quelle valeur en un jugement serf ? Ce que je veux, c'est qu'il m'approuve librement. »

Ces traits sont écrits partout, dans l'histoire, dans la légende, dans les belles œuvres, dans les grandes vies. Le pouvoir ne cessera d'être humilié. Beethoven, dans une scène célèbre, enfonce son chapeau jusqu'aux oreilles au lieu de saluer la cour. Mais en Gœthe, qui saluait si bien, le mépris n'était pas moins marqué. Le seul départ d'un beau vers se moque des puissances; et, au rebours, tout ce qui est flatteur est plat. On ne peut point du tout gouverner l'artiste, ni le saint, ni le sage. Cet étrange et subversif caractère est tracé partout. L'ambitieux peut-il seulement lire un conte ? L'égalité y éclate. Et il me semble que je n'aimerais point trop, si j'étais roi, ces palais qui naissent d'une parole, et, d'une autre parole,

sont effacés; c'est traiter bien légèrement les plaques, les cordons, les épées. En toute œuvre vénérée il y a lèse-majesté. Mais oui, par cela seul que ce n'est pas un tyran qui l'a faite.

Ce qui, dirait Candide devenu vieux, ce qui ne va pas sans inconvénient; car il y a du malheur dans la politique, et une rage mal dissimulée; et cela retombe sur nous. Il faut payer tous ces mépris. Tout homme qui a pouvoir finit par se venger; l'épée tuera; car que peut-elle de plus ? Le pouvoir rend méchant par une réelle impuissance, aussitôt sentie. Descartes s'en va. Pascal regarde au ciel. Kant écrit sa Raison Pure, et évidemment sans prendre conseil de la Bonne Pensée. Chacun a sa manière; mais tous s'enfuient. Cette fuite des vraies valeurs est sous les doigts du tyran; il la sent toujours. Et qui empêche que son valet le juge, son valet qui ne dit rien ? Il n'est pas un général qui ne rougisse d'être approuvé. Mais on nous conte, comme un éloge, qu'il admet la contradiction, et que même il la cherche. « Ne pensez pas à me faire plaisir », disait Pétain. Mais le franc-parler n'est pas longtemps favori. C'est qu'avec le franc-parler l'égalité se montre; l'égalité, qui n'est jamais loin dès qu'un homme parle à un homme. Ainsi la vanité ne se trompe pas elle-même. Je cherche l'homme qui est fier d'être décoré; je ne l'ai pas trouvé. Mais méfions-nous, dit Candide; tout ambitieux est bientôt furieux; l'humeur le tient; il s'y livre. Il n'y a que l'aveugle colère qui le puisse consoler; d'où les guerres, ces vengeances de rois. Et en vérité, dit Candide devenu sage, on devrait chercher l'occasion d'admirer les rois, sincèrement et librement; cela rendrait service à tout le monde.

1er juillet 1930.

OBÉISSANCE

J'ENSEIGNE l'obéissance. Le lecteur rugueux va me dire que je suis payé pour cela. Il est vrai. Mais si nos Grands Messieurs m'entendaient sur l'obéissance, ils jugeraient qu'ils placent bien mal leur argent; cette espèce est insatiable; ne veulent-ils pas, avec l'obéissance,

le respect et même l'amour ? Eh bien, lecteur rugueux, faisons nos comptes, entre eux et moi, entre toi et moi.

Tout pouvoir est absolu. La guerre fait comprendre ces choses-là. Une action ne peut réussir que par l'accord des exécutants ; et, quand ils auraient la meilleure volonté du monde, ils ne s'accorderont pourtant que par la prompte exécution des ordres, sans qu'aucun des subordonnés s'amuse à juger et à discuter. Qu'est-ce à dire, sinon que, devant le refus ou seulement l'hésitation, le chef doit forcer l'obéissance ? Cela conduit aussitôt à la dernière menace, et l'instant d'après, à la suprême punition, sans quoi la menace serait ridicule. J'admire que des gens, qui reçoivent aisément la guerre parmi les choses possibles, invoquent pourtant ici l'humanité et la justice, comme si l'on avait le loisir d'être humain et juste quand l'ennemi pousse. Il faut savoir ce que l'on veut.

Il n'y a point de paix, car il y a plus d'un ennemi. C'est pourquoi tout pouvoir est militaire. Feu ou eau. La rue est barrée. Vous demandez pourquoi ; mais le gardien ne sait pas pourquoi. Alors, invoquant les droits du citoyen, vous voulez passer. Le gardien s'y oppose militairement ; il appelle ses réserves ; si vous faites le méchant, vous êtes un peu assommé ; si vous montrez des armes, le gardien prend les devants et vous tue. Quand le pouvoir n'est pas résolu à forcer l'obéissance, il n'y a plus de pouvoir. Si le citoyen ne comprend pas et n'approuve pas ce puissant mécanisme bien avant de le craindre, il n'y a plus d'ordre ; la guerre est à tous les coins de rue, le spectateur reçoit des coups et la justice périt.

Très bien. Et voilà ce que le Fascisme enferme de vrai ; voilà ce que beaucoup d'hommes sentent vivement. Mais il faut comprendre ; il faut circonscrire ; il faut limiter, contrôler, surveiller, juger ces terribles pouvoirs. Car il n'est point d'homme qui, pouvant tout et sans contrôle, ne sacrifie la justice à ses passions ; et de bonne foi ; car l'homme puissant se croit lui-même. C'est pourquoi cette obéissance des civilisés serait pour effrayer, s'ils ne se juraient à eux-mêmes de résister continuellement et obstinément aux pouvoirs. Mais comment ?

Que leur reste-t-il puisqu'ils obéissent ? Il leur reste l'opinion.

L'esprit ne doit jamais obéissance. Une preuve de

géométrie suffit à le montrer; car si vous la croyez sur parole, vous êtes un sot; vous trahissez l'esprit. Ce jugement intérieur, dernier refuge, et suffisant refuge, il faut le garder; il ne faut jamais le donner. Suffisant refuge ? Ce qui me le fait croire, c'est que ce qui subsiste d'esclavage vient bien clairement de ce que le citoyen jette aux pieds du chef son jugement aussi. Il admire; c'est son bonheur; et pourtant il sait ce que cela lui coûte. Pour moi, je n'arrive pas à comprendre que le citoyen chasseur à pied, j'appelle ainsi le bon citoyen, l'ami de l'ordre, l'exécutant fidèle jusqu'à la mort, se permette encore de donner quelque chose de plus, j'entends d'acclamer, d'approuver, d'aimer le chef impitoyable. Mais plutôt je voudrais que le citoyen restât inflexible de son côté, inflexible d'esprit, armé de défiance, et toujours se tenant dans le doute quant aux projets et aux raisons du chef. Cela revient à se priver du bonheur de l'union sacrée, en vue d'éviter de plus grands maux. Par exemple, ne point croire, par un abus d'obéissance, qu'une guerre est ou était inévitable; ne point croire que les impôts sont calculés au plus juste, et les dépenses de même; et ainsi du reste. Exercer donc un contrôle clairvoyant, résolu, sans cœur, sur les actions et encore plus sur les discours du chef. Communiquer à ses représentants le même esprit de résistance et de critique, de façon que le pouvoir se sache jugé. Car, si le respect, l'amitié, les égards se glissent par là, la justice et la liberté sont perdues, et la sécurité elle-même est perdue. Songez à l'affaire Dreyfus, qui, fort à propos, reparaît en bonne lumière. Je sais bien que vous, bon citoyen, qui n'avez pas vu ces choses, vous n'arrivez pas à les croire. C'est qu'il faudrait comprendre que des abus aussi énormes, et tranquillement avoués, sont le fruit inévitable du pouvoir sans contrôle. Il n'y a aucune raison pour que l'homme qui s'élève gagne les vertus qui le préserveront de trop se croire; il y a beaucoup de raisons pour qu'en s'élevant il perde ces vertus, même s'il les a. Ces réflexions amères, mais utiles, donnent une idée de l'esprit radical, très bien nommé, mais encore mal compris par ces âmes faibles qui ne savent pas obéir sans aimer. Es-tu content, lecteur rugueux ? Non, peut-être. Je ne demande pas si le pouvoir est content. Il n'est jamais content; il veut tout.

12 juillet 1930.

ADMIRER

La commémoration a ses règles, qui se moquent de celles de l'histoire. Personne ne pense volontiers à un homme faible, sot, ou méchant, dès qu'il est parti. Ce genre de pensée n'est pas agréable; c'est se représenter un homme mourant. Qu'il meure donc ! Et, quand il est mort, on n'en pense plus rien du tout. La commémoration du mépris, c'est l'oubli. Je sais bien qu'on alléguera que l'homme aime diminuer l'homme, afin de se grandir lui-même. Ce raisonnement se soutient; mais, physiologiquement, nous ne sommes pas faits ainsi. Nous aimons admirer, ce qui est se représenter un homme par ses forces de vie; ce mouvement nous est sain; nous imitons le héros; nous nous sentons nous-mêmes plus vivants et plus forts. Nous nions ce qui tue le héros et ce qui nous tue; nous le pensons immortel et nous nous sentons immortels. C'est pourquoi la commémoration fera toujours légende; et la vérité de la légende, c'est la vérité de l'homme vivant, lequel se trouve bien d'imaginer la force, la vertu, la grandeur de l'homme. La haine est un effet secondaire; on se hait de n'admirer point les mêmes héros. Comte a laissé, dans son calendrier, un excellent tableau des commémorations fortifiantes; telle fut et telle sera toujours la religion de l'homme. Mais il y voulut joindre une fête, si l'on peut dire, de réprobation, contre la mémoire de Napoléon. Sans aucun succès. Commémorer, c'est célébrer. Au reste, célébrer ne dit pas plus que commémorer; mais ce mot enferme la louange. Sur misère, faiblesse, esclavage, on se tait. Telle est la loi de santé.

Appliquant cette réflexion à elle-même, je remarque qu'il n'y a rien de plus ennuyeux et de plus débilitant que de mettre en catalogue les erreurs humaines. Invinciblement, une pensée forte, et, comme on dit si bien, positive, veut que tout soit vrai dans les éternels contes des veillées. Quand on dit que les morts reviennent, et nous tirent par les pieds, choses terrifiantes et indicibles, on décrit très exactement une manière d'imaginer les morts qui est elle-même mortelle. Il est strictement vrai que, tant que l'on n'a pas reconstitué le souvenir selon

la vie, ce qui est tombeau et statue, on est livré à des visions tristes. Le mort vient nous prier de penser un peu mieux à lui, c'est-à-dire de l'honorer selon ses mérites, au lieu de le tuer de nouveau chaque jour selon sa faiblesse. C'est exhorter le vivant à vivre; et le vivant entend très bien cette exhortation; il retrouve la force d'admirer et d'aimer, en même temps que son propre régime de vie. Telle est la résurrection des morts. Et j'ai remarqué que la mort est un événement de courte durée; c'est une maladie de l'imagination, j'entends dans le vivant, maladie qui ne peut durer. Il vient un temps, et que quelquefois l'on discerne très bien, où les morts ont cessé d'être morts. Si vous voulez suivre ces mouvements du cœur humain, et les métaphores qui les traduisent, pensez seulement que le culte des morts est la plus ancienne religion et la plus constante en tous pays. L'humanité, pour tout dire en bref, n'est pas un animal triste. Ce grand corps vit d'admirer.

Contre l'admiration, je ne vois que l'admiration. Le nom de Sémiramis dit encore quelque chose; le nom d'Ésope dit bien plus; le nom de Socrate encore bien plus. Le peuple, en des temps de malheur et d'injustice, sut bien commémorer une multitude de saints, c'est-à-dire d'hommes pauvres, et qui très évidemment méprisaient un certain genre de gloire. César et Napoléon sont bien loin d'être nos seuls modèles; et qui voudrait chercher les dieux réels le long des rues trouverait encore un bon nombre de victimes ouvertement glorifiées. Légende contre légende; et le vrai visage du héros se dessine assez bien, par cette composition de toutes les gloires. Les puissants, au fond, ne sont jamais loués de leur puissance; mais la légende les sauve, quand elle les sauve, en leur prêtant des vertus de sages et de pauvres. Admirez ce que la légende a conservé de saint Louis. Et à quoi bon rechercher une vérité morte ? Ce qui m'intéresse, c'est ce que l'on a trouvé de plus éminent à célébrer dans un roi. L'histoire est très bien comme elle est.

15 juillet 1930.

L'AMOUR DE SOI

Les gens, presque toujours je les prends aisément comme ils sont. Même quand j'aurais un miraculeux pouvoir de les changer, je n'en userais point témérairement. Avares, colériques, insouciants, naïfs, rusés, ambitieux, emphatiques, flegmatiques, cela peut plaire ou déplaire; mais je sais du moins que ce ne sont point des couleurs qu'on pourrait changer sans changer tout l'édifice, comme on repeint une porte. Au contraire, je craindrais, en essayant de changer ces traits-là, d'en changer d'autres, de rompre un équilibre, et, en voulant corriger quelque défaut, de mutiler une vertu cachée justement derrière. Bref, je suis volontiers jusqu'aux extrêmes conséquences cette idée aristotélicienne que les vices et les vertus de chacun lui sont attachés et enracinés, et ne s'enlèvent point comme vêtements. Aussi je n'approuverais point ce travail d'user les reliefs d'un homme comme on voit que s'usent les monnaies, enfin de le polir et atténuer de façon qu'il ressemble un peu plus à l'homme moyen. Au contraire, je souhaite qu'il se produise tout, qu'il développe pleinement sa nature propre. Car il ne peut point sauter hors de lui-même, ni emprunter la vertu d'un autre. S'il est roux, il vivra roux, et aura une vertu rousse.

Mais qu'en cela il soit esclave, esclave de lui-même, c'est ce que je n'entends point. Tout au contraire, je le vois esclave en ce qu'il se laisse déformer ou décolorer par les circonstances, perdant une parcelle de son propre être à tous les chocs. Libre au contraire autant qu'il pousse ses reliefs selon sa loi intérieure. On ne se change utilement qu'en développant ce que l'on est; bon ou mauvais, ce n'est pas ce qui m'intéresse; mais plutôt je dirais que ce qui se développe est bon, que ce qui est mutilé est mauvais. C'est ce que m'enseigne le nom même de vertu, qui est bien beau; on dit la vertu d'une plante; on désigne par là les effets qu'elle produit par sa nature, sans considérer si ces effets sont utiles ou nuisibles à quelqu'un. Et de même c'est à nous d'user d'un homme selon ce qu'il est, et de ne jamais reprocher au poirier de ne point produire de prunes. Des leçons de Platon est

sorti Aristote, qui est presque le contraire de Platon; non point un autre Platon qui n'eût été qu'un singe, mais un Aristote plus que jamais Aristote; tel fut le plus beau fruit du plus bel enseignement. Et je suis assuré que ceux qui ont fait de grandes choses, et que l'on voit qui furent si bien servis, sont premièrement des hommes qui acceptent les différences, et même qui les aiment. Et au contraire, quand on remarque que les subordonnés imitent le maître, et jusqu'à la forme de son nez, s'ils pouvaient, rien ne va.

Cette remarque est vérifiée souvent dans les affaires d'industrie ou de commerce; car souvent une maison réussit par deux hommes qui contrastent. Et j'ai connu qu'une grande entreprise s'était formée par deux caractères qui ne cédaient point en leur constante opposition, l'un propre à fabriquer et l'autre propre à vendre. L'homme qui sait vendre sait aussi persuader et aime persuader; il est comme revêtu d'une naturelle politesse; il montre de la patience dans la conversation; mais c'est qu'aussi il s'y plaît. L'autre, celui qui fabrique, ne se soucie point de plaire, car il a affaire à des choses insensibles; et il ne fait de discours qu'à lui-même, selon l'algèbre et le dessin. Si l'un s'était appliqué, par esprit de concorde, à imiter l'autre, leur collaboration aurait valu moins. La volonté de servir n'implique jamais qu'on se diminue soi-même. Et l'étonnante histoire des Républiques soviétiques fait voir, aussi bien que notre Révolution même, de puissantes natures qui s'affirment dans les conflits et même s'y fortifient, sans que l'action commune en soit gênée. Et au contraire celui qui renonce à soi ne peut aider. D'où je reviens à conseiller à tout homme de s'aimer lui-même. A quoi les moralistes de vulgaire prudence diront que cette condition ne manque jamais. Au contraire, j'ai appris à nommer égoïstes et tyrans ceux qui ne peuvent se supporter eux-mêmes, et que ronge l'envie, l'envie qui est la plus folle des passions. On ne peut pas dire que l'envieux s'aime lui-même; au contraire, il est triste en face de lui-même; il voudrait être autre. Ambition exactement vaine, c'est-à-dire sans substance, sans pouvoir, sans espoir. Aussi l'envie est peut-être un désespoir. Car vais-je envier une facilité de mon voisin qui le fait avancer dans les mathématiques ? Envier cela, qui est de lui, non de moi ? Qu'en ferais-je ? Toute

ma mathématique à moi, il faut qu'elle sorte de moi, que je la tire de moi. Je n'ai jamais à moi que ce que je développe de moi. Ce genre de courage et ce genre d'expérience est le véritable amour de soi. L'on peut aider un homme à sauver en lui cet amour de soi; et peut-être ne peut-on rendre au monde aucun autre service que celui-là. Et aider ainsi l'autre à être lui-même, c'est exactement le contraire de l'envie. Car j'ai remarqué que l'envieux supporte mal cette foi que d'autres ont en eux-mêmes; et tout son art, qui est souvent profond, est de fâcher chacun contre soi, et de recruter des envieux. Et quand je sens le premier toucher de ces rayons froids, qui recroquevillent l'espérance, alors à toutes jambes je fuis. Je n'ai peur que des faibles.

Juillet 1930.

INTÉRÊTS COMPOSÉS

QUAND vous avez remonté le poids de votre horloge, il travaille pour vous, c'est-à-dire qu'il fait tourner les aiguilles et entretient le mouvement du balancier. Ce même poids, que vous avez élevé par un mouvement de manivelle, vous pourrez le laisser retomber tout d'un coup; ce sera comme un marteau; vous pourriez aussi lui donner à mouvoir un petit ventilateur; mais, de quelque façon que vous le fassiez travailler, il ne rendra jamais plus que le travail que vous lui avez fourni. Tous devraient savoir cela, et ce serait le principal de la physique, si on se gardait d'une vaine admiration pour tout ce qui a l'apparence du miracle. Nous n'en sommes pas là encore; et j'ai connu un homme assez instruit qui croyait pouvoir, en élevant une grande quantité d'eau par une petite pompe, et au prix d'un travail long mais facile, gagner ensuite sur le travail en précipitant toute cette eau en quelques secondes. Ce sont des erreurs d'imagination; le lent travail est oublié; on admire la puissance soudaine que déchaîne un simple mouvement du doigt.

Le même raisonnement convient pour un ressort que l'on tend. Au mieux le ressort rendra exactement tout le travail qu'on y a mis; et même il ne rendra jamais tout.

Toutefois la grande affaire est de savoir qu'il ne rendra pas plus. C'est très simple pour un ressort et pour un poids; mais dès que les rouages nous sont cachés, l'imagination fait la folle. Un morceau de zinc mis dans une pile travaille pour nous, agitant notre sonnette ou portant à cent kilomètres les vibrations de notre voix, il travaille jusqu'au moment où il est ramené à l'état d'oxyde, de sulfure, ou comme on voudra dire; état dans lequel il n'est plus bon à rien pour notre pile. Or c'est dans un tel état que nous trouvons le zinc dans la terre; et nous devons d'abord l'élever au niveau de l'état métallique, si nous voulons qu'il travaille pour nous. C'est toujours comme si nous remontions notre horloge; et le zinc de la pile nous rendra au plus le travail que nous y avons enfermé. L'important est de comprendre qu'il n'y a point de magie là-dedans, et que le miracle de la multiplication du travail est un rêve, comme le miracle de la multiplication des pains.

Un explosif nous étonne un peu plus, parce qu'il rend en un moment une longue suite de travaux. Il faut considérer qu'on ne trouve point d'explosif dans la terre, mais qu'on y trouve seulement des choses terreuses et inertes, lesquelles devront être triées, pulvérisées, cuites et recuites, de la même manière que l'on tend un ressort. C'est l'homme qui travaille dans l'explosion.

Je n'oublie point qu'on trouve du charbon dans la terre, ou bien du pétrole, et que ces corps sont des sortes d'explosifs tout préparés. On peut dire que ce sont des ressorts que nous trouvons déjà tendus. Toujours est-il qu'on ne les trouve point sans travail, et qu'il faut fabriquer la machine par laquelle ils travailleront. Un canon est une machine à feu, qui représente des journées de travail, et qui s'use vite. Même dans le cas le plus favorable, où c'est la cascade qui travaille pour nous, il faut encore barrer, filtrer, construire la turbine; toujours le marteau est en mouvement, et le muscle humain. Les merveilles de la civilisation sont portées à bras. L'avion est porté à bras.

Il n'y a point de limite aux inventions, mais il y a une limite à cette consommation de travail humain qu'elles supposent. Ou, pour parler autrement, parmi les choses possibles et admirables, il y en a qui sont trop coûteuses. On feint de croire que le transport par avion sera rému-

nérateur quand tout le monde usera de l'avion. Mais l'expérience est déjà faite, et assez instructive, pour des machines moins dispendieuses. Tout le monde prend le train et l'autobus, et ces transports travaillent à perte, ce qui devrait nous rappeler que ces beaux ressorts sont finalement remontés à la main, et que la dépense musculaire exigée croît avec la puissance produite, et peut-être même plus vite. Admirables chevaux, de vapeur, d'essence et d'ampères : mais c'est la bride qui nous ruine.

9 août 1930.

TECHNIQUE ET SCIENCE

Il n'y a point de technique s'il n'y a outil, instrument ou machine; mais ces objets, fabriqués de façon à régler l'action, et qui sont comme des méthodes solidifiées, ne font pas eux-mêmes la technique, qui est un genre de pensée. Un ouvrier qui se laisse conduire par la chose, la coutume et l'outil, n'est pas encore un technicien. Un technicien exerce la plus haute pensée, et la mieux ordonnée; un technicien découvre, réfléchit, invente; seulement sa pensée n'a d'autre objet que l'action même. Il ne cesse d'essayer. Toutes ses idées sont des idées d'actions.

On se plaît à dire que l'expérience décide de tout; et c'est vrai; mais c'est vrai de trop loin pour qu'on détermine par là les différences dans cette foule des hommes qui inventent. L'ouvrier adhère à l'expérience; il ne perd jamais le contact; mais le théoricien aussi, à sa manière; et le technicien se trouve placé entre ces deux extrêmes. Palissy, autant qu'on sait, était un ouvrier d'émaux; mais non pas un pur ouvrier, car il cherchait. Le propre de l'ouvrier c'est qu'il invente sans chercher, et peut-être en refusant de chercher. Guidé par la chose, par l'invariable outil, par la tradition, il ne se fie jamais à ce qui est nouveau; il invente par des changements imperceptibles à lui-même. La pirogue, la voile, l'arc, le moulin à vent, l'agriculture, la cuisine, l'art de dresser et d'élever les animaux, sont dus à cette pratique serrée et prudente, pendant une immense durée, de maître en

apprenti, et, plus anciennement, de père en fils. L'art du luthier est un de ceux où l'on peut admirer un lent progrès par pure imitation. La technique s'y met présentement, et l'on tente de produire des sons de violoncelle sans violoncelle. A l'autre extrême, un Helmholtz analyse les timbres, et nous apprend de quels sons harmoniques se composent les voyelles. Tous suivent l'expérience, et interrogent la chose. Le premier suit les procédés connus; le second invente des procédés; le troisième cherche à comprendre, c'est-à-dire à débrouiller ses propres idées. Que gagne-t-on à comprendre ? Peut-être simplement ne pas craindre. Lucrèce, après Épicure, disait qu'il se souciait peu de choisir entre telle ou telle conception de l'éclipse, pourvu qu'on n'y mît pas les dieux. Je me borne à rappeler ici l'immense idée de Comte, d'après laquelle la science est née de théologie nettoyée, et non de technique. Cette idée est livrée aux discussions; mais, de toute façon, elle éclaire le sujet.

Dans les choses de l'âme, comme passions, sentiments, aptitudes, caractères, vertus, vices, il se trouve aussi des ouvriers, des techniciens, des savants. M. de Sacy, le fameux directeur, était une sorte d'ouvrier; l'inspecteur de la Sûreté en est un autre. Saint-Cyran et Sherlock Holmes sont plutôt des techniciens. Descartes est un savant dans les passions. L'ouvrier manie l'homme selon la tradition, et devient habile sans le vouloir. Le technicien ose davantage, et secoue l'homme, si je puis dire, de diverses manières; le savant cherche seulement à se représenter ses propres passions comme des mouvements non absurdes; et c'est ainsi que Descartes comprend que l'amour est bon pour la santé, et la haine, au contraire, très mauvaise. Cette troisième route n'est pas assez suivie. On ne gagne pas beaucoup à agir sur les passions comme on ferait une soudure, ou comme on manie le condensateur dans la téléphonie sans fil. Au lieu que Spinoza a marqué le point idéal en disant : « Une passion cesse d'être une passion dès que nous en formons une idée claire et distincte. » Ainsi, de même qu'il y a des ouvriers d'astronomie, comme les Égyptiens qui arrivaient à prédire les éclipses par longues archives, et des savants d'astronomie, qui se font autant qu'ils peuvent des idées explicatives des apparences célestes, je dirais de même qu'il y a des ouvriers de la psychologie, des techniciens

de psychologie, et de rares savants, plus précieux et plus secourables en cette difficile matière qu'en aucune autre.

Qu'est-ce que c'est que le savant de psychologie ? C'est Descartes qui en donne le mieux l'idée. Il joint la contemplation avec l'adhésion la plus stricte à la nature. En toute science, il y a étude continuelle de l'expérience; il est bon de voir comment se définissent les différences, comment la recherche s'oriente, et comment il se fait que l'orgueilleuse technique n'ait pas tout dominé. C'est que les formes géométriques et mécaniques sont bien plus légères que les outils. Ce sont des ombres qui limitent l'expérience; on les voit à peine; on les change d'après l'événement sans que la rigueur géométrique cède jamais. L'arpentage n'est pas moins rigoureux en marécage.

20 août 1930.

L'HUMEUR

Aristote dit que le cœur est impérieux et ne sait point se plier. Cet aperçu concernant la paix des familles ne serait pas remarqué sans la gloire du nom. Ce qui importe, en ces vieux livres, c'est quelquefois moins ce qu'ils disent que l'attention que nous y portons. Réveillant donc cette idée antique, je la traduirais en disant que dans les familles on ne transige jamais. On y est aimé; on n'y est pas supporté. Assurément nous attendons trop de ceux que nous aimons; et sur le fond d'affection le moindre déplaisir fait tache d'encre. A chaque fois tache d'encre. On ne peut transiger; ce serait promettre d'aimer moins.

Toutefois ce raisonnement est plutôt un effet qu'une cause. En ces liaisons de sang et d'humeurs, tout se passe physiologiquement. Je vois deux houles qui se contrarient, et qui soudain lancent l'écume et le bruit. Nous sommes un vase d'eau salée, et dont les parois aux mille contours rendent encore choc pour choc; l'humeur saute et ressaute. La joie familiale ressemble à la paix du jeune marsupiau qui se blottit dans la poche maternelle; ce miracle ne s'use point. Mais la surprise d'un mouvement heurtant, que nous nommons indignation, refus, mépris,

dégoût, ne s'use point non plus. On conçoit trente ans de blâme, ce qui est un genre de fidélité. Il faut dire que l'amour se change en haine, mais par des mouvements, et bien au-dessous de nos pensées. Ce genre de haine ne dure pas, mais il revient. J'ai vu des scènes entre père et fils, inavouables, toujours oubliées et pardonnées, toujours recommencées. Il y a une grande partie de l'éducation que la famille ne sait pas donner; c'est le monde indifférent qui la donne, ou bien le maître d'école, qui n'est pas payé pour aimer. Remarquez que la politesse n'est point d'usage dans les familles; elle serait presque injurieuse; le cœur doit suffire à tout.

Le cœur a trop de choses à dire, et il n'a qu'un langage. Il bat pour une porte trop vivement fermée ou pour un faux pas, comme il bat pour la charge. Mon humeur est toujours vraie, parbleu, au sens où un fou est vrai. Mais le vrai d'un homme n'est pas d'être fou. Ceux qui écrivent de la sincérité ne voient pas toujours cette trappe sous leurs pieds; ils y sont pris, puissants ou non, jusqu'à dire quelquefois qu'un auteur n'est pas sincère, puisqu'il choisit, et que le poète est le moins sincère des hommes. La confusion est ici au comble; car le premier mouvement, qui est d'humeur, ne peut pas être dit sincère toujours; les regrets et les excuses sont souvent bien plus sincères que l'humeur. Il faut donc savoir gré à l'auteur et au poète de choisir parmi les cris variés qui leur viennent. Mais il y a mieux à dire. Car je remarque que l'auteur et le poète, autant qu'ils ont le grand secret du style, savent très bien conserver le mouvement de nature, et même le chercher et l'attendre; non pas fou, non pas n'importe quel, mais au contraire éclairant et portant la raison. Or, justement, pour mériter ce beau mouvement, il faut savoir attendre et refuser; et, selon mon opinion, c'est refuser le malheur; c'est guetter le bonheur d'expression, comme on dit si bien. Il y a beaucoup de ruses dans cette chasse; mais le poète trouve la plus sûre dans la chanson même, dans la chanson sans paroles qui le dispose d'abord selon le bonheur; et, s'il se soumet à cette condition, il élimine ce heurt de la houle contrariée; c'est ainsi qu'il sauve l'humeur, et nous rend l'homme entier, corps et pensée; ce que la statue de l'athlète exprime aussi, mais plus simplement, parce que la pensée est bornée à la forme heureuse. Le poète chasse

donc un gibier plus rare. Ces exemples sont propres à faire comprendre que le naturel n'est pas sous notre main; il faut le chercher et le conquérir, peut-être le mériter par le travail. L'ancien potier exprimait quelque jour son propre bonheur par l'amphore parfaite et sincère. Il ne s'y trompait point; il vendait les autres; mais celle-là il l'offrait.

20 septembre 1930.

L'ESCLAVE DORMANT

J'AI sous les yeux la reproduction d'un petit esclave dormant. L'enfant est coiffé d'un bonnet pointu, et il dort assis, mais plutôt presque debout, appuyé d'une main sur une pierre, et de l'autre soutenant sa tête. La fatigue vaut encore mieux que la résignation. Ces hommes d'autrefois ne savaient donc pas reconnaître leur semblable ? J'avoue que je reconnais mon semblable en toute forme humaine, et du plus loin. Sous ce rapport, ceux qui m'ont instruit, mes parents et mes maîtres, n'ont point perdu leur temps. Non seulement je reconnais l'esclave comme mon égal; mais je suis capable de quelque chose qui est bien plus difficile, je reconnais mon égal aussi dans le maître de l'esclave. Cet esprit est invincible en ceux qui l'ont; mais est-il assez commun pour changer la face de la terre, comme il devrait ? Voilà la question.

La race des maîtres existe; je la connais au pas, et à un certain air de gouvernement. Je ne la hais point; car ce sont de pauvres hommes, qui ont peur de tout. Ce n'est pas qu'ils ne soient à l'occasion aussi courageux que d'autres; mais ils partent mal; ils commencent par une maladive timidité, et cela fait un courage méchant. Semblables aux bègues, qui ont de la violence dans leurs opinions parce qu'ils ont peur des syllabes. Les tyrans sont des bègues d'idées, qui éclatent et tonnent sur toute idée; ils butent et ils ont décrété qu'on ne s'apercevrait pas qu'ils butent. Tous les esprits noués se font examinateurs ou juges. Ils foncent, ils foudroient, telle est leur manière de penser. Je les compare à ces acteurs, qui meurent de peur à chaque entrée. On demande pourquoi

ils font ce métier; mais ils le font parce qu'ils ont peur; ils ont ce grand besoin de régner.

La vanité est une extrême faiblesse, comme d'un homme écorché vif; tout lui est supplice. Quelquefois il se trouve dans les familles royales quelque athlète en équilibre, qui ne se soucie point tant de l'opinion. Les courtisans décident, car ils s'y connaissent, que ce n'est point là le sang royal. Marc Aurèle n'était point à sa place, et Renan le lui a bien dit. N'a-t-il pas écrit pour lui-même, cet empereur : « Nul ne m'a condamné au métier d'acteur de tragédie » ? Ainsi il avoue, l'usurpateur. Comme un professeur de Sorbonne qui avouerait qu'il n'a point de plaisir à donner zéro. Alors celui qui attend sa vengeance demande, non sans une sorte de raison : « Que fait-il là ? »

Beaucoup d'entre nous ont dormi debout, à la manière du petit esclave. Et ce n'était que pour la satisfaction de quelques bègues de courage, qui mouraient de la peur d'avoir peur. J'ai l'idée que la Grande Guerre a été décidée, je dirais en panique, par des acteurs qui attendaient en tremblant la grande scène. Les mêmes acteurs tragiques maintenant, tremblant de peur et de colère, les deux ensemble, nous fatiguent de leurs mauvais rêves. Et gaz, et masques, et fortifications, et armée de métier, et milices, et couverture. Ils ne cessent de se battre, et admirez ce beau mot. Ils font la guerre à eux tout seuls; ils y croient; ils ne pensent qu'à cela. Leur pensée bute partout, et voilà leur guerre. Ah ! dieux ! Donnez-leur la pelle du terrassier et seulement la journée de huit heures ! Comme la soupe leur semblerait bonne !

Je regrette que l'on ne puisse point mettre à la tête des affaires justement ceux qui ne désirent point y être. Des hommes, oui, des hommes campés sur cette terre de péril, et adaptés à cette situation, qui est celle de tous, de ne rien savoir du lendemain. Il suffit, certes, d'un fou ou d'un ivrogne pour me tuer; mais admirez; je n'ai pas peur de ces inconnus que je rencontre. Et ce qu'ils peuvent penser de moi ne m'inquiète guère. Qu'y a-t-il autour ? Des travaux utiles, des échanges, de paisibles maisons et la fumée du repas. C'est ainsi sur toute la terre. Et dire que la paix serait assurée si le maître savait dormir debout, comme le petit esclave !

22 septembre 1930.

CHAPEAUX BRETONS

DANS ce pays breton, les costumes sont des pensées. Un maître maçon porte son grand chapeau, qui a presque le même âge que lui, comme il porte son visage. Et la coiffe des femmes leur est aussi naturelle que les ailes aux libellules. Les baigneurs et baigneuses ne sont que des enfants aux jambes nues, qui n'ont plus ni métier ni fonction; en cela ils sont naturels; c'est le côté instable de l'espèce humaine; la carapace est déposée; elle attend au bord de la route; c'est l'auto, étrange boîte à sardines, ornée d'une marque de fabrique; et cela est laid comme une idée abandonnée; telles sont bien les mécaniques. Et les animaux font honte aux mécaniques. Mais quel animal que l'homme vêtu !

Chacun connaît l'épervier égyptien, net, imperméable, dogmatique, fort. Mais il ne sait que lui; ce n'est rien savoir. Vu du dehors, ce paysan, le long de son champ, est une sorte d'épervier farouche. Mais son costume n'est qu'un abri d'où le visage sort pour tout découvrir et tout juger. En cet animal politique, qui n'a guère plus changé que l'oiseau ou le poisson, c'est une étrange apparition que le visage; ici la méditation, l'esprit, le chant. Le costume n'a rien gagné; il borde le visage comme le rivage borde la mer; et le visage encore est la bordure des yeux, des yeux libres comme l'eau. Cette lumière a soumis toutes les choses.

Les différences de l'homme à l'animal éclatent. L'homme est le seul animal qui ait des outils, des machines, un costume. Par l'outil, il se prolonge en des mains insensibles et invulnérables; par l'outil il manie le feu. Chose étonnante, que le chien et le chat, qui adorent le feu, ne fassent point de feu. Mais cela s'explique par la patte, qui ne va pas au feu. Ce qu'il y a de plus remarquable dans l'homme, c'est cette partie de lui qui tient si bien à lui, et qui pourtant n'est pas organe. Ainsi la roue, cette mère des machines, n'est pas possible comme organe, car elle est séparée du moyeu. On jette une vieille roue; on la remplace. Le bateau est un admirable outil, à la fois poisson et oiseau; par le bateau, l'homme sent l'eau et le vent sur ses paumes; mais enfin

le bateau n'est pas lui. Il le répare, il l'aime, il le nomme; mais il l'use et le laisse. C'était sa chère pensée; mais ce n'est plus rien. L'âme s'en retire et se met dans un autre corps.

Le costume est mieux gardé. J'y vois plus d'obstination; car la coiffe n'est pas un outil; la coiffe est un dogme. Parce que je suis né de ce côté de la rivière, je penserai ainsi et non autrement. Rempart contre les pensées. Comme l'épervier conserve sa propre forme, qui lui est vitale, ainsi l'homme conserve une pensée politique qui lui est vitale; seulement il y a de l'arbitraire dans cette coque et dans ce ruban. Pourquoi ainsi ? Parce que c'est ainsi. Symbole de ces pensées qui étonnent toujours, mais qu'on aurait tort d'admirer. Pourquoi ainsi ? Parce que j'ai décrété de résister là. Il me plaît que ce soit assuré; mais je me moque de ce qui est assuré. Je m'en moque; entendez bien; je ne veux pas qu'on dise que je m'en moque. Et, puisqu'il faut un bonnet, qu'il soit ainsi, et n'en parlons plus. On se trompe sur les dogmes en demandant pourquoi les hommes y sont attachés. Il faut un bonnet. Ceux qui délibèrent sur le costume y passent toute leur vie. Cela fait des pensées ridicules; non moins ridicules que ces paradis et ces enfers gravement délibérés. La théologie est l'abri de l'homme contre la théologie, comme le chapeau breton est un abri contre les chapeaux. Si je crois à mon chapeau, voilà une plaisante question, dit ce visage.

Et ce visage lui-même, composé il est, et surveillé, de toute prudence, et contre les intempéries; car tout homme menace mon visage par le sien; tout homme veut que je lui ressemble; mais je vais au-devant; je lui offre son portrait, c'est-à-dire une somme convenable d'approbation; comme cette bouche cousue, siège de l'impénétrable concorde. Le oui y est aspiré et enfermé. Oui, j'approuve et je conviens; mais quoi et de quoi ? C'est ce que vous ne saurez pas, ni moi. Si je crois mon visage ? Plaisante question ! Voilà ce que disent les yeux.

1er octobre 1930.

LE LANGAGE NATUREL

Qui rit fait rire. Qui pleure fait pleurer. Qui a peur fait peur. Ces effets si simples, si connus, si puissants, dépendent de la fonction d'imiter, qui est physiologique. Un homme qui me jette les signes de la peur, me dispose moi-même selon la peur. J'ai compris les signes par cela seul que je les renvoie; mais de quel danger il s'agit, si c'est feu ou eau, homme ou bête, je ne le sais pas encore; je commence par participer aux signes et en même temps à l'affection. Toutefois c'est l'action qui est première, car c'est elle qui m'émeut. Dans une panique, je commence par fuir. Ainsi je commence par imiter et renvoyer les signes, sans savoir de quoi ils sont signes, et sans même savoir que je sens. Du signe suspendu ou abrégé, je fais ensuite émotion, recherche, connaissance. C'est par ce chemin détourné, et qui est sans fin, que le signe signifie le sentiment et l'idée. Nous n'avons jamais fini de savoir ce que nous disons.

Le mot Dieu attend toujours qu'on l'explique. Je dis qu'un spectacle est sublime; je sens que je dis quelque chose. Mais quoi? Le calvaire est un grand signe, et profondément senti. Mais signe de quoi? Le croissant est un autre sphinx. Plus près de nous, plus familier, le mot même de terreur est bien loin de livrer tout son contenu. Horreur dit tout, et ne dit rien; mais ici la physiologie est assez éloquente; je sens en moi une défense comme du hérisson; j'ai compris, en ce sens que je suis dans le bon chemin. Les poètes ont cet art de me disposer physiologiquement par le signe; en cela ils ne font que retrouver la vertu du langage, qui dit toujours plus qu'il ne sait. Nous n'arrivons presque jamais à parler en prose. Je ne vois que l'algébriste qui sache parfaitement ce qu'il dit; et encore je n'en suis pas sûr, car il se montre des profondeurs imprévues, dans ces signes si bien dépouillés. Comte, qui est ici le maître des maîtres, se plaît à montrer que l'invention des signes algébriques imite, en ses aveugles tâtonnements, le langage des bonnes femmes.

Il n'est donc point si important qu'on croirait, quand on veut parler en quelque langue peu familière, de savoir d'abord ce qu'on veut dire. Cette marche, qui consiste à traduire dans la langue de l'autre ce que l'on s'est dit d'abord dans sa langue à soi, cette marche n'est point naturelle. Ce n'est évidemment pas celle de l'enfant qui apprend de sa mère; il commence par dire, et il a toute sa vie pour comprendre ce qu'il dit. Il n'a pas premièrement des pensées, qu'ensuite il communique; mais plutôt dans son propre langage, qui l'émerveille, il trouve ses pensées.

La vraie méthode ? Ce serait d'après cela parler anglais ou allemand sans savoir ce qu'on dit. Cela n'est pas si étrange. Les politesses, les interjections, les particules, sont des signes que l'on emploie sans jamais bien les comprendre. On peut dire « bonjour » sans penser que c'est un souhait, de beau temps, de bonne humeur, de bon succès. Le premier sens de ce mot, celui qui porte tous les autres, vient d'un air ouvert, bienveillant, confiant, hospitalier, toutes choses qui assurent la prononciation. Et ce que je vois à dire d'utile là-dessus, c'est que la prononciation, ou si vous voulez, l'accent, est ce qui importe, si l'on veut pouvoir ensuite découvrir dans une phrase anglaise des pensées d'Angleterre. Il faut bien remarquer que le langage intéresse des organes vigoureux et de première importance, la mâchoire, les poumons, le larynx. Un mot ne peut donc se produire que par une torsion vitale qui change notamment le visage. Ainsi pour parler anglais il faut imiter la grimace anglaise et avoir, en quelque sorte, les passions anglaises. Et la faute, que je connais bien parce que je la fais toujours, est de chercher des mots anglais pour exprimer une idée française. Il faudrait donc apprendre une langue étrangère sans jamais traduire en dedans de soi, ou, autrement dit, parler anglais sans comprendre en français ce qu'on dit en anglais. Je sais qu'on y arrive; et les philosophes grecs savent bien nous faire penser en grec. Mais quelle avance, si j'avais pu commencer par imiter la manière dont Socrate mâchait ses mots ! C'était me faire Grec par sentiment d'abord; c'était prendre les idées d'un Grec de ce temps-là par les racines; et remarquez que cette métaphore dit bien plus que je ne voulais. La difficulté est d'arriver dans une langue à ce genre de bonheur.

C'est difficile en grec; et c'est l'avantage d'un enfant qui parle anglais comme il imiterait le chant d'un oiseau.

15 octobre 1930.

LE PRODIGUE

La fonction de dépenser sans gagner est pis qu'immorale; elle est absurde. L'argent y perd toute signification. Le conquérant n'a qu'à prendre; il prend selon ses besoins; il jette follement ce qu'il a dans les mains, pour prendre autre chose, comme firent nos soldats à Moscou. Telle est la suprême injure au travail, si souvent recommencée, non encore punie; car c'est le militaire qui juge le militaire, et les militaires sont les mêmes partout; leur affaire n'est pas de produire; ils ne savent que prendre. Et par une loi intérieure à leur être, ils administrent mal. Bien administrer c'est apercevoir, comme compensation de ce que l'on va jeter, un travail de plus à faire. Celui qui puise l'eau sait le prix de l'eau. Celui qui vit de sa chasse gratte jusqu'à l'os. L'enfant gâte ce qu'il touche, et demande autre chose; il ne sait que demander; il n'a pas l'idée du travail. Ce n'est pas le désir qui est juge; ce n'est pas même le besoin, car les besoins s'étendent. Duhamel a peint fortement ces amas d'autos rouillées que l'on trouve en Amérique ici et là; pour un rouage usé, tout ce fruit du travail est laissé à la pluie. On ne répare point; on achète du neuf. Qui n'a connu le besoin d'acheter? Voilà une étrange faim. Dans une ferme au contraire tout est vieux et reprisé; on y voit des culottes héroïques. C'est que le lien y est serré entre le travail et la dépense. Tout y est compté en journées. Journées, quel beau mot!

Il faut comprendre que, par la magie politique, la lutte de l'homme contre la nature est remplacée depuis longtemps par la lutte de l'homme qui travaille contre l'homme qui dépense. J'ai mis en avant le militaire, qui est prodigue par état. Mais il n'échappe pas que tout ce qui est politique est militaire, par ceci qu'il prend ce qu'il lui faut, bien loin de produire ce qu'il consomme. L'administration est une personne étonnante, semblable

aux enfants ou aux femmes de luxe. « Il faut ce qu'il faut. On demandera. » Tel est le travail par lequel l'administration s'enrichit. Et n'admirez-vous pas ces princes de l'outillage, qui ne demandent jamais si c'est cher, mais seulement si c'est commode ou agréable. Heureux ingénieur d'État, qui change le vieux matériel simplement parce qu'on peut faire mieux. Vous savez bien que ce n'est pas lui qui paie. Certes le prodigue a une part dans le progrès, une grande part. C'est par lui que l'outillage se renouvelle. C'est par lui que l'avare est piqué et mordu, jusqu'à refaire à neuf sa chambre des machines. La mort dans l'âme ! Et c'est ainsi que les peuples neufs et militairement administrés civilisent les peuples vieux, trop attachés à la bêche et à la brouette. Mais le dernier mot n'est pas dit.

Il n'est pas dit; parce qu'il y a une limite aux improvisations administratives; parce qu'il n'est pas évident que tout ce qui est prompt, propre et commode soit par cela seul dans nos moyens. Grandet aimerait à faire l'histoire d'un morceau de sucre; l'arrachage des betteraves est un terrible métier; le travail de raffinerie, entre chaleur et froid, est parmi les plus durs. On passe aisément de là aux puits de pétrole et aux mines de houille. La nécessité nous tient serrés; telle est notre condition. Tant qu'on ne changera pas l'estomac, les mains, les pieds, nous irons aux betteraves, trempés et gelés jusqu'aux genoux. Je dis nous; cela m'est facile. Mais que chacun sente au moins la nécessité; que chacun tire sur la corde; que les traits soient tendus, même à la descente, comme on enseigne dans l'artillerie; tel est l'ordre de marche, pour les fils de la terre. Et, au contraire, quand tout va trop bien pour beaucoup, comme je comprends que tout soit sur le point d'aller très mal !

25 octobre 1930.

L'ACTION SUR L'ÉCRAN

L'ART de l'écran est impénétrable, par la même raison peut-être qui fait que l'industrie des avions et des dirigeables est impénétrable. En apparence c'est le public qui mène la danse, et qui veut admirer toujours du nou-

veau; en réalité je vois des hommes actifs et ingénieux qui ont une grande situation et qui s'y accrochent. Les fonds de publicité attirent la foule et font taire la critique. Voilà un beau thème pour les marxistes, puisqu'on voit par de tels exemples comment une certaine manière de gagner sa vie compose les idées d'un homme concernant le beau, le bien, et tout l'avenir de notre espèce. Le phonographe arrivera et arrive déjà à changer l'amour de la musique et même les règles de la composition musicale, et toujours par la tyrannie cachée d'un avaricieux qui a ses fonds placés dans l'industrie des disques, et qui presse fort les inventeurs, les constructeurs, les vendeurs, et les agents de publicité.

Une telle idée s'étend prodigieusement; je voulais seulement comparer l'art de l'écran et l'art du romancier, sujet proposé ces temps-ci par quelque agité du royaume des ombres parlantes. Ce n'est qu'un genre d'affiche lumineuse, mais je m'y laisse prendre. Le sujet est beau et neuf. En apparence rien ne ressemble plus à un récit qu'une suite de tableaux animés. Mais il faut penser à un récit dans une grange; il faut penser à cette magie des paroles, qui sont ici le seul moyen, ou presque; aussi au narrateur, qui, à lui seul, est tout le spectacle; aux chandelles de résine de l'ancien temps, aux ombres dansantes, à la nuit du dehors; écran prodigieux sur quoi l'imagination se joue, nourrie d'attente, de peur, d'enthousiasme, et de sagesse aussi. Tout est passé, dans le récit; il n'en est plus rien que ce ton uni de la parole, ce ton propre au récit, et musicalement réglé dans l'ancien vers épique, qui effaçait si bien le cri. Ce ton de simplicité, et qui s'abaisse encore un peu dans l'extrême du tragique, est celui que l'on entend encore dans les vrais romans, où les choses effrayantes nous regardent à travers les mots les plus ordinaires. Et je ne pense pas seulement à l'art de Stendhal, si dépouillé. Le simple récit de *l'Ile au Trésor,* qui plaît par l'action et le mouvement plutôt que par les pensées, donnerait occasion aux mêmes remarques. L'homme qui raconte a vu ces choses, il en est revenu, il les juge. Cette couleur passée, en si grand contraste avec mes perceptions présentes, est sans doute ce qui compose tous nos sentiments sans exception, à coup sûr les sentiments du lecteur. Un coup de pistolet réel n'ajouterait rien au récit d'un combat; bien au contraire,

cette couleur crue et inimitable de l'événement présent ferait une monstrueuse tache dans ces perspectives du passé, comme une motte de vrai gazon dans un Corot.

L'art de l'écran me semble, et surtout quand il parle, jeter aux yeux et aux oreilles un instant qui est présent, et qui cesse aussitôt de l'être, recouvert par l'instant suivant, à peu près comme dans l'action même, et selon la même loi d'emportement, quoique atténuée par mille signes rassurants qui nous maintiennent dans la position du spectateur. En cela l'art de l'écran est un art. Mais son objet n'en exclut pas moins cette rêverie sur le passé, cette saveur du passé qui est le romanesque même. Le présent y est tout; et ce que je verrais de neuf en cet art, ce serait le présent contemplé. Je me risque à dire que l'instant fugitif n'est pas ici l'objet de choix, mais que ce qui plaît surtout, c'est le mouvement revenant, comme des vagues de la mer, ou les remous d'une foule, ou le travail, ou la danse, ou encore les mouvements ordinaires d'un phoque, d'un lion, d'un oiseau. L'objet propre à l'écran serait donc plutôt l'éternel présent que le temps véritable. L'avenir et le passé sont exclus de ces images mobiles, absolument précises, et tout de suite absolument oubliées. L'écran n'arrive donc jamais à imiter le roman, ni le roman à imiter l'écran, non pas même un petit peu. Les pires œuvres, dans les deux genres, le montrent aussi bien que les belles.

28 octobre 1930.

LES APÔTRES

Je n'ai jamais fait grand cas des sceptiques. Car ils prouvent que d'aucune manière on ne peut trouver la vérité; c'est comme si on prouvait que l'homme, bâti comme il est, ne peut pas du tout marcher; or l'homme marche. De même je me suis continuellement cassé le nez sur des vérités, dont quelques-unes désagréables; sans compter qu'elles sont importunes par leur masse, et par la difficulté de les faire tenir ensemble. On les a sur les bras; on ne sait où les mettre. Dès que l'on fait attention, l'on aperçoit que tout est vrai; par exemple,

le célèbre bâton qui dans l'eau paraît brisé, il doit me paraître tel; il n'y avait qu'à chercher un peu; les trop célèbres sceptiques n'ont pas cherché du tout.

J'ai cru qu'ils n'étaient pas sérieux, et qu'ils s'amusaient à réfuter; car c'est un jeu parmi les jeux. Mais, tout considéré, je les crois très sérieux. Je comprends Pilate. Quand il demandait, en bon préfet : « Qu'est-ce que la vérité ? » c'est qu'il soupçonnait que Jésus pouvait bien avoir raison. Mais qui est-ce qui n'a pas raison ? Les vérités se battent; il faut les accorder; c'est très difficile. On ne peut pas gouverner des vérités, il faut les comprendre. Concevez-vous un préfet qui aurait charge de toutes les vérités, et de les ajuster selon leurs exigences ? Il n'est pas de tyran au monde qui aime la vérité. Non pas seulement parce que la vérité peut déplaire; mais plutôt parce qu'il faudra lui donner désormais audience si on la laisse entrer une fois; la vérité n'obéit pas. Les nombres n'obéissent pas. Un homme qui a seulement connu un peu les nombres, il n'y pense pas comme il veut; il ne peut plus être tyran; quelque chose l'arrête, et c'est lui-même. Voilà un autre genre de doute, et qui est le pressentiment de vérités en foule, qui poussent la porte. « Vais-je pourtant croire, se dit Denys, que Platon me vaut bien ? » Et moi je dis : « Vais-je penser selon le vrai cette bonne femme qui me tire de l'eau à mon puits ? » Cette seule proposition enferme tout le droit de la bonne femme. Je ne sais même pas jusqu'où cela peut aller. Fermons la porte. On comprend que la meilleure conversation, au festin de Balthazar, soit de sceptiques; car ils ferment la porte et jettent la clef dans le puits.

Ce qui déplaît dans la justice, c'est qu'elle soit vraie. On lui permet d'être agréable, d'épargner le temps, de pacifier. On lui permet d'être célébrée et chantée; mais comme volonté du Prince; jusque-là tu iras, et non plus loin. Mais si elle est vraie, me voilà pauvre Prince à examiner tout de proche en proche, sans savoir jusqu'où ira la revendication; elle n'est pas dehors et faisant plier la grosse porte; non; elle est entrée toute avec ce petit brin de vérité : elle est de moi à moi. A la garde ! Et brûlez-moi toutes ces preuves ! Comme d'un procès où le Prince ne sait pas s'il ne trouvera pas le crime de son propre fils. Brûlez tout !

La situation des apôtres me paraît assez claire. Je ne crois point qu'ils disaient ou savaient tout le vrai; et eux-mêmes pouvaient bien sentir que ce qu'ils pensaient était encore misérablement confus, incomplet, incohérent. Mais ils avaient reçu le coup terrible; ils avaient entrevu que rien ne tiendrait contre le vrai, quel que fût le vrai; ils avaient aperçu la somme de pensées agréables qu'il faudrait peut-être abandonner. Peut-être ce grand doute les dépouillait déjà! Remettre tout en question. C'est se démettre de toute préfecture. C'est se soumettre à toute vérité mendiante. Comme un homme qui soumettrait ses gains à une révision impartiale des gains; c'est tout donner. Ainsi les apôtres, soudain frappés de pensée s'en allèrent mendiants. Ils manquaient d'expérience; et la grande lumière n'éclairait plus rien. Il y a une vérité de l'ordre, une vérité des pouvoirs, un ajustement, une obéissance; mais sans aucun tyran. C'est à chercher et à trouver. Telles sont les pénibles suites de cette première imprudence, penser.

Octobre 1930.

INSTABILITÉ DE L'INDUSTRIE

Il est difficile de ne pas prendre au sérieux un homme qui a gagné cinquante millions, ou disons cent, car cela ne coûte pas plus à écrire. Ces capitaines d'industrie, si bien nommés, ont pris le pouvoir sans demander permission. Quelque bataille de Bourse a réglé notre sort, comme autrefois Pharsale. Il y a encore des orateurs qui emportent des suffrages, des ministres qui font ou défont les coalitions; mais cela est déjà vieux presque comme l'Église. Ces antiques pouvoirs ne font rien. Le vrai roi, qu'il soit du caoutchouc, du parfum, du porc en boîte ou du sommier élastique, a d'autres méthodes de persuader; il a des ouvriers aussi à cette fin; il a les meilleurs orateurs, les meilleurs écrivains et les meilleurs penseurs; et il vous prouvera, entre autres choses, que ceux qui prétendent résister sont des gens qu'il n'a pas daigné acheter. Je crois qu'on peut faire cette preuve, tant l'inférieur a de puissance; et s'il y a quelques songe-creux qui ne sont pas à vendre, cela même, comme fait un

chapeau ancien, les renvoie à la fin du siècle précédent. Ainsi s'installe l'ordre nouveau; on l'annonce, et il est déjà fait.

Qui naît promptement périt promptement; ainsi parle la sagesse. Au milieu de l'admiration universelle, ce grand édifice s'affaisse tout seul, par une intempérance qui lui est intérieure, par une précipitation, par une disproportion à la nature humaine, qui, elle, ne change point du tout. Partout où l'industrie a pris le commandement, vous voyez de l'embarras, et pis. Un grand liseur me montrait des pages de l'économiste Salvandy, qui, à la date de 1820, vous avez bien lu, annonçait que la surproduction viendrait buter sur un marché plein. Les penseurs en mansarde, s'il en existe encore, feront bien de ne pas bâtir l'avenir sur des arceaux déjà croulants. L'État communiste devait prendre en main ce pouvoir tout organisé, et distribuer aux vrais producteurs ces profits énormes. A la place des métallurgistes et des banquiers, mettez des commissaires du peuple. L'avion géant aura des places pour tout le monde.

Je ne sais rien de ce qui sera; je remarque ce qui arrive. Une instabilité évidente, une baisse des valeurs industrielles qui signifie plus, semble-t-il, que les hasards du jeu; d'absurdes manœuvres douanières qui reviennent à vouloir vendre et à refuser d'acheter; la Russie vend à perte, manœuvre connue de l'industrie intempérante; et la très sage Angleterre étudie quelque moyen de ramener les hommes au travail de la terre. Remarquez que je ne sais rien de ces choses : simplement je lis les journaux. Ceux qui sont dans le jeu, qu'en pensent-ils? Pensent-ils? Peut-être, selon un mot assez coupant du même Salvandy, peut-être comptent-ils simplement sur la faillite du voisin. Duhamel a regardé en face le roi des sommiers élastiques; il a vu un homme sans idées. On se moque de nous quand on nous annonce que le pouvoir va passer, comme de droit divin, aux mains de ces gens-là; un grand pouvoir n'est rien à une tête faible. Mettez un singe au volant d'une auto; un homme à pied ira plus loin.

J'ai vu par rencontre, et beaucoup ont pu voir comme moi, la misère d'une brillante façade. La gare Saint-Lazare a voulu être moderne; elle l'est; ce n'est pas beau; mais est-ce riche? Est-ce solide? Il n'y avait qu'à regar-

der; et nos brillants annonciers ne cachaient même pas leur chemise sale. Les vieux murs de la salle des Pas Perdus, on ne les a même pas ravalés; les corniches crasseuses, on ne les a pas brossées ni rabattues. Quelques crampons de fer, un intervalle pour les rats; des marbres suspendus, des vitraux, des lumières, ambition énorme, naïve, et creuse. Nos grands et petits Messieurs, qui ont conçu et réalisé cette chose, je ne les vois pas bien fiers, si ce n'est de ce qu'ils ont gagné, de ce changement, le plus grand bénéfice, dans le temps le plus court. Un autre chiffre à leur compte, voilà ce qu'ils ont à contempler. Objet maigre et abstrait. Un chiffre en appelle un autre. Ils s'occupent maintenant à d'autres façades, je ne sais quelles. Et voilà donc les rois du monde ? Cela fait rire. La matière d'un roi du monde doit être, selon mon opinion, toute lourde et pleine et riche en son intérieur, et partout sincère, au lieu de ces murs creux et de ces comptes creux, plate image, mais ressemblante, de cette tête sans cervelle.

8 novembre 1930.

INVENTIONS INUTILES

« On vous télégraphie l'image de ce qui s'est passé à mille lieues d'ici; bientôt on vous la fera voir, directement, ou presque, et dans le moment même. N'est-ce pas bien beau ? » « Non, ce n'est pas beau; ce n'est qu'une variation de télégraphie; c'est une chose qui coûte fort cher, et dont je n'ai nullement besoin, et voici comment. Un journal a besoin d'avoir les nouvelles une demi-journée avant un autre; et vous, vous achèterez le journal le mieux informé. » « Pardon, répond l'infortuné consommateur, un mois après, tous les journaux seront également bien informés. Il y aura une agence des images comme il y a l'agence Havas. Ainsi aucun journal ne fera fortune par votre invention. » « Soit, dit l'inventeur irrité; du moins le journal qui prétendra se passer de moi sera ruiné. » « Et bien plus sûrement, dit le consommateur, sera ruiné le journal libre, le journal d'idées, dont j'ai besoin. »

Ce n'est pas si simple. Je n'ai pas grand besoin de

nouvelles vraies; je n'ai pas besoin de les savoir à la minute. Seulement les fausses nouvelles sont dangereuses; les rumeurs sont dangereuses. Par cet envolement des nouvelles et par cette enragée concurrence, il devient impossible de fabriquer des nouvelles. Si nous vivions en paysans, et chacun chez nous, nous aurions peut-être un journal d'idées, qui serait quelque chose comme un sage almanach; mais il serait payé par le gouvernement et nous n'en saurions rien. Quels récits effrayants! Quelles rumeurs ! Quelles peurs ! Quelles fureurs !

Les peuples sauvages ont tous d'absurdes croyances. Il faudrait savoir si elles ne tiennent pas à l'absence de quelques connaissances précises, et en elles-mêmes inutiles. Un arbre peut être pris pour un fantôme. Connaître l'arbre pour un arbre est alors une précieuse connaissance. C'est ainsi que notre air et notre éther sont parcourus de nouvelles bien petites, qui annulent peut-être de terribles songes. Nos chefs d'État, nous savons jour par jour où ils sont et ce qu'ils font. Que nous importe ? Mais attention. Cela rend difficile l'invention de telle entrevue mystérieuse. Qui peut savoir ce que le bon sens doit à cette sotte curiosité qui ne choisit point ?

Il faut donc tout prendre dans le progrès, et s'intéresser à cette planète au delà de Neptune. Certes personne n'y penserait s'il n'y avait des gens payés pour y penser. Et l'on peut se passer de connaître la distance et le temps de révolution. Mais il se peut bien aussi que ce soit l'inutile qui éclaire l'utile. Les animaux savent ce qui leur est utile; et c'est peut-être ne rien savoir. La machine instruit. A la construire, à la nettoyer, à l'huiler, à la conduire, on s'exerce à comprendre de grands effets par des causes toutes simples. Ainsi le capitalisme, comme on l'appelle, ne peut faire qu'il n'éclaire ceux qu'il voudrait duper. Crédules et incrédules à la fois, voilà comme il les faudrait; et l'école professionnelle est instituée pour tenir debout ce modèle impossible d'homme, qui comprendrait jusque-là et non plus loin. C'était possible au temps des mystérieux métiers, où le tour de main était tout; ce n'est plus possible au temps des machines, qui sont des objets sans malice aucune et sans aucun mystère. C'est ainsi que s'est développé ce matérialisme ouvrier, qui est peut-être, chose imprévue, la seule force morale agissant maintenant dans le monde. Le fait est qu'un

ajustage bien clair et dent pour dent est une sorte d'image de la justice. Et, surtout, la pratique des machines dispose à changer tout de suite ce qui ne va pas comme on voudrait. Bref, et par ces chemins détournés, nous approchons de ce point de rebroussement où le travailleur, instruit par la machine, s'aperçoit qu'il est dupe de la machine et juge enfin l'aveugle progrès d'après un simple calcul de dépense et de profit. Combien de maisons saines en moins pour un avion de plus, voilà la question.

15 novembre 1930.

L'ÂGE DE PIERRE

Ce matin j'ai deviné à travers les arbres les premiers rayons de soleil; j'ai bondi sur le chemin et j'ai salué l'astre jaune annonciateur du vent; je l'ai salué en levant le bras droit, et en disant : « Le voilà ! » Tout cela se fit en un instant et sans aucune arrière-pensée; les pensées viennent après le geste. Cette prière était la même à l'âge de pierre. A l'astre qui monte, offrir la forme humaine étalée. Le soir, tout au contraire, se rassembler sur soi, diminuer la surface sensible, se mettre en boule. Je sais très bien comment priaient ces hommes de l'âge de pierre, le matin et le soir. Je le sais. Ne suis-je pas l'un d'eux ? Qu'ai-je donc sur le corps que des peaux de bêtes ? Et qu'y a-t-il d'autre que des pierres, des bêtes et des hommes ? Et l'arbre, toujours conquérant, l'arbre qui bien vite crèverait le toit, et descellerait le mur, si l'on ne faisait jouer la scie et la hache. Toute cette banlieue, et ces marchands de cravates qui courent à leur échoppe, cela me semble assez sauvage en somme. Il y a quelque chose que j'admire plus que cette civilisation, c'est le sauvage ingénieux qui la porte.

Si loin que l'on remonte, on trouve que le principal était fait. Quand on veut avoir un lion vivant, on fabrique un grand filet, on dispose un appât, on tire vivement et ensemble sur les cordes, et le lion est pris comme un moineau. Cette industrie est plus ancienne que l'histoire. L'homme eut toujours un chien, un chat, un cheval, un bœuf. Le charmeur de serpents a le même âge que la

flûte. L'immense fossé entre l'homme et la bête est comme éternel. Le génie humain est tout là, dans ce filet, dans cette flûte, dans cette prière du matin. Les autres industries tâtonnent : c'est qu'elles sont contre l'homme; et l'homme ne se laisse pas dresser comme le bœuf et l'éléphant, ni charmer comme le serpent; et tout homme naît roi; d'où les soucis du roi.

Je lisais hier une sorte de roman sur les choses de Russie, terroristes, attentats, révolutions. Et l'auteur me répétait : « Nous ne pouvons, nous autres Occidentaux, comprendre ces hommes et ces femmes; l'âme russe est impénétrable. » Le refrain m'importunait; car j'étais russe; j'étais fonctionnaire du tsar, et j'étais terroriste; tous, mes semblables et mes frères; il n'y avait pas un seul de leurs gestes qui ne s'accordât avec ma propre structure. Et les jeunes filles russes? Et leurs yeux énigmatiques? Suppose-t-on que les jeunes filles d'ici sont toujours au bal? Ou bien que nous avons inventé la dactylographe en même temps que la machine à écrire? Notre sauvage compagne a des pensées royales aussi. Mais beaucoup d'hommes sont aveugles à ce qu'ils voient tous les jours. Beaucoup ne savent reconnaître l'homme qu'au moment même où ils ne le reconnaissent plus. Pour moi je ne vois pas un menuisier avec sa planche sur l'épaule sans voir aussitôt le fantassin. Supposez un tsar ici, et toute la séquelle; aussitôt s'ouvre une guerre secrète; rois contre rois. Vous direz qu'il n'y a plus de tsar. Mais il y en a; j'en connais, et qui régneraient par les mêmes moyens; tous peut-être, d'aventure. La forme humaine a ses gestes tout prêts; de tyrannie ou de révolte.

Au temps d'Horace, les habitants des villes ne pensaient qu'argent et prêts usuraires. Ils jouaient et perdaient souvent; à leur compte ils perdaient toujours. Ils ne pouvaient comprendre qu'une promesse de travail, enfermée dans un signe d'or ou de papier, et sacrée aux yeux de tous, perdît sa valeur par l'entassement; ils ne pouvaient comprendre, quoiqu'ils le sussent très bien par le fait, que mille journées de travail ne peuvent être réclamées aussi aisément qu'une, et qu'un million de journées ne se tirent point à la raclette, comme sur une table de jeu. C'est pourquoi les usuriers de ce temps-là étaient tristes et irrités, comme sont ceux de maintenant;

car leur bras ne s'est pas allongé seulement d'un centimètre, et ils n'ont que cinq doigts pour prendre. Forme humaine, temple des temples !

1er décembre 1930.

LA CHANCE

Le fruit des travaux nous plaît à voir, mais ne nous enchante pas. A vaincre la nature, on découvre qu'elle n'a point d'égards pour nous; c'est comme un état de guerre entre nous et elle; l'éboulement, l'inondation, la grêle savent bien nous le rappeler. Ce n'est pas qu'elle soit méchante; bien plus simplement elle ne veut rien; elle est mécanique et aveugle; cette idée appartient à la maturité de notre espèce; c'est une idée sévère; c'est l'idée même du travail.

La chance nous ravit. C'est pourquoi le jeu de hasard plaît dès qu'on joue; le plus sage y est pris. C'est qu'alors il ne s'agit plus de travailler; il s'agit de poser une question à la pure nature, représentée par une distribution de cartes ou par un coup de roulette. Si nous perdons, ce n'est que hasard; mais si nous gagnons, c'est une gloire. La coïncidence entre notre désir et la réponse des choses est comme une faveur de la nature, une entente secrète entre elle et nous. La chance suivie donne une sorte de délire; nous sommes un fils chéri de la nature; nous nous accordons avec elle comme par des fils invisibles. Au bout de nos doigts la carte souhaitée se montre. Selon mon opinion la passion du jeu, qui est une des plus puissantes, et peut-être incurable, se nourrit toute d'attendre ce merveilleux moment, qui finit par arriver, où nous sentons que les choses nous aiment.

Le sentiment religieux est peut-être tout entier fait de cette confiance au monde. Voyez les personnages d'Homère; ils invoquent les dieux, mais ils guettent en même temps quelque présage tiré du vol des oiseaux, ou bien un coup de tonnerre. Qu'il y ait communication entre leur désir et les choses, ils sont heureux. Ils inventent le miracle, ils le racontent. Par exemple un songe favorable; ou bien un conseil d'ami qui ranime leur courage; ils croient alors que quelque dieu a pris

cette forme; c'est toujours s'assurer la complicité des vents et des eaux. Telle est la belle époque de la religion; dès que le miracle se fait rare, la foi n'intéresse plus que l'âme toute seule; la foi renonce à ce monde-ci. Espérer une juste récompense, c'est se soumettre à la loi du travail. Nous aimons mieux la pure grâce. Les jansénistes s'appliquaient à ne plus rien comprendre aux desseins de Dieu; en quoi ils étaient païens, et hommes pour tout dire. La faveur a un bien autre prix que la justice.

Dans le monde des hommes ont peut compter sur les services qu'on rend; pas un n'est perdu. Telle est la méthode virile, la méthode du travail. Mais on aime mieux plaire, plaire sans savoir pourquoi, plaire sans l'avoir mérité. On est plus fier de la chance que du talent. Le poète est un homme qui joue sur la nature aveugle; il s'y fie; il gagne quelquefois. Un beau vers est un miracle de nature; il nous prouve que notre corps n'est pas l'ennemi de nos pensées. Et le musicien, non moins que le poète, distingue très bien ce qui lui est mystérieusement révélé de ce qu'il doit à son industrie. L'invention géniale est comme l'aigle homérique qui soudain venait, à point nommé, confirmer des pensées. C'est toujours être favori du monde. La faveur d'un roi est aussi du monde; car être aimé, c'est s'accorder avec cette partie de l'homme qui nous est aussi inexplicable que le vol d'un oiseau selon nos pensées. Aussi le vrai courtisan ne cesse jamais de guetter les signes; il ne pense pas à servir. L'amoureux est une sorte de courtisan; il ne tient pas à mériter; il tient même, en un sens, à ne pas mériter.

Nous voulons toujours dire que ce qui plaît dans l'œuvre d'art c'est ce qui est raisonnable et calculé; mais cette partie des œuvres est trop froide; ce qui est bien construit, bien peint, bien rimé, c'est toujours travail. Ce qui nous ravit, ce qui fait le prix des belles œuvres, c'est au contraire ce qui évidemment n'a été ni prémédité ni même prévu, comme telle réplique au théâtre, qui jaillit de la nature même et s'accorde à miracle avec ce que la raison pouvait attendre de mieux. C'est raison, mais c'est nature. Cela coïncide avec ce que nous espérions, mais cela vient par des voies inexplicables. Et pareillement ce qui plaît dans une peinture c'est ce que le peintre n'a pas voulu et n'a pas pu vouloir; c'est une grâce de nature. L'œuvre d'art est un miracle d'une seule fois,

mais durable. Ici se trouve la révélation véritable; et peut-être n'y eut-il jamais sur la terre d'autre dieu que la statue, par la disproportion entre le projet et l'effet, qui est propre au beau. Un temple vide se trouvait objet d'adoration par le même mouvement, qui créait aussitôt un dieu invisible. La religion ne serait jamais autre chose qu'une réflexion sur les statues et les temples. Et ce mouvement est juste, car le beau témoigne que la nature nous est amie. Tout rabattu, il ne me paraît pas que les hommes, les dieux et les prières aient changé beaucoup depuis les anciens fétiches.

10 décembre 1930.

LE MÉTIER DE RENTIER

L'ÉPARGNE reçoit de rudes coups. Ceux qui ont placé leur argent le perdent. Je suppose que cela n'est pas accidentel, et au contraire résulte d'une certaine manière d'épargner et de placer, qu'il faudrait appeler paresseuse. Un homme qui, depuis trente ans, aurait acheté des maisons et des champs n'aurait rien perdu. Mais aussi que de soins ! Connaître son bien, le visiter souvent, entretenir, réparer, surveiller soi-même les travaux, obtenir des rabais, accorder des délais, plaider selon les cas, ou transiger; apprécier les choses et les hommes, saisir le moment et l'occasion, tout cela est travail, et travail payé. Métier de gagne-petit; métier d'avare.

Cela m'ennuie; il ne me reste plus de temps pour dépenser. J'aimerais mieux des rentes qui tombent à jour fixe. Je prends un gérant, ou un intendant. Les choses que je possède n'occupent plus mes yeux; elles sont représentées par un livre de comptes; et c'est alors que les choses commencent à aller mal. Le gérant gagne sur vous de mille manières. Il vend mal et vous en donnera mille raisons; la vraie raison est qu'il se trouve associé avec l'acheteur, et reçoit une prime pour tous les mauvais marchés qu'il fait. Il paie les travaux très cher, mais c'est qu'il est associé avec l'entrepreneur contre vous. Il répare, il vous fait du neuf, c'est qu'il est, pour une part, marchand de ces choses qu'il achète pour vous.

Choses inutiles ? Non pas. Il vous prouve qu'elles sont utiles. Et vous le croyez; car c'est pour le croire que vous le payez; il est chargé de penser pour vous. Tout cela, vous vous le niez à vous-même, parce que c'est par horreur des soucis que vous avez choisi cette manière d'être riche. Or, cette tranquillité est ce qui coûte le plus cher au monde. Vous serez ruiné; vous l'êtes; votre bien s'effrite. Ou bien il faut revenir à la méthode de l'avare, qui voit tout par lui-même et discute lui-même ses marchés.

Un gérant n'est encore rien. Que dire d'un peuple de gérants formant une administration bien payée et mal surveillée ? Qu'il s'agisse d'un grand magasin ou d'une Compagnie de chemin de fer, vous verrez s'établir une situation paradoxale, d'après laquelle les chefs de comptoir, acheteurs, ingénieurs peuvent trouver leur intérêt à travailler à perte. L'acheteur en gros, par exemple, vous fait un stock de toile à draps pour un million; ce n'est pas vendable, mais il a touché une grosse commission; ou bien il est associé avec le vendeur. Qui l'en empêche ? Et nos brillantes Compagnies de chemin de fer ne se lassent pas d'inventer, de remplacer, de démolir, de bâtir, de faire passer les lignes du premier étage au sous-sol, de gagner un quart d'heure sur un parcours, de peindre en bleu ce qui était jaune, et en jaune ce qui était bleu. Voilà d'intrépides gérants. Cependant, vous, actionnaire, vous jouissez du spectacle de cette activité généreuse et vous détachez vos coupons. Or je ne vois point par quelle raison vous ne seriez point ruiné par cette troupe d'intendants. Et si la Compagnie en question, qui est à vous pour une part, n'est point soutenue par l'État, vous saurez promptement ce que c'est qu'une entreprise prospère. Vous verrez cette prospérité affichée sur les murs; vous la lirez en lettres de feu; tout cela sans penser que nos gérants s'enrichissent de cette publicité ruineuse. Or, ici, vous n'avez pas le choix; il vous faut administrer par intendant et votre bien s'effrite.

Je vous entends. Vous choisirez désormais des valeurs d'État, ou des valeurs garanties par l'État. Mais ici les biens, les travaux, les gérants, tout est dans un nuage impénétrable. Tout est mêlé dans cette immense entreprise qui travaille pour vous; j'y vois bateaux et chemins de fer, routes et ponts, canons et mitrailleuses; les

gérants ont fait des petits; ils se paient eux-mêmes et se multiplient par leur propre décret. Cependant vos rentes sont payées très exactement au guichet; tout le monde est heureux. Néanmoins il faut croire que la sévère loi selon laquelle le propriétaire oisif est ruiné par son intendant, agit toujours sous la majestueuse apparence; car un beau jour votre gérant aux mille visages vous annonce que vous avez perdu les quatre cinquièmes de votre bien et que lui, gérant, sera désormais payé cinq fois plus, comme il est juste.

13 décembre 1930.

LA FORCE ET L'OPINION

Les problèmes politiques sont presque impénétrables. La force gouverne. L'opinion gouverne. Auguste Comte a compris ces deux axiomes; il les tient devant son regard. Il n'est pas de constitution au monde qui limite la force gouvernante par quelque autre force. Il n'est pas de société organisée où la force publique ne soit supérieure à n'importe quelle force privée. Il n'est pas d'action de police qui n'aille à sa fin par des moyens aussitôt réglés sur la résistance. D'abord une invitation, très assurée d'elle-même, et qui écarte toute discussion; bientôt sommation, et la force se montre en bon ordre, et imperturbable; violence n'est pas loin; comme on voit dans *Prométhée,* où Violence est silencieuse à côté de Force qui enfonce les clous. Une arrestation se fait ainsi; que l'homme arrêté soit innocent, cela ne change pas l'action. L'innocent élève son droit contre la force; mais l'idée ne rencontre point le fait. Contre la force, il n'y a que la force; et si une force quelconque, comme d'une foule émue par les cris de l'innocent, l'emporte sur la force publique, l'ordre est perdu, la société est défaite; elle ne se rétablit que par la victoire. L'état de siège est permanent et le sera toujours; simplement il ne se montre pas tant qu'il n'est pas nécessaire. De même le poing de l'agent ne se ferme que s'il faut le poing; tout dépend de la résistance. Force doit rester à la loi.

A la loi. Mais je vois ici de l'ambiguïté. On n'entend point, par cette formule de la politique universelle, que

c'est la justice, la constitution, la force légitime enfin qui doit l'emporter; non pas, mais c'est le représentant de la loi qui doit l'emporter, juste ou non. La moindre émeute rappelle cette vérité amère. Mais elle m'apparaît assez dans les gestes de l'agent aux voitures. Car il n'est point dit que la décision, qui arrête soudain un courant et laisse passer l'autre, sera la plus sage de toutes. L'agent peut s'obstiner ou être distrait; alors on verra de rares voitures circuler dans un sens, et une masse de voitures s'accumuler dans l'autre; mais ce n'est toujours pas le voyageur pressé qui est juge, et s'il veut résister, il saura ce que c'est que la force.

Cet exemple est bon, parce qu'il est simple, et que tout y est étalé sous le regard. Et même nous y voyons paraître l'opinion, par un concert de trompes qui réveillera l'agent. Et cet agent, alors, sera tout à fait ministre, c'est-à-dire qu'après avoir fait tête contre l'opinion, il cédera le plus simplement du monde. Nul pouvoir n'a jamais bravé l'opinion. On l'a bien vu dans ces scandales de banque; l'opinion a passé; ce n'était qu'un souffle léger, mais c'était l'opinion. On ne dira jamais assez que les pouvoirs les plus arrogants se plient aussitôt à l'opinion, comme la flamme au vent. Ce qui fait qu'on en doute, c'est qu'on prend pour opinion celle qu'on juge que tous devraient avoir. Mais doucement; l'opinion est chose fermée, secrète, muette, obstinée. A qui la faute ? Il faut instruire; et Marc Aurèle a dit là-dessus le dernier mot : « Instruis-les, si tu peux; si tu ne peux les instruire, supporte-les. »

D'où cette puissance de l'opinion ? Car enfin elle n'a point de force; elle ne triomphe que par une sorte de paralysie des pouvoirs, qui fait que l'irrésolution circule tout le long de leurs membres. Est-ce parce que la masse des citoyens fait voir une autre force, invincible ? Je ne sais si la masse inorganisée ne sera pas toujours vaincue par des pouvoirs résolus. Mais il s'agit ici d'hommes, qui sont conduits par la honte et la gloire. Un ambitieux qui serait indifférent à l'opinion est un monstre, un être impossible; supposons même un tel homme; il n'arrivera jamais au pouvoir. C'est la rumeur qui fait la nourriture de l'ambitieux. Il l'écoute; il en discerne toutes les nuances; il se gonfle et se dégonfle selon ces souffles extérieurs. Quand un gouvernement est résolu, par

exemple au commencement et au cours d'une guerre, quand il passe allégrement par-dessus les lois, c'est qu'il a l'opinion pour lui; c'est là, comme je disais, une espèce d'axiome. Mais l'opinion est aveugle? Je reviens à Marc Aurèle : « Instruis-les, si tu peux. »

Au temps de l'affaire Dreyfus, on a vu des pouvoirs qui avaient juré, qui s'étaient établis et obstinés, et encore soutenus par l'organisation militaire elle-même, et pourtant dispersés par le vent de l'opinion; il fallut seulement le temps d'instruire les hommes de quelques circonstances très claires. Il n'est pas toujours facile d'éclairer l'opinion. Si on ne peut l'éclairer, c'est bien vainement que l'on s'élève contre un régime de force; par le seul doute de l'opinion, par la seule confusion de l'opinion, le régime de force se trouve établi, car il était, il est, et il sera. En revanche rien n'est flexible comme cette terrible force; elle ressemble à l'acteur ou à l'orateur; ils sentent l'hésitation et le froid de la salle. Ils en meurent. Ce n'est pas long.

19 décembre 1930.

POLITESSE

La politesse est un grand mystère. C'est peut-être l'art des signes, sans pensée aucune. Savoir saluer, cela n'implique point que l'on sache ce que signifie le salut. L'impolitesse, c'est de donner un sens au salut. La souffrance du timide vient surtout de ce qu'il se demande, au sujet de ses moindres gestes : « Qu'en va-t-on penser? » Le secret du savoir-vivre est de ne rien penser dans la politesse, et de n'attendre point que les autres en pensent quelque chose. Il s'agit premièrement d'accorder ses mouvements aux mouvements des autres, de façon à les guérir d'inquiétude, et à se guérir soi-même d'inquiétude. Bien saluer est comme bien danser; bien parler est comme bien danser. On ne comprend rien du tout à la messe tant qu'on espère y comprendre quelque chose; et c'est une grande leçon de politesse que ce latin, que nul ne comprend. La messe est le moment de la concorde, par une harmonie des paroles et des mouvements. Se mettre à genoux, c'est comme saluer; ces actions délient;

elles concernent seulement les muscles, les poumons, le cœur. Elles ressemblent à la danse, qui exclut absolument l'entreprise difficile et extraordinaire. Il s'agit de faire société, mais physiologiquement, comme les sansonnets volent; l'ensemble de ces êtres est comme une grande draperie; nul ne force et nul n'est forcé; nul ne heurte, et nul n'est heurté.

Le chant devrait nous instruire; car il plaît par le libre passage des voix; la surprise y est tout à fait contraire. Il y faut de la variété, comme en toute assemblée et en toute danse; car on ne peut rester sur le même pied; les autres muscles s'ennuieraient. Mais tout l'art est de varier sans heurter. On ne se lasse point des chants populaires; mais aussi c'est qu'on les connaît parfaitement; on prévoit ce qui suivra; et, encore mieux, dans les beaux chants, ce qui précède prépare ce qui suivra; la bouche n'a point d'arrêts brusques, comme lorsque l'impoli ravale un sourire. Un roi qui se trompe sur le nom ou sur la personne est offensé; il ne vous pardonne point de ressembler à quelque autre. Mais pourquoi ? Non pas par raison, mais plutôt par ce choc intérieur et cet arrêt à quoi vous l'obligez sans le vouloir. Il se trouve comme au tournant d'un escalier rompu. Quelle violence sur soi ! L'humeur en est troublée pour longtemps. C'est une étrange chose que cette liquide humeur et ses balancements. Le familier, l'aisé, l'ample et facile communication sont comme l'air respirable. Tous les signes du langage ont premièrement ce sens-là. Je parle; on me comprend, je ne sais ce que je dis; nul ne sait ce que je dis; personne n'y pense; ce n'est pas nécessaire.

Toute conversation polie est donc une messe en latin. Chacun se dispose pour la réponse; il ne s'y trouve point d'incertitude, ni aucune délibération avec soi. Tel est le premier moment du signe; il est comme un chant ou comme une danse; la société s'y assure d'elle-même et y reconnaît sa formation de paix. L'homme habile profite de cet accord pour y poser une idée, ou deux, ou trois; rien n'empêche; mais c'est à lui de voir si la musique peut porter cette dissonance, et si le passage des signes au sens est assez préparé. On a très bien nommé tact cette exploration de la surface des signes; car c'est bien par le toucher de nos propres émotions que nous savons si l'idée passera. L'art d'effacer ce qu'on allait dire est la

moitié de l'esprit. Et l'on aurait tort de croire que ces difficultés de navigation soient propres à la société des oisifs. En toute assemblée il faut d'abord chanter selon la coutume, et assurer sa voix; enfin dire d'abord ce que tous attendent, et faire comme une revue de concorde; ce que l'orateur sait très bien faire, reprenant et imitant la rumeur, même par le ton de la voix, jusqu'à lui faire signifier quelque chose. D'où je comprends la bonne méthode pour apprendre l'anglais, qui est celle de l'enfant. Imitez le bruit et la manière de rire, et n'en pensez pas plus.

20 décembre 1930.

DROITE ET GAUCHE

Lorsqu'on me demande si la coupure entre partis de droite et partis de gauche, hommes de droite et hommes de gauche, a encore un sens, la première idée qui me vient est que l'homme qui pose cette question n'est certainement pas un homme de gauche. C'est une riposte, ce n'est pas encore une idée. A réfléchir, peut-être, je m'en vais réconcilier tout le monde dans l'amour de la patrie; car il y a de grands et pressants problèmes, qui nous tiennent unis; défense commune, prospérité, industrie, transports, monnaie, colonies, travaux publics, sans compter l'ordre de la rue. Cela est pressant j'en conviens, comme manger et dormir; cela n'est pas respectable; ces sages pensées ne me réchauffent pas le cœur. Si c'est pour cela que je suis né, pour garder mon lit, mon fauteuil, ma bourse, et mon plaisir, autant vaudrait boire; et tout genre d'ivresse incline à droite. Croyez-moi, je sais ce que c'est; et je serais un homme de droite, très cohérent et même très fort, si je voulais bien. Je sais le moyen de plaire à cet homme d'ailleurs charmant qui tourne autour de moi, comme un recruteur. « Il faut voir, dit-il, les réalités; et l'Allemagne, et l'Italie, et la Russie. Et la crise des affaires ? Et la crise de l'autorité ? Vous profitez de ces choses, mon cher; vous vivez de respect; il ne faut plus qu'un petit mouvement, laissez-vous faire. » Eh ! Diable ! je le sais bien. La pesanteur me tient; il n'est pas difficile de tomber.

L'homme est moyen; l'homme est mélange; l'homme est du centre, et tous reviennent là, comme ces radicaux, dont je ne suis pas sûr de ne pas être, qui ont battu en retraite avec plus ou moins de dignité, quand ils ont vu le franc fondre dans leur bourse. Les hommes de droite ont aussi de ces mouvements naturels; et, chose remarquable, ces mouvements sont plus honorables en eux qu'en nous; eux, ils reviennent à l'idée de nettoyer tout de même un peu les taudis, de faire des crèches pour l'allaitement, entendez bien l'allaitement des petits d'homme, et autres concessions au frère inférieur. C'est ainsi qu'un général s'intéresse au rata. En quoi il trahit, car où cela ne mènerait-il pas ? L'homme de gauche, au contraire, trahit lorsqu'il ne pense pas au rata. Cela ne définit pas mal les deux hommes, il me semble.

Je conviens que les hommes se ressemblent beaucoup quant à leurs actions; cela vient de ce qu'ils sont tenus fort serrés par la commune nécessité. Il faut toujours bien revenir à une humanité assez inhumaine. Le révolutionnaire sera général aussi; il connaîtra lui aussi une certaine manière d'aimer son semblable, un peu comme on aime les côtelettes. Mais l'homme n'est pas là, dans cette position contrainte; l'homme sous les débris d'une maison n'est plus guère un homme; il fait ce qu'il peut; il prend la forme qui lui est laissée. Qu'il se remette droit, je le jugerai alors d'après ses pensées chéries. Je le juge d'après ce qu'il voudrait être.

Il y a un lyrisme de droite et un héros de droite, comme il y a un lyrisme de gauche, et un héros de gauche. L'un en face de l'autre ils sont comme la nuit et le jour, comme le bien et le mal. Vous dites que cette pensée est enfantine; cette opinion est de droite. Il n'y a jamais de doute, et les réactions sont vives et claires. Servir en commandant, imaginer d'après cela une vie sans peur et sans reproche, à la manière de Bayard, à qui la fidélité et le courage suffisaient; et d'y penser seulement, quand on manquerait de tour de poitrine, sentir ses yeux mouillés de larmes, voilà le lyrisme de droite. Je ne le diminue pas. Observez, et vous verrez que l'amour de la patrie est une absolution pour toute injustice. L'homme est beau quand il paie de sa vie cette arrogante promesse à soi. Mais si Bayard n'est pas mourant au pied de l'arbre, je deviens froid comme un usurier. Il est trop facile,

de payer d'une mort imaginaire une vie bien réelle de puissance, de jouissance, de sévérité, et de mépris. Quiconque se donne ce lyrisme, et se prépare ce pardon, celui-là est de droite.

Est de gauche, au contraire, le héros d'intelligence. Je ne veux pas dire qu'il soit très intelligent, ni très savant; on peut être très intelligent et trahir l'esprit dix fois par jour. Le héros d'intelligence se dit, en ses meilleurs moments, que l'honneur de l'homme serait de vivre selon le vrai, quoi qu'il lui en puisse coûter; et que la première trahison est de se boucher les yeux à ce qui le gêne, prenant même l'ironique précaution de se dire et de dire que nul ne peut connaître le vrai. Ponce Pilate, demandant : « Qu'est-ce que la vérité ? » était-il assez homme de droite ! Et cette ironie est bien forte. Malheureusement pour Ponce Pilate, il se trouve des cas où la vérité est simple comme tout; le plus âne des hommes ne s'y trompera que s'il le veut bien. Exemple, l'affaire Dreyfus. Aussi quelle coupure ! Nos Ponce Pilate en saignent encore. Or les choses en sont là et toujours là; vienne l'occasion; les partis sont pris; et voilà la coupure.

Décembre 1930.

L'ORDRE N'EST PAS DIEU

Si l'agent aux voitures voulait être juste, il interrogerait les uns et les autres, laissant passer d'abord le médecin et la sage-femme; dans le fait, ce serait le comble du désordre, et tous seraient mécontents. Aussi l'agent ne se soucie point de savoir qui est pressé ni pour quels motifs; simplement il coupe le flot; il réalise un ordre tel quel; non pas meilleur qu'un autre; mais c'est un ordre. Son idée, s'il en a une, est que le désordre entraîne par lui-même une masse d'injustices. Mais il n'a point d'idée. La puissance de l'ordre vient de ce qu'il renonce à conduire les choses humaines par l'idée. L'homme d'ordre résiste là, parce qu'il voudrait adorer l'ordre; mais l'ordre n'est pas dieu.

Si l'on scrute l'ordre moral, il faut lui ôter cette couronne qu'il remet toujours. L'ordre n'est jamais véné-

rable; il nous rappelle seulement l'urgence des besoins inférieurs. L'homme ne peut penser que s'il a dormi et mangé. Et la loi de fer des besoins consiste en ceci que, celui qui essaie de mépriser les besoins s'y trouve aussitôt soumis comme une bête. Essayez d'ajourner le dormir ou le manger, ils vous assiègeront, et sans délai. C'est la pensée toujours qu'il faut ajourner, c'est-à-dire l'égalité, la liberté, la justice. Ces choses éminentes peuvent attendre; elles doivent attendre. Tels sont les axiomes de l'ordre. Campé ainsi sur les besoins animaux, l'ordre est invincible.

Que d'hommes ont cherché l'ordre ! Ils entendaient l'ordre selon l'idée, et les fonctions rangées selon les valeurs. Ces recherches peuplent le grand royaume d'Utopie. L'ordre n'est pas à chercher; il est; sa vertu propre est d'exister; on y vient buter. L'ordre ne demande pas permission; admirez le double sens du mot; l'ordre est impérieux; rappeler quelqu'un à l'ordre, c'est une opération de force. Et cette force de l'ordre, attribut de tous les agents de l'ordre, ne fait que traduire la force des besoins inférieurs, non moins brutale. La forte tête de Comte, si bien garnie de connaissances sévères, est allée tout droit à cette idée de l'ordre, qui n'exprime autre chose que notre dépendance par rapport aux choses sans esprit desquelles nous tirons notre vie. Il nous faut premièrement des produits, des métiers, des marchés, une monnaie. Si vous effrayez les marchands, il vous faudra chercher votre nourriture comme le moineau, le rat et le lapin. Adieu aux pensées.

La monnaie, comme on a pu voir, comme on a toujours vu, est autant rebelle que l'Océan, et encore plus compliquée en ses remous et tourbillons. C'est qu'elle exprime la pression des besoins, qu'on ne peut oublier. A la première apparence, la monnaie est une invention ingénieuse, et que l'on peut changer d'après l'idée. Dans le fait vous devez suivre ici les marchands. S'ils sont conduits par la convoitise et par la peur, vous ne devez pas vous en étonner; cela doit être. Les naïves passions des marchands, qui finalement règlent les changes, expriment que la faim passe avant la justice. La peur et la confiance sont des animaux indociles; ils sont attelés à notre chariot. Si le chariot roule passablement, le cocher pourra rêver à des choses meilleures; sinon, non.

Ce que Comte exprimait par la formule : « Le progrès n'est jamais que le développement de l'ordre. »

La défense, ou police, c'est l'ordre même; et le principe de la défense est qu'il faut d'abord vivre; c'est un principe animal. On s'étonne que les raisonnements se cassent le nez ici, on s'étonnerait moins si l'on apercevait que c'est la peur et la rumeur de peur qui règle ces choses. Au fond c'est le besoin de dormir qui porte la défense; et le besoin de dormir n'entend pas raison. L'homme d'ordre veut qu'on prenne la nature humaine comme elle est, et même, par instinct de sûreté, il la prend un peu au-dessous d'elle-même, conduisant la politique comme si les citoyens étaient de grands enfants. Et cela devient vrai aussitôt, si l'on méprise l'ordre. J'aime à plaider pour l'homme d'ordre; mais lui n'aime pas mes raisons; c'est que je lui ôte sa couronne. Il n'y a point d'autre piperie en l'ordre que la couronne.

3 janvier 1931.

BOURGEOIS ET OUVRIERS

J'AI souvent souhaité que l'on entendît, dans nos assemblées politiques, la voix du simple bon sens; je veux dire par là quelque discours d'un Paysan du Danube. Oui, un mépris du succès et des belles phrases, une vue directe des problèmes, enfin une solution ouvrière, en prenant ce mot dans tout son sens. Le fait est que celui qui essaie de parler paysan est toujours quelque rentier qui n'a jamais tenu la bêche ni la charrue. Et ceux qui représentent l'ouvrier sont tous des doctrinaires aux mains blanches. Quand, me disais-je, verrons-nous à l'œuvre des idées courtes peut-être, mais réelles, des idées sortant toutes neuves du travail et de l'outil ?

Les idées d'un homme, ses manières de dire et de résoudre, ses respects, ses attentions, son genre de prudence et d'audace, tout cela dépend toujours du métier qu'il fait. Non pas du métier qu'il a fait. Je ne crois pas beaucoup aux traces que le métier laisserait dans le corps; je crois bien plus aux attitudes actuelles, aux mouvements actuels, au costume actuel. Un député, même s'il sort des champs ou de l'usine, aura bientôt des

opinions de député, car c'est un métier d'être député. Au travail de persuader, on prend bien vite une idée étrange des difficultés, des moyens et des solutions. C'est exactement devenir bourgeois, et ce mot est plein de sens. Quiconque vit de persuader est bourgeois; un prêtre, un professeur, un marchand sont des bourgeois. Et au contraire le prolétaire est celui qui, en son travail ordinaire, bute seulement contre la chose; tels sont : le laboureur, le terrassier, l'ajusteur; on ne persuade pas l'écrou, ni le caillou, ni le trèfle. Ici, contre l'obstacle même, naissent des idées courtes, mais efficaces. Chacun les remarque et souvent les admire dans les conversations de hasard. Il n'est pas rare que de telles idées, que je veux appeler ouvrières, règlent le budget d'une petite commune.

J'avais fait le tour de l'église neuve, non sans penser à l'autre église, si bien assise sur la terre, et que les obus ont mise en poudre. J'admirais les belles tuiles brunes dont on avait couvert le toit, et j'étais choqué de ne point retrouver cette riche couleur sur le clocher, tout en pierre comme une pyramide. Et comme je communiquais à un paysan cette idée de peintre, il me répondit : « C'est nous qui l'avons voulu; non point de tuiles là-haut; nous savons ce que cela coûte, une tuile qui tombe en casse quatre. » Voilà un exemple d'idée ouvrière, et je crois que toute la politique serait meilleure par de telles idées. Mais le métier de député change tout l'homme, et fort promptement. Adieu ouvrier, adieu paysan ! Le meneur d'hommes, quel qu'il soit, apprend bien vite un autre art qui ne concerne plus les tuiles, mais les hommes. Il se plaît à cette autre physique, miraculeuse. Et il est vrai que les difficultés passagères tiennent aux hommes, et que l'éloquence y sert plus que les mains; mais au fond, les véritables difficultés viennent des choses que nous avons toujours à vaincre par industrie, et l'existence politique oublie ces choses-là. Tout se dépense à persuader.

Autant que je puis savoir, les Soviets ne sont pas gouvernés selon des idées ouvrières, mais bien plutôt selon des idées administratives. Parler, délibérer, persuader, tel est le travail politique en ce régime-là comme dans les autres.

Or, le mal n'est pas de délibérer, de passer au vote,

de rédiger des circulaires, procédés aussi anciens que l'homme, et dont on ne peut se passer tout à fait. Le mal, à ce que je crois, c'est qu'à ce métier on prend d'autres idées qui sont des idées de préfet, de ministre, de roi. Idées bien anciennes; finesses connues; je pense que les ministres des Pharaons les savaient déjà. Un renard de politique me disait : « Écrire ce qu'on veut proposer et faire accepter; garder l'écrit dans sa poche; disputer d'autre chose et de tout jusqu'à ce que l'assemblée soit à peu près morte de fatigue. Alors lire le papier; c'est le moment. » Or, il arrive que ce papier soit bon et juste; mais ce n'est point la question. Ce que j'ai remarqué, c'est que ceux qui parviennent à cet art de conduire les assemblées perdent bientôt tout ou presque tout de ce qui leur permettait de rédiger une résolution raisonnable et juste. Le bon sens est partout, excepté au sommet. Ésope l'esclave est très sage et son maître est fou. Par bonheur cela n'est ni sans exceptions ni sans remèdes. Mais il faut premièrement comprendre par quelles causes tout gouvernement est médiocre; car, faute de comprendre, on désespère; d'où d'énormes et ruineuses sottises dont la guerre est le plus admirable exemple.

10 janvier 1931.

MASQUES

La suite des fêtes nous conseille comme il faut; et ces antiques inventions ne sont pas moins admirables que le moulin ou la voile. Honorer les morts, et généreusement les sauver tous; après cela adorer le berceau et l'enfance; et puis, au temps des souhaits, montrer à tous un heureux visage, ce qui est très bon pour la santé; en même temps, par les cadeaux, rabattre l'ennuyeux échange; tout ce grand livre des fêtes est un beau livre de sagesse. Il faut dénouer de toutes les manières et tout le long de l'année cet animal craintif et bientôt irrité. C'est l'aigre bile, et encore qui se veut admirée, c'est l'aigre bile qui fait les guerres. Mais il y a trop de sérieux encore contre la bile. Les vêtements d'hiver ne sont pas assez secoués et battus. L'esprit comique arrive en

dansant; c'est Carnaval. Toute majesté doit donc être piétinée ? Que signifie cela ?

L'homme a de l'esprit; tous les maux qui lui sont propres, tyrannie, fanatisme, guerre, sont d'esprit. Selon la langue commune, qui ne se trompe pas plus que les fêtes, l'esprit est éminemment ce qui se moque de l'esprit. Cet avertissement pique au vif. Tous les genres du sérieux, du pédant et de l'important en sont offensés. Mais ne pensons point tant aux autres; la moindre pensée est aussitôt gâtée par le sérieux, le pédant et l'important. Quand on pense que la politique de l'univers est une continuelle colère, on s'étonne moins que le jugement ne s'y montre jamais. Tous sont assurés de leurs chères pensées. Après tant de siècles, nous ne savons pas encore nous servir de l'esprit; c'est une arme dangereuse. Même le doute et la moquerie gardent de l'aigreur; il y manque un dessus de gaîté, et une sorte de hauteur sans aucun sérieux, qui contemple et défait le château de cartes. Mais quoi ? Mathématiciens, physiciens, philosophes et politiques ont, tous, les yeux hors de la tête; au lieu d'ouvrir des passages, ils bouchent tous les trous. « Avec un sac de plâtre, disait le maçon, on fait tenir pour dix ans une maison qui branle. » Ainsi, confondant les métiers, les penseurs plâtrent et replâtrent, au lieu de se fier à la partie croulante, qui est la bonne. Celui qui croit aux atomes, il ne pense plus l'atome. Les systèmes sont les tombeaux de l'esprit. La chance de Platon, chance qui est unique, est qu'il n'a rien plâtré ni replâtré. L'esprit s'envole et le serf de pensée cherche vainement son maître, un maître par qui il puisse jurer. Or il faut jurer de ne point jurer. Celui qui se croit est sot. Tout notre travail est de percer des trous d'air en des erreurs énormes et massives. On le voit bien pour l'argent et le crédit, qui sont choses simples et inférieures; personne n'arrive à comprendre tout à fait ce qui en est, et chacun légifère. Il faut piquer le bœuf dogmatique.

A quoi ne travaillent pas ceux qui se disent sceptiques; car leur conclusion est que rien n'est plus vrai qu'autre chose. Ne se fiant point du tout à l'esprit, ils laissent les erreurs comme elles sont. Ainsi ils amusent et n'inquiètent point. Carnaval fait mieux que menacer; il bondit, et couvre de farine mon beau costume et mon visage composé. Il change les masques, et rit. Tout le

monde rit. Il y a des siècles que la grande comédie trouve grâce partout; c'est qu'elle ose tout et dépose tout. Ce dépouillement veut être soudainement fait; sans quoi ce qu'on laisse de costume s'irrite. Les hommes ne sont heureux que dans la position de liberté et d'égalité; c'est le seul hommage digne de l'esprit. Mais il faut les jeter dans le bain.

Je ne sais si le militaire rirait; on s'est moqué de tout; on ne s'est pas moqué du militaire. Sérieux contre sérieux, au contraire; c'est ce qu'il veut; car le militaire finit par être plus sérieux que n'importe qui. La guerre nous gouverne par le sérieux; il est défendu de rire d'un médecin, s'il est militaire. Nous nous vantons d'avoir surmonté toute majesté, tout fanatisme, toute religion; et nous sommes écrasés et pilés comme des sauvages par le pouvoir le plus absolu peut-être qu'on ait vu sur la planète. Il tient les opinions comme les actions; il s'est annexé la mathématique et la chimie, la morale, la théologie, la statistique. N'essayez pas de tirer sur cette barbe. Il faudrait enlever le masque d'un seul coup. Mais peut-être Carnaval est mort.

1er février 1931.

ESPRIT CONTRE ESPRIT

Penser irrite. C'est qu'il faut penser universellement, c'est-à-dire donner la loi à tous les esprits; et l'on ne peut. Dans les parties les mieux explorées de la mathématique, on le peut; mais c'est trop facile; la loi est donnée aux esprits depuis Thalès. Dès que le jeu se complique, la prétention de régner sur les esprits, qui est celle de tout esprit, reçoit de rudes coups. Rien n'étonne plus qu'une objection; dès qu'on ne l'a pas prévue, on se trouve sot. Il faudrait oser beaucoup, mais sans aucune prétention; c'est difficile; car la modestie ne commence rien. Qui n'est pas un petit Descartes, qui ne compte pas sur ses propres lumières, est un penseur faible; mais qui se lance d'après ses propres lumières est bientôt un penseur ridicule.

J'ai souvenir d'un homme tout simple à qui j'avais appris le jeu d'échecs; quand il eut saisi la marche des

pièces, il eut comme une illumination, et me dit ceci : « Maintenant que j'ai compris, vous ne me gagnerez plus. » Par cette folle déclaration, il changea l'ami en ennemi, perdit autant qu'il voulut, devint furieux, et laissa le jeu. J'eus tort; j'aurais dû perdre volontairement une fois ou deux. On trouve peu de bons joueurs, j'entends qui sachent perdre sans prendre de l'humeur; mais si on gagne toujours, on n'en trouvera point. Comment se pardonner de perdre toujours, dans un jeu qui n'est que d'esprit? L'esprit annonce l'égalité; mais l'esprit trompe aussitôt cette belle espérance. Je suppose que déjà sur les bancs de l'école on trouve des fanatiques, qui ont buté une fois, et qui sont offensés pour toujours; ils ont juré d'apprendre sans comprendre. Ils ont dit une fois ce qu'ils pensaient; et cela n'avait pas de sens. Ils ne s'y frottent plus. C'est pourquoi la méthode si simple d'apparence, et qui veut toujours éveiller le jugement, n'est pas sans périls. Trop de sérieux au commencement, cela fait des esprits noués.

La culture est un bon remède; j'entends une longue familiarité avec tous les genres de pensée, où l'on explore tous les auteurs, en se souciant d'abord plutôt de les comprendre que de les approuver ou blâmer. Les jeux d'esprit, où l'honneur n'est jamais engagé, conviennent à l'enfance et à l'adolescence; c'est ainsi qu'on apprend à ne pas avaler l'idée comme un appât. Comprendre, mais ne pas se prendre, c'est la santé de l'esprit. Lucrèce, suivant en cela Épicure, fait voir, avec des pensées quelquefois naïves, une prudence admirable, lorsqu'il veut qu'on donne, des phénomènes comme éclipses, saisons ou météores, non pas une explication, mais plusieurs; car il suffit, disait-il, que les dieux soient écartés. Le fameux Maxwell poussa jusqu'au bout cette idée, disant que, du moment qu'il y avait une explication mécanique d'un phénomène, il y en avait une infinité. Les grands sages raisonnent par hypothèse, et savent changer l'hypothèse. Et Descartes, qui semble parfois péremptoire, savait bien dire qu'il ne prétendait pas avoir reconstruit le monde tel que Dieu l'a fait. C'était prendre une idée pour ce qu'elle est, et ce n'est pas peu. Quand il s'offre à mes yeux un miracle, ou bien un tour de passe-passe, mon affaire n'est pas d'abord de savoir comment l'habile homme s'y est pris, mais de me représenter une ou

deux explications possibles de la chose; après quoi j'attendrai avec tranquillité l'expérience qui seule peut dire ce qui en est. C'est ainsi que l'on arrive à être sûr de soi, sans jamais à la rigueur être sûr de rien.

Voltaire avait bien vu. C'est le fanatisme qui est le mal humain; et ce n'est que l'esprit qui pense convulsivement, par une ambition trop prompte et aussitôt déçue. Le fanatisme n'a point tant reculé; il a changé d'objet, ou plutôt il a changé seulement les mots. Je crois que les passions politiques sont moins d'intérêt que d'esprit. Le tort que me fait le contradicteur, j'ai à peine le temps d'y penser devant l'audace qu'il fait voir de se montrer en esprit. Même s'il m'approuve, il se pose comme mon égal; il me somme de le reconnaître esprit; il demande accord dans le désaccord même. Un esprit ne peut supporter un autre esprit, son égal, son semblable, qui ne pense pas comme lui. Ce travers, où il y a de l'estime, et même pe l'amour trompé, a fait les bûchers d'autrefois, et les grands bûchers d'aujourd'hui, qui sont les guerres.

10 février 1931.

LA PEUR SANS OBJET

Si l'on pouvait observer les mouvements des nerfs, des muscles et du sang dans un homme qui se pique ou se brûle par mégarde, on apercevrait une suite de sauts de grenouille qui vont de la partie au tout. Il n'en peut être autrement, puisque le choc nerveux rebondit d'abord à partir des centres inférieurs, et réveille les muscles par zones de plus en plus étendues, avant que le tout puisse gouverner les parties, ou, en d'autres termes, avant que le haut du cerveau renvoie des excitations équilibrées et comme tempérées les unes par les autres. Voilà en gros ce que j'observerais du dehors, dans un homme rendu transparent pour moi. Si c'est de mon propre corps qu'il s'agit, il arrivera que je sentirai toutes ces choses, mais seulement quand le centre principal entrera en jeu; c'est dire que je sentirai d'abord un grand tumulte des muscles et du sang, une défense commencée, un trouble total, d'où je démêlerai ensuite, par une explo-

ration active et prudente, la douleur de brûlure ou de piqûre en un point déterminé. Les esprits attentifs remarqueront que lorsqu'ils se trouvent réveillés par quelque cause, c'est d'abord leur propre tumulte qui les réveille, c'est-à-dire les premiers mouvements de la défense. Bref, c'est toujours une alarme musculaire qui nous avertit, ce qu'exprime très bien le sursaut. Dire que la sensation n'est qu'une abstraction du sentiment, c'est dire la même chose. Et, de toute façon, il est évident que moi, le tout, je ne puis avoir mal à la main si le tout n'est pas ému de ce mal. Si l'on appelle peur ce sentiment de ma propre agitation, on pourrait dire que je sens tout ce que je sens sur un fond premier de peur, dont j'ai ensuite à démêler un objet, une lésion, une action utile. La peur sans cause, l'alarme pure, serait donc le premier état de toutes mes pensées, sans exception.

J'ai mis en avant, et en abrégé, ces choses assez obscures, afin de rétablir la timidité en sa place. Il est dans l'ordre que nous ayons peur sans savoir d'abord de quoi; nous sommes éveillés par notre propre peur, et notre peur, comme pensée, est d'abord la peur de la peur. Quand nous avons découvert l'objet et essayé l'action, la peur se change en crainte. La crainte mesure et pèse; l'action nous détourne de penser à nous. Chacun sait par mille expériences qu'un danger connu, si redoutable qu'il soit, nous trouble moins qu'une peur sans cause, et qu'enfin l'action nous délivre de peur, surtout l'action difficile et que nous savons faire.

La timidité se développe dans l'attente, parce que, ne pouvant ni agir utilement ni percevoir distinctement, nous éprouvons alors en notre corps une agitation diffuse et qui se nourrit d'elle-même. Ce sont de faux départs, en quelque sorte. Par exemple, je commence une conversation qui a de l'importance pour moi; mais, en l'absence de l'interlocuteur, je ne puis la continuer; je ne trouve point d'objet. Je joue du piano sans piano, et autres choses de ce genre. Toutes ces actions sont commencées et arrêtées, et recommencées. C'est une lutte diffuse des muscles contre eux-mêmes, non sans répercussion sur le sang, qui est comme chassé de ces organes durcis, et lancé dans les parties molles. Et l'on dira qu'il est bien sot de prendre cette agitation comme une peur, et d'en souffrir comme d'une peur; mais j'ai mis en avant une

sorte de préface, afin de faire entendre qu'une telle agitation est exactement la peur, et que la peur toute pure n'est rien d'autre que le sentiment de ce trouble sans raison ni remède. Disons qu'en somme la peur n'est jamais l'effet d'une pensée que nous aurions concernant les choses qui sont à craindre. La timidité serait donc une peur sans autre objet qu'elle-même, et la plus pénible de toutes par cela même.

On aperçoit les remèdes. Tous les genres de massages sont très bons contre la timidité; tous les genres de gymnastique aussi. Si vous êtes condamné à rester en repos, alors appliquez-vous à vous mettre bien en repos; on est plus timide sur un pied que sur deux. Il y a une méthode de détendre les muscles qui n'est pas méprisable, tout à fait analogue à cette attitude que l'on prend pour dormir. Mais la connaissance des causes est sans doute le meilleur remède; car, comme la peur de la peur grossit la peur sans fin, au rebours, si l'on n'a plus peur de cette peur, et enfin si on lui refuse une pensée, elle n'ira pas loin. Ne pas présager de soi.

19 février 1931.

LE RIVEUR

L'HISTOIRE humaine, vue de haut, se divise en deux périodes. La première est immense et mal connue, si ce n'est par les résultats; c'est l'âge de la technique, qui nous a transmis toutes les inventions qui comptent, le feu, la terre végétale, l'arc, le moulin, le blé, la vache, le chien, le chat, le treuil, la roue. Par quels tâtonnements? On le conçoit à peine. La pensée des hommes ne se séparait point, alors, de l'outil et de l'action; autrement, et si elle voulait se faire contemplative, elle était folle; fétichiste, magicienne, courant aux oracles. L'inventeur de l'arc n'avait aucune idée de la pesanteur, ni de la trajectoire; et, même quand il perçait son ennemi d'une flèche, il croyait encore que c'était un sortilège qui avait tué l'ennemi. Nous n'avons, de ce genre de pensée, que des restes informes, mais qui rendent tous le même témoignage. Et cela conduit à juger que la technique, quoique

réglée sur l'expérience, et fidèlement transmise de maître en apprenti, n'a pas conduit toute seule à la science, et qu'enfin inventer et penser sont deux choses.

La seconde période, qui commence avec les disputeurs de l'ancienne Grèce, nous fait voir une pensée qui se sépare des métiers, et qui cherche en elle-même et dans ses propres débats intérieurs le secret des choses. Le fameux Zénon d'Élée s'était prouvé à lui-même que le mouvement n'est pas possible; il concluait que le mouvement n'est pas. Ce genre de dérèglement est resté célèbre; il fait rire. C'est pourtant le modèle d'une pensée qu'on doit nommer théologique, et qui a fait merveille jusqu'à ces temps-ci, prouvant que ce qui doit être est. Nous sommes à l'opposé du technicien, qui, construisant le bateau, le moulin, le treuil, se tient aussi près que possible de l'expérience et le nez dessus, mais n'en pense rien. Le théologien a fermé les yeux afin de mieux voir; son expérience était ailleurs, dans le ciel de l'autre vie, d'où personne ne revenait. Cette étrange méthode, qui traitait de tout par plaideries pour et contre, n'a pas été stérile, comme on pourrait croire : c'est elle qui nous a donné des idées et l'esprit d'examen. L'ancien fétichisme n'a cessé d'être nettoyé et purifié d'après l'idée absolue de ce qu'un Dieu se doit à lui-même. La morale universelle s'est dessinée. La Mathématique qui est comme une morale de l'entendement a développé ses étranges preuves, si attentives à mépriser l'expérience. Et nous savons que notre lumineuse et aventureuse physique est sortie de là, donnant au levier, au treuil et au moulin comme une seconde naissance, et, par la théorie de ces anciennes machines, ouvrant sur le monde des vues raisonnables, de théologie tempérée par l'expérience.

On a remarqué que nous entrons dans un nouvel âge technique. Et soit. Mais il n'est pas à croire que cet âge ressemblera à l'âge de l'arc et de la voile. Car l'esprit humain est bien mieux éclairé sur ses propres démarches, et bien plus disposé à comprendre ce qu'il invente. Certes la division entre l'idée et la technique se voit à cru dans nos usines, où la plupart exécutent sans penser. Mais, si sommaire que soit l'instruction que l'on donne à l'exécutant, comparez-le à l'inventeur de l'arc; vous trouverez dans l'ajusteur, le fondeur, le mineur, le terrassier de notre temps une étonnante philosophie, en partie morale

et politique, en partie cosmogonique, bien supérieure à celle du chasseur sauvage. Assurément la liaison n'est pas encore faite entre l'idée et le métier; le riveur pense à la justice, et rive selon la coutume apprise. Mais il ne se peut point que l'idée théologique purifiée ne se pose pas enfin sur le métier, d'une manière que je ne puis dire, mais qui sera quelque chose de neuf. Il me paraît, en tout cas, que ce qu'il y a d'attentif, de sincère, de résolu, d'agissant dans le métier passera dans les idées, qui en ont grand besoin; et que par ce chemin, non encore parcouru, la pensée prendra terre, et perdra ce caractère d'utopie, qu'elle a gardé de la théologie. Penser et juger comme on rive, ce sera sans doute le privilège de l'homme nouveau. Il me semble qu'on en voit des signes.

28 février 1931.

LA LAMPE D'ALADIN

L'ENFANT vit dans un monde de miracles, et par une continuelle incantation. Il demande, il prie, il persuade; c'est ainsi qu'il obtient; tel est son travail propre; voilà comment il gagne sa vie. Il le faut bien. L'enfant ne peut pas vivre de son travail; il ne conquiert pas sur les choses; il ne fait que jouer avec les choses. En revanche il prend au sérieux les hommes, et même trop; d'eux toute sûreté et toute nourriture. Il s'agit de leur plaire; mériter c'est plaire. On dit très bien que nos réelles idées nous viennent de notre propre expérience; mais on ne considère pas assez que nos premières expériences sont de trompeuses expériences. Il n'est pas vrai que la tâche de l'homme soit de demander et d'obtenir. Ce qu'on obtient par grâce, ce qui circule de l'un à l'autre, serait comme néant si le travail s'arrêtait seulement un jour. La condition réelle de l'existence humaine est une lutte continuelle contre les choses et contre les bêtes. C'est une chasse, une culture, une construction, un transport à grand'peine, travaux qu'il faut toujours recommencer, parce que l'homme consomme et use, et parce que la nature vient toujours à l'assaut.

Cette dure nécessité, l'enfant ne peut en former l'idée.

Aussi cette idée n'est point dans les contes, où au contraire les palais, les diamants et les fruits naissent d'un coup de baguette et disparaissent de même. Tout dépend des paroles magiques et des puissances magiques. Aladin est soudainement riche par sa lampe. Or ces premières leçons, ces leçons menteuses, je suis bien sûr que tout homme les a reçues, dans le temps qu'on le portait à bras. Mais la leçon redressant, celle qui vient du travail réel, celle qui fait sentir le poids, la résistance, le flottement, la fatigue, et le prix du temps, je sais bien que tous les hommes ne l'ont pas apprise. Il y a de grands enfants. Nous sommes gouvernés par de grands enfants. Les ridicules et emphatiques leçons de sagesse nous viennent d'hommes qui n'ont pas mûri, qui ne savent rien. Cette puérilité explique assez bien les maux humains. Nos sages montent dans un train de luxe, munis d'un permis qu'ils ont obtenu par gentillesse, comme font les enfants. Cependant les cheminots bourrent le caillou et changent les rails; le forgeron martelle; le mineur creuse. Mais qui pense à cela ? Il ne s'agit que d'obtenir une place dans le Pullman; il n'en coûte qu'un sourire, ou une flatterie, ou un article de journal. Monnaie de singe, comme on dit énergiquement.

Or ces grands enfants se disent administrateurs, juristes, arbitres en toutes choses. Ils sont fidèles, dévoués, honnêtes à leur manière. Ils ne prennent point; seulement ils reçoivent, sont reconnaissants et se croient quittes. Et en effet on ne demande rien de plus aux enfants. Mais un homme doit savoir ce que c'est que l'argent, l'achat, l'échange. Il ne peut recevoir un chèque comme il recevrait un bouquet. Or, aux yeux du grand enfant, tout est grâce, tout est cadeau. La richesse s'extrait des riches comme d'une carrière; et non par la pioche, mais par les paroles. D'où vient cette richesse, quelle en est la source première, combien de coups de pioche réels dans un billet de mille francs, ce sont des questions qui ne viennent jamais à l'esprit de nos grands enfants. Ils demandent, ils plaisent, ils obtiennent; leur pensée ne va pas plus loin. Ainsi la politesse, la générosité, les grâces du cœur, et enfin tous les fruits de la bonne éducation ne les préservent nullement de voler sans s'en apercevoir; cela dépend de l'occasion, et non pas d'eux. Aladin frotte sa lampe; et admirez dans la fiction ce

souvenir du travail ménager, dont l'enfant est témoin, et qui lui semble un jeu; Aladin frotte sa lampe, et se procure ainsi toutes sortes de biens. A qui fait-il tort? Je vous le demande.

10 mars 1931.

LE PRODIGUE ET L'AVARE

Le prodigue est une tête creuse, qui essaie le pouvoir de l'argent, mais qui ne cherche pas à comprendre d'où cela vient. Il joue avec de grands secrets, il trouble profondément l'ordre du travail et du commerce, mais il ne s'en soucie guère; ainsi la probité, s'il en garde, pousse sur un creux, et n'a pas de bonnes racines. L'avare, tout au contraire, est un penseur fort sérieux; et il ne peut être autre. C'est un homme qui cherche la sécurité et le solide; or, il se trouve dans cette étrange situation d'être appuyé principalement sur des signes, c'est-à-dire sur des promesses. Qu'est-ce que pièce de monnaie ou billet de banque, si ce n'est promesse? Et ce qui est promis c'est toujours du travail. L'oisif peut transmettre des titres et des promesses, mais ce n'est pas lui qui tient les promesses. C'est ainsi que l'avare, seul en son réduit blindé, pense à la société des hommes, et, sautant par-dessus les cercles de politesse et de frivolité, écoute les métiers, écoute les pas de ceux qui se lèvent avant le jour. Il écoute, et il comprend que ce mouvement matinal est ce qui sauve la richesse. Il se lève lui-même avant le jour, et, comme Grandet, il cloue lui-même une planche à son escalier. Grandet chantait en travaillant; c'est qu'il sentait profondément que tout travail s'ajoute sans erreur possible à la masse des richesses, à cette masse en mouvement sur laquelle sa propre puissance est fondée.

L'avare ne peut en rester à cette idée qu'en échange de l'or on a ce qu'on veut. Il ne le peut, parce qu'il aime l'or. Ce qu'on aime, on arrive toujours à le comprendre, et en quelque sorte à le percer d'une attention véhémente. Que peut-on attendre du billet, et même de l'or, si la disette vient? Et d'abord, que peut-on attendre de l'or si l'incendie détruit les ateliers et les magasins? Il ne faut qu'une négligence pour que le tas des provisions soit

réduit, ce qui diminue évidemment le pouvoir de l'or. Il ne faut qu'une autre négligence, plus abstraite, en ceux qui ont charge de l'ordre, pour que la peur s'en mêle, la peur pire que le mal, et pour que les signes de la richesse se changent en un peu de cendre, comme dans la symbolique bourse du diable. Oui, à travers les portes d'acier, et sans toucher aux verrous, ces choses impalpables, le crédit et la panique, ajoutent à ma richesse ou au contraire m'en retirent quelque chose. Profonde méditation. L'avare est politique. L'avare pèse comme une richesse la prudence des autres.

La prudence administre; la prudence ne produit rien. L'avare se joint par la pensée au cercle actif des métiers. Le désordre là et le doute là, c'est le plus subtil des voleurs. L'homme qui se lasse de son travail, ou qui seulement ne l'aime point, cet homme prend dans ma bourse, sans allonger le bras. Si tous les métiers s'arrêtaient ? Cette pensée n'est pas tant menaçante pour la vie même que pour la pensée chérie; car l'avare vit de peu; c'est sa pensée qui est exigeante; c'est la richesse contemplée, non employée, qui est atteinte la première; c'est son dieu qui est offensé. Aimer et penser, c'est un travail qui mène loin. Quel que soit l'objet aimé ou pensé, il faut que le champ des méditations s'élargisse. Il faut que l'avare se représente l'engrenage des travaux mordant bien, et les hommes contents. L'esprit avare sera socialiste, s'il est esprit.

Je veux dire que, sous le nom de capitalisme, il arrive que l'on pense deux choses tout à fait opposées, savoir le bénéficiaire, qui consomme follement sans jamais remonter à la source des richesses, et l'avare véritable, qui tout au contraire consomme peu et honore le travail. Il est à peu près clair à mes yeux que les signes de la richesse, seulement accumulés et contemplés, n'appauvrissent personne. Il m'est tout à fait clair qu'un train de luxe, un avion, une parure de dentelle, appauvrissent tout le monde. Le capitalisme ne serait donc qu'une idée abstraite et assez creuse; et la négation du capitalisme serait creuse et abstraite au même degré.

15 mars 1931.

LE DUC

J'AI déjà cité le mot étonnant du duc de Villeroy : « A-t-on mis de l'or dans mes poches ? » La frivolité militaire n'a jamais parlé plus clairement. Je dis militaire, parce que le noble duc tirait principalement ses revenus de Lyon, dont il était gouverneur et presque roi. Et l'on comprend bien que c'était en qualité de chef de force qu'il prélevait un tribut sur les banquiers, les marchands et les ouvriers. Trop heureux encore si on ne leur prenait pas tout; car le chef de force, l'éternel Wallenstein, peut tout prendre; et encore faire pendre celui qui fait mine de n'être pas content. Cette situation revient dès que la force est rassemblée. Il suffit d'avoir vu, en temps de guerre, comment les militaires occupent les maisons. Simplement ils choisissent ce qui leur convient; les occupants sont refoulés.

Dans un petit village que je connais bien, et qui fut occupé par nos secondes lignes pendant toute la guerre des tranchées, il arriva ceci au commencement. Une troupe prit logement dans ce village; tout fut visité. Un paysan gardait sa vieille mère dans une chambre reculée; il refusa d'en ouvrir la porte; il eut un geste vif, en homme accoutumé à être maître chez lui. Sur quoi il fut saisi, déporté à l'intérieur du côté de Tours, jugé sur le rapport des chefs militaires, et resta en prison dix-huit mois. Cette troupe était anglaise. Les habitants de ce village parlent des Anglais sans tendresse. On pardonnerait plutôt aux ennemis, parce que d'eux on attend le pire. Au fond la force est toujours la force. Le duc est toujours le même; duc veut dire chef. Il reçoit la richesse comme une suite de la puissance. Sa pensée s'arrête aux signes, sans remonter au delà. Tel est l'effet d'un rapport entre le travail et la force armée, rapport qui est aussi ancien que le monde des hommes. Un peuple laborieux est toujours à la merci d'une troupe disciplinée. Il faut troupe contre troupe; et à celui qui protège les travaux on donne presque tout; mais disons mieux; il prend ce qu'il veut prendre, car la force est toujours la force.

Je suppose que ce paysan dont je parlais, dans sa prison, a réfléchi sur ces choses. Je suis sûr que le chef de

guerre, c'était peut-être un adjudant, n'y a point pensé du tout. Le duc n'a rien su. Le duc ne sait jamais rien. Le pouvoir ne pense que pouvoir. Et il faut avouer que la troupe ennemie l'occupe assez. Tel est le régime contre lequel les travailleurs ne cessent de chercher quelque ruse. Tribuns, élections, contrôle, faibles moyens; car le duc est toujours en guerre; il a toujours quelque ennemi à montrer, quelque ennemi qui joue le même jeu. Et, parce que le duc paie insoucieusement ses intendants et collecteurs d'impôts, ses fournisseurs et ses flatteurs, ses avocats et ses poètes, le champ du travail est toujours lieu de pillage. Ainsi il se forme un immense dessus de frivolité, où le signe de richesse perd tout à fait son poids.

Cette frivolité est toute militaire; elle ne peut être autre. Le prélèvement se fait sous l'épée. C'est pourquoi ceux qui demandent la paix demandent bien plus qu'ils ne croient. Ils demandent que le duc ne se paie point lui-même, et que sa part soit discutée comme on discute des prix dans un marché. C'est demander que la force armée soit, en tout lieu, moins puissante que ceux qu'elle protège. Tel est le désarmement, qui consiste dans une proportion intérieure à l'État, entre la force armée et la force du travail. Plus on s'en rapproche, et plus le signe, disons l'or, retrouve son poids et son sens. Plus on s'éloigne de cette proportion, plus au contraire le signe de richesse s'allège et voltige; plus légèrement la frivolité reçoit, dépense, et joue; plus se multiplie le monde des heureux parasites, sur qui l'esprit duc jette un peu de ses grâces. Aussi ne demandez pas quelle opinion ces parasites ont de la paix. Ils pensent duc; ils n'ont point d'autre pensée.

21 mars 1931.

LE PROPHÈTE

« L'EUROPE est grosse. L'enfant donne déjà des coups de pied. Que sera l'enfant ? Guerre ou révolution ? On le saura quand ce terrible enfant viendra au monde. Toujours est-il que ce germe se développe selon une loi intérieure. Selon que nous, chétifs, nous nous accorderons à sa forme, il nous sauvera ou nous brisera. C'est

ainsi que Beethoven enfant était déjà Beethoven, croissant et se fortifiant par les choses et les hommes; mais non pas selon les choses et les hommes; selon lui. L'histoire se fait de même, et ne nous demande pas permission. »

C'est ainsi que parle le prophète, qui est poète. Et j'aime le prophète. Mais à la prophétie je secoue les oreilles comme le célèbre âne rouge, que l'on ne peut atteler. Des êtres comme Vinci, Michel-Ange, Beethoven, Gœthe, Hugo, je les aime; je les prends comme ils sont. Toute parcelle de leurs œuvres est à leur ressemblance. Je n'y vais pas choisir, ni gratter, ni effacer. Comme je voyais ces temps-ci en Platon et Aristote, deux vieux amis à moi; ils sont parfaits l'un et l'autre et sans reproche; ils diffèrent comme la rose et l'œillet; je ne veux point choisir, ni préférer; encore moins corriger. Je leur sais gré de leur être. Et par ce chemin j'essaie de savoir gré à tout homme de son propre être. Autant qu'un homme est lui-même, qu'il ne cède point, qu'il n'imite point, je le vois beau. L'artiste va là tout droit; par sa vertu d'être soi il met au jour la vertu de chaque être. Une nature, autant qu'elle est forte, est bonne et juste. C'est pourquoi de ce qui pousse et grandit par sa propre loi, j'attends quelque bien. Je ne veux pas mutiler, je veux aider et délivrer.

Mais je ne respecte pas les métaphores, ni les êtres de raison, comme on dit. Une nation n'est pas un être; une révolution n'est pas un être; ce ne sont que des pailles au vent. Léviathan n'est ni beau ni sage. Léviathan c'est l'association, c'est le bureau et le président; c'est l'opinion commune, qui n'est de personne, et qui n'est rien. C'est la statistique, c'est la moyenne; c'est l'ordre et la discipline; c'est l'imitation de tous par tous; c'est le stérile esprit de commandement et d'obéissance; c'est le rapport extérieur, qui de tout homme fait une chose. Léviathan, c'est le sergent-major. Lisant Spinoza, qui certes est un être, je me disais qu'il y a des essences inflexibles, livrées à un océan de hasards. L'histoire est un océan de hasards.

Cette prédestination, qui fait les génies, je ne vais pas la transporter aux peuples, êtres de rencontre. Hegel, qui a si fortement posé l'homme pensant et agissant, glisse de là à parler de l'esprit d'un peuple. Mais ce n'est qu'une métaphore. Je la refuse. Et pourquoi ? C'est que

je ne trouve point de tissu vivant entre les individus, le tissu vivant qui puisse faire un être, un peuple pensant. Intérêts, industries, constructions, voies de communication, provisions, archives, ce ne sont que des choses, des parcelles d'or, de papier, de fer, de pierre, disposées ainsi, et qui pourraient être disposées autrement. Il ne faut pas soumettre l'homme à l'outil. Ces liaisons mécaniques qui font un peuple, n'en attendez pas pensée ou œuvre. La tête manque. L'unité n'est que d'accumulation. Un grand peuple sera une grande caserne, ou une grande usine; de toute façon une grande administration; toutes les idées périront là, comme nous voyons qu'en une association avec statuts l'idée périt aussitôt, et la mécanique annule l'homme.

Croire à cela, c'est mal croire. Respecter cela, c'est mal respecter. Il n'y a de fatalité historique que parce qu'on y croit. Il faut résister aux prêcheurs. Si les hommes croyaient en l'homme et ne cherchaient pas l'esprit où l'esprit n'est point, ils s'arrangeraient de politique comme ils s'arrangent des éléments, les détournant et soumettant par leur industrie. Ils feraient l'histoire, ou plutôt ils la déferaient, sans respect ni religion. Fausse grandeur, d'un homme ajouté à un homme comme chose à chose. L'Océan est grand, mais l'homme y navigue. Épictète disait : « Tu as peur de toute cette grande mer; il ne faut pourtant qu'une pinte d'eau pour te noyer. »

1er avril 1931.

LE ROI SEMBLANT

Le semblant mène le monde des hommes. Un peuple assemblé a des opinions de fétichiste. Personne ne croit que Joffre s'est battu, que Foch s'est battu; personne ne croit que Mangin s'est jeté intrépidement sur l'ennemi. Personne ne peut le croire. Ordonner une action difficile et même impossible, ce n'est pas la même chose que la faire. Le bon sens ici ne se trompe pas d'un cheveu. En n'importe quel récit de guerre vous lirez que l'État-major parle à son aise, et sans connaître réellement la situation, quand il téléphone qu'il faut reprendre le terrain

perdu coûte que coûte. Il n'est pas nécessaire d'avoir été fantassin pour comprendre cette loi de nos guerres modernes, selon laquelle l'énergie qui décide est séparée de l'énergie qui exécute. Le plus modéré et le plus prudent des hommes dira tout au plus là-dessus qu'il faut qu'il en soit ainsi; que cette terrible méthode est justement celle qui obtient d'une troupe d'élite toute la patience possible et tout l'effort possible, comme il est clair que la cravache et l'éperon feront encore gagner un mètre, ou ne serait-ce qu'une encolure, au cheval le plus généreux. Et, ajoutera l'homme modéré, il faut bien accepter cette méthode-là dès que l'on se bat. De ce qui est nécessaire on ne demande pas si c'est bien ou mal.

Mais ici Machiavel parle et ajoute encore une petite chose : « Il faut, dit-il, qu'il en soit ainsi; il faut que l'homme qui décide si l'on tiendra ou si l'on attaquera ne mette pas sa vie en jeu. Et il n'est pas bon non plus que l'exécutant ait la vue nette de ces choses. Il faut que tout soit mêlé. Il faut que le courage du soldat orne le général. Il est même bon que l'on considère comme plus difficile de pousser les autres à la mort que de s'y pousser soi-même. Il faut donc que le jugement individuel soit étourdi et comme noyé; cela fait partie de l'armement. Gouverner, c'est faire croire. »

On y arrive. Les pompes, les cortèges, les discours publics, tout cela a pour fin de persuader l'individu par la foule. La foule le prend au corps et l'entraîne. Il est ému sans savoir pourquoi; il est touché, comme on dit si bien, par l'enthousiasme; il court et il acclame comme s'il croyait. C'est cela même qui est croire. L'homme ne croit point alors, mais plutôt il croit qu'il croit. Cette illusion produit des maux eux-mêmes incroyables, et qui persuadent par l'incroyable. Le mystère fascine. Le dogme des religions qui sont actuellement pratiquées, je dirais affichées, chez nous, n'est pas plus croyable que telle superstition de sauvage dont nous savons bien rire. Pourtant, qu'on nous montre mille personnes que nous savons aussi raisonnables et clairvoyantes que nous-mêmes, qu'on nous les montre témoignant pour le dogme, par cérémonie ou cortège, alors nous ne rions plus. Nous ne sommes pas loin de croire que la foule humaine a un sens de plus, qu'elle perçoit des choses qui nous échappent. Et c'est ainsi que chacun est per-

suadé par tous; non pas peut-être persuadé, mais au moins ébranlé, mis en doute au sujet de ses propres lumières; et dans le doute il se laisse conduire.

J'ai fait paraître Machiavel; mais ce personnage est imaginaire. Il n'y a aucune ruse dans un général ni dans un chanoine. Considérez qu'ils sont persuadés par leur propre pouvoir, qu'ils n'ont point de doute là-dessus; et que simplement ils louent et récompensent tous ceux qui travaillent à élever le décor et le semblant, ce qui fait des partisans de bonne foi, dont le sérieux est bien persuasif. Un huissier à chaîne et un suisse d'église sont persuadés et persuadants. Qui donc a jamais douté d'un banquier qui paie bien? Le dividende persuade. Persuade de quoi? On n'en sait rien; on ne cherche pas à savoir. Comptons aussi que toute pensée demande un peu de peine. Ainsi il n'est pas difficile de croire, ou, pour mieux dire, de se persuader que l'on croit. Les raisons de douter, on s'en détourne alors; on ne les aime point. Qui comprend un peu cet art royal de faire croire s'étonnera moins de l'ordinaire aveuglement, et découvrira les moyens de s'en préserver. Et d'abord, bien loin d'attendre pour juger que les autres jugent, il commencera par juger tout seul et selon lui, détrônant en son cœur le roi Semblant.

9 avril 1931.

LA CROIX

PÂQUES, c'est résurrection. Le brouillard fond, les sentiers au loin s'éclairent, la terre nue est criblée de rayons. L'ombre d'une aile m'invite au voyage. Les bruits ont des ailes; ils bondissent dans un ciel d'argent; c'est une idée naturelle en ce temps-ci de chercher en l'air des cloches qui passent. Les métaphores ne sont presque plus métaphores; ce monde qui se réveille les porte toutes. La religion m'est aussi claire qu'un homme qui chanterait selon son plaisir. C'est le temps de se réconcilier, d'oublier neige, torrent et boue, de vivre selon la foi et l'espérance. J'ai très bien compris; je n'ai pas besoin de votre sermon; je le fais mieux que vous.

Ici tout se brouille. Une croix au carrefour. Que

me veut cette croix ? Que dois-je comprendre ? Voilà une terrible métaphore. Vous l'adoucissez. Ce Dieu pendu semble dormir. Mais l'imagination serait en moi tout à fait morte si je n'arrivais pas à penser à ces mains percées, à ce poids du corps qui déchire les plaies, à cette honte d'un homme nu expirant aux yeux de tous. Par des clous, choses humaines; sur une croix, chose humaine, charpente. La nature verse vainement sa lumière d'or. Je pense aux hommes. Où vont me conduire ces pensées-là ? Quel est cet autre sermon ? Étrange sermon. J'entends les épreuves de cette vie, et l'assurance d'un dieu tout proche de moi; j'ai compris; ce dieu, c'est l'homme. Je veux bien me fier à l'homme, et prier l'homme. Mais, mon cher curé, vous ne pouvez pourtant pas me cacher tout à fait cette terrible histoire, d'un juste mis en croix par les pouvoirs. Si c'était une exception, nous l'aurions oubliée. On n'élèverait pas ce scandaleux signe aux carrefours. Tout le monde dirait : « Ce temps de barbarie et d'aveuglement est passé. A bas la croix ! A bas le supplice du juste ! » Et que pensera Monsieur le Préfet ? car c'est Pilate lui-même. Il est vrai qu'un préfet ne pense rien sur rien. Mais moi, que dois-je penser ? N'y a-t-il pas un violent contraste entre cette fête de la nature et ces maux humains, seulement humains, que vous voulez me rappeler en ce temps même de la Pâque riante ?

La commémoration en novembre, je la comprends; car l'année meurt. Aussi ne s'agit-il pas maintenant des misères naturelles. Non. Mais plutôt, en contraste avec la joie et l'amour, on me représente ici les maux que nous préparent la peur, l'ambition, l'infatuation, la frivolité, l'avarice, réunies en leur conseil secret. Songez qu'il n'y a presque pas de délibération entre les puissances qui ne prépare des maux inouïs pour les meilleurs. Tranquillement, vertueusement, et déjà se lavant les mains, selon le geste éternel de Pilate. Tout cela la croix nous le jette au visage. Je m'étonne que César n'ait pas fait arracher toutes les croix. Mais ici César, si cette idée lui vient, montre étrangement les dents, en une sorte de rire; car il sait bien que ses préfets et ses évêques ont porté les pensées humaines à ce point de confusion que les pouvoirs se couvrent de la croix, et que ce sont les amis de la justice qui arrachent les croix.

Cependant le signe parle. Au carrefour, il indique la

route. Car la croix ne peut pas ne pas signifier premièrement l'aveuglement de César. Aveuglement d'institution, non de hasard. Ce n'est pas par hasard que l'ambitieux trouble la paix pascale et le grand serment d'amitié. Le juste prix, c'est ce qu'il nomme pauvreté; et la paix sur la terre c'est son désert. Non qu'il pense jamais cela. Mais son suave désir et sa propre éloquence, si douce à son cœur, le persuadent de ceci, que le gain et la gloire sont bien aisément lavés du travail et du sang. C'est ainsi qu'à force de faire briller la croix d'or, il y efface tout à fait l'image du juste. Oui, à ce même soleil il fait briller sa croix, à ce soleil du printemps, à ce soleil des offensives, souvenez-vous.

11 avril 1931.

LEÇONS DE CHOSES

Il est bien sûr que les faits de nature intéressent tout homme; encore mieux l'homme s'approche des mécaniques armé d'une merveilleuse attention. Les enfants sont de même; et je comprends qu'on veuille leur voir toujours en mains un objet qu'ils défont et refont, qu'ils essaient, qu'ils explorent, qu'ils comprennent enfin comme on comprend le mécanisme d'une horloge. Seulement je suis assuré que si l'on espère éveiller l'esprit par ces moyens-là, on se trompe. Ce qui intéresse n'instruit jamais. L'homme est naturellement ingénieux, observateur, inventeur. Vous n'apprendrez rien à un chasseur qu'il ne sache mieux que vous. Et ce n'est pas d'hier qu'on nous invite à admirer le sauvage suivant une piste. Est-ce savoir ? N'y a-t-il pas autre chose à savoir ? Voilà la question.

J'écrivais une fois de plus ces choses, pour répondre à une enquête de pédagogie. J'abrège alors, par nécessité. Je heurte, je contrarie, je déplais. C'est quelque chose. Mais le pédagogue a le cuir épais; il s'en tient à ses leçons de choses et à l'expérience. L'histoire humaine prouve pourtant assez qu'on peut être un merveilleux tireur d'arc et n'avoir point de bon sens. Le secret de ces choses est en Platon et en Descartes. Or, Platon voulait écrire au fronton de son école : « Nul n'entre ici s'il n'est

géomètre »; et Descartes suppose premièrement qu'un théorème au moins a été compris. Un pédagogue devrait savoir de quoi il parle.

Dans tout fait de nature et dans toute machine il y a un point de difficulté qui rebute, qui doit rebuter. Par exemple, dans une horloge, c'est le mouvement régulier du pendule qu'il faut comprendre; on ne le peut sans la loi de chute; on ne peut comprendre la loi de chute si l'on n'est géomètre. Dans le fait de la marée il y a à comprendre l'effet de la gravitation, d'après les positions relatives du soleil et de la lune; et, par exemple, il faut savoir pourquoi cette marée de Pâques fut plus forte qu'une autre et relier cela à l'éclipse de lune. Très bien. L'imagination nous représente passablement les deux astres tirant dans la même direction, comme deux hommes tirant sur le même câble. Oui. Mais si l'on demande pourquoi l'effet est le même dans l'éclipse du soleil, où les deux astres sont en conjonction, que dans l'éclipse de lune, où ils sont en opposition, il y aura de l'embarras. Encore bien plus si l'on demande pourquoi il y a grande marée en même temps des deux côtés opposés de la terre. Ici est le point d'ignorance, sur lequel on passe légèrement. Leçon de choses, cela veut dire qu'on sait qu'il y a grande marée à l'éclipse; l'effort pour comprendre, et le long détour qui y est nécessaire, on laisse cela, on ajourne cela. Alors que sait-on de plus que ce que sait le pêcheur ? Encore saura-t-on moins bien que lui les retards de la marée, les effets de houle et de tourbillons. Que sont tous ces métiers mal sus ? Fermez l'école, envoyez l'enfant à la chasse ou à la pêche, sous le pouvoir d'un vieux praticien.

Ou bien alors, en cette école heureusement fermée sur le monde, faisons le difficile détour. Allons à ces difficultés véritables dont l'arithmétique offre les exemples les plus simples. Cela est ennuyeux, j'en conviens; cela est abstrait, comme vous dites. Cela n'intéresse l'enfant que lorsqu'il a vu la lumière, mais un genre de lumière qu'on ne peut lui jeter dans l'œil; car c'est l'enfant lui-même qui fera la lumière par son attention à ses propres pensées, par une volonté de s'en tenir à ce qu'il suppose, par une rigueur enfin qui est toute inventée, et que les choses ne nous proposent jamais. Ces théorèmes sévères ne sont pas intéressants par eux-mêmes; c'est que par eux-mêmes

ils ne sont pas; il faut les faire et les soutenir. Mais cette lumière, alors, qu'ils montrent, est plus belle que l'aurore; c'est l'aurore de l'esprit. A ce moment le petit homme naît une seconde fois; il se sait esprit; il a saisi cet instrument admirable dont Descartes parlait.

Il est vrai aussi qu'en même temps que l'esprit il s'éveille en l'homme autre chose, qui est l'effrayante égalité. Socrate, cherchant dans le cercle, prit pour apprenti géomètre un petit esclave qui portait les manteaux. Le brillant Alcibiade n'avait rien à dire, mais sans doute il mâcha toute la journée de ces pensées qu'on ne dit pas. Le pédagogue est peut-être très fort; peut-être a-t-il promis à lui-même de n'apprendre le secret de l'égalité qu'à ceux qui seront les maîtres.

25 avril 1931.

DIEUX DÉGUISÉS

La misanthropie ne mène à rien. Si vous vous défiez, vous serez volé. Si vous méprisez, vous serez haï. Les hommes se hâtent de ressembler au portrait que vous vous faites d'eux. Au reste essayez d'élever un enfant d'après l'idée, mille fois répétée à lui, qu'il est stupide et méchant; il sera tel. Non pas peut-être autant que vous croirez; car dans ces têtes rondes, il y a des ressources. Mais il jouera comme un acteur; il fera le méchant. Il y a un esprit de comédie entre les hommes, car les signes font toute leur religion. Un homme s'avance sous les feux croisés de cent spectateurs. Il donne la réplique qu'on attend. Si vous vous fiez à lui pour un rôle de traître, il dépassera votre attente. Il sera artiste de trahison. Tout homme est artiste. Les vices sont effrayants par cette perfection de l'acteur. Les sots sont sots exprès et admirablement. J'en connais cent, qui se font bêtes parce qu'on les croit bêtes. Tout enfant a fait cette expérience; le visage sévère, méprisant, blâmant déjà, vous rappelle à une sorte de devoir; vous êtes niais par politesse. A quelqu'un qui évidemment attend un mensonge, il arrive que l'on mente par une sorte de pitié redoutable. Le bourru aussi est un personnage;

s'il était doux, cela ferait scandale. Toute la tragédie du monde est jouée par des acteurs. Un homme seulement indifférent arrête tout net la tragédie. L'enfant insolent attend le reproche comme un droit; le rôle de l'offensé n'est que trop facile à jouer. Mais prenez au contraire l'offense comme un bruit de nature et qui n'a pas de sens, vous verrez un changement étonnant.

Il n'est pas facile d'être indifférent; et même ce n'est pas poli. Mais on peut faire mieux. On peut être assuré qu'un homme en colère vaut mieux que ce qu'il montre. Lui faire ce crédit, c'est seulement le prendre pour un homme. Les anciens disaient que les dieux avaient coutume de se déguiser en mendiants, vagabonds et loqueteux. Belle métaphore. Mais, en suivant cette idée, je peux aussi bien me dire que les dieux se déguisent en hommes irrités, injustes, traîtres, afin d'éprouver les sages. La métaphore me ramènera à une vue de sage. « Voilà, me dirai-je, un homme bien plus sage que moi, qui veut me faire croire qu'il est fou. Attention. Ne soyons pas dupe. » Belle défiance. Quand le petit esclave, interrogé par Socrate sur la géométrie, commençait par répondre précipitamment et sottement, Socrate secouait les oreilles, disant : « Tu ne penses point cela; ce n'est pas ta pensée. » C'est qu'il prêtait à l'autre son propre esprit. Et que veut-on dire quand on reconnaît un homme, sinon que l'on reconnaît un esprit ? Je parle à l'esprit; je lui parle plus d'une fois, comme à quelqu'un qui a le sommeil dur. Il me répond en rêve; il me répond à côté. Si vous ne cherchez que le faible plaisir de la conversation, cette épreuve suffit pour vous donner l'idée de votre supériorité. Mais cette idée est incertaine tant que vous ne secouez pas le dormeur. Cela pourrait bien être, penserez-vous, un dieu qui se moque de moi. Dès que l'on pense à l'esprit, on se sent descendre; ainsi l'on craint l'esprit; et de là vient peut-être le trait d'esprit qui existe surtout dans l'imagination de celui qui craint l'esprit. C'est donc le moment de parler clair, et de réveiller l'homme en moi si je veux réveiller l'homme en lui.

Or je vous dis que la situation est en réalité bien meilleure. L'homme ne dort pas; il vous observe à travers ses yeux entr'ouverts. Il se dit : « Quelle comédie veut-il que je joue, cet autre acteur ? Quel est ce jeu ? Quelle tricherie encore ? Faut-il faire le pauvre, l'igno-

rant, le méchant, le nigaud ? » La grandeur propre de l'homme, c'est qu'il essaie d'abord de vous décourager. Lui-même cherche l'homme. Lui-même sévère, attentif, défiant, misanthrope peut-être. Ce n'est pas votre affaire. Votre affaire est de le prendre pour un homme. S'il ne répond pas à votre appel, ne dites pas que c'est sa faute; pensez que c'est plutôt votre faute si vous lui faites l'effet d'un comédien. Vous avez une ombre de doute; il n'en faut pas plus. Douter de l'homme devant l'homme, c'est la faute. Prenez garde, je vous le répète, les dieux se déguisent en mendiants, et ils sont bien forts pour vous tromper. Et voyez comme la métaphore est juste; car ils demandent la charité. Oui.

27 avril 1931.

CLOCHES

La cloche est une invention parfaite, comme sont le violon, la faulx, le chat. Le choc du battant est comme un coup de marteau sur une enclume; mais l'art du fondeur a cherché un alliage et une forme qui nourrissent le son; et, sans doute par deux surfaces à peu près concentriques, mais différentes, et réconciliées seulement sur la bordure plus mince, une cloche fait toujours au moins deux cloches, deux vibrations qui, selon un rythme, s'annulent et se renforcent, deux sons qui vont se liant et se déliant, imprimant dans l'air la forme d'une cloche bondissante. On dit que les cloches s'en vont en voyage. Je le crois bien. Qui ne cherche dans l'air quelque fantôme de cloche ? Nul n'a jamais vu un fantôme. Les images ne sont vraies que par le mouvement du corps qui les cherche.

Le col charmant cherchant la chasseresse ailée.

Diane est toute en cette double présence, dans cette lune et dans ce mouvement. Qui saura croire selon le mouvement juste, il aura retrouvé les dieux.

Je reviens à cette cloche, qui fait société avec elle-même. Une cloche commence la grande volée; elle l'exige. Et tous ces balancements contrariés ne font

qu'imiter la première danse des sons. Toute danse compose avec la pesanteur, qui toujours la ramène. La danse des cloches abandonne plus à la nature, se fiant à ces mariages de sons qui réussissent en musiques; musiques de hasard, mais aussi qui conservent le réel et la masse; les sons ont de l'épaisseur et du volume; et les coups impérieux qui trompent l'attente figurent la nécessité. Tous les métiers sonnent dans les cloches.

La cloche seule, frappée et non balancée, est donc un commencement qui ne se suffit point. C'est une annonce en solitude. L'Angelus marque les pulsations de l'attente, que la grande volée de Pâques seule peut terminer. Le printemps est le grand attendu, le seul attendu. Il y a aux environs d'ici une cloche de chapelle qui ne sonne jamais; je me ferais bien sonneur d'Angelus pour le matin et le soir. Ce serait ma prière, et très suffisante. Car leur théologie, je m'en moque; mais les images justes, qui s'en moquerait? Elles disposent le corps humain selon le bonheur. La religion n'est qu'un art qui s'interroge; c'est selon la raison qu'il faut répondre, ou ne point répondre du tout. C'est le premier croire qui vaut le mieux. J'entends passer les cloches; je regarde; j'ai cru les voir.

Un moine qui chante matines se guérit de l'insomnie. Que cet homme, peut-être autrefois riche, puissant, injuste, se soumette à la loi de la sobriété et du travail, et qu'il y trouve le bonheur, cela n'est point miraculeux. Qu'un homme à genoux se trouve délivré de la maladie de haine, et même de toute maladie, cela est physiologique. Je le vois qui reprend l'attitude première de l'enfant, l'attitude du fœtus, la mieux protégée, et je n'admire point qu'il retrouve ainsi confiance en lui et en toutes choses, pardon à lui et à toutes choses. Imaginez une tragédie jouée à genoux; cela ne va point.

Soit, dites-vous. Mais on ne se met pas à genoux par physiologie. Il faut croire au delà. Je ne sais. Je remarquai un jour un vieux paysan, promeneur, et comme gardien de ses champs, ainsi qu'ils sont à la fin de leur vie. Ce vieil homme était sur un genou et tête basse; je supposai qu'il pensait à la mort et qu'il priait; mais une paysanne à qui je disais la chose ramena le dieu sur la terre. « C'est la coutume, dit-elle, en ce pays-ci, de se reposer sur un genou. » Le vieil homme priait donc sans

le savoir; il ne pensait rien au delà de son geste. Cette remarque explique comment la religion s'accorde avec les pensées, et ne les change guère, et c'est grande folie de prendre des coutumes pour des pensées. C'est ainsi, je le soupçonne, que nous barbouillons notre frère le sauvage de superstitions qu'il n'a point; et, plus près de nous, nous barbouillons encore cet autre frère sauvage qui parle notre langue, et qui n'est pas moins rusé que nous; et qui rirait de nous peut-être, s'il nous voyait appliqués à ne pas croire que la Vierge existe et que les cloches voyagent dans le ciel. « Ne pas croire, dirait-il; mais c'est donc que vous le croyez ? »

1er mai 1931.

LES ÂNES ROUGES

Le doute est le sel de l'esprit; sans la pointe du doute, toutes les connaissances sont bientôt pourries. J'entends aussi bien les connaissances les mieux fondées et les plus raisonnables. Douter quand on s'aperçoit qu'on s'est trompé ou que l'on a été trompé, ce n'est pas difficile; je voudrais même dire que cela n'avance guère; ce doute forcé est comme une violence qui nous est faite; aussi c'est un doute triste; c'est un doute de faiblesse; c'est un regret d'avoir cru, et une confiance trompée. Le vrai c'est qu'il ne faut jamais croire, et qu'il faut examiner toujours. L'incrédulité n'a pas encore donné sa mesure.

Croire est agréable. C'est une ivresse dont il faut se priver. Ou alors dites adieu à liberté, à justice, à paix. Il est naturel et il est délicieux de croire que la république nous donnera tous ces biens; ou, si la république ne peut, on veut croire que coopération, socialisme, communisme, ou quelque autre constitution nous permettra quelque jour de nous fier au jugement d'autrui, enfin de dormir les yeux ouverts comme font les bêtes. Mais non. La fonction de penser ne se délègue point. Dès que la tête humaine reprend son antique mouvement de haut en bas, pour dire oui, aussitôt les tyrans reviennent. L'union sacrée est la plus récente invention contre l'homme, et la plus funeste. Ici l'homme est sans défense, et le bon-

heur d'aimer l'envahit tout. « C'est pour toi, lui dit-on; c'est pour ton salut; c'est pour ton bien. » Si c'est un mauvais comédien qui parle, on en rira. Même les bêtes, à ce que je crois, sentent le mensonge comme par un instinct; et les hommes vibrent comme des tambours selon l'éloquence du cœur. Aussi je ne crois pas que les comédiens aient jamais eu la moindre puissance. Je ne crains pas les mauvais maîtres; je crains les bons maîtres. On me montre l'homme-tambour, celui d'hier ou celui de demain. On me dit : « Il est sincère, il est bon, il est honnête; il est dévoué au bien public; il est fidèle à son serment. » Il se peut. Ce crédit qu'il me demande, ou que vous me demandez pour lui, je l'accorde volontiers à tout homme. Mais j'attends encore mieux d'un homme; j'attends qu'il sache douter; car c'est la marque de l'homme. Et je veux l'y aider; ce n'est donc pas le moment d'abdiquer; ce n'est pas le moment de renoncer moi-même à l'esprit d'examen. Non. Ce serait le détrôner et découronner en même temps que moi-même.

Il faut que les hommes politiques s'habituent à ce genre d'amour qui les bourre et les pique, qui les réveille, qui leur donne la grande ruse de l'esprit. Quant à présent, ils ne savent que verser des larmes, et dire que le peuple est bien ingrat et bien méchant. Le peuple est touché, et leur renouvelle, par un bail de trois, six ou neuf, le droit de se croire eux-mêmes. Ainsi les voilà tous les yeux bouchés. Tout à fait de la même manière que ces banquiers, qui sont des poètes, et qui obtiennent un nouveau bail de confiance; ils n'aiment pas, eux non plus, douter de leurs merveilleuses valeurs; et les actionnaires assemblés n'aiment pas douter non plus; l'expert-conseil, si bien payé, ne doute pas davantage. Certes il est agréable de croire à sa propre richesse; mais par-dessus tout il est agréable de croire à quelqu'un; et cet homme, à qui on croit, est heureux aussi d'être cru, et de croire ceux qui le croient, et de se croire lui-même. C'est par ces causes que tous les rois sont sans discernement. L'homme n'est pas dans une situation telle qu'il puisse jamais s'offrir le luxe de croire.

Croyance, c'est esclavage, guerre et misère. Et, selon mon opinion, la foi est à l'opposé de la croyance. La foi en l'homme est pénible à l'homme, car c'est la foi en l'esprit vivant; c'est une foi qui fouaille l'esprit, qui le

pique, qui lui fait honte; c'est une foi qui secoue le dormeur. En toutes les ligues, en toutes les associations, en tous les états, il se montre un bonheur d'acclamer, d'approuver les comptes, et de dormir, en haut, en bas, pendant un an, comme si les statuts pouvaient penser. Il y a aussi en ces assemblées de vrais croyants, un petit nombre de ceux que j'appelle les ânes rouges, qu'on ne peut atteler, qui ne croient rien. Ceux-là ont la foi, la foi qui sauve.

5 mai 1931.

L'ANCIEN COMBATTANT

Il faut savoir ce qu'on veut, et il faut le dire; car en vérité je ne sais plus ce que c'est qu'un socialiste; et le socialiste ne le sait pas lui-même. Si le tout doit être préféré aux parties, et si l'œuvre doit être préférée à l'homme, alors, travaillons à de grandes choses, et, si l'humble esclave périt au métier, c'est encore bien de l'honneur pour lui. Il peine dans son coin; d'autres conçoivent l'ensemble; d'autres inventent des machines inouïes; d'autres s'envolent, peut-être jusqu'à la lune. Magie de l'obéissance. Ainsi parlait et pensait Napoléon. C'est un spectacle sublime que celui d'un homme élevé à bras par un peuple. Il faudrait savoir si le socialisme élèvera aussi une puissance élite sur des bras misérables.

On connaît le plan du communisme russe; l'Amérique elle-même en sera humiliée. Les plus grandes usines agronomiques, métallurgiques, électriques seront peut-être dans ces plaines et sur ces fleuves qui connurent le plus sordide esclavage et la plus orgueilleuse tyrannie. Le nouvel esclave admirera d'en bas cette œuvre colossale. Il y aura mis un peu de son enthousiasme, et tout son génie ignoré. On conte que les ouvriers du pays des Soviets sont invités à inventer eux aussi un plan de travail pour l'équipe, de façon à gagner sur le temps. Ils font merveilles, à ce qu'on dit. Je veux bien le croire. Mais est-ce que cela ne vous rappelle pas d'autres merveilles ? Est-ce que les hommes, comme on les appelait, n'entraient pas de tout leur cœur dans les immenses projets de Nivelle ? Ils n'avaient pas le choix; seulement, dans

les étroites limites que leur imposait l'ordre terrible, ils choisissaient encore d'être des hommes et de faire pour le mieux; non pas pour eux. J'admire le héros qui exécute; j'admire moins celui qui fait les plans. Celui qui fait les plans cherche la puissance, et développe en même temps sa propre puissance. Mais moi, qui en suis toujours à chercher Liberté, Égalité et Fraternité, croyez-vous que j'y trouve mon compte? Je ne sais si nos socialistes se posent cette question. Veulent-ils une sorte d'état militaire, dont la puissance rayonne sur tous, et où l'inégalité est adorée? Ne cherchez pas loin, mes amis; cet état vous l'avez. La gloire de Joffre ou de Citroën n'est-elle pas la gloire de tous? Et l'ouvrier n'est-il pas bien riche, puisqu'il a construit de son travail les mille millions de son maître? Et son maître n'est-il pas le meilleur? Est-ce par droit de naissance que Joffre était maréchal et que le millionnaire est millionnaire? Non; le chef est à sa place, comme l'ouvrier est à sa place. Et quant au plan d'en bas, comme ils disent, au plan de travail raisonnable que l'équipe invente, il trouvera place demain dans notre ordre industriel et militaire; les chefs ne demandent que cela, n'espèrent que cela. Alors, qu'est-ce qui ne va pas?

Ce qui ne va pas, c'est ce qui déjà n'allait pas au temps où les Pharaons élevaient les Pyramides. Cela n'allait pas, mais personne n'en savait rien, si ce n'est quelque Ésope méditant sur l'homme, sur cette pyramide d'hommes où on ne trouve l'homme qu'à l'extrême pointe. Et encore, se dit Ésope, cet homme-dieu s'ennuie, car ses mains ne pensent point; cette tête séparée ne forme même plus une idée; elle ordonne, c'est son plaisir; ainsi elle est orgueilleuse et cruelle; elle ne compte les hommes sans tête que comme des mulets de bât. Que penserait l'homme sans tête s'il formait seulement une pensée? Mais il ne pense point. Telle fut toujours la puissance. Elle ne peut vivre selon l'égalité et la justice. Ce qu'elle appelle égalité et justice, c'est ceci, que l'homme le mieux doué, c'est-à-dire qui a plus que les autres selon la nature, reçoit plus encore selon la loi. Au lieu que nous, les mécontents, nous pensons que la loi humaine devrait corriger la nature, et égaliser pour tout homme, autant qu'il est possible, la part de la pensée et celle du travail manuel; à quoi tous gagne-

raient; car cette harmonie de la tête et des mains est la perfection de l'homme. Eh bien, sommes-nous socialistes ? Je ne sais. Le mot sonne mal; il dit très bien ce que je crains qu'il veut dire, la société adorée comme un dieu, et l'homme broyé sous les roues du char triomphal. Si c'est cela, le socialisme, ne le cherchons pas; nous l'avons.

30 mai 1931.

COLONISATION

LAMARTINE, à Constantinople, dans un bazar, admirait la grâce naturelle de jeunes enfants qui jouaient aux billes. Survinrent deux hommes qui examinèrent les yeux et les dents de ces enfants; c'étaient des acheteurs, et ces enfants étaient à vendre, comme chez nous les chevaux. Lamartine ne le comprit pas tout de suite; on peut même dire qu'il ne le comprit jamais tout à fait. Nous attachons grand prix à notre semblable. Par la seule forme, nous devinons la personne; nous la posons égale à nous, et libre comme nous voulons l'être. Cela ne fait pas que la personne humaine soit toujours traitée comme telle. Il y a de terribles métiers; il y a des taudis; peut-être faut-il dire qu'il n'y a pas une parcelle des commodités de notre vie qui ne soit payée par la misère de quelqu'un. Mais enfin, il n'y a plus d'esclaves et nous ne voulons plus d'esclaves. Nous avons formé cette idée; nous y tenons.

Nous avons encore d'autres idées, concernant les peines, la torture, le droit des accusés, le droit de l'enfant, l'éducation, les bonnes mœurs. Et cela revient toujours à respecter la personne humaine, et enfin à supposer, mieux, à vouloir par préjugé, qu'un homme vaut un homme. C'est une idée qu'il faut porter à bras, car elle est souvent démentie et toujours menacée. A la guerre, on ménage moins l'homme que le cheval. Le premier interrogatoire se fait trop souvent à coups de poing et à coups de pied. L'industrie attelle l'homme comme le laboureur attelle les bœufs. La colère et l'avidité reviennent toujours à l'esclavage. La frivolité refuse de voir; mais enfin, quand tout est clair, l'opinion n'hésite pas; nous

sauvons le principe. Si nous sommes cruels, c'est encore pour sauver le principe. Quand on a assez compris le mouvement naturel des passions, on s'étonne moins des difficultés et des contradictions; on accepte une contrainte souvent importune, quelquefois très pénible. Comme nous acceptons cette contrainte, ainsi nous l'exerçons. Qu'on nous signale une maison où la personne humaine est violée, avilie, torturée, nous enfonçons la porte.

Au temps de Jean-Jacques, comme on peut voir par l'*Émile,* un homme qui naviguait en Méditerranée courait le risque d'être esclave en Alger, lui, sa femme et ses enfants. Il fallut bien enfoncer cette porte-là; celle-là et bien d'autres. Il n'y a plus de négriers; mais si notre police se relâchait, il y en aurait demain. L'idée qui fait vivre notre civilisation, c'est que cette civilisation ne va pas de soi, et que les passions sont et seront toujours les mêmes.

L'hospitalité homérique est une grande chose. Ils disaient que les dieux se déguisaient en pauvres et mendiants. Certes, nous avons ici quelque chose à prendre. Mais nous devons savoir aussi que le fidèle Eumée, porcher en Ithaque, avait été acheté comme un jeune veau. Lamartine fut reçu pacifiquement et noblement par un chef arabe très puissant; mais la conversation fut néanmoins épineuse, par ceci que le grand chef considérait la doctrine de la Trinité catholique comme une superstition qui méritait la mort. Nous avons peine à respecter la pensée de notre semblable; mais enfin, nous nous y efforçons; nous sauvons le principe.

Il est facile de louer les mœurs des sauvages, et Montaigne a écrit là-dessus des choses généreuses et fortes; mais, à défaut d'une connaissance plus approchée, nous devons savoir, et ne jamais oublier, que la simple et aveugle coutume établira partout, et ici même, si nous laissons faire, un régime de crasse, de négligence et de fanatisme; sans compter la force nue, qui passera comme le cyclone. Certes, il faut payer l'ordre, et même très cher; nous aussi nous le savons, qui avons fait la guerre. Nous sommes colonisés, si je puis dire, par nous-mêmes, et sans douceur ! Qui n'a pas accusé les lois ? Qui n'a pas souhaité de vivre sans maître ? Mais le moindre mouvement de foule, quand ce ne serait que de panique, nous rappelle que l'homme est un animal dangereux à

lui-même. La paix est un état sévère, et qui fait tout aussitôt oublier que la sévérité est nécessaire. D'où le rêve idyllique renaît toujours; seulement, il suffit de trois bandits pour nous remettre en ordre. Rêver que des populations naïves et ignorantes étaient bien heureuses avant nos gendarmes, c'est toujours rêver. C'est le même rêve.

Mai 1931

DOCTRINE DE L'ACTION

Un sage qui cultive son jardin et ne parle guère, se vante d'avoir fait tenir toute la doctrine de l'action en deux chapitres dont chacun n'a qu'un mot. Premier chapitre, continuer. Deuxième chapitre, commencer. L'ordre, qui étonne, fait presque toute l'idée. Méditer vaut mieux que discuter. Par ce moyen, les deux chapitres feraient bientôt un gros livre. Voici un sommaire du gros livre.

Continuer, c'est le seul moyen de changer. Quand l'idée nous vient de changer, c'est signe que le métier commence à entrer et à piquer, au lieu de caresser. C'est le moment rugueux; c'est l'épreuve de l'homme. Un métier qui n'est pas rebutant n'est pas encore un métier; l'homme n'y est qu'amateur, selon un admirable mot, et qui enferme un juste mépris. L'amateur s'amuse; le point où cesse l'amusement, il ne le passe jamais. Quand donc le métier ne va plus tout seul, cela nous avertit de le faire. Il faut alors se tourner vers soi et donner de soi. Enfin le métier n'est plus agréable; il n'y a plus qu'à le bien faire. L'athlète qui est récompensé au commencement est bien trompé par cette faveur de fortune; ce qu'il amasse, c'est le contraire du courage. L'heureux succès lui fait perdre de vue la nécessité de vouloir. Quand vient le moment difficile, où il faut tenir bon, c'est alors qu'il lâchera tout, cherchant un métier qui aille tout seul; mais un tel métier n'existe pas.

Stendhal conte qu'étant jeune il restait la plume levée, attendant le génie. Il n'a pas eu la chance, dit-il, de trouver le bienfaisant ami qui lui aurait dit : « Écrivez vingt lignes tous les jours, génie ou non. » J'ai aperçu ici

un des secrets de l'art d'écrire. Ne raturez pas, continuez; une phrase commencée vaut mieux que rien. Si la phrase est gauche et caillouteuse, ce sera une leçon pour vous. Je suis assuré que le poète n'achève ses étonnants miracles qu'en s'appliquant plutôt à continuer qu'à changer. Ne dites pas que vous vous moquez de l'art d'écrire; c'est un art nécessaire en tout métier, et l'on perd bien du temps à effacer et à recommencer. La rature n'est pas le moyen de s'épargner des ratures; bien au contraire; car on prend l'habitude d'écrire n'importe comment, par l'idée qu'on pourra changer. Le brouillon gâte la copie. Essayez de l'autre méthode; sauvez vos fautes. Ces remarques sont bonnes pour tous les arts et pour tous les travaux. On dit que Calmann-Lévy, l'ancien, le fondateur de la dynastie, battait la semelle devant une petite boîte de livres accrochée au mur. Selon mon opinion, la puissance de réussir, si commune chez les Juifs, vient d'une opinion métaphysique selon laquelle on n'est pas au monde pour s'amuser.

Le deuxième chapitre attend. Commencer, si ce mot vient après l'autre, c'est s'y mettre, s'y mettre tout de suite, et réduire, comme je dis souvent, le temps de la mise en train à zéro. Le petit mot : « Je ferai » a perdu des empires. Le futur n'a de sens qu'à la pointe de l'outil. Prendre une résolution n'est rien; c'est l'outil qu'il faut prendre. La pensée suit. Réfléchissez à ceci que la pensée ne peut nullement diriger une action qui n'est pas commencée. On ne conçoit pas Boucicaut fondant le Bon-Marché; il l'a fait; c'est une tout autre méthode. Et, en dépit d'un fort préjugé, les entreprises bien conçues ne se font jamais. Il n'y a qu'à savoir comment l'avion a été inventé. Ces exemples éclairent les deux chapitres. Les appliquant au second, je dis qu'il est tout à fait inutile de réfléchir à ce qu'on va faire, tant qu'on n'a pas commencé. C'est inventer un classeur avant de savoir quels papiers on y mettra. Ou bien, c'est vouloir savoir ce que l'on dira avant de le dire. Et ce dernier exemple est le meilleur, parce qu'il choque. Notre pensée n'est pas ainsi faite qu'elle puisse marcher la première; qui pense ses actions n'agit jamais. Le grimpeur de l'Himalaya peut aussi nous instruire; car s'il reste à regarder la montagne, il ne saura jamais par où il peut passer. « C'est pour savoir par où je passerai que je

marche. » Gœthe terminera ce discours : « Accepter comme une loi ce que le génie de la raison humaine souffle à l'oreille de chaque nouveau-né, c'est-à-dire soumettre l'action à l'épreuve de la pensée et la pensée à l'épreuve de l'action. »

18 juin 1931.

L'ÉQUIPE INVISIBLE

J'AI vu hier qu'un grave journaliste évoquait l'équipe invisible. Marquez ce temps-ci; nous allons voir quelque chose de neuf. Le prodigue aperçoit le fond de sa bourse; il fait ses comptes; il va mettre en train le Grand Livre où tous les travaux seront en regard de tous les produits. Moment difficile; mais nécessité n'a point d'égards; et il va falloir penser, c'est-à-dire peser le nécessaire et le superflu.

Faisons paraître l'équipe invisible. Voici le grand train qui démarre; deux hommes le traînent; d'autres hommes sont à demi couchés dans les wagons bleus; ceux-là font le poids mort. Où est l'équipe ? Il y a chef de gare et pousse-wagons, aiguilleurs à leur poste, piqueur avec son marteau, qui chasse les coins. Ces hommes mangent pain et viande, mais ne produisent ni pain ni viande; ce qu'ils produisent c'est vitesse, voyages d'ennuyés, fumées comme cette fumée là-bas, que le train a laissée autour des arbres. Voici une autre partie de l'équipe; ce sont des artistes à ceinture rouge qui jour et nuit bourrent le caillou, remplacent traverses et rails; car le furieux train appuie sur les courbes et arrache la voie. Comprenez-vous que cette voie est tenue à bras ? Autre partie de l'équipe, ceux qui font les rails, la machine, les wagons. Combien dure une roue ? Chacun a vu de ces roues qui voyagent sur les wagons plats. Beaucoup de trains soufflent péniblement au service du grand train bleu. Voici l'usine, elle-même bâtie à bras d'homme, et tournant à bras. Mais oui, à bras, comme le train marche à bras. Comptez les mines de fer et les mines de charbon. Le fer n'est pas tout fait; il faut séparer le minerai, le fondre, le refondre, forger, laminer. Combien de coups de marteau ? Combien d'huile de bras ? Qui comptera

les journées de travail que suppose un kilomètre raboté en une demi-minute par le Pullman ?

L'économiste se réveille : « Il y a, dit-il, des forces naturelles qui travaillent pour rien. Charbon et pétrole nous sont donnés; l'énergie y est concentrée; ce sont comme des réservoirs que nous n'avons qu'à vider. Il y a le cheval, il y a le bœuf; il y a l'arbre qui en cent ans nous fait une belle poutre; il y a le vent de Dieu, qui fait marcher bateaux et moulins. » Très bien. Mais charbon et pétrole là où ils sont ne font rien du tout; il faut les extraire et les transporter, à bras. Il faut des foyers, des chaudières, des tuyaux, des cylindres, des pistons. Que de coups de marteau ! Et le cheval même ? Je voyais ces jours-ci hommes et chevaux qui rentraient le foin; provision d'hiver pour chevaux et bœufs; toujours des bras d'hommes. Et toutefois nous touchons ici à la méthode sage; car les bras de l'homme ne font qu'aider la nature; le foin fixe l'énergie solaire pendant que l'homme s'occupe à d'autres travaux. Mais l'arbre est le meilleur serviteur sans doute; il se fait tout seul; lentement; c'est une leçon. Et que fait le temps ? Moyennant des coupes sages, nous avons toujours un arbre tout poussé. A cet exemple, les pierres arrivent par le canal, où un seul cheval traîne plus de cent tonnes. Il y faut du temps; mais ce n'est pas perte de temps. Au contraire qui ne voit qu'il serait fou d'amener les pierres par avion ? C'est qu'ici, au lieu d'un homme et d'un cheval, il faudrait l'équipe invisible; composée de combien d'hommes, et travaillant combien de jours, pour un voyage de deux heures ? Voilà ce que personne ne sait. C'est là qu'on n'ose point regarder. Il faudra pourtant bien y regarder. L'équipe invisible a bon appétit. L'avion dévore du pain. Cependant le fabricant de pain va du même pas le long du sillon. Vous le secouez, vous le fouettez, vous voulez charrue électrique et autres machines; mais attention à l'équipe invisible, qui s'accroît autour du sac de blé. Ici même se montre l'orgueilleuse vitesse qui dévore l'énergie en proportion croissante pour un même résultat. Savoir où se trouve le moment critique où vous emploierez à produire un sac de blé plus d'hommes que ce blé n'en peut nourrir. Voilà la question; une des questions, mais qui éclaire les autres. Le blé représente ici toutes les choses premièrement nécessaires. Peut-on

développer hors de toutes limites les travaux superflus et les vitesses ruineuses, sans compter l'obus, lancé à bras d'homme lui aussi ? Le Grand Livre est ouvert; il n'a encore que des pages blanches.

20 juin 1931.

TEMPÊTES HUMAINES

Il arrive que des bonnes femmes, bien sagement assises le long du bateau, et selon l'équilibre, s'alarment d'un balancement inusité; elles commencent par crier, et bientôt se précipitent à contre-pente, fuyant le noir trépas; cette fuite est dangereuse comme toutes les fuites; et le bateau peut très bien chavirer par cette houle humaine, plus redoutable que l'autre. En sorte qu'on se demanderait s'il importe tant que le passeur connaisse bien la mer, et si quelque persuasif pasteur, connaissant la nature humaine, ne vaudrait pas mieux qu'un bon marin. Si un tel homme obtenait que les bonnes femmes restent tranquilles, quel coup de barre !

La monnaie est bien aussi une sorte de mer, qui balance le bateau politique; on peut remarquer en ces phénomènes des effets de pesanteur, d'inertie, de nécessité; choses plus aisées à connaître qu'à changer. Avouons que si chacun des passagers restait tranquille à sa place, presque tout le danger serait évité par là. On le sait, on l'a vu. La confiance nous a remis au calme, et bien plus vite qu'on n'espérait. Dans la nouvelle crise je prends la résolution d'être un sage passager et de ne m'inquiéter de rien; je vous conseille d'agir de même. Dès que la masse des hommes est dans le jeu, l'optimisme est de stricte prudence. Les gens se croient pauvres, et cela arrête tout. Chacun sait bien comment les valeurs s'enflent et se dégonflent; toujours par enthousiasme et panique. Certes il y a d'autres causes, qui tiennent aux affaires elles-mêmes, et à la physique de la chose; mais nous y ajoutons, nous les multiplions par nos mouvements inconsidérés. Figaro se moque trop vite; et nous avons plus besoin d'un danseur quelquefois que d'un calculateur; oui un danseur qui nous apprenne l'équilibre, le calme et la beauté. Si nos chefs grimacent, gare à nous.

La guerre est purement humaine; elle dépend seulement des passions. Les déclamateurs disent le contraire; mais la colère même qu'ils font voir est certainement une cause; et s'ils communiquent aux autres soit leur propre colère, soit une grande peur, ce qui a presque les mêmes effets, nous serons précipités dans les pires maux par la seule opinion que ces maux sont inévitables. C'est par de telles réactions, et bien aisées à comprendre, que le souci de la sécurité est tout à fait contraire à la sécurité. L'énergumène, voilà l'ennemi.

Mais allez donc raconter cela à celui qui a peur. C'est comme si vous disiez à celui qui fuit dans la nuit qu'il n'est poursuivi que par lui-même. Lui, il a d'autres preuves, et par sa propre peur. Sa propre peur lui fait voir un danger qui n'est point. Plus il a peur, plus il croit qu'il a raison d'avoir peur. Ou bien si c'est un homme irrité, plus il souffle sur sa colère, plus il colore son ennemi de cette rouge lueur. Et celui qui s'irrite a bientôt pour ennemis tous ceux qui refusent de se mettre en colère. C'est pourquoi on n'observe jamais longtemps ce jeu des passions; on y est pris. Et c'est presque la même chose d'être en colère pour la guerre et d'être en colère contre. Nous partîmes en guerre pour tuer la guerre. Et il ne faut pas concevoir quelque Machiavel qui manie les passions sans s'y brûler. Cela n'est pas humain. Les passions sont de mauvaise foi pour qui les regarde en spectateur; elles sont de bonne foi pour elles-mêmes. Et je ne crois pas trop à cette idée comique, que si les hommes d'État étaient priés de se battre les premiers il n'y aurait pas de guerre. Un homme irrité n'a pas peur; un homme qui a bien peur n'a plus peur. Ne voit-on pas des gens affolés qui se jettent par les fenêtres par crainte du feu? Au vrai ils ne savent plus ce qu'ils font. Rien n'effraye un fou. C'est en ce sens qu'un cheval peut être dit courageux. Le remède dépend de vous; restez tranquillement assis à votre place; gardez-vous de peur et de colères; apaisez votre propre royaume. Le maître des tempêtes humaines c'est vous, c'est moi, c'est qui voudra.

4 juillet 1931.

LA POLITIQUE CONTRE L'ÉCONOMIQUE

Lorsque l'Allemagne lance un paquebot transatlantique plus rapide et mieux aménagé que les nôtres, nous relevons ce défi. Il ne s'agit plus alors de savoir si l'entreprise paye. L'entreprise vit sur le budget, et le citoyen paie les impôts de gré ou de force. Cette concurrence entre nations est politique, non économique. Elle rend même impossibles les entreprises de transport qui seraient économiquement viables. Certainement un raisonnable constructeur, et préoccupé seulement de faire un bateau qui paye, utiliserait le vent et les courants; il prendrait un long détour, et tendrait d'immenses voiles; la cargaison humaine serait moins secouée; on ne compterait plus un voyage comme une maladie de quelques jours. Libre aux concurrents d'offrir la vitesse et le mal de mer au plus juste prix. Le voyageur choisirait.

Bon; mais si une nation ambitieuse fait des folies, faut-il la suivre? Ici tout se mêle. Va-t-on suivre la pente de l'économie, qui conseille de profiter de ce luxe sans le payer ce qu'il vaut? Par exemple, tous les transatlantiques seraient allemands. Impossible, dit-on; l'Allemagne se ferait donc une grande industrie, et à nos frais? Allons-nous l'enrichir à nos dépens? Raisonnement creux. Nous savons bien que ces beaux paquebots travaillent à perte. Nous laissons les pertes à l'ambitieuse nation. Nous gagnons sur elle en achetant chez elle. Elle travaille pour nous. Mais ce raisonnement ne passe point. Notre argent va là-bas, au lieu de rester chez nous; il paie des salaires là-bas au lieu d'en payer chez nous. Finalement, à eux les bonnes machines, les bons capitaines, et la maîtrise de la mer. Cela décide tout; pas une assemblée n'acceptera de telles conséquences. Donc la subvention ira de soi chez nous comme là-bas. Je m'étonne qu'on s'étonne; et l'étonnement n'ira pas loin. Dès que la guerre se montre à l'horizon des pensées, tout est ruine. Et qu'on ne dise pas que c'est l'économique qui est folle; la folie, ici, est toute politique. Il n'est pas plus absurde de se ruiner en paquebots de luxe que de se ruiner en armements. Mais nul armateur, laissé à lui-même, ne s'amusera à travailler en perdant; ou, s'il

le fait, car l'orgueil se glisse partout, il se ruinera; ce sera bientôt réglé.

On dit que la rusée Économique mène par le nez la naïve Politique. D'après le présent exemple, je dirais plutôt le contraire. Car, si l'Économique suivait ici ses voies, nous n'irions pas fabriquer à grands frais ce que nous trouvons ailleurs à meilleur compte. Si un pays excellait dans la navigation, il serait l'universel transporteur; si un autre produisait le blé à moindres frais, c'est lui qui serait le nourrisseur du monde, de même que l'Amérique nous envoie par millliers des machines agricoles; et où est le mal, si la Terre est un vaste marché ? C'est la Politique qui pense à la défense, et qui veut qu'un pays produise tout ce qui lui est nécessaire, et se rende ainsi indépendant, quoi qu'il en puisse coûter.

L'Économique est pacifique. Forcer et prendre sont choses qui lui répugnent. Car imaginez un marché qui ne soit pas libre, il n'y aura plus de marché. Les produits se cacheront; les commerçants fermeront boutique. Le politique se garde de tels excès, car il mourrait de faim. Et toutefois la Politique ne cesse de corrompre l'Économique, par des subventions, commandes, préférences, qui faussent les prix et enflent dangereusement certaines industries. Ce genre de folie n'est point la cause des guerres; il est plutôt l'effet d'un état de guerre permanent. On peut parier que si la concurrence économique était la seule guerre au monde, les paquebots, les chemins de fer, et même les tramways seraient bien différents de ce qu'ils sont. Sans les budgets de guerre, y aurait-il un seul avion en l'air ?

10 juillet 1931.

LIBRE PENSÉE ET RELIGION

Deux ou trois augures cherchaient pourquoi le catholicisme trouve plus que jamais audience dans la jeunesse la mieux instruite. Ils ne remuaient que les lieux communs. Mais le sauvage philosophe mit le pied sur leurs faibles pensées.

« Le prêtre, dit-il, est en meilleure position que vous. Il parle au nom de la libre pensée. Ne vous récriez pas;

il le peut. Il a le droit de se moquer de vous, et il ne s'en prive pas. La terre a tourné, les perspectives se sont déplacées; vous ne vous en doutez pas. La libre pensée, c'est votre pensée. Votre pensée ! Rien n'est moins respirable que cette épaisse pensée, qui ne bouge pas, qui ne bougera pas, qui cherche des verges, qui juge selon la peur, selon l'ennemi, selon l'ami, selon le banquier; cette pensée coléreuse, méchante, étranglée; peut-être honteuse d'elle-même au fond, car elle ne cesse pas de monnayer des cadavres. Et cette importance, et cette arrogance, et le fouet levé sur ceux qui contredisent ! Il est vrai que l'on rit du fouet; mais votre espérance est qu'on n'en rira pas longtemps. J'ai appris qu'il ne faut pas troubler un cheval qui mange l'avoine; le coup de pied est brutal, et, heureusement, mal dirigé. Voilà comme je vous vois; vous pensez en mangeant. »

Les augures posèrent leurs fourchettes et voulurent bien recevoir en hommes libres les bourrades de l'amitié; peut-être pensèrent-ils en un éclair que la libre pensée était un peu trop bien payée. Ils en appelèrent à cette conscience. Mais l'autre poursuivait.

« Il y a trop de chair dans nos pensées; chacun sait cela. Mais l'enseignez-vous encore? Êtes-vous seulement en garde contre les pensées de nature, si émouvantes, si persuasives, et qui habillent si proprement les appétits ? Non; c'est ce qui vous plaît qui est vrai. Quoi de plus évident que ce foie gras ? Et ne suis-je pas seulement plus rusé que vous, pour en venir finalement au même point de satisfaction ? C'est à voir. Cependant le petit prêtre maigre et mal payé enseigne que la pensée est difficile et dangereuse, par la hâte de chacun à prendre ses intérêts pour des raisons. Le petit prêtre enseigne que le diable nous corrompt par des pensées. D'où le conseil de penser maigre, non seulement le vendredi, mais aussi les autres jours. Penser maigre, c'est ne point croire qu'une pensée vraie est bonne à manger. Penser maigre, c'est penser contre soi animal. Or cela sonne bien aux oreilles jeunes, qui en ont assez et trop des preuves suaves. Non, tout ne s'arrange pas, dit le prêtre maigre. Et César est un maître à penser tout à fait ridicule. On voit ses raisons comme on voit des baïonnettes. Faites le compte, mes amis, de vos chères pensées; ce sont toutes des pensées de gouvernement;

donnez-les alors pour telles, et transportez la Sorbonne à la Tour Pointue. Mais le vrai est autre, universel; le petit prêtre dit cela; je ne crois pas qu'il le sache; mais il le dit. Et qu'il faut laisser patrie, maison, famille, amis, et suivre le vrai; et sauver son âme. Qu'on l'entende comme on voudra, encore une fois cela sonne bien. Folles ambitions, soit; on n'en fera pas le quart. Mais cela le petit prêtre le dit aussi. Et puis enfin il est maigre; c'est peut-être un saint, qui ne cesse de demander pardon à son esprit; cela s'est vu; l'homme se reconnaît à cette image, et s'y réveille comme d'un songe de foie gras. Le nierez-vous ? »

Les augures avaient mille autres choses à nier; mais le sauvage philosophe en était à nier les négations. « Les dogmes sont des contes, ou des métaphores, si vous voulez; mais il n'y en a tout de même pas un seul qui soit pour flatter les tyrans, ou seulement pour flatter le tyran que chacun porte en lui-même. Qui donc dit que le riche ne peut entrer au royaume de Dieu ? C'est encore le petit prêtre. Et que les humbles ont la meilleure part de l'esprit ? C'est encore le petit prêtre. Et comme il ne peut plus forcer, vous l'avez fait bien fort. Il ne peut qu'attendre un retournement du jugement intérieur, un refus aux passions, un changement de vie; avertissant même que si ce jugement n'est pas libre, il ne vaut rien. Ajoutez à cela qu'un grand pontife maigre, ce n'est pas impossible, pourrait bien demain prêcher la paix, la fraternité, la justice; cela est écrit dans ses livres. Que pèsent à côté de cela deux ou trois énigmatiques chansons ? Fait-on des objections à la musique ? »

Un des augures dit : « Qu'avons-nous fait de l'esprit ? »

12 juillet 1931.

LA PUISSANCE DE L'OR

Je donne un jeton de vingt sous; par ce signe magique je me rends maître de la marchande de journaux pour un petit moment. Elle rompt une conversation animée; elle me trouve mes quatre journaux et me dit encore merci. J'ai régné par l'argent; je n'ai pas tyrannisé.

Au contraire je me suis soumis à l'ordre des métiers et à l'usage. J'ai fait ce que j'ai voulu, mais la marchande aussi a fait ce qu'elle a voulu. Cette femme, qui n'est pas riche, n'aurait certainement pas chanté ni dansé à mon ordre et sur l'heure, même pour gagner mille francs. Elle ne m'aurait même pas vendu au juste prix tout son étalage. Le désordre est encore un ordre. Si je veux faire de folles dépenses, il faut que je cherche un autre courant de métiers, qui sont organisés pour les folles dépenses, et qui, fort sagement, me vendront chant et chanteuse, danse et danseuse. L'ordre résiste; il ne fléchit que sur certains points, où il est convenu qu'il doit fléchir. La puissance de l'or trouve aussi ses conditions rigoureuses. Il y a des règles pour se ruiner.

J'avais pensé tout haut devant Castor, qui venait d'acheter un journal anglais. Il me dit : « Louez toutes les places d'un train; voilà une fantaisie de riche; on prendra d'assaut toutes vos places; cela fera une petite révolution, irrésistible. Il y a une prodigieuse quantité de choses qu'on ne peut pas faire, si riche qu'on soit. Un troupeau de vaches arrête tout net l'automobile d'un millionnaire. Il ne peut écraser sans s'écraser lui-même; et quand il pourrait matériellement écraser, il ne le ferait pas. Même en payant tous les dégâts, il n'oserait pas le faire. »

« Les vaches, lui dis-je, sont peu de chose; les chiens et les poules ont encore moins de masse. Mais c'est l'homme offensé qui arrête tout. J'ai vu, dans les temps de prospérité, d'insolents ivrognes en un lieu où l'insolence était de règle; pourtant il y avait une limite, et l'un des buveurs fut rossé par le maître d'hôtel, ce que l'agent approuva, ce que tous approuvèrent. »

« Puis-je, dit Castor, fermer mon usine demain, sans autre raison que mon bon plaisir? La police s'en mêlerait. Il faut de grands prétextes et une longue préparation pour exercer une puissance quelconque. Vous avez une grande puissance pour vingt sous; rassemblez cent mille fois vingt sous, et essayez d'exercer cette puissance sur un seul point, comme un explosif; rien ne sautera, parce que rien n'obéira. Cent millions sont comparativement bien moins puissants qu'une poussière de francs aux mains de petits rois comme vous. »

« L'avare, lui dis-je, est assez riche pour brûler les

moissons; mais il n'essaie jamais une chose pareille, et même il essaie bien moins, comme s'il sentait que sa puissance le lie. Toute dépense est imprudence; telle est cette étrange sagesse. Étrange aux yeux de celui qui imagine la richesse; bien moins étrange aux yeux de celui qui connaît la richesse. »

« Juste, dit Castor; non pas seulement vrai, mais juste. Un riche qui trouble l'ordre est un fou. Qu'est la richesse sans l'ordre des échanges et des travaux ? »

« Aussi, lui dis-je, la forme humaine sur la monnaie signifie quelque chose. Et la tyrannie ne peut s'exercer que sur des signes abstraits, comme en Bourse, et dans un combat entre les signes abstraits. »

« Attention, répondit Castor. La Bourse est en effet un merveilleux instrument, le seul qui permette de déplacer promptement une pression de cent millions. Mais aussi il y a de l'imaginaire dans cette puissance; et, justement, sur le point de régler les destinées du monde, cette puissance aérienne se dégonfle. On voit cela tous les dix ans; c'est comme une cure de santé. »

15 juillet 1931.

LE CARACTÈRE

Le caractère est littéralement une marque reçue du dehors. Naturellement l'empreinte dépend aussi de l'être qui la subit. Il est donc vrai de dire que le caractère enferme le tempérament et l'humeur; mais ce n'est pas tout dire. Un homme très vigoureux, très puissant, a souvent plus d'humeur que de caractère. Le caractère c'est l'humeur contrainte. Par exemple un horloger d'humeur impatiente prendra un caractère, par la lutte entre ses mouvements naturels et les actions de son métier. De même un militaire d'humeur inégale prendra du caractère. Le caractère est ainsi la marque du métier sur un tempérament et une humeur qui résistent au métier. Le caractère exprime donc bien la nature, mais par une lutte des circonstances contre la nature; et c'est surtout par la famille, le négoce, la fonction que les circonstances contrarient notre nature. Notre caractère doit donc beaucoup à la société; notre nature explosive, ainsi compri-

mée, est ce qui porte un caractère. Dans une vie sauvage, il y a plutôt de l'humeur. Un grand esprit comme Beethoven a seulement de l'humeur. En Gœthe, au contraire, le corps sait saluer; aussi la nature ne s'y montre que par ruses et voies détournées. L'humeur fait bosse; on la lit aisément; on peut la manier physiologiquement; par exemple un fauteuil large à un homme gros, voilà un remède à l'humeur. Mais le caractère est fait d'humeur déguisée, de colère rentrée, de haine différée, de désir transposé. Un être faible comme le petit La Baudraye de Balzac, dans *la Muse,* est une énigme souvent, parce que ses ressentiments viennent de loin. Chauchard, maître absolu dans ses magasins, renvoyait toutes les femmes rousses; ce n'était qu'humeur. S'il avait dû vivre trente ans avec une femme rousse peut-être aurait-il pris du caractère.

L'humeur n'a pas le temps de penser; elle crie, elle frappe. Le caractère pense beaucoup; il n'a d'abord que des pensées, ou, pour parler autrement, ses réactions sont toutes ajournées. C'est pourquoi il y a de la dissimulation en tout caractère, et toujours une teinte de tristesse. Une des choses qui assombrissent l'homme, c'est la promesse de souci qu'il se fait à lui-même, d'après une longue expérience; et ce souci à venir est déjà souci; c'est pourquoi un caractère marqué se défie même du bonheur. Et cette prédiction, comme toutes les prédictions de l'ordre moral, se réalise par sa propre puissance. Il n'est donc pas absurde de dire que l'homme est l'esclave de son caractère.

Seulement le commun langage, qui ne se trompe jamais, me redresse ici. Car, quand on dit d'un homme qu'il a du caractère, on entend qu'il sait vouloir, et qu'il ne se laisse point gouverner. A son tour, donc, l'homme de caractère va imprimer sa propre marque sur les choses et sur les gens. Il va gouverner, par son caractère; il va montrer constance, patience, ténacité. Mais on ne veut pourtant point dire que l'homme de caractère va subir l'événement. L'usage a rassemblé les deux sens en un mot, ce qui nous invite à réfléchir sur la puissance d'un caractère. Un homme énergique gouverne souvent par son humeur; il lâche sa colère a point nommé, et c'est ainsi qu'il meut la masse inerte des subalternes. Napoléon savait bien se servir de ses terribles mouvements d'hu-

meur. Or un caractère est une arme, encore mieux que l'humeur. Vouloir changer son propre caractère est une de ces entreprises qui rendent triste, parce qu'elles sont vaines. Au contraire l'homme de volonté se reconnaît à ceci qu'il ne discute jamais devant la situation donnée, mais qu'il s'y établit et part de là pour la changer; de même il se prend comme il est, n'ayant point l'idée qu'un caractère est mauvais absolument; en vérité l'on fait ce qu'on veut de son caractère, et sans le changer. Il est vain de souhaiter d'être grand si l'on est petit; l'homme petit, à la salle d'armes, fait deux pas au lieu d'un; en revanche, il est léger et offre une moindre surface. Cet art est subalterne. Mais c'est un grand art, et de même espèce, que d'agir avec toutes ses forces, telles qu'on les trouve; ce qui suppose qu'on ne prononce jamais qu'on est par caractère incapable de ceci ou de cela. Les grands négociateurs ne sont pas moins forts par ce qu'on appelle leurs défauts. Il n'y a qu'à se rappeler ce que le père Grandet faisait de son bégaiement. Un timide, qui se sait timide, est bien capable de gouverner les autres par cela même. Et la manie du soupçon peut bien soutenir un genre de confiance; car on se sent gardé par soi. Il ne s'agit que de laisser le caractère à sa place, et l'humeur aussi; comme ces habiles qui font outil de tout. Disons qu'avant de montrer du caractère il faut avoir un caractère.

20 août 1931.

VAINCRE

L'HOMME fait grand; c'est sa manière. L'avarice est une sorte d'ambition de vieillard, une ambition de mains qui ne savent plus s'ouvrir. Mais la jeune couvée est généreuse, dépense et se dépense. L'avarice n'aurait pas fait cette folle guerre. L'avarice ne s'envolerait pas par-dessus les océans. L'avarice ne pouvait concevoir ni approuver cette époque de vitesse, de dépense et de jeu, qui vient de se clore provisoirement. J'ai connu, le temps d'une soirée, un de ces rois d'industrie, allemand, blessé de guerre, camarade de l'autre armée; j'eus plaisir à me réconcilier symboliquement avec ce noble ennemi; et

lui rêvait de me faire traduire en toutes langues. Je me gardai de me croire riche, et je fis bien. C'était un poète. Il ne se déplaçait qu'en avion, et déclamait du Shakespeare dans le fracas. Il n'est pas tombé de son avion, mais il est tombé du haut de sa fortune, comme nos aïeux faisaient des cathédrales trop hautes qui leur tombaient sur la tête. Un aviateur ne pense qu'à allonger sa trajectoire. Un banquier vise deux cents millions, et, quand il y touche, il trouve que ce n'est pas beaucoup. La guerre des gaz est comme le poème du désespoir. Toute puissance se gonfle jusqu'à l'impossible. « Audacieuse race de Japet, dit le poète, audacieuse qui fatigue la foudre. »

Une strophe de Gœthe monte plus haut, et ne crève point. Il est vrai que tout le monde n'est pas Gœthe. Un poème est la plus belle aventure; mais l'aventureux génie se remue dans le roi de la planète, et s'envole comme il peut. On voudrait expliquer la passion du jeu par le désir de gagner; or cela ne va pas; les avares ne jouent point. Le jeu de pur hasard, c'est l'aventure toute nue. Une passion si commune éclaire l'homme, et le montre redoutable à lui-même aussi bien qu'aux autres. Quelle misère de pensée dans les maximes de La Rochefoucauld ! L'homme voudrait bien s'y reconnaître, et s'y assurer de sa propre prudence. Mais la morale de l'intérêt est imaginaire. Oustric lui aussi fut poète; il ne profitait pas plus de cent millions que d'un; il bâtissait un étrange édifice de chaussures, d'étoffes, de produits chimiques, de tout; il se plaisait sur ce sommet branlant. On a cherché quel genre de services il rémunérait; je crois plutôt qu'il payait royalement, pour la grandeur. Et ces Messieurs si polis ne savaient comment refuser; c'est leur excuse. Il n'y a pas plus de sécurité dans ces entreprises que dans une auto qui avale la route. Il y a des siècles de siècles que l'homme oublie la sécurité et se consume au plaisir d'oser et de défier. Les lions et les tigres le savent bien; car ce sont des avares, qui ne bondissent que sous l'aiguillon de la faim; avares qui sont tombés au pouvoir des prodigues; et que faire, se disent-ils, contre un animal qui n'a pas peur ? Le plus sage est de sauter au cerceau, comme ils font dans les foires. Toutefois les lions n'en pensent pas tant; la pensée est une prodigalité aussi.

Tout est jeu athlétique sur la terre des hommes. J'en-

tendais hier un grand diable blond qui dépliait son journal : « Neuf partout, disait-il, c'est formidable »; il parlait du tour de France; il célébrait les athlètes, comme faisait Pindare. Ceux qui peuvent courent; ceux qui ne courent pas applaudissent. Et les financiers ne sont pas de gros ventres, comme nous croyons; ce sont des coureurs maigres. Quand ils ont dépassé les autres, ils jouent à se dépasser eux-mêmes. Comme on voit qu'un joueur de bridge, qui en attend trois autres, fait des réussites.

L'homme tenait un cerf-volant au bout d'un fil; l'oiseau de toile planait bien au-dessus des falaises. Quelqu'un demanda : « Quel plaisir ? » Or la réponse ne se fit pas attendre. Un remous ou un trou d'air précipita l'oiseau de toile. Il fallut courir contre le vent, et puis tendre et lâcher la ficelle, selon que la chose légère disait oui ou non. J'admirais une fois de plus le jeu des forces, et comment le vent, rencontrant cette surface toujours obliquement tendue, et ne pouvant l'emporter, glissait par-dessous, et élevait le planeur par cette pression. Comprendre est un autre jeu; je revenais à mon théorème favori, selon lequel la pression de l'air sur un plan est normale au plan; les difficultés ne me manquaient pas. Elles ne manquaient pas non plus à l'homme; et l'on a élevé bien des cerfs-volants avant de penser à l'effet des pressions sur un plan incliné. L'homme luttait de souplesse et d'agilité contre un vent inconstant tel qu'il peut être au voisinage du sol, par les obstacles, et par la chaleur réverbérée. Enfin la voile sortit du port et trouva le vrai vent; elle fut bientôt au bout du fil et glorieuse. Personne ne demanda pourquoi le jeu était amusant; mais plutôt chacun aurait voulu essayer, et jouer ainsi avec le vent. Le difficile plaît.

1er septembre 1931.

LE VISAGE DES DIEUX

J'AI cru longtemps que l'Hermès de Praxitèle était simplement le portrait d'un beau garçon. Toutefois, à force d'interroger une image que j'en ai, et qui est parlante, j'y voyais le genre d'attention qui dénombre un long cortège, et aussi un genre d'importance alerte.

On sait qu'Hermès ou Mercure a principalement pour fonction de conduire les morts à la baguette. Or il m'arriva, au cours d'une cérémonie bien ordonnée, de découvrir que Mercure n'était pas mort. Je le voyais, son regard au-dessus des têtes, porté sur ses pieds légers et sur deux ailes de gaze noire, et tenant l'éternelle baguette. Cet homme ne meurt pas et ne vieillit pas; il nous enterrera tous, et son visage annonce cela même. C'est ce que je compris en remarquant une ressemblance étonnante de traits et d'expression entre ce voltigeant Mercure et l'Hermès de Praxitèle. Et voilà le Dieu Immortel; c'est une fonction éternelle; c'est un symbole politique. Il y aura toujours des Mercure conduisant la pompe des morts. Toute situation nécessaire apparaît immobile; et la statue naît, avec le visage d'une loi. L'artiste saisit cette vie immortelle.

A peine avais-je fait cette découverte que j'en fis une autre, en tournant seulement la tête. Car j'ai à mes murs quelques-unes de ces images où il me semble qu'il y a plus d'idées que dans les livres; mais communément on le pressent plutôt qu'on ne le sait. Mon Hermès impérieux et suave m'éclairait les faces bien connues d'Adam et de Dieu son créateur, telles que Michel-Ange les a formées. Le premier étalage de librairie vous les montrera. Et certes c'est une immense et folle entreprise que de peindre Dieu. Mais sans doute est-ce plus simple qu'on ne croit. L'homme est gouverné, et il ne sait pourquoi. Il voudrait rire de la majesté persuasive, et il ne peut. C'est un trait étonnant dans *Liluli* que ces prolétaires devant le pont qui n'est pas encore inauguré. Ils commencent par rire, demandant pourquoi on ne passe pas; mais enfin ils attendent, et sont sages comme des écoliers. C'est ainsi qu'ils partiront une fois de plus pour la dernière des guerres; et Herriot, qui est l'un d'eux par le visage, le leur expliquera jusqu'à ce qu'ils n'y comprennent plus rien du tout; c'est à ce moment-là qu'ils seront persuadés. L'entendement ouvrier se trouve sans puissance contre l'éternelle raison d'État. Toujours on a fait la guerre pour avoir la paix. L'histoire ainsi se change en éternité. Dieu parle et Herriot prêche; il n'en est pas bien fier; mais ceux qui se moquent feront comme lui; et même mieux, car ils prendront le fusil. N'ai-je pas entendu un prolétaire qui partait à la guerre d'un pied

léger, afin, disait-il, de venger Jaurès ? La raison d'État se reconnaît en ce déraisonnement. L'homme fabricant, l'homme de main, fuit alors vers les armes.

C'est ainsi qu'Adam est déjà en déroute, dans l'immortelle peinture; son regard triste est le dernier recours. Maintenant étudiez le menton, le cou, le pli des cheveux, les fortes mains, vous reconnaîtrez l'homme qui fait tout, l'ingénieux forgeron, celui qui ne pense que selon l'outil; celui qui forge sa propre chaîne, fermée enfin par sa propre colère; et le coup de marteau n'en est que meilleur. L'éternel fantassin, deux fois cité et dix fois blessé. « Que votre volonté soit faite. » Adam commence par là et finit par là; ce geste est éternel.

Dieu aussi est éternel; et regardez-le une bonne fois, le Dieu de Michel-Ange; vous y trouverez tous les traits de ce pouvoir persuasif, qui ne peut rien et qui mène tout. Car cet homme-là ne tiendra jamais la pioche; il ne saurait pas; mais il tient l'homme qui tient la pioche. Et en effet il le regarde comme son œuvre chérie; mais son regard embrasse encore beaucoup d'autres choses. Sous cet œil de commandement sont les grands projets, les causes finales, le mal présent pour un bien à venir et les souffrances individuelles pour la prospérité générale. Et de cette barbe bien peignée sortent des paroles qui changent le monde. Car Adam, qui sait tout faire, est sans puissance aucune sur le bien et le mal; au lieu que la bouche divine est celle qui prononce : « Que la guerre soit. » Michel-Ange, lui-même ouvrier, n'a pu qu'exprimer en deux visages l'éternelle situation et l'immobile histoire. Son pinceau ne pouvait le tromper sur l'homme ni même Dieu. C'est bien clair; l'homme est prolétaire et Dieu est bourgeois.

15 septembre 1931.

DEUX ESPÈCES D'HOMMES

Un homme libre contre un tyran, telle est la cellule politique; et cela est abstrait, comme la politique elle-même. Si chaque homme libre avait la charge d'un tyran, qu'il tiendrait sous son regard, on arriverait à une sorte d'équilibre; il suffirait de contredire, de raisonner,

quelquefois de se moquer, et toujours de faire jouer la puissante amitié humaine. Dans le fait, les tyrans se réunissent autant qu'ils peuvent et réchauffent leurs maximes; et les hommes libres, de même, forment des assemblées où les tyrans sont durement secoués; mais les tyrans n'en savent rien. Toutefois, cet autre tableau politique est lui-même abstrait. On trouve les deux espèces d'hommes dans tous les partis, et presque dans toutes les places. L'affaire Dreyfus, qui rompit les partis, fit apparaître de ces antagonismes intimes. D'officier à officier, de bureaucrate à bureaucrate, de chrétien à chrétien, d'incrédule à incrédule, on discutait les yeux dans les yeux; et c'était la bonne manière. On sait qu'il se forma à la fin une opposition de droite et de gauche parmi les amis de la justice. C'est que les uns aiment la justice tyranniquement et les autres démocratiquement; ou, pour parler autrement, les uns se poussent vers le haut avec la résolution d'être de bons rois; les autres se défient de la justice royale, et résistent tant qu'ils peuvent, tirant la barbe à toute majesté.

Qu'il y ait des tyrans socialistes, syndicalistes, communistes, on le sait. Un prolétaire qui voudrait bien n'être ni tyran ni esclave ne cesse d'admirer ces petits rois qui posent la question de confiance et invoquent la raison d'État. Les chefs radicaux ont leur couronne aussi, et leurs dogmes, et leurs mouvements d'impatience royale. Et, au rebours, parmi les modérés et même parmi les bonapartistes, boulangistes, royalistes, autant que ces mots ont encore un sens, il y a des ferments de liberté; non pas tant dans les chefs, qui sont comme tous les chefs, mais dans les troupes électorales, souvent portées de ce côté-là par le bonheur de s'opposer aux pouvoirs existants. On a joué sur le mot liberté; mais il ne faudrait pas croire que ceux qui sont partis en croisade pour la liberté religieuse sont tous des hypocrites. Le parti catholique se divise maintenant explicitement en un parti peuple et un parti noble; mais toujours on y a trouvé janséniste contre jésuite; et l'affinité des grands chefs catholiques avec tous les pouvoirs forts se marque quelquefois en traits qui font caricature, comme évêques décorés et choses de ce genre.

L'union sacrée est le paradis des tyrans; mais que signifie l'union sacrée, sinon un oubli des fins politiques

qui ne sont pas le renforcement et la consécration de tous les pouvoirs ? Tous ceux qui aiment le pouvoir, même en imagination seulement, se serrent alors en phalange. Et les hommes libres se mettent en rangs aussi. Car les hommes libres, extrêmes mis à part, savent aussi le prix de l'ordre. Ils voudraient seulement qu'on n'abuse pas des occasions pour mettre tout le monde au pas militaire. Et ils savent bien que tout pouvoir abuse et abusera. D'où une opposition diffuse, infatigable et souvent de bonne humeur, qui ne construit pas, qui ne propose rien, qui n'a pas de plan pour sauver les finances, ni pour sauver la paix, mais qui se méfie des sauveurs. On a souvent remarqué que tout est négatif dans les thèses fameuses que résument les mots Liberté, Égalité, Fraternité; mais c'est qu'en effet on ne peut fonder ni maintenir aucun ordre d'après ces énergiques sentiments. Toute police les nie; et il faut une police. Et les tyrans de toute espèce sont parfaitement à leur place sur les sommets de l'ordre. Ils ont les vertus de l'emploi, qui ne sont pas petites; et ils y trouvent les plaisirs de l'ambition, sans lesquels le métier de régner serait parfaitement ennuyeux. L'homme libre se range et s'efface; l'ambitieux se pousse. Il ne peut en être autrement; un socialisme aura toujours un préfet de police, un général, un grand juge, qui marcheront allégrement sur les libertés, si on les laisse faire; et les sous-ordres imiteront les grands chefs, comme on voit partout; l'espoir de gouverner ne va jamais sans une sorte de religion à l'égard de ceux qui gouvernent. Et cette procession chante conquête, gloire et massacre; on ne le sait que trop; elle nous le crie aux oreilles. Que prospère et s'assure de soi la bienfaisante race des hommes libres qui refusent pouvoir ! Si elle fait seulement équilibre, homme contre homme, ce sera déjà beau.

26 septembre 1931.

PLUSIEURS DIEUX

Le polythéisme était à la mesure de l'homme. Ce n'est pas qu'il fût raisonnable, ni même croyable. Mais le propre d'une religion est de n'être ni raisonnable ni

croyable; c'est un remède de l'imagination pour des maux d'imagination. Au temps de la guerre il était admis que l'on ne doit point allumer trois cigarettes avec la même allumette; est-ce à dire qu'on croyait que cela portait malheur ? Non pas. Mais on évitait le pressentiment du malheur, qui est lui-même un mal. On ne croyait pas, mais on agissait comme si on avait cru. C'est dans le même sentiment, je pense, que les anciens sacrifiaient un bœuf à Neptune. Par ce moyen l'imagination était un peu détournée de craindre; et craindre n'est pas bon.

Cela étant rappelé, il faut convenir que plusieurs dieux valaient mieux qu'un seul. Car l'allure qui convient à l'homme n'est pas l'obéissance passive, mais plutôt l'industrie, qui ruse, qui biaise, et qui commande en obéissant, selon le mot fameux de Bacon. Plusieurs dieux, cela représente nos chances et nos recours. Ulysse avait Neptune pour ennemi et Minerve pour amie; cela signifiait que la nature des choses n'est jamais toute mauvaise pour nous, jamais toute obstinée contre nous. Cela signifiait aussi que nos fautes n'étaient pas pesées par un seul juge, et que chaque homme avait, dans sa nature mêlée, de quoi plaire à un dieu ou à un autre. Le destin planait, il est vrai, sur tous, hommes et dieux, mais très loin au-dessus, ce qui ne représentait pas mal la part de la nécessité; car nous devons subir les astres, les saisons, les âges, la pluie, le vent, sans être esclaves pourtant; et ce sera toujours un point difficile de la sagesse que de prendre comme il est ce mélange de forces dociles et de forces indomptables, au milieu desquelles nous devons faire route et traversée.

Le monothéisme est dur et inhumain. C'est une vue abstraite et un des pièges de l'esprit. Car l'Un n'est pas un être. L'Un est une idée, et aussitôt corrigée par le deux, le trois et les autres nombres, sans lesquels elle n'a pas de sens. Mais les peuples qui ont pensé que l'Être est Un, ou que l'Un est l'Être, n'ont pas su sortir de cette pensée par d'autres pensées, comme il faut toujours faire. Ils sont restés comme saisis devant ce dieu sans forme et éternellement immobile, impénétrable, incompréhensible. Pourquoi et comment remuer seulement un doigt, dans ce grand Être qui fait tout, et, bien pire, en qui tout est d'avance accompli ? Le fatalisme est le poison de toutes ces religions sublimes; et l'homme n'y

est plus rien du tout. Ce qui n'empêche pas un fanatisme féroce. Et je comprends pourquoi. Sous l'idée fataliste, il n'y a jamais aucune raison valable de faire ceci plutôt que cela, puisque, quoi qu'on fasse, on est toujours sûr d'obéir au grand Un. On resterait donc couché, selon le proverbe mahométan. Ainsi l'on n'agit que par colère. Ce mouvement aveugle de la vie est toujours suivi; d'où un mélange de sagesse et de violence, de douceur et de fureur, que les voyageurs remarquent dans ce genre d'homme. Sans compter que le sentiment de l'esclavage absolu nous étrangle, de façon que la contemplation du grand Un irrite toujours aisément. Disons aussi qu'il n'y a rien de plus scandaleux, pour celui qui se nomme le vrai croyant, que de voir que d'autres hommes s'arrangent de l'Un comme du Plusieurs, se trouvent leur chemin parmi des puissances composées. Le majestueux Mahométan, si noblement hospitalier, trouve naturel de punir de mort ce qu'il nomme idolâtrie, et notamment la Trinité de nos théologiens, le culte de la Vierge, les autels dressés à tel saint ou à tel autre.

Le fait est que nos théologies occidentales, au prix de grandes subtilités, tiennent une sorte de milieu entre la religion de l'Un et la superstition pure, qui serait fétichisme. Au fond, et si l'on prend notre religion comme un art de gouverner l'imagination, on y trouve du bon sens sous les métaphores, et un pouvoir de s'adapter qui résulte de l'extrême complication de la doctrine. Le destin, la grâce, la punition, le pardon, l'obéissance aux pouvoirs, la résistance aux pouvoirs, la guerre, la paix, le capitalisme, le socialisme, tout s'y trouve, en un mélange où la pensée commune reconnaît à peu près son image. « Mais enfin, dira quelqu'un, vous ne croyez pourtant pas que cette religion soit vraie ? » Étrange question. Demande-t-on si les contes sont vrais ?

1er octobre 1931.

DÉMOCRATIE

Toute manœuvre à plusieurs veut un chef; et ce chef est absolu; dire qu'il est absolu, c'est dire qu'il est chef. Quand vingt hommes soulèvent un rail, ils obéissent

à un chef; s'ils discutent dans l'action même, ils auront les doigts écrasés. Un grand carrefour, et encombré d'autos, veut un roi absolu. Un pilote, dès qu'il met le pied sur le grand navire, y est roi; et le changement de roi se fait le plus facilement du monde; le commandant qui a régné jusque-là n'est nullement diminué ni humilié; il sera roi de nouveau, et personne n'en sera étonné. La monarchie semble donc être une partie de l'ordre. Et remarquez que tous ces rois sont jugés. Un intempérant, un distrait, un visionnaire ne tiendraient pas longtemps dans ces postes-là, et même ils n'y seraient pas mis. Ceux qui célèbrent l'ordre, le pouvoir fort, et l'obéissance, disent des choses évidentes et que tout le monde sait.

Le pouvoir monarchique n'est pas tout l'ordre : il faut compter le pouvoir d'organisation et de préparation qui au contraire semble, par sa nature, divisé et délibérant; l'exécution ici ne presse plus; on prend le temps d'examiner, et chaque spécialiste donne son avis après avoir mis au point sa loupe, son télescope ou son microscope. Ces mêmes commissions, dont nous avons abondance, jugeront les actions des rois, ou choisiront, au concours, les candidats au poste de roi et les futurs spécialistes. Ce système n'est pas propre à l'État. Dans une usine, dans une banque, dans un journal, les choses se passent à peu près de même. Et finalement, par ce travail des commissions et ces rois soumis à l'épreuve, les pouvoirs se dessinent, et seront partout et toujours les mêmes; et les favoris, s'ils ne sont que favoris, flatteurs ou gendres, ne jouent pas un grand rôle dans les affaires réelles, car la nullité tombe d'elle-même. Il est juste d'admirer les grands corps, d'ingénieurs, de conseilleurs, ou de chefs d'exécution, pour le savoir, la conscience et l'exactitude qu'on y trouve, que ce soit dans les services publics ou dans les affaires privées. Ainsi nous sommes tous gouvernés, et mieux que passablement, selon le principe de l'aristocratie, qui est que le meilleur doit commander.

En tout cela, qui est éternel, je ne vois point de démocratie. Que le meilleur, et qui a charge de commander ou de conseiller, selon ce qu'il vaut, soit pris au concours dans le peuple, cela ne change rien aux pouvoirs ni à l'obéissance. Que le commandant du navire soit fils de prince ou fils de soi, il ne vous fera pas moins mettre au cachot si vous résistez; et la justice ne dira son mot qu'à

la fin de la traversée. Sinon c'est la révolte, avec tous ses risques, et finalement d'autres pouvoirs, qui ressembleront parfaitement aux anciens pouvoirs; cette remarque a été faite mille fois, sans qu'il en sorte une pensée utile. Nous sommes comme engourdis et fascinés devant ces pouvoirs, qui renaissent comme les têtes de l'hydre. Où donc est le point de résistance ? Et serons-nous toujours taillables et corvéables, autrement dit contribuables et fantassins, sans aucune espérance ?

L'effort démocratique est jeune; il se laisse aisément détourner. On lui fait croire qu'il s'agit d'élire des chefs, et on lui montre aussitôt et bien aisément que cela est absurde. Dans le fait les chefs ne sont pas élus; les ministres ne sont pas élus; un directeur, un inspecteur, n'est pas élu. Qu'un élu, par ses moyens propres, arrive à gouverner; aussitôt il échappe, par un traité plus ou moins secret avec l'organisation gouvernante, tant publique que privée, qui lui donne boules blanches et mention très bien. Après quoi, tout fiers de ce brillant sujet, nous ne demandons qu'à le réélire les yeux fermés. Grande sottise, mais nous nous en guérirons. Nous avons à élire des résistants, c'est-à-dire des tribuns qui restent citoyens, et qui prennent le parti des citoyens. Cette précieuse espèce n'est pas rare, mais elle est aisément corrompue, soit par un concert d'éloges qui monte comme un encens des pouvoirs intéressés, soit par des moqueries, calomnies et injures, ce qui fait que l'existence du radical pur n'est jamais sans amertume. Que faire, sinon le payer d'amitié, de fidélité et de gloire ? A vrai dire, nous devrions garder toute notre acclamation pour lui, pour l'Incorruptible, au lieu d'applaudir ceux qui ont réussi à nous duper. Mais patience. Le peuple cherche son chemin; le troisième pouvoir, celui qui dit non, entre en scène; et les pouvoirs meurent de peur; cela on ne peut pas le nier. Le difficile est de jouer ce jeu avec modération et sans haine aucune; pour y arriver, comprenons par les causes.

3 octobre 1931.

LES COURS ET L'ENSEIGNEMENT

Les cours magistraux sont temps perdu. Les notes prises ne servent jamais. J'ai remarqué qu'à la caserne on n'explique pas seulement en style clair ce que c'est qu'un fusil; mais chacun est invité à démonter et à remonter le fusil en disant les mêmes mots que le maître; et celui qui n'aura pas fait et refait, dit et redit, et plus de vingt fois, ne saura pas ce que c'est qu'un fusil; il aura seulement le souvenir d'avoir entendu un discours de quelqu'un qui savait. On n'apprend pas à dessiner en regardant un professeur qui dessine très bien. On n'apprend pas le piano en écoutant un virtuose. De même, me suis-je dit souvent, on n'apprend pas à écrire et à penser en écoutant un homme qui parle bien et qui pense bien. Il faut essayer, faire, refaire, jusqu'à ce que le métier entre, comme on dit.

Cette patience d'atelier, on ne la trouve point dans nos classes, peut-être parce que le maître s'admire lui-même parlant; peut-être parce que toute sa carrière dépend de ce talent qu'il montre à parler longtemps tout seul; vraisemblablement aussi de ce que l'enseignement a pour fin de distinguer quelques sujets d'élite, qui arrivent d'eux-mêmes à singer et à inventer; car il est vrai que l'on n'a pas de grandes places pour tous. Il faudrait imiter la rude patience de l'instructeur militaire, qui veut que tous sachent démonter et remonter un fusil; car il ne s'agit pas seulement d'apprendre le métier à deux ou trois instructeurs; tous doivent le savoir. Si donc on posait en principe que penser, parler et écrire sont les armes de l'homme, au lieu de démonter et remonter devant eux en quelques mois tous les systèmes connus de fusils, je veux dire toutes les manières de parler, et de raisonner, on leur mettrait les pièces en mains jusqu'à ce qu'ils sachent remonter d'abord une arme, puis une autre. Et les plus habiles n'y perdraient rien, car, à recommencer plus d'une fois ce qu'ils savent faire, ils se le rendraient familier; et ce genre de savoir, qui est au bout des doigts, est toujours ce qui manque. Par exemple, si quelqu'un veut écrire des pièces de théâtre, je lui dirai : « Soyez acteur, soyez souffleur, soyez copiste; occupez,

si vous pouvez, toutes les places du métier; et en même temps écrivez vingt ou trente pièces; on verra bien ensuite si vous êtes capable d'en écrire une. »

Que serait-ce donc qu'un cours, à ce compte ? Voici; vous faites trois phrases devant l'auditoire, qui écoute, au lieu d'écrire à toute vitesse. Et chacun doit essayer de reproduire ensuite les trois phrases en belle écriture. Les plus habiles changeront un peu, ce qui est inventer; les moins doués feront des fautes bien visibles, et bien aisées à corriger. Tous ces devoirs seront vus par le maître, et remis aussitôt en forme. Après cela ils apprendront à intercaler une phrase entre deux autres, ou à compléter les trois phrases par une quatrième; non sans variations et inventions, dont les meilleures auront l'honneur du tableau noir; et c'est là que se fera le dernier nettoyage. Et puis encore, tout effacé, il faudra refaire, réciter, varier en récitant, chercher des exemples, changer les exemples. On dira que c'est long; mais à quoi sert un travail qui ne laisse rien ?

Le grand inconvénient d'une telle méthode, c'est qu'étant assez difficile à pratiquer, elle n'en a pas l'air. Le maître n'apportera pas un paquet de copies corrigées et vingt pages de préparations; il n'arrivera pas fatigué, comme un vrai travailleur. Il improvisera, et, s'il ignore quelque chose, il fera ouvrir le dictionnaire. L'heure passera bien vite, et l'inspecteur trouvera que cet argent est bientôt gagné. Il estime plus le penseur aux nuées, qui tend des fils sur des abîmes, pendant que les jeunes spectateurs admirent l'acrobate.

17 octobre 1931.

L'INTELLIGENCE-MACHINE

Le commun langage nomme encore esprit ce qui se moque de l'esprit. Mais qui comprendra tout à fait ce que signifie l'art comique ? Le rire, comme dit l'autre, est le propre de l'homme. Et il me semble, en effet, que les animaux sont diablement sérieux. Toutefois les animaux ne sont point ridicules, parce que, autant qu'on peut savoir, ils ne pensent rien du tout. L'homme a le privilège d'être ridicule, et la puissance aussi de se juger

tel. Car tout est dans le même homme, l'esprit qui se croit comme l'esprit qui se moque. Les deux ensemble font l'homme. L'homme qui se croit n'est que la moitié d'un homme. Et tout cela revient à dire, ce qui est de tous connu et de tous oublié, que c'est par le doute que l'homme achève ses pensées. D'où l'on voit que les pensées ne s'achèvent pas comme un édifice, où l'on met un petit drapeau, et puis c'est fini. Ridicule celui qui met un petit drapeau sur le haut de ses pensées, comme s'il se disait : « Maintenant je n'ai plus rien à apprendre. »

Sûrement il y a quelque chose de mécanique dans l'esprit, ou, si l'on veut, d'animal et d'aveugle, comme nous voyons l'instinct. Nous revenons aisément au même trou chercher l'os, comme fait le chien. Le cheval veut prendre le chemin qu'il a une fois pris. J'ai connu un chien de chasse qui allait toujours voir au même buisson, y ayant trouvé une fois un lièvre; et l'animal est presque ridicule en son attitude de déception; mais le chasseur rit. L'homme rit encore mieux du docteur qui retourne toujours au même buisson; c'est que le docteur a la prétention de penser; et le ridicule est à croire que l'on sait une fois pour toujours. Polichinelle, dans *Liluli*, dit bien au jeune enthousiaste, qui veut être tout âme : « Méfie-toi de l'âme; c'est une bête comme une autre. » Il faut risquer son âme, si on veut la sauver. Et, bref, l'esprit n'est pas une machine bien montée. Dès qu'il est machine, il est plus bête qu'une bête.

Douter et encore douter; il n'y a pas d'autre moyen de saisir le temps présent, qui n'attend pas, et qui n'a rien promis, qui n'a nullement promis de ressembler à nos pensées d'hier. On dit qu'il faut agir et construire, au lieu de toujours examiner. C'est construire à l'aveugle, comme les fourmis et les abeilles. Et ce genre de travail est toujours une grande partie du travail; c'est, à bien regarder, plutôt conservation qu'invention; c'est la partie et le rôle de l'esprit machine; et cette partie ne manquera jamais. On peut se fier à l'esprit de conservation. Mais dès qu'il se prétend esprit, il est la cible de l'esprit. C'est encore un ridicule de vouloir fourrer l'esprit partout. Je marche comme on marche, sans savoir sur quel muscle je tire. Je ne puis examiner tout; mais, quand je veux examiner, il faut que je sache à quel prix. Or c'est au prix de ne pas me croire.

Socrate se plaisait à dire qu'aucun bien n'est un bien si on n'en sait pas l'usage. Et il poussait son idée, selon sa coutume, jusqu'à demander si un homme ferait marché d'avoir tous les biens du monde à la condition d'être fou. Ce raisonnement mène à l'esprit. Car on ne peut demander de même si l'intelligence est un bien sans que l'on sache en user. Machine comme une autre, et pire qu'une autre. La vraie intelligence est celle qui règle l'intelligence. Et comment, sinon par un doute assuré ? Tout progrès est fils du doute. Nous entendons cela très mal, confondant l'incertitude et le doute. Et l'incertitude vient d'une croyance qui ne réussit pas, comme nous voyons le chien qui n'a pas trouvé le lièvre au buisson. Mais le vrai doute est assuré de quelque chose, à savoir qu'une idée est fausse dès qu'on la prend pour suffisante. Et certes l'esprit de conservation condamne le doute, et s'en effraye. Nous naissons et grandissons dans le croire, et les théologies traduisent exactement nos pensées d'enfance. Mais il n'y aurait plus même de théologie sans un grain de doute. « Il est bon, a dit quelque docteur, qu'il y ait des hérétiques. » Manière de dire que l'esprit qui ne sait plus douter descend au-dessous de l'esprit. Et même la vertu d'un saint, est-ce autre chose qu'un doute héroïque concernant la vertu ?

20 octobre 1931.

STELLA AU PAYS DES MIRACLES

Stella est née dans un monde de grâce et de faveur; elle n'en peut percer les mystères. C'est le sort commun des hommes et des femmes de vivre d'abord de bienfaits et d'obtenir par prières; et c'est le sort aussi de la sixième fille du fermier, qui est une petite princesse portée, choyée, servie par ses grandes sœurs et par sa maman, sous la protection d'un papa qui peut tout et qui tonne de temps en temps comme un bon Jupiter. Mais cet état féerique ne dure pas; dès que ses petites jambes la portent, elle commence à servir, elle court à la queue des vaches, et elle apprend le prix d'un litre de lait. Le dur apprentissage fait paraître un monde difficile, et sourd aux prières. La pluie entre dans les petits sabots,

le froid mord, la provision de bois s'épuise; le feu ne chauffe que si on le nourrit. C'est ainsi que le travail forme le jugement. Et voici une autre petite sœur, qu'il faut porter et servir; on sait ce qu'elle pèse.

Stella ne sait même pas qu'il y eut un temps où la bougie s'usait; encore moins conçoit-elle l'usage des mouchettes. Il suffit de tourner un commutateur et tout s'illumine; c'est presque comme si on disait : « Que la lumière soit. » Elle entend raconter que les voitures étaient traînées par des bêtes qui mangeaient et dormaient. Le train rapide marche tout seul; l'auto ne se fatigue jamais. La nourriture d'essence est distribuée partout; un homme donne deux tours de manivelle; qui pourrait saisir un rapport entre ce travail facile et la puissante machine qui dévore la route et surmonte les collines ? Tout est caché, tout est miracle. Il fut un temps où il fallait emporter de l'or, chose lourde qu'on tenait sous clef, et dont le niveau baissait comme l'huile de l'antique lampe Carcel. Mais ce sont des légendes incroyables. Stella a son carnet de chèques; une ligne d'écriture fait des miracles. Tout est miracle, et le vieux valet, qui est toujours content, ressemble au bon génie des contes, pour qui rien n'est difficile.

Un jour il a montré un peu d'humeur; Stella remercie et s'excuse, « car, dit-elle, que serais-je sans vous et vos pareils, si prompts à exécuter » ? Mais le vieux valet s'étonne, et arrange du mieux qu'il peut une réponse selon la sagesse des valets : « Au contraire, dit-il, c'est vous et vos parents qui me faites vivre. Si vous vous avisiez de vous servir vous-même, c'est alors que je manquerais de tout. Vous êtes bien bonne d'avoir besoin de moi. » Tous ceux qui servent et qui travaillent disent la même chose. « Comment vivrais-je, dit le maçon, si les riches ne faisaient pas bâtir ? » Et le maître d'hôtel : « Je serais misérable si tous ces gens ne venaient jouer sur la plage. » Et cela revient à dire que si tout le monde travaillait, il n'y aurait plus que des pauvres. Et il est clair que tous ces serviteurs pensent ce qu'ils disent. Ainsi l'enquête n'éclaircit rien; au contraire le mystère est de plus en plus impénétrable. Stella peut apprendre l'économie politique; elle y verra que toutes les crises résultent de ce qu'on ne consomme pas assez, autrement dit de ce que les maîtres n'ordonnent plus rien aux

serviteurs. Autos, faites-nous la grâce d'user les routes. Élégants, changez de costume tous les huit jours. Dieux de ce monde, donnez des fêtes et des bals. Que Vos Grâces pensent un peu plus à s'amuser, et tout ira bien.

Ce monde des richesses est impénétrable; l'intelligence s'y perd. Ce qui est remarquable, c'est que la mythologie des maîtres, et même celle des serviteurs, est l'image exacte du monde des richesses. Comment Stella ne croirait-elle pas que tout ce monde dépend d'un maître infiniment riche, qui n'a besoin de personne et dont tous dépendent? Ces contes ne sont pas plus incroyables que ne l'est l'existence vue d'une auto infatigable ou d'un balcon d'hôtel. Tout est miracle, et les riches sont l'image de Dieu. Il n'a pas fallu moins que la pointe de l'outil pour entamer un peu cette brillante surface. Et encore la demande de travail est la prière du matin, qui obscurcit toute la journée; essayez de supprimer les avions, vous entendrez les ouvriers d'usine. A peine quelques-uns voient un peu de jour, et commencent à comprendre que ce n'est pas le riche qui est l'image de Dieu, mais que c'est plutôt Dieu qui est l'image du riche.

1er novembre 1931.

LE BÈGUE ET LE SOURD

Le bègue et le sourd se disputeront les suffrages. Lequel des deux aura l'honneur de parler au monde en notre nom, je ne sais. Les dons naturels en l'un et en l'autre se balancent à peu près. L'art de persuader, de rallier, d'entraîner est le même dans les deux, par des causes bien différentes, mais qui vont aux mêmes effets.

Le sourd a pour lui cet appétit de parler sans arrêt qui est naturel aux sourds. Être long est une force méprisable, mais qui finit par donner la victoire à l'orateur, comme le nombre la donne aux armées. N'importe quel exposé peut être court. Celui qui n'a pas l'habitude des débats politiques s'étonne d'un discours de trois heures; c'est pourtant le moins. Cet art de n'en pas finir, et ce courage surtout de n'en pas finir, sont de métier pour l'orateur;

il n'eſt donc pas besoin d'être sourd pour être long. Mais encore la faiblesse d'un homme de gouvernement, c'eſt de saisir quelquefois dans les paroles d'un contradicteur une idée neuve et non encore examinée; car la bonne foi eſt fort commune; et elle a perdu les empires. L'homme qui entend, c'eſt de là que vient entendement, eſt sujet à penser comme l'autre et à changer de parti dans le temps d'une phrase; Socrate le savait bien; Socrate tendait le beau piège du discours, excellant à faire entendre en de vieilles paroles un son tout neuf, un son à réveiller les morts. Il fallait être Gorgias, et, de plus, vieux, pour jouer ce jeu sans trouble, et pousser une pièce contre une autre. Les jeunes s'animaient, s'élançaient, rompaient leurs propres phalanges d'idées. Les effets de cette victoire se font sentir encore; mais Socrate ne pouvait rien devant un sourd. C'eſt beaucoup de mépriser le contradicteur, mais c'eſt encore mieux de l'ignorer. Le sourd eſt comme ces seigneurs à la forte armure, qui ne sentaient même pas les coups. A la fin de ces discussions tournoyantes, au moment où personne ne trouve plus sa pensée, le sourd eſt tout frais; il arrive à la fin de la bataille avec des troupes intactes; il répète ce qu'il a toujours dit, et même il tire gloire de n'avoir point changé et de ne jamais changer. Cela fait impression. Ses propositions sont comme des bouées qui surnagent; tous les esprits naufragés s'y accrochent.

Le contradicteur eſt naïf; nous le sommes tous. Un bon argument, ou jugé tel, n'a pas seulement pour fin de toucher la foule des spectateurs; il veut toucher l'adversaire; il veut en obtenir un commencement d'aveu, ou au moins un mouvement de surprise; et le spectateur regarde aussi à ce visage, qui peut-être va marquer l'hésitation et la fuite; de même qu'aux combats de boxe on ne cherche pas si un coup eſt habile, mais on observe les effets. Le sourd eſt de fer; il ne marque jamais le coup. Il peut toujours sourire comme celui qui signifie : « Je sais d'avance ce que vous allez dire; croyez-vous que je n'y aie pas pensé? » Cela eſt de métier pour le sourd. Heureux les sourds d'oreille ! Mais qui ne sait qu'il y a des sourds d'esprit. J'en ai connu un qui était sociologue; il vous regardait avec des yeux étonnés. Son oreille était bien touchée par les sons; mais son esprit ne pouvait pas former une idée étrangère. Cet homme fut célèbre.

On l'accepta tel qu'il était, par l'impossibilité reconnue d'y changer un cheveu.

Voici le bègue. Celui-là est encore une sorte de sourd, mais par l'attention forcenée qu'il porte aux mots qu'il va dire, et qui sont ses ennemis. Il se ramasse, il se prépare, il tremble tout. Cela fait une belle émotion; comme devant un tour de force; et quand le mauvais passage est franchi, quel applaudissement ! Les mains, d'abord écartées en attente, frappent d'elles-mêmes, célébrant la volonté à l'épreuve et enfin triomphante. Car le courage plaît; et l'on sait que le bègue ne manque pas de courage. Or je ne suis point double, et quand j'applaudis, il faut bien que j'approuve; et c'est à moi de m'arranger comme je pourrai de cette opinion du bègue, qui m'est lancée comme une balle. Mais applaudir ce n'est guère; ce n'est que la fin et la récompense d'un travail. La contagion de l'homme à l'homme est si puissante qu'il faut que j'aide l'orateur bègue et que je tire sur son discours comme sur un câble; ainsi je m'applique à deviner et à former la pensée du bègue; et si nous sommes trois mille tirant et haletant, quel merveilleux concert des corps et des pensées ! J'ai surpris quelque chose du bègue dans plus d'un orateur; et peut-être par ruse; mais tout le monde n'est pas doué pour se jeter dans la folle entreprise d'une phrase à corps perdu. Heureux les bègues, car ils emportent la contradiction comme un fétu. Mais comptons aussi les esprits bègues, toujours en emportement devant la difficulté de penser. Ils y vont comme des taureaux. Cette colère des bègues exprime naturellement des sentiments guerriers; et, comme de juste, nous serons chargés d'exécuter l'offensive bègue, à travers des fils de fer qui ne seront pas imaginaires. Il faut payer le spectacle. Toute la question est de savoir si nous aurons une politique bègue ou une politique sourde.

1er décembre 1931.

LA DOCTRINE SECRÈTE

La tyrannie sera toujours raisonnable, en ce sens qu'elle cherchera toujours des spécialistes, et les cherchera de mieux en mieux, comme on voit que fait

l'armée. Et la raison, au rebours, sera toujours tyrannique, parce que l'homme qui sait ne supportera jamais le choix de la liberté dans l'homme qui ne sait pas. Ainsi le tyran et le savant se trouvant alliés par leur essence, ce qu'il y a de plus odieux se trouvera de mieux en mieux joint à ce qu'il y a de plus respecté. Contre quoi il n'y a d'autre ressource qu'une résistance, qui semble aveugle, par exemple se refuser à une visite médicale, ou à quelqu'un de ces innombrables tests par lesquels on arrive à découvrir et à mesurer vos aptitudes véritables. Je choisis à dessein ces exemples parce qu'ils font scandale de deux côtés, scandaleux si l'on résiste, scandaleux si l'on obéit tous en rang et sans juger. Quant au juste milieu ou à la limite, ne l'attendez point du technicien inspecteur qui lui-même avalera s'il le faut le thermomètre, se prêtera aux tests de surveillance, et finalement aux tests de décadence, d'après lesquels il sera mis à la retraite en temps convenable. Et le tyran lui-même, qui ne sera bientôt qu'un technicien de police, ou peut-être de terreur et de supplices, sera soumis à une science sans tête. Tel serait donc le paradis humain. Or je vois l'artiste qui dit non, et l'esclave qui dit non; et, bien mieux, le médecin et le tyran qui ont envie aussi de dire non. Mais ils sont bien capables, comme Javert, de se prendre eux-mêmes au collet.

Dans cet absurde rêve d'un ordre rationalisé, il y a quelque chose qui ne va pas. Mais quoi ? J'ai recueilli, en de rares auteurs, quelques fragments de ce que je nomme la doctrine secrète, qui rompt toutes ces choses. Aristote est connu pour avoir dit qu'il n'y a de science que du général; on sait moins qu'il disait aussi que la science n'est pas la connaissance parfaite; qu'elle n'est connaissance qu'en puissance; et que la connaissance en acte est la connaissance des choses particulières. Quant à l'action même et à la vertu, elles concernent aussi les êtres particuliers et les situations particulières, ce qui brise la règle, et le tyran raisonnable. Cette dernière conséquence, il ne la dit qu'à son bonnet. Mais enfin, sous le bonnet même, c'est l'oreille du jugement qu'on voit passer. Tels sont les fruits éloignés et presque méconnaissables de l'enseignement Platonicien. Un tel refus est rare dans les penseurs. Presque tous sont enragés de raison; on ne lit que des plans de bonheur universel;

c'est à faire frémir. Toutefois le premier rang, où l'on voit Descartes et Spinoza, tient bon contre le bonheur distribué comme l'eau. Les hommes de cette sorte considèrent avec une extrême défiance même le bon tyran. Leurs raisons sont contre un genre de raison extérieure et matérialisée. Spinoza enseigne énigmatiquement que plus on connaît de choses particulières, mieux on aime Dieu. Gœthe, non moins établi dans la résistance, quoiqu'il fût ministre, a reconnu là sa propre sagesse, presque inexprimable. Notre âge fera-t-il le procès de la Raison abstraite ? Il n'en prend pas le chemin.

Je vois deux choses à dire et à répéter, contre l'arrogance des colonels et adjudants de pensée. La première est que le progrès des connaissances ne va point du tout du concret à l'abstrait, mais au rebours de l'abstrait au concret. La pensée de l'enfant n'est que paroles, sans aucun contenu réel. Le contenu, c'est le monde des choses, des bêtes et des hommes; et heureux qui le verra comme à travers des vitres bien nettoyées. Non pas voir un système; c'est contempler ses propres lunettes; bien plutôt à travers le système découvrir le monde et nier le système. Mais peu d'hommes conviennent que les instruments intellectuels ne sont ni vrais ni faux. Avoir des idées claires, cela signifie que l'on ne voit plus le monde à travers les passions; mais si les idées sont claires on ne les voit plus; on voit le monde. Ce genre de connaissance a reçu le beau nom de Jugement; et nous vivons sous le roi Raisonnement; d'où une révolution diffuse et permanente, toujours réfutée, toujours invincible.

L'autre idée est à une assez grande distance de celle-ci; mais pourtant elle s'y relie par le dessous. Je pense qu'il est ridicule d'instruire les enfants selon leurs aptitudes; ce n'est qu'une méthode de guerre, et toujours pour le bien de l'État. Au contraire il faudrait développer les aptitudes qui ne se montrent pas, par cette raison que les faibles ont plus besoin de gymnastique que les forts, et que, comme on cherche évidemment l'équilibre du corps selon le modèle de l'athlète, il faut chercher aussi l'équilibre de l'esprit, ce qui est exercer les jambes de celui qui a de gros bras. Et du reste c'est là qu'on va lorsqu'on instruit les arriérés, qui ne sont aptes à rien. On agit ainsi selon le Jugement, mais on n'ose pas le

dire; car le seigneur Raisonnement classe les hommes comme des outils; et il est défendu de refuser le thermomètre. C'est pourquoi il y aura toujours une doctrine secrète.

3 décembre 1931.

USAGE DE L'INSTINCT

Le culte des animaux est une pratique ancienne, toujours puissante par l'imagination. Quoi de plus touchant que de supposer dans les hirondelles ou dans les cigognes un sentiment des saisons bien plus précis que notre abstraite science? Toutefois quand je remarque, dans la chaleur de l'été, quelques pailles tournoyant qui prennent la forme d'une petite trombe, je pourrais bien dire que ces pailles connaissent le cyclone mieux que je ne le connais. Supposition qui fait rire. Or je crois que les oiseaux migrateurs ne sont autre chose que des pailles au vent, qui me rendent sensibles certains changements de l'atmosphère. Ainsi est exorcisé l'instinct, qui est sans doute le dernier des dieux. Ce travail se poursuit par d'innombrables recherches, où l'on présuppose toujours que l'animal, en toute circonstance, fait des mouvements selon sa forme et selon la situation environnante, exactement comme les pailles au vent, quoique leur structure, leurs articulations et leurs réserves chimiques, leur fassent faire des sauts plus compliqués.

Le subconscient est une réalité de même ordre que l'instinct. On peut y joindre un mystérieux savoir; on peut, au contraire, y rechercher, par un préjugé volontaire, seulement les effets d'une structure. En d'autres termes je puis croire que la partie animale de mon être conserve des pensées, élabore des pensées, produit même des pensées; ou bien je puis présupposer qu'elle ne conservera que structure et qu'elle ne produira que mouvement. Cette manière de voir paraîtra sévère à beaucoup, exactement comme de nier toute pensée dans un chat. Les hommes sauvages croient que tout est plein de dieux, c'est-à-dire de pensées. D'après ces vues on comprendra peut-être où va le progrès, et quelle discipline il suppose. Je veux m'en tenir à la pratique, et

considérer seulement ce que c'est qu'un athlète, et comment il se rend maître de son corps. Ce n'est certes pas en laissant aller les muscles, ni en s'intéressant à ce qu'ils semblent vouloir. Cette autre méthode, c'est l'attention au pressentiment; c'est la méthode des timides et des maladroits.

Selon la passion nous sommes maladroits. Qu'est-ce à dire ? Qu'en voulant faire un certain mouvement nous en faisons aussi plusieurs autres, comme ceux qui ne peuvent nouer une cravate sans serrer les dents. Le remède est d'acquérir par l'exercice l'indépendance des mouvements partiels, et d'égale préparation à tous les mouvements possibles, d'où souplesse, adresse, vitesse, efficacité. C'est ainsi que le pianiste, dès qu'il aura aperçu une suite de notes, suite nouvelle et imprévisible, l'exécutera aussitôt. Je suis persuadé que le gymnaste conçoit et exécute de même. Et si j'écris une lettre, il importe aussi que tous les mots possibles soient placés, par l'exercice, dans un état d'indifférence; et au contraire celui qui écrit péniblement revient toujours aux mêmes mots et aux mêmes tournures. Je dirai qu'il ne s'est point rendu maître de son propre animal, et qu'au contraire il en attend quelque oracle. On connaît la méthode du médium, d'écrire en demi-sommeil. C'est attendre de l'animal une grande pensée. Or les pensées obtenues par ce moyen sont au niveau de la niaiserie, comme on sait. Toutefois ce genre de culte n'est point laissé sans regret, ni sans nouveaux efforts, comme on sait aussi. Bien aisément les dieux reviennent.

On se plaît souvent à dire que le subconscient élabore nos connaissances et les mûrit. Je veux considérer seulement des effets très simples. Mes deux doigts les plus faibles sont comme liés ensemble; l'un ne peut se plier sans que l'autre suive, ce qui alourdit le mouvement, sans compter les fausses notes. Je m'exerce à produire volontairement les deux mouvements séparés; et souvent je n'obtiens que gaucherie et fatigue; mais je m'aperçois qu'après une nuit de repos les deux doigts sont plus libres qu'ils n'étaient, jusqu'à faire un trille satisfaisant. Vais-je dire qu'ils ont compris ? Il est bien plus simple de supposer que certains muscles plus faibles ont pris force, effet qui ne peut être sensible que par un travail d'élimination et de nutrition, exactement par un sommeil.

Je suppose que c'est par une maturation de ce genre que toute ma mécanique vivante s'adapte à mes ordres, c'est-à-dire se réveille plus maniable après le repos qui suit l'exercice. Et c'est pourquoi je crois aisément que j'ai appris en dormant, que j'ai travaillé en dormant, ou, en d'autres termes, que j'ai pensé sans y penser. Mythologie à mes yeux, si je rapproche ce genre d'illusion de celles qui ont trompé l'enfance de chacun de nous et les peuples enfants. La grande affaire est d'être maître de son propre animal, et d'être assuré qu'on en est le maître; et l'on jugera aisément, quelque difficile que soit ce sujet-ci, quelles sont les conceptions directrices qui ont de l'avenir, et quelles sont celles qui n'en ont point.

16 décembre 1931.

HEGEL

J'AI toujours vu les Français s'enfuir devant Hegel, je devrais dire devant l'ombre de Hegel. Cette panique me semble peu naturelle; car un homme pensant doit être capable de supporter n'importe quelle pensée. D'où vient donc que nos penseurs détalent comme des lièvres, seulement devant la *Logique* qui n'est qu'un tout petit morceau du système ? Une remarque m'a éclairé un peu; vous suivrez l'idée si vous pouvez. Une catholique à chapelet, comme on en trouve chez nous, devant cette formule de Hegel, que « Jésus est à la fois véritablement dieu et véritablement homme », fut comme épouvantée à la pensée qu'un homme philosophant pouvait se dire assuré de cela. « Ce n'est plus croire », disait-elle. Un de nos philosophes réputés, de l'autre siècle, était intrépide à critiquer et à nier. Ce qu'il laissait de religion dans ses pensées n'était qu'un espoir ou un souhait, et par insuffisance de nos raisons. Le même homme allait à la messe tous les matins, avec un rat de cave pour lire l'office. La religion pratiquée était autre chose que la religion pensée, et même à une infinie distance, comme a voulu dire Pascal, qui ne croit pas qu'avoir trouvé quelque forte preuve de l'existence de Dieu, cela serve beaucoup pour le salut.

Hegel se jette dans la nature; il prend au corps les Ægipans; il éprouve les dieux de la terre et du sang, comme il dit. Il ne les juge point tout à fait comme de faux dieux; ce n'est qu'un commencement. L'animal des Égyptiens est un dieu manqué; mais la statue d'Horus parle encore à l'esprit. Le Dieu grec nous nettoie de cette bourbe. Il y a loin de l'animal stupide et borné dans sa coutume à l'athlète maître de soi, et dont l'esprit est comme répandu jusque dans le moindre muscle. Cette paix de l'athlète, puissante paix, est adorée en Jupiter, Apollon, Mercure. Tel est le modèle de l'homme, non plus l'épervier, le loup, ou le crocodile, redoutables énigmes, mais l'homme roi, l'homme gouvernant et gouverné, selon la puissance et l'ordre. Alexandre et César ont fait marcher ce dieu sur la terre. L'anthropomorphisme n'était pas une erreur. Si l'esprit absolu transparaît dans les formes vivantes, comme un naufragé qui surnage un moment et de nouveau descend aux profondeurs, il est clair que ce même esprit s'exprime mieux déjà dans un sage roi. Ainsi, en passant des religions sauvages à la religion grecque, l'homme a appris beaucoup. Les œuvres de l'art en témoignent, par cette forme humaine et surhumaine dont le puissant repos nous émerveille encore maintenant.

Était-ce fini ? L'histoire nous montre que ce n'était pas fini. La révolution chrétienne signifie une valeur plus haute que la beauté de la forme humaine. Disons, pour abréger, l'infini de l'âme, et l'appétit de mourir à soi pour revivre; secrets qu'exprime déjà la peinture, et mieux encore la musique, et mieux encore la poésie. Beethoven est beau d'une autre manière que Jupiter ou Hermès; on peut bien dire aussi que, d'une certaine manière, le sublime a tué le beau. Et comme Jupiter n'a paru qu'une fois, mais éternel dans son ordre, ainsi dans l'autre ordre, Jésus n'a paru qu'une fois pour toua jours; et il est vrai absolument que cette mort de ls forme extérieure a tué l'art de la forme et peut-être tou, les arts, désormais subordonnés et même niés devant la destinée de l'esprit libre. J'essaie de résumer exactement, afin qu'il paraisse dans ces lignes, comme dans une fresque à demi effacée, quelque chose de l'histoire réelle et des révolutions réelles, évidemment non encore développées. Si notre vieille politique entrevoit quelque chose

de cela, je devine qu'elle va se détourner avec horreur. Car il faut de la religion certes; et, comme disait le Romain, on peut réserver un autel à tout dieu nouveau, pourvu qu'il ressemble à César. Il est admirable que le Christianisme ait été si tranquillement digéré par l'ordre armé. Et disons que le Christianisme est un idéal, un objet de prière, et une consolation pour les affligés. Mais dire que c'est vrai, essayer de penser que c'est vrai et presque y réussir, c'est en vérité sacrilège. Avec mes actions, et mes coupons, et mon traitement, et mon plumet, et mon chapelet, et mon bénitier, le dernier mot était dit. Doucement, philosophe, il y a des porcelaines dans la maison.

27 décembre 1931.

L'ART DE PENSER

L'INATTENTION n'est pas moins difficile que l'attention. Mais l'exemple de cette grande inattention qui est le sommeil, avertit qu'il ne faut pas se tromper sur la difficulté; car l'effort pour dormir écarte le sommeil. Il ne faut rien d'irrité dans le refus d'audience; simplement il suffit d'effacer toutes choses et le souvenir même; ne plus nouer; laisser retomber le discours que les choses voudraient nous faire. Un homme raisonnable n'est jamais en état de dormir; il trouvera toujours quelque petite chose qui n'est pas faite, quelque difficulté non résolue, quelque précaution qui n'est pas prise; seulement il refuse de s'intéresser plus longtemps à ces choses, ce qui est cesser de s'intéresser à soi. Il y a de la grandeur d'âme dans le sommeil, mais sans rien de tendu. On admire le héros, qui dort quand il veut, et même justement quand les choses voudraient l'empêcher de dormir. Nous sommes tous des sortes de héros à ce compte; car ce n'est pas parce qu'un homme dort que le monde s'arrête, et que les problèmes cessent d'être pressants; c'est l'homme qui est absent à tout, comme un ministre qui s'enfuit par une porte dérobée.

Sommeil, fuite, refus; tout l'esprit du monde est peut-être dans cette bonne administration du non chaloir. On nomme esprit le refus du tragique et même du sérieux.

Cela est scandale pour les fronts plissés, pour les fronts prophétiques en forme de Sinaï; mais ces bureaux de pensée font faillite presque tous. L'effort est bien trompeur, même dans les métiers de main. L'homme de métier apprend à ne pas appuyer toujours. Donner légèrement un fort coup de marteau, c'est déjà un secret assez caché. Un vif regard de l'esprit est de même sorte. Il y faut un profond repos d'abord, et comme un trou de sommeil. Prétendre est la seule faute; mais je ne crois pas que l'on puisse apprendre cela ailleurs que dans Platon. Le lecteur sérieux croit que Platon se moque. Au vrai sa manière de parler par mythe est une précaution suivie contre le sérieux. Les appliqués sont bornés. Voltaire est borné dans *La Henriade,* non pas dans *Candide ;* et peut-être lui-même n'en savait rien et serait bien étonné maintenant, s'il revenait, de voir ce qu'on lit encore de lui, et ce qu'on ne lit plus. Je sais qu'on n'est pas un poète sans l'application; on me le dit. Mais la ruse du poète à l'égard de lui-même peut bien le tromper. Son art est peut-être de tenir l'application au-dessous des pensées, dans la région des rimes, de la chanson, du mouvement, ce qui fait dormir l'amour-propre et le désir d'étonner; ce qui aussi le préserve de boucler trop vite l'idée, faute commune à tous les forçats de la pensée.

Je veux retenir ici un propos de Paul Valéry, qui autrement serait perdu. Comme je lui disais, en suivant ce même chemin : « Le difficile n'est pas de faire, mais de défaire », il m'interrompit, asseyant sa pensée par terre : « Avez-vous fait des cigarettes ? Oui ? Voyez, il s'agit de défaire, et encore de défaire, et même de refuser de faire. Elle se fait sans qu'on y pense. » Dans le génie, me disais-je après cela, il y a grand risque de talent. Et je rêvais de refaire la *Jeune Parque* telle qu'elle n'a pas été faite, toute de vers honorables et gagnés à la sueur de mon front. La vraie *Jeune Parque,* telle que nous l'avons, est justement le contraire de cela. Le long temps ne signifie pas travail forcé, bien au contraire. Il faut du temps pour refuser attention aux formes prématurées.

Toutes les actions réussies sont promptes et sans retouches. J'y vois une légèreté et une sorte de négligence. C'est ce qu'on nomme grâce, et il n'y a pas de force sans grâce. Un beau dessin explique ces choses et même les jette au visage. Car on n'y trouve rien de diffi-

cile. Comme il n'est pas difficile de saisir avec la main une chose familière que l'on a sous les yeux, ainsi il n'y a pas de raison pour que l'on manque la ligne dans le dessin, si ce n'est quelque tremblement ou sursaut qui détourne un peu le geste, et souvent même une sorte d'impatience ou de colère qui se révèle dans le trait. L'apprenti connaît assez les fruits de l'attention forcenée. Apprendra-t-il à attendre la grâce, et à calmer le désir de plaire ? Selon mon opinion, une pensée juste est comme un bon dessin. Elle naît d'une profonde paix, et d'un travail tranquille à côté d'elle, ou au-dessous d'elle, comme lire, copier, calculer. C'est le chien qui tombe en arrêt, ce n'est pas l'homme.

1er janvier 1932.

LA GLOIRE

Je me souviens du jour où un grand homme de la laine me dit qu'il partait pour la Roumanie : « Ils ont trop de laine, ils manquent de drap et ils n'ont pas d'argent. Je prends leur laine et je la paie en drap. » Par des inventions de ce genre, il rétablit sa maison, fort ébranlée par une crise de la laine. Ce lainier trouvait cela tout simple et assez ennuyeux; il estimait à leur prix les choses véritablement rares et difficiles. Le père Grandet spéculait sur les tonneaux ou sur les monnaies, selon l'occasion; mais, parce qu'il était borné aux affaires, personne ne dira qu'il avait une forte tête, ni qu'il faisait honneur à l'espèce. Thalès, qui passe pour avoir inventé la géométrie prouvée, et qui était curieux aussi des astres, s'amusa un jour à gagner sur les olives, d'après une prévision juste, et par un jeu d'accapareur, afin de faire voir que la richesse était une des choses qu'il avait le droit de mépriser. Il n'y a pas de plus grande folie que de donner le pouvoir politique à un homme simplement parce qu'il a su gagner beaucoup d'argent. La fonction de l'État n'est pas de gagner de l'argent, ou bien c'est par exception, comme pour les postes et le tabac, et c'est l'affaire d'un administrateur subalterne. Quant au pouvoir véritable, il doit notamment empêcher que les riches gouvernent selon leur argent. Il faut alors un sage,

qui ait la notion des valeurs, et pour qui liberté, justice, raison ne soient pas seulement des mots.

On dit que la plupart des hommes tombent en quelque sorte à genoux sur la seule mention de l'argent. Je n'ai vu rien de tel. Je vois bien que les hommes ont besoin d'argent et s'occupent premièrement à en gagner; cela veut dire seulement que l'homme mange au moins deux fois par jour, et choses semblables. Mais un homme qui ne pense qu'à manger et à gagner, cela est rare; c'est une sorte de monstre. Et pareillement, celui qui ne pense qu'à étendre ses affaires, et à ajouter des millions à des millions est une sorte de monstre. Quant aux opérations intellectuelles que suppose cette manie d'acquérir, elles sont tellement communes et faciles que personne ne les jugera au-dessus de soi. Où donc courent les hommes dès qu'ils sont assurés de leur pâtée? Ils courent au stade, et ils acclament un homme fort, un homme agile, un homme courageux; ce sont des valeurs qui ne s'achètent point, des valeurs estimées bien plus haut que l'argent. Ou bien ils vont au concert, et crient de tout leur cœur et casseraient les banquettes en l'honneur de quelque artiste; et certes ils savent que le plus riche des hommes ne peut s'offrir cette gloire. Quant aux puissances de pur esprit, nul ne les méconnaît; nul ne les mesure aux millions. Personne ne demande si Einstein est bien riche. On raconte que les Américains lui ont offert des millions contre une perte de son précieux temps; il a refusé; c'est dans l'ordre, et cette histoire est belle, belle d'universel consentement. Remarquez qu'il ne sera jamais question d'offrir des millions à un tel homme sous la condition qu'il changera un peu sa physique. Les hommes se sentent environnés de gardes d'esprit, inflexibles, incorruptibles; ils n'ont point de doute là-dessus; en cela ils sont hommes. Mais autant qu'ils pensent à gagner, ce qu'il faut bien, ils ne sont qu'animaux. Et ils le savent.

Maintenant, je conviens qu'il y a un étourdissant tapage de quelques riches, en vue de faire croire qu'un riche sait tout, comprend tout, prévoit tout. Si quelqu'un croit cela, qu'il se montre, qu'il le dise. C'est comme si un prêtre donnait comme argument qu'il est le mieux payé des prêtres, et que son église est la plus riche des églises. On rirait. Pauvreté fut toujours condi-

tion de vertu. Les saints étaient pauvres. Et je crois que ces modèles à ceinture de corde sont de très bons témoins du jugement commun. Car je ne pense pas du tout que c'est parce qu'on croyait que Dieu estimait les pauvres que l'on faisait confiance au prédicateur maigre. Au contraire, c'est parce qu'on a toujours refusé, dans le secret du cœur, d'honorer la richesse, que l'on a toujours supposé ce même jugement en Dieu. Par toutes ces raisons, et contre des déclamations faciles, je crois qu'un riche est très mal placé pour persuader, et qu'il aura toujours autour de lui comme un cercle de défiance. Pour dire vrai, les passions politiques sont si naturelles et si vives en chacun que je crois bien que la promesse d'argent n'y change jamais rien. Un riche ne peut autre chose que payer celui qui a des opinions utiles aux riches; cela ne déplace peut-être pas une voix. Car enfin tout l'argent du monde ne peut changer ni le ventre, ni la poitrine, ni la forme du nez.

2 janvier 1932.

PENSER JUSTE

PENSER vrai, n'est-ce pas la même chose que penser juste ? Non certes; les belles métaphores ne trompent point. La justice serait donc au-dessus du vrai ? Oui, sans doute. Non pas que le juste puisse se passer d'être vrai. Mais ne peut-on pas dire que le vrai se passe aisément d'être juste ? Il y a du divertissement et même de l'égarement quelquefois dans le vrai. Le vrai est immense, et l'on y trouve des parties frivoles. Tous les jeux, les échecs comme le bridge et les mots carrés, ont une infinité de solutions vraies que les joueurs aiment à nommer solutions justes; c'est que les joueurs ont transporté la justice dans leurs combinaisons arbitraires; et c'est là qu'ils usent l'esprit de justice, toujours exigeant. Les mathématiques offrent aussi des espaces imaginaires où l'esprit de justice peut se contenter, mais plutôt se perdre en des vérités qui ne coûtent rien. C'est un plaisir d'aimer le vrai. On se dit qu'on ne reniera pas le théorème, quand le tyran l'exigerait. Mais le tyran se moque bien du théorème; il se peut aussi qu'il s'y plaise, ou aux

mots carrés. Croyez-vous qu'il acceptera une solution fausse s'il la soupçonne fausse ? L'esprit a son honneur. Honneur frivole comme celui de l'homme qui paie un pari et qui ne paie pas son tailleur.

Leibniz a dit une chose cinglante, c'est que si nos passions avaient intérêt dans la géométrie, on y verrait des erreurs obstinées et des yeux volontairement fermés. Il en donne même un exemple; car il connut un bon géomètre, qui ne voulut jamais croire ni comprendre que les sections d'un cône ou d'un cylindre par un plan fussent les mêmes courbes. C'est qu'il ne l'avait point trouvé lui-même, alors qu'il l'aurait pu; ainsi la vérité l'humiliait; c'est pourquoi il la niait, et ne céda jamais. En quoi l'on peut dire qu'il avait l'esprit injuste; et cette expression, qui d'abord choque, est pourtant ce qui donne tout son sens à l'esprit juste. Ce géomètre refusait de regarder en face une vérité désagréable; désagréable par sa propre imprudence; avec un peu plus d'érudition, il aurait mieux connu le terrain des choses prouvées. Mais prudence n'est pas encore justice.

L'esprit juste n'est pas tellement prudent; au contraire il se risque. Il ne s'assure point tant sur les preuves connues et enregistrées; ce n'est toujours que peur de se tromper. Au fond c'est se changer soi-même en règle à calcul. C'est s'appuyer sur un mécanisme infaillible. C'est un refus de juger. L'illustre Poincaré disait que même en mathématiques il faut choisir, ce qui est garder les yeux sur ce monde, et s'orienter déjà vers la physique, où se trouve le risque. C'est déjà savoir que l'esprit clair n'est qu'un instrument pour les choses obscures. Cette orientation, si fortement marquée par Descartes, est celle d'un esprit qui ne craint pas de vivre; lisez le *Traité des Passions*. Descartes s'était juré à lui-même d'être sage autrement que dans les nombres et figures théoriques. Il faut voir comment le philosophe explique à la princesse Élisabeth les causes d'une fièvre lente, et que le sage est médecin de soi. Seulement ce n'est plus alors l'ovale de Descartes, et choses de ce genre, où il n'y a point de risque; c'est esprits animaux, glande pinéale, cœur, rate, poumons, explication des mouvements de l'amour et de la haine, où il y a grand risque. L'esprit essaie ici d'être juste, et refuse les raisons d'attendre, qui sont toujours de belle apparence, et ne

manquent jamais. Quand l'affaire Dreyfus éclata, il y avait de belles raisons d'attendre. Fausse sagesse, celle qui attendit. Attendre que tout soit clair, développé, étalé comme la table de multiplication, c'est proprement administratif. Le vrai vrai, si je puis dire, est plus dangereux que le vrai des choses seulement possibles.

Un magistrat pourrait bien refuser de juger, disant qu'il n'a pas tous les éléments d'une preuve à la rigueur; car il ne les a jamais. Or c'est un délit, qui se nomme déni de justice. Il faut juger. Juge ou non, dans ce monde difficile, il faut juger avant de savoir tout. La science, si fière de savoir attendre, ne serait qu'un immense déni de justice. Mais heureusement il s'est trouvé quelquefois un physicien qui s'est dit : « A quoi bon toute cette préparation et toute cette patience si je ne m'assois pas enfin au siège de l'arbitre ? L'esprit serait donc une si belle épée qu'on n'ose jamais s'en servir ? » Platon ne voulait pas que l'on passât toute sa vie dans la caverne; mais il voulait aussi qu'on y revînt. Cette idée est encore neuve maintenant. Quelque vieux renard dira à l'homme instruit : « Ne faites donc pas de politique; cela n'est pas digne de vous. » Dans le fait la politique est sans esprit parce que l'esprit est sans justice. L'esprit juste est donc celui qui revient parmi ses frères et qui se mesure aux ombres de ce monde-ci, s'étant juré à lui-même que l'esprit se sauvera autrement que par la fuite. Car, dit Aristote, « ce ne sont pas les plus beaux athlètes qui sont couronnés, ce sont ceux qui ont combattu. »

15 février 1932.

ÉLOGE DE LUCRÈCE

Lucrèce, le poète matérialiste, loue son maître Épicure d'avoir tué l'âme, comme s'il suffisait, pour ne plus craindre la mort, d'être assuré de mourir tout entier. Bien plus, il semble croire, et il dit que celui qui ne craint plus ni la mort, ni les dieux, est délivré aussi des passions méchantes. Dans l'autre parti on dit, au contraire, que la religion sert au moins à nous adoucir et à nous consoler. Le débat est ouvert encore; on n'a point cessé de lire

Lucrèce, ni de réfuter Lucrèce. Je veux considérer seulement les effets. Peut-on dire que la religion rende les hommes méchants ?

Sûrement, elle les rend tristes. L'office des morts ne veut pas être consolateur; les chants portent l'effroi par la seule résonance. Qu'est-ce alors si l'on croit ce qu'ils annoncent ? Les moines que j'ai vus n'étaient pas gais. Les vrais croyants que j'ai connus vivaient selon la peur. Ceux qui m'ont enseigné la religion m'enseignaient la peur. Ils avaient de terribles histoires, qui m'empêchèrent souvent de dormir vers mes dix ans; et le prédicateur n'avait pas moins peur que moi. On dira que c'est superstition, non religion. Savoir. Les jansénistes prouvent que le meilleur des hommes a encore des raisons de trembler. Je suppose que ce qui attriste les consciences religieuses, c'est l'incertitude du grand jugement qui viendra comme un voleur, sans ménager les timides, ni les innocents. Dépendre d'une puissance qu'on ne peut absolument comprendre, c'est cela qui assombrit l'homme. Pour moi je reviens au poète, qui me paraît sonner juste. Je revois avec lui le sacrifice d'Iphigénie, chose terrible et inhumaine. Certes, je l'ai su et je l'ai vu, le temps des sacrifices humains n'est pas si loin de nous. Y a-t-il un lien entre cette peur et cette méchanceté ?

Il se pourrait. Les passions ont cela de remarquable qu'elles se développent sur un fond commun de tristesse, sur une sorte de régime aigre et mécontent, qui n'est pas plus fureur que peur, et qui même n'a pas de nom. Je crois avoir compris que le passage de la peur à la fureur est naturel et commun dans l'homme. Et, en somme, je n'attends ni secours, ni amitié, ni rien de bon, d'une nature qui n'est pas chez elle dans ce monde-ci, qui n'est pas adaptée, et qui saute sur elle-même en ce plein jour comme les enfants dans la nuit. Le dieu ici ne joue guère; c'est la peur qui mène le jeu; et la peur, comme on sait, n'a pas besoin d'objet ni de raisons. Quelle pensée y a-t-il dans la peur ? La pensée d'autre chose que ce qu'on voit et que ce qu'on touche; de quelque chose qui est caché, qui tourne autour de l'arbre, qui est derrière la porte, qui marche derrière nous. La peur qui habite les bois, et qui les fit dire sacrés, c'est toute la peur peut-être. Et, dans le fond, c'est croire que ce monde-ci n'est pas vrai, et qu'il y a quelque chose

derrière. Je n'entends pas par là ce qu'on veut quelquefois appeler mystère, et qui n'est point mystère, comme les choses qui sont très loin ou les choses qui sont très petites; car celui qui prend le monde comme il est ne veut point dire qu'il sait tout; seulement, des choses éloignées ou petites il pense, comme Arlequin, que c'est partout comme ici. Le mystère, selon la doctrine de la peur, est aussi bien dans une chose familière et connue; ce n'est pas au télescope ni au microscope qu'on le verra mieux. Je conclus que se sentir mener par d'autres puissances, indicibles, par d'autres causes, indicibles, cela ne peut rendre l'homme doux et facile. A l'homme qui voit noir, tout est noir; la sérénité lui est importune; il trouve très naturel que l'on soit malheureux.

Par ces chemins, j'arrive à comprendre assez un paradoxe très choquant. Car nous avons maintenant une religion de grâce, de pardon et de fraternité. Grande annonce de paix. Mais j'interroge maintenant les visages où la guerre est annoncée, on dirait presque désirée à force d'être attendue. J'y trouve, certes, des hommes qui se disent incrédules; mais surtout j'y vois beaucoup trop de vrais croyants, que la religion n'a point délivrés d'être méchants pour les autres et pour eux-mêmes. Et cela me ramène à comprendre que les hommes sont toujours les mêmes, et que les vrais dieux, si je puis dire, sont toujours les mêmes dieux. Je remonte au sacrifice d'Iphigénie et aux folles idées des vents et des flots que formaient ces hommes cruels. Mal adaptés, dirais-je; car, dans la pire tempête, si vous nettoyez bien vos lunettes de chair, par lucide expérience, il s'agit de bien ramer et de tendre la voile comme il faut. Et cette autre manière de naviguer, par le sang d'une vierge et fureurs folles du même genre, j'y vois l'effet d'une peur adorée, et l'horrible tremblement du fanatique. A quoi ne peut remédier la lumière du soleil, qui n'y peut rien, mais seulement le lucide regard de la raison éclairant l'expérience. Voilà comment je suivais le poète, essayant, comme il dit, de poser mes pas sur la trace de ses pas.

27 février 1932.

WERTHER

J'IMAGINE Gœthe armé de son marteau de géologue, et frappant sur la montagne. Les morceaux de montagne, tous différents et singuliers, qu'il rangeait sur sa table, il ne se lassait pas de les regarder; il observait; c'est une fonction de l'esprit que l'enragée technique nous fait oublier. Il observait, il ne pensait jamais à changer la chose. Je ne vois pas que l'idée d'une machine se soit jamais formée dans son esprit. Dans son *Meister,* il circonscrit les métiers éternels, comme de mineur, de forgeron, de tisserand; et toujours frappant sur les montagnes. C'est l'homme des solides; je dirais presque que les fluides sont ses ennemis propres. La partie fluide de lui-même, ses passions, sa jeunesse, il la secoue de lui, il s'en délivre. Il attend et il espère le moment du cristal et la lumière fixée. Les beautés de l'*Iphigénie* sont en quelque façon minérales; ce sont des moments éternels. Ceux qui peuvent saisir ses poèmes comme matière sonore y discernent, à ce qu'ils disent, le pas sur le sol et l'écho rebondissant, ce qui fait une musique ferme et disciplinée. Il se plaisait à régler jusqu'au détail la déclamation poétique, mesurant le souffle et les pauses. Et je conjecture que le théâtre était à ses yeux, à ses yeux fixes et perçants, un objet plus solide encore que le monde, et serrant les passions de plus près, changeant en objets ces mouvements redoutables, concentrant et fixant les feux, comme font les diamants. Le *Faust* se trouve sur les limites de ce jeu hardi. Mais, aussi dans le *Meister,* on remarquera la même proportion entre la catastrophe, une des plus émouvantes qui soient, et les degrés du souvenir et du salut, qui sont de marbre. Il faut dire que ce majestueux édifice tremble de passions enchaînées; non pas tant apaisées; un noir et immobile regard en dit plus que les poignards et les convulsions. Qu'est-ce qu'un poème, sinon l'insoutenable soutenu ?

La structure du *Meister,* si longtemps interrogée, m'a fait comprendre à la fin, ou à peu près comprendre, l'énigme du *Werther.* Car on peut remarquer premièrement que le désespoir ne se propose pas dans le moment du mariage, où tout est fini, mais bien quand, après un

assez long temps, l'espoir revient, et même, si on lit bien, la certitude que l'amour sera le plus fort. Ainsi la contradiction n'est pas entre la passion et l'événement extérieur, mais dans la passion même, qui veut et ne veut pas, et qui craint ce qu'elle cherche. Il s'y joint les déceptions d'ambitieux; car Werther, dans l'intervalle, s'est mêlé au monde des hommes et aux grandes affaires. Ce mélange n'a pas échappé à Napoléon, ce contraire de Gœthe, cet homme qui accomplissait par la violence, et qui ne dura guère. Cette discussion de littérature, entre l'empereur et le poète, nous est conservée par F. de Muller. « Pour Werther, l'empereur assura l'avoir lu sept fois, et en donna la preuve en faisant une analyse approfondie de ce roman, non sans trouver qu'à certains passages les motifs de l'ambition meurtrie venaient se mélanger à ceux de l'amour passionné. Cela, dit l'empereur, n'est pas conforme à la nature humaine et cela affaiblit, dans l'esprit du lecteur, l'idée qu'il s'était faite de la puissance irrésistible de l'amour sur Werther. Pourquoi avez-vous fait cela ? » Gœthe convint de tout. Que pouvait-il dire d'autre ? Il avait sa manière de vaincre le fluide. Savoir. Faire. Mais l'art est long et l'œuvre ne répond jamais aux questionneurs. Comment aurait-il expliqué à ce Corse en mouvement la nécessité de mourir au commencement afin de revivre ? Meister est revenu du sombre royaume; Faust en est revenu; Gœthe en est revenu. Il n'est pas bon d'être un ambitieux déçu; mais un ambitieux mort, c'est un homme. Conduire un grand duc, ce n'est pas difficile alors, et on peut même l'aimer. C'est ainsi qu'à des traits royaux on peut comprendre que Gœthe aurait su, en un quart d'heure par jour, gouverner l'empire et l'empereur même. Car les passions ne font rien, mais le souvenir des passions a toute puissance, par la seule idée que le plus difficile est loin derrière soi. Napoléon ne pouvait le comprendre, mais il l'a senti comme on sent l'impénétrable contraire. Aussi est-ce à la fin de cet entretien qu'il dit de Gœthe : « Voilà un homme. »

1er mars 1932.

POUR LE GREC

« D'ABORD le grec »; telle est la réponse que je fais, toutes les fois que l'on me demande conseil au sujet de la préparation intellectuelle, quel qu'en soit l'objet. Que vous visiez la mathématique ou la physique, l'histoire ou la morale, la politique ou l'économique, ou simplement le bonheur de penser, je commence par vous dire : « D'abord le grec. » Certes je me nourris aussi des modernes, mais c'est toujours dans Homère et Platon que j'ai retrouvé et que je retrouve le commencement de tout, le pur commencement. On me dit que le latin, l'allemand, l'anglais peuvent porter une culture, un style, une recherche. Je le veux bien. Il y a plus d'un chemin, plus d'une beauté, et même plus d'une clarté. Je suis moi-même assez Cimmérien et j'aime nos brouillards et nos pluies. Mais je trouve souvent une sorte d'épaisseur barbare dans les pensées que le grec n'a point nettoyées; et chez les purs latins, j'entends de culture, une autre épaisseur, juridique.

La Grèce antique fut l'île d'incrédulité. Avant les célèbres sages je ne vois que croyance aveugle; après eux le fanatisme, les fleurs de la foi, les saints. De tout cela notre étoffe est faite. Elle me plaît, et je n'ai pas le choix. Mais je trouve dans les anciens Grecs un modèle de paix avec soi, que la statuaire de ce temps-là nous représente. Encore mieux dans Platon, et encore mieux dans Homère, nous voyons courir l'athlète, homme ou dieu, on ne sait. Le merveilleux de cet art, et de cette pensée, et de ce style, c'est que l'homme accepte pleinement et joyeusement sa situation d'homme, et que, cherchant la perfection au-dessus de sa tête, c'est encore l'homme qu'il trouve, et une sorte d'athlète immortel. Cela signifie la réconciliation de l'âme et du corps, comme Hegel l'a dit.

Je ne vois après cela qu'un bel effort de l'homme, mais vain, pour sauter par-dessus son ombre, une ambition d'âme, qui, sous couleur de mépriser les passions, nous livre à l'humeur. C'est changer les pensées de muscles pour des pensées d'estomac. L'humanité, en cette pointe d'Europe, a passé du beau au sublime. Dans le sublime,

il y a une teinte de malheur. Les anciens Grecs étaient malheureux par leurs crimes; ce n'est que justice. Les modernes ont inventé d'être malheureux par leurs vertus. L'éternel Ulysse se sauve de cette aventure, comme de tant d'autres. Mais on comprend pourquoi je dis à celui qui se lance dans le dangereux métier de penser : « Reprends tout élan; retourne au commencement de notre esprit. Chaussse la sandale grecque. »

L'incrédulité est un beau moment. Sans l'incrédulité, la foi ne serait pas connue. Il faut refaire ce chemin, non pas une fois, mais mille fois. Une pensée est comme une civilisation. Il faut partir de la stupide croyance; il faut se sauver de là, et toujours, car l'homme est toujours bâti de même, ventre, cœur et tête. Il y a un moment égyptien de toutes nos pensées, comme je vois le visage égyptien à cet homme qui est attaqué par une pensée. Le visage grec doit suivre, par une nudité admirable qui ressemble à la géométrie de Thalès. Ensuite le Saint de vitrail. Seulement, mon merveilleux ami (ainsi parlait Socrate), fais bien attention de sauver, en même temps que ton âme, cet esprit tout nu dont tu as besoin pour courir aussi vite que l'histoire. Car tout n'est pas dit, ou mieux, ce qui est dit ne compte plus. Tout est neuf. Regarde comme ces esprits bien habillés se perdent dans leur physique, dans leur politique, dans leur économique, dans leur morale. Thalès, Solon, Platon y verraient pourtant, s'ils revenaient, toujours les mêmes problèmes, et toujours la même sibylle mugissante. Penseurs enchaînés et convulsifs. L'olympe grec a vaincu les dieux animaux. Beau symbole. Mais c'est toujours à recommencer. Ne jette pas ta grammaire grecque.

12 mars 1932.

BRIAND

Ce Pèlerin de la Paix, mais disons plutôt ce Père des Peuples, qui vient d'entrer dans la gloire, que fut-il ? Ce n'est pas en assemblant les petites remarques et les petites raisons que l'on reconstruit un grand homme. Il y faut retrouver un attribut majeur. Briand fut le Politique tel que l'entend Platon, celui qui juge au-

dessus des lois. Cela suppose une liberté à part soi dont on peut à peine former l'idée, une indifférence à l'opinion, un mépris assuré éclairant l'art de se servir de chacun. On dit qu'il se montrait indulgent et bon; je le crois bien. Un tel homme ne sait pas haïr, et la rancune en lui ne peut être que de précaution. Toutes les passions hérissées sont historiennes et raisonneuses. L'homme de jugement, tel qu'il était, est trop près du moment, trop attentif à l'avenir proche, pour ne pas oublier les principes, qui sont nos béquilles. Les principes sont comme des lois d'après lesquelles l'individu se gouverne; il les conserve, il les respecte, il se jure à lui-même de n'y jamais manquer; cela fait une armature de subalterne, et j'ajoute, pour toucher le point brûlant, que les principes, en un homme qui sait raisonner, permettent toutes les trahisons réelles. On n'en a vu que trop d'exemples. Le fameux Frédéric disait qu'il trouverait aisément un jurisconsulte pour déguiser en justice et raison les projets de la force. C'est ainsi qu'est fait l'homme moyen; et nous avons de grandes raisons de nous défier de l'homme moyen. La guerre a été préparée et conduite à tous les degrés par des hommes raisonnables et très peu méchants. Ils ont suivi les précédents; ils ont fait comme on a toujours fait. Ces très innocents principes font rouler sur nous des maux démesurés.

Une nature royale, ainsi la nomme Platon, est tout à fait autre; elle méprise les béquilles du raisonnement; elle les jette; elle invente pour le moment neuf une pensée neuve; elle se plie à l'événement, elle le palpe et le tient : elle laisse tout le reste. Bien plus forte que ces gens, déjà au-dessus du commun qui, devant un obstacle imprévu, changent leur projet, la nature royale n'a point de projet; aussi elle résout sur l'heure, et contre toutes les prédictions. Songez quelle puissance, si l'on ne s'use pas l'esprit à deviner ce que l'autre pourra dire. Cet art de l'entretien et de la négociation suppose une sorte de nullité d'esprit, ou bien, pour parler autrement, une impartialité d'arbitre. On y gagne de ne pas inventer des procès à soi tout seul; de la même manière qu'un lutteur ou un boxeur ne se fatigue pas à imaginer les attaques de l'adversaire et ses propres parades; il attend d'y être. Je suppose que cette audace d'improviser toujours allait, dans ce politique, bien plus loin qu'il ne

voulait le laisser croire. Ce vide heureux de l'esprit, qui est tout à l'opposé de la peur que connaissent tous les comédiens, est vraisemblablement ce qui a fait mystère pour les familiers. Ils ont deviné de profondes ruses, fruits d'une longue expérience; et je crois qu'en cela ils ont très mal deviné. La Séparation était un problème chargé d'histoire; l'adversaire était des plus rusés; Briand, sans avoir l'expérience de ces choses, mena l'affaire comme il voulut. Cette facilité ne plaît pas; on y voit du cynisme, ou tout au moins une profonde et immorale indifférence. L'esprit sera toujours mal jugé; et l'esprit se moque d'être mal jugé.

Il fallait attendre la fin. Nos guerres, telles qu'elles sont et telles qu'elles seront, nos guerres fanatiques et frénétiques, je dirais même enivrées, sont des choses que nul ne peut vouloir, et, à ce que je crois, que nul ne veut. Toutefois, les esprits serfs y vont, par le besoin qu'ils ont de conventions irréprochables et de règlements définitifs. Ils règlent la paix à peu près comme les juges règlent les successions inextricables. C'est qu'ils cherchent, juges ou politiques, des précédents à un problème neuf. Tout problème est neuf, et l'histoire ne recommence jamais. Or, l'esprit neuf qui avait fait de tout jusque-là avec bonheur, de tout, du petit, et du grand, trouva, en cette épineuse question de la paix, l'occasion de faire, malgré tous, ce que tous voulaient. Malgré tous, j'entends les politiques. Car les peuples ont promptement reconnu le bon roi, celui qui a réellement pitié des pauvres gens. Toutefois, si on croyait que la pitié n'est pas dans les autres rois, on se tromperait encore. La pitié est un étrange mélange, où il entre souvent beaucoup de colère, et trop. On remarquera que ce qu'il y a d'atroce dans la guerre n'est pas ce qui apaise les passions; on fait la guerre par haine de la guerre. Cette intime et si naïve contradiction est difficile à surmonter. Il y fallait, je crois, un esprit plus fort que la haine, et plus fort même que la pitié. Combien de fois n'ai-je pas dit d'un homme bon : « S'il n'est que bon, il sera méchant ! » Briand était de fabrique plus rare.

19 mars 1932.

LE PUCK DE KIPLING

PLATON n'est pas idéaliste comme on le dit. Le monde de Platon n'est nullement un songe; au contraire, dur comme le diamant, et toujours le même. C'est notre vie qui est un songe; car nos souvenirs sont des ombres pâles. Mais quelquefois, butant sur une arête de ce diamant du monde, nous retrouvons une éternelle situation de l'homme, un de ses travaux anciens, présents, ou futurs, il n'importe; cela fut et cela sera. Le souvenir est chose du monde, et nous voilà assurés dans un temps plein. Pourquoi ces énigmes ? Parce que j'ai vu ces jours-ci que Kipling s'était élevé, dans son *Puck,* juste au point où je le cherchais.

Chacun a lu *la Plus belle histoire du monde,* c'est-à-dire des morceaux de vies passées, vies de guerriers, de navigateurs, de pirates, et dans la tête d'un jeune commis de Londres. Mais les comptes de la semaine et les amourettes du dimanche voulaient qu'il oubliât de tels souvenirs, peu conformes à son état. Ainsi la plus belle histoire du monde ne serait jamais écrite. Or, finalement, elle a été écrite, par un rassemblement des circonstances, lesquelles sont toujours devant notre nez, et par une entente du temps qui abolit le temps. Pour ma part je ne crois jamais qu'aucun passé soit loin; et en cela je ressemble à tous. Il est clair, me disais-je un jour devant une plage de sable bordée de rochers, il est clair que les choses étaient ainsi quand les légions de César eurent envie de se baigner en ce lieu même. Un décor du monde se peint lui-même très fort devant cette extrême attention qui fait presque qu'on ne le voit plus. Quant à l'homme, il n'est pas loin, puisque j'y suis; l'homme, dont la forme n'a point changé, et dont l'action suit les contours du monde aussi fidèlement que cette bordure du flot dessine le caillou. Toute l'histoire était donc présente et recommencée; mais je l'oubliais; se souvenir, c'est nier la présence. La plus belle histoire du monde nous échappe, parce que le vrai de notre rêverie nous échappe.

Le conteur s'évertue. Chateaubriand a dépeint les légions et les barbares; mais, parce qu'il pense toujours selon le progrès et selon une grande distance de temps, ce qui est refuser de croire, il n'arrive pas à faire tenir

ses personnages sur cette terre-ci. Or Kipling regardant sa terre anglaise, l'éternel camp romain, l'éternel moulin, l'éternel estuaire où l'on débarque, et disposant, en homme qui sait le métier, tous ses moyens obliques de saisir ce que la trompeuse mémoire ne cesse d'effacer, Kipling, suivant le songe de Shakespeare jusqu'à le voir vrai, dessine enfin, sans s'écarter de ce qu'il voit, du pré, des ronds d'eau, du vieux cheval, une suite d'histoires qui sonne sous les pieds comme le caillou. Ce n'est encore qu'étonnant. Mais vers le milieu du livre, alors, et préparé comme vous serez, vous verrez sortir, des buissons dorés et enflammés par le soleil, le centurion de la trentième. Et c'est un centurion comme tant de centurions, avec cette différence qu'il est véritable. Et à partir de là, toute l'histoire de ce Parnesius, et de Maxime, empereur au large dos, et du mur d'Hadrien, toute cette histoire est réelle à faire crier d'admiration. Après ce sommet, nous redescendons d'histoire en histoire, vers le monde de tous les soirs; et cette manière d'achever ainsi le plus beau songe est encore pleine de sens. Car la loi de raison veut qu'on oublie l'homme tel qu'on le voit. Aussi le très prudent Puck, qui fait bien attention de n'être pas pris pour réel, impose l'oubli chaque soir aux deux enfants qui voient ces choses. Le miracle est que cette rêverie toute réelle soit conservée pourtant. Je ne pense pas que l'art du récit puisse aller plus loin.

Cette difficulté, de faire être un centurion avec son casque, et choses de ce genre, vient d'oublier le monde afin de mieux se souvenir. Mais, dirai-je, il n'y a de souvenir que du présent; il n'y a que le monde qui soit réel, et c'est bien assez. Plus d'un poète a su regarder à des moments la souche d'arbre, le promontoire, l'immuable ornière pleine d'eau, et découvrir soudain la forme humaine en ce creux; seulement ce ne sont que des éclairs, car les vaines idées nous tentent toujours. Platon, grand magicien, nous a bien avertis qu'il faut revenir aux ombres de cet univers, ombres auxquelles il ne manque rien, mais auxquelles nous manquons. Toute la vérité de l'histoire est devant nos yeux. Le même soleil porte toujours la même ombre d'Alexandre debout sur Diogène couché.

1er avril 1932.

LA VOLONTÉ ET L'ACTION

NUL ne peut vouloir sans faire. Je n'entends pas par là seulement que l'exécution doit suivre le vouloir, ce qui est déjà une assez bonne maxime de pratique; j'entends que l'exécution doit précéder le vouloir. Comment cela? Rien n'est plus simple ni plus aisé à comprendre si l'on considère l'homme tout entier, l'homme dans la situation de l'homme, tel qu'il est né, tel qu'il a grandi. Que l'homme agisse avant de vouloir, c'est ce qui est évident par l'enfance. L'homme nage dans l'univers dès qu'il y est jeté; et il s'y trouve toujours jeté, et jamais d'aucune manière il ne s'en peut retirer. L'action réelle est donc toujours commencée. Tout le vouloir doit s'appliquer à ce point où l'homme déjà se sauve par les mouvements de l'instinct. L'art de naviguer, qui est un des plus admirables, fournit toujours de bonnes comparaisons pour l'art de vivre. On sait que le gouvernail ne peut agir si le bateau ne reçoit pas une impulsion, soit du vent, soit des rames; et disons même que, tant que la coque n'a pas pris une certaine vitesse par rapport à l'eau, le gouvernail est une chose morte.

Appliquons, car les meilleures idées se perdent dans le projet. On ne peut gouverner un projet. On croit le faire; on retouche ce qui n'a pas encore navigué; on veut finir avant d'avoir commencé. L'esprit administratif, tant de fois moqué, est l'esprit très prudent qui ne lance jamais la barque; seulement c'est une très bonne barque. Et les politiques passent souvent leur temps à concevoir une constitution qui serait sans défauts. C'est gouverner des pensées. C'est faire un plan de paix perpétuelle. Quand je veux penser au grand ouvrier de la paix, quand je cherche à m'expliquer cette impulsion efficace qu'il exerçait par sa présence, je dois conclure qu'il était navigateur en ces choses, c'est-à-dire qu'il n'exerçait jamais sa volonté que contre l'obstacle présent, toujours imprévisible, au lieu de se fatiguer contre des obstacles seulement possibles. Il négociait, à ce que je crois, avant de savoir où il allait; et c'est seulement quand il sentait qu'il allait quelque part, où il ne voulait pas aller, qu'il trouvait dans cette résistance en mouve-

ment l'occasion de vouloir selon l'idée. Comme celui qui fait un radeau; il a une idée d'après le bout de bois et d'après le bout de corde.

L'intelligence condamne et condamnera cette manière d'agir. Mais il faut penser que l'intelligence condamne toute manière d'agir; il faut savoir que l'intelligence est fataliste, et il faut s'armer et s'équiper contre cette pensée mortelle. J'assemble des capitaux; je fais bâtir un grand magasin où je rassemble toutes les perfections connues; mais je dois me dire aussi que, si je n'ai pas tout prévu, cette grande entreprise coulera à fond par ses perfections mêmes. Au lieu que ces marchands qui s'installent dans une échoppe provisoire, qui s'étendent et s'organisent dans le courant humain, qui tendent leurs filets juste au remous, à la manière des pêcheurs, ces marchands-là ne peuvent pas se ruiner tout à fait; ils se ruinent ici et s'enrichissent à un mètre de là. C'est ainsi que les grandes maisons se sont faites. J'entends bien que l'on se moque, et que l'on dit le contraire, et qu'on rit de l'entrepreneur qui fait marcher les brouettes, les seaux, les treuils, alors qu'il existe de puissantes pelles mécaniques qui enlèvent d'une bouchée le contenu de dix brouettes. Or ces comptes ne sont pas faits; ce qu'on en devine épouvante, et conseille déjà quelque retour à la sauvage méthode. Ce que je veux remarquer maintenant, c'est que ceux qui conçoivent avant d'exécuter portent en eux l'esprit fataliste, l'esprit du joueur, toujours partagé entre le grand succès et le grand échec. La guerre a fourni là-dessus plus d'un exemple. C'est que, dans l'état présent des mœurs, la guerre est un projet avant d'être une action.

La perfection de l'action se trouve dans le sauvetage. Pourquoi ? Parce que tout le projet est alors fourni par l'événement. Où sauver ? Qui sauver ? Les réponses sont dans l'expérience; et le premier effort pour se rapprocher du centre de l'action oriente déjà la volonté. En fait il n'y a point d'action plus rapide, plus engagée, plus lancée toute avec plus de foi, que le sauvetage. L'esprit établit alors le projet en même temps qu'il le réalise. C'est alors que l'on comprend que l'esprit est dans le monde.

Où donc l'école de l'homme ? Vous la trouverez dans l'*Émile*. Rousseau supposait que son Émile était pris en mer et vendu comme esclave; c'est d'après cela qu'il le

jugeait. « Tiendra-t-il ? Se rendra-t-il précieux à son maître ? Sera-t-il celui que l'on affranchit ? Sera-t-il celui qui s'évade ? Sera-t-il un homme ? » Grande idée; neuve encore aujourd'hui; neuve toujours. L'homme libre n'est pas le participant d'une vaste entreprise pour la liberté; c'est un homme qui sait vouloir, agir, oser, aux frontières même de son corps. Et une somme d'hommes libres sera toujours une nation libre. Mais que l'esprit soit manuel, voilà toute l'affaire.

17 avril 1932.

LUTTE DES CLASSES

On me demande si je suis avec le prolétariat. Réponse : je ne suis avec personne. Autrefois on me demandait, aux Universités populaires : « Vous n'aimez donc pas le peuple ? » Réponse : « Non, je n'aime pas le peuple. » J'ai été amené, par des passions de résistance qui ne sont pas petites, à tout revoir, dans la philosophie, la politique et l'économique, par mes ressources, et sans m'occuper de l'approbation. Entreprise évidemment au-dessus de mes forces. Mais je me suis trouvé maître à penser comme d'autres maîtres à danser; je ne veux pas tromper ni me tromper. De quel côté courraient mes passions, si l'on se mettait à courir, ceux qui ne l'ont pas deviné ne sont pas dignes de le savoir. Mais je veux traiter présentement de la lutte de classes, en rapport avec la dialectique Hégélienne.

Celui qui veut remonter à la source, je le renvoie à la *Phénoménologie,* où Hegel analyse et développe l'opposition entre Maître et Serviteur. Le combat, qui est un moment de l'orgueilleuse pensée, fait un vaincu, donc un esclave; et l'opposition entre le maître et l'esclave se développe de façon que le maître perd toute pensée réelle, et que l'esclave, au contraire, forme toute pensée réelle. Pourquoi ? Parce que toute pensée réelle se forme dans l'action contre la chose, action qui est travail; au lieu que l'action contre l'homme, qui est le travail du maître, est nécessairement mythologique. Mon commentaire est ici tout à fait libre; je ne crois pas déformer la pensée de Hegel, mais j'essaie de la développer. Je veux

dire qu'une pensée réelle n'est jamais la suite d'une pensée, mais toujours l'effet d'une nature vivante qui se développe contre l'obstacle propre, et qui gagne sa vie, comme on dit énergiquement. Ne tombons pas ici dans la rêverie. Un policier ne gagne pas sa vie, un militaire ne gagne pas sa vie, un professeur ne gagne pas sa vie; ces espèces sont nourries, vêtues, abritées, chauffées par d'autres hommes. Observez cet étrange travail, qui consiste à épier, à forcer, à persuader l'homme; vous comprendrez que ce travail ne nourrit pas. Mais je dis plus, je dis que ce travail n'instruit pas. Pourquoi ? Parce que l'objet antagoniste est ici le semblable, qui répond par des pensées. Et le monde humain, qui répond par des pensées, est l'antique trompeur et le père de toutes les religions. Par exemple l'enfant est magicien et mythologue tant qu'il obtient sa nourriture par des cris. Un professeur aussi obtient sa nourriture par des cris. Suivez l'idée avec patience; elle mène loin.

Un exemple bien Hégélien; les procès tueraient le droit, par les apparences du droit, et par des victoires sur l'homme, toujours par des cris. Ce qui fait vivre le droit c'est le conflit de l'homme et de la terre, c'est telle servitude, concernant la source, le chemin, le mur, telle nécessité, concernant l'équipe, l'outil, la machine, tel marché, de bœufs, de moutons, de blé; car ici il faut résoudre, et la nature n'attend pas; c'est par cette irrésistible pression que la jurisprudence a fait peu à peu le droit, et continuellement le transforme. Par exemple la loi sur les accidents du travail a suivi les changements du machinisme; l'accident n'est pas le même, aux yeux du juge, si un homme remue les tonneaux à la main, que s'il les enlève au moyen d'une grue électrique. Cet exemple est parmi les plus faciles; il y en a bien d'autres, tout à fait neufs, et qui attendent l'analyse. Ce que je veux seulement faire apercevoir, c'est que c'est le travail réel, travail contre la chose, qui fait la loi et qui change la loi; autrement dit que l'idée politique naît du travail, et non point de la pensée abstraite d'un réformateur. On devine ici les chemins de l'analyse politique, et que Marx, en montrant l'exemple, n'a pas épuisé la question. Où est donc à mes yeux la lutte de classes, sinon dans ce mouvement de pensée qui remonte du travail, et qui change continuellement les mœurs et les religions ? Mais

cela ne signifie pas qu'un ouvrier pense juste en toutes choses; cela signifie qu'il pense juste autant qu'il pense les conditions de son travail; et cette remarque peut servir à distinguer le syndicalisme, chose neuve et créatrice, de tous les genres de socialisme et de communisme, qui sont, je le crains, des pensées bourgeoises, ou, si l'on veut, logiques, c'est-à-dire des pensées nées de pensées. Maintenant vous me demandez si je suis avec le prolétariat. Qu'est-ce que cela veut dire ? Essayons de sortir de l'enfance.

Avril 1932.

LE PAIN SEC

Sur les raisons d'être vertueux, les hommes disputent; mais sur la vertu elle-même, non. Je me représente un congrès des mangeurs de pain sec, au temps de Théodose ou en n'importe quel temps. Je vois arriver l'Épicurien, le Stoïcien et le Chrétien, chacun avec son petit pain et sa cruche d'eau, chacun avec son manteau de berger et son bâton. Ce banquet des trois sages est beau à voir, et donne une forte idée de la raison, tant qu'ils mangent et boivent en silence. Mais dès qu'ils essaient de s'entendre, tout est perdu. « Les nations, dit le Chrétien, étaient aveugles et folles jusqu'au jour où le fils de Dieu s'est fait homme pour nous enseigner le mépris des richesses; et voilà pourquoi je trouve bon ce pain sec, et bonne cette eau claire. — Mais point du tout, dit le Stoïcien, Diogène disait déjà que c'est la peine qui est bonne, et savait bien briser son écuelle après qu'il avait vu un enfant boire dans le creux de sa main. L'homme libre est celui qui a le moins de besoins; l'homme libre est l'égal de Jupiter; voilà pourquoi je vis de pain et d'eau. — Il n'y a point de dieux, dit l'Épicurien, ni aucun genre d'âme immortelle. Tout se fait par la pluie, les courants et les tourbillons d'atomes; ils se heurtent, se frottent et s'accrochent, et voilà une mer, une terre, un arbre, un homme; et tout périt, tout s'en va, tout est promis à la mort éternelle. Les hommes sont fous parce qu'ils prennent sérieusement cette vie de moucherons dansants qui est leur vie; mais moi qui sais,

je m'occupe à fuir les troubles de la pensée et les plaisirs mêlés de douleurs; c'est pourquoi, à l'imitation du grand Épicure, qui est mon dieu, je fais mes festins de ce pain et de cette eau. »

Le banquet fut assourdissant. Il faut croire que les pensées n'enivrent pas moins que le vin. Jamais Chrétiens, Stoïciens, Épicuriens, ne se lassèrent d'écrire des pamphlets à double pointe, où les deux sectes ennemies étaient convaincues d'ignorance, de mensonge, de crédulité et d'orgueil fou. Personne n'eut idée de considérer le petit pain et l'eau claire comme la plus éclatante des preuves. Sur l'expérience humaine, sur le sage, et sur le repas du sage, il n'y eut jamais aucun doute. Et jamais le solitaire n'alla consulter un roi afin d'apprendre de lui le secret du bonheur; mais au contraire tous les rois du monde voulurent consulter le sage, et quelques-uns finirent volontairement par le pain sec et l'eau. Le monastère et le chapelet sont universels comme l'arc et le moulin à vent. Il est admirable à quel point les religions et les prières sont indépendantes de l'idée que l'on se fait de Dieu.

Le parfait sceptique apporte aussi son petit pain et sa cruche d'eau. C'est des fakirs de l'Inde que Pyrrhon, officier d'ordonnance à l'état-major d'Alexandre, apprit qu'il ne faut attacher à nulle chose une importance particulière. Car ce rêve du monde est un rêve de malade, qui s'agite à désirer; il n'est que de se tenir immobile et indifférent pour que le grand sommeil de la mort nous prenne tout vivant; et c'est là le mieux, puisque c'est le vrai. Car il y a un vrai du sceptique, qui est que rien n'est vrai; et il s'y tient dogmatiquement. Il n'y a donc qu'une porte; et qui pense, il y passera. Tous ces buveurs d'eau sont contemplateurs; de ce grand monde et de ce petit homme, ils ont formé l'idée de ce qu'ils sont et de ce qu'ils ne sont pas. Et comme nous ne pensons point sans postulats ou idées auxiliaires, les uns ont posé l'atome, et les autres l'âme, et d'autres seulement l'apparence pure, à partir de quoi ils se sont souciés de rester fidèles à eux-mêmes. D'où ils devaient craindre pardessus tout les causes qui évidemment nous font déraisonner, comme l'ivresse du vin et les folles passions. On a appelé sages ou saints, et modèles en tous les temps, ceux qui se sont dépouillés de tout ce qui n'était point

leur propre pensée. Mais il se peut bien, d'après cette opinion universelle, qu'il y ait dans tout homme une partie de monastère, et comme un solitaire qui méprise beaucoup plus de choses qu'on ne croit. Napoléon lui-même a pu dire, ayant tout perdu : « Vous voyez un homme qui ne regrette rien. » Et peut-être aucun homme ne peut-il s'élever à la puissance que par ce secret jugement, qu'il ne la regrettera pas s'il la perd. Telle est la mesure universelle; telle est la nudité redoutable. En toute puissance vous trouverez cette réserve, un petit pain et une cruche d'eau dans quelque coin.

1er mai 1932.

LA VITESSE NE PAIE PAS

La vitesse n'est pas un produit, mais bien plutôt une dépense; ou, en d'autres termes, la vitesse coûte plus qu'elle ne rapporte. Chacun a remarqué la lenteur des maçons, et aussi de leurs machines; une grosse pierre qui monte fait à peu près un mètre à la minute, comme au temps des Pyramides. La sagesse des entrepreneurs semble avoir compris, au moins par les effets, qu'à vouloir gagner du temps on perd de l'argent. Toutefois, ce principe sonne mal aux oreilles. On comprend que le directeur d'un grand port ait d'autres idées, quand il voit les navires serrés comme des harengs, perdant alors leur temps, et arrêtant le mouvement du commerce. C'est pourquoi il méprise la méthode du maçon, et invente quelque appareil élévatoire qui multiplie la vitesse au lieu de la diviser. C'est ainsi qu'on invente un vigoureux piston qui actionne un moufle monté à l'envers; et au bout d'un fil d'acier on voit voltiger les tonneaux, les ballots, les pierres. Ainsi un navire est déchargé trois fois plus vite que par le système des Pharaons; les quais sont promptement dégagés; les navires gagnent un jour ou deux sur le temps du voyage. Par le même raisonnement, on se moque des voiliers, qui font de grands détours pour chercher les vents et les courants. Non seulement on marche à la vapeur, mais on travaille à haute pression, on chauffe au mazout, on gagne du

temps. Toujours d'après la même idée, on aplanit les voies ferrées, on adoucit les courbes; on gagne encore sur la mise en vitesse en remplaçant l'ancienne locomotive par une énorme machine fixe, qui, par des fils électriques, merveilleuses courroies, tirent cent trains à la fois. Le charbon remonte de la mine à la même allure, par des engins du même genre. Ainsi tout voltige, et le trafic ronfle et tourbillonne. L'avion commence à mépriser toutes ces bêtes rampantes; dix fois plus vite il emporte des robes, des fleurs, et le commerçant lui-même. Temps gagné.

Je dis : argent perdu. Je vois bien les rivalités, et ce que chacun gagne à arriver le premier, s'il le peut, pour négocier, pour offrir avant les autres le produit impatiemment attendu. D'où résultent des profits, c'est évident. Je veux appeler valeurs de guerre ces richesses que l'on conquiert sur le voisin par la vitesse même; et aussi tous les équipements qui permettent de vaincre en gagnant sur le transport un jour ou une heure. Au fond, c'est la guerre proprement dite qui mène le jeu. L'avion ne paierait pas si la guerre n'avait pas besoin d'avions. Mais toute méthode qui cherche à vaincre par la vitesse est réellement une méthode de guerre. Le vainqueur ne compte pas les dégâts; il espère bien s'enrichir sur des ruines. On commence à connaître la grande déception, celle qui est militaire. On pense moins à cette déception diffuse, qui vient de chercher la vitesse en presque tous les travaux; toutefois, on commence à la sentir. Le crédit, l'escompte, la monnaie sont des signes terrifiants, et, à ce que je crois, indéchiffrables.

La vitesse n'est pas indéchiffrable. Quand vous déchargez des navires trois fois plus vite, vous avez trois fois plus de produits dans le même temps; mais vous dépensez pour le moins neuf fois plus de travail; et encore ce rapport, d'après lequel le travail dépensé s'accroît comme le carré de la vitesse, est théorique, c'est-à-dire bien au-dessous de ce qu'on doit attendre d'après la violence des chocs, des frottements, du freinage, qui usent et disloquent nos mécaniques. Raisonnons sur des vues théoriques que personne ne peut contester; et, réduisant tout en journées de travail, disons que triple vitesse suppose neuf journées de travail pour une. Et heureusement nous exploitons, par nos machines, des choses

comme charbon et pétrole qui ajoutent leur énergie accumulée au travail humain. Si nos machines couraient seulement à force de bras, il y a longtemps que nous serions ruinés. Mais toujours doit-on dire que cette énergie naturelle qui nous est donnée dans le charbon et le pétrole, nous la gaspillons à chercher la vitesse et encore la vitesse. Et comme il n'est point de vent, ni de torrent, ni de houille, qui travaille pour nous sans construction, extraction, surveillance, nous arriverons inévitablement à un moment où la vitesse ne paiera plus, en résultats, le travail humain qu'elle suppose. A ce moment-là, toute l'humanité se ruinera en travaillant, comme font déjà les avions, les paquebots et les trains rapides. Alors on verra s'écrouler les entreprises les plus admirables, et le très sage paysan, l'homme du treuil à main, et le tranquille maçon en recevront les débris sur la tête. N'est-ce pas commencé ?

14 mai 1932.

IDÉES D'AVARE

La justice est une idée d'avare. De même que l'ajusteur adapte le tourillon à l'axe, justement comme il faut, ne laissant ni trop d'espace, ni trop peu, de même l'avare est un ajusteur de travaux, de salaires, et de prix; toujours au plus près; assez est assez. S'il est marchand de transports, il vous fera rouler de vieux wagons sur de vieux rails, aussi longtemps qu'il pourra; et, s'il met à neuf, vous reconnaîtrez les vieilles portières, la même dimension des fenêtres, les mêmes vis dans les mêmes trous; car pourquoi changer ce qui peut encore servir ? Et si la concurrence obtient quelque chose de lui, ce sera une récupération encore plus attentive des vieilles ferrailles, permettant d'abaisser un peu les prix. Ce qu'il souhaite, c'est de n'avoir à transporter que des avares comme lui, ajusteurs comme lui, qui nommeront juste prix les plus bas prix. Ces hommes serrés et ennemis du trop ne nous feront jamais une crise des chemins de fer. Et au contraire l'ennemi de l'avare c'est le prodigue, celui qui paie sans compter, à la condition que tout soit neuf, brillant, rapide. Que faire contre ces hommes frivoles ? Il faut

que l'avare devienne prodigue comme eux, prodigue de glaces, de tapis, de vernis, prodigue de fer neuf et de charbon; il y gagne; mais il gémit de cette manière de gagner, qui ne frotte pas juste sur l'axe. Il écoute la grande machine des travaux, des salaires, des transports, des prix; il y sent un dérèglement. Si la dépense, se dit-il, n'est pas au plus juste, au plus strict, alors c'est folie, car où sera la limite ?

Le commun langage est plein de très sages leçons, comme les divers sens du mot juste nous le font entendre. De même ce n'est pas par hasard que le mot économie, qui signifie administration des biens, incline toujours à conseiller une limitation de dépenses. Au fond, dépense c'est dépense de force musculaire, c'est travail; et la sagesse veut qu'on règle le travail sur le résultat; on ne soulève pas un marteau de forge pour casser une noix. Seulement il y a un excédent; il y a l'emphase, la déclamation, les jurons, les gestes inutiles; il y a le jeu de ballon. Un homme fort se dépense, et y trouve du plaisir. Le prodigue dépense la force des autres. Or l'avare, homme désagréable, mais précieux, est ainsi bâti que la dépense de soi lui est pénible; il n'élève même pas la voix; il règle son souffle; il est vieillard avant le temps. C'est de cette pauvreté de nature qu'il tire une sagesse utile à lui et aux autres. La crainte de manquer lui est d'abord sensible dans sa peau. C'est là-dessus qu'il réfléchit.

Il aime l'or, qui est provision. On ne connaît bien que ce qu'on aime. Il interroge ce métal, et le transperce par une réflexion obstinée. L'or n'est ni nourriture, ni vêtement, ni maison. L'or est un signe, qui représente un certain droit sur le travail d'autrui. Si les travaux s'arrêtaient ? L'avare écoute les pas des travailleurs et le bruit des métiers. Il est attentif à l'échange des travaux tout autour de la terre. Tout travail vain est un vol qu'on lui fait; toute dépense vaine dissipe un peu de la valeur de cet or. D'où il vient à aimer l'ordre, non seulement chez lui, mais partout. C'est un trait remarquable de l'avare qu'il n'aime pas le prodigue, même quand il gagne sur le prodigue. Et il estime au contraire celui qui joue serré. Tel est l'esprit des marchés, et cet esprit a quelque chose de sacré, à juste titre. Tel dépense cent francs pour son hôte, à qui il vient de disputer vingt francs sur le blé ou la laine. C'est que l'idée-mère de toutes les

affaires est que les affaires ne sont pas un jeu, et que la faute des fautes est de payer un centime de plus qu'il n'est nécessaire. C'est ainsi que les avares ont toujours sauvé et sauveront toujours la commune économie, toujours corrompue au contraire par les esprits vains, qui ne pensent pas le travail sous le signe. En nommant bourgeois ces esprits vains, on ne parlerait pas mal. Non plus en nommant prolétaire l'esprit qui pense travail sous richesse. Mais il n'est pas évident que tout travailleur aura l'esprit prolétaire, ni que tout chef d'entreprise aura l'esprit bourgeois. Le socialisme est peut-être le rêve d'un avare qui est parvenu enfin à savoir ce qu'il aime.

1er juin 1932.

LA VANITÉ

Supposons que j'aie le pouvoir de changer comme il me plaira les actions, les sentiments et les opinions d'un homme. Qu'on imagine par exemple un appareil à radiations qui enregistre ensemble le secret de mes pensées et le secret des pensées de mon ennemi, marquant les discordances par des courbes; et que je puisse, par réglage, comme on accorde un violon d'après un piano, réduire les pensées de mon ennemi à faire harmonie avec les miennes. Me voilà certes pourvu d'un grand pouvoir de séduire. Je serai aimé et admiré au commandement; et même je serai sincèrement aimé et admiré. Jamais tyran a-t-il rêvé plus ? Et pourtant ce grand pouvoir sera tout de vanité. Je pourrai croire que mes partisans m'acclament spontanément; je pourrai le croire, à condition que j'oublie l'appareil que j'ai dans ma poche. Et n'importe qui pourrait bien l'oublier un moment, tant la louange est douce. Au fond, et quand je penserai à mes tout puissants moyens, je devrai reconnaître que je m'admire simplement moi-même, et que je m'acclame par des semblants d'hommes, pures machines en réalité.

L'ambitieux n'a pas entre les mains une telle petite boîte à persuader. Le plaisant est qu'il souhaite quelquefois d'en avoir une. Un acteur paie très bien la claque,

et se réjouit d'être salué dès son entrée. L'homme politique a souvent des journalistes payés, et se plaît peut-être à les lire. Et il ne faut pas croire que l'approbation d'un petit lieutenant déplaise toujours au général. Mais c'est qu'il reste un soupçon d'indépendance, qui est comme le sel des éloges payés. J'écris un roman, et je lis une critique qui m'a coûté assez cher à obtenir, soit par l'argent, soit par l'intrigue; et, si le marchand de louanges sait son métier, je me dis en le lisant : « Il est fort heureux que j'aie obtenu un moment d'attention de cet homme ingénieux. Car on voit bien qu'il n'a pu résister, et que ses cordes mentales étaient d'avance ajustées aux miennes. Cela se voit; le ton de la sincérité ne s'imite point. » Qu'est-ce que je cherche donc, sinon l'incorruptible juge, celui qui décide librement, celui que je ne puis forcer? L'art des flatteurs est de se faire désirer, à la manière des coquettes, par des mouvements de liberté et de fuite. Telle est la part de l'insolence dans le flatteur, et qui va loin. C'est faire entendre ceci : « Je me moque de vous plaire, et je ne vous loue que si vous le méritez. » Matière de comédie.

La vanité est un sentiment très sérieux; car, comme il est de petite santé, on le soigne. Mais il faut dire aussi que les signes sont bien puissants. Les huées vous rendront malade, même si on vous prend pour un autre. Et je comprends que celui qui ressemble à un homme connu trouve du plaisir à l'attention admirative qui lui fait cortège un petit moment; car ce sont des signes agréables directement; ce n'est que par réflexion qu'on en rit. Toutefois on n'aimerait pas un phonographe à louanges. C'est le semblable que l'on veut conquérir; exactement c'est la partie libre et cachée du semblable que l'on poursuit. Les jeux de l'amour, qui sont d'abord énigmatiques, s'expliquent par là. Mais les jeux de l'ambition sont plus purs, et, au fond, mieux nettoyés de contrainte; car il n'y a pas ici d'autre plaisir que d'être loué par un homme libre, sur qui l'on n'a aucune prise de force. Ainsi la force est vaine, et ainsi toujours irritée. On veut avoir raison; mais cette forte expression prend souvent un autre sens, qui est tout de violence; par où l'ambitieux montre ce qu'il voudrait, et qu'il est en train de perdre. Au seul mouvement de forcer, l'homme s'enfuit très loin au fond de lui-même, et désormais impéné-

trable. C'est de la même manière que Célimène s'enferme à clef dans son apparence, dès qu'Alceste gronde. Il n'y a qu'un chemin pour être aimé ou admiré, c'est de chercher et d'estimer seulement le libre, c'est d'aimer ce qui résiste et ce qui contrarie, mais non pas par jeu et pour un court moment comme fait le vain. A vrai dire on découvre ici ce qui fut la réelle et sérieuse religion dans tous les temps; car les recherches théologiques finirent par considérer que le libre arbitre est le plus haut attribut de Dieu, et que l'imitation de Dieu consiste à se faire libre, à adorer le libre et à établir sur la terre des demi-dieux. Ce qui mène très loin; car on veut régner alors sur ses égaux; tel est le fond des sociétés, sans exception aucune. Terreur et corruption ne furent jamais que surface. Tant qu'on ne gratte pas jusqu'à découvrir liberté et amitié, on n'écrit que l'apparence de l'histoire.

7 juin 1932.

LA VIE INTÉRIEURE

Si la vie intérieure ne fait que doubler la vie extérieure à la manière d'un miroir, alors la vie intérieure est très mauvaise. Ainsi l'homme qui couve une vengeance, il ne cesse de se raconter l'affront; ou bien il imagine une revanche, il y joue son rôle, il triomphe, il pardonne, tout cela en imagination. Le romanesque est un remède à la rumination triste. Ce que je veux remarquer, c'est que cette vie rêveuse est tout à fait extérieure, car tout y est incident. Par exemple, si je me plais à rêver que je deviens riche, c'est que j'imagine des circonstances non liées au travail. Quant au travail même je ne peux pas du tout l'imaginer; le travail est réel ou n'est rien. C'est pourquoi le rêveur pense selon une nécessité étrangère, comme on le voit dans les contes, qui, par leur essence, éliminent le travail.

Un homme de jugement disait un jour : « L'homme sain est celui qui n'a que des perceptions; le neurasthénique n'a plus de perceptions. » Cette pensée a du prix; mais j'y ajouterais, pour l'éclairer, que les perceptions reviennent toujours à la rêverie, pour celui qui ne fait

rien. C'est le travail qui tient la perception à distance; c'est le travail qui fait que le monde est réel. Maine de Biran a bien saisi cette liaison entre le réel et l'effort; toutefois cet homme profond, par un genre de vie où les pensées sans corps tendaient toujours à dominer, n'a considéré dans l'effort que l'essai de connaître, et n'a point poussé jusqu'au travail, qui s'appuie sur la chose résistante pour la changer. L'effort biranien se meut à la surface du monde; on n'entre dans le monde que par le travail. La promenade est une invention de l'ennui; on promène l'ennui; le monde n'est pas plus réel là-bas qu'ici. Or je crois que le monde comme réel est le remède à tout. Le paysan perçoit son travail d'hier et son travail de demain. C'est l'homme heureux, comme dit le poète; mais il ne sait pas qu'il est heureux.

La vie du travail tombe dans la technique, qui est comme une pensée sans pensée. Il faut pourtant vivre en conscience. Et comment faire? Car rêver n'est pas vivre en conscience; travailler non plus. Par exemple si je rêve la politique, ce n'est que vanité, et passion d'esclave. Si je la fais, comme directeur, ministre ou tyran, je touche au réel par la résistance et par le travail, mais je m'oublie moi-même. Tous les sages ont dit que, dans une vie utile et occupée, il faut encore des moments de fuite en soi-même, ou de retraite, comme on raconte que faisaient les gens d'autrefois, passant une huitaine en jeûne, silence et prière. C'est retrouver son propre être, mais sans vaines rêveries. Prenant la religion comme chose seulement humaine, je crois qu'elle a exactement pour fin de retremper la foi, comme elle dit. Et il n'y a qu'une foi, qui est de se garder libre. Il est bien remarquable que la foi, sérieusement considérée, ne consiste absolument qu'à ne rien croire de ce qui veut créance, comme flatteurs, comme puissance, comme argent, comme savoir. Dieu est la négation de ces valeurs d'apparat. Dieu c'est la vraie puissance; et cette vraie puissance c'est la foi. Si la foi n'était pas libre, si Dieu pouvait la contraindre, la religion serait le pire esclavage. Si Dieu se montrait en roi des rois, il n'aurait certes que des courtisans; la religion se sauve en ajournant cette mortelle cérémonie.

Ici se meut la théologie réelle, en son geste familier qui ne cesse de ressusciter Lazare. C'est par cette suite

d'idées que l'on peut comprendre que la religion se perd par l'évidence. Il est bon, il est très précieux que la religion soit incertaine. Car la perfection est douée d'une prodigieuse puissance pour attirer notre adhésion; nous passons alors notre temps à nous convertir, bien vainement. Au lieu que le grand pari, si l'on peut dire, nous tient au bord du néant. A nous de frapper sur l'être !

Toutefois, par ce jugement même qui surmonte la partie vaine de la religion, il me semble que l'idée de l'âme ne paraît pas mal, car l'intime liberté est alors au-dessus de toutes les valeurs; mais d'une façon singulière; non pas à la manière d'un être existant, si je puis dire, plutôt à la manière d'une foi qui ne peut reposer que sur elle-même. Ce sentiment sans aucun orgueil, Descartes l'a nommé générosité; on ne peut mieux dire. Descartes est plus près de chacun qu'on ne croit; c'est un homme. Et, selon mon opinion, tout homme a ses moments cartésiens. C'est le moment où, lâchant la partie vaine de lui-même, et toutes les choses qu'il fait semblant de croire précieuses, il se retrouve encore tout. Car, savoir que rien ne peut atteindre la volonté, c'est exactement vouloir; et c'est le moins qu'un homme puisse penser. C'est à partir de là, comme Descartes a vu dans son poêle, que toutes les choses s'ordonnent, et toutes les personnes, et même Dieu. Tel est le sens du doute, qui est père de la certitude, et même, si l'on y fait attention, de la fidélité. Car qu'est-ce qu'une fidélité forcée ? On s'étonnera peut-être de découvrir que ce grand refus est ce qui rend vigueur à l'amour même. Telle est la vie intérieure, qui donne réalité à l'autre.

21 juin 1932.

LA THÉOLOGIE EN PEINTURE

La dispute du Saint-Sacrement est une fresque de Raphaël, que l'on peut voir au Vatican, mais que l'on peut lire partout; car cette autre écriture est maintenant imprimée aussi. Il se peut que la peinture soit le langage propre aux choses de la religion. Toujours est-il que le peintre nous emmène loin, par cette pensée à trois étages. En bas est l'assemblée des docteurs terrestres,

avec l'hostie au milieu, image à mille sens; et les discours vont. Dans la foule de ceux qui parlent ou écrivent ou prient, on voit Dante muet, qui exprime si bien sa propre dispute avec une nature difficile. Et chacun des visages vous dira que ce qu'il peut dire n'est pas encore ce qu'il faudrait dire. A quoi répond le ciel, où la dispute continue; mais cette fois Jésus lui-même préside, à demi nu, parmi toutes ces robes des docteurs célestes, et semblant dire : « Homme, seulement homme. » Au-dessus du ciel il y a encore un ciel où Dieu se montre comme une image du silence. Ainsi rien n'est dit et rien ne sera dit; ce qu'on dit n'est jamais cela qu'il faudrait dire, et ne le sera jamais. Sur tous les discours, Dieu se tait. Peut-on mieux dire que le peintre ?

Dans *l'Otage* de Claudel il y a un audacieux Georges qui conspire avec Dieu, enlevant le Pape, et osant dire : « Il faut que Dieu décide »; mais Dieu ne décide pas, et le Pape lui-même laisse entendre que l'Empereur Napoléon est aussi un de ses enfants; car chacun a toujours voulu un Dieu pour ses projets; mais la charité n'a pas le droit de choisir. C'est pourquoi le prudent Georges avait mis en œuvre premièrement ses moyens terrestres, recevant le doute dans son jeu, comme il apparaît de sa belle prière : « Seigneur Dieu, si du moins vous existez, comme ma sœur Sygne en est sûre... » Ce coup de pinceau me ravit. Il faut toujours que la forme humaine revienne; et si tel est le portrait du croyant, comment peindre mieux l'incrédule ? Or l'autre peintre disait bien plus, en nous signifiant que la dispute est encore au ciel comme ici. Car cette fois ils voient Dieu, mais ce n'est qu'un homme. Et que voulez-vous qu'on voie ? Toute apparition est chose parmi les choses; et il ne s'agit que de la regarder pour apercevoir qu'elle n'est pas Dieu. Aucune chose n'est Dieu; de signe en signe il faut qu'on arrive au silence, qui est la grande règle de sagesse. Pourquoi mettre Dieu dans nos querelles, quand il est reçu que Dieu est pour tous, et que nos querelles sont des fautes contre Dieu ? « Si toutefois vous existez... » Épicure nous a laissé cette maxime, que ce qui est impie ce n'est pas de ne rien dire de Dieu, mais d'en mal parler.

La justice est pourtant quelque chose, commune aussi à tous, comme la mathématique est commune à tous. Mais si la justice existait, nous n'aurions pas à la faire.

Tous ces embarras sont enfermés dans le petit mot : « Je veux. » Si l'homme renonce à vouloir, alors ses pensées mêmes sont par terre; car tout est nécessaire et tout est vrai, même le discours d'un fou; nul ne niera que ce soit l'univers qui parle par ce fou. Il faut donc secouer de soi cet univers qui sait tout et évidemment ne se trompe jamais. Les hommes de foi repoussent cette preuve du fait accompli, disant que ce qui existe ne dit point le dernier mot, et enfin qu'il n'y a pas de dernier mot. L'esprit se refuse aux forces, et même, faute de mieux, il sait en rire, ce qui est dire à la victoire : « Tu n'es pas Dieu. » Cela ramène à penser obstinément des choses qui n'existent point, comme les modèles du géomètre, la justice, et la liberté elle-même.

On dit que Dieu paraîtra, et que ce sera alors la fin du monde. Je le crois bien; car si Dieu paraissait, tout savant et tout-puissant comme on veut dire, si enfin c'était bien sûr, si l'on n'en pouvait pas plus douter que de cette pierre ou de ce torrent, nul n'essaierait seulement de lutter contre cette force si évidemment supérieure, et tous seraient justes comme la pierre tombe; il n'y aurait plus ni injustice, ni justice, ni pensée; penser c'est peser, c'est douter; il n'y aurait plus de doute. Toute vertu périrait dans l'existence assurée. C'est pourquoi il y a faute à trop croire, et la religion consiste à se garder d'un genre de croire, qui nous délierait de vouloir. La stupide croyance fait un prêtre décoré, car toute puissance n'est-elle pas de Dieu ? Mais cela est ridicule au saint, qui toujours méprise ce qui n'est que fait accompli. L'esprit est pauvre, juste et bon, comme il fut toujours, avec la promesse d'une croix de bois.

1er juillet 1932.

LES RÈGLES DE SOCIÉTÉ

Aucune société ne veut que les contrats soient nuls et sans effet selon le bon plaisir d'un des contractants. Si l'on institue le chèque, on ne peut admettre comme chose naturelle et permise le chèque sans provision. On ne peut mettre en loi que le crime ne sera pas puni. On ne peut mettre en loi que le vol soit un moyen de s'en-

richir. Et pourquoi ? C'eſt que le vol suppose le travail; c'eſt que le vol eſt par sa nature une exception. C'eſt que le chèque non payé eſt une exception. C'eſt que le contrat rompu par le bon plaisir eſt une exception. C'eſt que le crime eſt une exception. Tous ces actes, qui profitent d'une convention générale en y manquant une fois, sont l'effet d'une volonté particulière, disons même solitaire et secrète, qui ne peut faire contrat avec tous, ni publier ses intentions. Platon disait déjà que des brigands ne peuvent former une bande véritable, ce qui eſt une sorte de société, qu'à la condition d'être juſtes entre eux. Et il eſt évident que leur règle ne peut être que chacun trahira ses alliés à la première occasion. Par cette seule pensée, si nous la supposons en tous, il n'y a plus de bande, et chacun des brigands agit seul et à ses risques. Donc, au rebours, s'il y a société, et autant qu'il y a société, chacun des participants veut quelque règle égale pour tous, qui eſt une loi, et cette loi eſt voulue par tous. Voulue, cela veut dire qu'ils y manqueront peut-être, mais sans la nier. Ou trouvera ces remarques dans Rousseau. Platon a jeté l'idée au vent, parmi tant d'autres; c'eſt sa manière. Rousseau l'a mise en forme, et le *Contrat social* a remué et remue encore toute la terre. Les inventeurs d'idées sont rares; on peut les compter sur ses doigts.

Cet exemple eſt propre à faire voir la difficulté de penser. Car ces remarques que j'ai rappelées vont de soi; mais pour rassembler et former l'idée qui y eſt cachée, il faut une forte tête et une vie inoccupée. Ceux qui gagnent de l'argent n'ont point le temps de penser; ceux qui débitent des pensées en leçons n'ont point le temps de penser. Et encore Rousseau n'a pu écrire que l'introduction de son œuvre politique. C'eſt là qu'il nous jette au visage que la volonté générale ne se trompe jamais, et que toute loi eſt juſte. Et cela fait crier tous les docteurs. C'eſt qu'ils ne forment pas l'idée, semblables à quelqu'un qui dirait contre le géomètre, qu'il n'y a pas de lignes droites; mais comment savoir qu'il n'y en a pas, sinon par l'idée ? De même comment savoir qu'une loi n'eſt pas juſte, sinon par l'idée ? Mais disons plutôt qu'une loi qui n'eſt pas juſte n'eſt pas une loi, c'eſt-à-dire qu'elle n'eſt pas voulue par tous comme applicable à tous.

On me demande alors de citer une loi qui soit vraiment

une loi. On ne peut citer une idée comme on cite un fait. Je trouve déjà bien beau que Rousseau ait donné la formule d'une loi qui se nie ouvertement elle-même, et qui n'est point loi du tout : « Il y a un contrat entre nous deux; tu es obligé à mon égard à ceci et à cela, mais moi je ne suis pas obligé à ton égard. » Tout contrat entre deux est égal pour les deux; c'est en cela qu'il est contrat. On dit là-dessus qu'il n'y a pas un seul contrat au monde; il se peut; l'égalité de deux choses échangées est difficile à mesurer; toujours est-il que l'arbitre sait très bien ce qu'il s'agit de mesurer et pourquoi; c'est comme s'il avait dans la pensée le modèle de tout contrat, estimant par là en quoi tel contrat est un contrat, en quoi non. C'est ainsi que l'idée d'une société a pu être tirée hors de nos essais informes, et désormais servir de modèle, au grand effroi des puissants. Toute l'idéologie socialiste est sortie de là. Car, supposons un salaire misérable; il est assez connu que l'ouvrier peut bien l'accepter. Mais quand il signerait ce prétendu contrat devant un notaire, ce n'est toujours pas un contrat. Ici entre en scène le Juste, personnage abstrait, sans aucune existence réelle. La force en rit. Et certes la force peut beaucoup; mais elle ne peut pourtant pas faire que ce qui est injuste soit juste. Et ce qui prouve bien que ce point est sensible et même douloureux en tout homme, c'est que les sophistes de force ne cessent de vouloir prouver que la force est juste et mérite respect. Un juge de force aurait pendu Rousseau, si ce juge avait su son métier. Mais on n'a point le choix de savoir une chose et non une autre; et plaider pour la force c'est toujours plaider contre la force.

16 juillet 1932.

PORTRAITS D'EMPIRE

J'ai lu dans Saint-Simon que quelque haut seigneur, envoyé pour rétablir l'ordre aux Halles, où le peuple criait la faim, dut traverser d'abord dans son carrosse une foule dangereuse qui le couvrit des plus sales injures. Le maître d'ordre ne sourcilla seulement pas; il fit le sourd; et c'est sans doute par ce courage, qui n'est pas

petit, qu'il sauva sa vie et même son pouvoir. Car on poursuit ce qui fuit, on frappe ce qui menace; et on n'attaque pas aisément un homme sans geste et un flanc nu. Mais encore on garde le souvenir d'une puissance plus qu'humaine; cette idole reste miraculeuse.

Je suppose qu'Alexandre et César passèrent de ces moments-là. Le pouvoir y apprend un genre de sévérité, qui choisit ses moyens et son heure. N'est-il pas militaire de frapper quand on veut, non quand l'autre veut? L'histoire efface ces choses. L'histoire est misérablement croyable, et par là sans enseignement aucun. On ne sait le vrai, qui est violent, que par quelques éclairs d'hommes sans respect. Retz raconte vainement l'aventure de Turenne, qui amenait sa redoutable armée aux ligueurs, et qui vit ses compagnons d'armes le laisser seul, parce que Mazarin fit distribuer quelques sacs d'or. J'imagine que Turenne laissa dormir alors son pouvoir de chef; ce n'était pas le moment de l'essayer.

Le *Puck* de Kipling fait revivre l'empereur Maxime, et montre un autre aspect qui épouvante les médiocres, et peut-être aussi les forts; mais les forts n'en disent rien. L'empereur parle familièrement à deux jeunes officiers parfaitement braves, et étroitement amis. Il sait bien dire à l'un d'eux que certains propos satiriques sont venus jusqu'à l'oreille très sensible du pouvoir; et que de tels propos ont coûté cher à quelques-uns. « Mais, dit le chef, vous n'avez aucun péril à redouter de moi. » « Pas le moindre », dit l'autre ami, qui balance négligemment son javelot de chasse. L'empereur Maxime ne laisse rien paraître; dans la suite il se fia entièrement à eux; et, eux, ils finirent par l'aimer. Ce tracé d'impérialisme me plaît; j'y trouve mes devoirs et la limite de mes devoirs; enfin des valeurs vraies.

Je tiens d'un bon témoin un autre récit, plus proche de nous. Imaginez le fameux Mangin, sur un petit tertre, au bord d'une route, regardant défiler ses divisions qui reviennent du feu. Il ressemble à sa statue; rien ne bouge sur ce visage; les bras sont croisés. Cette image est entrée dans la légende. Mais il faut savoir aussi que ce long défilé de soldats armés était un défilé d'injures et de menaces. Tout ce qu'on a pu dire était alors crié. « C'est une erreur, me dit le témoin, de croire qu'un général n'a pas occasion de montrer du courage, et ne risque, comme

on a dit, que la vie des autres. » On saisira cette nuance de l'estime, et un peu les ressorts réels de la tragédie.

A quoi pensait l'Homme ? A quoi pensait Fonck tombant de trois mille mètres, quand il cherchait et trouvait enfin l'objet qui avait coincé son gouvernail ? Les soins du métier effacent la crainte. Sans doute le conducteur d'hommes évaluait, d'après ces signes terribles, le redressement qu'il devait opérer, par des moyens à lui connus. Sans doute il repassait en son esprit toute la chaîne des pouvoirs, depuis l'officier d'ordonnance jusqu'au sergent, ce qu'il faudrait à chacun dire ou faire dire; le mélange d'espoir et de crainte qui pourrait jouer sur ces degrés de l'ambition, la puissance des exercices, des repos, des sanctions et des pardons, les effets même de son propre renom, qui, d'après ce qu'il voyait et entendait, ne pouvaient pas être médiocres. C'est ainsi qu'il reprenait le commandement dans un moment où d'autres l'auraient cru perdu; il se rassemblait dans sa force pendant que ses terribles enfants se fatiguaient à l'insulter; on comprend qu'il n'entendait même pas l'insulte. Et faisons bien attention à ceci, qu'un danger si clair le lavait du terrible métier qui était son métier. Il faut savoir ce qu'on veut. La poudre non plus n'est pas douce; et que peut-on faire d'alliés qui ne seraient pas redoutables ? Le Julien de Stendhal, en suivant les cercles d'un épervier, admirait cette force et cet isolement. L'empire est à ce prix.

1er août 1932.

DIEU INCERTAIN

La morale extérieure ne cesse pas de s'écrouler. J'en vois une raison qui parle à tous, c'est que la crainte n'est ni belle ni bonne. Même Dieu, s'il menace, ne peut faire qu'un poltron. Il faudrait tirer au clair cette théologie de police, qui ne peut faire qu'une vertu de prisonniers. Mettons l'honnête homme et le bandit en présence de Dieu, comme on suppose que le vrai croyant est en présence de Dieu. L'un et l'autre céderont à une puissance évidemment invincible. Il n'y a point en cela plus de vertu que si un voleur renonce à voler parce qu'il est vu, ou parce que la maison est bien fermée. Comment

pourrais-je voler ou tromper si Dieu me voit et me sait ? Cette transparence, et un ordre bien clair, font une mécanique sans faute. Un caissier en qui son patron lirait tous projets et toutes pensées ne peut être ni déshonnête ni honnête; mais je le comparerais plutôt à ces machines à compter qu'on voit chez l'épicier.

On peut essayer de former l'idée d'une police par radiations, qui serait avertie de tout crime et de toute pensée de crime avant le moindre signe extérieur et le moindre commencement d'exécution. Et, sans parler alors d'une répression, tellement facile et même infaillible, supposons plutôt que Police-Secours envoie aussitôt par radiations, et vers la cervelle en rébellion, un flux de repentir et d'honnêtes résolutions. Voilà un admirable État, qui se passerait de louer comme de blâmer. Il n'y aurait plus d'hommes. L'homme est variable, secret, incertain pour l'homme. La conscience qu'il a de lui-même, de ses désirs, de ses projets, m'est inconnue autant qu'il voudra. Je n'attends rien de bon que de son bon vouloir; et la seule partie de lui-même que je ne puis ni connaître ni forcer est celle qui a valeur à mes yeux. Tel est le principe de la morale. Et jamais je ne saurai bon ni mauvais gré à quelqu'un qui n'a pas pu faire autrement. Cette autre police refuse de forcer; elle ne veut ni d'amitié forcée, ni d'amour forcé, ni de justice forcée. Les hommes jouent tous ce beau jeu, de persuader et de se fier. Et en revanche le pur tyran est fou et furieux, car il veut exactement savoir ce que nul ne peut savoir, et forcer ce que nul ne peut forcer.

L'esprit tyran essaie de se cacher à lui-même ces choses; mais l'esprit libre les a depuis longtemps éclairées, allant jusqu'à dire qu'un homme qui n'est point juste pour le principe, c'est-à-dire par une libre et secrète réflexion sur lui-même, n'est point juste du tout. Et c'est ce que tout homme sait très bien; car la résolution de ne pas voler par la certitude d'être pris si on vole, n'a jamais passé pour une pensée de vertu. Mais, au contraire, devant l'occasion de voler sans aucun risque, ou bien en tuant le fameux mandarin, c'est là que l'honnête homme se reconnaît; et il est seul à se reconnaître, car il est seul à connaître ses mouvements secrets. Et voilà pourquoi l'histoire de Gygès, dans Platon, ne jette que des lueurs et finalement nous abandonne, sur cette remarque que

Platon nous suggère, c'est que l'homme moral est invisible à l'homme, qu'ainsi nous avons tous l'anneau magique. Ce récit fameux nous renferme donc en notre conscience et en quelque sorte sous le regard de Dieu. Toutefois, si ce regard était positif, je n'aurais pas à délibérer, ou plutôt ma délibération serait toujours à côté, puisque le juge saurait tout. Il faut donc, pour que la vertu éclate dans sa pureté, que la connaissance de Dieu soit incertaine à côté de la connaissance des actions. La célèbre tempête sous un crâne nous montre Jean Valjean délibérant et plus d'une fois, toujours dans sa conscience et, par une invention dramatique admirable, condamné à être méprisé justement quand il mériterait l'admiration. Ainsi la conscience est seule juge, la morale n'est pas pour le voisin, tu ne jugeras personne que toi, tu ne te régleras pas sur ce qu'on fait, tu ne voleras pas un voleur, et ainsi de suite. Les conséquences s'enchaînent depuis que le monde est monde, et il n'y a jamais eu de doute sur ce que c'est intérieurement qu'un saint ou un sage; non pas l'homme prudent, et qui a l'air d'être, mais l'homme qui est tel devant lui-même.

C'est pourquoi il faut que Dieu soit incertain; il faut que son silence soit incompréhensible et ses projets impénétrables. Il faut qu'on doute des miracles, et qu'exactement le miracle soit comme la récompense du croyant, toujours ajournée. Car, comme dit l'autre, il faudrait être fou pour risquer sa propre éternité contre un maigre profit; mais on n'en sait rien; il faut même, théologiquement parlant, qu'on ne cesse jamais d'en douter. Il faut que la religion soit comme si elle n'était pas, et Dieu comme s'il n'était pas. Ne disent-ils pas qu'il faut mériter de croire, c'est-à-dire gagner la récompense sans savoir d'abord qu'il y a récompense ? Bref, il faut du courage pour aimer ce Dieu qui ne se montre jamais; ce que la mythologie exprime naïvement par les deux puissances balancées du bien et du mal. Et ces difficultés mettent au désespoir les préfets de religion, qui prétendent savoir ce qui en est et enseigner ce qui en est. Mais au contraire ces subtilités mythologiques expriment très bien la pensée de l'homme et les replis de la morale. Le saint est l'homme qui se passe de Dieu.

3 août 1932.

L'INSPIRATION

« Ne sois point droit, mais redressé. » Qu'est-ce qu'un juste qui n'a envie de rien ? Qu'est-ce qu'un héros qui n'a pas peur ? Mais sans doute l'humeur ne manque à personne; et, s'il y a quelque vertu au monde, elle sera toujours menacée. Je ne sais si la géométrie est toujours menacée. Il y a une facilité effrayante dans le polytechnicien éminent; on dirait qu'il n'est que cerveau et combinaison, sans aucune crasse d'âme; et cela étant impossible par le cœur, le poumon et le foie, il faudrait croire que de telles intelligences sont coupées de la bêtise, ou disons de la bête, pour rendre tout son sens à un beau mot. L'homme pense alors comme il veut, et la bête croit comme elle peut. Une telle géométrie ne sauve rien. Si tout le croire était en jeu dans le plus simple des théorèmes, la géométrie serait belle. Le génie n'est pas tant remarquable par les résultats; les résultats finiront par être évidents, et ce qui est une fois trouvé, on finit par le prouver. Il n'y a plus d'obscurité dans la conservation de l'énergie; et, chose étrange, ces pures clartés sont vacillantes; mais Julius Robert Mayer, qui a trouvé le principe, était un médecin qui y a péniblement barboté. Ce qu'on sait des raisonnements d'Archimède et de Galilée a l'épaisseur de l'homme. Balzac et Stendhal ont trouvé des choses qui semblent trop simples à l'intelligent lecteur; mais heureusement elles n'étaient pas simples pour eux; c'est qu'ils pensaient à partir de la bêtise naturelle; ils démêlaient leur propre vie. J'ai idée qu'ils recommencent toujours, et d'abord ne comprennent rien à rien. J'y trouve aussi plus de pensées que dans les penseurs. Ils remuent un fond de vase. Aussi l'intelligent qui les lit se sent troublé et presque sauvé un petit moment. Ce mouvement imité est sans doute le beau.

Il y a des poètes combinateurs, qui sont méprisés. Mais le vrai poète commence par remuer tout le corps. C'est d'abord danser, d'abord chanter, d'abord rimer, comme un sauvage, sans chercher raison. S'il trouve raison par ces moyens, ce sera tout l'homme d'un seul morceau, et toute la bêtise sauvée. Ces miracles physiologiques sont ce qui intéresse l'homme. A un beau vers

il tourne la tête, et il oublie de gagner. C'est son salut qui est en question. Les praticiens disent qu'il faut sauver son âme; ils ne disent point qu'il faut sauver son esprit. C'est que l'esprit se sauve toujours et ne sauve rien. Et au contraire Polichinelle, en *Liluli,* dit fort bien que l'âme est une bête comme une autre. Avoir de l'âme c'est penser sérieusement et bêtement. On n'avance guère, mais on avance tout.

Il y a des musiciens combinateurs. Ils sont même très rusés. J'ai ouï dire que l'un d'eux, en sa recherche, savait très bien taper du plat de la main sur son Pleyel; c'est qu'il cherchait le trouble. Or un Pleyel est une combinaison, mais heureusement faite de bois et de fer, choses assez sauvages; d'où un retentissement des passions, mais extérieures; et quand on dit qu'un tel instrument parle, on entend bien qu'il ne chante pas seulement, et que l'industrie y a laissé un peu de nature. C'est de la même manière que l'orchestre est quelque chose, et surtout par les souffleurs, de cor, de clarinette, de hautbois, de basson, qui résistent si bien à la musique. Mais Beethoven, par un malheur qui fut bonheur, arriva à n'écouter plus que lui-même, je veux dire sa propre et fausse malice, entendez impatience, entendez violence. Certes la musique est continuellement en péril dans l'orchestre; mais elle est encore bien plus en péril dans un homme.

Je reviens à mon propre métier. On n'a pas ici la ressource du musicien et du poète, qui est de faire résonner d'abord le tumulte humain, cœur, ventre, muscle, par la frappe directe. Toutefois il n'est pas besoin de frapper à main plate sur cet autre Pleyel; ce n'est encore qu'une méthode de combinateur. Et le diable n'est jamais si loin. Peut-être est-il bon de savoir que l'impartial n'a pas d'idées; et puisqu'il faut redescendre au point où l'on déraisonne, je dirais que l'on peut se fier à la passion politique, car elle mène à tout. Mais il faut d'abord l'avoir, et diabolique, comme elle est; car je vois qu'elle compose dans l'ambitieux; aussi pense-t-il par arrangements, ce qui ne fait point style. Mon témoin est Stendhal.

1er septembre 1932.

L'AMOUR GÉNÉREUX

Nous ne pouvons rien faire sans charité. Qu'est-ce que charité ? C'est l'amour, mais non pas de ce qui est aimable; car c'est trop facile; et chacun aurait donc la charité s'il admirait le héros, le grand homme, le savant, le saint, et toutes les œuvres bonnes et belles. Et c'est une vie de choix que celle qui s'intéresse à ces choses. C'est une vie à proprement parler magnanime, celle qui retient le grand, le beau, le rare, l'éclatant, et qui n'aperçoit même pas le reste, tout petit et méprisable en comparaison. Un ancien, maître d'astronomie, de poésie, de politique, ou seulement disciple et amateur, voulait ignorer qu'il y eût des esclaves. Et c'était vite dit que ces créatures étaient nées pour cela; et qu'affranchies, elles ne seraient pas plus libres, et se vendraient de nouveau au plus offrant; en sorte que cette foule n'importait guère; et que, comme je l'ai entendu dire à Quinton, c'était bien de l'honneur pour des esclaves imbéciles d'avoir bâti des pyramides. Et je tiens que Quinton, d'ailleurs génial en ses recherches propres, honorait naturellement tout ce qui orne et relève l'homme. C'est à peu près la position du maître de Belles-Lettres, qui s'intéresse à deux ou trois disciples bien doués, et méprise le troupeau. Cette manière de vivre, de penser, d'agir, est acclamée par le troupeau. Cela est à considérer.

Cela est à considérer; car il est vrai d'une certaine manière qu'admirer c'est égaler. Il y a donc des vies esclaves qui se relèvent par un enthousiasme de servir, un enthousiasme qui ne sait pas. Cette nuance est douce à l'ambitieux. Le poète est admiré souvent par sa nourrice, qui n'a pas lu un seul des vers du poète, ni entendu. Le grand homme passe toujours quelques petits moments à réchauffer cette opinion, comme on caresse un chien. Pourquoi la flatterie aveugle est-elle la plus agréable ? Pourquoi l'ambitieux ne tient-il pas tellement à être jugé ? C'est que, dans cet autre genre d'éloge, il sent l'égal, il sent l'homme libre. On ne régnerait donc que sur des sots. Dans ce parti lestement pris il y a une sorte de grandeur quelquefois, mais sans aucune trace de charité. Et, au contraire, il y a un peu de charité, et

même beaucoup, dans la foule qui acclame sans savoir. La nourrice d'Alexandre a tout l'avantage du généreux sur le magnanime. Napoléon était grand de tous ces hommes qui mouraient pour sa gloire. Mais où était la grandeur ? Celle de Napoléon était gâtée par la ruse et même par la tromperie; car il s'arrangeait d'être acclamé en son apparence, toujours un peu comédien en cela; au lieu que l'acclamation de ceux qui souffraient et mouraient était toute généreuse.

Quand l'amour ouvre ce grand crédit, cet inépuisable crédit, alors c'est charité. Et encore plus si l'on n'attend même pas quelque signe du grand et du beau. Jean Valjean, quand il fait irruption dans la vie de l'évêque Bienvenu, est d'abord fermé, froid, insensible, ce qui demande déjà un large crédit. Bientôt il est brutal, menaçant, injuste; alors le crédit s'étend; on n'en voit plus le bout. C'est alors que la charité s'allume de l'un à l'autre. Et c'est sans doute la plus belle histoire du monde. Une histoire avidement lue par tant de peuples est une sorte de réalité et mérite réflexion.

L'évêque Bienvenu aimait Dieu; et la doctrine de religion est celle-ci, que si l'on n'aime Dieu on ne peut aimer l'homme de vraie charité; car il ne faut pas moins que l'ordre de Dieu pour qu'on aime un méchant. Très bien. Très clair. Trop clair. Aimer la perfection, ce n'est qu'un axiome froid. C'est comme aimer ce qui serait parfaitement beau ou parfaitement héroïque. Comment faire autrement ? On ne donne rien de soi; on est tout ravi. C'est ainsi qu'on aime le beau, le vrai. Qui refuserait ? De cette haute position on peut aussi bien haïr le laid et le faux. Le mahométan aime à ce point le Dieu unique et sans défaut qu'il coupe la tête de celui qui offense, fût-ce par un doute, le Dieu unique et sans défaut. Ce trait s'est trouvé dans toutes les religions, à quelque degré. D'où je soupçonne que ce ne sont point les religions qui font les généreux, mais plutôt les généreux qui sauvent les religions, car ils savent, selon une belle leçon qui est déjà dans Homère, chercher Dieu sous les apparences d'un mendiant misérable. Et la charité même exige que Dieu n'y soit pas, sous ce déguisement. Car si l'on sait qu'il y est, les marques de respect vont de soi. C'est encore aimer sur titres. Mais aimer sans titres, chercher la pensée, la justice, la charité elle-même,

avant toute preuve, et contre les preuves, dans un enfant, dans un ignorant, dans un ingrat, en tenant toujours la provision de patience et d'espérance au-dessus des déceptions, quelles qu'elles puissent être, voilà le beau travail qui se fait aux écoles et partout, travail souterrain, travail ignoré, par éclairs; travail de reconnaissance, dans le plein sens du mot. C'est ainsi que l'humanité se sauve d'être seulement animale. Après tant de religions inhumaines, Dieu s'est fait homme.

5 octobre 1932.

LA TECHNIQUE CONTRE L'ESPRIT

La puissance est plus aimée que le savoir; et c'est une étrange loi de nos actions que le succès va toujours au delà de ce que nous comprenons; ainsi il n'y a point d'homme que le succès ne déshonore. La technique, en toute chose, est ce genre de pensée qui se méprise elle-même. Si je m'envole, au diable les théories. Il y a un plaisir à gagner par science, comme aux échecs; il y a un plaisir à gagner par chance, comme à la roulette; et c'est au second que les hommes ont attaché le bonheur. « Il y a du bonheur », cela ne veut pas dire qu'il sache ce qu'il fait, au contraire. Devin est plus honoré que n'est sage; et l'on passe mille erreurs au devin, car c'est la plus haute espèce d'ambitieux. Toutefois, dans les affaires humaines, où il est sensible que l'espoir change l'événement, on méprise celui qui ne réussit pas, comme ingrat. J'ai entendu condamner un homme important par ces simples mots : « Il n'a point de chance »; et j'ai eu souvent cette pensée, qui révèle le partisan. Qui explique pourquoi le moteur ne tourne pas, il intéresse, faute de mieux; mais celui qui fait tourner le moteur est un dieu. Où l'on saisit très bien que chacun attend l'occasion de trahir l'esprit. Mais le technicien parfait a sauté la barrière; il a de l'esprit contre l'esprit. Tel est le renégat absolu; et il y a de cette graine en tout homme. Chaque invention a humilié l'esprit, et consolé. On a fait l'arc, le treuil, et la voile sans savoir assez ce qu'on faisait; de même le moteur à essence et l'avion; de même la grosse Bertha. On a souvent remarqué que nos lointains ancêtres

avaient une technique fort avancée avec des idées d'enfant. Nos descendants diront à peu près la même chose de nous; car il est vrai que nous savons plus que les sauvages; mais, en nous comme en eux, il y a toujours une pointe de puissance qui est en avance sur le savoir; et, en nous comme en eux, toute avance de cette pointe tue une idée. De deux hommes qui méprisent leur propre savoir, celui qui sait le plus est le plus sauvage. L'illustre Poincaré, en ses livres de philosophie, qui sont badinage pour lui, penche à trahir, mais finalement refuse de trahir; non sans regret; c'est si plaisant de trahir !

Mais trahir quoi ? Que sait-on de rien ? Que saura-t-on jamais de rien ? Il faut être enfant pour essayer de dire ce que c'est que l'or en lui-même, et comment il est réellement fait; ce que c'est que l'électricité en elle-même, et de quoi elle est faite. Et, plus simplement, comment concevoir même que l'on connaisse le tout de cet univers, ou le dernier détail de ses parties ? Deux infinis. Une connaissance incomplète n'est pas le vrai; et ce qui y manque est toujours immense. Ainsi l'esprit a fait faillite, et fera toujours faillite. Laissez-nous donc manier les ondes, les richesses, les hommes, sans les connaître. Et perçons au lieu de penser; perçons ce qui résiste; la victoire fait preuve. Je reprends ce lieu commun trop connu seulement pour faire voir qu'il fait la guerre, et non pas par accident.

L'esprit n'est point né de la technique. L'esprit est théologien. Cette grande idée, qui est de Comte, enferme encore un grand avenir. L'homme a cru voir les dieux et les démons; il s'est frotté les yeux; il a soupçonné qu'il rêvait quelquefois; il a aperçu, en quelques-unes de ces visions, une grande part de lui-même, et comme sa propre ombre, qu'il prenait pour une chose du monde. D'où il vient à nettoyer en quelque sorte ses lunettes, et à démêler de ce qu'il croyait voir ce qu'il voyait. C'était science contemplative, comme on dit, et non point technique. Pourquoi je vois un animal dans la lune ? C'est que, comme dit le fabuliste, il y a une mouche dans la lunette. Et pourquoi je vois un spectre ? C'est que j'ai peur. A bien comprendre Lucrèce, on aperçoit que ses atomes, hypothèse évidemment, ne sont que des armes contre les dieux; il l'a dit très explicitement. Considérés de ce côté, les progrès de la science, toujours pauvres

quant à l'objet, ont formé à l'égard de l'homme lui-même un irrévocable livre de sagesse. L'art de constater, qui est le fin de toutes les méthodes, est bien petit devant l'immense objet; mais il n'est pas petit par les erreurs d'imagination dont il nous a nettoyés; car ce n'est pas peu qu'une éclipse n'affole plus les foules. Et, bref, en nettoyant l'image du monde, l'homme s'est nettoyé lui-même de barbarie. Car nous ne savons pas ce qu'il y a dans les choses, mais nous avons découvert que les diables, lutins et farfadets n'y sont pas. Que ces êtres fantastiques soient possibles ou non, cela dépasse notre portée; mais aussi tous les Descartes de ce monde vont toujours à constater si cela est, ou disons plus modestement, si ces apparitions sont bien telles que l'imagination les décrit. Or, comme Montaigne savait déjà dire : « Il n'en est rien. » Je néglige même ce que les passions rabaissées nous laissent voir de la justice. Il suffit que presque tous les maux évitables résultent de croire et de faire croire. Ainsi ceux qui trahissent l'esprit trahissent quelque chose. Ils craignent de le savoir; et c'est aussi pour eux-mêmes qu'ils savonnent l'eau. Ce qui rend inextricable la doctrine sceptique, c'est qu'on ne sait pas toujours où elle va, ni si elle se prend au sérieux. Il est si agréable de ne rien croire, que le seul prolongement de cette règle, si naturelle dans l'expérience, soutient encore le penseur. Sans compter qu'il se garde des alliés de l'autre côté, du côté des croyants. Cette politique triomphante fait les traîtres véritables, qui, à dire vrai, valent mieux qu'ils ne semblent. Et, comme on dit, ils ne sont pas bien méchants; finalement ils ne savent pas bien où ils en sont. Et le savoir montre ici ses vertus indirectes; car il rend honnêtes ceux qui le touchent. L'esprit souvent vaut bien mieux qu'il ne dit; cela explique l'ironie.

3 novembre 1932.

FANTÔMES

Il n'y a jamais eu d'hallucination, ni d'apparition; il n'y en a point; il n'y en aura jamais. Cela est dans la notion même, si l'on pense bien. Nous devrions savoir ce que c'est que constater, puisque nous invoquons le

seigneur Fait. Mais les fanatiques de l'expérience ont glissé souvent de constater les discours d'un fou à croire qu'ils constataient les visions du fou. Quant aux récits touchants et à l'éloquence, si naturelle aux visionnaires, cela ne m'étonne point; car ils voudraient croire et faire croire; et donc ils voudraient avoir vu et faire voir; ils iront jusqu'au supplice, s'ils peuvent, de ceux qui ne veulent point croire ni avoir vu. Cela fait de furieuses preuves, qui ne sont jamais qu'incantation. Certes quand on évoque le diable selon le grimoire, on a bien peur; mais si grande peur que l'on ait, on ne voit jamais que ce monde, jamais que ces choses imperturbables.

Le plus ancien temple est sans doute le bois, dont les colonnades sont une sorte de souvenir. Au bois tout résonne; l'écho nous parle; des mains nous tirent par le manteau; mais ce sont des ronces; l'apparition est derrière l'arbre; ou bien, c'est une biche aux oreilles pendantes qui regarde et bondit. Ce n'est toujours qu'un bois; la peur ne le change point. Vous touchez l'arbre, ce n'est qu'un arbre; vous faites le tour de l'arbre, c'est toujours arbre; ainsi votre peur ne se peut contenter, sinon par la fuite, qui est une bien belle preuve. Là-dessus revient le conte de veillée, dont on trouvera un bon modèle dans Balzac sous le titre de *La Bossue courageuse*. L'histoire commence par faire peur en évoquant des brigands vraisemblables; après quoi l'imagination développe des horreurs par la parole et le geste; mais les fantômes sont dans la nuit autour de la grange; les fantômes sont des objets que personne ne voit.

Les Nordiques ont leur brouillard, et d'énormes fantômes par des effets qu'on voudrait dire physiques. Kipling conte l'histoire de deux chiens de traîneau attachés ensemble, et errant ainsi par les glaces; cela faisait un monstre étonnant; d'autant qu'on le voyait gigantesque, selon une illusion connue, celle qui nous fait voir l'île plus haute dans la brume, et la lune plus grande à l'horizon qu'au zénith. Donnez-vous cette dernière apparition; ce n'est pas difficile; cette lune énorme au-dessus de la chaumière vous étonnera; mais ce qui vous étonnera bien plus, ce sera de constater que vous ne la voyez nullement plus grosse qu'au zénith. Tendez quelque réticule, ce qui est mesurer l'apparence, comme font les peintres, et vous vous trouverez assurés

que vous avez tort de croire que vous voyez la lune plus grande à l'horizon qu'au zénith. Et, par même méthode, vous constaterez aussi que vous ne voyez point l'apparence de l'île plus grande dans la brume, ni finalement le monstre des deux chiens plus grand dans le brouillard.

Vous découvrirez cela, si vous le voulez. Mais vous découvrirez peut-être autre chose, c'est que vous ne voulez pas faire cette découverte. J'en ai vu l'exemple dans un homme d'ailleurs très raisonnable, et qui refusa d'essayer une mesure de la lune, disant que très évidemment il la voyait plus grosse à l'horizon qu'au zénith; je suppose qu'il tremblait un peu devant cette très grosse erreur qu'il soupçonna soudain en lui-même; et l'horreur de la mauvaise foi le mit en guerre pour ses preuves, comme il arrive souvent.

Quelle poésie que celle d'Homère, quand les dieux courent et se battent parmi les hommes ! Une grande terreur saisit le guerrier devant ce qu'il croit le dieu Mars; mais la ligne qui cerne le dieu ne tremble pas pour cela. Le beau chant nous guérit de cette maladie de croire qu'on voit. C'est l'arbre qui est divin, et c'est le monde qui est divin. Ainsi, dans le *Cimetière marin,* rien n'apparaît que la divine apparence, qui est toute vraie. Vous dites là-dessus qu'Homère est d'une autre grandeur; il se peut; mais prenez garde au fantôme d'Homère, qui n'est rien. De ce père des poètes je me garde de croire ce que je ne crois pas; je le cerne, je prends mes mesures; divin aussi, en son exacte apparence; et miraculeux sans tromperie, ce qui est le beau.

1er décembre 1932.

UN NOUVEAU DIEU, LE PROBABLE

Il faut pourtant que je dise une fois tout ce que j'ai pu penser du probable; et il restera encore une large frange d'incertitude. Mais il se trouve quelquefois une énorme erreur qui arrête tout départ de la réflexion; c'est bien le cas ici. Auguste Comte, non sans colère, a reconnu dans la probabilité des physiciens une superstition déguisée. Qu'est-ce que superstition ? Exactement croire que nos pensées sont dans les choses et les

meuvent; ou, pour autrement parler, une confusion du sujet et de l'objet. Ce prélude abstrait suffira.

Un gros glaçon s'en va à la dérive; un paquebot suit la route la plus courte sur l'océan. La rencontre se fait; mille vies sont englouties. Cet événement était fort peu probable; mais c'est encore trop dire; car il était juste aussi probable que n'importe quel événement d'une traversée, tel poisson effleurant la coque ou telle goutte d'eau la heurtant; les destins de mille bestioles en sont changés. Toutefois n'en jugeons pas en bestioles. Une des coïncidences qui font l'événement est aussi improbable qu'une autre; dire cela c'est définir l'événement, c'est définir l'existence.

Ici le calculateur se moque de moi. Je compare, dit-il, un événement tragique tel qu'un naufrage à toutes les autres navigations qui se font sans naufrage. Je néglige les bestioles. Très bien. David Hume, dans son analyse fameuse du coup de dés, savait déjà dire que si on lisait sur toutes les faces d'un dé, sauf sur une, le même nombre, on inclinerait, par les empreintes laissées dans l'imagination, à penser plus souvent et plus fortement à un nombre qu'à un autre, ce qui est attendre plutôt l'un que l'autre. Mais, disait-il, ce n'est pourtant pas cela, c'est-à-dire cette empreinte qui n'est qu'en nous, qui agit sur le dé lancé, et qui l'arrête sur une face plutôt que sur une autre. L'événement, si l'on en retranche ou si l'on y annule l'action de l'homme, n'est nullement déterminé par la force de notre espérance. Et quand vous réduirez cette force en calculs précis, vous ne faites toujours point que le probable appuie sur la chose; car il n'est qu'en nous.

Il n'est qu'en nous, et on le voit bien, par le joueur qui joue la noire après huit rouges; il croit fermement, par un raisonnement assez compliqué, mais qui n'importe point, que la noire est plus probable que la rouge; et le calcul lui donne tort. D'ailleurs il est inutile d'en venir au calcul. Un homme qui viendrait s'asseoir après les huit rouges, et sans savoir que le rouge est sorti huit fois, serait juste aussi renseigné sur le coup suivant que l'autre joueur qui note les séries; car on sait bien, c'est la roulette même, que la couleur du coup suivant ne dépend pas de la couleur des coups précédents; elle dépend d'une impulsion mécanique déterminée, et d'une multitude de

chocs et rebondissements que nul joueur ne peut connaître.

De la même manière on doit dire que le naufrage par rencontre d'un glaçon ne dépend pas des navigations précédentes; car la somme de ces navigations heureuses, toutes rapportées à nous, n'est qu'en nous. Elle figure dans le pilote; mais on ne peut savoir si elle agira alors par confiance, prudence ou crainte. Elle n'a pas cette puissance calculable que l'on prête au probable, d'après la comparaison de beaucoup de cas à un seul; cette comparaison n'est pas dans les choses, et ne se fait pas dans les choses; la rencontre dépend de la machine, des vagues, des courants, des vents, du soleil, de la pluie, et d'une combinaison unique de ces circonstances. Remontant du choc à l'état précédent très proche, on trouve l'explication; et l'explication aussi de cet état précédent dans un état précédent du navire, du pilote, des vagues, du bloc de glace et de tout. De même que la rouge sort non point par la vertu magique des noires qui ont précédé, mais par une suite d'états de la bille dont le suivant dépend du précédent. Ainsi, par la supposition de la probabilité agissant comme une cause, on revient exactement à ces causes occultes, que des siècles de science n'ont cessé de rejeter. Il est vrai que l'on voudrait bien rejeter aussi la détermination dans le dernier détail, l'infirmité de notre connaissance étant prise aussi pour une cause cachée dans les atomes d'atomes. Il fallait s'attendre à cela, et Comte avait bien vu.

7 décembre 1932.

CHEVALERIE

J'ai reçu la visite d'un Allemand. Il m'apportait un livre traduit dans sa langue, un livre qui est à mes yeux un message de paix; non que je l'aie écrit pour la paix; mais, bien mieux, selon la paix, du moins je l'espère. Il me semble toujours émouvant, ce moment si longtemps attendu, où l'homme terreux, inconnu, redoutable, sort de son retranchement et tend la main. Je vis bien que cette main était forte et sans peur. Mais, quand

il posa le gros livre sur la cheminée, je compris que cette amitié qui entrait chez moi était plus ancienne que tout livre, plus proche de moi que je n'attendais, aussi rude que ma propre nature, aussi peu maniable qu'elle. N'est-ce pas toujours ainsi ?

Cet homme était un dompteur de chevaux, qui participait ces jours-là à un congrès de l'art équestre. Devant un cheval, la paix est faite aussitôt entre les hommes. Et, par une de ces rencontres que j'admire toujours, le mot de chevalerie a conservé intact son précieux sens, fondé sur sa rustique origine. Nous étions en situation vraie, et j'appris des choses.

J'ai appris à considérer le cheval comme un être qui voit très mal, qui entend très bien et surtout qui connaît l'homme par contact, par frémissement, par communication de courage, de peur, de résolution. Cette sensibilité de la peau, que l'on peut lire, en quelque sorte, sur le pelage bien lustré, est mieux qu'œil, oreille, ou narine; elle est tout cela ensemble. Cet animal aveugle sent tous les mouvements de l'air, et même un doigt qui bouge. En ce sens, on peut dire que le cheval comprend l'homme et même mieux que l'homme ne comprend l'homme. Mais c'est que l'homme, n'étant point esclave par sa structure, ne fait pas attention aux menus contacts. Bref, le cheval est-il intelligent ? Je m'attendais à quelque histoire de cheval calculateur. Je ne me trompais point. Mais cette fois-ci l'homme fut pleinement homme et nullement cheval.

Un cheval noir, racontait-il, lui fut montré, qui faisait l'addition et la multiplication comme un garçon de douze ans, marquant les unités d'un coup de sabot, jusqu'au total vrai, sans jamais se tromper. Croire à quelque ruse du dresseur et à des signes préparés, il n'en était pas question; le maître du cheval était un vrai gentilhomme. Mais il restait encore à supposer que l'homme faisait signe contre sa volonté et sans le savoir; et cette supposition fut vérifiée. Un homme qui compte en lui-même, en suivant le pied de son cheval, ne manque pas de se pencher imperceptiblement en avant, comme pour rassembler devant lui son attention, en cette région où les mains et les yeux se rencontrent pour quelque enquête que ce soit. Et quand le compte est fini, quand le dernier coup est frappé, l'homme ne peut man-

quer de se relever de cette surveillance, par une rémission des muscles thoraciques. Ces petits mouvements étaient sensibles au cheval. Les hommes surent arriver à les percevoir aussi, en disposant sur le front de l'homme chevalier un miroir, qui, au plus petit mouvement, faisait danser une tache lumineuse, comme vous savez bien. Le cheval ne connaissait point les nombres, ni les sommes, ni les produits; mais il savait à un dixième de millimètre près, si son maître se cabrait. Ce genre de savoir le fait esclave pour toujours.

« Il n'est rien de plus stupide qu'un cheval, disait le chevalier. Imaginez au côté d'une route, dans un pré, dix, vingt, trente meulons de foin. Le cheval qui passe s'écarte au premier, quoi que le cavalier fasse; il s'écartera encore au centième. Or, qu'est-ce que le foin ? C'est le caviar du cheval. C'est ce qu'il aime; et il ne cesse de craindre ce qu'il aime; on ne peut l'apprivoiser à s'approcher sans crainte de ce qu'il devrait désirer. »

Par une chance que je n'ose dire que je mérite, mes enquêtes sur les nations prennent d'elles-mêmes cette forme, étrangère à tout ce qu'on dit, étrangère à tout ce que j'aurais peut-être la faiblesse d'attendre. Les idées, de même que les étoiles pâles, entrent par le côté de l'œil; et l'on s'instruit admirablement à ne pas choisir, à ne pas poser de questions, à recevoir ce qu'on n'attend point. L'homme est devant nos yeux; la paix est devant nos yeux. L'homme est fait, et la paix est faite. Nous regardons, comme dans un vide, un autre homme, qui ne sera jamais, et une autre paix, qui ne sera jamais. La paix de chevalerie est devant nos yeux; le semblable est devant nos yeux. L'image tremble un peu par nos folles secousses, mais à l'instant même elle retrouve ses immuables contours. Sans compter que les bonds du cheval devant ce foin qu'il aime sont aussi pour nous instruire sur l'autre monture, plus intime, qui a ses écarts aussi. Descartes ne pouvait croire que l'homme, qui arrive à dresser le chien et le cheval, ne puisse arriver à se dresser lui-même. Esprit chevalier, paix du soldat.

10 décembre 1932.

MACHINES SIMPLES

L'IDÉE de tricher sur le travail est naturelle; et elle vient de ceci, que nous inventons des machines et en usons, bien avant de les comprendre tout à fait. Quand je tire sur la corde d'une poulie simple pour faire monter un sac de blé jusqu'au grenier, je ne gagne rien, si ce n'est que mes bras et mon corps travaillent plus commodément à tirer de haut en bas qu'à tirer de bas en haut. Représentez-vous l'homme penché hors de la lucarne, mal équilibré, toujours menacé de chute, et gagnant main sur main. Si au contraire je tire d'en bas, il me semble que le poids même de mon corps travaille pour moi; toutefois, il n'en est rien; mon corps n'enlève le sac que si j'élève mon corps le long de la corde; je ne cesse de grimper, et c'est le sac qui grimpe. Tous mes muscles me disent qu'ainsi je travaille moins pour un même résultat. Mais le calculateur secoue la tête et dit non, car il cherche ce qui pourrait bien travailler pour l'homme; et certes ce n'est pas le sac, ni la poulie. Le travail nécessaire pour élever le sac se compte à la fois en kilogrammes et en mètres; on n'en peut rien rabattre. Et, dans le moment qu'il pense que c'est quelque chose d'avoir gagné sur la crampe et le vertige, et que c'est tout gagné, le calculateur aperçoit la poulie, qui certes ne s'est pas faite toute seule; il y a ici, se dit-il, un forgeron invisible qui tire aussi sur la corde.

Le moufle est, comme on sait, une poulie montée à l'envers; un bout de la corde est fixe; je tire sur l'autre bout, et je fais monter la poulie, à l'axe de laquelle le sac est maintenant accroché. Cette autre machine remplit d'aise celui qui tire; car, par la loi des leviers, qui trouve ici son application, tout se passe comme si j'élevais un sac à moitié moins lourd. Avouons que je gagne sur le travail ? Mais point du tout, car si je tire un mètre de corde, le sac n'a monté que d'un demi-mètre. Tout compte fait, j'élève un poids moitié moindre sur une longueur double; je gagne sur les kilogrammes, je perds sur les mètres. Toutefois le muscle ne cesse de dire le contraire, et le muscle est bien éloquent. Aussi s'est-il toujours trouvé des inventeurs mal instruits, ou bien

soumis à la riante imagination plutôt qu'au sévère entendement, et qui ont cherché quelque combinaison de leviers, poulies, engrenages qui donnerait, au résultat, plus de travail que l'homme ne lui en fournit. Par exemple, me disait l'un d'eux, si on élevait tout doucement une grande masse d'eau et si on la laissait tomber tout d'un coup, on aurait plus de travail au choc qu'au levier de la pompe. Et en effet l'imagination, qui voit qu'une pierre tombant de dix mètres écrase un homme, n'arrive pas à reconnaître dans cette violence si supérieure à l'homme, la somme des longs efforts exercés sur une manivelle, pour élever cette pierre au niveau d'où elle est tombée. Comptez pourtant les kilogrammes et les mètres, vous retrouverez votre équation. Et d'où viendrait un supplément d'énergie ? La pierre est inerte; elle rend ce qu'on lui donne. Et même elle rend moins; car il faut compter les frottements, et encore une fois le travail du forgeron qui a fait la manivelle et les engrenages.

Ce qui m'intéresse, dans ces exemples si simples et si bien connus, ce n'est pas tant la belle loi d'équivalence qu'une sorte de loi d'illusion qui a trompé tant de chercheurs naïfs. Jules Verne faisait marcher son *Nautilus* par des piles, et, ajoutait-il, grâce à un système de leviers qui multipliait la force sans diminuer la vitesse. Cela plaît. Le miracle plaît. D'où je soupçonne qu'en notre machinisme compliqué nous n'aimons pas à faire les comptes du travail. Tout est brouillé par le charbon et le pétrole, qui sont comme des ressorts que nous trouvons tout tendus; l'ouvrier n'a plus qu'un petit geste à faire; la locomotive démarre, l'avion bondit. Toutefois il est évident que ces mécaniques ne se font point seules; il est évident que charbon et pétrole ne sont pas sous notre main. Le muscle ouvrier tire sur l'avion. J'admets qu'on gagne sur le travail par l'explosif, qui n'est pas tout fabriqué. Toutefois, par cette illusion que je disais, nous arrivons bien aisément à ne plus compter le travail du muscle ouvrier; et c'est par là que nous arrivons à chercher la vitesse comme une victoire qui ne coûte rien. Or, ici, le calculateur a encore son mot à dire; car il sait, et il peut prouver, qu'un même transport, à vitesse double, coûte quatre fois plus de travail; et ce supplément de travail est perdu dans le résultat. La pierre suspendue ne développera pas plus d'énergie

à la chute si elle a été élevée à toute vitesse. Et puisque le muscle y prend toujours part, ne perd-il pas sur son salaire, qui est le résultat, dès que la vitesse est prise pour fin ? Je comprends que celui qui est dans l'auto ne pense pas à ces choses. Mais celui qui pousse l'auto ?

31 décembre 1932.

L'ENFANT-DIEU

NOËL c'est le printemps de l'esprit; c'est tout promesse. En juin, nos joies flamberont; le midi de l'année penchera aussitôt de l'autre côté. Ce qui commence est plus beau. Celui qui mesurerait maintenant ces ombres longues saurait qu'elles ne s'allongent plus. Au point de Noël le soleil hésitant remonte tous les jours un peu; c'est la grande aurore; on la figure par une flambée de cierges. L'hiver nous trouve incrédules. Comme le pilote regarde au loin et se fie à de plus larges balancements, ainsi regardant là-haut nous nous savons sauvés de nuit. Aussi les chants de Noël sont tous portés en avant, tel un bruit matinal. Qu'on le dise comme on voudra, c'est la naissance qu'il faut maintenant célébrer. Non pas le chasseur d'avril. A vieille science, dieu jeune.

J'ai ri quelquefois de ceux qui disent que les religions furent une longue tromperie. Je n'y vois pas plus d'erreur que dans ces mouvements que nous allons maintenant remarquer, de pousses vertes, de bourgeons, de fleurs. La prière est vraie comme la sève. Mais il faut être paysan pour sentir pleinement cette religion du soleil et des saisons. Les citadins, qui ne sont qu'usuriers et emprunteurs, comptent par échéances et par semaines. Il y eut un temps où Rome s'aperçut qu'elle allait célébrer Pâques à la moisson. Jules César eut l'honneur de soumettre de nouveau les fêtes urbaines à la religion champêtre. Un homme de guerre soumet la crue des hommes à la crue des fleuves; il joue sur les saisons. Mais, victoire ou non, l'homme gagne en ses pensées s'il les règle sur le vrai train du monde, doutant et espérant, commémorant et oubliant selon la saison. Ce que marquent les fêtes; et le creux de chaque fête est préparé pour des pensées justes et fortes.

Pourquoi l'Enfant-Dieu dans une étable, entre le bœuf et l'âne ? Je l'expliquais déjà; je l'expliquais sans le savoir assez, quand je reconnaissais en la Noël l'immémoriale religion paysanne, qui force nos pensées selon l'ordre des travaux. La religion de la vache est bien ancienne. Et pourquoi pas aussi de l'épervier, du serpent, du chien, du loup ? Les Égyptiens ont dessiné l'homme à tête de loup. Ces signes sauvages sont comme des lettres oubliées. Mais la plus récente image éclaire les autres; il fallait l'enfant. Cette théologie sans paroles dit bien plus que la Bible.

Mais quoi de plus ? L'enfant. Non pas l'éléphant et le bœuf. Non plus César, le dieu chauve. Assez de commémorations et de regrets. Comme les travaux s'étendent en avant, sur une terre neuvé, ainsi l'enfant a mission de tout recommencer à neuf; sa grâce le dit. Aussi, par la vertu de Noël, ce ne sont plus ces vieilles sorcières qui viennent peindre des rides sur le jeune visage. Mais, au contraire, vieux et vieilles, et rois mages et toutes les Majestés apportent la solennelle prière à l'Enfant-Dieu : « Non pas comme nous voulons, mais comme tu voudras. » Ce qui fait un prodigieux sens, et qui retentit au ciel et dans les enfers. C'est encore se fier à la nature nue, encore une fois s'y fier, comme le paysan au printemps nouveau. C'est refaire l'antique alliance entre l'homme et le monde. C'est adorer l'espérance même. Et c'est aussi adorer l'être le plus faible, celui qui a besoin de tous, du bœuf, de l'âne, d'Hercule, de César. Image enfin de l'esprit, qui, en effet, ne peut rien; de l'esprit, qu'il faut servir, et qui n'aura jamais l'âge de récompenser. Toutes ces vérités ensemble, et bien d'autres. Comment trouvées ? Sans doute par une union et communication avec la nature, que le peuple a toujours gardée, et que la légende dessine. Les arts sont comme un langage direct et universel, où la forme humaine se conserve et se retrouve. Et les images de l'art sont les vrais dieux de la terre. Car, selon un ordre que l'on retrouve partout, l'homme adore les images qu'il a premièrement faites, et les légendes qu'il s'est d'abord racontées. L'homme n'a médité que sur ses propres poèmes; et toute pensée fut premièrement une énigme à deviner. C'est ainsi que la fête de Noël est parmi nos énigmes, et peut-être la plus belle. Et comprenez-la

comme vous pourrez, la crèche reste, avec le bœuf, et l'âne, et la mère, et l'enfant. Sur ces traits invariables notre pensée peut s'exercer; mais, hors de ces touchants modèles, elle est folle.

1er janvier 1933.

LE GRAND JUGEMENT

Les choses ne font aucun progrès; simplement elles sont balancées, comme les marées. Et les hommes non plus ne font aucun progrès; ils naissent nus, avec un lot de peur, de colère et de courage qui est tout leur lot. Ce serait bien agréable si nous étions avancés en sagesse de cela seul que Platon a écrit avant nous. Ce qui est difficile dans la sagesse, ce n'est pas de l'apprendre en lisant ou en écoutant. Chaque homme tombe au détour sur le grand jour du jugement, et c'est lui-même qui se juge; il se juge par son choix, et recommence Socrate comme il peut, ou bien il recommence Alcibiade, ce qui est déraisonner, dîner en ville, et chercher la puissance; ce fut toujours facile, et ce sera toujours facile, et toujours par les mêmes causes. Et, par les mêmes causes aussi, le peuple sera toujours hardi à renverser et impuissant à organiser. L'ambition se coulait dans la peau de la richesse au temps de Platon comme maintenant. Vous ne me croirez pas; mais lisez *La République* ou *Le Gorgias*. Qu'est-ce qu'un homme puissant et honoré? C'est un avocat qui sait défendre ses amis et nuire à ses ennemis. C'est, comme dit le divin penseur, un citoyen qui sait, quand il s'agit de payer, payer moins que les autres, et, quand il s'agit de recevoir, recevoir plus que les autres. Le sage ne sait rien de cela, soit qu'il n'ait pas daigné l'apprendre, soit qu'il ne l'ait pas osé; si c'est l'un ou si c'est l'autre, lui seul le sait. Quelques-uns, déjà au temps de Platon, disaient que Dieu seul le sait; et cette manière de dire ne change rien du tout. Le monde mécanique est un terrible juge; car chacun se trouve avoir précisément ce qu'il a voulu et ce qu'il a aimé. Celui qui n'aime pas l'argent n'a pas d'argent; mais citez donc un seul exemple d'un homme qui, aimant l'argent par-dessus tout, n'ait pas d'argent?

Quant au pouvoir, j'ai remarqué que la moindre trace d'ambition en attire aussitôt plus qu'on n'en voulait. Il n'y a point d'autre vertu de chef que d'aimer le pouvoir; et elle suffit. Seulement il ne faut pas tricher. Si vous aimez le pouvoir seulement pour la liberté et la justice, vous aurez un pouvoir réglé précisément là-dessus, sans une once de plus. Les destinées de Jaurès et de Clemenceau sont belles à comparer.

Maintenant, une fois de plus, je propose aux hommes qui ont compris le jeu le grand tableau des Enfers, tel que Platon l'a dessiné pour des siècles de siècles. Toujours les mêmes foules d'hommes viennent essayer leurs chances et choisir leur paquet; et chacun choisit comme il a mérité de choisir. Une grande voix, d'abord, dit cette parole étonnante : « Dieu n'est pas cause. » Et pourrait-il être cause ? Pourquoi donnerait-il à Achille, dans le moment où Achille va revivre encore une fois, cette petite lumière de plus qui lui ferait choisir autre chose qu'une existence de violence, d'amour et de colère ? Pourquoi ? De quel droit ? Achille sera récompensé par Achille et puni par Achille. Le moindre confesseur sait cela; le plus petit Janséniste laissera aller à l'enfer des passions celui qui ne craint que les suites, et qui se priverait de foie gras dans cette vie pourvu qu'il fût assuré d'en manger éternellement au paradis. Très raisonnablement la Justice a dit : « Le foie gras à ceux qui l'aiment, et la justice à ceux qui l'aiment »; attention, non pas la justice des autres, mais la leur. Car c'est encore une étrange manière d'aimer la justice si on l'aime sous la condition que les autres l'aimeront; et le voleur sait très bien dire que, dans un monde de voleurs, il est sot d'être honnête. Celui-là aussi aura ce qu'il mérite; méprisé s'il est faible, honoré s'il est fort. Et cela est aussi dans Platon. Et l'auteur même qui conduit sa phrase, s'il y laisse passer un petit mouvement de vanité, il aura la récompense d'une phrase ridicule. Car d'où viendrait l'erreur ? Et pourquoi la main qui écrit ne dessinerait-elle pas exactement le portrait de l'écrivain ? Ainsi toutes les fautes sont par elles-mêmes punies, et toutes les vertus sont par elles-mêmes récompensées; les unes et les autres en leur monnaie propre. Ainsi la vie éternelle est maintenant; éternelle parce qu'elle est juste. Vous dites qu'elle n'est pas juste parce que le juste n'est pas invité chez le

roi. Dites donc mieux. Dites que le juste devrait, si la justice était juste, recevoir les biens de l'injuste, autrement dit, le droit d'être injuste à son tour. C'est peut-être cela que vous demandez à Dieu. Dieu a donc bien fait, comme Platon dit, de polir et fermer parfaitement ce monde, et de n'y plus jamais regarder. Comme un grand joueur ne doit point même regarder l'échiquier sur lequel d'autres jouent; car c'est tricher par le seul regard, qui est un puissant signe. Le grand joueur n'a qu'à payer sa demi-tasse et s'en aller. Nous ne pouvons rien pour nos semblables sinon de ne pas trop regarder leur jeu et de leur épargner des conseils qu'ils ne demandent point. C'est ainsi que l'immobile multitude des hommes apparaît sous le ciel immuable. Toujours les mêmes problèmes; toujours l'extrême péril de faire son propre destin. Toujours un immense choix pour chacun de vies successives qui n'avanceront point. Quelle scandaleuse révélation que celle de Platon, qui nous dit à l'oreille que le tyran est le moins heureux des hommes ! Il est vrai que personne ne le croit; et voilà pourquoi il est encore permis de lire Platon. J'exagère, cela n'est pas trop permis.

3 janvier 1933.

FÉTICHISME DES PHYSICIENS

L'IDÉE qu'il y a quelque mystère caché à l'intérieur des choses est une idée folle, mais naturelle; c'est le fétichisme même, souvenir de nos années d'enfance, et qui nous porte à prier et remercier les arbres, les sources et les rochers, comme nous avons d'abord prié et remercié le papa, la maman, la nourrice, la cuisinière, le jardinier. Nous cherchons toujours les bienfaiteurs, et c'est par quoi je comprends cet éventrement des choses muettes, et cette recherche des dernières parties, comme si l'intérieur devait finalement expliquer l'extérieur. Or l'idée virile, au contraire, c'est que l'intérieur est toujours extérieur, et qu'il n'y a certainement pas plus de mystère dans les petites parties que dans les grosses. La physique de ce temps-ci fera rire, comme chasse aux lutins.

Ce qui a chassé une bonne fois les lutins, et les chassera toujours, c'est l'idée cartésienne de l'étendue, substance de ce monde; ce qui revient à dire que la vérité de n'importe quelle chose est en dehors de cette chose. Grande ou petite, cette chose est l'atome, c'est-à-dire ce qui est déporté ici ou là par les chocs extérieurs; et il faut être enfant pour croire que l'atome est petit. L'atome c'est la chose à l'intérieur de laquelle il ne se passe rien. Ou bien, s'il s'y passe quelque chose, ce ne sera encore que relation extérieure entre des éléments dépourvus de nature intérieure; ainsi l'atome se déplace au cours de nos recherches; mais le secret des plus petits mouvements est toujours dans l'extérieur, qui nous renvoie à un autre extérieur; ce que l'inertie, ce principe tout simple, et étonnant par les suites, exprime très bien. Il n'arrive jamais rien que du dehors; et c'est pourquoi la géométrie, qui n'étudie rien que le dehors tout nu, est la clef de toutes les sciences.

L'investigation de l'enfant porte sur ceci : quels sont les biens ou les maux enfermés dans une chose comme dans un coffret ? Et je remarque que les coffrets, armoires et portes, toutes choses qu'on ne sait pas ouvrir, et derrière lesquelles il y a jouets ou confitures, sont les mystères de la vie enfantine. Ce genre de jugement et ce genre de curiosité ne nous quittent jamais tout à fait. C'est un bonheur de découvrir qu'une certaine pierre d'opale porte malheur; car il est bien facile alors de la jeter à la mer, comme Polycrate fit de son fameux anneau. Et, au rebours, il est agréable de penser qu'un morceau d'or porte richesse, comme il porte densité remarquable et couleur jaune. Mais la vraie physique sait bien dire que l'or ne porte pas en lui cette couleur jaune; elle lui vient du haut du ciel; car supposons une lumière sans rayons jaunes, l'or serait noir. Et, pareillement, transportons l'or au pôle, il pèsera plus; à l'équateur, il pèsera moins. Vainement nos doigts nous font sentir que le poids de l'or est dans l'or. Cela n'est point. Mais, dira toujours l'esprit enfant, le poids de l'or est donc dans la terre, qui attire l'or. On ne se prive pas toujours de penser que le centre de la terre est un point magique qui attire toutes les choses. Allez-y donc; ouvrez la terre, si vous pouvez, vous trouverez à son centre un point d'indifférence où l'attraction terrestre

est nulle. L'attraction est une relation entre deux masses, et l'on ne peut pas dire que l'une attire plutôt que l'autre.

La valeur de l'or est une relation aussi. Enfermez une masse d'or dans un coffre imperméable. Il est connu que l'extraction de l'or, le train de toute la production, le régime des travaux, l'assiette des pouvoirs, enfin le monde entier des valeurs changeront d'instant en instant la valeur de cet or enfermé. Ainsi parle la physique des richesses. Mais l'or est un fétiche. Grandet expirant veut saisir l'or, et refermer ses mains sur cette richesse.

Ce qui nous menace, nous tue ou nous conserve, c'est ce qui arrive; et ce mot a un double sens plein de sagesse. « Hélas, demande Figaro, pourquoi ces choses et non d'autres ? » La réponse est toujours : « Parce qu'il y a eu à l'instant précédent telles autres choses, et non d'autres; parce qu'il y a eu autour telles autres choses et non d'autres. » Et ces autres choses nous renvoient encore à d'autres. Au dehors est l'explication. J'ai entendu plus d'une fois qu'on demandait : « Qu'est-ce que l'électricité ? » Or, si je sais que l'électricité n'est pas un certain fluide enfermé dans un corps, je sais déjà quelque chose qui importe; mais si je connais les différences de niveau, les flux, les balancements, enfin toutes les relations qui allument les lampes, font tourner les moteurs, décomposent les solutions salines, je sais ce que c'est que l'électricité. Cette prétendue substance, comme toutes les substances du monde, se résout en relations extérieures; et la matière n'est rien d'autre que cette dépendance réciproque de tout par rapport à tout, sans aucun centre de privilège. Et songez que la physique amusante ne nous apprendra jamais cela; tout au contraire elle nous le fera oublier.

5 janvier 1933.

ASTROLOGIE

Jupiter et *Mars* sont ensemble dans le *Lion*. Si vous vous levez avant le jour, vous verrez les deux planètes, la rouge et la jaune, au milieu du ciel; et à leur droite vous reconnaîtrez le point d'interrogation renversé qui dessine la tête du *Lion*. Ces grandes figures ont

épouvanté les peuples. Je devine à peu près ce que l'astrologue de Tibère aurait tiré de la présente conjonction. Les pouvoirs triomphant par la guerre, voilà une chose qu'on peut toujours annoncer. Le cheval de la fable, qui s'était voulu venger du cerf, nous enseigne mieux; car le cerf fut puni, mais le cheval resta le nez dans la bride. C'est ainsi qu'Ésope se consolait. Il y a mieux à dire.

Le poids des astres sur nos destins ne fait pas question. Les anciens croyaient que la lune égarait les dormeurs qu'elle touchait de ses rayons. Nous savons mieux, car nous savons que la lune soulève nos navires et change l'horaire des trains, ce qui évidemment peut changer beaucoup notre histoire privée. Et nous pouvons comprendre aussi que les négligents poètes qui dorment à la lune sont sujets à d'étranges passions; la lune fut toujours la confidente de ceux qui pensent à autre chose qu'à gagner de l'argent. Par ce chemin, on arrive même à comprendre une autre influence des astres, plus subtile, qui vient de ce qu'on les croit. Une éclipse, une comète peuvent remuer les imaginations et changer les empires. Et cette annonce de deux planètes et du *Lion,* elle sera vraie si l'on y croit. Car la conjonction des pouvoirs et de la guerre va de soi dès qu'on la permet.

Au temps des Grecs les astres étaient lointains et étrangers. Ces grands signes étaient arbitraires et absolus. Mais maintenant nous sommes dans les astres. Ils représentent exactement pour nous cette partie de notre histoire que nous ne pouvons changer, mois, saisons, années, marées; balancements bien plus larges encore, précession d'équinoxe et autres, qui, dans quelque mille ans, ramèneront peut-être ici même les glaciers, la forêt nordique, l'auroch, et le renne, pendant que le nœud impérial se retrouvera entre Carthage et la Thébaïde. Ce calendrier est tout tracé; seulement il est tout blanc. Le destin, à présent qu'il est mieux mesuré, nous éclaire l'arène; mais c'est nous qui courons. Le dompteur de chevaux passera la bride aux pouvoirs; il s'y essaie partout. J'admire la variété des catastrophes que l'on nous a annoncées depuis quinze ans et qui risquaient bien d'arriver, si l'on avait cru les prophètes. Chez nous du moins, on n'a rien cru du tout; on a ri. Les peuples se demandent quelquefois s'ils doivent de la reconnaissance

à cette petite pointe d'Europe, qui a inventé de terribles maux. Ils lui doivent du moins l'incrédulité. Et d'autres, parmi les incrédules, se demandent à quoi peut servir encore le petit pays de Voltaire. A quoi ? A conserver le courage de rire. A fatiguer la peur. Tout homme d'importance veut faire peur. Mais nous n'avons pas fini de rire.

N'étant donc point payé par Tibère, je fais honnêtement l'astrologue, chose neuve. Je vous désigne du doigt ces grands signes du ciel, qui n'ont de sens que par le nom qui leur fut donné. Or ces métaphores sont pleines de sagesse. Il est vrai maintenant comme toujours que les pouvoirs ne pensent qu'à se fortifier. Il est vrai maintenant comme toujours que les menaces de Mars sont les plus puissants moyens de gouvernement. Il est vrai que la tyrannie et la guerre ensemble nous guettent, essayant leurs vieilles ruses. Telle est la fatalité la plus proche, et dont nous devons tenir compte, comme le navigateur fait des courants, des vents et de la brume. Et ces choses inévitables n'empêchent pourtant pas une multitude de barques d'aller à peu près où elles veulent. Il n'a fallu que mépriser les éléments dansants et tourbillonnants, et s'en servir. De la même manière nous arrivons à considérer les pouvoirs, ces vieilles têtes de Méduse, comme une poussière d'éléments qui n'ont pas plus de vouloir que le vent et la vague. Cet océan d'intrigues et de lieux communs est maniable, et nous mènera où nous voudrons. A quoi ? A vivre humainement, et à former des hommes plus libres, moins crédules encore, et plus indomptables encore que nous-mêmes. Le détail m'échappe; mais c'est ce qui charme dans les voyages. Inutile et ridicule d'appuyer sur la barre avant la risée.

7 janvier 1933.

PHILOSOPHIE DU TRAVAIL

Quelqu'un me disait que les ajusteurs sont plus bourgeois que ceux qui mettent le minerai, la fonte et l'acier en première forme. Je le crois bien. Ajuster est plus près d'un jeu d'esprit; la matière est déjà apprivoi-

sée; au lieu que ceux qui travaillent à hausser la terre au niveau du métal savent ce qu'ils remuent, et retrouvent l'usure de leurs muscles dans cette énergie suspendue qui, dès lors, travaillera pour nous. C'est une erreur de croire que celui qui monte une pile électrique et l'essaie de mille façons approche par là de connaître la sévère loi des choses. Car tout est fait quand les minéraux inertes sont transformés en zinc et en acide; il n'y a plus qu'à jouer avec ces choses. C'est pourquoi le physicien risque toujours de manquer l'idée même de loi, et de ne saisir que l'arrangement. C'est par ce tour d'esprit que l'on nous annonce des machines qui marcheront toutes seules. C'est assez dire que les expériences de physique, celles dont on voit dans les livres les images immuables, une main qui tient l'éprouvette ou qui soulève le plateau électrisé, c'est assez dire qu'elles n'apprennent rien de vrai, et que les enfants y perdent leur temps, admirant des effets qui sont, en quelque sorte, coupés de l'univers. Ce n'est que miracle. Et la plus grosse bobine d'induction du monde est aussi la plus trompeuse; car je vois bien la plus longue étincelle du monde des laboratoires; mais comment cette bobine a été faite, fondue, forgée, cuite et recuite à partir des minéraux terreux, voilà ce que je ne vois point. Les durs travaux, les résistants travaux sont faits, très convenablement vernis et brillants; l'esprit ne s'y instruit pas plus qu'à faire la lumière en tournant le commutateur. On s'instruirait mieux à creuser quelques mètres de la profonde tranchée où les fils sont couchés; mais aussi, ce n'est plus miracle et ce n'est plus spectacle; il s'agit de lancer à la pelle cette terre sur laquelle la masse terrestre ne cesse de tirer. On saurait alors ce qu'est le travail et ce qu'il coûte.

Je suppose que le bon physicien vaincra la physique; mais je ne jetterai pas l'enfant dans ce combat inégal contre des apparences bien plus trompeuses que celles de la nature. Si j'étais roi d'enseignement, je gagnerais allégrement un bon nombre d'heures du temps scolaire, en barrant d'un trait de plume toute la physique expérimentale, et premièrement ce qu'ils osent nommer travaux pratiques, où l'on ne fait jamais que jouer avec le travail d'autrui. Ainsi j'aurais du temps de reste pour les précieuses sciences des liaisons, comme géométrie et mécanique; car celles-là nous préparent à saisir, non pas

les qualités occultes dont chaque chose semble chargée, mais les dépendances toujours extérieures qui sont l'objet du déplacement, seul travail réel. Après quelques années de cette virile discipline, on trouverait peut-être un étudiant qui déchirerait avec indignation le journal où l'on imprime que la propulsion par fusée se fera aussi bien dans le vide. O d'Alembert !

On remarquera que c'est exactement la même faute de ne pas se demander d'où vient le zinc de la pile, et combien d'heures de travail humain représente cette énergie dressée, et de ne pas se demander d'où vient l'argent quand on touche le miraculeux chèque. Un bohème, après avoir réfléchi à sa manière sur la puissance du chèque, de lui jusqu'alors inconnue, disait à son éditeur : « Puisqu'il vous suffit de signer pour avoir autant d'argent que vous en voulez, signez dix mille francs pour mon compte; je vous assure que j'en ai grand besoin. » Voilà comment raisonnent les enfants, qui ne croient jamais qu'on ne peut pas, et qui croient toujours qu'on ne veut pas. Oustric était à peu près de cette force, et assuré que la richesse s'obtenait par persuasion. Et remarquons que le pur bourgeois, qui a obtenu de l'argent par persuasion, en dirigeant, plaidant ou enseignant, obtient l'électricité aussi par persuasion. D'où il vient à s'étonner que l'on n'ait pas encore persuadé l'électricité de vouloir bien faire tous les travaux. « On n'aura plus qu'à tourner le commutateur. » Belle physique ! Non. Si vous tenez aux expériences, faites-les contre cette pesanteur qui ne nous lâche jamais, et avec laquelle on ne peut tricher. Montez des leviers, des treuils, des poulies, des mouffles; comparez l'effort et le produit; alors vous éveillerez l'esprit juste; et admirez le double sens de ce mot.

14 janvier 1933.

LE MAÎTRE ET L'INTENDANT

Un paysan en sabots, roi dans son domaine, s'il remplace six chevaux par un tracteur, c'est qu'il y gagne. Un intendant payé au mois verra les choses autrement. C'est que le marchand de tracteurs lui fera quelque petit

avantage. De même le marchand d'engrais ou de tourteaux. Ce n'est pas d'hier que les intendants volent sur tout, sur les ventes, sur les achats, sur les travaux. Mais ce qui est remarquable en ce temps-ci, où règne la commission, c'est qu'en effet l'acheteur se trouve naturellement au nombre de ceux qui font vendre, est ainsi payé pour acheter non moins naturellement et non moins ouvertement que l'agent de publicité qui ne fait qu'annoncer. Certes, l'œil du maître, si justement célébré, saura bien faire le compte, et se méfier d'une machine élégante, commode, mais ruineuse, quelque remise qu'on lui fasse sur le prix marqué. L'administrateur louche naturellement, regardant à la fois deux choses, qui sont sa propre bourse et l'entreprise. Encore plus aisément et ingénument si l'entreprise est immense, si elle est divisée en provinces, si les comptes en sont impénétrables. Que dire si l'administrateur participe en quelque manière à l'entreprise qui vend ? Si son frère, son beau-père et sa propre femme sont marchands de ce qu'il achète ? Ce qui ne peut manquer d'arriver par la composition des portefeuilles et les mariages d'intérêts. L'intendant n'est plus voleur; il est seulement participant à beaucoup de commerces; et comme le banquier gagne indifféremment sur les opérations bonnes ou mauvaises, ainsi l'administrateur gagne sur tous les échanges et les multiplie, heureux du mouvement des affaires, et assuré que ce mouvement est par lui-même richesse; car pour lui c'est vrai. C'est d'après ces vues qu'il faut comprendre comment tant de grandes entreprises, publiques et privées, travaillent à perte sous l'œil satisfait de ceux qui les dirigent. Et je suis assuré qu'il est né depuis tantôt cinquante ans une nouvelle science économique et une nouvelle conception des profits, proprement métaphysique, en ce qu'elle prend pour matière les signes mêmes et proprement le langage de l'argent. Selon cette moderne scolastique, il ne peut y avoir jamais qu'une catastrophe, qui est l'arrêt des comptes. C'est par ces causes que le budget des États, où tout est compté chaque année, est naturellement déficitaire. Reportons, ajournons; on le dit presque, et bientôt on l'enseignera.

Tel est le monde, par la frivolité de ceux qui ne se demandent jamais d'où vient l'argent. Je crois que l'honnête homme est pire, j'entends celui qui ne gagne

pas personnellement à toutes les merveilles qu'il invente. Car celui-là est une sorte de poète, ou bien de dieu, qui contemple la plus puissante locomotive, le plus rapide et le plus somptueux paquebot, et qui trouve son œuvre belle; non pas assez belle, car il rêve d'y ajouter encore quelque chose. Ou bien imaginez un peintre qui a d'immenses cloisons à décorer; c'est folie de croire qu'il comptera seulement en argent. Michel-Ange était assez heureux de ne pas se ruiner tout à fait au tombeau du Pape. Et combien de Michel-Ange, des nouveaux temps, qui rêvent à mille machines ingénieuses dont on se passerait bien, et qui, au vrai, représentent une dépense nue ! Les Américains ont des ascenseurs express qui tourmentent les estomacs, ce qui n'est point seulement pour enrichir les marchands d'ascenseurs, mais pour faire marcher quelque système nouveau et étonnant. Par les mêmes causes, nous voyons les marchands qui illuminent à la saison des jouets, non pas pour vendre plus, mais pour faire grand, neuf, inouï. Ce qu'ils font n'est pas beau, et heureusement; si c'était beau, nos vrais Michel-Ange s'y mettraient de tout leur cœur, mangeant quelque mauvaise croûte sur leur échafaudage, comme faisait l'ancien. Chacun sait que les architectes dépassent les crédits; ce qui est d'abord une manière de gagner, puisqu'ils gagnent sur tout. Mais l'artiste, celui qui travaille pour rien, ou presque, est encore plus redoutable. Car l'homme est ainsi bâti que le plus sobre, l'homme à la croûte, est aussi le plus généreux en ses projets, celui qui ornera follement le bateau, la banque, ou l'étalage.

Le Pape payait mal; le Pape faisait le sourd; le Pape aurait voulu de belles choses pour peu d'argent. Il fallait que le sculpteur aimât ses statues plus que son propre être pour qu'il entreprît sur le trésor de l'avare. Il y eut donc un équilibre entre le payeur et le dépensier, chacun armé de son génie propre. Mais où est l'homme maintenant qui s'oppose à quelque dépense de prestige ? Et, au rebours, devant cette facilité à payer, qui vient de ce que le payeur s'enrichit à payer, où est l'artiste, où est l'homme à la croûte ? L'invention est trop facile sans doute. Il y manque la résistance de la matière, précieux obstacle. Et ce n'est pas assez que l'artiste soit sobre et pauvre, s'il est riche de moyens. Lorsqu'un bloc de marbre se trouvait rompu à la descente, Michel-Ange s'en

arrangeait; c'est que l'argent manquait toujours. En nos travaux, l'argent ne manque jamais, ce qui fait peut-être qu'étant toujours ruinés par le guichet anonyme, nous n'avons avec cela rien de beau.

11 février 1933.

FOLIES D'ADMINISTRATION

L'ÉTAT périt de centralisation, comme on dit en mauvais langage; mais disons mieux que l'État périt de pensée, comme les banques, comme les usines, comme tout. Comme la pensée même, qui mourra de prémédidation. Quand on lit Descartes, on admire une imperfection sublime, une audace de se mesurer à Dieu et à tout, du fond d'une petite chambre. « Je ne traite pas maintenant de cela », disait le soldat. Il apercevait un bout du fil, et tirait dessus, faisant de hasard pensée. Car en effet, comme il aimait à dire, je ne dois pas oublier que je suis un homme. Il se prit donc comme il était, et gouverna ses pensées pour tout homme à suivre, sans du tout y prétendre. Je vous raconte, dit-il, l'histoire de mon esprit; vous en ferez ce que vous voudrez. Il y a de la hauteur dans cette position, et du cavalier, et du style Louis XIII, non gouvernable. Nos docteurs y voient de l'insolence, sans oser le dire, eux qui commencent par apprendre tout et par tout réfuter avant d'écrire un mot. Leurs pensées ressemblent à l'administration militaire, qui est admirable par la précaution et par la précision; seulement tout y est faux. J'ai vu des comptes d'obus renvoyés à grand bruit, pour une erreur d'un; mais chaque batterie traînait une ou deux centaines de coups que le chef ignorait, et qu'on brûlait selon le besoin et l'occasion. L'ordre est beau et bon, mais devant les yeux et sous les mains; l'ordre est beau autant que les choses sont comptées ou rangées. Mais l'ordre abstrait ne saisit rien et ne range rien que ses propres symboles. C'est ainsi que l'administration conduit ses folies raisonnables.

Tous ceux qui se sont tirés de misère connaissent le système des petites caisses, une pour le chauffage, une pour le vêtement; et souvent l'on puisait dans l'une

pour nourrir l'autre; mais on le savait. Les pièces de cent sous pesaient aux doigts. Un seul compte en banque et un seul carnet de chèques, cela est bien plus raisonnable; mais je suppose que c'est trop raisonnable. Plus d'un penseur s'est perdu à vouloir gouverner et ranger des idées; cette sagesse est divine, non humaine. Le plus grand esprit, à ce que je vois, se bute aux exemples, et forme une idée d'après la chose particulière, et sans jamais la quitter de l'œil. Par cette prudente méthode, le tout ne cesse de gouverner les parties. Mais supposez que l'on se mette à plusieurs pour penser; telle est la méthode d'administrer. Le tout n'est plus que dans les dossiers empilés; pendant qu'on en lit un, on oublie les autres. Et le total n'est jamais fait que par machine à compter. Le total est mort. Il n'a aucun pouvoir. C'est ainsi que nos effrayants totaux du budget n'ont aucun pouvoir. Tant que l'argent foisonne, on ajourne de penser au total; quand l'argent manque on se jette aux comptes abstraits; mais c'est trop pour une tête. Et il faut pourtant bien qu'une seule tête forme le total et juge. Comment faire? Je voudrais ici les confidences d'un homme qui aurait fait sa fortune, mais dans un commerce difficile, et non soutenu par la dépense publique, car alors on gagne trop. Je suppose que le gagne-petit faisait son total tous les soirs, et même plusieurs fois par jour, toujours soupçonnant de faux ce qui lui plaisait, et annulant ce qui était douteux. Tout homme qui s'enrichit se croit ruiné; d'où les cris de l'avare. Avouez que les cris de l'avare nous auraient été bien utiles dans les temps de prospérité.

Le mal d'une administration divisée entre mille cerveaux est qu'elle se croit riche; et le mal de se croire riche est que l'on entreprend tout ce qui est raisonnable. On s'étonne quelquefois de trouver au centre d'une affaire qui marche bien quelque noir escalier et quelque crasseuse cellule, mal éclairée, mal chauffée; c'est là que le maître pense; c'est de là qu'il expédie les brillantes soieries, le luxe, la parure, et toutes les commodités. Le très sage maître a gardé autour de lui, comme un vêtement, l'image des difficultés; c'est le conseil de misère. De quoi s'étonne le marchand d'escaliers, d'ascenseurs, l'organisateur de bureaux modernes; et il prouvera à l'autre marchand qu'une pièce claire vaut mieux qu'un

nid à poussière. Qui en doute ? La liste des choses utiles et qu'on ne peut refuser est assez longue pour ruiner l'homme le plus riche. Mais il y a plus à dire. Il y a des inventions inutiles qui plaisent par le miraculeux. Un ennuyeux discours est mieux écouté au radio, car cette magie amuse. Ainsi l'homme qui ignore le total, et qui fait couler la dépense d'un geste facile, comme il allume la lampe électrique, est sollicité par des inventions dont chacune mérite d'être essayée; il ne peut refuser; le bien public l'enivre; et le jour où il inaugure une machinerie toute neuve, tous le louent, et le total est muet. Ainsi, de même qu'une compagnie de chemins de fer se trouve finalement trop bien équipée, et condamnée à perdre en travaillant par un genre de sagesse folle, dont les effets hébètent l'esprit, de même nos politiques se trouvent à la tête d'une machine sans reproche, mais qui fabrique du déficit par la perfection même des rouages. Il faudrait gouverner en paysan, les pieds dans des sabots, et les sabots dans le fumier, par principe. Regardez l'homme, la terre et le ciel; prenez une bonne fois ces mesures, tapissier.

18 février 1933.

RELIGION ET IRRÉLIGION

Les peuples ont adoré n'importe quoi, le soleil, la lune, la vache, la petite vérole. On ne peut du tout sentir la partie glorieuse de la religion si on n'en a senti d'abord la partie honteuse. Je dis honteuse, car c'est rabaisser les précieuses valeurs si l'on se jette à respecter ce qui est puissant. Les bienfaits de l'amitié sont adorables, oui, mais sous la condition qu'on n'y fasse pas paraître cette différence de force qu'il y a entre l'Océan et le pêcheur. Au contraire les sentiments veulent un genre d'égalité, comme entre le poète et celui qui l'admire. Mais de ces grandes saisons, tellement plus fortes que nous, je ne veux pas être l'ami. Ce froid craquant m'inspire tout au plus de la crainte, sans aucune nuance d'estime. Et si j'espère me réjouir au soleil comme les moucherons, je voudrais n'y pas mêler quelque sentiment de reconnaissance. Je ne pourrais; car

dès qu'un tyran ne fait pas tout le mal possible, on ne peut s'empêcher de l'aimer. Il faudrait le braver, même s'il est bon; car, ce qui me choque, dès que j'essaie de me mettre en position d'homme, ce n'est pas seulement que le tyran force d'autres hommes, c'est qu'il puisse le faire. Et celui qui n'a pas gardé, en prétorien volontaire, ces précieuses valeurs qui ne payent pas, celui-là a perdu sa vie. Crésus disait à Solon : « N'admires-tu pas comme je suis heureux ? » Et Solon répondit : « On ne peut décider qu'un homme est heureux tant qu'il n'est pas mort. » Ces spectateurs, dont on ne peut payer l'applaudissement, furent dits sages ou saints selon les temps. Assurément ils firent voir le mouvement religieux qui est grossi en Polyeucte, et qui brise les idoles, bien loin de les adorer. Quant à la différence du sage au saint, il faut que j'y fasse grande attention; car il se peut que le saint méprise un peu trop son propre jugement, qui est pourtant son propre trésor, dont il me doit compte. Et, s'il me crie un peu trop fort : « Quel homme es-tu, toi misérable, pour juger le maître des tempêtes ? » Je ne puis m'empêcher d'entendre aussi le cri du courtisan : « Quel homme es-tu, toi qui n'as pas d'argent, pour juger un homme si riche ? » Je voudrais une différence de son entre ces deux cris; je ne la distingue pas toujours. C'est toujours vénérer le colonel parce qu'il a pouvoir de mort. Sûrement il se trouve de l'irréligion ici, c'est-à-dire une méprise sur les valeurs.

D'où je soupçonne que ces termes de religion et d'irréligion s'échangent l'un pour l'autre dans nos drames d'âme, qui se jouent entre bassesse et noblesse. Et parce que nous retombons toujours à la religion la plus basse, qui adore le maître de soupe, et que nous devons nous en tirer, au moins une fois ou deux, par un mouvement de juge, il arrive que toujours le mouvement de religion a forme d'irréligion. Comme dire, quand ce serait à part soi, que l'homme qui paye bien n'a pas pour cela toutes les vertus, cela est certainement religieux, mais serait aisément compté comme irréligieux orgueil. Il est clair que Polyeucte n'était pas du parti le plus fort, et qu'il méprisait Jupiter comme injustement et communément respecté, et comme usurpateur de vraie gloire. Toute religion serait donc irréligieuse; et tout mouvement de vraie religion nous porterait d'un modèle

jusque-là adoré à un autre modèle plus digne. Le fantassin Socrate me paraît louable, et Alexandre beaucoup moins. N'est-ce pas le même jugement que je remarque dans les saints ? Ils se détournent de la fausse grandeur, ils cherchent la vraie. Quelle est la vraie ? On ne parlerait pas mal en disant que la grandeur qui parle au ventre n'est pas la vraie. Donc n'adorons pas le tonnerre.

Adorons la vertu. Très bien. Et puisque, comme Platon l'a fait voir, il y a ordinairement, si l'on sait regarder, un tyran enragé et un juste mis en croix par le tyran, adorons le juste en croix. Cette image platonicienne s'est trouvée vérifiée à miracle, au moins dans ce petit bout d'Europe où la pensée a fait ses dents de sagesse. Mais encore faut-il bien savoir ce qu'on adore. Car tout est mêlé en nos pensées, tout redescend à chaque minute, et la vieille religion, celle qu'on peut bien dire prostituée, et qui va d'enthousiasme à la puissance, revient toujours en nos prières. Et certes l'invention d'un dieu de toutes les soupes, qui fait de nous ce qui lui plaît, ne peut m'étonner; je sais à quoi il ressemble; et je dirai même qu'il est fait pour moi et sur mesure, si je considère la partie affamée, besogneuse et peureuse de moi, qui me gouverne assez et trop souvent. Toutefois il est de consentement universel qu'il est déshonorant de craindre. Et l'on voit, d'après cette remarque, qu'il est très important de laver la religion de ses parties honteuses. Celui qui me dit : « Je crains Dieu » ne m'a encore rien dit; car on a craint, on craint et on craindra toutes sortes de dieux. Cet homme doit donc me dire quel Dieu il craint; et que le saint s'explique à découvert. Car, d'après sa manière de vivre, de prier, d'oser, de mépriser, je comprends qu'il ne craint rien du tout, ou disons qu'il ne veut rien craindre du tout de ce que les hommes craignent communément, pauvreté, humiliations, et choses de ce genre, et qu'il craint au contraire ce que personne ne craint communément, à savoir l'intime déshonneur qui vient de trahir, de flatter, de saluer trop bas. Ce qui n'est pas la même chose que de craindre le tonnerre de Dieu. Je veux dire que le Dieu le plus haut n'a de sens et de valeur que par comparaison avec un Dieu plus bas que l'on brise.

27 février 1933.

LES SAINTS

Quoi de plus clair qu'un saint ? Ces hommes-là méprisaient le gain et méprisaient le luxe. Non pas, croyez-le bien, par l'espérance de dîner en ville au paradis. Les anciens sages, dont Socrate est le modèle, vivaient à peu près comme des saints, sans espérer beaucoup des dieux. Descartes ne trouva rien de mieux que d'aller à la guerre, évidemment par dégoût d'une vie frivole à laquelle il avait goûté, et qu'il avait jugée. Et combien d'autres ont choisi une vie difficile, sans d'autre raison que de retrouver l'équilibre et la paix ! Le plus beau spectacle que Proust ait vu était de trois arbres sur le bord d'une route, trois arbres qui n'étaient pas à lui. Les grands bonheurs sont sans vanité. Seulement la vanité a de terribles crochets; elle prend l'homme et le traîne. Proust n'y échappait point, et ne cessait point de la mépriser. Cette petite, continuelle et inutile violence contre soi n'est supportable que pour les faibles. Le fort se retire ou bien se jette. Si l'on se jette, il faut être tyran. Un tyran vit de vanité; il s'oblige à croire à des choses qui ne sont point. Il vit sur ce creux; il en prend son parti. Un trait de l'homme fort est qu'il ne peut boire modérément. Dans les anciennes corporations on appelait sublime le plus grand ivrogne. L'homme qui aperçoit seulement ce bel avenir se range à ne boire que de l'eau. Et, au temps des chevaliers, combien d'amoureux s'en allaient à l'épreuve, seulement pour boire l'eau claire de l'amour ! Alceste s'en va au désert; c'est qu'il a goûté aux plaisirs et aux peines de vanité. Il se sauve. Il faut toujours se sauver. Il faut toujours se retirer du monde, comme disaient nos grands-pères.

Le fameux choix d'Hercule entre le vice et la vertu n'était qu'un choix entre vanité et réalité. Cette image nous intéresse tous. On offre aux jeunes des grandeurs creuses; il ne leur faut qu'un avertissement pour n'y pas mordre. Celui qui veut savoir, et non pas avoir l'air de savoir, passera dix ans à la géométrie et à la mécanique, découvrant pour son compte toutes sortes de vérités connues. Mais le vaniteux court aux derniers mirages de la physique; la précipitation le perd; il le sait;

mais il s'étourdit à faire parler de lui. Il est comédien, perdu pour lui-même. Or, ce piège est partout; ce piège est tendu partout. On se jette à vingt ans sur les premiers galons; on s'enrage à en attraper d'autres. Et celui qui arrive au poste suprême décide dans une grande guerre où il ne voit rien, est maudit par des milliers de compagnons, exerce une sévérité féroce et d'ailleurs injuste; il le sait, mais il n'y veut pas penser. Or, j'ai connu de jeunes sages qui ne veulent même pas être sergents; ils jugent cette ambition-là; sauront-ils juger aussi les autres ambitions, et vivre sans pouvoir, c'est-à-dire libres ?

Toute crise de société est une crise de vanité. Et l'on sait bien que l'abus des richesses vient de ce qu'on veut à tout prix que les richesses soient enfin respectées. Mais, bien mieux, on veut qu'elles soient respectables. Le parfumeur veut régner par l'esprit; nous avons vu cela; et c'est le comble du ridicule. De ce que j'ai des penseurs à ma solde, cela ne fait pas que mes propres pensées soient en bon ordre. Mais c'est cette fureur de vanité qui fait les tyrans; et je dis bien fureur; car l'homme qui vit en trompeuse surface est nécessairement furieux, tout à fait comme celui qui veut acheter l'amour. Et l'on sait que l'amour ne va jamais à celui qui paie. Bien mieux, aucun genre d'amour ni d'admiration ne va jamais à celui qui paie; on sait bien pourquoi, et lui-même sait bien pourquoi. De la même manière, aucune obéissance ne va jamais à celui qui force. Ces choses étant bien connues, la rage de parvenir s'exerce contre les hommes libres. Et le refus des hommes libres est la réalité de toute révolution. Les gouvernants, banquiers et généraux, on ne les juge pas tant odieux que sots, c'est-à-dire creux.

Les envieux, comme on sait, ne font jamais de révolutions; car les pouvoirs s'ouvrent à ceux qui désirent pouvoir; ils sont bientôt digérés par l'énorme vanité. Au contraire, contre les saints il n'y a aucune arme. Ils promènent leur mépris dans les rues; ils refusent l'admiration et l'acclamation, qui est le pain des vaniteux. Mais qui voit le saint ? Le saint est proprement invisible, il a jeté tous les vêtements de vanité sur quoi la lumière joue. Pensez à Vincent de Paul cherchant les petits enfants. Cet effacement est indescriptible. Cette simplicité est tellement au-dessus de nos moyens qu'elle nous

échappe. Si vous fondez une assemblée de saints, ils n'y viendront pas. Chacun d'eux adhère à son œuvre et fortifie sa propre vertu. Je crois que ce qui achève le saint, c'est cette absence de réflexion sur soi; ce tout abandon en Dieu.

Et le signe le plus grave, c'est si la jeunesse la plus brillante, et je dis même la plus ambitieuse, s'en va silencieusement de ce côté-là, cherchant science, sagesse et justice, non pas pour la montre, mais pour eux-mêmes. Et pourquoi voulez-vous qu'il y ait moins de saints maintenant ? L'homme est le même, le problème est le même, et le mépris est le même.

1er mars 1933.

RICHES ET PAUVRES

L'on se fatigue et l'on se casse le nez devant cette confusion de l'Économie. Mais je veux en rabattre beaucoup et simplifier hardiment le problème. Je pense qu'au sujet de la richesse nous sommes en train de commettre la même erreur où l'on est tombé ordinairement au sujet de toutes les qualités et propriétés, lesquelles consistent véritablement en des rapports, différences, et dénivellations. C'est ainsi que l'on croit d'abord que l'électricité est cachée dans le corps électrisé et lui communique des propriétés comme attirer, repousser, etc. Et d'après cela on trouverait naturel de verser autant d'électricité dans les corps voisins de façon que les mêmes pouvoirs appartinssent à tous; on croirait alors avoir augmenté la somme d'électricité accumulée en tous ces corps. Mais ce sont des rêveries. Augmenter le potentiel de tous les corps ensemble est une opération nulle. L'électricité ne consiste qu'en des différences de niveau. De même nous avons formé, au cours d'une période de prospérité, l'idée que tout le monde pourrait bien être riche, idée folle. Tel est le sommaire et la première vue sur quoi je veux réfléchir, mais en considérant de très près la différence de niveau dont il s'agit.

Je laisse ce qui est vanité. Par un nivellement seulement esquissé des fortunes, on effacerait les plaisirs qui tiennent aux différences d'aspect, de peau, de costume;

cela ferait des mécontents, des indignés, des ennuyés; petits maux. Je veux regarder aux prérogatives réelles de la richesse. Et qu'est-ce que je trouve ? La prérogative de la richesse consiste en ceci que, par la possession de certains signes, j'ai le pouvoir de transformer mes semblables en serviteurs. Par exemple si je suis pauvre je vais à pied; si je suis riche je hèle un chauffeur qui me mène non pas où il veut, mais où je veux aller. Si je suis encore plus riche j'ai le chauffeur et l'auto à m'attendre partout où je suis, jour et nuit. Pauvre je vais chercher de l'eau; riche je fais monter le porteur d'eau. Plus riche je fais monter le tuyau, les robinets, sans compter les pompes, réservoirs et tout le reste qui sont à mes ordres jour et nuit; entendez plombiers, maçons, égoutiers, pompiers, architectes, ingénieurs, inventeurs. D'après cette vue, qui est sans finesse et que je veux telle, j'essaie de me représenter une société où tous, leurs billets à la main, attendent que l'eau, le gaz, l'électricité, les taxis viennent prendre leurs ordres. Il me semble que si les richesses sont égales l'effet sera nul.

Les richesses ne seront jamais égales, c'est bien entendu. Mais je veux examiner ce qui arrivera si on atténue l'inégalité. J'imagine un petit nombre de fortunes énormes et tout le reste pauvre, j'entends réduit à travailler pour vivre. L'énormité des fortunes signifie que tout l'excédent du travail est consacré au service des riches, directement ou indirectement. Le petit nombre des riches signifie que l'excédent du travail de tant de pauvres suffit à assurer le service des riches.

Maintenant divisons les fortunes, c'est-à-dire multiplions le nombre de riches. Il y aura au total moins de travaux et plus de demandes de services. Par exemple, quelles que soient les fortunes, il coûte plus de travail pour nourrir cent riches que pour en nourrir un. Les pauvres seront un peu plus pauvres et les riches un peu moins riches. Si je fais maintenant descendre les richesses dans les régions moyennes en multipliant les dirigeants, calculateurs, organisateurs, conseilleurs, prêteurs, fonctionnaires, actionnaires et gens de même espèce, qui ne produisent point à proprement parler, j'arriverai à un état assez prospère d'apparence, mais où la multitude des riches parviendra péniblement à se faire servir, tandis que la multitude des pauvres travaillera à toute vitesse

et à longues journées. Dans cette espèce d'état où abonderont les ambitieux et les mécontents, on s'étonnera de la quantité des choses produites par le travail et d'une sorte de pauvreté diffuse. On se trouvera dans la position limite qui, simplifiée, devient ceci : un travailleur ayant à nourrir un oisif, ou plutôt une famille de travailleurs ayant à nourrir une famille oisive; et à ce propos je voudrais que l'on fît une statistique qui compterait ensemble tous ceux qui produisent réellement quelque chose, par exemple laboureurs, chaudronniers, charpentiers, et ensemble tous ceux qui administrent, comme propriétaires, directeurs, inspecteurs, comptables, policiers, veilleurs; car il existe certainement entre ces deux masses une proportion naturelle, c'est-à-dire dictée par les nécessités. Au reste si beaucoup d'hommes se trouvaient pour une part travailleurs réels et pour une part rentiers, cela n'empêcherait pas qu'un total exagéré de rentiers ne rendît tout le monde pauvre, ou, autrement dit, que l'idée de faire participer le plus grand nombre à la richesse ne se traduisît par une misère générale. On trouvera dans ces remarques à peine une petite lueur; mais c'est de quoi réfléchir.

11 mars 1933.

LE DIABLE

PAR un bonheur qui fait aimer notre espèce, la fiction populaire du diable représente très exactement les dieux dépassés. J'entends par dieux dépassés d'abord les dieux de nature, comme vache, serpent, épervier, homme-loup, sans oublier l'orgueilleux symbole de la fécondité, autrefois adoré partout. Et j'entends aussi les dieux politiques, que Jupiter et sa turbulente famille représentent à merveille. Or toutes les fois que nous disons « Diable! », vous pouvez être sûr que c'est quelqu'un des dieux dépassés qui nous tire par la manche. Ce qui fait voir que nos métaphores valent mieux que nos pensées. L'homme est vrai dans ce monde comme il y est nu. Et les dieux dépassés remuent à bon droit et déportent un peu nos pensées les plus sublimes, par la nécessité de manger et de dormir, nous rappelant que l'inférieur porte le supé-

rieur. « D'abord vivre », c'est le cri du ventre. Et le diable, puissance oblique, nous traverse et ajourne tout. Ce qu'Alceste nomme si bien trahir son âme est toujours facile, et bien payé, sans compter les bonnes raisons.

Il n'est jamais temps de désarmer. Il n'est jamais temps de poursuivre les fripons; il n'est jamais temps de se démettre soi-même de friponnerie. Le diable siège au conseil des subalternes, qu'ils soient militaires ou magistrats. « Qu'allons-nous faire ? Voici une conséquence oblique. Et, diable ! les vertus d'utilité, de solidarité, de reconnaissance, de parenté sont quelque chose aussi. Diable ! Diable ! » On voit figurer, dans ce monologue, pêle-mêle les dieux de nature et les dieux politiques. Ensevelis et piétinés sous d'épaisses couches de terre, ils font encore tremblements de terre et volcans, comme la légende le dit si bien. Et quand la vache écarte les jambes, comme on dit qu'elle fait au premier mouvement, que voulez-vous que fasse un ministre. Diable ! Diable !

Il n'est jamais temps de garder un héritage, si l'on découvre qu'il a été volé à quelqu'un. Mais il n'est jamais temps non plus de le rendre. Car on se trouve criblé de flèches obliques. Rendre à qui ? Et quel bien en peut-il résulter ? Rendre à un joueur, qui perdra tout ? Rendre à un méchant, moi qui fais le bien ? Balzac a réveillé au moins trois fois ce problème perturbateur, dans *Madame Firmiani,* dans *l'Interdiction,* dans *l'Auberge Rouge ;* et je cite ces titres, parce que le diable, ce détourneur, tirera encore parti du temps que vous passerez à les chercher. Comme on perd temps, ce qui est tout gagné, à comprendre les trente-quatre interprétations de Platon qui ont été proposées, avant d'essayer de comprendre Platon lui-même. Comme à examiner si Jésus a existé, avant d'essayer de comprendre ce qu'il a dit du pharisien. Comme est suspendu le Sorbonnagre qui allait traiter de la justice, l'imprudent ! Mais il est suspendu par ceci qu'il existe une brochure sur la question, non encore traduite du néo-zélandais. Diable ! Diable ! L'honnêteté intellectuelle est bien quelque chose. Comme ces statistiques qui changent toujours. Puis-je traiter honnêtement du chômage, tant que je n'ai pas dénombré les bijoutiers, les charpentiers, les manœuvres, les blancs et les noirs ? Je soupçonne que parmi les chômeurs

blancs on a compté un ou deux métis ! La terre tremble sous mon article. Diable ! Diable ! Les usines à canons (y avez-vous songé) ? font vivre des hommes, des femmes, et de pauvres petits enfants. Diable ! Diable ! Le tendre ministre ne peut supporter qu'un enfant pleure; cela le perce au-dessous du diaphragme. Ici est la cible du diable. Et quoi, dit le syndiqué, pensez-vous que nous nous intéressions à autre chose qu'à la dignité de la personne, de la personne humaine, qui ne doit jamais être moyen et instrument ? Mais, diable, il faut courir d'abord aux salaires, et toujours aux salaires, ce qui est passer un contrat de droit avec un ordre détestable; ce qui est mêler droit et force; ce qui est trahir l'ordre inférieur et l'ordre supérieur en même temps ! Que faire ? Nous sommes de pauvres hommes. « Vous êtes de pauvres hommes », dit le diable.

Ces choses font horreur par l'absence des grandes. C'est beaucoup, dans le tremblement, de sauver les pensées. C'est beaucoup de ne pas les jeter au diable. La trahison commence peut-être en ce point critique où, ne pouvant faire ce qu'on pense, on pense misérablement ce que l'on fait. La langue commune m'offre ici encore une expression à plusieurs sens; ne pas perdre l'esprit.

15 mars 1933.

RÉALISTES

Comme on parlait d'une élite, et comme on la cherchait (c'est la question du jour), Castor dit : « La grande affaire est de savoir que le monde existe. Et nous ne manquons pas d'entrepreneurs qui le savent, je veux dire qui ont connu la résistance, le frottement et le poids des choses, le prix des outils et du temps, enfin la réelle misère de l'homme. Le malheur, c'est que ces praticiens n'ont guère d'idées, ni de culture. Ils ne feront point figure de gouvernants ni de diplomates; ils ne sauront point prendre de la hauteur et voir l'ensemble. Et c'est bien dommage. Car notre élite a l'aisance et l'élégance de l'esprit; mais en revanche elle ne s'est jamais frottée aux choses; elle n'a jamais connu que le travail d'école, qui

n'est pas tout à fait le travail. Elle connaît des difficultés de calcul et d'interprétation. Au mieux ce sont des liquidateurs, admirables à disposer de mille manières, en long et en large, le bilan d'une entreprise qui n'a pas marché. Ils voient clair quand il n'est plus temps.

« Or selon mon opinion les affaires réelles se heurtent à des obstacles d'un tout autre genre. J'ai vu des succès et des faillites, et je crois que l'organisation, comme vous dites, y importait moins que l'événement brut, l'accident, l'imprévu, comme est pour les fourmis un coup de pied dans la fourmilière. C'est au bord de l'événement que je connais l'homme. Et l'homme qui compte, si j'ai bien compris, c'est l'homme qui change promptement ses projets, qui suit de tout près les changements du monde, qui toujours les attend et toujours les guette, et qui est soucieux quand tout va bien, parce qu'il sait qu'il n'est jamais vrai que tout va bien. J'ajoute que de tels hommes sont tristes et ennuyeux, parce qu'ils ne sont jamais contents de rien. Mais en revanche ils sont utiles et précieux parce que jamais ils ne sont absolument mécontents. Ils vivent dans le péril; ils soupçonnent; ils secouent la tête devant les comptes rassurants; ils pensent noir. Ce sont d'étranges hommes, capables de penser à l'inondation quand la Seine est au plus bas, et aux vaches maigres dans le temps des vaches grasses. Je ne les vois jamais poser le pied au milieu du barreau de l'échelle; toujours près du montant, et encore ils essaient. Ils savent dire et penser, comme les marins d'autrefois : « Une main pour la manœuvre et l'autre pour ta gouverne. » Et voilà ce que c'est que savoir que le monde existe.

« Au contraire votre élite polytechnicienne a fait voir à la guerre, où l'homme de bon sens pouvait la juger, qu'elle ignorait tout à fait le monde. Ces hommes à idées, que je voudrais nommer idéalistes, étaient persuadés qu'une entreprise où tout était prévu devait réussir; les effets les ont étonnés sans les instruire. Ils ont su très bien reconnaître qu'il manquait quelque chose à leur beau projet; et en conséquence ils ont mis sur pied quelque nouveau projet auquel, cette fois, il ne manquait rien; en effet il n'y manquait rien de ce que l'intelligence peut prévoir. Mais l'événement réel, tel que le monde nous le propose, est fait d'une poussière de détails que nul

ne peut prévoir. Il me suffit de la météorologie comme exemple. La pluie, la grêle, le cyclone sont des choses que le polytechnicien comprend très bien, et qu'il prévoit très mal. Et les bulletins météorologiques me représentent très bien toutes ces affaires admirablement conçues, et qui n'ont point réussi. Présentement un bon nombre de réalistes refont des fortunes, en naviguant tout près du vent. Mais ce sont des hommes sans éloquence et sans politesse. Le jour où vous élèverez au pouvoir quelqu'un d'entre eux, où vous le défendrez contre les petits journaux et contre les raisonnables d'administration, vous saurez ce que c'est qu'un budget et qu'une maison bien tenue, peut-être même ce que c'est que l'intelligence, et comment il faut tenir cet admirable outil. »

18 mars 1933.

PRÉSAGES

Le calendrier plaît à l'entendement par cette suite de jours qu'il annonce. Par les lunes qui toujours arrivent à point, par la remontée du soleil, par la nuit vaincue, par une espérance abstraite qui orientent nos projets, enfin par la *Connaissance des Temps,* beau titre d'un beau livre. Cependant le corps humain n'est pas touché par ces prédictions. Nous en sommes assurés, mais nous n'y croyons pas. Nous croyons la neige, la grêle, la tempête, ou les inconstants étés qui durent une heure ou deux. Ainsi tour à tour dépliés et repliés par chaud et froid, nous prenons le parti du Carême, qui n'est que l'humeur mise en doctrine. Cependant quelques plantes se risquent. Le merle retrouve son joyeux chant de flûte. Les fauvettes allongent leur bavardage. Et le loriot déjà, sur le plus haut de l'arbre, crie une sorte de joyeuse nouvelle. Déjà nous croyons entendre le coucou, l'hirondelle et le rossignol. Cette annonciation nous prend au corps. Un poème se cherche. C'est le temps de lire *La Jeune Parque,* ce chant d'oiseau de l'homme.

La religion paysanne, ou païenne, car c'est le même mot, est aussi ancienne que l'homme; elle ne changera point; elle ne trouvera point d'incrédules. Et quoique

les théologiens, gens de la ville, aient inventé de ridicules manières de deviner l'avenir d'après les mouvements des oiseaux, l'antique divination se fera toujours, par un accord entre les plus secrets changements de notre corps et le réveil de la vie universelle. Les signes sont adorés en ce sens que notre geste s'y accorde aussitôt, et nous est un signe de plus. Tels sont les dieux naturels, de forme changeante et composée, mélanges de formes vivantes, qui expriment naïvement et très exactement les présages auxquels nous nous livrons avec bonheur et reconnaissance.

Il y a des théologiens champêtres aussi. L'homme se plaît aux présages, les recherche, les invente. Il y a abondance, pour cette fin de l'hiver, de ces courts poèmes populaires qui, d'après le soleil ou le froid d'un certain jour, nous annoncent hiver court ou hiver long, bonne ou mauvaise récolte. Ce sont des poèmes d'entendement, et manqués. On s'en amuse; personne n'y croit. Telle est la part de la superstition. Ce sont de vains gestes, sans harmonie. La joie n'y est point. L'aigre discussion s'y met. Cette partie de la religion paysanne fut toujours moquée, et peut-être toujours redoutée, car les passions y jouent. Par exemple, le mauvais présage d'un lièvre qui traverse la route peut être confirmé par le hasard, ou par la crainte même. Cette partie de la religion est triste; on y croit malgré soi, lorsqu'on y croit; on souhaite d'en être délivré; on n'en est jamais tout à fait délivré; mais on ne l'aime point. J'explique ainsi la fureur théologienne, qui a toujours persécuté la religion heureuse.

J'aimerais à faire la part en toute religion, et jusque dans la plus subtile, des croyances aimées et des croyances abhorrées. Car il se peut bien que le bonheur de croire entraîne naturellement le malheur de croire. Et peut-être faut-il dire que les artistes tirent d'un côté et les théologiens de l'autre. Car les théologiens, qui appartiennent à l'espèce des gouvernants, agissent toujours par la peur, qui enchaîne, et jamais par la joie, qui, au contraire, délivre. Mais les artistes, par un juste sentiment de ce qu'on peut nommer la matière religieuse, nous sauvent toujours de la terreur par une recherche de l'harmonie, même dans le terrible. La plus triste musique console encore. Le sculpteur et le peintre, qui

sont les prêtres véritables, finissent par retrouver le secret des dieux. Je donnerais comme règle de la vraie pitié qu'il faut croire l'image et se défier du discours. Toutefois on se perd aisément dans les religions urbaines, fondées sur des faits anciens et qu'on ne reverra plus, donc livrées sans contrepoids à l'ivresse d'ordonner. Au lieu que la religion paysanne n'a pas besoin de légende. Ses miracles sont sous nos yeux; la Pâque paysanne est vraie tous les ans. Tous les ans il est permis à l'homme de communier sans métaphore avec la nature des choses, d'y toucher, de s'y allonger, de s'y remettre et de s'y confier, ce qui est retrouver foi et amour. Car je ne crois pas que la religion d'instinct soit jamais fausse. Mais en revanche je suis prêt à parier que toute religion d'entendement est fausse, pour la même raison qui fait qu'aucune œuvre d'entendement n'est belle.

1er avril 1933.

POLITIQUE ET RELIGION

La politique n'a guère changé et ne changera guère. C'est que la structure de l'homme est toujours la même; et ce qu'en disait Platon est encore vrai aujourd'hui. Toujours une tête, et la même, et toujours apte aux mêmes combinaisons. Toujours une poitrine, et la même, lieu d'explosion, centre de colère et de courage. Quand le moteur s'emporte, la sagesse supérieure est réduite au rôle d'exécutant; au mieux elle sauve les projets fous. C'est ainsi que le cœur usurpe, et nous l'éprouvons dix fois par jour. Convenons maintenant que le ventre porte et soutient tout cela, et qu'en un sens il gouverne tout; car, faute de nourriture, il n'y a plus ni courage ni pensée pour personne. En sorte que la pensée, si souvent et si promptement dominée par la colère, doit aussi compter avec la peur, qui est du ventre.

L'homme étant ainsi, et pour toujours ainsi, nous n'en avons pas fini avec les difficultés, et jamais nous n'en aurons fini. Le projet le plus raisonnable n'ira jamais tout seul. L'économique, qui est du ventre, nous tiendra toujours serrés. Toujours le besoin plaidera contre l'en-

thousiasme; si l'enthousiasme l'emporte, c'est l'enthousiasme alors qui plaidera contre la raison. Mais la raison, de son côté, ne peut gouverner passablement ses difficiles voisins que si d'abord elle les accepte, ainsi la pire injustice est celle de la raison, quand elle veut nier les deux autres personnages. Partant de là, vous dessinez aisément, et assez exactement, trois figures d'injustes, celui qui n'est que besoin et appétit, celui qui n'est que fureur, et celui qui n'est que raison. Cette vue est très simplifiée, mais on peut partir de là. La connaissance de soi et des autres n'est pas tellement avancée.

D'où je puis deviner trois politiques, éternelles, et trois religions, éternelles. Trois politiques. Car il y a celle de la raison toute pure, qui abonde en projets, mais qui, par mépriser les deux autres, ne fait rien. Il y a la politique de la colère, qui fait toujours plus qu'elle ne veut, qui tue et se tue; mais que d'honneur et que de bonheur ! Car il est beau d'entreprendre et d'oser; cela enivre. Et enfin il y a une politique des intérêts, qui porte les deux autres. Ces trois partis, vous les distinguerez dans un syndicat, dans un gouvernement, dans un peuple, dans tout homme. La vraie paix est dans l'homme, et entre ces trois personnages, tête, poitrine et ventre, dont il est composé. Et, parce que tous trois ont leurs fortes raisons, il faut négocier la paix, et non pas seulement la formuler; et la négociation durera toujours.

Trois religions aussi, et qui toujours coexisteront. Car le ventre est superstitieux, et le fut toujours, et le sera. La peur adore les forces; aussi les hommes ont-ils adoré tout, soleil, volcan, serpent, et le ventre même, ce qui est un genre d'ivresse redoutable, et une sorte de mystique; non pas autrefois, mais aussi bien maintenant. Ici une grande obscurité, mais non pas impénétrable. Et je dis religion, parce qu'en effet le cœur ni la raison ne sont absents jamais; à ce niveau ils suivent, ils obéissent, ils ornent, ils éclairent diaboliquement. Les faux dieux sont encore des dieux.

La religion de l'honneur est au-dessus, et c'est l'olympienne; c'est celle qui couronne les braves. L'homme, à ce niveau, voudrait n'être que cœur; mais il ne peut se démettre de lui-même; aussi l'avidité ne cesse de déshonorer le courage, comme la raison ne cesse de mettre en preuve les effets de la puissance. Le conquérant veut

être nourri; le conquérant veut avoir raison. Cela s'entend souvent dans une même phrase. Et ce serait folie de vouloir que la religion de l'honneur soit morte, ou qu'elle soit autre. Ménagez, négociez.

La religion de l'esprit est la plus belle; cela est de consentement. Elle rabaisse la puissance aveugle, et elle rabaisse la puissance humaine. Elle pèse d'autres valeurs, qui sont comme de l'or pur dans le commerce humain. Mais il est toujours vrai que s'il y avait des vertus pures, il n'y aurait plus de vertu. Le fait est qu'il faut manger, mais non pas trop, et qu'il faut partir en guerre pour quelque chose, mais non pas trop; et enfin honorer l'esprit en ses pénibles victoires, car c'est là qu'il est esprit. C'est pourquoi l'équilibre, le difficile équilibre, est ce qui m'intéresse dans un homme; et non point la bavure. Bavure d'amour, bavure de gloire, bavure de raison, c'est tout un. Et celui qui a mené passablement la difficile négociation avec lui-même, au lieu de sottement s'ignorer et de sottement s'adorer, c'est celui-là que j'enverrais négocier pour nos biens et nos vies. Nous y serions presque si l'on enseignait la structure de l'homme au lieu d'enseigner à la tête la structure de la tête, comme on fait si aisément et si inutilement.

22 avril 1933.

LE PENSEUR

Le travail de réflexion amaigrit les idées. J'ai souvent remarqué ce genre d'effet; quelquefois je crois le comprendre. Car il est à prévoir que l'esprit se fatigue comme les yeux, ou comme les bras, ou comme les jambes. Or, si vous voulez sauter un fossé un peu au delà de ce que vous avez coutume de faire, c'est le premier essai qui est le bon. Pour la prise de lutte aussi; il faut vaincre au premier effort. Toutefois ici on fatigue l'adversaire en même temps que soi; du moins on le croit; mais lui, s'il sait le métier, il se laisse manier comme un paquet inerte, et soudainement se réveille, et dépense le plus promptement possible toutes ses forces. Et je juge assez des hommes qui sont capables de telles décisions, imprévues et foudroyantes, d'après un air de

repos et d'indifférence. Beaucoup ont pu observer que, dans les discours suivis, ce qui est improvisé est toujours le meilleur, comme si la préparation émoussait le coupant et le piquant. Seulement il faut oser, et savoir ne penser à rien.

Montaigne est négligent. Il s'amuse à copier les poètes, et les commente paresseusement jusqu'au point où quelque difficulté le prend à la gorge. C'est alors qu'il est vif et même violent; il étonne, il traverse. Ceux qui le lisent prennent le même pas, et soudain le même élan. Pascal l'a copié quelquefois, et presque toujours, à ce que je crois, imite le mouvement de fermer les yeux avant de regarder. Seulement la nonchalance de Pascal ne nous est point connue. Il faudrait de grands silences entre ses petits papiers. Lui, aux intervalles, priait, je suppose, ce qui est une manière de se reposer, comme vêpres et stalle de chanoine. Je ne parle pas des sciences, parce qu'alors presque tout de ce que l'on nomme travail est rempli de calculs ou montages d'expériences, qui ne fatiguent point; et l'idée géniale vient toujours en un éclair quand elle vient; moins à force d'y penser qu'à force de n'y pas penser. Dont Poincaré le mathématicien a raconté un exemple; seulement il ne l'a pas bien interprété, supposant que l'esprit travaille en son repos et dans le dessous; en quoi il suivait la mode; au vrai toute invention suppose un esprit frais, et ainsi se fait du premier coup, ou nullement.

Les inventeurs sont de grands travailleurs; et les illuminations sont la récompense du travail. Cela est hors de doute. Mais il faut bien entendre le travail, qui est de compilation, de révision, d'entraînement, d'exercice, sans aucune volonté de penser. Je dirais sans aucune prétention; dont on a de beaux exemples dans Leibniz et Euler, car ils ne tiennent pas tant à comprendre ce qu'ils font; et on dirait quelquefois qu'ils économisent la pensée, et même qu'ils la refusent. Ce n'est presque que la mémoire qui marche. Semblable à celui qui se meut la nuit dans un terrain difficile, et qui n'a qu'une faible lampe de poche; il ne la tient pas allumée; il ne la fait briller que quand il ne peut pas faire autrement. Je comparerais la pensée à une telle lampe, aussitôt ralentie par les produits mêmes de son activité. Une pile se décrasse lentement et s'encrasse vite. Ainsi, et encore

plus, l'éclat de nos pensées ne dure guère, et suppose un long sommeil. Une intelligence suffisante, et forte quand il faut, ne s'établit donc pas sans une sorte de ruse. Les imbéciles, c'est-à-dire les esprits faibles, pensent tout le temps à une même chose, et comprennent de moins en moins; et cela éclate chez les fous, qui sont des obstinés sans aucune espérance. Le remède est dans Platon; mais on n'en veut point; on pense à un Platon en deux pages, ce que Platon a soigneusement évité d'être.

J'ai le sentiment quelquefois de parler à des penseurs fatigués depuis leur naissance, et qui ne savent ni dormir, ni ajourner les pensées, ni rire. Comme à l'homme-serpent, la contorsion reste marquée au visage. Le vrai pensif, comme celui de Michel-Ange, a un visage d'enfant; c'est qu'il exerce alors sa ruse, qui est de ne penser à rien. Il n'y a que le poète, peut-être, qui sache bien ces choses; car, une difficulté de rime, quel merveilleux ajournement des pensées ! Ces exigences défont les pensées qu'on allait suivre, et reposent l'esprit à la manière d'un travail fin, mais d'ouvrier. Oisiveté assurée; oisiveté occupée. Je ne dis pas que la pensée viendra toujours; mais, si elle vient, son nid est fait.

Avril 1933.

DEUX MORTS

La maladie humilie comme la passion, et par les mêmes causes. Il me semble alors que mon propre être se tourne contre moi. Que j'aie la fièvre, ou que la timidité brouille mes paroles, ou que la peur me prenne au ventre, il me semble que je meurs à moi-même. Une sédition s'élève, et les parties refusent obéissance. Il se fait un schisme dans cette belle unité, dont l'escrimeur, le gymnaste, le coureur sont si fiers. Cette mort travaille en nous. Par l'âge elle s'établit; elle triomphera. Et au rebours l'homme vigoureux et sans peur se connaît immortel, et le danger extérieur, volcan, tigre, obus, le tue sans le déshonorer. Il y aurait donc deux morts, et l'une nous sauverait de l'autre. En poussant cette idée, je comprends un peu l'Immortel de l'*Iliade,* qui donne rendez-vous à la mort. Celui-là n'est pas divisé contre

lui-même; il se possède tout. C'est l'épée qui l'interrompt dans le moment qu'il est le plus assuré de sa propre vie. Ainsi détruit par une cause extérieure, il est assuré de ne pas mourir. Hercule ne craignait ni bête ni homme, ni peut-être aucun dieu; mais une misérable passion le fit périr par ses propres forces divisées; et c'est alors que le monde entendit la plainte d'Hercule.

Comme la jeunesse se jette aisément aux périls, dans les sauvetages, dans la révolte, dans la guerre, on l'a vu, on le voit, on le verra. On pourrait presque le comprendre d'après ces deux morts, dont l'une est cruellement sentie dans le corps même, et comme un vice inhérent, au lieu que l'autre peut seulement nous abolir, sans jamais nous diminuer devant nous-mêmes. Et toujours est-il que la vie équilibrée, exercée, prompte, souple, puissante sur soi, exclut de nos pensées la mort et la peur ensemble, comme l'attrait du risque le fait voir. Il est vrai aussi que, lorsque l'homme est rompu, le voilà gémissant et malade, et humilié pour de longs jours. Le héros de l'*Iliade* achevait le blessé; c'était la règle de ce terrible jeu; c'était une garantie contre l'autre mort. Il faut convenir qu'une guerre où toutes les blessures seraient sur-le-champ mortelles ferait moins peur que notre guerre inhumaine, qui se dit humaine. Toutefois, avant l'expérience, c'est-à-dire au départ, il n'y a point de peur qui puisse retenir les jeunes. Rien ne peut faire qu'ils ne se sentent invincibles et immortels. Tel est le moment dangereux pour la paix, et qui le sera toujours.

Contre quoi je trouve ressource en Spinoza, le seul qui ait jugé tout homme immortel par soi, et toute mort extérieure. Car, dit-il, s'il y avait quelque principe de mort dans l'homme vivant, et par sa vie même, il ne vivrait pas un seul moment. Il ne peut donc mourir que par une cause extérieure, et la fièvre lui est aussi étrangère que l'obus. C'est toujours un choc ou un frottement extérieur qui l'use ou le détruit. D'où l'on peut embrasser, d'une même vue, l'extrême fragilité et l'extrême solidité de l'homme. Tout dépend de la cause extérieure; et il est évident que bien des causes surpassent infiniment notre puissance. Une tuile a tué Pyrrhus. Mais en revanche il est juste et il est réconfortant de savoir et même de sentir que le corps humain, s'il n'est touché à mort par la cause extérieure, emploie aussitôt

toutes ses forces à se guérir. Il est merveilleux, et il est ordinaire, qu'une coupure se recouse d'elle-même et fort vite, si l'invisible ennemi n'est pas dans la place. Par ces remarques nous sommes réconciliés avec nous-mêmes. Et ce remède est bon aussi pour les passions, lesquelles, dit notre philosophe, résultent toujours d'un choc du monde, que notre santé propre s'emploie aussitôt à guérir, si seulement nous n'allons pas contre. Assurément le plus grand mal des passions c'est que nous les jugeons incurables, en les rapportant à quelque vice de notre nature. Dès que nous les jugeons étrangères, comme elles sont, nous commençons à nous en guérir.

Si je remonte de la doctrine jusqu'à l'homme de l'*Iliade,* je vois qu'il se trompe, et qu'un rhume ne diffère point tant d'un coup d'épée. Ce n'est qu'un coup de froid, et qui abattra le plus fort, comme fait l'épée. Le mirage des combats n'est qu'un mirage. Toute vie est combat, le courage est partout le même, et il est plus beau de vivre que de mourir. Ce qu'exprime l'autre épopée, l'*Odyssée,* où le courage ne se propose jamais de mourir, mais de vivre au contraire, malgré vents et foudre et conjuration des dieux. Courage de vivre est plus rare que courage de mourir.

1er mai 1933.

NAISSANCE DE NOS PENSÉES

Nous exilons le fou. Du moins ne l'exilons pas de nos pensées. Estimons comme il faut la parenté. La métaphysique a travaillé encore par là, supposant un esprit à nous étranger, un autre arrangement de la mécanique, et enfin un autre monde, d'autres lumières peut-être, et une sorte d'inspiration sacrée. Ce n'est que le roman du fou. Je croirais plutôt que rien n'est dérangé chez le fou; bien plutôt je dirais que ce qui est dérangé en lui comme en nous, n'est pas arrangé en lui, ou seulement n'est pas subordonné ni méprisé. Le fou est un homme qui estime également toutes les pensées qui lui viennent; au lieu que l'homme sain ne fait pas plus attention au vol des pensées qu'au vol des mouches.

L'absurde est la loi de naissance de toutes nos pensées;

car elles naissent des sens, et soulèvent des souvenirs comme des flots de poussière. Je lève les yeux, je vois une étoile, je pense au *Lys dans la Vallée,* je pense à l'été, à la moisson, à la boisson, et ainsi de suite. Ces liaisons immédiates sont toutes aussi absurdes que la dernière que j'ai citée. Celle-ci n'est qu'un trébucher de langue; et les autres ne sont que des rencontres, rebondissements, glissements des esprits animaux, ou comme on voudra dire. C'est toujours calembour, ou quelque chose comme cela. Notre corps, frappé de tous côtés, résonne étrangement; car les choses qui sont liées en nous par la coutume n'ont pas communément d'autre rapport plus raisonnable. Comme on voit par l'expérience dans le malheureux chien de Pavlov, que l'on forme aisément à sécréter son suc gastrique à la vue d'un feu vert, ou bien d'un feu rouge; il suffit que le feu lui soit montré plusieurs fois en même temps que la viande. Or le physiologiste n'inventera pas de liaisons plus étranges que celles que nous fournit l'univers à tout moment. Descartes aimait les femmes louches; c'est qu'il avait fait amitié dans son enfance avec une fillette qui avait ce défaut. Et, comme dit le philosophe, il suffit d'un ver une fois dans une salade pour nous mettre en défiance de toute salade. De telles liaisons sont folles à proprement parler. Elles deviennent raisonnables lorsque l'on en comprend la cause, laquelle n'est nullement raisonnable. Ainsi l'on s'en guérit par la considération de l'univers qui, selon un récit célèbre, jeta le même jour et à la même marée, sans autre explication, une énorme tortue et un missionnaire à des sauvages très peu subtils. Ils crurent, selon le même récit, que tortue et missionnaire étaient d'un même complot. Comment a-t-on pu dire que les sauvages ne pensent pas comme nous ? Tous les complots que nous supposons ont la même sotte origine; c'est toujours tortue et missionnaire. Et bref, toutes nos pensées immédiates sont folles. Et les moins folles le sont le plus. Car, si le hasard des mots m'apprend que la terre tourne, j'aurai plus de mal à penser que c'est vrai que si je crois d'abord au mouvement tournant de tout le ciel. Malheur à qui reçoit la vérité sans l'avoir faite. Descartes, singulièrement, eut l'idée de refuser tout, même le vrai. Et puis il se mit à compter un, deux, trois, et le reste, ordre qui

certes ne nous sera jamais jeté par l'univers; car on n'a point vu de moutons qui s'offrent d'abord un, puis deux, puis trois. Les multitudes apparaissent, mais non pas les nombres.

Or Descartes fut singulier, mais universellement. Chacun, s'il veut, y retrouvera son frère l'homme; mais il faut chercher et douter; et c'est ce que le fou ne sait point faire. Ainsi il est dans ses pensées comme nous sommes dans nos rêves ou rêveries, comme nous sommes au départ de nos moindres pensées. Car je suis bien fou dans mes rêves; seulement j'en ris. Et, par la même mécanique, je suis superstitieux dans les moelles; seulement j'en ris. Je ne me prends pas pour un oracle. Tous les peuples ont tenu les fous pour oraculaires. En quoi il y a du vrai; car les fous savent les hasards de l'univers, et ne savent rien d'autre; et, comme ils ne choisissent pas, ils peuvent bien crier quelque chose d'important que notre raison a négligé. Mais le fou ne sait pas qu'il sait cela; c'est un indicateur des tempêtes, de toutes les tempêtes; et cet appareil, comme aussi le vol des oiseaux, les entrailles des victimes, et choses de ce genre, a paru moins utile que le thermomètre, qui ne dit qu'une chose. Le sage choisit l'homme dans le fou, et refuse le fou. Exemple, dans *David Copperfield,* cette tante qui a recueilli un Monsieur Dick, et le consulte sur toutes les questions de bon sens, sans penser qu'il est fou, ce que penserait au contraire le psychiatre, qui a besoin, comme on dit, de sujets. Mais, par ce commerce, le psychiatre s'obscurcit lui-même; au lieu que la bonne tante soigne du même coup sa propre humeur. Heureux qui se reconnaît de la grande famille des imbéciles et des fous. Celui-là sait penser.

4 mai 1933.

L'HUMANITÉ

L'IDÉE de Marx revient toujours. C'est qu'elle est vraie. On ne comprendra jamais assez que l'inférieur porte le supérieur et que l'invention du collier, du moulin à eau, ou du gouvernail ont plus changé les mœurs que n'ont pu le faire toutes les prédications. Du moment que

le cheval devenait bête de trait, que le ruisseau tournait la meule, et que la voile remplaçait les galériens, l'esclavage n'avait plus de raison; une plus juste idée de l'homme se formait; ou plutôt elle descendait du domaine des beaux rêves; elle touchait terre. Ce qui ruinerait l'idée marxiste, ce serait de vouloir que le progrès technique ait déterminé par lui-même tous les changements de l'ordre moral. Ce n'est pas si simple; et la structure des sociétés humaines dépend aussi des sentiments et des pensées, enfin d'une poésie qui n'attend que quelques provisions et un peu de loisir pour rêver et chanter sur le seuil. Mais que la nécessité inférieure nous morde de nouveau aux jarrets, c'en est fait de l'art, de la justice, et de l'amitié.

Imaginons quelque volcanique bouleversement de nos contrées, si bien aménagées; l'homme serait saisi par l'urgence des besoins. La faim et le froid ont vite fait de ramener les idées et les images aux gestes utiles; c'est ce que l'on remarque déjà dans tous les hommes dès qu'ils redescendent vers l'état de mendiant; et seulement le cours des valeurs change le prix d'un Manet et déjà toute l'esthétique. Supposons qu'un changement imperceptible ramène en cinq ou six mille ans les glaciers jusqu'à Lyon; on reverra dans ces pays-ci l'homme des cavernes gouvernant cyclopiquement, comme dit Aristote, sa petite famille, sans droit, sans morale, sans dieux. Au rebours, par un peu trop de soleil, Carthage n'est plus rien. Montesquieu disait déjà que le génie maritime des Anglais dépendait premièrement de leurs profonds estuaires, au lieu que les plates lagunes de Venise avaient borné le tonnage et la voilure. Cet immense thème commence à peine à être développé. Il faudrait suivre, par exemple, les changements que la machine à vapeur a apportés dans les mœurs ouvrières. En serrant de plus près, on trouverait que chaque métier a ses vertus, son régime familial, sa politesse propre, et sa politique. Je ne pense pas qu'une sociologie positive puisse passer légèrement sur cette idée-là.

Sociologie n'est pas histoire. La science des sociétés s'occupe moins de ce qui fut que de ce qui est toujours. Et la liaison de la vie moyenne aux besoins et aux nécessités conduirait à comprendre et à reconstruire la trame politique d'après des conditions qui ne nous lâchent

jamais. Les classes, l'inégalité, les pouvoirs, le changement même de ces choses, leurs oscillations et retours, sont des faits permanents pour le principal. Aristocratie, timocratie, ploutocratie, démocratie sont comme des éléments combinés en proportion variable, mais toujours en relation avec la structure humaine, règle invariable. D'où l'on tracerait, à la manière de Comte, une statique sociale, clef de la dynamique. Tous les esprits faibles commencent par la dynamique; c'est tomber dans l'histoire.

Il faut pourtant s'élever au-dessus de ces nations querelleuses. Il le faut, car l'humanité est quelque chose; non pas seulement ce qui doit être, mais ce qui est. Le triple monument de l'homme se nomme art, religion, et philosophie. L'art a toujours formé un langage universel; et la religion, qui tient à l'âme comme l'âme au corps, tend toujours à légiférer pour tous. Même le fétichiste offre partout les mêmes traits, qui sont les traits de l'homme. La religion de l'homme, ou politique, n'a pu exiler Lycurgue, Alexandre, César, Charlemagne dans leur nation; ce sont des dieux de toute la terre. Quant à la religion de l'esprit, la plus haute, elle parle directement à tout homme, de quelque condition et de quelque race qu'il soit. Mêlée toujours de superstitions, corrompue souvent de puissance, car l'homme est toujours tout l'homme, elle offre pourtant son étonnante structure, ses papes, ses évêques, ses saints, ses casuistes, comme le plus admirable essai d'une société des esprits. Et, encore une fois, il ne s'agit pas de retracer une histoire des religions; car le fétichisme lui-même n'est nullement un passé; il est l'infrastructure. Quant à la religion politique, elle revient toujours puissamment à dresser son dieu national; à ce point qu'on se demande comment elle sera dépassée; mais elle est dépassée et elle le fut toujours. Delphes était déjà comme un conseil des Nations. Ces grands faits sont niés par les passions; mais la philosophie les discerne, et rétablit pour tous les hommes le vrai portrait de l'homme, sans méconnaître le dessous, ni le milieu, ni le dessus. Telle est la substance de tout enseignement; on nie qu'il soit tel, mais on le fait tel. Il ne manque à l'esprit que de discerner ce qu'il fait.

6 mai 1933.

LE RACISME

Les dieux de la race sont des dieux de boue et de sang. Jupiter, le dieu politique, le dieu à la balance d'or, a bien pu les vaincre et les enchaîner; il ne les a pas tués. Il ne pouvait. L'animal porte la pensée. La race, c'est l'animalité. L'homme a fait des races animales, par un choix, par un massacre, par un parfait mépris des préférences. La mère pigeonne aime également tous ses petits; mais Darwin prélève les pigeons pattus, et fait les mariages. Or l'homme ne se laisse point traiter ainsi. Nul homme n'a de race que l'adoration même de sa race, c'est-à-dire de son propre animal. Quand on dit que la race parle, on veut dire que l'inférieur parle, et que la force est considérée comme première valeur. Au-dessus de la pensée, cela va sans dire, mais au-dessus même de l'honneur.

L'égalité des forces et des armes est déjà une idée. La raison trouve dans le duel réglé un moyen sûr d'élever le courage. D'où sont nés la chevalerie et le défi, choses qu'il ne faut pas juger barbares à l'étourdie; la barbarie est bien au-dessous. J'y vois un mélange de faim, de peur et de fureur, qui tente vainement de s'élever au-dessus du diaphragme. L'honneur ne s'est jamais maintenu sans la raison. Toujours les duels furent injustes et cruels, par une ivresse de force; toujours le courage fut sali de quelque botte secrète, ou de quelque armure mieux forgée. L'esprit guerrier n'a nullement honte d'opposer cent hommes à cinquante; au contraire il voudrait s'en faire gloire, mais il ne peut. Il faut que l'honneur choisisse entre justice et violence; il ne peut rester entre deux. Et ce genre de raisonnement que j'écris maintenant est de ceux qui font redescendre l'honneur à la fureur; car chacun fait selon qu'on le juge. Ainsi il fallait prévoir que cette colère, qui se voulait noble, descendrait au plus bas.

Il n'y a point d'honneur dans les persécutions. Il n'y reste point la plus petite parcelle de l'esprit chevaleresque, mais plutôt un délire de lâcheté, comme on voyait au temps des sacrifices humains, où la foule s'enivrait du spectacle de ce qu'elle redoutait. Cette ivresse se retrouve

en certains crimes. Et ce n'est pas que la nature basse soit plus vile dans les uns que dans les autres; mais c'est que le dessus manque. Toutefois l'homme est plus cruel que l'animal parce que le dessus ne manque jamais tout à fait. L'imagination invente des supplices, parce qu'elle veut tuer quelque chose en l'autre, quelque chose qui fait honte au bourreau. On ne s'avise pas d'humilier le lapin; simplement on le tue. C'est qu'on n'y devine pas le semblable, le juge, qui est ce qu'on veut tuer en soi-même. Car la bête pensante craint la pensée, ce qui est encore une manière de l'honorer. Il y a de l'amour dans la haine; d'où l'on voit que les maux humains dépassent tout excès. Prenons donc garde à l'homme.

L'évidente faiblesse des justes ce n'est pas qu'ils craignent pour eux-mêmes, mais c'est plutôt qu'ils craignent d'être méchants. Les saints prient pour leurs bourreaux. Or cette perfection, peut-être impossible, peut-être légendaire, n'en dessine pas moins quelque chose qui est vrai de tous, comme la barbarie est vraie de tous. Il est très vrai que celui qui aime la justice reconnaît le semblable, et le cherche, et l'aide, bien loin de le vouloir déshonorer. Et, en admettant que la fureur revienne encore, et toujours la même, en ceux qui combattent pour la raison, toujours est-il que ces excès sont condamnés par le principe même. Finalement les supplices sont tous du même côté, ce que représente le calvaire, ce supplice de l'esprit.

Ce que je crains, c'est une folle idée de progrès, d'après une méconnaissance de la nature humaine, qui n'est pas toute douce. Beaucoup, en l'an quatorze, croyaient qu'ils avaient passé le temps des guerres; et ainsi ils s'y préparaient sans y croire. Et nous croyons avoir passé le temps de la torture, et du taureau d'airain de Phalaris. Mais l'homme n'a pas changé. Et quand je me moque d'un fasciste, piquant en lui l'esprit qu'il voudrait mépriser, qu'il s'efforce de ne point avoir, je dois attendre que le jour où il me tiendra, à dix contre un, ce sera précisément l'esprit raisonneur qu'il voudra humilier; et il y arrivera. C'est pourquoi je veux toujours imaginer quelque bouteille d'huile de ricin dans sa poche. Car sa logique va jusque-là. Et si je le sais, si j'y crois vraiment, alors je jouerai serré contre l'huile de ricin. Et je n'attendrai pas d'être d'accord métaphysiquement avec les amis

de la justice pour faire phalange avec eux. Phalange, j'entends masse qui résiste, masse disciplinée, nullement folle. Par quoi nous vaincrons, mais toujours péniblement et médiocrement. Comment n'en serait-il pas ainsi puisque, comme on l'a dit cent fois, nous ne cessons d'offrir, et dans le combat même, la liberté et la justice à des hommes qui nous refusent l'une et l'autre ?

1er juin 1933.

LE PAS DE LA VACHE

J'AI connu un homme d'âge, et grand ami de la nature, qui avait juré qu'on ne toucherait pas à un seul arbre de son parc. Or j'ai vu un tronc de platane qui repoussait le mur de clôture, dessinant une sorte de tour fendillée. D'autres arbres attaquèrent le toit de la maison et firent voler les tuiles. Firent voler, c'est une façon de parler, car le végétal procède imperceptiblement. Un brin d'herbe commence la ruine d'un mur. L'homme passe autant de journées à élaguer qu'à planter, autant à sarcler qu'à semer. Les plantes ne cessent de mener leur assaut tranquille. Comme chacun a pu voir dans les champs délaissés par la guerre; après les coquelicots, ce fut le tour des marguerites; l'herbe effaçait déjà ces ornements éphémères, et parmi l'herbe, on apercevait le petit plant des charmes, des hêtres, des chênes, des pins; la forêt revenait. Darwin eut l'idée d'enclore quelques mètres d'un pâturage; il y vit pousser des arbres. Si l'on disait donc que la nature végétale travaille pour nous, on parlerait mal; elle travaille selon elle, non selon nous. Nous avons à conquérir et à reconquérir le blé, le chou et le haricot. La terre végétale est elle-même une chose fabriquée. Le paysan sait très bien ces choses-là. Il compte en travail. Il obéit pour commander. Il se fait l'attentif serviteur de sa servante la vache.

J'ai plus appris à la queue des vaches qu'en roulant dans le train express. Sur mes dix ans, au temps des vacances, je menais souvent une précieuse vache laitière. La bête aux pieds tournants, comme dit Homère, allait

son train; dès que je la poussais de ma baguette, elle montrait les cornes. On peut tout inventer, excepté de faire aller une vache plus vite qu'elle ne veut. A l'autre extrême on peut tout inventer, excepté de faire *La Jeune Parque* en un mois. Un opéra veut deux ou trois ans; et, même à ce régime, il ne s'en trouve pas un de bon sur cent. La civilisation est au pas de vache.

L'auto roule; l'avion bourdonne. L'obus va encore plus vite; et la tape de la mélinite, même à travers l'air fait sentir une prodigieuse puissance en un moment, non gouvernable. La vapeur non plus n'est pas gouvernable, ni le torrent. Une mine de charbon qui brûle, souvent on la laisse, car il faut des heures et des heures de menu travail si on veut l'éteindre. Que de transports et que de précautions si on a juré de faire brûler le charbon où il faut et comme il faut ! La vapeur d'eau lance des débris volcaniques, et souffle même toute une ville en un instant. Si l'on veut dresser ce terrible serviteur, il faut lui forger des chaînes, qui sont chaudières, tuyaux, cylindres, pistons, bielles. L'ajustage se fait au pas de vache. L'explosif est fabriqué au pas de vache, si l'on compte tout. Seulement nous voyons en un instant l'effet du travail humain, concentré et retardé. La somme d'un million de coups de marteau est volcanique. Un enfant, en posant le doigt sur un bouton, fait partir une torpille, et dresse en l'air une tour d'eau de cent mètres; mais si vous mesurez par cet effet la puissance d'un enfant, vous mesurez mal. Cette puissance n'est pas physique, elle est politique. Vous avez obtenu d'un millier d'hommes, par persuasion, qu'ils travaillent longtemps sans voir l'effet. Vous donnez à l'enfant le commandement de cette armée de travailleurs à retardement. Il n'en est pas moins vrai que l'homme est nu et réduit à ses propres muscles et à son propre courage, comme Hercule.

L'idée d'obtenir un résultat sans travail est séduisante. Celui qui roule en auto se plaît à ces forces obéissantes; mais le travail des mines, que ce soit fer, pétrole ou charbon, n'a rien du travail de prince. Aux travaux de base, tout homme est paysan; tout homme mène une lutte difficile contre des forces qui n'ont point égard à lui; et ce monde n'est point tendre. Dire que Dieu donne la pâture aux petits des oiseaux, c'est une idée d'enfant.

L'oiseau ne cesse de travailler, à grande dépense de vitesse; et par chance il récupère quelquefois en nourriture l'énorme dépense du vol; en fait les couvées périssent presque toutes. Et que les lis ne travaillent ni ne filent, c'est une autre idée d'enfant; car le lis, comme toutes les plantes, travaille chimiquement à conserver et à reproduire son être, et il est borné là; il ne fait que lis et encore lis. Tisser une chemise est de l'homme; et c'est bien autre chose que de tisser sa propre chair. Une chemise signifie un excédent; et évidemment les travaux humains, ingénieux et divisés, produisent un excédent. Mais brûler l'excédent à toute vitesse, ce n'est que montrer une puissance politique, et exactement dissiper le travail d'autrui. Le muscle reste muscle. Et c'est bien une idée d'enfant de vouloir forcer le pas de la vache. La vache montre les cornes. Attention !

3 juin 1933.

LA BIBLE

Le peuple de l'esprit, c'est Hegel qui l'a ainsi nommé, est le seul maudit. Il traîne après lui la Bible, livre sublime et cruel. C'est le seul peuple qui subsiste sans frontières; c'est le seul peuple qui soit chez lui partout, ce qui revient à n'être nulle part chez soi. Le chez soi est bien au-dessous de l'esprit. C'est le seul peuple qui soit le frère redouté et méprisant de tous; ce qui revient à n'être le frère de personne. La fraternité est bien au-dessous de l'esprit; c'est, comme le nom l'indique, un lien de chair. Ce peuple donc porte partout la paix de l'esprit, qui est la plus difficile, et la guerre de l'esprit, qui est la plus sauvage. Visant trop haut, il a vécu trop bas. Il a tué le dieu de chair; il le devait, car, selon la Bible, il n'y a pas plus de dieu de chair qu'il n'y a de dieu de bois ou d'or. Tout est égal et comme nul devant l'esprit. L'esprit pur devait maudire son propre peuple. L'histoire de notre Occident, lieu des pensées conquérantes, développe cette contradiction; et ce n'est pas fini. Il est remarquable que la Bible soit ignorée des catholiques, ignorée et redoutée. Il est remarquable que les adorateurs du fils renient le père, auquel vont pourtant

leur hommage et leur encens. La Réforme fut biblique, et tour à tour massacrée et massacrant. Nous ne pouvons nous défaire de cette épine dans notre chair, la Bible.

L'esprit est fanatique; l'esprit est violent. L'esprit est corrupteur parce qu'il demande trop, parce qu'il demande l'impossible. L'esprit de l'homme cherche l'esprit de l'homme et le manque. La première chose dont l'homme ait besoin pour vivre, c'est le pardon. La Bible ne pardonne jamais. L'effet du sublime tout cru c'est l'ironie, comme Hegel l'a vu. Aux yeux de l'esprit, vous n'êtes jamais esprit; non plus à ses propres yeux il ne l'est, car il est homme. Ainsi les petits dieux sont ridicules, et le grand dieu verse le ridicule. C'est alors que toute la vie moyenne devient pure apparence, et que le singe d'apparence la gouverne au nom de ce qu'elle ne peut pas être. La Bible est la mère des utopies, et ces filles de la pure justice sont injustes et violentes comme la mère. La Bible a porté partout cette guerre sacrée, qui est la guerre civile essentielle, guerre de l'homme contre l'homme et de chaque homme contre soi. La chair est brûlée d'inquiétude; elle se sait perdue. Voltaire ne pouvait respirer dans ce sublime. Aussi quels sarcasmes contre la Bible !

La tolérance est comme un champ libre pour l'esprit réel, car il va péniblement de faute en faute, et il veut vivre petitement. Mais il ne peut. La position du libéralisme et du pacifisme est faible, comme le disent ces vilains noms. L'esprit sera toujours plus tyran qu'il ne voudrait. Voltaire et Rousseau s'injurient. Étonnez-vous que les peuples ne soient pas encore amis ! Ces deux-là étaient bien près de s'entendre, et c'est sur le point même où l'on allait s'entendre que la haine a fait son nid, son doux nid. Qu'il est doux de haïr celui qu'on voudrait aimer ! C'est qu'on demande trop. Et c'est l'esprit qui demande trop. L'homme supposé inférieur, on l'exploite comme une bête de somme. Mais l'égal, mais le semblable, on le provoque. On l'appelle en champ clos, pour cette prétention qu'on lui reconnaît. La chevalerie était enflammée d'amour, et cela ne la rendait pas douce. L'honneur est dur, et d'autant plus qu'il a plus de peine à s'honorer lui-même; c'est l'ennemi qui fait les frais de cette réconciliation de l'honneur avec lui-même. Et telle est l'histoire de notre Occident. A l'égard de peuples encore plongés dans la nature, nous sommes conqué-

rants d'ivoire, d'or, de diamants. Mais entre nous, fils de la Bible, nous sommes conquérants d'esprit. Nous n'avons pas inventé en notre siècle la guerre du droit. Toutes nos guerres depuis la Bible furent de droit. Sans pardon, parce que l'adversaire fait briller aussi l'apparence du droit; et c'est l'apparence du droit en l'autre qui met le plaideur en colère. J'avertis que ces développements sont hégéliens, et tous les Hégéliens doivent s'irriter contre, par la loi de l'esprit. Mort à qui pense, s'il ne pense pas comme moi !

J'ai adopté cette règle de ne point disputer et de ne point m'offenser sur les problèmes de l'esprit. J'ai jugé en fils de Voltaire, si j'ose dire, ces furieux penseurs qui cherchent toujours le défaut de la cuirasse. En cela, je ne suis ni biblique, ni fanatique, mais plutôt, à ce que je crois, imprégné de l'esprit paysan ou païen, car c'est le même mot, cherchant à conserver la lenteur et la force de la charrue. Cette manière exclut l'ambition, qui est de toutes les passions la plus mêlée; et je trouve encore trop d'ambition dans l'humilité. Le premier point est de ne pas exiger d'un autre les vertus qu'on voudrait pour soi. L'esprit est ainsi fait, si l'on peut dire, qu'il est plus aisément vainqueur de l'autre que maître de soi. La moindre dispute en donne l'exemple. Spinoza réfute âprement Descartes; c'est tout dire. Et le secret de toute paix est dans la connaissance des passions, qui communément sont fort loin de s'apaiser en raison de la force d'esprit; c'est qu'elles tiennent à des causes tellement d'un autre ordre, et si loin du jugement sublime qu'il n'y peut rien que par une ruse. Le sérieux et le rire doivent apprendre à marcher du même pas.

10 juin 1933.

DEUX RELIGIONS

Il y a une religion urbaine et une politique urbaine; le paysan ne peut comprendre ni l'une ni l'autre. Si vous traversez la fertile Touraine, vous voyez un fleuve sans barques, de longues prairies, quelques vaches, et, par rencontre, un homme. Ici apparaît une proportion

entre l'homme et son œuvre; et l'immense ciel couvre les deux. D'où je conçois une vie principalement réglée par les saisons, la pluie et le vent; toute règle vient de là, et nul maître n'y peut rien changer. Par là les hommes sont étrangement égaux; ils le sont aussi par cet espace libre entre eux. Coudées franches. L'homme n'est pas resserré en forme de coin, comme aux trottoirs et aux salons. Le seigneur reçoit des respects, mais il en doit aussi; et la différence est une sorte de privilège pour les deux. Ce genre de dépendance, qui est indépendance, se retrouve partout. Les lois sont sans force. En revanche les mœurs sont strictement réglées par ceci que la famille est tout entière adhérente aux travaux. La ferme est comme un atelier où les enfants sont apprentis. Nul pouvoir que paternel. Aussi l'autorité est diffuse et dispersée, mais moralement forte. Qui s'y oppose est sacrilège. Le grand-père, qui ne peut plus lever une gerbe à la fourche, règne encore et surveille ses biens, appuyé sur le bâton symbolique. Le cousinage étend ce pouvoir moral. Les royaumes grandissent par les annexions, ou bien se dissolvent par les partages; mais cette graine fait de nouveaux royaumes, par la force de jeunesse, et par le rendement supérieur des domaines moyens, toujours mieux équilibrés que les grands. Les puissances voisines entreprennent les unes contre les autres; mais parce que la règle du travail est commune à toutes, elles se soutiennent contre l'aventureux étranger. Les règles d'héritage sont sacrées pour tous; les règles de culture aussi. Cette politique est sage et courte. En revanche, la religion paysanne s'étend à toutes choses; c'est un immense paganisme. Le Dieu c'est la puissance à mille visages qui féconde, qui réchauffe, qui arrose. La prière, c'est l'incertitude où l'on est de tout, la longue patience, et la foi dans le travail.

A la ville on ne voit que l'homme; il n'y a que l'homme; et, par ce rassemblement, l'homme est autant redoutable que secourable à l'homme. Ici d'autres éléments, qui font une nature seconde. Tempête et foudre dépendent des masses en ordre ou en désordre, police contre révolution. Le problème politique est urgent et changeant; c'est qu'il est de mode, et que l'urgence vient seulement des passions. Les pouvoirs forts sont adorés et exécrés. L'ambition ne se heurte plus aux forces de

nature, qu'il faut vaincre par un travail obstiné. L'ambition urbaine dépend de l'opinion; un homme peut tout espérer, s'il sait persuader. Avez-vous essayé de persuader un auditoire paysan ? A mesure que vous voulez prouver, il se referme; si vous déclamez, il descend à la glace. L'éloquence est un produit urbain. La force urbaine c'est la foule, et la foule attend d'être persuadée; elle espère l'unité. Le terme de bourgeois, si plein de sens, n'est nullement de hasard; il signifie citoyen d'une ville; et cette dernière expression fait pléonasme. Sous ce rapport on peut dire que le prolétariat est toujours suspect de bourgeoisie, par une pratique inévitable de la persuasion.

La religion urbaine n'a nullement pour objet les forces de la nature, si aisément oubliée dans la ruche de pierre. Mais plutôt cette religion est commémoration, et apothéose de César. Le dieu prend visage d'homme, et la statue est modèle d'homme. Aux champs on ne trouve rien de tel; mais plutôt il y a un grand homme dans chaque maison, et voué à l'oubli; le champ, le chemin, la barrière, la maison, le puits, voilà ce qui modèle l'homme; la tradition regarde de partout, et le dieu des dieux, le dieu Terme, est sans visage. Il y a de l'inhumain dans le meneur de vaches, et une conversation avec les tournants du chemin. Le trop humain, au contraire, est de la ville. Ce que l'autre pense est alors l'objet de ma pensée, et, par retour, ce que je pense l'est aussi, d'où une étrange idée de la loi, qui n'est plus qu'un accord où les choses ne figurent pas; par exemple que les voitures tiennent leur droite, ou le sens unique, ou les passages cloutés. De là vient l'idée folle qu'une bonne loi est un remède à tout. L'utopie est urbaine. Au lieu que la terre, la pierre et la source sont la loi des champs. Montesquieu est campagnard; Montaigne aussi.

17 juin 1933.

PROVERBES

A la mer se rouille le fer. Ne pas toucher au rail électrique. Si tu aimes le cerfeuil, prends garde à la ciguë. Ces conseils ne sont point des proverbes. C'est qu'ils rappellent des vérités concernant la nature des choses.

L'esprit, autant qu'il forme de telles vérités par observation, raisonnement, essais, se nomme entendement. C'est Kant le premier, je pense, qui a fait voir que la raison, autre nom de l'esprit, procède par maximes, et que les maximes ne sont pas des vérités; les maximes sont régulatrices. Par exemple c'est une maxime de la raison qu'il ne faut point multiplier les êtres sans nécessité; c'en est une autre, qu'il ne faut point négliger témérairement les variétés de la nature. La première est bonne pour celui qui se perd volontiers dans les détails; la seconde est bonne pour l'esprit systématique qui cherche l'un, le simple et l'homogène partout. Il ne faut pas moins que cet avertissement, si nouveau encore maintenant, si éloigné de nos notions abstraites et raides sur le vrai et le faux, si l'on veut apprécier les proverbes. Les proverbes ne sont point d'entendement, mais de raison. Ils ne concernent jamais la nature des choses, mais ils visent à régler la nature humaine, et vont toujours à contre-pente, contre les glissements qui nous sont naturels.

Pierre qui roule..., cela n'est pas vrai. Les rassis n'ont pas besoin de ce conseil. Mais il y a dans beaucoup, et surtout dans les jeunes, un besoin de changer et une illusion qui s'y rapporte. *Tout nouveau tout beau,* cela n'est point non plus une vérité des choses; car il ne manque pas de nouveautés qui ne méritent point cette ironique remarque. Mais il est vrai que l'homme est sujet à se tromper par ce que Descartes nomme l'admiration, qui nous fait béants et sans critique devant ce que nous n'avons encore jamais vu. *En avril...*; ce conseil, qui est souvent bon aussi en mai, rappelle seulement qu'au premier soleil et au seul nom de printemps, nous croyons trop vite qu'il faut mettre le manteau d'hiver dans le poivre. *A beau mentir...*; il n'est pas vrai que tous les voyageurs mentent; mais il est profondément vrai que nous croyons aisément ce qui n'est pas à portée de notre expérience. *Tout ce qui reluit...*; il n'est pas vrai qu'on puisse vivre selon une défiance toujours armée; mais aussi cet excès est moins à craindre que l'opposé, auquel nous sommes tous portés par la hâte et le feu du désir. Tous les proverbes disent non à ce qui plaît. Tous les proverbes, autant que je sais, disent non à l'adorable mouvement de se fier et d'oser. Tous ? Non. *La fortune*

aime les audacieux ; c'est bien une sorte de proverbe. Ainsi est éclairée cette vue de Kant que je rappelais, que des maximes de raison sont naturellement opposées les unes aux autres, et qu'aucune n'est vraie absolument; mais que toutes sont bonnes à l'occasion contre quelque emportement naturel; par exemple ce dernier proverbe est bon pour ceux qui ont peur de tout, ou, pour parler mieux, dans ces moments, que tous connaissent, où la prudence bouche toutes les avenues. Un proverbe toujours répété est une sorte de manie de l'esprit; il les faut tous.

Fais ce que dois, advienne que pourra, c'est le plus beau des proverbes; toutefois la sagesse commune nous rappelle aussi qu'*en toute chose il faut considérer la fin,* ce qui nous détourne d'une stérile opposition, souvent plus paresseuse qu'honnête. C'est ainsi que les proverbes, en leur variété, nous mettent en garde contre tous les genres de précipitation, qui sont les causes les plus communes de nos erreurs, et bien plus redoutables que la difficulté de connaître, qu'on exagère toujours. Dans le fait, et comme on l'a dit et redit, nous sommes assez clairvoyants quand il s'agit du voisin; si, au contraire, nous sommes en cause, nous nous trompons aussitôt et comme naturellement sur ce que nous savons d'ailleurs assez. C'est pourquoi chacun veut se croire au-dessus des proverbes, et se trompe en cela. Le proverbe est une sorte de court poème, souvent rimé, toujours rythmé d'une certaine manière, de façon que la mémoire machinale ne le déforme pas aisément. Ainsi il se fait notre importun compagnon. L'agitation même de notre esprit fait surnager le proverbe; nos folles pensées ne peuvent l'entamer. Le langage commun nomme très bien *Pensées* ces rochers de paroles qui tiennent bon, par leur structure, contre la fertilité et l'instabilité de nos inventions. Livrés à nous-mêmes, et toujours sans défense contre la passion du jour, nous dérivons naturellement de pensée en pensée. On ne saura jamais assez qu'il est plus important de fixer l'esprit que de l'instruire. Et le fait est que les journaux et revues sont pleins de vérités coulantes et inefficaces. C'est pourquoi je pense que la culture est quelque chose de très important et de très sérieux, qui nous munit de formes belles et invariables, autour desquelles il faut bien réfléchir, puisqu'on ne peut les chan-

ger. Et c'est proprement folie que de croire que quelque idée neuve nous fera de nouveaux destins; non pas, mais une idée bien vieille, et qui répète toujours la même chanson; car il est vrai que tout est dit; mais aussi rien n'est pensé. Le difficile est de s'arrêter, comme aux sculptures et aux monuments, qui conseillent peu, mais bien. Je compare les proverbes à de vieux meubles de notre esprit, qui nous rassasient. Nous ne courons que trop, et nous courrons toujours assez, chasseurs d'horizons que nous sommes ! Sancho s'accroche aux proverbes; il suit pourtant l'Improvisateur aux longues jambes. Double image de l'esprit, deux fois fidèle.

20 juin 1933.

LES LANGUES DE FEU

Pentecôte est le plus beau temps. Les herbes sont en fleurs, et la terre est toute blonde. Le soleil est tempéré par une brise fraîche. Les champs et les jardins se colorent selon les desseins et selon les travaux. L'homme est chez lui dans ce monde. C'est le temps de l'esprit, dit la légende, et je le crois bien.

A la Noël, l'Homme-Dieu est encore enfant, et la dure loi de Dieu le père s'exerce sur nous. Ce monde sévère nous pourchasse de vent glacé et de neige; le soleil oblique annonce seulement la gelée; les nuits sont longues, et les étoiles tremblent de froid. Le père n'est pas tendre; et de toute façon nous devons subir la loi du père, qui est la loi du monde inexorable. Tel est l'hiver de nos pensées, tempéré par l'espérance, qui n'est encore qu'un enfant porté à bras. L'hiver est métaphysique; l'esprit absolu s'y confond avec l'objet absolu. Penser écrase, car tout est dit, et l'on ne peut comprendre. L'Homme-Dieu semble né trop tôt; il grelotte; il périra sous la métaphysique froide, qui est fatalisme absolu. Les docteurs de Rembrandt délibèrent dans leurs grandes pelisses. La grâce de l'enfant est en péril.

Alors ont sonné les cloches de Pâques. La promesse de Noël se développe; les astres là-haut l'annoncent; le soleil passe l'équateur. Les sources sont déliées; l'ané-

mone et la violette osent fleurir. La grâce triomphe de la force. L'Homme-Dieu a dérouté les docteurs. Tout homme porte une espérance égale. On peut vaincre la loi de fer. Le faible cri de la charrue et le bruit des charrettes, si distinct, si humain, parlent un tout autre langage que les ministres de nécessité. Paix sur la terre, et même grâce à tous. L'ami des petits enfants a publié la loi nouvelle. César est méprisé. A sa place s'avance l'amour universel, conquérant d'une autre sorte; heureux les conquis, car il n'y a point de vaincus. A bien dire il n'y a plus de maître; ou plutôt ce mot si longtemps redouté a pris un nouveau sens, qui est son vrai sens. Le maître ne nous apprend rien d'autre que ceci, qu'il faut que chacun soit son propre maître, ce qui fait tous les hommes égaux. La république s'installe et danse autour du feu purificateur, qui efface l'hiver. Il y a bien encore quelque bousculade ici et là par l'humeur de César, qui ne comprend pas ces choses, et qui fait avancer ses mercenaires. Mais eux aussi apprendront à aimer.

Non, la révolution n'est pas faite. Et j'admire que la légende ait dessiné encore le troisième moment. Après le fils, l'esprit. Car la dure loi du père n'est pas abolie; elle ne peut l'être; et les besoins sont toujours les maîtres les plus puissants, et qui persuadent le mieux. En sorte qu'on voit que les pascales républiques se heurtent et se resserrent, par les détours de l'amour qui est désir, et qui flambe encore dans la haine des nouveaux temps, non moins redoutable que la haine fataliste, qui subissait la guerre comme les autres maux. L'amour persécute, et s'enivre de sa propre guerre. César revient. César est socialiste. Liberté et égalité lèvent le fouet, et disent, comme dans *Liluli :* « Marche ou crève ! » C'est alors qu'il faut de la ruse; c'est alors qu'il faut de l'esprit. Oui, la légende le dit; les apôtres étaient illuminés par le cœur; mais ils manquaient encore d'esprit. Alors vinrent les langues de feu.

Ce qui est très clair. Car ce n'est plus le feu de l'esprit absolu, où tout est indifférent et égal, et nul par l'immensité du maître. Mais les douces langues de ce feu divisé sont encore bonnes à quelque chose. Et l'amour ne suffit pas à tout. Il faut comprendre par parties, comme on a cultivé ces champs par parties, regardant à ses pieds,

et s'arrangeant de tout. Une source, et c'est prairie au lieu de marécage; et le village lui-même ressemble à un tas de pierres mieux ordonné. Comment autrement? Ainsi le temps où les travaux paraissent par leurs effets donne une joyeuse leçon de patience. Esprit, langues de feu voltigeantes, c'est-à-dire révélation courte, arrangement du détail, et remède tel quel à chaque nouvel embarras. L'esprit n'est puissant que s'il est court.

La frivolité ou tout au moins la mobilité est la force de l'esprit réel. Le mythe dit encore plus en sa profondeur, car il signifie qu'il n'y a point de pensée efficace sans les images. Ainsi orné, ainsi ailé, l'esprit ose encore, non moins que l'ancien esprit métaphysique. Car cet esprit, désertique par l'étendue, veut tout résoudre d'ensemble; il lui faut l'infini des causes, qu'il ne trouve jamais; au lieu que l'esprit positif manie la cause comme un outil, et change autant qu'il explique. Il ose encore, mais il rassemble son effort sur un étroit carré de terre; il relève la plante cultivée; il arrache la sauvageonne; il cultive son jardin terrestre. Tout chaud de l'amour pascal; mais rien ne dispense de compter avec l'univers, afin de vaincre en obéissant. Après le désespoir biblique, l'espérance évangélique; après, la nouvelle espérance, celle qui balaie devant la porte.

24 juin 1933.

L'APPARENCE SACRÉE

Corot me fait voir des arbres, une prairie, une vache, une bergère. Qu'ai-je besoin de lui? dit Pascal, l'homme intelligent. Il ne manque pas d'arbres, ni de prairies, et véritables. Je me reposerai à l'ombre. Et l'océan lui-même est quelque chose de mieux que ce petit ruban de couleurs que le peintre en a gardé. Le vrai océan me mouillera les pieds. Ou bien ce que j'admire n'est-il que l'étonnant travail de l'imitation? Non, il n'en est rien; car je n'aime pas être trompé par une peinture; et bien plutôt le peintre veut que je ne sois point trompé. Le cadre m'est une sorte d'annonce, qui présente la peinture comme telle, qui la sépare. Au contraire ma fenêtre ouverte me jette dans le monde. Il faut que j'y

aille; je fais le tour des choses, je les nomme, j'en use, je les explore.

La peinture refuse l'exploration. Changez de place, soit; vous éliminez quelque reflet du monde, toutefois vous ne saisissez jamais qu'un aspect, un moment fixé. Que regarde donc l'homme, par cette autre fenêtre? Pourquoi y revient-il? Je suppose qu'il s'y voit lui-même. Mais quoi? Un arbre, une vache, un nuage, une brume bleue ou rousse, voilà un étrange portrait de moi. C'est que le monde peint est plus moi que l'autre. Et pourquoi? parce que c'est un homme qui l'a fait? Faible raison. Ce que me représente le peintre, et selon toute la force du mot, c'est l'heureux premier moment et la première rencontre; c'est la jeunesse d'une pensée. Il y a une première touche du monde sur les yeux, inexprimable, par une pluie de couleurs dont nous ne savons pas encore le sens. Je suis dans ce chaos, je ne suis que lui. Mais on ne peut peindre cela; tout l'art est de s'en rapprocher. D'où des tentatives étranges, une apparence brisée, fondue, où je risque de ne reconnaître ni les choses ni moi. On devine les périls de cette investigation à rebours. Il s'agit de ne plus rien comprendre, et c'est une manière de revenir à soi; toutefois sur le bord, et gardant la lueur de pensée juste suffisante pour jouir de ne point penser. Le peintre est comme un père éternel qui sépare la lumière et les ténèbres, mais qui prolonge ce moment sublime. Il balaie le paysage réel; il nous remet dans le temps sauvage où l'on ne le voit pas encore. Ces collines lointaines, je ne sais ce que c'est et je ne le saurai jamais. Cette route n'est que lumière, couleurs et ombres. Cet arbre sera toujours un pâle fantôme, et si peu un arbre.

Qui se sert des êtres, il ne les voit plus. Un visage humain est un signe connu; je sais aussitôt ce qu'il faut lui dire, Monsieur le préfet, Madame la marchande de pommes, et choses de ce genre. Le vrai visage se montre au premier moment; mais l'impétueuse intelligence pratique aussitôt les séparations et les divisions, afin d'aller à son but, qui est de consommer et de manger. Nous mangeons les pommes et jetons la marchande comme une pelure. Du préfet nous emportons promesse et signature. Le préfet valait pourtant bien un arbre. Mais l'arbre même n'est aussitôt qu'un préfet de chauffage, ou un

marchand de bois. A faire nous oublions d'être. Aussi le peintre se plaît à son modèle ordinaire; il en fera une femme aussi neuve qu'Ève, et tout autant éternelle. Il joue encore plus près du jeu s'il peint des pommes, des oranges, une carafe, un livre, un tapis. C'est que ces choses d'usage et familières sont de celles que nous ne voyons plus du tout. Moins elles sont remarquables et plus le peintre triomphe. Il nous éveille à ces choses, par rapport auxquelles nous ne sommes que somnambules; car le somnambule va sans voir et va très bien; et c'est ainsi que j'ouvre ma porte et que je mets ma montre à l'heure. Réveille-toi, c'est le mot du peintre.

A ton rêve? Non. Peindre un rêve c'est ne rien peindre. Et, quelque étrange que ce soit, il n'y a point d'apparence du rêve. Ce bord de l'eau, qui n'est qu'un fil de couleur, il annonce l'eau vraie, il est l'eau vraie. Pourquoi? Parce qu'il n'est que reflet. Reflet n'est pas peu. La science vit de reflets, et même elle en invente. Il ne manque rien à une chose qui dépend de toutes les autres. Le vrai du rossignol c'est tout le printemps. Le peintre a deviné ces choses; car l'apparence lui suffit; il se défend de nommer les choses, ce qui est les séparer; mais aussi de cette apparence il ne changera pas un fil; et si ce ruban de route tourne ainsi, exactement ainsi, c'est bien parce qu'il est au monde, et que la bosse de la terre est ainsi et encore ainsi, jusqu'au centre. Il n'y a que le vrai sentier qui dépende des roches, et qui raconte l'histoire de la terre et celle de l'homme. C'est pourquoi toute l'apparence est sacrée. L'idée est pauvre à côté. Une maison voudrait ne dire que le maçon et l'architecte; mais laissez faire le peintre; il vous bâtit une maison qui tient à la terre et au ciel, une maison aussi naturelle qu'un rocher. Le peintre n'a point peur d'une maison neuve; il la voit aussi vieille que le rivage, comme elle est, et ainsi neuve de son vrai neuf, qui vient d'une première vue, toujours première. Le monde n'est pas encore créé, et vous n'en saviez rien.

1er juillet 1933.

CHASSEURS D'HORIZONS

Il n'y a point d'horizon. Cette ligne coupante entre le ciel et l'eau, jamais le marin ne la trouve, ni ne la trouvera. Cette ligne sinueuse des bois et des montagnes, et cette brume richement colorée, allez-y voir; c'est partout comme ici, troncs, feuilles, sentiers, rochers. Le nez dessus, vous vous étonnerez moins, ou bien autrement, comme on peut s'étonner partout. Un bourgeon qui pousse et qui donne une rose, cela est admirable; une rose de Chine ne l'est pas moins, ni plus. Un Chinois aux yeux bridés est un problème; mais le paysan que je vois tous les jours est assez chinois pour moi. On dira que l'immense Chine est un mystère; c'est qu'on ne la voit jamais toute; c'est un horizon. L'Allemagne de loin est bien chinoise; quand on y est, c'est tout comme ici. Mais je connais pas mal de gens qui ne pensent qu'horizons. Ils ne voient pas la bouteille d'huile de ricin qui sort de la poche de nos fascistes; ils s'étonnent qu'ailleurs on la fasse boire à l'ennemi politique. Les bolchevicks n'avaient pas d'adversaires plus irritants que les socialistes révolutionnaires; cela semble absurde; mais regardez chez nous. Qui a vu le boulangisme, l'affaire Dreyfus et la guerre, il a vu toute la chinoiserie du monde. En toutes ces choses aussi il y avait un tour d'horizon, impénétrable à l'esprit, et des choses proches et familières, où se trouvait le secret de toutes les autres, l'ordinaire, qui en effet est très admirable; seulement il faut se le rendre admirable. Les chasseurs d'horizons s'émerveillent de ce qui est loin.

Il n'y a point de Chine. Il y a à débrouiller quand on y est; ce n'est pas plus difficile, ni moins, qu'à Paris ou à Pantin. Galilée s'émerveillait d'une bille qui roule sur un plan incliné, et Newton d'une pomme qui tombe de l'arbre. Choses communes; mais ils arrivaient à n'y plus rien comprendre. Archimède fut stupéfait de se trouver plus léger dans sa baignoire. Je voudrais bien m'étonner aussi du marché couvert, où il ne se passe rien, et d'une baraque improvisée sur le trottoir, où les gens s'écrasent. Mais Démosthène, qui reste à l'horizon, m'intéresse plus qu'un marchand de pâte à rasoir, qui est pourtant un orateur tout vif, dont je pourrais mesurer le souffle, les

ruses, les sentiments; car il est tout franc quelquefois; il laisse deviner; il a des silences, de l'amitié, un certain mépris, des reprises, enfin tout ce qui est requis pour vendre la pâte à rasoir ou la molette à couper le verre. Mais je suis pressé; je vais prendre mes passeports pour une chasse aux horizons. Je trouverai les mêmes choses à Naples, où je n'aurai point non plus le temps de les voir.

Les voyageurs, comme il est aisé de le remarquer, voudraient nous communiquer cette impatience qu'ils eurent, et ce regard qu'ils portèrent sur l'horizon quand ce n'était encore qu'horizon. Ils y réussissent, car nous sommes tous voyageurs-nés, et curieux de ce que nous ne voyons pas encore. Mais quand il faut venir au solide, ils se trouvent dans le même embarras qu'un maître de banque qui veut parler de finances. Et si ce voyageur pénètre et fait comprendre, ce n'est pas parce qu'il revient de loin, c'est parce qu'il est bon partout. Alors il n'y a plus d'enchantements ni de contes, mais l'étonnant réel, qui n'est réel qu'à portée de la main. Au cours de la guerre je rencontrai un homme cultivé, qui venait de Berne, où il était en mission : « Quel périscope ! » disait-il. Je pariai avec moi-même qu'il ne me dirait que des lieux communs, et je gagnai. Les lieux communs sont les mêmes partout, comme l'air, l'eau, le sel, le granit.

Et ces exemples me conduisent à penser à nos physiciens, qui ne décrivent plus que des horizons. Car le très petit fait horizon. On y suppose bien plutôt qu'on y constate, et c'est cela qui est merveille. Car si l'on voyait l'électron, le proton, et autres chinois, comme je vous vois, ce serait aussi ordinaire qu'un tas de gravier, et il s'agirait alors de s'étonner selon Descartes, et non selon ma mère l'Oie. Je crois qu'ils en sont là, et qu'ils ont bien envie de dire que le très petit est comme le moyen et le gros, et que le mystère est le même pour l'atome que pour une roue de voiture. Mais ils sont comme les voyageurs; ils reviennent de loin, et ils veulent nous remettre au seuil de la caverne d'Ali-Baba. Quelles merveilles, pensaient-ils, quand cette porte s'ouvrira ! Une porte qui n'est pas encore ouverte, quel horizon ! Le terrassier, plus sage, apporte toujours sa même pioche, quel que soit le trou; sa pioche, qui lui ressemble.

27 juillet 1933.

LE RUGUEUX DU STYLE

Le style rappelle l'instrument qui mordait sur la cire; ce qui laisse supposer que le style n'est pas surtout d'esprit; bien plutôt le style est l'inflexion imprimée aux idées par les conditions matérielles. Dans lesquelles il faut compter le corps humain, qui est l'absurde fournisseur des mots et des gestes; seulement il compte trop; et, par un excès d'incohérence, il ne compterait plus guère; car la folie n'a pas de style. Il est vrai que la politesse n'en a pas non plus, ayant pour règle de ne jamais tromper l'attente. « Comment vous portez-vous? » Cela n'a pas de style; mais se porter aurait du style, si l'on pouvait buter sur cette métaphore, qui dit tellement plus que nous ne voulions. Il y a du rugueux et de l'aspérité dans le style, et une rencontre de l'homme avec la matière, qui est bien au-dessous des idées. Il y eut un style de la plume d'oie, un style de la plume sergent-major; il y a un style du stylo, et peut-être un style de la machine à écrire; car aucun de ces procédés ne manque d'arrêt; tous offrent l'occasion d'attendre, et à un moment où on n'attendrait pas; le corps humain se tord et se détord, et nous fait ressentir la houle animale, c'est-à-dire la vraie difficulté de penser, qui n'est jamais où on la cherche.

L'architecture a aisément du style, par la seule difficulté de bâtir. J'ai observé de petits cintres à côté de grandes ogives. La difficulté d'élever une grande coquille pour les solitaires expliquait tout, car une petite ouverture n'a pas besoin de l'ogive. Et au contraire le style gothique est perdu dès que les grandes ogives font des petits. Le lieu commun d'architecture se développe alors selon un choix de l'esprit tout seul : cette prolixité libre enlève l'espérance, comme font les orateurs surabondants. Le style de la statuaire est donné par le bas-relief et par la médaille, où l'on ne fait pas ce qu'on veut. C'est alors que l'humeur soutient l'esprit. La bienveillance ne fait rien de beau, et la malveillance non plus, car elle est trop près des raisons. Ces genres d'hommes ont des maximes, ils mettront des ogives partout. L'humeur a bien plus de naturel, et le nœud du bois la réveille comme il faut.

L'avenir fut toujours aux sculpteurs de cannes et aux sculpteurs de montagnes.

On demande pourquoi la facilité ne plaît pas; c'est qu'elle persuade trop; et, surtout, c'est qu'elle ne persuade que la partie souple. Il est trop ordinaire que le comprendre ne change rien à l'homme, et n'y remue rien. Le lecteur imite l'auteur en cela. L'homme sans humeur me laisse sans humeur; mais c'est tricher; car la raison n'a pas besoin d'être raisonnable. Au contraire le plus petit remous de l'humeur m'avertit de l'homme. C'est bien lui, car il va son train d'animal; il pense comme on marche, par trébuchements. Il se sauve et me sauve. Pascal est en difficulté; oui dans ses petits bouts de papier; non dans les *Provinciales,* où je ne trouve pas qu'il aille au fond. Il est faible de n'avoir que de l'esprit. Aussi le dernier mot n'est pas dit sur le jésuite en ces célèbres pamphlets, ni même le premier. Réfuter est sans style. Ce qui effraie dans le jésuite, c'est qu'on l'est. « Il ne faut point dire au peuple que les lois ne sont pas justes »; ici Pascal est jésuite; le soc est tout luisant de terre arrachée. Montaigne a passé par là, Montaigne, si près de soi. Le fait est que les *Pensées* sont bien plus lues que les *Provinciales.*

Il faut qu'une vérité soit révélée; non pas une vérité neuve, mais au contraire vieille comme les rues, et cent fois prouvée. Oui, mais, cent fois prouvée, une idée n'est toujours qu'une idée. Rousseau a un mot bien naïf : « Pourquoi tant d'hommes entre Dieu et moi ? » C'est qu'il n'y a jamais assez d'hommes entre Dieu et moi. Il faut des témoins de l'idée, ou des martyrs, c'est le même mot, c'est-à-dire des hommes de réelle substance, des hommes d'épaisseur, des hommes bêtes, à qui il arrive de ne plus rien comprendre. Les grands auteurs sont plus bêtes que nous. Ils nous éclaboussent de nous. Qu'ai-je besoin d'un homme qui pense bien ? Chacun pense bien dès qu'il ne met rien au jeu. Le style me force à mettre au jeu. Ce risque, cette menace de chute, et ces broussailles remuées, c'est l'homme sur la terre, qui ne fait pas seulement ce qu'il fait, mais qui fait envoler encore beaucoup de choses. Les mots du mathématicien arrivent presque à ne dire que ce qu'ils disent; aussi ce n'est plus langage; au lieu que la droite, si on y bute, fait envoler aussi les droits de l'homme et la

guerre pour le droit. On y gagne d'être accroché, comme aux buissons. Cette recrue des hommes, comme parle Bossuet, par une surprise scandaleuse, nous éclabousse de rivières et de lansquenets, dont il faut s'arranger, ce qui est ne pas s'arranger. On croit saisir une nécessité, on en sent mille. Il faut sauter pour ne pas tomber. Telles sont les flèches du style.

1er août 1933.

LE GÉNIE FÉMININ

On demande quels travaux, quelles professions, quelles fonctions conviennent à la femme. Je veux seulement rappeler quelques remarques prises de la structure et de ce qu'on peut appeler les fonctions sauvages des deux sexes. Chasser, pêcher, défricher, dresser le cheval et le chien, labourer, bâtir, ce sont fonctions d'homme; elles concernent la défense et la conquête. Au contraire, élever l'enfant, aménager l'intérieur selon la forme de l'enfant et de l'homme, ce sont fonctions de femme. Or nos métiers de civilisés sont divisés de même, d'après cette idée que la femme sait mieux ce qui convient à l'être humain, et l'homme mieux ce que le monde exige, le monde inhumain, qui n'a point d'égards. D'où l'on tire que l'esprit de l'homme est physicien et l'esprit de la femme, moraliste.

J'appliquerai ces différences dans le métier que je connais. Auguste Comte voulait que l'enfant fût instruit jusque vers les douze ans seulement par la mère, et seulement sur les sentiments, par le moyen de la langue maternelle et des langues vivantes limitrophes, en usant surtout des grands poètes, qui sont des témoins irrécusables de l'harmonie humaine, disons même physiologique. Après cette première civilisation, où l'on reconnaîtra l'aménagement intérieur traditionnel, et l'esprit de conservation, l'homme, inventeur et novateur, s'empare de toute la jeunesse, et l'instruit de toutes les sciences, selon le fameux ordre encyclopédique, mathématiques, astronomie, physique, chimie, biologie, sociologie. Qui ne reconnaît ici l'étude de la nécessité extérieure, celle qui ne nous demande point ce que nous pré-

férons, mais qui nous force sans aucune cérémonie ? Et quand le charpentier se change en physicien, je reconnais très bien le charpentier, homme sans illusions. C'est lui qui fait le toit, non selon l'homme, mais selon la pluie, et la barque selon l'eau, et le piège selon la bête. Je rappelle ce plan, qui a de l'avenir. Mais, dès maintenant, il est naturel que le charpentier travaille sur le toit et la femme dessous.

Sous le toit agit la persuasion; sur le toit règne la preuve, la blessante preuve; car, par exemple, la géométrie ne cesse de nous instruire de ce que nous ne pouvons pas changer. C'est ainsi qu'on voit que la femme, même la plus instruite, convient mieux pour façonner l'enfance selon le modèle humain, au lieu que l'adolescence des deux sexes passe naturellement aux mains de l'homme, plus rudes parce qu'elles expriment toujours la nécessité d'obéir aux forces extérieures, si l'on veut s'en garder. Une fille de seize ans est mieux instruite par l'homme et un garçon de dix ans l'est mieux par la femme. Cette pression de nature se moque des règlements, des droits et choses semblables, qui sont abstraites. Et de savoir quel est le rôle le plus beau, cela ne m'inquiète guère. Toutefois, dès que la femme a reçu la même instruction que l'homme, je dirais qu'elle a charge de ce qui nous importe le plus, à savoir la règle intérieure de l'être humain et la civilisation véritable. Mais reconnaissons aussi que la perfection morale ne compte guère si le toit s'écroule.

La médecine se divise de même entre les sexes, supposés également instruits, et il n'y a pas ici d'obscurités. Maintenant, peut-on suivre la même division dans les divers métiers ? Je crois qu'on le peut. Il n'y a point de femmes manœuvres. Il y eut de remarquables reines; mais avec cette nuance que les moyens de diplomatie et de persuasion conviennent mieux à la femme que les manœuvres de guerre. A elle la connaissance des hommes et des femmes, à l'homme le maniement de la nécessité extérieure, qu'il faut surmonter, et qu'on ne peut persuader. Remarquez que la guerre et la police prennent l'homme antagoniste absolument comme une chose, ou bien comme un redoutable animal, vue étrangère à l'esprit féminin. Ce n'est pas que la femme soit plus sensible à la pitié; c'est bien mieux; la femme recommence tou-

jours le geste de façonner l'enfant, geste intime ou extérieur, mais qui, de toute façon, est bien au-dessus de la pitié.

Prenant donc pour guide ce geste arrondi, on peut même comprendre pourquoi la femme ne coud pas comme l'homme, ni, par conséquent, volontiers les mêmes étoffes, comme elle n'est pas également apte à vendre n'importe quoi. Par exemple, le style féminin dans le costume tend toujours à se régler sur le corps humain, au lieu que le style masculin considère plutôt la pesanteur, la pluie, le soleil. Mesurez encore, en chaque marché, la part de la persuasion et la part de la preuve; vous trouverez aisément ce que la femme fait de bonne grâce et ce qu'elle fait contre son gré. Le succès tient certainement pour beaucoup à ces causes physiologiques, qui sont de peu, mais qui agissent mille fois par jour. Nul n'aime voir un visage contraint.

10 août 1933.

GUETTEURS ET NOURRISSEURS

Dès qu'il faut un guetteur quelque part, on lui porte la soupe; exemple qui fait voir que la valeur d'échange vient du temps dépensé, non de la chose produite; car, dans ce cas remarquable, le produit est nul. On dira que la sécurité est un produit; toujours est-il que la sécurité ne se pèse point et ne se mesure point, sinon par la durée du guet. On entrevoit alors cette grande vérité, que toute heure d'homme vaut une heure d'homme, et que ce qui fait qu'un certain poids de blé vaut un certain poids de café, ce sont les heures de travail, et rien d'autre. Une heure est échangée contre une heure, et voilà la justice; ou bien, en langage d'or ou de papier, toutes les heures de travail méritent le même salaire.

Ici le grand guetteur, qu'on nomme roi, dresse les oreilles; et autour de lui se pressent les moyens et petits guetteurs, qui sont des ouvriers d'attention, ce qui fait

que tous ensemble ils règnent naturellement. Pensez seulement à la crainte qui vient des songes et présages, et vous comprendrez que le guetteur de songes, que l'on nomme prêtre, usurpe tout le pouvoir qu'il veut, même sur le roi, et se paie lui-même très généreusement. Contre quoi on a inventé cette idée admirable qu'une heure vaut une heure; par exemple une heure en prière pour empêcher les morts de revenir, les morts qui sont remords, vaut une heure de charpentier, ni plus, ni moins. Ainsi s'est élevée l'antique guerre entre guetteurs et nourrisseurs.

Chacun travaille une journée, disent les nourrisseurs, et il a sa part des produits de la journée. Quoi de plus simple et de plus naturel ? Et en effet des naufragés sur une île ne vivraient pas autrement; c'est que la nécessité les tient serrés. Dès qu'il y a un excédent, et des témoins de métal jaune, et des billets, et des trésors, et des coffres, on remarque qu'il y a abondance de guetteurs, et bien payés, qui se soutiennent les uns les autres, l'astronome tenant pour le roi, et le roi pour l'astronome, l'un et l'autre, prêtres en cela, faisant apparaître des dangers imaginaires. Tout l'art politique des guetteurs est à effrayer les nourrisseurs, lesquels versent alors le pain et le vin dans ces bouches effrayantes avec le vain espoir de les faire taire. Elles parlent en mangeant; cela use les courages.

Pourquoi je remonte ainsi vers les temps pharaoniques, et même plus loin ? C'est que je vois naître un étrange socialisme, que je nommerai socialisme des guetteurs. Je me suis établi guetteur d'idées, et j'enseigne, comme tout vrai guetteur, que mon métier est le plus important de tous. Mais très justement, par mon métier, je veux que les idées soient bien rangées et vêtues de blanc et de rouge; qu'on change les uniformes, et je suis perdu. Si je ne me trompe, l'idée de justice commutative, aboutissant à l'équivalence des heures de travail, c'est l'idée socialiste, ou, pour abréger, l'idée rouge. Et l'idée, au contraire, d'une justice distributive qui prétend mesurer l'importance des services, c'est l'idée royale, c'est l'idée blanche.

Roi, patron, chef ou prêtre, il n'importe guère. Dès qu'un homme prélève mille, ou dix mille ou cinquante mille journées par an, pour trois cent soixante-cinq journées d'un travail qu'il juge important, et qui l'est

peut-être, c'est l'idée blanche. Et dès qu'on prétend au contraire égaliser tous les salaires, d'après cette remarque évidente que les travaux les moins éminents sont aussi les plus nécessaires, c'est l'idée rouge. Ces idées ne sont que des idées. On ne verra jamais un régime purement commutatif; encore moins un régime purement distributif, où il n'y aurait que des dignitaires, ou, comme je dis, des guetteurs; car il faut manger. Il s'agit seulement de tirer vers l'une ou l'autre idée; et c'est l'idée rouge qui est socialiste. On la dit aussi matérialiste, parce qu'elle rappelle les guetteurs de lune à la condition de manger, qui est basse. Mais convenons que par cette rude justice elle retrouve toute la justice, selon laquelle un homme vaut un homme. Au lieu que l'autre idée, rongée par les valeurs imaginaires, descend au plus bas, c'est-à-dire à la force assassine, ce qui est son contraire. Le résultat c'est qu'il n'y a de vil que l'idéalisme, et de noble que le matérialisme. Voilà ce que le guetteur d'idées annonce quelquefois aux grands guetteurs, ses patrons. Convenons qu'il gagne bien mal son argent.

19 août 1933.

LA POÉSIE COMME PENSÉE

Je conçois un autre Amphion, qui, à force de faire sonner sa lyre, remue les mots, qui sont comme des pierres plus sensibles. Ainsi la chanson devient monument. Chaque mot trouve sa place sonore, et éclate de tout son sens, ce qui fait des idées neuves. Et voilà le poème tel que je le veux. Ce succès est miraculeux. On peut chanter très bien, et ne rien dire; on peut très bien dire et ne pas chanter. Mais surtout qui pense d'abord fait de la prose, quand elle serait rimée. Et à quoi rime alors la rime? La vraie rime fait un vide et comme un appel du son; il vient un mot et ce mot fait idée. En même temps le rythme se ferme comme une serrure à secret. A toujours. Cet ajustement est connu par un déclic; il ne peut se défaire ni se refaire. Comme de ces

métaux si parfaitement polis qu'aussitôt joints ils sont soudés sans aucun feu. Mais gare à celui qui force. Il y faut plutôt de la patience, et une nonchalance vive.

Nous sommes ainsi bâtis que le premier état de nos pensées n'eſt jamais le premier. Un homme qui se plaint dit ce que tout le monde dit; et il n'eſt rien de banal comme le fou; le fou se répand en lieux communs. Ainsi lorsqu'on voit un arbre, aussitôt c'eſt un arbre, c'eſt-à-dire un être botanique, et non point une vapeur irisée. De même nous voyons le citoyen ou le miniſtre, non point l'ingénieux animal qui fit le feu, le chat, le pigeon et la brouette. Et lui nous répond comme nous le voyons, et parle phonographiquement. Au contraire dans Shakespeare, ce n'eſt pas un roi qui parle, mais un marin ou un animal blessé qui nous jette du sang. Le miracle c'eſt qu'il pense alors, comme des taches feraient un sens. Telles seraient nos pensées premières et natives; mais il faut les retrouver. Ce que tous les arts savent faire, par le détour qui eſt propre à chacun d'eux. Ainsi fait l'architecte par ses travaux de maçon, et le sculpteur quand il rabat comme le temps ferait. L'un et l'autre sont perdus s'ils ont des idées; et le peintre s'interdit de penser.

Cette condition, qui eſt étrange, eſt encore bien plus étrange au poète; car il use de mots qui lui parlent. Faire taire tous ces bavards, car ils ne doivent parler qu'une fois en place, par écho et résonance. C'eſt ainsi qu'on voit des visages dans les fissures d'un vieux mur; c'eſt ainsi qu'on entend des paroles dans le bruit d'un tombereau; seulement le beau vers parle mieux à mesure qu'on le dit; l'effet de surprise croît au lieu de décroître. Il vous perce de sens. Qui s'attendait à la flèche de Zénon, cette vieille chose qui depuis des siècles n'avait blessé personne ? Mais c'eſt tout le *Cimetière* qui la lance. Ou bien l'ombre de la *Parque*. Chacun mène son ombre et sait ce que c'eſt. Mais attention à la « barque funèbre »; vous voilà ombre, et embarqué. Le poète n'eſt pas moins surpris que vous. Au détour, et tout chantant, une pensée vous passe la cravate.

Le versificateur ne me saisit point; c'eſt moi qui le saisis; je le vois venir; je me prépare; c'eſt une bonne vieille pensée qui s'arrange avant de se montrer. Il n'y a rien de dangereux dans une pensée que la naissance.

Le poète la fixe en naissance. Au reste il n'est guère de versificateur qui ne gagne quelquefois au jeu, et même sans le savoir. Mais trop ordinairement, il met en vers ce qu'il a pensé d'abord en prose. D'où le mot fameux : « Que n'écrit-il en prose? » Seulement ce serait une méchante prose. La belle prose ne se met pas en vers. Elle refuse le vers. La belle prose est un autre art. Ses détours sont bien cachés; on les sent dans Voltaire, dans Montesquieu, dans Stendhal. Je ne saurais dire d'où vient alors le trait. Assurément il ne vient pas du rythme, mais plutôt il rompt le rythme. Et supposé, comme je le crois, que la poésie soit l'art de dire le plus ancien, la prose serait un énergique refus de poésie. Ingratitude. Car, comme la religion va de la statue à la théologie, ainsi la pensée va de poésie à prose.

Pourquoi? Parce que c'est nature qui fait les beaux vers. Et certes c'est bien nature qui fait toutes les pensées; mais nous ne le croyons point; alors nous nous ennuyons à raisonner, et nous prouvons tout. Cette misère d'avocat tue la prose aussi; car nos raisonnements ne font rien à la nature; elle nous regarde et ne dit mot, comme la biche au bois. Au contraire dans le vrai poème la nature parle; on la laisse aller; on la laisse danser et chanter, ce qui est de muscles et de viscères, et pure biche; et elle parle, on ne sait comment; on se répète la parole; on se persuade que c'est une parole naturelle, et véritablement l'oracle des bois et des fontaines. Sur quoi on retrouve le courage de penser. Car si le langage était de convention, comme est une algèbre, on n'aurait aucun espoir de tomber sur la convention juste, et l'on vivrait de possibles maigres. Au contraire, si le commun langage communique avec la nature par des fils secrets, on peut se fier au langage, et réduire toute recherche à savoir ce qu'on dit. Or cette preuve des preuves est révélée par le beau langage, vrai parce qu'il est beau. L'homme pense son propre chant, et ne pense rien d'autre.

1er septembre 1933.

LES DIEUX AGRESTES

C'ÉTAIT un jour de caprices, d'averses, et de tourbillons. La lumière s'enroulait aux nuages et traçait des lignes changeantes sur la mer. Au loin le pied de la pluie barrait l'horizon de sa colonne verticale. Le rivage mugissait et écumait. Tout s'exerçait à se détruire. Ces choses qui ne sont jamais les mêmes donnent envie des choses qui sont toujours les mêmes. Je résolus d'aller voir les dieux.

Un chemin; la haie aux mûres; les ornières, marque de l'homme et mesure de l'invariable charrette. De place en place un filon de rocher traverse, et les ornières ont creusé le rocher. Combien de temps pour que la vague polisse la pierre ? Mais ce temps est celui qui ne revient jamais. Combien de temps pour que la roue creuse la pierre ? Cet autre temps est celui qui revient, par l'immobile trace de l'immobile roue. Sur la droite, au-dessus d'une lande, une longue bosse de terrain porte des pâturages maigres, et les courbes convexes des petits murs. On trouve les mêmes petits murs dans la Cornouaille anglaise, et l'on y entend le même langage paysan; je suppose qu'on y trouverait les mêmes ornières creusées dans le roc. Ces deux Bretagnes n'étaient qu'un même pays avant l'accident de la Manche, sorte de raz de marée. La mer ne change que le rivage; partout ailleurs la forme humaine est imprimée à toujours.

Le chemin ne va pas quelque part, comme nos routes; il se perd en sentiers; l'immémorial appui du pied infléchit la même course. Les arbustes cachent le ciel et les mille branches arrêtent le regard; on ne voit que le détour, et le passage de pierres sur un ruisseau secret. Ce pays est un des plus peuplés, et l'on n'y voit pas d'habitants; mais on est vu; on se sent vu. Pays de chouans où la guerre est impossible, où la police des villes vient se perdre. J'imagine quelque dame de chouannerie, avec son grand chapeau, ses bottes, ses culottes, et sa peau de bique. Mais toutes les pensées s'arrêtent sur des signes muets; rien d'autre ne se montre que le sentier qui semble finir. Les soldats de la République n'en voyaient pas plus. Je suppose qu'au petit pré, grand

tout juste assez pour deux vaches, ils croquaient de ces âcres pommes qui donnent soif.

Tout se resserre; tout est trapu et court. En deux pas le petit pré est effacé. Trois mètres de marais tremblant, la course d'une faulx, deux sillons, un trou descendant à travers le feuillage, et nous voilà au bout du monde. Une côte de verdure fait un horizon qu'on toucherait de la main. La pluie fait des ronds sur un lavoir bordé de pierres plates qui ont le même âge que les dolmens et les menhirs. Un peu au-dessus, une cuve carrée est remplie d'une source qui vient du fond de l'eau en ondes montantes, lentes et rares. Cette source est sacrée; un petit mur en forme de cintre, qui la borde d'un côté, fait voir une niche où il n'y a rien. Voilà ce que je nomme un dieu. Cette absence, cette attente, cet écran mobile des feuilles, mobile et immobile, qui promet toujours, c'est le lieu des images qui ne sont rien, de ce qu'on a cru voir; c'est le lieu de la peur familière et le creux même des dieux.

Au-dessus du mur arrondi est une croix, sans aucune effigie, et de granit tellement rongé qu'on suppose que ce signe attend depuis des siècles la légende des temps modernes, le Dieu pendu, symbole non encore tout expliqué. Il y a bien des signes de l'homme avant l'homme même. La croix pouvait porter la légende, car elle est premièrement le signe que la nature ne fait pas, les deux perpendiculaires, le signe du charpentier, comme le cintre est le signe du maçon. Une telle annonce est religieuse et irréligieuse, et le sera toujours; car devant l'autel, quel qu'il fût, et par la marque de l'ouvrier, bien clairement venait mourir l'ancienne peur et le dieu sylvestre. Vaincue la force de l'arbre, de la couleuvre, du bouc et de la vache; et tous ces dieux renvoyés au diable par le signe du travail. Ces religions sont tissées comme des paniers; je n'y vois pas une faute. Sanctuaire sur sanctuaire, exorcisme sur exorcisme, c'est le mouvement même de nos pensées. La croix est plus ancienne que la statue de César; il n'y manquait que l'effigie de l'homme pendu; mais elle y était déjà, car le travail mal payé est aussi vieux que l'homme. La source faisait trembler ces images, car la source est la plus forte, et la justice qui nous ramène là se passe de raisons.

Pensant ainsi je revenais de la broussaille des biens

et des maux. La mer oublieuse montait de nouveau au-dessus des champs, portant jusqu'aux nuées les barques aventureuses. Là-haut, sur cette plaine sans ornières, l'homme faisait son destin, par l'instable et sur l'instable; et l'ancienne ruse de la voile était prête à tous les vents. Je me retournai, cherchant la vallée des dieux. A peine un sillon de verdure. Mystère refermé.

20 septembre 1933.

LA RONDE

La poignée de main est un geste très clair. Je te tiens et tu me tiens. Je sens ta force et tu sens la mienne. Elles se sentent d'abord égales, d'où cette attaque cordiale que l'on sait. Mieux, elles se veulent égales. C'est un art plus subtil qu'il ne semble, dans le plus fort, de faire sentir la pression jusqu'à la juste égalité, non pas plus loin. Aller au delà est grossier; mais rester en deçà est une sorte de refus et de mépris, ou bien une crainte et une avarice. Donner un doigt est injurieux. Raccourcir le bras est une défense, car le bras couvre les côtes; c'est pourquoi le salut romain est généreux; c'est défier l'assassin. Tous ces gestes affirment une intention, et la confirment. Le salut léger et voletant de la main exprime au contraire la délivrance, et les petits enfants savent très bien le faire.

La farandole est une danse, où les pieds sont soumis aux mains; mais la force de la chaîne s'y fait sentir plus lourde à mesure qu'on est éloigné du chef; la farandole exprimerait donc la tyrannie, et aussi l'emportement, qui est la loi des tyrannies. Quelquefois, dans les jeux violents, le dernier tournoie comme la pierre d'une fronde. Ainsi je comprends la farandole lente des Bretons, dans laquelle le rythme retenu des pieds est en quelque sorte compté par les mains; ces étreintes très polies sont pour rassurer. La société se forme ici par une politesse du chef, qui est imitée par les suivants. Cette mimique apaise toutes les passions, et même la joie. C'est le chant d'amour des mains, autant réglé qu'un chœur de voix.

Je voulais en venir à la ronde des petites filles, qui se joue aussi dans le creux des mains. Ici l'emportement est libre et réglé, par ceci qu'il n'y a plus de tête ni de queue; qui est entraîné, il entraîne juste autant. Seulement il y faut des égales; l'enfant trop petit est traîné des deux côtés, et en même temps la courbe se déforme. Si tous sont égaux, il se produit la plus belle des courbes, le cercle; et l'on comprend aussi que c'est la plus juste, comme les Pythagoriciens disaient. L'ellipse d'hommes n'est pas juste; il y a des tyrans aux deux bouts. Ces symboles étaient clairs, au temps où le maître du chœur observait les courbes de danse et le chemin tracé. Je pense bien que l'on s'écartait du cercle, comme en chantant on s'écarte de l'unisson; mais je suppose que le cercle premier était présent en toutes les courbes. C'était le temps où la danse était le plus puissant et le plus expressif des langages, c'est-à-dire spectacle pour les danseurs, et connaissance d'eux-mêmes par apaisement d'eux-mêmes. Le roi était dans la danse, et chacun était roi. Maintenant le roi est dans son fauteuil et paie pour qu'on l'amuse; la danse est vendue.

Ce qui m'intéressait dans la ronde des petites filles, c'est que ceux qui voulaient que la géométrie fût d'origine sociale ont mal cherché, oubliant les arts et les fêtes en leur pureté, qui sont le culte sans dieu, ni chef, ni contrainte, ni obligation aucune. C'est que les sociologues sont de bilieux compagnons, et qui cherchent société dans la solitude. La joie ne leur semble pas suffisante à enchaîner leurs pensées; la nécessité la plus rude leur est aussi la plus claire. Ils refont toujours le *Léviathan* de Hobbes, ce qui revient à représenter le citoyen comme prisonnier de l'État. L'ordre est de guerre, et la courbe exprime alors le contraire d'une loi. Tout marche droit, comme on dit. La force fait des signes, et ce mot, la ligne, désigne encore l'infanterie; les courbes n'y sont que des points de faiblesse et de rupture, comme les célèbres poches de notre guerre, et ses saillants de hasard. Et les colonnes serpentent, ce qui est l'image de l'ordre déformé par la triste nécessité. Ce n'est pas sans raison que le serpent est le symbole de la puissance oblique, littéralement diabolique, qui déforme nos beaux projets. En revanche, le serpent qui se mord la queue, imitant le cercle des rondes, représente la victoire de

l'esprit, et l'éternel régnant sur la bête. Ainsi la grâce et la joie nous découvrent la partie la plus libre et la plus belle de la géométrie.

Je vois bien pourquoi de telles images furent les premières pensées des peuples; mais je soupçonne aussi qu'elles le sont toujours, et par les mêmes causes. Car, outre que l'homme sort toujours d'enfance, et qu'on n'a pas encore trouvé le moyen de le faire naître polytechnicien, il est évident aussi que l'homme est soumis au cœur, au poumon, à l'estomac, qui sont des bêtes à surprises; en sorte qu'on ne pense jamais bien que par une sorte de danse. Et il n'avance guère de tracer un beau cercle par le compas; cela ne civilise que le compas. Et certes une quinze-chevaux est très civilisée; mais c'est souvent un furieux sauvage qui tient le volant. Spectacle deux fois laid d'une bête qui gouverne et d'une géométrie qui obéit. O pensée ! O ferraille !

25 septembre 1933.

POUR LE VERS RÉGULIER

« ATTENTION ! Danger de mort »; ce n'est pas un poème. Non plus les trop fameux avertissements : « Passez vite », ou : « Abri immédiat. » Ce genre d'écrit nous fait sauter comme des grenouilles. Comprendre, alors, c'est agir; et cette pensée ne se connaît pas elle-même. Au contraire, le spectacle donne des pensées; on se dispose, on mesure d'avance son attention, et même on la termine; les spectateurs s'entendent avant d'avoir rien entendu. Les trois coups font un creux de silence. Le théâtre est une très ancienne méthode de penser, et très bonne. C'est là que les spectateurs apprennent à changer les émotions en passions et les passions en sentiments. On y apprend à sentir, ce qui est savoir qu'on sent. Mais savoir, c'est toujours savoir où l'on va. De la distance d'abord, soit qu'on la nomme espace avant le choix, soit qu'on la nomme temps, lorsque l'on sait où l'on ira. Tout cela par anticipation, ce qui est pensée. En tout projet on commence par finir. L'expérience vient gonfler cette ligne ténue, et souvent la rompt. Le projet est en morceaux; la grenouille saute dans le

premier trou. Or moi, qui la regarde sauter, je puis m'amuser à prévoir qu'elle sautera, et jusqu'où; elle, non. Le mouvement de la grenouille est une pensée que j'ai. C'est pourquoi on ne voit pas du tout un drame réel, ni une bataille réelle. Tout y est surprise et assaut. Le victoire même défait l'esprit. Au rebours, le poète dramatique promet de ne pas surprendre, et, mieux encore, il marque d'avance le point de surprise, et l'inattendu attendu, de façon à ne point rompre la ligne de pensée. Ce jeu de l'attente est pur dans la musique; un seul son annonce quelque chose que je ne sais point, et que pourtant je reconnais.

Louis XIV n'aimait pas à être surpris; la surprise, c'est l'offense même; et vraisemblablement la surprise est toute l'impolitesse. Il faut relire, sur ce sujet-là, les pages où le petit tyran de la *Chartreuse* se trouve grenouille. Penser, c'est régner; on ne s'en lasse point. Le poète, car c'est là que je vais encore une fois, le poète nous rend la majesté de penser. Il frappe ses trois coups, qui sont bien plus de trois. Il annonce; il trace et mesure un temps qu'il nous donne, qui est à nous, et dans lequel il fera avancer toutes sortes d'êtres. Et ce contenu n'importe guère, pourvu qu'il soit annoncé. Rien n'est poétique par soi, et tout le peut être. Ce qui importe, c'est ce pas assuré qui m'emmène. La rime est une précaution contre le cri, qui n'est jamais poli. Et l'art du poète dépasse de loin l'art du rimeur, par ceci, que toutes les sonorités se portent, s'annoncent et se préparent, dans l'oreille à la fois et dans le gosier; car c'est là précisément, au nœud vital, que siège l'angoisse. La poésie guérit l'angoisse de parler, si remarquable dans le timide.

Un poème a donc un commencement, comme un discours, comme une symphonie. La première strophe du *Lac* est un modèle de prélude, d'autant que, par un redoublement de la préparation, c'est le temps vide lui-même qui marche ici à pas comptés. Tout vrai poème est premièrement un départ; on en juge, presque avant de savoir ce qu'il dira. Tout vrai poème annonce aussi sa propre fin. Pareillement la *stretta*, qui est le nom que les musiciens donnent au passage périlleux, doit trouver sa place un peu avant la fin. Cette marche de l'ensemble, et l'oubli des détails, qui est la loi de ce mouvement sans retours, est ce qui fait passer ce que l'on nomme les

licences, et que seule la grandeur peut se permettre. C'est qu'elle reporte cette attention toujours à ce qui va suivre.

C'est pourquoi les grands poètes sont dangereux à imiter. On en considère alors les morceaux. On croit qu'une image est belle par soi et poétique par soi; on croit qu'une négligence de rime est permise par soi. C'est vouloir le mouvement par ses parties; c'est vouloir sauter en plusieurs fois. Un mouvement est indivisible par ceci qu'il est d'abord fini, condition étrange, condition de pensée, à laquelle le fameux Zénon est venu buter. Et, parce qu'on ne peut sentir sans penser, on ne peut non plus sentir à peu de frais, ni éprouver son propre être sans toutes ces règles de haute politesse. On s'excuse mal sur la bonne intention; tel est l'état du vers libre.

1er octobre 1933.

LE ROI

On me rappelait ces jours-ci le roi Louis-Philippe, refusant la guerre contre l'avis de Thiers. Ce roi philosophe fut un peu trop méprisé, mais de cela aussi il se moquait. La paix n'a rien de brillant; ce n'est que le cours ordinaire des choses. Les ambitieux voudraient toujours sauver la Patrie et l'idéal; mais cela s'accorde trop à leurs aigres passions pour m'émouvoir beaucoup. J'admets que la politique soit une petite chose, et même assez plate; quand elle est grande, elle coûte trop; finalement elle tue les meilleurs et laisse les pires. Je dirais comme Napoléon, qui ce jour-là fut sage, que celui qui est en haut lieu et vu de toutes parts ne doit point se permettre de mouvements vifs.

D'après cette idée, je me figurais un véritable père du peuple, considérant la partie de jeunesse qui est naturellement remuante, à peu près comme un père de famille suit de l'œil ses rejetons agités et imprudents. Un peuple bourdonne comme une ruche; il ne faut pas l'émouvoir. L'honneur le pique toujours assez. Il est indigne d'un homme sage de fouetter encore ces chevaux qui galopent si bien. Les ministres ont trop d'affaires,

et ils défendent leur propre pouvoir; cette sorte de guerre prépare l'autre. Toujours accusés, toujours attaqués par les excessifs, ils sont de mauvais arbitres souvent. D'où j'aperçois la nécessité d'un pouvoir non menacé. Il ne s'agit pas d'un roi, car c'est un fait que la tradition est rompue chez nous. J'aimerais un président au-dessus des partis. Nous l'avons, par une constitution assez mal bâtie, mais qui exprime très bien notre société telle qu'elle est. Je le vois non comme le suprême pouvoir, mais plutôt comme le suprême citoyen. Cette situation est déterminée par les mœurs plutôt que par les lois; elle devrait former l'homme qui l'occupe. C'est à nous tous de maintenir cette sagesse au-dessus de nos passions. Comme l'arbitre, on s'en rapporte à lui, et cela suffit pour l'élever à la majesté du juge. On citera plus d'un exemple qui va contre ces rêveries; j'en citerais aussi plus d'un qui s'y accorderaient assez bien. La politique est difficile, je le sais. Elle le serait moins si le chef suprême pensait plutôt en citoyen qu'en ministre.

Que serait alors le discours du trône ? A peu près ceci, que le premier des citoyens ne se croirait nullement tenu de traduire les passions comme une aiguille folle. Tout au contraire il verrait les risques, et les conditions réelles de l'existence. Il serait toujours prêt à étendre la main, non pas pour exciter l'imprudent, mais pour le calmer. Et, parce qu'il n'est courageux que par procuration, il aurait son courage à lui, ignoré, inflexible à sa manière, et qui irait toujours contre les emportements de tout genre. Je le comparerais à ces sages témoins d'autrefois, qui arrangeaient les affaires d'honneur au lieu de les irriter. Car on oublie souvent que gouverner c'est tempérer, comme il est évident en toute vie d'homme, où c'est toujours bon de retenir une colère folle. Toutes nos fautes sont de passion. Et ils sont bien bons, les excitateurs, de dire qu'on ne vivrait point sans passions; cette remarque est ridicule, car les passions ne manquent jamais. Ce qui manque, c'est la tardive réflexion, la pensée qui vient trop tard, la pensée qui ne médite jamais que sur des ruines. On ne peut être dans le moment plus vieux d'un mois, ni d'une heure. Mais la société a cela de bon que les âges s'y mélangent, et que l'expérience y peut avertir les passions. N'ayant donc plus de bondissement de jeunesse, sachant le prix de l'honneur, et l'abus

qu'on en fait, le chef arrête les duels d'honneur, et prépare les compromis; ce qui certes est sans gloire, mais conforme à l'honneur intime, qui ne consiste jamais à risquer la vie des autres. Il le dirait; il y a une manière de le dire. Et ne rien dire, c'est souvent dire cela même. Le cri anglais : « Le roi ne peut se tromper » est un appel bien éloquent, rarement entendu. Il ne signifie point que le roi sera une sorte de Pythie échevelée; bien au contraire; il signifie que l'arbitre sera plus sage que les plaideurs. Je conclus que les démocraties ne tueront point l'idée monarchique; mais plutôt elles la sauveront.

7 octobre 1933.

ÉTAGES DE L'HOMME

« La religion de la patrie, dit l'un, est une religion comme les autres; elle a ses dogmes, ses fêtes, ses miracles et ses prophètes. Pas une religion n'a tenu contre l'esprit d'examen; celle-là ne tiendra pas plus que les autres. »

« Elle tiendra, dit l'autre, parce qu'elle est la vraie religion, comme nos sociologues l'ont montré. Les hommes ont tout adoré, même la vache et le serpent; mais finalement le sentiment d'obligation, de respect et d'amour ira droit à son véritable objet, qui est la Société même. »

Le troisième secoua la tête. « Ces deux opinions, dit-il, sont creuses l'une et l'autre, faute d'une description convenable et toute positive. Les religions sont des manières de penser par image, par sentiment, et par culte; j'ai idée qu'on n'en peut mépriser aucune, et que n'importe quel homme les pratique toutes. Ce qui importe, ce me semble, c'est de les mettre en ordre, comme déjà on le trouve fait dans l'histoire, mais comme on comprend bien mieux d'après la structure de l'homme.

« La plus naturelle, ou, si l'on veut, la plus ancienne, c'est la religion de la nature, qui adore en effet, comme vous disiez, la vache et le serpent, aussi le volcan, aussi la lune et le soleil. Ce grand univers, qui nous tient de toutes parts, qui nous fait vivre et nous tue, et qui n'en

pense pas plus long, est bien digne d'être craint et d'être aimé; il n'a pas cessé de l'être; les poètes le chanteront toujours. Noël, Pâques, la fête des Morts sont des fêtes de saison, qui ne trouvent point d'incrédules. Chacun est panthéiste à son heure, et subit le grand charme.

« Il y eut partout et toujours une religion de l'homme, qui repose sur la commémoration des grands ancêtres, et qui marque un peu plus de réflexion que l'autre, qui n'est après tout qu'un instinct animal et même végétal, le même qui fait que les fleurs s'ouvrent et que les oiseaux font des nids. Ici l'homme prend pour dieu un modèle humain de puissance, et s'en inspire pour dominer et conquérir. Cette religion s'étend avec la puissance même; elle a ses temples, ses statues et ses hymnes; elle s'enivre de tradition, de légende, d'obéissance. Elle n'est pas moins fanatique que l'autre; mais le sentiment y est plus relevé. Il siège au thorax et non pas au ventre. Et comme il y a les folies du ventre, qui sont bacchanales, il y a des folies du thorax, qui sont martiales, et qui élèvent la colère et le courage jusqu'à une sorte de délire. Et, comme la religion de la nature peut être élevée et purifiée par la poésie, la religion de la puissance est belle quand elle célèbre l'athlète humain, roi de la planète par la noble ambition d'être maître de son propre corps. Au reste le courage est toujours beau et sera toujours beau. La patrie est sublime par les héros, et la guerre est un jeu contre la mort, où les adversaires s'estiment et s'admirent. Et il est vrai que tous les genres de sauvetages sont encore plus beaux, et universellement admirés. L'homme serait peu de chose s'il fuyait comme les bêtes. Ici le dieu c'est l'homme, Hercule, César ou Lénine; et les peuples sont moins divisés qu'ils ne croient. Cette religion est encore une religion de la nature; car les grands hommes sont des forces et des vainqueurs.

« La troisième religion va à la source de ces grandeurs, qui est l'esprit. C'est le christianisme, qui va aux mêmes fins que la sagesse, mais par les images, par le culte, et par un sentiment immédiat des plus hautes valeurs. La plus haute valeur humaine c'est l'esprit libre, et c'est ce que signifie la troisième religion, par des légendes, des images, des symboles, des modèles, qui affirment fortement le mépris des puissances, des dominations et des tyrannies. L'esprit libre jamais ne force, et éclaire seule-

ment. L'esprit libre ne se prend point aux brillantes apparences. Il résiste à la tentation de pouvoir. Il honore le bon sens, le courage, la justice, partout où il les trouve. Il les suppose en toute forme humaine, et ne fait point de différence entre Marc Aurèle empereur et Épictète esclave. Tous les philosophes sont d'accord là-dessus; mais la religion de l'esprit a parlé plus fort que la philosophie, par la scandaleuse image du dieu crucifié. C'est toujours l'homme qui est dieu, mais l'homme en sa vraie grandeur, si indépendante de pouvoir et de richesse. Et même la religion de l'esprit ose ce que les philosophes ont rarement osé; elle ose signifier que tous les genres de pouvoir corrompent l'esprit. Ce riche héritage n'est pas tout pur; c'est à nous de le nettoyer et de le faire briller. Du moins les religions inférieures sont renvoyées à leur place. Non pas annulées, mais subordonnées; car l'esprit est juge de tout, et rien ne peut juger l'esprit. Et heureux qui gouverne sa poitrine et son ventre, sans trop estimer, sans trop mépriser. Celui-là travaille pour la civilisation, si je ne me trompe. Certes c'est un beau et difficile travail de faire l'Humanité; et les discussions ne sont pas près de finir. Mais voilà en peu de mots pourquoi je disais, à vous, mon cher incrédule, que les religions sont bien autre chose qu'un tas d'absurdes superstitions; et à vous, mon cher vrai croyant, que la religion de la patrie ne se trouve placée ni tout à fait en bas, ni tout à fait en haut, dans l'édifice de nos religions réelles. Je n'invente point, je décris. »

28 octobre 1933.

NOTRE MERVEILLEUSE ENFANCE

Si un enfant pouvait retrouver son passé le plus ancien, il n'y croirait pas. Car un enfant qui joue est déjà un petit homme; il use d'industrie quand il bâtit des remparts de sable contre la mer, ou quand il essaie de ramener à lui son ballon accroché dans l'arbre. Or, quand il était bien plus petit, et porté à bras, il ne faisait rien, il ne pouvait rien, et par conséquent ne comprenait rien. On le changeait de lieu. Couché dans son hamac

suspendu en travers du wagon, il dormait et parcourait des kilomètres; après quoi il voyait paraître la plage, la mer, les bateaux; il s'émerveillait, quand, sur un mouvement de sa mère ou de sa nourrice, soudain la capote de sa petite voiture lui cachait tout. Ainsi les biens et les spectacles du monde dépendaient de quelques personnes aimées et puissantes, dont les caprices étaient inexplicables. Un volet fermé supprime le jardin. Et sait-il ce que c'est qu'un volet ? Point du tout, tant qu'il ne l'a pas fermé et ouvert lui-même. Aussi, dès qu'il a pu saisir et manier les choses, il ne s'est point lassé de les faire paraître et disparaître. Il a fait à son tour le magicien. Toujours est-il qu'il n'a pas commencé par là. Tout au plus arrivait-il à faire paraître les choses par des cris variés. Il rirait maintenant de cette méthode d'appeler les choses au lieu d'aller les chercher. On ne le prendra pas à prier son ballon de vouloir bien descendre.

Cependant on lui fait des contes, d'Ali-Baba, d'Aladin, de Cendrillon, où les choses se montrent ou s'effacent au commandement; où tout dépend d'enchanteurs et de sorcières. Des portes s'ouvrent, des trésors se montrent, des palais sont bâtis à la minute; et le tapis magique transporte l'homme en un instant, par-dessus les montagnes et les mers. Il ne s'agit que de plaire aux maîtres de ces choses; et l'obstacle est toujours un vieil homme ou une vieille femme, qu'il s'agit de persuader par une certaine parole. Et souvent encore un de ces géants ne cède qu'à la puissance supérieure d'un autre géant, celui-là favorable. Tout est faveur. On peut tout espérer et tout craindre. On est riche par un mot, et pauvre par un autre mot. Devant cet autre monde, l'enfant s'arrête. Y croit-il ? Y peut-il croire ?

Non, il n'y peut pas croire comme il croit que son ballon redescendra s'il arrive à secouer l'arbre, ou seulement à heurter la branche par une pierre adroitement lancée. Il sait retrouver sa maison au coin de la rue; elle l'attend là; elle ne le trompe pas. Il se fie à ses yeux, à ses mains, à ses jambes. Et ce petit avion qu'il fait voler, il le fait en papier léger, et il le plie comme il faut. Il est déjà physicien. Comment ne rirait-il pas de cet autre qui s'élève en l'air par son seul désir, et qui court sans jouer des jambes ?

Mais pourtant ces merveilles ne lui sont pas tout à fait

étrangères. C'était ainsi, lui dit-on, dans l'ancien temps; et il a bien une vague idée qu'en effet, dans l'ancien temps de la nourrice et de la petite voiture, c'était ainsi. Il n'y peut croire, mais il est sur le point d'y croire; il est sur le bord du souvenir; il en est presque à se rappeler ce que tous les hommes oublient. Semblable à quelqu'un qui reverrait après un long temps les lieux de sa toute petite enfance; certes, il ne peut les reconnaître, mais il les aime sans savoir pourquoi. Les contes sont réellement les lieux de notre toute petite enfance. Nous les sentons vrais, c'est-à-dire en harmonie avec nos pensées les plus assurées. Ici paraît le véritable croire, qui porte tout. La croyance au monde extérieur repose peut-être sur le monde fantastique d'Aladin; on voit pourquoi; c'est que l'absurde n'est plus alors une raison de ne pas être; ainsi toute objection contre le monde tombe dans le vide. Le petit enfant peut faire leçon au philosophe qui se permet souvent de douter sans douleur. Dans cette profondeur se trouve le tissu de nos pensées, le plus serré, le mieux tressé, le plus d'usage, le plus sain pour nous. De là vient qu'à lire un conte nous respirons un oxygène. Cela ne devrait pas être. A parler raison, nous n'y pouvons croire, et nous voulons en rire; mais ils nous plaisent; ils ont quelque rapport à un temps que nous avons traversé, tout peuplé de géants capables de choses extraordinaires, comme d'ouvrir une porte. Une porte s'ouvre, par les mots magiques du conteur, et nous entrons comme chez nous dans la maison de la crainte, du désir et de l'espérance. Telle est bien notre maison natale à nous tous. Et parce que le miraculeux fut réellement notre premier objet, nous lui gardons une préférence de sentiment que la froide raison ne peut effacer.

1er décembre 1933.

LE COURAGE DE L'ESPRIT

SAVOIR bien, c'est toute l'affaire. Car savoir tout c'est l'impossible; il y a toujours plus grand que le plus grand, et plus petit que le plus petit. Quelle que soit la puissance du télescope ou du microscope, le problème

est toujours le même; il s'agit de se rendre maître d'une apparence, par une vue de l'esprit libre, qui fait naître et renaître ensemble le doute et la preuve. Que l'on en soit à la presse hydraulique, à la pile de Volta, ou aux derniers corpuscules, il faut premièrement ne rien croire, et ainsi naviguer sur le problème par ses seules forces, se trouver perdu et abandonné comme fut toujours l'homme qui refuse le mensonge pieux, se reconnaître trompé absolument par les apparences, et se sauver, comme Descartes, par les seules constructions de l'entendement. On dira que c'est bien difficile pour un enfant ou pour un ignorant; mais, tout au contraire, cela convient à l'enfant et à l'ignorant.

Flammarion, qui était bon homme, se laissait souvent entraîner chez les spirites, qui sont adorateurs d'apparences. Et un soir quelque fakir produisit devant ses yeux une pluie de fleurs. L'homme est aisément trompé, et le sera toujours; mais Flammarion se réfugia dans le désert de l'entendement, où la tromperie n'a plus de lieu. Bien innocemment, et comme s'il voulait mesurer les invisibles fluides, il proposa de peser très exactement le fakir avant et après l'expérience; et, pour lui-même, il pesa aussi les fleurs. Vous devinez que la perte de poids du fakir était justement égale au poids des fleurs. Il ne dit rien; il s'en alla, ayant une fois de plus sauvé son âme. Remarquez qu'il n'était pas curieux de savoir comment le fakir avait joué son jeu d'apparences; il lui suffisait d'avoir reconstruit le miracle selon l'entendement; au dernier détail on n'arrivera jamais et ce n'est pas utile. Lucrèce, immortel interprète des anciens atomistes, pouvait sortir de terre, et dire à Flammarion : « C'est bien joué, voilà le coup juste. » Car cet ancien, démuni comme il était d'instruments et d'archives, osait bien dire qu'il n'importait guère d'expliquer l'éclipse par une hypothèse ou par une autre, pourvu que cette hypothèse fût mécaniste. Voilà un trait admirable de ce que je nomme le courage de l'esprit, vertu qui risque de se perdre, dès que la science se propose comme fin de savoir exactement ce qui se passe dans le détail même de la nature. Les physiciens redeviennent alors des sortes de Mages qui promettent la vérité pour demain. Ce que l'esprit se doit à lui-même est oublié, et même publiquement méprisé, que dis-je ? Solennellement répudié. Souvenez-vous. N'a-

t-on pas tenté de nous faire croire, d'après les miraculeuses apparences du radium, que l'énergie pouvait naître de rien ? Mais heureusement il y avait toujours quelques-uns de nos grands amis pour tenir bon. Painlevé, si je l'ai bien compris, avait cette vertu-là. Son imperturbable regard, dont je n'ai point vu ailleurs l'équivalent, signifiait à peu près ceci : « Qu'on annonce tous les miracles qu'on voudra; il reste vrai que nous savons très bien un certain nombre de choses simples et claires; que beaucoup d'autres choses peuvent être expliquées d'après celles-là sans grand risque, et qu'il faut parier qu'il en est de même de toutes. » A quoi le chœur indigné des sacristains répond : « Mais enfin qu'en savez-vous ? »

Je reviens à mes moutons. Il n'est pas question de tout savoir. Cela n'a pas de sens. Il faut seulement juger de ce qu'on ignore d'après ce qu'on sait le mieux, et ne jamais oublier la fin suprême, qui est de garder son esprit tranquille et libre. Un exemple simple, et au niveau même de l'enfance, fera comprendre ce que j'entends par là. Il est agréable, quand on est témoin de quelque tour de passe-passe, de surprendre une fois ou deux le secret du magicien, et de savoir par l'expérience que la muscade que je cesse de voir existe encore quelque part, et que l'autre que l'on me montre n'est pas née de rien. Mais une fois qu'on a pu accorder ensemble les apparences et l'entendement, il n'y a pas lieu de tant chercher dans la suite ce qui se passe au creux des mains ou dans le fond des gobelets; simplement on rit, parce que l'on sait bien que l'apparence nous trompe, et que c'est l'entendement qui a raison. Un enfant de chez nous sait exercer sur lui-même cette précieuse police. Ce qui se passe sous le tapis, à la rigueur il n'en sait rien; mais il parie pour la raison. Tel est l'esprit d'incrédulité, qui n'est que l'esprit tout court. Et avouez que si l'incrédule se croyait tenu de croire toutes les fois qu'il ignore, l'incrédulité serait de nul usage.

Je veux donc expliquer, et qu'on me pardonne la lenteur, car la faute est d'aller vite au commencement, je veux donc expliquer comment le vrai physicien se propose de tirer au clair quelques-uns des tours de la nature, choisis d'après les plus simples, par exemple l'effet des poulies composées, ou bien les paradoxes de l'hydrostatique, et choses de ce genre, de façon qu'en-

suite devant le grand tapis qui nous cache les phénomènes, nous n'allions pas douter de notre esprit et avaler tout ce que nous offriront les charlatans, mais qu'au contraire nous sachions dire : « C'est ici comme dans les autres cas, à la complication près. » Par cette éducation, notre esprit se tiendra debout; notre œil investigateur mettra tous les dieux en fuite; et par ce redressement des valeurs, esprit d'abord et force ensuite, nous serons en état de sourire aux yeux effrayants de la nature, et, même alors, de l'aimer.

21 décembre 1933.

LE MYTHE D'ICARE

Lauro de Bossis est ce jeune poète italien qui, il y a un peu plus de deux ans, défia le tyran et s'en alla voler sur Rome, y jetant par milliers les appels à la liberté. Les oiseaux de Balbo se lancèrent à sa poursuite; on ne sait s'ils le mitraillèrent, ou s'il tomba à la mer par épuisement de son moteur. On n'a rien retrouvé de lui; mais il laisse une sorte de testament qu'il écrivit avant de prendre son vol; c'est le poème le plus simple, et le plus pur sublime. Romain Rolland a célébré ce héros dans la préface d'un livre où l'on trouve, sans compter les détails de la grande aventure, un *Icare* dans la forme des tragédies grecques, et qui, même traduit de l'italien, m'a paru parfaitement beau. Le poète, nouvel Icare, a réalisé le presque impossible, et a péri de la plus belle mort. Tous les symboles ici s'entrecoupent, et l'invincible audace du vainqueur des nuées représente l'esprit libre, notre ami, notre espoir, notre dieu. Sur quelque autel dressé sur une falaise, et composé des plus belles pierres, à la manière antique, je veux brûler, en l'honneur du héros, quelque chose qui me soit précieux, une idée.

Quelle idée ? A peine formée, toute terreuse, sans avenir, sans beauté, non pas sans amitié. Car j'ai grand chagrin quand je pense à tous ceux qui sont morts en leur fleur, pour délivrer leurs frères, et qui nous laissent plus esclaves que jamais. Je remarque que le tyran gagne toujours, et cette fois encore. J'espérais des vainqueurs qui sauraient ne pas mourir. J'attendais un genre d'au-

dace, peut-être étrangère à celle qui fait la garde du tyran. Car enfin si c'est être héros qu'escalader le ciel, il est hors de doute que le plus grand nombre des héros, et de loin, est pour le tyran. Il est clair que toute puissance nouvelle, conquise sur la terre, au fond des mers ou dans le haut des airs, fait corps aussitôt avec la suprême puissance par une naturelle affinité. Tout ce que l'indomptable a osé a toujours serré le carcan. La Grande Armée ne craignait rien au monde, que de perdre un chef digne d'elle, et qui ne permettait rien. Toute puissance se paie de liberté, et à coup sûr toute puissance se paie d'esprit; voilà ce que j'entrevoyais. On peut bien brûler ces tristes et confus papiers.

Dans la fumée, je vois encore autre chose. Icare n'a fait que souhaiter et rêver. Il n'a point volé en agitant ses grandes ailes, faites de plumes d'aigle. Dédale n'y pouvait rien. La force musculaire d'un homme ne pouvait pas et ne peut pas l'enlever de terre comme s'enlèvent les oiseaux. Ce rêve d'Icare montant vers le soleil, la cire fondue, le héros précipité, tout cela me paraît faux comme il me parut faux un jour, à mon grand regret, que la Victoire de Samothrace pût avoir des ailes. Des ailes ? Par quels muscles ? Sur quels os, quand la statue a déjà des bras ? N'a-t-on pas observé comment sont faits les oiseaux, leurs os creux, leur bréchet, et les énormes muscles de leur poitrail ? Mais sacrifions le vrai au beau. Brûlons même cette fumée.

Me voilà toujours le nez en l'air. Un avion passe. Le bruit inhumain suffit à m'avertir que l'homme qui est là-haut ne vole pas par sa propre force. Laissant même le pétrole, que nous trouvons tout chargé d'énergie, je dois compter les creuseurs de puits, l'atroce vie des mineurs, et les forgerons et les chaudronniers; et les limeurs, tourneurs et ajusteurs, empoisonnés de poussière, et le travail même des tisseurs et des menuisiers, qui serait propre et gai, s'il n'était gâté par la hâte. Et je ne dois pas considérer seulement le héros qui attend son avion, comme Achille attendait ses armes; un autre moteur accélère ces travaux enchaînés et cette concentration d'énergie. L'avare et ses coupons attendent aussi qu'on escalade le ciel. Car l'ivresse de puissance ne mesurera pas le profit. Le triomphe d'Icare est une bonne affaire, non pas pour Icare, qui somme toute ne vieillit guère, mais pour le tyran le plus caché, pour le prêteur, pour

l'usurier, pour le tyran des tyrans. Il faudrait savoir si l'avion, qui livre des centaines de journées de travail pour être dissipées par une seule main, n'est pas un plus exact symbole de l'esclavage où nous allons, que le conte d'Icare ne l'est de la liberté de l'esprit. Mais bah ! Que vas-tu chercher là, contrariant esprit ! L'avion joue dans les nuages et le peuple des esclaves applaudit.

Ce n'est pas d'hier que le peuple des esclaves acclame le tyran. Au reste le tyran est esclave aussi. Il faudrait comprendre ce piège, où l'esprit va toujours tomber. Il faudrait comprendre que l'homme est toujours asservi par ce qu'il conquiert. Le ciel est clair maintenant, et sans fumées. D'un regard peut-être on pourrait déposer Jupiter. Car puissance et esprit ce sont deux dieux; qui sert l'un nécessairement méprise l'autre. Ainsi il faudrait choisir. Et ne pas dire que toute puissance conquise affranchit l'esprit; mais dire au contraire que tout miracle de puissance suppose premièrement et ensuite confirme un ordre de tyrannie qui s'élève en même temps que nos tours, et qui tient l'esprit au cachot. Ici plus de fumée, plus de paperasses, plus rien à brûler. Pourquoi Icare est tombé et tombera, et par qui, et pour qui, je le sais de triste savoir.

1er janvier 1934.

NAPOLÉON TRAHI

Je vois dans Caulaincourt ce que l'on savait d'ailleurs, mais qui redevient vivant dans le récit d'un témoin, c'est que la France a laissé Napoléon, supporté l'envahisseur, accepté les Bourbons, contre l'idée que tous se faisaient des Français, ce peuple fier et redoutable. D'où viennent ces infidélités à pic ? L'homme est-il frivole et oublieux ? Ou bien serait-ce que les passions violentes, celles qui promettent tout, s'usent plus vite que les autres par la fatigue ? Ou faut-il dire plutôt que les générations nouvelles, qui arrivent sans cesse à l'existence, apportent comme un papier neuf sur lequel rien n'est écrit ? Il y a du vrai dans toutes ces remarques, si souvent faites. Mais cela ne peut nous cacher une constance étonnante qui se voit par l'infidélité même.

L'homme méprise toujours un peu ses maîtres; il ne le dit pas toujours; mais il y a des moments où tout à coup cela se voit. L'ambitieux aperçoit le gouffre. Il accuse les traîtres et les ingrats, vainement. C'est alors qu'il paie la faute qu'il commet toujours de forcer l'acclamation.

Celui qui force fait l'opinion en un sens; en un autre sens, il se condamne à ignorer la véritable opinion. Beaucoup reconnaissent maintenant qu'il y eut, avant la fin de la guerre, des occasions de faire une paix raisonnable. Mais, à la première et timide mention de paix, on croyait entendre aussitôt l'opinion rugissante. Et l'on m'a répété, d'un homme paisible, cette parole, qu'il fallait fusiller ceux qui parlaient de paix. Le pensait-il? Je crois qu'il pensait plutôt que tous le pensaient; et ainsi il s'élevait lui-même à ce degré de fanatisme, non pas à ce que je crois par prudence, mais plutôt par entraînement. Dans le fait, les pouvoirs, que l'on doit nommer bureaucratiques, réprimaient avec un sinistre entrain toute tentative de penser par soi. Cela faisait un esclavage insupportable pour un petit nombre, mais pour presque tous un enthousiasme d'apparence, chacun se laissant porter par une opinion qui n'était de personne. C'est ainsi qu'il se forme de grands creux sous les pas de l'ambitieux. Dès que la liberté se montre, chacun s'étonne de ne pas plus trouver dans les autres qu'en lui-même ce qu'il nommait l'opinion de tous. C'est alors que les tyrans font leur chute verticale.

Si l'on déblayait tout de suite, si l'on creusait et grattait jusqu'à l'opinion véritable, jusqu'à l'opinion libre, on trouverait qu'aucun pouvoir n'est jamais aimé! Tel est le fond d'ingratitude sur lequel travaille l'ambitieux. Les Fables, si naïves sur ce sujet-là, ne sont pas une lecture convenable pour César. Car il désespérerait de faire tenir debout cette tromperie de tous au nom de tous. Il aime mieux se fier; non pas sans précautions; mais oublier du moins que l'acclamation est forcée. On surprend quelquefois dans les chefs militaires cette fausse position, qui fait qu'ils veulent être aimés et craints au même moment.

La même duplicité se retrouve dans le citoyen fortement gouverné; car il sent qu'il ne peut échapper, mais il n'aime pas rester à la colère impuissante; cela est désagréable. C'est pourquoi il se fait optimiste au sujet

du chef; il ne demande qu'à admirer; il se livre de bon cœur aux grands spectacles, comme revues et défilés. Un des avantages du tyran, c'est que les choses laides des hauts lieux souvent restent cachées; et, au contraire, le danger des Républiques, c'est une liberté de critique qui n'épargne personne. Il ne faut pas s'étonner que le citoyen libre soit presque toujours un mécontent. Le sujet d'une tyrannie incline à être content, attendu qu'il est dangereux de ne pas l'être. Et tout cela fait souvent une obéissance trop prompte, comme Napoléon aurait dû le remarquer; car ses vrais amis discutaient souvent; au lieu que la docilité du Sénat signifiait seulement que ces hommes ne se posaient aucune question. Telle fut longtemps, comme je l'ai remarqué, la position du paysan devant les autorités, poli selon les formes, et impénétrable. L'homme intérieur n'a jamais parlé; peut-être n'a-t-il jamais pensé. Ce qu'on ne peut dire à personne, on n'aime point se le dire à soi-même. Aussi j'ai vu de la mauvaise humeur devant le suffrage; on n'y croyait point. La vieille sagesse d'Ésope pouvait bien y voir un piège. On votait alors comme on acclamait. Peut-être verra-t-on des sociétés d'hommes libres, où l'approbation ne vaudra jamais pour le lendemain, où la confiance sera mesurée sur ce que l'action exige, où les chefs seront continuellement enveloppés d'une garde vigilante et mécontente, qui détruira à mesure toutes les défenses que la tyrannie ne cesse d'élever contre le jugement populaire. Il n'y a point de milieu entre ce régime assez rugueux et la parfaite tyrannie, si polie. En cela même consiste la chance du tyran, pour tous les siècles.

27 janvier 1934.

LES IRRESPONSABLES

Napoléon, dès qu'il avait à craindre quelque surprise, était en selle avant le jour, ou fort tard le soir, toujours sur les limites, toujours sur la bordure où se jouait le drame. Jamais il n'envoyait quelqu'un d'autre; jamais il ne se fiait. C'est que ce fier génie se tenait par lui seul; c'est qu'il n'était chef que par la victoire. Il ne lui était point permis d'alléguer : « Je me suis trompé. On

m'a trompé. La fatalité s'est trouvée la plus forte. » On aurait ri de ce pouvoir qui ne pouvait. Au premier rang alors, et par une inflexible loi, c'était là qu'on se trouvait le moins solide, le plus menacé, et, si l'on chancelait, le plus méprisé, le plus promptement précipité. A l'insuccès répondit aussitôt ce qu'il appelait la trahison, comme on put voir à Fontainebleau. Les subalternes sauvaient leurs places, mais lui ne pouvait sauver la sienne. La sanction frappait au plus haut.

Nous ne savons plus ce que c'est que pouvoir. Pouvoir, c'est ne rien faire; c'est ignorer, et, par ignorer, se tirer d'embarras et se tirer de catastrophe. Supposons un vrai chef, responsable à ses propres yeux de tous les chemins de fer de l'Est. Pour cet homme-là les jours de fêtes sont des jours d'inquiétude; le brouillard est son ennemi. Il ne dîne point alors; il ne dort point. Je l'imagine allant et venant, sur sa puissante voiture, le long des dangereuses lignes de sortie, tombant à l'improviste, à la manière du petit caporal, sur les sentinelles isolées ou sur les subalternes dormants. Par lui-même il observe les feux verts et les feux rouges; et, d'après ce qu'il remarque, il alarme, il ralentit, il bloque, il dégage. Je ne conçois pas d'autre manière de diriger un réseau; ou bien alors ceux qui prétendent diriger se moquent de nous. Ils dirigent, cela veut dire qu'ils jugent sur rapports, qu'ils dictent des ordres, qu'ils savent trouver le responsable, qu'ils savent punir, mais que jamais ils ne vont jusqu'aux choses mêmes, jusqu'à l'action même; c'est-à-dire qu'ils sont juges, et non jugés; qu'ils ne cessent de mesurer la responsabilité des autres, mais qu'ils n'en prennent aucune pour eux-mêmes. Et ils seraient scandalisés si l'on parlait de les punir; ce sont les subalternes qui sont punis.

Cet étrange désordre en rappelle un autre. Tous ceux qui ont fait la guerre ont remarqué que les grands chefs, et même les moyens, n'avaient guère cette connaissance directe des lieux, des eaux, des brouillards, qui seule permet de décider raisonnablement; et que souvent même le chef ne tenait pas beaucoup à savoir, comme s'il avait craint que les choses lui fissent objection sans respect. Et, ce qui est digne de remarque, alors que les exécutants étaient sauvagement punis pour la moindre faute, les chefs, même ignorants et imprévoyants, ne risquaient jamais rien de plus qu'une souffrance de vanité,

sans rien qui ressemblât à une punition. C'est que l'affaire d'un chef c'est de punir, non d'être puni. Question de majesté. Quelquefois on a réuni trois généraux pour en juger un; le résultat était toujours l'absolution majeure. Les juges sauvaient en cela leurs propres privilèges; et sur ce sujet-là l'épiderme d'un chef est fort sensible. Faites l'expérience. Rassemblez les grands chefs des réseaux pour juger le général commandant, si je puis dire, les chemins de fer de l'Est. Tout est réglé d'avance; on devine les conclusions et les considérants. Les grandes places, soit de guerre, soit d'administration, sont donc celles où l'on est tranquille, où l'on fait seulement travailler les autres, et où l'on se trouve au-dessus des accidents; où les fautes, pour tout dire, sont d'abord impossibles et même inconcevables.

Ces paradoxes se montrent dans le jour cru de la guerre; mais ils sont partout. Ce ne sont pas seulement les vénérables chefs qui sont à l'abri de tout reproche par leur fonction même. Cette impossibilité et inviolabilité s'étend, comme on peut voir, jusqu'aux plus jeunes éléments de l'État-Major. Ceux-là aussi ont fortifié leur situation de façon qu'ils s'en remettent toujours à d'autres pour décider particulièrement, et se réservent le pouvoir de blâmer toujours, soit qu'on ose, soit qu'on n'ose pas. Cette sérénité des uns, et ce fatalisme des autres, explique cette allure véritablement folle de ces trains dans ce brouillard. Ce n'était pas plus fou, dit le soldat, ni moins, que telle offensive dans la boue. Ce que cherche le spectateur, c'est l'étrange coupure qui sépare les pouvoirs inamovibles et les exécutants toujours pourchassés et toujours courants. Il est clair qu'un chef de gare, même d'importance, est sur les voies avec sa lanterne, et s'y fait même écraser. La plèbe commence là. De même la plèbe militaire commence à l'adjudant, ou peut-être à l'aspirant. De toute façon, et quelles que soient les choses ou les actions qu'il s'agit d'administrer, il y a un fossé entre ceux qui sont présumés coupables, et ceux qui d'avance sont proclamés infaillibles. Le fossé se trouve, en réalité, entre ceux qui font et ceux qui font faire. Ce genre de privilège me paraît lié à un régime d'égalité et de concours, qui certainement est à revoir. Au reste tout est toujours à revoir.

3 février 1934.

NAPOLÉON ET SES FAVORIS

DANS les *Mémoires* de Caulaincourt, j'ai retrouvé la retraite de Russie. Tolstoï, dont le récit est justement célèbre, m'avait déjà délivré des abstractions historiques; je prenais cette aventure comme un objet de pure physique, où les pensées sont déterminées par le froid et la faim. Je ne pouvais prévoir que le Grand Écuyer de l'Empereur se montrerait plus positif encore, plus soucieux d'ajuster les effets aux causes, sans rien laisser à l'imagination. J'avais galopé avec les cosaques de Tolstoï; je n'ignorais rien de leur manière de vivre, de combattre, de fuir. Caulaincourt me montre l'autre face de l'événement. Les cosaques ne sont pour lui que des ombres dans le brouillard; il ne les trouve jamais où il les cherche; mais en revanche il suit de l'œil le destin de nos hommes et de nos chevaux. Et quel merveilleux accord entre deux récits si profondément séparés par toutes les circonstances! Ces cosaques maraudeurs de l'aube, je crois les avoir vus deux fois; j'ai vu deux aspects du petit bois où ils étaient cachés. Tolstoï est allé aux bonnes sources, et finalement, par l'attention propre au génie, il a deviné le vrai. Caulaincourt a vu et décrit. En l'un et l'autre le même esprit physicien.

Caulaincourt m'a donc appris deux ou trois choses, que j'ajoute à la vraie histoire. La première, c'est que la Grande Armée n'a guère moins perdu d'équipages en son avance sur Smolensk, et par belle saison, que dans la fameuse retraite hivernale. Et la raison? Simplement le pas vif de l'Empereur, qui poussait, qui stimulait, qui n'admettait ni délais ni retards, plus soucieux d'arriver tôt que d'arriver tout court. Par cette méthode il bousculait les prévisions; l'ennemi croyait rêver; on perd courage devant l'impossible. Bref, par cette folle vitesse, l'Empereur était assuré de faire peur. Or ces foudroyantes marches ne sacrifiaient pas moins d'hommes et de chevaux que les foudroyantes charges. Mais le terrible homme s'établissait d'avance dans la victoire et disait : « Tous ces sacrifices seront oubliés. » Lui les oubliait d'avance. Tel était l'opium qu'il se donnait et qu'il voulait donner aux autres; il vivait, pensait et parlait dans

l'avenir. Ce mouvement endiablé fut de tout son règne. Mais je reviens à la physique.

Les pertes de chevaux, et par conséquent de matériel pendant la retraite, sont dues, dit Caulaincourt, à deux causes très précises. La première est le manque de ferrements à glace, d'où il arrivait que les chevaux tombaient plusieurs fois à chaque montée, et finissaient par ne plus se relever. L'autre cause fut la soif. A la fin d'une journée fatigante, il ne se trouvait guère d'hommes pour penser à faire un trou dans la glace afin d'abreuver les chevaux. N'oublions pas une troisième cause, toujours la même, le pas vif du maître. Napoléon, soit qu'il revînt sur un ennemi toujours insaisissable, soit qu'il se remît en retraite, imprimait toujours aux troupes une vitesse quasi impossible. Il est hors de doute que cette méthode de déconcerter ne produisit presque aucun effet sur l'immense Russie et sur ses indolentes populations. Ce que Tolstoï avait senti; mais Caulaincourt a très bien vu comment l'impérieux et l'impatient est venu buter contre une puissance qui lui était incompréhensible.

Ce que Tolstoï ne pouvait deviner, c'est la liberté de parole en cette petite cour si proche de l'Empereur, et formée par les trois fameux et fidèles, Berthier, Duroc et Caulaincourt. Ils ne cessaient guère de contrarier le maître, le ramenant toujours aux réelles conditions. Et lui secouait la tête comme un cheval, car il ne pensait jamais à ce qu'il laissait et perdait; toujours il comptait ce qui lui restait en pointe d'attaque. Aussi leur disait-il : « Vous n'entendez rien aux affaires. » Mais il savait bien aussi le prix des exactes connaissances; c'est pourquoi il boudait, et puis revenait; lui aussi leur était fidèle, et méprisait les flatteurs. Seulement, une fois les conditions connues, ce génie dévorant forçait contre ces conditions mêmes, en s'appuyant sur elles. C'est qu'eux disaient la vérité, au lieu que lui faisait la vérité. Et l'on voit très bien dans ces pages que s'il n'aimait pas l'actuelle vérité, la donnée, il savait pourtant la regarder. Eux trois ils savaient bien qu'il allait arriver quelque chose d'imprévisible. Mais bah ! Ils galopaient à la croupe de la jument impériale, toujours grognant, et toujours sans peur. Choses à comprendre, en vue de s'en garder.

26 février 1934.

RICHESSES IMAGINAIRES

L'ÉCONOMIQUE moderne ressemble à la Physique. Dans l'une et dans l'autre on trouve des expériences bien claires et des lois qui assainissent l'esprit; et avec cela, dans les deux, une algèbre transcendante, où les mots ordinaires ne trouvent plus leur sens. Je m'en tiens à l'Économique. Quand le couvreur répare le toit du paysan, je comprends très bien l'échange des services et la signification du salaire. Chacun des deux travaille de son métier; et si le couvreur passe une partie de son temps à protéger le paysan contre la pluie, le vent et le froid, il va de soi que le paysan consacre une partie de son temps à nourrir le couvreur. On ne voit pas d'abord qu'ils échangent heure contre heure, parce que le rapport du travail au produit est obscurci par mille causes. Le paysan défriche un terrain de broussailles; le blé n'y pousse qu'en espérance. Le couvreur achète la tuile ou l'ardoise; c'est dire que le carrier et le briquetier ont aussi une créance sur le paysan. L'argent et le marchandage règlent pratiquement tous ces comptes. Et, quant à la théorie, il me semble que l'on peut dire ceci, à savoir que les prix et salaires sont justes, entre ces hommes de différents métiers, tant que, travaillant tous à peu près pendant le même temps, célébrant tous les mêmes fêtes par le repos, ils ont aussi tous à peu près les mêmes vêtements, les mêmes abris, la même nourriture. Tout se passe comme si tous mettaient en commun le produit de leur travail, et recevaient, chacun, part égale de tout. C'est en considérant les choses ainsi que l'on perçoit qu'une heure de travail vaut une heure de travail et est échangée contre une heure de travail.

J'avoue que cette idée ressemble aux haches de silex. Ce n'est ni élégant ni commode, et je trouverai mieux au bazar, j'entends au bazar des idées. Il y a longtemps que les Robinsonades, comme on les appelle, sont un objet de moquerie. L'île déserte, et les naufragés, pour lesquels l'argent n'est rien, cela est trop loin de nos chèques et de nos comptes en banque. Toutefois, je voudrais bien saisir le moment où se fait le miracle de la multiplication des pains. Car je vois bien qu'avec un

faible travail on peut multiplier les signes, billets, bons, obligations et choses de ce genre; mais je ne vois pas que la relation des biens réels aux travaux réels ait changé beaucoup. Un paysan, un charpentier, un pêcheur, un tailleur d'habits ont les mêmes journées qu'autrefois, et les mêmes fêtes. Journée de travail arrachant la nourriture et l'abri pour une journée de vie, c'est toujours la loi de ceux qui travaillent. Et quant à l'armée de gardiens, guetteurs, augures, prêcheurs, et charlatans de toute espèce, je ne crois pas qu'elle ait augmenté ni diminué. Le tableau de la vie humaine serait incomplet sans les mendiants, moines, thaumaturges, et matamores. On les a toujours nourris; et qu'en voulez-vous faire ?

Toutefois il me semble que c'est dans ce monde de la persuasion que l'on produit ces richesses imaginaires dont le million est l'unité, et que l'on échange comme des balles de tennis. Il y a du fantastique dans ce luxe. Car, lorsque le millionnaire a bu et mangé, il a rempli son sac d'homme. Si après cela il s'assied à une table de jeu et risque cent mille francs à chaque coup, comme on le raconte de nos merveilleux escrocs, ce n'est jamais qu'un mouvement de signes, et un repas de vanité. Comme ces autres fous, qui allument leurs cigares avec des billets de banque, on ne peut pas dire qu'ils détruisent des biens; tout au contraire ils semblent annuler un droit qu'ils avaient sur le travail d'autrui. Toujours est-il que si la masse des signes qui est aux mains des conseilleurs et annonciers était jetée soudainement et partagée au peuple qui travaille, la vie de chacun n'en serait pas plus facile à gagner. Il faudrait toujours six bœufs pour retourner un terrain lourd, et un pin de trente ans pour faire un mât de barque.

Le point d'injustice et de crise, où donc se trouve-t-il placé ? Peut-être dans le sentiment d'envie que finissent par inspirer les millions imaginaires, ce qui porte d'un même mouvement entrepreneurs et salariés à produire en série et à toute vitesse, oui même le café, le maïs, le coton, le blé; ce n'est que corrompre le monde du travail par l'appât d'un profit sans règle ni mesure. Même la sage agriculture prend alors le galop. On s'étonnera si seulement on soupçonne que cette folie de vitesse ne peut augmenter le rendement du travail, c'est-à-dire le salaire véritable, mais au contraire le diminue, et n'augmente

que ce que l'on devrait nommer le profit de razzia, qui n'est que d'un moment, et de jeu. Et l'idée qui me paraît à considérer ici, c'est que la vitesse de production diminue le salaire réel, puisque la dépense de travail augmente alors plus vite que les produits. Mais qui fouette l'attelage ? Toujours l'homme des millions imaginaires. Toujours l'étrange travailleur qui a de l'argent à placer et qui ne fait rien d'autre. Je conseille une monnaie de plomb et une existence rustique.

3 mars 1934.

LA PÂQUE DU TRAVAIL

L'ARBRE à pain, cette merveille de mes livres d'enfant, l'arbre à pain n'est pas de chez nous. Il y a sans doute des climats où la nature porte presque à notre bouche des fruits sucrés, et qui viennent sans culture. Toutefois l'alliance que nous nommons Pâques, et que les cloches célèbrent, est assez froide en somme; l'éclatant soleil ne va jamais sans un vent assez aigre; et la fête de lumière, sans aucun écran de verdure, fait seulement paraître des travaux faits ou à faire; ici les débris de l'hiver, et plus loin les carrés de terre criblés par l'outil, alignés selon le cordeau, prêts à nourrir l'homme, pourvu que l'homme bêche, plante, sarcle et arrose. Il y a de la sévérité dans cette belle saison. Les flèches de lumière qui piquent le sol nous invitent à le frapper aussi, à le diviser, à recevoir et à concentrer pour nous l'énergie solaire dans les choux, la betterave, ou le blé. Rien n'est plus triste à voir qu'un terrain abandonné sous cette lumière indiscrète. L'énergie solaire nous est donnée; elle ne coûte rien; cette pluie dorée verse en une journée une puissance de vivre énorme; énorme, mais perdue si le travail assidu ne la recueille. Pâques n'est donc que promesse, et sous conditions. Plus tard la Fête-Dieu, si étrangement nommée, célébrera en même temps les fleurs et les moissons, c'est-à-dire les fruits du travail.

Beaucoup de choses très précieuses nous sont données; chaleur et lumière, pluie du ciel, torrents, forêts, charpentes, tourbes et charbons, pétrole enfin. Toutefois dans toutes ces admirables richesses nous ne trouvons

rien à manger. La zone de planète sur laquelle nous vivons n'est pas comestible. Au reste dans les pays où la nature est comestible, il y a sans doute d'autres inconvénients qui rendent la vie difficile. Mais je considère seulement nos climats et je vois que notre vie doit d'abord être gagnée. L'industrie humaine fait qu'une heure d'homme conquiert bien plus de nourriture qu'une heure d'oiseau. Mais enfin le travail humain ne pourrait être interrompu seulement un jour sans péril mortel pour tous. Sans cesse il faut cultiver et récolter, couper l'arbre, équarrir, construire, réparer, transporter, échanger; et en même temps il faut nettoyer, évacuer, balayer l'ordure.

Je lis partout que l'on a beaucoup gagné sur la nécessité du travail; et quelques-uns s'amusent à dire que ce gain est justement ce qui nous rend pauvres. Ma foi je cherche en quoi la peine des hommes a été allégée. Je la vois surtout transportée loin de nos yeux. Il y a des mineurs qui vivent comme les taupes; il y a, dans le fond du grand paquebot, des chauffeurs nus et suants, bientôt usés; cet été vous verrez nos paysans et nos paysannes tout maigres et tout cuits. Nous n'en sommes pas encore aux temps qu'on nous promet, où la machinerie nourrira et promènera l'homme. Toute machine est l'œuvre de l'homme, et s'use fort vite, et suppose continuellement des esclaves attentifs. Bref le vieil article : « Tu gagneras ta vie à la sueur de ton front », n'est nullement abrogé.

Je sais ce qui est arrivé. Il est arrivé que les courtiers de publicité, qui en effet sont milliers, et qui ne travaillent guère, ont annoncé que le vieil article en question était abrogé pour toujours; et je ne sais par quel emportement de plaisir ils ont été crus à peu près par la moitié des hommes. D'où une dépense à grande vitesse; d'où l'idée, plus ruineuse encore, que la dépense est à proprement parler ce qui nous enrichit tous. C'est jeter le pain, chose qu'on disait criminelle à nous, enfants. Jeter le pain, disait la publicité, c'est faire vendre le blé; et ainsi pour tout. Il ne s'agissait que de faire tourner la grande machine aux produits et aux échanges, et de faire tourner aussi les têtes frivoles. Et c'est ce qui fut fait, supérieurement; si supérieurement que je vois Léviathan, l'homme du marteau et de la charrue, ruiné partout, et travaillant

avec moins de profit que jamais. Cela vient, à ce que je crois, d'une erreur de principe, c'est que la nature est toute prête à nous servir, et qu'il ne s'agit que de lui passer la bride. Or, allez-y voir, vous verrez que la bride coûte cher, et qu'elle est bientôt usée, et qu'il faut refaire la machine, remplacer la turbine, changer le rail, fondre l'acier, et d'abord bêcher, fumer, semer, sarcler, à quatre pattes comme au temps d'Homère. Voilà ce que le printemps nous annonce.

1er mai 1934.

LA CÈNE DE LÉONARD

Jésus et ses douze apôtres, cela faisait treize à table, dans la fameuse Cène telle que Léonard l'a représentée. Ce nombre annonce ici l'un des plus illustres malheurs. Est-ce de là qu'il est maudit ? Ou au contraire fut-il choisi par la légende d'après une immémoriale superstition ? On distingue toujours, à travers un mythe, une sagesse plus ancienne. Mais quelle est la sagesse, en cette fameuse prédiction ? Je la découvre et je la comprends mieux si je recueille tout ce qu'elle dit. Et voici ce qu'elle dit : sur treize à table on peut parier qu'il y a un mort prochain et un traître certain. Cette remarque est toujours à faire, car les tristes expériences sont volontiers oubliées.

La plus triste des deux s'est trouvée oubliée. C'est celle que l'on peut reprocher, celle qui dépend le plus de chacun; c'est pourtant la plus utile à penser et la plus utile à dire. Stendhal, dans le sublime commentaire qu'il nous a laissé du tableau de Léonard, oppose la douleur du Christ, qui voit envolé son rêve de pure amitié, à l'indignation des apôtres, qui, à l'exception de l'un d'eux, se lavent de ce soupçon. Effaçons le dieu prophète, qui exténue tout l'homme, et concevons seulement un jeune philosophe qui juge ses propres illusions, ou plutôt qui les a toujours jugées. N'est-il pas vrai qu'un tel homme, treizième parmi ses disciples, peut toujours dire aux douze autres : « Je sais qu'il y a un traître parmi vous » ? C'est qu'au vrai il y en a douze, et même treize; attendu qu'il n'est point d'homme mortel qui ne penche à laisser

la foi jurée pour gagner quelque autre chose. Mais on n'ose point penser à cela; cela semble trop noir. Il faut pourtant y penser, et le sévère avertissement du Maître illumine ce côté de l'âme où se font les vils calculs. Et il est admirable aussi comme les hommes rejettent d'eux ces complots intimes, dès qu'ils les ont découverts.

Ainsi il n'est pas bon, il n'est pas non plus prudent, de dire à douze amis : « Je compte absolument sur vous. » Cela est touchant, certes, mais cela fait qu'ils comptent sur eux-mêmes. Cela endort, selon la méthode du jésuite, qui croit toujours que chose non nommée n'est point. Et la nature est jésuite en tous, d'où résultent les homélies agréables, et, par la suite, les plus grands maux. Il faut toujours que la janséniste raison soupçonne amèrement afin que la pureté soit conquise et reconquise; car être, elle ne le peut. Cette maxime du Christ est peu citée : « Défiez-vous les uns des autres. » Elle est pourtant bien de celui qui disait à Pierre, au fidèle Pierre : « Avant que le coq ait chanté, tu me renieras trois fois. » Cette misanthropie est belle. Le Christ janséniste, le sévère, l'utile, le bon, nous répète en somme que la nature ne fait pas une seule vertu; car celui qui est fidèle comme la colombe est peureuse, ce n'est qu'une chose qui développe ses propriétés. Et certes, il n'est pas suffisant d'aimer son semblable comme on aime la laitue ou le persil. Cet amour qui ne demande pas mieux, et qui n'est pas difficile sur les preuves, cet amour qui s'attendrit à table est une faible fleur qui ne donne point fruit. On en revient mécontent de n'être pas mécontent. « Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un », dit La Bruyère; mais c'est une parole d'amateur de pêches.

L'amour est au contraire une sorte d'héroïsme sans preuves, et qui même ne craint pas les preuves contraires, bien plutôt qui les éveille, qui les provoque; amour bourru, qui sait pardonner parce qu'il a su prévoir. L'amour, comme l'amitié, se nourrit seulement de surmonter, de pardonner, de permettre, d'effacer. C'est en ce sens que je prends le mot d'un ancien : « Mes amis, il n'y a pas d'amis. » C'est entre amis que l'on dit ces choses-là; et cela délivre chacun d'un petit secret qu'il gardait. Par exemple, l'envie on peut la vaincre; et ce n'est même pas difficile, parce que l'envie n'est que vanité. Ce qui vaudrait la peine d'être envié ne dépend que de

nous. Seulement il faut diriger un regard franc sur l'envie qu'on éprouve, au lieu de se jeter dans la politesse à l'égard de soi.

On remarque souvent que les cyniques ne sont pas les pires, et que les prometteurs ne sont pas toujours ceux qui tiennent. C'est peut-être que, ne devant rien, les cyniques ont alors envie de donner. Au reste chacun méprise le Pharisien, qui montre ses belles actions comme un arbre ses fruits. Non. Rien n'engage et rien ne sauve, si ce n'est la belle incertitude de soi, la seule qui se change en certitude. Et l'amitié est une périlleuse invention à chaque instant; ou bien il y a longtemps qu'elle est morte. C'est pourquoi la position la plus favorable de cet animal farouche est de savoir qu'il est aimé par quelqu'un qui le sait indigne. Tout homme est traître; mais découvert en son secret, et par un ami qui reste ami, il ne peut qu'être fidèle. Et autrement il ne le peut. On trouve ici la clef des caractères que Balzac nommait goguenards, et qu'il ne méprisait point. L'âme résulte continuellement de cet effort pour regarder au-dessus de soi. Ainsi le paradis est sans cesse conquis et aussitôt perdu. Platon ne dirait pas non. Celui qui dit non, c'est l'honnête homme qui se fie à lui-même. Sur quoi tout s'écroule continuellement, et cela fait une sorte de nature. Il ne faut pas avoir peur. Et c'est par n'avoir pas eu peur de ses pensées que le Christ est sublime dans la *Cène*. Il est remarquable que Léonard n'ait rien déplacé dans cet immense tableau. Beau thème pour l'éternel Banquet.

1er juin 1934.

LA FÊTE DES ROSES

La Fête-Dieu est panthéiste, c'est-à-dire païenne au sens le plus ancien du mot. Fête des fleurs et fête du blé; fête du soleil aussi, qui est la source de ces choses. Et en vérité la joie et la reconnaissance des hommes n'éclatent pas autrement que les fleurs qui s'ouvrent. Tous sont heureux, telle est la prière et tel est le merci. La fête commencée dans les jardins se continue dans les rues; les populations sont ivres comme les abeilles en

cette grande corolle de juin. Le soleil est en haut du ciel; les fleurs annoncent les moissons. Les feuilles d'iris dessinent sur la terre le dieu de l'été, et cette image rayonnante est répétée autour du pain symbolique. Soit louée la joie ! Soit louée la nature ! Soient louées les forces sans pensée qui portent la pensée ! Je doute que le janséniste se plaise beaucoup à cette fête; car les moucherons sans pensée célèbrent aussi le soleil. C'est adorer la puissance. Permis au moucheron; mais c'est le plus bas de l'homme qui adore la puissance. D'autant que le soleil nourrirait aussi bien la broussaille inhumaine, les poisons, et la vipère, si l'homme ne mettait bon ordre à la prodigalité de ce dieu.

Le travail est impie à cette religion, comme on voit dans les rêveurs orientaux, qui ne tuent même pas une fourmi ni une puce; car tout cela est dieu si le soleil est dieu; tout ce qui est fort est dieu; tout ce qui vit est dieu. Mais notre paysan n'a pas longue piété devant les belles forces de vie; il coupe en deux le serpent, ce symbolique repas qui n'en finit point; il brûle le grand buisson, d'où les anciens dieux allaient sortir, le buisson, lui-même dieu. On voit paraître la religion de l'homme; car le bien de l'homme est le seul fixe parmi ces biens tumultueux, et notre civilisation se définit par le bien de l'homme. Le poète arrête le bras du bûcheron, mais le bûcheron se moque. L'arbre est une puissance qu'il faut dominer, comme est la vache, comme est le chien, comme sont la jusquiame et la vipère, ces moyens ambigus. L'homme a tout droit sur ces dieux-là. Comme les captifs figurent dans les triomphes, ainsi l'homme encore traîne ses anciens dieux dans les cortèges, mais enchaînés. Ce que représente le mouton conduit par le petit Jean-Baptiste tout nu. Car aimer le mouton ce n'est pas beaucoup aimer; et toutefois ces sentiments bas ont leur place et l'auront toujours. Mais la fière manière d'aimer l'homme est de toute autre espèce.

Voici l'ordre humain, la musique, les pompiers; il n'y a pas bien longtemps on y voyait aussi le délégué de César. Car il ne faut pas laisser dire que tout va bien si on adore le soleil; les passions du ventre ne sont pas des dieux avouables. La force publique entoure ce faux dieu, le blé; faux dieu, car que serait-il sans la propriété et le code civil ? Ce que signifient très bien la fanfare et le

serpent de cuivre; car l'orchestre de ces temps-ci, rossignol, fauvette, loriot, effacerait la musique; et l'on voudrait dire que ces cris de bonheur sont plus beaux que la musique; mais on ne l'ose point, et César ne le permettrait pas. Monsieur le Maire fait toutes réserves au sujet des ivrognes de ce soir.

Et quoi donc ? C'est que tous ces musiciens et pompiers et officiers de police sont de grands sages, qui savent très bien que le culte de la nature, tout débridé, est une chose dangereuse et scandaleuse; au vrai c'est une ivresse, comme le chant du merle est un chant d'ivresse. Ces excès doivent être subordonnés de très loin à l'ordre des villes, sans lequel il n'y aurait même pas de campagne. Mais au fond tout homme et même César, sait encore quelque chose de plus, c'est que la force humaine est aussi aveugle que la force du buffle, et que les vainqueurs et tyrans ne sont encore que des forces comme le volcan et le torrent. Cela mène loin, j'en conviens; beaucoup reculent devant les perspectives de l'égalité, hors desquelles il n'est pas d'humanité réelle; mais le pas est fait; quand la pensée s'avise, le pas est fait, par la vertu des saisons et des processions, et par une sorte de sagesse intérieure aux fêtes. Le pas est fait, car ce qui est dieu maintenant c'est l'homme encore sans puissance, et même toujours sans puissance, l'homme de la crèche et l'homme du calvaire. Écoutez ce que chante la procession; elle n'y comprend rien; mais cela vaut la peine d'être écouté, et même traduit, et même affiché par la ligue des Droits de l'Homme.

1er juillet 1934.

NE PAS CROIRE CE QUI PLAÎT

Ce qui est aisé à croire ne vaut pas la peine de croire; et c'est ici que le sceptique a raison. Croire au loup ce n'est pas difficile; il suffit d'avoir peur; et nul ne s'applique à avoir peur; bien plutôt on voudrait s'empêcher d'avoir peur. Il n'est pas difficile non plus d'être jaloux, ni de croire d'après cela des choses en effet très croyables, mais qui, remarque le sceptique, ne sont pas prouvées pour cela. Croire le journal, ce n'est guère plus que le

lire; c'est encore plus facile quand ce qu'on me donne à croire est agréable, par exemple si mon adversaire politique est présenté comme menteur ou fripon; toutefois, cette facilité à croire ne vaut pas le plus petit commencement de preuve. Et il arrive souvent qu'un mouvement de colère achève la prétendue preuve. Si je suis battu ou humilié dans une discussion, je suis jeté à croire bien plus volontiers que l'autre a tort. Et tout le mal des querelles vient de cette complaisance et même lâcheté à croire ce qui plaît. Par ce qui plaît, je n'entends pas seulement ce qui est agréable; car, par exemple, il n'est pas agréable de croire que la guerre est proche; mais il m'est agréable de croire cette annonce désagréable, si je vois que mon ennemi croit le contraire; car je suis porté à nier tout l'être de mon ennemi. Toute cette misérable monnaie du croire apparaît vile, comme elle était, dès qu'on la compte devant l'arbitre. Le sceptique parle donc comme il faut, et se moque comme il faut. Si la pensée est quelque chose, la pensée n'est certainement pas une complaisance à soi; encore plus évidemment la pensée juste n'est pas une complaisance à soi.

Ainsi ce qui plaît et ce qui est vraisemblable n'est encore qu'un possible, et même suspect. La preuve de l'existence se réduit à l'expérience, et aucun raisonnement ne dispense de l'expérience; tel est le principe que la libre pensée, si bien nommée, n'a cessé de pousser et de soutenir dans le monde des hommes. Par exemple, un miracle, ne dites jamais que vous n'y croyez pas parce qu'il vous semble impossible; dites seulement que vous n'y croyez pas parce que vous ne l'avez pas constaté; et j'ajoute que le doute véritable est aussi fort à l'égard d'une chose que l'on croit possible, par exemple le grand serpent de mer, ou une escroquerie d'un homme riche et considéré. Hume se plaît à raconter que le roi de Siam, en ce temps-là, entendant conter que l'eau pouvait quelquefois devenir solide et porter un éléphant, ne crut rien de ce récit, qu'il jugeait impossible et absurde. Cette remarque fait rire; mais il faudrait la suivre; elle mène fort loin. Toutes les fois que devant un récit ou une rumeur vous discutez du possible et de l'impossible, vous êtes à côté de la question. Et même, si l'on fait attention au piège des passions et au penchant naturel du croire, c'est surtout devant ce qui nous est vraisemblable, devant

ce que nous avons attendu et annoncé, c'est alors qu'il faut de tout son vouloir se mettre et se remettre dans le doute, exiger le fait, et encore le secouer et le tourmenter comme on fait devant les juges. Ainsi l'incrédulité est une grande chose, et justement honorée.

Mais il y a un autre côté de l'incrédulité, et qui en est le beau. Par exemple, il est bien sot de croire plutôt celui qui vous offre vingt pour cent, que celui qui se borne à quatre. Mais aussi pourquoi le croit-on, sinon parce qu'on croit qu'avoir cinq fois plus d'argent est absolument cinq fois meilleur? L'incrédulité ici n'a pas à vaincre l'absence de preuve, car l'absence n'est rien. Elle a à vaincre quelque chose de positif, et qui est glorieusement vraisemblable; car l'encens de la gloire commence aussitôt à monter vers le millionnaire de loterie, ou seulement vers la plus brillante et la plus puissante automobile. Cette valeur de richesse, tout le monde la crie, et l'incrédule a bien du mal à se tenir seulement d'aplomb, si le diable le tente de ce côté-là. D'où je vois que, pour être incrédule, il faut croire à autre chose qui n'a pas de preuve, et premièrement à ceci, que bien penser a de l'importance. Car le diable (et j'appelle diable ce qui se fait croire) vous dira au contraire qu'il ne sert à rien de penser bien si l'on est pauvre, et que le riche pense bien sans se donner de peine; il nous en exposera les preuves, brillantes, éclatantes, qui sont partout dans les livres de diabolique sagesse. Mais croire, contre toutes ces preuves d'apparence, qu'il vaut mieux être sage et pauvre, voilà le croire propre à l'incrédule, voilà la force de l'incrédule. En sorte que celui qui croit que puissance et richesse, tout compte fait, valent moins que justice, je ne dirai jamais qu'il est crédule, attendu que ce qu'il croit est difficile à croire, et contre les passions, enfin suppose force et courage, et non point faiblesse. Jugez toute religion de ce biais; vous comprendrez beaucoup de choses.

21 juillet 1934.

LES NÉGOCIATEURS

L'IDÉE de forcer est la première qui vient. Elle résulte de notre geste même, qui part comme d'un instinct, et qui est toujours de force. Un être vivant tyrannise, déchirant, broyant et digérant ce qui lui est bon, et cette violence naturelle est accompagnée de plaisir. Regardez cet homme qui mange une côtelette, comme il défait l'architecture moutonne au profit de la sienne propre. Toutefois nous éprouvons un peu de honte s'il ne paraît, dans l'homme qui mange, que la victoire d'un animal sur un autre. Tous les peuples ont eu une règle pour manger; elle consiste toujours en ceci que l'on doit se montrer capable, tout en mangeant, de penser à autre chose et de gouverner les gestes de force. C'est pourquoi manger en cérémonie est la grande épreuve. C'est alors, c'est devant la tranche de bœuf et la pince de homard, que l'on devine si un homme est capable de gouverner, ce qui suppose que l'on se gouverne.

Lorsque j'entends qu'on parle des solutions de force, je me dis : « Voilà un homme qui ne sait pas manger. » Le premier mouvement est stupide. L'homme supportable est celui qui se retient de violence. Cela se lit dans les traits, dans l'attitude, dans ce qu'on nomme si bien les manières. Le courage même consiste à différer la violence, ce qui est la conduire, et non s'y livrer. Finalement c'est l'intelligence qui est en jeu, l'intelligence dont le signe le plus clair est ce geste qui refuse de prendre. Si les violents pouvaient être intelligents, ils auraient tout, ils pourraient tout. Mais comme il faut choisir, et parce que le recours à la force rend stupide, il y a beau temps que les violents sont menés par les négociateurs; les replis, les détours, les hésitations, les atermoiements, au cours de cette victoire inévitable de ceux qui savent composer, c'est ce qui fait le tissu de l'histoire. Ces réflexions me venaient comme je relisais les mémoires du fameux cardinal de Retz, qui fut en son temps une sorte de roi de Paris. Comme il décrit merveilleusement, et dans le style peut-être le plus beau qu'on ait vu, cette variété de bonshommes qui allaient combattant et négociant entre la Fronde et la Cour, on croit les voir, et l'on

se met successivement dans la place de chacun. Il y avait péril de mort au voisinage de Monsieur le Prince, le héros qui n'avait point du tout de patience; mais aussi était-il dupe presque toujours. Et quant aux autres, quoique presque tous braves, il est admirable de voir comme ils raisonnaient, concédaient, persuadaient. Cette guerre civile consistait premièrement en réunions et discours. Et ceux qui, au lieu de parler, auraient voulu se jeter et en finir, se trouvaient aussitôt paralysés plutôt que battus, sans espace aucun dans cette foule de boutiquiers, de parlementaires et de mendiants, où la violence ne faisait que des balancements. Mais essayez de battre la mer, vous aurez l'idée de ce que peut un brave dans les affaires réelles, si serrées, si inertes, si aveugles. A quoi bon faire peur, si les gens ne peuvent même pas s'enfuir ?

Vous savez quel fut le vainqueur. Ce fut Mazarin, dont Retz nous dit qu'il aimait tant la négociation qu'il ne l'interrompait jamais, même à l'égard de ses ennemis les plus déclarés. Or, si je veux comprendre un peu cet esprit si retranché en lui-même, il faut que je reprenne ce que j'avançais tout à l'heure, à savoir qu'il n'y a que la négociation qui entretienne l'esprit; d'où j'aperçois que celui qui a longtemps méprisé de négocier finit par ne savoir plus négocier au moment qui arrive inévitablement où il faut traiter. Je comprends qu'un habile homme ait horreur de la colère en lui, et craigne fort sa propre puissance; c'est qu'à forcer il désapprendra de pénétrer. Et c'est par cette loi, cachée à l'intérieur de chacun, que le vainqueur défait sa propre victoire et que le maître tombe esclave de l'esclave. Ce grand balancement a donné lieu à cette croyance populaire que Dieu se plaît à humilier les superbes. Dans le fait, et si l'on saisit bien la forme humaine, le geste humain, et le lien des deux aux pensées, on aperçoit que le superbe est humilié par son geste même, et non pas demain, mais dans le moment où il se livre au bonheur de pouvoir. Et c'est un des beaux attributs de l'homme d'être ainsi guetté par sa propre bêtise, qui ne le manque jamais. N'allez-vous point penser maintenant que tout tyran qui dure doit négocier par amour de négocier, et comme par une gymnastique de son vrai pouvoir ? Les exemples qui vous viendront à l'esprit vous donneront à comprendre que la force ne règle jamais rien. Et sur cette

sorte d'axiome se fonde le droit réel, ou, pour parler autrement, la République réelle, seule partie viable de n'importe quelle constitution.

1er août 1934.

LES LOIS ET LA COUTUME

CHACUN a son plan; mais je crains les plans. Un peuple est un être de nature qui résiste merveilleusement bien au législateur. Balzac est unique et incomparable en ce qu'il a fait paraître la structure réelle de nos régions, et comment le pouvoir expire devant les intérêts, les parentés et les alliances. Lisez la politique réelle dans *Les Paysans ;* cette œuvre n'a pas tant vieilli. On y voit comment les Messieurs venus de Paris doivent s'adapter et se conformer, s'ils ne veulent s'en retourner. Bien sûr, le gendarme a plus de pouvoir maintenant qu'en ce temps-là. La loi militaire est appliquée; les crimes sont punis. Ce sont des actions de force, pour lesquelles il suffit d'envoyer un escadron de plus. Mais nul n'oserait dire que les impôts sont payés comme ils devraient l'être. Le prix du blé est réglé par la loi; mais personne ne trouve à vendre son blé à ce prix-là. Dès que la richesse, les prix et la monnaie sont en cause, le pouvoir éprouve une résistance non saisissable. Le conscrit se rend à la caserne et le braconnier à la prison; cela ne fait pas difficulté. Mais donner l'impulsion aux affaires et aux marchés, faire sortir l'argent, tirer des aveux d'une bourse, cela se décrète aisément et ne se fait point. La coutume est plus forte que la loi, et au reste une vraie loi est toujours tirée de coutume et de nécessité, par une expérience presque aveugle, comme la jurisprudence le prouve.

Par les mêmes causes, il faut croire que les constitutions inventées par l'intelligence ont fort peu de chances d'être pratiquées. Une constitution est tirée de coutume, ou revient à la coutume. Le député est un pouvoir local qui fait trembler le préfet. On demandait des hommes d'État; on a des hommes d'Arrondissement. On demandait des gouvernants, on trouve des résistants. Là-dessus, l'intelligence fait la critique du scrutin d'arrondissement; tous les théoriciens sont d'accord. La représentation

proportionnelle est un système évidemment raisonnable et évidemment juste; seulement, partout où on l'a essayée, elle a produit des effets imprévus et tout à fait funestes, par la formation d'une poussière de partis, dont chacun est sans force pour gouverner, mais très puissant pour empêcher. C'est ainsi que la politique devint un jeu des politiques. Cependant, le scrutin d'arrondissement, plus conforme aux vérités réelles de structure, développait peu à peu ses institutions caractéristiques, malgré la résistance des partis et des hommes de parti, et sans aucun doute imposera au Parlement les mêmes concessions et les mêmes alliances que l'on voit jouer au second tour dans la plupart des circonscriptions. Et comprenez que le théoricien de politique ne cessera pas de dire et de prouver que cette constitution est mal faite; c'est qu'elle réduit le rôle des idées et des hommes à idées. Or, il me semble que, si l'on veut la changer, il faut la changer dans le sens où elle va.

Par exemple, si le contrôle s'assure et se développe par la procédure des grandes commissions, il faut incliner par là; car il n'est pas mauvais que le gouvernement soit jugé. Au contraire, si l'on remarque que les culbutes des ministères donnent souvent lieu à des repentirs qui font revenir les mêmes hommes, cela est signe qu'il faudrait diminuer la part du hasard, des humeurs et des rumeurs dans ces catastrophes politiques, et peut-être imposer alors un délai de réflexion entre le débat et le vote. Et enfin, si l'on remarque, comme il n'est pas difficile, que les lois improvisées sous la pression des circonstances sont sans effet, pour s'éloigner trop des coutumes, cela signifie que le pouvoir législatif n'est sans doute pas essentiellement lié à la fonction de représentant du peuple, et que les lois seraient utilement modifiées par la collaboration des jurisconsultes et des intéressés eux-mêmes, consultés alors en leurs chambres professionnelles et en leurs syndicats; ce qui laisserait aux deux Chambres bien plus de loisirs pour le contrôle, s'exerçant par questions et interpellations, et presque sans autre sanction que la publicité même, qui suffit amplement. Or, ces procédures elles-mêmes sont filles de nature et d'expérience. Le raisonnement politique ne les a point prévues.

1er septembre 1934.

L'ART DE NÉGOCIER

On n'a pas oublié ce mot d'un naïf qui, vers la fin de la guerre, et comme à la Chambre on parlait de paix, s'écria : « Comment ! Vous allez faire la paix avec ces gens-là ? » Sur quoi quelqu'un de gauche demanda : « Mais avec qui voulez-vous que nous fassions la paix ? » Voilà où l'imagination nous mène quand toutes relations sont rompues. De loin on hait merveilleusement. Au contraire, quand on aborde, on trouve le semblable. Mais ce fut une pudeur, encore après la guerre, de ne point vouloir aborder l'ennemi, et de ne négocier qu'avec ceux qu'on sentait d'accord. C'est la méthode des passions, non moins absurde entre les partis qu'entre les nations. Ne prêcher que des convertis, c'est très agréable. L'école Poincaré qu'on nommera plus tard l'école des timides, a fait plus d'élèves qu'on ne croirait. On voit encore des hommes d'État chercher des succès faciles, et banqueter chez les amis. Dès que l'ennemi est représenté, dès que l'on suppose qu'il va parler pour contredire, alors c'est une peur d'esprit et un refrain invariable; le ton refuse tout. La guerre continue, autant qu'elle peut continuer quand personne ne veut la faire. On se souvient que, pendant la guerre, toute offre de paix était considérée comme un piège. Je ne vois pas que la victoire ait rétabli l'esprit de négociation véritable, lequel, remarquez-le, implique naturellement l'égalité des droits. En sorte que notre politique s'est appliquée, et surtout depuis la mort de Briand, à empêcher la paix, comme si la paix était un régime détestable et redouté. Je ne crois point les hommes si méchants; mais je vois plutôt, en cette politique sans bonheur, le mauvais ton que l'on remarque dans les timides, toujours tremblants et intempérants.

Un célèbre diplomate a dit que les manières sont tout. Je suppose qu'il pensait à l'Empereur Napoléon, qui n'avait guère de patience. Or, ce mot de diplomate, je crois qu'il faut le prendre absolument, c'est-à-dire conclure que c'est la mauvaise éducation qui est cause des guerres. Et les très savants historiens, qui croient que les guerres sont des cataclysmes inévitables, hausseront

ici les épaules. Il faut craindre en ces matières les hommes de lecture, qui n'ont jamais touché aux affaires, et qui sont en même temps timides et furieux. Au rebours Briand disait : « Tant que j'occuperai ce poste, il n'y aura point de guerre. » Qu'exprimait-il ainsi, sinon l'idée de Talleyrand, retrouvée par l'expérience ? Que les manières sont tout, cela signifie qu'il y a un art de négocier, de présenter sa propre thèse, et d'abord celle de l'adversaire, de façon qu'un entretien en amorce toujours un autre, comme on voit aux *Mille et une Nuits*. Seulement il ne s'agit pas alors de négocier avec ses amis, comme nos intrépides timides font toujours. Il ne faut pas craindre la dicussion, ni même d'être d'abord mal reçus. Les bonnes manières aplanissent tout, par cette économie des signes qui est la règle de toute politesse. Et comment manquerait-on à cette précieuse politesse, lorsque l'on est témoin, en quelque sorte, d'un duel redoutable ? On a remarqué bien des fois que les vrais braves sont conciliateurs et arrangeurs, lorsqu'ils ne sont pas eux-mêmes en cause. Mais nos coqs de négociation se croient eux-mêmes en cause. C'est ainsi que Barrès, que le recul d'un fusil aurait mis par terre, ne se privait pas d'injurier les mangeurs de saucisse. On dira que ce genre de combattant fait ce qu'il peut. En tout cas il est clair que l'esprit de combat et le ton de combat sont absurdes dans la négociation. Je dirai même que l'extrême politesse, qui ne nuit déjà pas entre amis, est de toute nécessité en présence de celui qui se croit notre ennemi ou que nous croyons notre ennemi.

On ne veut point admettre que toutes les haines sont d'imagination, et que tout conflit d'intérêts peut être conduit jusqu'à un arrangement, si les hommes de loi prennent la place des plaideurs. On ne veut point l'admettre parce qu'on invente à soi tout seul son ennemi. Et au contraire l'homme de loi demandera simplement au parti adverse ce qu'il réclame, ou de quoi il est mécontent. Ainsi allant de l'un à l'autre, il arrivera à changer beaucoup l'idée que chacun se fait de l'autre. Si l'on se persuadait de ceci, que l'homme, et surtout en masse, est un dangereux et courageux animal par la terrible imagination, on viendrait à penser que les causes des guerres ne sont jamais les intérêts, et l'on regarderait toujours à apaiser les passions, au lieu de les exciter. Se

concentrer avec ses amis, s'isoler de ses ennemis et les isoler, c'est cultiver ses ennemis, c'est préparer la guerre, c'est déjà l'art militaire. La politique, tout au contraire, est l'art de vivre bien avec ses ennemis.

8 septembre 1934.

LE CORMORAN

QUAND le grand brassage d'équinoxe traîne sa rumeur de plage en plage et le long de l'estuaire, on retrouve la nature sans l'homme et les pas de la création; chaque chose se tourne alors selon les autres, et la nécessité de chaque forme se montre. La houle attaque le banc de sable; on croirait qu'elle va le reculer ou le diminuer ou l'aplanir; mais c'est qu'on n'a pas bien remarqué le moment où la vague porteuse de sable dépose son fardeau; c'est justement sur ce dos rond, où elle est ralentie, où elle s'aplatit, où elle rampe; on se rappelle alors que c'est ainsi que les fleuves violents élèvent leurs rives comme des digues au-dessus de la plaine. Je vois ici ces mêmes effets, seulement ils sont sensibles après une heure; je vois que l'obstacle grossit par la violence même de l'attaque; il y aura donc un barrage naturel juste contre le vent dominant; le fleuve passera le long de l'abri rocheux; et lui-même, à mesure qu'il sera plus resserré, il creusera plus profondément ce chenal courbe; c'est ainsi que la mer forme le rivage. C'est ainsi ! Voilà de toutes les pensées la plus difficile à former. Aussi la plus utile; que sont nos lois si elles ne côtoient pas les lois naturelles ? Et va-t-on décréter qu'une vache donnera deux seaux de lait au lieu d'un ? Voici mesdames les vaches qui arrivent de leur invariable pas; on voit bien qu'elles ne sont pas citoyennes.

Sur cet ordre restauré, sur cet ordre sauvage paraît le cormoran, qui est une sorte de pélican, que vous voyez une fois nageant comme un cygne noir à gros bec, une autre fois s'élevant en l'air, appuyé sur ses ailes coudées, et ramant contre le vent. Est-il croyable que cette forme soit autre chose qu'un pli noir de la nature, comme sont vagues et nuages, et seulement un peu plus durable ? Ne

voit-on pas que les fumées se recourbent de mille manières sans aucun caprice ? Naturelles aussi sont ces grandes ailes si mollement tendues, si puissantes par là; naturel ce corps en forme de carène, si évidemment tel que l'effort du vent le dessinerait, l'avant arrondi, l'arrière effilé et coupant. Allez-vous écrire dans vos lois que le coupe-vent doit être en avant ? On en a ri, dès que l'on eut regardé plus attentivement comment une forme nageuse se coulerait dans l'air si elle se déformait sous les pressions. Je n'ai donc nulle envie de changer la forme du cormoran; je n'en ai même pas l'idée; mais plutôt j'essaie d'apercevoir toutes ces formes divines, estuaire ou cormoran, qui d'abord m'étaient cachées. Ces formes n'avouent guère.

Maître cormoran se moque de moi. Voici que j'aperçois, sur une roche bien connue, une tige de fer que je n'avais pas remarquée; ou bien je reconnais de loin un piquet enfoncé dans le sable. Si quelqu'un qui connaît le jeu montre une de ces formes inanimées en disant : « Voilà le cormoran », on se moque. On observe qu'après une heure ou deux rien n'a bougé; on ne doute plus; et celui-là même qui savait voir et qui croyait voir, convient qu'il a mal vu. « On s'imagine, dit-il, de petits mouvements, et cela vient du flot environnant qui ne cesse d'agiter ses paillettes; l'œil se laisse entraîner. » A ce moment, où tous sont d'accord, barre de fer s'envole, piquet s'envole. Et l'on jure de mieux croire.

Il ne sert point de jurer. Le lendemain l'observateur remonte la rivière, et voit autant de cormorans qu'il y a de piquets dans l'ancien parc à moules. « Ce n'est pas moi, dit-il, qui me laisserai prendre à l'apparence d'un piquet. C'est le cormoran; j'ai saisi le mouvement de son bec sur son jabot. Maintenant que je m'approche, j'aperçois deux ailes à demi étalées. » Il s'approche tant qu'il reconnaît, quoi qu'il lui en coûte, un piquet véritable, qui laisse pendre un débris d'écriteau. Il admire comment l'expérience d'hier brouille celle d'aujourd'hui. Il fait de nouveaux serments. Mais de quoi jurer ? Le lendemain, l'observateur ne voit que piquets. Vainement l'un d'eux étend des formes d'ailes. L'observateur ne s'y laissera plus prendre. A d'autres ! Déjà il croit lire l'écriteau « Parc à huîtres » ou « Sable gratuit ». Alors majes-

tueusement l'écriteau se change en banderole; une tête noire se recourbe en crosse; voilà cormoran parti.

J'apprends ici une sorte de loi de l'homme, c'est que le fait d'hier pèse toujours trop, et que, sous le nom d'expérience, c'est l'expérience même qu'on écrase. Trompeuse mémoire ! Je voudrais renverser ces termes comme il faut. Or, il ne faut pas moins que Kant pour nous faire comprendre comment l'expérience est vivifiée par l'idée, c'est-à-dire par la géométrie sans mémoire. Hélas, ici la faute nous guette à chaque tournant ! Mais je suis bien loin de perdre courage. Seulement, si loin des livres, et réduit à ma propre forme, je voudrais exercer un mouvement aussi pur et aussi vrai que ce vol d'oiseau. Car il ne se trompe pas d'un fil d'air. Si je pensais comme tu voles, ô cormoran !

15 septembre 1934.

L'HOMME ET SON ESPRIT

J'ai considéré encore une fois la célèbre image de Michel-Ange, où l'on voit que le Père Éternel se sépare de l'éternel Adam. Ayant de nouveau admiré l'exécutant tout gonflé de muscles, et offrant toute l'obéissance en ses bons yeux, je revins à l'ordonnateur, à celui qui ne cesse de faire un monde selon les combinaisons de son esprit. Et, parce que toute mythologie exprime quelque chose de l'homme, je crus voir en ce mouvement la séparation du penseur et de l'ouvrier, et, encore mieux, du polytechnicien et du fantassin. Je compris alors pourquoi Adam fait voir du regret et même de l'inquiétude; c'est que l'esprit de combinaison est effrayant.

« O chère tête pensante, dit Adam, invente pour moi, réfléchis pour moi; car je me sens assez redoutable à moi-même, faute de prévoyance, peut-être, et parce que ma force galope toujours devant moi. Invente donc quelque justice entre moi et moi; invente quelque paix entre moi et moi. Ne te sépare pas; aime-moi; gouverne-moi; sois mon sage frère. »

Mais l'autre, regardez-le bien, il ne voit seulement

pas l'être d'Adam; il voit à travers; il se voit lui-même; il contemple les inventions de son esprit. Il annonce; il rassure; il parle aux générations innombrables. « J'ai plus d'ambition pour toi que toi-même, ô mon fils infatigable. Car je te connais; quand tu auras inventé l'arc, la fronde, le treuil, le chien de chasse, le bœuf, la charrue, le blé, et le moulin à vent, tu seras le roi des animaux, tu danseras aux fêtes et tu vivras selon la coutume, en laissant aux anciens d'arbitrer les courtes querelles. Mais n'aie crainte. Ton esprit veille en moi; ton esprit te piquera comme tu piques tes bœufs. Ton esprit te fera théologien; c'est-à-dire qu'enivré de l'honneur de penser, tu seras plus pressé de convertir que de persuader. Tu ne regarderas pas si l'on te vole tes brebis; mais si on les égorge de gauche à droite, et non pas de droite à gauche, à cela tu regarderas; et ceux qui n'égorgeront pas selon le rite, eux-mêmes tu les égorgeras; et ils ne céderont jamais, ni toi, sur cette idée que le voisin est ennemi parce qu'il est différent. Voilà un grand avenir auquel je rêve. Car si quelqu'un peut comprendre qu'on aime la vérité et qu'on haïsse l'erreur, c'est bien moi. Mais qui saurait aimer et haïr comme toi, ô chère masse de muscles ? »

Adam commençait à craindre son esprit encore plus que lui-même. Mais l'esprit continuait ce sublime monologue qui fait des mondes. « Tu ne peux concevoir, disait l'esprit, les immenses moyens que j'attacherai à tes mains, à tes bras, à tout ton corps. J'inventerai des machines qui te lanceront sous les eaux et dans les airs; et, en même temps que ces machines travailleront pour toi, tu travailleras pour elles; elles t'obéiront et tu leur obéiras. Tu connaîtras un genre de travaux que tu ne peux soupçonner, de nouveaux périls, et une misère organisée. Car ne crois pas que je te laisserai vivre selon ta courte prévoyance. J'inventerai l'or; mais j'inventerai mieux que l'or; j'inventerai le papier, le compte-courant et le chèque. J'inventerai le crédit forcé et la vente à coups de fusil. Mais j'oublie que j'aurai inventé le fusil et la mitrailleuse. J'oublie l'avion de bombardement, et les bombes qui mettent le feu aux villes. (Car j'aurai inventé aussi un genre de ville où les habitants seront entassés pour le massacre.) Et tu as à peine l'idée des gaz qui se répandront de tes bombes, et qui brûleront les pou-

mons, et qui brûleront les yeux, et qui feront lever la peau et pourrir la chair. Mais en même temps ou presque j'inventerai des souterrains, de nouvelles armures, et de nouvelles terreurs. En sorte que ta puissance, ô cher paquet de muscles, augmentera au delà de toutes limites, et qu'à simplement l'exercer par jeu non seulement tu épouvanteras les lions et les éléphants, ce qui n'est pas difficile, mais encore tu déchireras ta chère, ta fraternelle image, heureusement multipliée et impérissable. Tu la déchireras, Adam; mais tu ne l'épouvanteras pas, et ce sera ton plus beau triomphe. Tu te verras parvenu à ce point de péril où, quand tu ferais la paix avec tes semblables, tu ne la ferais toujours pas avec le péril lui-même qui naîtrait de tes propres inventions. Tu te verrais donc dans cet enfer qui serait ton œuvre, et tu trouverais encore cette vie belle; mais disons mieux, tu la trouveras belle, parce que je te vois ainsi fait que tu te crois immortel; et moi je te sais immortel. O heureuse immortalité, heureuse et massacrée. »

« Mais la paix, disait Adam, la fraternelle paix, toi qui sais tout, invente-la, et donne-la à tes fantassins, ô très sage polytechnicien. »

Mais l'autre répond : « Trop facile. Bon pour l'école primaire. A moi la quatrième dimension. »

22 septembre 1934.

OIES

CHACUN a vu des triangles d'oies dans le ciel, et voici la saison des changements, qui va nous ramener cette géométrie volante. Le beau est que ces triangles ondulent comme des banderoles, ce qui rend sensible la lutte des forces. D'un côté le vent coule comme l'eau, mêlant et démêlant ses filets et tourbillons; de l'autre la foule des formes invariables s'ordonne dans le mouvement même, chacun des individus se glissant dans le sillage du voisin et y trouvant avec bonheur sa forme encore dessinée. Quant au détail de cette mécanique volante, nous aurions grand besoin de quelque mémoire écrit par une oie géomètre; mais ces puissants voiliers n'en pensent pas si long.

L'homme chante à peu près comme les oies volent; car chanter c'est lancer un son dans le sillage d'un autre de façon à profiter d'un pli d'air favorable; et chanter faux, au contraire, c'est se heurter à ce qui devrait porter. Encore bien plus évidemment, si une foule d'hommes chante, chaque voix s'appuie sur les autres et s'en trouve fortifiée. C'est ainsi que le puissant signal s'envole, et revient à l'oreille comme un témoin de force. Aussi le bonheur de chanter en chœur n'a point de limites; il ouvre absolument le ciel.

Ce genre de perfection immobile concerne nos pensées; il les accorde, les purifie et les délivre. Mais il est clair que le bonheur de chanter fut joint d'abord au bonheur de marcher en cadence, comme le rappellent les instruments qui imitent la marche d'une troupe d'hommes, et qui font tant dans nos musiques. Seulement ce chant de marche est toujours un peu barbare. Il a fallu choisir. Le musicien a choisi de s'arrêter. Le marcheur s'est contenté du bruit des pas, qui est un terrible signe, ou bien il a répété un même cri. Par ce moyen la masse des hommes est présente en chacun; la délibération est terminée, car le rythme annonce l'action prochaine; chacun imite les autres et la troupe s'imite elle-même. Cet ordre est enivrant; il est par lui-même victoire; il exclut l'obstacle; d'avance il l'écrase. Ainsi la pensée, par elle-même défiante et soupçonneuse, se trouve apaisée. Vous demandez quelles sont les opinions, ou les intentions, ou les amours, ou les haines de ces hommes qui marchent; simplement ils sont heureux, ils aiment leur propre marche, ils se sentent forts, invincibles, immortels. On voit naître ici toute la religion, soit contemplative, soit active, et le fanatisme si naturel à des hommes qui ont une opinion, mais sans savoir laquelle. La dissidence et la critique, toujours persécutées par l'homme qui marche, sont odieuses parce qu'elles obligent à savoir ce qu'on pense; souvent le fanatisme s'irrite même d'être approuvé et d'être expliqué. Le vrai croyant refuse les preuves. Très prudemment il les refuse, car une preuve est une grande aventure. Que va-t-on trouver dans la preuve ?

On se demande comment la pensée, le doute, l'examen sont venus au monde. Je suppose que l'ordre fanatique, par sa perfection même, s'est trouvé la source des plus

grands maux. Et pourquoi ? C'est que la seule idée qu'il y a des dissidents quelque part, la seule idée que le monde entier des hommes n'est pas encore converti, jette aussitôt le fanatisme en la plus folle des entreprises, la guerre. Un fanatisme en rencontre un autre. Et il ne s'agit plus alors de chasse, ni de pêche, ni d'industrie; on n'y pense même plus. Il s'agit d'exterminer les schismatiques et hérétiques, lesquels forment aussi leurs bataillons chantants. Sans chercher d'où provient l'empire de l'homme sur les bêtes, je remarque que c'est cette perfection même, que l'on nomme intelligence, qui jette l'homme contre l'homme. Et certes, les choses étant comme nous les voyons, il n'y a que l'homme qui soit capable d'exterminer l'homme. Vainement les religions vieillissent, car cette religion des religions, qui n'est autre que l'union sacrée, ne vieillit point. La religion serait aisément séraphique, par une contemplation musicienne; elle meurt alors de faim. Mais la sanglante religion, celle qui marche et persécute, ne peut mourir que de fureur. Cette suite de maux sans mesure, humains et inhumains, doit être considérée sans cesse à sa naissance, en ses honorables motifs, en ses affreuses conséquences, comme pire que toute peste. Et la science qui y a trouvé remède se nomme la politique. Cette science ne plaît point, car elle divise; et elle a nécessairement contre elle tous les partis, qui sont des triangles d'oies.

1er octobre 1934.

L'INTUITION

Il y a du sentiment et même du pressentiment dans l'intuition, sans quoi elle n'aurait point de prise sur nous; mais il s'y trouve aussi une vue de l'esprit ou des sens, qui pénètre instantanément son objet, et d'après laquelle il nous apparaît bon ou mauvais, favorable ou suspect, de la même manière qu'une ligne nous semble déviée ou une fenêtre mal placée; sur quoi nous ne pouvons donner des preuves, non pas même à nous; seulement nous savons que nous sentons et voyons ainsi; et peut-être pressentons-nous aussi que nous allons nous

fier à cette intuition, soit pour accepter, soit pour refuser, et qu'il s'agisse d'une affaire ou d'un homme. Ainsi l'intuition s'oppose aussi bien à l'expérience qu'au raisonnement. L'intuition joue pour un cas nouveau, imprévu, urgent. A première vue on éprouve la confiance ou l'amitié à l'égard d'un homme. A première vue on juge une affaire; on la voit s'élever et s'étendre, ou on la voit tomber. D'ailleurs presque toujours l'affaire est liée à un homme; nous les jugeons ensemble, sans aller chercher des souvenirs, sans invoquer nos règles familières, sans désirer plus ample information; telle est l'intuition.

Le principal avantage que j'y vois est cet avenir de confiance en nous-mêmes, qui nous préserve de l'irrésolution. Car il faut savoir que l'irrésolution est sans remède. Soit que l'on raisonne, soit que l'on cherche des analogues dans l'expérience, ce travail est sans fin, et il est nécessairement éclairé par le doute; c'est pourquoi aussi une longue délibération présage un refus. Nous sommes merveilleusement doués pour fabriquer des arguments; nous plaidons pour ou contre; cela nous fatigue. Au lieu que nous saurons gré toute notre vie à celui qui nous a plu de premier mouvement; et ce capital de bonne humeur est plus précieux sans doute que toutes les garanties. Ajoutons l'économie de temps. Je comprends qu'un César des affaires donne à son choix la forme de décrets et s'interdise même d'y revenir. Pour ce qui est des affaires refusées et des gens refusés, tout est oublié; nul ne peut dire ce qui serait arrivé par un autre choix; on n'y pense guère; on peut toujours se dire, car c'est évident, qu'on aurait mal travaillé avec un homme qui, de première impression, aurait déplu.

Mais suivons l'affaire positive, l'affaire choisie, toujours portée par un homme choisi. Les grands chefs qui se fient à leurs propres décisions, et qui se jurent, en quelque sorte, de ne s'être point trompés, ont, ce me semble, une grande vertu pour réaliser les hommes dont ils se servent. Car il est merveilleux de voir comme nous sommes incertains de nous-mêmes et déplacés aisément jusque dans notre intérieur par les changements d'opinion sur nous. Un homme ferme et même inébranlable dans son jugement sur nous nous donne force et consistance. Il est très rare que l'on trahisse celui qui fait toute confiance; mais au rebours la défiance est une excuse et

presque une raison à la tromperie. Aussi je vous souhaite d'être adopté ou repoussé dans l'instant. Un franc départ fait toute une vie. L'homme qui ne se trompe jamais n'existe pas; toutefois c'est beaucoup de ne point croire volontiers que l'on s'est trompé; et cette condition fait qu'on se trompe moins en effet, par l'impulsion énergique que l'on donne à ceux que l'on choisit. Voilà pour le maître.

Quant au serviteur, s'il a l'intuition d'un accord de nature entre son maître et lui, il y gagne beaucoup, et même il y gagne tout. Car il y a deux manières d'entendre le service. On peut critiquer et même intérieurement refuser tout ce qui vient d'en haut, ne voir que les travers, l'incohérence, les petitesses; les preuves ne manquent jamais. Mais cet état d'esprit ne vaut rien et ne mène à rien. Les militaires, qui connaissent à fond cette question, font entrer l'approbation et même l'admiration dans le devoir d'obéissance. Aussi lorsque l'on se sent porté comme par un vent favorable vers un maître, lorsqu'on se sent disposé, sans autres preuves, à lui donner un immense capital de confiance, cette situation est par elle-même bonne et doit être préférée à toute autre. Car on ne sait jamais assez que l'approbation rend toujours meilleur non seulement celui qui la donne, mais même celui qui en est l'objet; au lieu que j'ai toutes raisons de penser que le blâme ne sert jamais à rien. Il y a donc avantage sans mesure, si on le peut, à travailler avec des hommes qu'on a choisis sans hésitation et de premier mouvement; cet heureux commencement est presque toujours sauvé. C'est ainsi que les amitiés se font, non pas par prudence et examen, bien plutôt par un choix d'instinct qui devient bon parce que l'on s'y fie. On n'a pas la foi au commandement; cependant quand on l'a, il y faut voir le seul, le vrai présage.

17 octobre 1934.

TROP DE VÉRITÉS

Ceux qui aiment la vérité par-dessus tout, ceux que je vois prêts à souffrir et à mourir pour elle, sont aussi ceux qui vont se coller à l'erreur comme les mouches à la vitre. Descartes disait que l'amour que

nous avons pour la vérité est ce qui est cause que nous nous trompons par précipitation. Et, une fois trompés, nous fermons les yeux à ce qui pourrait nous détromper. Et pourtant qui ne voudrait être détrompé ? Mais aussi on appelle confusion, et c'est très bien dit, l'espèce de honte qui nous prend d'avoir jugé trop vite, et cela veut dire que nous ne savons plus où nous en sommes, comme si tout progrès dans la connaissance multipliait nos embarras. C'est que l'on n'est jamais délivré de l'erreur, attendu que l'erreur n'est rien, et que tout est vrai, et que le vrai combat le vrai.

On dit souvent que l'esprit humain est un mauvais instrument, et qui se trompe toujours. Cette vieille thèse des sceptiques m'a toujours paru très faible. Il y a plutôt abondance de vérités; et, pour mieux dire, tout est vrai. Par réflexion, même l'erreur est vraie; car il y a toujours quelque raison d'un jugement; et il exprime toujours un état de choses et de moi. C'est dans Spinoza que ceux qui désespèrent de jamais penser le vrai trouveront consolation; car les vérités leur tomberont en pluie. Selon l'exemple fameux de ce philosophe, l'homme qui disait « ma cour s'est envolée dans la poule de mon voisin » exprimait encore une vérité sur la situation de ses organes parleurs, ou pour autrement dire, sur la disposition de son imagination qui lui faisait prononcer un mot pour un autre. Et n'est-il pas évident qu'un homme qui veut être parfaitement sincère doit barboter n'importe comment; dont les surréalistes et autres intrépides ont fait une méthode. Car prouvez-moi, disent-ils, que la plus étrange suite de mots vaut moins que vos prudents arrangements, qui ne sont vrais de personne ni pour personne. Cette thèse exaspère; elle fournit un bon exemple de ces vérités qui ne sont pas vraies seules.

Qui pense, il est au manège. Il tourne en rond; il retrouve les mêmes vérités. Le pacifique retrouve la nécessité de se défendre, et celle de manger. Le juste s'aperçoit que continuellement il se préfère à beaucoup d'autres êtres qu'il détruit, ou qu'il enchaîne à son service. Le politique qui poursuit la liberté retrouve le pouvoir fort comme une condition de l'ordre, et l'ordre comme une condition de la liberté. Honteux et confus il se voit, comme le corbeau. Honteux parce qu'il est confus; parce qu'il mêle et détruit les unes par les autres

des vérités également évidentes. Ignorer n'est pas gênant; mais savoir est difficile. Et ce sont des hommes très rusés qui ont inventé de prouver qu'on ne sait jamais rien. Mais je doute qu'ils se soient jamais trouvés en paix devant la propriété, qui est juste, et aussitôt injuste, devant le châtiment qui est nécessaire évidemment, et absurde évidemment, devant la liberté de conscience elle-même, qui ne peut pourtant aller jusqu'au droit de se tromper et de tromper les autres. Ces difficultés expliquent le fanatisme; car l'homme s'en tient à une vérité comme le chien à l'os; et aussitôt menace.

Bûchers, massacres, guerres, tout cela viendrait de pensée ? Je le crois. Nous sommes si fiers de juger que nous brûlons la preuve contraire; c'est la première manière de réfuter qui nous vient à l'esprit. Il est bien plaisant de voir deux disputeurs de grammaire ou de métaphysique montrer de la colère. C'est donc que chacun d'eux craint de soupçonner que l'autre ait raison. Si pourtant il avait raison, dit Socrate, il faudrait l'aimer et lui dire merci. Socrate est peut-être le seul homme qui n'ait pas craint les difficultés. Il a senti que, si une idée avait besoin de son contraire, cela même serait bon à savoir. Car, si exigeante que soit la vérité, si blessante même qu'elle soit, il faut l'aimer et la servir. Or c'est de là que Platon découvrit la corrélation des idées opposées, soupçonnant même que, sous la condition d'une bonne marche et d'une mise en ordre, qu'il nomme dialectique, tout serait vrai. Bref, il nous a appris à penser sans peur et sans impatience. A la racine de cette idée, dans le bon Socrate, il y avait la charité intellectuelle, vertu rare, qui veut que l'on aime l'adversaire jusqu'à adopter ses idées, ce qui met ensemble les deux contraires et annonce quelque progrès dans l'art de penser. En Platon cette vue est plus hautaine et plus patricienne. Mais les naïfs ne savent point lire Platon. Ils sont bouillants d'impatience; ils savent bien que ce n'est pas si compliqué, et qu'eux-mêmes sont dans le vrai, et que leurs contradicteurs sont des sauvages, qui n'ont que l'apparence de l'homme. Aussi les voilà dans la rue les uns et les autres, et se perçant les uns les autres de vérités empoisonnées.

20 novembre 1934.

LE DROIT DES FONCTIONNAIRES

Le statut des fonctionnaires n'est pas près d'être formulé; je ne sais même pas s'il est formulable. Par exemple le droit de grève ne peut prendre forme, peut-être parce que l'acte de grève, que Comte nommait bien le refus de concours, est une sorte de rupture de société. Beaucoup ont pu remarquer qu'on ne peut délimiter le droit de la force; c'est que la force n'est limitée que par la force; et, sous le règne de la force, chacun fait exactement ce qu'il peut; rien n'est permis ni défendu. Le droit suppose un consentement non forcé; le droit établit une sorte d'égalité qui annule l'inégalité. Par exemple les règles de l'extradition sont les mêmes, que ce soit un petit ou un grand État qui la réclame. On voit les difficultés; elles s'élèvent de toutes parts. Je n'ai pas l'intention de traiter du droit et de la force; je ne saurais; le sujet est écrasant; j'aperçois à peine pourquoi il l'est.

Or le droit de grève est tout neuf, et encore vierge. On voit bien que, dans la rupture concertée d'un contrat de travail, il y a une sorte de violence. Évidemment la masse importe beaucoup; beaucoup aussi la nécessité, qui n'attend point. Une grève de postiers fait aussitôt des montagnes de lettres et de paquets dans les gares; c'est presque comme un fléau naturel. Il faut en sortir; et, comme on ne peut improviser des remplaçants, on traite de nouveau avec les mêmes, sur des bases nouvelles. Ici on sent la contrainte. On la sent moins dans une grève d'instituteurs; les vacances ordinaires prouvent bien que la vie commune peut aller assez longtemps toutes écoles fermées. La contrainte exercée sur l'armateur par les matelots et chauffeurs est entre deux; car à la rigueur l'armateur peut désarmer; il perd l'argent qu'il allait gagner; mais enfin il a le choix, au lieu qu'un ministre des postes n'a pas le choix. Ces exemples sont pour faire entendre que la puissance de grève dépend d'une nécessité plus ou moins pressante, que l'on passe comme une chaîne au cou des pouvoirs. Il y a de la force et une sorte de guerre dans la grève.

Toutefois l'acte de grève n'est nullement violent par lui-même; il n'est rien; il n'est que refus, il n'est qu'ab-

sence. Que faire contre des absents ? Les déclarer absents ? Mais c'est bien ce qu'ils déclarent eux-mêmes. Forcer le travail ? Il y aurait du ridicule à empoigner le trieur de lettres et à le forcer à ce travail, qu'il fait merveilleusement vite quand il veut, mais très mal s'il n'y va pas de bon cœur. C'est pourquoi le travail militaire, qui est le seul forcé, est aussi de très mauvais rendement. Hormis ce cas-là, un contrat de travail n'est jamais pris comme éternel; chacun peut le rompre. L'interdiction de grève par contrat suppose elle-même un contrat forcé, comme est le service militaire. Et si on ne va pas jusque-là, l'interdiction de grève revient à punir la grève qui n'a pas réussi; or cela c'est le droit commun. Essayons maintenant de dire par contrat que la grève est permise; cela voudrait dire qu'une grève qui n'aura pas réussi aura les mêmes effets qu'une grève qui fera céder les maîtres; clause impossible à formuler, car c'est donner force à la grève sans force; ce ne sera plus qu'une manière de dire qu'on n'est pas content. Comment d'autre part amener le maître à signer ceci : « Devant la cessation de travail concertée je m'engage à céder toujours » ? Or il me semble que faire grève c'est prendre le parti de forcer. Est-il permis de forcer, si on ne peut forcer ? Est-il défendu de forcer, si on peut forcer ? Ou bien ne faut-il pas dire plutôt que l'expérience de grève est un effet de force, et que le résultat sera ce qu'il sera ? Supprimez la pesanteur, vous ne pouvez plus peser.

Je veux expliquer, d'après ces remarques, pourquoi je ne me presse pas de répondre à la question : « Les fonctionnaires ont-ils le droit de grève ? » Je me suis trouvé un jour à deux pas de la grève des examinateurs (c'est une vieille histoire); je n'attendais que l'ordre de grève; j'étais décidé à le suivre. Cela va tout seul. Mais répondre à une question sur le droit de grève, c'est tout autre chose; cela suppose que je comprends la question, et qu'en répondant je sais ce que je dis. Que la question soit obscure, cela ne dépend point des maîtres; les concepts sont nos vrais maîtres, dès que nous voulons faire une loi ou un règlement. Aussi le statut en question découragera par l'absurde. Et j'en dis autant de la liberté d'opinion, je dis d'opinion exprimée. Cette liberté, les fonctionnaires l'ont-ils ? Ici on se perd encore plus vite, et dans des abstractions moins consistantes. Que dirais-je, en bref ?

Que tout essai de liberté en quelque genre que ce soit est un essai de force, et une sorte de combat. Il faut gagner et encore gagner. Où sont les limites ? L'expérience seule peut le dire, et il faut faire l'expérience.

1er décembre 1934.

FANATISME

L'HOMME est naturellement un être qui s'intéresse à autre chose qu'à lui-même. Et cela vient de ce qu'il s'intéresse à lui-même pensant. C'est une immense fonction que de penser, immense et tyrannique. Aussi toute discussion est un commencement de guerre, et l'homme se jette lui-même en gage pour un démenti. C'est qu'il reconnaît en face de lui le pensant, le frère de lui-même, celui avec qui il doit s'accorder; ne le pouvant, il s'irrite. Il se sent législateur universel, et responsable de cet office devant lui-même. C'est pourquoi on s'est battu tant de fois pour des opinions. Jamais on n'a pu forcer l'esprit. Telle fut l'âme des guerres de religion, et je crois que toutes les guerres sont de religion. Toujours est-il que les hommes s'entre-tuèrent partout, et souvent pour un mot de plus ou de moins dans une prière, et à l'intérieur même de la patrie; au risque même de la perdre. Ces ennemis étaient frères de sang et de race; ils n'en frappaient que mieux; on sait qu'un grand amour se change aisément en une grande haine.

Et pourquoi se battaient-ils ? Pour une question évidemment insoluble, et qui n'intéressait que le haut de leur esprit. Naturellement aussi, et dans le mouvement du combat, ils étaient chiens et taureaux, c'est-à-dire emportement, sang vif, muscles forts; mais il est évident que cette brutalité ne fait pas la guerre à proprement parler. Les animaux ne font pas la guerre, et cela ne prouve pas la raison dans les animaux, comme quelques-uns disent; tout au contraire. Le guerrier est un métaphysicien. Le guerrier s'est dessiné un dieu, une justice, des maximes, un ordre humain qu'il croit surhumain. Par un retour sur lui-même que tout homme connaît, il honore en lui-même, plus que tout, ce pouvoir de trouver

la loi et de la suivre. D'où la pire injure qu'on puisse lui faire, c'est de penser autrement que lui, c'est de vivre d'après d'autres maximes que les siennes; c'est de mépriser ce qu'il honore. Un Mahométan de la grande époque, magnanime et hospitalier, aurait puni de mort aussitôt l'opinion qu'il y a plusieurs dieux. On nomme fanatisme ce premier état de l'esprit, état naïf, et presque au niveau de l'instinct.

Il y a des rixes mortelles entre Mahométans et Hindous. La patrie n'est pas en cause. D'autres fois elle est en cause. Mais la vraie patrie de tout homme c'est son esprit, son ombrageux esprit qu'il promène comme l'image d'un dieu.

Où se trouve placé le problème de l'éducation, c'est ce qu'on voit très bien. Il s'agit de dénouer l'esprit, de le faire voyager, de le diviser avec précaution contre lui-même, de faire naître toute discussion de son propre fonds et de sa propre recherche. C'est ainsi qu'on l'amène à supporter d'abord l'autre opinion, et puis à la comprendre, et puis jusqu'à l'aimer. C'est ainsi qu'on peut espérer de devenir citoyen de l'univers, et législateur universel par persuasion. Sa patrie n'a point changé; c'est toujours celle de l'homme; seulement son idée de l'homme a pris de l'ampleur; il ne rejette plus aisément les hommes hors de l'humain. Il n'exile plus son semblable sans examiner. Il le reconnaît plus promptement; il lui ouvre un plus large crédit; il lui permet l'erreur et la passion. Telle est l'aurore de la paix.

Ainsi, il n'est nullement à craindre que l'homme oublie sa grandeur et sa mission. L'égoïsme est rare, et ne tient pas longtemps. Tous les crimes sont d'ambition, et, au fond, d'amour déçu. L'amour de soi est une très grande chose, si seulement l'on aime comme elle le mérite la partie noble de soi. Ce qui est penser, et vouloir bien penser, et aimer le vrai, et être juste à l'égard des pensées dissidentes. Et voilà comment on a formé, dans cet Occident, les penseurs sublimes qui sont morts pour leur pensée, et non pas pour leur intérêt, pendant les terribles années. Et maintenant, et dans l'avenir, à mesure qu'ils seront plus libres et plus larges penseurs, ils ne perdront pas la volonté de mourir pour la justice, mais ils en auront de moins en moins l'occasion, par un sentiment plus juste des différences et des ressemblances,

et par la vision d'un foyer de convergence et d'un point d'accord. Ou bien le maréchal croit-il que s'ils se laissaient hacher à son commandement, c'était pour lui faire plaisir ?

15 décembre 1934.

FRATERNITÉ DIFFICILE

Fraternels au-dedans, vous l'êtes au-dehors. Querelleurs et hargneux chez vous, vous l'êtes au-dehors. Et ce n'est pas par le seul mot de république que vous aurez la paix comme par miracle. La fraternité est difficile de près. Si l'on ne surmonte point l'ardeur de mépriser et de soupçonner, on exportera la même colère et l'on refusera la paix. Alors il faudra se battre, c'est-à-dire obéir et mourir; et ce sera justice. Car ces querelles entre nations, que l'on croit nées des intérêts contraires, sont bien plutôt des querelles d'honneur. Et l'antique coutume des duels subsiste encore toute. Si vous voulez insulter et défier, il faudra combattre un jour ou l'autre. Et ce même mépris de l'homme, vous le retrouverez parmi vous, d'après cette loi inéluctable, qui fait régner les mêmes maximes au-dedans comme au-dehors. En vain l'on essaie de nourrir l'amitié par la haine, et cela s'est appelé l'union sacrée. En réalité l'homme était méprisé et massacré ici comme là-bas. Quelle fraternité pouvez-vous supposer dans l'inflexible chef, qui lance ses hommes comme des bombes ? Ce n'est que matériel de guerre.

La paix suppose que l'on rend à l'homme son vrai prix. C'est exiger beaucoup de soi. Il faut déposer l'injuste orgueil. Il faut regarder humainement l'homme. Alors, sous ce regard fraternel, les différences tombent presque à néant. Seulement il faut réveiller ce sentiment généreux. Je veux faire honte à l'homme qui se vante d'aimer son chien parce que c'est son chien. C'est ainsi que le colonel aime ses hommes; et ils l'ont bientôt compris. Je défie le colonel d'en être heureux; il se mêle à cette fausse générosité la résolution de tuer sans hésitation, dès que ce sera nécessaire. On loue Wallenstein, Turenne, Condé; on ne peut faire que leurs moyens soient humains.

Misanthropie totale, alors, et qui est de métier; c'est pourquoi la colère militaire aime à se grossir. L'oreille humaine entend très bien ce son-là, qui signifie guerre ici, guerre partout, guerre toujours. Comment sortir de là ? Assurément ce n'est point par les vertus du chef qu'on en sortira, mais plutôt par les vertus de l'esclave. L'esclave est souvent fraternel à l'esclave. Le chef n'est jamais fraternel au chef.

L'Évangile a dit là-dessus ce qui importe. Je prends l'Évangile comme un fait humain capital. « Si tu n'aimes que ceux qui t'aiment, ce n'est pas beaucoup. » Nous avons, pour nous remettre droit sur nos pieds d'hommes, l'admirable histoire de Jean Valjean et de l'évêque. Il faut s'y retremper. Notez que l'esprit de force et d'injustice, qui se sent dans la moindre parole, ne cesse d'attaquer Hugo par des moqueries sans mesure, et empoisonnées. C'est le dernier effort de la misanthropie, et très bien dirigé. Mais je reprends mon livre, je donne ma voile au vent, et je me moque des moqueurs. L'évêque n'attend pas que le forçat se montre digne de l'homme. Au contraire il fait le premier pas, et encore le second; il en promet tellement d'autres que le forçat renonce à son rôle, à son rôle qu'il sait très bien. Il n'y a plus de comédies, mais deux hommes.

A vrai dire nous sommes dans une situation difficile à l'égard des sentiments de société. La période de la guerre et des prochaines suites nous a frappés par d'horribles paradoxes. L'homme ne s'est plus reconnu; il a fallu prendre de la hauteur pour juger cet humble moraliste, le combattant. Il se trouvait tellement loin des sentiments de son enfance qu'il ne pouvait les reprendre. Et c'est à cette sorte de salut intellectuel que contribuent les hommes démesurés, comme Bienvenu, Jean Valjean et Hugo lui-même.

Quelquefois on entend dire que ces sentiments sublimes n'ont plus lieu dans ce siècle ferrugineux, tout enivré de puissance. Mais qui donc dit cela ? Qui donc enseigne cela ? C'est quelque colonel encore qui s'est glissé parmi les hommes. Son affaire c'est de recruter. Mais vous n'allez pas dire que c'est ainsi qu'on élève l'homme. Cela, c'est le mensonge que nous avons trop écouté. Il n'y a, nous dit-on, que les méchants qui comptent, parce qu'il n'y a qu'eux qui soient craints.

Craints on les respecte, et bientôt on les aime. Nous retrouvons ici la vertu du chien. Eh bien je dis que nous devons nous séparer du chien et revenir à l'homme. Car ce n'est point la peur, ni la sûreté, ni l'arme, qui feront la paix; c'est la fraternité qui fera la paix. Et besoin est de se relever au-dessus de la puissance. Besoin est de réveiller l'homme.

Pour finir, je vois que le problème se pose entre soi et soi. Il s'agit de savoir si, de soi à soi, on pensera en homme. Car en somme je suis fraternel à moi comme je le suis au prochain. Je me fie à moi comme je me fie au prochain. Le misanthrope ne se fie à rien ni à personne; il croit que nous vivons tous des vies d'animaux. Aussi n'ouvre-t-il crédit à aucune forme d'homme. Peut-être la guerre est-elle un soulagement pour ces natures malheureuses. Au contraire il faut aimer par préjugé, et approuver par préjugé. Il faut jurer de l'homme, et porter légèrement les déceptions. L'optimisme finit par se communiquer, et revenir à nous, créant l'atmosphère de paix. C'est ainsi que l'on forme les grands moments de l'histoire.

22 décembre 1934.

COUPONS

Monsieur Ducoupon présidait, comme son nom l'indique. Et, tout en présidant, il coupait, coupait, coupait. Quoi ? Ses avions, ses canons, ses bétons. Et l'assistance, elle-même choisie, coupait les mêmes choses. Croc ! Croc ! faisait l'assemblée. Enfin le président parla. « Messieurs, dit-il, je n'affaiblirai pas mes expressions, je ne les déguiserai pas, puisque je parle aux purs des purs, à ceux qui coupent, voyagent, touchent eux-mêmes, hormis le temps de manger et de dormir; et pour moi, j'en ai une entorse au pouce. Mais enfin, Messieurs, de quoi s'agit-il ? Il est clair que le ralentissement de beaucoup d'affaires, la ruine aussi de bon nombre de novices, enfin la pénurie où se trouvait le Trésor public, devaient incliner les ministres à violer la grande loi d'inégalité, d'après laquelle ceux qui ont le plus sont aussi ceux qui paient le moins. Inutile de vous dire, à vous, que par ce

chemin le socialisme tout entier nous envahissait. Car à quoi sert-il que les entreprises paient mieux l'actionnaire que l'ouvrier, si, sous prétexte d'impôts, on fait payer ensuite l'actionnaire ? Et pour qui ? pour quoi ? Pour les chômeurs, pour les mutuelles, pour les coopératives, pour l'assistance, pour les retraites, pour les pensions. C'est prendre d'une main ce qu'on donne de l'autre. Halte-là, Messieurs. De toute évidence le moment était venu d'une révolte des riches, et nous l'avons eue. Cette révolte ne devait point parler des coupons; elle n'en a point parlé. Elle a crié au voleur, et c'était le vrai cri; car, un peu plus de négligence, et l'État prenait dans nos poches. Elle a crié patrie, ordre, défense, ce que nous approuvons. »

Croc ! Croc ! dirent les ciseaux; c'est leur manière d'applaudir. Et tombèrent en précieux morceaux de papier les canons, les avions, les bétons. Le président continuait : « Messieurs, il y en a assez dans le nombre qui sont sincères pour que nous soyons légitimement fiers. Naturellement on en profite, des coupons, pour faire d'agréables études, ou même rien du tout; mais on n'y pense pas; cela est dû et sous-entendu. On est l'élégance contre la canaille; et, comme de juste, on a le sublime pour soi; le sublime fait partie des élégances. Nous avons été jeunes, Messieurs; nous nous sommes fait tuer, si je puis m'exprimer ainsi, pour le coupon, pour le béton, pour l'avion, pour le canon. Est-ce que nous pensions à tout cela ? Non, Messieurs. La pensée est d'un certain âge. Et donc notre armée a été noblement vaincue, je veux dire victorieuse, puisque l'objectif a été atteint. »

Croc ! Croc ! firent les ciseaux. « Maintenant quel était l'objectif ? » Il y eut une respiration. « Non, Messieurs, l'objectif n'était pas de tailler en pièce l'armée des lampistes. Vous savez comme moi que la police nous aime. Au reste je ne puis dénombrer ceux qui nous aiment. Même du côté des lampistes, combien de coupons inavoués ! Bref, l'armée lampiste, qui certes ne ferait de nous qu'une bouchée, sait très bien que nous aurions, par une volte-face prévue, l'armée et la police entre elle et nous. La manœuvre muette a suffi et suffira. Maintenant, que voulons-nous ? Nous voulons qu'on diminue les frais publics, j'entends ceux qui ne sont ni avions, ni

canons, ni bétons, et qu'on fasse payer les pauvres. C'est ce que signifie la trêve, si je ne me trompe. Et puisse la trêve durer toujours ! Nous ne sommes pas assassins. »

Croc ! Croc ! firent les ciseaux. « Mais bien mieux, dit le président, nous ne sommes point pour les jeux de force, car finalement ils préparent toujours trop de pouvoir à l'intelligence ou au courage. Et je n'aime point du tout ces tyrans besogneux, qui flattent le peuple et finissent par tâter nos poches. Alarme aux poches ! Tel est notre cri. Et nullement : Vivent ces tyrans enivrés du bien public, et nécessairement appuyés sur les Crève-la-Faim. J'y veillais bien, Messieurs; et j'ajoute que tout ce qui coupe coupon y veillait sans le dire, et guettait le moment où nous allions trop vaincre. On respire à présent. Tout le monde a compris qu'il fallait laisser le coupon tranquille. Tout le monde, si je puis dire, a mis son portefeuille à la place du cœur, de façon à frapper d'un seul geste sur l'un et sur l'autre. Ah ! Pauvre Jacques ! Tu n'avais pas prévu Jacques-le-Riche, ni la Jacquerie des porte-coupons ! Mais voyez, Messieurs, quelle prudence il faut. Le socialisme nous guette sur les deux versants. Un peu plus, et à trop gagner nous allions perdre. » Croc ! Croc ! Croc ! firent les ciseaux.

24 décembre 1934.

L'ORIENTATION

Je crois qu'il y a beaucoup d'imitation et d'occasion dans ce qu'on nomme une vocation. Par le hasard d'un oncle ou d'un parrain, tel se trouve prêtre, qui aurait mieux été paysan. Tel s'est fait banquier par l'amitié d'un camarade de guerre, qui était peut-être plus doué pour vendre des chapeaux ou de l'épicerie. Convenons que la vocation qui suit l'exemple paternel, comme il est constant chez les paysans, est assez selon la nature. Et, de ces faciles remarques, je tire d'abord qu'il ne faut craindre ici que de grosses erreurs; car la différence n'est pas immense d'un chef de bureau à un avocat, de l'un et de l'autre à un juge. Et glisser de la menuiserie qu'on aimait, à la mécanique, qui s'est mieux présentée, ce n'est pas une grave méconnaissance de soi. Ce qui importe

ici, c'est de faire de grandes divisions auxquelles on puisse rapporter des espèces d'hommes, et ce n'est pas si facile.

Je vois une immense différence entre ceux qui aiment à gouverner et ceux qui aiment à fabriquer. Ce n'est pas la même chose d'inventer un moyen de persuader, si l'on est avocat, et d'inventer un émail à froid ou un enduit pour les murs. Et quelle est la différence ? C'est que celui qui aime et sait persuader est aussi curieux des hommes, liseur, parleur; au lieu que l'autre n'a pas à parler à la peinture ni au ciment, car on ne les persuade point.

D'après cela je vois se dessiner quelquefois, et dès le commencement des études, deux espèces d'hommes et de femmes. Les uns ont l'intrigue, la ruse, la prudence, et aussi le genre d'audace qui impose un conseil, qui fait croire, qui emporte l'assentiment. Prêtre, avocat, professeur, banquier, militaire, diplomate, bureaucrate, tels sont les états qui conviennent à l'habile négociateur. Et ce mot m'avertit de ne pas oublier ici le commerce, autant qu'il est de persuasion. Mais si j'observe quelqu'un de timide, d'impétueux, d'irritable, qui ne supporte pas la contradiction, qui ne s'adapte pas aux caractères, qui ne sait pas écouter, qui ne sait pas attendre, je soupçonne que cette nature trop vive réussira mieux devant les choses, à qui en effet la colère ne fait rien du tout. Celui-là est positif; il cherche quelque connaissance sur quoi il puisse faire fond. Aussi, incapable qu'il est de discuter deux minutes sans se fâcher, il fera tourner un moteur à l'essai pendant des mois, assuré qu'ici s'il échoue ce ne sera jamais par malice ou envie dans le moteur. Chacun observera aisément ce genre de patience et ce genre d'impatience. Et voici d'autres états qui se proposent au manieur de choses. Inventeur, ingénieur, ajusteur, mécanicien, forgeron, charpentier, terrassier, voilà ce qui lui convient. Et ce dernier métier m'avertit de ne pas oublier le paysan, qui a toujours affaire aux choses, quoique avec plus de patience encore, et une sorte de respect pour la coutume, qui au reste compte toujours beaucoup chez les manieurs de choses. Or, cette division étant faite, je dis qu'on se trompe beaucoup si l'on se met prêtre ou banquier avec une vocation de fabricateur, mais que, de prêtre à professeur, ou bien d'ajusteur à charpentier, on ne se trompe guère. Les signes sont innom-

brables et assez faciles à interpréter. Je dirai par exemple que l'art d'écrire conduit au premier groupe, et l'art de compter au second. Observez, dans une grande maison qui fabrique et vend, le chef qui vend, homme persuasif, et le chef qui fabrique, homme de physique et de chimie; vous devinez vers lequel des deux le comptable penche.

Maintenant j'ai à dire encore qu'il ne faut pas orienter l'instruction d'après les signes d'une vocation. D'abord parce que les préférences peuvent tromper. Et aussi parce qu'il est toujours bon de s'instruire de ce qu'on n'aime pas savoir. Donc contrariez les goûts, d'abord et longtemps. Celui-là n'aime que les sciences; qu'il travaille donc l'histoire, le droit, les belles-lettres; il en a besoin plus qu'un autre. Et au contraire, le poète, je le pousse aux mathématiques et aux tâches manuelles. Car tout homme doit être pris premièrement comme un génie universel; ou alors il ne faut même pas parler d'instruction; parlons d'apprentissage. Et je suis sûr que le rappel, même rude, à la vocation universelle de juger, de gouverner et d'inventer, est toujours le meilleur tonique pour un caractère. Cela lui donnera cette précieuse constance qui vient de ce qu'on ne croit jamais avoir mal choisi, et de ce qu'on juge digne de soi de pouvoir beaucoup dans n'importe quel métier. La vie sauvage de la guerre a révélé a beaucoup d'hommes qu'ils étaient prêts à toute action; tel sans-filiste, nature d'ajusteur, a appris l'anglais et l'allemand, sans compter le bon français. Je voudrais dire que ces aventures, qui élargissent le métier, élargissent l'âme aussi, et donnent du paysage à la connaissance de soi. Avoir de l'âme, c'est peut-être s'échapper en des métiers possibles, de façon à juger de haut le métier réel. L'homme est tellement au-dessus de ce qu'il fait; gardons-lui cette place.

27 décembre 1934.

PRINTEMPS EN ESPOIR

QUAND l'année tourne sur ses gonds, ce n'est plus le temps de gémir. Les vieilles feuilles sont enterrées, les vieilles branches sont brûlées. Les arbres font dentelle, et le ciel regarde la terre. Les bruits ne se perdent

plus dans l'épaisseur; ils bondissent d'un écho à l'autre. L'outil sonne gaiement contre la pierre. L'été a fini d'être mort. C'est bien le temps de l'espoir, et des heureux souhaits. J'admire comme le sous-chef va dire ces choses au chef; et peut-être ni l'un ni l'autre n'en voit la raison; ils pensent seulement que c'est la coutume. Or non, ce n'est pas la coutume qui chaque jour ajoute au jour une petite durée. Il faut le dire, et se le dire. Car le froid commence à mordre, et l'on voudrait penser que la terre refuse l'homme; mais il y a d'autres signes, de meilleurs signes. Et la chance de l'homme est en ceci que, lorsqu'il a balayé l'automne et amassé des provisions en vue des temps difficiles, justement quand il entre dans la misère, l'espérance lui vient toute neuve, et pure, et transparente. Il faut seulement avouer que la ville n'en sait pas grand'chose, elle qui se passe des saisons.

Le sentiment de l'aurore est le plus puissant et le plus constant de tous, si seulement la nuit règne selon la nature. Car il n'y a aucune ressemblance entre le soir et le matin. A chaque minute du soir l'ombre gagne. C'est pourquoi l'on ne ressent jamais au matin l'inquiétude du soir. Les nouvelles touches de lumière nous rassurent d'instant en instant; cela fait une grisaille toute souriante. Quand tout serait pareil, mêmes couleurs, même brouillard, mêmes coins d'ombres, un moment du matin serait encore tout l'opposé d'un moment du soir. Or les successives aurores de janvier font elles-mêmes une grande aurore. Quand je dis qu'il faut espérer, j'entends que nous ne pouvons nous empêcher d'espérer; libre à nous d'y consentir ou non. J'ai remarqué un piège dans la pensée, c'est qu'elle contredit volontiers l'espoir, comme elle contredit tout. Que de vieilles corneilles qui annoncent le malheur ! Et que de jeunes ! Le XIX^e^ siècle fut empoisonné de ce genre de savoir. Poètes et penseurs prédisent aigrement; je ne vois guère que Hugo qui ait su espérer; c'est qu'aussi il tenait la nature à pleins bras. Je comprends que les vieilles corneilles n'aiment pas Hugo.

Maintenant, quelle est la faute, tant bien que mal corrigée, un peu partout corrigée ? La faute fut de méconnaître l'ordre des valeurs. La volonté marche la première; on se réveille à cette idée, qui est celle de Descartes. La faute du XIX^e^ fut de contempler et d'annon-

cer; le grand tableau des lois effaça la volonté libre; et l'intelligence resta tristement couchée. Penser noir, ce fut penser. Peut-être faut-il dire que la liberté politique fit faillite, faute d'une liberté métaphysique; et qu'à partir de là, égalité et fraternité devaient périr; car l'une et l'autre doivent être voulues. Et oui, au fond, nos vertébrales pensées doivent être voulues. Il faut croire en soi et espérer; mais il faut vouloir croire en soi et vouloir espérer. Cette sorte de tyrannie généreuse est au fond des tyrannies de style nouveau. Les grandes idées de la Révolution s'y retrouvent, mais cette fois jurées et imposées. Cet étrange régime a des harmonies et des promesses; il est absurde comme toute liberté forcée est absurde; mais il est grand et fort en ce qu'il interdit de désespérer. A nous de mieux prendre le tournant. Toujours est-il qu'une autre journée commence, plus grande que l'année. Assez de gémissements et de mauvais prophètes.

Tel est mon sermon; en tout temps obscur et difficile; aidé maintenant et porté par la saison, et par la coutume même. Car, à répéter : « Bonne année ! » on finira par se réveiller soi-même à ce qu'on dit. On ne dit pas que l'année sera bonne; on n'en sait rien; ce qui arrive nous surprend toujours; aussi est-il vain d'y penser d'avance. Ce qu'on dit, c'est qu'il faut choisir de la penser bonne, cette année nouvelle. Et profiter pour cela de ce secret mouvement de nature, qui nous a changés et retournés depuis la Noël. Bonne nouvelle, oui; mais qui doit enfin toucher terre. La bonne nouvelle, c'est que les hommes ont juré d'être contents, de tout résoudre, autant qu'ils pourront, par joie et amitié, ce qui est penser printemps en Janvier. Je vous souhaite de penser printemps.

1er janvier 1935.

DENYS LE TYRAN

Un ambitieux a une idée de l'égalité, et cette idée le tire en tous sens; car c'est un homme qui prend très au sérieux sa propre gloire. Comme on voit qu'un poète ne peut mépriser ses lecteurs; car enfin il ne voudrait pas

régner sur des hommes qui ne sauraient le lire et qui ne pourraient le comprendre. Ainsi le poète le plus orgueilleux règne sur des égaux. Plus il les trouve ses égaux, plus il est fier. Toutefois, comme il y a toujours de la vanité dans le lot, quelquefois il voudrait bien s'écrier : « Imbéciles ! Admirez l'intelligence ! » Mais cela ne peut aller longtemps; ce n'est qu'un mouvement que la comédie guette. Aussi Descartes, qui parlait au bon sens, écrit d'abord que le bon sens est la chose du monde la mieux partagée. Ce maître écrivait donc pour ses égaux, c'est-à-dire pour n'importe qui. On conte qu'en sa retraite de Hollande, il recevait souvent et avec honneur un cordonnier qui aimait l'astronomie. La gloire serait donc une sorte d'amour républicain; et l'orgueil qui méprise n'est que vanité.

Je propose ces réflexions à Denys le Tyran, qui ne peut les mépriser. Car, pour lui, il s'agit de mourir tout de suite, s'il essaie seulement de vivre sans amis. On se figure mal les cours, parce que l'on veut supposer que le roi a la puissance comme l'émeraude a sa couleur. L'émeraude est verte, qu'y peut-on faire ? Le roi est le maître, qu'y peut-on faire ? Et voilà comment l'imagination retrace en mauvais roman l'histoire du monde. Qui prétend mépriser, insulter, piétiner, il est perdu. Car si le garde est sans honneur, comment s'y fier; et si le garde a de l'honneur, il répond à l'insulte par l'épée. Il en est de même d'un général à la Turenne, qui recrute une petite bande, brave et bien serrée; il faut que le chef persuade tout le long du jour. Ou bien, s'il prétend faire peur, il aura donc une armée de poltrons. Napoléon ne cessa jamais de persuader ses troupes. César non plus. Alexandre non plus. L'égalité et la fraternité firent la rare fortune de ces hommes. Ils surent se fier. C'est donc qu'ils surent estimer. Et l'on a d'eux mille preuves de ce qu'ils pesèrent les hommes d'après le mérite réel, et non d'après la naissance ou la richesse. On connaît le geste d'Alexandre, buvant la potion que son médecin lui a préparée, et lui tendant en même temps un billet par lequel il est averti que son médecin veut l'empoisonner. C'est dire que la défiance n'est pas respirable.

Il faut un valet, et s'y fier; telle est la condition d'une grande vie. C'est un ami alors, et c'est un égal. Il y a un beau jeu dans l'obéissance passive; car le serviteur refuse

l'égalité; il la refuse, dès qu'il s'est assuré qu'il l'a. On le traite en homme; alors il se réfugie à son rang, et il ne s'y trouve pas humilié. Partout vous remarquerez que le plaisir de mépriser s'exerce à l'égard de gens qui sont loin et qu'on ne connaît pas. La fumée de vanité est comme la brume, qui ne cache que les lointains coteaux. Qui s'approche de la brume la perd. Qui s'approche du mépris le perd. On ne trouvera guère d'exception à ce que je dis là. L'homme doit accepter l'or, s'il paie d'or; il doit accepter l'homme, s'il paie d'homme.

Voilà comment je veux exposer l'égalité. Je la propose à Denys le Tyran, non pas comme une idée de moi, mais comme une idée de lui. Car au fond, j'ai moins besoin des autres que lui; je fais sans doute moins attention à ce qu'ils valent; je puis me permettre de les ignorer, peut-être de les mépriser. Mais Denys ne peut. Denys a un insatiable besoin d'estimer les hommes; il ne peut être heureux de les mépriser. Il les compte comme des pièces d'or, non comme des jetons. Les jeux de Denys devant Platon, de Catherine devant Diderot, de Frédéric devant Voltaire, sont assez connus; mais il faut voir les deux pointes. Le souverain ne flatte pas moins que le philosophe; et c'est lui qui est le plus seul si l'autre s'en va. Car il croit avoir trouvé celui qui vaut la peine qu'on le persuade; il découvre un homme libre, et il en est ravi; l'éloge qui vient de l'homme libre est le seul qui compte; mais aussi on ne peut forcer l'homme libre; on ne peut même vouloir le forcer. Je sais que l'applaudissement payé fait le même bruit que l'autre. Mais Socrate, remarquant que l'écho doublait l'applaudissement, savait bien dire à l'ambitieux Alcibiade : « Tu as bien sujet d'être fier; voilà les rochers qui t'approuvent ! »

12 janvier 1935.

LES QUATRE VERTUS

Le mot vertu a d'abord ceci pour lui qu'il enferme une admirable ambiguïté, même dans son usage ordinaire. Tout le monde comprend ce que c'est que la vertu d'une plante; c'est une efficacité qui est attachée

à la plante, qui ne trompe jamais, qui ne manque jamais, qu'on est sûr d'y trouver. Vertu, de quelque façon qu'on l'entende, est toujours puissance. Et, d'un autre côté, vertu c'est toujours renoncement. Cette contradiction accable les esprits sans courage; tout au contraire, elle doit piquer, éveiller, provoquer, quand ce ne serait même que pour le bon style. Vertu n'est assurément pas renoncement par impuissance, mais plutôt renoncement par puissance. Si je suis trop peureux ou trop timide pour faire l'escroc, ce n'est pas vertu. Si je suis courageux par folle colère, ce n'est point vertu. Si je suis résigné par lâcheté, ce n'est point vertu. Ce qui est vertu c'est pouvoir de soi et sur soi. Personne n'est fier de se laisser aller à d'inutiles récriminations; personne n'est fier de ne savoir plus ce qu'il dit; personne n'est fier de tirer la langue devant le plaisir, comme on voit les chiens à la porte du boucher; nul ne se vante de régler ses opinions sur l'argent qu'il gagne; nul n'aime flatter son maître. Dire ce qu'on pense, et d'abord examiner ce qu'on pense et ce qu'on dit, dans des circonstances où l'on sait qu'on y perdra, c'est vertu.

Les anciens enseignaient quatre vertus; c'est dire qu'ils apercevaient quatre ennemis de la possession de soi. Le plus redoutable c'est la peur, car elle fausse les actions et les pensées. Le courage est le premier aspect de la vertu, le plus honoré; si la justice se présentait toujours sous l'apparence du courage, il y aurait plus de justice. Être juste en bravant quelqu'un c'est plus facile que d'être juste de soi à soi. Et d'où vient cette ardeur au courage ? Peut-être de ce que la preuve du courage n'est point objet de dispute. Il s'agit de faire une action dangereuse, et sans se laisser défaire d'aucune manière, soit par hésitation, soit par précipitation. Cela se connaît au visage, aux mains, à la voix. Aussi a-t-il été admis, pendant des siècles d'hommes, que n'importe quel homme pouvait être requis de fournir la preuve du courage, et que nul n'était estimé qu'à cette condition. Les duels et provocations sont un peu oubliés; non pas tout à fait; mais la preuve du courage règne toujours sur les hommes; l'invitation à la guerre est difficile à refuser, et par ces causes.

L'autre ennemi de l'homme, c'est le plaisir; ainsi la tempérance est la sœur du courage. Sœur moins honorée. Et pourquoi ? C'est que la tempérance, qui va toujours

à refuser, peut venir de ne point désirer assez, ou encore de craindre trop les suites; ce n'est point puissance; ce n'est point vertu. Un avare est sobre par une économie de sa propre vie et par une sorte de misère intime. Ainsi cette vertu de tempérance est aisément soupçonnée; et de soi à soi aussi; car toute dépense a figure de courage. L'homme hésite donc devant la tempérance, vertu voilée.

La richesse nous tient fort. Nous l'envions, et nous voilà esclaves; si nous l'avons, elle nous tient encore mieux. Nous voulons donc gagner sur tout, c'est-à-dire donner moins ou recevoir plus. Et la vertu, ou puissance intime, par laquelle nous résistons à cet attrait de volet, c'est la justice. Non pas justice forcée, par gendarmes et juges, mais justice libre, justice de soi à soi, et supposé que personne n'en sache rien. Cette vertu nous fatigue d'incertitude, car nous nous sentons volés de toutes parts, et voleurs souvent sans le vouloir, et avec l'éloge de tous. C'est pourquoi je disais qu'un homme moyen est plus attentif à prouver son courage qu'à prouver sa justice; ce qui explique en partie ce paradoxe, que l'homme donne plus aisément sa vie que son argent.

A considérer ces trois vertus, on s'aperçoit qu'elles sont comme des ombres portées par la quatrième, qui est la sagesse; car il s'agit toujours de n'être pas dupe et de garder son esprit clair; et le premier effet des passions est de nous aveugler. Aussi la première vertu est-elle de bien juger, de bien discerner, de savoir ce qu'on nous veut, ce qu'on nous promet, ce qui nous importe, ce que nous voulons et ce que nous ne voulons pas. Et il est clair que ceux qui veulent nous conduire commencent par effrayer, fatiguer et décourager notre attention, par un feu d'artifice de brillantes et bruyantes apparences, par l'éloge, par l'injure, par le sarcasme, par la honte, par la menace. En effet, sous le nom de la vertu, c'est le jugement qui se trouve toujours visé. Il n'y a qu'une vertu, c'est l'attitude libre de l'esprit devant lui-même. C'est, pour bien dire, le respect de soi qui se montre sous les vertus. Un homme vertueux c'est un homme qui se sait, en quelque sorte, porteur d'esprit, et responsable de ce haut attribut. Aussi le sage ne croit que soi, et de soi que son esprit; jusqu'à dire quelquefois que la vertu n'est rien.

19 janvier 1935.

LA MESSE

PARIS vaut bien une messe. Vaut-il ? Ne vaut-il pas ? Je vois que les museaux du commerce et les mâchoires de l'obéissance passive se renvoient cette monnaie. Que c'est laid ! Après cela il est bien permis au spectateur de reprendre dans la boue cette effigie de la messe, toute souillée et piétinée, de la nettoyer, d'en chercher le sens, de chercher ce que c'est. Et qu'est-ce que je trouve ? C'est que la messe vaut mille fois et plus Paris et toutes les puissances. Maintenant écoutez les raisons de l'incrédule.

La messe est très explicitement la commémoration d'un modèle d'homme qui ne fut ni banquier ni général. Cela est aveuglant; nulle discussion; les détourneurs n'y peuvent rien. Cette imprudence, d'essayer de confirmer les avares et les violents par une messe, n'est d'aucune façon réparable; même en décrétant que la commémoration du juste se fera en latin, même en coupant l'Évangile en petits morceaux, l'idée la plus commune qu'on puisse s'en faire suffit à aplatir la gloire des millionnaires et la gloire des brutaux, qui n'arriveront jamais à se faire bénir. Mais je veux regarder à la chose même, et de plus près encore. Que signifie la frêle idole qui tend les mains vers le haut ? Que nous dit le geste ogival ? Que répète l'ogive même ? Est-ce frapper ? Est-ce piller ? Certainement non; mais plutôt chercher au-dessus de soi son propre prolongement; s'envoler presque, toutefois sans quitter terre. Car je ne crois qu'à ce qu'on voit ici sur cette terre. Et si la frêle idole trouve son meilleur être en s'élevant et en s'amincissant comme je la vois, c'est en elle-même qu'elle le trouve. Et museaux et mâchoires sont très attentifs à cette queste du meilleur de l'homme. En bref, et sans aucun risque d'erreur, il s'agit de se délivrer de l'animal, c'est-à-dire de la convoitise et de la colère. Il n'y aurait donc plus ici de museaux ni de mâchoires, mais des hommes. Et pourquoi pas ?

Pourquoi pas ? En me grimpant comme je fais jusqu'au sommet de l'autel, de là je comprends mieux l'homme. C'est par le dessus que tout s'explique. S'il n'y avait pas libre pensée, libre sentiment, libre action

comme des phares au sommet des hommes, ils ne seraient point comme je les vois. Les violents ne seraient que violents. Or la politique de force nue est simple comme la force elle-même. Pour le tyran, il n'est jamais question de mourir; il s'agit de survivre pour la victoire. Or ceux qui ont fait ce calcul, s'il y en a, sont méprisés et vomis devant tous ces morts, en qui l'on ne veut célébrer que le dévouement et l'oubli de soi. Bien sûr c'est à la partie supérieure d'eux-mêmes qu'ils se sont sacrifiés. Leur idée n'était ni de voler ni d'abuser de leur force. Certainement si la raison d'agir du héros était tirée au clair, on y trouverait justice, paix, égalité, fraternité, humanité. Ce qu'exprime assez clairement la frêle idole quand elle essaie de se détacher et de se purifier. Le peut-on? Tous les héros l'ont pu. Voici donc que la messe solennelle indique quelque chose qui explique la guerre et qui est au-dessus de la guerre. J'avais raison de le dire, une messe vaut bien Paris.

Il en est des museaux comme des mâchoires. Il n'y a guère d'hommes qui vivent sur l'idée de dérober. Cela n'aurait point fait l'humanité, mais une bande de détrousseurs, sans règles, sans travaux, sans justice aucune, sans aucune de ces richesses que nous voyons naître partout de travail et de savoir. La justice des marchés n'est pas animale. Le contrat n'est pas animal. Le salaire n'est pas animal. Il se peut que l'avare essaie de croire que tout ce qu'on peut faire est permis. C'est ce que le militaire voudrait croire aussi quelquefois. Mais non; un commerce sans justice serait bien au-dessous du vol. Et d'ensemble, il est clair que la richesse et l'entreprise ne seraient point du tout comme on les voit sans un scrupule d esprit qui au moins cherche le vrai en vue du profit; c'est chercher le vrai; c'est prendre le plus haut pour règle. Ainsi la frêle idole a raison en son geste de prolonger l'homme. L'homme ne se termine ni en banquier ni en colonel. Banquiers et colonels viennent ici ne pas se reconnaître, mais pressentir qu'ils vont se reconnaître.

Quel tumulte de foire ! Quelle assourdissante défense de penser ! Quel art de tout déguiser ! Quel stratagème de feindre d'honorer le haut de l'homme, alors que très obstinément on le rabaisse ! En sorte que, à part quelques saints ignorés, les prêtres ne savent plus ce qu'ils signifient; en sorte que, à part quelques stoïques silencieux,

les hommes de guerre ne savent plus pourquoi ils ont risqué de mourir; en sorte que, à part quelque César Birotteau, ceux qui vendent et qui achètent ne sont pas bien sûrs que tout avantage ne soit pas bon à prendre. Et si tous, s'examinant sérieusement, pensaient réellement, comme ils semblent dire quelquefois, que la force est le dieu, c'est alors que l'on verrait une terrible Révolution de tous contre tous, une mêlée de chiens, une trahison continue, un désespoir, une fureur, une cruauté convulsive. Mais les hommes, quels qu'ils soient, cherchent et espèrent justement le contraire de cela. Ainsi se combattent-ils eux-mêmes en leurs pensées, faute d'avoir saisi le geste ogival de la frêle idole. Ce qui fait voir que la cérémonie ne résout pas tout. Mais enfin telle qu'elle est, et fermée sur elle-même, une messe vaut bien mille fois Paris.

16 février 1935.

LE CORTÈGE DU PAPE

La garde d'un tyran n'est nullement métaphorique. Ce sont des hommes vigoureux et prompts qui tueront très bien celui qui voudra passer le barrage. Aussi sont-ils bien nommés gardes du corps; et qui prend métaphoriquement cette expression est un mauvais garde du corps. Cependant les monarchies d'opinion et de tradition laissent oublier le sens strict, et distribuent la garde du corps comme un honneur; d'où résultent souvent des attentats qui réussissent, et souvent de la part de fous qui visent eux-mêmes métaphoriquement le porte-couronne. Au lieu que le vrai tyran a de vrais ennemis, et s'avance parmi les dangers certains; c'est pourquoi il a une garde non pour la montre, mais pour faire peur; et prenons encore cette expression très cyniquement. Si l'on veut faire peur, il faut frapper vite, frapper cruellement, frapper à mort, et sur un simple soupçon. Ce n'est que ranimer sans cesse autour du tyran ces moyens qui l'ont fait tyran.

Il y a donc, dans les cortèges de force, un refus de métaphore, une invitation à prendre au sens strict les épées et les hallebardes. Et tant que les gardes méprise-

ront respect et assureront crainte, la tyrannie restera. Les révolutions, à ce que je crois, ne se font pas par force, mais par persuasion; j'entends persuasion des gardes, qui depuis longtemps ne prennent plus leur rôle au sérieux. Et pareillement ces rois que l'on voit hésitants et laissant passer le moment, ce sont des hommes qui se croient aimés. Je prévois un long avenir, au contraire, pour les tyrans qui se soucient seulement de faire peur. Ils n'ont pas à chercher d'autres ressorts; ils n'ont qu'à déporter, emprisonner, arracher les ongles, crever les yeux. On veut s'assurer à soi-même, quand on est simple citoyen, que ces horribles procédés mettront le peuple en révolte; je n'en crois rien. Je crois plutôt que, devant des menaces terribles, et si promptement suivies d'effet, on prend le parti de préférer le tyran. Après cela le tyran gouvernera selon la vraisemblance, réussira quelquefois, et dans tous les cas sera loué par ses journaux, les seuls qu'il tolère. Ainsi on arrivera bien aisément à l'aimer. Seulement lui ne s'y fiera pas, et son capitaine des gardes encore moins. Tout le cortège de la tyrannie reviendra donc à ne signifier que lui-même, c'est-à-dire force, violence, terreur.

Je m'appliquais à rabattre ici l'ornement afin de comprendre, par opposition, la profusion d'ornements, remarquable dans les cérémonies papales. La propagande, ces temps-ci, nous en a rappelé les images, conformes d'ailleurs à ce que tant de témoins ont raconté. Ici la force est une intruse; je ne veux point dire qu'elle n'ait jamais régné autour des soutanes violettes, rouges ou blanches. Mais, de même que la confiance, dans le cortège du temporel, n'est point du tout à sa place, et va contre la vérité de la chose, de même la force, dans le cortège du spirituel, se trouve hors de son lieu, et n'explique rien. Les gardes, ici, ne sont que pour l'honneur; ils sont naturellement rabaissés au niveau de l'ornement et de la métaphore. Non pas que le spirituel se pense lui-même; je crois qu'il est occupé de son rang et de son rôle, et que, d'ailleurs, il inclinerait à forcer, s'il pouvait. Mais l'idée du pouvoir sans pouvoir, qui est une immense idée, n'en va pas moins son train, laissant à sa suite une somptueuse queue de métaphores et d'emblèmes, qui expriment très mal l'idée, qui même la déforment, et par cela expriment d'autant mieux qu'il y

a quelque chose à chercher derrière. Aussi le peuple ouvre de grands yeux et perce toutes ces écorces.

Il en est du cortège comme de la doctrine; rien n'est vrai là-dedans. Aussi la critique tombe dans le vide. Quand le physicien veut prouver que Jésus n'a pu marcher sur la mer, on sent bien que la vraie question n'est pas là. De même si l'on blâme la tiare, le manteau d'or et les grands éventails de plume, on sent bien que ces apparences sont là pour être surmontées. Ce n'est pas en vain que l'ornement attire le regard et même le fixe, sans jamais répondre. Cela donne un corps à l'admiration; et toutefois ce n'est pas plus scandaleux que les rois mages; car ces grandeurs temporelles ne sont qu'abaissées et encore abaissées. On oublierait peut-être qu'elles sont abaissées, si on n'en avait d'abord les yeux remplis. Cette grande lecture et ce grand jugement s'offrent à chacun; que chacun les pousse vers le sens autant qu'il pourra; le dernier sens échappe à tous, ou peut-être n'y a-t-il pas de dernier sens; mais les métaphores surmontées ont un grand sens. Je comprends par ces causes que le cortège papal est ce qui excite la plus vive curiosité, la plus perçante, et la plus pensante même. Ce qui explique qu'en dépit de dogmes incroyables, et que peut-être personne ne croit, la Papauté convertisse encore par le cortège et l'étalage de ses contradictions. Peau d'âne sur peau d'âne; le plus beau des contes.

1er mars 1935.

LA VÉRITÉ DU PRÊTRE

La notion du pouvoir spirituel ne peut pas être changée arbitrairement. Toutes les fois que le spirituel s'est appuyé sur la force, il a perdu son caractère. Il s'est déshonoré à vouloir contraindre, quelque ruse qu'il y ait mis. Cela éclaire l'histoire des papes. Et il faut bien comprendre que toutes les formes de la publicité sont des contraintes rusées, bonnes tout au plus pour le tyran de force. Claudel, dans *l'Otage,* nous représente, sous le nom de pape, un pauvre moine bien fatigué de dire non, mais qui ne cède jamais. Non pas cet air fat d'un chef d'administration; tout au contraire l'homme aux yeux

baissés, celui qui n'a pas de pouvoir et qui ne veut pas de pouvoir. Telle est l'essence papale. Il n'appartient à personne de la changer. L'acclamation d'une foule de pèlerins n'est toujours qu'un effet de publicité et un témoignage de puissance. Mais l'idée, telle que Claudel l'a sauvée, est grande et belle, je dirai même éternelle. Comment elle agit dans ce monde-ci, par quelque humble prêtre, comme on peut s'y attendre, ou par quelque savant, comme Comte l'espérait, c'est ce qu'on ne peut savoir. Le temps présent, nous y sommes; nous le voyons de trop près; nous n'y voyons rien.

Le premier trait du pouvoir spirituel, le plus visible à tous, c'est un refus de richesse; ce n'est qu'un exemple du refus de puissance. Mais il y a toutes sortes de puissances, et le diable tentateur sait bien se déguiser. Un genre de savoir revient à la puissance temporelle; une érudition peut-être, une mémoire sans lacunes, un art d'écraser le disputeur; et le ton en dit assez. Il faut que les techniciens de tout genre soient humiliés. Il faut que l'égalité, loi première de l'esprit, soit d'abord établie entre le pape, petit ou grand, et l'homme de la rue. Donc le regard qui prend empire est renvoyé aussitôt aux tyrans. Qui veut prouver est encore un tyran; qui veut convertir est encore un tyran. C'est pourquoi notre pouvoir spirituel a les yeux fermés. Ce que l'on appelle prier pour quelqu'un, dans le sens le plus positif, c'est sans doute penser à lui, mais à l'intérieur de soi, et en refusant l'espionnage psychologique. Car se permettre de deviner, quand ce serait pour le bien, c'est toujours un viol de conscience. Une autre manière de connaître le semblable, c'est de penser à ce qu'il pourrait être. Cette manière d'observer est la seule qui pénètre. Toutefois qui donc n'est pas curieux du secret d'autrui ? Pourtant c'est injurier l'esprit que d'essayer de le prendre à n'importe quel piège. Cela rejette au temporel le plus vil.

J'essaie de circonscrire ici la vérité du prêtre; et souvent je m'éloigne du prêtre tel qu'il est. Mais quelquefois une admirable concordance se montre. Car il n'est point du confesseur de poursuivre le pénitent, ni même de le deviner hors ce qu'il avoue. « Tout ce que tu diras je le prendrai comme vrai; ainsi tout dépend de toi, tout est laissé à toi »; c'est rappeler l'esprit à son essentielle

liberté; d'où vient que l'absolution dépend absolument de ce que le coupable sent et décide de lui-même. Et le secret, si rigoureusement ordonné, revient à la promesse de ne point se souvenir de l'aveu. Un prêtre qui garderait littéralement copie de certains aveux, en vue seulement de se faire une connaissance des péchés, serait très certainement en faute. Toutes ces règles, et bien d'autres, qui vont de soi dans les rapports d'esprit, définissent le pouvoir spirituel par un constant refus de pouvoir. Qu'il y ait souvent abus, sous le prétexte de confession, cela est naturel, puisque la simple curiosité est déjà un abus. Mais nous comprenons aussi qu'un bon prêtre, j'entends rompu au métier, est encore bon pour des milliers de pénitents, quand même il ne croirait à aucun dogme.

J'essaie maintenant la notion en l'appliquant au métier d'instruire, car je soupçonne que le pouvoir spirituel s'exerce aussi par là, et, par le métier même, se purifie. Qu'est-ce que je vois ? C'est qu'il y a souvent une sorte d'offense à deviner ce que l'enfant ne dit pas, par exemple que son père est un ivrogne. Et il vaudrait mieux ne jamais enseigner sur l'ivrognerie que risquer de faire honte à un fils de son père. Je cite cet exemple, parce qu'il est de métier, et très mordant. Cela mènerait à enseigner en tous sujets par le vrai et le beau, sans s'occuper jamais du faux et du laid, sans jamais chercher la bêtise, ni même l'apercevoir de loin; mais au contraire en la niant même dans la propre et secrète pensée qu'on en aurait. Cela revient à une sorte d'absolution majeure; et il faut dire que le métier y conduit. Car à quoi bon former un recueil de toute la sottise du monde si la sottise n'est rien ? Dans le fait, l'art d'expliquer revient toujours à livrer aux autres le moyen qui nous a nous-mêmes éclairés. Ainsi c'est bien en moi que je découvre l'autre; et souvent, s'il se montre, ou s'il veut faire confidence, je ferme les yeux et les oreilles. C'est ainsi que je me représente l'homme de bon sens, nullement inquisiteur.

2 mars 1935.

SANS PITIÉ

Il n'y a point de pitié dans le militaire. Et, à considérer la règle de guerre, qui est qu'on ne doit pas hésiter à sacrifier des hommes dès qu'on aperçoit une chance de victoire, on comprend que le métier consiste à exiger toujours, à frapper toujours plus fort, jusqu'à obtenir des miracles, même d'un homme qui tremble de fièvre. Quand on n'a point encore vu la guerre, on comprend mal le médecin-major du quartier, qui semble considérer comme une injure personnelle qu'un homme se dise malade. On explique cette humeur par la crainte d'être trompé. Or un homme sain aime certainement mieux sauter dans le champ de manœuvre et sortir à cinq heures, qu'aller s'ennuyer à l'infirmerie. Mais pourquoi alors cette violence qui s'exerce aussitôt contre la fièvre ?

Quand on a vu la guerre, on comprend très bien que le soldat mérite pitié dès que la nécessité inflexible règle les marches, le sommeil, l'abri. Il n'y a qu'à lire, dans *Capitaine Conan,* la description d'un fantassin qui remet ses souliers. Si le chef cédait là, il n'aurait bientôt plus de troupes. Mais le chef veut ignorer ces difficultés; il envoie l'ordre et il exige l'exécution. Or le fantassin a bien d'autres difficultés à surmonter que ses pieds meurtris. Et l'expérience fait voir qu'il va bien au delà du possible, pourvu que le chef ne cède jamais. On peut lire, dans le *Vauquois* de Pézard, en quel état se trouvaient les hommes du 89e arrivant avant le jour à l'attaque, après marches et contre-marches, ordres et contre-ordres. Ils dormaient, couchés dans le boyau, et quelques-uns debout; ceux qui étaient couchés, on marchait dessus; ils semblaient ne rien sentir. Mais le métier apprend qu'on peut encore tirer quelque chose de ces espèces de cadavres. D'après tant d'exemples, essayez de comprendre pourquoi la réclamation la plus raisonnable est considérée comme un commencement de révolte par le chef qui sait son métier.

Revenons maintenant à la caserne, et supposons qu'à la suite d'une manœuvre dans la neige, il se présente un certain nombre d'hommes à la visite, toussant, éternuant

et grelottant. Le major pourrait bien leur dire : « Enfants que vous êtes ! Vous êtes promis à bien d'autres maux; et vous devrez vous en tirer par vos propres moyens, sans que vos chefs en aient le souci. Et, pour commencer, apprenez à guérir vos rhumes par l'énergie et par le mouvement. » Il n'en dit point si long, parce que, dès que l'on discute ou que l'on veut persuader, on donne espoir à cette partie méprisable de l'âme, qui se croit au bout de ses forces et demande secours. Ne pouvant en dire long, il n'en pense pas long; et à quoi bon ? Au reste, s'il voulait faire le philanthrope, il serait blâmé, déplacé, brisé. Le colonel couvre toutes ces choses, et vous dira : « Trouvez-moi une méthode douce qui conduise les hommes à tout supporter. » Mais il ne le dit même pas, parce qu'il sait bien où les discours conduisent et où les pensées conduisent. Quand le chef a donné un ordre, il n'admet la réclamation qu'après que l'ordre a été exécuté. Tout est cohérent dans l'art militaire, et même la grosse voix ou colère feinte, qui ne fait que rappeler et annoncer la violence inévitable et prochaine.

Un homme de guerre, et très brave, me disait : « Quant à ce qui peut nous arriver de toutes ces canonnades et mousqueteries, il n'y faut pas penser. » On y arrive par diverses causes, par exemple par l'attention nécessaire à d'autres choses qu'à soi, et souvent par la fatigue. Ainsi tous ferment les yeux, de toute leur volonté, devant des choses qu'ils savent bien. Les civils d'âge territorial ont moins de peine encore à refuser la réalité, car ils ne l'ont point devant les yeux. Si pourtant, me suis-je dit quelquefois, tous prenaient le parti d'examiner la chose de bout en bout, est-ce qu'on n'arriverait pas à surmonter l'illusion militaire, qui nous vient des temps où les soldats étaient des esclaves achetés ? Est-ce qu'on n'arriverait pas à pourvoir à la défense comme on fait la police, c'est-à-dire sans user d'abord les forces des exécutants dans la boue, le froid, la marche, et sans considérer la mort des exécutants comme un prix fait pour le résultat ? Je conçois quelquefois une défensive éveillée, clairvoyante, industrielle en quelque sorte, et qui userait froidement la fureur offensive. Certes nous semblons être à mille lieues de cette conception, puisqu'on ne trouve d'autre défense contre les avions que

la riposte à corps perdu. Mais c'est peut-être aussi qu'on ne veut pas étudier la politique défensive, de peur d'exténuer le courage.

28 mars 1935.

LA RÉPUBLIQUE EST DIFFICILE

Ce n'est pas la Tyrannie qui est difficile. Non. C'est plutôt la République qui est difficile. Car l'injustice trouve promptement des amis et des soutiens en tous ceux qui ont horreur de la lumière et qui prennent l'égalité comme une injure. Cette armée furieuse est toujours là, à guetter l'occasion. Il y a plus d'une occasion. Toute guerre et toute menace de guerre met la République en demeure de se faire tyrannique. Toute grève aussi, dès qu'elle s'étend et qu'elle trouble l'ordre des échanges. Bien plus évidemment encore, tout essai de guerre civile met la République au défi de garder ses principes. « Impossibles, absurdes principes ! » Tel est le cri de l'adversaire. Il ne cesse de prédire, par toutes ces causes, la mort de la République.

A première vue, et la guerre étant ainsi menée, on découvre que les agents provocateurs ont un immense pouvoir. Le même homme, qui annonce que la République ne saura pas garder la paix, ne se prive pas d'alarmer les foules, d'insulter les ennemis, les alliés, toute la terre, curieux qu'il est de voir comment les Droits de l'Homme s'en tireront. Le même saura bien, par quelques déclamateurs payés, susciter la grève en morte-saison, et de fil en aiguille, l'impossible révolution contre les mitrailleuses. D'où ce conseil ridicule, qui me paraît pourtant le meilleur : « Ne faites rien. Résignez-vous. Gardez patiemment cette République honteuse d'elle-même, cette République qui frappe toujours sur les petits. Vous n'aurez peut-être jamais mieux. En ce moment si vous exigez mieux, vous aurez pire. »

Ce moment est éternel. Jamais la paix ne s'établira d'elle-même. Toujours les menaces et les défis passeront dans l'air. Toujours les voleurs crieront que la propriété n'est pas protégée. Toujours les riches prouveront, comptes sur table, que les travailleurs ont trop d'argent.

Toujours il sera difficile de défendre une République qui n'a pour elle que ses principes, et encore qui ne les applique pas. Quel murmure des mécontents ! Quel contraste avec les cyniques tyrannies, qui montrent avec orgueil la paix publique chez eux. Et en effet le tyran ne permet pas qu'on soit mécontent. Mais il faut dire aussi que les citoyens, devant l'obstacle infranchissable, aiment mieux se croire contents, se laisser enchanter, s'enchanter eux-mêmes. Et, bref, ce qui rend la vie difficile aux Républiques, c'est premièrement l'opposition des Républicains. Au contraire ce qui rend la vie facile aux tyrannies, c'est que les citoyens renoncent bientôt à exercer la critique politique, travail difficile et qu'ils voient sans espoir. Les principes sont trop loin; on se lasse de les invoquer. On revient à la misanthropie, doctrine si naturelle, et qui donne raison au tyran. « L'homme n'est pas assez bon, dit le professeur de tyrannie, pour qu'on puisse le mettre en République. L'homme n'invoque l'égalité que contre ceux dont il est jaloux; l'homme suit son intérêt, son plaisir, ses passions. Les hommes se dévoreraient entre eux s'ils ne sentaient au-dessus d'eux un pouvoir féroce et un fouet toujours levé. »

J'ai connu des hommes fort attentifs, et dévoués d'avance à toute vérité, qui s'étonnaient que les principes républicains fussent si aisément réfutés, si difficilement prouvés. Et en effet la thèse misanthropique, qui est celle du tyran, est évidente par soi. Dès qu'on laisse aller les choses, dès qu'on se laisse aller soi-même, tout marche comme le professeur de tyrannie l'annonçait; l'homme n'est bon que forcé. Au lieu que l'autre thèse, selon laquelle, au contraire, l'homme n'est bon que libre, suppose dans les hommes une résolution d'être libres, ce qui est surmonter les intérêts et les passions. Affaire de courage, et de pur courage, car l'expérience prouvera qu'à cette vie libre on ne gagne ni argent, ni pouvoir, ni même sûreté. Il faut donc tenir fidèlement, et sans preuves, contre tant de preuves; car l'avare gagne toujours et fraude sans risques; et le lâche se met à l'abri toujours à condition de vanter son propre courage; et le tyran ne manque jamais d'amis, alors que l'homme libre est en danger de perdre tous ses amis, et d'être blâmé par sa femme, ses enfants et tous ses proches, toujours très sensibles aux preuves sonnantes. C'est par ces causes que

la République est trois fois reniée, trois fois maudite, trois fois trahie chaque jour, et par ses meilleurs amis, avant que le coq ait chanté. Soit. Mais que le chant du coq, alors, nous avertisse; et courons prêter la main à ces principes en apparence impalpables, en réalité si lourds à porter, et qui ne paient pas les porteurs.

18 mai 1935.

LA POSITION DU POÈTE

Homère n'a pas peur des dieux; c'est dire que les hommes ne lui pèsent guère. Hommes et dieux sont l'objet de ses chants. Et la sauvage nature elle-même, elle est à lui; il la fait paraître; il lui garde un rôle; il en tresse des métaphores et des comparaisons. Grande ou petite chose, tout se termine au vers épique; et cela même est annoncé par le premier vers. Cette loi que le poète se donne soumettra le monde, les hommes et les dieux. Homère récitait, dans un cercle d'enfants, de femmes, de laboureurs, de marins, de soldats. Ce qu'il récitait était la plus grande des prophéties. Il annonçait le triomphe de l'homme; non pas d'un roi, mais de l'homme, de tout homme. Tous sont égaux devant le poète.

Hugo est digne d'Homère, par ce sentiment qui égalise. Lui aussi, quand il lance ses strophes, il soulève aisément les rois et les pauvres pêle-mêle, tous les diables, tous les dieux, Dieu même. Le propre du poète c'est d'être fort par son rythme premièrement. Il n'y a point de poète flatteur; car flatter ce serait faire fléchir le rythme, et changer de pas pour le tyran. Or cette inversion, ou plutôt cette trahison, qui fait plier sous l'objet chanté la loi sonore, cette trahison est sentie aussitôt; l'oreille entend que le rimeur a mis en vers ce qu'il a d'abord pensé en prose. Or cette trahison n'est jamais dans Hugo. Il chante d'abord; il se donne sa loi; il va, il va. Les grands alors ne sont guère; ils se rangent; ils prennent le pas; le cortège les emmène; la rime se ferme sur eux. On a pu voir que ces vers savent fouetter et mordre. Mais les *Châtiments* sont moins terribles, à bien

regarder, que les pièces les plus sereines. C'est qu'alors rois, empereurs et courtisans ne comptent plus; ils ont le vêtement et la couleur de l'homme, et l'homme a le vêtement et la couleur de la nature.

Nul tyran n'aime la barque de Caron; cette métaphore est très insolente; car les ombres y pèsent fort peu; et on ne dit pas que cette barque penche sous le pied d'un roi. Or c'est bien le poète, le seul poète, qui passe tous les hommes pour le même prix. Cette idée de l'égalité, à mes yeux la plus touchante, et pour quelques-uns la plus redoutable, cette idée est en tout vrai poète, comme une préface de sonorité. En sorte qu'il faut dire que les vers où Boileau célèbre Louis sont flatteurs exactement parce qu'ils sont mauvais. Aucun Napoléon III ne pouvait aimer *Napoléon II,* cette ode fameuse qui s'avance comme une force naturelle. C'est pourquoi la légende, elle-même poème, représente Homère comme un mendiant aveugle. C'est que les dépendances et esclavages ne font rien ici; le poète règne par la lyre; ce qu'Amphion et Orphée signifient aussi. Les contes égalisent; la fable aussi. Tout conteur domine. Un marin, un laboureur, s'il s'arrête pour conter, il prend le vent lyrique. Sur les portraits de Hugo, il me semble que je reconnais cette même expression du peuple souverain. Tranquille comme Dieu; redressé sans orgueil; arbitre attentif à la loi juste, qui est le chant juste. L'homme, devant ce regard, prend importance, mais tout nu, comme Platon raconte de ceux qui comparaissent devant les trois fameux juges. Toutes les légendes et tous les poèmes disent ainsi une même chose.

Une telle idée portée sur un long chant, au cours d'une longue vie, voilà Hugo. Sa prose retentit encore de ses vers. Ses discours politiques sont d'un poète, toujours pour les faibles contre les forts; souvent hué; car on sent que le poète était bien au-dessus des précautions. Son courage lui venait de ses poèmes. Un chant est pour tous; un chant est égal pour tous. En disant que tout génie est républicain, on ne dirait pas mal. Platon a de forts préjugés contre le peuple; mais Socrate n'en a point du tout; et Socrate est le dieu de Platon. Même un descendant des rois, comme était Platon, dès qu'il pense, il égalise. Penser est une fonction qui relève tous les hommes au niveau du penseur; car on rirait de celui

qui ne penserait que pour le prince. Même *le Prince* de Machiavel est pour tous; et qui peut comprendre, il est juge du prince. Mais aussi en tout génie on sent quelque chose de la hauteur naturelle au poète. Donc, il faut que les tyrans, petits et grands, en prennent leur parti; ils n'auront pas les poètes pour eux; ils n'auront pas les génies pour eux. Cela est aussi impossible que l'amitié de Platon pour Denys le tyran. Il reste au tyran une fureur qui naît de cela même, et qui est bien forte. C'est un grand soupçon contre l'esprit humain, cet indomptable, qui rassemble tous les courtisans et courtisés en colonnes serrées. Et la cruauté contre la raison s'explique par ceci que la raison est invincible à la force; il faut donc ici quelque chose de plus que de tuer. Ce que cherchent tous les tyrans, c'est le moyen d'humilier l'homme, ce qui ne va pas sans une grande colère de s'humilier soi. Le poète consolerait le tyran et l'adoucirait. Mais aussi le tyran refuse de lire le poète. Le tyran de très loin, et dès le premiers vers, se méfie. Je comprends cela.

25 mai 1935.

LE GÉNIE ÉPIQUE

Je ne compte pas comme langage l'ordre ni la pancarte. « Défense de stationner », « Au premier à droite », « La concierge est dans l'escalier », ces formules n'appartiennent pas à la littérature, encore que la troisième ouvre des perspectives et une fuite vers le ciel, peut-être un mépris. Mais c'est le poète, celui qu'on ne peut pas tuer, qui perd un moment à suivre cette belle idée. Communément l'écriteau ne cesse de maigrir. L'auto dit « stop », avec encore une ou deux lettres de trop. C'est ainsi qu'à la ville le babil humain se simplifie; ce n'est plus qu'un cri renvoyé : « On les aura », « Faut pas s'en faire ». On a remarqué qu'il y a de la poésie dans l'argot; mais quand vous l'entendez sortir d'une bouche de métro, ouvrière ou employée, c'est de la poésie morte.

J'ai souvent remarqué, au contraire, que le paysan, même au contact de l'ouvrier, ne prend point volontiers

l'argot. Il préfère une manière de dire plus raconteuse, et de ces phrases qui en annoncent d'autres. Qu'est-ce alors quand il est au large, comme on le voit du wagon qui roule ? L'immense campagne est peuplée de quelques vaches; à peine on découvre un homme ou deux par kilomètre; c'est leur travail qui les tient à distance; et c'est ici, dans ce silence, que se conserve la grâce du langage et son air de fête; c'est ici qu'on raconte comme on chanterait. L'homme arrête son cheval, et s'établit causeur, comme si causer était le roi des métiers; je crois que c'est le métier d'homme. Les proverbes ont gardé cet air de chant; et remarquez qu'on n'abrège pas un proverbe; il n'a son prix que s'il fait entendre une espèce de rime qui le ferme sur lui-même. Aussi voyez cet Homère aveugle; c'est n'importe qui; et aveugle, car promenant ses yeux sur ce qu'il voit, il voit autre chose, qui est l'avenir de son heureux discours. Maintenant, dans cette pause, dans ce silence des dieux et des hommes, ce n'est plus la misérable chose, utile ou nuisible, qui est dite; mais c'est l'homme qui est dit, et c'est l'éternelle histoire qui est dite. Aussi j'entends des préfaces, des invocations, des refrains. L'homme se tait un moment et il se tourne; strophe. Une chose est prise ici, une autre là, pour orner, comme on fait un bouquet : « Il était fort comme voilà cet arbre. » Ce mélange de l'homme et de la chose n'est pas vrai; il est plus que vrai. Le génie ne court pas les rues, mais le génie court les champs.

Un ami à moi, et encore jeunet, qui venait d'être sous-préfet, me dit : « Je me suis fait un ennemi, et de plus je suis un homme perdu. » Je demandai pourquoi. C'est qu'il avait dit au commissaire, qui lui faisait son rapport : « Dépêchez-vous ! » Ce sous-préfet avait de l'esprit, mais trop tard. Peut-on dire une chose plus sotte à un homme qui va raconter ? Dépêchons-nous ? Comment ? Pourquoi ? Homère ici change de place son bâton et laisse tomber son vers en syllabes lentes. Ne voyez-vous pas, dit-il, par ce geste, que tout est fini depuis longtemps ? Ne voyez-vous pas qu'on arrive toujours trop tard à courir après ce charlatan qui se dit neuf, et dont le nom est « demain » ? Tout au contraire je sais reprendre; je sais recommencer ce qui est fini; le vers lui-même dit cela; le vers prépare quelque chose de neuf,

mais qui est très vieux, que tous savent, et que tous oublient de savoir. Car entre nous, dit Homère, les dieux ont bien manqué cet événement-là, comme ils ont manqué tous les autres, les ordinaires et les extraordinaires; que ce soit volcan ou naufrage, on y meurt ou on s'en tire; mais on n'a pas le temps d'y placer un mot. Or j'ai ma chaîne et mon compte de mots; j'ai mon long chemin qui ne mène à rien. Seulement les dieux eux-mêmes s'arrêtent pour écouter ce qui n'a pas commencé et ce qui ne finira pas. C'est alors qu'Ajax fait tête; c'est alors qu'Achille court sur les pieds du poème; c'est alors qu'Ulysse nage et prend le temps de parler à son propre cœur. C'est alors que les années tombent sans offenser personne, et que le temps est mon prisonnier.

1er juin 1935.

LE MIRAGE DU PROGRÈS

Hardi ! Encore un coup, les gars ! Encore un ou deux petits massacres ! La route du progrès est longue et sinueuse. L'âge de pierre est loin derrière nous. Courage ! Si nous ne voyons pas la justice et la paix, nos petits-neveux les verront. Le jour viendra.

« Le jour viendra; mais ne nous pressons pas », comme dit Polonius dans *Liluli*. Un autre Polonius, mais bien réel celui-là, n'a-t-il pas dit que la guerre serait quelque jour abolie, qu'il en était sûr, qu'il en répondait à dix mille ans près. Et qu'est-ce que dix mille ans ? J'entends très bien Autolycus, le coupeur de bourse de la comédie shakespearienne, se disant à lui-même pour se consoler : « Dix mille ans plus tard, j'aurais été honnête homme. A présent, je ne peux pas voir un de ces imbéciles mal gardés sans lui prendre ce qu'il a. Dix mille ans plus tard, une telle action me ferait horreur. » Il y a moquerie ou duperie dans l'idée de progrès. Mais comment expliquer cela, et d'abord à moi-même ? J'avance péniblement dans mon discours, pendant que Polonius fait du cent à l'heure; en discours, naturellement.

Je ne vais pas nier une certaine suite dans l'histoire. Sans l'invention de la machine à vapeur, toute l'histoire

était autre; non seulement l'économie, mais les idées; non seulement les idées, mais les mœurs. Quelqu'un s'amusait à dire que, sans Jeanne d'Arc, peut-être France et Angleterre n'auraient fait qu'une nation, ce qui nous aurait épargné bien des guerres. Les Soviets ne pouvaient pas s'équiper en un an; il fallait remuer la terre, barrer des fleuves, fabriquer les moyens de fabriquer, former l'homme. Je regarde maintenant mes trois exemples. Celui de Jeanne d'Arc, je le mets hors jeu; car il est évident que, sans l'entreprise de Jeanne d'Arc, la suite eût été autre. Mais qu'elle eût été meilleure, ou pire, c'est ce qu'on ne peut savoir. Toute pierre roulant sur la pente en fait rouler d'autres. De même le devenir humain se tasse selon la nécessité; la faim, l'envie, la peur nous tirent toujours, et cela risque de faire toujours la même histoire, trahison, tyrannie, guerre et choses de ce genre. De même le tassement qui a résulté de la marmite de Papin n'a pas été tout bon. Une concentration des ateliers, une vie ouvrière tout autre, un genre de corruption jusque-là inconnu, et d'un autre côté une nouvelle manière d'exploiter. Aux filatures anglaises, les enfants furent d'abord vendus. Il fallut un effort des législateurs, et un effort des exploités, pour arriver seulement à empêcher les suites funestes d'une brillante invention. Le cinéma tue le théâtre. Le disque tue le concert. On a gagné, on a perdu. Tous ces changements ont deux aspects. Et on ne peut même point dire que ces inventions éclairent l'esprit. Tout dépend de l'usage qu'on en fera. Le cinéma n'instruit pas mieux que l'antique poulie. Et au contraire, si l'on a trop à comprendre, il se peut qu'on apprenne sans comprendre. Il se peut. Il n'est pas plus facile de faire un sage par le détecteur à galène que par les corps flottants. Toute invention nouvelle doit donc être prise comme une avalanche qui menace; il s'agit de remonter la pente et de se sauver de l'avion comme de la légion romaine. Qu'il y ait eu abus de l'un et de l'autre, on ne peut le nier.

Par ces remarques, les Soviets se trouvent éclairés d'un certain côté. Je ne crois pas que l'état des sciences et les inventions les aident beaucoup à se délivrer de l'injustice. Le fait est qu'ils ne peuvent tenir, dans un monde qui voudrait les effacer de la terre, sans égaler au moins les peuples les mieux équipés et les mieux armés.

Et cet effort, d'ailleurs admirable, a certainement fait dévier la révolution initiale. Faisons attention à ce mouvement qui obéit à la nécessité, qui est réellement une chute. La barbarie va leur revenir toute par là, telle qu'on la voit chez nous dès que quelque ingénu Gérin s'avise de résister à quelque raisonnable Pétain. Au reste, quels supplices des tyrans les plus fous égalent les tortures semées aveuglément par la précédente guerre ? Celle qu'on nous annonce sera pire. Et le pire de tout, c'est que nous entreprenons et organisons ces choses sans seulement penser que nous recommençons l'éternelle histoire. Je conseille de lire deux récits. Dans les *Mémoires d'Outre-Tombe,* Chateaubriand raconte, d'après les témoins, comment les prisonniers civils de Saint-Jean-d'Acre, au nombre de deux mille, qui faisaient encombrement, furent emmenés à l'écart par un des corps de notre armée, et massacrés après qu'ils eurent creusé leurs tombes. Maintenant songez à ce qu'on fit des Russes du front de Champagne, qui, après la paix des Soviets, prétendaient ne plus se battre. On finit par les enfermer dans un camp, où on les bombarda. Je ne veux point déclamer là-dessus; je remarque seulement que, dès que l'on cède sans précaution aux nécessités inférieures, on descend très bas. Et quand les Russes se trouveront à peu près au niveau de nos pacifiques guerriers, ils pourront se demander si c'était bien la peine d'égorger le tsarisme. Le progrès ne consiste donc pas à prendre seulement passage sur le bateau, le plus moderne, et à s'y fier. Au contraire, il faut s'en défier autant que de la hache de Clovis, dont le coup s'achève par la pesanteur. Au lieu que la pesanteur ne nous aide jamais à pardonner, jamais à instruire, jamais à respecter. Chaque matin, il faut remonter l'homme, et vaincre la fatalité toute la journée, c'est-à-dire vaincre la peur, la colère, et la cruauté, fille de l'une et de l'autre. Ne rêvons pas d'une civilisation qui se ferait sans nous et se garderait sans nous.

15 juin 1935.

LA NOUVELLE ALLIANCE

« J'AI rencontré enfin vos Bolcheviks, m'a dit M. de Norpois, et je me sais gré, une fois de plus, de chercher toujours, sous les noms nouveaux, des choses anciennes. » Il faut dire que M. de Norpois est sorti d'un volume de Proust pour me rappeler que les diplomates sont toujours les mêmes et toujours nos maîtres. « Je ne crois pas aisément, ajouta-t-il, aux histoires de petits enfants mangés tout crus; mais je sais bien aussi que les révolutions ne sont pas douces. Et quel peuple n'en a pas dans son histoire? Il y a toujours quelques petites choses à oublier; c'est une affaire de temps et de convenances. Et quant à l'idéal lointain, je suppose qu'il fut toujours le même depuis qu'il y a des hommes; toujours le même et toujours impossible. Et qu'est-ce que cela fait, si on l'ajourne par des considérations de sécurité? J'ai consenti, en qualité de diplomate honoraire, à visiter le pays où la liberté et l'égalité sont pour demain, mais sérieusement pour demain. C'est comme partout, ainsi que vous voyez. J'y ai trouvé canons, avions, munitions, divisions, généraux, amiraux, et la fidèle alliée, et l'affinité des deux peuples, tout à fait comme dans mes jeunes années. Et quant aux diplomates, vers qui j'étais porté par une affinité de carrière, il ne leur manque qu'un peu d'usage, et l'art de ne penser guère, ce qui est encore le meilleur moyen de n'être pas deviné. »

Il faisait danser avec bonheur les lumières verticales de ses yeux bleus. Je le voyais rajeunir pendant qu'il parlait. « Il faut, dit-il, que j'avoue encore que ces Messieurs ont bien voulu prêter attention à quelques causeries improvisées, où j'ai mis toute mon expérience. Et c'est bien ancien, tout ce que je leur ai dit. Mais aussi il est plus vite fait d'apprendre que de deviner. Et pourquoi du neuf quand tout est pareil? Pourquoi du neuf quand vainqueurs et vaincus de la dernière guerre disent ce qu'ont toujours dit vainqueurs et vaincus après toute guerre? Tous les discours faux et tous les discours vrais ont été faits cent et mille fois. Sécurité est toujours le grand mot, obéissance est toujours le grand secret. Permettez-moi, ajouta-t-il gaiement, de rire un peu de ces nouveaux

despotismes. Je ne vais pas par quatre chemins; dans un pays armé, le pouvoir est militaire, c'est-à-dire absolu. Après cela nommez les choses comme vous voudrez, vous ne changerez pas les choses, et la seule garantie de la liberté, en tout pays qui se compte, sera toujours l'autorité la plus inflexible. Voyant donc, après l'énorme poussière d'une guerre, tout s'éclairer et se remettre en place, d'après les lois assez connues, j'aperçois que les jeux de la paix sont toujours les mêmes, et que la sécurité commande toujours l'acceptation des mêmes risques. Aussi je ne suis point de ces pessimistes qui prévoient de grands et noirs changements, des refus de mourir, une paix à tout prix, et enfin toutes les horreurs. Non ! Non ! La guerre sera, par les soins du sergent-major, aussi sage que la paix. L'infanterie occupera les territoires, non sans des pertes élevées; mais il ne viendra à personne l'idée de sauver sa vie au prix de l'honneur. Je ne veux pour garants que ces généreux instituteurs qui se sont fait tuer dans la dernière et qui se feront tuer dans la prochaine. Et je n'écoute pas ce qu'ils disent, qui est parfaitement vrai et tout à fait louable, à savoir que les hommes devraient s'entr'aider partout, et travailler à diminuer partout la souffrance imméritée. Ils le devraient; je dis bien plus, je dis qu'ils le feront. Cela vous étonne ? Mais comme je laissais entendre à vos Bolcheviks (je dis maintenant Bolcheviks comme on dit Turcs, Bulgares, Éthiopiens), donc, comme je leur disais, aucune hardiesse ne m'effraie si elle se réclame de la justice; aucun projet ne me paraît trop beau, pourvu qu'on veuille bien peser ce petit mot : attendre. Oui, attendre que la liberté soit mûre, que la justice soit mûre. J'en juge par vous, leur disais-je; jamais peuple ne fut plus résolu, plus unanime que le vôtre en ses conceptions d'avenir; mais le voilà pourtant organisé selon le sergent-major et la mitrailleuse, et encore une fois préparant la guerre afin d'avoir la paix. Des ennemis, des alliés, la prudence, le travail, l'instruction militaire, des canons, des avions, des munitions, nous en sommes tous là, et non pas pour votre plaisir ! »

A ce point de son discours, M. de Norpois n'était plus qu'un léger brouillard; en revanche ses paroles m'éclairaient crûment la politique de ces temps-ci. Il est donc vrai que les Norpois nous feront toujours descendre au

plus bas de nos pensées, jusqu'à la région où la nécessité nous dicte les solutions les plus anciennes, les plus paresseuses, les plus connues et rebattues, et qui n'ont jamais fait que perpétuer les maux humains et barrer tout net le moindre progrès. Toutes les ressources sont consumées en instruments de guerre; toutes les pensées ont pour refrain le massacre certain des plus vigoureux et des plus braves; toutes les paroles et toutes les actions des gouvernants sont surveillées par les Hauts Militaires qui, en cela, font très exactement le métier pour lequel nous les payons si cher. Nous vivons dans une veillée d'armes, et l'austère pensée de mourir en combattant doit passer avant toutes les autres. Et j'entends des voix pourtant, et jeunes, et persuasives, qui nous conseillent de penser à neuf, d'inventer, de nous tirer d'ornière. Très bien ! D'abord tirons-nous de guerre ! Mais, à les écouter, je découvre que ce n'est pas à cela qu'ils pensent. Personne ne se permet d'y penser. Domaine réservé, sacré, fermé. Alors que voulez-vous que fassent ceux de droite ou ceux de gauche ? Ils font semblant d'ignorer que nous roulons sur rails et toujours vers la même catastrophe. Ils font mine de délibérer, quand tout se décide de jour en jour par une nécessité aveugle. Et ils discourent monnaie; ils discourent travaux; ils discourent traitements; ils discourent impôts. Ils cherchent du neuf, sans voir du tout les vieilles, funestes et mécaniques pensées qui rendent impossible toute espèce de neuf. Alliances, défiances, divisions, avions, canons, munitions, sécurités, calamités, monuments aux morts, tel est le refrain que fait entendre sur terre, sur l'eau et dans les airs, le redoutable phonographe national qui marche tout seul.

22 juin 1935.

LE DIEU DES FORCES

La Fête-Dieu est païenne, comme les roses sont païennes, comme l'été est païen. L'été est nu, l'été se baigne, l'été danse. Toutefois je pense à une exception, le paysan cuit et recuit par l'été, le paysan qui arrache péniblement la moisson toujours menacée. Il y a donc un peu de mensonge dans le cortège du dieu splendide.

Cette fête n'a de sens qu'à la ville; c'est la fête de la prodigalité; les jardins ont trop de roses et trop de soleil. Toutes les forces célèbrent le dieu des forces. Je me souviens que, dans ma petite ville, les pompiers formaient une garde à ce dieu solaire; au-devant du cortège marchait la fanfare; je revois encore les hommes gros et suants, champions du bugle et de la contre-basse. Le sous-préfet n'y était plus; il aurait dû y être. Il est bon que toutes les forces se couvrent du nom d'un même dieu; on sait alors que ce dieu n'est pas dieu.

Ce dieu inépuisable, ce généreux dieu, c'est le même que le dieu printemps, si anciennement adoré. Mai était la promesse du bonheur, et cette fête de mai est riche de pensées par cela même. Alors tout nous ramène à l'homme, et, par une reconnaissance, à la mère de l'homme. Cet entrelacement, ce berceau des branches qui n'ont pas encore donné fruit, font une perspective chrétienne. Je nomme chrétien tout ce qui implique l'Homme-Dieu; et j'obéis ainsi au commun langage, aux mœurs, aux victoires de l'homme. La nature, et cela est encore plus évident en avril, la nature est un moyen, la nature est un champ de travaux. C'est le moment, alors, de bien comprendre que la nature ne donne rien pour rien, qu'elle n'est ni bonne, ni mauvaise; je veux bien qu'on dise qu'elle est juste à la manière des mécaniques. Faite pour servir en somme. C'est en avril qu'on rabat les branches, et que l'on voit partout autour des champs les ormes mutilés. Cherchez-les maintenant; vous n'apercevez plus que des triomphants feuillages. Au vrai nous châtrons et mutilons la nature; l'homme ne peut vivre sans cette impiété redoublée. La nature libre, même en nos tranquilles pays, aurait vite fait de nous étrangler et de nous affamer. Même sans compter les bêtes petites et grandes, le végétal suffirait. Les fiers arbres forment au-dessous d'eux une terre morte. J'avoue que ces réflexions troublent la Fête-Dieu.

La nature n'est pas tendre; et même elle est très mauvaise si on la laisse faire. La vipère ici, le tigre ailleurs, demeurez quelque temps sans les poursuivre, et vous aurez quelque idée de mère nature. Je vois bien qu'elle nous enivre maintenant : c'est une religion d'esclaves que celle qui sait gré au maître de tout le mal qu'il ne fait pas. D'où cette secrète amitié entre les tyrans et la

Fête-Dieu; cela s'entend dans le tambour et l'ophicléide. Le clergé est alors hors de lui, oui, à proprement parler hors de lui. Il touche à la puissance; il ne peut se tenir de la célébrer. Où sont le prêtre et le saint, ces deux maigres ? Ils sont restés autour du berceau de l'homme. Ou bien ont-ils engraissé ?

Peu à peu le jour se fera; un autre jour, un autre soleil, comme Platon aimait dire. L'esprit se lève et juge toutes ces forces, qui ne sont pas même injustes. Pas même injustes l'arbre, le tigre, le marais. Le poète est bien bon; il adore aussi ces forces inhumaines. Plus juste, plus homme est le bûcheron, plus homme et plus juste le laboureur, qui n'ont point d'égard, et qui nous sauvent tous du dieu fécond qui est le dieu terrible. Mais non pas terrible par des caprices de tyran; non pas; l'eau retombe au plus bas et au plus plat; toutes choses retombent comme l'eau; il n'y a aucun genre de volonté en cette grande nature, qui, donc, n'est point grande. Pan est une idole.

Suivons ce chemin; faisons aussi ce défrichement; César apparaîtra plus proche du tigre que de l'homme; et tous deux ensemble, tigre et César, tombent sur nous comme l'eau; ce sont, dira énergiquement le poète de l'avenir, ce sont des éléments que l'homme pile avec d'autres dans son mortier de travailleur. Car César est utile en subalterne, comme la nature est utile en subalterne. Mais nul respect n'est dû aux forces, et la religion du kilogramme est déshonorée dès qu'elle est nommée. Imagine-t-on un combat d'honneur à qui pèsera le plus ? Et pourtant c'est une puissance que de peser; mais ce n'est pas une puissance honorable. L'homme veut produire une puissance par elle-même honorée, comme est le courage. J'ai souvent pensé que la religion de l'homme, qu'on peut dire aussi religion de la valeur vraie, a passé aux mains de ceux qui reconnaissent tout homme, et qui voudraient vivre selon la divine égalité. En sorte que ceux-là, en condamnant la procession à rester dans le temple, en apparence persécutent la religion de l'Homme, mais en réalité protègent cette religion, toujours chancelante et toujours menacée, contre le cortège panthéistique des mille faces et des mille plantes.

29 juin 1935.

ÉPÉE IMAGINAIRE

Les héros, on les a pour rien. Les aviateurs, ceux des tanks, ceux de la mitrailleuse, ceux de l'assaut, ceux de la mine, on les a pour rien. Si l'on croit les acheter par la Presse, on se trompe. Ils feront le terrible métier, ils le feront parce qu'il est terrible. Ils ne laisseront pas faire à d'autres ce qu'un homme peut faire. Mais ils ne croiront rien de ce que l'on imprime pour leur donner du cœur. Ils savent bien que Messieurs les fifres et mirlitons ne les accompagneront que jusqu'au dernier gendarme. Ils savent bien que les plus grands crieurs reculeront jusqu'à Bordeaux. Ces plaisanteries intarissables seront toujours comprises. Le jeu des marchands de canons est connu et jugé. Tout le monde sait que les plus éminents moralistes sont ceux qui trichent sur les coupons, et chacun comprend pourquoi. Les fabulistes savaient déjà toutes ces choses; cette amère sagesse est partout citée, partout comprise. Les plumes dorées n'y changeront rien. Tous les soldats ont mauvais esprit.

Ils tiennent ? C'est que chacun a un travail très précis à faire et qu'au contraire la révolte n'offre rien à l'imagination. La grande peur de l'homme moyen, c'est d'avoir à refaire tout; c'est d'inventer un état nouveau qui ne soit point la copie de l'autre. Et comment se passer de chefs, de juges, de gendarmes ? Comment se passer de fifres et de mirlitons ? Comment croire qu'il n'y aura plus de privilèges ? Ils tournent cela dans leurs têtes et ne voient point de rapport entre l'ordre nouveau et l'action violente qui les vengerait. Bien au contraire ils soupçonnent que cette autre guerre serait conduite, elle aussi, par les rusés, les prudents et les bien parlants. Une idée bien ancrée, c'est que ce sont toujours les mêmes qui sont à la peine et que tout héros est dupe. Alors, entre le changement mal défini auquel ils pensent et leur présente besogne, ils n'hésitent point. Ils font leur dangereux métier; ils le feront demain; ils ajourneront tout autre projet. Une des idées familières aux combattants était qu'ils ne voyaient point comment cette guerre pourrait finir. On trouve les mêmes pensées dans l'*Iliade*. Et à

quoi cela mène-t-il ? La trompette sonne. Il s'agit de courir à son rang; cela du moins c'est clair.

La guerre ressemble beaucoup à un sauvetage. On sait que les hommes de métier courent au sauvetage sans hésiter jamais. L'homme est en péril, il suffit. A la guerre on ne cesse d'aller au secours de quelqu'un. Plus précisément il y a toujours, se dit l'homme, quelqu'un qui compte sur moi, qui est perdu si je l'abandonne. Cette fraternelle pensée n'est jamais repoussée. Je ne compte pas le courage gratuit qui est fils de l'esprit tout autant que la peur même. Chacun sans doute a ses moments d'héroïsme, faits d'insouciance, de fatalisme et de résignation. Ces raisons, assez ignorées des moralistes à feuilles de chêne, n'empêchent point le mauvais esprit. Et, quant aux illusions du départ, on y peut compter; car tout sera neuf et surprenant une fois de plus. Il sera évident, et d'après des apparences qu'on ne peut pas prévoir, que l'occasion s'offrira d'en finir à jamais avec la guerre.

Je veux dire qu'un peuple, armé ou non, exercé ou non, est un dangereux explosif. Et les gouvernants et diplomates, bien loin de grossir les incidents, devraient les diminuer au contraire, et les dissimuler, prenant sur eux et à leur compte la prudence et même une sorte de déshonneur. Comme on voit que les témoins quand ils ont à régler quelque querelle qui peut tourner au sang et à la mort, ne s'avisent jamais de faire les braves, mais au contraire ne cessent de négocier, d'apaiser, d'atténuer. Je ne comprends pas qu'un homme d'âge mûr provoque l'ennemi et brandisse une épée imaginaire. J'attends que l'opinion déshonore, en application des règles communes de l'honneur, ceux qui se battent par procuration. Un certain genre d'éloquence n'oserait plus se montrer. Le négociateur ne ferait plus l'acteur tragique; il laisserait passer les moments d'humeur, s'il y en avait; il annoncerait toujours un arrangement possible; ses communiqués laisseraient de l'espérance, d'après ce principe que gagner un jour c'est gagner tout. Imposerons-nous à la fin ce genre de sagesse, à force de répéter les mêmes choses ? J'aperçois un progrès en ce sens-là, d'après des signes placés assez haut. Mais gare à l'aigre subalterne, qui ne surmonte la timidité que par la colère.

Juin 1935.

VERTUS DE L'ESPRIT

La puissance de la Grande Presse, je n'y crois pas. Un journal exprime ceux qui le lisent et ceux qui l'aiment. Et l'écrivain lui-même, en ses déclamations, est naturel et sincère comme sont ses lecteurs. Ses lecteurs l'ont choisi, et lui a choisi ses lecteurs. Il est faux qu'un écrivain soutienne n'importe quel parti qui le paiera bien. La question ne se pose pas ainsi. Pour le même prix, un directeur de journal trouvera un chroniqueur de bonne foi. Examinez un peu la petite presse où les jeunes se forment; il s'y montre des thomistes purs, des royalistes purs, des modérés purs, des radicaux purs, des communistes purs. Ce qu'ils ont tous de commun, c'est qu'ils sont mal payés. Mais c'est trop peu dire; ils ne sont pas payés du tout. Dans cette réserve, dans ce vivier d'écrivains, l'homme aux millions pêchera non pas un traître à séduire, mais un fidèle. Et pour qui ce gros journal? Pour un public qui attend qu'on lui dise ce qu'il pense, mieux qu'il ne le dirait lui-même; mieux encore, un journal qui traduira l'humeur, les invectives, les jurons du lecteur dans un langage qui semblera noble, impartial, cohérent. Sans cet accord avec une multitude d'inconnus, le journal meurt. Si quelque gros actionnaire prend le pouvoir par quelque coup d'État, et change peu à peu la politique, en choisissant d'autres écrivains, alors le public changera aussi; entendons-nous; je veux dire que le journal perdra des lecteurs, et en gagnera d'autres. Mais je n'ai jamais vu que l'opinion des gens change plus aisément que la forme de leur nez.

On me niera tout cela. Qu'on m'explique donc pourquoi il y a tant de radicaux, alors qu'il y a si peu de journaux radicaux. Si la grande presse pouvait quelque chose, on aurait vu de grands changements. Quelques-uns les ont espérés; mais vainement; les citoyens gardent leur couleur propre. La guerre certes était plus persuasive qu'un journal. Or elle a tué beaucoup d'hommes, mais elle n'en a peut-être pas changé un. Un journal ne peut pas changer une opinion; un discours non plus. Éclairer un homme, le civiliser, le grandir, l'assouplir d'esprit, cela peut se faire, mais par des moyens détournés

et par de longs chemins. Toutes les grandes œuvres y servent. Aveugles comme des statues, elles n'effarouchent pas l'homme; au lieu qu'on devrait savoir que l'orateur et le prêcheur n'ont jamais converti personne. Presque tous y vont pour être confirmés; mais j'ai remarqué encore autre chose, c'est qu'on peut se plaire à un orateur et ne prendre aucune de ses idées. N'importe quel homme sent la pointe de la preuve, et pare le coup très attentivement. J'admire cette sécurité du penseur. Jamais il ne se laisse pousser ni presser. Même les faits incontestables, on sait encore les mettre de côté. J'irais jusqu'à dire que plus un argument est fort, mieux aussi on le voit venir; on se fait sourd sur ce point-là. On attend ce qu'on est venu chercher; l'orateur s'en souvient à propos; il lance les mots qu'on attend; il retrouve ses amis.

J'ai disputé contre des gens que j'aimais; j'ai pu les blesser, non les ébranler. Entre leur nature sensible, toute fraternelle, et le haut de leur esprit, toujours prêt à la voltige, je connaissais et j'explorais la région de leurs opinions toujours cuirassées. Je tournais autour; je n'y avais pas entrée. Pourquoi m'en serais-je étonné ? J'étais et je suis encore de même. La thèse royaliste, je la comprends. La thèse fasciste, je la comprends. Je n'ai à me garder ni de l'une ni de l'autre. Platon est un des rares auteurs auxquels j'adhère de toutes mes surfaces. S'il revient à ses féroces sarcasmes contre la démocratie, je cesse d'adhérer; je contourne, aussi prudent que le navigateur qui aperçoit un rocher. Quand ce passage dangereux est franchi, j'ai toute confiance de nouveau. Cette constance est précieuse. Car le haut de l'esprit nous ferait errer ici et là; on voit de ces feux follets. Heureusement les opinions sont amarrées. Vienne la tempête, on double les amarres. Dès que l'on annonce les scandales et les surprises, chacun revoit d'un coup d'œil ses positions, et jure de s'y tenir. Et cela même est une marque de grand jugement; car le bon sens avertit de ne point se laisser pousser et chasser d'une opinion à une autre, comme on chasse les bêtes d'un pré à l'autre. Chacun s'honore d'être fidèle à soi. Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que la belle partie de nos pensées est celle qui est voulue, et dont on a juré. Et, par contraste, on remarque que les pensées forcées ne sont jamais que des colères. C'est pourquoi chacun refuse de changer à

sommation. Toujours les persécutions ont confirmé les religions. Certes ce n'est pas dans le moment qu'une pensée est dangereuse que l'on peut s'en détacher avec honneur. On ajourne alors le vrai. C'est qu'il faut toujours attendre quelque surprise et quelque piège de ce vaste et immense vrai; au lieu que dès maintenant liberté et fidélité, l'une portant l'autre, sont les vertus de l'esprit.

1er juillet 1935.

HITLER A RENIÉ LA CROIX...

HITLER a renié la croix et le Christianisme. Il ne s'agit pas d'une réaction politique contre les prêtres; c'est bien un système qui se développe métaphysiquement. Aussi la négation va au fond des choses, et cela ne doit pas étonner dans un peuple qui a toujours pensé intrépidement. Ce que signifie positivement le supplice d'un dieu, c'est évidemment que la puissance n'est pas la première dans l'ordre des valeurs. Autrement pris, cela veut dire que les supplices ne terminent rien. Et de plus c'est une religion juive. Ce troisième point ne peut tenir; car il y a bien de l'inhumain dans la Bible, et le Christianisme, considéré comme pensée seulement humaine, veut mettre fin aux horreurs de la Bible et au terrible règne du dieu des armées. Ici donc l'Allemand méconnaît son frère, l'autre peuple élu; il ne reconnaît point son fanatisme dans la Bible, qu'il a trop lue. Cela mis à part, qui est une erreur temporelle, voyez comme l'erreur spirituelle éclate dans ces coups impudents contre l'esprit de douceur et de charité.

Aucun système de la force n'a peut-être vécu sans hypocrisie. En voici un qui se veut pur. En voici un qui n'exerce pas la puissance en vue d'une fin pieuse; en voici un qui exerce la puissance pour l'exercer. Métaphysiquement il méprise l'image du juste en croix. Et en effet que valent les vaincus dans le système de la force ? Ce sont des faibles. Ce sont des ennemis. Ils déshonorent la face humaine. Le dieu de la force est un vainqueur et un invincible. Et honte à ceux qui se laissent crucifier ! C'est tout ce qu'ils méritent. Tel est, sommairement, mais

non sans sauvage grandeur, le thème des pensées tyranniques; et c'est un thème éternel. La force tient lieu de tout. La force juge. Calliclès dans Platon disait déjà, lui ou quelqu'un des fiers sophistes de son espèce, que la justice est ce qui est avantageux aux plus forts. Platon a su tirer cette thèse en plein jour. Au plein jour elle fait horreur. On sait trop que c'est souvent ainsi; mais on sait que cela ne devrait pas être. Et le tyran, au cours des siècles, a souvent dit très paternellement qu'en effet cela ne devrait pas être, et qu'après des temps troublés, où l'ordre de force tenait lieu de l'ordre véritable, la justice aurait son temps (oui quand les poules auront des dents). Que de fois la foule des hommes a répondu, parlant à elle-même, que l'injustice prendrait fin si les opprimés le voulaient bien, mais qu'en tout cas jamais la conscience humaine ne reconnaîtrait que le système du tyran est bon à toujours. Mais voici que nous avons le peuple tyran, qui adore la force nue.

Henri Heine, il y a environ un siècle, annonçait déjà, dans son *Allemagne,* la révolution telle que nous la voyons. Il connaissait bien ces métaphysiciens, qui suivent une seule idée. Mais, au reste, les tyrans sont les mêmes partout. Écoutez notre Hitler, qui est, lui, le pur militaire selon l'esprit et le cœur de l'État-Major. Évidemment il ménage et pateline; il honore tous les travailleurs, et spécialement, dit-il, les instituteurs. Il ne flétrit que les voleurs et les ambitieux sans scrupule. Qui ne lui donnerait raison? Mais sous la chape du moraliste, on voit de temps en temps l'oreille du loup. « Je me moque de la légalité », et autres propos. Ce qui fait voir que, quand on est tyran, on pense toujours trop, ce qui conduit à parler trop. Qui ne voit que la légalité enferme nos purs principes, égalité devant le juge, jugements publics, défense libre, et autres détails d'immense importance? Car il est bien facile de dire que la légalité est violée au profit des puissants. Oui. Mais enfin on ne voit pas que les intéressés aient pu venir devant la Commission d'enquête entourés de leurs gardes armés. En notre esprit, tout au moins, persiste cette idée qu'il y a un autre droit que le droit de la force. Or notre militaire a donné négligemment un coup de botte dans ces idées, qui sont chrétiennes. Le voilà donc au même point qu'Hitler.

Là-dessus je veux dire que le pur système de la force se détruit dès qu'il s'avoue. Toutes les puissances furent trahies dans l'histoire; on les trahit dès qu'on les croit faibles; dès qu'elles le sont, la trahison est faite. Voyez la chute de Napoléon ou la mort de Wallenstein. Ces capitaines comptaient encore sur l'amitié; ils avaient bien tort. La force tue tout ce qui n'est pas elle. Chacun gouverne alors pour soi-même autant qu'il peut. Toutefois c'est une morale qu'on ne s'est jamais avisé d'enseigner aux enfants. Peut-on enseigner, de la part du tyran, que chacun a le droit de tuer le tyran, pourvu qu'il y arrive ? Et tel est pourtant l'enseignement si l'on efface les idées supérieures que le Christianisme a rendues populaires par l'image. Odin philosophe ne tiendra pas vingt ans.

20 juillet 1935.

LA POÉSIE COMME ÉPOPÉE

Ce qui est épique, c'est de ne pas savoir où l'on va. L'épique c'est la course à l'abîme. Celui qui croit est hors de l'épique; qui croit, je veux dire qui sait que la récompense l'attend, ici ou ailleurs; qui se dit que les chefs sont justes, que les choses sont justes, que les dieux sont justes. Le fanatisme n'est pas épique. Ce qui est épique c'est d'entreprendre une chose folle, sachant que les chefs sont ingrats, que les dieux sont absents, que le hasard règne; et de s'enivrer de ce néant. *L'Iliade* est l'épopée à l'état de pureté. Car ces héros-là ne disent point qu'ils ont entrepris quelque chose de grand, ni de durable. Ils disent même le contraire. Et le poète lui-même le fait entendre à chaque pas. Les dieux jouent. Jupiter lui-même, de sa grande cuiller, distribue les biens et les maux n'importe comment. Au nombre de ces biens et de ces maux, qui tombent comme la pluie, se trouvent le courage et la peur. L'homme arrive à n'être plus fier de rien. En cette nudité effrayante du corps et de l'âme, il est encore fier; peut-être il est fier de ne plus croire à rien. Cette idée le met en colère, et gare devant !

Je crois que toutes les guerres vont de ce pas-là. Car

la pratique de la guerre efface tout à fait l'opinion que le droit finira par triompher. Il n'y a au jeu que des coups, des muscles, du sang, des forces; et tout cela marche sans aucune espérance. Cette position est plus forte qu'on ne croirait. L'homme ne travaille plus péniblement à tenir en place toutes les pièces d'une illusion. Celui qui s'est réfuté ne craint plus d'être réfuté. Il n'a plus peur de cet esprit traître qui change les aspects. Il est libre, il se sent libre, il se risque tout parce qu'il le veut bien. Cela même il le veut bien. Mais, comme il n'a que lui, il trouve que ce n'est pas assez de vouloir bien; il veut, et l'action part comme une flèche. Toute action est sans peur et à corps perdu. Songez à celui qui dompte un cheval. Le cheval n'a pas fait de serment; l'homme en a fait un. Tous deux défendent leur vie. Seul, des deux, l'homme défend une autre vie, son décret, qu'il met au-dessus de sa vie. La prudence animale a perdu d'avance.

L'aventure même du poète est épique. La strophe est jurée. Le jeu de la rime est une sorte de pari stupide. Certes il n'est pas difficile de faire de méchants vers; mais il est impossible d'en faire de bons; impossible en projet. Dans le fait le vrai poète gagne et encore gagne, semblable à un homme qui sauva sa vie d'une équipée et puis d'une autre. Mais cela ne promet rien. Qui a vaincu n'est pas plus assuré pour cela; et même, au contraire, vaincre c'est toujours un peu mourir. De même le poète n'est pas assuré des vers qui suivront. Au contraire, plus il a gagné plus il doit s'attendre à perdre. Il a fané et usé tant de mots et tant de rimes ! Semblable à Patrocle, à force de vaincre il se sent perdu. Mais pourtant il ne veut point se démettre. Il frappe encore le rocher. Ce rocher du poète, c'est le langage, et tout le langage retentit. Il s'offre des rencontres inouïes, comme ces musiques dans les cloches en volée. Le poème attend; le poème est insatiable. Tel est le mouvement épique, qui ressemble à l'action épique. Aussi y a-t-il quelque chose d'épique dans tout poème, ou bien ce n'est rien.

L'homme compose toujours; et ce mot signifie un peu de prudence et de tricherie. C'est ainsi que le guerrier compose avec son destin. Il a ses moments de prudence; il pense à conquérir, et d'abord à se sauver lui-même. Il se voit labourant la terre, ou bêchant son petit jardin. Avec de pareilles idées on ne fait pas la guerre. On ne s'y

lance que d'orgueil et de désespoir. Le poète aussi compose, en ce sens qu'il se donne d'avance un parcours, une carrière, une idée; c'est penser en prose et mettre ensuite cette prose en vers. Cette méthode n'a jamais fait un poème. Tous les vers plats sont faits ainsi, et rien n'est éclatant comme un vers plat; on ne voit que lui. « Que n'écrit-il en prose ? » C'est le bon sens même. Et c'est le mot de Cinéas à Pyrrhus : « Pourquoi tant de peine ? » Le poète n'entend pas ce mot-là. Il se dit : « Encore ce poème-ci. » Sa renommée est en jeu à chaque fois. Son courage est en jeu à chaque fois. Et rien ne le force. Aussi quelquefois le voit-on attendre. Attendre quoi ? Je suppose qu'il attend le génie. Mais le génie ne vient, et même le courage, qu'à celui qui s'est engagé à fond; le génie ne vient que dans la bataille; le génie ne vient qu'après le premier pas. C'est pourquoi, sans génie et sans courage, il faut partir pour la dangereuse aventure. Et c'est ainsi, j'en suis sûr, que les croisés et grognards de tous les pays bouclaient leur sac et partaient du pied gauche. « En avant », disent les sergents. Voilà par quels mots le piéton Goguelat, de la Grande Armée, exprime à ses auditeurs de la grange (dans *Le Médecin de Campagne*) que l'on repart et que l'on recommence. Savoir où, comment, pourquoi, c'est l'affaire des sergents, qui du reste n'y pensent même pas. Il est beau d'être tranquille sans autre raison que soi-même tranquille. On s'engage, disait à peu près l'Empereur, et c'est alors que l'on découvre le destin. Le fait est que, tant qu'on ne se met pas aux mains de la nécessité, on ne peut vaincre la nécessité. Représentez-vous un poète qui met de l'ordre dans ses pensées; jamais il ne touchera la nécessité, inférieure toujours. Il chantera en esprit. Tel est le poète plat. Or le vrai poète laisse courir la chose humaine sur la chose inhumaine; aussi toute la nature se lève et court avec lui. La rime, ce cri de bête, et l'écho, ce cri des pierres, mènent ensemble la chasse de Pan.

1er août 1935.

LE BOUC BLANC

Cet animal blanc et cornu que je voyais marcher à la tête des vaches, ce n'était ni chevreau ni chevrette; je le reconnus à la manière majestueuse de tenir la route sous ses pieds d'ivoire fourchus. La face était large aussi, et je n'y voyais point la frivolité de l'espèce sautillante. Les yeux gris enfin, plus humains qu'on n'aurait voulu. C'était bien un bouc blanc, de six mois environ, et futur roi de la ferme. Pris pour conjurer les sorts, comme le dit une femme des champs qui ressemblait à une tour. « C'est que nous n'avons pas eu de bonheur avec les vaches ces années-ci. Et l'on dit que l'odeur du bouc chasse les vermines. Celui-là est encore bien doux; il suit comme un chien. » J'apercevais que le chef du cortège se détournait pour une touffe d'herbe; il usait sa jeunesse.

Aux temps où j'usais ma jeunesse, courant à la queue des vaches, et jouant au pâtour, je rencontrais souvent un autre troupeau, célèbre par son bouc noir, qui faisait monument. Dans ses forts pieds de devant il prenait la route, et semblait marcher assis. Les grandes cornes, la barbe de prophète, tout son vêtement de barbe, et les yeux noirs injectés de sang, cela faisait une magistrature champêtre. Jamais une vache n'aurait osé marcher sur son rang; ainsi il réglait l'allure à pas comptés, chose salutaire aux vaches chargées de leur veau ou de leur lait. Il laissait un sillage d'odeur suffocante mais tonique; après une heure, on la flairait encore sans être chien. Ces fortes impressions ont timbré à jamais de sérieux mes images champêtres. Sans le bouc j'aurais bien pu croire que l'homme élevait des vaches pour le plaisir.

Comme le chat est pour rappeler que la vie est facile et libre, comme le chien ne cesse de faire hommage à l'ordre humain, dont il est le gardien enthousiaste, le bouc fait signe que la nature n'est pas toute civilisée. On cherche les oracles; ils font un cercle serré autour de la paix des champs. Comment n'interroger pas cette bête qui ne dit mot? Est-il content? Aime-t-il l'étable et le pâturage? L'assurance est ce que cherche l'homme léger; le plus léger des animaux, le seul léger. C'est ce qui lui

vaut l'empire, mais sous la condition d'être sérieux quelquefois. Un autre oracle tombe du ciel des mots. Tragédie c'est comme vous savez l'ode du bouc. Ces merveilleuses consonances soutiennent nos pensées; car même pour se moquer il faut du sérieux, et je dirais même un sérieux solide. C'est ainsi que, remontant au delà des traditions toujours ambiguës, j'apercevais en tête des tragédiens au pas lourd un bouc aux cornes dorées.

Imaginez cet œil humain du bouc à travers les feuilles, et la trace des pieds fourchus; le faune est tout inventé, toujours centre de fuites légères. « O faune, dit Horace, poursuivant des nymphes fuyantes, protège mon troupeau. » Horace en est presque au point de ne plus savoir ce qu'il dit. Un poète est un homme qui croit rêver, qui croit contempler en lui-même un monde fantastique, et qui voit dans les feuilles mêmes la face barbue d'un bouc; heureux si des feuillages il voit sortir le bouc lui-même, aussi imprévu qu'une rime. C'est alors que le cercle des rêveries se referme, tout solide par les mots qui jamais n'ont lancé tant de feux. La métaphore est plus réelle que l'apparence. Il appartient au sculpteur de fixer nymphes fuyantes et faune; c'est lui qui dessinera l'homme aux pieds de bouc, dieu d'autrefois, ornement.

On va chercher dans les temps anciens l'ancienne religion qui adorait les bêtes. Mais tous les temps sont anciens et tous les dieux sont neufs. La transe légère au bruit des feuilles, nous l'avons toujours. Et la disposition à admirer l'infaillible instinct, nous l'avons toujours. Tous les hommes en nos climats ont guetté le départ des hirondelles. Le saut d'un chat, le grondement d'un chien, nous en cherchons la cause. J'ai lu que, dans de grandes plaines, la fuite des bêtes annonce l'inondation ou l'incendie. Toujours l'homme a vécu menacé et protégé par un cercle de bêtes, qui sait ce que nous ne savons pas. Il n'y a rien d'autre dans la religion qui adore les bêtes. Que voulez-vous qu'il y ait d'autre? N'est-ce pas beaucoup de reconnaître hors de soi la partie animale de soi? Et ne faut-il pas la forcer un peu, la respecter un peu, et la prier toujours? Jusqu'à dessiner l'athlète heureux, si évidemment soumis tout à ses propres résolutions. Ce nouveau dieu s'oppose au dieu bouc; mais il ne peut pourtant pas le détrôner. Odeur sauvage,

qui enivre d'humilier. Le bouc blanc m'a rappelé la très ancienne alliance, qui a juré de ne pas rougir de l'odeur de bouc. C'est le vrai moyen de combattre avec toutes ses forces, et de se tenir soi-même en respect. Qu'il en soit toujours ainsi, que jamais le supérieur n'adore l'inférieur, telle est ma prière au bouc blanc, roi du troupeau.

28 septembre 1935.

LES RUSES DU CONTEUR

C'ÉTAIT dans le haut du village, d'où l'on aperçoit la mer à travers les ormeaux et les pommiers. Au vieux marin que je rencontrai, je fis la politesse de dire que je me sentais bien dans cet air-là, et c'était vrai. Mais lui reprit cette idée comme un homme qui cause, et qui laisse là le reste. Sa manière était de me quitter en tournant la tête vers moi, et puis de revenir, comme ayant encore une dernière chose à dire. « Vous êtes donc, me dit-il, comme ce sacristain de Paris, si fâché de s'en retourner, et qui disait qu'avec cet iode dans les poumons, cet iode de la mer, on se sent rajeuni. » Ici quelque remous écarta l'homme; puis il revint, tout confident : « Il me disait qu'on ne peut mourir ici; je lui répondis qu'on meurt partout. » Nouvelle feinte de départ, mais le conteur regardait ici et là, comme pour chercher des témoins. Toute la scène allait jouer sur ce mouvement de partir et de revenir. Ce fut bref. « Vous savez ce que disait le terrien; il disait au marin : « Où donc sont morts tes grands-parents et tes parents ? » — « Ils sont morts en mer, dit le marin. » — « Et tu oses t'embarquer ! dit le terrien. » Une fausse sortie. Là-dessus le marin hausse les épaules et va s'en aller; mais il revient et demande : « Et toi, terrien, où sont donc morts tes grands-parents et tes parents ? » Le terrien répond qu'ils sont morts dans leur lit. « Et, dit le marin, tu oses te coucher ! » Il s'en alla, cette fois, sans autre commentaire.

J'ai gardé assez longtemps cette histoire. Je l'ai essayée sur des gens d'esprit, sans beaucoup de succès; je vis qu'ils cherchaient à deviner et à me gagner sur le temps. Ce n'est pas loyal, car le temps appartient tout à celui qui

conte; et je m'étais bien gardé de penser pendant que le vieux marin parlait. Savoir pourtant si cette histoire était naïve un peu trop, et apprêtée comme un jeu de mots. Toutefois, quand je l'essayais sur moi-même, je produisais à chaque fois le même effet de surprise, et un retour de grandeur, sans penser plus loin, mais avec l'idée qu'on pouvait penser plus loin. Pesant ces choses en moi-même, je m'aperçus que je discutais sur les conditions de la poésie. Car cette symétrie des mots ressemblait à un jeu de rimes. Et certes quand on a lu deux ou trois fois un court poème, l'effet de surprise devrait être épuisé; dans le fait il ne l'est point. La ruse de l'auditeur (car un poème doit être lu) ressemble à la ruse des enfants, qui savent très bien tout le conte, mais qui sont avides pourtant de l'entendre, et qui se gardent un plaisir d'étonnement. N'est-ce pas dire que la terreur ou la pitié, quand elles viennent d'un conte, sont tout autres que le choc de l'événement, qui nous démolit, choc qui nous prive de nous-mêmes, qui nous interdit même le souvenir ? Diable ! me disais-je, ce n'est pas une petite affaire de penser, je veux dire, car c'est la même chose, de penser qu'on pense. Penser qu'on pense n'est autre chose que raconter, en prenant des temps. Prendre des temps, c'est l'art du poète; aussi ne cesse-t-il de compter sur ses doigts. Sans cette précaution de spectacle notre histoire s'écoule de nous comme du sang; nous mourons sans savoir pourquoi. Je veux dire sans savoir. C'est ici que l'homme a besoin d'un autre acteur et d'une réplique. Le chien essaie de raconter, mais l'animal qui vit seul et pour soi ne vit même pas pour soi. Et vraisemblablement le cheval ne se racontera jamais le coup de fouet; il ne fait jamais que l'attendre, et telle est sa mémoire à lui. Or, le roi de la planète (ce vieux marin) tient beaucoup à rester maître du temps et des coups de fouet; il les donne en ses récits sans jamais les recevoir. Il est le maître du jeu. Il dit toujours : « Si je veux bien »; il se demande : « Est-ce que je veux bien ? » De là ses retours, et cette scène balancée. Et je sais, pourtant, je dois savoir que le grand art montre ses finesses, comme le mur montre ses joints.

Le théâtre est la clef de tout; car les scènes ne trompent personne; et les décors et les déguisements, non plus, ils ne trompent personne. Il n'y a que les niais qui se

trompent sur le poignard et sur le poison. Mais y a-t-il des niais ? Le plus lourd auditoire se donne et se reprend, se retient de vivre et se reprend à vivre, selon les touches mêmes de la poésie, qui tout de suite le place au rang des dieux. Ce qui frappe dans le mendiant, quand on le compare à un chien, c'est la majesté. Il se raconte; il est poète. S'il verse une larme sur ses malheurs, sachez-le, cette larme est fausse; elle est donc plus que vraie; mais vous le savez bien. Et cent fois vous serez touché des larmes de théâtre, et des morts de théâtre, enfin de toutes choses qui sont votre étoffe, mais que vous détachez de vous comme un vêtement, que vous suspendez sur l'acteur, qui court au malheur à votre place. Aussi ne court-il pas vite; au contraire il revient; il prépare la fausse sortie, qui est une vieille manœuvre, et que l'on voit venir d'une lieue. Que l'on voit venir, comme on voit venir la rime, et le compère alexandrin sur ses douze pieds. Excusez tout cet appareil; ce n'est pas peu de chose de jouer avec le destin. Il y a des siècles que les poètes nous ont appris à nous rassasier de nos larmes et de nos malheurs. On ne meurt point d'en parler. On en parle de haut. Les dieux marchent sur la terre. Et méfions-nous des gens d'esprit.

1er octobre 1935.

PENSÉES D'AUTOMNE

Cette fumée qui s'élève des toits est très sérieuse. C'est fini de jouer avec le vent, avec le flot. Fini de ces formes nues, sans pudeur ni impudeur. Par la grâce du vêtement, il faut que les pensées remontent toutes au visage, ce guetteur. Il faut vivre attentif dans une nature qui n'a plus d'égards. Les hommes ne dansent plus comme les moucherons. Je le crois bien, que les pays chauds sont voués au despotisme ! Car l'homme alors se fie et ne prévoit guère. De toute façon, dans les pays où l'homme ne craint que des catastrophes comme typhon ou éruption, nul ne compte sur soi, nul n'a l'idée de faire son propre destin. De sommeil à fureur, ainsi se meut l'esprit. Ce régime des pensées peut tout au plus changer un despote pour un autre. Il faut une longue

conspiration pour fonder la liberté politique, une plus longue pour la conserver. Et heureusement, les ennemis de la liberté dorment aussi et dansent aussi dans l'heureuse saison.

La fumée au toit annonce l'école. On aperçoit les sarraus noirs, et un sérieux de l'enfance qu'on avait oublié. Il n'est plus question d'écrire sur le sable, ni de faire des châteaux pour une marée. A cette rentrée d'automne, personne ne discute ni ne ruse contre l'école. L'animal humain a pris ses vacances; chacun sent bien que cela ne peut pas durer toujours. Le soleil même nous le rappelle, car on le voit qui s'en va. Aide-toi, homme, semble-t-il dire, car le ciel ne t'aidera pas. Le feu est un autre dieu que le soleil; on fait le feu. Cet art du feu, qu'aucun animal ne nous a dérobé, est comme une revue des puissances de l'homme. Le feu est effrayant, mais l'homme le tient dans les pincettes, chose que les animaux n'ont point su inventer non plus. Ainsi l'homme devant les tisons ne peut qu'il ne se pense homme, et qu'il ne parcoure en sa pensée les outils et les travaux. L'ouragan frappe aux vitres; voici le temps où la vie ne va plus de soi. Le dieu de l'été c'est le soleil, mais le dieu de l'hiver c'est l'homme. Voilà ce que la fumée écrit dans le ciel.

Il est remarquable que l'amour de la liberté suppose une haute idée de l'homme, et, en effet, l'argument le plus fort du despote est que les hommes font les fous dès qu'ils se sentent libres. C'est donc une chance rare pour vous, leur dit-on, d'être bien bâtonnés. Ce que j'admire, c'est qu'ils semblent quelquefois le croire. Un ivrogne sait très bien prouver que les choses iront toutes de travers s'il n'y a point un tyran énergique. Et tout homme arrive bien une fois par jour à se juger incapable de se conduire. Mais s'il tombe à genoux pour si peu, alors ce qu'il croyait devient vrai. Il n'attend plus que décrets-lois, du ciel ou de la terre, il n'importe. Et si l'homme n'a pas foi en lui-même, il faut qu'il ait foi dans quelque autre. C'est pourquoi il y a une affinité entre toutes les obéissances, qu'elles aillent à Dieu ou au Roi. Et pareillement, toutes les désobéissances sont républicaines, et il n'y a point de calomnie à reconnaître dans le radical le plus modéré un petit grain d'anarchie. C'est l'anarchie, cet extrême de gauche, qui fait vivre

toute la gauche. Et c'est l'esprit monastique, foudroyé d'obéissance, qui fait vivre toute la droite. Vainement, ils font du bruit, ce sont des faces pâles, et qui ont peur de tout. Ils se font tuer par peur de tout; cette variété du héros existe.

Le principe du vrai courage, c'est le doute. L'idée de secouer une pensée à laquelle on se fiait est une idée brave. Tout inventeur a mis en doute ce dont personne ne doutait. C'était l'impiété essentielle. Car ce que Dieu a voulu nous donner, nous l'avons, et dire que cela ne suffit pas, c'est offenser Dieu. La religion ainsi prise est un état de bêtise; le bœuf en donne l'idée parfaite. Et si, au contraire, on croit de tout son cœur que savoir donne pouvoir, et courage justice, Dieu n'est plus que l'arbitre qui laisse aller la balance d'or. A quoi la nature suffit bien, qui pèse toujours juste, sans pensée aucune. Machine dangereuse, mais fidèle. La fumée qui monte et que le vent rabat exprime la pesanteur et le vent; ses volutes dessinent l'inerte loi sur laquelle nous fondons nos entreprises, et toutes les entreprises sont d'hiver, comme le feu d'où elles procèdent toutes.

12 octobre 1935.

VANITÉ DE L'ENVIE

L'ENVIE est la plus vaine des passions. Elle serait arrêtée tout net par la conscience que l'on n'a point dépensé d'efforts véritables pour avoir ce qui fait envie. C'est une disposition d'enfant de jeter son désir sur ce qui se montre. On joue à être ministre, général, préfet, évêque. On joue à être patron du canot de sauvetage ou mécanicien du train rapide. Le propre de ces jeux, c'est que la peine d'apprendre et de parvenir en est effacée. On jouit d'une puissance imaginaire; on jouit d'une opinion qu'on suppose dans les autres. Jamais l'on ne pense aux immenses travaux que le moindre métier suppose. On croit, par exemple, que l'on est sauveteur par la générosité seulement, alors qu'il y faut la force, le savoir, et encore une dureté de cuir, choses qui veulent des années de sévère apprentissage. Or je crois que l'envie est proprement enfantine. Les enfants ne l'ont point; c'est qu'ils

se jettent d'un désir à l'autre; mais les hommes qui l'ont sont enfants en ce que, sachant mieux le prix de ce qu'ils n'ont pas, ils ne se représentent pas mieux les moyens par lesquels ont le conquiert.

S'ils pensaient aux moyens, ils seraient depuis longtemps au travail; ils avanceraient; ils jugeraient mieux de leurs rivaux; ils n'en seraient point jaloux. C'est une absurdité de l'envie de supposer, en celui qui arrive, une nullité totale. On n'est envieux que de ceux qu'on connaît mal. Dans les classes il n'y a point d'envie, parce qu'on n'a point la volonté de travailler comme celui qui est premier en histoire. En somme, nous savons tous que tout est difficile. Mais, dans le mouvement de l'envie, nous nous disons : « Il ne sait rien; il n'a rien fait, et alors pourquoi pas moi ? » J'ai observé que souvent la mère ou l'épouse ont plus d'envie que l'homme qui est en cause; c'est qu'elles ne connaissent pas la question. Elles disent : « N'es-tu pas meilleur avocat que lui ? » sans bien savoir ce que c'est qu'un bon avocat. Je prends cet exemple parce que j'ai fini par comprendre qu'un bon avocat c'est, premièrement, un homme qui fait mille démarches sans jamais oublier l'heure ni l'occasion. L'éloquence est ici presque sans valeur. Seulement l'envieux s'imagine éloquent, et surtout applaudi. En quoi il se trompe. Car encore une fois l'éloquence s'apprend, et non pas en un jour. La pensée calmante contre ces ridicules mouvements est de se dire au contraire : « Il s'est ennuyé comme je n'aurais jamais su m'ennuyer. Il a sollicité comme je ne veux point solliciter. Il a lu deux cents bouquins que j'ignore. » Chacun a connu de ces envieux qui courent demander toutes les places et n'en obtiennent jamais aucune. Ils n'y sont point propres; ils n'y réussiraient point. Secrétaire général de n'importe quoi, ou même directeur de n'importe quoi, voilà leur projet et leur ambition. Or celui qui est nommé est toujours celui qui a fait déjà le travail. Les chefs, toujours bien plus sages qu'on ne croit, demandent quelquefois à un solliciteur plein de zèle : « Mais désirez-vous vraiment cette place ? » En même temps ils pensent : « Y restera-t-il ? » Et le fait est que ceux que j'ai vus envier tout se lassaient aussi très vite de tout. Ils avouaient : « Ce n'est pas si agréable que je le croyais. Il s'y trouve bien des ennuis. » Les métiers sans ennuis sont les métiers

qu'on ne fait pas. Très évidemment, quand l'enfant joue au général, il se voit vainqueur.

Une autre pensée peut guérir de l'envie. Communément l'envieux se dit que l'autre a de la chance et que lui-même n'en a point. Cette idée est creuse aussi. La pensée de la chance est une pensée abrégée. Parce qu'on ignore le détail de la vie et des efforts, on trace d'un seul coup une sorte de trajectoire qui est la chance. Si on regardait de plus près à la chance, on trouverait un résidu qui est sans doute la bonne humeur; car cette humeur plaît, elle donne confiance, elle signifie déjà une suite de petits succès. Et voici mon idée. Celui qui se plaint de la chance des autres se plaint aussi de la sienne. Il se fait ainsi, sans y prendre garde, le visage d'un homme qui n'a pas réussi. On nomme cruellement paratonnerres ces hommes qui attirent la foudre. Cette expression, inscrite dans les traits, dans le geste, dans l'attitude, n'aide pas beaucoup à parvenir, comme on le pense bien. Je suis assuré que la moindre trace de misanthropie sur un visage fait qu'on écarte l'homme comme s'il était malade, et d'une maladie qui se prend. Une des plus terribles conditions de toute pratique est que la pitié est triste et qu'on s'en défend. Le visage de l'homme qui croit qu'il n'a pas de chance est par lui-même attristant; il donne de l'humeur où il faudrait plaire. Mais, bien pire, il annonce une suite d'échecs passés; il raconte une carrière déjà jugée. Ainsi sont pourtant les visages d'antichambre. Cette expression frappe lorsqu'on les voit tous ensemble, levant les yeux vers la porte sacrée. Et je vois bien qu'à l'idée qu'ils n'auront pas encore cette fois la bonne chance, ils ajoutent une idée juste, c'est que le donneur de place est assuré de n'en point donner ce jour-là à ces tristes figures. Ils s'avancent donc l'un contre l'autre, solliciteur et sollicité, tous deux fatigués et tristes. C'est pourquoi je n'ai jamais vu qu'on avançât par audiences et demandes. Pendant que ce triste cérémonial se déroule, il existe un homme tranquille et encore ignoré, qui débrouille tout, qui retient tout, qui dort bien, et qui se lève avant le soleil. Celui-là aura la place; il l'a déjà. Et de reprendre le vieux refrain : « Il y a pourtant des gens qui ont de la chance ! »

15 octobre 1935.

L'ACTION, SOURCE DU BEAU

Si j'avais à traiter de l'art, j'insisterais sur ceci que l'art est une manière de faire, non une manière de penser. Ce trait est le plus évident de tous, et le plus oublié. Car il est ordinaire que l'on discute le plan d'une œuvre et que l'on considère ce que l'artiste s'est proposé, pour le comparer à ce qu'il a réalisé. Et certes il n'y a point d'œuvre sans projet; mais ce qui est œuvre d'art dans l'œuvre dépend seulement de l'exécution et n'apparaît à l'artiste que dans l'exécution. On finira par savoir qu'il n'y a pas de beaux sujets pour le romancier. Il sera aussi bien excellent dans les parties ordinaires. Certes, il faut un sujet, afin que l'esprit se tienne tranquille et épargne à l'artiste les traits de la critique. Mais cette précaution prise, rien encore n'est beau. Il faut se mettre à écrire de façon qu'un mot en appelle un autre, et non pas de façon qu'une idée en appelle une autre. En quoi il y a des hasards, et qui ne sont pas loin du calembour. Si les rimes commandent dans le poème, on peut bien dire que dans la prose on s'attache au contraire à éviter les échos et les consonances, et cela même suppose qu'on y fait attention; et souvent ces légers coups de barre orientent le développement d'une manière qui n'était pas prévue. Faut-il suivre ? Faut-il revenir ? C'est ici que s'exerce le jugement de l'écrivain, qui n'a, en effet, de lieu que si l'exécution est en train. Mais tout n'est pas hasard, car il y a entre les mots bien d'autres affinités que de son; il y a les filiations, les métaphores cachées, les liaisons confirmées déjà par les auteurs ou par le commun usage. Dans l'état d'inspiration propre à la prose, les mots courent devant, attendent, se proposent; refusés une fois, ils se retrouvent. Et certes aucun projet ne peut tenir compte de cette escorte de mots; un tel courant suppose que l'on écrit, et ce qui est écrit fait beaucoup pour cristalliser ce qui suivra. Le paradoxe de l'art de la prose est en ceci que si l'on écrit d'après l'idée on arrive aisément au style plat; au lieu que si l'on s'accorde de suivre les mots eux-mêmes et tout ce que la langue propose, on arrive quelquefois à relever l'idée elle-même, qui sort alors autre et toute

neuve d'un mouvement de nature. Cet accord est proprement le beau. Le beau est un genre de vrai, mais qui échappe à ceux qui cherchent le vrai.

L'exemple de la prose est peut-être le plus difficile. La peinture est à l'opposé. Car le beau en peinture ne dépend nullement du sujet. Une nature morte arbitrairement choisie peut être belle, par exemple une pipe, un verre, un livre, un mouchoir. Et au rebours, la plus belle femme du monde peut être l'occasion d'un méchant portrait. C'est que l'action de peindre est la seule recherche possible du peintre. Tant qu'il n'a pas essayé, tant qu'il n'a pas posé la touche, sa pensée s'exerce à vide, et son imagination le trompe par un non-être qui promet toujours. Au contraire sur la touche le jugement s'exerce aussitôt, et le portrait se forme à partir d'une cellule de couleur. Bien ou mal, car cette méthode peut entraîner vers le sombre, ou vers le gris, ou vers un éclatant sans naturel; mais le jour où ce qu'on voulait faire se trouve dépassé par ce qu'on a fait, alors voilà le beau.

La musique nous tient encore plus serrés, car les règles de fugue et de canon sont tout à fait incapables de conduire au beau. Ce qui est beau dans la musique c'est une pluie admirable et imprévue, qui vient non pas des règles ni du projet, mais de l'exécution réelle, au fond, du chant réel, qui a enfin trouvé passage, et physiologiquement, ce qui fait un accord merveilleux du sentiment et de l'expression. Tout est donc spontané dans le beau, et en même temps tout est choisi, d'après une action réelle qui va toujours la première.

Il est à peine besoin de citer le poète, car c'est lui le plus évidemment qui fait sa nature morte, c'est-à-dire pour qui n'importe quoi sera beauté, pourvu que ce soit la résonance du langage qui fasse en même temps le vers, le portrait, et l'idée. Et au rebours le froid poème didactique est celui où il est clair que l'idée, le portrait et le vers vont contre la nature et parviennent à la faire taire. Ce n'est alors que science, science du langage, science d'observation, science de versificateur. D'après ces remarques l'inspiration est un genre d'action qui éclaire l'esprit. L'art, finalement, est une action qui fait pensée. Par exemple, la rime fait pensée, l'expédient du maçon fait pensée. L'ogive est belle quand elle est faite avant d'être cherchée; dans la suite et comme projet, elle

perd presque tout, et enfin tout. Toute copie est laide par cette raison cachée qu'ici l'action se subordonne absolument à l'idée. Le paradoxe est fort, d'un Corot copié, et indiscernable ou presque du vrai, et qui pourtant n'est pas beau, ne peut l'être, ne doit pas l'être. Je dirai seulement qu'il est didactique, et que cela est empreint dans la matière même.

15 novembre 1935.

COMMÉMORATION

Les animaux ont la mémoire aussi bonne que nous. Un cheval reconnaît, après des années, le tournant qui mène à la bonne auberge; et le chien qui a trouvé un lièvre en un certain buisson ne manque jamais d'y regarder, et tout étonné que le lièvre manque. L'animal se trompe donc par être trop fidèle. L'homme a seul des souvenirs et un tout autre genre de fidélité. Les souvenirs sont un mélange du vrai et du faux, que la rêverie compose avec bonheur. Mémoire est adaptation; j'apprends un mouvement pour chaque situation. Souvenir est plutôt un refus de s'adapter, et une volonté de tenir l'homme dans la situation de roi. Qui se souvient fait des immortels.

Ce que l'on remarque dans les animaux, c'est qu'ils ne font point de commémoration, ni de monuments, ni de statues. Ils célèbrent les fêtes de nature comme nous et mieux que nous; au reste l'anémone et la violette célèbrent le printemps non moins que le font le merle et le loriot. Ce n'est toujours qu'adaptation. C'est pourquoi les sociétés d'animaux font voir un oubli étonnant en même temps qu'une mémoire merveilleuse. Chaque fourmi sait ce qu'une fourmi doit faire, mais, autant que nous savons, elle n'en fait point honneur à quelque illustre fourmi morte depuis longtemps. Et pareillement les chevaux galopent selon leur structure, sans qu'on les voie jamais arrêtés et méditant devant l'image d'un cheval au galop, qu'ils auraient faite. Encore moins voit-on les bêtes devant un tombeau fait de pierres amoncelées; et pourtant il n'est pas difficile de faire un tombeau. Mais l'ancêtre est oublié dès qu'il est mort. On le recommence, sans penser jamais à lui. Or, si la pensée n'est pas le

pouvoir de penser à ce qui n'eſt plus, eſt-elle pensée ? Et cette société des bêtes, qui n'eſt que de présence, eſt-elle société ?

Auguſte Comte, qui a poussé fort loin ce genre de remarques, conclut qu'il n'y a point de sociétés animales, et finalement définit la société par le culte des morts, idée immense, et qui n'a pas été suivie. Au reſte il eſt bien facile de manquer une idée; et je crois même que, sans la piété en quelque façon filiale qui cherche des idées dans les grands précurseurs, on n'aura point d'idées du tout. Et c'eſt par là que nos sociétés, même avec toutes leurs machineries, risquent de retomber à l'animal. Mais faut-il craindre ? L'homme s'interrompt de voler par-dessus les océans pour célébrer le premier homme qui ait volé. Ainsi il ne faut point rire de toutes ces ſtatues, qui sont véritablement nos pensées.

Quelles pensées ? D'étranges pensées qui se moquent du vrai. Car le plus ancien des inventeurs et des précurseurs, nous le voulons plein de génie, plus courageux que nous, plus juſte que nous. Il faut de grandes preuves contre lui pour nous détourner d'en faire un dieu. Aussi quel heureux culte que celui d'Homère, dont nous ne savons rien, que ses œuvres ! Il se peut bien que les grands hommes aient été mélangés, capricieux et faibles comme nous. Mais quoi ? Si nous partons sur cette idée, nous n'avons donc plus à imiter que nous-même ? La triſte psychologie régnerait ? Je conviens qu'il n'eſt pas facile d'admirer un homme vivant. Lui-même nous décourage. Seulement dès qu'il eſt mort un choix se fait. La piété filiale le rétablit d'après le bonheur d'admirer, qui eſt l'essentielle consolation. A chaque foyer se composent les dieux du foyer, et tous ces efforts, qui sont réellement des prières, se rassemblent pour élever les ſtatues des grands hommes, plus grands et plus beaux que nous. Ils sont nos modèles, désormais, et nos législateurs. Tout homme imite un homme plus grand que nature, que ce soit son père, ou son maître, ou César, ou Socrate; et de là vient que l'homme se tire un peu au-dessus de lui-même. Le progrès se fait donc par la légende; et au contraire par l'hiſtoire exacte on arriverait vite à se prendre au-dessous de soi; d'où une misanthropie qui, après avoir rabaissé les inventeurs d'idées, perdrait bientôt les idées elles-mêmes. Comte en eſt lui-

même un exemple; car j'ai remarqué que ceux qui pensent mal de lui manquent bien aisément la présente idée, quoiqu'ils connaissent la célèbre formule : « Les morts gouvernent les vivants. » Et ils ne savent point trouver l'autre formule, plus explicite : « Le poids croissant des morts ne cesse de régler de mieux en mieux notre instable existence. » Souvent on se trompe faute d'admirer.

25 novembre 1935.

LE MATAMORE

Le Matamore est un personnage mal connu. On en rit. Mais la Grande Comédie, qui montre ici un de ses masques, ne s'arrête point à des caractères. Bien plutôt elle nous dresse, là comme toujours, notre portrait à peine grossi, où il faut que nous nous reconnaissions. Et qu'est-ce que c'est que Matamore ? C'est un gaillard qui roule ses épaules et qui est courageux de loin. Je me demande s'il existe un homme qui ne soit courageux de loin. Cela est physiologique. Nous ne vivons bien qu'en imaginant que nous pouvons tout et que nous ne craignons rien; et en effet, la peur est une maladie et un commencement de mort. Aussi n'y a-t-il point d'homme qui ne se soit raconté, au moins dans son enfance, des aventures dangereuses dont il était le héros. Invulnérable, alors; et c'est bien naturel; car c'est déjà être malade que se penser soi-même blessé et mutilé; pour mieux dire, on ne le peut. Qui m'empêche d'imaginer que de mon avion j'écrase les peuples ? Qui m'empêche d'imaginer qu'ils fuient ? Dès qu'un peuple ou un tyran nous met en colère, le premier mouvement est de l'arrêter, de le cerner, de le couper, de couler ses vaisseaux, et d'une première salve. Qui imagine qu'il tire au canon, celui-là touche toujours le but. Le nettoyage est donc bientôt fait, et après cela on rentre chez soi avec bon appétit, et l'on a quelque chose à raconter. Toute guerre commence par plaire.

Ceux qui approchent de la guerre ne sont pas tout de suite dans le désespoir. Ils font tout pour éloigner cette peste d'esprit. C'est pourquoi ils croient tout ce qu'ils

espèrent. Ils croient que les ennemis se rendent en masse, qu'ils n'ont plus de munitions, qu'ils n'ont plus de pain. L'idée, si naturelle et si raisonnable, que l'ennemi résistera, est toujours mal reçue. Les états-majors sont là-dessus aussi naïfs que les cuisines; ils sont plus subtils seulement en ceci qu'ils considèrent comme des ennemis publics ceux qui parlent d'obstacles et de difficultés; c'est faire l'éloge de l'ennemi. Toute guerre se développe dans le faux; c'est comme un air qu'elle porte en elle. La résolution bien prise de nier l'expérience passe même pour courage; et au contraire une vue exacte des risques est soupçonnée de lâcheté. Matamore roule ses yeux et ses épaules.

Jusqu'où cela va-t-il ? Quelle est l'expérience qui rafraîchit le courage ? On ne peut le dire; car l'assurance efface le péril le plus évident. Un escrimeur qui se bat à épée nue ne craint qu'autant qu'il doute de son art. Très exactement craindre la pointe c'est ne pas savoir parer. Il est trop tard alors pour rompre. La blessure arrive aussi vite que la peur. L'on comprend la témérité des porteurs d'épée au temps des duels. Or, tous les combats ont la même perfide pointe, qui frappe sans avertir. Un aviateur qui sait le jeu ne peut pas craindre de tomber. Mais craindre c'est tomber. Ainsi la peur vient trop tard. Telle est la physiologie de la chose, qui toute seule expliquerait déjà une belle chevauchée de matamores. Il s'y joint l'honneur, qui veut qu'on tienne d'imprudentes promesses. Celui qui ne s'est point vanté est sans doute moins sensible à l'honneur. Le matamore a cet avantage que la crainte du ridicule le pique. Il avance et le danger l'enveloppe de tous côtés; alors il n'y a plus de question; il faut mourir en héros. Peut-être l'avenir est-il aux matamores, et cela expliquerait que les discours emphatiques ne soient pas méprisés. Je soupçonne que l'art militaire sait là-dessus quelque chose; car je le vois qui va tranquillement à des fins impossibles; jusqu'à Décius sautant tout armé dans le gouffre; ce qui fait un beau symbole; car la violence est ainsi, tout impatience.

D'où vient que la témérité est mise en système ? De l'ennemi, qui observe, et à qui on veut faire peur. Il faut faire peur, car on ne peut tout tuer. Il s'agit de faire plier une volonté, ce qui revient à enlever toute espérance à l'adversaire, qui veut faire peur aussi. Il ne suffit

donc pas de n'avoir point peur; il faut montrer qu'on n'a pas peur; faire croire qu'on n'a pas peur. Les couleurs de la joie, même peintes, seraient encore une arme. De même le bonnet à poil était une arme; on voyait avancer une armée de géants. Tous les mensonges sur l'armement, sur l'effectif, sur la joie des mères, sur la bonne humeur des troupes, apportent chacun un petit supplément de force, dès que l'on entreprend de persuader. Si l'ennemi croit qu'il sera vaincu, cette croyance deviendra vraie. Le mouvement de braver tout et de montrer une folle confiance est donc aussi utile que n'importe quelle escrime. Et c'est ce qui n'a pas lieu dans les autres luttes, contre l'eau, contre le feu, contre l'éboulement, car on ne persuade point ces choses. Aussi l'attaque à corps perdu ne se fait jamais contre ce genre d'ennemis. Le courage est alors prudent, ingénieux, et sans mensonge aucun. Il n'en est pas de même s'il s'agit de dompter les animaux; l'apparence du courage est alors aussi utile que le courage. Même les chevaux devinent le moindre mouvement de peur, et se moquent aussitôt du cavalier. Aussi est-il connu qu'en maniant un cheval on apprend déjà un peu l'art de la guerre. On voit que l'espoir de vaincre en vociférant est caché en tout homme qui part pour la guerre. C'est donc parmi les pompiers et sauveteurs de mer et de mine qu'il faut chercher le héros tout pur. L'autre est toujours garni d'épaules et pousse devant lui un masque tragique. L'auteur comique s'empare de ces accessoires et en fait un homme, encore assez ressemblant pour qu'on en rie.

7 décembre 1935.

L'ÉCOLE DES MÉCHANTS

Au Congrès des Méchants, le professeur Bile lut une étude sur l'ambition, où les principaux problèmes de politique furent considérés sous un aspect nouveau. Car, dit-il pour commencer, il est clair que le pouvoir n'appartient jamais qu'à ceux qui le demandent, et ainsi se désignent eux-mêmes comme dignes de l'exercer. On n'a point vu que le peuple aille jamais chercher le

sage ni le juſte pour l'élever au plus haut poſte. Mais quand cela serait, le sage aurait toujours le sort de l'ambitieux sans méchanceté, lequel n'eſt que vanité, et n'a par suite qu'un vain pouvoir. Et, au contraire, d'éclatantes expériences font voir que les méchants gouvernent partout. Quoi d'étonnant à cela ? Ne voit-on pas que, dans les familles, l'enfant méchant se soumet les gouvernantes, les parents et grands-parents ? On se moquerait d'un enfant ambitieux; il serait promptement humilié. Mais s'il eſt méchant sans faiblesse, alors on cède. Et j'ai même remarqué, dit le professeur, qu'un tyran de famille et méchant lui-même depuis l'enfance, montre de la considération pour le petit qui lui ressemble; ainsi le pouvoir passe de l'un à l'autre, sous le regard découragé de la plèbe juſte et raisonnable.

Qu'eſt-ce donc que la méchanceté ? se demanda le professeur. Là-dessus il se mit à décrire un genre de colère, une expression du visage, une attention de comédien à ne laisser jamais le moindre espoir à personne. Ce qu'il ne faut point confondre, ajoutait-il, avec la colère généreuse, qui eſt elle-même si proche du courage. Et ce dernier genre de colère eſt funeſte à l'ambitieux; car elle efface la peur et la précaution; ainsi l'ambitieux paiera de sa personne; et si vraiment il charge à la tête de ses troupes, il n'ira pas loin. Le méchant eſt bien éloigné de cette sorte d'enthousiasme. Vous le verrez violent à froid, violent par réflexion, et ainsi, contre toute attente, toujours prêt à négocier dans le même temps où il s'étudie à faire peur. Le méchant eſt même poli et plaisant devant une force supérieure; il ruse alors; et n'espérez pas que vous l'attirerez hors de ses triples portes. Cela se comprend. On ne peut se plaire à nuire si l'on ne ménage pas sa puissance. Et c'eſt une des raisons pour lesquelles on se résigne si aisément à subir la loi du méchant; c'eſt qu'on ne voit point l'espoir de l'attirer jamais à poitrine nue.

C'eſt pourquoi, Messieurs, ajouta-t-il, ceux qui ont traité de la violence se sont arrêtés à moitié chemin. La violence n'eſt qu'un effet extérieur, qui peut aussi bien être une suite de la générosité, ou de la bonté. La violence alors n'eſt pas suivie; elle ne dure pas; elle pardonne. C'eſt pourquoi les ambitieux qui ne sont pas méchants, si énergiques qu'ils se montrent quelquefois, sont bientôt

ridicules. On ne s'émeut point de leurs menaces; car les enfants mêmes, par une sorte d'instinct, savent très bien deviner si le maître qui crie fort est méchant ou non. Et disons que celui qui emploie la violence à son corps défendant, et sans s'y plaire, sera certainement vaincu. Admettant donc que les véritables chefs se choisissent eux-mêmes, et se font connaître par l'exercice de la puissance, il faut dire que le caractère à quoi on les reconnaît est une sorte de méchanceté pure. Si l'on n'est pas capable de se réjouir de la peine des autres, si l'on ne passe pas tout son temps à méditer et à préparer la peine des autres, si l'on n'a pas comme moyen favori de crever des yeux et des ventres, et de défoncer des poitrines, il vaut mieux s'effacer et renoncer. Car, remarquez-le bien, l'ambitieux sans méchanceté est bientôt le plus esclave des hommes; il n'a jamais que les signes du pouvoir; il ne cesse d'obéir; il arrive à avoir l'air de commander à force d'obéir. Voilà pourquoi les différents pouvoirs plus ou moins démocratiques ont montré et montrent tant de faiblesse devant les entreprises d'un véritable méchant. Celui-là règne encore moins par la violence que par la volonté et l'annonce de la violence.

« Maintenant, dit le professeur Bile, il faut conclure. Peut-on se faire méchant par volonté ? Assurément non, si l'on manque de l'élément physiologique correspondant. Il y a une quantité d'hommes qui seront toujours incapables d'être méchants, quand ils s'y appliqueraient pendant des années. C'est pourquoi notre École Supérieure de Méchanceté n'hésite jamais à renvoyer un bon nombre d'élèves, ceux que nos méthodes secrètes d'examen ont convaincus de pitié, ou d'honneur, ou de justice. Nos examens, comme vous savez, sont en mesure de déceler la plus petite trace de ces faiblesses, dont je ne veux citer ici que les principales. Par ces moyens nous arriverons à choisir les chefs véritables, ce qui revient à épargner aux peuples de longs tâtonnements et une stérile agitation. Dès que le pouvoir n'a plus de faiblesses, dès que l'on sait qu'il sacrifiera parents et amis, dès que l'on sait qu'il ne cessera de méditer et d'organiser tous les maux possibles, notamment guerre civile et guerre étrangère, alors l'antique structure des peuples se retrouvera. Les sages prendront le parti de l'indifférence, et crieront ce qu'il faudra crier. En vérité ils n'auront de

colère que contre les imprudents qui vont chercher des punitions certaines en voulant s'opposer à une loi de nature. Car enfin le trait le plus visible dans l'homme juste est de ne point vouloir du tout gouverner les autres, et de se gouverner seulement lui-même. Cela décide tout. Autant dire que les pires gouverneront. Et que remarquons-nous présentement dans les agitations de la rue, sinon la capitulation continuelle des amis de la justice, aussi bien des ardents que des tièdes, devant les entreprises de quelques méchants ? On s'étonne de cela; mais c'est vouloir que Socrate accuse, et que l'accusateur boive la ciguë. » Ce trait final fut goûté. En sortant de là, les apprentis méchants se donnaient l'air et la démarche de ce qu'ils voulaient être. Et les petits enfants avaient grand'peur.

10 décembre 1935.

NOËL DE LA PAIX

Si l'on y croyait, à cette belle fête de Noël, au lieu de s'échapper dans les nuages théologiques, alors se développerait le culte de l'enfant. Alors les rois mages apporteraient leurs offrandes; non point des canons, mais des livres, non point des casernes, mais des écoles. Car les enfants sont notre espérance. Nous autres de la guerre nous avons dû laisser toute espérance; et pourquoi ? Parce que nos vieillards nous ont conduits d'erreurs en erreurs, enivrés qu'ils furent de gloire sans risque. Mais aussi nous étions pris de court, occupés à faire tenir nos vieilles idées avec les nouvelles. Cependant les enfants naissent tout neufs. Ce sont des enfants de l'âge de pierre. Ni la radio, ni le cinéma, ni la mitrailleuse, ni la loterie, ni le franc-papier n'ont changé un atome de leur précieuse albumine, ni de leurs sens fluides, ni de leur phosphore à penser. Ils ouvrent les mêmes yeux, dans leur cinquième étage, qu'ils ouvraient sur les cavernes; sans la moindre buée de civilisation, sans le moindre préjugé, soyez-en sûrs. Ce sont de petits dieux, auxquels les mères font leur prière.

« Ne t'occupe point, disent-elles, de l'ascenseur ni du métro, ni de la boîte qui parle; occupe-toi seulement

d'être un homme, de pouvoir ce que peut un homme, d'oser ce qu'il ose, et de penser selon ton équilibre propre. A quoi t'aideront quelques douzaines d'hommes-modèles, qui sont l'honneur de tout homme et sa vraie patrie. Homère, Shakespeare, Molière, Gœthe, Hugo, aussi bien qu'Archimède, Kepler, Descartes et Newton te prouveront que tous les hommes sont frères; car eux-mêmes ne forment qu'un grand pays. Écoute-les, et n'écoute personne d'autre; car, avec grand souci du mieux, nous ne disons que bêtises aussitôt démenties. Nous allons te bâtir de grandes écoles, où les grands hommes pourront tenir; et c'est en leur compagnie que tu prendras toute la civilisation qui en vaut la peine, sans cesser d'être un barbare tout ingénu. Après quoi tu nous feras peur un peu, et bien plus encore aux vieillards à la barbe bouclée. Car les erreurs dans lesquelles nous sommes enlisés jusqu'aux genoux, tu n'en auras pas même l'idée, n'ayant fréquenté jusqu'à tes dix ans que les hommes éternels. »

Tel est le chant de Noël. Tel est le chant des berceaux. Telle est la bonne nouvelle. Or, voyez comment les Caïphe et les Pilate regardent du côté des berceaux. Déjà ils font retentir le chant de guerre; déjà ils lancent par toutes les boîtes qui parlent les horribles lieux communs qui annoncent tous les maux, et, bien mieux, qui les glorifient. Les Sorbonnes, les Églises, les Temples, les Synagogues préparent leurs syllogismes, non moins meurtriers que les canons. Les Maréchaux offrent un petit sabre, avec la promesse d'un galon de fil et d'une jambe en acajou. Je ne vois qu'une ressource; je la vois en quelques milliers d'instituteurs, injuriés tous les jours par Pilate et Caïphe, et qui n'y font pas même attention, soucieux seulement de ne pas laisser entrer dans la tendre cervelle les pensées de vieillards qui, depuis tant de siècles, font avorter l'homme.

Amis de l'enfance et sauveurs de l'enfance, je vous convie tous à l'arbre de Noël; j'y tiens beaucoup. Afin que les traîtres ne disent pas, devant cet arbre, que Jésus est né, et puis qu'il est mort, et que tout a recommencé comme auparavant. Mais au contraire chantez que Jésus est né; qu'il est né hier, qu'il naîtra demain, qu'il sauvera le monde, pourvu que Caïphe et Pilate ne le tuent pas avant ses trente ans. En foi de quoi vous ferez briller

les mille lumières deux fois symboliques, puisqu'elles annoncent le printemps des arbres et le printemps de l'esprit. Enfin qu'il soit juré, sur la tête de ces poussins d'hommes, que la protection des aînés s'étendra jusqu'à leurs vingt ans; car c'est l'âge critique des poussins d'hommes, et vous savez bien pourquoi. C'est l'âge où, déjà dans leur force, ils ont encore le délicat duvet d'honneur, qui les a bientôt lancés dans les airs et sous les eaux, trop dociles à la sagesse des vieillards selon laquelle une bonne précaution contre les très redoutables Jésus, c'est d'envoyer tuer et se faire tuer tout ce qui mérite de vivre. Or, nous devons bien, nous autres mûrs et plus que mûrs, jurer que cette fois-ci, ce Noël-ci, nous sommes décidés à mourir pour eux, au lieu de leur demander jamais de mourir pour nous. Entendez bien. Ce serment fait ne veut pas dire que nous marcherons par quatre sans savoir où, avec la naïveté des poussins. Justement, nous serons rusés; et nos têtes rassises conviennent tout à fait pour discuter du genre de mort, des ennemis, des armes, et de la manière. Non, certes, nous ne laisserons pas emmener nos précieux enfants par la main et avec de belles paroles. Mais plutôt nous formerons et maintiendrons notre haie de vétérans, derrière laquelle il y aura espérance que nos jeunes dépassent trente-trois ans. C'est l'âge où l'Homme-Dieu est tout à fait un homme.

21 décembre 1935.

CONTRE LES NOUVEAUTÉS

DESCARTES a osé rendre ses idées indépendantes de l'expérience. Et Valéry s'est servi à peu près des mêmes mots pour définir le travail de penser. Nous voilà loin des faciles déclamations de Bacon, qui ne voyait que l'expérience, encore l'expérience, et toujours l'expérience. Or, Descartes est lu encore et suivi par deux ou trois obstinés; le troupeau a galopé avec Bacon; et je me souviens même qu'un mouton des mieux lainés a écrit pour prouver que Bacon et Descartes, c'était la même chose. C'est ainsi que notre élite s'est précipitée dans la facilité. Ce chemin descend beaucoup. Il n'a fallu qu'un jeu de

miroirs pour qu'Einstein remplace soudain toutes nos idées par quelques formules qui n'ont point de sens. L'espace courbe et le temps local font carnaval. Je connais un vieux cerveau qui s'est fait injecter ces nouveaux produits; il a maintenant l'air tout jeunet, à faire peur. On annonce mieux; car un mouton assez pelé du troupeau des psychologues prépare un lexique homme-singe. Que c'est neuf ! Que c'est imprévu ! En voilà pour trois dîners de moutons.

Où vais-je ? A ceci que la nouveauté est aisément prise pour la justice. Et l'on se dit que la libre-pensée va régner maintenant que l'on comprend le langage des singes et que l'on met ses idées sens devant derrière. Bien sûr que si on met par terre le vieux galetas de Platon et de Descartes, la révolution est faite et le mur d'argent en morceaux aussi. N'importe qui comprendra qu'avec la radio l'ancien esclavage ne peut pas vivre. Et je ne suis pas sûr qu'on n'enseigne pas, ici et là, en très bonne intention, que l'électricité, partout conduite, doit dissiper les miasmes politiques. Or, c'est le contraire qui est vrai. Ceux qui sont enragés de nouveau veulent nous river à la chaîne politique, et fabriquer les révolutions industriellement, par la force des acclamations et de l'huile de ricin. Or, qu'est-ce qui fait que nous, les ânes rouges, nous, les ingouvernables, nous secouons les oreilles ? C'est parce que nous restons attachés aux idées d'Ésope et de Socrate, idées qui sont plus vieilles que les rues. Tout le machinisme a beau tourner avec cuivres et fanfares, comme les manèges de Neuilly, nous n'avons pas voulu renoncer à notre centre d'esprit. Nous ne voulons point croire que l'éblouissante et bruyante vitesse ait changé si peu que ce soit le conflit des maîtres et des esclaves. Nous cherchons l'égalité non pas dans les années-lumière et les manèges d'atomes où le bon sens se noie, mais dans l'antique arithmétique et dans la vieille géométrie, et dans la mécanique d'Archimède et de Galilée, devant qui tous les hommes sont égaux. Socrate faisait répondre un petit esclave sur le côté du carré et sur la diagonale, et cette manière a fait révolution; très lente révolution, mais qui n'a point cessé de gagner sur les privilèges et de faire peur aux privilégiés. Descartes a écrit que « le bon sens est la chose du monde la mieux partagée ».

A quoi l'homme qui gagne sur l'esclave a toujours dit et dira toujours : « Faites des écoles professionnelles, où chacun apprendra la pratique d'un métier. Voilà le bon sens ! » Or remarquez que, quand ce métier serait celui de régler les compteurs électriques ou de monter proprement un poste récepteur, il n'en éclairera pas mieux l'esprit. Je veux dire en gros que toute philosophie expérimentale est contraire à la justice. Car ce n'est point dans l'expérience qu'il faut chercher la règle de justice : « Toujours d'égal à égal, et que jamais l'homme ne soit moyen ou instrument pour l'homme. » Car, au contraire, l'expérience ne cesse de nier la justice. Qui donc s'enrichit ? Qui donc conquiert ? Qui donc construit l'école moderne ? C'est toujours celui qui a joué sur l'inégalité, et qui a gagné par cela même. Qui ne gagnerait contre un enfant ? Oui, mais cela n'est pas permis, et ne le sera jamais.

« Comment le savez-vous ? » dit l'irritable. Ce n'est pas facile à tirer au clair. Mais du moins nous le cherchons dans la solitude de Descartes, justement où il cherchait la loi des nombres et du mouvement, faisant revue de ses idées selon son propre jugement, et non pas selon les nouvelles du Pérou ou du Thibet. Car il faut bien avouer que la suite des nombres ne doit rien à l'expérience, et que tous les spectres d'étoiles ne peuvent faire trouver un nouveau nombre entier entre douze et treize. Ce genre de réflexion rétablit l'esprit dans son centre, et fait comprendre que bien penser n'est pas plier le genou devant l'expérience, mais au contraire penser l'expérience selon les règles du bien penser. Cela ne signifie pas que la pensée pure nous dira s'il y a de l'or dans les montagnes d'Éthiopie; non; cela c'est l'expérience qui nous le dira. Mais toute la triangulation et ses calculs est absolument indépendante de l'expérience, et, bien plus, rend possible l'expérience par cela même. Et puisque l'esprit est ainsi législateur de lui-même, cela aide à penser que la justice est autre chose qu'un rêve qui change et qui passe; et au contraire qu'elle consiste en quelque idée qui ne fléchit point, et qui éclaire l'expérience. Réellement, ceux qui n'élèvent point la pure justice comme une lampe ne savent pas ce qu'ils voient. A ta lampe, peuple, et garde-la du vent.

10 janvier 1936.

BEAUTÉ DE L'ORDRE

J'AI lu et relu Kipling, avidement, sans me lasser. Non pas tant *la Jungle,* où je vois de l'hypocrisie. Pourquoi la panthère amie et le tigre ennemi ? Au contraire, ce qui me ravit dans la masse de ses Contes, c'est que les jeux de la force y sont ajustés avec bonheur, sans aucun sermon de moralité. Ses officiers subalternes savent ce qu'ils ont à faire et le font. Leur honneur est de ne point juger leurs tâches. Ses troupiers sont encore mieux dépouillés de toute pensée inutile. On les voit avancer, bien vêtus, bien nourris, bien chaussés, attaquant les pieds nus. La victoire ne fait pas question. Le droit ne fait pas question. Jamais les vertus d'ordre ne furent mieux célébrées. Jamais on ne représenta mieux le vide d'esprit qu'elles font. Nos chevaux, nos chiens, nos femmes, nos enfants, tout cela rangé comme pour une revue d'armes. Et le cordial et bavard désordre de l'Asie coulant indifférent entre deux haies de soldats. L'ensemble fait une nature; les hommes sont comme l'eau et le barrage; les bavards sont des feuilles au vent. L'intelligence est mille fois humiliée devant le courage, et les héros, par leur simplicité même, font voir un jugement égal à toute situation. Tout cela est juste, et l'Empire est bien gouverné.

Je me dois compte de cette satisfaction toute militaire que j'éprouve en lisant ces choses. L'ordre est beau; c'est comme une foule qui fait ce qu'elle veut. Et quel monstre que la foule sans tête ! Il faut avoir éprouvé en soi-même les émotions aveugles des foules pour connaître le prix de l'ordre. Le même homme, le même, et c'est ce qui me saisit toujours quand j'y pense, le même homme, aujourd'hui foule, demain garde. Je comprends la conscience nettoyée de ceux qui sont nés gardiens de l'ordre, qui vivent gardiens, qui meurent gardiens. Quoi de plus simple ? On ne passe pas, et je me moque des raisons; bien mieux, je les ignore, et je n'en suis point curieux. Tel est l'intérieur d'un factionnaire, grand ou petit. J'ai plus d'une fois admiré les vrais militaires, j'entends ceux qui exécutent, et qui savent si bien ignorer et oublier. Mais encore, au temps où j'étais mêlé à eux,

c'était ordre contre ordre, c'est-à-dire la plus absurde des choses, la guerre. Kipling avait meilleur jeu quand il rangeait le militaire en bordure des insouciants, des braillards, des pillards. Cette guerre-là a plus de sens que l'autre.

J'aime ces rappels de vérités. Le désordre humain est le plus redoutable ennemi de l'homme. Je m'applique à suivre les innombrables injustices qui naissent du désordre. Quoi que l'on veuille faire, il faut commencer par obéir et finir par obéir; le chef lui-même obéit à l'ordre. C'est pourquoi je veux bien célébrer l'ordre, et je sens que cette pensée m'est très utile. Célébrer, non pas adorer. Cette idée est moyenne; elle est au niveau des nécessités; elle les surmonte d'abord; elle va au plus pressé. Par exemple, le service d'ordre autour de l'incendie : est-il le meilleur ? Question à ne pas poser. Il faut d'abord qu'il soit. Et c'est alors seulement qu'on peut travailler à quelque chose de plus haut prix. Ce qu'on oublie souvent, c'est que l'ordre est le même toujours, toujours arbitraire faute de temps, et très brutal, si l'on résiste. Comparez la pire des tyrannies à la meilleure des Républiques; dans les deux, il y aura des prisons, et il n'y aura pas deux manières de traîner en prison un homme qui n'y veut pas aller. On comprend même très bien que la bonne conscience de la meilleure des Républiques ne la rendra pas plus tendre; bien au contraire. Cette part de la violence, et qui n'a pas à s'excuser, je la trouve dans Kipling; il me plaît même, quand je le lis, de ne pas en penser plus long.

Je ne connais pas les pensées de Kipling frappé dans son fils. Comment savoir ? Dans l'homme qui se défend contre lui-même, on observe régulièrement des réactions contraires à celles que l'on attendait. Nous sommes tous plus militaires que nous ne croyons, par cette cause très secrète. Nous disons que telle guerre nous plaît, et telle autre, non; mais gare que ce soit le même diable qui nous emporte tous. Voyez comme le Front populaire est content quelquefois de partir en guerre ! Il n'y a pourtant rien de plus clair que la fable du cheval qui s'est voulu venger du cerf; il s'est vengé; mais il garde la bride et le mors. Je sais gré à Kipling d'avoir représenté la guerre sans hypocrisie. Lisez le plus merveilleux et le plus réel de ses contes, *le Centurion de la trentième*. C'est

là que l'on voit bien, d'après des culbutes d'empereurs, que l'ordre armé a besoin d'être subalterne. C'est ainsi que, par la précision et l'ajustement, l'idée mûrit d'elle-même. Car, enfin, il y a quelque chose d'indomptable dans l'homme de guerre. Il se donne une limite; il la marque avec son épée. Que l'homme de guerre soit corps et âme au chef, et pour toute besogne, le chef étant seul juge, c'est une fiction agréable de loin, mais qui s'efface si l'on s'approche de l'homme sans peur. Et l'on comprend que la vraie République naîtrait de la guerre, si les meilleurs guerriers n'étaient pas tués à coup sûr. Telles sont nos contradictions. Et c'est faute de les avoir remarquées que l'homme de troupe perd à tous les coups.

1er février 1936.

RECONNAÎTRE

La reconnaissance est un grand et difficile jugement. C'est l'épreuve de l'homme. Aussi ce mot se fait humble, et dissimule son plein sens. Toutefois le langage éclate sous nos yeux et sous nos mains. Reconnaître le bienfait, c'est reconnaître l'homme; c'est reconnaître le semblable et le frère; tant que cette pleine reconnaissance n'est point faite, l'autre ne peut arriver à l'être; l'autre est ingrate, sans grâce; pesez ici les admirables mots. Où n'est point la grâce, c'est-à-dire la gratuite reconnaissance, toute libre et heureuse, il n'y a point de reconnaissance du tout.

Il y a pire que l'envie, c'est le refus de reconnaître. Qui ne l'a éprouvé devant un donateur, poète, romancier, conseiller ou consolateur? L'être humain d'abord se hérisse et se ferme. Autant qu'il est fort, autant il se ferme. L'épreuve de la grâce, c'est le refus de grâce. Homère lui-même est ennuyeux si on le veut bien. J'admire ce pouvoir de nier le génie. Mais c'est un de mes moyens aussi de reconnaître. Comme je sais très bien que tout auteur dépend de moi, et ne peut entrer en moi si je ne baisse le pont, ainsi quand j'observe un de ces hommes fermés de toutes parts, et que nul génie ne forcera quand il ferait étincelles et foudre, je me dis : « Voilà un homme. » Ainsi toutes ses précautions et

doubles serrures n'empêchent point que je le reconnaisse homme; au contraire il m'aide à le reconnaître; par son refus il m'aide. Ici se trouve le plus étrange commencement d'une amitié, et le plus admirable malentendu. Car vainement il fait le mort; je sais qu'il sait; je sais qu'il me devine; je sais qu'il accumule la défiance, et que cela est en train de fondre, et qu'il le sait. Suis-je pressé de me faire reconnaître ? Suis-je pressé de persuader ? Non pas. J'attends ma grâce, qui est sa grâce.

Mais que de fautes ! Quelle effrayante frivolité ! Souvent je condamne une fois, je refuse une fois. J'ai un moyen qui est mieux que de mal lire, c'est de ne point lire. Semblable à un prince, je l'ai exclu de mes audiences. Ainsi il finit par être exilé tout à fait. Tous ses efforts sont en vain. Que voulez-vous que me fassent les plus beaux vers si j'y laisse traîner des yeux distraits et ennuyés d'avance ? On dit bien qu'admirer c'est égaler. Je le comprends bien, et me voilà armé pour refuser. Car il m'est facile de ne pas lui prêter de mon fond un génie égal au sien. Je suis cuirassé admirablement contre le sublime, qui est mon sublime. « J'ai assez fourni de sublime pour aujourd'hui » dit le Prince. Et le Prince c'est n'importe qui.

Quel plaisir de Prince à être injuste ! Quel plaisir à faire attendre ! Hugo est dans mon antichambre. Dites-lui qu'il revienne. Il faut reconnaître aussi ce droit d'être injuste; car la justice est absolument à ce prix. Si vous êtes juste malgré vous, c'est manqué. C'est justice sans grâce. C'est par là que je prévois que les presque amis sont les plus difficiles à dégeler. Nous voulons la même chose, nous pensons la même chose, rien ne nous sépare. Rien en effet, ou presque rien. Ce qui nous sépare, c'est l'évidence même et la force de toutes ces raisons. Autant dire qu'il est sûr de moi et que je ne puis rien lui refuser. Alors je lui refuse tout. Convenez que voilà le texte de toute négociation. Ne vous imaginez pas, dit l'homme, que je ne suis pas un homme.

Ainsi éclatent les éclairs de la reconnaissance, dans une nuit d'ingratitude. Pour moi, je ne vois que des princes de ce genre. Un mendiant me refuse grâce; je sens très bien cela. Si j'avais un esclave, je sais qu'il pourrait me refuser grâce. J'en suis à aimer ce refus, et à n'aimer que ce refus. Que d'ennemis qui sont mes amis ! Et ces extravagants d'inhumanité ne sont-ils point hommes

justement par là ? Je les reconnais très bien. Toutes ces atroces pensées de guerre, je les ai formées à un moment ou à l'autre. Au fond la reconnaissance ne dépend que de moi. C'est mon affaire de reconnaître. Je n'écris rien d'autre que cette sorte d'appel des mineurs, qui ne se lasse point. Répondre, c'est l'affaire de l'autre. Je n'y puis rien et je n'y veux rien pouvoir. Telle est la charte de liberté, et même je la déchire. Nul ne doit rien. Ce fier chant fera le tour de la terre.

10 mars 1936.

UN GRAND PATRIOTE

Une chose est bien digne de remarque, c'est que, de toutes les puissances dangereuses qui attaquent l'homme et finissent par le tuer, la plus redoutable, et de loin, c'est l'homme. On comprend bien pourquoi. C'est que l'intelligent bipède ne cesse d'inventer. Aussi les animaux sont-ils bien peu redoutables, comparés à l'homme. Sans compter qu'un homme a besoin des mêmes choses qu'un autre homme. Mon semblable est donc mon ennemi ! C'est même le seul ennemi qui vaille la peine d'être observé et surveillé. L'homme, et déjà depuis l'arc et la roue, est à ce point roi de la planète, qu'il ne s'arme que contre l'homme. Et aussi, c'est un grand fait de l'histoire, que les plus grands maux de l'homme lui viennent de l'homme. Esclavage, invasions, conquêtes, massacres, supplices, cela ne finit que pour recommencer.

Mais l'antithèse n'est pas moins forte, ni moins évidente. L'homme, comme dit l'autre, est un dieu pour l'homme. Il n'y a point d'élan plus vif, plus clairvoyant, plus généreux, que celui de l'homme courant au secours de l'homme. Il ne faut pourtant pas oublier qu'à la catastrophe de Courrières on vit accourir des sauveteurs allemands, parfaitement équipés et parfaitement braves. Ce qui n'empêche que sauveurs et sauvés n'attendaient que l'occasion de se crever réciproquement les yeux, la poitrine et le ventre. Les victimes d'un coup de grisou égalent à peine en nombre celles d'un petit coup de main que l'on ordonne pour voir, et pour tenir les troupes en

haleine. Je veux que l'on regarde en face cette contradiction. La vie d'un homme serait donc la chose du monde la plus précieuse pour un homme, et en même temps la plus vile et la moins considérée. On ne se tire des contradictions qu'en y regardant tout droit. Je remarque qu'on n'y regarde pas tout droit, surtout quand on est homme d'État. Cette fuite de l'esprit est effrayante.

Mon allié, oui, est mon semblable; mais mon ennemi n'est pas mon semblable. Il n'a rien de moi; je ne le reconnais pas. Et pourtant comparez deux patries qui s'arment l'une contre l'autre. L'homme est le même ici et là. Mêmes vertus, même sentiment de l'honneur. Et c'est à ce point, que, même dans le feu de la guerre, on honore encore le héros d'en face. A peine on l'a tué qu'on l'enterre en cortège; cela s'est vu et cela se verra. Et c'est ici qu'il faut pourtant regarder. Quand le furieux honneur se lève contre nous, aussitôt nous fermons les yeux, disant : « Qu'est cela ? Sont-ils fous ? » Or les sentiments des vaincus et humiliés furent toujours les mêmes. Rien n'est plus constant dans l'homme que les sursauts de l'honneur. Chacun y est sujet. On en convient quelquefois, mais en même temps on serre bien les paupières, afin de repousser tous les filets de lumière. « Non, je n'y comprends rien. Nous ne sommes pas comme eux. » Or, pour le spectateur, la ressemblance éclate.

Hitler, l'homme qui rassemble un peuple, le remet debout, et le persuade de ne rien craindre, c'est exactement ce que l'on nomme un grand patriote et un grand homme, dans tous les temps et dans tous les pays. Nos patriotes en font l'aveu; mais, comme ils gardent les yeux fermés, ils ne vont pas loin. Quoi de plus fou, quand on a reconnu le frère et le semblable, quoi de plus fou que de vouloir aussitôt détruire ce brillant modèle de l'homme ? C'est un étrange attribut que la pensée. On n'en retire souvent que l'humiliation de se voir bien sot. On dirait quelquefois que c'est justement mon semblable que je veux effacer de la terre. Et de ces pensées contrariées il résulte une humeur et une colère; c'est ce qui fait haïr les délibérations, et quelquefois précipite le pire des maux humains, je veux dire, les héros contre les héros, et le meilleur sang vainement versé.

A ce point de ma rêverie, et résolu à garder les yeux ouverts, je reconnais qu'il en fut toujours ainsi, et même

entre frères d'armes. C'est peu de dire que l'honneur est chatouilleux; il se chatouille lui-même. C'est lui qui finit par faire querelle sanglante, même de la plus merveilleuse amitié. Lorsque le frivole marquis de Sévigné reçut un coup d'épée au travers du corps, son adversaire n'était pas un ennemi; c'était un intime ami; ils ne se trouvaient pas en sérieuse querelle; seulement ils jouaient la comédie de l'honneur. L'honneur est fou et fait le fou. Qui pourrait proposer la paix sans se faire soupçonner de peur ? Qui le pourrait sans se soupçonner lui-même? A cette piqûre l'honneur bondit et extravague. Jusqu'à ceci que l'action la plus folle et la plus téméraire doit être essayée, du moment qu'on y pense. Car la peur intime est l'ennemi de l'honneur; c'est là que regarde le soupçonneux honneur. Et voyez comme c'est aussitôt compris. Hitler ne peut offrir la paix qu'après avoir provoqué l'adversaire. Car, dès que l'honneur est éveillé, il ne peut plus dormir; il médite de grandes folies par la seule raison qu'on tremble d'y penser. Les conducteurs de peuples ne font que retrouver les coutumes des mousquetaires. Quand je dis qu'Hitler est un de ces grands chefs, entendez bien que je plains les peuples qui ont de tels chefs, et aussi leurs voisins. Ces orages oratoires préparent la récolte des croix de bois. A mesure qu'il dit : « Allemagne, lève-toi », je vois des armées de morts qui se couchent. Je sais bien qu'on a la gloire, et que l'homme se console de tout. Toutefois, mesurant ses dangereuses vertus et comme aisément on le pousse au gouffre, je souhaite, je loue, j'espère un genre de héros qui connaisse les points sensibles et qui se garde de les irriter. Oui, un chef qui parle à son peuple et aux autres peuples de façon à éviter à ces braves un massacre de plus. Cet art n'est pas assez estimé.

10 avril 1936.

LE TISSU DE DICKENS

DICKENS est immense, et il l'est comme une ville. Car une ville n'est pas une immensité d'abord dessinée, et ensuite peuplée; ce n'est que masure sur masure, existences séparées, bornées, occupées d'elles-

mêmes, et, à cause de cela, liées à d'autres par les besoins, par le commerce, et par le hasard, qui fait qu'une maison s'appuie sur une autre. Ainsi les villes sont des paquets de villages. Les grandes rues trompent, et les boutiques aussi; c'est dans l'allée qu'il faut entrer, où souvent l'on découvre des cours sauvages et préhistoriques. Là se trouve l'épaisseur urbaine, et la densité humaine propre aux grandes villes. Qui habite là y est perdu, ignoré et ignorant. Il n'en est pas moins la cellule élémentaire collée à d'autres cellules. L'âme de la ville se trouve logée en ces tortueux passages, et inconnue des visiteurs.

C'est ainsi que Dickens s'étend à partir d'un centre, et toujours y revenant, toujours tissant les pensées et les rêves sur le même décor planté de biais. Il est profondément vrai que les lézardes soutiennent l'imagination; d'où je tire quelquefois, et peut-être témérairement, que ceux qui ont grandi dans une maison sans lézardes ne peuvent point avoir d'idées naturelles. Nous voilà donc dans un monde où rien n'est selon un plan, où chacun tire parti de tout, où nécessité l'ingénieuse montre ses solutions de fortune. Ainsi c'est le génie humain qui vous regarde de tous ses yeux. Tout est improvisé et inventé; il n'y a pas une serrure qui marche, pas un tournant d'escalier qui ne gémisse; et c'est un art prodigieux que de se glisser parmi ces hasards fixés, et d'y trouver sa place. Aussi le jugement n'y chôme point. Le jugement perceur de murs sait alors ce que c'est qu'une rue et puis une autre, d'où enfin l'on arrive au pont de Londres, à la solitude peuplée, à l'écrasante grandeur; et la Tamise au-dessous roule des eaux inhumaines.

J'ai remarqué dans cet auteur la même manière de décrire Venise ou les Alpes, toujours par le sentiment de quelque chose qui cloche quelque part, d'une chaise boiteuse, ou d'une poutre qui porte à faux. D'où l'on voit sortir d'étonnants bonshommes, et des grimaces effrayantes; ce sont des crevasses animées, la nécessité les marque. Bien sûr que si l'on vit à l'hôtel, avec ascenseur et chambre vernie, on arrivera à voir toutes choses et les hommes symétriques comme ils ne sont pas. C'est alors que les pensées se séparent des objets, et que les ornements s'ajoutent au style comme les bagues aux mains. Les passions ne sont plus que racontées; on n'y croit pas. Il ne fallait que regarder mieux la première

grimace; on sait bien que cet homme au col tordu ne peut avoir que des pensées de pendu. La terreur arrive avant l'événement. Ce genre de pressentiment, cette tragédie des signes, c'est le fond des romans de Dickens. On se trouve aussitôt plongé dans la nuit des hommes. L'embûche est tendue dans le roman même; et j'ai remarqué que, quand on le lirait dix fois, l'attente est toujours trompée. On voudrait dire à l'homme sinistre : « Mais frappe donc ! » A ce moment même, l'homme sinistre se dissout parmi les ombres. Ce jeu tragique, qui n'a point d'égal, est exactement le contraire de ce qu'on trouve au roman policier, où l'on commence par le cadavre. Et peut-être faut-il dire que la raison du commissaire, comme celle de toute administration, est la raison renversée. La vie descend des causes aux effets, et les pensées vivantes sont des pressentiments.

Je pense souvent à Shakespeare quand je me dessine le trait de Dickens; on dirait que la civilisation ne l'a point touché, car il ne voit nullement les honorables surfaces, ni la malicieuse politesse. Tout est monstrueux et nu. Pensez à l'affreux nain du *Magasin d'antiquités,* qui gouverne les faibles par son art de loucher et de tirer la langue. Et cette vieille fiancée des *Grandes Espérances,* qui, autrefois abandonnée le jour même des noces, a laissé la table en l'état, les gâteaux pourris, les linges tombant en poussière. Et ce dernier roman est peut-être le plus étonnant de tous par le sujet. Mais il y a de l'horreur dans tous. J'en suis présentement, en relisant *la Petite Dorrit,* à suivre de l'œil le financier Merdle qui se promène dans ses salons et au milieu de ses brillants invités comme une bête triste et condamnée. Cela sent le vol et le suicide à se boucher le nez. Et pourtant cela dure, non seulement par des longueurs très savantes et par de blessantes répétitions, mais surtout par l'art de fermer la porte, et de nous transporter ailleurs, par une sorte d'éclipse des chapitres. Et faites comme vous voudrez, ces coupures, ces grands morceaux de silence assurent la continuité de toutes ces vies qui roulent ensemble à se toucher, quoiqu'elles ne veuillent point se voir. Ce qui est moins sensible en *Copperfield,* qui est un récit du personnage principal; et pourtant quel chef-d'œuvre ! Toutefois, selon mon opinion, les autres romans ont encore plus de grandeur cosmique par ce

regard du dieu impassible qui les décrit. Et je ne vois pas qu'aucun des autres grands romanciers ait approché de cet art de faire marcher tant d'histoires ensemble, et toutes armées de l'intérieur par d'inflexibles natures. Car il n'y a point de comparses; mais chaque personnage occupe aussitôt toute sa place d'homme comme sur le trottoir à l'heure de la foule.

1er mai 1936

TABLE ANALYTIQUE

La table analytique doit permettre de remplacer éventuellement l'ordre chronologique par un ordre méthodique. Bien que certains Propos ne concernent une notion que par un seul trait, on a renoncé à souligner les textes les plus importants; on pense mieux respecter ainsi la liberté d'interprétation du lecteur. Étant données la richesse et la diversité du contenu de chaque Propos, on ne pouvait prétendre à établir un relevé analytique complet. Les indications qui suivent souvent le numéro des pages sont destinées à aider le lecteur dans sa recherche, soit par référence à un nom ou à un titre, soit par une sorte d'analyse de la notion.

Les numéros renvoient aux pages. — Quand deux Propos se trouvent sur une même page, un astérisque (*) désigne celui qui finit, deux (**) celui qui commence.

TABLE ANALYTIQUE

A

ACADÉMIE : 5, 24, 163*, 251-252, 255, 436; 503* (songe d'); 675; 727-728 (Valéry); 778 (Taine).

ACCLAMATION : 775*, 847; 1061 (de la valeur); 1100-1101.

ACHILLE : 441-442, 709, 817-818, 845-846, 859-860, 1116.

ACTEUR. Voir THÉÂTRE.

ACTEUR TRAGIQUE (faire l') : 63; 153, 172, 655-657 (et patrie); 849 (monologue); 959 (Marc Aurèle); 1010-1011 (rôles); 1272 (provocateur).

ACTION : 73; 106, 146-147; 890 (et bonheur); 376-377 (et émotion); 383-384 (et pensée); 455-456, 565*; 1020-1022 (continuer); 478-479 (et jeu); 533-534; 536-537 (inhumaine); 629-630 (virile), 1075-1077 (pour vouloir); 1277-1278 (à corps perdu).

ACTION RÉCIPROQUE : 406, 411-413, 1118-1119. Voir EXPÉRIENCE.

ADAM. Voir MICHEL-ANGE.

ADAPTATION : 47-48 (lierre); 405-406; 808, 852-853 (de l'homme); 1291-1292 (et commémoration).

ADMINISTRATION : 189*; 427-429, 477-478, 513-514, 570-571 (et la guerre); 677-678 (de finances); 800-802 (raison mécanique); 964-965 (prodigue); 1075 (esprit d'); 1124 (et budget); 1126-1228 (folies d'); 1134-1135 (part de l'). Voir BUREAUCRATIE, GUERRE.

ADMIRATION : 354*; 422* (refus d'); 718, 835 (et plaisir); 948, 1100-1101, 1291-1293.

AFFAIRES : 541**; 712-713 (balayer); 930 (bons serviteurs); 1021 (hommes d'); 1060* (spéculation).

AFFAIRE DREYFUS : 220*, 226**, 947; 981* (et opinion), 985*, 1038, 1064, 1168.

ÂGE DE PIERRE : 910*, 973-975; 1298** (enfants de).

ÂGES : 367-368, 445-447; 626 (dans la famille); 1186-1187 (mélange des); 1272 (modération de l').

ALAIN : 104, 1108-1109 (amitié); 183, 296, 413-415, 483*, 655-657, 821-822, 958, 1077*, 1158, 1274, 1307* (comportement); 62-63, 275, 311-312, 338, 422, 473, 1065, 1154-1155, 1280 (enfance); 189-191, 234-235, 293-294, 375, 383, 585-586, 643-644, 670-672, 815-816, 817-818 (guerre); 873 (modestie); 145, 348 (optimisme); 500-501 (philosophe); 265-267, 691* (refus de croire); 941 (religion).

ALCESTE : 265* (Philinte); 594, 662, 748, 784, 832, 1087*, 1131, 1136.
ALEXANDRE : 415, 427-429; 452** (et Bucéphale); 560, 1094, 1130, 1244.
ALGÈBRE. Voir MATHÉMATIQUES.
ALLEMAGNE : 276-277; 296 (race); 338 (nation); 382* (responsabilités de la guerre); 473; 1026 (concurrence); 1108-1109 (un ami); 1219 (Barrès); 1276 (Heine); 1307**. Voir HITLER.
AMATEUR : 772**, 922, 1020.
AMBITION : 286, 414 (manquer d'); 638-640, 838-840, 840-841 (et volonté); 890, 1008* (ambitieux); 1039* (politique); 1085-1086, 1197; 1223 (de Dieu); 1158*; 1243-1245 (et égalité); 1297-1298 (et méchanceté).
ÂME : 269 (et entités); 422-423 (et signes); 460; 470* (séparée); 610-611 (et corps); 1064** (et Lucrèce); 1070*, 1099 (et esprit); 1089*; 1136 (trahir son); 1209*; 1241* (avoir de l').
AMÉRIQUE : 713*; 964*, 970 (vue par Duhamel); 1061, 1125.
AMITIÉ : 25, 104; 215-216 (Duroc); 467-468 (janséniste et jésuite); 527-529 (Gœthe et Schiller); 839 (et liberté); 1108-1109, 1208, 1228*.
AMOUR : 10-12 (Don Juan); 44-45 (Ariel); 77-78 (aveugle); 187-188; 261-262 (et école); 282-283 (dans la famille); 337-339, 699-701 (et haine); 440-441, 914** (richesse et pauvreté); 577-578 (Hymne au lait); 593-594 (modèle de l'); 653* (force de l'); 662 (-enfant) 672-674 (fidélité); 681-683, 783-784 (d'Arnolphe); 683 (acheté); 805-806 (voleur); 821 (et crainte); 824-826 (platonique); 831-833 (et violence); 843* (et égalité); 880-881 (crimes par); 1068 (Werther), 1100-1102 (généreux); 1208 (sans preuves); 94-95. Voir OTHELLO, CHEVALERIE.
ANALYSE : 111*, 403-404, 755-756, 790-791; 1187** (examen).
ANARCHIE : 71*, 146**, 154, 363, 660*, 1285-1286.
ÂNE ROUGE : 7, 1003, 1014-1016, 1301.
ANGLETERRE : 23* (clowns); 203*, 432; 1150 (et Montesquieu); 1187* (roi); 1264; 1310 (Londres).
ANIMAL : 53-54, 114, 251-252, 269-270, 679, 960 (et homme); 80-81, 1220-1221 (forme de); 160**, 307-308 (divination par); 423, 491-493, 855* (machine); 485, 579 (et maladie); 488-490, 1291-1292 (et société); 540-541, 586** (et passions); 548-549, 1054-1056, 1281 (culte de); 160, 811-813 (pensée d'); 850-851, 1045-1046 (et ridicule); 918-919 (beauté de); 1283, 1291-1292 (mémoire de). Voir CHIEN, CHEVAL, OISEAUX, VACHE, CHAMPS (Paix des).
Animalité : 848-849, 1152-1153, 1248-1250.
AN QUATORZE : 189-190, 227-228, 421, 453*, 910*, 1153.
APÔTRES : 645-646, 895*, 969*, 1164, 1207-1209.
APPARENCES : 137-138, 175-176, 297-298; 339-340 (dans le roman) 365-367 (et observation); 389-390; 510-512 (et peinture); 543-544 (condition du vrai); 565* (non trompeuses); 664-666 (pour les chiens); 802-803, 828-829 (niées); 1104-1106, 1167 (sacrées). Voir IMAGINATION, PERCEPTION, LUNE A L'HORIZON.

APPARITIONS : 802-803; 1090-1091 (et foi); 1104-1108.
APPRENTISSAGE : 647-649 (et école); 897** (et esclavage); 1241* (et orientation). Voir ÉCOLE.
ARBITRAGE : 484-485; 512-513 (l'agent aux voitures); 1186-1187 (du chef suprême).
ARCHIMÈDE : 68, 401*, 622-624.
ARCHITECTURE : 264-265, 501 (et musique); 519 (et mouvement); 552, 612-613, 653-654 (art dominateur); 903, 1170.
ARISTOCRATIE : 71, 1042.
ARISTOTE : 409, 507*; 523 (femme); 528; 600-602 (justice); 636, 890 (plaisir); 926; 950-951 (et Platon); 1052.
ARMÉE. Voir GUERRE.
ARMISTICE (11 novembre) : 692-693.
ARNOLPHE : 681-683, 783-784.
ART DE VIVRE. Voir BONHEUR.
ART : 230-231; 336** (retouches); 343-345 (et émotion); 459*, 465-467 (et l'immobile); 481-483 (secret de l'homme); 550-551 (et ornement); 612-613 (règle), 839*; 889* (et volonté); 895* (grandes écritures); 903-904, 916-917 (et les dieux); 976-977, 1035-1037, 1114, 1283-1284, 1289-1291 (et l'action).
ARTISTE : 224-226 (et artisan); 289-291 (guéri de vanité); 552-553 (règle du maçon); 625, 722* (marque de l'homme); 651*; 944 (souverain); 1125-1126 (et argent); 1140-1141 (et religion).
ASSOCIATION DES IDÉES. Voir MÉCANIQUES (Pensées).
ASSURANCE : 515-517 (et métier); 629* (contre l'opportunisme); 648-649; 992-993 (par le doute).
Assurance (Sociétés d') : 137*, 302-303.
ASTROLOGIE : 280*, 376*, 397; 1119-1121 (et guerre).
ASTRONOMIE : 58-60, 61-62, 64-65 (Saturne), 81-82 (almanach), 175, 246-247 (et cérémonies); 298* (ordre); 323-324, 365-367; 375-376 (Jupiter); 396-397; 662 (« astronomiquement »). Voir LUNE, ORION, SOLEIL.
ATHLÈTE : 448, 460, 522**, 594-595, 1034-1035, 1057, 1069.
ATOME : 394*; 1103 (Lucrèce); 1118.
ATTENTION : 190 (et soupçon); 290**, 409 (intempérante); 486-487, 532* (et physiologie); 438 (et le beau); 550**, 576 (aux images); 615**, 622-623, 895-897, 1060*, 1058-1060.
ATTITUDES : 173-174, 183, 1013-1014 (à genoux); 364-365. Voir GESTES.
AUGURES, ORACLES, PROPHÈTES. Voir TEMPS.
AVARICE : 43-44; 77-78 (et amour); 106, 184; 446 (et vieillesse); 634 (métaphysique); 890, 928; 977** (métier d'); 999-1000 (et travail); 1030-1031, 1083-1085 (et ordre); 1127 (cri de l'). Voir GRANDET.
AVENIR. Voir TEMPS. 180-181 (ce qui doit être). Voir FOI, VOLONTÉ.
AVIATION : 248 (escadrille); 377-378 (Fonck); 389; 536 (bombardier); 585-586 (« L'Aviateur »); 723-724 (et discipline); 953-954 (ruineuse); 1176* (et travail); 1194-1196 (Icare).

B

BACH : 654, 717*, 836*.
BÂILLER : 378*, 486-488.
BALZAC : 106 (lire), 108**, 117*, 258*, 344; 488-489 (costume); 499; 513-514; 655 (Le Lys); 836; 890 (Gobseck); 907, 1216 (Les Paysans); 920 (usuriers), 928; 1098, 1105; 1136 (héritages); 1250*; 1279.
BARBARIE : 218* (et culture); 320** (et guerre), 782, 836*, 1265.
BARRÈS : 293**, 639, 1219.
BATEAU : 36-37; 40-41 (barques pontées); 131-132 (naufrage); 960-961 (outil); 1024** (panique).
BEAU : 38 (et nature); 221, 281-282, 373-375 (et le vrai); 263, 278-280; 336-337 (Ubu Roi); 552-553 (et l'utile); 576-577; 835-836 (Balzac); 874-876 (La Furie endormie); 918-919; 921-923; 976-977 (non prémédité); 1140-1141 (et religion); 1289-1291 (par l'action).
BEAU (voir en) : 103, 158-160, 198-200; 590-591 (évêque Bienvenu), 653*, 700, 1100-1102; 1254 (absolution). Voir CONFIANCE.
BEETHOVEN : 291, 326, 356-357, 653*, 707, 717*, 718, 923*, 944, 1032, 1099.
BÈGUE : 100-102, 958**, 1051*. Voir GRANDET.
BERGSON : 614.
BESOINS : 422**; 865-866, 906-908 (et politique); 985-986, 1150 (urgence). Voir NOURRITURE, SOMMEIL.
BÊTISE : 205, 717** (faire la bête); 683 (faire l'ange); 1098, 1215; 1286* (et religion).
BIBLE (LA) : 633-635, 749-750; 796-797 (« Guerre et paix »); 1156-1158; 1275** (et Hitler). Voir JUIFS.
BILE : 119-120 (gouverne); 814; 989-990 (et le Carnaval); 1182 (des sociologues); 1295-1298 (Le Professeur).
BIOLOGIE : 47-48 (lierre); 88-89; 277 (émigration); 282**, 626; 630-631 (famille); 348**, 888-889 (le biologique).
BONHEUR :
Art de vivre : 9-10, 19-20, 63; 91-92 (patience); 102 (faire plaisir); 160-161, 455**, 695*.
Bonheur : 28-29, 30-31, 83-85, 105-106, 429; 443 (et vertu), 447-448; 449-450 (et œuvre); 472-473 (devoir); 478-480; 635-636 (à faire); 711 (du sage); 845*; 1052-1053 (distribué). Voir HUMEUR, POLITESSE.
BONNET A SONNETTES : 265-267.
BON SENS : 185**, 398, 470-472 (et relativité); 643*, 758 (et guerre); 828-829. Voir RAISON.
BOSSUET : 493 (histoire); 604, 1172*.
BOURGEOIS. Voir CLASSES SOCIALES.
BOURSIER : 414, 655-657.
BRETAGNE : 85**, 701**; 960-961 (chapeau); 1179-1181 (les dieux); 1181** (farandole).

BRIAND : 98, 1070-1071, 1075-1076, 1219.
BROUSSAIS : 445**.
BUREAUCRATIE : 97-99, 101-102 (Mollusques); 155* (Pharisien); 215 (et Napoléon); 424-425 (et guerre); 571, 610*, 712-713 (méthode); 813-815 (Le Roi Pot). Voir ADMINISTRATION.

C

CALENDRIER : 81-83 (almanach), 246-247, 694, 1139**.
CAPITALISME : 733-735, 969-971, 1000; 971-973 (production); 1203-1205, 1237-1239 (marchands de canons); 1248-1250 (museaux et mâchoires).
CARACTÈRE : 541-542, 561-562, 590-591, 652-653. Voir NATURES.
CARNAVAL : 670*, 756-757, 764, 989-991.
CASTES : 456-457, 516; 548 (égyptiennes); 715*, 885-886.
CASTOR : 286-287, 513-515, 676-678; 1029-1031 (or); 1137-1139 (élite).
CATÉCHISME : 176-177, 200; 658 (à tous); 610-611 (et morale).
CATHOLICISME. Voir CHRISTIANISME.
CAUSES : 50-51 (liaison des); 406*, 492, 1165* (par les); 527* (Lucrèce); 1116 (et Dieu). Voir NÉCESSITÉ, ACTION RÉCIPROQUE.
CÉRÉMONIES : 246 (pontifes); 267*, 361-362; 468 (jésuites); 534-535, 554-555; 662; 1214 (manger en). Voir COSTUME.
CERVEAU : 89, 213**, 460-461, 551, 721.
CÉSAR : 303, 560; 570* (et Dieu); 575* (et pensée); 893-894; 901-902, 1114, 1164-1165 (et Noël); 1094 (menacé); 1188, 1270 (force de nature).
CHAMPS (Paix des) : 740-741 (le Joug); 878-880 (la corde); 1154-1155, 1158-1160; 1280-1282 (Le Bouc blanc).
CHANCE : 456*, 909*, 975-977; 1288 (des autres).
CHANGEMENTS (Petits) : 343*, 349 (sur le corps); 360, 530; 908-910 (dans la société). Voir RÉVOLUTION.
CHANT : 326 (inspiré); 715-717, 916-917 (et cri); 864; 982, 1225 (en commun); 1176-1178 (et poésie). Voir SAND (George).
CHAOS : 786*, 791*, 797*; 1166-1167 (et peinture).
CHARITÉ : 63, 328* (vertu); 548*; 591* (et pardon); 701*, 704*, 1012*, 1100-1102; 1230 (intellectuelle). Voir « LES MISÉRABLES ».
CHATEAUBRIAND : 304-305, 379*; 1073-1074 « Les Martyrs »; 545 (L'Itinéraire); 1265 (Saint-Jean-d'Acre).
CHÂTIMENT : 228-230 (Dante); 402-403 (intérieur); 683; 874-875 (Furie endormie); 1198-1200 (pour les subalternes). Voir ENFER.
CHEFS. Voir POLITIQUE.
CHEVAL : 6, 80-81; 129* (Droits du); 206, 530, 1295* (et cavalier); 689*; 722-723 (bride); 740-741 (mors); 878-879 (corde); 923**; 1109-1110 (compteur); 1278 (dompté).
CHEVALERIE : 362-364, 441, 631*; 683 (Tendre); 824-826; 1108-1109 (étymologie); 1152 (niée); 1157.
CHIEN : 80-81 (et cheval); 157-158, 820-821; 1237* (et son maître); 664-666 (Droits des); 1148 (de Pavlov).

CHIMIE : 411-413, 680*.
CHINE : 155 (conversations); 752-754 (empereur de); 432 (continent); 1168-1169.
CHOIX : 391-393, 455-456, 672-674.
CHOPIN : 325**, 357; 804** (et George Sand).
CHOSES (LES) : 216*; 238-239 (à l'école); 350 (et les Contes); 544-546, 550 (et pensée); 677-678 (et finances); 822-824; 829-831 (et discours); 867-868; 1137-1139 (et l'Économique); 1168-1169 (proches). Voir EXPÉRIENCE, OBJET.
CHRISTIANISME : 166 (cloches); 335-336 (et socialisme); 789, 1057-1058.
Catholicisme : 178-179; 200-201 (catéchisme); 211-213 (1re communion); 304 (« Les Martyrs »); 882-883 (Télémaque); 1027-1029 (et pensée); 1253-1254 (confession).
Croix : 176-178 (signe de); 570*; 836*, 893-895 (calvaire); 1006-1008, 1130 (Juste en); 1180 (en Bretagne); 1275-1277 (et Hitler).
CINÉMA : 459*, 467*, 520*; 965-967 (et roman); 1264.
CITOYENS. Voir POLITIQUE.
CIVILISATION : 182*, 403* (et contrainte); 491* (et citoyen); 729-731, 740* (et Grande Saison); 393**, 781-782, 1183* (mécanique); 1265 (par chacun).
CLASSES SOCIALES : 207-209.
Bourgeois et prolétaire : 192-194; 617-618 (physicien et mathématicien); 987-989; 1036-1037 (Adam et Dieu); 1077-1079, 1121-1123; 1239-1241 (gouverner et fabriquer); 1077-1079 (lutte de classes).
Bourgeois : 216* (Turelure); 988, 1078, 1123*, 1160*. Voir VILLE, RICHESSE.
Prolétaires : 245 (pensée de); 900 (dictature); 1036-1037. Voir BESOINS, MATÉRIALISME.
Paysans : 37-38, 411-412 (et chimie); 430 (travail heureux); 431-432, 684-685 (et marins); 503-504, 907 (et propriété); 731-732; 773 (et soldats); 1261-1262 (langage). Voir CHAMPS (Paix des), PAGANISME.
CLAUDEL : 215, 363, 415-417, 705-706, 1090, 1252-1253 (l'Otage); 279 (l'Annonce); 573.
CLIMAT : 671-672 (neige); 679-680 (temps cartésien). Voir SAISONS.
CLOCHES : 165-167; 1006** (de Pâques); 1012-1014.
CŒUR : 530; 893* (le mot); 956-957. Voir SENTIMENT.
COLÈRE : 151, 153, 170-171, 172, 177, 433, 464** (et guerre); 441-442 (d'Achille); 641-642 (et peur), 675-676, 859-860, 915, 1025.
COLONISATION : 659-660 (Maroc); 1018-1020.
COMBATTANTS. Voir GUERRE.
COMÉDIE et TRAGÉDIE. Voir THÉÂTRE.
COMMERCE : 13-14, 951, 1076 (art de vendre); 136, 601, 1249 (Justice des marchés); 202 (double ruse); 1084; 1249 (et justice).
COMMUNISME : 396* (vengeance); 462-464 (manière de vivre); 816-817; 883 (Fénelon); 925-926 (et famille); 1016-1018 (et puissance).

Comparaison : 603-605; 834, 845-846 (dans Homère).
Comte (Auguste) : 146**; 200-201 (catholicisme); 213**, 228*, 282**; 295** (races); 353, 1292 (morts); 379* (enfance humaine); 404; 489 (animaux); 865**, 867; 873-874 (dépassé); 892, 893; 894 (force); 926; 955 (science); 962 (algèbre); 979**; 986 (ordre); 1106** (probabilité); 1151 (Statique sociale); 1172-1173 (éducation).
Confiance : 144-146; 198-200, 202-203, 1010-1012 (dans l'enfant); 825 (et amour); 856-857 (au lecteur); 1227-1228 (par intuition).
Conscience : 119-120 (morale); 232-233, 285 (examen de); 407-408, 524**, 844, 889-891, 1095-1097. Voir Inconscient, Morale, Pensée.
Consommation : 286**, 713*, 997-999, 1206 (Cocagne); 924 (prospérité); 971-972; 1022**, 1048-1049 (improductif). Voir Amérique, Prodigue.
Constater : 298*, 412, 543-544, 580**, 867-868, 883-885, 1104*, 1104-1106. Voir Observation.
Contes : 291-293 (vérité des); 350-351, 569, 580**, 883*, 931-932; 941-942 (et religion); 997-998 (Aladin); 1049*, 1190-1191, 1260. Voir Pensée d'enfance.
Continent : 432, 567*, 714-715.
Conversation : 155**, 289*, 461-462; 520-522 (les lunettes); 717**, 982-983.
Copier : 225, 278-279, 827, 1291*.
Coquetterie : 161-163 (anneau dans le nez); 675, 683.
Corps humain : 30; 88-89 (colonie), 114, 594-596, 650-651 (et pensée); 181**, 197 (antenne); 244 (Adam); 348-349, 376-378; 459-461 (pensant); 470*; 553-555 (croyance); 598 (Pascal); 610-611 (à gouverner); 720-722 (empreintes); 795*; 889* (rythme vital); 808 (mécanique du); 848-850; 1098-1099 (inspiration); 1170 (et style). Voir Muscles.
Cortèges. Voir Société.
Costume : 129-131, 161 (parure); 215, 361-362 (de cérémonie); 488-489 (et coutume); 515-516 (de métier); 534**; 708* (draperies); 960-961; 1174* (style).
Couleur : 510-512; 535 (et mode); 713-715 (de nature).
Courage : 154; 222-224 (et peur); 319-320, 517**; 586-588 (et colère). Voir Héros.
Courtisan : 100-102 (Sixte Quint); 346* (subalterne); 662, 789, 976; 1129 (cri du).
Coutume : 324-325; 488-490 (et costume); 549-550 (et Descartes); 556-557 (et croyance); 1013-1014; 1216-1217 (et loi).
Crainte : 372-373, 518*, 524-525, 688-689.
Création : 738-740 (Dunes); 790-791 (et chaos); 846* (dans Homère).
Cri : 18; 712-713 (pour avoir); 830. Voir Chant.
Crises : 1048, 1083*, 1135*.
Croyance : 33-34, 181-182 (refus); 212, 275-276, 736-738, 938-939, 1015-1016 (et foi); 297 (spirites); 361-362; 378-379, 496 (et

culture); 553-555 (selon le corps); 643-645; 689-691 (aux signes); 802-803; 823-824 (à l'homme); 897-899; 940** (à l'absurde) 1006*, 1014-1016, 1140-1141; 1191* (de la première enfance); 1211-1213 (bonheur et malheur).
CULTURE : 104-105; 134* (et pédantisme); 214 (pensées d'enfance); 218*; 220-222 (Bibliothèque de); 373-375, 378-379, 471, 495-496; 836* (Balzac); 891-893 (et langage); 992 (contre le fanatisme); 1162-1163.
CYNIQUE : 490*, 509, 842, 1209*.

D

DANSE : 360 (et timidité); 438, 466 (et actions); 483* (et gestes); 515**, 707-708, 905-906; 1181-1183 (ronde).
DANTE : 228-230, 1090.
DARWIN : 40-41 (selon); 133-134, 214; 263, 269**, 544 (génie de); 400, 405, 432, 609, 1152, 1154.
DÉCORATIONS : 16*, 183, 586*, 645**, 675; 850** (des pigeons), 945*; 1091* (et prêtre).
DÉMOCRATIE : 385 (selon Platon), 509-510 (et guerre), 597, 861-862; 1042-1043, 1257-1259 (difficile). Voir *Suffrage* (dans POLITIQUE).
DÉSARMEMENT : 320-321, 1002*.
DESCARTES : 406*, 423, 492, 855* (animal-machine); 1053 (bonheur); 186, 496, 535, 679, 688-689, 725, 730, 749, 920, 1131, 1302 (comportement); 623, 1300-1301 (démodé); 567-568 (Dieu); 554-555, 620*, 898, 992, 1089*, 1148 (doute); 697-698 (dualisme); 544*, 1228-1229 (erreur); 204, 1089 (générosité); 849, 1126** (homme de); 416-417 (jugement); 755 (méthode); 606, 609, 1104 (objet); 112, 171**, 380, 577-578, 699, 929*, 955-956, 1063 (Traité des Passions); 812-813 (pensée); 497-498 (preuve); 241-242 (rêve); 314, 401*, 733* (science); 623, 627-629, 1110, 1142-1143 (volonté).
DÉSERT : 633-634, 698.
DÉSIR : 13-14, 675 (faire désirer); 583-585, 618-620; 877 (de bien faire); 1286-1287 (et envie); 71-72.
DESSIN : 483*, 588-589, 1059-1060. Voir PEINTURE.
DESTIN : 209, 229 (et politique); 559-560 (prédestination); 673-674 (et amour); 709 (Iliade); 1116 (destinée).
DÉTOURNEURS : 267*, 289*, 406-408, 1135-1137. Voir DIABLE.
DIABLE : 182** (Satan), 275-276 (peur du); 436, 521, 654-655, 758 (oblique); 780-781, 1135-1137; 1213 (tentateur).
DIALECTIQUE : 471; 825 (de l'amour); 1230 (de Platon).
DICKENS : 97* (Petite Dorrit); 1149* (David Copperfield); 1309-1312.
DIEU ET LES DIEUX. Voir RELIGION.
DIOGÈNE : 190 (sur le front); 448, 505**; 842 (Stendhal); 1079.
DIPLOMATES : 517*; 520** (et lunettes); 761*, 791*, 813-814, 912-913; 1214-1215 (Mazarin); 1218-1219; 1266-1268 (M. de Norpois). Voir PROVOCATION.

DISCIPLINE : 179*, 345-346 (et terreur), 490-491, 723-724; 836-838 (troupes de fer). Voir GUERRE.
DIX-NEUVIÈME SIÈCLE : 1242-1243.
DOGMATISME : 53-54 (animal); 133-134 (du pédant); 135 (et peur); 961 (du costume); 990. Voir PÉDANT, RAISONNEMENT.
DOSTOIEWSKY : 122 (Souvenirs de la Maison des Morts).
DOULEUR ET MALHEUR : 48-50, 72-74 (d'autrui); 93, 687-689 (et imagination); 123-125 (Gribouille); 360, 439-440, 524-525, 565-566 (savoir souffrir); 688-689, 750*; 1069-1070 (et sublime). Voir BONHEUR.
DOUTE : 134-135, 416-417, 549-550; 607 (élégant); 615* (s'élever au); 620* (par provision); 632-633, 644, 745*, 872* (investigateur); 940**, 1014-1016, 1045-1047, 1089, 1286*. Voir INCRÉDULITÉ, JUGEMENT.
DROIT : 462-463 (commun); 483-485 (par la Paix); 512-513; 601-602 (des femmes); 659-660 (des peuples); 675-676 (et colère); 1078 (jurisprudence); 1091-1093 (Contrat social); 1231-1233 (de grève); 1257-1258 (de l'Homme). Voir JUSTICE.
DROITE ET GAUCHE : 889*, 983-985, 1037-1039; 1175-1176 (blanc et rouge); 1268* (unies); 1285-1286.
DUEL : 58* (Évariste Galois); 187; 920 (de Descartes); 1152, 1186 1187; 1235 (entre nations); 1246, 1309*.

E

ÉCLIPSE : 201, 275**, 310-311.
ÉCOLE. Voir ÉDUCATION.
ÉCONOMIQUE : 51-53; 140-141, 733-735, 1026-1027, 1174-1176 (et politique); 176* (cachée); 286-287; 462-464 (et collectivisme), 676-678 (et finances); 919-921 (l'intérêt); 952-954, 1155 (produit sans travail); 1047-1049 (Cocagne); 1081-1083 (vitesse); 1084 (économie); 1124 (nouvelle); 1133-1135 (confusion); 1174-1176; 1203-1205 (et physique moderne).
Inférieur (L') : 780 (Empereurs de casseroles); 798, 908*, 1149-1150; 1248-1249 (museaux et mâchoires); 1280-1282 (le Bouc blanc). Voir BESOINS, NÉCESSITÉ, FINANCES, RICHESSES, TRAVAIL, AFFAIRES, etc.
ÉCRIRE : 237-239, 596*, 776-777, 831*, 911-912, 1020-1021, 1045 (apprendre à), 1289-1290. Voir PROSE, STYLE.
ÉCRITURE : 306-307, 624**, 895* (de l'art).
ÉCRIVAIN : 557*, 776-777, 891*, 1307* (et lecteur).
ÉDUCATION : 202-203, 284* (des parents); 311-312 (le fouet); 809-811 (élevage); 826-827 (lire); 896-897, 1172-1173.
École : 15-16 (Internat); 62*, 1285 (rentrée); 67-68 (maternelle); 83* (almanach); 123* (travail); 237-239, 321-323 (l'Inspecteur); 260-261 (et famille); 283-284, 368*, 627*; 648-649 (et atelier); 663-664; 877 (austérité); 1009-1010; 1301-1302 (et esclaves).
Enseignement : 75-77 (monarchique); 109-111 (de la mécanique);

203-205 (et caractère); 239-241, 1044-1045 (cours parlés); 438 (par la forme); 657-658 (géométrie et poésie); 897-899 (contre l'esprit); 1008-1010 (le point de difficulté); 1053-1054, 1241* (et aptitudes); 1069-1070 (du grec); 1122 (de la physique); 1254 (non temporel). Voir CULTURE, ENFANT, FAMILLE, SIMPLE (par le).

ÉGALITÉ : 75-77 (dans l'enseignement); 136-137; 623-625 (Pascal); 842-843 (Stendhal); 902, 944-945, 1243-1245 (et le tyran); 991-993, 1010* (par l'esprit); 1017-1018; 1091-1093 (et contrat); 1175-1176 (des salaires); 1237-1238 (et impôt); 1259-1261 (et le Poète); 1270 (divine); 1301-1302 (selon Socrate).

ÉGOÏSME (et Amour de soi) : 10*, 25, 72-74, 77-78, 83-84, 94*, 188*, 146-147; 154-155 (le Pharisien); 187-188, 328*, 479, 927**, 951, 1234.

ÉGYPTE : 474, 936-938 (pyramide); 548-550 (immobile); 648-649 (technique); 918, 960, 1057, 1114 (formes animales); 1017 (esclavage).

EINSTEIN : 354**, 391*, 398, 471; 502-503 (les valeurs); 581; 616 (l'affaire); 1061, 1300-1301.

ÉLITE : 75-77, 938*, 1044 (et enseignement); 771, 1138-1140. Voir POLYTECHNICIEN.

ÉLOGE : 22-23, 102-103; 231 (et conseil); 700; 838-840, 944-945, 1085-1086 (libre).

ÉLOQUENCE : 116-117, 125-126 (jérémiades), 268-269 (Jaurès), 861-862, 1274, 1287 (avocat).

ÉMOTIONS : 80-81, 88-89, 169-170 (machine du corps); 172, 325, 344-345 (et art); 452-453; 469-470 (par sympathie); 911.

EMBUSQUÉS : 293-295, 585**.

EMPIRISME : 40-41, 186, 390**, 396-397; 954-955 (ouvrier); 1137-1139 (en économique).

ENFANT : 109-110 (question d'); 151 (colère d'); 198-200 (caractère); 211-213 (1re communion); 213-214, 304-305, 882-883 (livres d'); 269-271 (forme de l'); 282-283 (en famille); 367-368, 663-664 (le Peuple-); 426-427 (et mensonge); 456-458, 1114-1115 (Adoration); 473 (méchant); 578, 593 (1re enfance); 658 (et poésie); 662 (retour à l'); 712-713 (idées d'); 857*; 873-874 (pensée théologique); 963 (et les langues); 1010-1011 (faire confiance); 1118 (curiosité d'); 1298-1299 (éternel). Voir PENSÉE D'ENFANCE.

ENFER : 66*, 233 (et conscience); 228-230 (Dante, Homère, Virgile); 275-276 (peur de); 641 (et passions); 776 (et remords); 940** (sans preuve); 1115-1117 (de Platon); 1224*.

ENNEMI : 202, 403-404, 1218-1220, 1307-1308. Voir ALLEMAGNE, SEMBLABLE.

ENNUI : 28-29, 48-50, 167**, 430 (de l'oisif), 1287-1288 (et envie).

ENSEIGNEMENT. Voir ÉDUCATION.

ENTENDEMENT : 186, 696-697; 715*, 1191-1194. Voir SIMPLE.

ENTHOUSIASME : 245, 453-455; 496 (pacifique); 1005.

ENVIE : 291*, 435-437, 951-952, 1132, 1204 (des millions imaginaires), 1286-1288 (vanité de).

Épicurisme : 160-161, 1079-1081, 1090.
Épopée : 148 (de Péguy); 228-230 (Dante); 833-834, 859-860; 917 (poésie mère); 1277-1279. Voir Homère, Iliade.
Erreur : 17, 307-308 (et pensée); 378-379; 403**, 544*, 1228-1230 (par précipitation); 623; 649* (à l'école), 819; 822**; 830-831; 854 (et sincérité); 1098, 1162, 1275**.
Esclavage : 189-191, 219, 253* (militaire); 249-250 (selon Spinoza); 252-253, 296; 574 (et pensée juste); 598 (Pascal); 733-735 (et guerre); 809-811 (éloge de); 950, 958-959 (le petit esclave); 1016-1018 (nouvel); 1018-1020 (et progrès); 1076-1077 (Émile); 1100** (approuvé); 1196*. Voir Maître, Rationalisation.
Ésope : 234, 252-253, 939, 1017, 1198, 1301.
Espace : 315*, 398-399 (et temps), 607 (courbe), 752-753 (pensé).
Espérance : 145-146; 148-149 (1re née); 208-209 (paysanne); 275-276 (vie future); 327-328, 449-450 (vertu); 445* (et crainte); 599; 631* (et femme); 1114 (adorer l'); 1298** (et enfant).
Esprit : 200-202 (universel); 212 (honoré); 253*, 1058-1060 (nonchalance); 271*, 289*; 293 (selon les Contes); 296 (et valeur); 462* (faire de l'); 470-471, 521 (improvisé); 570*, 645*, 750-752; 784 (et contradiction); 802-804, 812-813, 897-899; 929-930 (invincible); 946-947 (et résistance); 990-991; 991-993, 1009-1010 (et égalité); 378**, 686-687, 1063-1064 (juste); 1103-1104 (trahi); 1137* (ne pas perdre l'); 1164-1165 (le Saint-); 1191-1193 (et courage); 1223 (théologien); 1234, 1247 (et vertu); 1302. Voir Doute, Incrédulité.
Esprit de corps : 97-99 (Mollusques); 1200 (grands chefs).
État. Voir Politique.
Étendue : 697** (cartésienne); 1118 (l'extérieur).
Éternel : 87-88 (portrait); 459*, 627*; 710-712 (homme); 1035-1036 (visage des dieux); 1116 (vie); 1209*. Voir Portrait, Homme.
Être (L') : 497, 576; 653* (persévérer dans son); 711-712 (particulier), 749; 1040 (monothéisme). Voir Spinoza.
Évangile : 149* (nouveau); 154 (le Pharisien); 401**; 443 (le semeur); 572-573 (le figuier); 624* (Pascal); 1165* (espérance); 1236-1237; 1248.
Événement : 132 (et drame); 343-344 (et art); 1106-1108 (et probabilité).
Examens : 152-153, 547 (et infatuation); 686-687 (et volonté); 728-729 (jury).
Existence : 566-567, 684-685, 696 (Pangloss); 697 (Spinoza); 938-939 (les dieux); 1089-1091 (de Dieu). Voir Nécessité.
Expérience : 323*, 365-367 (obscurité); 403-404, 408-409 (non divisée); 406*, 581 (de l'ordinaire); 605-606, 609, 823-824 (racontée); 616 (et perception); 954-955 (et technique); 1105-1106 (fanatiques de); 1222* (d'hier); 1233* (politique).

F

FAIBLES : 66* (alcool); 255, 750 (fureur contre les); 265* (Philinte); 717-718 (et les forts); 728-730 (ciguë infinitésimale); 770* (gouvernement); 772*; 1145* (imbécile).
FAMILLE : 8**, 9-10, 96 (selon l'humeur); 98 (alliances); 164, 956-957 (et politesse); 198-200 (père et fils); 227 (et guerre); 260-261 (et école); 282-284 (mariage); 367-368 (le peuple-enfant); 525-527 (Iphigénie); 593 (piété filiale); 600-602 (selon Aristote); 626 (biologique); 687* (esprit de); 779** (l'inférieur); 879 (entraves); 925-927 (et politique); 1296 (méchant). Voir ÉDUCATION.
FANATISME : 77*; 181, 691* (contre le fanatisme); 284**, 289*, 352*, 378-379; 419-420 (de la patrie); 619-620; 626 (et famille); 754-756; 898, 993* (mal humain); 1066; 1156-1158 (de la Bible); 1223, 1225-1226, 1230, 1233-1234.
FASCISME : 563, 946 (le vrai du); 774-775, 816-817, 1153 (humilier); 1154* (anti-); 1168.
FATALITÉ : 148-149 (Jeanne d'Arc); 229 (Dante); 434-435 (et guerre); 456*; 499-500 (selon le roman); 791-793; 795-796 (selon Tolstoï); 1004* (historique); 1041* (religieuse); 1121 (proche); 1165 (quotidienne).
FATIGUE : 123*, 152-153, 887-889 (lois de).
FEMME : 48-49*, 129-131, 162-163 (et parure); 170-171 (volubilité); 192, 421, 637-638 (et guerre); 234-235 (Infirmière-major); 308-310 (et chevalerie); 386* (Platon femelle); 451-452 (esprit positif); 522-524, 600-602 (Aristote); 630; 760-761 (la Jeune Parque); 1174* (gestes de). Voir MATERNITÉ, SEXES (LES).
FÊTES : 166-167 (cloches); 437-438 (du souvenir); 692-693, 693-695 (de la politesse); 756-757, 763-765 (et saisons); 902 (de la force); 989-991, 1113**. Voir NOËL, PÂQUES, etc., SAISONS.
FÊTE-DIEU : 417-418 (le Huron); 788-789, 1209-1211, 1268-1270 (païenne).
FÉTICHISME : 229, 451; 1117-1119 (des physiciens).
FEU : 679-680, 1285-1286.
FIDÉLITÉ : 293* (selon les contes); 428-429, 672-674, 1196-1197; 1202 (sans flatterie); 1273-1275 (à soi).
FINANCES : 676-678; 977-979 (le rentier); 990 (obscures); 1034-1035 (et le jeu); 1126-1128 (et administration). Voir MONNAIE.
FLUIDE ET SOLIDE. Voir MER, CONTINENT.
FOI : 168-169, 276*, 327; 456-458, 736-738 (qui sauve); 786*, 1015-1016, 1213 (de l'incrédule); 939, 1088 (et liberté); 1089-1091, 1257-1259 (en la République). Voir CROYANCE.
FORCE : 70 (Gorgias); 203*; 252 (animale); 381 (et esprit); 410-411 (et volonté); 591-593 (et violence); 768-770 (Le Prince-Trop-Fort); 893-895, 902, 979-981 (gouverne); 938-939 (et religion); 1091-1093 (et société); 1231-1233 (et droit); 1268-1270 (et Dieu); 1275-1277 (nue). Voir POLICE, POLITIQUE

Fou : 11-12; 135; 158*; 159; 181-182; 241-243; 348* (persécuté); 422**, 464**, 528; 568 (doute); 651*, 709-710, 777-778, 785; 828 (Pythie); 864, 867-868 (raisonnement); 1025, 1145*, 1147-1149.
Fouet : 311-312 (Gorki); 923-924 (Productivité).
Foule : 179-180; 654-655 (messe); 920 (crises); 1005, 1303.
France (Anatole) : 728*.
Fraternité : 1235-1237; 1244 (et chefs). Voir Esclavage, Semblable.
Frazer : 332-334 (Le Rameau d'or).
Frivolité : 178 (et religion); 205; 256* (et guerre); 287-289; 683; 771 (de l'élite); 832; 908* (de politique); 1001-1002 (militaire); 1124 (et argent); 1165*.
Furie : 523-524 (mégère); 793* (bachelière); 874-876 (endormie).

G

Générosité : 354* (envers les morts), 204, 436, 478-479 (et bonheur; 641, 1089*, 1100-1101 (et amour).
Génie : 105*, 204 (et volonté); 224-225, 291*, 534*; 726-727 (Valéry); 856-857, 865*, 870*; 927-928 (définition); 1003 (prédestination); 1098, 1144 (éclairs de); 1260 (et égalité); 1278-1279 (risque).
Géométrie. Voir Mathématiques.
Gestes : 216-217, 299-300 (et pensée); 364-365; 425-426 (sincères); 483* (art); 858 (diction); 1214. Voir Mains, Mimique.
Glacier : 15*, 732, 739-740.
Gloire : 291*; 889-891, 1060-1062 (vraie); 894 (de César); 1243-1245.
Gœthe : 49 (Meister); 88*; 459* (l'éternel); 166 (les cloches); 270 (regard); 280, 1032 (politesse); 521-522 (lunettes); 527** (et Schiller); 541-542; 596* (ratures); 704* (pardon); 711-712, 1053 (et Spinoza); 799-800 (et Napoléon); 1022*, 1034, 1067-1068.
Gorki : 311-313 (Souvenirs d'enfance).
Goût : 264-265 (anémique), 291*; 653-654, 922-923 (en art).
Gouvernants. Voir Politique.
Gouvernement de soi : 71-72, 348-349, 410-411, 447*, 647*, 686-687, 862-865, 1025, 1056*, 1214-1216. Voir Morale.
Grandet : 43-44, 100**, 999**, 1033, 1060**, 1119.
Grâce : 108*; 418 (du soleil); 429*, 479 (bonne); 641-642 (Pascal); 700 (et politesse); 826*; 883 (de Fénelon); 911, 976 (et poésie); 1059-1060; 1305-1306 (faire).
Grèce : 196-198 (oracle); 214 (mythologie); 474-475 (temple); 645*, 698, 996; 1057 (anthropomorphisme); 1069-1070.
Grève : 51-53 (des postiers); 733** (menace de); 1231-1233 (des fonctionnaires).
Guerre : 191-192; 218* (en nous); 237; 335-336 (vues); 368-370 (navale); 420*; 708-710 (L'Iliade); 758-759 (et bon sens); 833-834 (l'épique); 1303-1305 (sans hypocrisie). *(Suite page 1328.)*

GUERRE : *(suite)*.
Les Causes. — *Passions :* 151-152, 237*, 249-251, 588*, 819-820, 859. — *Entraînement et ivresse :* 188*, 453-455, 737-738, 1036-1037. — *Ennui :* 168*. — *Les faibles :* 717**. — *Provocation :* 160*, 509-510, 914*, 1272.
Les Moyens. — *Inhumanité :* 218-220, 248-249, 328-330, 536-537, 836-837, 1255-1257. — *Chefs militaires :* 206-207, 209-211, 259-260, 345-346, 391-393, 723-724, 818, 820-822, 837, 1001-1002, 1004-1006, 1093-1095, 1197-1198, 1235-1237.
L'armée : 477-478, 774-775.
Combattants : 189-191, 222-224, 226-228; 258-260 (Jeannot); 318-320, 395-396, 526-527, 786-788; 1222-1224 (fantassin et polytechnicien); 1271-1272, 1293-1295 (Matamore). — *Anciens combattants :* 761-763 (sécurité), 815-817. — *Non-combattants :* 194-196 (Ligue civique); 255-256, 293-295 (embusqué); 234-235, 524*, 637-638 (femmes).
Politique et guerre : 226-228, 403-404, 569, 597, 660*, 959, 1026-1027, 1266-1268. — *Administration :* 224*, 571, 776-777; 813-815 (Le Roi Pot); 817-818. — *Police :* 236-237, 271-273, 1257, 1303-1304. — *Économique :* 276-278 (convoitise); 733-735, 1082.
Religion et guerre : 234-235 (à l'hôpital); 284-286, 496, 525-527 (Iphigénie); 1233-1235.
Responsabilité : 151-152, 250-251; 382* (de l'Allemagne); 420-422 (que chacun s'accuse); 433-435, 464-465, 738*, 1025, 1197, 1268*.
GYMNASTIQUE : 173-174, 177, 349, 359-360, 364-365, 376-377; 857-858 (et diction); 896. Voir MUSCLES, POLITESSE, RELIGION (culte).

H

HABITUDE : 138-139 (et oubli); 288 (savoir-faire); 344 (insensibilité); 720-722 (et coutume); 863 (et inconscient).
HAINE : 577-578, 699-700, 750 (et les malheureux); 1157, 1218-1219 (d'imagination).
HEGEL : 164 (âme immédiate); 245 (histoire); 264, 281, 282** (mariage); 461** (objections); 540 (l'autre); 684-685, 770**, 1077-1079 (maître et esclave); 1003, 1056-1058; 1069-1070 (Grèce); 1156-1158 (Bible).
HELMHOLTZ : 254, 955.
HERCULE : 150 (penseur); 363, 444-445, 455**, 458**, 496 (nos travaux d'); 540 (l'autre); 569, 587, 1114, 1131 (choix); 1146, 1188.
HÉRÉDITÉ : 456-457, 488** (de structure).
HÉROS : 147-149 (d'Homère); 222, 259-260 (et la guerre); 318-320, 433, 443 (et bonheur); 565-566, 585-586 (et opinion); 833-834, 909-910, 985* (d'intelligence); 1194-1196 (Icare); 1249-1250, 1271-1272.
HERRIOT : 1036.

HISTOIRE : 48* (et géographie); 65* (historiens); 68-69 (inventée); 108-109, 245, 312-313, 773, 1057-1058 (dans le présent); 324-325, 490*, 1057-1058, 1087* (réelle); 343-344 (et roman), 609 (privée d'objet); 793*, 1004* (et fatalisme); 852, 973-975, 1073-1074, 1151 (éternelle); 1094, 1214-1215 (tissu de l'); 1237* (et foi); 995-996, 1263-1264 (et progrès); 1292 (et légende).
HITLER : 1275-1277, 1308-1309.
HOMÈRE : 213, 658 (et enfance); 564-565 (et Platon); 820* (aveugle) 888, 1101; 1106* (et Valéry); 1259-1260; 1262 (aux champs).
HOMME : 348-349 (optimisme); 386-388, 433-435 (nature de); 458-459 (et valeur); 505-507 (et le singe); 829-831 (et Léviathan); 848-850 (Othello); 852-853, 973-975 (le sauvage); 1011-1012 (dieu déguisé); 1153 (prendre garde à); 1188-1189 (et humanité); 1259-1261 (poésie); 1298-1300 (Dieu). Voir ADAM, SEXES (LES).
HOMME (de Platon) : 384-386, 674-676, 914-915, 1141-1143; 1187-1189 (et religions).
HONNEUR : 192*, 293-295 (piquer l'); 318-320; 363 (anarchique); 454-455 (déshonneur); 509-510; 763*, 912-914, 1142-1143 (religion de); 1152-1153 (et racisme); 1157, 1308-1309. Voir CHEVALERIE.
HUGO : 116**, 742, 1259-1261 (et le peuple); 1306. Voir « LES MISÉRABLES ».
HUMANITÉ : 52, 200-201 (le catéchisme); 703-704, 1151 (existe); 213-214 (et enfance); 221, 245, 892 (grandes œuvres); 284** (et patrie); 295-296 (et races); 304-305 (« Les Martyrs »); 321* (dans les faits); 437-438, 495-496 (les humanités); 522-523 (mère et enfant); 670* (Noël); 804** (par biographies); 882-883 (Télémaque); 938* (genre humain); 1070* (la Grèce); 1102* (sentiment de); 1299 (hommes éternels). Voir HISTOIRE, HOMME.
HUME : 1107 (le probable), 1212 (le roi de Siam).
HUMEUR : 62-63, 117-118 (bonne); 120*, 346-348, 485-486 (mauvaise); 172 (abbé Pirard); 386-388; 529-530 (Argan); 537-539, 561-562, 590-591, 651-652, 1031-1033 (et caractère); 760-761 (les); 780; 791-793 (fatalisme); 871-872 (et pensée); 956-958, 982 (liquide). Voir IRRITATION, POLITESSE.
HUMILIATION : 112, 586-588, 598, 675-676 (et passions); 381-382; 689* (de l'attente); 895-897, 944-945, 1261* (du tyran); 1152-1154.
HYPOTHÈSES : 365-366; 955, 1103, 1192 (selon Lucrèce); 992.

I

ICARE (Lauro de Bossis) : 1194-1196.
IDÉES : 133, 168-169; 333-334 (d'enfance); 393-394, 399-401, 417*, 438 (neuves); 461** (objection); 507-508 (outils); 567-568 (Descartes); 767-768 (la Caverne); 870-872 (usage); 899-900 (marxistes); 987-989 (du métier); 1053, 1092-1093; 1171 (témoins); 1222* (et expérience).

IDOLÂTRIE : 599, 757 (et culte); 840-841 (Marc Aurèle); 850-851 1248 (la frêle idole).
ILIADE : 147-149, 459-460; 604 (comparaisons); 708-710, 819-820; 845-846 (bouclier d'Achille); 1146-1147 (la mort), 1271 (soldat). Voir ÉPOPÉE.
ILLUSION DES SENS : 253-254 (lune); 631-632 (lieu commun); 1221-1222 (le Cormoran). Voir PERCEPTION.
IMAGES : 518-520 (sans relief); 858 (Spinoza); 903-904, 1035-1037 (de l'art); 1012-1013; 1114 (des dieux). Voir MÉTAPHORES.
IMAGINATION : 44-45; 55 (découragée); 92-94; 131-132 (drame); 139 (et habitude); 153 (preuves d'); 173** (et mouvements); 207*, 211*; 323-325 (métaphores); 344-345 (et émotion); 372-373 (et oracles); 380; 412 (et science); 439; 449 (et projets); 469-470 (et sympathie); 481-482, 931-932, 1104-1106 (fausse puissance); 485 (et humeur); 518* (et irrésolution); 524-525 (de l'horreur); 529-530 (maladie d'); 564-565; 583-585 (et impudicité); 638-640 (et vouloir); 687-689 (malheur d'); 791-792 (fatalisme); 808-809; 843-844 (et épouvante); 1020* (de la paix); 1031* (La Bourse); 1039-1040 (et religion); 1074 (et réalité); 1087-1088 (rêveries); 1281 (mythologique). Voir LUNE (à son lever).
IMITATION : 224-226; 278-279, 528 (copie); 437-439, 567*, 1144 (et invention); 622*; 694-695, 717**; 804-805 (pieuse); 808 (des signes); 904-906, 1225 (ordre social). Voir COUTUME, MODE.
IMPORTANCE : 251-253 (La Fontaine); 317-318 (Rabelais); 337* (Ubu Roi); 362*, 643*, 752*, 815*, 994-991.
IMPUDEUR. Voir SEXE.
INCONSCIENT : 266 (bonnet à sonnettes); 298-300, 423, 811-813; 863 (et habitude); 1054-1056 (subconscient).
INCRÉDULITÉ : 298*, 372, 497; 568 (Descartes); 640**, 643**, 668*; 786*, 1015-1016, 1213 (foi de l'incrédule); 850**; 1069-1070 (l'île d'); 1090, 1194*. Voir DOUTE.
INDIVIDU : 85**, 104, 199 (et caractère); 541-542; 718 (les forts). Voir CARACTÈRE, NATURES.
INDUSTRIE : 969-970, 973-974.
INFÉRIEUR (L'). Voir ÉCONOMIQUE.
INHÉRENCE : 393-394, 406*, 412, 714-715.
INHUMANITÉ. Voir GUERRE.
INSOMNIE : 124, 160**, 360, 538, 628; 859** (d'Achille).
INSPECTEUR : 237-239, 321-323, 1045*.
INSPIRATION : 18-19 (physiologique); 326 (musicale); 595-596, 870*, 1098-1099, 1143-1145, 1278-1279; 1289 (prose). Voir GÉNIE, INVENTION.
INSTINCT : 40-41; 307-308 (signes de); 405-406 (des plantes); 489 (abeilles); 548** (et Dieu); 620-622 (merle); 773 (et métier); 853*, 1054**, 1281 (admirer). Voir ANIMAL.
INTELLIGENCE : 27-28, 182*, 203-205 (et volonté); 725-726, 826**; 985* (héros d'); 1047*, 1098, 1139* (usage); 1214, 1226*. Voir ESPRIT.

INTUITION : 711, 1226-1228; 1143-1144 (improviser).
INVENTION : 257-258 (le chant du merle); 279 (dans le travail); 280-282 (Gœthe), 508*; 737 (et espérance); 954** (technique); 1071-1072 (de Briand); 1264 (usage). Voir IMITATION.
IRONIE : 436-437 (et envie), 462*, 631*, 1104*; 619, 1157 (et sublime).
IRRÉLIGION : 182-183, 1128-1130.
IRRÉSOLUTION : 56*, 517-518, 534**, 627-629, 688-689, 1227-1228 (remède à).
IRRITATION : 123** (toux), 143-144, 237*, 256* (et timidité); 346-347 (exaspération); 348-349, 485**, 579.
IVRESSE : 420-422 (de guerre); 180, 453-455 (collective); 618-620, 655-657 (patriotique); 983**, 1152-1153 (de sang); 1211* (culte de la nature).
IVROGNERIE : 65-66, 68*, 139, 187, 584, 618-619; 1131 (« sublime »), 1254.

J

JALOUSIE : 441, 832.
JANSÉNISTE : 467-469, 1038 (et Jésuite); 498*, 599, 641 (et Pascal); 976, 1065, 1116, 1208 (Christ).
JAURÈS : 227, 267-269, 351-352 (voix); 414 (simple soldat); 496, 1036-1037; 1116 (et Clemenceau).
JEANNE D'ARC : 148-149, 1264.
JÉSUITE : 1171. Voir JANSÉNISTE, R. P. PHILÉAS.
JÉSUS : 570*, 572-573, 1057, 1248 (commémoration); 1252. Voir ÉVANGILE.
JEU : 167-168, 303 (et loterie); 627-628, 732, 808 (par jeu); 919-920 (et économique); 975** (chance); 992 (et esprit); 1034-1035 (aventure); 1107-1108 (et probabilité).
JEUNESSE : 16-17; 57-58; 72*, 101-102; 103 (et louanges); 187 (et la mort); 189*, 286-287 (et richesse); 727, 742-743 (et Valéry); 728-729 (ciguë infinitésimale); 1027-1029 (et catholicisme); 1146 (immortelle); 1185-1186 (tempérer la).
JOIE : 25, 63; 251* (et paix); 300-302 (et santé); 347-348; 694-695 (signes de).
JUGEMENT : 185-186; 267-269 (Jaurès); 568 (moral); 795-797 (Tolstoï); 898-899 (oser); 935-936, 944-945 (libre); 1052-1054 (défense du), 1070-1072 (Briand); 1115-1117 (Le Grand), 1241* (vocation de tous); 1247 (et sagesse). Voir RAISONNEMENT.
JUIFS : 495-496, 698, 1021. Voir BIBLE.
JUSTE (LE) : 180-181 (prophètes); 401**, 568; 789, 1007 (en croix); 1298*.
JUSTICE : 69-71 (Calliclès); 136-137, 1175-1176 (distributive et mutuelle); 195-196 (et paix); 209* (et métier); 328-330 (militaire); 401-403, 1116-1117 (morale); 484-485 (arbitrage); 504, 574-575; 600-602 (et différences); 720* (politique); 758-759 (et guerre); 874-875 (Furie endormie); 927*, 930, 968-969 (et le vrai); 1062-1064 (et pensée); 1090-1091 (et foi).

K

KANT : 606, 1222* (et expérience); 654 (la colombe); 729*; 1162 (maximes).
KIPLING : 23-24, 51*; 159 (enfant méchant); 367, 489 (l'éléphant); 378**; 1073-1074, 1094 (Puck); 1105, 1303-1305.

L

LA BRUYÈRE : 163**, 225, 386**; 438 (ironie et); 1208.
LA FONTAINE : 251-253.
LAGNEAU : 416-417, 500-501.
LAMARTINE : 1018-1019 (et les Arabes); 1184 (Le Lac).
LANGAGE : 18 (cri); 169-170; 230-231 (de chaque art); 257-258, 658 (ramage humain); 438 (instruit); 707, 912* (double harmonie); 826** (bavardage); 892-893; 962-964 (naturel); 1171-1172 (et style); 1178; 1261-1263 (conter). Voir BÈGUE, ÉLOQUENCE.
LA ROCHEFOUCAULD : 72**, 258*; 871-872 (et humeur); 920, 1034 (mécanique humaine).
LÉGENDE : 148 (de Jeanne d'Arc); 282*, 1176** (d'Orphée); 668-670 (et saisons); 948-949 (et admiration); 1114; 1260.
LEIBNIZ : 1063, 1144 (et Euler).
LÉNINE : 1188.
LÉVIATHAN. Voir SOCIÉTÉ.
LIBERTÉ : 148-149; 229-230 (Dante); 260* (Jeannot); 362*; 475* (temple grec); 542 (et destinée); 612-613 (dans l'art); 660* (d'un peuple); 784* (contradictions); 793* (preuves contre); 881, 1039*, 1052 (défendre la); 1086-1087; 1089 (générosité); 1198*, 1285 (politique); 1242-1243 (métaphysique); 1305-1307.
Homme libre : 57-58 (Évariste Galois); 363-364; 497-498 (Descartes); 529*, 556; 585-586 (l'Aviateur); 667-668 (Socrate); 690-691, 1037-1039 (contre tyran); 1077*; 1198* (citoyen); 1245 (et tyran).
LIBRES PROPOS (Journal d'Alain) : 191*.
LIEUX COMMUNS : 105**; 631-632 (et pensée); 140**; 224* (et jugement), 237-239 (littéraires); 255 (meurtriers).
LIRE : 109* (en historien); 113-114* (trop); 116-117, 827, 857*, 1306-1307 (lecteur).
LOI : 323*, 704-705, 753, 1220-1221; 1036 (et statut); 1078 (et jurisprudence); 1091-1093 (contrat); 1160* (convention); 1216-1217 (et coutume). Voir NÉCESSITÉ, ACTION RÉCIPROQUE.
LOTERIE : 137*, 303.
LOUIS XIV : 534*, 571, 641 (et jansénisme); 725, 824*, 904*, 1184.
LUCRÈCE : 332** (enfer); 525-527, 1064-1066 (et religion); 726 (et Valéry); 955, 992 (et hypothèses); 1103 (atomes); 1192 (et Flammarion).
LUNE : 115-116, 175, 253-254, 582-583, 843*, 1105-1106 (à son lever); 310-311 (éclipse); 366, 475-476, 933-934 (pascale); 1120.

M

MACHIAVEL : 336, 860, 886, 1005-1006, 1025; 1261* (juge).
MACHINES : 14-15 (écluse); 36-37 (bateau); 176* (simples); 614-615, 723-724 (et pouvoir militaire); 736* (à raisonner); 768*, 813*; 828-829; 873 (à penser); 818 (à tuer); 937 (et travail); 972-973 (instruit); 1009 (à comprendre); 1111-1112, 1123* (compte du travail). Voir MÉCANIQUE.
MAGIE : 33-35, 182* (mages); 112 (et passions); 158-159, 333 (naturelle); 348*; 370-371; 711-712 (du poète); 903 (de l'art).
MAHOMÉTANS : 698, 1019, 1041*, 1101, 1234.
MAINS : 216-217, 269-270, 305-306, 531-532, 1181**. Voir GESTES.
MAINE DE BIRAN : 1088.
MAISTRE (Joseph de) : 451.
MAÎTRE : 523, 704-705 (et nécessité); 481*, 810-811 (bon); 413-415, 958-959 (race des); 1196-1198 (notre ennemi).
Maître et esclave : 194* (cocher); 252, 258-260, 345-346, 770-772, 838-840, 1077-1079; 1215.
MALADIE : 8-9; 99-100; 242; 300-302 (et guerre); 372 (et crainte); 379-381, 808-809; 1145** (humiliation). Voir MÉDECINE.
MALHEUR. Voir DOULEUR.
MALLARMÉ : 742.
MARC AURÈLE : 20, 200**; 840-841, 980 (« instruis-les »); 959 (et Renan).
MARCHE : 1225. Voir *Cortèges* (dans SOCIÉTÉ).
MARIAGE : 282, 523, 600-602 (Aristote).
MARINE : 215 (et Napoléon); 321* (et paix); 368-370, 431-432.
MARXISME : 148, 493, 888-889, 899-900; 1149-1150 (idée); 914**, 966, 1077-1079.
MASSACRE DES MEILLEURS : 525-527, 637-638, 1268*, 1305*.
MATÉRIALISME : 972-973, 1176*. Voir AME, LUCRÈCE, MARXISME.
MATERNITÉ : 386*, 522-523; 577-578 (allaitement), 594*, 637-638 (et guerre).
MATHÉMATIQUES : 321-323 (lois du monde); 617-618, 791*; 871-872 (pédant de); 873-874 (mathématicien); 996 (et théologie); 1008-1010 (enseignement).
Algèbre : 390-391, 502, 735-736, 962; 1203 (en Économique).
Géométrie : 354-355, 358-359; 567-568 (et Dieu), 588**; 599 (et Pascal); 629* (résolution); 657-658 (enseignement); 680-681; 703 (entente), 735-736, 936-938 (pyramide); 1063 (et passions); 1182-1183 (origine).
Nombre : 68-69 (Pythagore); 735-736.
MAYER (Julius-Robert) : 616-1098.
MÉCANIQUE : 109-111 (le coin); 298* (préjugée); 872-873 (la toupie); 952-954 (horloge et ressort); 960, 497 (mécanisme de Descartes).
Mécanique (Abandon à la) : 235-237, 424-425 (et guerre); 279 (reproduction); 515* (administration); 746 (et salut public); 817-818 (massacre). Voir MACHINES.

Mécanique (Pensée) : 16-17, 241-243, 256-257; 266, 854-855 (Association des idées); 416; 422-423 (des signes); 505-507 (singes); 568; 778 (Taine); 919-921; 1046 (et ridicule); 1148-1149 (réflexes conditionnés); 1229 (surréalisme).

MÉCHANT : 119-120, 1295-1298 (gouverne); 159; 410-411, 504-505, 555*, 743-745 (« nul n'est... »); 528 (et malheur); 536-537, 818 (et guerre); 848-850 (et passion); 909-910 (et bons); 1064-1066 (et religion).

MÉDECINE : 91*, 317-318 (Rabelais); 373, 379-381; 422-423 (Freud); 561-562 (Charcot); 579-580 (et thaumaturgie); 601; 769 (médecins); 790-791; 810-811 (élevage); 836-837, 1255-1256 (militaire); 1052 (résister à la).

MÉLANCOLIE, NEURASTHÉNIE. Voir ART DE VIVRE, HUMEUR.

MÉMOIRE : 205 (et travail); 223, 257-258 (et mécanisme); 437-438 (et invention); 458-459 (et art); 498-500, 1291** (et souvenir); 505-506 (de singe); 514-515 (et administration); 609 (et le réel); 720-722 (empreintes); 681* (et vengeance); 826-827, 849 (et action); 1162-1163 (proverbes); 1191 (de la première enfance); 1222* (trompeuse). Voir TEMPS.

MENSONGE : 219 (et guerre); 425-427, 590, 828-829, 853-855 (et lâcheté d'esprit); 906**; 1010** (et pitié). Voir SINCÉRITÉ.

MER : 12-13 (Dieppe); 15*; 39-40; 431-432, 566-567, 701-702, 731-732, 793-795 (et la terre); 519, 544-546, 684-685, 732 (et la montagne); 544-545 (Méditerranée); 634-635, 680-681, 698, 1181* (et liberté humaine); 713-715 (vagues); 738-739, 1220 (dunes); 772-773 (pêcheurs de goémon).

MESSE : 156-157 (utilité); 191-192 (de l'homme); 216* (de Talleyrand); 654-655 (de Bach); 981-983 (de politesse); 1248-1250.

MÉTAPHORES : 325*, 326-327, 334*; 339-340 (chez Proust); 437-438 (et mémoire); 470*, 550-551, 576-577; 1003-1004 (se garder des); 1281 (réelles).

MÉTAPHYSIQUE : 450**; 683, 825 (amour); 750* (malheur); 793* (et humeur); 1233-1234 (guerrier); 1275-1276 (tyran). Voir FANATISME, FATALISME.

Métaphysique (Esprit) : 456* (et enfant), 676-678, 1124, 1165*.

MÉTÉOROLOGIE : 50-51, 82, 932-934, 1139*.

MÉTIERS : 128-129 (mariniers); 192-194, 207-209, 988 (et opinions); 224-226 (et art); 396**; 515-517 (assurance); 13*, 772-773 (de la mer); 996-997, 1173-1174 (féminins); 1239-1241 (choix); 1287-1288 (chercher un).

MICHEL-ANGE : 243-244, 1036-1037, 1222-1224 (Adam); 450*; 456* (à l'école); 612-613 (sculpture); 718; 779**, 944, 1125 (et société).

MIMIQUE : 364-365, 439-440. Voir GESTES.

MIRACLES : 298*, 365*; 605** (contés); 784-786, 883-885; 976-977 (et art); 1097 (ajourné); 1189-1191 (1er objet); 1193; 1212 (Hume).

MISANTHROPIE : 267-268, 328*, 505-507, 1010-1012, 1236-1237, 1258 (et tyran). Voir ALCESTE.

« Les Misérables » : 590, 653*, 779*, 805, 1097, 1101, 1236.
Mode : 178*, 535.
Modestie : 289-291, 360, 873, 895-897.
Molière : 224** (Don Juan); 251**, 611; 616 (nonchalance); 858. Voir Alceste.
Monastère : 575*, 626-627, 780, 1080-1081.
Monnaie : 986, 999-1000, 1024**; 1031* (la Bourse); 1123*, 1176* (chèques); 1204-1205 (et imagination). Voir Or, Finances.
Monothéisme : 1040-1041. Voir Religion.
Montagne. Voir Mer.
Montaigne : 135, 185-186, 868, 898, 1104 (doute actif); 374 (citations); 496 (et les anciens); 498*, 513*; 616, 1144 (nonchalance), 643-645 (et récits); 1019 (sauvages); 1160* (campagnard).
Montesquieu : 493, 544**, 704**, 730, 753, 820*; 1160* (campagnard).
Morale : 66-68 (pour les riches); 150, 161*; 178-179 (suspecte à la religion); 185**; 256* (coup pour coup); 426-427 (mensonge); 574-575, 1079-1081 (universelle); 610-611; 645-647 (Apôtre Pierre); 717-718 (Spinoza); 782 (mécontents); 1095-1097.
Morale sociale : 6-7, 182-183; 480-481, 494-495 (les Moutons); 717**, 728-729; 782 (mécanique); 942-943 (balais de crin); 1272 (du général). Voir Vertu, Volonté.
Mort : 57-58 (à 20 ans), 62-63, 1065 (peur de); 94* (et les vivants); 132 (accident); 187-188, 433, 517-518, 786-788 (indifférence à); 249* (condamnés à); 293-295 (pour la patrie); 420* (sacrifice); 474 (la Pyramide); 564-565 (Ulysse); 710-711 (Spinoza); 949 (imagination); 1036 (le dieu de); 1064-1066 (mystère de); 1260 (barque de Caron).
Morts (Culte des) : 21-22, 691-693 (Fêtes des); 63 (Dies irae); 88*, 352-354, 594* (piété filiale); 804-805 (imitation); 948-949, 1291-1293 (commémoration). Voir Humanité.
Moutons : 140**; 480-481, 494-495 (politique); 555**.
Mouvement : 314 (absolu); 518-520 (nos); 588-589 (ligne); 714-715; 996 (Zénon d'Élée); 1184-1185 (de la poésie). Voir Relativité, Vitesse.
Muscles : 217, 256, 359-360, 486*, 721, 808, 993-995, 1112-1113, 1155-1156 (et Économique). Voir Corps humain.
Musique : 18-19 (origine); 165-167, 1012-1014 (cloches); 217-218; 226* (gruppeto); 239-240 (enseignement); 273-275 (orchestre); 325-327; 356-357 (et bruits); 466, 482; 654 (et artisan); 703 (entente); 716-717 (et homme libre); 1099; 1211*, 1269 (fanfare). Voir Chant, Orchestre.
Mystère : 702 (Océan sans); 972 (machines sans); 1065-1066 (et peur); 1168 (et horizons); 1180-1181 (Bretagne).
Mythologie : 150; 564 (les morts); 599 (chrétienne); 938-939 (non trompeuse).

N

NAPOLÉON : 101, 207*, 209-211, 215-216; 284 (et le pape); 428; 657** (enseignement); 799-800; 1068 (et Gœthe); 821, 908*, 1081*, 1101; 1195 (Grande Armée); 1196-1197 (trahi); 1198-1199 (en chef responsable); 1201-1202 (en Russie); 1277* (chute).
NATIONS : 276-278 (rapports entre); 337-339 (personnages); 473, 513* (et le droit); 909-910; 913-914, 1002-1004, 1110; 1151 (querelleuses); 1235 (et honneur). Voir PEUPLE.
NATURE : 37-38; 612-613 (formes de); 701-702; 757 (et culte); 793-794 (sauvage); 881, 1113** (religion de); 1155-1156, 1205-1207, 1268-1269 (non nourricière); 1291-1291 (morte).
Naturel (Le) : 104-105, 858-859, 958*.
Naturelles (Lois) : 323*, 704-705, 784-785, 937, 1220-1221. Voir NÉCESSITÉ.
Natures (Les) : 104-105 (et culture); 199, 541-542 (immuables); 256-258 (originalité); 559-560, 595 (fortes); 652-653, 927-929; 950-952 (vertus). Voir CARACTÈRE, INDIVIDU.
NÉCESSITÉ : 32-33, 50-51, 58-60, 566-567 (ordre du monde); 72-73; 113*, 121 (des passions); 167 (et jeu); 342-343 (politique); 566, 573, 704-706, 865** (non respectable); 784-785 (et volonté); 696-697 (Candide); 1172-1173 (extérieure). Voir PRIÈRE, STOÏCISME.
NEWTON : 607, 609.
NEZ : 126-128; 15-16 (odeur de réfectoire); 270 (odorat). Voir VISAGE.
NIETZSCHE : 69**, 401**.
NOËL : 456-458, 756-757; 817-818 (d'artilleurs); 901-902, 1113-1115, 1163**, 1298-1300 (de la paix).
NOURRITURE : 594, 577-578, 699 (lait maternel); 660-662 (oisillons); 676*, 907, 1061, 1205-1207 (se nourrir); 850*, 866 (le garde-manger); 921-923 (et art); 1027-1029 (penser en mangeant); 1174-1176 (nourrisseurs); 1204 (parasites); 1214 (savoir manger).
NOUVEAUTÉ : 109*, 226*, 221 (et culture); 437-439, 631**, 1070*, 1072, 1163*, 1301 (et justice). Voir RELATIVITÉ.

O

OBÉISSANCE : 480-481, 574-575, 593*, 745-746, 837 (par peur); 865-866, 899* (sans respect); 942-943 (les Balais de crin); 945-947, 1228*, 1285.
OBJET : 114, 359*, 399-401, 580-581; 617-618 (de mathématicien); 747-748 (pensée sans); 790-791 (chaos); 1067 (pour Gœthe). Voir CHOSES, PERCEPTION.
OBSERVATION : 322 (et mathématiques); 396-397, 662 (et astronomie); 543-544 (des apparences); 670-672 (de la neige).
OCCIDENT (Europe) : 432, 749, 1069-1070, 1120-1121, 1156-1158, 1234 (et penseurs).
OCCUPATION : 762-763 (et sécurité), 1001-1002 (militaire).

ODYSSÉE : 545, 1019, 1147*. Voir ULYSSE.
ŒUVRES (Grandes) : 220-221 (et culture); 218*, 874-875, 891-892 (chefs-d'œuvre); 729*, 1171-1172 (grands auteurs). Voir BEAU, CULTURE.
OFFENSIVE : 1008*, 1016-1017 (Nivelle).
OISEAUX : 554 (forme); 621-622 (augures); 660-662 (signes d'enfance); 1139** (présage du printemps); 1155-1156 (pâture). *Migrateurs :* 1054**; 905-906 (étourneaux); 1224** (oies). 12-13 (mouette); 75*, 262-263 (rossignol); 237-239 (pinson); 257, 620-622 (merle); 539-541 (rouge-gorge); 1220-1221 (cormoran).
OISIFS : 430 (ennui); 503-504, 772** (amateur); 977-979 (rentier); 1135*.
OPINION : 90-91; 180-181, 184 (résistance à); 185-186, 196*, 216-217 (et humeur); 235-237 (et guerre); 255-256 (seigneurs d'); 490-491 (et dictature); 494 (des moutons); 693-694; 879-880 (liens d'); 946, 980-981 (recours à); 1196-1198 (et force); 1273-1274 (invincible).
OPTIMISME : 144-146, 348-349 (et volonté); 386-388 (et bienveillance); 478** (pessimisme); 537-539 (serment); 1024-1025, 1237*.
OR : 44*, 1029-1031, 1084 (puissance); 634-635 (et les Juifs); 999**; 1001-1002 (le Duc); 1118-1119 (valeur relative). Voir MONNAIE, GRANDET.
ORCHESTRE : 273-275, 558, 1099.
ORDRE. Voir *Ordre humain* (dans SOCIÉTÉ).
ORGUEIL : 258-260 (Jeannot), 289-291 (et vanité), 1215 (humilié).
ORION : 323-325, 565*, 582.
ORNEMENTS : 550-551 (et pensée); 552-553 (et le beau); 1252* (surmontés).
OTHELLO : 586-588, 770*, 831**, 844, 848-850.
OUTILS : 399-400 (et idées); 554, 648, 679, 773, 954**, 960-961; 1170 (à écrire).
OUVRIER : 734-735, 759, 921*, 1017 (et patron); 954-955 (et progrès); 972-973, 996-997 (matérialisme); 1078-1079 (syndicalisme). Voir CLASSES SOCIALES.

P

PAGANISME : 882, 1159, 1268-1269. Voir FÊTE-DIEU.
PAINLEVÉ : 98 (et Mollusques); 1193 (radium).
PAIX : 141-143 (et guerre); 177-178 (prière); 180-181, 572-573, 896 (ordre nouveau); 202-203 (défiance); 251* (joie); 276-278; 278* (d'abord); 320-321 (et désarmement); 338; 364* (frères d'armes); 382*; 411*, 464-465 (vouloir la); 478* (et liberté); 483-485 (par le Droit); 490** (ordre de guerre); 556; 572* (et mode de scrutin); 572-573; 733* (armée); 737-738; 860 (par la guerre); 959, 1002*; 1008* (pascale); 1020* (rêves); 1027* (et l'Économique); 1070-1072 (Briand); 1110 (de chevalerie); 1158 *, 1185**, 1197, 1218-1220; 1224* (trop simple); 1235-1237 (par fraternité).

PALISSY : 647**.
PAPE : 284**, 1090, 1251-1252, 1252-1253.
PÂQUES : 475-476, 669-670 (et Noël); 757, 930; 932-933 (lune de); 1006-1007; 1141* (paysanne); 1163-1164 (et Pentecôte).
PARDON : 591*, 693*, 704*; 1157 (et la Bible); 1254 (absolution).
PARESSE : 448, 449, 456*; 463 (et révolte); 880** (d'été); 977 (rentier).
PARTIS. Voir SOCIÉTÉ.
PARURE. Voir COSTUME.
PASCAL : 30, 147*, 156-157; 189* (faire l'ange); 381**, 451, 496; 502 (et relativité); 552 (style de); 598-599; 622-624 (les 3 ordres); 641-642, 929**, 1056** (la pratique); 1144, 1165* (peinture); 1171 (Provinciales).
PASSIONS : 81*, 111-113; 152-153 (éloquence des); 157-158 (à gouverner); 174* (causes ignorées); 187-188 (croire); 227-228, 464-465, 1025 (et guerre); 316 (au théâtre); 344; 377 (et action); 406-408 (en défense); 442*, 445-447 (et âges); 618-620 (et désir); 651*; 726* (et vérité); 745* (de penser); 792 (prédiction); 819-820 (et l'Olympe); 861-862 (et procès); 1067-1068 (souvenir des); 1099 (politiques). Voir COLÈRE, PEUR, AMBITION, AMOUR, AVARICE.
PATRIE : 284**; 319, 443 (mourir pour la); 363, 419-420; 597 (tyrannie); 655-656 (rhéteur); 984-985, 1185**; 1187-1189 (religion de); 1234 (fanatisme); 1308 (et semblable).
PAUVRETÉ : 66-68; 463, 901 (et Noël); 915 (selon Platon); 1061-1062; 1213 (vertu); 1084 (de l'avare); 1126-1128 (finances du pauvre).
PAYSAN. Voir CLASSES SOCIALES.
PÉDANT : 134*, 213**, 452, 500, 594-955, 849; 872* (scolastique); 990.
PÉGUY : 148.
PEINE DES HOMMES : 36-37, 43-44, 96, 185*; 1084-1085 (compter la), 1205-1207 (non allégée). Voir PRODIGUE, TRAVAIL.
PEINTURE : 339**, 544*, 1165-1167 (et apparence); 1290 (action de peindre); 510-512, 624-625, 765-766 (et dessin); 1089-1091 (et religion). Voir DESSIN, PORTRAIT.
PENSÉE : 149-150, 157-158, 243*, 738*, 853-855, 862-865 (à gouverner); 168-169, 785-786 (et volonté); 265-267 (détourner de la); 298-300, 381-382 (par révolte); 408-409 (charge de la); 533-534, 651*, 829* (et acte); 549-550 (aventure); 550-551 (et hasard); 742-743 (et poésie); 744-745 (fanatique); 812-813 (sans degrés); 826 (lire); 941 (redoutée); 1027-1029 (en mangeant); 1078-1079 (issue de travail); 1143-1145 (par ruse); 1147-1148 (naissance); 1162 (« pensées »); 1229-1230 (contradictions); 1273-1274 (jurée); 1283 (de la pensée). Voir CERVEAU, ESPRIT, MÉCANIQUE (Pensée).
Pensée d'enfance : 246; 332-334 (Frazer); 339-340 (Proust); 350-351 (contes); 577-578, 662 (retour à); 997-999, 1047-1049, 1189-1191 (Cocagne); 1183*.

PENTECÔTE : 1163-1164.
PERCEPTION : 7**; 45* (et rêve); 49-50 (et action); 113-114, 137-138, 150; 238 (d'enfant); 299; 481-483 (dans l'art); 510-512 (du peintre); 518-520 (et mouvement); 543-544, 802-803 (et apparences); 550-551 (et ornements); 605*, 605-606, 608-610, 616, 651*; 1087-1088 (et rêverie); 1221-1222 (erreur de). Voir APPARENCES, CHOSES, OBJET.
PERFECTION : 542, 653*, 927** (de l'autre); 1125. Voir PORTRAIT.
PERSÉCUTIONS : 1152-1153, 1275*.
PERSUASION : 553-555 (et croyance); 557*, 856 (d'avocat); 988, 1123*; 1006*, 1085-1086 (machine à); 1203-1205 (royaume de).
PESANTEUR : 612-613 (et art); 650, 748 (et sommeil); 732 (et montagne); 983** (des besoins); 1265 (et progrès). Voir l'*Inférieur* dans ÉCONOMIQUE.
PEUPLE : 83* (amis du); 930, 1077**; 421, 659-660, 1002-1004, 1216-1217, 1272, 1276 (les peuples).
PEUR : 80**, 135, 206 (cheval et cavalier); 222-224 (et courage); 226-228; 598-599 (de la peur); 251* (universelle); 319, 376-378, 452-453, 628-629; 786-788 (ne pas compter sur la); 843-845; 993-995 (sans objet); 1025 (panique); 1065-1066 (et méchanceté); 1180 (païenne); 1294-1295 (Matamore).
PHARISIEN : 154-155, 572**, 1209*.
R. P. PHILÉAS : 178, 851.
PHILOSOPHE : 253-254, 258*; 265-267 (Bonnet à sonnettes); 1277* (Odin).
PHILOSOPHIE : 500** (et poésie); 829* (se méfier); 853-855 (couchée); 1027-1029, 1058* (du sauvage), 1079-1081 (accord).
PHYSIQUE : 221, 313-315; 333-334 (d'enfance); 393-394; 399* (déchaînée); 609, 615-616 (et objet); 617 (et bourgeois); 1009 (et astronomie); 1117-1119 (et fétichisme); 1122-1123 (et enseignement); 1169 (d'horizon); 1192-1193 (et mages).
PILATE : 929-930; 968, 1007-1008 (préfet); 985*; 1299 (et recrutement).
PITIÉ : 60-61, 469, 750*, 1072.
PLAISIR : 146-147, 429-430 (et peine); 447-448 (calcul); 619-620 (et passion); 635-636; 732 (et risque); 889-891.
PLATON : 53-54 (les bêtes); 59 (étoiles); 68-69 (et Pythagore); 69-71, 1276 (Calliclès); 71-72, 177, 229 (justice intérieure); 200-201, 281 (et Gœthe); 314 (la mesure); 384-385 (la République); 391-393, 1115-1117 (Er l'Arménien); 393-394 (idées); 401*, 930 (justice); 406* (inhérence); 440**, 683 (amour); 494, 500**; 504-505 (le méchant); 522**, 789, 895*, 1129-1130 (le juste en croix); 565* (et Homère); 583-584 (désir); 602**; 668*, 1059 (esprit libre); 767-768, 1064* (Caverne); 781*, 838-840, 944, 1245* (et Denys); 892 (platonique); 907 (le ventre); 1008-1009 (géométrie); 1069-1070 (l'homme); 1073-1074 (idéalisme); 1092 (les brigands); 1096-1097 (Gygès); 1145* (résumé de); 1230 (dialectique); 1274 (et Alain).
PLUIE : 20, 56, 84-85, 684, 808-809.

Poésie : 116*, 116**, 185**, 237-239 (faiblesses de); 262-263 (le rossignol); 279, 1290 (didactique); 281 (idées vierges); 326 (et musique); 437**, 500-501 (chanter); 526-527 (Lucrèce); 658 (et enseignement); 703, 711-712 (Gœthe); 730, 869-870, 893*, 910-912, 957-958 (et le corps humain); 742-743, 917, 1176-1178 (et nature); 1184-1185 (indivisible); 1259-1261; 1278-1279 (le pas épique); 1283-1284, 1290. Voir Prose, Épopée, Valéry, Rime.

Poincaré (Henri) : 607 (doute élégant); 1063, 1103, 1144.

Poincaré (Raymond) : 1218.

Police : 137*; 189-191, 236-237, 271-273 (et guerre); 490-491, 512-513, 745-746, 980, 985** (agent aux voitures); 733-734 (civile et militaire); 752-754 (fonction de); 987*, 1039*; 1095-1097 (et morale); 1303-1304 (ordre).

Politesse : 82-84, 102-103, 107-108, 155-157 (règles de); 163-165; 218* (et culture); 351-352, 461-462, 478-480, 693-695 (fête de); 700-701; 823 (croire) : 896, 981-983, 1218-1219 (et négociations); 264, 782, 833* (limites de la).

Politique : 45-46 (implicite); 141* (et police); 245 (et prolétaires); 246 (pontifes); 268-269 (Jaurès); 292; 336-337 (Ubu); 342-343, 409, 456-458; 478*, (extérieure et intérieure); 480-481, 494-495 (les Moutons); 490-491 (dictature); 591-593 (et force); 629-630 (opportunisme); 704-706 (de résistance); 719-720; 746 (salut public); 750-752, 817*, 823; 848*, 889*, 908-910 (modération); 862*; 893-895 (jugée); 926 (et famille); 983-985 (Droite et Gauche); 1070-1072 (Briand); 1141-1143 (Les trois politiques); 1185-1187; 1216-1217 (constitutions); 1226* (science).

État : 424-425 (sans visage); 597 (sans tête); 602-603, 978-979 (entreprises d').

Pouvoirs : 477-478 (militaire et civil); 562-563, 596-597, 946-947 (absolu); 752-754, 819-820 (et nécessité); 818 (trop forts); 944-945 (humiliés); 1007-1008 (malfaisants); 1121*.

Chef : 428-429, 483* (geste de); 523, 840-841 (métier de); 913-914, 934-935 (et nécessité); 1200 (inviolables); 1227-1228 (confiance du); 1297-1298 (et méchanceté).

Gouvernants : 31-32 (valets); 41-43 (Dindon-Collège); 97-99 (Mollusques); 267-268, 425* (de guerre); 643* (et timidité); 719-720; 771-772, 1298* (les pires); 797-798, 802*; 815* (le Roi Pot); 900 (métier); 998-999 (enfants); 1049-1051 (le bègue et le sourd).

Citoyens : 152*, 226**, 465* (pouvoir du); 491*, 509-510, 563; 705-706, 720-722 (contre les pouvoirs); 797-798 (ruser); 846-848 (contrôle); 910*, 947, 980 (opinion); 1043 (démocratie); 1182, 1198*; 1234 (de l'univers); 1258-1259 (découragés).

Suffrage : 226**, 490**, 781*, 1200 (secret); 495 (chez les moutons); 603*; 571-572, 1216-1217 (modes de scrutin); 861-862 (assemblée); 987-988, 1043 (député). Voir Droite et gauche, Radical.

Polyeucte : 626, 907, 1129.

POLYTECHNICIEN : 17, 188-189, 396*, 397, 508*, 735**; 767-768 (platonicien); 874*; 1098 (et facilité); 1138-1139 (et météorologie); 1183* (naître); 1222-1224 (Dieu).
POLYTHÉISME : 820*, 1039-1040. Voir RELIGION.
PORTRAIT : 86-88, 466, 588-589 (et dessin); 766 (de Rembrandt); 903-904 (La Joconde).
POSITIF (ESPRIT) : 201, 451, 493, 882-883 (loi des 3 états); 1165*. Voir HISTOIRE, HUMANITÉ.
POSSIBLES (LES) : 309, 518*, 1212 (et expérience). Voir IMAGINATION.
POUVOIRS. Voir POLITIQUE.
POUVOIR SPIRITUEL : 192*, 309-310 (et femme); 284-286, 1252-1254.
PREMIER JANVIER : 693-695, 754*, 1241-1243 (et espérance).
PREMIER MAI : 757.
PRESSE : 343*, 1273-1274.
PRESTIDIGITATEUR : 370-371 (et spirites), 1193.
PRÊTRES : 235*, 617, 894-895, 1007 (porte-croix); 939-940 (et les puissances); 1027-1029 (et pensée); 1174-1175 (guetteurs); 1249-1250, 1252-1254.
PREUVES : 169, 556, 1274 (échapper aux); 200-201, 212; 359* (se délivrer de); 416-417, 470-471, 497-498; 599 (Pascal); 825 (et amour); 867 (et existence); 898; 901-902 (et valeur); 940 (néant de).
PRIÈRE : 26, 39-40, 51* (et nécessité); 100* (et sagesse); 176-178 (signe de croix); 850*, 973** (de nature); 1013-1014, 1144 (repos).
PROBABILITÉ : 1106-1108.
PRODIGUE : 184, 202, 964-965, 999**, 1083-1084.
PRODUIRE : 923-924, 1022-1024.
PROGRÈS : 40-41 (par routine); 311-313 (fausses perspectives); 740*, 848*; 954-955 (par imitation); 965 (et luxe); 986-987 (et ordre); 1153, 1263-1265 (illusion du); 1292-1293 (par la légende).
PROLÉTAIRE. Voir CLASSES SOCIALES.
PROMÉTHÉE (d'Eschyle) : 591-593, 979.
PROPRIÉTÉ : 503-504 (expropriée); 732 (droit à). Voir OISIFS, RICHESSE.
PROSE : 279, 596*, 827; 869-870, 917, 1178 (et poésie); 1289-1290. Voir ÉCRIRE, POÉSIE, STYLE.
PROTESTANTISME : 214, 362*; 1157 (et la Bible).
PROUST : 339-340, 499 (et le roman); 553* (style); 1131 (et vanité); 1266-1268 (M. de Norpois).
PROVERBES : 826-827, 1160-1163, 1262.
PROVOCATION : 1185-1186; 912-913; 1219 (Barrès); 1272, 1309*. Voir DIPLOMATES.
PSYCHANALYSE : 422-423, 562*, 593**.
PSYCHOLOGIE : 24, 149-150, 164, 461*; 578 (et Descartes); 853-855, 864-865; 919-921, 955-956 (savants de); 1149* (psychiatres), 1253 (espionnage de); 1292 (triste); 1301 (et les singes).
PURGATOIRE : 228**, 353.

PYRAMIDE : 474; 936-938 (et travail); 1017 (d'hommes).
PYRRHON : 415-417, 825; 1080-1081 (et vertu).
PYTHAGORE : 68-69; 188** (et polytechniciens).

Q

QUATORZE JUILLET : 6, 880**.
QUICHOTTE (DON) : 594*; 1163* (et Sancho).

R

RABELAIS : 251**, 317-318, 336**, 584.
RACES : 226**; 295-296 (les trois); 546**; 1152-1154 (Racisme).
RADICAL : 419, 563, 947 (l'esprit); 656-657; 1043 (calomnié); 1285-1286 (et anarchie).
RADIO : 613-614, 1128*, 1301.
RAISON : 70-71, 105*, 404, 557*; 690-691 (et vérité); 709 (impuissante); 800-802 (mécanique); 806**; 1051-1054 (abstraite); 1162-1163 (maximes de). Voir BON SENS, JUGEMENT.
RAISONNEMENT : 346*, 416-417; 424-425, 1051-1054 (et jugement); 677-678, 800-802, 1037; 1071 (et principes).
RATIONALISATION : 480-481, 494-495 (les moutons); 809-811 (Le Secret Empire); 921*, 923-925, 1051-1054.
RÉCIT : 605-606, 644-645, 823-824; 966, 1073-1074 (art du); 1105; 1255 (de guerre); 1282-1284 (ruse du conteur).
RECONNAISSANCE : 540-541, 1102* (de l'autre); 1305-1307. Voir SEMBLABLE.
REGARD. Voir YEUX.
RELATIVITÉ : 313-315; 388-390 (paradoxes sur le temps); 391*, 398-399, 471-472, 736* Voir EINSTEIN, TEMPS, VITESSE.
RELIGION :
Culte et pratique : 21, 138*, 155-157, 173-174 (à genoux), 177-178 (signe de croix); 362*, 941. 1013-1014, 1189* (et superstitions).
Pensée : 158*, 168-169; 361-362, 898-899 (croire); 940**, 1027-1029; 1056** (sans preuves); 1039-1041 (d'imagination); 1286* (de bêtise).
61*, 1065 (et tristesse); 154-155 (le Pharisien); 62-63, 1065-1066 (et peur); 525-527, 1066, 1226* (et cruauté); 640-642 (et politique); 610-611, 1101-1102 (et morale); 213-214, 569-570, 1057-1058, 1141-1143; 1209-1211 (Les trois religions); 788-789, 1113, 1139-1141, 1268-1270 (religion paysanne); 1160* (religion urbaine).
Sentiment religieux : 32-33, 975-977 (se fier au monde); 155*, 568; 575-577 (Trinité); 738*, 789, 901-902, 1087* (accord); 1128-1130 (et irréligion).
Dieu : 39-40 (nécessité); 174*, 183; 361-362 (de cérémonie); 417-418 (de la Fête-Dieu); 419-420; 497-498, 567-568 (de Descartes); 575-577 (Trinité); 624* (de Pascal); 633-634, 749 (d'Israël); 1036-1037 (bourgeois); 1040-1041; 1049* (des riches); 1089-

1091; 1095-1097 (et morale); 1130 (le plus haut); 1222-1224 (séparé de l'homme).
Dieux (Les) : 341 (mêlés); 819 (naissance des); 903 (et art); 938-939 (anciens); 1010-1012 (déguisés); 1039-1040 (polythéisme); 1179-1181 (agrestes); 1292 (du foyer).
Théologie : 148 (sans Dieu); 156, 174*, 553-554; 565* (et les morts); 567-568, 575-577, 793* (et passions); 961; 873-874 (âge théologique); 996; 1089-1091 (en peinture); 1041* (d'Occident); 1140 (champêtre). Voir CHRISTIANISME.
REMORDS : 66*, 619-620 (et ivrognerie); 112 (de la passion); 229-230 (Dante); 382-384 (et action); 775-776 (et repentir).
RÉPUBLIQUE : 186, 1257-1258, 1304-1305. Voir DÉMOCRATIE.
RÉSIGNATION : 634 (hébraïque); 750* (emphatique); 1271-1272 (du héros).
RESPECT : 851 (indivisible); 866, 885-887 (et hiérarchie).
RESPONSABILITÉ : 382* (de l'Allemagne); 383 (dans l'action); 444, 818, 1199-1200. Voir GUERRE, MÉCHANTS.
RETZ (Cardinal de) : 313*; 747-748, 1094 (Turenne); 1214-1215 (guerre civile).
RÊVE : 45*, 196-198; 241** (et Descartes); 276*, 330-331 (oracles); 519 (et mouvement); 539* (clef des songes); 580**, 644 (raconté); 812-813; 854 (et vérité); 1149*, 1174-1175.
RÉVOLTE : 15-16 (odeur de réfectoire); 878-880 (la corde); 887*, 1251 (du peuple). Voir ANE ROUGE.
RÉVOLUTION : 140-141; 188** (esprit polytechnicien); 227-228 (et guerre); 245 (violence); 342-343 (et nécessité); 394-396, 751 (esprit de); 503-504 (de taupe); 675-676 (indignation); 781*; 797-798, 1243* (de 1789); 802* (et administration); 900 (et idée); 908-910 (petits changements); 1132; 1164 (non faite); 1250* (animale); 1251, 1301 (et tyrannie). Voir SOVIETS.
RHÉTORIQUE : 750-752 (et liberté).
RICHESSE : 66-68; 286-287, 639-640 (s'enrichir); 448 (et ennui); 733-735, 1031* (puissance limitée); 771 (frivolité); 780 (argent); 999-1000, 1123* (source); 1048-1049, 1203-1205, 1126-1128 (imaginaires); 1060-1062 (non honorée); 1123-1126, 1127 (et administration); 1133-1135 (et pauvres); 1213 (tentation); 1237-1239 (défense). Voir AVARICE.
RIDICULE : 101-102 (avantage du); 293-294; 764 (saison du); 1045-1046; 850-851 (pigeons décorés); 1157.
RIME : 279 (et raison); 917 (et espérance); 1145*, 1177; 1184 (contre le cri); 1279 (chasse de Pan); 1283-1284 (et récit); 1290.
RIRE : 25, 78-79, 487, 844 (physiologique); 251-252 (La Fontaine); 317-318 (Rabelais); 337* (Ubu); 990-991, 1045-1046; 1120-1121 (contre la peur). Voir CARNAVAL, RIDICULE.
Sourire : 135 (de Montaigne); 486**, 530, 918-919.
ROI : 29*, 77*, 216*; 336-337 (Ubu); 458* (Rois Mages); 508-510, 596-597, 1041-1042 (monarchie); 936*; 971* (d'industrie); 1072; 1174-1175 (le grand Guetteur); 1185-1187 (père du peuple).

ROMAIN ROLLAND : 336**, 1036, 1046, 1099, 1164, 1263** (Liluli); 1194 (Lauro de Bossis).
ROMAN : 23-24 (Kipling); 339-340 (Proust); 343-345 (et vérité); 499-500 (et souvenir); 553*; 965-967 (et cinéma); 1309-1312 (Dickens).
ROUSSEAU (J.-J.) : 258*, 782 (moraliste); 1076-1077 (L'Émile); 1091-1093 (Contrat Social); 1157 (et Voltaire); 1171 (et Dieu).

S

SAGES : 508*; 1079-1081 (accord des); 1088, 1103-1104 (et savants); 1129; 1131-1132 (et saints); 1247 (le juge).
SAINT-CYRAN : 955.
SAINTS : 949, 1062*, 1080-1081, 1091*, 1097, 1129-1130; 1131-1133 (et sages); 1153.
SAINT-SIMON (Duc de) : 514, 609; 641 (gallican); 777* (style); 888 (valets intérieurs); 1093**.
SAISONS : 246-247, 668-669, 678-680, 340-341, 729-731, 740*, 880**, 1120, 1150 (la Grande saison).
Printemps : 33*, 475-476, 756-757 (fête du); 669-670, 678**, 763-765; 1006-1008 (et offensives); 1139**.
Été : 262-263, 280** (Gœthe); 869-870 (et les poètes); 880-881; 1268**, 74-75.
Automne : 21, 61-62, 691**, 1284-1286.
Hiver : 50**; 324 (Orion), 672* (neige); 678-680 (temps cartésien); 1163**, 1284-1286. Voir FÊTES.
SALAIRE : 676*, 1134-1135, 1174-1176, 1203-1205 (en journées).
SALUT : 598-599, 611, 626-627.
SAND (George) : 161*, 804-806, 922 (« Consuelo »).
SAUVAGE : 396-397; 405, 408-409, 621-622 (pensée de); 496 (Polynésien téléphonant); 822-823 (travaux de); 973-974 (éternel); 1014* (notre frère); 1019-1020, 1102-1103.
SAUVETAGE : 1076, 1271-1272, 1286**, 1295*, 1307**. Voir HÉROS.
SAVOIR : 181-182 (refus de), 290, 955-956 (savant), 379* (et culture); 607-608 (par invention); 613-615 (ou pouvoir); 668*, 1191-1194 (peu); 712-713 (pour servir); 822-824, 873-874.
SCEPTICISME : 28*, 416-417 (Pyrrhon); 555*, 967-969; 1229 (trop de vérités); 990-991, 1104*, 1212.
SCIENCE : 50-51, 492, 527* (comprendre par les causes); 59 (modèle); 68-69 (Pythagore); 182 (et magie); 201, 365-367; 396-397 (naissance de); 412 (effort de); 614-615 (progrès); 615-616 (et perception); 733*; 954-956, 1103-1104 (et technique); 996 (et théologie); 1167 (et apparences); 1300-1302 (nouvelle).
SCULPTURE : 230**, 466 (statue), 613*.
SÉCURITÉ : 167-168, 1034 (non aimée); 637-638 (par la guerre); 1175 (et guetteurs).

SEMBLABLE : 201, 386-388, 469, 540, 1306-1308 (reconnaître le); 703-704, 904-906 (et pensée); 958**, 1018-1020, 1157, 1240, 1308. Voir ESCLAVAGE, MISANTHROPIE.
SENTIMENTS : 164-165, 261, 879 (et famille); 325-326 (et musique); 338-339 (entre nations); 594* (et religions); 831-833, 1191* (préférences de). Voir CŒUR, *Sentiment religieux* (dans RELIGION).
SEXE : 162-163, 178-179 (impudeur); 562* (Freud); 583-585 (impudicité); 593-594 (et amour filial), 683 (sadisme).
SEXES (Les deux) : 85-86, 129-131, 308-310; 450-452 (et religion); 523-524, 629-631, 1172-1174. Voir FEMMES, MATERNITÉ.
SHAKESPEARE : 44-45 (la Tempête); 58*; 131** (Macbeth); 224**, 279-280 (artisan); 300*, 1177 (héros de); 458-459; 673 (Juliette); 683 (Jessica); 1074 (et Puck); 1263** (Autolycus); 1311 (et Dickens).
SIGNES : 79 (et émotion); 192-194 (bourgeois); 247, 307-308, 621-622, 689-691 (et croyance); 315** (au théâtre); 324-325; 422-423 (mécaniques); 490*, 660-662; 693-695 (contagion); 893-895, 962 (la croix); 981-983 (imitation). Voir ART, CROIX, MONNAIE.
SIMPLE (Partir du) : 110-111; 175-176 (graduer l'expérience); 354-355, 400-401, 404, 607-608, 614-615, 872-874, 1111-1112 (machines simples); 1193-1194; 1203 (en économique).
SIMPLE SOLDAT : 413-415 (Alain, Jaurès).
SINCÉRITÉ : 163-165, 420*, 828-829, 844, 853-855, 957.
SINGERIES : 505-507, 508*; 1301 (homme-singe).
SOCIALISME : 268 (de précaution); 334-336 (et christianisme); 414-415, 568; 601-602 (et Platonisme); 620*; 1000, 1085* (avare); 1016-1018, 1038-1039 (tyran); 1078-1079 (et syndicalisme); 1093* (et Rousseau); 1174-1176.
SOCIÉTÉ : 45-46, 51-53; 73-74, 96-97, 163, 693-695 (savoir vivre en); 461-462, 548**, 1016* (assemblées); 779-781, 797-798 (ordre inférieur); 724-726; 878-880 (la corde); 904-905, 1225-1226 (contrainte); 842-843, 885-887 (hiérarchie); 1086-1087, 1091-1092, 1211* (égalité); 1181-1183 (et art).
Cortèges : 179-181; 490-491 (dictature); 746 (et police); 902, 1005, 1250-1252.
Léviathan : 602-603, 666**, 806-808, 831*, 1003, 1182.
Ordre humain : 145-146 (confiance); 246-247; 292 (les contes); 297, 313*, 335 (instable); 395*, 660* (menacé); 851, 904-905 (religion de); 1029-1031 (et économique); 1078 (et persuasion); 1225-1226 (fanatique); 1303-1305 (beauté de); 298, 310*, 745-746, 779-781, 865-866, 985-987 (et nécessité). Voir POLICE.
Partis : 570-571, 620*, 667, 802**, 1038, 1225-1226.
Union : 602-603, 804* (contre la pensée); 666-668; 741 (le joug); 420-421, 947, 1014-1015; 1038-1039, 1226* (union sacrée).
SOCIOLOGIE : 5, 38, 183; 342-343, 493, 753, 820* (nécessité politique); 544-545 (géographie); 622*, 1182 (sociologues); 730 (climat); 663-664 (société et enfants); 664-666 (canine); 728-729 (ciguë infinitésimale); 1150-1151 (statique sociale).

SOCRATE : 69-70 (Calliclès); 196-198; 212-213 (piété); 462* (rites); 522**, 667-668, 698; 793, 1010* (Menon); 709-710, 720* (puissance); 728-729 (et jeunesse); 752* (et rhétorique); 802-804 (dispute); 809*; 895* (esprit de); 919* (et beauté); 1047*; 1050 (Gorgias); 1130; 1131 (le sage); 1230 (et vérité); 1245*, 1260 (et Platon); 1298* (ciguë); 1301 (avec).
SOIR : 62*, 973**, 1242 (et aurore).
SOLEIL : 246-247, 366; 417-418, 757, 788-789 (fête du); 763-765 (adoration du); 880-881; 1210 (se défendre du); Voir ÉTÉ.
SOMMEIL : 150 (demi-); 330-332 (et somnolence); 1058-1060 (et pensée); 649-651, 747-748; 887-889 (lois du); 1056*.
SORBONNE : 222*, 379*, 1136 (Sorbonnagres); 264-265; 607, 959 (docteurs en); 727 (et Valéry); 1029* (et police); 1299 (et guerre).
SORCIERS : 208 (âge champêtre); 394*, 724-726.
SOTTISE : 17, 24; 190, 194-196 (et guerre); 204-205; 331 (somnolence); 334 (conciliation); 406** (détourneurs); 444, 614 (de technicien); 575*, 775**, 807 (de Léviathan); 840**; 853** (avouée); 856, 908*, 1010**.
SOURD : 1049-1051.
SOVIETS (République des) : 396*, 802*, 883*, 951, 970, 1016-1018, 1264-1265; 1266-1268 (capitaliste); 988-989 (administrée).
SPECTATEUR. Voir THÉÂTRE.
SPINOZA : 30 (et passion); 122-123 (repentir); 249-251 (et La Fontaine); 347, 443 (joie); 542, 653* (être); 697-698, 1158* (et Descartes); 710-712 (et Gœthe); 717-718; 854-855 (mécanisme); 927**; 1003 (hasard); 1053 (bonheur); 1146-1147 (sur la mort); 1229 (consolation).
SPIRITES : 370**, 404, 496, 1192 (Flammarion).
STENDHAL : 116-117; 172 (abbé Pirard); 183 (Dieu); 225, 553* (sources); 258* (lire); 318-319 (héros de); 344 (Le Rouge); 346*; 499 (Waterloo); 585*; 842-843 (Lucien Leuwen); 966 (art de); 1020-1021 (règle); 1095*, 1098-1099; 1207** (La Cène).
STOÏCISME : 20, 36*, 90-91, 94-95, 112, 160-161, 401*, 507-508, 623, 673, 892 (stoïque); 1079-1081, 1189*.
STYLE : 279, 553*, 596*; 777* (de Saint-Simon); 919*, 957, 1099, 1170-1172; 1214 (de Retz).
SUBLIME : 420* (patrie); 454 (extérieur); 709 (épique); 1057, 1069; 1070 (et le beau); 1131 (et l'ivrogne); 1157 (de la Bible).
SUFFRAGE. Voir POLITIQUE.
SUGGESTION : 330-332; 407 (et ruse).
SUICIDE : 120-121, 710**.
SUPERSTITION : 174*, 308*; 851 (saint Antoine); 1106-1107 (le probable); 1189* (et religion); 1207** (13 à table).
SYNDICALISME : 116*, 1078-1079; 1137*.

T

TALLEYRAND : 216*, 1219.
TECHNIQUE : 179 (et religion); 568, 613-615; 647-649 (apprentissage); 829-831 (sans parole); 954-956, 995-997 (et science); 1102-1103 (trahir l'esprit).
TÉLÉMAQUE (Aventures de) : 882-883.
TEMPÉRANCE : 1246-1247.
TEMPS :
Passé, présent, avenir : 35-36, 49, 73 (passé et avenir); 61-62, 376* (passé); 93-94, 532-534, 967*, 1073-1074 (présent); 181-182, 196-198, 307-308, 1149* (avenir selon la Pythie); 372, 376*, 500* (avenir selon le souvenir); 690, 694, 1002-1004 (se prédire l'avenir); 724-726 (prévoir le vrai). Voir MAGIE.
Temps : 336 (de la musique); 967* (du cinéma); 1166 (de la peinture); 1184 (de la poésie); 752-753 (temps passé). Voir MÉMOIRE, RELATIVITÉ, VITESSE.
TERREUR : 220*; 344 (horreur); 345-346 (et discipline); 524**, 688; 786-788 (inopérante); 1087* (de surface); 1250-1251 (régimes de); 131-132. Voir RACISME.
THALÈS : 315*, 409, 508*, 608-609, 614-615, 649; 680** (tout est eau); 938*, 991**; 1060** (et richesse).
THÉÂTRE : 224-225, 231; 300* (et inconscient); 325-327 (musical); 333; 466 (action vive); 557-559 (et illusion); 1044-1045 (auteur); 1183** (et pensée); 1283-1284 (clef de l'art).
Acteur : 315-317, 857-858.
Spectateur : 384*, 558, 844-845, 1183**.
Comédie : 337* (Ubu); 990-991; 1293-1295 (Matamore).
Tragédie (et tragique) : 325-326, 790, 1281 (le bouc blanc); 1311 (Dickens).
Comique et tragique : 557**, 681-682.
THÉOLOGIE. Voir RELIGION.
TIMIDITÉ : 108*; 352* (et fanatisme); 522* (et myopie); 642-643; 662 (retour d'enfance); 878*, 886-887; 994-995 (et attente); 1218-1219 (et guerre).
TOLÉRANCE : 1157; 1230 (dialectique platonicienne); 1234 (et paix).
TOLSTOÏ : 86* (fuite de); 177; 493, 499, 793* (guerre de Russie); 795-797 (« Guerre et paix »); 809* (Besoukof); 1201-1202 (et Caulaincourt).
TOUSSAINT : 691-693.
TRAHISON : 1103-1104 (de l'esprit); 1136-1137; 1207-1209 (de Jésus); 1258-1259 (de la République); 1277* (des puissances). Voir DIABLE.
TRAVAIL : 122-123 (et plaisir); 429-430, 447-448 (libre); 976 (méthode).
239-241, 261-262, 829*, 876-878 (d'écolier); 772-773 (métiers); 846* (Vulcain); 936-938 (pyramides); 1210 (impie); 822-823,

996-997 (et pensée); 1087** (et rêve); 964-965 (méprisé); 974-975, 1203-1205 (journée de); 1022-1024 (l'équipe invisible); 1047-1048 (luxe); 1082-1083 (vitesse); 1084-1085 (et l'avare); 1111-1112 (machines); 1123*, 1155-1156; 1174-1176 (les nourrisseurs).

TRISTESSE : 19-20, 60-61 (et pitié); 84, 99-100 (et maladie); 121-122, 126*, 150, 750* (contagieuse).

TYRAN : 119 (par la bile); 479 (domestique); 740-741 (le joug); 784* (Arnolphe); 838-840, 1243-1245, 1261* (Denys et Platon); 847 (acclamé); 1037-1039 (et homme libre); 1194-1196 (et héros); 1197-1198 (complicité); 1250-1251 (garde du); 1275-1277 (Hitler). *Tyrannie* :.385 (Platon); 597 (populaire); 1051-1054 (rationalisation); 1257-1259.

U

UBU-ROI : 336-337.

ULYSSE : 551; 564-565 (chez les morts); 588*, 681*, 698, 715 (nageant); 1040 (et les dieux); 1070* (l'éternel).

UNION. Voir SOCIÉTÉ.

UNIVERS : 113-114 (notre patrie); 502 (fini); 622** (et roseau pensant); 697-698 (Spinoza et Descartes); 784-785.

UNIVERSEL (L') : 200-201 (et l'Église); 655* (de l'art); 711-712 (par le particulier); 856-857, 927 (et la pensée).

UTILE (L') : 187-188 (méprisé); 428-429 (hommes utiles); 971-973 (l'inutile); 976-977 (et l'art); 1034 (morale de); 1128* (ruineux).

UTOPIE : 243**; 883* (Télémaque); 986 (ordre); 1157 (et Bible); 1158-1160 (urbaine).

V

VACHE : 740-741 (le joug), 878**, 1154-1156 (le pas de la).

VALÉRY : 501 (Eupalinos); 685; 726-728 (et Lucrèce); 742 (et jeunesse); 760-761, 1059, 1139** (Jeune Parque); 766 (Serpent); 770* (Sémiramis); 869-870, 904*, 1012*; 1106, 1177-1178 (Cimetière).

VALEURS : 502-503 (Einstein); 768* (le Bien); 901; 945* (et tyran); 1060-1062 (vraies); 1082 (de guerre); 1088 (d'apparat); 1213 (de richesse).

VANITÉ : 129-131 (et femmes); 289-291 (et orgueil); 839, 927*, 945*, 959, 1085-1087, 1131-1133.

VAUVENARGUES : 143*, 381**, 646.

VÉGÉTAL (LE) : 405-406, 1154**, 1268-1269. Voir BIOLOGIE.

VÉRITÉ : 140**, 168** (évidence); 239* (et politesse); 365-367 (des hypothèses); 373-375 (et le beau); 406-408 (détourneurs); 507-508; 631-633; 644-645 (des récits); 714-715 (et le sensible); 777-778 (les gobe-mouches); 828-829 (est mensonge); 867-868 (par raisonnement); 870-872 (des idées); 930 (outil); 940-941 (des

Contes); 967-969, 1062-1064 (et justice); 985*; 1167 (de l'apparence); 1171-1172 (révélée); 1228-1230 (trop de).
VERTIGE : 372-373; 470*; 579; 598 (Pascal); 647*, 863. Voir IMAGINATION.
VERTU : 141-143, 787-788 (et guerre); 233; 251* (de l'ennemi); 149*, 327-328 (théologales); 447*; 646-647; 866 (et ordre); 950-951 (et nature); 1079-1081 (le pain sec); 1115-1117 (et justice); 1245-1247 (les quatre vertus); 1273-1275 (de l'esprit).
VIE : 72-73; 275-276, 1064-1065 (future); 474-475 (temple grec); 553-554 (et croyance); 676*, 986-987, 1206-1207 (gagner sa); 711 (et être); 804-805 (des grands hommes); 1135-1136 (d'abord vivre); 1147* (courage de).
VIEILLESSE : 77** (avarice); 456* (de Michel-Ange); 456-458; 680-681, 720-722, 761* (vieillir); 728-729 (et jeunesse); 919* (et beauté); 1114, 1298** (rois mages).
VILLE : 5; 31-32 (Parisiens); 1159-1160; 1211* (ordre des); 1261* (argot des); 1269 (et Fête-Dieu); 1309-1310 (Londres). Voir BOURGEOIS, POLICE.
VINCI : 903 (La Joconde); 1207 (La Cène).
VIOLENCE : 255-256 (du spectateur); 264-265 (vertu); 402, 831-833, 979**; 1296-1297 (et méchanceté).
VIRGILE : 116*, 128**; 228-229 (et Dante); 263 (rossignol).
VISAGE : 87-88 (et portrait); 126-128 (nez); 158-159 (et magie); 161-162 (artifices); 223 (marques du désespoir); 270, 548**, 681*; 721-722 (grimace); 815** (de l'ancien combattant); 904*, 941 (composé); 1035-1036 (des dieux); 1166; 1288 (d'antichambre). Voir PORTRAIT.
VITESSE : 313-315, 471-472 (physique); 1022-1024, 1081-1083, 1112-1113 (économique). Voir TRAVAIL, CONSOMMATION, RELATIVITÉ.
VOLONTÉ : 54-55, 72*; 148-149 (Jeanne d'Arc); 203-205 (et intelligence); 212 (honorée); 232-233, 327-328 (et vertu); 330*, 363, 410-411, 436-437, 444-445, 456*; 503-505 (paysanne); 541-542, 1116 (efficace); 623-624 (et charité); 638-640; 672-674 (et choix); 715-716 (et chant); 785-786; 878*, 895-896 (art de vouloir); 1020-1022 (continuer); 1032-1033 (et caractère); 1075-1077, 1089*; 1090-1091 (et foi); 1242-1243 (et valeur); 1274-1275 (pensée jurée). Voir ACTION, LIBERTÉ.
VOLTAIRE : 94 (Zadig); 251**, 541**; 696-697 (Candide); 750*, 1157 (et la Bible); 751 (et la guerre); 910**, 923* (versificateur); 993* (et fanatisme); 1121* (pays de).
VOYAGE : 7-8, 86*; 91-92 (en chemin de fer); 175, 1169.

W

WAGNER : 225-226, 558.
WELLS : 398 (machine à explorer le temps); 488**.
WILHELM MEISTER : 49, 1067.

Y

YEUX : 113-114; 116-117 (et oreilles); 270-271; 520-522 (lunettes)
Regard : 370-371, 856, 903-904 (du portrait).

Z

ZÉNON D'ÉLÉE : 996; 1177 (et Valéry); 1185*.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE, par André Maurois, *de l'Académie française* . . VII
AVERTISSEMENT, par Maurice Savin XVII
Éléments pour une biographie et une bibliographie d'Alain . . XXI
Complément à un portrait d'Alain XLIII

1906

Lion premier, *8 juillet* 5
La fête nationale, *19 juillet* 6
Les voyageurs, *29 août* 7

1907

Sollicitude, *30 mai* 8
En Famille, *12 juillet* 9
Don Juan, *28 juillet* 10
La Jetée de Dieppe, *20 août* 12
L'Art de vendre, *4 septembre* 13
L'Écluse, *3 octobre* 14
L'Odeur de Réfectoire, *11 octobre* 15
Les Phonographes, *22 octobre* 16
Cris chantés, *26 octobre* 18
Sous la pluie, *4 novembre* 19
Le Culte des morts, *8 novembre* 21
Les Éloges, *15 novembre* 22
Kipling, *25 décembre* 23
Amitié, *27 décembre* 25

1908

Les Prières, *5 janvier* 26
L'Intelligence, *15 janvier* 27
Le Roi s'ennuie, *22 janvier* 28
Neurasthénie, *22 février* 29
L'École des Politiques, *11 mars* 31
Aimer ce qui existe, *1er avril* 32
Prédictions, *14 avril* 33
La Danse des Poignards, *17 avril* 35
Puissance du Bateau, *25 avril* 36

Les Bûcherons, *27 avril* 37
Un discours de Dieu, *26 août* 39
Selon Darwin, *1er septembre* 40
Dindon-Collège, *6 octobre* 41
Café sans sucre, *20 octobre* 43
La Tempête, *7 novembre* 44
Le facteur des Postes, *17 décembre* 45

1909

Les feuilles de lierre, *26 janvier* 47
L'ennui, *29 janvier* 48
Fête de la Lumière, *2 mars* 50
La Grève, *18 avril* 51
Mouflons, *25 avril* 53
Les Ormeaux, *5 mai* 54
J'aime la pluie..., *3 juin* 56
Évariste Galois, *10 août* 57
Les astres modèles, *15 septembre* 58
De la pitié, *5 octobre* 60
Les marmottes, *6 octobre* 61
Bonne humeur, *10 octobre* 62
Une histoire de lunette, *25 octobre* 64
Des ivrognes, *26 octobre* 65
La morale, c'est bon pour les riches, *13 novembre* 66
Une page d'histoire, *1er décembre* 68
Calliclès, *29 décembre* 69

1910

Le Gouvernement intérieur, *4 avril* 71
Les maux d'autrui, *23 mai* 72
Prairial, *11 juin* 74
Enseignement monarchique, *1er juillet* 75
Aimez-vous les uns les autres, *4 juillet* 77
Le rire, *13 août* 78
Le cheval et le chien, *24 août* 80
L'Almanach, *31 août* 81
L'Art d'être heureux, *8 septembre* 83
Je revois une toute petite ville..., *19 novembre* 85
L'éternel portrait, *21 novembre* 86
Colonies d'animaux, *4 décembre* 88
Épictète, *10 décembre* 90
Patience, *11 décembre* 91
Maux d'esprit, *12 décembre* 92
Zadig amoureux, *19 décembre* 94
Passions de voisinage, *31 décembre* 96

1911

Les Mollusques, *2 janvier* 97
Mélancolie, *6 février* 99
Grandet, *18 février* 100
Faire plaisir, *8 mars* 102
Le Naturel, *13 mars* 104
Victoires, *18 mars* 105
Savoir-vivre, *21 mars* 107
L'esprit historien, *12 avril* 108
Pourquoi le couteau coupe-t-il ?, *16 avril* 109
Des passions, *9 mai* 111
Regarde au loin, *15 mai* 113
Astronomie, *8 juillet* 115
Hugo et Stendhal, *26 août* 116
Une cure, *24 septembre* 117
Les méchants, *15 octobre* 119
Du désespoir, *31 octobre* 120
Travaux, *6 novembre* 122
Gribouille, *31 décembre* 123

1912

Jérémiades, *4 janvier* 125
Nez, *4 février* 126
Les mariniers, *8 mars* 128
Parures, *9 mars* 129
Drames, *24 avril* 131
Magie de Darwin, *15 mai* 133
Le doute, *8 juin* 134
Police et Justice, *16 juillet* 136
Un jeu de société, *22 août* 137
Puissance de l'oubli, *24 août* 138
Révolution économique, *19 octobre* 140
L'amour de la paix, *8 novembre* 141
Irritation, *5 décembre* 143

1913

Optimisme, *28 janvier* 144
L'Égoïste, *5 février* 146
L'Évangile nouveau, *6 mars* 147
Les psychologues, *4 avril* 149
Effervescence, *8 mai* 151
L'Éloquence des passions, *14 mai* 152
Le Pharisien, *5 juin* 154
Les conversations chinoises, *13 juillet* 155

Le chasseur et son chien, *15 août* 157
Magie et parole, *19 août* 158
Stoïcisme, *31 août* 160
L'anneau dans le nez, *2 septembre* 161
De la vie privée, *10 septembre* 163
L'esprit des cloches, *13 septembre* 165
Le jeu, *1er novembre* 167
La foi du charbonnier, *5 novembre* 168
Savoir écouter, *6 novembre* 169
Injures, *17 novembre* 171
A genoux, *24 décembre* 173

1914

Leçons de choses pour adultes, *21 janvier* 174
Le signe de la croix, *31 janvier* 176
Instructions secrètes, *5 février* 178
Prophètes, *6 février* 179
Somnambules, *3 mars* 181
Le bonheur d'adorer, *7 mars* 182
Une épingle, *11 mars* 184
La vraie république, *1er avril* 185
L'utile est trop méprisé, *7 juillet* 187
Polytechniciens, *12 juillet* 188

1921

L'esclavage militaire, *27 mars* 189
La guerre est la messe de l'homme, *2 avril* 191
Un ministre des signes, *9 avril* 192
Le règne des sots, *12 avril* 194
L'oracle, *19 avril* 196
Père et fils, *21 avril* 198
Le catéchisme, *22 avril* 200
Les fruits de la confiance, *25 avril* 202
Épreuves pour le caractère, *28 avril* 203
Chefs cavaliers, *29 avril* 206
Métiers, *30 avril* 207
L'Ombre de Napoléon, *3 mai* 209
Première communion, *4 mai* 211
Enchanteurs, prodiges, dieux, *5 mai* 213
L'homme nu, *8 mai* 215
Gestes, *13 mai* 216
Mensonges militaires, *14 mai* 218
Une bibliothèque, *18 mai* 220
Ressorts de la peur et du courage, *19 mai* 222
Artisans et Artistes, *21 mai* 224
L'esprit de guerre, *23 mai* 226

Dante et Virgile, *2 juin* 228
Du langage propre à chaque art, *3 juin* 230
La conscience, *7 juin* 232
L'infirmière-major, *8 juin* 234
Convulsions sans pensée, *12 juin* 235
Le pinson, *23 juin* 237
Le Maître de Chapelle, *25 juin* 239
Fous, *2 juillet* 241
Adam, *3 juillet* 243
L'ordre extérieur et l'ordre humain, *6 juillet* 246
L'esprit de guerre, *10 juillet* 248
Spinoza, *12 juillet* 249
La Fontaine, *17 juillet* 251
La lune à son lever, *18 juillet* 253
Cruels et frivoles spectateurs, *19 juillet* 255
L'homme et son ramage, *21 juillet* 256
Le canonnier sans peur, *24 juillet* 258
Qu'est-ce que l'école ?..., *25 juillet* 260
Le Rossignol, *26 juillet* 262
Architecture, *27 juillet* 264
Les bonnets à sonnettes, *28 juillet* 265
La part de Jaurès, *30 juillet* 267
Crânes et mains, *3 août* 269
Folie guerrière, *7 août* 271
L'homme au tambour, *17 août* 273
La peur du diable, *20 août* 275
L'esprit guerrier n'est pas convoitise, *21 août* 276
Matière et forme, *24 août* 278
La soupe de cailloux, *28 août* 280
Famille, *29 août* 282
Le pouvoir spirituel, *1er septembre* 284
Bonnes places, *2 septembre* 286
Frivolité, *3 septembre* 287
Orgueil et Vanité, *9 septembre* 289
Les Contes, *10 septembre* 291
Piquons l'honneur, *14 septembre* 293
Races, *19 septembre* 295
Spirites, *20 septembre* 297
Fantômes, *23 septembre* 298
L'art de se bien porter, *28 septembre* 300
Espérance, *3 octobre* 302
Les Martyrs, *4 octobre* 304
Écritures, *7 octobre* 305
Divination, *9 octobre* 307
Pouvoir masculin et pouvoir féminin, *14 octobre* 308
Leçon de l'éclipse, *23 octobre* 310
Fausses perspectives du progrès, *28 octobre* 311
Thalès, compagnon muet, *31 octobre* 313

L'art du comédien, *2 novembre* 315
Rabelais, *7 novembre* 317
Secrets de l'honneur intime, *12 novembre* 318
Le désarmement ne règle pas tout, *13 novembre* 320
La méthode concrète, *17 novembre* 321
Pensées d'enfance, *20 novembre* 323
L'Emphase dans la musique, *24 novembre* 325
Les Vertus théologales, *26 novembre* 327
Sévérité militaire, *2 décembre* 328
Persuasion, *3 décembre* 330
La magie naturelle, *6 décembre* 332
Christianisme et socialisme, *7 décembre* 334
Ubu roi, *8 décembre* 336
Amour engendre haine, *9 décembre* 337
Marcel Proust, *10 décembre* 339
Saisons, *14 décembre* 340
La nécessité secourable, *15 décembre* 342
Histoire et roman, *16 décembre* 343
Maîtres et esclaves, *19 décembre* 345
Humeur, *21 décembre* 346
Dénouer, *27 décembre* 348

1922

L'esprit des contes, *2 janvier* 350
La politesse, *6 janvier* 351
Le culte des morts, *11 janvier* 352
Le géomètre intempérant, *17 janvier* 354
Le bruit dans la musique, *19 janvier* 356
Le géomètre intelligent, *25 janvier* 358
Platon médecin, *4 février* 359
Cardinaux, *5 février* 361
L'esprit chevaleresque, *10 février* 362
Attitudes, *16 février* 364
Obscurités de l'expérience, *24 février* 365
Un peuple étranger, *25 février* 367
Hommes de la marine, *1er mars* 368
Les faiseurs de tours, *4 mars* 370
La fin des oracles, *5 mars* 372
Le maître de rhétorique, *11 mars* 373
L'avenir par les astres, *12 mars* 375
Gymnastique, *16 mars* 376
Science et culture, *17 mars* 378
Médecine, *23 mars* 379
Nuances de l'humiliation, *24 mars* 381
Le remords, *25 mars* 382
La République de Platon, *4 avril* 384
Bienveillance, *8 avril* 386

Paradoxes sur le temps, *12 avril* 388
Les pièges de la mathématique, *16 avril* 390
Choix des destins, *20 avril* 391
L'Ombre de Platon, *22 avril* 393
L'esprit de révolution, *28 avril* 394
Astronomie, *30 avril* 396
Résistance du temps, *6 mai* 398
Définir les formes, *8 mai* 399
La justice intérieure, *10 mai* 401
Les conditions de l'expérience, *16 mai* 403
Plantes, *20 mai* 405
Les détourneurs, *24 mai* 406
Contre les fureurs sibyllines, *26 mai* 408
L'art de vouloir, *30 mai* 410
Propriétés, *7 juin* 411
Je suis né simple soldat..., *10 juin* 413
Pyrrhon, *11 juin* 415
La Fête-Dieu, *17 juin.* 417
Le nouveau dieu, *19 juin* 419
Que chacun s'accuse, *5 juillet* 420
Signes ambigus, *17 juillet* 422
Guerre sans visage, *27 juillet* 424
Subtilités sur le mensonge, *12 août* 425
L'administration militaire, *18 août* 427
Heureux agriculteurs, *28 août* 429
Marins et paysans, *3 septembre* 431
L'homme de guerre, *23 septembre* 433
De l'envie, *7 octobre* 435
Mnémosyne, *20 octobre* 437
Mimique, *21 octobre* 439
La colère d'Achille, *4 novembre* 440
Bonheur est vertu, *6 novembre* 442
Hercule, *8 novembre* 444
Les âges et les passions, *18 novembre* 445
Diogène, *24 novembre* 447
Œuvres, *26 novembre* 449
Religion masculine et religion féminine, *30 novembre* . . . 450
Bucéphale, *8 décembre* 452
Le sublime et le déshonneur, *10 décembre* 453
La fatalité, *12 décembre* 455
La nuit de Noël, *20 décembre* 456
Shakespeare, *30 décembre* 458

1923

La tête sans l'homme, *17 janvier* 459
Conversations, *19 janvier* 461
Collectivisme et communisme, *25 janvier* 462

Paix sur la terre, *8 février* 464
L'immobile, *10 février* 465
Janséniste et jésuite, *12 février* 467
De l'imagination, *20 février* 469
La relativité et le sens commun, *12 mars* 470
Devoir d'être heureux, *16 mars* 472
Le Temple grec, *20 mars* 474
La lune pascale, *2 avril* 475
Politique extérieure et politique intérieure, *8 avril* 477
Que le bonheur est généreux, *10 avril* 478
Des moutons, *13 avril* 480
Le potier, *14 avril* 481
Le droit par la paix, *18 avril* 483
Le sourire, *20 avril* 485
L'art de bâiller, *24 avril* 486
Coutume et costume, *28 avril* 488
Le dictateur, *6 mai* 490
Le culte des animaux, *8 mai* 491
Encore des moutons, *12 mai* 494
Humanités, *14 mai* 495
La preuve, *28 mai* 497
A la recherche du temps perdu, *10 juin* 498
Mon esprit, je veux parler à vous..., *11 juin* 500
Les valeurs Einstein cotées en Bourse, *13 juin* 502
Révolutions de taupes, *19 juin* 503
Singes, *23 juin* 505
De l'idée vraie, *1er juillet* 507
Le métier de roi, *3 juillet* 508
Lutte entre la couleur et le dessin, *7 juillet* 510
L'agent aux voitures, *23 juillet* 512
Administration et Gouvernement, *29 juillet* 513
Rites, *4 août* 515
Sur la mort, *10 août* 517
Images sans relief, *14 août* 518
Des lunettes, *18 août* 520
La Vierge mère, *20 août* 522
Accidents, *22 août* 524
Le manteau d'Agamemnon, *1er septembre* 525
Poètes, *3 septembre* 527
Argan, *11 septembre* 529
Mains, *17 septembre* 531
La bordure du temps, *25 septembre* 532
Cérémonies, *26 septembre* 534
Jouir de sa puissance, *27 septembre* 536
Il faut jurer, *29 septembre* 537
Le rouge-gorge, *1er octobre* 539
De la destinée, *3 octobre* 541
Éloge de l'apparence, *7 octobre* 543

Géographie humaine, *11 octobre* 544
L'égalité par les différences, *21 octobre* 546
Le dieu égyptien, *29 octobre* 548
Ornements, *2 novembre* 550
La règle du maçon, *14 novembre* 552
Croyance, *18 novembre* 553
Pudeur d'esprit, *22 novembre* 555
La tragédie, *24 novembre* 557
Natures, *30 novembre* 559
Des caractères, *4 décembre* 561
Tout pouvoir est absolu..., *5 décembre* 562
Ombres, *8 décembre* 564
La mer institutrice, *12 décembre* 565
De la théologie, *20 décembre* 567
Les grandes images, *22 décembre* 569

1924

Des partis, *3 janvier* 570
Le figuier, *5 janvier* 572
L'homme de Dieu, *9 janvier* 574
La Trinité, *17 janvier* 575
L'hymne au lait, *21 janvier* 577
Thaumaturgie et médecine, *23 janvier* 579
Le penseur aux yeux fermés, *2 février* 580
La lune à l'horizon, *4 février* 582
Impudicité, *18 février* 583
Dangers de la modestie, *22 février* 585
Othello, *26 février* 586
Vertu du dessin, *13 mars* 588
L'humeur et le caractère, *19 mars* 590
Prométhée, *5 avril* 591
Piété filiale, *14 avril* 593
L'homme complet, *18 avril* 594
Le seigneur du village, *20 avril* 596
Le salut, *22 avril* 598
Le couple humain, *26 avril* 600
Structure d'un état, *29 avril* 602
La comparaison, soutien des pensées, *1er mai* 603
Rapport de la raison et de l'expérience, *14 mai* 605
La hache de silex, *20 mai* 607
La pomme de Newton, *22 mai* 608
Ame et corps, *26 mai* 610
L'architecture, règle suprême des arts, *28 mai* 612
Savoir ou pouvoir, *20 juin* 613
Le morceau de plomb, *22 juin.* 615
Le mathématicien, *24 juin* 617
L'ivresse, *28 juin* 618

L'instinct, *3 juillet* 620
Roseau pensant, *20 juillet* 622
Les griffonnages, *28 juillet* 624
Le salut personnel, *1er août* 626
De l'irrésolution, *12 août* 627
La pensée féminine, *20 août* 629
Les esprits coureurs, *26 août* 631
Le poème du désert, *13 septembre* 633
Aristote, *15 septembre* 635
Les mères parlent, *17 septembre* 637
Discours aux ambitieux, *21 septembre* 638
Religion et Politique, *27 septembre* 640
Le timide, *24 octobre* 642
Croire, *7 novembre* 643

1925

L'apôtre Pierre, *5 janvier* 645
L'apprentissage, *5 février* 647
Dormir, *10 mars* 649
Jean Valjean, *10 avril* 651
L'artiste et le métier, *15 avril* 653
Tragédiens, *5 juin* 655
Géométrie et latin, *15 juin* 657
Qu'est-ce que le droit d'un peuple ? *5 juillet* 659
Signes, *10 juillet* 660
Paniques d'enfants, *10 août* 663
Les droits de l'homme, *10 octobre* 664
L'Union fait la force..., *10 décembre* 666
Légendes et saisons, *20 décembre* 668

1926

Pensées d'ozone, *15 janvier* 670
Fidélité, *5 février* 672
Le sac de Platon, *15 février* 674
Finances métaphysiques, *5 mars* 676
Le temps cartésien, *15 mars* 678
Quand on revient de la campagne immobile..., *16 mai* . . . 680
L'École des femmes, *mai* 681
L'existence, *12 juin* 684
Exercices de volonté, *20 juillet* 686
Douleurs et malheurs, *15 août* 687
Raison, *15 octobre* 689
La Toussaint, *1er novembre* 691
Vœux, *20 décembre* 693

1927

Candide, *12 janvier* 695
Descartes et Spinoza, *25 février* 697
Amour et haine, *mars* 699
Sur la plage, *1er avril* 701
Mon semblable, *18 avril* 703
La résistance, *avril* 704
Poésie, musique et danse, *1er mai* 706
L'épopée, *20 mai* 708
Gœthe et Spinoza, *26 mai* 710
La faveur, *mai* 712
Couleurs, *1er juin* 713
Le chant et le cri, *5 juin* 715
Les forts, *10 juin* 717
Le pilote, *11 juin* 719
Les empreintes, *21 juin* 720
La bride, *16 juillet* 722
Sorciers, *17 juillet* 724
Notre Lucrèce, *20 juillet* 726
Ciguë infinitésimale, *30 juillet* 728
Les Grandes saisons, *1er août* 729
Les tourbillons, *25 août* 731
Politique et économique, *27 août* 733
Algèbre, *5 septembre* 735
La foi qui sauve, *17 septembre* 736
La dune, *25 septembre* 738
Le joug, *28 septembre* 740
Pensée, fille de poésie, *1er octobre* 742
Crimes involontaires, *8 octobre* 743
Le devoir d'obéissance, *15 octobre* 745
Faire dormir ses pensées, *19 octobre* 747
Le dieu cruel, *5 novembre* 749
Comment l'esprit délivre, *12 novembre* 750

1928

Deux pouvoirs, *1er janvier* 752
Le fanatisme, *24 janvier* 754
Fêtes, *1er février* 756
Hors la loi, *11 février* 758
La Jeune Parque, *20 février* 760
Sécurité, *25 février* 761
Soleil instable, *9 mars* 763
Dessin et Peinture, *12 mars* 765
La Caverne, *25 mars* 767
Le Prince-Trop-Fort, *31 mars* 768

Le maître et l'esclave, *1er avril* 770
Les pêcheurs de goëmon, *1er mai* 772
La milice fasciste, *19 mai* 774
Repentir et remords, *20 mai* 775
Le gobe-mouche, *1er juin* 777
Empereurs de casseroles, *mai* 779
Mécanique civilisation, *2 juin* 781
Arnolphe, *5 juin* 783
Le surnaturel, *7 juin* 784
Ne pas compter sur la peur, *9 juin* 786
La Fête-Dieu, *1er juillet* 788
La charpie, *3 juillet* 790
L'humeur dans nos passions, *5 juillet* 791
Notre loi secrète, *20 août* 793
« Guerre et paix », *1er septembre* 795
La ruse des gouvernés, *8 septembre* 797
Napoléon devant Gœthe, *13 septembre* 799
Administration, *29 septembre* 800
Division et opposition à l'intérieur de l'esprit, *septembre* . . 802
George Sand et la musique, *1er octobre* 804
Léviathan, *3 octobre* 806
Adaptation, *27 octobre* 808
Éloge de l'esclavage, *1er novembre* 809
Pensées crépusculaires, *20 novembre* 811
Le roi Pot, *novembre* 813
Soldats mécontents, *22 décembre* 815

1929

Noël d'artilleurs, *5 janvier* 817
L'Olympe, *10 janvier* 819
Chiens et grognards, *19 janvier* 820
Savoir et croire, *26 janvier* 822
Amour platonique, *1er février* 824
Lire, *9 février* 826
La Pythie, *28 février* 828
La parole, *février* 829
Violence surmontée, *février* 831
L'épique, *mars* 833
Balzac, *1er avril* 835
Monsieur le Major, *6 avril* 836
Le jeu de l'ambitieux, *13 avril* 838
Marc-Aurèle parle, *20 avril* 840
La nuance stendhalienne, *avril* 842
Le spectateur du spectateur, *avril* 843
Le bouclier d'Achille, *1er mai* 845
Être modéré, *4 mai* 846
Méchants, *7 mai* 848

Le pigeon décoré, *18 mai* 850
L'histoire éternelle, *1er juin* 852
Philosophie couchée, *13 juin* 853
Communiquer, *20 juin* 855
Le comédien, *1er juillet* 857
La colère d'Achille, *20 juillet* 859
L'éloquence, *27 juillet* 861
Régler ses pensées, *7 août* 862
De l'ordre, *10 août* 865
On ne prouve pas l'existence, *20 août* 867
Poésie et prose, *1er septembre* 869
Le bon usage des idées, *3 septembre* 870
La toupie, *5 septembre* 872
La Furie endormie, *10 septembre* 874
L'art de vouloir, *14 septembre* 876
La corde, *18 septembre* 878
Crimes par amour, *28 septembre* 880
Les aventures de Télémaque, *septembre* 882
Du miracle, *5 octobre* 883
Le respect, *26 octobre* 885
La loi du sommeil, *5 novembre* 887
La vraie gloire, *16 novembre* 889
Culture et langage, *novembre* 891
Le calvaire, *3 décembre* 893
La modestie, *5 décembre* 895
Penser et croire, *14 décembre* 897
Marxisme, *21 décembre* 899
Le chant de Noël, *25 décembre* 901

1930

L'art et les dieux, *15 janvier* 903
La religion de l'ordre, *18 janvier* 904
Le supérieur et l'inférieur, *21 janvier* 906
Petits changements, *25 janvier* 908
L'art des vers, *janvier* 910
Le diplomate, *janvier* 912
La colère et le besoin, *janvier* 914
L'art et les dieux, *1er février* 916
La beauté des formes vivantes, *1er mars* 918
Joueurs, *29 mars* 919
Le goût, *mars* 921
Faire travailler, *1er* avril 923
Politique familiale, *12 avril* 925
Se penser soi-même, *15 avril* 927
Pilate, *26 avril* 929
Puissance de l'imagination, *avril* 931
Les augures, *7 mai* 932

Les chefs, *24 mai* 934
La pyramide, *1er juin* 936
Croyance et foi, *15 juin* 938
Les Contes, *23 juin* 940
Les balais de crin, *juin* 942
Denys devant Platon, *1er juillet* 944
Obéissance, *12 juillet* 945
Admirer, *15 juillet* 948
L'amour de soi, *juillet* 950
Intérêts composés, *9 août* 952
Technique et science, *20 août* 954
L'humeur, *20 septembre* 956
L'Esclave dormant, *22 septembre* 958
Chapeaux bretons, *1er octobre* 960
Le langage naturel, *15 octobre* 962
Le prodigue, *25 octobre* 964
L'action sur l'écran, *28 octobre* 965
Les apôtres, *octobre* 967
Instabilité de l'industrie, *8 novembre* 969
Inventions inutiles, *15 novembre* 971
L'âge de pierre, *1er décembre.* 973
La chance, *10 décembre* 975
Le métier de rentier, *13 décembre* 977
La force et l'opinion, *19 décembre* 979
Politesse, *20 décembre* 981
Droite et gauche, *décembre* 983

1931

L'ordre n'est pas dieu, *3 janvier*. 985
Bourgeois et ouvriers, *10 janvier* 987
Masques, *1er février* 989
Esprit contre esprit, *10 février* 991
La peur sans objet, *19 février* 993
Le rêveur, *28 février* 995
La lampe d'Aladin, *10 mars* 997
Le prodigue et l'avare, *15 mars* 999
Le duc, *21 mars* 1001
Le prophète, *1er avril* 1002
Le roi Semblant, *9 avril* 1004
La croix, *11 avril* 1006
Leçons de choses, *25 avril* 1008
Dieux déguisés, *27 avril* 1010
Cloches, *1er mai* 1012
Les ânes rouges, *5 mai* 1014
L'ancien combattant, *30 mai* 1016
Colonisation, *mai* 1018
Doctrine de l'action, *18 juin* 1020

L'équipe invisible, *20 juin* 1022
Tempêtes humaines, *4 juillet* 1024
La politique contre l'économique, *10 juillet* 1026
Libre pensée et religion, *12 juillet* 1027
La puissance de l'or, *15 juillet* 1029
Le caractère, *20 août* 1031
Vaincre, *1er septembre* 1033
Le visage des dieux, *15 septembre* 1035
Deux espèces d'hommes, *26 septembre* 1037
Plusieurs dieux, *1er octobre* 1039
Démocratie, *3 octobre* 1041
Les cours et l'enseignement, *17 octobre* 1044
L'intelligence-machine, *20 octobre* 1045
Stella au pays des miracles, *1er novembre* 1047
Le bègue et le sourd, *1er décembre* 1049
La doctrine secrète, *3 décembre* 1051
Usage de l'instinct, *16 décembre* 1054
Hegel, *27 décembre* 1056

1932

L'art de penser, *1er janvier* 1058
La gloire, *2 janvier* 1060
Penser juste, *15 février* 1062
Éloge de Lucrèce, *27 février* 1064
Werther, *1er mars* 1067
Pour le grec, *12 mars* 1069
Briand, *19 mars* 1070
Le Puck de Kipling, *1er avril* 1073
La volonté et l'action, *17 avril* 1075
Lutte des classes, *avril* 1077
Le pain sec, *1er mai* 1079
La vitesse ne paie pas, *14 mai* 1081
Idées d'avare, *1er juin* 1083
La vanité, *7 juin* 1085
La vie intérieure, *21 juin* 1087
La théologie en peinture, *1er juillet* 1089
Les règles de société, *16 juillet* 1091
Portraits d'empire, *1er août* 1093
Dieu incertain, *3 août* 1095
L'inspiration, *1er septembre* 1098
L'amour généreux, *5 octobre* 1100
La technique contre l'esprit, *3 novembre* 1102
Fantômes, *1er décembre* 1104
Un nouveau dieu, le probable, *7 décembre* 1106
Chevalerie, *10 décembre* 1108
Machines simples, *31 décembre* 1111

1933

L'enfant-Dieu, *1er janvier* 1113
Le Grand jugement, *3 janvier* 1115
Fétichisme des physiciens, *5 janvier* 1117
Astrologie, *7 janvier* 1119
Philosophie du travail, *14 janvier* 1121
Le maître et l'intendant, *11 février* 1123
Folies d'administration, *18 février* 1126
Religion et irréligion, *27 février* 1128
Les saints, *1er mars* 1131
Riches et pauvres, *11 mars* 1133
Le diable, *15 mars* 1135
Réalistes, *18 mars* 1137
Présages, *1er avril* 1139
Politique et religion, *22 avril* 1141
Le penseur, *avril* 1143
Deux morts, *1er mai* 1145
Naissance de nos pensées, *4 mai* 1147
L'Humanité, *6 mai* 1149
Le racisme, *1er juin* 1152
Le pas de la vache, *3 juin* 1154
La Bible, *10 juin* 1156
Deux religions, *17 juin* 1158
Proverbes, *20 juin* 1160
Les langues de feu, *24 juin* 1163
L'apparence sacrée, *1er juillet* 1165
Chasseurs d'horizons, *27 juillet* 1168
Le rugueux du style, *1er août* 1170
Le génie féminin, *10 août* 1172
Guetteurs et nourrisseurs, *19 août* 1174
La poésie comme pensée, *1er septembre* 1176
Les dieux agrestes, *20 septembre* 1179
La ronde, *25 septembre* 1181
Pour le vers régulier, *1er octobre* 1183
Le roi, *7 octobre* 1185
Étages de l'homme, *28 octobre* 1187
Notre merveilleuse enfance, *1er décembre* 1189
Le courage de l'esprit, *21 décembre* 1191

1934

Le mythe d'Icare, *1er janvier* 1194
Napoléon trahi, *27 janvier* 1196
Les irresponsables, *3 février* 1198
Napoléon et ses favoris, *26 février* 1201
Richesses imaginaires, *3 mars* 1203

La Pâque du travail, *1er mai* 1205
La Cène de Léonard, *1er juin* 1207
Le fête des roses, *1er juillet* 1209
Ne pas croire ce qui plaît, *21 juillet* 1211
Les négociateurs, *1er août* 1214
Les lois et la coutume, *1er septembre* 1216
L'art de négocier, *8 septembre* 1218
Le cormoran, *15 septembre* 1220
L'homme et son esprit, *22 septembre* 1222
Oies, *1er octobre* 1224
L'intuition, *17 octobre* 1226
Trop de vérités, *20 novembre.* 1228
Le droit des fonctionnaires, *1er décembre* 1231
Fanatisme, *15 décembre* 1233
Fraternité difficile, *22 décembre* 1235
Coupons, *24 décembre* 1237
L'orientation, *27 décembre* 1239

1935

Printemps en espoir, *1er janvier* 1241
Denys le tyran, *12 janvier* 1243
Les quatre vertus, *19 janvier* 1245
La messe, *16 février* 1248
Le cortège du pape, *1er mars* 1250
La vérité du prêtre, *2 mars* 1252
Sans pitié, *28 mars* 1255
La république est difficile, *18 mai* 1257
La position du poète, *25 mai* 1259
Le génie épique, *1er juin* 1261
Le mirage du progrès, *15 juin* 1263
La nouvelle alliance, *22 juin* 1266
Le dieu des forces, *29 juin* 1268
Épée imaginaire, *juin* 1271
Vertus de l'esprit, *1er juillet* 1273
Hitler a renié la croix..., *20 juillet* 1275
La poésie comme épopée, *1er août* 1277
Le bouc blanc, *28 septembre* 1280
Les ruses du conteur, *1er octobre* 1282
Pensées d'automne, *12 octobre* 1284
Vanité de l'envie, *15 octobre* 1286
L'action, source du beau, *15 novembre* 1289
Commémoration, *25 novembre* 1291
Le matamore, *7 décembre* 1293
L'école des méchants, *10 décembre* 1295
Noël de la paix, *21 décembre* 1298

1936

Contre les nouveautés, *10 janvier* 1300
Beauté de l'ordre, *1er février* 1303
Reconnaître, *10 mars* 1305
Un grand patriote, *10 avril* 1307
Le tissu de Dickens, *1er mai* 1309

TABLE ANALYTIQUE 1313

Ce volume, portant le numéro
cent seize
de la « Bibliothèque de la Pléiade »
publiée aux Éditions Gallimard,
a été achevé d'imprimer
sur bible des Papeteries Braunstein
le 3 septembre 1990
sur les presses
de l'Imprimerie Darantiere
à Quetigny - Dijon,
et relié,
en pleine peau dorée
à l'or fin 23 carats,
par Babouot à Lagny.

ISBN : 2-07-010003-0.

N° d'édition : 49799. Dépôt légal : septembre 1990.
Premier dépôt légal : 1956.

Imprimé en France.